LE MAGASIN

UNIVERSEL.

LE MAGASIN

UNIVERSEL.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON,
Rue Gît-le-Cœur, 7.

LE MAGASIN
UNIVERSEL.

TOME SIXIÈME.



1838–1839.

PARIS,

AU BUREAU CENTRAL, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 20,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Prix :	Broché......	6 fr.	
	Cartonné	7	50 c.

MAGASIN UNIVERSEL.

N° 1. OCTOBRE 1838. LE CAHIER : 50 c.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION D'UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET D'ARTISTES.



Divan turc à Damas.

DIVAN TURC A DAMAS.

Nous avons déjà essayé de faire connaître les mœurs de la population turque, d'initier le lecteur dans les usages et les coutumes de cette nation qui conserve seule une certaine originalité au milieu des sociétés compassées de notre époque (1). Nous publions aujourd'hui le dessin d'une de ces réunions intimes qui charment les loisirs de tout véritable croyant. Lorsque la compagnie arrive, si ce sont des connaissances ou des personnes d'un rang inférieur, elles se placent habituellement, pour marquer leur respect, sur des bas siéges, jusqu'à ce qu'on les invite à venir plus haut. Une jeune négresse présente du café dans de petites tasses de porcelaine, et des coussins moëlleux, avec lesquels les dames de la maison se transportent d'un lieu dans un autre, préservent leurs petits pieds et leurs pantoufles du contact des marbres de diverses couleurs qui ornent le parquet. « Je fus admis à une soirée, écrit un Européen ; deux de ces dames étaient fort belles, toutes étaient jeunes, avec ces grands yeux foncés qui relèvent la physionomie pâle des orientaux ; elles portaient de très amples pantalons de soie, une tunique de velours ou de mousseline blanche, et par derrière, un long voile tombait avec grâce du sommet de leur turban. » Le même voyageur fut plus tard accueilli chez un riche négociant; assis sur un divan élevé et penché sur une ottomane, on lui apporta le café et des pipes ; mais ce qu'il y avait de plus intéressant dans le salon, était un groupe de six dames, assises en cercle sur un magifique tapis au bas de l'appartement; chacune d'elles tenait une pipe élégante, et de leur bouche délicate sortait par intervalles de la fumée d'un tabac odorant qui formait un nuage au-dessus de leurs têtes, et leur donnait l'air de ces génies des contes arabes qui se montrent par degrés au travers d'une sombre clarté qui les entoure.

Un jour que la conversation s'était engagée plus longuement que d'habitude, on raconta l'histoire d'une jeune Arabe, histoire mélancolique et touchante dont voici les principaux traits :

« Une jeune fille nommée Kaliroë, avait épousé à dix ans un Arabe à soixante ans, car dans les contrées asiatiques, l'enfance et le mariage vont ensemble. Kaliroë était pauvre; Dimitri, son mari, était aussi pauvre qu'elle. Dimitri avait pour unique trésor un excellent caractère, une humeur douce et facile ; mais sa jeune épouse ne vit bientôt autour d'elle qu'isolement et pauvreté ; elle répondait par de la mélancolie à la gaieté de Dimitri ; elle s'attristait de sa misère et n'osait regarder l'avenir sans effroi. Les moyens d'existence de Kaliroë et de Dimitri étaient bien précaires; Kaliroë chantait; sa voix était pure, mélodieuse ; le vieux Dimitri accompagnait sa jeune femme en frappant sur un petit tambour arabe.

Par une belle soirée d'été, Kaliroë et Dimitri parurent dans une réunion nombreuse, au milieu de la cour d'une maison turque; la jeune chanteuse, inspirée par la vue d'un ciel semé d'étoiles, charma les assistants par les accents les plus suaves. Ce soir-là, les regards et la voix de Kaliroë troublèrent le cœur de Géorgious ; c'était un jeune homme à l'âme ardente, qui plus d'une fois avait arrêté ses yeux sur l'intéressante Kaliroë ; en la voyant, il se sentait ému d'une tendre compassion, car de jour en jour Kaliroë semblait dépérir. Le lendemain de la soirée où Géorgious fut si violemment épris de la jeune femme, il s'en alla passer la journée entière sur les rives d'un fleuve qui coulait paisible en-dehors des murs de la cité. « Qu'elle était belle, répétait-il, en marchant le long du rivage, qu'elle était belle, lorsqu'elle chantait hier ces airs si tendres, si mélodieux ! » Géorgious revint préoccupé de mille doutes, de mille pensées inquiètes ; il ne put dormir de la nuit, et il quitta sa natte dès que le muezzin de la mosquée la plus voisine eut béni Allah du haut du minaret.

Géorgious était un beau jeune homme portant avec noblesse son turban noir et sa robe d'étoffe brune; l'expression de sa figure était sévère et recueillie; lorsqu'il parlait, elle n'exprimait plus que la douceur et la bonté. Géorgious savait que chaque matin Kaliroë allait puiser de l'eau à la fontaine de Saint-Alexis; trois fois le soleil levant le surprit sur le chemin de la fontaine, et trois fois il avait manqué l'heure du passage de Kaliroë. Le quatrième jour, il aperçut une femme au détour du sentier; elle cheminait seule avec une urne sur la tête; un petit voile blanc laissait son visage à découvert et retombait le long de ses épaules; elle portait une casaque noire bordée de cordons rouges; rien n'était gracieux et léger comme sa démarche; Géorgious reconnut Kaliroë. A compter de ce jour, ils trouvèrent les moyens de se voir, de causer long-temps ensemble. Kaliroë ne fut plus seule dans le monde; un esprit bienfaisant veillait sur elle et protégeait son existence; dès que Dimitri quitterait la vie, Géorgious devait hériter de son titre d'époux.

Plusieurs mois après leur première entrevue, la peste fut signalée à Damas; on sait que rarement une année s'écoule sans que la peste ne se montre dans ces contrées; chaque maison, chaque famille redoutait le fléau qui venait de s'abattre sur la ville, et Géorgious en fut atteint l'un des premiers. Kaliroë courut auprès du malade; les gardiens du pestiféré repoussèrent d'abord la jeune femme ne voulant point la livrer à la contagion, mais d'heure en heure, il circulait dans le quartier des nouvelles de plus en plus tristes sur l'état de Géorgious. Kaliroë parvint à tromper la vigilance des gardiens, elle se précipita dans les bras de Géorgious mourant; un faible souffle s'échappait péniblement de sa poitrine; déjà ses pieds et ses mains éprouvaient le froid de la mort. Le lendemain, deux fosses étaient creusées : Kaliroë et Géorgious avaient fui ensemble la terre, ses misères et ses douleurs!

Nous ne terminerons pas cet article sans dire quelques mots de la peuplade connue sous le nom d'Ansariens; plus d'une fois elle fait le sujet de la conversation dans les réunions turques à Damas. Les savants, les voyageurs les plus instruits ignorent presque entièrement la religion, les mœurs et les coutumes de cette peuplade renfermée dans ces montagnes comme dans des forts inaccessibles ou dans des sanctuaires interdits aux profanes. Les Ansariens sont partagés en différentes sectes, parmi lesquelles on compte la secte des adorateurs du soleil, celle des adorateurs de la lune, celle des adorateurs de la femme; le nombre des villages qu'ils habitent s'élève à plus de sept cents; ils

(1) Voir le cinquième volume du *Magasin Universel*, page 185.

forment une population d'environ cent mille âmes. Voici quelques cérémonies en usage chez les Ansariens, le jour des grandes fêtes. Les travaux des champs sont suspendus; on se pare des plus beaux habits. Les hommes choisissent pour lieu de rendez-vous un des villages qui possèdent un prêtre savant; ils se réunissent dans une maison dont la porte est sévèrement gardée; l'approche en est défendue aux femmes, aux enfants et aux étrangers; là, chacun fait son oraison. Le prêtre savant qui préside a devant lui un vase rempli de vin; il en boit et en offre à tous les assistants; c'est une espèce de communion. Ceux qui, dans le courant de l'année, pour obtenir des grâces particulières, ont promis des dons tels qu'un bœuf, un mouton ou une chèvre, apportent ce jour-là l'offrande promise. Après la prière, tous ces animaux sont immolés; puis, on les fait rôtir, et un vaste banquet est préparé pour tout le village, hommes, femmes et enfants. Des danses, des chants et des cris d'allégresse remplissent le reste de la journée.

Les prêtres ansariens ne mangent que ce qui sort de leur propre demeure; quand ils ont une route à faire, ils emportent avec eux leurs provisions, car ils n'accepteraient rien de personne, pas même de leurs proches parents. On reconnaît un prêtre savant à l'écritoire qu'il porte à la ceinture, et au turban blanc qu'il arrange sur sa tête d'une manière distinctive. Les Ansariens prient indifféremment debout, assis ou à cheval. Pendant l'oraison, ils se couvrent entièrement de leurs manteaux; ils ne regardent ni à droite, ni à gauche; si un chrétien, un nègre, un chameau ou une gazelle venait à passer en ce moment devant eux, leur prière ne serait pas valable. Les premiers mots de l'oraison sont ordinairement des malédictions contre les chrétiens et les Turcs, contre Abou-Becker et Omar. Si un Ansarien se trouve par nécessité au milieu de chrétiens ou de Turcs, il est dispensé de prier, dût-il rester un mois sans remplir ses devoirs religieux.

Comme les Ansariens ont fait de leur religion un secret qu'il importe de garder, ils ont voulu que leurs femmes restassent étrangères à la connaissance de la doctrine, et c'est pour cela aussi qu'ils n'initient leurs enfants qu'à l'âge de raison. Alors un homme s'empare de l'adolescent et l'entraîne dans un lieu désert. Là, séparé du bruit et des choses humaines, le jeune homme est instruit dans la science sacrée; tous les mystères lui sont dévoilés, on tire devant lui cet épais rideau qui lui dérobait le tabernacle de la vérité, et l'enfant, devenu homme, reçoit en dépôt le grand secret. Le jeune Ansarien qui, jusqu'à ce moment solennel n'avait porté qu'un simple bonnet entouré d'un fichu, est admis à l'honneur de porter le turban.

Les Ansariens ayant su que les Anglais n'étaient pas catholiques, ont conclu que la nation britannique professait la même religion qu'eux. « Quel dieu adorez-vous, disait un voyageur à un prêtre ansarien? — *Ensari, Ingliz, sava, sava* (les Ansariens et les Anglais marchent ensemble), répondit-il d'un ton très sérieux. » Le même prêtre demandait pourquoi la France n'envoyait pas une armée en Syrie pour en chasser les Musulmans : « Comptez sur les Ansariens, ajoutait-il, écrivez-nous un simple billet d'avis, et vous aurez vingt mille cavaliers à vos ordres. » Pour comprendre cette énergique protestation contre les Turcs, il faut savoir que les Ansariens gémissent sous le poids d'énormes impôts, sous le coup de perpétuelles vexations. Une constitution forte, de la régularité dans les traits, un courage peu commun, distinguent les Ansariens. C'est une race d'un sang magnifique, comme les montagnards du Liban. Si la peuplade ansarienne vivait en paix avec elle-même, si elle pouvait se former en corps de nation, elle serait invincible dans ses montagnes et secouerait facilement le joug des Turcs.

ÉTUDES BOTANIQUES.

Si je vous demandais quelle différence existe entre un cheval et un chou, vous ririez de ma question? Si, généralisant davantage, je vous demandais la différence qui existe entre certains zoophytes, qui sont des animaux, et certaines conferves qui sont des plantes, il en serait autrement; vous seriez fort embarrassé, car il n'existe réellement pas de limite bien tranchée entre le règne animal et le règne végétal, quoiqu'en aient dit Linnée et les botanistes qui lui ont succédé. Voici néanmoins la définition au moyen de laquelle le naturaliste suédois croyait caractériser les trois règnes: « Les minéraux croissent; les végétaux croissent et vivent; les animaux croissent, vivent et sentent. »

La sensibilité est donc la seule chose qui différencie les animaux des plantes. Voyons, en comparant les uns et les autres, s'il serait possible de trouver un caractère plus tranché.

1° Les animaux et les plantes ont des organes ou parties, qui, dans leur disposition particulière, remplissent chacune un emploi spécial, et dont l'ensemble agissant donne pour résultat l'existence du tout.

2° Les animaux vivent, et la force vitale paraît résulter chez eux de l'irritabilité de leurs parties, qui sont susceptibles de se contracter par le contact de certains stimulants.—Il en est de même pour les plantes; l'irritabilité et la contraction paraissent d'une manière énergique dans les fleurs du vinetier, de la rue, d'un cactier; dans les feuilles et les rameaux de la sensitive, les aiguillons de la dionée, etc.

3° L'azote, le carbone, l'hydrogène, l'oxigène, des sels alcalins et des oxides métalliques, forment la base des substances animales.—Les végétaux offrent la même composition; seulement dans ceux-ci, le carbone domine et l'azote ne se rencontre que très rarement, excepté dans quelques produits que l'on appelle animalisés, tel que le *gluten*, etc.

4° Les animaux et les plantes vivent et meurent; ils résistent aux forces extérieures qui tendent à les détruire, et réparent leurs parties lésées par une blessure.

5° Les animaux rejettent les substances inutiles ou nuisibles à leur nature, et s'approprient, par la nutrition, celles qu'ils peuvent s'assimiler. — Les plantes agissent absolument de la même manière; leurs tiges, principalement leurs racines, se détournent par un mouvement qui paraît presque volontaire; les premières, pour abandonner les ténèbres et aller chercher la lumière; les secondes, pour abandonner un sol sec et stérile, et aller chercher une terre plus humide, plus nutritive. Les plantes absorbent les fluides qui leur conviennent, et rejettent au-dehors les sécrétions inutiles ou nuisibles.

6° Les animaux et les plantes ont des sexes.

7° On trouve quelques animaux hermaphrodites qui

se fécondent et se reproduisent sans le secours d'un individu de leur espèce. Par exemple, l'huître, la moule, et beaucoup d'autres molusques acéphales. — La plus grande partie des plantes est hermaphrodite.

8° Les colimaçons et une foule d'autres coquillages sont androgynes. — Le mûrier et beaucoup d'autres plantes monoïques sont dans le même cas.

9° La plupart des animaux n'ont qu'un sexe;— toutes les plantes dioïques sont dans ce cas.

10° Beaucoup d'animaux sont vivipares, c'est-à-dire qu'ils font leurs petits vivants.— Quelques plantes graminées, des lis, des aulx, au lieu de produire des graines produisent de petites plantes toutes formées.

11° Quelques animaux sont scissipares, c'est-à-dire qu'ils se reproduisent le plus ordinairement par boutures, tels que les polypes et la plupart des zoophytes. —Un grand nombre de végétaux agames sont dans le même cas. Les lichens qui ne fructifient jamais, sont ordinairement les plus communs.

12° Beaucoup d'animaux sont ovipares, c'est-à-dire qu'ils se reproduisent par des œufs.—Une graine n'est rien autre chose qu'un œuf végétal, ayant la plus grande analogie anatomique avec l'œuf des animaux.

13° Quelques animaux zoophytes se multiplient par des petits individus qui se forment comme des gemmes ou des tubercules autour de leur mère. Celle-ci les alimente de sa propre substance jusqu'à ce qu'ils aient atteint un développement suffisant pour pouvoir subvenir eux-mêmes à leurs besoins; alors elle les abandonne, ils se détachent, pourvoient seuls aux nécessités de l'animalité, et bientôt après, à celle de leurs petits.—Beaucoup de plantes se multiplient de rejetons et de caïeux. Les conferves n'ont pas d'autre mode de reproduction que celui de ces polypes. La cardamine des prés, dans de certaines circonstances, se régénère par de petits germes tuberculeux qui croissent sur ses feuilles.



(Première planche des études botaniques.)

14° On peut greffer deux polypes l'un sur l'autre, même d'espèces différentes, et ils ne font plus qu'un seul et même individu. — On sait comment on greffe les végétaux.

15° Si l'on crève l'œil d'une tourtue, si l'on arrache la patte d'une écrevisse, si l'on coupe celle d'une salamandre, si l'on tranche la tête d'un colimaçon, d'un néréis ou d'un gordius, ces parties repoussent en plus ou moins de temps, suivant la saison, et les animaux se retrouvent bientôt après entiers et complets. — Les branches d'un végétal se reproduisent après qu'elles ont été coupées.

16° Tous les insectes, les reptiles et même quelques mammifères comme le loir, le lérot, la marmotte, etc., restent engourdis plus ou moins long-temps par le froid, sans donner le moindre signe de vie.—Les arbres, dans nos climats, cessent de végéter pendant l'hiver.

17° Les animaux changent plusieurs fois de peau pendant leur vie, soit qu'elle tombe en grands fragments, comme dans les crustacés, les serpents, etc., soit qu'elle se détache d'une manière presque imper-

ceptible, et sous la forme d'une poussière écailleuse, comme dans l'homme.—Les arbres renouvellent plusieurs fois leur écorce dans le cours de leur vie, soit par grands fragments ; les liége, bouleau, platane ; soit par petites parcelles, les poirier, pommier, etc. ;

18° Dans les insectes, les fluides nourriciers traversent les parois d'un long tube intestinal, abreuvent les tissus organiques, et s'élaborent au contact de l'air qui s'introduit par des stigmates ou pores respiratoires placés le long du corps.—Dans les plantes, les fluides nourriciers, ou la sève, se promènent dans les longs tubes qui forment le végétal, en abreuvent toutes les parties, et se portent dans les feuilles ou à la superficie d'autres organes. Là, se trouvant en contact avec l'air et la lumière, au moyen des pores dont un végétal est criblé, ils se combinent et s'identifient avec la substance de la plante.

19° Les animaux respirent. Si on les plonge quelque temps dans un gaz pur, excepté l'oxigène, ils périssent asphyxiés : ils respirent de l'oxigène, et expirent de l'acide carbonique. — Les plantes respirent ; si on les plonge quelque temps dans un gaz pur, autre que l'acide carbonique ou l'oxigène, elles meurent asphyxiées; elles s'approprient le carbone, et expirent de l'oxigène.

Que résulte-t-il de cette comparaison des deux règnes, comparaison que j'aurais pu pousser beaucoup plus loin. C'est que les plantes ne diffèrent des animaux que parce qu'elles respirent de l'acide carbonique au lieu d'oxigène ; et que par l'incinération elles dégagent de l'acide carbonique au lieu d'azote.

A présent que nous connaissons les végétaux aussi bien qu'il est possible de les connaître, commençons, avant d'aller plus loin, par esquisser leurs formes générales, afin de nous comprendre quand nous entrerons dans de plus grands détails.

La plupart des plantes se composent : d'une racine, fig. 1, *m*, destinée à les fixer à la terre, et à y puiser une partie de leur nourriture ; d'une tige, *c*, portant toutes les parties de la plante. La tige peut se partager en *branches*, les branches en *rameaux*, les rameaux en ramilles. Les *feuilles* : celles-ci prennent des noms différents en raison de la place qu'elles occupent : celles qui sont placées directement sur la racine, *ii*, se nomment radicales ; celles qui sont attachées à la tige, *hh*, s'appellent *caulinaires*, et l'on donne le nom de *feuilles florales*, ou de *bractées*, à celles qui accompagnent les fleurs ou leurs pédoncules. Il y a encore une quatrième espèce de feuilles, *les stipules*, qui ne se trouvent jamais qu'à la base des autres feuilles ou de leur queue, et qui affectent le plus souvent des formes singulières, par exemple dans les rosiers, les pois, etc. Les feuilles, *ii*, sont quelquefois portées par une petite queue nommée *pétiole* ; dans ce cas, on les nomme *pétiolées*. Quand elles en manquent, comme en *hh*, elles sont *sessiles*.

Quelquefois les feuilles, ou leur pétiole, se terminent par un filet simple ou rameux, qui s'accroche ou s'entortille aux corps voisins, et porte le nom de *vrille*.

La tige ou le rameau se termine ou porte une sorte de petit prolongement, *c*, destiné à supporter la fleur : c'est le *pédoncule*. Quelquefois le pédoncule se divise pour porter plusieurs fleurs, comme en *dd*, alors ces divisions deviennent des *pédicelles*.

La fleur est l'organe des sexes, et, par conséquent, le plus important. Elle se compose des organes de la fécondation, dont nous parlerons plus loin, et de leurs enveloppes. Ces enveloppes consistent le plus ordinairement en un *calice*, *b*, toujours placé extérieurement et coloré en vert comme les feuilles, quand il existe, par exemple, dans la campanule que nous avons figurée. La seconde enveloppe, *a*, est la *corolle*, jamais verte et brillant quelquefois des plus vives couleurs. Quand elle est d'une seule pièce, comme dans notre figure, on la dit *monopétale* ; elle est *polypétale* quand elle se compose de plusieurs pièces, et chaque pièce est un *pétale*.

Toutes les plantes ne portent pas des fleurs comme celles que nous venons de décrire, et que l'on nomme, à cause de leur brillante parure, *phanérogames*. Il en est chez lesquelles on connaît à peine ces organes de la fécondation, par exemple les champignons, fig. 3 ; on nomme ces plantes *crytogames* ; dans d'autres, ils ont une forme très bizarre, comme par exemple dans les mousses, fig. 2, où ils consistent en une *urne c*, recouverte d'une *coëffe b*. Ces derniers végétaux sont nommés *agames*, toutes les fois que les organes de la fructification sont très distincts, sans, toutefois, qu'on puisse y reconnaître des organes des sexes.

Les plantes n'ont pas toutes non plus les parties semblables à celles que nous venons de décrire. Les champignons, par exemple, n'ont ni feuilles, ni tiges, etc. Celui que nous avons figuré, 3, se compose entièrement d'un *chapeau b*, des *feuillets c*, et du *pédicule a*. D'autres se composent de parties différentes, que nous décrirons plus tard.

Nous savons maintenant tout ce qu'il en faut pour pouvoir marcher d'un pas ferme dans les sentiers attrayants de la botanique.

DE LA GERMINATION.

Le premier phénomène qui se présente, dans l'ordre analytique, est celui de la germination, premier développement de la plante renfermée dans l'œuf végétal. Prenons une graine, un haricot, par exemple, et plantons-le. L'humidité le pénétrera, la chaleur occasionnera une certaine fermentation, les enveloppes de l'*embryon* ou petite plante, se rompront, et nous en verrons sortir une *plantule*, fig. 6 ; cette plantule se composera d'une *radicule*, *c*, ou premier rudiment de la racine ; d'un *collet* ou *nœud vital*, *d*, point où la tige s'asseoira sur la racine ; de deux *cotylédons*, *aa*, comparables à des feuilles, mais remplissant des fonctions tout-à-fait différentes, et enfin d'une *plumule*, *b*, ou rudiment de la tige. Nous remarquerons que dans la plupart des plantes, les premières feuilles qu'émet la plumule ont une forme différente que les feuilles ordinaires : on les nomme *primordiales*, pour les en distinguer.

Les *cotylédons* sont les mamelles de la plantule. Ils sont composés de fécule ou farine, tant qu'ils sont ployés et renfermés dans la graine, et ce sont eux qui, dans le blé, l'orge, l'avoine, le sarrasin et autres céréales cultivées, fournissent la farine dont on fait le pain. Lors de la germination, l'oxigène et l'acide carbonique développés par l'humidité, la chaleur et le terreau, agissent sur la fécule, et, par une opération que nos chimistes imitent très bien, la changent en sucre, ou plutôt en un sirop très sucré. Ce sirop, semblable au lait des femelles dans les animaux, passe des cotylédons dans la jeune plante, et la nourrit jusqu'à

ce qu'elle soit assez forte pour tirer elle-même sa nourriture de la terre par ses racines et de l'humidité de l'air par ses feuilles. Dès-lors le phénomène change; la *germination* finit, et la *végétation* commence.

BOITARD.

(*La suite au prochain numéro.*)

La famille anglaise Bathurst se divise en deux branches qui suivent en politique deux lignes opposées. L'une a pour chef l'évêque de Norwich, l'un des deux évêques qui ont voté pour la réforme. Le ministre des colonies sous l'administration de Castlereagh, lord Bathurst qui fut l'un des plus ardents persécuteurs de Napoléon à Sainte-Hélène, appartenait à l'autre branche.

Le fils de l'évêque de Norwich, M. Benjamin Bathurst, était ambassadeur d'Angleterre à Vienne, lors de la compagne de 1809. La paix étant signée, il quitta cette capitale, muni d'un passeport sous le nom supposé de baron de Kock; il voyageait dans la voiture de poste d'un Allemand, courrier du cabinet anglais, nommé Krauss. Son intention était de gagner les bords de la Baltique, pour, de là, se rendre en Angleterre. Déjà il était arrivé sur la frontière du Mecklembourg; c'était le 25 novembre, il passa trois heures dans cette ville, rendit visite au gouverneur, s' informant avec soin de la disposition des troupes ennemies dans les environs, offrant une forte somme d'or qu'il avait avec lui, pour être conduit sûrement au terme de son voyage. Rentré à l'hôtel de la poste, où il était descendu, il y brûla beaucoup de papiers et dîna; son repas fini, il donna l'ordre de mettre les chevaux. La voiture était prête, le marche-pied baissé; déjà le courrier Krauss était monté, lorsque M. Bathurst se porta un peu à l'écart derrière un mur. Jamais on ne l'a revu.

Quinze jours après, le pantalon de M. Bathurst fut trouvé, à quelque distance, au bord de la grande route sur un tertre de sable. On prit dans la poche une lettre commencée pour lady Bathurst. Il pleuvait depuis plus d'une semaine; le papier de la lettre était intact et l'encre n'était pas altérée. Depuis vingt-neuf ans, aucun indice, aucun soupçon n'est venu éclaircir le nuage qui couvre ce singulier et déplorable événement. Le courrier Krauss, arrivé seul en Angleterre, fut interrogé avec soin, et rien ne démontra une coupable connivence de sa part. La famille Bathurst et le gouvernement anglais ont fait faire démarches sur démarches, enquêtes sur enquêtes, toujours sans succès. Cette disparition soudaine et totale d'un agent diplomatique anglais, n'a jamais été attribuée au gouvernement français par l'Angleterre, si facile pourtant dans ses accusations contre la France; mais tous les gouvernements même amis de la Grande-Bretagne, n'ont pas été également à l'abri des soupçons.

Vingt ans après la disparition de M. Bathurst, sa fille, la charmante miss Bathurst, périssait dans le Tibre. Rome entière pleura sa mort.

MUSÉE ESPAGNOL AU LOUVRE.

L'ASSOMPTION ET LA VIERGE DE MURILLO.

Si l'on voulait commencer l'histoire de la peinture espagnole avec les premières tentatives, il faudrait remonter jusqu'au dixième siècle, et même encore plus haut. Ces tentatives consistent en miniatures exécutées sur les manuscrits. Comme partout ailleurs, on y voit dominer le style byzantin, puis le style gothique. L'Alhambra contient de remarquables spécimens de cette seconde manière. Selon toute apparence, ils sont dus à des Espagnols, car la loi religieuse défendait aux Maures l'exercice des arts empreints sur le plâtre. Ces peintures décorent le plafond de certaines salles. L'une d'elles longe les murailles et représente une chasse; d'un côté, on voit des Arabes; de l'autre, des chevaliers chrétiens. Une seconde offre aux yeux un divan tenant séance; une troisième, des combats entre les Espagnols et les infidèles. Toutes portent le cachet du quinzième siècle. Vers cette époque, l'art péninsulaire commença à se développer et à produire des œuvres importantes. Schepeler décrit ainsi les qualités particulières de l'école ibérique, au quinzième siècle. « Le coloris n'a pas autant d'éclat que celui des anciens peintres germaniques; il est seulement plus doux; on croirait qu'un voile flotte sur l'image; l'exécution en acquiert une grande largeur. Plus tard, l'école vénitienne charma surtout les Espagnols; son ample dessin et son coloris vigoureux s'accordaient avec la manière nationale. Ajoutez à ce signalement une grande hardiesse de pinceau, une facilité à rendre les conceptions d'une imagination ardente, et vous aurez les traits distinctifs de l'école espagnole. »

Le dix-septième siècle vit l'art espagnol atteindre son plus haut degré de splendeur. A l'influence italienne se joignit alors l'imitation de Rubens et de Van Dyck. On sait que le premier visita la Péninsule. Les différentes écoles se dessinent nettement; celle de Séville produit le plus grand nombre d'hommes célèbres. Au commencement du siècle, elle naît et se développe; vers le milieu, elle déploie tout son éclat. Parmi ses fondateurs, on remarque Roelas et Francisco Herrera, Roelas introduisit en Espagne la couleur vénitienne; il imitait la nature avec grandeur, et savait ennoblir ses formes. Plein d'ardeur et de courage, il travaillait constamment; les églises d'Olivarès, de Séville, de Madrid, les académies d'Aranjuez et de Cordoue sont remplies de ses œuvres. Herrera peignait d'une manière large et hardie, ignorée jusqu'alors. Il exécutait avec une espèce de fureur; son caractère ne montrait pas moins d'emportement. Il se servait de jones pour dessiner et de brosses pour appliquer le coloris. Lorsqu'il était pressé, il ordonnait à sa servante d'éparpiller sur la toile des couleurs à sa fantaisie; elle saisissait alors son balai, et s'acquittait au plus vite de la besogne. Avant que le barbouillage fût sec, Herrera le changeait en figures largement drapées et d'un grand caractère. C'est là un fait tellement certain qu'on ne peut le révoquer en doute. Juan del Castillo et Vasquez appartiennent à la même époque; le premier eut l'honneur d'instruire Murillo.

Murillo naquit à Séville en 1618; enfant encore, ses progrès furent rapides, mais son maître étant allé s'établir à Cadix, Murillo resté sans guide, se mit à peindre des bannières et des tableaux de pacotille pour expédier en Amérique. Il entrait dans sa seizième année, lorsqu'il résolut de se rendre en Italie; dénué de fortune, il se voyait dans l'impossibilité de subvenir aux frais d'un tel voyage; enfin, réunissant toutes ses ressources, il achète de la toile, la divise en une multitude de carrés, y peint des sujets de dévotion et des fleurs; il les vend

pour l'Amérique, et, avec le modique produit de cette vente, il se met en route à l'insu de ses parents et de ses amis. Il arrive à Madrid, s'adresse à Velasquez son compatriote, et lui fait part de ses projets. Velasquez le reçoit avec bonté, lui donne d'excellents conseils, lui prodigue des encouragements, et le détourne du voyage de Rome, en le servant d'une manière encore plus efficace par les nombreux travaux qu'il lui procure, soit à l'Escurial, soit dans les différents palais de Madrid. Au bout de trois ans, Murillo revint à Séville. Son retour fit d'abord peu de sensation ; mais tout ce qui sortait de son pinceau ne tarda pas à frapper d'étonnement, et il réunit bientôt une fortune plus qu'indépendante. Loin d'imiter tant d'artistes à qui la vogue fait négliger le soin de leur gloire, Murillo se perfectionna de plus en plus ; il mit plus de vigueur dans ses tons, plus de franchise dans sa touche. Placé au premier rang des peintres de son pays, il suffirait à lui seul pour constater le mérite trop peu apprécié de l'école espagnole.

On a souvent confondu les toiles de Murillo avec celles de Paul Véronèze, tant leur manière se ressemble ; quelques écrivains ont même surnommé le peintre de Séville, le Van Dyck espagnol. On serait tenté de lui donner un titre plus glorieux encore, surtout quand on admire ces vierges dont il aime à élever les regards divins vers le ciel ; Murillo est alors le Raphaël des Castilles. Son *Assomption* est un admirable morceau de peinture moëlleuse et fraîche, de suaves carnations, de brillants coloris où il a prodigué cette entente de couleurs qui surprend toujours dans ses œuvres. Murillo parut encore se surpasser dans les tableaux qu'il peignit pour sainte Marie-la-Blanche, dans la *Conception* dont il orna la cathédrale, et surtout dans la *sainte Elisabeth* et l'*Enfant prodigue* qu'il exécuta pour l'église de la Charité. Il fit à peu près à la même époque (1674), pour l'hospice des Vénérables, une autre *Conception* à laquelle l'école lombarde elle-même a peu de chose à comparer. Il serait trop long de rappeler tous les ouvrages dont cet artiste a enrichi les églises et les couvents de Séville. Appelé à Cadix pour peindre le maître-autel des Capucins, il y exécuta son magnifique tableau du *Mariage de sainte Catherine*. Sur le point de le terminer, il se blessa grièvement, et mourut le 3 avril 1682.

On raconte qu'un jour à Séville, Murillo, prosterné au pied du maître-autel de l'église, était plongé dans une sublime extase devant une descente de croix de Campana, tableau alors placé au-dessus de la sépulture du célèbre peintre. L'heure de fermer l'église étant venue, le sacristain s'approche de Murillo, et le prie de se retirer. L'artiste restait immobile : « Qu'attendez-vous donc, lui dit le sacristain? — J'attends, répondit Murillo, que ces saints personnages aient détaché le christ de la croix. » Il s'était transporté au milieu de l'action et du drame des siècles chrétiens.



(L'assomption de Murillo.)

HINDOUSTAN. — BEJAPOOR.



Réservoir de la grande mosquée.

HINDOUSTAN. — BEJAPOOR.

RÉSERVOIR DE LA GRANDE MOSQUÉE.

Bejapoor, ancienne capitale de la province de ce nom, était, au dix-septième siècle, une des plus vastes et des plus fortes cités de l'Inde; une double enceinte de murailles l'entourait, et dans l'espace compris entre cette rangée de fortifications, vingt mille cavaliers pouvaient dresser leur camp. Les écrivains orientaux, toujours portés à l'hyperbole, assurent tous, qu'à l'époque de sa gloire, Bejapoor avait plus d'un million d'habitants et seize cents mosquées. Hélas! maintenant déserte, cette antique métropole d'un puissant empire, n'offre qu'un triste amas de débris et de ruines, qui attestent pourtant sa vieille splendeur. Toutefois, la partie de la ville qui porte le nom de *la forteresse*, renferme encore quelques monuments assez bien conservés. Les plus remarquables sont les tombeaux de Reza, de Newaus-Shah, le célèbre mausolée de Mahmoud et le large réservoir de la grande mosquée, dont les eaux sacrées servent aux ablutions; on voit aussi un petit temple hindou supporté par une quantité innombrable de piliers en pierre, et construit dans le style de l'architecture brahminique.

C'est surtout dans la province de Bejapoor que l'on rencontre les redoutables brigands nommés phanségars sur lesquels le R. Caunter a publié de curieux détails, si bien traduits par M. Auguste Urbain. Ces voleurs tirent leur nom de *phanségars*, de l'instrument qui leur sert à commettre leurs crimes. Phanségar signifie étrangleur, et l'arme qu'ils emploient est le phansi ou nœud coulant, qu'ils jettent subitement autour du cou de ceux qu'ils veulent dépouiller, et à l'aide duquel ils les étranglent. Il est à remarquer que les bandes de phanségars n'appartiennent à aucune caste en particulier; elles se composent également d'Indous, de mahométans et de parias; des brahmines même en font fréquemment partie. Ce mélange provient de l'habitude où sont les phanségars d'épargner les enfants des malheureux qu'ils dépouillent après les avoir assassinés; ils prennent soin de ces pauvres petites créatures, et leur donnent une éducation conforme à leur horrible genre de vie, ce qui explique l'étrange pêle-mêle de leur association.

Le nombre d'individus qui forment une bande, varie depuis douze jusqu'à soixante et soixante-dix; ils commettent toujours leurs brigandages loin de l'endroit qui leur sert de repaire commun, et dont ils restent souvent absents plusieurs mois, ne retournant chez eux que pour dépenser, dans la débauche, l'argent qu'ils ont retiré de leur butin. Leurs victimes sont habituellement les étrangers que le hasard amène sur la route. Déguisés en pèlerins, ou sous l'apparence de quelques familles qui se rendent vers un canton éloigné, ils savent, par leurs manières simples et pacifiques endormir la défiance des voyageurs. Chaque compagnie d'assassins a un chef auquel elle obéit scrupuleusement; ce chef dirige toutes les opérations, mais n'y prend aucune part active, excepté lorsqu'il est question de reconnaître les lieux, et dans les occasions moins hasardeuses qui réclament plus d'astuce que de courage.

Quand ils sont de service pour quelque expédition, ils ont coutume de se séparer en troupes de huit à douze individus, subdivisées encore en fractions de deux ou trois; ces troupes restent toujours en vue les unes des autres, afin de profiter de toute rencontre accidentelle qui pourrait favoriser leurs projets. Deux ou trois phanségars se postent quelquefois en sentinelle dans un temple, et dès qu'un voyageur vient à paraître, ils en informent leurs camarades; ces derniers arrivent alors un à un, costumés en pèlerins; ils lient conversation entre eux, comme s'ils étaient parfaitement inconnus, et lorsqu'ils ont banni toute espèce de crainte de l'esprit du confiant étranger, ils consomment leur crime pendant son sommeil. Les phanségars agissent avec tant de prudence, qu'ils ne commettent jamais leurs vols, dont le meurtre est l'invariable complément, sans avoir pris les plus minutieuses précautions pour se mettre à l'abri de toute surprise, et pourvu par tous les moyens que peut suggérer la prévoyance humaine, au danger de manquer leur coup. On les a vus suivre leur victime pendant plusieurs semaines avant de trouver l'occasion de la frapper. Aucune considération divine ou humaine ne peut les détourner de leur atroce profession, et la vie de leurs semblables est de si peu de valeur à leurs yeux qu'ils la prennent souvent pour les misérables haillons qui couvrent le corps du plus pauvre voyageur. Si quelqu'un vient à passer sur la route avant que le cadavre de leur victime en ait été enlevé, ils jettent un drap par dessus, et se mettent à pousser des gémissements lamentables comme s'ils déploraient la perte de quelque parent; ou bien encore, l'un d'entre eux se laisse tomber et se tord sur la terre, comme dans les angoisses de l'agonie, afin de distraire l'attention des passants de l'objet de leurs prétendus regrets.

Les phanségars exercent leur détestable métier dans un esprit tellement systématique, que, s'il leur arrive d'omettre la moindre particularité des réglements établis parmi eux, ils croient avoir commis une offense envers la divinité sanguinaire qui reçoit chaque jour leurs hommages, et ils s'empressent de l'expier par des offrandes sur ses autels. Ils regardent comme une action méritoire de présenter à leur dieu une portion des trésors qu'ils ont achetés par la mort d'un de leurs semblables, et, en vérité, on ne peut s'étonner qu'ils se réconcilient avec l'habitude de répandre le sang humain, s'ils se persuadent que la divinité qu'ils honorent comme la source première de toutes choses, peut accepter, en tribut de reconnaissance et d'adoration, d'aussi abominables offrandes.

Bien que les phanségars attaquent le plus ordinairement les voyageurs isolés, on les a vus détruire des caravanes de huit ou dix personnes. Quelquefois, le gain qu'ils retirent de leurs excursions est très considérable; en d'autres occasions, il est si mince, qu'il peut à peine servir à leur procurer les premières nécessités de la vie, durant leurs tournées aventureuses. Dès qu'ils ont rassemblé leur butin, on en fait le partage régulier; la plus grosse part est mise en réserve pour les polygars, petits princes qui tolèrent leurs brigandages, et qui reçoivent ainsi une rémunération libérale de la protection qu'ils leur accordent. Une autre portion est destinée aux offrandes pieuses qu'ils ne manquent jamais de faire au retour d'une expédition heureuse; et les prêtres, avec une lâche avidité, se font largement payer leurs bons offices au-

près des dieux que les brigands désirent se rendre favorables.

Après qu'on a prélevé sur le butin ces deux importantes parts, le reste est partagé dans de certaines proportions, suivant la validité des prétentions de chacun. Le chef étant considéré comme l'âme de l'association, a droit à une double part; celui qui a jeté le nœud coulant et opéré la strangulation de la victime, reçoit une part et demie; il en est de même de celui qui a mutilé le corps. On donne une part entière à chacun de ceux qui étaient présents à l'assassinat, mais sans y jouer un rôle actif, et une demi-part à ceux qui n'en étaient pas témoins. Ce partage se fait avec une telle régularité qu'il n'en résulte jamais ni querelles, ni murmures.

La raison que donnent les phanségars pour mutiler et enterrer les corps de ceux qu'ils ont tués, est celle-ci : Ils rapportent qu'une certaine déesse, à laquelle ils rendent un culte spécial, avait coutume de les débarrasser du soin d'inhumer les cadavres de leurs victimes, ce qui mettait les meurtriers à l'abri du danger de se voir découverts. Un jour, après avoir dépêché un voyageur pour l'autre monde, on laissa, comme d'habitude, le corps sans sépulture. Un des phanségars s'étant retourné par mégarde, aperçut la divinité carnivore occupée à s'en repaître. Irritée de voir sa férocité exposée aux regards indiscrets, elle fit le vœu (et les vœux des divinités païennes sont irrévocables) de ne plus dévorer à l'avenir un seul des corps tués par les phanségars, leur curiosité les ayant rendus indignes de sa protection. Cependant, pour compenser jusqu'à un certain point le patronage qu'elle leur retirait, elle voulut bien arracher un des crocs de sa céleste mâchoire et le leur donner en guise de pioche, leur promettant que jamais cet outil ne s'userait. Ensuite elle ouvrit son flanc divin, et en retira une côte qu'elle leur donna également en guise de coutelas, lequel ne devait jamais perdre son fil, n'importe avec quels matériaux terrestres il fut mis en contact. Enfin, après qu'elle leur eut fait ces dons généreux, elle se baissa, et, détachant la bordure de sa robe, elle la leur donna encore comme un moyen infaillible de strangulation. C'est sur cette tradition bizarre que s'appuient les phanségars, pour colorer d'une sanction divine les horribles attentats qu'ils commettent tous les jours.

Telle est l'aberration mentale de ces misérables qu'ils n'attachent même aucune idée de dégradation à leur profession barbare. Quand on leur demande comment ils peuvent se rendre coupables de tant de crimes, leur unique réponse est celle-ci : « Mon père et ma mère étaient phanségars; je fais ce qu'ils m'ont appris à faire. De quoi voulez-vous que je vive? Je ne puis abandonner mon seul métier. » Ils n'admettent pas un instant qu'il y ait plus de mal à tuer un homme qu'une bête brute, et, comme ils sont fatalistes, quand on parvient à les saisir, ils ne témoignent pas la moindre crainte du supplice. Pour eux, le moment fatal est venu; voilà tout ce qu'ils comprennent, et ils en concluent que ce qui leur reste à faire, est de préparer leur âme à envisager la mort sans faiblesse, et de se soumettre sans murmure à la destinée qui attend tout homme ici-bas, sous une forme ou sous une autre. Un phanségar, quand il est pris, n'hésite pas à avouer ses meurtres; il les dénombre sans rougir, et il tire une vanité sauvage de la célébrité qu'il a pu acquérir dans sa tribu par son adresse à lancer le fatal cordon.

Un phanségar conserve durant toute sa vie la plus grande vénération pour le tuteur qui l'a initié aux mystères de sa vocation. Toutes les fois qu'il le revoit, après une absence, il lui touche les pieds en signe de respect profond. Quand son mentor devient vieux et incapable de gagner sa vie, il prend soin de lui avec une sollicitude qui ferait honneur à de moins grands criminels, et ne l'abandonne que quand la mort vient les séparer. L'éducation des phanségars est si progressive, l'émulation est si vivement éveillée, la carrière des aventures s'y peint en couleurs si romanesques, qu'ils conçoivent pour leur détestable métier un attachement dont rien au monde ne peut les détourner. Les phanségars ne quittent pas le service de la troupe, même quand l'âge a affaibli leurs bras. Ils font alors l'office d'éclaireurs, d'espions; ils attirent le voyageur dans des lieux écartés, où il périt loin de tout regard humain. Ce qu'il y a d'étrange dans la vie des phanségars, c'est l'indifférence avec laquelle ils se voient mettre au ban de l'humanité; ils n'hésitent pas à convenir qu'ils ne sont autre chose que des brutes à face humaine; ils se comparent sans honte aux tigres qui ne font que suivre un penchant irrésistible et remplir le but de leur création, en dévorant les autres animaux. D'ailleurs ils se justifient en soutenant que les individus qu'ils étranglent, étaient prédestinés à périr par un meurtre; c'est un article de foi parmi eux, qu'ils sont mis au monde pour être étrangleurs, de même que certaines gens pour être étranglés. En un mot, ils sont fatalistes, et croient obéir, dans toutes leurs actions, à l'impulsion d'une invincible nécessité.

Il existe aussi dans la province de Bejapoor d'autres tribus de voleurs non moins nombreuses que les phanségars; mais aucune ne pousse aussi loin les habitudes sanguinaires. Les pindaries, devenus si formidables dans ces dernières années, qu'il a fallu de forts bataillons pour les détruire, sont aujourd'hui à peu près dispersés. Mais on a encore à redouter une race de brigands audacieux dans les bhills. Placés comme ils l'ont toujours été, sous le joug des gouvernements despotiques, rejetés du sein de la société civile, privés de toute protection, de tout encouragement, abrutis par une déplorable ignorance, imbus des erreurs grossières de la sorcellerie, exposés à des privations extraordinaires, aux attaques des bêtes féroces dont ils partagent les sombres retraites, les bhills peuvent-ils ne pas devenir les ennemis jurés de l'ordre et de la paix?

LA CHÉLIDE MATAMATA.

« A peine étais-je arrivé à la Guiane, m'écrivait l'ami dont j'ai déjà donné des extraits de lettres dans ce *Magasin*, que je m'empressai de faire des excursions dans le pays, afin de collectionner le plus possible d'objets d'histoire naturelle. Un jour que la chaleur était excessive, je m'assis pour me reposer un moment, à l'ombre d'un arbre, sur le bord d'un ruisseau, dont les ondes transparentes allaient en murmurant se perdre à quelques pas de là dans un marais. Déjà je m'abandonnais à cette rêverie si douce qui, en imagination, transporte le voyageur des pays lointains dans le sein de sa patrie, au foyer paternel; déjà j'ou-

bliais l'âpre climat où l'amour de la science me fait braver chaque jour l'atmosphère d'une terre enflammée, lorsqu'un mugissement épouvantable me fit tout-à-coup tressaillir jusqu'à la moëlle des os. Cet horrible cri, auquel la voix tonnante du lion est comparable, sortait d'une grande touffe de roseaux, à six pas de moi. Dans mon premier moment d'épouvante, je pensai à fuir, mais aussitôt il me vint à l'esprit que l'énorme crocodile (car aucun autre animal n'eût été assez grand pour avoir une pareille voix) ne m'avait peut-être pas aperçu, et que si je faisais un mouvement, il ne manquerait pas de se précipiter sur moi, de m'atteindre et de me dévorer : moitié par prudence, moitié par peur, je restai donc complètement immobile, les yeux toujours fixés sur les roseaux qui le cachaient; un spectacle singulier vint faire diversion. J'aperçus descendre d'une éminence voisine, un des êtres les plus singuliers qu'il y ait dans ce pays; c'était une *chélide matamata* (*chelys matamata*, Dumer.), le plus bizarre des animaux extraordinaires connus sous le nom général de tortues. Elle marchait avec une légèreté et une vitesse que les autres animaux de son genre sont loin d'avoir, et elle regardait à chaque instant à droite et à gauche, comme si elle eût cherché quelque chose. Elle vint passer à deux pas de moi, et, malgré ma frayeur, j'aurais pu la considérer fort à mon aise; mais un nouveau mugissement, plus fort encore que le premier, fit de nouveau trembler les échos des environs. Elle s'arrêta subitement, dirigea ses yeux vers le point d'où il partait, puis elle se précipita avec une agilité surprenante vers la grande touffe de roseaux où elle s'enfonça et disparut. Je mis ceci sur le compte de la stupidité que l'on attribue à ces animaux, et je ne doutai pas qu'elle ne fût dévorée



(La Chélide.)

par le monstre. En attendant que je vous conte l'issue de cette affaire et le combat étrange qui en résulta, il faut que je vous décrive cette tortue.

Sa longueur était de deux pieds et demi à peu près. Sa carapace ou le dessus de sa coquille, pour me servir du mot vulgaire, était fort peu bombé, presque plat, d'une couleur marron, à raies rayonnantes, hérissé d'éminences pyramidales. Les ouvertures en étaient fort petites, aussi, ne pouvait-elle pas y retirer sa tête qu'elle était obligée de courber et de poser sur le bord de son plastron, à droite ou à gauche, quand elle se reposait. Ses yeux étaient situés presque au sommet de la tête, non sur les côtés, et ils étaient munis de paupières coupées obliquement de haut en bas; son museau se prolongeait en une petite trompe très curieuse; mais ce qu'elle avait de plus singulier, c'était une belle frange déchiquetée comme la broderie la plus délicate, qui lui bordait tout le corps. Cette frange lui dessine deux oreilles fort grandes et redressées, comme une sorte de crinière, un jabot, et, sous la lèvre inférieure qu'elle a presque charnue, une paire de moustaches. Sa queue est courte, ses pattes médiocrement palmées, et ses doigts sont armés d'ongles forts, longs et crochus. Le dessus de la tête, du cou, la poitrine et les membres étaient d'un jaune-verdâtre, rayonnés et piquetés de brun; le dessous du cou, des bras et des cuisses, était d'un jaune-orangé très brillant, avec des bandes verdâtres liserées de noir. Enfin, l'animal était paré d'une robe superbe, mais qui, néanmoins, comme dans la plupart des reptiles, inspirait la répugnance sans qu'on pût s'en rendre raison.

A peine était-il entré dans les roseaux que les affreux mugissements redoublèrent de force, et se succédèrent presque sans discontinuer. Alors, les hautes herbes s'agitèrent, et leurs brusques ondulations ne me laissèrent pas douter que le monstre les agitait en venant de mon côté. Mes cheveux se hérissèrent sur ma tête, une sueur froide me coulait du front, et j'eusse voulu fuir, que mes jambes m'eussent refusé leur secours. Au moment où je croyais voir l'affreux crocodile sortir du marécage pour venir dévorer sa proie à mes pieds, j'aperçus..... vous allez rire, mon cher ami, mais, quelque plaisir que vous fasse cette petite anecdote, vous n'en éprouverez pas la millième partie de celui que j'eus quand j'aperçus que cet horrible monstre n'était rien autre chose qu'une grenouille. A la vérité, elle était de la grosseur d'un lapin de garenne, et elle appartenait à l'espèce nommée grenouille-mugissante ou grenouille-taureau (*rana taurina*, Cuv.), parce que sa voix ressemble à celle d'un bœuf, et fait retentir les échos avec la même force. Elle était verte, marbrée de noirâtre, avec une ligne jaune le long du dos.

La matamata qui lui fait une guerre à mort pour s'en nourrir, avait parfaitement reconnu sa voix, et c'est pour aller la surprendre que je l'avais vue entrer dans le marécage avec tant d'empressement. Elle l'avait saisie par une patte de derrière, et malgré tous les efforts de la malheureuse qui cherchait à s'accrocher aux roseaux, malgré ses cris retentissants, elle la traînait sur le rivage pour en faire sa pâture. J'aurais pu aisément la délivrer en m'emparant de son ennemie; mais je lui en voulais beaucoup de la frayeur puérile qu'elle m'avait faite, et, dans ma haine, je laissai la tortue me venger, car j'avais honte de ma faiblesse, et l'on ne pardonne guère aux gens qui nous forcent à rougir de nous-mêmes.

Du reste, la matamata n'attaque pas toujours d'aussi gros animaux, et souvent elle est obligée, faute de mieux, de se contenter de limaces, de coquillages, de vers, de salamandres aquatiques et autres petits reptiles de cette famille. Elle marche très bien, et nage fort vite, mais cependant elle n'habite guère que le bord des eaux stagnantes, tels que les marais, les étangs, etc.

Au printemps, elle creuse avec ses pattes un trou rond dans le sol du rivage, dans un endroit chaud, exposé tout le jour aux rayons du soleil, et le plus près possible de l'eau. Elle y dépose une douzaine d'œufs, plus ou moins, selon son âge, car elle commence à pondre avant d'avoir acquis le quart de sa taille ordinaire. Ces œufs sont sphériques, blancs et enveloppés dans une coque dure et calcaire, comme ceux des oiseaux. Une fois qu'elle a pondu, elle abandonne pour toujours le dépôt qu'elle a confié à la terre, et quand les petits sont éclos, ils gagnent l'eau comme ils peuvent, sans qu'elle s'en inquiète le moins du monde. Aussi, les mammifères carnassiers qui rôdent sans cesse autour des eaux, et les oiseaux de proie en détruisent-ils un bon nombre pendant cette première période de leur vie. » Ici finit la lettre de mon ami.

La matamata, comme toutes les tortues, a la vie extrêmement tenace, et il est fort difficile de la tuer au moyen de blessures; elle vit encore plusieurs semaines après qu'on lui a coupé la tête, et elle marche et nage comme de coutume. J'ai conservé vivante, dans mon jardin, pendant six mois une tortue d'Europe à laquelle j'avais ôté toute la cervelle, au moyen d'un cure-oreille et d'un trou que je lui avais fait dans le crâne; elle se promenait, mangeait, chassait aux limaçons, et enfin remplissait toutes les fonctions ordinaires de la vie, comme si elle eût été en son état normal. Je ne doute pas qu'elle n'eût vécu beaucoup plus longtemps, si les rigueurs de l'hiver ne l'eussent tuée.

Quelques tortues de mer, et peut-être toutes, ont une force de reproduction qui n'est pas moins surprenante. Quand on leur arrache un œil, au bout de quarante à cinquante jours, selon la chaleur de la saison, il leur en pousse un autre aussi complet, aussi limpide que le premier, et avec lequel elles voient tout aussi bien. BOITARD.

SONNET.

LA VIE.

Laissons passer la vie, elle a bien son mérite,
Quand, jeune, elle folâtre au sein des ris charmants,
Et si la passion qui la flatte ou l'irrite,
N'éteint pas de son feu les nobles sentiments.

Laissons passer la vie, en de beaux vers écrite,
Lorsqu'elle élève en paix d'immortels monuments,
Et que, chassant au loin la pensée hypocrite,
Elle sert la justice, et garde ses serments.

O vie! être inconnu! d'où peut jaillir ta source?
Où cours-tu, si rapide, engloutir, sans ressource,
Ton flot qui pour jamais se dérobe aux humains!...

Va, tu peux me cacher ton sublime mystère!
Mais un dieu, je le sais, quand nous quittons la terre,
Prodigue à la vertu ses dons à pleines mains.

MOLLEVAUT de l'Institut.

MOEURS ET COUTUMES DE L'INDOUSTAN.

FUNÉRAILLES D'UN BONZE AU BENGALE.

On se ferait difficilement une idée de la bizarrerie et de la singularité des obsèques dans certaines parties de l'Indoustan; les bonzes ou gilongs surtout, personnages vénérés, sont ensevelis avec tant d'apparat, qu'il peut être curieux de détailler quelques-unes des principales cérémonies.

Dès qu'un bonze a rendu le dernier soupir, son corps est embaumé avec les plus rares aromates; des prêtres s'installent à son domicile, et, se succédant les uns aux autres, ils récitent à tout instant des prières. Des envoyés partent aussitôt pour annoncer dans les provinces limitrophes que le saint homme a quitté ce monde. Si vous pénétrez dans la demeure du défunt, vous le voyez enveloppé d'une longue robe de soie jaune, assis, les jambes croisées, sur un magnifique coussin; une couronne à cinq pointes est posée sur sa tête. Des hommes, des femmes, des enfants de toutes classes, et la plupart venus de fort loin pour assister à la cérémonie, tournent autour de la maison, afin de payer leur tribut d'hommages et d'adoration au pontife. Un grand nombre de moines tiennent alors une assemblée dans laquelle on décide que les honneurs

funèbres seront rendus au défunt, conformément aux usages établis par la religion.

Le jour de la cérémonie arrive enfin; le corps est déposé dans un coffre plein de miel, hermétiquement fermé, et qu'on place sur un char immense, Le premier gilong marche en-tête suivi de quinze autres prêtres; ils sont vêtus d'une robe d'étoffe de coton, par-dessus laquelle est une tunique de taffetas rayé. Après eux viennent les musiciens; leurs instruments consistent en six trompettes de cuivre, d'environ cinq pieds de long; chacun de ces instruments est porté par deux hommes; il y a en outre des tambours de forme vraiment fantastique; six gilongs tiennent des sonnettes à la main, qu'ils agitent de temps en temps, d'autres frappent en mesure des cymbales, musique étrange, lugubre concert, bien propre assurément à effrayer la multitude qui se presse vers le cortége. Mais les gilongs, armés de fortes massues, tiennent la foule à distance, et lui administrent quelquefois une suite de coups vigoureux.

Cependant un grand nombre d'Indiens se prosternent le front dans la poussière, et murmurent des oraisons. Le premier gilong arrose la route d'eau bénite, les autres chantent, frappent des mains et font toutes sortes de gesticulations farouches. Le cortége s'arrête dans la plaine consacrée à la cérémonie; la jeunesse s'y livre à des exercices gymnastiques, et s'évertue à honorer la mémoire du défunt par de grands coups de poing; quelques-uns jouent du bâton; d'autres se bornent à courir, à danser ou à chanter à tue-tête. Les femmes ne se contentent pas d'être témoins de ces exercices et d'y applaudir; elles forment aussi de petites troupes, crient et s'agitent en tous sens. Aussi loin que la vue peut s'étendre dans la plaine, on n'aperçoit qu'un mélange confus de têtes, dont les mouvements, tantôt lents, tantôt rapides, se croisent, et présentent à l'œil un aspect tumultueux.

Ces exercices pris en plein air, et commencés dès le matin, sont faits pour exciter l'appétit; aussi le mouvement se calme, la foule s'asseoit et procède à un copieux déjeûner. Avant le commencement des jeux, on tire le mort du coffre, et on le place debout au haut du char, regardant la foule, et paraissant, par son attitude, applaudir à tout ce qui se passe autour de lui; après le repas, les jeux recommencent, et chacun y prend part avec ardeur.

Bientôt il s'agit de savoir si la cérémonie se terminera par l'eau ou par le feu, si le corps sera brûlé ou s'il sera jeté dans le fleuve. Dans cette circonstance, les gilongs se divisent en deux partis, grossis par un égal nombre de partisans. L'un pousse la machine et s'efforce de la faire mouvoir, tandis que l'autre, du côté opposé, fait les mêmes efforts pour lui imprimer la direction contraire. La lutte se prolonge pendant longtemps. On pourrait appeler ces deux troupes les *fulminants* et les *aquatiques;* si la première triomphe, elle fait tout à son aise un superbe feu de joie; si c'est l'autre, il lui est permis de lancer à la rivière le bonze, le char et tout ce qui s'en suit. « Je fus témoin d'une de ces luttes, écrit un voyageur anglais; les deux partis se formèrent, se placèrent aux deux extrémités opposées du char, sur plusieurs rangs, les uns derrière les autres, présentant deux colonnes serrées et d'une longueur prodigieuse. A un signal donné, les efforts commencèrent. Le char resta d'abord immobile, s'agita d'une manière presque insensible, fit un léger mouvement à droite, reprit sa première position, rétrograda, revint encore, parut enfin céder, et tout-à-coup, roulant avec rapidité, fit reculer et refoula devant lui la troupe vaincue. Un cri spontané annonça le triomphe des *fulminants.* Alors ceux-ci tinrent conseil sur la manière de brûler le pontife, et rien ne leur parut plus honorable que de le faire sauter en l'air. A cet effet, le char fut rempli de poudre; les vainqueurs se placèrent à une distance convenable et lancèrent sur la machine une innombrable quantité de fusées qui y mirent le feu. Il y eut une explosion terrible qui dispersa le char en mille débris et emporta le saint homme dans l'espace où il fut accompagné par les acclamations et les applaudissements de l'assistance. »

LE CAROUBIER.

Description de ce bel arbre. — La silique ou caroube. — Emploi de sa fève qui n'est autre que la fève dont s'abstenaient les Pythagoriciens.

C'est d'hier que l'agriculture a cessé d'être un ensemble de procédés routiniers, une suite de méthodes empiriques, nées de ridicules préjugés ou au moins d'observations incomplètes. C'est ainsi qu'une idée fausse et désastreuse dans son effet, de l'ordre de celles dont les cultivateurs avaient jadis si richement doté leur esprit, fait abattre impitoyablement l'un des beaux arbres des contrées méditerranéennes. Le caroubier, dont les rameaux toujours verts, font une si heureuse diversion à la monotonie des prairies pendant l'hiver, a été, on ne sait pourquoi, accusé de nuire aux paturages et aux plantes herbacées qui entourent ses racines. Tandis que les plaines de la Pouille et les champs de l'Andalousie nous montrent sans cesse ces arbres végétant vigoureusement, sans exercer la plus légère influence sur les productions du sol voisin. N'eût-il que ses belles fleurs, d'abord d'un pourpre foncé et ensuite du rose le plus doux; après l'entier épanouissement, disposées en petites grappes sur la partie nue des rameaux, que cela suffirait pour lui mériter les soins du jardinier; mais peu d'individus du règne végétal présentent à l'homme des productions aussi variées, peu demandent une culture plus facile et moins dispendieuse. Un pareil abandon ne se comprend guère, il ne trouve peut-être d'autre explication que le goût mobile de l'humanité. L'antiquité faisait grand cas du caroubier, de son fruit, cela suffit pour qu'on ait cessé de le rechercher, car si les anciens font encore par leurs ouvrages notre admiration, nous avons répudié jusqu'aux moindres de leurs goûts domestiques.

Le caroubier, en latin *ceratonia siliqua,* appartient à la vaste famille des légumineuses. Linné l'avait placé dans sa diœcie hexandrie, dont il constituait le seul genre. A sa grandeur, il atteint ordinairement huit à dix mètres, à sa cime étalée, à ses branches irrégières, tortueuses, souvent pendantes, vous le prendriez pour un arbre de la famille des térébinthacées. Son tronc est raboteux, terminé par une racine pivotante, longue et rameuse. Nous avons dit que les fleurs étaient d'un beau rose; leur disposition éloigne, il est vrai, un peu le caroubier de la famille des légu-

mineuses, mais il s'y rapporte tout-à-fait par les ovaires. Ces ovaires avortent souvent; sont-elles fécondées, elles s'entourent d'un disque charnu staminifère, et il lui succède bientôt une gousse ou silique; c'est la caroube, carrouge ou carrobe Elle est longue de vingt-et un centimètres, et large de trois, obtuse, aplatie, pendante, épaisse en ses bords, lisse, pulpeuse en dedans, assez coriace en dehors, de couleur marron; elle n'est pas déhiscente, on la cueille vers le milieu du mois d'août. Les Grecs l'appelaient keronia, de la forme asquée qu'affecte cette silique. La pulpe est ordinairement rougeâtre, charnue, moëlleuse, creusée d'espace en espace en petites loges transversales, renfermant chacune une semence ou fève elliptique comprimée, noire, dure et luisante. De cette pulpe, on extrait un suc qui sert en certaines localités à confire des fruits comme les abricots, les prunes, les myrobolans; les Arabes l'estiment autant que le miel le plus exquis. La semence, du goût le plus désagréable quand elle est verte, est d'une saveur douce, quand elle a atteint sa parfaite maturité.

Non seulement les Grecs et les Romains recherchaient la caroube avec avidité, mais elle était encore prisée par plusieurs peuples de l'Asie-Mineure; les Syriens en obtenaient un vin délicat très recherché. Aujourd'hui cette silique est devenue la nourriture du pauvre et celle des animaux; en Espagne, elle n'a guère d'autre usage que celui d'engraisser le bétail; en France, on en extrait une eau-de-vie qui conserve le goût suave de la gousse; enfin, les Turcs l'emploient encore journellement dans leurs sorbets.

La caroube entre dans nombre de compositions pharmaceutiques; son mucilage est laxatif et purgatif, comme celui de la casse, avec lequel il présente de nombreuses analogies.

Soumise à la cuisson, la fève de cette silique prend une couleur sanguine très prononcée; cette apparence singulière y fit attacher nécessairement des idées superstitieuses. Selon toutes probabilités, c'était la fève funéraire des anciens, comme tendent à le démontrer plusieurs pierres gravées, d'une haute antiquité, sur lesquelles la caroube est représentée à côté d'un squelette et d'autres emblèmes de la mort, c'était la fève noire que l'on jetait aux larves et aux lemures, ces fantômes, ces revenants des anciens. C'était la fève qu'il était défendu aux flammes de toucher; enfin, c'était celle-là seulement que le disciple de Pythagore ne pouvait pas approcher de ses lèvres.

Une propriété particulière de cette fève qui lui est commune avec le lupin, c'est d'être d'une égalité de poids presque constante, cette circonstance l'avait fait adopter par les Grecs comme poids-étalon.

Mise en terre, cette fève lève en peu de semaines, mais il faut qu'elle soit fraîche et confiée à un sol bien exposé. Au reste, le caroubier vient bien, même dans de fort mauvais terrains; il abonde en Syrie, dans l'île de Rhodes, sur les côtes de Palestine, dans toute l'Italie, en Sardaigne, en Corse, en Provence, en Espagne. Il se plaît sur les rochers, près de la mer et des masses d'eaux. Ses feuilles ailées, très entières, coriaces, luisantes, d'un vert-bleuâtre en dessus, et de couleur cendrée en dessous, fournissent un élégant ombrage contre le soleil, dont cet arbre recherche l'exposition. Ces feuilles renferment un principe astringent qui les rend propres à la préparation des cuirs, en guise de tan.

Le bois du caroubier est très dur, presque inaltérable, et propre aux mêmes usages que celui du chêne vert, *quercus ilex*; on l'emploie surtout dans les boiseries et les ouvrages de marqueterie. Il fournit encore un excellent moyen de chauffage.

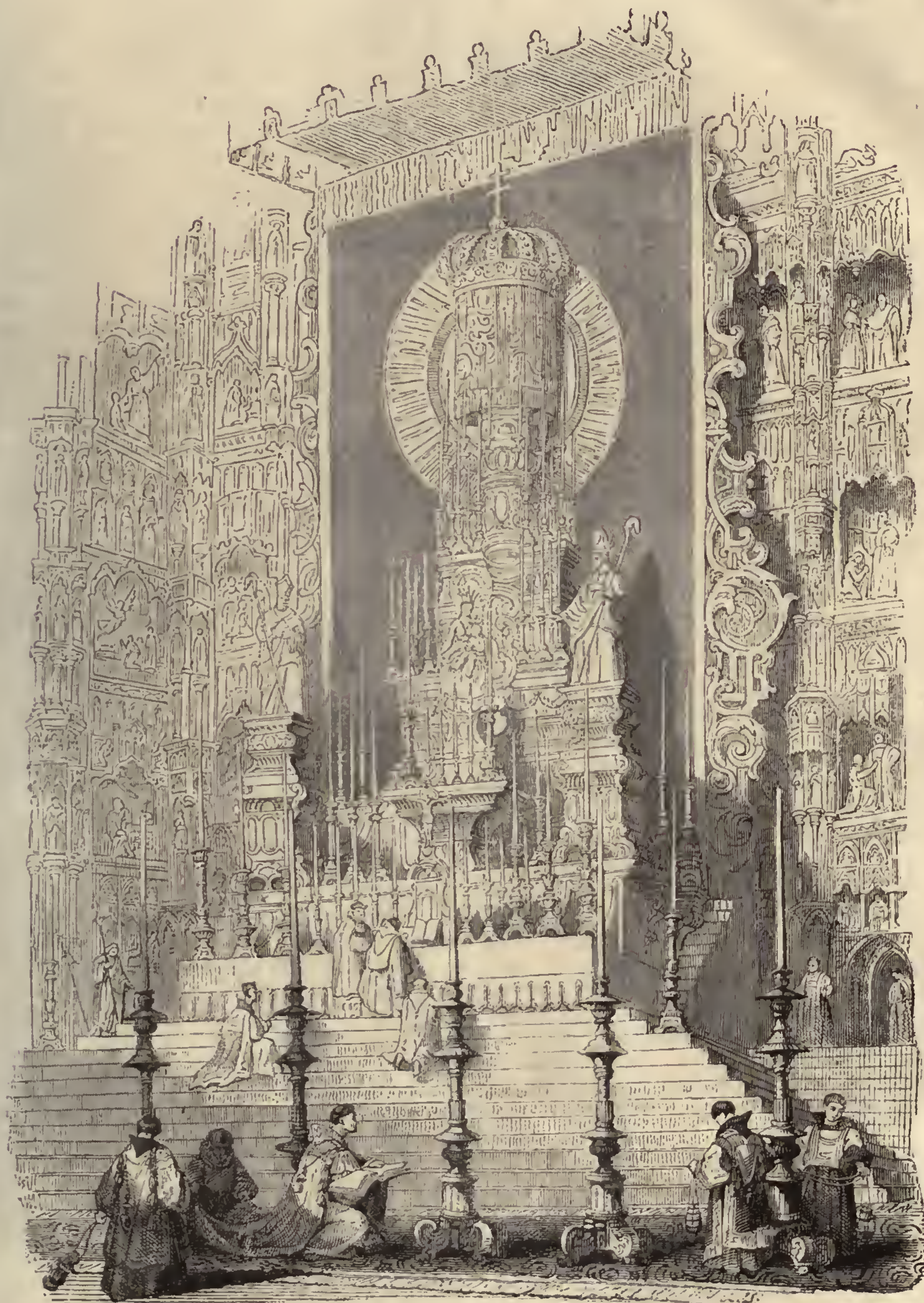
On ne sait pas au juste d'où le caroubier est originaire; on a répété long-temps qu'il venait de l'Inde et de la Haute-Égypte; mais c'est à tort, car on ne l'y trouve pas à l'état de végétation libre.

A. MAURY.



(Le Caroubier.)

SEVILLE. — MAITRE-AUTEL DE LA CATHEDRALE.



LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE.

Il faut étudier Séville pour bien sentir les beautés de cette merveille de l'Espagne, de cette Rome des Arabes. Au premier aspect, elle n'a rien de plus frappant qu'une autre ville; avant d'arriver, on s'est fatigué l'imagination, on n'a cessé de répéter le fameux proverbe : « *Quien no ha visto Sevilla, no ha visto maravilla.* » On entre enfin; mais on n'aperçoit au premier coup-d'œil que ce qu'on rencontre dans toute l'Espagne, c'est-à-dire quelques édifices d'un goût étrange, plutôt barbare que gothique; des rues étroites, tortueuses, confuses; encore plus mal pavées peut-être qu'ailleurs; de petites places et des murailles dentelées comme une scie. L'effet en est, à la vérité, assez pittoresque, mais elles n'ont pas plus de grandeur que celles qu'on a vues la veille à Cordoue. On s'attendait à tant de magnificence; on vient chercher tant de prodiges d'art, tant de chefs-d'œuvre, qu'on se croit d'abord déçu dans son espoir; on se dépite contre l'exagération des autres voyageurs; on se reproche une invincible curiosité, on maudit la crédulité dont, malgré les leçons réitérées, on n'a pas encore pu se corriger, et l'on se promet de profiter au moins de cette dernière expérience... On ne se repent pas précisément d'être venu si loin, mais on rougit d'avoir apporté jusque-là tant d'illusions enfantines.

Néanmoins, après ce premier mouvement de dépit, on se croit obligé, ne fût-ce que par acquit de conscience, de se faire conduire à la cathédrale; or, c'est là que le mécompte finit et que la surprise commence. On est devant une des merveilles de la terre; un monde se découvre à vous. il faut l'étudier comme il faut étudier tout Séville. Mais déjà votre ardeur s'est éveillée et vous ne craignez plus ni fatigue, ni perte de temps. Vous avez découvert une mine à exploiter, et si vous êtes digne de voyager, votre tâche vous paraît un plaisir.

La cathédrale de Séville n'a pas l'intérêt historique de celle de Cordoue; elle est dans le style des derniers édifices gothiques; elle n'offre ni au-dedans, ni au-dehors les points de vue pittoresques de la mosquée d'Abderame (pardonnez-moi cette expression, elle m'est nécessaire). L'extérieur de l'église n'a rien d'extraordinaire, si ce n'est vu de loin; du milieu de la promenade plantée sur le bord du Guadalquivir, les innombrables pyramides qui dominent les toits et terminent les pignons de cette cathédrale, ressemblent à une forêt de pins plantée sur une chaîne de collines aux cimes aigües. Ce n'est peut-être pas très beau comme art; c'est étonnant, c'est imposant. Mais l'intérieur de ce monument qu'on peut appeler moderne, puisqu'il n'a été terminé qu'au quinzième siècle, me paraît un prodige. L'édifice entier est dû au chapitre de Séville, espèce d'état-major ecclésiastique aussi riche que puissant.

A la fin du moyen-âge, ces chanoines souverains voulurent créer un monument sans pareil, sans modèle; ils réussirent, et de plus, ils ont fait un chef-d'œuvre. On travailla pendant plusieurs règnes; au bout de quatre-vingt-dix ans, l'Espagne et le monde eurent un édifice aussi étonnant que Saint-Pierre de Rome, plus pur de style que le dôme de Milan, plus complet que la cathédrale de Cologne.

L'intérieur de cette église est composé de cinq nefs du plus beau gothique. Celle du milieu est d'une épouvantable élévation; on est sous une montagne creuse. Tout ce qui décore, on peut même dire ce qui obstrue ce temple, produit sur l'âme une impression irrésistible de respect et de recueillement. Après tant d'années de voyages, tant d'habitude de la surprise, je ne me serais pas cru susceptible d'une émotion aussi vive que celle que j'ai éprouvée en entrant sous cette voûte vraiment chrétienne, quoique assez moderne.

Figurez-vous une vallée renversée et dont la profondeur forme une nef soutenue par les troncs des vieux arbres qui seraient restés debout pendant ce bouleversement des lois de la nature. Là, tout est grand, sévère, étonnant, sublime comme le dieu qu'on adore.

C'est surtout dans ce sanctuaire qu'on reconnaît combien la créature profite de ce qu'elle donne au créateur. Dieu n'a nul besoin des chefs-d'œuvre de nos arts; mais l'homme a besoin de la foi pour faire des prodiges; ses efforts manifestent la ferveur de son amour pour son maître. En produisant ce que le monde appellera une merveille, il rend à Dieu une partie de ce qu'il lui doit; il tire un abîme de pierres des entrailles de la terre; il dépense sa vie, son génie, ses richesses, mais rien ne lui coûte; ce n'est pas pour lui qu'il travaille !!! Qu'importe le temps qu'on met à semer, quand c'est dans l'éternité qu'on moissonnera?

Sans cette idée vivifiante du souverain seigneur qui dispense la vie aux âmes, selon la mesure de leurs désirs et de leurs œuvres, l'homme, fier de se reposer sur lui-même, ne s'élèverait jamais au-dessus du rang du plus ingénieux des animaux. L'architecte qui ne bâtit pas pour le ciel, n'est guère supérieur aux castors, à la fourmi, et je connais tel nid d'oiseau qui le dispute en *confort* à nos cases les mieux ornées.

L'homme n'a pas toujours eu besoin d'être chrétien pour devenir sublime, mais dès qu'il s'est élevé au-dessus de l'abeille, il a toujours été religieux. Les païens avaient pour la nature plus de vénération que notre mesquine philosophie qui, perdue dans le doute où elle se complaît, ne nous permet d'exprimer de respect envers le roi de cette nature. Hâtons-nous de souffler sur les misérables essais du scepticisme dont notre temps est encore trop fier; chassons, chassons devant nous les œuvres de la destruction, éloignons l'esprit qui tue, appelons l'esprit qui vivifie !!! Nous sommes à la fin des démolitions, il ne nous reste plus qu'à expulser les démolisseurs pour faire place à l'architecte qui viendra bâtir un nouveau temple en l'honneur de l'antique dieu de nos pères; car ce dieu ne change pas comme les murs de l'église, comme les décorations de l'autel.

J'ai cru sentir que l'esprit divin habite la cathédrale de Séville. Nulle part, pas même à Rome, le culte catholique ne m'a paru aussi majestueux que dans ce sanctuaire vraiment chrétien; j'y suis entré pour la première fois un dimanche. Un régiment tout entier assistait à la messe, et ce grand nombre d'hommes se perdait comme un cortége de fourmis sous les voûtes surnaturelles. Une partie de la population de Séville disparaissait également dans ce gigantesque monument de la piété chrétienne et de la vanité canonicale. Là, rien n'est proportionné aux habitudes, aux besoins de la terre; la seule pensée du ciel explique une création

si extraordinaire; l'idée de l'immensité vient de Dieu; l'art humain à lui seul ne s'élèverait pas jusque-là.

Le prêtre qui officiait, assisté des diacres et des sous-diacres, était devant le maître-autel, comme posé sur le haut d'une montagne, et quand il s'agenouillait il se perdait presqu'entièrement dans l'obscurité sublime du tabernacle. Cette partie de l'église est reculée et fort élevée; on n'y parvient qu'en montant un grand nombre de degrés. L'imagination espagnole a rendu le culte catholique aussi pittoresque qu'il était saint. Les prières de ce vieillard presqu'invisible, et les voix de ses jeunes acolytes me paraissaient tomber du ciel sur la tête des fidèles, séparés du sanctuaire par un perron énorme, par un jubé et par une forte et haute grille de fer doré d'un travail massif, mais très beau.

Dans les principales églises d'Espagne, j'ai toujours trouvé que le chœur n'était pas confondu, comme chez nous avec la nef. Le prêtre officiant reste sur un palier soutenu par de nombreuses marches, cette espèce de montagne sainte, bâtie sous des voûtes, produit un effet pittoresque qui rappelle les pompes de la nature; et ce souvenir du monde extérieur ajoute à la solennité des cérémonies du culte le plus intérieur, le plus mystique, le plus spirituel, le plus surnaturel du culte catholique, culte qui ne vit que de symboles. Il me semble que dans la cathédrale de Séville l'office divin produit sur l'âme une impression analogue à celle des vers d'*Athalie*, pourvu qu'ils soient lus et ne soient pas joués..... Si les traditions du rite catholique étaient oubliées du reste de la terre, on les retrouverait en vigueur dans ce pays des cérémonies. Ici le décorum ne pouvait manquer aux prêtres, puisque la bienséance est la vertu du peuple.

L'archevêque de Séville a environ huit cent mille livres de rente; ce siége fut érigé du temps des Goths. La cathédrale a quatre cent vingt pieds de longueur, sa largeur est de deux cent soixante-trois, et la hauteur de la nef principale est hors de toute proportion avec ce qu'on voit ailleurs. Quatre-vingts fenêtres, d'une prodigieuse élévation, éclairent l'édifice entier. Ces fenêtres sont en vitraux coloriés, d'un prix inestimable, puisqu'ils ont été peints par Arnold de Flandre.

On dit cinq cents messes par jour aux quatre-vingt-deux autels que contient cette église; ce qu'on y consomme de cire, de vin, d'huile, est fabuleux. Un clergé considérable, assisté de beaucoup de personnes subalternes, est employé au service de Dieu dans cette république religieuse. Jamais je n'ai senti si clairement que des pierres posées les unes sur les autres pouvaient former pour l'homme une patrie. On compte parmi la nation de lévites attachés à ce temple merveilleux, onze dignitaires portant la mitre, quarante chanoines supérieurs, vingt autres chanoines d'un rang inférieur, vingt chantres et trois assistants, deux bedeaux, un maître des cérémonies, un aide, trois sous-aides, trente-six enfants de chœur et leurs recteurs, sous-recteurs, ainsi que leurs maîtres de chapelle; dix-neuf chapelains, quatre curés, quatre confesseurs, vingt-trois musiciens et quatre surnuméraires : d'après tout cela ne vous étonnez pas si la messe m'a paru pompeuse. C'est un peuple entier qui sert Dieu dans cette enceinte vraiment digne de devenir le sanctuaire de l'esprit créateur. Il faut joindre à la liste que je viens de vous donner, une légion de prêtres séculiers, qui, chaque jour, disent la messe à quelque autel de l'église métropolitaine; je vous le répète, rien ne m'a rappelé Athalie, le temple de Salomon, et la libéralité des juifs envers leur dieu, comme cette ville sainte qu'on appelle l'église de Séville... Ce n'est que là que j'ai compris toute l'étendue de la puissance catholique; ce monument, et le troisième livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, embrassent à eux seuls toutes les destinées du genre humain. Le livre indique la voie aux âmes privilégiées; le temple ouvre passage à la foule. Ne vous inquiétez de rien, ne regrettez rien, ne pleurez sur rien, le remède existe, et Dieu ne tardera pas à manifester de nouveau la supériorité de son esprit sur la sagesse du monde; la religion est toujours vivante, et elle a toujours la puissance des miracles. Tel est mon espoir quand je parcours la cathédrale de Séville; c'est comme si je relisais un chant des martyrs.

L'orgue de Séville est un des plus fameux, des plus grands et des plus sonores de l'Europe : il a des soufflets qui ressemblent à des machines à vapeur.

Outre les cinq nefs dont j'ai parlé, une multitude de chapelles ont été accolées intérieurement aux murs de l'édifice. Ces retraites précieuses sont comme autant de petites églises renfermées dans l'enceinte principale. Le dimanche, au matin, elles étaient remplies de groupes de femmes prosternées sur le pavé; ces femmes répondaient par leurs prières aux voix d'une phalange sacrée, d'une armée de lévites occupés à sanctifier leurs enfants spirituels; la double population chrétienne des prêtres et des disciples ne se laissait pas un moment distraire de ses pieuses fonctions par notre présence. Les églises d'Espagne ne sont jamais regardées comme des objets de curiosité, et lorsqu'on y vaque aux saints mystères, les étrangers n'y sont admis qu'en qualité de fidèles; on les expulserait s'ils s'annonçaient comme de simples spectateurs. Voilà ce qui fait que les voyageurs ont quelque peine à voir les monuments religieux de l'Andalousie. Dans ce pays, tout est arrangé pour les gens du pays même, on n'y fait rien pour les passants.

La chapelle des rois renferme plusieurs tombeaux remarquables, entre autres celui de Ferdinand III, dit le saint, qui reprit Séville contre les Maures, en 1248, l'année même de la mort de saint Louis. L'Espagne et la France avaient, l'une et l'autre, à cette époque, un roi qui fut canonisé. J'ai visité aussi le tombeau d'Alphonse X, surnommé le Sage, fils de saint Ferdinand. Près de là se trouve celui de Christophe-Colomb, avec cette inscription unique dans l'histoire des mausolées et des épitaphes :

A Castilla y Leon,
Mundo nuevo diò Colon.

A la Castille et à Léon, Colomb donna un monde nouveau.

Le fils de ce grand homme est enterré sous une des chapelles latérales de l'église. La pensée qui a conçu cette cathédrale ne peut tarir; elle nous promet bien d'autres merveilles. On croit à tout ce qu'il y a de surnaturel devant un édifice qui est comme un monde placé entre la terre et le ciel. Les noms les plus glorieux de l'histoire sont gravés sur les parvis et sur le pavé de cette cathédrale, qu'on devrait surnommer le Panthéon de la chevalerie. Le fils de Colomb, tout distingué qu'il est parmi les morts, reste écrasé sous la renommée de son père; leurs tombes voisines ne peuvent rivaliser de gloire. Comme il n'a pas donné un

monde à l'Espagne, on a mis sur le marbre une inscription bien longue et bien détaillée : le nom de son père aurait dû lui suffire; mais voilà comme la vanité tâche de suppléer à la fierté!

Il est impossible, à la première vue, de se faire l'idée de tout ce que renferme ce dépôt des arts et des grandeurs de l'Espagne entière. Jamais je n'ai passé sous de plus nobles murailles.

Le marquis de Custine.

LE TADORNE.

Peut-être est-ce à la passion que j'avais pour la chasse, dans ma jeunesse, que je dois les connaissances que j'ai aujourd'hui en histoire naturelle. L'homme qui veut étudier avec fruit cette intéressante science, doit consulter, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, le grand livre de la nature. Souvent, il est vrai, les observations qu'il fera auront déjà été faites par d'autres, et consignées dans des ouvrages, mais elles n'en auront pas moins de charmes pour lui, et même pour ceux à qui il les dira. A ce propos, il faut que je vous raconte comment j'ai appris, à mes dépens, à connaître les mœurs singulières d'un oiseau.

J'étais chez un de mes amis, dans le nord de la Bretagne, à deux lieues de la mer. Entre son habitation et l'Océan, était un bel étang, couvert de gibier d'eau, et s'étendant au pied d'un coteau boisé et rempli de lapins. C'était là que le plus ordinairement nous nous rendions, mon ami et moi, pour commencer notre chasse. Pendant que l'un de nous, avec deux bassets, poursui-



(Le tadorne.)

vait les lapins de la garenne, l'autre, avec un chien d'arrêt, battait le marécage de l'étang, et faisait lever la bécassine, la sarcelle ou le canard.

Un jour, c'était au mois de juin, je suivais, seul avec mon excellent chien braque, les bords boisés de l'étang, et pendant que Médor furetait dans les joncs, mon œil épiait dans les dunes couvertes de broussailles, le timide lapin rentrant à la hâte dans son trou. Sur la côte, à cent cinquante pas de moi, j'aperçus tout-à-coup un oiseau superbe sortir d'un terrier de lapins, suivi de sa femelle et de huit ou dix petits nouvellement éclos. C'était un tadorne (*anas tadorna* Lin.), connu presque chez tous les peuples par un nom indiquant ses habitudes, *vulpanser* ou oiseau-renard, par les anciens Romains; canard-renard, par les Allemands; canard-lapin, par les Anglais, et canard-terrier, par les chasseurs de toutes les nations. C'est un oiseau magnifique, légèrement plus gros qu'un canard sauvage, et en ayant les formes générales, mais avec plus de grâce et de légèreté. Le fond de son plumage est blanc, sa tête et une partie de son cou sont d'un noir lustré de vert; un collier blanc entoure le bas de son cou; une ceinture d'un beau jaune cannelle, lui orne la poitrine, les épaules, et va s'éteindre sur le bas-ventre; ses ailes sont variées de noir, de roux, de blanc et de vert; la queue est blanche, tachetée de noir; ses pattes sont d'un rouge pâle; le bec est rouge, mais avec ses narines noires ainsi que le petit crochet qui le termine. Il n'existe pas d'oiseau, dans la classe nombreuse des canards, qui ait des couleurs aussi brillantes et aussi heureusement distribuées. La femelle ressemble au mâle, mais elle a beaucoup moins d'éclat. Les petits

étaient également d'une beauté remarquable; ils avaient les pattes et le bec bleu; le ventre d'un blanc éclatant, et le dos varié de noir et de blanc. Plus tard ils perdent cette jolie livrée pour rester gris jusqu'à leur troisième année.

Je n'eus pas plus tôt fait cette découverte que je me baissai pour n'être pas aperçu par ces oiseaux, et d'un signe, je fis venir Médor à mes talons. Je me glissai presqu'en rampant, dans l'espérance d'approcher assez, sans être découvert, pour pouvoir tuer le mâle ou la femelle d'un coup de fusil, et ensuite m'emparer des petits; mais quand je fus à cent pas, et encore hors de portée, le mâle qui s'était placé sur une éminence, m'aperçut, jeta un cri et s'envola. La femelle en fit autant, mais elle dirigea son vol d'un côté directement opposé à celui du mâle, en fendant l'air d'une aile vigoureuse et rapide. Quant aux petits, ils avaient tous disparu sans que je pusse dire où ils avaient passé.

J'espérais cependant les trouver à l'aide de mon chien et je me dirigeais vers l'endroit où je les avais vus, quand je m'aperçus que le mâle, sans doute blessé grièvement par mon ami quelques instants avant, ne pouvait plus se soutenir dans les airs, et volait en trébuchant à tout moment. En effet, il perdit tout-à-fait l'équilibre, et alla tomber en culbutant à deux cents pas de moi tout au plus Voyant qu'il me serait aisé de m'en emparer, et, sûr que les petits ne quitteraient pas de long-temps leur cachette, je les laissai là pour un instant, et je me mis à la poursuite du père. Déjà mon chien était sur le point de s'en saisir, lorsque, retrouvant quelque force, il reprit son vol mal assuré, et les pattes et la tête pendantes, la tête rasant presque la terre, criant lamentablement comme un animal qui se voit pris; il fut retomber à deux cents pas plus loin. Plein d'ardeur et d'espérance, nous nous mîmes à courir après, Médor et moi, à qui mieux mieux, et même pour n'être pas ralenti dans ma course, j'abandonnai mon fusil contre un tronc d'arbre où je le posai.

Mais nous ne pûmes pas encore l'atteindre cette fois, quoiqu'il ne partît que lorsque mon chien fut prêt à le saisir. Nous redoublâmes d'ardeur, et plusieurs fois je fus prêt à mettre la main dessus, car il ne faisait plus que se traîner pour ainsi dire, en balayant la terre de ses ailes pendantes, et il n'essayait plus de s'envoler que lorsque Médor avait pour ainsi dire la gueule sur son dos; dans ce cas il allait tomber à trente ou quarante pas au plus.

Cependant, nous avions déjà fait un quart de lieue à sa poursuite, car ce manége se répétait souvent, et j'étais harassé; mais aussi nous étions sur le point de le prendre, et je ne regrettais ni la sueur qui coulait de mon front, ni la fatigue d'une aussi longue course. Déjà je me croyais possesseur d'un oiseau superbe, lorsque tout-à-coup je le vis relever avec fierté sa tête verte, se redresser sur ses pattes, déployer avec vigueur des ailes puissantes, s'élancer, s'élever jusqu'aux nues, d'un vol aussi sûr que léger, fendre les airs comme une flèche, et disparaître.

Médor et moi, nous nous arrêtâmes net, saisis tous deux du plus grand étonnement; nous le suivîmes des yeux tant que nous pûmes l'apercevoir, puis, tout-à-fait désappointés, nous nous jetâmes un coup-d'œil mutuel très significatif, peignant à la fois notre surprise et notre confusion.

Enfin nous nous remîmes tristement en marche, et nous vîmes alors avec assez de mauvaise humeur que nous avions fort inutilement disputé le prix de grande course pendant plus d'un bon quart de lieue. Le découragement me donnait des idées noires, et je pensais qu'ayant été dupe de la ruse du père nous pourrions fort bien l'être aussi de celle de la mère et des petits; et en effet, nous étions encore bien loin du lieu où nous les avions laissés, quand nous les aperçûmes, accompagnés du mâle et de la femelle, nageant avec grâce sur l'étang, et se balançant sur les ondes à plus de cent cinquante pas du bord.

Il était une chose à laquelle je n'avais pas pensé; c'est que mon beau fusil, sortant des ateliers de Lepage, pouvait convenir et plaire à un paysan braconnier tout aussi bien qu'à moi, et c'est pourtant ce qui arriva. Venu au pied de l'arbre où je l'avais laissé, je ne le trouvai plus, et je ne l'ai jamais revu depuis.

Voilà comment j'ai appris à connaître les mœurs des tadornes, et la ruse singulière qu'ils emploient pour éloigner les chasseurs de leur jeune famille. Pendant que nous nous échauffions les poumons pour courir après le mâle imitant le blessé, la mère était revenue à la hâte chercher ses petits, et les avait conduits sur l'étang où ils étaient à l'abri de tout danger.

Une fois sur les eaux, toute la famille y reste, et abandonne à jamais le terrier dont la femelle s'était emparée pour faire son nid, malgré jeannot lapin. Le mâle partage avec elle les soins de l'incubation, ou veille sur une éminence voisine pour attirer à lui le danger qui pourrait menacer sa famille. Quoique très jaloux, c'est un fort bon mari et un meilleur père de famille. A la promenade, au champ, sur la mer, pendant le calme comme au fort de la tempête, il marche ou nage toujours à la tête de sa petite troupe, la conduit, la dirige, et déploie pour son salut tous les moyens qui lui sont suggérés par son expérience et l'occasion. Il est étonnant de voir les petits tadornes, à peine couverts de duvet, braver sur la mer, pendant la tempête, les ondes en furie qui brisent sur les rochers une quantité de vieux oiseaux de diverses espèces.

Les tadornes ne sont très communs nulle part, mais on les rencontre dans presque toutes les contrées chaudes ou froides de la terre. En Europe, c'est en Islande, en Suède, dans les îles Orkney et dans tout le nord des îles Britanniques, qu'ils sont le plus communs. Chaque année, il en vient quelques familles sur nos côtes de la Bretagne et de la Picardie, mais rarement elles s'enfoncent à plus de quelques lieues dans les terres, et le plus souvent elles nichent sur le bord de la mer. On en voit beaucoup dans les îles Falkans et sur les côtes de l'île de Vandiémen. BOITARD.

SMOLENSK.

Smolensk, chef-lieu du gouvernement de ce nom, à cent trente lieues de Saint-Pétersbourg, et à quatre-vingt-cinq lieues de Moscou, est une antique cité bâtie sur les deux rives du Dniéper qui, encore peu considérable, reçoit là les ruisseaux appelés Ratchefka, Gourionlofka et Gorodenka. On ignore l'époque de la fondation de Smolensk, mais en 854 c'était déjà une ville riche et peuplée; on trouve son nom dans les annales

russes, et Constantin Porphyrogénète le cite positivement. Smolensk paraît avoir été la capitale des Krivitches; ce peuple et la ville se soumirent en 882, à Oleg. A la mort de Vladimir-le-Grand, dit M. Schnitzler, l'un de ses fils y régna sous l'autorité du grand prince, mais ses successeurs se rendirent indépendants, et à la fin du douzième siècle, le prince de Smolensk avait sous ses ordres plusieurs boyards apanagés. Depuis 1224, Smolensk, en proie aux attaques des Russes, des Lithuaniens et des Tartares, eut beaucoup à souffrir; plus d'une fois elle fut brûlée et saccagée. Olger-le-Grand se rendit surtout formidable à cette principauté, et en 1393, il prit pour la première fois la ville. Il y rentra dix ans plus tard, et alors Smolensk resta au pouvoir des Lithuaniens, dont vainement elle chercha à s'affranchir pour se donner de nouveau à des princes particuliers. Les Russes ne purent renoncer à la possession d'une place qui couvrait leur frontière du côté de la Pologne. Une tentative faite en 1500, échoua, mais celle de l'année 1514 fut plus heureuse. Le prince Michel Glinski, transfuge moscovite, et qui avait gagné la confiance du roi de Pologne, livra la ville au czar Ivanowitch; alors les Russes s'y maintinrent durant un siècle, et entourèrent la ville de fortifications. Le czar Fœdor fit commencer les constructions qui furent continuées sous Boris Godounof. Ce dernier, alors ministre du czar, s'y était rendu en personne, et avait posé la première pierre; devenu czar lui-même, il eut le plaisir de les voir terminées.

A cette époque, c'était chose rare en Russie qu'une ville murée de pierres; aussi Margeret, écrivain des premières années du dix-septième siècle, en fait-il la remarque : « Tous leurs chasteaux et leurs forteresses dit-il, sont de bois, excepté Smolinski, le chasteau de Ivano Gorod, les chasteaux de Toula, Casan, Astrican, Columna, Pontimel sur la frontière de Podolie, et la ville de Mosco. » Olarius assure que la muraille élevée par le czar Boris était sans fossés et sans défense; aussi, elle n'empêcha pas, en 1611, le roi de Pologne, Sigismond III, de s'emparer de la ville que les Moscovites lui cédèrent en 1618. Cette perte coûtait à la fierté nationale, et on ne manqua pas l'occasion de la réparer. En 1633, Mikaël Fœdorowitch réunit sous les murs de Smolensk une armée de plus de cent mille hommes, entre lesquels on comptait plus de six mille Allemands, et plusieurs régiments moscovites exercés à l'allemande et commandés par des officiers étrangers, Français, Allemands et Écossais. Cette armée était sous les ordres suprêmes d'un général allemand qui trahit ses troupes, s'il faut en croire les historiens moscovites; au lieu de livrer l'assaut, lorsque les artilleurs eurent fait aux murs une brèche suffisante, il resta les bras croisés, et donna au roi de Pologne le temps de venir au secours de la ville : « Réduit à la dernière extrémité, ajoute Olarius, le général, pour ne pas laisser périr de faim ses soldats, fut contraint de capituler avec les Polonais, de se rendre à discrétion avec toute son armée, et de leur laisser son artillerie, des otages pour rançon des officiers et soldats, rançon que le grand duc fut obligé de payer. » De retour à Moscou, le général allemand eut la tête tranchée.

Smolensk demeura au pouvoir des Polonais jusqu'en 1654; alors le czar Alexis Mikaelowitch la reprit, et le traité de Moscou de 1686 lui confirma sa conquête; le roi de Pologne dut renoncer à presque tout le palatinat et faire abdication de ses titres. Les fortifications de Smolensk furent réparées et augmentées par les Russes, surtout sous Pierre-le-Grand qui adopta pour les travaux le système suivi en Europe; la ville devint une place de guerre formidable. Toutefois, en 1812, l'armée française pénétra dans Smolensk, après la retraite des Russes, et la ville fut en partie incendiée. Qu'on nous permette de dire quelques mots sur la prise de Smolensk.

Ce fut le 16 août 1812 que le maréchal Ney parut devant Smolensk. Le prince russe, Bagration, qui venait de réunir son armée en avant de cette place, en défendait les approches; il s'engagea entre Ney et ce général une fusillade de pied ferme qui se prolongea jusqu'à la nuit. Le soir, la première armée russe, sous les ordres immédiats de Barcklay, arriva et couronna les hauteurs de la rive droite qui sont situées vis-à-vis de Smolensk. Tandis que l'avant-garde combattait ainsi, Napoléon espérant en venir toujours à une bataille sous les murs de Smolensk, hâtait la marche de ses troupes pour en achever l'investissement. Murat, Davoust et la garde prirent différents chemins de traverse pour se porter devant cette ville, sur la droite de Ney. La marche des troupes continua toute la nuit, et le 17 au matin, l'investissement fut achevé. Ney appuyait sa gauche au Dniéper et s'étendait jusqu'à peu de distance de la route de Kranoï; Davoust, Poniatowski, s'étendaient à droite, et Murat, avec sa cavalerie, s'appuyait au corps polonais et au Dniéper. Dans tout le contour occupé par l'infanterie, l'ennemi avait été resserré jusqu'à six cents toises de la place; mais le long du Dniéper, il s'étendait encore à environ mille toises. La garde impériale était en réserve derrière le premier corps, un peu en avant du lieu où Napoléon avait son quartier-général. Eugène était en observation sur la route de Krasnoï. Junot aurait dû arriver devant Smolensk le 17 à huit heures du matin; mais un guide, l'ayant égaré, lui fit perdre une marche; des cosaques le retardèrent en détruisant des ponts, il ne put arriver qu'à cinq heures du soir.

Cependant Barcklay ayant fait construire deux ponts en face de Smolensk pour augmenter la facilité des communications, avait pendant la nuit, rappelé Bagration pour l'envoyer prendre position sur la route de Moscou, à deux lieues de Smolensk. L'armée de ce général avait été remplacée par trente mille hommes de la première armée qui furent répartis dans les faubourgs, dans les chemins couverts et derrière les créneaux du sommet de la muraille. Le reste de la première armée avait conservé sa position sur les hauteurs de la rive droite. Dans cet état de choses on devait s'attendre à un combat imminent. Barcklay ne pouvait laisser de garnison dans Smolensk; il songeait seulement à la conserver assez long-temps pour achever l'évacuation des magasins. Bientôt Napoléon ordonna d'attaquer sur toute la ligne. Murat ayant forcé la cavalerie de l'ennemi à rentrer dans la place, Poniatowski vint s'appuyer au Dniéper. Sur ce point, se trouvait un plateau élevé, très rapproché du fleuve; on y établit une batterie de soixante bouches à feu. Poniatowski contraignit les Russes à se borner à la défense des chemins couverts et des murailles.

Sur la gauche, devant la citadelle, on se battit avec opiniâtreté, mais sans résultat; les Russes se maintinrent dans les broussailles qui s'y trouvent et qui

couvraient le point de la place le plus fort en apparence, le plus faible en réalité. Ils furent heureux que Napoléon n'ait pas été instruit du véritable état des choses, car il est indubitable qu'il aurait fait les plus grands efforts pour pénétrer dans Smolensk par la citadelle. Le premier corps, placé devant les faubourgs qui se trouvent de chaque côté de la porte de Krasnoï, était chargé de les enlever. Ils furent attaqués et défendus avec un véritable acharnement; enfin, après trois heures de combat, Davoust s'en rendit maître. Dans le même temps, on avait établi une batterie qui fit un mal immense aux Russes, et on lança dans Smolensk des obus qui y mirent le feu. Quoique les jours fussent alors très longs, la nuit seule mit fin à ce combat mémorable, plus sanglant que beaucoup de batailles.

On bivouaqua autour de la place sur le terrain même où l'on avait combattu; le terrain qui s'élevait en pente douce jusqu'à la ville, était couvert de feux disposés par lignes parallèles; puis les murailles formaient une ligne obscure derrière laquelle on voyait les flammes s'élever en tourbillons. Cependant Barcklay apercevant la place resserrée de si près, craignant que Napoléon ne découvrît enfin la faiblesse de la citadelle et ne tentât un effort vigoureux sur ce point, fit évacuer la ville pendant la nuit. Cette opération s'effectua avec ordre, rapidité et dans le plus grand silence. L'arrière-garde mit le feu aux boutiques, on reploya les ponts de bateaux, et on brûla celui sur pilotis. Au point du jour, des soldats ne voyant plus les factionnaires ennemis, pénétrèrent dans les chemins couverts, dans les fossés, enfin dans la place, par une des petites portes qui avaient été pratiquées dans la muraille. Napoléon vint aussitôt s'y établir avec les grenadiers et les chasseurs de sa garde. On y trouva peu de ressources; les magasins avaient été évacués ou détruits; l'incendie, après avoir consumé la moitié de la ville, était encore dans toute sa force; on ne parvint à l'éteindre entièrement que le lendemain.

Smolensk n'est point une ville richement décorée; mais placée dans une heureuse situation, elle plaît à la première vue. Bâtie presque totalement en bois avant l'incendie de 1812, elle est sortie des flammes avec d'élégantes maisons de pierre. Tous les voyageurs expriment leur étonnement de l'aspect bizarre et des singuliers contrastes que présentait autrefois cette ville, avec ses collines, ses créneaux, ses tourelles, ses églises, ses dômes dorés et ses cabanes en bois. « De l'éminence où est située la cathédrale, écrivait Chantreau, on a le coup-d'œil le plus agréable; on aperçoit la ville à vol d'oiseau, et presque sous le même horizon tout ce que son enceinte renferme. Maisons, jardins, bosquets, cloches, champs, prés; c'est une scène qu'on chercherait vainement ailleurs. La plupart des maisons étant de bois, à un seul étage, ne sont guère que des chaumières; il y a pourtant un petit nombre d'habitations plus belles et moins incommodes que les Russes appellent gravement des palais. Quelques églises sont bâties en briques ornées de stucs. Une rue longue et large coupe la ville en droite ligne; les autres sont irrégulières, et quelquefois sans être pavées. Les murs de la cité s'étendent jusqu'aux bords du Dniéper; au-delà de cette rivière se trouve un grand faubourg composé de cabanes éparses, faubourg qui tient à la ville par deux ponts de bois. »

Smolensk, avec ses faubourgs, renferme trois couvents et seize églises grecques, une église catholique et une autre luthérienne. Sur une belle place, au centre de la ville, on voit les tribunaux; les deux cathédrales sont d'une grande magnificence, et contiennent de nombreuses richesses et de précieux ornements. Les Russes ne manquent jamais de s'agenouiller devant l'image sacrée à laquelle l'armée de Kutusoff attribua son triomphe. Le couvent de Saint-Abraham, bâti dans la citadelle, est des premières années du douzième siècle; il possède des manuscrits rares et très curieux. La population de Smolensk est, dit-on, de douze mille habitants. Voici, d'après M. Ysévolojski, quel était, en 1813, l'état des fortifications: « La partie de la ville qui s'étend le long de la rive gauche du fleuve, était entourée d'un mur de briques et de pierres de taille d'une grande solidité; sa hauteur était de six à sept toises, et son épaisseur de deux et demie. Il était flanqué de trente-huit tours, les unes rondes et les autres carrées; il n'en reste maintenant que trente. Cinq portes donnaient entrée dans la ville. »

Non loin de Smolensk, en descendant le Dniéper, et à une lieue de ce fleuve, on rencontre le village de Valontina-Gora qui rappelle le combat du 19 août 1812, engagé entre l'arrière-garde russe et l'avant-garde française commandée par le maréchal Ney.



(Vue de Smolensk.)

LE CHLAMYDOSAURE DE KING.





LE CHLAMYDOSAURE DE KING.

La Nouvelle-Hollande est sans contredit le pays le plus extraordinaire qu'il y ait sur le globe; là, rien ne ressemble à ce que l'on a vu ailleurs, et l'on dirait que la nature obéit à d'autres lois d'organisation. Les fleurs ont les formes les plus bizarres; les forêts d'eucalyptus ont un feuillage d'un blanc-bleuâtre produisant le plus singulier effet; elles sont peuplées de kanguroos qui ne peuvent marcher qu'en sautant, de phalangers, qui, semblables à des écureuils, ont néanmoins la faculté de voler d'arbres en arbres; de mammifères ayant le corps couvert de poil comme un lièvre, les pattes d'une loutre, le bec d'un canard, toutes les habitudes d'un rat d'eau, mais qui font des œufs semblables à ceux des oiseaux; d'autres mammifères qui ne portent pas leurs petits dans leur sein, comme tous les autres animaux vivipares, mais qui les mettent au jour long-temps avant qu'ils soient formés, et qui les placent dans une poche membraneuse, sous leur ventre, où ces petites masses informes prennent leur développement. Il n'est pas, jusqu'aux hommes habitant cette étrange terre, qui n'aient leurs formes, leurs couleurs et leur caractère, tout-à-fait différents des autres humains.

Le lézard à manteau, ou chlamydosaure de king (*chlamydosaurus kingii*, Dumer.), n'est pas le moins extraordinaire des enfants de la Nouvelle-Hollande. Sa taille a proche de deux pieds et demi de longueur, mais sa queue grêle et cylindrique, recouverte comme le reste du corps de petites écailles imbriquées, en emporte au moins les deux tiers. Il est d'un joli fauve vif en dessus, avec quelques bandes transversales plus claires et liserées de brun. La face supérieure des pattes de derrière et de la base de la queue, est réticulée de brun. Sa langue est assez épaisse, peu extensible et un peu bifurquée au bout; ses dents sont fortes, nombreuses et analogues à celles des serpents; ses pattes ont cinq doigts munis d'ongles robustes et un peu crochus. Mais, ce que cet animal a de plus singulier, c'est une énorme collerette de peau mince, couverte sur l'une et l'autre face, d'écailles rhomboïdales et carénées. Cette espèce de manteau est dentelé en scie, à son bord supérieur.

C'est ici que les partisans des causes finales se trouvent dans un grand embarras, quand ils veulent deviner à quoi cette étrange parure peut servir à l'animal. Est-ce une arme défensive, une sorte de bouclier ou cuirasse destinée à repousser les coups d'un ennemi? Mais cette collerette consiste en une membrane extrêmement molle, incapable d'amortir la force d'un coup quelque légèrement qu'il soit frappé. Est-ce une simple parure? Dans ce cas, elle serait aussi mal imaginée que celles de nos dames, car elle est au moins aussi incommode que le corset, la manche à gigot, la robe à queue, et mille autres galères semblables; elle empêcherait l'animal de marcher, s'il n'avait le soin de la laisser pendante entre ses jambes de devant quand il se meut. Voyons si en étudiant les habitudes du lézard à manteau, nous trouverons l'usage qu'il peut faire de cet étrange ornement.

Le chlamydosaure, comme notre lézard occélé, fait une guerre à mort aux insectes ailés, mouches, papillons, etc. Il les poursuit sur la terre, sur les arbres, et partout où il peut les rencontrer. Mais, n'ayant pas comme beaucoup d'animaux de sa classe, une longue langue pour les darder, ainsi que le caméléon, par exemple, il est obligé de déployer toute son agilité pour s'en emparer. N'étant pas essentiellement grimpeur, faute d'avoir les ongles assez crochus et les doigts assez forts, il lui arrive quelquefois, en s'élançant d'un rameau à un autre pour atteindre sa proie, de manquer son coup et de tomber au pied de l'arbre. Or, il se briserait infailliblement dans sa chute si la collerette ne lui servait de parachute. Dès qu'il se sent perdre l'équilibre, il allonge son corps et le raidit en ligne droite comme un bâton; il applique exactement ses jambes sur ses flancs et le long de sa queue; il étend sa collerette, puis il se laisse tomber sans la moindre inquiétude; son corps servant de lest, l'air entre sous son parachute, le soutient, et l'animal descend doucement à terre, en se balançant au gré du vent.

Mais le chlamydosaure fait rarement cette chasse dangereuse pour lui; il emploie plus souvent la ruse pour s'emparer de sa proie; tout en se livrant à une douce paresse, à ce *dolce far niente*, si chéri des Italiens. Ses longs doigts lui donnent une facilité merveilleuse pour courir sur la mousse et les feuilles sèches. Aussi, se plaît-il beaucoup sur le bord des bois, ou au pied des rochers moussus; c'est là qu'il passe des heures entières au soleil, dans l'immobilité la plus complète, en attendant que hasard amène un insecte à la portée de sa gueule. Pour n'être pas reconnu de ses victimes, qui prendraient la fuite en l'apercevant, il s'enfonce le corps dans un trou, sous la mousse, et il en masque l'entrée avec sa collerette roussâtre, tachée de noirâtre, ressemblant beaucoup alors à une feuille sèche étendue à plat sur la terre, et ayant jusqu'à huit à neuf pouces de diamètre, on ne peut distinguer que le bout de son museau et ses yeux. Il dort dans cette attitude jusqu'à ce qu'il sente un petit animal passer sur la prétendue feuille morte. Aussitôt celle-ci s'anime, s'agite avec rapidité. L'insecte étourdi culbute brusquement, roule vers la gueule fatale, et se trouve pris et avalé avant d'avoir pu se reconnaître, puis le lézard se rendort tranquillement en attendant une autre proie.

Ce goût pour la paresse, commun à tous les reptiles, vient sans doute de la même cause qui, dans les pays tempérés, les fait s'engourdir pendant l'hiver. Cette cause est dans le peu de chaleur de leur sang, à peine plus chaud que la température de l'air. Il en résulte encore que tous ces animaux n'ont besoin de respirer qu'à de très longs intervalles, ce qui leur donne la faculté de rester sous l'eau, sans se noyer, beaucoup plus long-temps que les mammifères, quelquefois même plusieurs heures de suite. Tels sont les lézards, les crocodiles, les couleuvres, les grenouilles, etc. Nos pères, trompés par les apparences, les croyaient amphibies, et s'imaginaient qu'ils pouvaient indifféremment vivre dans l'eau ou sur la terre; mais les progrès de l'anatomie comparée ont rectifié cette vieille erreur.

Quoiqu'il en soit, comme les iguanes, famille à laquelle appartient le chlamydosaure, ce lézard ne se borne pas à manger des insectes; il attaque fort bien les tout petits oiseaux, et surtout leurs œufs ou leurs enfants, quand il peut les surprendre dans le nid. Faute de proie vivante, il se contente d'herbe, de feuilles et de petits fruits en baie. Ce dernier fait est

fort extraordinaire pour les naturalistes, et j'en douterais moi-même si je n'avais vu trouver dans l'estomac de quelques-uns de ces animaux que l'on a disséqués au muséum d'Histoire naturelle, des débris très reconnaissables de ces différentes substances.

Le chlamydosaure habite dans des troncs d'arbres, ou des crevasses de rochers, mais toujours dans des endroits très secs et à l'exposition du midi. Les indigènes de la Nouvelle-Hollande, sans lui faire précisément la chasse, ne manquent jamais, quand ils en trouvent l'occasion, de s'en emparer pour le manger, et ils trouvent sa chair fort bonne, comparable, pour le goût et la couleur, à celle d'une jeune tortue de mer. Boitard.

Sous l'empire, le général P... était cité comme l'homme qui avait la figure la plus remarquable de cette époque, mais ses parents lui ressemblaient peu. Leur singulière laideur donna lieu à une anecdote que voici :

Un soir, le duc de Fleuri, étourdi et toujours gai, arrive chez la princesse de Vaudemont, après une absence de plusieurs mois. Il connaissait le général P..., et après l'avoir salué : « Dites-moi donc, je vous prie, qui est cette horrible femme assise près de la jolie madame de Fougy, comme pour faire contraste? — C'est ma femme, répondit M. P... avec une mine fort allongée. — Oh ! non, reprit le duc, je connais bien madame P... (c'était celle cependant dont il avait demandé le nom), elle est fort agréable ; c'est l'autre voisine de madame de Fougy, dont je m'informe ; — Eh bien, c'est ma sœur, répondit le général P... — Oh, par ma foi, mon cher P..., vous êtes désolant ; il est impossible avec vous de se tirer d'affaire. »

FERRARE.

Ferrare est une ville triste, déserte, abandonnée, mais elle respire encore une sorte de grandeur et de magnificence de cour ; sa décadence a été exagérée par quelques voyageurs récents. Si elle n'est plus la *città bene awenturosa* de l'Arioste, elle peut toujours être nommée la *gran donna del Pô*, ainsi que la désigne Tassoni. Son château, occupé par le légat, avec ses ponts, ses tours, ses élégantes balustrades, conserve un air de féerie qui répond à ses poétiques souvenirs. Le palais *del Magistrato*, résidence du gonfalonier, offre d'admirables peintures, des arabesques et de petites figures à fond d'or. Près de la salle Ariostéenne est une petite pièce et trois autres donnant sur le jardin, dans lesquelles on assure que Calvin aurait été caché, lorsque, fugitif, il avait trouvé asile près de la duchesse Renée, femme d'Hercule II, protectrice des gens de lettres et des érudits de son temps. Quelques mois après Calvin, Marot, aussi banni de France, était venu à Ferrare, et il a déploré dans de beaux vers, adressés à Marguerite de Navarre, toutes les persécutions que subissait la duchesse Renée :

Ah ! Marguerite, escoute la souffrance
Du noble cueur de Renée de France....

La cathédrale de Ferrare, monument du douzième siècle, renouvelé à l'intérieur, conserve au-dehors son caractère gothique ; sa façade est couverte de bas-reliefs intacts, représentant la vie de Jésus-Christ, le jugement dernier, l'enfer, le paradis, les sept péchés mortels ; elle est ornée de mille emblèmes sacrés, profanes ou grotesques, et, sur la porte à gauche, se trouve un buste colossal antique envoyé à la madone de Ferrare, une de ces madones d'Italie, célèbres dans les vieilles histoires des cités.

Ce qui a donné à Ferrare une réputation immortelle, ce qui rend son nom cher aux amis des lettres et de la noble poésie, c'est que dans ses murs, à la cour de ses ducs, ont brillé des génies tels que l'Arioste et le Tasse. Le travail de M. A. Mazuy sur le Tasse et la *Jérusalem délivrée* nous a fait connaître Torquato Tasso, sa vie d'angoisses, d'infortunes et de misères. Nous devrons sans doute à M. Mazuy quelques révélations curieuses et instructives sur le gracieux Arioste, le poète des dames et des amours, génie immense, si gai, si séduisant, si spirituellement moqueur. Il est superflu de parler ici des deux plus grands poètes de l'époque moderne ; mais, avant l'Arioste et le Tasse, plusieurs hommes d'imagination et de talent avaient composé de joyeuses épopées ; parmi eux est Pulci, l'auteur du *Morgante; il Cieco da Ferrara*, l'auteur du *Mambriano;* et Bojardo, l'auteur de l'*Orlando Innamorato.* Le *Morgante* et l'*Orlando Innamorato* ne sont pas tout-à-fait inconnus en France ; on sait du moins les noms des poètes qui les composèrent ; il n'en est pas de même du *Mambriano* dû à la plume d'un homme accablé d'infirmités, dont on ignore la naissance, le nom même, et qui n'est désigné que par l'épithète d'Aveugle de Ferrare : *Il Cieco da Ferrara*. Le *Mambriano* mérite cependant d'être connu ; plusieurs parties de ce poème ne sont pas dépourvues d'intérêt ; c'est ce qui nous engage à en donner une analyse fidèle quoique courte et rapide.

Mambrien est un roi de Bithynie, jeune, beau et vaillant, mais très mauvaise tête. Renaud de Montauban avait tué le roi Mambrin, son oncle, et s'était emparé de ses armes. Mambrien quitte ses états pour venger son oncle, après avoir juré solennellement à sa mère, sœur de Mambrin, de n'y jamais revenir qu'il n'ait tué Renaud et détruit Montauban. Il s'embarque avec une troupe choisie, malgré les conseils d'un vieillard qui veut le détourner de cette entreprise. Assailli par une tempête, son vaisseau est submergé, ses compagnons noyés, et lui, jeté sans mouvement sur le rivage d'une île où régnait la belle fée Carandine. Elle le recueille, le conduit dans ses jardins et dans son palais, et lui fait oublier Renaud, Montauban et tous ses projets de vengeance. Un songe les lui rappelle ; il veut quitter Carandine, et lui en avoue la cause. La magicienne lui propose d'amener Renaud dans son île ; elle évoque ses démons familiers qui la conduisent en France sur un vaisseau construit et équipé tout exprès. Elle apparaît à Renaud pendant son sommeil, l'invite à venir courir pour elle l'aventure la plus brillante. Renaud se réveille. Voyant que ce n'est point un songe, il s'arme, monte sur Bayard, et suit Carandine sur son vaisseau ; elle arrive avec lui dans son île, au bout de trois jours, comme elle l'avait promis à Mambrien.

Elle dit alors à Renaud qu'elle l'a amené pour qu'il la délivre d'un guerrier déloyal qui veut sa mort ; mais, avant tout, elle lui accorde les mêmes droits qu'elle avait accordés à Mambrien, et qu'elle jure bi

n'avoir jamais donnés à personne. Mambrien la surprend dans les bras de Renaud, l'accable de reproches et défie son ennemi au combat. Pendant qu'ils s'y préparent, plusieurs vaisseaux abordent dans l'île. Le combat commence; il est terrible. Mambrien blessé, pâle, et presque mourant, est transporté à bord d'un vaisseau qui lève l'ancre et l'emmène. De nombreux guerriers étaient sur ce vaisseau; ils apprennent à leur roi que depuis son départ, Polinde, son lieutenant, a fait courir le bruit de sa mort, s'est emparé de son trône, et que la reine, sa mère, s'était tuée de désespoir. Mambrien, que tant de maux accablent, se désole, mais bientôt il espère avoir des secours en hommes et en argent; il renversera Polinde, reviendra tuer Renaud, détruire Montauban, et même attaquer Charlemagne.

Cependant Renaud est resté maître de Carandine et de son île; il s'oublie dans les délices de l'amour et de la bonne chère. Pendant les repas, de jolies nymphes chantent les exploits du chevalier, et racontent des histoires galantes; quelques-unes de ces histoires sont fort libres. Du reste, le poète demande pardon aux lecteurs de les avoir trop arrêtés à de pareils contes; mais puisque Renaud qui était un si noble et si fameux chevalier n'a pas été maître de lui-même, et s'est laissé enchanter dans cette île, comment lui, qui n'est qu'un vil soldat, n'aurait-il pas commis la même faute? Mambrien ne perd pas ainsi son temps; il rassemble des troupes et marche contre l'usurpateur. Polinde, abandonné de son armée, se sauve avec trois cents hommes chez les Sabérites, peuplade féroce et guerrière, retirée dans les montagnes de l'Asie, chez qui tous les biens sont en commun, même les femmes. Il les engage à prendre sa querelle, se met à leur tête, et mar-



(Château de Ferrare.)

che vers le camp de Mambrien pour le surprendre. Heureusement pour ce dernier, un transfuge sabérite l'en instruit, et lui promet en même temps de le délivrer de ses ennemis par un moyen très singulier. Pendant que les deux armées s'avanceront l'une contre l'autre, il fera jouer aux musiciens de celle du roi, un certain air qui, chez les Sabérites, faisait danser tout le monde, jusqu'aux chevaux. La chose se passe ainsi: Dès que l'air se fait entendre, les chevaux sabérites sautent, se dressent, jettent leurs cavaliers qui se mettent à danser aussi; Mambrien et ses soldats fondent sur eux, et les taillent en pièces. Polinde s'enfuit dans un bois où il est dévoré par une ourse.

Mambrien, à peine remonté sur son trône, reprend ses premiers projets de vengeance et de conquête. Il s'éloigne avec une armée formidable sur une flotte de sept cents voiles. Ici se trouve un long épisode de Roland et d'Astolphe qui avaient quitté la cour de Charlemagne pour chercher leur cousin Renaud. Après beaucoup d'aventures, ils en ont une fort désagréable en Espagne. Ils sont renfermés par les Sarrasins dans une caverne où ils étaient descendus pour consulter une fée. Les ennemis en ont muré l'entrée; il n'y peut pénétrer ni secours, ni vivres, ni lumière. La magicienne qui se nomme Fulvie, les aurait bien délivrés, mais ses démons ne lui obéissent plus. Ils sont tous retenus par la fée Carandine.

Pendant que Roland est ainsi retenu, et menacé de périr dans le creux d'une montagne, Montauban, assiégé par l'armée de Mambrien, manque du secours des enchantements de Maugis qui, déguisé en marchand grec, s'était rendu dans l'île de Carandine, et en avait retiré son cousin Renaud. La bataille était terrible auprès de Montauban. Les Sarrasins avaient l'a-

vantage. Charlemagne et ses preux d'un côté, Bradamante et ses frères de l'autre, étaient réduits aux dernières extrémités, lorsque Renaud arrive sur le champ de bataille, et fait changer la face du combat. Les Sarrasins sont mis en fuite à leur tour, mais ils emmènent avec eux un grand nombre de prisonniers.

Roland et Astolphe, toujours renfermés dans leur caverne, y étaient gardés par une troupe de mille Sarrasins. Roland qui avait une piété excessive, croit qu'il n'y a plus, pour en sortir, d'autre moyen que la prière. Il en fait une très fervente et très longue; il s'endort en la finissant, et pendant son sommeil il a une vision prophétique. Il croit voir le diable qui l'accuse d'hérésie devant Jésus-Christ. Les âmes de tous les païens qu'il avait converties et fait baptiser (on sait qu'il avait pour ces bonnes œuvres un très grand zèle) intercèdent pour lui; les vierges et les saintes femmes, les vertus théologales et les cardinales embrassent aussi sa cause. Dès lors la sentence du juge lui est favorable. Le bon augure de cette vision se confirme dès le jour même; le mur de la caverne est détruit, et les chevaliers sont délivrés. Roland, selon son habitude, saisit cette occasion pour convertir la magicienne Fulvie; il la marie avec un Sarrasin qu'il a converti comme elle.

Le lieu de la scène change. Mambrien et Renaud sont arrivés en Asie avec leurs armées. Mambrien est vaincu dans plusieurs batailles; les enchantements de Maugis se joignent contre lui aux armes de Renaud, de Bradamante et de ses frères. Les paladins qu'il avait emmenés prisonniers sont délivrés par une opération toute simple. Renaud va se poster avec son armée sur une montagne en face du fort où étaient renfermés les prisonniers, et qui étaient tout auprès de l'armée de Mambrien. Maugis transporte la citadelle entière sur la montagne où est Renaud, qui y entre alors sans difficulté, et en retire ses amis. Mambrien, déconcerté par cette manière de faire la guerre, consent à traiter de la paix. Un des deux ambassadeurs qu'il envoie est Pinamont, empereur de Trébizonde. C'est un vieillard qui, malgré son grand âge, est amoureux fou de Bradamante; il sollicite cette commission pour la voir et lui déclarer son amour. Il n'y manque pas dès la première occasion. La sœur de Renaud, guerrière intrépide, mais toujours femme, trouve plaisant de se moquer de lui. Elle feint de n'être pas insensible, elle l'appelle son ami, et lui montre les dispositions les plus favorables. Mais il connaît sans doute son usage : tout chevalier qui désire sa main doit d'abord se battre avec elle en champ clos; s'il est vaincu, elle lui enlève son cheval, son armure, et le renvoie à pied, couvert de honte, dans l'équipage d'un simple voyageur. Pinamont, plutôt que de renoncer à celle qu'il aime, accepte le combat.

Le jour est pris, le lieu choisi; mais le vieux roi trop amoureux et trop impatient, ne dort point de toute la nuit, et au lieu de se rendre de bon matin à l'endroit indiqué, y arrive avant le jour, tout armé, prêt à combattre. La fraîcheur du matin l'endort sur son cheval. Bradamante vient, suivie de quelques chevaliers; elle s'aperçoit que Pinamont est endormi, et s'amuse à lui jouer un tour; elle prend son cheval par la bride, et le conduit au camp, à l'entrée de la tente. Là, vigoureuse comme un athlète, elle enlève le cavalier malencontreux, le porte sur ses bras dans la tente, et va le coucher sur un lit. Il s'éveille enfin; Bradamante lui fait croire qu'elle s'est battue contre lui, et qu'elle l'a renversé d'un coup de lance. Le bonhomme a beau ne se souvenir de rien, les chevaliers qui sont présents lui attestent le fait. Il finit par le croire si bien, qu'il consent à se faire saigner copieusement pour prévenir les suites du coup de lance qu'il a reçu. Ce n'est pas la seule comédie que ce burlesque empereur donne à ses dépens. Il a de grandes prétentions à la danse, et veut absolument, avant de retourner à l'armée de Mambrien, danser avec Bradamante; on lui en donne le plaisir. Il danse d'abord avec sa cotte d'armes et le reste de l'habillement d'un chevalier. Cela est déjà fort ridicule; mais Renaud, pour pousser la plaisanterie jusqu'au bout, dit tout haut que Pinamont danserait bien mieux s'il se mettait à la légère comme font les jeunes gens. En dépit de son âge et de sa dignité, le vieil empereur de Trébizonde se dépouille de son armure, et reste en habit si court, qu'en dansant et en tournant il commet de grotesques indécences. Il tombe, et c'est encore bien pis. Le poète se complaît à détailler les effets de cette chute; les chevaliers et les dames en rient long-temps et de bon cœur.

Roland, après avoir mis fin à de grandes aventures en Afrique, repasse en Espagne et de là en France. Renaud y revient de son côté. Ce ne sont plus que des voyages sans but, des enchantements, des tournois, des faits d'armes sans objet. Enfin, tous les paladins sont réunis autour de Charlemagne, et l'auteur déclare que son poème est fini. Il prononce comme par hasard le nom de Mambrien, dont il n'avait point parlé depuis long-temps : « Puisque j'ai commencé par lui, dit-il, je veux que ce livre porte son nom. Turpin lui a donné un titre semblable, écrivain fameux qui, pour tout l'or du monde, n'aurait pas écrit un mensonge. Qui croit le contraire est en délire et ne fait que rêver. » Ce sont là les derniers mots du poème, et l'auteur n'a pas attendu la fin pour parler sur ce ton de la prétendue chronique, d'où il feint de tirer les évènements qu'il raconte, sans se soucier beaucoup qu'on le croie. C'est un genre de plaisanterie dont, après lui, le divin Arioste a su si bien faire usage. Par exemple, on reconnaît un des tours familiers au chantre immortel de Roland, dans ce jeu d'esprit de l'aveugle de Ferrare; seulement l'Arioste, dont le goût était plus pur, ne s'y serait pas arrêté si long-temps. « Bradamante tue un géant d'une taille si démesurée, qu'il écrase dans sa chute un roi sarrasin et son cheval, et les écrase si bien, qu'il les enfonce en terre si avant, que jamais on n'en a pu retrouver de traces ni avoir de nouvelles. L'histoire en fut écrite à Montauban; on peut même encore l'y voir en passant dans ce pays-là, et ce fut Bradamante qui l'écrivit de sa main. Tous les auteurs sont d'accord pour dire que ce roi fut tué du coup et enterré; il y en a seulement qui ne croient pas qu'on ne l'ait jamais pu retrouver. Cela fit beaucoup de bruit à Paris, parmi les savants. Turpin, pour décider la question, a écrit que le roi fut réduit en poussière; mais au reste, comme ce n'est pas un article de foi, prenez là-dessus le parti qu'il vous plaira; l'auteur vous en laisse la liberté. »

L'aveugle de Ferrare se soumit à toutes les formes que les poètes, ses devanciers, avaient établies; la seule cependant dont il se soit dispensé est celle qui clouait, au début et à la fin des chants, une prière chrétienne. Il conserva bien l'usage d'adresser la pa-

role à ses auditeurs, de les renvoyer d'un chant à l'autre, d'en finir un en leur annonçant ce qu'ils verront dans celui qui doit suivre; mais à la place des invocations pieuses, des oraisons et des textes bibliques, il imagina le premier de commencer tous ses chants par une invocation poétique, ou par une digression quelconque, relative soit à l'action du poème, soit à ses circonstances personnelles ou à celles dont il était environné. C'est lui, en un mot, qui a fourni le premier modèle de ces agréables débuts de chant que l'Arioste porta bientôt à la perfection comme toutes les autres parties du roman épique. Le début de son vingt-quatrième chant est le plus remarquable : « L'astre des saisons avait ramené le printemps; Mars, voyant la campagne ornée de fleurs, avait abandonné la Thrace, lorsque j'appris que la fureur gallicane, dont Rome garde encore mémoire, recommençait ses ravages. Je pris ma lyre pour ne point paraître comme une pierre insensible au milieu des autres poètes. Mais, reconnaissant que dans les affaires modernes, on ne peut contenter tout le monde, que souvent un homme loue et l'autre blâme une même chose; voyant naître parmi nous des rivalités publiques et secrètes qui causent tant de dommages, d'inimitiés, de querelles et de malheurs, je vais parler de ceux qui, Dieu le sait, peut-être n'existèrent jamais. » Enfin, dans un autre début de chant, où il invoque toutes les muses, il rappelle avec moins de tristesse que d'originalité l'infirmité qui l'afflige. Il a laissé Roland enfermé dans une caverne obscure, il ne sait comment l'en retirer : « Prends patience, lui dit-il, ô brave sénateur romain! si tu es enseveli dans les ténèbres, souviens-toi que je suis privé de la lumière et forcé d'agir en aveugle. »

La maison d'Este, une des plus anciennes de l'Europe, a été célébrée par les poètes de Ferrare; la première ébauche des flatteries poétiques qui lui furent prodiguées est postérieure au *Mambriano*; on la trouve dans l'*Orlando Innamorato* du Bojardo. L'Arioste et le Tasse développèrent ces premiers éloges dans toute une généalogie fabuleuse (1). Le chantre de Roland supposa même que la belle et vaillante Bradamante, descendue dans la grotte de Merlin, y avait rencontré une magicienne, la bonne Mélisse, qui lui avait annoncé l'illustration future des princes de la maison d'Este. Nous ne publierons pas la généalogie entière des seigneurs et ducs de Ferrare; la vie de plusieurs de ces princes est obscure, nous ne soulèverons pas le voile qui recouvre avec justice leurs noms. Laissons-les reposer en paix, et tâchons seulement de faire connaître les hommes remarquables qui ont gouverné Ferrare.

Au commencement du douzième siècle, Gui I[er] dit Salinguerra, prit possession de Ferrare où il régna presque en maître; il construisit plusieurs édifices magnifiques, agrandit considérablement la cité, la fortifia et la munit de trente-deux tours. La grande puissance qu'il y exerça peut le faire regarder comme le premier seigneur de Ferrare; son nom était Gui, et sa vaillance le fit surnommer *Saliens in guerra* ou Saillant en guerre; mais le détail de ses exploits militaires n'a point passé à la postérité. A la mort de Salinguerra, les deux seigneurs les plus puissants de Ferrare furent Adélart et Taurello. Adélart, chef du parti Guelfe, approchant du tombeau, et voulant éteindre les anciennes haines pour laisser, en mourant, la paix à sa patrie, souhaita marier sa fille unique, Marchesella, à l'un des fils de Taurello, et la lui confia, à l'âge de sept ans, pour la faire élever dans sa maison. La Marche d'Ancône et les biens considérables qu'elle portait en dot, donnaient une trop grande prépondérance au parti des Gibelins, pour que leurs adversaires n'en fussent pas jaloux. Un seigneur de Ravenne, guelfe zélé, quoique parent de Taurello, se joignit aux marquis Azzon, Boniface et Obizzon d'Este, pour enlever pendant la nuit, de la maison Torelli, la jeune Marchesella, et la faire épouser au marquis Obizzon. Ce rapt fut la source de l'affaiblissement de la puissance des Torelli, et de l'accroissement du pouvoir des marquis d'Este dans Ferrare; il fut aussi l'origine des haines invétérées qui éclatèrent entre les Torelli et les marquis d'Este, et qui, prolongées entre ces deux maisons illustres, firent par la suite verser tant de sang dans Ferrare et dans toute la Lombardie.

Salinguerra II succéda à son père Taurello, et fut élu en 1160, podestat de Ferrare; il s'était fait une réputation brillante dans les armes, et les historiens le remarquent comme un des grands hommes que son siècle ait produits. Le premier essai de ses forces est de tenter l'anéantissement du parti des Guelfes, à la tête desquels était Azzon d'Este, qu'il chasse de Ferrare; mais il éprouve bientôt sa vengeance; Azzon rentre dans la ville et s'en fait élire podestat. Salinguerra passe en Sicile pour demander des secours à l'empereur Henri qui les lui promet, et recommande au fameux Ezzelin dit *le Moine*, de l'appuyer de toutes ses forces. Rentré vainqueur dans Ferrare, il en est expulsé quelques années plus tard, et y revient encore plus formidable qu'auparavant. Gérard Maurice, auteur contemporain et témoin oculaire, rapporte qu'au passage d'Otton, roi d'Allemagne, il vit Salinguerra, qu'il appelle *vir prudens*, *nobilis ac bellicosus*, arriver à la tente de ce prince, suivi d'un brillant cortége et de cent chevaliers; qu'ayant mis pied à terre auprès du roi, il porta ses plaintes au monarque, des trahisons dont le marquis Azzon avait usé à son égard, ajoutant qu'il était prêt, en sa présence, de justifier son accusation par les armes; mais le roi intervint pour rapprocher ces deux rivaux. Azzon d'Este chassa de nouveau Salinguerra de la seigneurie de Ferrare. La mort même d'Azzon ne mit point de bornes à ces haines implacables; son fils et son petit-fils en héritèrent; Salinguerra dispersa leurs armées, et se fit encore ouvrir les portes de Ferrare. Couvert de gloire et chargé d'années, Salinguerra jouissait des fruits de la paix, lorsque les Vénitiens se déclarèrent contre lui, et vinrent mettre le siége devant Ferrare; le marquis Azzon commandait leurs troupes. Salinguerra s'y défendit vaillamment pendant trois mois; pour le vaincre, on fut obligé d'avoir recours à l'artifice. Azzon l'attire sous prétexte d'un pourparler propre à établir les articles de la paix, et, tandis que ce grand homme se rendait avec confiance au rendez-vous, on s'empare de lui, et on le conduit prisonnier à Venise, trahison odieuse qui demeura cependant impunie. Salinguerra mourut en 1244, à Venise, âgé de plus de quatre-

(1) Voyez la généalogie historique de la maison d'Este, comparée aux fictions du Tasse, dans le travail de M. A. Mazuy sur la *Jérusalem délivrée*, note 3 du chant XVII, page 343.

vingt-quatre ans, et depuis cette époque, la seigneurie de Ferrare resta aux mains de la maison d'Este.

De 1244 à 1450, époque où les seigneurs de Ferrare prirent le titre de ducs, douze princes de la maison d'Este gouvernèrent la cité; toujours en guerre avec leurs voisins, plusieurs d'entre eux se signalèrent par de brillants exploits. Au commencement du treizième siècle, des divisions intestines éclatèrent au sein même de leur famille; Foulques, bâtard d'Azzon VIII, lutta contre les héritiers légitimes, qui, de leur côté, recoururent au pape, pour implorer son appui. Mais la cour de Rome exigea qu'ils reconnussent Ferrare pour une ville dépendante de l'église romaine. Ce point accordé, le pape fait partir des officiers pour aller prendre possession de Ferrare. Foulques, alors fait proposer aux Vénitiens de leur céder la ville à certaines conditions. La proposition acceptée, les Vénitiens envoient des troupes qui forcent les Ferrarais à recevoir le podestat qu'il plut aux vainqueurs de leur donner. Le pape, Clément V, irrité de l'entreprise des Vénitiens, publia contre eux une bulle terrible; pour joindre ensuite les armes temporelles aux spirituelles, il fit prêcher une croisade contre la république de Vénise, ce qui lui procura une armée considérable, et le rendit maître de Ferrare. Les marquis d'Este, s'étant soumis à reconnaître la suzeraineté du pape, obtinrent de lui le vicariat de Ferrare et de son district.

Dès-lors, les ducs de Ferrare ne furent plus en quelque sorte que des délégués du saint-siége. Le duc Alphonse 1er eut deux fils, Hercule II et Hippolyte qui devint cardinal; c'est à ce prélat que l'Arioste dédia son inimitable épopée, ce *Roland furieux* qui est au-dessus de tout éloge. Un demi-siècle après, Torquato Tasso célébrait le duc Alphonse II et sa race, dans un autre poème immortel : *la Jérusalem délivrée.* « Le duc Alphonse, tant exalté par le Tasse, dit M. A. Mazuy, devait être un jour son persécuteur; C'est ce même prince qui le fit enfermer sous prétexte de folie, dans l'hôpital Sainte-Anne de Ferrare. Alphonse, que le poète voudrait voir à la tête d'une croisade contre le Turc, n'était pas à la hauteur d'une aussi grande mission; médiocrité vaniteuse et sans énergie, sa carrière s'écoula au milieu des fêtes, des tournois et des joutes, et sa conduite envers le Tasso le flétrit justement aux yeux de la postérité. »

Dès que la cour de Rome eut appris la mort d'Alphonse, elle réclama le duché de Ferrare, le réunit définitivement au saint-siége, y envoya des troupes, et y établit la résidence d'un légat. Depuis cette époque, Ferrare n'a pas cessé de faire partie des états romains.



(Mélisse prédit l'illustration de la maison d'Este.)

Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

RUE ROYALE A CORFOU.





CORFOU.

Corfou est la plus importante des îles qu'on a réunies dans un état particulier, protégé par l'Angleterre, sous le nom de *République des îles Ioniennes*. Siége du gouvernement, Corfou est en quelque sorte la clé de la mer Adriatique; elle a toujours été d'une grande importance politique et commerciale. Son premier nom fut Drépanée; elle a porté ensuite celui de Corcyra. Sur la fin du XIVe siècle, elle tomba au pouvoir des Vénitiens qui la conservèrent jusqu'à la paix de Campo-Formio, en 1797, époque où elle fut cédée aux Français qui l'avaient prise pendant la guerre. En 1799, les flottes combinées des Russes et des Turcs la soumirent, et la réunirent aux autres îles Ioniennes, qui formèrent alors une république; elle rentra plus tard sous la domination de la France jusqu'en 1814, où elle se rendit aux forces des Anglais.

La ville de Corfou n'est ni belle, ni bien bâtie; elle se compose de trois parties distinctes : la ville, la citadelle et les faubourgs; mais c'est une place de guerre très forte, protégée par un système formidable de fortifications, dû presqu'en totalité aux Français; longtemps considérée comme le boulevart de l'Italie contre les Musulmans, Corfou se défendit plusieurs fois contre les Turcs et les força à la retraite; ses principaux édifices sont le palais du gouverneur, les églises de Saint-Spiridion et de Marie-Spiliotissa. On a découvert récemment près de cette ville les ruines d'un temple antique qu'on suppose avoir été consacré à Neptune ou à Bacchus.

ITALIE. — VÉRONE.

L'aspect de Vérone a je ne sais quoi de grandiose et d'imposant; ses fortes murailles sont flanquées de tours, les parapets de ses ponts ont des créneaux, ses rues sont larges, magnifiques; tout annonce en un mot une cité digne de la réputation dont elle jouit en Italie. Là séjournait au moyen-âge Can Grande della Scala, ce noble seigneur qui recevait dans sa cour Dante Alighieri, ainsi que d'autres poètes chassés de leur patrie. L'historien de Reggio raconte ainsi la généreuse hospitalité du seigneur della Scala : « Divers appartements, selon la diverse condition des voyageurs, leur étaient assignés dans le palais; à chacun il avait donné des domestiques et une table servie avec abondance; leurs appartements étaient indiqués par des symboles et des devises : la victoire pour les guerriers, l'espérance pour les exilés, les muses pour les poètes, Mercure pour les artistes, le paradis pour les prédicateurs. Pendant le repas, des musiciens, des bouffons et des joueurs de gobelets parcouraient ces appartements; les salles étaient ornées de tableaux qui rappelaient les vicissitudes de la fortune, et le seigneur della Scala plaçait quelquefois à sa propre table quelques-uns de ses hôtes, et surtout Dante Alighieri, homme alors très illustre et qui le charmait par son génie. »

Les amours de Roméo et de Juliette vivent encore dans la mémoire des Véronais; douce et mélancolique histoire que la poésie et le théâtre ont tour à tour reproduite : « Je vis dans un jardin qui fut autrefois un cimetière, dit M. Valery, le prétendu sarcophage de l'épouse de Roméo. Cette tombe de Juliette est tout à la fois l'objet d'honneurs excessifs et d'étranges indignités. L'archiduchesse de Parme a fait monter un collier et des bracelets de la pierre rougeâtre dont elle est formée; d'illustres étrangères, de jolies femmes de Vérone, portent un petit cercueil de cette même pierre, et les paysans, dans le jardin desquels se trouve le poétique sarcophage, y lavent leurs laitues. La Cappelletta, d'après une tradition populaire, mais erronée, prendrait encore son nom de la famille des Capulet. Le souvenir de Roméo et de Juliette a été renouvelé en Italie par les Anglais qui voyagent; la pièce de Shakspeare l'a rendu populaire. Le Dante et Shakspeare semblent ainsi, l'un par son ouvrage, l'autre par ses malheurs, se rencontrer à Vérone, et l'imagination se plaît à rapprocher deux génies si grands, si terribles, si créateurs ! »

L'amphithéâtre de Vérone a été mille et mille fois décrit; malgré toutes les recherches des savants, l'époque de sa fondation est incertaine; selon Torello, le nombre de spectateurs que peut contenir l'amphithéâtre de Vérone dépasse vingt-quatre mille. Les églises de Vérone sont d'une grande magnificence; ainsi que dans plusieurs villes d'Italie, la principale basilique n'est point la cathédrale, mais l'église de quelque saint populaire en vénération dans la cité. L'église de Saint-Zénon, patron de la ville, est la plus curieuse de Vérone; sa construction date, dit-on, du IXe siècle; les portes de bronze, travail admirable, offrent des emblêmes grotesques; derrière l'autel est la statue du saint, en marbre rouge de Vérone; saint Zénon semble éclater de rire, et la couleur du marbre donne au visage quelque chose de rubicond qui ajoute encore à son air jovial. La plus vieille antiquité chrétienne de Vérone, et même de toutes les provinces vénitiennes, est l'église Saint-Nazaire, car elle peut remonter au VIe siècle; les grottes qui l'avoisinent servirent de retraite aux premiers chrétiens, et sont comme les catacombes de Vérone.

Le plus splendide des palais de Vérone, le célèbre palais Canossa, habité par les rois et les empereurs, a sur sa frise un singulier ornement que l'on ne remarque guère au milieu de sa magnifique architecture; c'est une multitude de mitres, placées par l'ordre de Louis Canossa, évêque de Bayeux, qui le fit construire. Il est assez étrange de voir l'Italie redevable d'un de ses plus beaux palais à un prélat de Normandie. Rien n'égale la richesse, la profusion des ornements, le mélange des colonnes du palais Berilacqua; le précieux musée qui, durant deux siècles, fit sa réputation, n'existe plus; sa belle Vénus, son Pan, son Bacchus, ses bustes d'empereur; sa superbe Livie sont passés dans la Bavière; l'Auguste, le Caracalla, revenus de Paris, n'ont fait aussi que traverser Vérone, pour aller encore enrichir le Glyptothèque de Munich (1). La douane de Vérone est un monument d'une architecture noble et simple, chose merveilleuse lorsqu'on apprend qu'il a été construit au milieu du dernier siècle, époque où le goût fut si dé-

(1) Voir pour le glyptothèque de Munich le tome v du *Magasin Universel*, page 297.

testable. Sur la place aux Herbes est une colonne qu'il suffisait autrefois aux débiteurs d'avoir touchée, d'après un décret du grand conseil, pour être à l'abri des poursuites de leurs créanciers. La statue de Vérone, sur la même place, portait naguère une couronne pour indiquer que la ville avait été résidence impériale et royale; cette couronne fut brisée lors de l'invasion française, et maintenant la statue se trouve coiffée de l'arène, ce qui lui donne l'air d'une Cybèle, telle que la sculpture la reproduit.

Le nom de Vérone se rattache à des événements presque contemporains; nous ne parlerons pas ici de ce congrès de 1822 où brillèrent tant d'hommes politiques à côté des empereurs d'Autriche et de Russie, des rois de Prusse, de Naples et de Sardaigne; nous allons nous occuper d'un dramatique épisode antérieur d'un quart de siècle à cette réunion diplomatique; il s'agit de l'insurrection de Vérone contre les Français, en 1797. Le 9 avril, au moment où le soleil éclairait une belle journée du ciel italien, rien ne pouvait faire présager à Vérone des scènes de carnage. La ville offrait en tout le même aspect; seulement on voyait çà et là certaines figures étrangères dont l'expression sinistre étonnait les paisibles Véronais; insensiblement des groupes se formèrent en plusieurs quartiers et des bruits qui se répandirent de proche en proche y causèrent quelque agitation: on disait que le commandant des forts venait d'intercepter toute communication avec les dehors de la place; bientôt on apprit qu'il avait intimé aux magistrats l'ordre de désarmer sur le champ toutes les troupes; ces nouvelles alarmantes circulèrent avec rapidité et les rassemblements devinrent plus nombreux. C'était dans le voisinage de l'église Saint-Zénon que se manifestait surtout l'effervescence des esprits; un grand nombre d'individus, couverts de haillons, s'étaient réunis sur ce point; ils semblaient dans l'attente de quelque événement où leur intervention serait nécessaire; une partie de la matinée s'écoula de la sorte. Tout-à-coup, un homme marchant à pas précipités, se fit jour à travers le peuple pour parvenir au groupe principal, et là, il s'écria avec émotion: « Mes amis, les Français viennent d'apprendre que nos podestats ont imploré le secours des Autrichiens; on va foudroyer notre ville! »

En ce moment, dit M. Dufau, les portes de l'église s'ouvrirent, et l'on en vit sortir une troupe d'individus revêtus de costumes divers; tous portaient à leurs chapeaux de larges cocardes bleues et jaunes, et l'on crut remarquer qu'ils étaient dirigés par un personnage revêtu des insignes de la magistrature du gouvernement vénitien. La troupe fit quelques pas en avant; le peuple, plongé dans la stupeur, s'ouvrit devant elle; soudain ces hommes poussèrent les cris de *vive la patrie*, et la foule leur répondit par ces mots: *Meurent les ennemis de Venise!* La troupe se remit en marche suivie des flots de la populace; mais bientôt, au détour d'une rue, elle s'arrêta, et de rang en rang chacun s'écria: Un Français! C'était un chef de bataillon qui, soit simple curiosité, soit le besoin de voir par lui-même ce qui se passait avait imprudemment poussé jusque-là sans aucune escorte. Un coup de pistolet étendit mort le malheureux officier, et la multitude exaspérée précipita son corps dans l'Adige. La nouvelle du meurtre qui venait d'être commis sur un des principaux officiers de la garnison se répandit dans tous les quartiers avec la rapidité de l'éclair; elle parvint au château; alors trois coups de canon, partis du fort le plus élevé, retentirent lugubrement dans l'enceinte de la ville, et l'on vit flotter aux créneaux un long drapeau noir; presque aussitôt des boulets sont lancés au milieu de la cité. Le tocsin sonne; des bandes de furieux vont partout où il y a du sang français à répandre; et, dans un hopital, trois cents blessés sont égorgés sur leurs lits de douleur!

Rien n'eût été plus remarquable pour un observateur impassible de ces scènes de désordre, que l'espèce de concert avec lequel cette foule, sans chef apparent, dirigeait ses opérations; elle se divisait en plusieurs masses pour aller envelopper quelques postes isolés, dont les défenseurs, surpris à l'improviste, étaient sur le champ mis à mort; plusieurs des portes gardées par les Français, ayant été ainsi enlevées d'assaut, des bandes de montagnards envahirent la place et vinrent ajouter aux forces des insurgés. Le peuple parlait déjà de se ruer sur les forts, lorsqu'on vit descendre du vieux château, un officier supérieur seul et sans armes; son bras, entouré d'un mouchoir blanc, annonçait un parlementaire; il parvint jusqu'au palais où le provéditeur, avec d'autres magistrats, délibérait sur les périls de la position. Dans ce moment, des coups de feu se firent entendre à peu de distance, et un huissier annonça que le palais était forcé; la foule envahissait graduellement les vastes corridors, cherchant la salle où ses magistrats tenaient séance. Enfin la porte s'ouvrit violemment; divers individus entrèrent en tumulte; tous étaient armés de sabres ou de pistolets, et dans le nombre figuraient quelques-unes de ces mégères échevelées et sanglantes qui se mêlent aux troubles populaires de toutes les époques. La troupe s'arrêta comme intimidée de se voir en présence des fonctionnaires de la cité: « Véronais, s'écria le provéditeur, que voulez-vous? Votre but est-il d'outrager la magistrature suprême qui siége ici au nom de la sérénissime république? — Vive Venise, vivent ses magistrats, répondit la foule, meurent les ennemis de Saint-Marc! »

Alors un homme de haute taille s'approcha de l'estrade, et dit aux autorités qui s'y trouvaient: « Vos illustrissimes seigneuries ne peuvent soupçonner que le peuple en veuille à vos jours; notre but est de délivrer la ville du joug étranger. J'ose vous demander de nous livrer le Français que vous avez actuellement au milieu de vous; nous n'attendons que cette faveur pour vous laisser délibérer en paix. » Les patriciens calculèrent les conséquences terribles que pouvait avoir pour eux et pour leur chancelante république, un meurtre commis avec leur adhésion, et en leur présence, sur la personne d'un officier chargé peut-être d'un message de conciliation. Plusieurs s'écrièrent: Un parlementaire, impossible, citoyens! Retirez-vous, respect aux lois! » Mais la multitude répondait que les traîtres seuls pouvaient parler de transaction; chacun énumérait les torts qu'il croyait avoir à reprocher aux étrangers, et les cris de: *Meure le Français*, étaient toujours dominants. Le courageux jeune homme, écartant ceux qui l'entourent, s'avance vers la multitude, et découvrant sa poitrine: « Frappez, dit-il; mais que vous ai-je fait? » Son attitude mâle, son regard de feu imposèrent à ces êtres grossiers; un

murmure confus annonça que l'indécision s'était emparée des esprits ; les meneurs les plus influents de la troupe semblaient pencher pour la clémence.

L'officier comprit que s'il savait tirer parti de cette indécision il était sauvé ; avec une admirable présence d'esprit, il affronta les premiers rangs : « Me voici désarmé au milieu de vous, s'écria-t-il ; je me confie à votre générosité ! Soyez l'escorte du parlementaire. » En prononçant ces mots, il salua les magistrats stupéfaits, et traversant les groupes qui s'ouvraient à son passage, il sortit suivi de la foule.

Au bas de l'escalier étaient quelques compagnies de la garde urbaine qui s'efforçaient de dissiper la multitude dont les flots croissaient de minute en minute. L'officier se jeta vivement au milieu des insurgés, et il s'écriait : « Citoyens, protégez ma vie ; le salut de votre ville en dépend. » Les bourgeois se pressèrent autour de lui, et prirent le chemin du vieux château. La troupe forcenée qui avait eu le temps de réfléchir, et qui se voyait enlever sa proie, poussa des cris de rage : « Feu sur les traîtres ! » dit une voix ; mais l'escorte était déjà trop loin ; les balles n'atteignirent personne. Quelques instants après, le bruit du canon annonça à la populace la rentrée de l'officier dans le fort et la reprise des hostilités. La lutte se prolongea pendant trois jours sans amener des résultats décisifs ; enfin, des secours arrivèrent à la garnison française, et Vérone fut de nouveau livrée aux ressentiments des soldats. Tel fut cet événement ; Bonaparte, irrité, accéléra les opérations militaires ; un mois après, le drapeau tricolore flottait sur la tour de Saint-Marc, et la république vénitienne n'existait plus !

En terminant cet article, nous devons consacrer quelques lignes au pont naturel de Véja, dans les montagnes du Véronais ; c'est un des plus curieux phénomènes de l'Italie ; on dirait que la nature n'a pas craint de donner aussi son morceau d'architecture dans le pays même qui, depuis Vitruve, né à Vérone, semble la patrie des plus grands architectes. L'arche majestueuse du pont de Véja est de rocher ; sa rivière, limpide cascade qui ne tarit jamais, coule au milieu du gazon et des arbrisseaux, et glissant sur une large pierre, polie par ses eaux, elle forme plus bas une charmante fontaine. Ce pont sauvage est décoré de légers festons de verdure que le vent balance au-dessous de son arche. Les vallées voisines qu'on traverse avant d'y arriver sont réellement infernales pour l'aridité et la désolation. Dante avait parcouru ces montagnes ; on prétend même que le pont de Véja lui donna l'idée des ponts de son enfer, et le pont jeté sur le chaos, par Milton, entre le ciel et la terre, en est une grande imitation. Premier type des ponts de l'enfer chrétien, machine que les poètes de l'antiquité ne connaissaient pas, et qui ne se trouve point dans les peintures du Tartare, le pont de Véja aurait alors une véritable importance poétique. A côté du pont de Véja est une grotte souterraine formée de rochers : « Si le Dante la visita jamais, dit M. Valery, et si les *cicerone* qui le conduisirent eurent le même luxe de torches, jetant une fumée aussi noire que celle des nôtres, il put trouver dans cette expédition nocturne comme une scène de démons pour son poème. »



(Vue de Vérone.)

BERNADOTTE JUGÉ PAR NAPOLÉON.

On lit dans les Mémoires de Napoléon, écrits sous sa dictée à Sainte-Hélène :

« Si Bernadotte a été maréchal de France, prince de Ponte-Corvo, roi, c'est son mariage avec la belle-sœur de Joseph qui en a été la cause. Bernadotte fut deux fois ministre de la guerre; il ne fit que des fautes, il n'organisa rien, et le directoire fut obligé de lui retirer le portefeuille; il n'était pas ministre quand Masséna décida de la campagne par la victoire de Zurich, à la fin de septembre 1799; il fut tout à fait étranger à ces combinaisons. — A la journée du 18 brumaire, Bernadotte fit cause avec le Manége, et fut contraire au succès de cette journée; Napoléon lui pardonna à cause de sa femme. — Il protégea en Hanovre les dilapidations. — La conduite de Bernadotte à Iéna a été telle, que l'empereur avait signé le décret pour le faire traduire devant un conseil de guerre, et il eût été infailliblement condamné, tant l'indignation était grande dans l'armée : il avait manqué de faire perdre la bataille. C'est en considération de la princesse de Ponte-Corvo, qu'au moment de remettre le décret au prince de Neuchâtel, l'empereur le déchira. — Les Saxons lâchèrent pied la veille de Wagram et le matin de Wagram; c'étaient les plus mauvaises troupes de l'armée; Cependant le prince de Ponte-Corvo, contre l'usage et l'ordre, fit une proclamation le lendemain de cette bataille, et les appela colonne de granit. L'empereur le renvoya à Paris, et lui ôta le commandement de ce corps.

« Quelque temps après l'expulsion de Gustave, disait l'empereur, les Suédois, voulant m'être agréables et s'assurer la protection de la France, me demandèrent un roi; il fut question un moment du vice-roi, mais il eût fallu qu'il changeât de religion, ce que je trouvais au-dessous de ma dignité et de celle de tous les miens. Puis je ne jugeais pas le résultat politique assez grand pour excuser un acte si contraire à nos mœurs. Toutefois j'attachai trop de prix, peut-être, à voir un Français occuper le trône de Suède. Dans ma position, ce fut un sentiment puéril. Le vrai roi de ma politique, celui des vrais intérêts de la France, c'était le roi de Danemarck. Bernadotte fut élu, et il le dut à ce que sa femme était sœur de celle de mon frère Joseph, régnant alors à Madrid. Bernadotte, affichant une grande dépendance, vint me demander mon agrément, protestant, avec une inquiétude trop visible, qu'il n'accepterait qu'autant que cela me serait agréable. Moi, monarque élu du peuple, j'avais à répondre que je ne savais point m'opposer aux élections des autres peuples. C'est ce que je dis à Bernadotte, dont toute l'attitude trahissait l'anxiété que faisait naître l'attente de ma réponse, ajoutant qu'il n'avait qu'à profiter de la bienveillance dont il était l'objet, que je ne voulais avoir été pour rien dans son élection, mais qu'elle avait mon assentiment et mes vœux. Toutefois, le dirai-je, j'éprouvais un arrière-instinct qui me rendait la chose désagréable et pénible. En effet, Bernadotte a été le serpent nourri dans notre sein; à peine il nous avait quittés, qu'il était dans le système de nos ennemis, et que nous avions à le surveiller et à le craindre. Plus tard, il a été une des grandes causes actives de nos malheurs; c'est lui qui a donné à nos ennemis la clé de notre politique, la tactique de nos armées; c'est lui qui leur a montré le chemin du sol sacré ! Vainement dirait-il pour excuse qu'en acceptant le trône de Suède il n'a plus dû qu'être Suédois; excuse banale, bonne tout au plus pour la multitude et le vulgaire des ambitieux. Pour prendre femme on ne renonce pas à sa mère, encore moins est-on tenu à lui percer le sein et à lui déchirer les entrailles.

» Bernadotte a eu en ses mains les destinées du monde ! S'il avait eu le jugement et l'âme à la hauteur de sa situation, s'il eût été bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu, il pouvait rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie, reprendre la Finlande, être sur Pétersbourg avant que j'eusse atteint Moscou. Mais il a cédé à des ressentiments personnels, à une sotte vanité et à de toutes petites passions; la tête lui a tourné, à lui, ancien jacobin, de se voir recherché, encensé par les légitimistes; de se trouver face à face, en conférence de politique et d'amitié, avec un empereur de toutes les Russies ! On assure qu'il lui fut même insinué alors qu'il pouvait prétendre à une des sœurs d'Alexandre en divorçant d'avec sa femme; et, d'un autre côté, un prince français lui écrivait qu'il se plaisait à remarquer que le Béarn était le berceau de leurs deux maisons !... Bernadotte ! sa maison ! Dans son enivrement il sacrifia sa nouvelle patrie à l'ancienne, sa propre gloire, sa véritable puissance, la cause des peuples, le sort du monde ! C'est une faute qu'il paiera chèrement.

« Je voyageais en 1813, dans le midi de la France, écrit M. Desclozeaux; l'idée me vint de visiter une prison; elle renfermait, avec des prisonniers ordinaires, quelques aliénés. L'un d'eux, dont la folie était fort douce, jouissait dans l'intérieur de la prison d'une sorte de liberté; il s'était fait à ce genre d'existence, et ne songeait même pas qu'il fût possible de vivre autrement. A mon entrée dans la cour, il me salua avec politesse : « Bonjour, monsieur, me dit-il, comment vous portez-vous? — Très bien, et vous? — Bien aussi, mais cela ne peut pas aller. — Quoi donc? — Voyez bien ma tête. — Et pourquoi cela? — Ah ! c'est que vous ne savez pas mon histoire. On m'a coupé la tête, ainsi qu'à plusieurs autres; l'exécution était à peine terminée, qu'on vint avertir le bourreau que j'avais été guillotiné par erreur; aussitôt, il prit dans le grand panier une tête qui malheureusement n'était pas la mienne, et il me l'a remise sur le cou. Elle est bien rattachée, comme vous voyez.... Et le malheureux faisait des mouvements pour me convaincre que sa tête tenait bien solidement à ses épaules.... Elle tient bien, voyez, monsieur, il n'y paraît pas du tout; mais c'est égal, il y a quelque chose de dérangé. Cela ne peut pas aller. Quel malheur qu'on se soit trompé de tête! »

Et il s'en allait, en pleurant, conter son aventure au premier visiteur qu'il pouvait rencontrer.

LES PAGURES.

« Lorsque le démon de la propriété descendit chez les hommes, la misère et le crime vinrent avec lui sur la terre, » dit Barnave. Cet axiome peut s'étendre plus loin qu'à l'homme, comme je vais en donner la preuve.

« Un jour, m'écrivait l'ami que j'ai en Amérique, je ne pus chasser de mon esprit les idées sombres qui

s'en étaient emparées : Je venais de voir deux matelots se massacrer mutuellement à coups de couteau, pour se disputer une misérable piastre qu'ils avaient trouvée sur le sable, et à laquelle chacun d'eux soutenait avoir seul des droits comme l'ayant aperçue le premier. Cette férocité, jointe à une si pitoyable avidité, me fit faire les plus tristes réflexions sur les vices de la nature humaine, et, dans ma misanthropie, pour fuir les hommes, jusqu'à l'heure du dîner, s'entend, je sortis de la ville et fus me promener sur les bords de la mer; une brise délicieuse rasait l'Océan de son aile humide et venait caresser la verdure du rivage ; le ciel était pur et la marée basse. Pour me plonger plus à mon aise dans mes misanthropiques méditations, pour disserter à part moi sur les vices du cœur humain, sur l'avarice, sur la passion effrénée de la propriété, je m'assis sur un rocher solitaire, et, déjà je faisais à ma fantaisie un gouvernement saint-simonien, ou approchant, lorsque mon attention fut détournée.

Sur le sable, tout près de moi, était une belle coquille nacrée, polie, brillante et vide. D'une flaque d'eau que la mer avait laissée, je vis sortir deux petits animaux, appartenant à la classe des crustacés ou animaux analogues aux écrevisses, mais de deux genres différents : l'un était le pagure chilien (*pagurus chilensis*, Latr.), voisin de l'espèce connue sur nos côtes sous le nom de Bernard-l'Hermite ; l'autre, le cénobite Diogène (*cenobita Diogenes*, Latr.). Tous deux avaient la partie antérieure du corps à peu près semblable à celui d'une écrevisse, mais leurs pinces étaient plus grosses, plus robustes, plus courtes et d'inégale grosseur; leur carapace était divisée en plusieurs portions par des lignes plus ou moins membraneuses; les pattes de la seconde et de la troisième paires étaient fort grandes ; mais celles de la quatrième et cinquième étaient courtes et comme avortées; toute la partie inférieure du corps, représentée par la queue dans l'écrevisse, était molle, sans aucune pièce crustacée pour la garantir du choc des corps extérieurs, contournée et sans symétrie dans ses parties. L'un, le pagure, avait les antennes internes fort courtes ; l'autre, le cénobite, les avait fort longues, et c'est la différence la plus essentielle que je remarquai entre eux.

Comme ils étaient sortis de la flaque l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ils ne se virent pas d'abord et se mirent à fureter sur le sable et à chercher chacun une maison neuve pour se loger. Une maison, dites-vous? Oui, une maison, ou plutôt un palais de marbre blanc comme de l'albâtre, incrusté de nacre de perle, peint des couleurs irisées les plus éclatantes, jaune, rouge, rose, orangé, vert, bleu de ciel, et de mille autres nuances changeant à vue selon qu'elles sont dans l'ombre ou frappées par les rayons du soleil. Cette maison n'est pas massive comme le palais des Tuileries, mais d'une architecture élégante et légère, si légère même, que le propriétaire l'emporte avec lui toutes les fois qu'il lui plaît d'aller se promener ou vaquer à ses petites affaires; il est vrai qu'elle lui est un peu étroite, car elle est collée sur ses membres comme le pantalon d'un fashionable; mais aussi il a l'avantage, quand il grossit et qu'elle devient trop petite, de la laisser là pour en prendre une plus grande : c'est ainsi que beaucoup de nos financiers ont quitté leur mansarde pour un palais; mais je ne sais si, avant de s'en emparer, ils ont mangé le premier propriétaire, comme font très souvent les pagures; vous qui êtes à Paris, vous devriez vous informer de çà.

Tous deux essayèrent d'entrer dans plusieurs maisons qu'ils trouvèrent vacantes sur le sable, mais l'une était trop grande, l'autre trop petite, et enfin aucune ne leur convenait, lorsqu'ils aperçurent en même temps la belle coquille nacrée et en spirale qui gisait à mes pieds; aussitôt chacun de courir pour s'en emparer, en trottant de côté à la manière des crabes. Ils allaient atteindre le but lorsqu'ils se rencontrèrent, se virent et s'arrêtèrent tout court saisis d'étonnement. Tous deux hésitaient dans ce qu'ils devaient faire ; d'un air tout-à-fait martial, ils se toisaient fièrement des pattes à la tête, comme les héros d'Homère sur le champ de bataille, et jetaient de temps à autre un regard furtif sur l'objet de leur convoitise commune. Bernard était un peu plus petit que Diogène; mais plein de courage; Diogène était plus lourd, moins agile, mais plein de finesse et de ruse; c'était comme Ajax et Ulysse; je vis parfaitement aux mouvements accélérés de leurs antennes qu'ils se parlaient avec amertume, peut-être même avec grossièreté, comme les guerriers grecs et troyens quand ils tâchaient de se mettre en colère pour exciter leur courage, mais ne comprenant que fort peu le langage muet des écrevisses, et n'étant que médiocre historien, je ne vous donnerai pas l'échantillon de leur éloquence.

Tout-à-coup le rusé Diogène fit un mouvement oblique, se mit à galoper au plus vite, et fut près d'atteindre la coquille; mais Bernard, qui devina l'intention perfide de son ennemi, s'élança comme l'éclair, l'atteignit, et d'un choc terrible le fit rouler sur le sable ; s'il eût su profiter de ce premier avantage en se logeant de suite dans la citadelle, la victoire était à lui ; mais, hélas ! quel est le grand capitaine, sans en excepter Napoléon, qui n'ait fait quelquefois des fautes? Diogène, au contraire, en habile tacticien, sut mettre à profit la position que le hasard lui avait fait prendre entre la coquille et son adversaire, il s'y campa dans la ferme intention de la conserver ; car, à supposer que l'ennemi le forçât à battre en retraite, il pouvait se jeter dans la place sans que l'autre eût de grands moyens pour s'y opposer.

Bernard comprit la force de cette position, et par des marches et des contre-marches savantes, il essaya de l'en débusquer; mais toute sa tactique échoua devant la ferme résolution de Diogène. Vainement il tournait et retournait autour de la place, vainement il cherchait à attirer son adversaire hors de sa ligne de circonvallation, ses fausses attaques et ses feintes retraites n'aboutirent à rien ; toujours se trouvaient, entre la coquille et lui, les pinces formidables de l'ennemi.

Après avoir prolongé la campagne et épuisé inutilement toute sa science stratégique, il fallut bien, pour ne pas faire une honteuse retraite, livrer une bataille décisive, et il s'y détermina. Le premier choc fut terrible, mais non pas décisif; j'admirai surtout comme chacun gardait ses derrières et savait avec adresse soustraire sa queue molle et charnue à la pince de son antagoniste ; tantôt ils s'attaquaient corps à corps, et s'élevant sur leurs quatre pattes, faisant le gros dos comme des chats, ils se frappaient à coups redoublés sur la tête ; tantôt se glissant comme des serpents, par mille feintes ils essayaient de se surprendre et de se

pincer à la gorge; d'autres fois, s'abandonnant à toute leur fureur, ils se heurtaient par le côté, et j'entendais retentir le choc de leurs cuirasses.

Pendant la chaleur de l'action, tous deux, tantôt roulant sur le sable, tantôt se poussant ou se tirant, étaient arrivés près de la coquille ; mais ils paraissaient à peine s'en apercevoir, et le combat durait depuis trois minutes; déjà tous deux étaient fatigués et paraissaient convenir d'une suspension d'armes, lorsque Diogène, par une ruse digne du plus célèbre chef de partisans, leva sa queue à la manière d'un scorpion, et la balança d'un air menaçant sur la tête de l'ennemi qui resta saisi de cette nouvelle manœuvre; cette queue, après s'être agitée deux ou trois fois dans les airs, tomba comme l'éclair, non sur le dos de Bernard qui déjà se baissait pour en affaiblir l'atteinte, mais dans l'ouverture de la coquille, où elle s'enfonça et disparut subitement. Diogène était vainqueur, car il venait ainsi de s'emparer de la place, alors, ne craignant plus rien pour ses parties faibles, de son fort il recommença l'attaque avec une nouvelle fureur, saisit son adversaire par une de ses pinces, et le retint prisonnier.

Le combat était fini, et Bernard restait pris sans opposer la moindre résistance ; je pensais que Diogène allait tout simplement en faire un bon repas pour se remettre des fatigues de la guerre, quand la scène changea. Bernard, jusque-là immobile, se mit à trembler dans toutes les parties de son corps, par un mouvement convulsif dont la rapidité augmentait progressivement; puis, tout-à-coup la pince par laquelle il était pris se sépara de son corps avec une petite secousse, et libre, ne laissant à son ennemi que son membre amputé, il battit tristement en retraite et fut se cacher dans un trou de rocher, sous une pierre submergée par la mer, où il est resté, probablement jusqu'à ce qu'il lui ait poussé une autre patte. Presque tous les crustacés, et particulièrement les crabes, n'ont pas d'autre moyen que ce trémoussement pour s'amputer un membre lorsqu'il est blessé ou pris dans des racines d'où ils ne peuvent le retirer, ce membre repousse comme la branche d'un arbre et en quelques jours; mais il lui faut très longtemps pour atteindre la même grosseur que le membre correspondant, et c'est pour cela qu'on trouve à beaucoup d'écrevisses, de homards, de crabes, et à tous les querelleurs pagures, une pince plus grosse que l'autre.

Tandis que Diogène, fier de sa victoire, regagnait la mer en emportant triomphalement sa maison, moi, revenu de ma misanthropie et du saint-simonisme, je me dirigeai du côté de ma table d'hôte, et je me dis tout en marchant : 1° Que le goût de la propriété pourrait bien être un instinct de la nature et non un démon, et que, dans ce cas, Barnave aurait dit une sottise ; 2° que les partisans de la fantastique loi agraire pourraient bien être à la fois, envieux, dupes de leur propre cœur et un peu niais BOITARD.



Les Pagures.

VUE DE CARLSBAD EN BOHÊME.





LES EAUX DE BADEN, DE CARLSBAD ET DE TŒPLITZ.

Trois villes sont surtout célèbres en Allemagne à cause des vertus merveilleuses de leurs eaux minérales; ce sont Baden-Baden, Carlsbad et Tœplitz. Êtes-vous hypocondriaque, fiévreux, goutteux, asthmatique, ou bien diplomate, artiste, joueur, poète, partez pour les eaux dès que les premiers rayons d'un soleil de printemps viendront éclairer la terre. Aux eaux de l'Allemagne sont réservées les belles prérogatives; là se nouent les grandes intrigues, se décident les alliances de hautes et puissantes maisons; le luxe, l'élégance, les brillants équipages s'y donnent rendez-vous.

Considérées sous le point de vue médical, les eaux de Baden ne sont point inférieures à leur réputation; les sources qui les fournissent ont une température très variable; celle de la source dite infernale est très élevée; la principale source, l'Usprung, est enceinte de murs qui sont incrustés d'ocre rouge et de stalactites; l'eau qui s'en échappe est conduite par un tuyau à une fontaine extérieure où des femmes distribuent le fluide salutaire à toutes les personnes qui en veulent. Baden appartient à l'histoire ancienne; cette ville, du temps d'Auguste, s'appelait *civitas Aurelia aquensis*. Au VIIe siècle, Baden tomba dans les mains des moines qui l'agrandirent et lui donnèrent une certaine importance. Des comtes palatins, des rois de France furent ensuite les suzerains du lieu. Sous ces maîtres, Baden resta stationnaire; mais lorsqu'il y a trois siècles, Baden devint le patrimoine des margraves, sa réputation commença à s'étendre sur tous les points de l'Europe. Depuis cette époque jusqu'en 1799, les luttes consécutives de la France et de l'empire ensanglantèrent souvent ses murs.

Carlsbad, nommée aussi *la reine des eaux minérales*, est une ville de Bohême, à 26 lieues de Prague; entourée de forêts et de hautes montagnes, elle offre le plus délicieux aspect. Les sources de Carlsbad, qui constituent la richesse des 2,300 habitants que la ville renferme, furent signalées, dit-on, pendant une chasse de l'empereur Charles IV, par les cris d'un de ses chiens tombé dans une mare bouillante, ce qui détermina ce prince à essayer leur vertu salutaire. Carlsbad, désigné par les voyageurs comme *le salon de l'Europe*, est le lieu de prédilection des sommités les plus élevées de la hiérarchie sociale; la promenade de Wiese, le prater de la Spa présentent une réunion de personnages fort curieux à observer; toutes les maisons princières de l'Allemagne y ont leurs représentants. Dans un petit annuaire, publié par le docteur Caron, sous le titre *d'Almanach de Carlsbad*, on trouve que, dans le cours de cinq années, les eaux minérales de cette ville ont été visitées par cinquante-trois princes et princesses appartenant à des familles régnantes, vingt-cinq hauts dignitaires de l'église, soixante-sept hommes d'état, cinquante-deux officiers-généraux autrichiens et plus de trois cents maréchaux, ministres, ambassadeurs, appartenant à des nations différentes. La plupart de ces personnages, à les juger par leurs actes politiques et l'influence que ces actes exercent sur la destinée des hommes, seraient les uns attaqués du cerveau, les autres sujets à de cruelles maladies; il n'en est rien pourtant; le plus grand nombre jouit d'une santé parfaite; ils viennent là pour s'égayer, se distraire, et voilà tout.

Une route montueuse et difficile conduit à Tœplitz: de toutes parts le pays est couvert de châteaux et de villes. Les bains de Tœplitz sont distribués dans des édifices séparés. Le Stadtbad contient trois sources chaudes qui fournissent de l'eau aux bains particuliers et notamment au somptueux édifice public, appelé le château du prince de Clary. A la droite du Stadtbad est un autre édifice destiné aux dames, près d'un troisième bâtiment pour les hommes. Le Menschenbad, bain public pour les blessés, est un bâtiment sous terre; il ressemble à un vaste caveau qui aurait été inondé; de gros piliers y soutiennent la voûte, et la lumière y est admise par de petites croisées qui donnent sur la rue. Une vapeur épaisse enveloppe d'un vaste réseau tout l'édifice: à travers ces nuages on aperçoit les malades, on entend leurs cris, spectacle hideux qui rappelle ces tableaux représentant *glie anime dell purgatorio*, placés au-dessus des troncs pour les pauvres à la porte de toutes les églises d'Italie. Tœplitz qui, en 1813, reçut dans son enceinte deux empereurs et un roi, un prince royal, des grands ducs, des margraves, des diplomates, des officiers de tous rangs qui se trouvaient alors fort heureux d'avoir échappé aux aigles françaises, Tœplitz est situé au milieu de collines charmantes que la nature s'est plu à enrichir de ses trésors les plus précieux. Un bas-relief sculpté en-dehors de la porte du Stadtbad rappelle que ce furent des animaux qui, tombés par hasard dans les eaux de Tœplitz, proclamèrent par leurs cris leur existence et leurs vertus. La ville est belle; ses rues sont larges, bien pavées. Le prince de Clary, auquel elle appartient, n'épargne rien pour rendre ce lieu digne du patronage des têtes couronnées. Le roi de Prusse, les empereurs de Russie et d'Autriche, y ont élevé des palais pour eux-mêmes et des hôpitaux pour leurs soldats.

ÉTUDES BOTANIQUES.

Des Racines.

Les racines, comme la tige, peuvent être *charnues* fig. 9, de la première planche (page 5), ou ligneuses, fig. 7. Dans ce dernier cas, leur organisation est la même que celle de la tige, et, pour ne pas faire de redites, c'est celle-ci que nous allons étudier.

Une tige, comme une racine, est recouverte d'une enveloppe extérieure que l'on nomme *écorce*, fig. 4, *a*, *b*, *c*, *d*. L'écorce se compose: 1° de l'*épiderme* ou *cuticule*, *a*, première enveloppe mince, sèche, transparente; 2° du *tissu cellulaire* ou *parenchyme*, *b*, substance pulpeuse, spongieuse, remplissant une espèce de réseau à mailles plus ou moins serrées et de diverses formes; 3° des *couches corticales*, *c*, faisceaux de lames fibreuses, appliquées les unes sur les autres, et, lorsqu'on les regarde au microscope, paraissant entièrement criblées de cellules remplies d'une subtance gélatineuse; ces lames forment la plus grande partie de l'écorce; 4° du *liber*, *d*, partie comprise entre les

couches corticales et l'aubier, composée d'un réseau vasculaire dont les aréoles alongées sont remplies par du tissu cellulaire. Chaque année il se renouvelle.

Sous l'écorce se trouve l'*aubier* ou *faux-bois*, *e*, qui n'est rien autre chose que le liber endurci. Ensuite vient le bois, *f*, qui n'est aussi que l'aubier endurci; puis l'*étui médullaire*, *g*, canal central dans lequel la moëlle est contenue.

Chaque année, il se forme une couche ligneuse, et, si l'on coupe transversalement le tronc d'un arbre, ces couches se distinguent très bien; en les comptant avec exactitude on peut donc reconnaître l'âge d'un arbre. Adanson, et après lui d'autres voyageurs botanistes, ont compté les couches concentriques ligneuses de plusieurs baobabs, arbres gigantesques du Sénégal, dont le tronc acquiert jusqu'à trente pieds de diamètre. Ils en ont trouvé plusieurs qui avaient jusqu'à six mille couches ligneuses, d'où les naturalistes concluent que ces végétaux monstrueux étaient âgés de six mille ans. Revenons aux racines.

On définit la racine : cette partie du végétal qui ne devient jamais verte dans son tissu quand elle est exposée à l'air, qui cherche l'obscurité et l'humidité, et qui croît toujours dans un sens opposé à celui de la tige. A l'exception de quelques nostocs, qui sont peut-être des animaux, toutes les plantes sont munies de racines. Celles-ci ne sont pas d'une nature tellement invariable, qu'elles ne puissent changer de place et de fonctions. On les trouve au sommet des feuilles de quelques plantes, sur toute la longueur des tiges de plusieurs végétaux grimpants, aux articulations des graminées, sous l'aisselle ou dans l'aisselle des feuilles de certaines plantes aquatiques. Dans une renoncule assez commune dans nos ruisseaux, les pétioles des feuilles portent un limbe avec son parenchyme, lorsque le hasard les fait se développer hors de l'eau; si, au contraire, ils croissent dans son sein, le parenchyme disparaît, et les nervures de la feuille se changent en véritables racines. Enfin, toutes les parties d'un végétal susceptibles de produire des rameaux sont susceptibles de produire des racines, ce qui est évidemment prouvé par la reprise des boutures. Les racines peuvent même se métamorphoser en rameaux, si elles se trouvent dans les circonstances nécessaires. Que l'on plante, par exemple, un jeune saule sens dessus dessous, c'est-à-dire les rameaux dans la terre; les branches se changeront en racines, et ces dernières émettront des bourgeons et des feuilles. Cependant ce phénomène n'a pas lieu pour toutes les espèces de plantes.

Toutes les racines ne croissent pas dans la terre; les unes flottent dans les eaux sans jamais s'implanter dans le fond, et les plantes qui en sont munies sont voyageuses, soit qu'elles se trouvent poussées par les vents ou entraînées par les courants. Les autres s'appliquent et serpentent sur la surface des troncs d'arbres, des rochers, et de différents autres corps durs dont elles pompent l'humidité; ce sont celles des plantes nommées fausses parasites. D'autres, enfin, pénètrent dans la substance des écorces d'arbres, et se nourrissent de leur sève : ce sont celles des plantes parasites, comme, par exemple, le gui, les orobanches, etc.

Les fonctions des racines consistent autant à fixer le végétal sur le sol qui l'a vu naître, qu'à lui transmettre de la nourriture. Cependant il n'y a que rarement équilibre dans ces deux fonctions. Les plantes grasses, c'est-à-dire celles dont les tiges et les feuilles sont épaisses et charnues, prennent la plus grande partie de leur nourriture dans l'air, et leurs racines ne paraissent guère destinées qu'à les fixer. Dans les plantes d'un tissu sec et mince, les racines paraissent avoir la nutrition pour principale fonction.

Les racines n'absorbent pas les sucs nourriciers par toute leur surface, comme les autres parties des plantes, mais seulement par de petites bouches aspirantes, ayant la forme de pores, et placées à l'extrémité de chaque fibre ou chevelu.

Nous avons dit que les racines sont ligneuses ou charnues; dans l'un et l'autre cas, elles peuvent être *annuelles*, se développant et mourant dans le cours d'une année; *bisannuelles*, quand elles vivent deux ans, et *vivaces* quand elles vivent trois ans et plus. Comme la durée d'une plante est égale à la durée de sa racine, on dit aussi qu'elle est annuelle, bisannuelle ou vivace. Je dis ordinairement, parce que dans les plantes bulbeuses, la jacinthe, par exemple, l'ognon, qui n'est rien autre chose qu'un gemme, ou bourgeon, est vivace, tandis que la racine, ainsi que les feuilles et la tige, meurent et se renouvellent chaque année.

Sous le rapport de sa direction, on dit la racine *pivotante*, fig. 7 (page 5), quand elle s'enfonce perpendiculairement dans la terre; *horizontale*, courant parallèlement à l'horizon, entre deux terres; *rampante*, quand, étant horizontale, elle émet çà et là des petites racines et des tiges; *progressive*, vivace et se détruisant par un bout à mesure qu'elle s'alonge de l'autre.

Ce qu'il faut principalement étudier, c'est la forme de la racine. Elle peut être : *simple* ou sans divisions; *rameuse*, figure 7, subdivisée en branches et en rameaux; *tubéreuse*, grosse et charnue; dans ce dernier cas, on la dit *fasciculée*, divisée jusqu'à la base en plusieurs parties charnues, alongées et rapprochées en un faisceau; *orchidacée-palmée*, fig. 9, lorsque deux ou plusieurs tubercules sont rapprochés au collet, et s'écartent beaucoup vers le bas, mais sur le même plan; *orchidacée*, fig. 10, composée de deux tubercules rapprochés et plus ou moins ovales; *fusiforme* ou en forme de fuseau, fig. 11, longue, renflée au milieu, et amincie aux deux extrémités; *napacée*, *napiforme*, ou *turbinée* fig. 12, en forme de toupie ou de navet; *rapacée* ou conique, fig. 13, semblable à un cône renversé; *tuberculeuse*, fig. 14, en masse charnue, sans formes bien déterminées, comme la pomme de terre; *moniliforme*, fig. 15, formée par plusieurs tubercules réunis en chapelet par un filet; *grumeleuse*, fig. 16, formée par la réunion de petits grains arrondis et tubéreux; *palmée*, tubéreuse, aplatie, divisée profondément, de manière à imiter une main ouverte, dont les doigts seraient un peu écartés; *articulée*, fig. 8 (page 5), ayant, de distance en distance des impressions semblables à des articulations.

Du rizhome.

Il ne faut pas confondre la racine articulée avec le rizhome qui est une véritable tige souterraine, articulée, émettant des feuilles au-dessus des articulations, et des racines au-dessous.

Des tiges.

On donne ce nom au corps principal d'une plante,

qui, s'élevant au-dessus de terre en sens inverse de la racine, produit et porte toutes les autres parties du végétal ; il y a plusieurs espèces de tiges qui toutes peuvent se rapporter à celle-ci :

1° Le *tronc*, fig. 17 ; tige des arbres dicotylédonés, ligneuse, insensiblement amincie au sommet, et ramifiée;

2° Le *stipe*, fig. 18 ; tige exclusivement propre aux arbres de l'ordre des monocotylédonés, fibreuse, d'un diamètre à peu près égal partout, et souvent plus grand au sommet, rarement ramifiée, ordinairement terminée par un faisceau de feuilles, portant sur toute sa longueur les impressions des feuilles qui n'existent plus;

3° Le chaume, fig. 20 ; tige articulée ou noueuse des graminées, ordinairement fistuleuse, portant des feuilles engainantes;

4° La *hampe*, fig. 19; espèce de pédoncule radical. Elle part immédiatement de la racine, s'élève droit, sans feuilles ni ramification, et elle est toujours de substance herbacée;

5° La *tige* proprement dite est celle qui ne peut se rapporter à aucune des quatre précédentes. Toute plante qui manque de tige est dite *acaule;* tel est, par exemple, le cactus méloniforme de la fig. 21.

Si les racines cherchent l'ombre et l'humidité, les tiges, au contraire, se dirigent constamment vers l'air et la lumière, et cela par un mouvement très sensible. On peut le prouver par une expérience fort aisée. On sème une graine de plante grimpante, dans un pot que l'on place sur une table, près de la fenêtre par où vient le jour et l'air, dans une serre ou un appartement. Quand la petite plante commence à pousser, on place sur le pot, dans une position verticale, une planche assez large pour intercepter le grand jour, entre la plante et la fenêtre; à six pouces de hauteur, on fait à cette planche un trou d'un pouce de diamètre. En poussant, la tige ne manque jamais de s'enfiler dans ce trou pour retrouver la lumière qu'elle cherche. Alors, on fait un autre trou à quelques pouces plus haut, et l'on retourne la table avec le pot, de manière à ce que le bout de la tige se retrouve dans l'ombre. Alors la tige se hâte de regagner ce nouveau trou et de le traverser pour retrouver le jour. On fait un troisième trou, et on retourne la table ; pour la troisième fois, la tige passe dans ce trou; enfin, en continuant cette manœuvre pendant tout le temps de sa végétation, elle passera et repassera vingt fois, si l'on veut, de chaque côté de la planche. Il n'est personne qui n'ait remarqué que les longs bourgeons que les pommes de terre poussent dans une cave, se dirigent tous vers le soupirail.



(Deuxième planche des études botaniques.)

Nous avons vu que les tiges sont enveloppées par une écorce, et cette écorce par un épiderme. L'épiderme est une membrane mince, sèche, transparente, enduite d'une matière grasse, analogue à la cire, qui défend l'écorce de la pluie et du contact précis de l'air.

Le tissu cellulaire ou parenchyme, placé sous l'épiderme, et qui remplit aussi les intervalles des nervures des feuilles, a ses cellules remplies d'une matière résineuse presque toujours verte. Elle est destinée à séparer des fluides nourriciers les matières inutiles qui sont chassées au dehors par la transpiration, car les plantes transpirent comme les animaux, et même plus abondamment. C'est encore dans le parenchyme, soumis à l'action de la lumière, que s'opère la décomposition du gaz acide carbonique. L'acide se dégage, et le carbone se fixe dans la plante dont il forme toutes les parties solides.

Les couches corticales, placées sous le parenchyme, sont composées de plusieurs réseaux de cellules alongées, imitant parfaitement de la dentelle. Elles sont peu apparentes dans beaucoup de végétaux, mais dans le lagetto ou bois-dentelle; on les déroule facilement, et elles imitent assez bien un ouvrage fait à l'aiguille.

Le liber, placé sous les couches corticales et sur le bois, est la partie du végétal la plus importante de toutes, puisque c'est lui qui produit, par son développement, les nouvelles racines, les nouvelles branches, les fleurs et les fruits. En vieillissant, il durcit, se change en bois, et augmente la masse du corps ligneux. Dans le temps de la végétation, si l'on enlève l'écorce d'un arbre, on voit bientôt suinter sur les bords de la plaie une liqueur épaisse et gélatineuse qui se durcit, s'organise, devient verte, et forme une couche de nouvelle écorce. Cette liqueur, fournie par le liber, est ce qu'on appelle le *cambium*, principe organique de tout le végétal. On pourrait le comparer au sang des animaux. Ce *cambium* s'étend entre le bois et l'écorce, et forme de nouvelles couches de liber; mais si l'on en arrête la circulation, ou seulement qu'on l'entrave par un étranglement ou un autre moyen, il s'amoncelle au-dessus et au-dessous de la ligature, forme un bourrelet en soulevant l'écorce, et s'organise en gemmes ou en boutons sur tous les points où il réussit à se faire jour. C'est par lui que s'opère la reprise des greffes et des boutures.

C'est un fait reconnu aujourd'hui, que toute partie d'un végétal peut reproduire par bouture un individu de son espèce, pourvu que cette partie contienne du cambium. On est parvenu à faire développer de petites plantes sur des pétioles de feuilles, et même sur leurs nervures, par le moyen de la simple bouture. La cardamine des prés offre un phénomène très singulier. Si on la transporte dans un endroit ombragé, la fécondation s'opère mal, et elle ne produit pas de graines. La nature a pourvu d'une autre manière à sa reproduction; le cambium s'amasse en petits globules sur la surface des feuilles inférieures, s'y durcit et y forme de petits tubercules. Lorsque la feuille commence à se flétrir, elle se penche sur le sol, les tubercules se trouvent en contact avec la terre, y prennent racine, et se développent en autant de petites plantes parfaitement organisées. BOITARD.

(La suite au prochain numéro.)

ATTENTATS CONTRE LA VIE DE NAPOLÉON.

Nous réunissons ici tout ce qui, de 1798 à 1815, a été tenté contre la vie de Napoléon, parce qu'à toutes ces tentatives il faut assigner une même cause, un même principe moteur, le fanatisme politique.

Napoléon s'occupait généralement fort peu de la possibilité d'un attentat contre sa personne. La police, qui ne lui taisait rien de ce qui pouvait menacer sa vie, qui croyait même devoir lui faire part des inquiétudes vagues qui lui étaient communiquées, le trouvait distrait d'abord, écoutant à peine, puis incrédule si l'on insistait; et quand on le pressait avec des indices positifs: « Eh bien! disait-il, voyez cela, c'est votre affaire; c'est à la police à prendre ses mesures, je n'ai pas le temps de m'en occuper. » — « Non ce n'est pas aussi aisé qu'on le pense de m'ôter la vie, disait-il au maréchal Davoust qui lui témoignait des craintes; je n'ai pas d'habitudes fixes, pas d'heures réglées; tous mes exercices sont rompus, mes sorties sont imprévues. Pour la table, de même, point de préférence pour les mets; je mange tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, et aussi bien du plat le plus éloigné que de celui qui est plus près de moi. »

La première année du consulat fut une série de machinations contre la personne de Bonaparte: c'étaient des républicains mêlés à des royalistes, des traînards de la révolution et des familiers du Directoire. Aréna, le lendemain de son arrestation, écrivait à Bonaparte: « On conspire depuis un an, tous les partis s'en mêlent, tout le monde le dit dans les rues et dans les salons, et vous seul l'ignorez, ou avez méprisé les avis qu'on vous en a donnés. » C'était là l'unique justification de l'ex-député Aréna, il la répétait devant ses juges: « on conspire partout, puis-je seul être plus coupable que tout le monde? »

Les premiers conspirateurs, jugés et condamnés à cette époque par des commissions militaires, furent des conspirateurs de rues. Le complot d'Aréna, de Démerville, de Topino Lebrun était une véritable conspiration à la française; tout le monde était dans le secret. Démerville, ancien employé au Comité de salut public, avait été exaspéré par le résultat du 18 brumaire; Bonaparte était pour lui un nouveau César, et il cherchait partout un Brutus: « Que tarde-t-on à frapper ce nouveau César, disait-il: il n'est plus besoin des masses populaires; quelques braves suffisent pour délivrer la patrie. — Je suis prêt, répond un officier réformé, et j'aurai des hommes sûrs. — Eh bien! après demain Bonaparte vient à l'Opéra pour la première représentation des *Horaces*; n'y manquons pas avec nos amis, et périsse le tyran! » Démerville avertit Céracchi et Aréna qui, pleins d'espoir, préviennent de leur côté Diana et Topino Lebrun, et les voilà tous comptant sur l'élan général pour faire le reste. Mais, d'un côté, Démerville, effrayé de sa propre résolution, va s'en ouvrir à Barrère qui confie le secret à son ami le général Lannes. L'officier réformé va en parler à Bourrienne, secrétaire du premier consul, et c'est Bourrienne qui, par l'entremise de Fouché, fournit à l'officier réformé les hommes sûrs qu'il avait promis à Démerville; et le soir, à l'Opéra, les conspirateurs sont arrêtés par leurs complices, et cela avec si peu de mouvement, si peu de bruit, qu'on ne s'en aperçut pas dans la salle. Fouché aurait laissé tomber cette affaire, mais l'attentat du 3 nivôse survint; il y eut nécessité de faire des exemples. Ce complot du 3 nivôse, ou de la machine infernale, est bien connu; nous ne le citons ici que pour mémoire.

En 1801, un émigré français, à la suite de plusieurs conférences avec l'ambassadeur russe, le comte de Markoff, fit, dans l'espace de sept mois, trois fois le voyage de Saint-Pétersbourg. A son dernier séjour dans la capitale de la Russie, l'émigré fut arrêté; ses papiers furent examinés, et Alexandre prononça contre cet émissaire l'exil en Sibérie. La police française fit de vains efforts pour découvrir le mot de l'énigme; mais l'empereur avait une bonne mémoire, le nom de l'émigré lui était resté dans la tête; il en parla à Alexandre dans les conférences de Tilsitt. A son retour, il dit au duc d'Otrante : « L'empereur Alexandre m'a dit qu'il avait envoyé ce monsieur en Sibérie, pour avoir voulu se charger de m'assassiner. »

En 1808, un Polonais se faisant appeler comte Pagowski, fut arrêté à Paris; on trouva dans ses papiers la minute d'une lettre adressée de Hambourg à l'empereur de Russie; il offrait en termes formels et motivés d'attenter aux jours de Napoléon. On eut en 1811, contre lui, d'autres preuves de trahison et d'espionnage; il fut jugé et condamné par une commission militaire

En 1809, lors des conférences pour la paix avec l'Autriche, le négociateur de l'empereur François avertit Napoléon que des propositions très sérieuses d'attentat contre sa vie avaient été faites au cabinet autrichien. Napoléon ne vit dans cette ouverture qu'un moyen diplomatique; mais il ne tarda pas à avoir des preuves matérielles de ces dispositions hostiles. C'est l'Allemagne en effet qui a fourni les deux hommes par lesquels les jours de Napoléon furent le plus sérieusement menacés. L'exaspération fanatique ne s'est énergiquement montrée qu'en Allemagne dans un sens d'indépendance nationale. Lorsque les souverains allemands reconnurent l'impossibilité de résister aux armées françaises par les moyens ordinaires, ils s'adressèrent à leurs peuples, et comme dans tous les temps de dangers pour les monarchies, ils parlèrent de liberté. Voici un des manifestes de cette nouvelle croisade : « Saxons, Allemands, à partir de ce moment nos arbres généalogiques ne comptent plus pour rien. La régénération de l'Allemagne peut seule produire de nouvelles familles nobles. Entre nous, il n'y a plus d'autre distinction que celle du talent et de l'ardeur avec laquelle on défend la cause sacrée. La liberté ou la mort, tel est le cri des soldats de Frédéric Guillaume! »

Ces paroles furent puissantes sur les Allemands; Napoléon devint pour eux l'ennemi non plus de la patrie seulement, mais aussi de la liberté; la jeunesse, l'adolescence attachèrent toutes leurs idées de vengeance, de salut et de gloire, à la perte de Napoléon. Les écoles, les comptoirs et les cafés de la Prusse, n'exhalèrent plus que des idées de meurtre; il existait même, sous la forme de *Compagnie d'Arquebuse*, des réunions où l'on s'exerçait au tir, dans le but avoué de porter des coups plus assurés à l'ennemi de la patrie allemande.

Frédéric Stapps est la représentation animée de cette exaltation politique de la jeunesse allemande de toutes les classes. Il y avait autre chose chez le baron de La Sahla; Napoléon avait dit en 1806, à Berlin, dans un moment de colère : « Cette noblesse prussienne, je lui ferai mendier son pain. » Ce mot, comme un trait empoisonné, s'attacha au cœur d'un enfant de treize ans dont les parents étaient de hauts personnages en Prusse et en Saxe. Stapps, au contraire, fils d'un ministre luthérien, était en apprentissage à Erfurth, lorsqu'il conçut son projet. Sa physionomie, ses gestes, ses paroles, ses aveux, tout dénotait en lui le fanatisme politique mêlé aux idées religieuses. Stapps était âgé de dix-huit ans et neuf mois; sa physionomie était pleine de douceur et d'expression, son œil était remarquablement beau. Ces mots : *la paix de l'Allemagne et Dieu*, arrivaient continuellement sur ses lèvres. « Je sais, disait-il, que je subirai des tortures, et je m'y suis résigné d'avance. Encore cette nuit-ci, Dieu m'est apparu, écrivait-il à son père; c'était une figure semblable à la lune; la voix m'a dit : marche en avant; tu réussiras dans ton entreprise, mais tu périras. » On a dit que Stapps avait été affilié à une société secrète, et désigné par le sort pour assassiner Napoléon; nous ne le pensons pas; le genre de délire qui dominait ce malheureux jeune homme prend habituellement naissance dans la solitude. Il avait entendu les plaintes de tous ceux qui l'entouraient sur les malheurs de la guerre, mais n'avait reçu aucune excitation étrangère; son père même lui écrivait : « Reviens auprès de nous; ton esprit est malade. Reviens, trop cher et malheureux enfant; ne réserve pas une telle affliction à mes vieux jours. » Mais Stapps répondait : « J'ai fait à Dieu le serment solennel, sous peine de la damnation, de faire cette action. Après un tel serment, il n'est plus en mon pouvoir de reculer. »

On sait que Frédéric Stapps fut arrêté pendant la revue que passait l'empereur à Schœnbrunn; il fut condamné à mort. En présence de l'Allemagne travaillée par les sociétés secrètes, on crut devoir donner un exemple pour imposer aux prédicateurs d'assassinats. Stapps avait tout rêvé, le bonheur et la liberté de sa patrie; il avait aussi rêvé l'amour; parlant de la récompense qui l'attendait dans le ciel, il se servait de cette expression : *où je serai réuni à l'amie que mon cœur chérit*. Des renseignements minutieux ont été pris à Erfurth; on ne lui a jamais connu ni inclination, ni préférence pour aucune femme. Cette amie que son cœur chérissait était quelque être fantastique vu dans ses songes d'adolescence.

Dominique Ernest, baron de La Sahla, âgé de dix-huit ans, fut le second assassin que l'Allemagne nous envoya; sa haine contre l'empereur et les Français était vraiment inouïe; la seule vue d'un uniforme français le faisait entrer en fureur. Arrivé à Paris pour accomplir son fatal projet, La Sahla avait été devancé par un rapport venu d'Erfurth, sur les propos qu'il tenait ouvertement dans cette ville. Il fut arrêté le 8 février 1811. On le trouva muni de six paires de pistolets; cinq avaient été achetées à Paris; la sixième était un souvenir patriotique. C'étaient les pistolets d'arçon qu'avait le duc de Brunswick lorsqu'il fut tué par un maréchal-des-logis, à la bataille d'Iéna. La Sahla, interrogé sur ce qu'il voulait faire d'une aussi grande quantité d'armes chargées, balbutia quelques réponses évasives, et finit par avouer son dessein de tuer l'empereur. La mort de La Sahla n'était pas nécessaire comme celle de Stapps; on le laissa vivre en faveur de son âge et du désordre de ses idées; conduit au château de Vincennes, il y demeura trois

ans; l'entrée de ses compatriotes à Paris, en 1814, lui procura la liberté. En 1815, on le retrouva en France. Le jour où l'empereur devait ouvrir la session de la chambre des représentants, un jeune homme, descendant de voiture sur la place du Corps-Législatif, glissa en arrière et tomba; sa chute détermina l'explosion d'un paquet de poudre fulminante qu'il portait dans sa poche; ce jeune homme c'était La Sahla. Interrogé, il répondit avec beaucoup de netteté et de précision, niant avec énergie toute intention contre l'empereur. Un peu plus tard, et quand le danger fut passé, il se rétracta complètement et déclara n'être revenu en France que pour accomplir le projet qui lui avait déjà valu une longue captivité. Le baron de La Sahla est mort dans sa patrie.

LA MAISON ET LE PROPRIÉTAIRE.

Une neuve maison allait tomber à terre :
« Reste, reste debout ! » dit le propriétaire,
Qui la voit déjà se courber.
« Je pèche par la base, il me faut bien tomber. »

LA VIERGE A LA CEINTURE,

DE MURILLO.

L'École espagnole est, sans contredit, une des plus riches écoles de peinture : depuis le treizième siècle jusqu'au dix-neuvième, elle compte sept cents peintres. Parmi ces maîtres, trois seulement sont bien connus en France : Velasquez, Ribera et Murillo. Le musée espagnol du Louvre possède vingt-deux tableaux de Murillo; nous avons déjà fait connaître son *Assomption;* nous donnons aujourd'hui la *Vierge à la ceinture*, toile d'une naïveté vraiment touchante. La vierge tient sur ses genoux l'enfant Jésus. La mère est occupée à donner à l'enfant ces soins de propreté qui importunent si fort les marmots, et qui leur arrachent tant de cris et de pleurs; un ange, placé derrière le fauteuil maternel, joue du violon pour apaiser le bambin, sur la figure duquel l'artiste a su jeter une ravissante expression d'impatience enfantine, adoucie par la sensation agréable que paraît lui causer la mélodie qu'il entend. Cette vierge de Murillo est une des belles toiles que possède le musée espagnol du Louvre.



(La vierge à la ceinture, de Murillo.)

CHUTE DU CYDNUS, PRÈS TARSE.





CHUTE DU CYDNUS, PRÈS TARSE.

Le Cydnus, l'un des fleuves de l'ancienne Cilicie, sort du Mont-Taurus, traverse la ville de Tarse, et vers son embouchure il formait anciennement un port, à un mille de distance de cette opulente cité.

Tarse est bâtie à cinq lieues d'Anchiale, ville antique où l'on voyait le tombeau de Sardanapale, avec cette inscription : « Sardanapale a élevé Anchiale et Tarse en un jour. Va, passant, bois, mange et divertis-toi, car le reste n'est rien. » Cependant on a prétendu que Sardanapale n'était pas le fondateur de Tarse; plusieurs écrivains affirment qu'elle doit sa construction à Persée, roi de Macédoine, et mêlant des souvenirs mythologiques à l'histoire, ils disent que ce fut près de ses murailles que tomba Bellérophon et que le cheval Pégase perdit une de ses ailes. Du temps de Cyrus le jeune c'était une ville immense; elle prit un moment le nom de Juliopolis, en l'honneur de Jules César qui y séjourna lors de son expédition contre Pharnace. Favorisée par Auguste et par Adrien, elle devint la rivale d'Athènes et d'Alexandrie par sa magnificence et ses richesses.

On sait que Cléopâtre vint trouver Marc Antoine à Tarse, sur un vaisseau orné de dorures, dont les voiles étaient de pourpre et les rames garnies d'argent; on y avait dressé un pavillon de drap d'or, sous lequel parut la reine costumée en Vénus, et entourée des plus belles filles de sa cour, qui représentaient les Néréides et les Grâces. Ce furent tous les jours joyeuses fêtes, banquets et festins. Cléopâtre qui plaisantait beaucoup le triumvir sur la mesquinerie de ses repas, lui dit qu'en un seul souper elle voulait dépenser la valeur d'un million. On ne servit qu'un vase, dans lequel se trouvaient quelques gouttes de vinaigre; Cléopâtre y mit une perle estimée un million; dès qu'elle fut fondue, la reine l'avala.

Tarse moderne occupe à peine la quatrième partie de l'ancienne ville, et l'on ne trouve que fort peu de débris des monuments antiques qui la décoraient; elle est ceinte d'une muraille que l'on croit de l'époque du calife Aroun al Raschid, et défendue par un château bâti sous le règne de Bajazet. Les portes de la ville sont aujourd'hui très loin des maisons; celles-ci, séparées les unes des autres par des jardins et des vergers, n'ont en général qu'un étage; l'habitation du gouverneur est seule digne d'attention. Il y a plusieurs belles mosquées et une église arménienne qu'on dit avoir été construite par saint Paul qui était né à Tarse; mais, quoiqu'elle porte des marques d'une haute antiquité, cette opinion est mise en doute par beaucoup de voyageurs. Noble et grande figure que celle de saint Paul, l'apôtre des Gentils; il a écrit plus éloquemment, plus long-temps et beaucoup plus qu'aucun autre apôtre pour l'édification des peuples qu'il a visités ou instruits par lui-même et par ses nombreux disciples; cette prééminence l'a fait nommer par excellence l'*apôtre* en citant ses épîtres, lesquelles précédent, dans l'ordre canonique, celles de saint Pierre, de saint Jean et des autres compagnons du Christ.

Aucun monument, après l'évangile, n'a été plus commenté par toutes les communions chrétiennes que les épîtres de saint Paul, qui sont elles-mêmes le plus riche et le plus éloquent commentaire de l'Écriture. Nous ne pourrions donner une idée plus caractéristique de l'esprit de leur auteur qu'en rapportant ce qu'en témoigne saint Chrysostome qui l'avait tant étudié et qui le connaissait si bien : « Les discours de saint Paul, dit ce père de l'église, ne sont point préparés avec art; il n'assujettit pas l'évangile aux lois de la grammaire ou de la dialectique, mais il raisonne avec justesse en employant une vérité connue pour conduire à des conséquences inconnues. Il sait étendre ou resserrer son discours; adoucir, exciter ses mouvements; presser, encourager, captiver, étonner ses auditeurs à son gré. On peut dire qu'il possédait le fond, et en quelque sorte la moëlle de l'éloquence, et qu'il ne lui manquait que la force ou la superficie du langage. Accablé comme il était de travaux, et fatigué par les voyages, comment aurait-il trouvé le loisir de choisir, de ranger, de polir ses paroles? D'ailleurs, dans le langage humain, il ne trouvait point de terme qui pût exprimer la hauteur de ses pensées. Son grec n'est point pur; souvent la construction est hébraïque et la phrase n'est point achevée. Ses paroles partent du cœur. Saint Paul dictait rapidement suivant l'impétuosité de l'esprit divin qui l'animait; la lumière dont il était plein ne cherchait qu'à s'épancher et à se répandre au dehors. Ces traits, quoiqu'ils s'appliquent plus spécialement à ses épîtres aux Corinthiens où respire si vivement l'ardeur de la charité qui animait sa foi, conviennent généralement à tous les écrits de saint Paul, et se modifient selon le plus ou moins d'élévation et de profondeur dans les épîtres aux Romains et aux Galates, ou de tendresse et de bonté dans les lettres à Timothée et à Tite. Les épîtres de saint Paul, dans un style sans parure et sans art, mais simple et clair, fort et touchant, développent et renferment toute la religion des évangiles, ses mystères et sa morale. »

Dans la patrie de saint Paul, dans la ville de Tarse, et derrière l'église que l'apôtre, dit-on, fit construire, coule majestueusement le Cydnus; Alexandre, couvert de poussière et de sueur, voulut un jour se baigner dans ses eaux limpides, mais glacées, ce qui faillit lui coûter la vie; saisi d'une fièvre violente, ses soldats le crurent mort. Le médecin, Philippe, offrit de lui donner un remède dont l'effet serait infaillible. Dans ce moment arrivèrent des députés de Parménion qui annonçaient que Philippe, corrompu par l'argent et les promesses de Darius, devait l'empoisonner. Le médecin entra, porteur de son remède. Alexandre tint la lettre d'une main; de l'autre, il prit la potion et la but sans témoigner la moindre inquiétude; puis, il donna cette lettre à Philippe qui, la jetant sur le lit du monarque, s'écria : « Seigneur, votre guérison me justifiera bientôt; — J'en ai la certitude, répondit Alexandre, je suis sans crainte sur ma guérison et sur votre justification. » Au bout de trois jours, le prince reparut au milieu de ses guerriers.

Plus de quinze siècles après cet évènement, et le 10 juin 1190, un empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, se noyait dans le Cydnus. Frédéric Barberousse, l'un des plus grands princes qui aient occupé le trône d'Allemagne, après avoir éprouvé bien des désastres en Italie, voulut prendre la direction militaire de la troisième croisade qui fut prêchée contre Saladin : il partit avec son fils, le duc de Souabe, à

la tête d'une armée de plus de cent mille hommes. L'empereur grec, Isaac l'Ange, refusa de lui donner passage par ses états, et il fut obligé de se frayer une route à main armée, au travers de la Thrace ; il gagna deux batailles sur le Soudan d'Iconium, s'empara de de sa capitale, et vint périr dans le Cydnus. L'ambition excessive de Frédéric Barberousse était excusable, puisqu'elle n'avait pour but que de rendre à l'empire son antique splendeur : brave, actif, vigilant, ferme dans l'adversité, Barberousse avait de l'instruction plus qu'aucun souverain de son temps, et il l'employa à améliorer la condition de ses sujets. Il rendit héréditaires les grandes charges de la couronne que ses prédécesseurs faisaient exercer selon leur bon plaisir ; et on lui dut l'usage, suivi depuis en Italie, de ne jamais placer un juge dans le lieu de sa naissance.

LE JASEUR DE BOHÊME.

« Cette disposition à aimer, qui est une qualité si agréable pour les autres, est souvent sujette à de grands inconvénients pour celui qui en est doué ; elle suppose toujours en lui plus de douceur que de discernement, plus de simplicité que de prudence, plus de sensibilité que d'énergie, et le précipite dans des piéges que des êtres moins aimants et plus dominés par l'intérêt personnel, multiplient sous ses pas ; aussi, les jaseurs de Bohême passent-ils pour être des plus stupides. »

J'en demande pardon à qui de droit ; mais c'est Buffon qui l'a dit, et je ne pouvais commencer plus utilement cet article que par une citation dont il serait possible de tirer quelque bon parti dans plus d'une circonstance. Cependant, je pense que le grand écrivain aurait dû ajouter que la disposition à aimer n'est, chez le jaseur, une stupidité, que parce qu'il s'y abandonne sans discernement. Venons-en au fait.

Il y a vingt-cinq ans à peu près que je me promenais aux environs d'une ville du département de l'Ain, Pont-de-Veaux, lorsque mon oreille fut frappée d'un petit cri plaintif, zi-zi-ri, répété plusieurs fois dans un buisson voisin. J'y jetai aussitôt les yeux, et j'aperçus l'oiseau le plus joli et en même temps le plus singulier de tous ceux qu'on peut trouver en France. Il était un peu plus gros qu'une alouette ; son œil était vif et brillant, mais plein de douceur quoique rouge et se détachant au milieu d'une bande noire sur laquelle ses yeux sont placés ; ce noir s'étend sur la gorge et tout autour du bec. La couleur vineuse de sa tête, parée d'une belle huppe, de son cou, du dos et de la poitrine, et la couleur cendrée du croupion, étaient entourées d'un cadre émaillé de blanc, de jaune et de rouge, formé par les différentes taches des ailes et de la queue. Celle-ci est cendrée à son origine, noirâtre dans sa partie moyenne, et jaune à son extrémité ; les pennes des ailes étaient noirâtres, marquées de blanc et de jaune. Elles avaient un caractère extrêmement singulier, et qui seul suffit pour faire reconnaître cet oiseau parmi tous les autres ; ses pennes secondaires ont le bout de leur tige élargi en un disque ovale, lisse et rouge, absolument comme de la cire à cacheter.

Pour voir ce bel oiseau de plus près, je m'en approchai doucement, et en faisant le moins de bruit possible. Il était posé sur une branche de rosier sauvage, et s'occupait avec attention à en rechercher les baies rouges qu'il paraissait manger avec beaucoup de plaisir. Néanmoins il m'aperçut, se tourna de mon côté, me regarda pendant une minute, puis, me trouvant sans doute un air tout-à-fait inoffensif, il se remit très tranquillement à manger ses baies d'églantier. Déjà je tendais la main pour le saisir, lorsqu'il vola à six pas de là sur un autre rosier, sans paraître effarouché ; je le suivis dans l'espérance de m'en emparer, mais il revint sur le premier arbrisseau dans le moment où je croyais le saisir. Vingt fois nous recommençâmes la même manœuvre, vingt fois ma main fut presque sur son dos, et vingt fois il m'échappa de même sans montrer plus de frayeur, ni même plus de mauvaise humeur la dernière fois que la première ; il semblait que ce jeu lui était parfaitement indifférent.

Le désir de le posséder me fit naître une idée ; je coupai une branche de saule longue et légère, avec un morceau de fil que j'attachai au bout, je formai un nœud coulant, et, m'approchant de lui avec encore plus de précaution que la première fois, je tâchai de lui passer le nœud autour du cou. Quand il vit le bout mince de ma baguette s'approcher à deux ou trois pouces de sa tête, il cessa de manger, et regarda ce que je faisais avec beaucoup d'attention, mais sans témoigner plus d'inquiétude. Enfin, mon nœud coulant le saisit par le cou, et je m'emparai de ma proie. Sans m'en douter, j'avais employé pour le prendre le même moyen dont se servent les enfants, en Allemagne, pour prendre non-seulement des jaseurs de Bohême, car mon oiseau en était un, mais encore plusieurs autres espèces peu farouches. Quelquefois ils substituent au nœud coulant de crin ou de fil ciré, un gluau ordinaire fixé dans une entaille légère au bout de la baguette, qui termine une canne à pêche, de douze à quinze pieds de longueur. J'ai vu jusqu'à des merles se laisser aisément prendre par cette méthode aussi singulière qu'amusante.

Le jaseur de Bohême (*ampelis garrulus*, Lin.), se trouve très rarement en France, et il paraît que les individus que l'on y rencontre à de longs intervalles, et presque toujours solitaires, sont de jeunes oiseaux qui ont perdu la bande à laquelle ils appartenaient, et qui se sont égarés. Dire de quel pays est cet oiseau, ne serait pas chose facile, malgré le nom qu'il porte. On a probablement cru en Autriche qu'il venait de la Bohême, parce qu'on le voit arriver de ce côté-là ; mais en Bohême on serait tout aussi fondé à le regarder comme de la Saxe, et en Saxe comme un oiseau du Danemarck ou des autres pays que baigne la mer Baltique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ignore encore où il niche.

Quoiqu'il en soit, en Prusse, en Italie, et dans tous les pays que je viens de citer, on voit arriver les jaseurs en automne, en bandes si nombreuses, « qu'ils en cachent quelquefois le soleil, dit Buffon, » sans doute avec un peu d'exagération. Mais il s'en faut beaucoup que ces émigrations soient régulièrement périodiques ; quelquefois ces oiseaux ne paraissent que tous les cinq ou sept ans, sans qu'on puisse en assigner une cause plausible. Pendant leur voyage ils se nourrissent de baies molles, et ils paraissent préférer celles du raisin, du troène, des rosiers, du genévrier, etc. ; ils mangent

également des pommes, des sorbes, des figues, et en général tous les fruits charnus et fondants.

J'en reviens à ma chasse, mon jaseur, quand il se sentit pris, fit deux ou trois efforts pour se dégager de mes mains, puis, voyant qu'ils étaient inutiles, il prit fort bien son parti, et sembla ne plus penser du tout à sa liberté. Je le portai dans un jardin où se trouvaient des dames, qui, après l'avoir admiré et caressé quelques instants, me prièrent de lui rendre la liberté, ce que je fis. Je le plaçai en conséquence sur une branche de rosier où se trouvaient plusieurs fruits, et nous nous éloignâmes. Mais l'animal, au lieu de prendre son vol, se mit à manger les baies de l'arbrisseau, et une heure après, quand nous revînmes dans le jardin, il n'avait pas changé de place; il se laissa prendre à la main sans difficulté, et je l'emportai chez moi. Je le plaçai en dehors de ma croisée, sur un bâton qui avait servi à un perroquet, et, quoiqu'il fût parfaitement libre de s'envoler, il y resta quatre jours sans changer de place, sans presque remuer. Il est vrai que je le nourrissais très abondamment, car il était extrêmement vorace, et avalait indistinctement tout ce que je lui donnais : pain, pomme de terre cuite, viande et fruits.

Le cinquième jour je ne lui donnai plus rien; il attendit patiemment jusqu'au soir sans sortir de dessus son juchoir, mais le lendemain matin je ne le trouvai plus. Sans doute que, poussé par la faim, il avait pris le parti d'aller chercher sa nourriture dans les bois. Je remarquai que le bruit ne l'effarouchait en aucune manière, et j'avais beau crier, frapper dans mes mains, il restait constamment impassible et occupé à manger. J'ai vu, depuis, plusieurs chasseurs qui ont pris des jaseurs en Allemagne, et tous se sont accordés à me dire que cet oiseau stupide, toujours prêt à donner



(Le jaseur de Bohême.)

dans tous les piéges qu'on lui tend, se conduit constamment dans des circonstances semblables, comme avait fait le mien. Or, comme on ne sait rien des mœurs de cet oiseau, j'ai cru devoir donner dans tous ces détails, comme chose neuve, dont on peut déduire des conséquences, ce que le hasard m'a mis à même d'en apprendre.

Si l'on s'en rapporte à Buffon, les jaseurs ont beaucoup d'affection les uns pour les autres, indépendamment des sexes, et c'est dans cette amitié désintéressée qu'il a été chercher, comme on l'a vu au commencement de cet article, une preuve de leur stupidité. Je ne suis pas de l'avis de Buffon, et jamais je ne regarderai une honnête affection comme une preuve de bêtise. BOITARD.

———

MOYEN D'AUGMENTER LA RÉCOLTE DES POMMES DE TERRE.

L'année dernière, à l'époque où l'on récolte des pommes de terre, je me promenais dans les champs plantés de ce tubercule ; je m'aperçus que, sur quelques pieds que j'avais marqués çà et là, et dont j'avais coupé les fleurs au fur et à mesure qu'elles se montraient, le nombre de tubercules qu'on y recueillait était beaucoup plus considérable que sur ceux où la soustraction des fleurs n'avait pas eu lieu. De sérieuses réflexions que j'avais faites sur la végétation, m'avaient fait présumer que cela devait être ainsi. Le but de la nature, m'étais-je dit, n'est autre que la reproduction : si je supprime les fleurs, et, par conséquent les graines, je dois forcer la sève à descendre sur les

racines, et, par là, augmenter les tubercules, soit en grosseur, soit en nombre.

Cette première réussite m'engagea à faire une expérience plus concluante sur un champ assez vaste, continuellement sous mes yeux. Je fis planter ce champ avec soin de pommes de terre d'une même variété ; longue, de moyenne grosseur, peau rougeâtre, et intérieurement jaunâtre. J'en surveillai la végétation. Mon but, en plantant la même variété de ce tubercule exclusivement à toute autre, était d'obtenir une végétation semblable dans tous les plans, afin que mon expérience fût plus concluante.

La végétation fut belle ; les tiges atteignirent au moins un mètre de hauteur, et, lorsque les fleurs parurent, j'eus soin de les enlever toutes en coupant les tiges à trois ou quatre pouces au-dessous, en laissant dans chaque rang, çà et là, deux pieds de pommes de terre, sur lesquels je ne fis aucune soustraction, afin d'observer la différence des produits lors de la récolte.

Dans les premiers jours du mois d'octobre, je m'aperçus que les tiges et les feuilles des plantes qui n'avaient pas porté de fleurs, étaient vigoureuses et d'un vert intense, tandis que les autres étaient toutes jaunâtres dans un état de dépérissement ; leur fruit était presqu'en maturité. Je fis faire la récolte dans les derniers jours du mois. Voici les résultats que j'ai obtenus :

1° Chaque pied qui n'avait pas porté de fleurs fournit une corbeille pleine de tubercules d'une belle grosseur ; le poids moyen de la corbeille était de quinze kilogrammes (30 livres), et l'on ne trouva au pied que très peu de petits tubercules.

2° Chaque pied auquel j'avais laissé les fleurs et les fruits, ne donna qu'un petit nombre de tubercules d'une moyenne grosseur, et une infinité de petits tubercules de la grosseur, depuis une noisette jusqu'à celle d'une noix ordinaire. Le poids de la récolte de chacun des pieds, en y joignant même les petits tubercules, n'atteignait pas, terme moyen, deux kilogrammes (4 livres).

Il est, par conséquent, incontestable que la soustraction des fleurs, pendant la végétation des pommes de terre, augmente considérablement la récolte des tubercules. L'expérience que je viens de rapporter a été répétée deux années de suite, et faite avec tous les soins possibles, L. S. Lenormand.

(*Gazette Agricole et Vétérinaire*).

LA LICORNE.

Cet animal, semblable à l'âne ou au cheval, et portant une corne sur le front, existe-t-il, ou faut-il le ranger au nombre des animaux fabuleux ? Quelques naturalistes prétendent qu'il ne peut exister, attendu que le milieu du front, chez les quadrupèdes, présente la suture des deux os frontaux, et ne peut être la base d'une corne. Cependant, un des derniers voyageurs en Abyssinie, M. de Katte, rend de nouveau vraisemblable l'existence d'un animal unicorne, et semblable à un cheval. « Dans l'armée d'Ubie, dit-il, il y avait des hommes de toutes les provinces du pays, la plupart étaient pourtant comme Ubie même, de la Simie. Or, tous m'assurèrent que la licorne existe réellement dans les vallées désertes de la dernière de ces provinces. A la vérité, leurs assertions ne s'accordaient pas entièrement ; ainsi, tandis que les uns disaient avoir vu la licorne en Simie, d'autres qui étaient du même pays ne savaient pas positivement si l'animal habitait leurs contrées, mais ils avaient ouï raconter qu'il se trouvait dans les montagnes de Naréa ; les premiers en firent une description assez semblable à celle qu'en donne Pline le naturaliste. Ils assuraient que l'animal a la hauteur d'un grand âne, mais que sa forme est celle du cheval ; qu'il a le poil gris, et qu'il porte une grande corne au front. Ils ne pouvaient dire si l'animal était carnassier ou herbivore ; ils trouvaient beaucoup de ressemblance entre une licorne et la figure du cheval unicorne, sur les armoiries de la Grande-Bretagne. Je leur montrai une image représentant un rhinocéros ; ils s'écrièrent que ce n'était point cet animal-là, mais un autre ; ils ajoutèrent que la licorne s'effarouche aisément, et qu'il est difficile d'en approcher. D'autres soutinrent que la licorne habitait en troupes les parties méridionales de l'Abyssinie, et qu'elle y faisait quelquefois des ravages dans les campagnes. »

Quoique les assertions des Abyssins ne méritent pas toujours grande croyance, M. de Katte croit pourtant que, dans le cas dont il s'agit, rien n'empêche d'admettre qu'ils disent vrai. Il n'ont aucun intérêt d'affirmer un fait indifférent. Le voyageur allemand pense donc que la licorne vit dans les montagnes désertes et peu accessibles de l'Abyssinie méridionale, et que l'offre de quelques milliers de francs suffirait pour mettre toute une province de l'Abyssinie en mouvement, à la recherche d'un animal de cette espèce.

LA GÉORGIE.

S'il est une nation dédaignée par les historiens, c'est incontestablement la nation géorgienne ; on ne rencontre aucun écrit sur son antiquité, sur ses mœurs, sur son esprit, sur la tendance de sa civilisation ; étude qui n'est cependant pas dénuée de tout intérêt dans un moment où l'Europe entière a le regard fixé sur l'Orient.

Ce peuple, qui depuis si long-temps a conservé son indépendance au milieu de voisins qui le menaçaient sans cesse d'un anéantissement complet, qui a gardé sa religion au milieu des infidèles, qui a sa langue, ses lois écrites, n'est pas en possession d'une histoire dans le sens des nations civilisées ; car peut-on donner ce nom à un recueil de traditions fabuleuses sur son origine, à une série de noms de souverains, à une longue énumération de guerres malheureuses ? Le manque de renseignements historiques sur ce pays ne doit pas surprendre ; c'est la suite naturelle de la position dans laquelle se trouva constamment la Géorgie, entourée de voisins qui n'ont jamais cessé de l'opprimer. Jusqu'à la fin du treizième siècle, l'histoire de la Géorgie ne présente qu'une suite d'erreurs politiques de ses souverains et des calamités du peuple ; l'industrie, le commerce et le bien-être général ne pouvaient se développer sous une oppression continuelle ; les effervescences intestines, les perfidies, les meurtres, les chutes de rois de leur trône, l'anarchie, la guerre civile, ne discontinuèrent point ; les nations

étrangères, comme les Grecs, les Turcs, les Perses, envahissaient tour à tour la Géorgie, la dévastaient et la surchargeaient de contributions.

Entre les années 1120 et 1220, à l'époque où les mahométans luttaient contre les croisés, la Géorgie s'émancipa de l'état de sujétion dans lequel elle était tenue, et obtint des succès dans les guerres; elle remporta des victoires sur les Curdes et les Persans; mais ce ne furent que des incursions qui ne pouvaient apporter d'avantages véritables; ses ennemis lui rendaient la pareille. Les succès passagers de la Géorgie eurent lieu surtout sous le gouvernement de la reine Tamara. Parmi le grand nombre de souverains, le seul nom de Tamara brille dans l'histoire de la Géorgie; il paraît que cette reine comprit le secret de l'art de gouverner, qu'elle fut aimée de son peuple et estimée de ses voisins. Malgré la disproportion des forces de la Géorgie avec celles des deux puissances voisines, la Perse et la Turquie, ce petit état ne tomba jamais sous leur domination absolue, quoique souvent il se soit trouvé dans leur dépendance. Un puissant attachement à la religion, un amour pour le pays natal, un esprit inébranlable, la détermination et le courage sont les qualités élevées communes aux Géorgiens, à l'aide desquelles ils ont sauvé leur patrie d'une ruine certaine. Les ravages des ennemis, les dévastations, l'enlèvement des habitants, les précipitaient dans toutes sortes de malheurs; mais, à côté de cette suite de circonstances funestes, la nation ne perdait point son énergie; au milieu de tant de vicissitudes, sa force morale ne déclinait point.

La Perse et la Turquie s'efforcèrent constamment d'assujettir ce pays, objet de leur convoitise; il fut même la cause de terribles guerres entre ces deux puissances. Mais ni les Perses ni les Turcs ne pouvaient y affermir leur domination, parce que leur caractère national les rendait incapables de consolider leurs conquêtes. En parlant du caractère, des mœurs et des habitudes des Géorgiens, il ne faut pas confondre les habitants de Tiflis avec ceux du restant de la Géorgie. Les invasions des divers peuples avaient pour but principal l'occupation de Tiflis, capitale de la Géorgie; il s'ensuivit que l'empreinte de leur influence y resta plus forte.

A cause de l'état oppressif et humiliant de ce pays durant plusieurs siècles, on aperçoit parmi la majeure partie des habitants de Tiflis un penchant à la fourberie, au mensonge, à la flatterie, à la méfiance, à la fausseté; en un mot, à tout ce qui constitue un caractère dégradé et faible. En étudiant leur caractère moral, on voit avec regret la corruption de leurs mœurs parvenue au plus haut degré; l'hypocrisie, la fraude, l'avidité, transpirent partout : la légèreté et la gaieté dans les amusements, le courage et l'intrépidité dans les combats poussés jusqu'à la témérité, l'étourderie et l'inconstance dans les entreprises, la précipitation et la violence pour atteindre le but, et à côté d'une grande dévotion qui s'arrête aux pratiques extérieures, la violation perpétuelle des serments; tout cela leur est familier. Ils oublient les bienfaits qu'ils ont reçus, et sont toujours à même de trouver une excuse à leur conduite; ils sont méfiants et ont une mauvaise opinion des autres; passionnés pour le vin, pour le désordre, ils sont adonnés au jeu et à la paresse. Sobres dans la nourriture, modérés dans les ornements de luxe, ils n'ont aucune inclination pour s'occuper des arts et des sciences qui demandent un travail continu.

Tel est le tableau des mœurs et des habitudes des habitants de la ville de Tiflis. Il n'est pas consolant; mais c'est ainsi que l'ont tracé les voyageurs, et de récentes observations le confirment de point en point. Une longue habitude a converti en mœurs ces défauts de caractère; les tristes exemples des parents ont perverti la nouvelle génération. L'influence étrangère a tellement dénaturé les habitants de Tiflis, ils ont emprunté tant de mauvais traits à d'autres nations, qu'ils forment pour ainsi dire un autre peuple que le peuple géorgien.

Dans l'introduction de la collection des lois géorgiennes, le roi Waktang s'exprime ainsi : « La Géorgie est une contrée comblée de tous les bienfaits du ciel; mais, à cause de l'inconstance des temps et du changement des circonstances, chacun a jugé et délibéré suivant quelque influence : les uns eu égard aux liens de famille et d'amitié, les autres par poltronnerie, d'autres dans l'absence de la crainte de Dieu, et quelques-uns par corruption. » Après cela viennent les devoirs du monarque et ceux des juges; la loi établit trois modes pour savoir la vérité : 1° par le fer rougi; 2° par l'eau bouillante; 3° par le duel.

Par le fer rougi. On place sur la main de l'accusé une feuille de papier, et sur le papier on met le fer rougi; si, après avoir fait trois pas, et si, après avoir retiré le fer, la main ne présente point de brûlure, il est déclaré innocent. Cette mesure n'est employée que par suite des accusations de trahison, de pillage d'église et d'adultère.

Par l'eau bouillante. On met dans un vase plein d'eau, placé sur le feu, la petite croix portée ordinairement sur la poitrine; dès que l'eau commence à entrer en ébullition, on ôte le vase de dessus le feu, et l'accusé doit, au nom de Dieu, retirer la croix; après quoi on plonge sa main dans un petit sac, qu'on lie avec soin et qu'on cachette; si, le troisième jour, la main ne présente aucune marque de brûlure, l'accusé est reconnu innocent.

Par le duel. Le dénonciateur et l'accusé prient Dieu pendant quarante jours, après quoi on suspend à leurs cous ou à leurs lances des bouts de papier contenant de courtes prières. Après s'être armés, ils entrent en lice, ayant à leurs côtés des seconds qui sont armés de boucliers et de fouets. Le combat, qui a lieu en la présence du roi, se prolonge jusqu'à ce qu'un d'eux soit démonté; après quoi les seconds l'amènent comme reconnu coupable devant le roi, qui en fait ce que bon lui semble. Les armes du vaincu sont données au vainqueur, et son cheval aux seconds de ce dernier.

Les chroniqueurs arméniens attribuent la fondation de Tiflis aux gouverneurs persans de la Géorgie, qui venaient prendre les eaux aux sources thermales. Les indigènes, encouragés par les vues d'un petit trafic qui s'y faisait durant le séjour des gouverneurs, se fixaient peu à peu à Tiflis. Le village primitif était situé sur la rive droite du Kour, à l'endroit qui porte aujourd'hui le nom des *Portes des Bains*, et où, près des sources minérales, les bains sont construits. Sur la rive gauche du fleuve s'étend une plaine que les anciens auteurs appellent *Paëdogozan*, c'est-à-dire construction en bois, à cause d'un fort en bois qui autrefois se trou-

vait de ce côté. Le fort en pierres, dont les ruines sont encore visibles, fut bâti au dixième siècle par le premier roi titulaire de Géorgie. Quant aux débris des remparts et des tours qu'on aperçoit du côté méridional de Tiflis, ils sont les restes d'un fort construit par les Turcs; les passages souterrains creusés dans le roc attestent la position difficile dans laquelle plus d'une fois les maîtres de Tiflis se sont trouvés, à cause des invasions des peuplades hostiles qui les entouraient. Lorsque les ruines du rempart qui occupe le sommet de la montagne seront démolies par le temps, il ne restera pas un seul vestige des fortifications de la ville asiatique.

Quoique l'esprit militaire des Géorgiens soit affaibli de nos jours, cependant leur genre de vie, leurs coutumes, leurs jeux et leurs amusements portent encore l'empreinte des temps rigides du moyen-âge, alors que le fer remplaçait la loi, et que le sang de la victime se payait au prix d'argent. L'amour des anciens exercices guerriers s'est conservé parmi les nobles de la génération actuelle. Le jour des grandes fêtes, les meilleurs cavaliers, vêtus de beaux et riches habillements, se rassemblent sur le terrain des courses, montés sur des chevaux magnifiquement équipés. Après s'être divisés en deux parties adverses, les cavaliers commencent par lancer de petits javelots, et ils exécutent des manœuvres avec une grâce toute particulière, une adresse et une facilité incroyables. La hardiesse des mouvements du cavalier sur un cheval tient vraiment du prodige; ces jeux rappellent aux Asiatiques les jours passés, lorsqu'ils avaient à lutter contre l'invasion.

En général, les repas, les danses, les chants et la musique sont bruyants dans la Géorgie; la danse des hommes n'est pas belle; ils dansent habituellement quand ils sont de bonne humeur, après que la coupe a circulé; cette danse a lieu dans les jardins où ils se réunissent pour les amusements. Du reste, chez eux, comme chez tous les habitants des climats chauds, les travaux, les assemblées délibérantes et les jeux, tout se fait en plein air. Mais la danse des femmes a quelque chose d'attrayant; on sait combien la beauté des Géorgiennes est célèbre; aux époques d'asservissement, elles servaient en quelque sorte de contribution de guerre, et les vainqueurs en peuplaient leurs sérails et leurs harems. A Tiflis, pendant la fraîcheur du soir, les Géorgiennes s'assoient sur les terrasses de leurs maisons, couvertes de tapis; elles frappent dans leurs mains ou sur de larges tambours; une des jeunes filles admirablement vêtue, avec un voile de gaze flottant, exprime par une pantomime touchante les douces rêveries de son âme. Les jours de fête, on aperçoit sur beaucoup de maisons ces belles danseuses; la grâce, la légèreté et l'expression de leurs mouvements présentent, à la faible lumière de la lune, quelque chose d'enchanteur. La musique et les chants de ce pays choquent avec raison les oreilles européennes; les instruments mélodieux ne peuvent attirer l'attention des Géorgiens; ils aiment le bruit de la grosse caisse, des tambours, des cymbales.

Leur génie musical se laisse voir dans la nature de leurs instruments, qui consistent en une cornemuse et une espèce de luth à cordes métalliques. Après avoir gonflé le sac de sa cornemuse, le musicien chante en touchant deux chalumeaux qui sont attachés au sac. Les sujets des chants consistent en panégyriques d'un héros quelconque des temps célèbres, historique ou fabuleux; quelquefois c'est une improvisation en l'honneur de l'assemblée. Le son aigu de la cornemuse et le chant monotone de l'improvisateur forment la plus triste, la plus détestable harmonie.



Femme géorgienne,

TOURS PENCHEES DE BOLOGNE.



ITALIE. — BOLOGNE.

Bologne, la docte Bologne, *tutta involta nei travagli* (tout enveloppée dans le travail), ainsi que disent les Italiens, peut encore être regardée à juste titre comme une des plus illustres cités de l'Italie ; quoique depuis long-temps elle ait cessé d'être le siége d'un gouvernement, qu'elle n'ait jamais été résidence de cour, elle est au niveau de la civilisation des premières capitales ; la science est sa dignité, et l'on sent toujours dans ses mœurs, son esprit et ses opinions, quelque chose de sa vieille devise *libertas*. L'université de Bologne, on le sait, est une des plus anciennes et des plus célèbres écoles scientifiques de l'Italie ; dans la cour du bâtiment, on a élevé des statues à plusieurs professeurs d'un mérite éminent, tels que Galvain, Monti ; mais Bologne a oublié de reproduire là un grand nombre de ses maîtres ; à côté de Laura Brassi, de Gozzadini et de Clotilde Tambroni, ces trois femmes qui professèrent, à Bologne, le droit, la philosophie et la langue grecque, pourquoi n'admiret-on pas les traits de Novella d'Andrea, fille d'un canoniste du quatorzième siècle, si savante, qu'elle servait de suppléant à son père, et si jolie, qu'afin de ne pas causer de distractions aux étudiants, elle se couvrait le visage d'un masque en velours rose, s'il faut en croire Christine de Pisan.

L'église Sainte-Pétrone est en grande vénération parmi les Bolonais ; élevée du temps de la liberté bolonaise, à la fin du quatorzième siècle, cette église est un monument de la magnificence religieuse des républiques du moyen-âge, et une preuve de la dignité, de l'importance de leurs artistes ; l'architecte Vincenzi, qui fit construire Sainte-Pétrone, était ambassadeur à Venise. Les beautés de l'art brillent sur la façade de ce monument ; les sybilles des portes, sculptées par le Tribolo, le compagnon de Benvenuto Cellini, ont la pureté et l'élégance des sybilles de Raphaël ; les salles du presbytère méritent d'être visitées ; sur la porte intérieure est le buste du comte Pepoli, un des premiers et bons ouvrages de Properzia Rossi. Les ouvrages de cette femme infortunée excitent encore plus d'intérêt quand on se rappelle sa touchante histoire ; elle mourut d'amour au moment même où le pape, sur le bruit de sa gloire, l'envoyait chercher et voulait l'emmener à Rome, après avoir couronné Charles-Quint. Ces salles offrent encore seize dessins originaux des plans proposés par de célèbres architectes pour l'achèvement de la façade de l'église, collection précieuse qu'il serait intéressant pour l'art de voir publier. La façade de Sainte-Pétrone, qui a inspiré de si merveilleux projets ; s'exécutera peut-être un jour ; son achèvement serait une des plus nationales constructions de ce malheureux pays.

A l'entrée de l'église Sainte-Marie *della vita*, on éprouve diverses impressions ; dans une brillante chapelle sont déposés les ossements du bienheureux Bonaparte, transportés là au commencement du dix-huitième siècle, de l'église voisine de Saint-Égilio. Le tableau qui représente saint Jérôme et le même Bonaparte, est un ouvrage estimé de Milani. Il est permis de s'étonner à l'apparition dans un tel lieu de ce nom éclatant et redoutable, qui semble bien plus appartenir aux annales du faste et de la gloire qu'à la modeste légende des saints. La relique du bienheureux Bonaparte repose sur un riche autel, plus doux, plus léger pour elle que le rocher stérile qui cache la dépouille de Napoléon. Au grand autel, et dans le tabernacle, se trouve un médaillon de Louis XIV, garni de diamants ; il est même exposé les jours de grandes fêtes de la Vierge, probablement à cause de sa richesse. Ce médaillon est un legs du comte Malvasia qui l'avait reçu de Louis XIV auquel il avait dédié un ouvrage. Lebrun qui avait reçu du même Malvasia, son *guide de Bologne*, lui fit présent de la collection des batailles d'Alexandre. Le nom de Bonaparte et le portrait de Louis XIV, rappellent à Sainte-Marie *della vita* les temps de la puissance et des conquêtes de la France.

Bologne conserve à peine quelques ruines de l'ancienne maison commune de la république, siége d'un état libre et puissant, qui résista aux empereurs, et ne périt que par les proscriptions continuelles de ses concitoyens, et l'appel de l'étranger. Le palais du Podestat fut autrefois la demeure du roi Enzius ; beau, jeune et brave, aimé dans les fers par une tendre Bolonaise, qui, sous divers déguisements, venait le visiter, Enzius est encore populaire à Bologne. On sait que le roi Enzius, fils de l'Empereur Frédéric, devint captif des Bolonais, et qu'on ne put jamais s'entendre pour le rendre à la liberté ; l'infortuné prince mourut à Bologne, après vingt-cinq ans de privations et de souffrances. On compte plusieurs magnifiques palais à Bologne ; le plus splendide est le palais Ranuzzi, maintenant Bacciocchi. Le propriétaire actuel s'est appelé, sous l'empire, le prince Félix ; il fut une espèce de souverain. Le nom du palais Gozzadini rappelle une femme célèbre dans l'histoire de l'université de Bologne. « J'ai vainement recherché sous les portiques, dit M. Valery, le pupître ou petite tribune indiqué par Ginguené, où ce docteur en droit aurait professé devant dix mille écoliers. Quoique la sténographie ait donné de nos jours de plus nombreux disciples à quelques-uns de nos professeurs, je crois qu'on fera bien de s'en tenir à l'opinion prudente de Tiraboschi sur Gozzadini, lorsqu'il remarque que l'université de Bologne est trop riche de faits glorieux et authentiques, pour qu'il soit nécessaire de lui en prêter de faux ou d'incertains. »

L'ancien bibliothécaire de Bologne était M. Mezzofanti, tout récemment promu au cardinalat. M. Mezzofanti est célèbre en Europe par sa vaste connaissance des langues ; il en sait, y compris les dialectes, jusqu'à trente-deux. Une telle érudition tient véritablement du prodige, car M. Mezzofanti n'est jamais sorti de Bologne ; philologue, orientaliste distingué, il entend même divers patois. On trouve dans les pensées détachées de lord Byron, les traits suivants sur M. Mezzofanti : « Je ne me rappelle pas un seul des littérateurs étrangers que j'eusse souhaité revoir, excepté peut-être Mezzofanti qui est un prodige de langage, Briarée des parties du discours, polyglotte ambulant, qui aurait dû vivre au temps de la tour de Babel, comme interprète universel ; véritable merveille, et sans prétentions encore ! Je l'ai tâté sur toutes les langues desquelles je savais seulement un juron ou adjuration des Dieux, contre postillons, forbans, bateliers, matelots, pilotes, gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux, maîtres de poste, chevaux de poste, maisons de poste, toute chose de poste ! Mezzofanti m'a confondu dans mon propre idiome. »

De toutes les expéditions de tours, de dômes, de clochers et de phares, qu'un voyageur qui a de la conscience et des jambes doit accomplir ; une des plus rudes est celle de la tour des *Asinelli*, à Bologne, tant l'escalier en colimaçon, espèce de longue échelle, est peu praticable. Cette tour, la plus haute de l'Italie, est placée au centre même de Bologne ; elle sert quelquefois à des observations astronomiques ; de son sommet, la vue est agréable ; ce n'est ni l'immensité de la vue du dôme de Milan, ni l'horizon merveilleux du clocher de Saint-Marc, mais la plaine est fertile et cultivée, et les Appennins, de ce côté, au lieu de leurs sommets arides, n'offrent qu'une suite de collines riantes. La tour penchée, voisine de la tour des *Asinelli*, est moins élevée. Nommée la *Garisenda*, elle a fourni l'une de ces innombrables et pittoresques images du Dante, quand il compare le géant qui se baisse pour saisir son guide et lui, à cette tour, si on la considère lorsque les nuages fuient au-dessus de ses créneaux. L'inclination de la *Garisenda* n'est point un effet de l'art, mais de l'affaissement subit du sol ; il est surprenant qu'elle ait résisté à plus de quinze tremblements de terre ; elle paraît désormais inébranlable et indestructible, comme les tours penchées de Pise ou de Saragosse (1).

LE GRAND MANCHOT.

Pour l'homme qui sait observer, il n'existe dans la nature ni classe, ni genre (ni peut-être même d'espèce), tellement tranchés, qu'on ne puisse passer de division en division, dans les classifications d'histoire naturelle, par des nuances et des gradations presque insensibles. Quelquefois aussi, par des transitions aussi brusques qu'inattendues, la nature se plaît à rapprocher les classes les plus éloignées. C'est ainsi qu'elle fait faire des œufs à un mammifère, l'ornithorinque ; qu'elle couvre le corps d'un oiseau de poils au lieu de plumes, le casoar ; qu'elle donne des ailes à un lézard, la dragonne ; à des quadrupèdes, les chauves-souris ; des ouïes et des poumons au protée, qui, grâce à ces deux organes, n'est réellement ni poisson ni reptiles mais un composé des deux, etc.

L'oiseau dont nous avons à nous occuper ici offre un exemple de ces singulières anomalies. Le grand manchot (*aptenodytes patagonica*, Cuv.) est un oiseau qui n'a point d'ailes, mais des nageoires ; ses pieds ont la plus grande analogie avec ceux des mammifères, et cependant il ne peut pas plus marcher que voler. Son organisation le condamne à ne vivre ni dans l'air, ni sur la terre, mais dans l'eau, à la manière des poissons.

Le grand manchot habite les mers antarctiques ; on le trouve dans le détroit de Magellan, aux îles Falkland, dans beaucoup d'autres lieux de la mer du Sud, et même à la Nouvelle-Hollande ; il est de la taille d'une oie, et atteint souvent jusqu'à quatre pieds de longueur. Les ailes sont remplacées par des nageoires longues et larges, plates, membraneuses, recouvertes d'écailles formées par des plumes avortées ; ses pieds, plus en arrière que dans aucun autre oiseau, ne peuvent le soutenir qu'en s'appuyant sur le tarse jusqu'au talon, et ce tarse est élargi comme la plante du pied d'un quadrupède plantigrade ; on trouve dans son intérieur trois os soudés ensemble par leurs extrémités. Il a un petit pouce dirigé en dedans, et ses trois doigts antérieurs sont unis par une membrane. Son bec est noir, jaunâtre à l'extrémité, grêle, long, pointu ; la mandibule supérieure est un peu arquée vers le bout, couverte de plumes jusqu'au tiers de sa longueur, où est la narine, et d'où part un sillon qui s'étend jusqu'au bout. La tête, le dessus du cou et la gorge sont d'un brun noir ; une bande jaune citron et bordée de noir passe derrière les oreilles, sous les yeux, et s'étend sur les côtés du cou. Le dos est d'un gris ardoisé, et tout le dessous du corps blanc.

Quand cet animal veut sortir de l'eau, ce qui ne lui arrive que pour pondre, il est obligé de ramper sur le ventre en s'aidant de ses nageoires, ou de se tenir debout dans une position tout-à-fait verticale, parce que ses jambes sont cachées sous la peau jusqu'au talon, et que ses pieds sortent directement du corps, de chaque côté du croupion. Néanmoins, quand il veut aller un peu loin pour ramasser les herbes sèches dont il compose son nid, il faut bien qu'il prenne cette attitude, quoique fort gênante. Alors il étend ses longues nageoires de chaque côté comme un balancier, et il avance à petits pas et en vacillant, comme un enfant qui ne sait pas encore marcher. Quand il est surpris par les chasseurs dans ce moment, et qu'il se trouve un peu éloigné de l'eau, il lui est impossible de leur échapper par la fuite, et on l'assomme aisément à coups de bâton, si mieux on n'aime le prendre vivant. Il faut, dans ce cas, l'aborder avec de certaines précautions ; car il se défend avec courage, et son bec redoutable manque rarement d'enlever la pièce qu'il a saisie. Mais cette lutte ne dure pas long-temps ; car, dès qu'il manque son coup en frappant avec le bec, il perd l'équilibre, tombe sur le ventre, et, avant qu'il ait pu se redresser, on a pour le saisir plus de temps qu'il n'en faut. Quelquefois, étant tombé, au lieu de chercher à se redresser, il se met à courir à quatre pattes en se poussant avec ses pieds et se soutenant avec ses ailerons. Alors, s'il se voit poursuivi de trop près, il se retourne brusquement et pince les jambes de celui qui le presse.

Cette malheureuse difficulté de se traîner sur la terre fait que cet animal fuit les rivages habités par les hommes, et ne se livre avec sécurité à ses habitudes que dans les lieux absolument déserts, où il n'est jamais inquiété. Alors il se hasarde plus souvent à monter sur le rivage, mais toujours en troupe nombreuse, quelquefois de trente ou quarante. Rien n'est curieux, dit Bougainville, comme de voir ces petits bataillons, que d'une certaine distance on prendrait pour des enfants qui jouent en écartant les bras, se dandinant et penchant la tête de côté et d'autre par un mouvement aussi singulier que monotone. Et cependant, ajoute le célèbre voyageur, lorsque ces oiseaux allongent le cou pour faire entendre une voix analogue au braiment d'un âne, leur allure n'est pas sans noblesse.

Dès que les manchots craignent le moindre danger, ils se hâtent de regagner l'eau, et aussitôt qu'ils en ont assez pour leur couvrir le corps, ils nagent

(1) Voyez pour les tours penchées de Pise, de Saragosse et plusieurs autres monuments de ce genre en Angleterre, les gravures et les articles publiés dans le *Magasin Universel*, tomes I, pages 9 et 296, et II, page 257.

avec une si grande vitesse, qu'aucun poisson ne pourrait les suivre. S'ils sont arrêtés par quelque obstacle, ils s'élancent hors de l'eau à quatre ou cinq pieds de hauteur s'il est nécessaire, le franchissent et continuent de fuir avec la même célérité, ne montrant pour ainsi dire que le bout du bec hors de l'eau.

Ils plongent aussi bien qu'ils nagent, restent fort long-temps sous l'eau, et vont à une grande profondeur chercher les petits poissons et les coquillages dont ils se nourrissent. Près des rivages, ils se plaisent dans les joncs et les glaïeuls, où ils chassent des vers et des insectes aquatiques. Ils nichent sur des îlots ou de petites îles désertes, le long de la côte, et la femelle ne fait ordinairement que deux ou trois petits qu'elle élève et soigne avec beaucoup de tendresse. On prétend qu'elle ne les laisse que quelques jours dans le nid après qu'ils sont éclos, et qu'elle les porte à la mer long-temps avant qu'ils puissent nager. J'ignore si cette assertion est vraie; mais la difficulté qu'elle-même éprouve pour marcher me ferait volontiers croire qu'elle ne pourrait guère porter ses petits.

Quoi qu'il en soit, la chair des manchots est noire et exhale une forte odeur de musc; ce qui n'empêche pas les habitants des contrées où on les trouve de la manger et de la trouver fort bonne. Boitard.



(Le grand Manchot.)

LA DAME DE LAVAL.

Histoire du seizième siècle.

I.

A l'heure du crépuscule, le roi François Ier était assis, rêveur, dans le château royal de Fontainebleau; il resta quelque temps muet, regardant avec insouciance les boiseries dorées du palais; mais parfois un soupir trahissait de sombres réflexions, et le tumulte d'une agitation intérieure se traduisait par des gestes énergiques; à l'autre bout de la salle, un homme habillé de noir, en pourpoint cramoisi, était assis sur un escabeau couvert de velours, brodé d'argent. Il était bossu; les jambes étaient torses. Le lecteur a reconnu Triboulet. Étrange chose! la folie si près de la royauté; cependant un œil noir et perçant, ôtait quelque chose à cette laideur, devenue historique avec le bouffon. Un sourire de malice sillonnait les lèvres de l'homme à la marotte; il était évident qu'une lutte avait eu lieu entre le roi et Triboulet. Deux hommes, dans une égale impuissance de se nuire, et de se faire expier l'un à l'autre une contradiction, ont recours au silence, et se tournent le dos avec mépris. Telle était, en ce moment, la position de François Ier et de son bouffon : l'un, à l'abri de toute vengeance par sa royauté, l'autre, au-dessous du châtiment par son ignoble métier de fou. Triboulet ne valait pas une potence, ainsi parlaient les gens sensés. Tout-à-coup, les deux acteurs de cette scène se levèrent, firent quelques pas ensemble, et se trouvèrent enfin face à face. Le roi frappa du pied avec colère, et revint se jeter dans son fauteuil. Triboulet reprit son manteau et son feutre gris, à plume bleue, et se disposait à sortir. Le roi refoula toute sa colère

au fond de sa poitrine, et lui dit d'un ton plus calme...

— Reste... j'ai tort... je le confesse... mais cet amour, tu ne peux me l'ôter du cœur : tu as raison dans tout ce que tu m'as dit ce soir..... c'est vrai..... et je suis prêt à dire que Triboulet a eu un moment lucide, et qu'une bonne inspiration peut germer dans le cerveau le plus malade.....

— Je vous remercie fort, sire; mais on ne vous croira pas, répondit Triboulet, en hochant la tête. — On croit toujours un roi, reprit vivement François 1er... Mais, ne parlons plus de cela..... elle va venir, te dis-je..... je l'attends..... elle m'aime, et je la paie triple..... Messire de Chabannes doit la conduire ici; au diable, ce Bonnivet, qui m'a fait ensorceler par la comtesse de Châteaubriant... Ah! certes, les gens d'esprit n'ont pas le sens commun..... il l'a bien prouvé!.... Crois-tu Triboulet que je l'aime davantage, au moment où je vais l'oublier auprès de mademoiselle d'Heilly.

— Sire, dit Triboulet, je ne vous blâmerai jamais d'avoir aimé Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriant, c'est la plus belle femme du royaume...

— Après mademoiselle d'Heilly, interrompit le roi.

— Jadis, vous ne pouviez la souffrir, continua froidement Triboulet. Sire, vous êtes changeant; si la dame de Laval n'était point mariée à un homme de guerre, dont l'épée n'a jamais supporté l'outrage, je pourrais vous donner une approbation, que vous désirez tant, car les rois ont toujours besoin d'un ami fidèle qui les encourage au mal..... et ils n'en manquent pas. Mais le comte de Châteaubriant est vindicatif..... d'ailleurs, il vient de rentrer en France..... vous l'avez vu aujourd'hui parmi vos courtisans, et il ne passe plus dans les fêtes et divertissements de votre majesté que comme une ombre soucieuse et lugubre..... A ces mots, dits avec intention, le roi se leva, et porta la main à son épée.....

Malheur à lui, s'il osait toucher à la dame de Laval; le gibet est là, et son titre de comte ne l'en sauverait pas..... Mais pourquoi m'as-tu dit cela? tu as ranimé mon amour prêt à s'éteindre!.... Je ne veux plus voir mademoiselle d'Heilly... c'est une intrigante... tu me l'as dit..... je te crois... Triboulet se félicitait en lui-même du succès de sa ruse; mais sa joie fut de courte durée... car le roi reprit en riant :

— Mais devrais-je m'occuper de choses si frivoles? Une maîtresse!.... chose ordinaire pour un roi! Est-ce ma faute, à moi, si toutes les femmes s'affectent de ma beauté, de mon esprit? Vive dieu, jouissons de la vie!.... ayons des maîtresses... et bientôt le front du roi se rembrunit. — Des maîtresses!.. mais, sommes-nous rois seulement pour nourrir, aux dépens de nos sujets, des sots, des baladins et des courtisanes? Cet or, le peuple a gagné des rides pour l'avoir... Des maîtresses! il n'en a point, lui, ce Charles-Quint!.... Il n'en a point... Dans l'ombre du cabinet il étudie la science militaire, invente des plans, dispose des armées... il arrivera, dit-on, à conquérir le monde... Si quelqu'un osait parler ainsi devant moi, il irait droit à la Grève!.. Ah! mais je l'aime trop pour renoncer à elle... Tu as menti Triboulet... Sors, va-t'en... Un ange comme elle, oser la calomnier... Oui, mais si tu entends parler du comte de Châteaubriant, avertis-moi... Malheur à lui, s'il osait!....

Deux coups furent frappés à la porte secrète, connue par le roi, Chabannes et Triboulet. Le roi n'acheva pas sa phrase; il chassa la tristesse de son visage; un sourire d'apprêt vint égayer sa physionomie. Triboulet observait debout la manière dont il composait, pour la joie, son visage sombre et agité.. Il haussa les épaules, et sortit, en disant : Sire, Triboulet le fou s'en va; mais la folie reste toujours. La porte secrète s'ouvrit aussitôt; un doux frolement se fit entendre.

Est-ce vous, mon ange? dit le roi, d'un ton légèrement ému, car l'homme le plus sûr d'une conquête ne peut se défendre d'une certaine agitation... La certitude de la victoire donne à l'âme ce frémissement vague qui ressemble à de la peur.

— C'est moi, sire, répondit une douce voix... C'est peut-être mal à moi d'avoir cédé à vos prières... Ce cavalier qui m'a conduite ici, est-il un homme d'honneur?.. est-il votre ami ?.. car le choix que vous en aurez fait, sire, suffira pour me rassurer...

— Tu as raison, dit le roi, avec une aimable galanterie..... tu dois avoir confiance dans la justesse de mon choix, puisque je t'ai remarquée entre toutes ces femmes, belles et spirituelles qui brillent à ma cour... Il y eut un moment de silence... le roi avait amoureusement passé sa main autour de la taille de mademoiselle d'Heilly, et l'œil plein de cette langueur que donne l'extase, la contemplait sans se lasser. Mademoiselle d'Heilly avait eu soin de repasser dans sa tête toutes les insinuations heureuses qui pouvaient faire succéder son règne au pouvoir de la dame de Laval. Comme il se fait d'ordinaire, le roi vint à parler des soucis qui assiégent le cœur des rois, et mademoiselle d'Heilly vit justement, dans ces plaintes, l'occasion de faire découler, avec une logique sévère, tous les griefs que le roi pouvait avoir contre la famille de Phœbus de Foix.

— Vous êtes roi, dit-elle, du ton le plus suave..... quels chagrins pouvez-vous avoir?.. Je sais que la perte de quelques provinces doit coûter quelques larmes aux rois... Les hommes sont si injustes! Ils attribuent aux princes la honte d'une défaite, dont les généraux sont souvent la cause..... Elle appuyait fortement sur les derniers mots de la phrase... elle réussit à réveiller tous les pénibles souvenirs du roi, qui poussa un soupir à demi-étouffé, et dit, avec cet épanchement qui était si naturel :

— J'ai toujours eu de mauvais conseillers autour de moi... Ce Bonnivet, cause de toutes mes imprudences!.. Marguerite, ma sœur, veut me faire écouter les maudites rêveries de Mélanchton! la duchesse d'Angoulême me pousse au mal, et pille le trésor public, et je suis obligé d'augmenter les impôts... Je regrette surtout le Milanais; cet Odet de Foix, sieur de Lescun, qui s'est fait battre au combat de la Bicoque...

— N'a-t-il pas eu, demande mademoiselle d'Heilly, la place du connétable de Bourbon, par l'intercession de sa sœur, la comtesse de Châteaubriant? Ne sont-ils pas ennemis tous les deux? Mademoiselle d'Heilly savait fort bien ce qu'elle demandait. Le roi se laisse prendre au piége, et parla beaucoup contre les trois frères, Odet de Foix, seigneur de l'Autrec, Thomas de Foix, sieur de Lescun, et André de Foix, sieur de Lespare, qui perdirent le Milanais. Sa colère allait rejaillir sur la sœur de ces trois généraux, la comtesse de Châteaubriant... mais il s'arrête tout-à-coup...

Les propos d'amour remplacèrent adroitement les plaintes du roi, honteux de ses défaites!..

— Mais sire, il se fait tard, je voudrais me retirer. Messire de Chabannes m'attend au bas du palais..... Sire, m'aimez-vous?

— Peux-tu le demander! dit le roi avec amour. Parle, mon enfant; quel gage veux-tu de ma foi?

— Ah! bien, dit mademoiselle d'Heilly, je vais mettre à l'épreuve votre bon vouloir. Je vous aime, sire, mais je suis jalouse... Je vous en conjure... ne voyez plus la comtesse de Châteaubriant. Aux dernières fêtes, elle a paru parée des bijoux dont vous lui avez fait présent; reprenez-lui ces gages d'un amour qui n'existe plus..... car vous me l'avez dit..... ou bien je penserais que vous l'aimez encore, et j'irais pleurer dans un couvent, le funeste aveu que je viens de vous faire.....

Le roi demeura stupéfait.. ... Il fallait rompre ouvertement avec la comtesse..... Il allait refuser; mais mademoiselle d'Heilly lui donna sa main à baiser, et le roi dit à voix basse : vous serez satisfaite. Mademoiselle d'Heilly sortit par la porte secrète; le roi sembla combattre une deuxième fois son amour pour la dame de Laval, s'approcha d'une table et écrivit quelques mots. Il sonna, et dit : la comtesse de Châteaubriant : Messire de Saint-Guernon, portez ce message, que douze archers vous soient en aide, s'il est besoin.

Théophile Chaigneau.

(La suite prochainement.)

LESUEUR.

Lesueur, surnommé le Raphaël français, naquit à Paris, en 1617; très jeune encore, il se passionna pour le dessin, et son père, sculpteur obscur, le plaça dans l'école de Simon Vouet, où le jeune Lesueur fit des progrès rapides; il devint bientôt l'émule de son maître. Une exécution brillante et facile, qui était commune aux deux peintres, les fit d'abord confondre; mais le talent de l'expression dont Vouet manquait, ne tarda pas à se développer avec énergie chez Lesueur; et ce fut le germe de cette envieuse rivalité de la part de Lebrun, dont le pinceau était moins agréable. La galerie de la Chartreuse, peinte par Lesueur, offrait dès les premiers tableaux, bien moins un élève de Vouet qu'un disciple de Raphaël; mais, dans les suivants, ainsi que dans les derniers, il n'est comparable qu'à lui-même. Les nombreux tableaux de cette galerie n'ont pu être tous exécutés par lui; tous l'ont été sur ses dessins; mais ceux qu'il a lui-même terminés, se distinguent par leur disposition grande et simple, par la naïveté des expressions, la vérité et la grâce des attitudes.

Lors de la création de l'académie de peinture, en 1648, époque de l'achèvement de la galerie des Chartreux, Lesueur fut du nombre des douze membres, et chargé de peindre le tableau que présentait, le 1er mai, le corps des orfèvres de Paris, à l'église Notre-Dame. Lebrun, à son retour d'Italie, s'était signalé en peignant le tableau de mai. L'émulation fit produire à Lesueur, en 1649, le *saint Paul prêchant à Éphèse*, véritable chef-d'œuvre de poésie et de mouvement, d'invention et de style. La réputation de Lesueur grandissait de jour en jour; il acheva, en 1651, pour le monastère de Marmoutier, plusieurs tableaux, dont ceux qui nous restent, expriment par leur caractère touchant, la perfection du genre qu'il avait embrassé. Entre autres églises de Paris, qu'enrichit si dignement son pinceau religieux, celle de Saint-Gervais possédait comme la métropole de Notre-Dame, un grand tableau, où, dans la peinture des deux frères, Gervais et Protais, entraînés pour sacrifier aux idoles, Lesueur s'est élevé au plus haut degré de son talent.

Lesueur peignit aussi dans le genre mythologique, les Amours, les Nymphes et les Muses, dans l'hôtel du président de Thorigny, connu depuis sous le nom d'hôtel Lambert. Lesueur s'y trouva en concurrence avec Lebrun, et, quoique celui-ci, visitant un jour le cloître des Chartreux, et se croyant sans témoin, se fut récrié d'admiration à chaque tableau, le peintre de la galerie de l'hôtel Lambert put bien devenir jaloux de celui du salon des Muses, lorsqu'il le vit préféré, en sa présence, dans le genre d'invention allégorique où il prétendait exceller. On rapportait que le nonce du pape, étant venu visiter les peintures de l'hôtel Lambert, Lebrun s'empressa de lui montrer en détail les galeries qu'il avait décorées. Ils passèrent ensuite dans la salle où étaient les peintures de Lesueur. Le nonce, frappé des beautés du plafond, s'écria : « Celui-ci est d'un maître italien, mais l'autre est *una coglioneria.* » Il ajouta que c'était dommage que tous les deux ne fussent pas de la même main. Il est difficile de croire qu'on ait traité avec un pareil mépris le travail plein de mérite de Lebrun. Une tradition plus vraisemblable, reçue à l'hôtel Lambert, était que Lebrun, ayant accompagné le nonce dans la galerie, doublait le pas en traversant les pièces peintes par Lesueur, et qu'alors le nonce l'arrêta en lui disant : « Voilà pourtant de bien belles peintures! » Quoi qu'il en soit, une préférence quelconque de la part d'un grand, dut choquer celui qui cherchait à fixer l'attention de la cour, et à s'attirer par l'allégorie de ses louanges, les bienfaits de Louis XIV, auxquels on sait qu'en effet, Lesueur n'eut point de part.

Les compositions qui occupaient Lesueur, à l'hôtel Lambert, quoique dans le genre gracieux, fatiguaient ses organes, épuisaient ses forces. Persécuté, resté veuf et seul, une maladie détermina sa retraite chez les Chartreux. Ce fut dans ce pieux asile qu'il mourut, en 1655, à l'âge de trente-huit ans. Lesueur fut inhumé à Saint-Étienne-du-Mont, où la simple épitaphe qui fut gravée sur sa tombe est aujourd'hui effacée. Secondé par ses trois frères, Lesueur ne forma point d'école, tandis que Lebrun comptait de nombreux disciples; c'est ce qui peut expliquer comment Lesueur ne fut point épargné, même après sa mort, et comment une main jalouse, ayant endommagé plusieurs peintures du cloître des Chartreux, les religieux furent obligés de les couvrir de volets fermant à clé. Ses figures, d'une expression si vraie, et en même temps si gracieuses, opposées aux figures de Lebrun, faisaient paraître celles-ci dures et moins naturelles, quoique expressives. Pour achever de faire connaître l'homme aussi bien que le peintre, nous allons indiquer quelques-uns de ses ouvrages, dont le caractère exprime le mieux l'esprit qui les a produits.

Saint Paul guérissant les malades, fut le tableau d'admission de Lesueur, à l'académie de Saint-Luc. Dès avant la révolution, qui, en 1793, a dispersé les tableaux des églises et des établissements particuliers,

plusieurs des tableaux de Lesueur ont été méconnus ; celui-ci fut acquis par un artiste ; depuis, il a fait partie du musée du Louvre. *La vie de saint Bruno*, en vingt-deux tableaux, fut peinte sur bois, et terminée en 1648. Le petit cloître des Chartreux où fut retracée cette histoire, avait déjà été peint, en 1350, à fresque, et sur toile, en 1508. Le prieur de cette maison, ayant fait l'offre, en 1776, des tableaux de Lesueur pour la galerie du Louvre, ils furent enlevés, mis sur toile, et retouchés dans les parties dégradées. Ils n'ont été pleinement restaurés que plusieurs années après, au palais du Luxembourg, d'où ils ont passé, suivant leur destination, au Musée du Louvre. Parmi cette suite de tableaux que Lesueur appelait modestement des esquisses, on remarque surtout : 1° *le saint Bruno prosterné devant un crucifix*. C'est ici que commence véritablement l'histoire du saint, car la résurrection du chanoine Diocre qui opère la conversion de saint Bruno, est une fable ; mais à l'époque de la controverse élevée à ce sujet, l'artiste avait dû se conformer aux peintures consacrées par la tradition et les chroniques de l'ordre ; 2° *l'apothéose de saint Bruno* est une toile digne d'être admirée ; le groupe d'anges qui portent le saint, est d'un effet magique, ainsi que la pose hardie de la figure principale s'élevant doucement dans les airs sur un plan incliné.

La prédication de saint Paul à Éphèse est, comme nous l'avons dit, le chef-d'œuvre de Lesueur. Le style animé de la composition, le ton lumineux de la couleur, tout tend à rendre plus frappante l'action de l'éloquence de l'apôtre, dont le front élevé semble porter l'empreinte du ciel que ses yeux ont vu ; disposition que Raphaël a souvent cherché à exprimer. Les auditeurs recueillent les paroles de saint Paul. Dans leur enthousiasme, les jeunes gens, les femmes, les vieillards, apportent les livres profanes, les déchirent et les brûlent. Ce tableau, le premier de l'école française par la dignité de la composition et du sujet, a passé de l'église Notre-Dame au Musée du Louvre. Qui n'a vu dans les salles du Musée cette immense toile représentant saint Gervais et saint Protais conduits devant le consul Astase, pour sacrifier aux idoles. C'est le principal des six grands tableaux de l'histoire de leur martyre qui décoraient la nef de l'église Saint-Gervais. L'expression touchante des deux frères, la fermeté du plus âgé qui baisse la vue, la candeur du plus jeune qui détourne la tête, font un admirable contraste avec l'audace et la violence des licteurs, et laissent à peine apercevoir quelques parties moins terminées de cette composition, l'une des plus capitales du Musée du Louvre.

Plusieurs autres tableaux et dessins se trouvent indiqués dans l'*œuvre de Lesueur*, comprenant cent-dix pièces ; mais, comme la collection, quoique nombreuse, contient seulement les pièces qu'on a pu connaître pour les graver, il faut y joindre celles qui existaient dans des cabinets d'amateurs, et qui formaient des collections plus ou moins remarquables. Les dessins de Lesueur sont purs, élégants ; la touche en est légère. Il a fait aussi des esquisses à l'huile où l'on retrouve ces expressions de figures spirituelles et gracieuses, douces et naïves, qui le font partout reconnaître. Dans un tableau qui mériterait d'être gravé, Lesueur s'est peint lui-même, tranquillement assis sur un lit de repos, tandis que son génie terrasse la calomnie hideuse et l'envie aux traits amaigris et contractés. Le fond représente un vaste jardin d'une perspective riante, image paisible de l'avenir qui a rendu une justice éclatante à Lesueur, en réunissant au Louvre quarante de ses plus belles productions.



Mort du chanoine Diocre, d'après Lesueur.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

TEMPLE DE BORO-BOEDOR.



BORO-BŒDOR

Boro-Bœdor est un magnifique temple situé au milieu de la province montagneuse de Kedu, dans l'île de Java ; on suppose qu'il a été bâti l'an 1338 environ ; sa structure est carrée, surmontée d'un dôme en forme de pyramide. Il embrasse la sommité d'une petite colline qui s'élève perpendiculairement de la plaine (*it embraces the sommit of a small hill rising perpendicularly from the plain*), et consiste en une suite de six carrés entourés de murs ayant chacun des terrasses. Le monument a été mesuré en 1826 ; sa hauteur est de cent seize pieds, sa largeur de cinq cent vingt-six. Les côtés intérieurs et extérieurs des murs sont couverts d'une multitude de sculptures, et en diverses parties, il y a des niches qui contiennent plus de trois cents figures de Bouddha (*the outer and inner side of each wal are covered with a profusion of sculptures, and in various parts ares niches containing above* 300 *figures of Buddha*). Les quatre façades principales de Boro-Bœdor, regardant les quatre points cardinaux, sont ornées de lions en pierre, animal qui du reste n'a jamais existé à Java.

Les desservants de Boro-Bœdor ne manquent jamais de faire raconter aux pèlerins qui viennent visiter le superbe temple, l'histoire d'un de leurs confrères, prêtre de Bouddha, qui, au commencement du dix-neuvième siècle, s'éloigna de l'île, et partit pour l'Indoustan. Nous empruntons quelques fragments de cette histoire au récit du même voyageur anglais qui nous a fourni les détails précités sur le temple de Boro-Bœdor.

« Jumsajie était mal vu par ses confrères, à cause de ses mœurs licencieuses, et de la négligence qu'il apportait dans l'accomplissement de son saint ministère ; ayant enfin laissé éteindre le feu sacré dont il avait la garde, il fut expulsé de la communauté. Vivement irrité de ce châtiment, il se réfugia avec sa fille unique, âgée de seize ans, dans les ruines du vieux Delhi. Jumsajie ressentait amèrement son injure, et par une triste compensation, il résolut de s'affranchir de toutes les lois de la société, et de rendre même à ceux qui ne lui faisaient aucun mal, tout le mal qu'il avait souffert. Il s'établit dans un antique tombeau des rois Patans, et bientôt il fut rejoint par trois prêtres, également proscrits par leur caste, qui associèrent avec joie leur destinée à la sienne. C'étaient des hommes d'une audace excessive ; au milieu d'eux pourtant, l'aimable fille de Jumsajie resta toujours pure, ainsi qu'un joyau parmi des pierres grossières. Soumise d'ailleurs, comme toutes les femmes d'Orient, aux volontés de son père, elle se conformait sans murmure à tout ce qu'il lui plaisait de décider. Peu de temps après l'arrivée des trois proscrits, certains indices firent soupçonner à la jeune fille que son père avait entrepris un genre de vie peu propre à lui rendre agréable la retraite qu'elle habitait ; en un mot, elle s'aperçut qu'il se livrait au brigandage, vocation qui certes ne convenait guère à un ancien prêtre de Bouddha. Toutefois, elle ne se permettait pas une plainte ; l'inquiétude de ses regards et sa démarche précipitée annonçaient seules les troubles de son esprit.

Jumsajie remarqua, sans en tenir compte, le changement qui s'opérait dans le caractère de sa fille ; elle passait de la confiante insouciance de la jeunesse à la fiévreuse agitation d'une crainte continue. Enfin, la vérité apparut dans tout son jour aux yeux de la jeune fille ; elle sut que son père s'était associé à une bande de voleurs du désert ; il était dans l'habitude de s'absenter plusieurs jours, et quand il rentrait avec ses compagnons, c'était chargé d'un butin que l'on cachait soigneusement. Bientôt le nom de Jumsajie devint célèbre comme celui d'un chef de voleurs redoutables par leur nombre et leurs excès ; il avait soin de ne se livrer à ses brigandages qu'à une certaine distance du lieu de sa retraite, et il s'éloignait quelquefois pour plusieurs semaines avec ses complices, laissant sa fille avec la femme du seul d'entre eux qui fût marié. Cette société n'était pas faite pour calmer les chagrins de la jeune fille ; sa compagne, qui ne voyait rien à blâmer dans la conduite de son mari et de ses associés, passait le temps à lui préconiser le vol et à le justifier d'après les besoins de leur situation ; de sorte que la pauvre enfant, au lieu de goûter quelque repos d'esprit durant les absences de son père, se voyait contrainte de souffrir en silence les prédications du vice. Un jour son père faillit périr dans une de ses excursions. Les brigands qu'il commandait avaient volé, sur le territoire de Napaul, un riche voyageur, et après s'être emparés de son argent, ils s'étaient dispersés de peur d'être découverts. Jumsajie qui était resté sur le lieu du crime, vit tout-à-coup deux cavaliers bien armés, accourant vers lui au galop, accompagnés de l'individu volé. Il comprit de suite qu'il était l'objet de leurs recherches, et comme il lui eût été impossible de résister avec succès, il chercha son salut dans la fuite.

Jumsajie montait un petit cheval arabe vigoureux et sur la vitesse duquel il pouvait compter. L'instant était critique ; les cavaliers s'approchaient rapidement ; aussitôt lançant son coursier à toute bride, il se sent emporté avec une telle vitesse qu'il en perd la respiration ; tous les objets passaient comme des ombres devant ses yeux. Les cavaliers ne se découragèrent pas dans leur poursuite. Jumsajie vit que son espoir de salut était dans la sûreté de son cheval ; celui-ci grimpait la montagne au grand galop ; mais son souffle haletant et pénible annonçait que ses efforts touchaient à leur terme. Soudain il s'arrête devant un précipice ; les cavaliers armés s'avançaient de plus en plus ; le criminel Jumsajie pouvait entendre leurs menaces, il pouvait juger de leur ardeur à s'emparer de lui. Il n'y avait pas un instant à perdre, et piquant son coursier immobile au-dessus de l'abîme, le léger animal, les naseaux gonflés, les oreilles droites, s'élance d'un saut vigoureux à plusieurs pieds au-delà du bord. L'un des poursuivants, sur le point d'atteindre le coupable, n'avait pas vu le précipice ; il ne put arrêter son cheval, et suivit dans sa chute l'ancien prêtre de Bouddha.

Le coursier de Jumsajie avait pris un tel élan qu'il passa bien au-delà des saillies du précipice, et alla tomber sur les broussailles touffues qui en garnissaient le fond. Cette circonstance sauva la vie de son maître qui en fut quitte pour un bras et une jambe cassés ; l'intrépide cheval fut tué sous lui. Quant au

cavalier qui les avait poursuivis avec acharnement, il ne fut pas si heureux; son coursier accrocha un quartier de roche, le déracina par la violence du choc, et la pierre roulant au fond du gouffre avec le cavalier et sa monture, les écrasa tous deux. Bien qu'en proie à diverses souffrances, Jumsajie eut à se féliciter de son sort, en voyant son ennemi étendu mort à ses côtés; incapable de se tenir debout, il rampa comme il put, cherchant à sortir de la bruyère où il était tombé, et avec les plus pénibles efforts, il arriva à une ouverture où l'aspect d'un sentier fit naître dans son cœur l'espoir de quelques secours humains. Cet espoir se réalisa; après quelques heures d'attente, un paria solitaire vint à passer dans le bois, l'aperçut et accourut lui offrir l'assistance dont il avait si grand besoin. Le paria habitait une misérable cahute, au milieu d'animaux carnassiers et de bêtes venimeuses de toute espèce; là, il transporta sur son dos le blessé, il le déposa sur la couverture en lambeaux qui lui servait de lit. Ce pauvre paria était exilé de sa tribu; il vivait isolé, se nourrissant au jour le jour du produit de la forêt; son existence sauvage n'avait cependant point tari dans son cœur la source des affections; il prodigua des soins à son hôte avec un zèle inépuisable, et au bout de deux mois, Jumsajie fut guéri de ses blessures; il prit congé de son bienfaiteur, lui donna l'argent qu'il possédait, et rejoignit sa fille qui avait pris déjà le deuil de son père, ne doutant pas qu'il ne fût mort.

Quoique Jumsajie fût constamment resté fidèle à son plan primitif, qui consistait à ne commettre ses vols que dans des lieux éloignés de sa retraite, sa renommée n'en était pas moins répandue partout; il crut donc prudent de quitter son asile solitaire, et de transférer sa demeure dans quelque monument moins isolé, et par conséquent moins en vue. Il y avait à choisir au milieu des ruines des environs; il se décida pour un élégant mausolée, placé sur une éminence, et qui planait sur toute la ville moderne de Delhi; nul ne s'étonnait de le voir habité, car rien n'est plus commun dans l'Inde que de rencontrer des gens qui, n'ayant pas le moyen de se bâtir une maison, s'emparent de quelque ruine pour y établir leurs pénates. Peu de temps après le déménagement, un incident vint rompre tout-à-coup la monotonie de l'existence de la fille de Jumsajie. Un jour qu'elle revenait de la rivière voisine, portant sur sa tête une cruche d'eau, elle fut poursuivie par un buffle furieux; dans l'impossibilité de lui échapper, la jeune fille se retourna et attendit son ennemi de pied ferme, avec un sang-froid et une résignation que ne put ébranler l'imminence du danger. Déjà le buffle n'était plus qu'à quelques pas, quand tout-à-coup un jeune homme passant rapidement à côté d'elle, la couvrit de son corps, et fit face à l'animal. Le buffle baissa la tête pour le frapper, mais le jeune homme évita le coup par un saut vigoureux, et blessa son adversaire qui, après avoir essayé vainement d'atteindre son vainqueur, s'élança comme un dard à travers la plaine, et fut bientôt hors de vue.

La jeune fille avait contemplé son propre péril avec une sorte de calme et de recueillement; elle ne put voir celui de l'étranger sans une violente agitation, et tomba évanouie sur le sentier. Son libérateur s'efforça de la rappeler à la vie et lorsqu'elle reprit ses sens elle parut timide et troublée; le jeune Anglais voyant sa peine, et connaissant l'invincible répugnance des femmes de cette tribu pour le contact de quiconque n'appartient pas à leur caste, s'éloigna de quelques pas, reçut les remerciements de celle qu'il venait d'arracher au péril, et placé à une certaine distance, il l'accompagna jusqu'à son habitation. Jumsajie ne fut pas médiocrement surpris de voir sa fille en compagnie d'un Anglais; elle ne le laissa pas long-temps dans le doute, et lui raconta le danger qu'elle avait couru, et le dévouement du jeune étranger. Le père fit un accueil cordial au sauveur de son enfant, qui lui apprit que, congédié de l'armée anglaise pour avoir provoqué son supérieur en duel, il se proposait de prendre du service chez les Mahrattes, ne voulant pas retourner déshonoré en Angleterre. Jumsajie écouta attentivement le récit de l'étranger; la similitude de son propre sort avec celui de l'Anglais, tout éloignée qu'elle était, éveilla sa sympathie; il invita son hôte à s'établir momentanément dans quelqu'une des ruines environnantes, où il serait à l'abri de toute recherche.

Dans l'enceinte du mausolée se trouvait un appartement que Jumsajie et sa fille n'occupaient pas; on le purgea, à l'aide du feu, de tous ses hôtes nuisibles, et ce fut là que le jeune Anglais s'établit. Bientôt le nouvel hôte parut avoir oublié son projet de servir chez les Mahrattes; Jumsajie reprit ses courses lointaines, et dans l'intervalle de ses absences, le jeune Anglais eut l'occasion de voir sa fille et de lui parler; il découvrit au milieu des ténèbres où son esprit était plongé, un foyer précieux de lumière et de pureté morale, et il se demanda ce que serait une telle âme éclairée par le christianisme, si telle était sa beauté sous le joug d'une religion païenne. Dès-lors il eut l'idée de la convertir, voulant plus tard en faire sa femme. Deux mois s'étaient écoulés, et la gracieuse fille de Jumsajie annonça à son père sa conversion prochaine. Qui pourrait dépeindre la fureur et la rage de l'ancien prêtre de Bouddha? Il tint conseil avec les compagnons de ses brigandages, et leur avis unanime fut de faire mourir la jeune fille; la pensée d'adopter la foi chrétienne était à leurs yeux un crime irrémissible. Le père eut à soutenir une violente lutte avec lui-même, avant de prendre une résolution si dénaturée; à la fin pourtant le fanatisme l'emporta sur la tendresse paternelle, et il voulut se réserver l'exécution de la sentence.

Un bûcher fut dressé; le jeune Anglais affrontant la présence du père inexorable, implora à genoux la grâce de son enfant. Jumsajie l'écouta avec un sourire satanique, et dédaigna de lui répondre. Le temps était lourd et couvert; le coucher du soleil avait été le moment choisi pour la sinistre exécution; dans l'après-midi, quelques coups de vent annoncèrent l'approche d'une tempête; le tonnerre grondait, et de temps en temps la pluie tombait par ondées. On n'en continua pas moins les préparatifs. Un quart-d'heure avant la disparition de la grande planète, la victime monta sur le bûcher, les éclairs se succédaient, la foudre éclatait avec fracas. Jumsajie ne se laissa point intimider par ces pronostics menaçants. Un silence solennel régnait dans la plaine; sou-

dain, tandis qu'on s'apprêtait à mettre le feu aux matières inflammables, un éclair brilla, le tonnerre frappa le bûcher, dispersa ses matériaux, tua la jeune fille, et fit tomber mort son inflexible père. C'était le dieu Bouddha qui, dans sa colère vengeresse, avait lancé le feu du ciel! »

Telle est la singulière histoire que récitent aux voyageurs les desservants du temple de Boro-Bœdor; le dénouement de l'aventure excite leur vénération profonde; ils s'agenouillent en songeant à la puissance de Bouddha; « c'est lui, disent-ils, qui voulut infliger une double punition à cette famille, coupable d'avoir abandonné son culte : » Bouddha, le grand Bouddha, ajoutent-ils, ne permet pas qu'on le trahisse; il ne pouvait souffrir ni le brigandage d'un homme qui autrefois l'avait adoré, ni le changement de religion de sa fille, crime plus horrible encore. » Ce n'est pas en vain que de magnifiques temples ont été élevés à Bouddha; ils témoignent de sa majesté et de son pouvoir formidable. » De tous ces temples, répétons-le, en finissant, Boro-Bœdor est le plus riche, le plus curieux, et la gravure que nous publions aujourd'hui donnera à nos lecteurs une idée exacte de la bizarrerie de cet édifice.

ÉTUDES BOTANIQUES.

Suite de l'article sur les tiges. (*Voir p.* 46.)

Le *liber* se métamorphose chaque année en bois et en écorce; la partie joignant le bois se lignifie et forme l'*aubier*, celle qui touche à l'écorce devient une couche *corticale*. Lors de la végétation, le cambium suinte de l'écorce et de l'aubier, s'étend entre deux, et forme une nouvelle couche de liber qui se renouvelle ainsi tous les ans.



(Troisième planche des études botaniques.

Dans les tiges herbacées, le cambium, au lieu de former un liber, se porte dans toutes les parties de la plante pour développer les organes de la végétation et de la fructification. Il s'épuise en peu de temps, et, à la fin de l'année, se trouve entièrement converti en une substance sèche, aride, ligniforme, qui, ne pouvant produire du nouveau cambium comme font l'écorce et l'aubier des arbres, se dessèche et meurt, faute de principes organiques qui entretiennent la végétation. Telle est la cause qui produit une si grande différence dans la durée des végétaux ligneux et herbacés.

C'est par le moyen de vaisseaux poreux qui parcourent l'aubier et le bois, que la *sève*, qu'il ne faut pas confondre avec le cambium, circule dans le végétal. La sève nourrit les parties qu'elle parcourt, mais elle ne devient capable d'organiser de nouvelles parties que quand elle a été élaborée en cambium par l'action du liber et de l'aubier. Avec l'âge, les vaisseaux poreux s'obstruent par l'épaississement de leurs parois, ils finissent par disparaître, et le cours des liquides est à jamais interrompu.

Une tige peut être *herbacée*, molle et de même nature que l'herbe; *succulente* ou charnue; *fistuleuse*, ayant un canal vide, avec ou sans interruption dans toute sa longueur; *ligneuse*, formée d'un bois plus ou moins solide et durable. On dit cette dernière *arborée*, grosse et formant un arbre; *arborescente*, moins grande, ne formant qu'un arbrisseau; *frutiqueuse*, comme la précédente, mais moins ligneuse; *frutescente* ou *fruticuleuse*, de même, mais dépourvue de gemmes ou bourgeons; *sous-frutescente*, basse, à peine ligneuse, tenant le milieu entre l'herbe et le bois.

Une tige est grimpante, fig. 3, quand, pour s'élever, elle s'attache aux corps voisins par le moyen de petites racines, de vrilles, cirrhes, ou par sa propre torsion; *volubile*, fig. 4, tournant en spirale autour des corps contre lesquels elle se soutient et s'élève. Dans ce cas, il existe un fait extrêmement singulier,

c'est que toutes les espèces qui tournent de gauche à droite ne tournent jamais de droite à gauche, et celles qui tournent dans ce dernier sens ne tournent jamais de l'autre côté ; on a beau les contraindre par tous les moyens possibles, les détortiller et les placer dans un autre sens, aussitôt qu'elles sont libres, elles reprennent leur première position ; ce fait est inexplicable dans l'état actuel de la science.

Quand une tige n'a pas d'aiguillons ni d'épines, on la dit *inerme*. Les *épines*, fig. 5, sont un prolongement du bois, comme dans l'aubépine ; les *aiguillons*, fig. 6, ne sont qu'un prolongement de l'épiderme, qui se détache aisément de l'écorce, comme dans le rosier.

De la gemmation.

On appelle ainsi tout ce qui est relatif au bourgeonnement des plantes. La gemmation se montre sous les formes de ***boutons, de bulbes, de bulbilles et tubercules*** :

1° Un *bouton* ou *gemme*, fig. 7, est le rudiment des nouvelles pousses, naissant sur les tiges et sur les branches ; c'est le berceau renfermant les rudiments des feuilles, des fleurs et des branches. La nature, pour le garantir des intempéries des saisons, jusqu'au moment marqué pour son développement, l'a entouré d'écailles sèches et scarieuses, d'une substance laineuse, ou d'un enduit glutineux qui le défend contre le froid et l'humidité. On trouve ces enveloppes sur toutes les plantes dans les pays où l'hiver a quelque rigueur ; elles manquent à la plus grande partie des végétaux qui croissent dans les climats chauds, à moins qu'ils n'habitent de hautes montagnes ;

2° Les *bulbes* ou *ognons*, fig. 8, ont été fort longtemps confondus avec les racines par les botanistes, et le sont encore aujourd'hui par les cultivateurs. Une bulbe consiste en un plateau large, plat, assez mince, horizontal, émettant les racines à sa partie inférieure, et portant au milieu de sa partie supérieure les rudiments des feuilles, de la hampe et des fleurs. Le tout est enveloppé de plusieurs rangs d'écailles très larges et circulaires, ou étroites et imbriquées, formées par des feuilles avortées. Quand les écailles sont d'une seule pièce, et embrassent toute la circonférence de l'ognon en s'emboîtant les unes dans les autres, comme dans l'ognon de cuisine, on dit la bulbe *tuniquée* ; si elles sont étroites et libres par leurs côtés, comme dans le lis, la bulbe est *écailleuse*, fig. 9 ; elle est ***solide***, lorsque les écailles sont tellement confondues, qu'elles ne paraissent former qu'une seule masse charnue, par exemple, l'ognon de safran, de tulipe ;

3° Les ***bulbilles*** ne diffèrent des bulbes que parce qu'elles naissent sur différentes parties de la plante, par exemple, aux aisselles des feuilles, à la bifurcation des rameaux, etc. Les végétaux qui les produisent sont *vivipares* ;

4° Les *tubercules* sont des réceptacles charnus, des collets très développés, qui émettent des bourgeons et des racines. Ce qui les distingue particulièrement des bulbes solides, c'est qu'ils peuvent porter plusieurs gemmes placés à différentes parties de leur surface, comme, par exemple, la pomme de terre, le topinambour, etc.

Des Feuilles.

On donne le nom de *feuilles* à des expansions vertes ou verdâtres, naissant sur la tige ou sur les rameaux, ou partant du collet de la racine. On étudie : 1° leur contexture ; 2° leur espèce ; 3° leur préfoliation ; 4° leur insertion ; 5° leur disposition respective ; 6° leur direction ; 7° leur consistance ; 8° leur pubescence ; 9° leur durée.

1° Contexture. Dans une feuille, fig. 1, il y a ordinairement deux parties à distinguer : le *limbe, a,* partie le plus souvent plate, comme laminée, formant la feuille tout entière, excepté le *pétiole, b,* ou petit pied qui lui sert de support. Le limbe se compose de la ***surface*** ou ***page supérieure***, et de la ***surface*** ou ***page inférieure***.

Une *surface, page, disque, ou lame,* peut être : *lisse, luisante, visqueuse, scabre* ou raboteuse, *chagrinée ; pertuse* ou percée de trous larges et distribués inégalement ; *fenestrée*, manquant de parenchyme dans de certaines places où les réseaux des nervures n'en existent pas moins ; *cancellée*, fig. 2, n'ayant point de parenchyme, mais seulement des nervures et des veines formant un réseau à jour, comme un treillage. *Plane, concave, convexe ; canaliculée* ou creusée en gouttière dans toute sa longueur par plusieurs sillons.

La surface d'une feuille peut être : *glabre*, c'est-à-dire sans poils ni glande ; *pubescente*, couverte de poils courts, faibles et mous, imitant un duvet ; *velue*, quand le poil imite le velours ; *soyeuse*, lorsqu'il est serré, luisant, doux au toucher ; *cotonneuse, laineuse*, quand les poils donnent à la feuille une apparence laineuse ou cotonneuse ; *hispide*, si le poil est hérissé, raide, fragile, tuberculé à sa base ; *pulvérulente*, comme couverte de poussière ; et *furfuracée* quand cette poussière ressemble à une farine grossière ; *colorée*, d'une autre couleur que le vert, et, dans tous les cas, on détermine sa couleur ; *glauque*, d'un vert de mer occasionné par une poussière fugace, d'un blanc bleuâtre.

Achevons la description de la surface du limbe, et nous reviendrons sur cette poussière glauque, qui offre un phénomène des plus singuliers. Le *parenchyme* d'une feuille est toute cette partie du limbe qui est molle, celluleuse, verte, et qui n'a pas de nervure. Les nervures, fig. 1, *c*, sont ces petites lignes fibreuses qui parcourent le limbe en divers sens, en forment le squelette, et soutiennent le parenchyme. On les dit *simples*, non ramifiées, et dans ce cas la feuille peut être *uninervée*, fig. 10, ou à une seule nervure ; *trinervée*, fig. 11, en ayant trois ; *quinquenervée, septemnervée, novemnervée, et multinervée*, en ayant quatre, sept, neuf, ou beaucoup. Les nervures se disent : *pennées*, fig. 12, une seule partant de la base, et émettant de côté et d'autre des nervures sur un seul plan, comme les barbes d'une plume ; *pédalées*, fig. 13, quand deux nervures principales, en divergeant beaucoup, émettent entre elles des nervures parallèles et perpendiculaires sur les deux principales ; *nervato-veinées*, fig. 14, lorsque les nervures se subdivisent plusieurs fois et se terminent en veines. On donne le nom de *veines* à des nervures peu proéminentes et peu sensibles au tact. Revenons à la poussière glauque.

Les plantes sont répandues sur toute la surface du globe, dans les régions sèches comme dans celles qui sont humides; elles vivent également, selon les espèces, dans les climats froids ou chauds, sur les montagnes ou dans les vallées, sur la terre, sur les ondes ou dans le sein des eaux; aussi, la nature a-t-elle, en conséquence, arrangé leur organisation, diversifié leur constitution. Dans les climats humides, où les pluies sont longues et fréquentes, les végétaux qui ont les feuilles épaisses, molles, charnues, pourriraient bientôt s'ils n'étaient pourvus d'une sorte de robe imperméable à l'eau. Cette robe n'est rien autre chose qu'un enduit de cire pulvérulente, couvrant toutes les parties succulentes, et par conséquent sujettes à être attaquées par l'humidité, et cette poussière de cire est ce qu'on appelle la poussière glauque. Vous la voyez sur la feuille du chou, sur celles de toutes les plantes grasses, sur les fruits charnus, tels que la prune, le raisin, etc., mais jamais sur les parties sèches, ligneuses, ne craignant pas le pourri, ni sur celles qui sont munies d'un épiderme solide suffisant pour les garantir. Prenez une feuille de chou, par exemple, et jetez de l'eau dessus; loin de s'attacher à la feuille, elle glissera dessus en forme de globule, et roulera bientôt jusqu'à terre sans laisser la moindre trace de son passage.

Pour les plantes qui croissent dans l'eau, la poussière glauque eût été un préservatif insuffisant; aussi a-t-elle subi une modification. Elle est devenue un enduit luisant, visqueux, tout-à-fait analogue à celui qui recouvre les écailles des poissons, et produisant le même effet; mais, au lieu de recouvrir les feuilles seulement, toutes les parties submergées de la plante en sont comme vernies, ce qui les rend impénétrables à l'élément dans lequel elles flottent.

La nature ne s'est pas bornée à cela pour la conservation des végétaux aquatiques. Vous avez vu comment est composée la tige de ceux qui croissent sur la terre; ici il y a une modification très remarquable. On conçoit aisément que, sans cesse battues par les flots, entraînées par les courants, les tiges des plantes submergées seraient bientôt étendues sur la vase, au fond des rivières, si elles n'avaient un moyen de se soustraire aux inconvénients de l'élément qu'elles habitent. La tige, non-seulement est vernie comme nous l'avons dit, mais encore elle est creuse, et divisée en un grand nombre de cellules assez grandes, nommées *lacunes*, pleines d'air, et séparées entre elles par des membranes très minces, très légères, sèches et transparentes, appelées *diaphragmes*. Ces lacunes remplissent l'office des vessies que les enfants se mettent sous les bras pour se soutenir sur l'eau en apprenant à nager. Elles soutiennent les tiges à la surface, ou les y ramènent lorsque le courant les a entraînées au fond.

Vous ne trouverez jamais ni poussière glauque, ni vernis, sur les plantes terrestres que leur constitution sèche, ou le climat qu'elles habitent, mettent à l'abri des atteintes de l'humidité; mais vous pourrez observer, sur les montagnes arides, dans des sols rocailleux ou brûlés par la chaleur, un phénomène absolument contraire. Là, il faut aux racines une humidité que souvent elles ne trouveraient pas dans le sol, si leurs feuilles n'offraient une particularité que voici: Toutes, au lieu d'être penchées vers la terre, forment avec la tige, un angle aigu de quarante-cinq degrés, plus ou moins, et dont le sommet regarde le sol. Leur base est ordinairement embrassante, c'est-à-dire qu'elle enveloppe la tige au moins dans la moitié de sa circonférence. Le limbe a ses côtés un peu relevés, d'où il résulte que la pluie ou la rosée, en tombant sur la surface supérieure de la feuille, glisse dessus comme sur un toit, coule sur la tige qui conduit l'eau directement sur les racines. Dans les végétaux qui peuplent les terres marécageuses, les feuilles, au contraire, sont disposées de manière à écarter les eaux de pluie des racines, qui en sont déjà trop abreuvées.

On a remarqué que la nature a couvert de poils certaines plantes pour augmenter l'étendue de leur surface absorbante; aussi, celles qui croissent dans les pays secs, où l'air est plus chargé de gaz nutritif, en sont-elles plus chargées que les autres.

Dans la cardière ou chardon bonnetier, cette prévoyance de la nature est très singulière. Cette plante croît dans les sols rocailleux les plus secs, et elle y périrait bientôt si elle ne faisait, pendant les pluies ou les nuits de rosée, une provision d'eau pour plusieurs jours. Ses feuilles sont très grandes, larges, et placées deux à deux sur la tige, l'une d'un côté et l'autre de l'autre. Toutes deux sont soudées par leur base de manière à former un vase en entonnoir, traversé par la tige, et souvent capable de contenir jusqu'à un demi-litre d'eau et plus. Ce vase, ou plutôt ces vases, car il y en a autant que de paires de feuilles, se remplissent d'eau de pluie ou de rosée, et la conservent dans toute sa limpidité, jusqu'à ce que la plante l'ait totalement absorbée, c'est-à-dire pendant sept à huit jours, plus ou moins, selon la chaleur de la saison, et le nombre des petits oiseaux qui viennent quotidiennement s'y désaltérer pendant les chaleurs de l'été. BOITARD.

LA MORT ET SON MINISTRE.

La Mort voulut choisir un Ministre excellent :
Peste, Fièvre, Asthme et Goutte arrivent d'un pas lent :
« Non, dit la Mort, il faut à ma riche espérance
Pour Ministre : — *l'Intempérance.* »

L'HABIT DE COUR ET L'OREILLER.

L'Habit de cour disait : « Que mon maître est heureux !
Je le vois, sans nul soin, gai, leste et vigoureux. »
L'Oreiller lui répond : « Mon cher, la nuit, quel somme!
Il soupire, il s'agite, et c'est un tout autre homme. »

LA PAUVRE MARTHE ET LA RICHE DAME.

Marthe toujours souffrait et travaillait toujours ;
Une Dame lui dit, fière de ses atours :
« Quoi, vous tenez, si pauvre, à cette vie amère? »
« Madame, j'ai ma mère! »

MOLLEVAUT, de l'Institut.

SAINT HYACINTHE,

D'après le tableau de M. Alfred Johannot.

Il y a dans les constructions modernes je ne sais quoi qui s'éloigne du grandiose adopté par nos pères; on sacrifie la noble simplicité de l'ensemble à la profusion des détails. L'église Notre-Dame-de-Lorette, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (1), est un triste exemple de cette vérité; rien d'imposant, de majestueux dans l'aspect de cet édifice; mais des dorures en profusion, des tapisseries, des tableaux, des arabesques, en un mot, tout ce qui constituerait un élégant boudoir, une salle de spectacle, mais rien de ce qui convient à un lieu de recueillement et de prières. Pour celui qui a vu les antiques basiliques de l'Espagne, de Séville, de Cordoue et de Grenade, ou qui a visité les cathédrales de l'Italie, et même de notre vieille France, le monument de Notre-Dame-de-Lorette mérite à peine le nom d'église.

Si nous voulions entrer dans l'examen critique de cet édifice, nous sortirions des bornes restreintes qui nous sont imposées; d'habiles écrivains se sont d'ailleurs savamment acquittés de cette tâche. Parmi les tableaux qui couvrent les murs intérieurs de Notre-Dame-de-Lorette, il en est plusieurs dignes de quelque attention, et nous donnons aujourd'hui le saint Hyacinthe de M. Alfred Johannot, composition sévère et remarquable dont on a fait souvent l'éloge.

(1) Voir le *Magasin Universel*, TOM. IV, p. 97.



(Saint Hyacinthe.)

LE TAPIR.





LE TAPIR.

Je revenais de voir, au Jardin des Plantes, le tapir qui y est nouvellement arrivé, et, chemin faisant, je rêvais au moyen de faire un article sur cet étrange animal, lorsque je me souvins d'avoir vu quelque chose sur ce sujet dans la correspondance dont j'ai déjà donné quelques fragments; voici en effet ce que je trouvai :

« C'est toujours des bords de la Parana, une des plus belles rivières du Brésil, que je vous écris; il y a trois jours, pas davantage, que j'ai fumé dans le calumet d'un homme rouge, couché sur sa natte, et chassé avec lui; ce descendant des anciens naturels du pays n'a conservé, de ses ancêtres, que la peau rouge, le goût de la liberté, de la paresse et de la chasse : du reste, c'est un fort bon homme qui préfère sa cabane dans les bois aux palais de nos villes, et qui n'a été saisi d'admiration, la première fois qu'il est venu à Rio-Janeiro, que devant l'étalage d'un boucher et le comptoir d'un cabaretier. Maïpouri-Été, car tel est le nom de ma nouvelle connaissance, est chasseur de profession, et n'exerce guère son état qu'à la poursuite des anta ou tapirs (*tapir americanus*, Lin.).

Je dois vous dire, d'abord, qu'il est peu d'animaux dont le nom ait été estropié à plaisir comme le nom de celui-ci; encore à présent, il est connu dans son pays par ceux de *tapir*, tapihire-été, tapiroussou, maïpouri, manipouri, par les sauvages de diverses contrées; vagra, danta, anta, etc., par les Portugais et les Espagnols.

Il paraît qu'autrefois, du moins si je m'en rapporte à Maïpouri-Été, il était beaucoup plus commun qu'à présent. « Dans mon enfance, me disait l'Indien, j'allais souvent à la chasse au flambeau avec mon père et mes oncles, et, entre cinq ou six personnes, il était rare que nous n'en prissions pas une demi-douzaine dans une seule nuit; nous partions de nos cabanes à la nuit tombante, et le soir nous arrivions une demi-heure avant le jour, dans les bois fourrés où nous savions que ces animaux se retiraient en troupe assez nombreuse. Comme ils passent toujours dans le même endroit pour se retirer dans leur fort, ils tracent, à travers les buissons et les hautes herbes, des sentiers battus qu'il est très facile de reconnaître. Nous nous embusquions sur leur passage, ayant chacun un flambeau dans une main et une lance de l'autre, et nous nous tenions immobiles et dans le plus grand silence. Dès que nous les entendions venir de loin, nous allumions nos torches résineuses, mais avec l'extrême précaution d'en cacher la lumière.

Ces animaux, pour ne pas s'écarter du sentier qu'ils ont frayé, marchent alors en ligne sur deux ou trois de front. Nous les laissions s'approcher sans défiance, puis, tout-à-coup, nous sortions tous ensemble, en poussant de grands cris, de derrière les rochers qui nous cachaient, et nous nous précipitions vers eux en leur présentant la vive lumière de nos torches. Les tapirs effrayés, se jetaient les uns sur les autres, se heurtaient, se renversaient, et avant qu'ils eussent pu se remettre de cette confusion, et fuir, nous en avions tué quelques-uns avec nos lances. Aujourd'hui, continua Maïpouri-Été, la chasse est bien différente et fort peu productive. On a tellement éparpillé ces timides animaux à coups de fusil, qu'ils n'osent plus vivre en troupe, et il est même rare d'en trouver une famille entière réunie. Aussi, je suis obligé de courir les marais pour les surprendre et les tuer à coups de flèche, et de creuser péniblement, sur leur chemin, des fosses que je couvre de feuillage, et dans lesquels ils tombent sans défiance, mais ces moyens sont bornés, et ma chasse suffit à peine pour me nourrir. »

Maïpouri-Été, ou *grand tapir*, car son nom, qui lui a été donné probablement à cause de son état, n'a pas d'autre signification; Maïpouri-Été, dis-je, poussa un gros soupir, et cessa de parler. Mais je connais le moyen certain de rendre la gaîté à un Indien; j'allai chercher, dans mon porte-manteau, une bouteille d'eau-de-vie à vingt-quatre degrés de l'aréomètre, et je la lui donnai. La sérénité la plus parfaite reparut sur sa figure, et il prévint une demande que j'allais lui faire, en me proposant d'aller à la chasse avec lui.

Chemin faisant, il me raconta ce qu'il savait des mœurs du tapir. « Cet animal, me disait-il, surpasse quelquefois la taille d'un âne ordinaire, mais il est plus trapu, ses jambes sont plus courtes, et son corps est arqué comme celui d'un cochon; son cou est gros, charnu, formant comme une sorte de crête sur la nuque; son corps est presque nu, et le peu de poils qui le couvre est comme sa peau, d'un brun foncé. Ses pieds de devant ont quatre doigts, et ceux de derrière trois. Sa tête est grosse, longue, et, ce qui lui donne une figure très bizarre, son nez forme une petite trompe charnue, mobile, dont il se sert avec beaucoup de dextérité pour arracher de la vase les racines des plantes aquatiques, qui font sa nourriture ordinaire.

» Du reste, cet un animal triste, extrêmement timide, qui n'ose sortir de sa retraite que la nuit, pour aller se plonger dans les eaux des lacs, des marais et des rivières dont il habite les bords. Il n'est aucunement carnassier, vit de plantes et de racines, et ne se sert de ses dents, qui sont nombreuses et tranchantes, ni contre les animaux, ni contre les hommes. Sa douceur, ou, si vous aimez mieux, sa poltronnerie, lui fait éviter tout combat, et lorsqu'il est attaqué, il ne sait que fuir ou mourir. Cependant, quand il est dans l'eau, il semble que son habileté dans la natation lui donne quelques velléités de courage, car on en a vu quelquefois avant de succomber, se lancer contre les canots d'où partaient les coups dont on les accablait; mais ce n'est jamais que réduits à la dernière extrémité que le désespoir de la peur les détermine à un semblant de défense.

» Le tapir a quelque analogie avec votre sanglier d'Europe, non-seulement dans les formes générales, mais encore dans les habitudes. Comme lui, il aime à se vautrer dans la fange des marais, mais avant de rentrer dans son fort, il a le soin de se laver dans de l'eau claire. Comme lui, il se nourrit de racines, de fruits et de graines, mais jamais de chair; comme lui, il ne se détourne pas de son chemin quand il fuit, et renverse brutalement tout ce qui se trouve sur son passage, hommes et animaux, mais jamais il ne les blesse avec ses dents. Pris jeune, on l'élève avec la plus grande facilité, et il se familiarise jusqu'à l'importunité. »

Maïpouri-Été en était là lorsque nous arrivâmes

dans une épaisse broussaille, sur une petite élévation dominant la rive déserte de la Parana, et n'en étant éloigné que de deux cents pas au plus. L'Indien me fit tourner le petit bois, dans lequel il lâcha un chien qu'il menait à la laisse, et nous allâmes nous poster dans des roseaux qui nous cachaient, sur le bord de l'eau. J'avais lu que les chiens sont muets en Amérique, et, en effet, ils sont beaucoup moins criards que ceux d'Europe, mais en chassant, ils donnent autant de voix, et je pus m'en assurer ce jour-là, car le chien ne tarda pas à lancer un tapir qui vint droit à nous pour se jeter dans l'eau, ce qu'ils font toujours lorsqu'ils sont poursuivis. A cinquante pas, tout au plus, je lui lâchai deux coups de fusil, mais soit que les balles n'aient pas pu pénétrer son cuir qui est très dur et très épais, soit que j'aie été maladroit, le seul effet que je produisis fut de lui faire mettre la tête entre ses jambes de devant, pour prendre le galop, grotesque attitude que cet animal a toujours lorsqu'il court de toutes ses forces. L'Indien, quoique plus adroit, ne fut pas plus heureux que moi, car le tapir se plongea dans le fleuve, en emportant une flèche dans ses flancs.

Je m'avançai en courant, jusque vers l'endroit où il avait plongé, et j'eus le temps de recharger à la hâte mon fusil, avant qu'il ait reparu sur les eaux. Si j'eusse été seul, je l'aurais certainement cru noyé, car je ne regardais qu'à une certaine distance, et l'Indien me le montra sortant la tête de l'eau, à plus de trois cents pas de l'endroit où je l'avais vu plonger, c'est-à-dire à deux cent cinquante pas plus loin que je ne l'attendais. Il replongea aussitôt, et nous ne le revîmes plus. Ainsi a fini une chasse qui a duré cinq minutes, et pour laquelle j'avais fait plus de cinquante lieues. Mais je ne me tiens pas pour battu, et j'espère, lorsque je partirai pour la France, vous porter un beau tapir empaillé. Son petit, surtout, fera un bel effet dans une collection, car il est tacheté de blanc, comme un faon. La femelle n'en fait jamais qu'un par portée, et elle lui est très attachée, jusqu'à ce qu'il ait perdu sa livrée, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour pourvoir lui-même à ses besoins.

BOITARD.

ROLAND (1).

La renommée de Roland se rattache à de grandes traditions chevaleresques ; il est nécessaire d'expliquer ce que fut ce personnage dans les annales du moyen-âge.

Qu'est-ce que Roland? Où chercher l'origine des récits et des légendes publiés sur ce paladin, dont le nom retentit dans tous les chants poétiques depuis le IXe siècle? Quel fut ce guerrier, à la poitrine invulnérable, qui commença sa vie dans les cours plénières de Charlemagne, et la finit à Roncevaux?

Pour mettre un peu d'ordre dans ce travail, nous le diviserons en quatre parties essentielles. Nous verrons :

1° Le Roland des chroniques ;

2° Le Roland des traditions orales, des chants de geste, poëmes épiques des cycles du moyen-âge ;

3° Le Roland du Bojardo, de l'Arioste, de l'école italienne en un mot ;

4° Enfin, nous examinerons le personnage de Roland par l'étude de toutes les légendes locales et de tous les phénomènes topographiques qui rappellent son existence.

§ 1er. *Le Roland des chroniques.*

Les chroniques ne disent presque rien sur Roland. Cela devait être. Eginhard, le moine de Saint-Gall, et les autres annalistes de l'époque carlovingienne, absorbés par la grande physionomie de Charlemagne, devaient peu connaître de simples paladins qui suivaient sa fortune ; les uns chantaient l'empereur conquérant qui refoulait les Saxons, et posait sur sa tête la couronne de fer des rois de Lombardie ; les autres voyaient le prince pieux, le fondateur des monastères, le protecteur de l'Eglise. Les chroniques sont si abrégées, si succinctes, qu'elles ne pouvaient s'occuper de tous les lieutenants de Charlemagne. Quand le moine de Saint-Gall, par exemple, résume en une seule phrase l'expédition contre les Saxons, comment aurait-il fait entrer dans ce rapide tableau les noms des compagnons du grand Charles? Eginhard est un biographe tout attaché à la personne de l'empereur ; c'est un secrétaire qui écrit les faits et gestes de son seigneur maître. Cependant le nom de Ruodland, de Rotland, de Rothland, de Ruthland, de Rolland, se trouve cité dans les chroniques de la seconde race ; ce sont des hommes au bras vigoureux, au courage indomptable ; ceux-ci se battent contre les Normands, ceux-là tiennent le gouvernement de certaines provinces, comme il résulte de ce passage d'Eginhard, texte le plus authentique, car on verra qu'il y est question de Ruodland, gouverneur de la Marche de Bretagne, qui périt aux Pyrénées, dans une bataille contre les Wascons (Gascons) : *In quo prœlio Eggihardus, regiæ mensæ præpositus, Anselmus comes palatii, et Hruodlandus Britannici limitis præfectus, cum aliis cumpluribus interficiuntur* (1)?

Ainsi, l'existence de Roland ne peut plus être mise en doute ; le texte d'Eginhard est précis ; le paladin appartenait essentiellement au cycle carlovingien, et c'est ici que commencent les récits chevaleresques qui agrandissent l'histoire du vaillant guerrier.

§ II. *Le Roland des chansons de geste.*

La transition entre ces deux genres de témoignages sur Roland est facile à saisir. Ce que la chronique n'avait pas fait dans son exactitude laconique, les auteurs

(1) Le travail de M. A. Mazuy sur le *Roland furieux*, attrayante et magnifique épopée de l'Arioste, voit son succès se consolider et s'accroître chaque jour. Nous donnons ici une des notes qui enrichissent cette publication, note importante dont nos lecteurs apprécieront tout le mérite. C'est là un sujet entièrement neuf, et digne de la plus haute attention. Pour la partie philologique et bibliographique nous renvoyons au travail même de M. Mazuy.

(1) *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, TOM. V, p. 92.—*Vita Karoli magni*, n° 9 (*Monumenta Germaniæ historica*...... TOM. II). — « En cesta batalia, dit un chroniqueur, mori Engibaldus li prevoz de la tabbla le rei, e Anseumes comps de palais, e Rollanz de Loubara, comps de Bretagnie, et maint autra. »(Mss. Bibl. roy. cot. 10307-5.)

des chants de geste, les jongleurs et les trouvères l'accomplirent avec une liberté immense d'imagination et de poésie. A ces époques de barbarie et de conquête, on écrivait peu; quelques moines, dans les silencieuses retraites des monastères, transcrivaient jour par jour les événements, ils recueillaient les faits avec la même concision qu'ils mettaient à enregistrer un mort dans l'obituaire. Si l'on écrivait peu, on chantait beaucoup. Quand les armées étaient en présence, les jongleurs prenaient leur vielle, comme les bardes et les scaldes, leur harpe d'or, et ils récitaient, en s'accompagnant, les faits et gestes des paladins qui étaient trépassés, ou qui avaient vaincu dans les grandes mêlées; quelquefois aussi, le pont-levis des castels s'abaissait devant le jongleur qui venait chanter les merveilleuses aventures, et, comme l'imagination de chacun travaillait, on ornait, on brodait les chants de geste; les jongleurs y ajoutaient successivement des branches, selon leur caractère et leur tempérament. Le vieux ménestrel était-il joyeux, il célébrait une folie d'amour, une légende poétique; était-il pieux, il convertissait le paladin, et lui faisait terminer sa carrière en pénitence, au milieu des moines; la bravoure bouillonnait-elle en son cœur, hé bien! c'étaient alors des exploits inconnus unis aux premiers chants de geste, et c'est ainsi qu'un nom retentissant, ou qu'un fait de quelque renommée, prenait des développements à chaque nouvelle chanson; il grandissait, se modifiait suivant le talent et la fertilité d'esprit du jongleur qui la récitait.

Rien de surprenant que Rothland, Ruthland, Ruodland ait servi de point de départ à tant de chansons de geste qui dominent le moyen-âge. Ceci tient à deux causes : d'abord, à ce que ce paladin fut sans doute un des lieutenants les plus redoutables du siècle de



(Vue de la brèche de Roland dans les Pyrénées.)

Charlemagne; ensuite, comme les trouvères réunissaient en un seul personnage les valeureuses actions qui souvent se rattachaient à plusieurs, il en résultait que Roland résumait toute la force et la gloire de la période carlovingienne. Ainsi, le Ganelon des romans de chevalerie est la personnification de la perfidie et de la déloyauté; ainsi, les trouvères ont confondu perpétuellement Charles-Martel, Charlemagne, Charles-le-Chauve, Charles-le-Gros; ils ont attribué les exploits des uns aux autres.

Ce qui fit l'immense renommée de Roland, c'est que sa mort se lia au souvenir de la plus grande catastrophe que les paladins de Charles eussent jamais éprouvée, la défaite de Roncevaux. Dans ces noirs défilés des Pyrénées, la fleur de la chevalerie avait péri; les aïeux des nobles chevaliers avaient succombé à côté de Roland, lorsqu'il fit entendre son cor. Jongleurs et ménestrels aimaient à conter cette tragique histoire, et la triste popularité des chants de Roncevaux vint en aide à la popularité chevaleresque de Roland. En Italie, en Espagne, dans la Germanie, chez les peuples du Nord, en Islande, on chanta la bataille de Roncevaux, et du sommet de leurs rochers, les Escualdunacs célébrèrent leur victoire :

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Escualdunacs,
Et l'etcheco-jauna, debout devant sa porte,
A ouvert l'oreille, et il a dit : « Qui va là ? que me veut-on ? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître, [ments.
S'est levé, et il a rempli les environs d'Altabiçar de ses aboie-

Au col d'Ibaneta, un bruit retentit ;
Il approche, en frôlant, à droite, à gauche, les rochers ;
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes ;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
Et l'etcheco-jauna aiguise ses flèches ,

Ils viennent ! ils viennent ! Quelle haie de lances !
Comme les bannières flottent au milieu !
Quels éclairs jaillissent des armes !
Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien ! [dix, onze, douze.
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, [vingt.
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf,

Vingt, et des milliers d'autres encore !
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut des montagnes,
Jusque sur leurs têtes.
Écrasons-les ! tuons-les !
[Nord ?
Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix ? [franchissent pas.
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les
Mais les rochers, en roulant, tombent; ils écrasent les troupes ;
Le sang ruisselle, les chairs palpitent,
Oh ! combien d'os broyés ! quelle mer de sang !]

Fuyez ! fuyez ! ceux à qui il reste de la force et un cheval.
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge.
Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland, est étendu mort
Son courage ne lui a servi à rien. [là-bas.
Et maintenant, Escualdunacs, laissons les rochers;
Descendons vite, en lançant nos flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient ! ils fuient ! Où est donc la haie de lances ?
Où sont ces bannières flottant au milieu ?
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien ? [treize,
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois,
[deux, un.
Un ! il n'y en a même plus un.
C'est fini. Etcheco-jauna, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfants,
Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et
[ensuite, vous coucher et dormir dessus.
La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées,
Et tous ces os blanchiront dans l'éternité *. »

Quel fut le premier écrit romanesque qui jeta parmi les ancêtres le nom de Roland ? L'ancienne école rattachait tout à la chronique dite de Turpin , qui, affirmait-on , avait servi de point de départ pour les épopées chevaleresques. Cette opinion est maintenant insoutenable. Il suffit de connaître l'esprit général des IXe et Xe siècles pour savoir que peu de choses s'écrivaient ; la tradition était orale ; on récitait, et ces récits se transformaient successivement soit en légendes, soit en chants de trouvères et de jongleurs. Les traditions orales ont toujours précédé les écrits , c'est l'ordre naturel dans l'enfance des nations, les jongleurs recueillirent ensuite ces traditions orales , et on en fit plus tard la chronique de Turpin , ainsi que les chansons de geste. Nous avons , du reste , traité spécialement cette question dans notre préface avec les pièces qui peuvent l'éclairer. Des chartes et des poèmes écrits sur la défaite des armées de Charlemagne aux Pyrénées , documents perdus sans doute ou enfouis encore dans quelque trésor inconnu , ont précédé, selon nous, la chronique de Turpin et les romans sur Roncevaux. Turold et l'auteur du *Romans de Roncisvals* le disent même dans plus d'un passage de leurs épopées , et notamment dans ceux-ci :

Cels qu'il unt mort, ben les poet hom preiser :
Il est escrit ès cartres e ès brefs,
Ço dist la geste, plus de .iiii. milliers.

Ço dist la geste e cil ki el camp fut ,
Li ber Gilie por qui Deus fait vertuz,
E fist la chartre el muster de Loüm.
Ki tant ne set ne l'ad prot entendut.

En vieille geste le treuve l'on lisant....

Li ber saint Gilles..... en fist l'estoire.....

Il existait donc des *cartres* , des *brefs* , une autre *chartre* de Gilie sur Roncevaux , quand Turold écrivait, c'est-à-dire dans les trente premières années du XIIe siècle ; ce n'est point là une simple formule. Et lorsque Wace fait chanter à Taillefer, au commencement de la bataille d'Hastings , en 1066 , les exploits de *Carlemaine* , de *Roland* , d'*Olivier* et des *vassaus ki morurent à Rainschevaus* , il est évident que cette chanson n'était ni la chronique de Turpin, ni le poème de Turold, composés un demi-siècle après , ni le *Romans de Roncisvals*, Mss. du XIIIe siècle; Taillefer dut chanter quelque poésie de jongleurs qui ne nous est point parvenue ou que l'on retrouvera peut-être un jour.

Nous n'aimons pas les petites chicanes en érudition; mais il est essentiel de rectifier un anachronisme que nous trouvons dans la préface de la *chanson de Roland*, publiée par M. Francisque Michel. M. de la Rue avait dit : « Nous comptons Turold parmi les trouvères qui écrivirent dans les trente premières années du XIIe siècle. » Ceci est exact, et M. F. Michel ajoute : « Cette opinion nous paraît fondée , et nous l'adoptons volontiers. » Pourquoi, quelques pages plus loin , M. F. Michel écrit-il : » Nous ne cacherons pas que nous avons l'intime persuasion que le chant du jongleur normand (Taillefer) était pris d'une chanson de geste ; nous dirons même que cette chanson pourrait bien être celle de Turold; car l'antiquité de son langage, qui ressemble à celui qui est usité dans les lois de Guillaume-le-Bâtard, la conquête de l'Angleterre par Charlemagne, rappelée dans la XXVIIe tirade, l'oriflamme nommé étendard de Saint-Pierre, le mot AOI qui était peut-être un cri de guerre, un hourra : toutes ces circonstances qu'on chercherait vainement dans une autre chanson de geste, nous font regretter de n'avoir pas de preuves plus positives : quoi qu'il en soit , il est très permis de croire que le poème de Turold est la chanson de Roland qui , suivant Guillaume de Malmesbury , Wace , etc... , fut chantée au commencement de la bataille d'Hastings, » Un poème composé dans les trente premières années du

* Voir le *Journal de l'Institut historique*, TOM. I, pages 176-177; Paris, 1835.— M. Eugène de Monglave, auteur de l'article où est traduit ce beau chant d'Altabiçar, *Altabiçaren cantua*, en a aussi publié le texte.

XIIe siècle ne put être chanté au milieu du XIe siècle, en 1066, époque de la bataille d'Hastings.

Cet anachronisme est trop visible pour ne pas l'attribuer à un défaut d'attention. Il en est de même de cette phrase où M. Paulin Paris dit : « Geoffroy de Monmouth, tout au commencement du XIe siècle, avait mis en vers quelques lais relatifs à Merlin. » M. Paris a voulu sans doute écrire du XIIe siècle, puisqu'il ajoute quelques lignes plus loin : « Un demi-siècle après, nos deux poètes, Wistace ou Wace et Benoît de Sainte-More, avaient mis en vers françois la chronique latine de Geoffroy de Monmouth, sous le nom de roman du *Brut*. » Wace et Benoît de Sainte-More écrivaient au milieu du XIIe siècle et non du XIe; M. Paris le sait mieux que nous, il assure même que Wace traduisit le Brut vers 1155.

M. Paris parle ensuite de la chronique de Turpin, et il dit : « La composition de cette chronique mensongère dut naturellement avoir lieu dans le moyen-âge, et du Xe au XIIIe siècle. » Ceci est beaucoup trop vague ; ne peut-on pas fixer une date plus précise? et dans la préface de *Berte aus grans piés*, M. Paris ne rappelle-t-il pas lui-même la lettre du pape Calixte II qui déclare authentique la fausse chronique de Turpin? cette lettre n'est-elle pas du XIIe siècle, de 1122? La chronique de Turpin paraît avoir été composée dans les premières années du XIIe siècle, après la croisade de Godefroi de Bouillon; elle était alors parfaitement connue, ainsi que nous croyons l'avoir démontré dans notre introduction, où nous avons également combattu quelques assertions de MM. Paris, F. Michel et Monin, assertions trop absolues selon nous. On le voit, les travaux vraiment irréprochables sont d'une grande rareté. Soyez donc indulgents, vous tous qu'une sainte colère anime souvent, hélas ! contre vos prédécesseurs en science, à cause d'un chiffre de trop, d'un point et virgule de moins.

Pour bien résumer cette seconde partie de notre travail, nous dirons que les traditions récitées et écrites par les jongleurs sont l'origine des légendes et des chansons de geste sur Roland ; les trouvères et les troubadours n'ont fait que développer la tradition primitive, chacun selon son esprit et son génie.

§ III. *Le Roland italien du Bojardo et de l'Arioste.*

Maintenant il faut examiner si le Roland des traditions, de la chronique de Turpin et des chansons de geste, a été le type du Roland des épopées italiennes, et plus particulièrement de l'*Orlando innamorato* et de l'*Orlando furioso*.

Bojardo et l'Arioste avaient connu la chronique fabuleuse de Turpin ; de vieux poèmes italiens, *la Spagna*, par exemple, en étaient la copie presque littérale ; des troubadours parcouraient les cités et chantaient *favole romanze che spezialmentè dalla Francia erano portate in Italia;* sur les théâtres même de Milan, on célébrait les faits et gestes de Roland et d'Olivier. Mais en adoptant le paladin pour le héros de leur poésie, Bojardo et l'Arioste en changèrent complètement le caractère.

(La suite au prochain numéro.)

LES VARECS OU FUCUS.

Des fucus en général, leur emploi. — Le fucus-trompette chez les Hottentots.

Qui n'a pas entendu parler de ces goémons gigantesques, dont les rameaux immenses flottent à la surface des mers, comme autant de bras prêts à saisir les navires dans leur course? Étonnants enfants de l'Océan, dont les replis herbacés servent de demeure à des milliers de mollusques, et dont les racines pénètrent les fentes les plus imperceptibles des rochers. C'est, au dire de certains auteurs, à l'aspect effrayant de ces plantes que doivent leur origine et le kraken et le serpent d'eau, et tous ces monstres marins, dont les tentacules redoutables avaient arraché jusque sur le tillac de robustes matelots pour les dévorer dans les flots. Ces gouffres de Charybde et de Scylla, si fameux dans les fastes de la navigation des temps héroïques, ne furent, suivant les mêmes auteurs, que des amas de ces immenses varecs, dont les frondes avaient été transformées par l'imagination, et surtout par la peur, en bras ravissants qui s'élançaient de dessus les écueils de la mer de Sicile pour submerger les vaisseaux. Quoi qu'il en soit de la source de toutes ces traditions, que ces varecs auraient été vraiment transformés en monstres de l'Océan, ou que, comme d'autres le prétendent, ces récits démontrent l'existence d'un polype géant, les goémons et toutes les fucacées en général, attireront toujours l'attention de l'observateur de la nature par la singularité de leur structure : Rien de plus varié d'abord que leurs formes et leur aspect, que leur couleur, tantôt d'un vert foncé, tantôt transparente comme de l'eau; leurs racines sont presque imperceptibles et leurs extrémités le disputent en grosseur à la tête de l'homme; leurs feuilles sont planes, rameuses, presque toujours traversées par une ligne médiane; la teinte en varie suivant l'âge de la plante. Nous avons dit tout à l'heure que les goémons s'attachaient par leurs racines aux rochers, il en est de même de presque tous les fucus, mais cette pierre aride n'est pour le fucus qu'un appui propre à le fixer au milieu de l'agitation des eaux. Un petit nombre végètent entièrement dans les ondes sans demander à la terre ni nourriture, ni point d'attache. Thumberg, voyageur célèbre qui a parcouru les mers de la Chine et du Japon, dit en avoir vu flotter librement sur l'Océan, dont les principes muqueux qui s'y trouvent répandus, sont sans doute absorbés par ces varecs. Quoiqu'on rencontre des fucus à peu près dans toutes les parties du globe, néanmoins ils se montrent rarement avant le 30° de latitude nord. A peine ces plantes ont-elles trouvé un lieu propre à leur végétation, qu'elles s'y multiplient avec une singulière rapidité, et forment par leur amas de vastes tapis, dangereux réseaux dans lesquels sont venus se prendre plus d'un navire et qui portèrent jadis la consternation parmi les compagnons de Christophe Colomb. Le frappement continu des vagues détache souvent de ces forêts herbacées des rameaux que le mouvement de la mer jette bientôt sur la côte. Là, dans les plages de la France occidentale, comme sur les bords de la Baltique et du Cattegat, ils sont ramassés avidement ; dans la première contrée, ils servent d'en-

grais et de nourriture aux bestiaux ; dans la Scandinavie, ils sont employés à recouvrir la cahute du pêcheur.

Les usages des varecs sont aussi nombreux que les espèces en sont variées. La médecine emploie comme vermifuge le fucus helminthocorton, connu vulgairement sous le nom de mousse de Corse, un grand nombre d'autres paraissent jouir de différentes propriétés thérapeutiques. La physique a employé certains fucus comme hygromètres, c'est-à-dire comme instruments propres à mesurer l'humidité de l'air. Confits dans du vinaigre, les varecs fournissent un aliment au pauvre, et même certaines familles méritent par leur saveur sucrée, de figurer sur les tables les plus délicates ; c'est à leur présence, dans l'espèce de ciment dont ils sont formés, que les nids d'hirondelle de la Chine et du Japon, doivent leur célébrité culinaire ; enfin, le fucus siliqueux forme la nourriture presque habituelle des habitants de certaines contrées du nord de l'Angleterre. Mais c'est l'industrie qui retire des varecs une plus réelle et solide utilité. Il y a cinquante ans, les Espagnols vendaient encore en France, au prix de l'or, la soude qu'ils recueillaient sur leur littoral ; aujourd'hui, grâce aux expériences d'estimables savants, l'extraction de la soude a lieu dans notre patrie, partout où se trouvent ces thalassiophytes. Sur cinq cents parties, les cendres des fucus donnent dix-huit parties de soude, c'est même à cette extraction que l'on doit la découverte de l'iode, ce corps simple, d'un si heureux emploi en médecine. C'est en 1812, que M. Courtois découvrit dans les cendres de ces plantes marines, la présence d'un corps nouveau que bientôt M. Gay Lussac fit connaître avec tant de détails, sous le nom d'iode, à cause de sa couleur.

Nous avons dit que les espèces de fucus sont nombreuses, nous en avons déjà cité plusieurs ; nous en rappellerons encore quelques autres qui se recommandent à l'attention des naturalistes par leur usage ou leur structure particulière. Dans les mers des zones tempérées, le fucus natans, appelé aussi sargasso, ou raisin de mer, se présente le plus fréquemment; on le reconnait à ses feuilles d'une couleur foncée, épaisses, alternes et pétiolées, à sa tige longue et cylindrique ; c'est à cette espèce qu'appartiennent les goémons. Le fucus vésiculeux semble avoir été ce célèbre *quercus marina* des anciens, qui croissait au fond de la Méditerranée, dont les rameaux s'attachaient aux coquillages, et servaient à teindre les laines. Enfin, les côtes du cap de Bonne-Espérance sont souvent couvertes d'une autre sorte de varec, tel que si l'on applique la bouche au trou de la base, on en tire des sons analogues à ceux de la trompette, d'où lui est venu le nom de fucus-trompette. Les Hottentots donnent à cette plante le nom de oacac, onomatopée, qui représente assez bien le bruit qu'on fait sortir de cette trompe marine d'une nouvelle espèce. Après avoir subi certaines préparations de la part de ce peuple grossier, ces thalassiophytes servent d'instruments funéraires. A chaque homme qui meurt, le son du rauque oacac se fait entendre sur la tombe du défunt, musique lugubre qu'accompagne le chant plus lugubre encore d'une épouse éperdue. Après la cérémonie funéraire, la trompette est suspendue dans la cahute du fils ou de la veuve. Jamais elle ne sert deux fois; une mort nouvelle demande un nouvel instrument. Ceux qui sont destinés à déplorer le trépas d'un mari, sont bleus, pour un fils, ils sont verts, jaunes, pour un frère. Malheur au vieillard qui a vu sa demeure se tapisser de oacacs, c'est que le dieu mauvais s'est attaché à ses pas ; qu'il a méprisé tous les jours ses offrandes; le oacac ne se fera pas entendre sur ses cendres, car la mort est un bienfait pour lui ; toute la peuplade s'en réjouit, et le deuil n'assiste pas à ses funérailles.

Alfred Maury.



(Les varecs ou fucus.)

LA RUE SAINTE-URSULE, A LA VALETTE (MALTE).



TARDESSE SC.

MALTE.

Nous nous sommes occupés de l'île de Malte dans un de nos précédents numéros; notre but aujourd'hui est de compléter, par de nouveaux aperçus, les renseignements déjà publiés (1).

La position de l'île de Malte, la ville, le port, l'industrie, tout y est parfait. Le port est une miniature, mais unique en son genre; on le dirait destiné à une flotte de petits navires, tandis que des vaisseaux du premier rang peuvent s'y amarrer le long des quais. Le promontoire du mont Sceberras, site de La Valette, forme deux ports, chacun desquels est encore subdivisé en d'autres ports d'une moindre grandeur. Quand un marin revient à Malte, après une croisière, il croit rentrer dans ses foyers. Il y trouve, quel que soit son grade, tout ce qui peut satisfaire ses désirs, ses besoins, ses extravagances. Les bals y sont animés, les dîners nombreux. A peine a-t-on jeté l'ancre que des musiciens viennent, montés sur d'élégantes nacelles, se placer aux côtés du vaisseau; aimable et délicieuse coutume particulière à l'île de Malte. Les marchands se présentent ensuite, puis les nageurs, tritons modernes qui jouent autour du navire et plongent pour ramasser au fond de la mer les pièces de monnaie qu'on leur jette. Hommes, femmes, enfants, tous nagent comme des poissons; ce talent est héréditaire chez les Maltais. Lors du fameux siége de 1565, un corps de nageurs organisé contribua pour beaucoup à la délivrance de la place.

Vue de la mer, Malte ne paraît être qu'un vaste rocher aride. Le voyageur qui passerait devant l'île, sans y débarquer, aurait peine à croire que cent mille habitants trouvent leur subsistance sur ce rocher. Mais, dès que l'on a mis pied à terre, on est surpris de voir l'île entière disposée en terrasses cultivées : des murs, élevés de distance en distance, retiennent les terres et empêchent que la pluie ne les entraîne. En quelques endroits, tels que les maisons de Citta Vecchia et de Nasicar, les terrasses forment un véritable escalier qui s'élève de la plaine jusqu'au pied des murs. Les savants Français de l'expédition d'Egypte calculèrent que les matériaux des pyramides auraient suffi pour entourer l'Egypte d'une muraille; on pourrait dire de même que les murs des terrasses de Malte suffiraient pour construire douze pyramides. Lorsque, dans l'année 1529, les chevaliers commissaires de l'ordre prirent possession de l'île, ils se plaignirent avec amertume de ce qu'on ne leur avait donné qu'un triste rocher qui ne pouvait produire aucune subsistance; dans leur rapport, les chevaliers, attristés sans doute par le souvenir de leur fertile Rhodes, disaient que tout ce qu'ils voyaient ne leur causait que dégoût. Or, la création de Malte n'est pas le moins admirable de leurs exploits, car ce sont eux qui ont fait de Malte ce qu'elle est aujourd'hui.

La prospérité de l'île de Malte, qui a déjà considérablement augmenté depuis qu'elle appartient à l'Angleterre, ne pourra manquer de s'accroître davantage de jour en jour. Elle tend à devenir le centre de la navigation par la vapeur, qui, d'ici à peu d'années, sillonnera la Méditerranée, rattachant la France et l'Italie aux côtes de l'Egypte, de la Turquie et de la Grèce. Déjà l'augmentation des voyageurs donne de l'occupation à cinq ou six hôtels. Quiconque veut parcourir l'Orient doit prendre Malte pour première étape; là on trouve des facilités sans nombre pour se transporter partout où l'on désire, soit au moyen des paquebots, soit par des bâtiments marchands ou des vaisseaux de la marine royale. Un ambassadeur allant à Constantinople ou en Perse, ou qui en revient, s'arrête à Malte; un gouverneur revenant des Indes s'y repose aussi. Vous y rencontrez des voyageurs de toute espèce, des antiquaires, des missionnaires, des exilés et des curieux; sans faire un pas, vous voyez passer devant vos yeux l'élite du monde entier; des bateaux à vapeur vont et viennent tous les mois entre Malte et l'Angleterre, la Grèce, Corfou, Alexandrie; des communications ont lieu toutes les semaines entre l'Italie et la France. Ces communications sont aujourd'hui si faciles, que l'on peut partir de Londres, visiter les pyramides d'Egypte, et revenir chez soi en moins de deux mois sans s'être privé un seul jour d'un bon dîner et d'un bon lit.

La Valette est une ville très agréable; la vie y est douce et moins chère qu'en Italie; les amusements y sont variés; on y trouve un club pour les étrangers, l'opéra s'ouvre trois fois la semaine, d'excellents dîners, des parties de campagne à cheval. Si le climat n'est pas toujours agréable, il est salubre. Différentes raisons empêchent que les familles respectables du pays se lient beaucoup avec les étrangers, et, sous ce rapport, il y a des reproches à faire aux uns comme aux autres. Les Anglais devraient faire les avances et s'efforcer de s'accommoder à quelques usages du pays, tandis qu'ils restent opiniâtrément attachés aux leurs; ainsi les Maltais dînent à deux heures, et les Anglais à six; les Anglais aiment les réunions de table, les Maltais y restent à peine quelques minutes. D'un autre côté, les Maltais ont tort de se refuser à apprendre l'anglais, et ce tort serait beaucoup moins grave s'ils parlaient l'italien; mais leur langage habituel est le patois maltais, effroyable mélange d'italien, de provençal, de grec et d'arabe. Les Maltais sont en outre pauvres. Des familles nombreuses, la division des propriétés, le manque d'occupation pour les jeunes gens, toutes ces causes ont produit chez eux un état de misère d'où il leur sera difficile de sortir; on voit des personnes fort bien nées, accepter avec joie des travaux qui leur rapportent à peine vingt-cinq sous par jour.

On connaît toute la réputation des anciennes galères de Malte; l'horrible situation du galérien surpassait tout ce qu'il est possible d'imaginer. Une fois amené à bord, on le plaçait sur un banc auquel il était enchaîné; sur ce banc il demeurait exposé aux rayons brûlants du soleil, aux fureurs de l'orage et de la tempête; là il mangeait, dormait, mourait. Le travail n'était pas extrêmement rude dans les croisières ordinaires; aidée de trois voiles latines, la galère voguait légèrement quand le temps était beau, et quand il n'y avait pas d'ennemis à combattre; mais lorsqu'il fallait donner la chasse, les souffrances des rameurs étaient horribles. Ces chasses se prolongeaient souvent pendant dix, douze et quatorze heures, et l'on n'y renonçait que quand les rameurs succombaient de fatigue. Que de cris, que d'imprécations retentissaient sur une galère fendant rapidement les flots! Il était rare que les ra-

(1) *Voir* le 5e vol. du *Magasin Universel*, p. 17.

meurs ne succombassent pas à tant d'efforts. Tous les souverains de l'Europe faisaient des présents de criminels à l'ordre de Malte pour entretenir les équipages de ses galères; les prisonniers turcs et africains y étaient aussi consacrés, et, malgré ces recrues, les bancs des rameurs étaient toujours incomplets. La dernière caravane mémorable des chevaliers eut lieu au mois de février 1783, à l'occasion du grand tremblement de terre de Sicile. Quand la nouvelle de ce désastre arriva à Malte, les galères furent sur-le-champ tirées de l'arsenal, et chargées de provisions, de vêtements; des chirurgiens s'y embarquèrent, et dès le lendemain matin elles se dirigèrent vers Reggio et Messine pour aller offrir leurs secours aux habitants. En reconnaissance de ce service, si bien d'accord avec les principes qui devaient animer les chevaliers hospitaliers, le ministre du roi de Naples écrivit au grand-maître pour lui faire observer que le gouvernement paternel de Sa Majesté, toujours prévoyant, n'avait pas besoin que des étrangers vinssent à l'aide de ses sujets, comme pour priver un monarque sensible de la gratitude de son peuple. L'année suivante, les galères prirent part à l'expédition espagnole contre Alger, et leur noble conduite, pendant cette désastreuse campagne, leur valut les éloges du commandant en chef. Aujourd'hui les vaisseaux anglais mouillent à la place qu'occupaient les galères des chevaliers de Malte, et l'amiral anglais arbore son pavillon sur la maison du général de l'ordre.

La misère est le trait caractéristique de l'île de Malte; toutefois le climat en diminue l'horreur; on supporte plus facilement la misère là où le ciel est pur, la température douce, le soleil vivifiant. Les mendiants ont l'air de sortir des pavés, vous ne pouvez deviner d'où ils viennent. Très adroit dans toutes les professions manuelles, le Maltais se tire toujours d'affaire dans une ville étrangère; mais, sans argent, il ne peut s'établir. L'amour qu'il conserve pour sa patrie est dû en grande partie à sa piété; nulle part il ne voit les offices de son église célébrés avec autant de ferveur et de zèle; nulle part la foi n'est plus ferme, plus générale. Il y a vingt-quatre villages dont chacun possède une église qui ferait honneur à une grande ville du continent; là se chôment des fêtes innombrables, et sans cesse des processions parcourent l'île en l'honneur des saints patrons. Il s'ensuit qu'un Maltais expatrié fait de son retour dans sa ville natale comme un devoir religieux; on a essayé d'en conduire à Corfou, mais l'épreuve n'a point réussi; le schisme de l'église grecque s'opposait au succès.

La même facilité que les Maltais montrent pour les travaux manuels se retrouve aussi chez eux pour les arts; peut-être par suite de cette facilité même, ils n'y parviennent point à une supériorité marquée; ils élèvent de vastes édifices, bien adaptés au climat; mais on ne pourrait dire que Malte ait produit un seul architecte capable de donner à ses constructions de l'élégance et des proportions grandioses. Prise dans son ensemble, La Valette est une ville admirable; elle est solidement, commodément construite; elle surpasse en régularité toute autre ville de la même étendue, mais aucune de ses parties ne supporte l'analyse. Les églises manquent de grâce et sont souvent grotesques; leur masse et leur poids inspirent seuls le respect. Deux ou trois hôtels construits par des Italiens, et l'hôpital de la marine sont les seuls édifices de l'île qui se fassent remarquer par les étrangers. Les Maltais sont habiles à manier le ciseau; ils font des bustes assez ressemblants, travaillent la pierre; toutefois on ne cite pas un seul sculpteur remarquable, quoique les tombeaux des chevaliers leur offrissent des occasions assez fréquentes de développer le génie qu'ils pouvaient avoir. De beaux ornements à fresque décorent les murs et les plafonds de leurs maisons; le luxe que déployait l'ordre de Malte aurait dû animer leurs efforts, et depuis la prise de possession par les Anglais, le gouvernement a envoyé à ses frais de jeunes artistes à Rome; malgré cela, Malte n'a pas produit un peintre éminent. Les Maltais aiment beaucoup la musique; on en entend le matin et le soir, elle est inséparable de toutes leurs fêtes, et pourtant Malte ne compte pas un artiste distingué; ils ont l'avantage d'avoir, pendant neuf mois de l'année, un opéra italien qui ne le cède point à la plupart des théâtres d'Italie, et cependant Malte ne peut citer qu'un seul compositeur de quelque mérite, Nicolo, et pas un seul chanteur, quoique le climat soit favorable au développement de la voix. Les Maltais ne se distinguent pas davantage dans les sciences et les belles-lettres. De temps en temps on voit paraître une élégie, un sonnet, une ode à l'amitié, un traité sur les vers à soie; aucun ouvrage important n'est encore sorti des plumes maltaises. Malgré leur beau ciel, ils ne sont point astronomes, et malgré les exploits de leurs chevaliers ils ne sont point historiens.

Quelle peut être la cause de ce phénomène? Pour ce qui regarde la littérature, il y a des personnes qui l'attribuent à ce que la langue maltaise n'est point une langue écrite. Mais ce motif est futile; les hautes classes parlent un italien très pur. D'autres personnes sont d'avis que la cause remonte plus haut, et vont jusqu'à en accuser l'origine africaine ou mauresque des habitants; peut-être niera-t-on l'influence du sang africain; l'esprit de Dieu brille, dit-on, à travers toutes les couleurs. Toutefois, quand depuis les temps les plus reculés on voit toujours le nègre obéir au blanc, on ne peut s'empêcher de trouver quelque différence entre ces deux races. Le Maltais a la physionomie presque égyptienne, il en a même le teint; il est, comme l'Egyptien, sobre, patient; son œil est inquiet, son front bas, son corps élancé. Il n'est pourtant pas dépourvu de grâce; il a la peau douce et unie, les membres délicats, le regard spirituel, et le maintien noble et fier. On voit des femmes à La Valette d'une remarquable beauté.

LE GRAND DUC.

J'ai toujours été assez malheureux pour ne croire ni aux esprits, ni aux revenants, ni aux sorciers, ce qui m'a privé de l'indicible jouissance des contes de nourrices; et cependant, une certaine nuit..... Il faut que je vous conte cela. Si jamais vous allez visiter la petite ville de Cluny, ne cherchez pas les ruines de la célèbre abbaye, car le vandalisme révolutionnaire a passé par là. Mais faites une excursion à une lieue dans les bois, sur la route des montagnes, et vous trouverez, sur une roche solitaire, les ruines romantiques du vieux château féodal de Soulourdou, jadis appartenant

aux Guise. Il y a de belles histoires à raconter sur cet antique manoir; mais elles sont bien vieilles, et j'aime mieux vous en dire une moins importante et qui date de ma jeunesse.

Les ruines de Soulourdou ne consistaient déjà plus alors qu'en quelques pans de murailles fermant encore l'enceinte du château. Deux ou trois vastes salles ouvertes à la rosée des nuits par leurs plafonds effondrés; une tour à moitié démolie, mais dans laquelle on pouvait encore monter par un escalier en colimaçon; quelques autres fragments de construction gothique, élevant leur front lézardé et mousseux au-dessus des routes et des arbustes sauvages, tels étaient les restes de cette habitation jadis princière. Je ne vous parlerai pas des vastes souterrains qui existent, selon les chroniques, dans toutes les ruines, quoiqu'on ne les ait jamais vus; il me suffira de vous dire que, sous ce rapport, Soulourdou était très richement doté par la crédulité publique. Sa position sur un rocher sauvage, au milieu des bois, prêtait singulièrement aux histoires de loups-garous et de revenants; aussi le vieux château avait-il une réputation terrible à plus de trois lieues à la ronde, et jamais personne n'en approchait sans frayeur.

J'avais dix-huit ans et l'esprit aventureux comme on l'a dans la jeunesse, lorsque je fus invité à une grande partie de chasse qui devait avoir lieu dans la forêt de Soulourdou. C'est pendant cette partie de plaisir, qui coûta la vie à plus d'un pauvre lièvre, que j'entendis, pour la première fois, raconter les histoires épouvantables des esprits qui revenaient dans le château, dont nous n'étions alors qu'à trois ou quatre cents pas. Mon incrédulité naturelle me fit faire d'abord peu d'attention à ces récits; mais enfin, trois de nos chasseurs se mirent à raconter, avec l'air de la



(Le grand duc.)

meilleure bonne foi, comment, il y avait au plus un mois, ils avaient été eux-mêmes témoins des scènes effrayantes qui se passent dans les ruines pendant la nuit. Ceci devenait positif; tous trois m'affirmèrent avoir vu, vu de leurs propres yeux, étant ensemble, et leurs récits merveilleux s'accordaient parfaitement. J'avais affaire à des personnes honorables, ne passant nullement dans le pays pour des gens superstitieux ou crédules. Nier eût été malhonnête; croire, je ne le pouvais. Je pris un parti désespéré : « Messieurs, leur dis-je, laissez-moi les petites provisions de vivres que vous avez apportées, et attendez-moi demain matin pour déjeûner, je couche cette nuit dans les ruines de Soulourdou. » Vainement on voulut me détourner de mon projet, vainement on me dit que les prétendus esprits pourraient bien n'être que des malfaiteurs; je m'emparai d'une bouteille de vin, d'un morceau de pâté, et je me dirigeai vers le château en me faisant jour à travers les broussailles épaisses qui l'entouraient de toute part.

Je parcourus les ruines silencieuses pour chercher une place commode où je pusse passer la nuit à couvert, et je la trouvai dans une sorte de vestibule voûté, conduisant au pied de l'escalier de la tour. Une grosse pierre me servit de table, sur laquelle je déposai mes provisions; une autre plus petite me servit de banc, et, au besoin, une couche épaisse de mousse et de lichen aurait pu me fournir un lit. Mais, comme vous allez le voir, je ne fus pas tenté de dormir.

Nous étions en été. La nuit vint, mais triste, nébuleuse, avec une lune pâle, masquée de minute en minute par des nuages sombres qui chassaient dans le

ciel ; un vent froid et humide gémissait en s'engouffrant par bouffées dans les voûtes ténébreuses ; il sifflait à travers les arbres et agitait les ronces et les arbustes épineux qui croissaient dans les fissures des murailles. De temps en temps une pierre, détachée de la tour par l'orage, roulait en bondissant le long de l'escalier délabré, et le son creux et lugubre qu'elle produisait de chute en chute était répété par l'Echo. Je n'avais pas peur, mais j'éprouvais une impression de tristesse et d'inquiétude qui me mettait, je l'avoue, fort mal à mon aise. Malgré mon scepticisme philosophique, je prêtais l'oreille au moindre bruit, et lorsque je n'entendais que le hurlement des loups ou le glapissement des renards chassant dans la forêt, j'étais plus tranquille.

Déjà je m'étais étendu sur mon lit de mousse pour me livrer au sommeil, lorsqu'un long soupir se fit entendre près de moi. Je tressaillis et jetai les yeux vers l'escalier de la tour; mais, en cet instant, la nuit était si épaisse que je ne pus rien distinguer. Un autre soupir retentit à mon oreille; il avait quelque chose d'extraordinaire, de lugubre, sans analogie avec une respiration humaine ; il me semblait qu'il tenait autant du sifflement d'un serpent énorme, que du sourd grognement du tigre. Je me levai et saisis mon fusil ; puis, d'une voix peut-être mal assurée, mais que je tâchai de rendre ferme, je demandai : « Qui est là ? »

Les soupirs cessèrent, et une voix retentissante répondit à la mienne par des sons étranges, rauques, qui jamais n'avaient frappé mon oreille. Il me sembla entendre prononcer distinctement les mots barbares : *Hui-hou*, *hou-hou*. Puis j'entendis distinctement une agitation extraordinaire au sommet de la tour, et quelques pierres vinrent rouler jusqu'à mes pieds. J'avoue que j'étais en ce moment d'autant plus mal à mon aise, que ce commencement d'aventure était tout-à-fait identique avec ce que m'avaient raconté les trois chasseurs. Néanmoins, après avoir armé mon fusil, je me levai doucement et m'approchai en tâtonnant de l'escalier. Les ténèbres qui régnaient sous les voûtes me laissèrent voir à travers leur épaisseur le spectacle le plus effrayant qu'on puisse imaginer. C'était quatre gros yeux rouges, brillants comme des charbons ardents, et qui se fixèrent aussitôt sur moi d'une façon sinistre. Leur énorme grandeur et l'espace qui existait entre eux me fit juger qu'ils appartenaient à des êtres dont la taille dépassait celle d'un homme ; une sueur froide me couvrit le corps, mes cheveux se hérissèrent sur mon front, mais cependant je ne perdis pas la tête ; j'ajustai ces yeux épouvantables, et je lâchai mon coup de fusil.

Au tapage qui succéda à la détonation, je crus que la tour allait s'écrouler, et je pensai qu'il était prudent de me retirer dans une autre partie des ruines. Je marchais donc aussi vite qu'on peut le faire dans des décombres par une nuit très noire, lorsque tout-à-coup les ruines entières furent éclairées par une lumière éclatante, ressemblant à celle de plusieurs torches enflammées. Je m'arrêtai, stupéfait de cette nouvelle mésaventure qui fit refluer tout mon sang vers mon cœur. Alors des voix humaines se firent entendre, des cris prolongés retentirent à mon oreille..... Mais ces cris étaient ceux de mes amis, qui, fâchés de m'avoir laissé seul dans ce lieu désert et suspect, venaient me chercher et s'éclairaient à travers le taillis avec des torches de paille.

Je leur racontai ce qui venait de m'arriver, et tous ensemble nous retournâmes à la tour dont nous montâmes l'escalier. Sur la plate-forme, à l'endroit même où j'avais vu les yeux rouges, nous trouvâmes étendu et mourant un monstre singulier, d'une figure hideuse et bizarre. Il avait de puissantes ailes qui, étendues sur le plancher, n'avaient pas moins de six pieds d'envergure ; sa tête était grosse comme celle d'un enfant, ronde, surmontée de deux espèces de cornes mobiles ; ses yeux étaient parfaitement ronds, plus grands que ceux d'un homme, saillants, munis d'une double paupière ; son nez, extrêmement crochu, couvrait une énorme gueule, et tous deux se perdaient pour ainsi dire dans une bordure de crins roux et hérissés ; ses pieds avaient quatre doigts armés d'ongles puissants et acérés, comparables pour la forme et pour la grandeur à ceux d'une panthère.

Ce monstre était un GRAND DUC (*strix bubo*), qui, depuis plusieurs années, habitait la vieille tour avec sa femelle. C'est le plus grand des oiseaux de nuit, et sa taille dépasse même celle de l'aigle. Sa tête est parée de deux aigrettes presque noires, en forme de cornes ; son plumage est fauve, avec une mèche et des pointillures latérales brunes sur chaque plume ; le brun est plus abondant dessus, le fauve dessous. Ses pieds, gros et vigoureux, sont emplumés jusqu'aux ongles.

Cet oiseau, assez rare en France, n'habite que les rochers, les ruines des vieux châteaux, et rarement il se pose sur les arbres. Comme les autres chouettes, il ne sort de sa retraite que le matin et le soir, pendant le crépuscule, quoique ses yeux supportent un peu mieux la lumière du jour que ceux des autres espèces de hiboux. Fort et courageux comme l'aigle, il ne craint aucun oiseau de proie, et il attaque tous les autres, ainsi que les petits mammifères, tels que lapins, lièvres, et même les jeunes faons. Il est pour tous ces animaux un objet de haine et d'antipathie insurmontable. Lorsque, le soir, il commence sa chasse, s'il est rencontré par une troupe de corbeaux, il s'en suit aussitôt un combat à outrance ; mais le grand duc finit toujours par les disperser, et souvent après en avoir pris quelques-uns. Il lui arrive aussi de poursuivre les autres oiseaux rapaces, la buse, par exemple, et de leur enlever la proie dont ils s'étaient emparés. Autrefois on s'en servait en fauconnerie, non pour le dresser à la chasse, mais pour attirer dans le piége, par sa présence, le milan et les corneilles.

Cet oiseau, assez commun en Allemagne et en Russie, descend rarement dans la plaine. C'est dans les rochers et les vieilles murailles qu'il établit son nid composé de branches de bois et de feuilles sèches. Il pond deux ou trois œufs plus gros que ceux d'une poule, d'un blanc grisâtre, et d'une forme arrondie. Il prend grand soin de ses petits, et comme ceux-ci sont extrêmement voraces, il lui arrive souvent, pendant leur éducation, de chasser au milieu du jour, ce que ne peuvent faire les autres chouettes.

BOITARD.

LA CHAPELLE DE LA SAINTE CHANDELLE D'ARRAS.

Arras est une des villes de France qui ont le plus souffert de la révolution de 93 ; le torrent dévastateur qui passa sur notre patrie, imposa principalement sur elle son cachet destructeur. Elle vit s'écrouler ses plus beaux monuments, elle perdit toutes ses églises, une seule exceptée, et la moins belle peut-être. Sa cathédrale avec ses immenses richesses en objets d'art et de sculpture fut renversée ; les monuments même qui par leur magnificence et l'antiquité de leur origine, semblaient être doublement intéressants, ne furent pas respectés. De ce nombre se trouve la chapelle de la sainte Chandelle d'Arras, érigée dans le douzième siècle, afin de conserver le cierge miraculeux que la Vierge avait apporté aux Atrébates pour les guérir d'une contagion qui faisait au milieu d'eux un grand nombre de victimes. Voici comment la légende rapporte son origine merveilleuse.

La maladie des Ardents (1) faisait à Arras de terribles ravages ; pas une famille n'était à l'abri de ses atteintes. Aussi, de toute part, les Arrageois levaient les yeux au ciel et imploraient le secours de la vierge Marie. La cathédrale et son vaste cloître étaient encombrés de cette multitude que la mort venait frapper jusque dans ce saint lieu, et les prêtres, continuellement occupés à les secourir, ne pouvaient plus suffire à tant de peines. Cependant leurs vœux furent enfin exaucés, deux ménétriers devinrent les instruments de la bonté de Marie. L'un se nommait Itier, et habitait le Brabant ; l'autre Normant, habitait Saint-Pol. Tous deux s'étaient voué une haine implacable ; le premier ne cherchait qu'une occasion favorable pour se venger sur Normant de la mort de son frère tué par lui dans une querelle.

Le 21 mai 1105, Itier vit en songe une femme d'éclatante beauté, qui lui commanda d'aller trouver l'évêque d'Arras, Lambert, de lui dire de visiter, dans la nuit du dimanche 27 mai, les malades qui se trouvaient autour de la cathédrale, d'y faire ensuite son oraison, et qu'alors elle lui apporterait un remède infaillible pour arrêter la maladie. Le mercredi 23, Normant eut la même vision, avec ordre d'exécuter le même message. D'abord ces deux hommes, craignant une illusion, n'osèrent ajouter foi à ce qu'ils avaient vu ; mais ils durent bientôt se rendre quand Marie leur apparaissant de nouveau, menaça de les punir s'ils n'obéissaient.

Ils se rendirent donc à Arras, chacun de son côté, le samedi 26, et Normant, le premier, alla trouver l'évêque Lambert occupé à visiter les malades ; il le tira à l'écart, et lui raconta sa vision ; l'évêque le considérant comme un imposteur ou comme un visionnaire, ne voulut pas ajouter foi à ses paroles, et continua sa visite. Peu après arriva Itier qui raconta aussi ce qui lui avait été dit, insistant sur la double apparition, et protestant de sa sincérité. Le prélat les accusa de s'être entendus pour le tromper ; mais, frappé de leur importunité, après s'être bien convaincu que ces deux hommes ne s'étaient vus l'un et l'autre depuis long-temps, qu'ils se trouvaient même ennemis irréconciliables, l'évêque commença à croire qu'il pouvait y avoir quelque vraisemblance dans cette vision.

Tous les trois se mirent en prière et se livrèrent au soin des malades, selon la recommandation qui leur avait été faite. Ainsi préparés par ces pieux exercices, ils passèrent la nuit du samedi au dimanche dans la cathédrale avec quelques autres personnes qui accompagnaient l'évêque. Au premier chant du coq, on vit descendre du ciel, au travers des voûtes de la basilique, la vierge Marie, vêtue comme au jour de la vision ; elle portait dans la main un cierge allumé, qu'elle donna à Itier et Normant, en présence de l'évêque et des assistants, et, après leur avoir indiqué l'usage qu'ils devaient en faire, elle disparut aussitôt.

D'après ses ordres, quelques gouttes de cette cire furent versées dans de l'eau bénite, et cette eau, distribuée à cent quarante-quatre malades qui se trouvaient en ce moment autour de la cathédrale, opéra leur guérison. Un seul qui osa nier l'efficacité de ce remède et le tourner en dérision, mourut dans les plus affreuses douleurs. Bientôt le nombre des guérisons augmenta, grâce à l'efficacité du breuvage merveilleux (1).

Le cierge fut d'abord placé sur l'autel de saint Séverin, sous la garde des deux ménétriers qui l'avaient reçu du ciel, et pour perpétuer le souvenir de cet événement, une confrérie se forma aussitôt, sous le titre de confrérie de *Notre-Dame-des-Ardents ;* elle fut approuvée par les bulles du pape Gélase, en 1119, et de Robert en 1120. Là, se firent inscrire papes, cardinaux, archevêques, évêques, abbés, rois de France et d'Angleterre, comtes et comtesses d'Artois, ducs et duchesses de Bourgogne, princes, seigneurs, chevaliers, et une foule de citoyens nobles et bourgeois, riches et pauvres. Cette confrérie qui subsiste encore de nos jours, a perdu son éclat primitif ; elle garde en souvenir un cartulaire manuscrit bien ancien et presque indéchiffrable, qui contient les noms d'un grand nombre de confrères depuis plusieurs siècles (2).

La sainte chandelle fut ensuite déposée dans l'église Saint-Aubert pendant deux ans ; de là on la transféra dans la chapelle de l'hôpital Saint-Nicolas. L'an 1215, fut élevée et construite, au milieu de la

(1) La maladie des Ardents, connue sous le nom de *Feu Ardent*, dont le genre humain paraît avoir été affligé, surtout depuis l'an 1080 jusqu'à 1140 environ, faisait ressentir à ceux qui en étaient attaqués un feu qui consumait différentes parties de leurs corps sans qu'on pût y trouver aucun remède.

(1) Différentes guérisons miraculeuses paraissent avoir été opérées dans la suite des temps par la vertu de la sainte chandelle, car en parlant des endroits de la place publique voisins de la pyramide où était gardé le cierge, on avait coutume de s'expliquer ainsi : *juxtà locum ubi candella beatæ Mariæ est reposita et ubi consuetum est à Deo multa miracula operari.* (Arrêt du parlement de Paris de 1285).

(2) Vingt-cinq ou vingt-six ans après son avénement, en 1130, saint Bernard est venu exprès à Arras pour voir le saint cierge, une croix de fer érigée par les religieux de l'abbaye où il était logé, en mémoire de la joie et satisfaction qu'il avait ressenties à l'aspect de ce flambeau céleste, se voyait près du mur qui renferme le terrain de l'abbaye de Saint-Waast. Ce monument fut remplacé à cause de sa vétusté par un autre tout-à-fait semblable, en 1447.

petite place une célèbre pyramide, par *l'ordre, les soins, la libéralité et munificence* des comtes d'Artois. C'est dans cette pyramide si belle, chef-d'œuvre d'architecture gothique, et qui, jusqu'à sa démolition en 1791, a toujours fait l'admiration des étrangers, qu'a été déposé le cierge merveilleux. Vers l'an 1320, la comtesse de Bourgogne et d'Artois Mahaut, fit présent d'une riche châsse en argent émaillé, dans laquelle fut renfermée la sainte chandelle ; et, en 1420, Jean Sasquépée fit couvrir cette châsse d'une riche custode de cuivre chargée de sculptures. Le même Sasquépée, mayeur d'Arras, conseiller des ducs de Bourgogne et seigneur de Beaudimont, fit ajouter, en 1422, à cette pyramide, une belle chapelle gothique dans laquelle il fonda une messe quotidienne à perpétuité. Cette chapelle, ruinée par une bombe pendant le siége d'Arras, en 1640, fut rebâtie en 1656, telle qu'on la voyait encore en 1789,

Toutes les années, depuis la veille du saint-sacrement jusqu'au dimanche suivant, la ville d'Arras célébrait une fête consacrée au souvenir de cet événement ; le conseil et la cour d'Artois, les établissements et bureaux publics prenaient vacance ; chaque jour on transportait en procession la sainte chandelle. On la portait en pompe à la cathédrale, et un vieux tableau peint sur bois nous montre encore l'ordonnance de cette solennité. Pendant ces fêtes, la sainte chandelle était allumée deux heures.

Cette histoire de la sainte chandelle qui était gravée dans l'église Notre-Dame, près de l'autel où la Vierge l'avait remise en présence de l'évêque Lambert, a été publiée dès l'an 1153, par Aluise, évêque d'Arras ; Asson, autre évêque, en fit une nouvelle rédaction en 1341, ainsi que Gazet, curé de la Madeleine, à Arras, vers la fin du dix-septième siècle. En 1349, le pape Clément V la fit enregistrer par les notaires du saint-siége. Tous les chroniqueurs, tous les auteurs contemporains en font mention. Enfin, les souverains pontifes Innocent VIII, Clément VIII, Paul V, et plus tard Innocent X, accordèrent de nombreuses indulgences aux confrères des *Ardents* et aux fidèles qui allaient visiter la sainte relique. Plusieurs de ces bulles ont été conservées dans de vieux manuscrits.

T......†



(Démolition de la chapelle de la sainte chandelle en 1791.)

JONQUE CHINOISE.



JONQUE CHINOISE.

Les Chinois ont été jugés trop sévèrement, on les a beaucoup trop rabaissés, sans doute parce qu'ils n'ont point paru sous un jour très favorable aux écrivains qui ont eu l'occasion de les observer à Canton. C'est absolument comme si l'on voulait décrire notre caractère national en n'employant pour cette description d'autres matériaux que ceux qu'on aurait recueillis dans un de nos ports de mer. En fait, c'est une chose extraordinaire que les Chinois ne soient pas plus méchants que nous ne les trouvons à Canton, car ils connaissent fort bien cette maxime en vertu de laquelle leurs autorités « gouvernent *les barbares* comme des animaux et non comme des indigènes. » Il s'ensuit que leur conduite, vis-à-vis des étrangers, est tout-à-fait différente de celle qu'ils tiennent vis-à-vis les uns des autres. Lorsque ni la crainte, ni l'intérêt ne les dominent, ils sont souvent insolents, arrogants et fourbes; et telle est, chez eux, la force de l'opinion, que si l'intérêt les oblige à plier devant les étrangers, ils ont soin que leur servilité n'ait pas un de leurs compatriotes pour témoin. On a vu un mendiant s'agenouiller pour demander l'aumône à des Européens lorsqu'il croyait n'être pas aperçu, et s'en abstenir quand des Chinois passaient. Les Coulis, la plus basse classe de domestiques, furent long-temps avant de consentir à précéder le soir les Européens, une lanterne à la main, et plus long-temps encore à se décider, même pour de l'argent, à les porter en chaise dans les rues de Macao. Est-il donc surprenant qu'ils ne se fassent aucun scrupule de maltraiter et de tromper ces *créatures disgraciées qui viennent*, comme dit leur gouvernement, *profiter des bienfaits de la civilisation chinoise?* Ne doit-on pas plutôt s'étonner que, dans leurs rapports avec nous, ils aient mis quelquefois tant de probité, de bonne foi et de générosité?

Les traits avantageux du caractère des Chinois, tels que la douceur, la docilité, l'industrie, sont accompagnés de vices particuliers : manque de sincérité, jalousie, méfiance. L'astuce envers les Européens de Canton ne paraît point blâmable aux Chinois. L'entente de leurs véritables intérêts rend la plupart des négociants de cette ville scrupuleux à remplir leurs engagements; mais, en toute autre circonstance, le démon étranger (c'est ainsi qu'ils nous appellent), leur paraît de bonne prise. Le Chinois, dans ses relations avec l'Européen, affecte la dissimulation, de préférence à la franchise; et, lors même qu'il ne gagne rien au change, il ment dans les cas où il aurait pu dire tout aussi bien la vérité. Les avantages importants que les Chinois possèdent sur les peuples qui les environnent leur ont inculqué cet orgueil national qui les porte à traiter les Européens avec un dédain offensant; par suite de ce même orgueil, ils ont de leur propre pays, comparé au reste de la terre, une idée analogue à celle que les anciens astronomes se formaient de la terre comparée au reste de l'univers. Ils le croient le centre d'un système, et l'appellent *la nation centrale*. Une loi expresse prohibe les effets qui n'ont point été sanctionnés par l'usage; c'est pour cela que les Chinois sont si peu disposés à adopter les modes et les ustensiles de l'étranger. L'Europe est sans doute d'une incontestable supériorité sous le rapport des sciences; mais, aux yeux du Chinois, qui ne voit arriver de cette partie du monde que des objets sans utilité pour lui, qui n'a entendu parler que depuis peu des différents états dont elle est composée, des guerres interminables que se font ces états entre eux, la comparaison est tout entière à l'avantage de la Chine, avec son vaste territoire, ses immenses richesses, ses centaines de millions d'habitants industrieux et éclairés, et sa paix non interrompue depuis près de deux cents ans.

Sous le rapport physique, les Chinois sont encore supérieurs à leurs voisins; on a souvent remarqué qu'il n'existe pas d'hommes mieux faits ni plus vigoureux que les coulis ou portefaix de Canton. Les poids que deux d'entre eux portent aisément sur leurs épaules, au moyen de bambous, accableraient les individus les plus robustes des autres pays. Comme marins, les Anglais leur rendent pleine justice; mais on ne peut se les procurer que difficilement, attendu les obstacles nombreux qui s'opposent à ce qu'ils prennent du service à l'étranger. Du reste, les voyageurs sont frappés d'étonnement lorsqu'ils rencontrent, pour la première fois, dans les parages de la mer des Indes, les bâtiments grossiers et mal construits que les Chinois emploient encore pour la navigation. La description que donne Barrow, dans ses voyages en Chine, des grandes jonques marchandes, aujourd'hui en usage chez ce peuple singulier, est la meilleure et la plus parfaite qui nous soit parvenue; on doit la préférer à toute autre relation. Après avoir avancé que ces bâtiments, vu la bizarrerie de leur forme, semblent peu propres à lutter contre les mers orageuses de la Chine, il ajoute les remarques suivantes : « En général, la partie du vaisseau qui sort de l'eau présente l'aspect de la lune à son dernier quartier. La proue n'est pas arrondie, comme celle des vaisseaux européens; mais elle offre, comme la poupe, une surface plate et carrée. De chaque coté de la proue est peint un grand œil circulaire; les deux extrémités du bâtiment s'élèvent à une hauteur prodigieuse au-dessus du tillac; les uns ont deux mâts, d'autres trois, d'autres quatre : chacun de ces mâts consiste en une seule pièce de bois, et dès lors ne peut être raccourci à volonté, comme ceux des vaisseaux européens. Le diamètre du grand mât d'un vaisseau chinois de premier ordre est égal à celui d'un vaisseau de guerre de quatre-vingts canons; ce mât est fixé dans une charpente massive; à chaque mât est attachée une voile de nattes et tendue sur des cannes de bambous. » Le capitaine Elliot a fourni quelques renseignements curieux touchant la construction intérieure des jonques chinoises. La cale est divisée en plusieurs compartiments imperméables comme les flancs du vaisseau; il y a quelquefois jusqu'à soixante chambres dans un seul navire; elles n'ont aucune communication entre elles; par conséquent, si le navire venait à faire eau dans l'une ou l'autre de ces chambres, et qu'on ne pût parvenir à la maîtriser, cette seule cavité se remplirait, et le vaisseau n'en naviguerait pas avec moins de sûreté.

Les Chinois sont peu versés dans l'art de la navigation. Il est maintenant hors de doute qu'ils possédaient la boussole long-temps avant qu'elle fût connue en Europe; mais ils n'ont pas d'autres instruments dignes de remarque, et il est même très douteux qu'ils aient jamais fait usage d'une carte maritime. Cepen-

dant, malgré l'ignorance des marins de l'empire céleste relativement à la latitude et à la longitude, malgré leur défaut de connaissances astronomiques, et les périlleuses tempêtes qui agitent fréquemment l'Océan, ils se sont toujours mis en mer avec beaucoup d'assurance; ils ont porté leur commerce jusqu'à Batavia, et même dans des pays plus lointains. Les jonques qui trafiquent à Batavia sont chargées de thé, de parasols vernis, de nankin, de papier et d'une infinité d'articles inférieurs. Elles transportent aussi un grand nombre d'émigrants; car, quoique le gouvernement chinois n'autorise pas le départ de ses sujets pour aller s'établir dans des pays étrangers, on en trouve beaucoup qui se sont placés sous la protection des autorités européennes dans toutes les colonies de l'Hindoustan.

Les Européens se sont fait une étrange idée de la physionomie chinoise, d'après les figures représentées sur les échantillons de manufactures sortis de Canton, et dont la plupart sont tracées dans le style peu sévère de la caricature. Il est résulté de ces fausses notions qu'on a attaché dans l'esprit de beaucoup de personnes une idée grotesque d'un peuple grave, penseur, raisonnable, et digne bien souvent de servir de modèle aux Européens. Les Chinois qui ne sont point exposés à l'influence de l'atmosphère ont le teint aussi beau que les Espagnols et les Portugais; mais, tel est l'effet du soleil sur leur peau, que beaucoup d'entre eux, qui vont nus jusqu'à la ceinture, paraissent, lorsqu'ils sont déshabillés, avoir le haut du corps d'un Asiatique et les membres inférieurs d'un Européen. Ils ont en général bonne mine jusqu'à trente ans; passé cet âge, la proéminence des os de leurs joues donne à leur physionomie une expression dure que la jeunesse effaçait.

On connaît le genre opposé de beauté chez les deux sexes en Chine; une femme doit être mince et frêle; un homme, au contraire, doit être *puissant;* non pas dans l'acception qui dénote une grande force musculaire, mais dans celle qui exprime la corpulence, l'obésité. Il est fort à la mode chez les hommes et chez les femmes de laisser croître les ongles de la main gauche, jusqu'à ce qu'ils aient acquis l'aspect de véritables griffes. Comme les ongles, lorsqu'ils sont très longs, sont sujets à se casser, ils les garantissent au moyen de petits morceaux de bambous très amincis. Mais celui de leurs goûts dont on peut le moins se rendre compte, est la mutilation du pied des femmes, mutilation par laquelle les Chinois se distinguent de tous les autres peuples. On ne connaît rien de positif sur l'origine de cette coutume, on sait seulement qu'elle prit naissance vers la fin du neuvième siècle de notre ère. Le principe qui a dicté la mode des ongles démesurément longs, a sûrement dicté aussi celle de la mutilation des pieds dès l'âge le plus tendre. Cette mode entraîne l'idée d'exemption de travail, puisque toutes les personnes du beau monde sont percluses par suite de la petitesse de leurs pieds. Les Chinois sont passionnés pour l'air de faiblesse et de souffrance que la mutilation prête aux femmes; ils comparent leur marche, lorsqu'elles s'en vont clopinant sur leurs talons, au balancement d'un saule agité par la brise.

Jamais la puérilité et la folie d'une grande partie de la race humaine n'ont été plus évidentes que dans ces modes si variées, et souvent si contraires aux lois de la nature. Ainsi, tandis qu'un peuple écrase les pieds de ses enfants, un autre aplatit la tête des siens entre deux planches; tandis qu'en Europe nous admirons la blancheur des dents, les Malais liment l'émail des leurs, et les teignent en noir, par la raison toute puissante que les dents de chiens sont blanches. Un chef de la Nouvelle-Zélande fait blasonner sur la peau de son visage et de ses membres la cotte d'armes qui le distingue parmi ses compatriotes, et un Esquimau est moins que rien s'il n'a pas les joues trouées et ornées de morceaux de pierre!

LE ROI JEAN ET SON ÉPOQUE.

1350 - 1364.

Troisième article. (*Voir page* 180, 5ᵉ *volume.*)

Lorsque le dauphin revint de la bataille de Poitiers, il fut reçu froidement par le peuple; ne s'était-il pas montré le premier des fuyards parmi la jeune chevalerie? Trop jeune pour prendre le titre de régent, il se fit nommer lieutenant-général du royaume pendant la captivité du roi, à Londres. Bientôt les états généraux se réunirent; ils étaient au complet; on comptait plus de cinq cents députés. Les chefs et meneurs des trois ordres, ceux qui avaient le plus d'influence dans leurs délibérations, furent Robert-le-Coq, évêque de Laon, et Étienne Marcel, prévôt des marchands.

Robert-le-Coq avait d'abord été avocat au parlement de Paris; Philippe-de-Valois l'avait institué son principal conseiller. Comme il était clerc fort instruit, il devint évêque et duc de Laon, et président au parlement, charge dont les fonctions n'avaient, à cette époque, rien d'incompatible avec celles d'évêque. Robert-le-Coq avait su se rendre très populaire; il était affable, parlait avec beaucoup d'abondance aux métiers de Paris. Étienne Marcel, prévôt des marchands, était l'homme de la bourgeoisie; les gens de la halle, poissonniers, bouchers, rémouleurs, connaissaient bien maître Marcel; chacun le saluait et obéissait à ses moindres commandements. Le prévôt, on le sait, disposait de toute la ville, faisait ouvrir et fermer les portes; il commandait aux capitaines de quartiers et aux centeniers de la garde bourgeoise.

Les états généraux dressèrent leurs cahiers; ils faisaient de dures conditions à la régence. Avant d'accorder aides et subsides, ils requéraient diminution d'impôts et diverses autres réformes; ils insistaient surtout sur la délivrance du roi de Navarre, retenu captif par les gens du roi. Le dauphin répondit aux députés: « Chers et féaux, je veux avoir avis de mon conseil sur ce que vous me dites, aussi du fait et délivrance du roi de Navarre. » Et il se retira fort gracieusement; sous main il tâchait d'éluder les prescriptions imposées par les états généraux, et comme il avait besoin de fortes sommes de deniers pour lui et ses officiers, le dauphin voulut se procurer de l'argent sans le secours des trois états; et, dans ce but, il se décida pour la ressource habituelle: l'altération des monnaies. Ce changement excita de vifs murmures: « Quand donc y aura-t-il réformation contre tant de pillardises? » disaient les métiers. C'est que le prévôt des marchands avait rassemblé le peuple, et lui avait dit: « refusez cette mauvaise monnaie; il ne peut y avoir finance nouvelle sans le bon vouloir des états. » Aussitôt le dauphin manda Étienne Marcel à Saint-

Germain-l'Auxerrois où il se trouvait pour lors ; et ledit Marcel y alla vers l'heure du dîner, accompagné d'une foule de bourgeois en armes : « Prévôt et bourgeois, dit le dauphin, nous vous requérons de faire cesser l'empêchement que vous avez mis au cours de la monnaie. — Non, répondirent les chefs, rien n'en sera fait ; nous ne souffrirons pas que ladite monnaie ait cours. » En sortant de cette entrevue, Marcel fit publier que les métiers eussent à s'armer incontinent ; et en effet, tous les métiers, chacun rangé sous sa bannière, saisirent les uns des piques et des lances, les autres des massues, fourches et bâtons noueux.

Cependant, le dauphin, épouvanté par ces démonstrations énergiques et tumultueuses, s'empressa de faire droit aux demandes de la multitude. Alors les états généraux se montrèrent plus exigeants encore ; dans une séance solennelle, Robert-le-Coq porta la parole, et s'écria : « Le roi et le royaume de France ont été mal gouvernés ; de très grands dommages sont advenus, tant audit royaume qu'aux habitants d'icelui, par mutation de monnaies et autres changements, toutes choses qui sont faites par le conseil du chancelier et autres officiers mangeurs et pillards. Le peuple ne peut plus le souffrir, et nous avons délibéré que les officiers seraient privés de leurs offices. » Une longue ordonnance de réformation fut présentée au dauphin qui dut y apposer son scel ; ensuite les états généraux organisèrent un grand conseil; ses attributions embrassaient l'administration générale du royaume. Son premier acte fut la suppression des officiers, dont l'avidité et la négligence compromettaient la monarchie ; sa sévérité fut si grande, qu'à Paris, presque tous les juges furent supprimés, au parlement comme à la chambre des comptes et cour des aides.

Le gouvernement de France était ainsi passé dans les mains d'un grand conseil formé par les trois états



(Le prévôt Marcel haranguant le peuple.)

et sous l'absolue influence de Robert-le-Coq, organe du clergé populaire. Aucune ordonnance du dauphin ne se faisait de sa pleine puissance, toutes portaient cette formule : « De l'avis de notre conseil des états et des hommes des bonnes villes. » Une telle situation ne pouvait convenir à monseigneur ; il s'y soumettait par nécessité, mais les gentilshommes de sa confiance ne cessaient de conspirer pour leur réintégration. Le peuple le savait, et les bourgeois firent bonne garde ; les portes furent fermées, on plaça de lourdes chaînes dans les rues pour arrêter les chevaux, des fossés furent creusés le long des murailles où il n'y en avait pas. Et ils avaient bien raison, les bourgeois, de se préparer à la résistance, car un beau matin, monseigneur manda le corps de ville, prévôt, échevins, conseillers, et leur dit : « Ah ça, je veux gouverner dorénavant ; je vous défends de vous mêler des affaires du royaume. » Marcel ne répondit rien, mais le dauphin dut quitter promptement Paris, car le peuple était très irrité de sa mauvaise foi.

Alors survenait un événement grave. Le roi de Navarre qui gémissait dans la captivité depuis plus de vingt mois, fut tout-à-coup délivré ; sa liberté avait été résolue, disaient les métiers, dans une séance secrète des états tenue par Marcel et les échevins de Paris. Voici d'ailleurs comment elle s'opéra. Plusieurs gens d'armes vinrent au castel où le roi de Navarre était captif ; ils plantèrent des échelles au pied des murailles, et surprirent les gardes auxquels ils ne firent aucun mal. Le roi de Navarre sortit de sa prison ; le parti populaire avait besoin d'un chef hardi pour soutenir les efforts de la multitude ; aussi le roi de Navarre n'oublia rien de ce qui pouvait le populariser ; il logea dans la maison d'un simple bourgeois, qu'il nomma son spécial ami ; quelques jours après, il rassembla les quarteniers et cinquanteniers de Paris, et leur dit : « Je veux, mes amis, aller aux halles et parler au peuple. » Lesdits quarteniers et cinquanteniers réunirent les bourgeois et le menu peuple au cloître Saint-Germain ; le roi de Navarre monta sur un échafaudage, et commença ainsi : « Hélas, je me plains beaucoup des vexations qu'on m'a fait injuste-

ment souffrir ; je veux vivre et mourir en défendant le royaume de France, car je suis extrait de père et de mère en légitime lignée, et j'ai plus de droit à la couronne que le roi d'Angleterre. Bons bourgeois, ce sont les officiers du roi qui sont la cause des maux du peuple. » Il ajouta quelques insinuations sur le mauvais vouloir du dauphin, et la nuit était venue, que le prince haranguait encore.

Le lendemain, tout émus du beau discours de messire Charles, roi de Navarre, le prévôt des marchands, les échevins et bon nombre de bourgeois se rendirent auprès du dauphin qui était revenu habiter les Tournelles, et le supplièrent de faire justice au Navarrois ; Robert-le-Coq, président du grand conseil, répondit : « Monseigneur le duc, non-seulement rendra justice, mais il agira avec courtoisie, comme un bon frère doit en agir avec son frère. » Ce n'était point là l'intime pensée du dauphin, mais l'évêque de Laon était maître du conseil ; nul n'osait le contredire. Justice fut en effet rendue ; le roi de Navarre parut en parfaite intelligence avec le dauphin ; ils avaient tous les jours des conférences, ils mangeaient ensemble, visitaient les reliques, les châsses vénérées. Robert-le-Coq ne refusait rien au roi de Navarre, et à sa sollicitation, il accorda la délivrance des captifs du Châtelet. L'ordonnance fut accueillie avec de grands applaudissements, elle s'étendit même aux prisons des abbayes ; bien vive était la reconnaissance des gens de Paris pour le roi de Navarre ; lorsqu'il quitta cette ville pour se rendre à Rouen, les bourgeois lui firent de nombreux présents sur la caisse commune, et l'accompagnèrent jusqu'à Mantes.

L'actif roi de Navarre fit dépendre, à Rouen, les corps des quatre nobles hommes que la vengeance de Jean avait immolés ; il assista à leurs obsèques, monté sur son grand cheval de bataille ; les bourgeois et le peuple l'entouraient. Tout ceci avait pour but de rappeler la tyrannie du roi Jean, auquel les villes de Normandie portaient mauvais vouloir depuis le supplice des quatre seigneurs. Le Navarrois parut bientôt à une fenêtre de son habitation, et, s'adressant à la foule, il répéta ce qu'il avait dit aux halles de Paris ; il déplora le martyre des comtes ; puis, il invita à sa table, des bourgeois et des hommes du peuple ; à sa droite, il avait placé un des chefs du parti populaire, marchand de vin en détail. A Paris, les bourgeois lui conservaient un fidèle attachement, et comme on craignait l'arrivée des archers royaux dans la bonne ville, les métiers gardèrent assidûment les portes, bassinet en tête et arbalète sur l'épaule ; pour mieux se reconnaître, ceux qui tenaient le parti populaire résolurent d'adopter un symbole, une couleur ; tous prirent des chaperons mi-partie de drap rouge et bleu.

Le dauphin n'avait d'autre parti à prendre que de se faire l'homme des métiers, et de lutter ainsi de popularité avec le roi de Navarre ; il accepta ce rôle, et se rendit aux halles de Paris, suivi de quatre ou cinq seigneurs de son conseil ; il y avait grande multitude assemblée. Le dauphin monta sur un des étaux, et dit avec chaleur : « J'ai intention de vivre et de mourir avec vous ; je ne fais point venir de gens d'armes pour opprimer le peuple de France, mais pour le défendre contre les ennemis du royaume. Quant à la finance qui a été dernièrement levée, je n'en ai reçu ni sou ni maille, et je pense que ceux qui ont touché le pécule en rendront bon compte. » C'était de fort belles paroles, mais l'arrivée des gens d'armes avait exaspéré les halles. Le prévôt des marchands se plaignait toujours de ce que le dauphin et ses conseillers intimes aggravaient les malheurs du pays ; plusieurs fois il était allé trouver le prince pour le prévenir. Le dauphin lui faisait des promesses, mais sans effet. C'est ce qui engagea Marcel et les échevins de Paris, à prendre, de concert avec les bourgeois, une résolution extrême ; ils jugèrent indispensable d'occir quelques conseillers de monseignenr. Les métiers se réunirent sous leur bannière à Saint-Eloi, et bientôt maître Regnault-d'Acy, avocat au parlement, serviteur dévoué du dauphin, fut poursuivi et tué dans la boutique d'un pâtissier. Le prévôt et le peuple se dirigèrent en toute hâte vers l'hôtel du dauphin, montèrent l'escalier, et pénétrèrent dans sa chambre. Le prévôt lui dit : « Ne vous effrayez point, seigneur duc ; nous avons affaire ici. » Et faisant signe aux gens de sa suite, ceux-ci se précipitèrent sur monseigneur de Conflans, maréchal de Champagne, et Robert de Clermont qu'ils massacrèrent sans pitié.

Très effrayé de ce qu'il voyait, le dauphin criait de toutes ses forces : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! » — N'ayez pas peur, lui répondit Marcel, et il lui donna son chaperon. Le dauphin porta ainsi toute la journée le chaperon du prévôt. Les bourgeois traînèrent les corps des victimes jusqu'à la cour du palais, et ils restèrent étendus et découverts à la vue de ceux qui voulaient les voir ; nul ne tenta de les ôter. En sortant du palais, le prévôt se rendit à l'Hôtel-de-Ville en Grève, et s'étant mis à la fenêtre, il dit à tous les métiers armés : « Le fait qui vient d'être accompli l'a été pour le profit commun du royaume. — Nous l'approuvons, répétait le peuple. Et une fois l'acte ratifié par les confréries, le prévôt retourna auprès de M. le dauphin qui tremblait et se lamentait ; le prévôt monta en la chambre de monseigneur, et lui dit : « Ne vous mettez point en malaise de ce qui est advenu ; le peuple l'a fait pour le bien, et vous n'êtes plus en péril. Ceux qu'on a occis étaient mauvais et traîtres ; ratifiez ledit fait, et soyez avec nous ; octroyez-nous le pardon, s'il en est besoin. — Je vous l'octroye, répondit le duc épouvanté ; si ceux de Paris veulent être mes amis, je serai le leur. » Alors le prévôt Marcel envoya au dauphin deux pièces de drap, l'une bleue et l'autre rouge, afin qu'il se fit faire des chaperons pour lui et ses officiers ; tout l'hôtel du prince fut ainsi revêtu des couleurs populaires.

METALLURGIE. — *Cordes en fil de fer.*

Il y a environ sept ans que l'on a introduit dans les mines d'argent des montagnes du Hartz des cordes composées de fils de fer tordus ensemble, au lieu des cordes plates en chanvre dont on faisait usage auparavant. Depuis, on les a adoptées dans les mines de Hongrie et dans celles des possessions autrichiennes à l'exclusion des cordes de chanvre plates ou rondes. Ces cordes de fer sont d'une force égale à une corde de chanvre de quatre fois leur poids. Une de ces cordes travaille depuis deux ans sans qu'il y ait aucune apparence d'usure, tandis qu'une corde de chanvre chargée du même travail n'aurait pas duré plus d'un an. Le

diamètre de la plus forte de celles que l'on emploie dans les mines les plus profondes de l'Autriche est d'un pouce et demi ; elle est composée de fils de fer de deux lignes de diamètre : cinq de ces fils sont tordus ensemble pour former un toron, et trois de ces torons tordus serrés forment une corde.

On a grand soin que le bout des fils que l'on ajoute bout à bout soit à l'intérieur, et que deux bouts ne se rencontrent pas près du même point. La force de ces cordes n'est guère moindre que celle d'une barre de fer solide du même diamètre. Le poids que l'on enlève habituellement est de 1,000 livres. En quittant le puits la corde s'enroule sur un cylindre qui a au moins huit pieds de diamètre et que l'on entretient bien couvert d'une couche de goudron. Il y a une économie d'environ un tiers de la puissance ; car quatre chevaux font le même ouvrage avec une corde de fer que six chevaux avec une de chanvre plate. Le comte Auguste Breunner, auquel on doit ces renseignements qu'il a communiqués à la réunion de l'association britannique, pense qu'il serait avantageux d'introduire ces nouvelles cordes dans toutes les mines, à l'exclusion des anciennes, soit plates, soit rondes.

NOUVELLE PLANTE TINCTORIALE.

On trouve dans les steppes de la Russie méridionale une espèce de *rue* désignée par Linnée sous le nom de *peganum harmala*. Elle couvre quelquefois les vastes plaines de la Tartarie, et devient un obstacle invincible pour la culture. Les bestiaux n'en veulent point, son odeur les repousse. Cette plante, inutile et même nuisible jusqu'à présent, va acquérir une grande importance par la propriété qu'on lui a reconnue de donner aux étoffes une teinture rouge très solide. M. Gœbel, professeur de chimie à l'université de Dorpat, a trouvé un moyen facile d'extraire des semences de cette plante une teinture qui prend également bien sur la soie, la laine, le coton et le chanvre, et qui peut donner toutes les nuances depuis le rose tendre jusqu'au cramoisi le plus foncé, sans que ces couleurs se fanent jamais à l'air. Une demi-once d'extrait suffit pour teindre plus de trois mètres d'étoffe en cramoisi.

LE PROTÉE ANGUILLARD.

J'ai dit, dans le cahier intitulé l'*Homme fossile*, que la nature ne reconnaissait ni espèces, ni genres, ni familles, ni ordres, ni classes, parce que, dans la création, elle ne procédait pas de la même manière que font les naturalistes quand ils établissent une méthode. Je crois, je le répète, qu'elle a procédé par la marche du simple au composé, chaque fois qu'elle a jeté sur la terre un des êtres nombreux qui la peuplent aujourd'hui, ou qui l'ont peuplée jadis. Quand on étudie la zoologie fossile, on est frappé de cette idée en voyant par quelle gradation insensible elle passe de ce qu'on appelle une classe dans une autre, par des êtres intermédiaires, tels que les plésiosaure, mégalichthys, sivathérion, etc. Comme on ne trouve plus de ces animaux bizarres, ou du moins fort peu, on croit qu'elle a perdu cette force créatrice, et qu'aujourd'hui elle ne crée plus rien : je ne pense pas de même.

Quoi qu'il en soit, on a découvert, il y a peu d'années, un animal aussi curieux que tout ce que la faune fossile peut offrir, et cet animal est le *protée anguillard* (*proteus anguinus*, Laur.). Est-ce un poisson, est-ce un reptile ? Voilà la question que l'on peut poser, et il serait fort difficile de la résoudre. En effet, ce qui distingue principalement les poissons des reptiles, c'est la faculté spéciale qu'ils ont de vivre dans l'eau au moyen de branchies ou ouïes qui décomposent cet élément et opèrent le phénomène de la respiration. Or, le protée a, comme les poissons, des branchies avec lesquelles il respire dans l'eau, qui est son élément. C'est donc un poisson ? Non, car outre ses ouïes, il a, ainsi que les reptiles, des poumons au moyen desquels il décompose et respire l'air, et la terre est aussi son élément. C'est donc à la fois, et d'une manière très prononcée, un poisson et un reptile.

Ce singulier animal est long d'environ un pied et de la grosseur du doigt ; sa queue est comprimée sur les côtés, comme celle d'une anguille ; il a quatre pattes courtes dans une sorte d'avortement, annonçant ou qu'elles s'oblitéreront et disparaîtront dans la suite des siècles, ou qu'elles se développeront et deviendront des pattes parfaites, selon que le temps poussera cet être étonnant dans la classe des poissons ou celle des reptiles. Les pattes de devant ont trois doigts assez bien organisés ; celles de derrière n'en ont que deux, et seulement à l'état rudimentaire. Son museau est alongé, cylindrique, obtus, déprimé ; sa mâchoire inférieure est plus courte que la supérieure, et toutes deux sont armées de petites dents pointues. Son œil, extrêmement petit, est caché par la peau ainsi que son oreille ; ses ouïes ont la forme de panaches qui flottent de chaque côté du cou. Enfin, il est couleur de chair, et tout son corps est couvert comme celui d'un poisson, d'une matière visqueuse.

Le protée ne s'est trouvé jusqu'à présent que dans une seule partie de la terre, et même dans des limites assez étroites, c'est-à-dire dans la Carniole, où on le nomme *zlovishka riba*, ce qui, mot pour mot, signifie homme-poisson. Il se montre quelquefois au grand jour pendant les débordements des lacs souterrains qu'il habite, mais il cherche aussitôt à rentrer dans les entrailles de la terre, et s'il n'y parvient pas, il périt. Long-temps on a cru qu'il ne se trouvait que dans les eaux des cavernes des environs de Sittich, mais depuis quelques années on en a rencontré dans les grottes voisines de Laybach et d'Adelsberg.

Les naturalistes, frappés de la singularité d'un animal qui, grâce à cette réunion de branchies et de poumons, renverse une des principales bases de leur classification, ont essayé pendant quelque temps de faire passer le protée pour une larve de salamandre inconnue, analogue au têtard d'une grenouille. Le dernier empereur d'Autriche fit construire dans ses jardins de Schœnbrunn, exprès pour y élever des protées, une grotte avec plusieurs bassins souterrains, où ces petits animaux vivent très bien. Dès-lors on a pu les observer, et s'assurer qu'ils ne subissent aucune métamorphose pour passer à un autre état. Un naturaliste allemand en a conservé dans un bassin creusé tout simplement dans une cave, et ils y ont parfaitement vécu pendant cinq années. Voici les principaux résultats des observations qui ont été faites tant à Schœnbrunn qu'ailleurs.

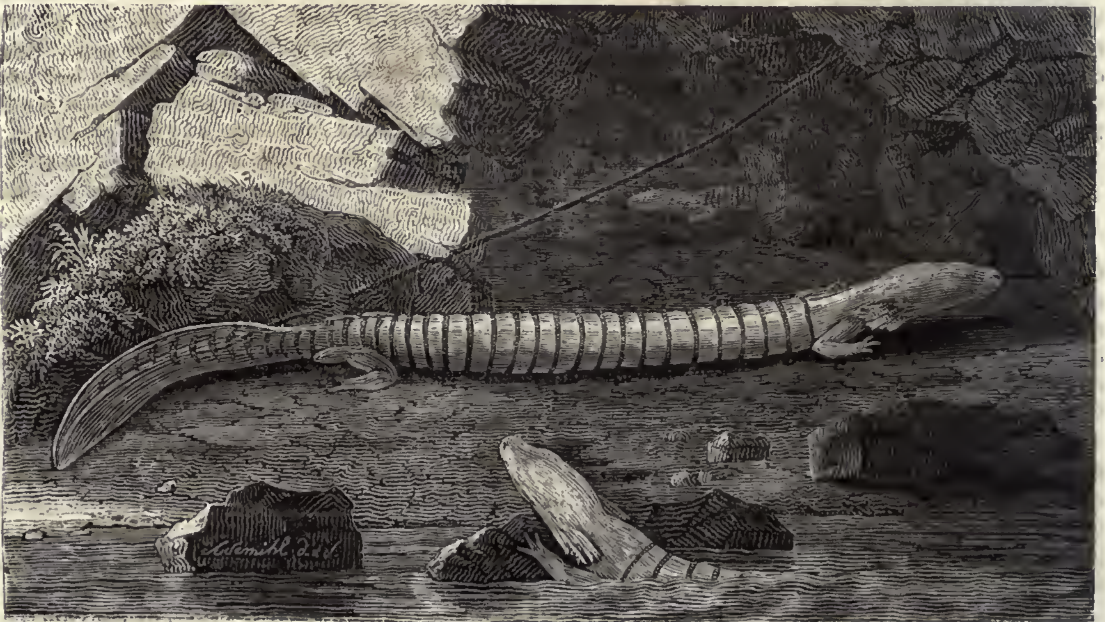
Pour conserver les protées en captivité, il faut les placer dans un lieu ténébreux, car la lumière les incommode beaucoup, et les rayons du soleil les tuent en peu d'instants. La température de leur eau doit être maintenue à huit degrés du thermomètre de Réaumur, environ, et ils sont également sensibles au froid et à la chaleur. Si l'on élève la température de l'eau à quinze degrés ou au-dessus, ou bien, si l'on fait baisser sa chaleur, en y jetant de la glace, les protées meurent en deux ou trois heures. A l'aide de leur queue et de leurs petites pattes, ces animaux nagent avec vitesse ; mais sur la terre ils marchent ou plutôt ils rampent assez difficilement. Cependant il n'est pas rare de les voir sortir de l'eau pour se promener sur le rivage ; mais, dans ce cas, ils ont la précaution de ne marcher que sur les roches vaseuses ou au moins mouillées, car, sur un sol sec, il leur arrive parfois de rester collés à la terre par leur viscosité, et alors il faut qu'ils périssent.

A l'état de liberté, les protées sont assez voraces et paraissent se nourrir de petits insectes et de vers, mais renfermés dans d'étroits bassins, ils refusent de manger ce qui ne les empêche pas de vivre fort long-temps. Quoique d'un naturel fort paisible, il est néanmoins très facile de les mettre en colère en les tourmentant un peu. Alors ils s'agitent avec vivacité, ils jettent des petits cris aigus, ils changent de couleur, et leur cou devient d'un écarlate très vif. Ils paraissent s'aimer entre eux, et lorsqu'on en met de nouvellement apportés dans un bassin, les autres les entourent aussitôt en faisant leur petit cri aigu ; ils les caressent, ont l'air de les consoler, et savent manifester leur satisfaction de manière à ne pas pouvoir douter du sentiment qui les affecte.

Si Harvey n'avait pas découvert la circulation du sang, le premier anatomiste qui aurait observé un protée, aurait eu la gloire de cette découverte. Ces animaux ont la peau si délicate et si fine qu'elle en est transparente, et, à l'aide d'une forte loupe, on peut suivre la circulation de leur sang, à travers les veines et les artères, jusqu'au cœur ; on voit distinctement celui-ci s'élever et s'abaisser régulièrement, et l'on compte assez aisément de cinquante à cinquante-cinq de ces pulsations par minute.

Comme le protée anguillard ne se trouve que dans un seul pays du monde, et seulement dans trois ou quatre localités de ce pays, quelques personnes ont conjecturé qu'il n'appartenait pas aux habitants de la surface du globe, mais qu'il y était quelquefois poussé de force du fond des lacs souterrains à travers les fissures des rochers calcaires dont la Carniole est hérissée. Certes, voilà de quoi faire un joli petit roman physiologique, auquel il ne manquerait que la vraisemblance d'une part, et de l'autre de ne pas se trouver en contradiction avec les observations de nos géologues. Ces derniers prétendent que le globe est en état de fusion à l'intérieur, et que sa température, à un quart de lieue seulement de profondeur, est égale à celle de l'eau bouillante ; ils ont déduit cette singulière conséquence de ce que, à mesure que, dans des mines, des puits, etc., on s'enfonce dans la terre, le thermomètre monte d'un degré par quatre-vingt-dix pieds. Ces pauvres anguillards, qui meurent lorsque l'eau a plus de huit degrés de température, se trouveraient, j'imagine, fort mal à leur aise dans de l'eau bouillante. Ensuite, à supposer que les géologues se trompent, ce qui pourrait bien être, cet animal fuit la lumière et recherche les ténèbres, mais non pas une obscurité complète, car ils ont des yeux, quoiqu'à peine visibles, et recouverts par leur peau transparente, et l'on a fort bien remarqué qu'ils ont le sens de la vue. Ce fait seul suffirait, s'il en était besoin, pour prouver que, ainsi que tous les êtres vivants, ils ont été créés pour habiter la surface du globe, et non ses entrailles.

Boitard.



Le protée anguillard.)

DANSE CHEZ LES PEUPLES DE LA PETITE-RUSSIE.



DANSE CHEZ LES PEUPLES DE LA PETITE RUSSIE.

La Petite-Russie comprend les quatre gouvernements de Kief, de Tchernigof, de Poltava et de Kharkof, auxquels on peut joindre ceux de Podolie et de Volhynie, provinces naguère polonaises, mais où l'immense majorité des habitants est de la race des Petits-Russes et de la religion grecque, circonstance très importante, car c'est elle qui a facilité les invasions des Russes sur le territoire de l'ancienne république de Pologne; les paysans étant tous des Petits-Russes d'origine et de langage, abandonnèrent sans peine les seigneurs polonais, et reçurent sans trop de répugnance des armées qui parlaient à peu près leur idiome; aussi la noblesse resta seule pour défendre des possessions très anciennes, il est vrai, mais qui n'étaient pas plus nationalisées que le jour de la conquête. La Petite-Russie et l'Ukraine polonaise forment ensemble une étendue de 6,500 lieues, avec une population de neuf millions d'habitants, presque également distribués sur les deux rives du Dniéper. Il serait beaucoup trop long de parler ici en détail des provinces de la Petite-Russie, travail d'ailleurs fastidieux, car l'aspect de ces contrées offre une certaine uniformité qui fatigue; nous dirons cependant quelques mots sur la ville de Kief, chef-lieu du gouvernement de ce nom.

Long-temps le Panthéon des divinités slavonnes, plus tard une des cités sacrées de la religion chrétienne grecque, Kief, que les Grands-Russes prononcent Kiof, reste encore une des villes les plus remarquables de l'empire. Située sur la rive droite du Dniéper, elle s'élève de colline en colline, et embrasse dans une quadruple enceinte quatre parties distinctes. Podol, ou la ville basse, occupe les bords mêmes du fleuve; un palais impérial et quelques édifices publics ornent ce quartier commerçant, où l'on remarque aussi les vastes bâtiments de l'Université, desservie par des moines. Le Podol a conservé le privilége qu'il avait obtenu des rois de Pologne, de se gouverner par son prévôt et ses magistrats, qui sont presque indépendants; c'est en quelque sorte une ville à part. Le vieux Kief, ou la ville haute, embrasse la cathédrale de Sainte-Sophie, l'une des plus belles et des plus riches de l'empire, avec le monastère où réside le métropolitain de la Petite-Russie. On voit dans cette église le tombeau en marbre de son fondateur, le grand-duc Jaroslav; c'est le seul monument de ce genre que l'on connaisse en Russie et qui puisse donner une idée des arts dans ce pays au onzième siècle. La plupart des maisons de ce quartier appartiennent aux moines. Parmi les dix autres églises de la vieille ville on distingue celle de Saint-Basile, fondée par Vladimir-le-Grand sur les ruines du temple de Péroune, le Jupiter des anciens Slaves, et celle de la Nativité de la Vierge, surnommée *des Dîmes*, parce que, suivant Nestor, lorsque Vladimir la fit construire par des architectes venus de Constantinople, il lui accorda une dîme, non-seulement sur ses biens particuliers, mais encore sur les revenus de son empire. Dans la citadelle de Kief se trouvent réunis les édifices de l'administration, les casernes et le fameux monastère Petcherskoï avec ses catacombes, où l'on conserve dans un état de dessication près de cent cinquante corps de martyrs, ce qui est dû à la roche sablonneuse dont le terrain est formé, et qui a la propriété de dessécher les corps sans les corrompre. Le couvent est bâti au-dessus d'une caverne que l'on dit avoir été creusée par saint Antoine, qui, après l'avoir habitée seul, y réunit par la suite douze disciples.

N'imitons point les écrivains allemands qui regardent la fusion entre les Grands et les Petits-Russes comme déjà consommée; elle commence à peine. Les Petits-Russes, plus anciennement établis dans le même pays, ont mieux conservé la physionomie nationale; leurs yeux, presque généralement noirs, leurs cheveux bouclés, leur langue plus harmonieuse, les distinguent d'abord. Le Grand-Russe, en se répandant sur une immense étendue de contrées occupées par les Finnois et les Huns, s'est entièrement fondu avec ces races, essentiellement différentes des Slaves; de là ces cheveux roux, ces physionomies sauvages et tant soit peu hébétées qui se rencontrent parmi les paysans de la Grande-Russie. Le caractère moral diffère aussi; le Grand-Russe, avide, intéressé, astucieux, n'a ni foi ni probité dans ses transactions avec les étrangers, il est tout entier aux ruses de son commerce, et Pierre-le-Grand disait que s'il défendait aux Israélites l'entrée de son empire, c'était pour leur propre intérêt, et afin de les empêcher d'être dupés par ses sujets. Au contraire, le Petit-Russe, indolent, confiant, généreux, ne pense guère au lendemain; jouissant des douceurs de son climat, il ne retourne au travail que lorsque la nécessité l'y oblige; il s'en rapporte, pour son commerce, au talent des juifs, des Grecs et des Grands-Russes. La liberté personnelle donne aux habitants de la Petite-Russie une démarche franche, un regard assuré; de leur sein est sortie originairement la libre et fière nation des Cosaques, quoiqu'en partie modifiée par des mélanges.

Les paysans de la Petite-Russie possèdent en commun une constitution corporelle qui supporte long-temps beaucoup de fatigues; mais ils n'ont pas cette intensité de forces qu'on remarque chez plusieurs autres peuples du nord. Les marches longues et pénibles des armées, la rigueur des punitions fournissent des exemples presque incroyables de ce qu'un Russe peut supporter. Combien de fois le soldat n'est-il pas forcé de traverser des steppes désertes, et de passer l'hiver dans des huttes sous terre, sans feu, et sans aucune autre nourriture que du biscuit sec! Il est étonnant cependant que les Russes qui possèdent une si grande force passive, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne soient pas doués d'une force active, du moins dans le nord. Pour remuer un fardeau, ou le porter dans un autre lieu, on emploiera toujours en Russie plus de bras qu'ailleurs; dans tel port de mer, on voit quelquefois un matelot anglais faire ce que trois Russes n'exécuteraient qu'avec peine. Il y a sans doute paresse, mais, le plus souvent, manque réel de vigueur.

Les Petits-Russes avaient autrefois pour le mariage des cérémonies particulières et bizarres, dont la plupart sont maintenant hors d'usage. Lorsque deux familles étaient d'accord sur une alliance, la fiancée, dépouillée de ses vêtements, était présentée à un certain nombre de femmes qui lui indiquaient les défauts corporels qu'elle devait faire en sorte de corriger; le

jour de ses noces on la couronnait d'une guirlande de fleurs, et l'on jetait une poignée de houblon sur la tête de la mariée en lui souhaitant d'être aussi féconde que cette plante. Un singulier usage subsiste encore dans la Russie centrale, et même à Moscou au sein des classes moyennes. Lorsqu'une femme est en couche, ceux qui viennent la voir, en s'approchant d'elle pour la saluer, glissent une pièce de monnaie sous son chevet; la pièce varie selon la fortune de l'accouchée. Les gens mariés sont seuls soumis à cette contribution; parce qu'il est censé qu'ils en profiteront à leur tour. Dans ces contrées, le peuple conserve, sur l'état des âmes après leur mort, des idées superstitieuses; lorsqu'un défunt a été recouvert du linceul, un prêtre ne cesse de prier pour lui, de le purifier avec de l'encens, de l'arroser d'eau bénite, pendant le temps qu'il reste encore sur terre; conduit à l'église avec de grandes démonstrations de douleur, on découvre le cercueil; les parents, les amis et les domestiques du défunt l'embrassent, et le prêtre lui donne un passeport pour le ciel; on met cet écrit entre les mains du cadavre, et, pendant quarante jours, on récite des prières sur le tombeau du mort. Les cérémonies pompeuses et les abstinences de l'église grecque partagent la vie du peuple russe; au carême le plus triste succède tout-à-coup la fête de la Résurrection, et les voyageurs ne sauraient peindre en termes assez magnifiques le spectacle majestueux et animé qu'offre cette fête.

Les peuples de la Petite-Russie ont conservé quelques cérémonies païennes, d'ailleurs fort innocentes. Le 24 juin, la fête de *Koupo* rassemble la jeunesse autour d'un arbre décoré de rubans et d'une table surchargée de friandises; des chants antiques rappellent le nom de cette divinité slavonne. La fête de *Koliada* est célébrée au mois de décembre par des chants dans les rues, mais qui ne s'adressent qu'aux maîtres et aux maîtresses des maisons. L'habillement du paysan dans la Petite-Russie est le même que celui des Polonais; c'est une *Kourtka* avec des pantalons très larges. Le costume des femmes a un caractère particulier; ce sont des tresses qui prennent à la tête, et qui sont entremêlées de rubans sans nombre et de fleurs naturelles; un collier et une chaîne formée de monnaies ornent le cou; un immense jupon rouge est accompagné de bottines de la même couleur.

Les amusements du peuple russe sont réduits en nombre, depuis que le patriarche n'est plus conduit sur une âne par le czar en personne, aux cris de: *Hosanna!* et depuis qu'on ne voit plus les ambassadeurs amenés par une cavalcade, portant des tributs à l'empereur, et recevant en échange des pelisses et des cafetans d'honneur. Mais les dispositions des habitants de la Petite-Russie à la gaieté bruyante, leur goût pour tout ce qui est parade, sont vraiment incroyables; personne, en Europe, ne chante et ne danse autant que le Russe. Nous reproduisons aujourd'hui une fête des peuples de la Petite-Russie réunis sous les vieux chênes; rien n'est plus comique que ces réjouissances populaires; d'un côté, un chétif orchestre fait entendre le son aigre d'un mauvais violon et les gémissements d'une guitare fêlée; de gracieuses femmes entourent les musiciens et semblent prendre plaisir à l'harmonie discordante de leurs instruments. Les anciens du village, placés de l'autre côté de l'enceinte, et appuyés sur leurs bâtons, assistent aux danses de la jeunesse; danses bizarres, où les jeunes filles forment des groupes à part, tandis que les Vestris de l'endroit égaient l'assemblée par mille contorsions grotesques.

ÉTUDES BOTANIQUES.

Suite de l'article sur les feuilles (voir p. 71).

Je vous ai dit, dans l'étude précédente, que les poils sont des organes d'absorption; ceci est vrai en général, mais dans quelques espèces, les orties, par exemple, ce sont de véritables armes destinées à repousser les atteintes des animaux et même la main destructive de l'homme. Ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est que ces aiguillons poignants ont la plus grande analogie avec les dents d'une vipère. Comme elles, ils sont pointus, un peu courbés, et creusés en canal dans toute leur longueur; comme elles, ils sont posés sur une petite vessie remplie d'une liqueur vénéneuse, et cette liqueur, à l'analyse chimique, offre une grande analogie avec le poison du reptile. Quand la vipère mord, la dent appuie sur la vésicule et force la liqueur à passer par le canal pour se répandre dans la plaie. Quand l'aiguillon de l'ortie pique, il appuie sur la vésicule, et force la liqueur à passer par le canal pour se répandre dans la plaie. Seulement les suites de la piqûre de la plante sont moins dangereuses, parce que le virus absorbé est considérablement moins abondant.

C'est aussi par la surface du limbe des feuilles, et surtout par la surface inférieure, que s'opère la respiration des plantes. Elle est criblée de pores ou petits trous, par lesquels s'insinuent les gaz nutritifs contenus dans l'air, et particulièrement l'acide carbonique. Exposées à la lumière, les feuilles s'emparent de ce gaz acide carbonique, en retiennent le carbone, et rejettent l'oxigène. Tel est le phénomène auquel les botanistes ont donné le nom de *respiration des plantes*. De là on a conclu que, l'acide carbonique viciant l'air, et l'oxigène en formant la seule partie respirable, partout où il y a une grande masse de végétaux, l'air doit être plus pur, c'est-à-dire plus propre à la respiration, parce qu'il contient, de plus qu'ailleurs, la quantité d'oxigène exhalée par les feuilles des plantes. Mais on n'a pas tenu compte d'un autre phénomène: c'est que dans l'obscurité de la nuit, les feuilles ont un autre genre de respiration; elles reprennent alors l'oxigène qu'elles ont exhalé pendant le jour, et rendent à l'atmosphère de l'acide carbonique qu'elles y ont puisé ou tiré de la terre par leurs racines. La conséquence rigoureuse que l'on peut déduire de ces faits est que, si les arbres contribuent à purifier l'air, c'est par un mode d'action encore inconnu.

Avant de terminer ce que nous avons à dire du limbe de la feuille, nous devons parler de son support ou *pétiole*, dont le limbe n'est réellement qu'une extension. Le pétiole peut être *simple*, sans ramification, et lorsque, ne portant qu'une feuille, il ne se termine pas en vrilles; s'il se termine en vrilles ou qu'il porte plusieurs feuilles, comme dans la rose, le pois, il est *rameux*. On le dit articulé lorsqu'il offre à ses divisions ou à ses points d'attache un bourrelet, un étranglement, un changement de direction, de couleur ou de substance, enfin une interruption quel-

conque, qui le fasse paraître comme de plusieurs pièces soudées.

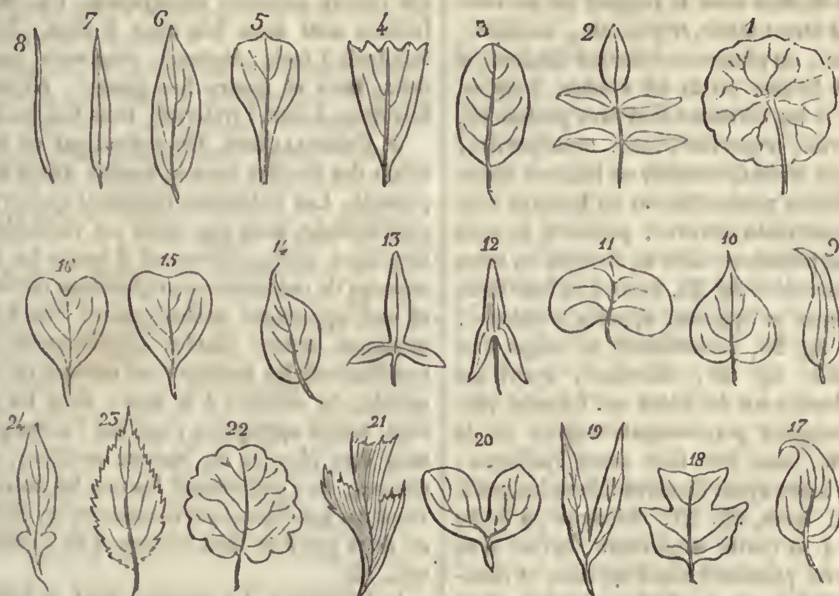
On observe encore si le pétiole est *embrassant*, enveloppant la tige par sa base; *engaînant*, formant une gaîne qui descend plus ou moins le long de la tige en l'enveloppant. Dans ce cas on étudie la *gaîne*, et l'on regarde si elle est *entière*, formant un tube continu; *fendue*, divisée par une fente longitudinale; si elle est couronnée à son ouverture par une *languette*, *ligule* ou *gorge* membraneuse, nue, entière, dentée, frangée, etc.

2° **Espèce.** Il y a, comme nous l'avons déjà vu, plusieurs espèces de feuilles, savoir: Les *feuilles séminales* qui ne sont autre chose que les cotylédons développés; 2° *les feuilles primordiales* qui succèdent aux cotylédons, et qui souvent ont une forme particulière; 3° les *stipules* placées à la base des pétioles; 4° les *bractées* qui accompagnent les fleurs; 5° enfin, les feuilles ordinaires de la plante, nommées *caractéristiques*, parce que ce sont elles qui fournissent le plus ordinairement les caractères qui distinguent les espèces. Ce sont les seules dont nous avons à nous occuper, et tout ce que nous allons dire de leurs formes peut s'appliquer aux autres.

Les feuilles caractéristiques sont de deux sortes: la *feuille simple*, fig. 1, et la *feuille composée*, fig. 2.

A. — La feuille simple est celle qui n'a qu'un seul limbe s'étendant sans interruption au-dessus du pétiole.

Considérée, quant à sa *circonscription*, c'est-à-dire quant aux formes résultant de sa circonférence, on la dit: *orbiculaire*, approchant de la figure d'un cercle; *ovale*, fig. 3, également arrondie sur les deux bouts, et plus longue que large; *ovée*, en forme d'œuf, la partie étroite vers le pétiole; *obovée*, en forme d'œuf, la partie étroite vers le sommet; *oblongue*, plusieurs fois plus longue que large; *cunéiforme*, fig. 4, imitant un coin en triangle dont le sommet est tronqué, la pointe formant la base; *spatulée*, fig. 5, approchant de la forme d'une spatule de pharmacien; *lancéolée*, fig. 7, oblongue, insensiblement rétrécie vers l'extrémité, figurant un fer de lance; *linéaire*,



(Quatrième planche des études botaniques.)

également étroite dans toute sa longueur, excepté vers le sommet qui finit en pointe; *subulée* ou en *alêne*, fig. 6, ayant la base linéaire et le sommet terminé en pointe allongée; *capillaire*, *filiforme* ou *cétacée*, fig. 8, très menue, imitant un fil de soie; *falquée*, fig. 9, légèrement courbée au bord vers le sommet, comme le fer d'une faux.

Selon que la base est plus ou moins échancrée, la feuille devient, *cordée*, *cordiforme*, fig. 10, en forme de cœur d'une carte à jouer; *réniforme*, fig. 11, en forme de rein; *lunulée*, échancrée circulairement en forme de croissant; *sagittée*, fig. 12, échancrée profondément et ayant deux angles aigus, comme un fer de flèche; *hastée*, fig. 13, comme la précédente, mais l'angle formé par l'échancrure, s'élargissant brusquement, comme un fer de pique.

La circonscription du sommet peut rendre une feuille: *aigüe*, pointue; *mucronée*, se terminant par une petite pointe grêle et isolée; *acuminée*, fig. 14, s'allongeant en pointe en changeant de courbure, lentement ou brusquement; *émarginée*, fig. 15, échancrée; *rétuse*, très obtuse, presque échancrée; *obcordée*, fig. 16, en cœur renversé; *uncinée*, fig. 17, se terminant par une pointe recourbée en crochet; *claviculée*, *claviforme*, finissant en petite massue; *appendiculée*, garnie d'un ou plusieurs appendices; *obtuse*, finissant un peu brusquement; *tronquée*, fig. 18, finissant brusquement, comme coupée en travers; *bifide*, fig. 19, divisée en deux parties longues et étroites; *bilobée*, fig. 20, divisée en deux lobes.

Quant aux caractères fournis par l'*angulation*, d'une feuille épaisse, on la dit: *deltoïde*, lorsque les angles formés par l'épaisseur de la feuille forment un triangle dont les côtés sont égaux; *rhomboïdale*, à quatre angles dont deux opposés plus aigus; *trapéziforme*, à quatre angles inégaux; *ventrue*, *ampulla-*

cée, charnue, épaisse dans le milieu et convexe des deux côtés; *ligulée*, en *languette*, linéaire, charnue, obtuse, convexe en dessous; *ensiforme* ou en *sabre*, allongée, comprimée, à trois faces, la supérieure étroite, et l'angle qui lui est opposé tranchant; en *doloire*, ou *dolabriforme*, imitant la doloire des tonneliers, cylindrique à la base, comprimée et très épaisse au sommet qui est arrondi en dessus, et comme tranchant en dessous.

Si l'on considère les *bords* d'une feuille, on la dit : *érodée*, fig. 21, denticulée irrégulièrement, comme rongée par une chenille; *sinuolée*, à bords légèrement flexueux; *crénelée*, fig. 22, à dents arrondies, sans pointe, formant, par leur réunion, de petites flexuosités; *serretée*, fig. 23, ayant des dents alternativement plus petites et plus grandes, comme les dents d'une scie, plus ou moins aigües; *serrulée*, dentée finement en scie; *épineuse; aiguillonnée; frangée*, à découpures très fines, imitant une sorte de frange; *ciliée*, garnie de poils; *calleuse*, garnie de callosités sèches et dures; *bordées, marginées*, portant différents appendices.

Une feuille est étudiée sous le rapport de ses *incisions*, et elle peut être : *bifide, trifide*, etc., *multifide*, à deux, trois, etc., ou plusieurs divisions étroites; si les divisions sont larges, on la dit *bilobée, trilobée*, etc., *multilobée;* si les divisions sont très profondes, on la dit : *bipartite, tripartite*, etc., *multipartite; laciniée*, découpée irrégulièrement en lanières allongées; *palmée*, divisée profondément en lanières imitant les doigts d'une main ouverte; *pédiaire*, lorsque les nervures étant pédalées, elles se divisent en lobes longitudinaux; *auriculée*, fig. 24, ayant à sa base deux petits lobes latéraux et opposés, appelés *oreillettes; pandurée*, pl. 4, fig. 25, ressemblant au corps d'un violon; *pinnatifide*, fig. 26, oblongue, ayant des échancrures profondes sur les côtés qui forment plusieurs lobes, s'écartant perpendiculairement de la nervure principale, sans que leur sinus l'atteigne; *bipinnatifide*, les lobes ayant d'autres lobes plus petits rangés de même; *lyrée*, fig. 27, oblongue, à limbe entier, et élargi à sa partie supérieure, divisé à sa partie inférieure en plusieurs lobes opposés, et diminuant de grandeur à mesure qu'ils se rapprochent de la base; *roncinée*, fig. 28, incisée en lanières plus ou moins profondes ou aigües, dont la pointe est tournée vers la base.

Quant à son *expansion*, une feuille peut être : *plane; convexe; concave; cuculiforme*, imitant un capuchon; *gladiée*, fig. 29, ressemblant à une lame d'épée à deux tranchants; *convolutée*, roulée en forme de cornet de papier; *flabelliforme*, fig. 30, plissée en éventail; *plicatile*, susceptible de plissement; *ondulée*, très finement plissée; *carénée*, creusée en dessus d'une gouttière, et marquée en dessous d'un angle saillant.

Tels sont les caractères qu'il faut étudier dans la feuille simple. Nous allons passer maintenant à

B. — La feuille composée. On nomme ainsi celle dont le pétiole se ramifie, ou dont le limbe est interrompu par des sinus creusés jusqu'à la côte principale. Les petites feuilles qui la composent portent les noms de *folioles*, fig. 31, *a, a, a*. Elles peuvent affecter tous les caractères de la feuille simple, et l'on se sert des mêmes termes pour les décrire.

Une feuille composée est ou *politome* ou *composée-articulée*. La première est celle dont le pétiole est sans ramifications articulées; elle peut être : *tridactyle*, fig. 31, *pentadactyle, heptadactyle, ennéadactyle* ou *polydactyle*, à trois, cinq, sept, neuf ou plusieurs folioles. Quand les folioles sont placées sur des nervures secondaires opposées, on dit la feuille *pinnatiforme, bipinnatiforme, tripinnatiforme*, etc.

La feuille *composée-articulée*, c'est-à-dire avec un pétiole ramifié, peut être *bifoliolée, trifoliolée*, etc.; ou bien *quinqueradiée*, fig. 32, *septiradiée, noniradiée*, quand le pétiole se divise en cinq, sept, neuf rayons portant chacun une foliole; *pinnée*, fig. 33, quand les folioles sont sur de courts pétioles placés oppositivement et parallèlement entre eux. La feuille pinnée ou *conjuguée* peut être formée d'un nombre variable de folioles, et alors elle sera *bijuguée*, figure 34, *trijuguée, quatrijuguée*, etc., à folioles placées deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, etc, etc. Quelquefois il n'y a point de foliole impaire ni de vrilles, alors la feuille est *abrupti-pennée*, fig. 35, ou *pennée sans impaire*. La feuille composée est encore nommée *biconjuguée*, fig. 36, quand les folioles sont deux fois deux à deux; *biternée*, deux fois trois à trois; *bipinnée, tripinnée, quadripinnée*, deux, trois et quatre fois pinnée; *tergéminée*, trois fois deux à deux; *triternée*, trois fois trois à trois.

3° Préfoliation. On entend par ce mot la disposition des feuilles dans le bouton avant leur développement. Les botanistes comptent quatorze sortes de préfoliations, mais une seule est véritablement caractéristique comparativement à toutes les autres, c'est celle qu'ils ont nommée *préfoliation circinale*, fig. 37, et qui appartient exclusivement aux fougères et à quelques autres plantes cryptogames. Dans cette préfoliation, les feuilles sont roulées en crosse ou en spirale, du sommet à la base; dans les autres, elles sont, tantôt appliquées l'une sur l'autre par leur face, sans être ployées en aucune manière; tantôt leurs disques, en s'embrassant les uns les autres, se recouvrent par les côtés et par le sommet; ou elles sont pliées en deux par leur face interne et ne s'embrassent pas, etc., etc.

4° Insertion. La manière dont la feuille est attachée fournit des caractères spécifiques très essentiels. On regarde si elle est *adhérente* ou *continue*, formée par un prolongement de l'écorce et ne pouvant en être détachée sans déchirement; *articulée*, ne tenant à l'écorce que par une articulation et pouvant s'en détacher sans déchirure. Si elle est *sessile*, c'est-à-dire sans pétiole, elle peut être : *amplexicaule* ou *embrassante*, fig. 38, quand sa base entoure la tige, et alors on dit qu'elle est *perfoliée*, fig. 39, lorsqu'elle est soudée par les lobes de sa base de manière à ce que la tige semble passer à travers son limbe; *connée*, fig. 40, lorsque deux feuilles opposées sont soudées par la base, et paraissent n'en former qu'une, percée par la tige; *demi-amplexicaule*, fig. 41, si sa base n'embrasse qu'une partie de la tige; *décurrente*, ou *courante*, fig. 42, lorsque la base se prolonge en descendant pour former deux appendices, un de chaque côté; *engaînante*, lorsque la base entoure la tige et se prolonge en gaîne plus ou moins longue.

Boitard.

M. Parceval de Grandmaison, après avoir fait partie de l'Institut qui accompagna le général Bonaparte dans son expédition d'Égypte, devint membre de l'Académie française. C'était un littérateur modeste, homme d'esprit, généralement aimé et estimé ; mais il était au moins aussi distrait que le Menalque de La Bruyère.

Un jour, vers cinq heures, M. Parceval de Grandmaison rentrait chez lui pour dîner. La porte de la maison qu'il habitait, se trouva masquée par une lourde voiture de roulier attelée de cinq chevaux. Impossible de passer derrière la voiture qui serrait de trop près la borne ; il y avait nécessité d'aller chercher la tête du dernier cheval. Dans le trajet pour atteindre ce but assez rapproché, M. Parceval oublie qu'il vient dîner et continue son chemin pour se rendre au café, dans l'usage où il était d'aller tous les soirs lire les journaux. En entrant, il regarde à la pendule, s'étonne de voir la journée si peu avancée : « Il faut, se dit-il, que j'aie dîné plus vite et plus tôt qu'à l'ordinaire. » Il se fait servir du café, s'entoure de tous les journaux qu'il peut se procurer et se met à lire en attendant l'heure du spectacle.

Pendant la soirée, il se sent des tiraillements d'estomac ; il attribue ce malaise à une digestion difficile, et se promet bien d'en parler à sa gouvernante qui doit lui avoir servi des aliments trop lourds. Le temps temps passe, les tiraillements d'estomac redoublent. M. Parceval se décide à rentrer chez lui, et demande du thé ; on lui en sert ; il en prend quatre ou cinq tasses sans éprouver le moindre soulagement. Le thé, au contraire, agissant sur un estomac affaibli, produisait une irritation plus violente. La gouvernante, inquiète, fait appeler un médecin. Les symptômes de la trop grande abstinence ont quelque analogie avec ceux de l'indigestion ; le médecin s'y trompa, et demanda à M. Parceval ce qu'il avait pu manger à son dîner : « J'ai dîné ici comme à l'ordinaire, répond le malade ; je ne sais plus ce qu'on m'a servi. — Mais, monsieur, s'écrie la gouvernante, vous n'avez pas dîné ici. — Comment ! je n'ai pas dîné ici ! — Non, monsieur ; je vous ai attendu jusqu'à sept heures, et vous n'êtes pas rentré. A force de chercher, M. Parceval finit par se convaincre qu'il n'avait pas dîné.

M. Parceval de Grandmaison avait un frère, homme d'esprit comme lui ; ce frère avait un autre genre de singularité, il s'habillait comme un pauvre. Un jour, il se présentait pour entrer aux Tuileries ; la sentinelle, le prenant pour un mendiant, lui barra le passage. Un officier vint à passer ; M. Parceval irrité, s'adresse à lui, et demande pourquoi on lui refuse ainsi l'entrée d'un jardin public : « C'est, mon brave homme, répondit l'officier, parce que vous êtes mis comme un voleur, et que la consigne défend de laisser entrer les mendiants. — Moi, je suis mis comme un voleur ! c'est plutôt vous. — Comment, moi ! — Oui, vous avec votre habit à galons d'argent, vos épaulettes en argent, etc. Vous ressemblez plus à un voleur que moi. Je suis mis comme un volé, à la bonne heure ; expliquez-vous comme cela, et je vous comprendrai. » Et il s'éloigna en grommelant. « Voleur, voleur, drôle de voleur ! ce ne serait ma foi pas la peine de voler ! »

LE CHATEAU DE BLOIS.

Le département de Loir-et-Cher renferme plusieurs magnifiques châteaux ; ceux de Chambord et de Chaumont ont déjà été décrits dans les colonnes du *Magasin Universel* (1); aujourd'hui nous nous occuperons de l'ancien et célèbre château de Blois.

Ce palais, habité successivement par plusieurs rois de France, se fait surtout remarquer par la différence de style que présente son architecture dans ses diverses parties ; elles attestent quatre époques distinctes. Dès le commencement du dix-septième siècle, il ne restait plus qu'une tour, seul vestige du vieux château ; des princes de la maison de Champagne et de Châtillon l'habitèrent, et y joignirent de nouvelles constructions. La plus élégante fut ordonnée par Louis XII, lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans ; ce fait est rapporté par Jean Danton. En effet, parmi les sculptures de la façade du midi, se trouvaient les armes de ce prince et celles d'Anne-de-Bretagne ; la statue équestre du roi était sur la principale porte.

Tout le côté septentrional est du siècle de François Ier. Son chiffre et sa devise faisaient partie des ornements ; de grands souvenirs historiques se rattachent à cette partie du château de Blois. Henri II, Charles IX, Henri III y résidèrent. Ce fut là que le duc de Guise reçut la mort ; nous avons eu occasion de parler de cet événement lugubre (2). A peu de distance, s'élève encore la tour où l'archevêque de Lyon et le cardinal de Guise furent emprisonnés, et où ce dernier fut tué à coups de pertuisane.

A l'orient, il existe une autre aile bâtie à deux époques différentes. La partie la plus ancienne renferme la salle où se tinrent les états, en 1576 et 1588 ; la plus moderne fut achevée sous Henri III. Enfin, Gaston de France, duc d'Orléans, fit également construire, par Mansard, un corps de bâtiment remarquable par sa riche architecture, mais qui ne fut point achevé. Une immense cour précède le château ; ce fut dans son enceinte que se donnèrent deux magnifiques tournois : l'un, en l'honneur du prince de Castille, lorsqu'il vint s'unir à Claude de France ; l'autre, à l'occasion du mariage du marquis de Montferrat avec la sœur du duc d'Alençon.

Le château de Blois a servi de retraite à deux femmes d'un caractère bien dissemblable, à Isabeau de Bavière et à Valentine de Milan. Nous avons consacré un article à Isabeau de Bavière dans notre quatrième volume (3). Quant à l'infortunée Valentine de Milan, elle vint à Blois pleurer la mort de son époux, lâchement assassiné. Fille de Galéas Visconti et d'Isabelle de France, Valentine avait épousé, en 1389, Louis, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI. L'affligeante maladie du monarque, les rivalités, les intrigues, les troubles dont elle devint l'occasion, succédèrent, peu après le mariage du duc d'Orléans, aux fêtes somptueuses, aux plaisirs toujours renaissants d'une cour jeune et brillante. Valentine charmait par sa présence les ennuis du prince ; mieux que personne elle savait calmer ses agitations ; Charles la nommait sa sœur chérie, et la rappelait par les plus

(1) Voir le *Magasin Universel*, T. IV, p. 79 et 105.

(2) Voir le *Magasin Universel*, T. II, p. 238.

(3) Voir le *Magasin Universel*, T. IV, p. 265.

vives instances toutes les fois que, cédant à la malignité de ses ennemis, elle voulait, en s'éloignant de la cour, faire cesser des accusations de sortiléges, auxquelles l'ignorance des temps ne donnait que trop de crédit. On disait qu'instruite en Italie, dans l'art magique, elle en exerçait sur le roi les secrètes influences pour assurer l'autorité au duc d'Orléans. Sans doute Valentine souhaitait le triomphe de son parti sur celui du duc de Bourgogne, mais toute sa magie consistait dans un caractère d'une inaltérable douceur. La mort d'un de ses enfants devint une nouvelle cause pour calomnier celle dont le cœur devait être blessé dans toutes ses affections. Les partisans du duc de Bourgogne répandirent le bruit que ce jeune prince avait pris, par erreur, un poison préparé par sa mère pour le dauphin; et le duc d'Orléans ne craignit pas de donner quelque crédit à cette horrible accusation, en reléguant la princesse à Neufchâtel.

Valentine se trouvait à Château-Thierry, lorsque, vers la fin de l'année 1407, elle apprit la mort du duc d'Orléans, son époux, frappé de mort par les ordres du duc de Bourgogne. La crainte que devait inspirer une faction capable de tenter un coup si hardi, l'obligeant à mettre en sûreté ce qu'elle avait de plus cher, elle envoya ses enfants dans le château de Blois, tandis qu'elle se rendait à Paris. Elle traversa la ville, accompagnée d'une longue suite de femmes vêtues de deuil, et vint se jeter aux pieds du roi, en demandant vengeance. Retirée à Blois, auprès de ses enfants, Valentine ne cessait de réclamer justice; elle fit même éclater une seconde fois, aux yeux des Parisiens ses douloureuses plaintes; mais l'impunité du crime et le triomphe du coupable la réduisirent à un désespoir auquel elle ne put survivre. Elle assembla ses enfants autour de son lit de mort; parmi eux se trouvait Dunois, que, suivant l'usage du temps, on appelait le bâtard d'Orléans. Valentine les exhorta à soutenir la gloire de leur maison, et surtout à poursuivre la vengeance du meurtre de leur père. Dunois répondit mieux que les autres : « On me l'a volé, s'écria-t-elle, je devais être sa mère. » Cette princesse mourut en 1408, à l'âge de trente-huit ans, après avoir déployé les plus chastes vertus, le plus noble caractère, et conservé des mœurs pures sur une scène corrompue et dominée par les passions. Les droits héréditaires de Valentine sur le Milanais devinrent le motif des guerres qu'entreprirent en Italie, deux rois de France, ses petits-fils : Louis XII et François Ier.

Un fait peu connu, et que nous croyons devoir rapporter ici, c'est que les premiers livres ou manuscrits qui ont servi à composer la bibliothèque du roi, actuellement à Paris, portent les armes de Louis Ier, duc d'Orléans, père de Louis XII, et qu'ils faisaient partie de la librairie de ce prince en son château de Blois. Ils furent transportés par les ordres de Louis XII, à Fontainebleau, et plus tard, à Paris, dans un hôtel, rue de la Harpe. Il existait bien, il est vrai, sous Charles V, au Louvre, une tour consacrée alors à ce qu'on nommait la librairie; mais cette première collection de manuscrits, très peu nombreuse, fut vendue par le duc de Bedfort, à l'époque où Henri VI prit le titre de roi de France, triste souvenir de notre histoire.



(Le château de Blois.

Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

GREUZE, PEINTRE FRANÇAIS.



L'accordée de village.



L'ACCORDÉE DE VILLAGE,

DE GREUZE.

Greuze, peintre distingué de l'École française au dix-huitième siècle, était né en 1726; son père ne le destinait point à la carrière des arts; il lui défendit vainement de barbouiller des cahiers de papier et de charbonner toutes les murailles; le jeune Greuze n'avait pas d'autre occupation. Il allait, dit-on, être renvoyé de la maison paternelle, lorsqu'un peintre lyonnais, nommé Grandon, beau-père du célèbre Grétry, passa par la petite ville de Tournus que Greuze habitait, et y fut témoin d'une scène extrêmement vive entre le père et le fils. Frappé du talent original de ce dernier, Grandon obtint la permission de l'emmener à Lyon, où il lui donna des leçons gratuites qui le mirent en état de peindre le portrait avec quelque succès. Il n'est donc pas rigoureusement vrai, comme on l'a dit, que Greuze n'ait jamais eu d'autre maître que la nature; selon toute apparence, c'est même aux leçons de Grandon, bon peintre de portraits, que le jeune Greuze dut la supériorité avec laquelle il peignait les têtes d'enfants et de vieillards.

Grandon étant venu à Paris, son élève l'y suivit et s'y fixa. Vivant avec peine du prix modique de ses portraits, Greuze sentit la nécessité de s'élever à un genre plus noble. Il suivit l'étude du modèle à l'académie; et quoiqu'il ne se distinguât pas beaucoup de ses condisciples par la manière de dessiner, il eut du moins l'avantage de rectifier ce que ses premiers principes avaient de défectueux. Quel fut un jour l'étonnement de ses professeurs, dont jusque-là il n'avait point encore fixé l'attention, lorsqu'il leur montra son excellent tableau du *père de famille expliquant la Bible à ses enfants*. Ils ne purent en croire leurs yeux, tant le mérite de ce coup d'essai leur parut extraordinaire, et quelques-uns ne craignirent pas de dire que Greuze ne pouvait être le véritable auteur d'un pareil chef-d'œuvre. Il répondit à cette accusation par d'autres ouvrages aussi beaux et plus parfaits peut-être que son *Père de Famille*, et dès-lors sa réputation s'éleva au plus haut degré. Son tableau de l'*Aveugle trompé* le fit agréer à l'académie sur la proposition de Pigalle, et les ouvrages qu'il exposa au salon, eurent une vogue prodigieuse.

Cependant les envieux de Greuze s'attachèrent à le décrier, disant partout que son goût de dessin était trivial, et qu'il n'avait aucune connaissance des grands modèles. Greuze voulut détruire l'effet de cette malveillance, et il se rendit à Rome pour y apprendre à mettre plus de vigueur dans son coloris, plus de noblesse et d'élégance dans son dessin. Cette entreprise, loin de lui réussir, ne fit qu'altérer, à certains égards, la naïve originalité de sa manière primitive, et lorsqu'il fut de retour à Paris, ses ennemis affectant de le plaindre, ne manquèrent pas de publier qu'il avait perdu tout son talent en route. Heureusement, il répara bientôt le léger échec que sa réputation avait momentanément souffert : « Le plus grand artiste n'étant pas exempt de faiblesse, dit M. Pillet, Greuze eut alors à se reprocher quelques fautes qui lui attirèrent de nombreux désagréments; se croyant sans doute trop supérieur aux autres agréés de l'académie, pour être assujetti comme eux à la condition de présenter un tableau de réception, il refusa long-temps de remplir cette formalité indispensable. Déjà le délai au-delà duquel il était dans le cas d'être exclu pour toujours, était expiré, lorsque l'académie, sentant tout ce qu'elle perdrait à rejeter de son sein un artiste aussi distingué, se contenta de lui interdire le droit d'exposer ses ouvrages au salon du Louvre, tant qu'il n'aurait pas satisfait aux réglements. Cette décision le détermina à céder; mécontent de ce qu'on prétendait ne le recevoir à l'académie que sous la qualité de peintre de genre et de portraits, il voulut y être admis à titre de peintre d'histoire, et dans ce but, il présenta pour tableau de réception, une composition du genre héroïque qui fut malheureusement jugée médiocre par tout le monde. Les académiciens s'autorisèrent de ce mauvais succès pour repousser Greuze, et l'artiste rompit dès ce moment avec eux sans retour; il s'abstint d'envoyer ses ouvrages au salon, tant que l'académie subsista. »

A l'époque de la révolution, Greuze exposa quelques portraits au musée des artistes vivants; mais alors sa vue et sa main étaient affaiblies. Il approchait de sa quatre-vingtième année, lorsque la mort l'enleva aux arts et à sa famille, le 21 mars 1805. Greuze n'avait rien emprunté au talent de ses devanciers, du moins quant à l'esprit et au goût de ses compositions; tous ses nombreux imitateurs sont restés fort au-dessous de lui. Ce n'est ni dans la mythologie, ni dans l'histoire qu'il cherchait les sujets de ses tableaux; c'était dans l'intérieur des pauvres ménages, c'était sous le chaume du simple laboureur qu'il allait observer la nature. Il excellait dans la représentation des scènes morales et touchantes; il avait éminemment l'art d'ennoblir le genre rustique sans en altérer la simplicité. On cite avec de justes éloges ses tableaux du *Père paralytique*, *de la Malédiction paternelle*, l'*Accordée de Village* dont nous donnons aujourd'hui la gravure, *le Retour du Chasseur*, *la petite Fille au Chien*, chef-d'œuvre de naïveté, etc. La plupart de ses ouvrages, pleins de vie et de sensibilité, sont remarquables surtout par la disposition pittoresque des figures; s'il y avait peut-être quelque chose à y blâmer, ce serait peut-être l'affectation de l'effet théâtral. Greuze avait aussi le défaut de répéter, presque dans tous ses tableaux, les mêmes caractères de têtes; mais ces têtes étaient si expressives, si admirablement modelées, qu'aucun peintre du dernier siècle ne saurait à cet égard lui être comparé. Son dessin, dans toutes les autres parties de la figure, manquait plutôt d'élégance que de correction, et ne laissait rien à désirer par rapport à la fermeté. Ses draperies sont en général de mauvais goût; on a dit qu'il les négligeait exprès pour faire ressortir la beauté des chairs, mais il est permis d'en douter; ses carnations étaient trop belles pour avoir besoin d'être relevées par un artifice de ce genre.

Greuze était de petite taille; son regard était vif, il avait dans la coiffure et dans l'habillement quelque chose de bizarre. Il aimait la parure, et on l'a vu plusieurs fois se promener en habit écarlate et l'épée au côté, à l'époque de la révolution. Du reste, Greuze n'était pas moins galant dans ses manières que dans ses habits. A l'âge le plus avancé, il recherchait avec empressement la société des plus jeunes femmes, et les soins qu'il prenait pour leur plaire n'étaient pas toujours exempts de ridicules. La simplicité de ses obsèques, dit

le *Moniteur*, a été animée par une scène aussi touchante qu'inattendue : « Au moment où le corps allait être enlevé de l'église pour être placé sur le char funéraire, une jeune personne, dont on pouvait remarquer l'émotion et les larmes à travers le voile dont son visage était couvert, s'approchant du cercueil, y plaça un bouquet d'immortelles, et se retira au fond de l'église pour y continuer les prières qu'elle avait interrompues. Les tiges de ces fleurs étaient fixées par un papier ployé sur lequel étaient écrits ces mots : « Offertes par la reconnaissance de ses élèves, ces fleurs sont l'emblème de sa gloire. »

LE ROI JEAN ET SON ÉPOQUE.

1350 - 1364.

(4e *article. — Voir page* 94.)

Le roi de Navarre venait d'arriver à Paris, et sa popularité n'avait rien perdu parmi les halles; il descendit à son hôtel en la rue Saint-Jacques, où Marcel vint le trouver : « Faitesbonne requête au duc, lui dit-il, et justice vous sera rendue. Les bourgeois comptent, monseigneur, que vous approuverez la mort des trois conseillers du dauphin. » Et le roi de Navarre, frappant sur l'épaule du prévôt, répondit : « Bonhomme et mon spécial ami, j'approuverai tout. » Le conseil royal était composé de manière à ne point retarder le raccommodement entre le dauphin et le Navarrois; les bourgeois de Paris y étaient en majorité. La réconciliation eut lieu, mais il y avait peu de bonne foi dans les protestations du duc, et le roi de Navarre se méfiait à son tour des démarches du dauphin.

Afin de généraliser la cause des métiers, en France, le prévôt des marchands écrivit à toutes les villes; il leur annonçait comment les habitants de Paris s'étaient débarrassés des mauvais conseillers de M. le duc, et les engageait à prendre les chaperons aux couleurs populaires. Jusqu'alors le dauphin n'avait que le titre de lieutenant-général du royaume; les états, pour régulariser l'exercice de la puissance royale, lui confièrent la régence, pouvoir plus large, plus absolu. En même temps qu'ils augmentaient le pouvoir du dauphin, les états imposaient au conseil de nouvelles garanties ; ils y renforcèrent le parti populaire de quatre chefs de la bourgeoisie; Marcel, admis une seule fois au conseil, y prit place en permanence, et avec lui trois échevins de Paris. Quelque temps après, on apprit que le régent était en fuite : ne pouvant plus souffrir la tutelle qu'on lui imposait, il s'était échappé secrètement durant la nuit, par la Seine ; un charpentier l'avait conduit dans un bateau. Le peuple fut très ému de cette évasion ; il se prépara à la résistance, car il sut que le régent était allé se réfugier dans la forteresse de Meaux, asile choisi par les gentilshommes qui fuyaient alors la *Jacquerie.*

Après les batailles de Crécy et de Poitiers, la gentilhommerie n'inspirait plus le même respect ni les mêmes craintes ; la plupart des nobles hommes avaient pris honteusement la fuite du champ de bataille ; pouvait-on craindre encore ces seigneurs auxquels de simples archers d'Angleterre avaient fait lâcher pied ? On se moquait d'eux, et cela jetait une grande agitation dans les campagnes. Ce fut alors qu'éclata la *Jacquerie*, ou révolte des paysans. On appelait depuis long-temps, Jacques, Jacques Bonhomme, les vilains qui servaient dans les batailles, et cette dénomination s'étendit à tous les serfs. Les confréries de Paris, de Laon, d'Amiens, virent avec plaisir ce soulèvement de plus de cent mille vilains débarrassant les provinces des manoirs qui les avaient si long-temps opprimés. Les halles de Paris applaudirent aux efforts des Jacques, et offrirent de joindre leurs bannières bourgeoises aux chiffons de drap que portait cette multitude forcenée.

Depuis le départ du régent, les habitants de Paris s'étaient constitués en république municipale ; Marcel et les échevins s'étaient emparés du château du Louvre, où ils avaient mis bon nombre de bourgeois ; on ferma les portes du côté de la rivière, et le couvent des Frères Mineurs qui, près des murailles, pouvait favoriser les assiégeants, fut démoli. Le prévôt comprenait bien que les bourgeois de Paris, livrés à leurs propres forces, ne résisteraient pas au régent et à la noblesse; il n'hésita point à traiter avec les Jacques qui s'avançaient alors sur Meaux ; si les paysans révoltés venaient à bout de tuer le régent, la cause de Paris était gagnée. Une troupe de mille bourgeois, sous la conduite de Pierre Gilles, épicier de la rue aux Ours, joignirent les Jacques à quelques lieues de Meaux; ils s'emparèrent de la ville. Les bourgeois de Meaux vinrent au-devant d'eux ; ils fraternisèrent, des tables furent dressées ; on y mit de larges flacons de vin, du pain, des viandes ; puis, tous tombèrent à l'improviste sur le château, et s'avancèrent sans obstacle jusqu'à la première barrière ; mais le comte de Foix et une troupe de gentilshommes les dispersèrent, et il n'y eut bientôt plus de trace de cet événement. Les bourgeois de Paris en furent consternés ; ils comptaient sur la Jacquerie pour occuper la noblesse et résister au régent. Cependant ils n'en travaillèrent pas moins avec une ardeur extrême à la défense de leur ville.

Il existait deux partis à Paris; l'un, tout municipal, qui ne voulait s'appuyer que sur la force des bourgeois ; il avait pour chef Jacques et Simon Maillard. L'autre parti voulait appeler tous les secours pour conserver l'indépendance bourgeoise ; les chefs principaux étaient Marcel et trois échevins du corps de ville. Après la défaite de Meaux, ce dernier parti eut la domination absolue, et, presqu'à l'unanimité, on résolut d'appeler le roi de Navarre. Il vint en toute hâte à Paris, le Navarrois, et Marcel, entouré des échevins, le reçut à la porte Saint-Honoré, avec grande liesse et réjouissance; il lui assura que s'il parlait en place de Grève, il lui ferait donner la capitainerie-générale du royaume. Le roi de Navarre consentit à tout; du balcon de l'Hôtel-de-Ville, il harangua le peuple : « Messers, dit-il, j'aime le royaume de France, avec raison, puisque je suis des fleurs de lys, et je serais roi si ma mère eût été un homme. Toutes les villes de France m'ont fait beaucoup de bien, Paris surtout, et je veux vivre et mourir avec les bourgeois. » D'un accord unanime, le roi de Navarre fut proclamé capitaine-général du royaume.

La faction de Maillard voyait avec peine l'accroissement de pouvoirs du Navarrois dans Paris ; à mesure que le régent et les nobles se rapprochaient des murs, elle prenait plus d'audace, elle exprimait plus énergiquement ses haines ; si bien que le roi de Na-

varre, voyant qu'il ne pouvait pas trop se fier à la communauté, sortit de Paris avec tous ses gens d'armes, et se concentra à Saint-Denis; il voulait se rendre médiateur entre le régent et les bourgeois. Il y avait à Paris un grand nombre de soudards pour la défense des murailles; ils faisaient mille dégâts dans les maisons, pillaient et dévastaient les jardins; Maillard n'eut pas grand'peine à soulever le peuple contre les soudards; une violente émeute éclata, et plus de cent hommes d'armes furent tués; mais lorsque la multitude les poursuivit jusqu'au milieu du bois de Saint-Cloud, les soudards se mirent en embuscade, et environ sept cents bourgeois périrent, le bruit courut que Marcel avait prévenu lesdits gens d'armes, et qu'ainsi il trahissait la ville. C'est ce que voulait le parti de Maillard; il cherchait à affaiblir la popularité du prévôt des marchands. Marcel connaissait le complot, il ne voyait d'autre moyen de salut que de se jeter tout-à-fait dans les bras du roi de Navarre, et il convint de lui livrer les clés de Paris.

Maillard fut également informé des desseins de Marcel; il voulut empêcher l'entrée du roi de Navarre et saisir cette occasion pour faire triompher son parti. C'était pendant la nuit que Marcel devait se rendre à la Bastille Saint-Antoine pour donner les clés au roi de Navarre. Jean Maillard se tint sur le qui vive. Il était environ une heure du matin, et Maillard, suivi de quelques hommes, vint vers la porte Saint-Antoine où ils trouvèrent le prévot embusqué. Jean Maillard lui adressa la parole : « Étienne, Étienne, que fais-tu ici à cette heure. — Que t'importe, lui répondit le prévôt; je suis ici pour la garde de la ville dont j'ai le gouvernement. — Pardieu, s'écria Maillard, tu n'es ici pour nul bien, et je te le montre. Alors s'adressant à ceux qui l'entouraient, il dit: « Voyez comme il tient les clés des portes en ses mains pour trahir la ville. — Tu mens, réplique le prévôt. — C'est toi, qui mens, traître! et il cria : A la mort ceux de son côté; ils sont perfides et parjures. » Il y eut un grand combat, mais la victoire



(Entrée de Charles-le-Mauvais dans Paris.

resta au parti de Maillard. Le prévôt Marcel s'était réfugié sur le donjon de la Bastille Saint-Antoine; il y fut occis, et avec lui plusieurs échevins et quarteniers. Jean Maillard se mit à courir les rues et à éveiller les bourgeois : « Nous avons tué les traîtres qui voulaient nous livrer au roi de Navarre, » criait-il d'une voix tonnante. Le lendemain, avec les premières lueurs du jour, le peuple s'assembla aux halles; lorsque la multitude fut grande, Jean Maillard monta sur un échafaud, et dit : « Vous savez pour quel forfait j'ai tué le prévôt des marchands; toute la cité devait être brûlée et détruite, si Dieu, par sa grâce, n'y eût mis remède. » Le peuple fut ébahi, et beaucoup d'habitants se réjouirent d'avoir échappé à un si grand péril.

Jusqu'ici, ce n'était qu'une faction municipale qui avait renversé l'autre; mais les partisans du régent et de la noblesse ne perdirent pas cette occasion de tourner le mouvement populaire à leur profit; des gentilshommes parcoururent les rues avec la bannière de France. Le parti de Maillard qui, dans l'origine, n'avait pas l'intention de favoriser cette cause, se vit forcé de céder et de s'unir aux nobles. Quelques gens d'armes du duc étant venus prendre possession des portes de Paris et de la Bastille sans opposition, le duc n'hésita plus à pénétrer dans la ville. Il y fut reçu avec acclamation; Jean Maillard était à côté du dauphin, et paraissait en concours avec lui. L'entrée du régent fut marquée par des exécutions aux halles; sous prétexte de simples paroles d'amitié, de liaisons avec le prévôt, on tranchait la tête à tout venant. Le régent vint parler au peuple : « L'évêque de Laon était un traître, lui dit-il, ainsi que Marcel; ils voulaient couronner le roi de Navarre, à l'encontre de Jean, mon père. » Tout prenait l'allure du pouvoir absolu; de sa propre autorité, le régent nomma le prévôt des marchands, et le choisit parmi ses hommes les plus dévoués; le régime municipal fut aboli; le dauphin demanda que six notables bourgeois qu'il accusait d'avoir secondé les projets du prévôt, fussent saisis et jugés; on les décapita sans forme de procédure et par commission spéciale.

Les gibets de Montfaucon et de la place de Grève étaient chaque jour témoins de nouveaux supplices infligés à la bourgeoisie de Paris; comme les confiscations avaient lieu en même temps, les officiers du régent multipliaient les peines; les confiscations furent si grandes, qu'elles servirent au paiement des troupes, puis des chapelains, à la rançon du roi Jean, et à la réparation du palais des Tournelles; une faible partie de ces biens fut distribuée aux veuves et enfants des suppliciés; la veuve de Marcel ne put obtenir que la moitié des meubles de son mari. Ceux mêmes qui avaient trahi la cause populaire pour appeler le régent furent obligés de prendre des lettres de rémission, et Jean Maillard qui avait tant servi la cause royale, dut être amnistié, car on le considérait toujours « comme ennemi de la couronne de France et de Monseigneur.»

Au milieu de cette désolation générale, les habitants de Paris reçurent une lettre du roi Jean, datée de Londres, où le monarque était toujours captif: « On avait voulu vous soustraire frauduleusement hors notre obéissance, disait le roi, et ce par maléfices et autres machinations diaboliques; toutefois, et par la grâce de Dieu, vous avez remis la bonne ville capitale de notre royaume en la souveraineté de notre fils; c'est pourquoi, nous vous remercions, comme nous pouvons, de la bonne loyauté que vous nous avez montrée. » Ainsi finit cette tentative pour conquérir la liberté bourgeoise à Paris et dans la plupart des grandes villes de France, la division des chefs, l'inconstance des halles, servirent les intérêts du dauphin et du roi Jean. L'autorité absolue conquit tout ce que la puissance des bourgeois n'avait pas su conserver; il demeura bien encore dans Paris quelques vieux débris du patriotisme de la classe intermédiaire, quelques souvenirs de l'indépendance rêvée par le prévôt Marcel; diverses tentatives de conspirations furent découvertes, mais les pendaisons en finirent bientôt avec ces mouvements isolés; rien ne s'opposa plus à l'exercice du pouvoir royal; le dauphin régna dans la bonne ville de Paris, et la noblesse qui reprit bientôt toute son importance, accabla de dédains la bourgeoisie vaincue, privée de ses chefs et de ses tribuns.

ROLAND.

Fin de l'article. (*Voir page* 79.)

Le Roland des chansons de geste est un terrible guerrier, au bras invincible; il est chaste, austère, religieux, grand convertisseur de Sarrasins; c'est le type du moyen-âge: l'existence de force et de brutalité, puis le repentir au moment de quitter la vie.

Qu'ont de commun le *Roland amoureux* et le *Roland furieux* du Bojardo et de l'Arioste avec ce paladin sauvage comme la forêt des Ardennes, pieux comme une légende de saint (1)? Bojardo et l'Arioste font tout reposer sur une folie d'amour du preux chevalier pour Angélique, jeune fille qui le fuit avec indifférence et le joue comme un enfant. Qui reconnaîtrait là le fier guerrier, la terreur des infidèles, le défenseur de la foi? Autant le Tasse avait copié la chronique pour conserver le caractère des pieux croisés, autant l'Arioste s'en écarte; il s'empreint de l'esprit de son temps, il y mêle toutes les traditions romanesques; il emprunte ici, là, des épisodes aux romans de la Table ronde, à *Lancelot du Lac*, à *Tristan de Léonois*, et à *Gyron le Courtois*.

Aussi, les amateurs de notre histoire nationale ne pardonneront point au Bojardo et à l'Arioste d'avoir dénaturé le type du Roland de l'époque carlovingienne. Roland était l'expression de la chevalerie, hautaine dans la force de l'âge et repentante aux portes du tombeau; de même que son cousin Renaud de Montauban, devenu maçon à la dernière période de sa vie, est la mystique représentation de ces arts gigantesques du moyen-âge qui peuplèrent de magnifiques cathédrales la plupart de nos cités. Répétons-le, dans le Bojardo et l'Arioste, Roland n'a aucun rapport avec le champion redoutable des grandes guerres sous Charlemagne.

Voici, du reste, qu'elles étaient au quatorzième siècle les traditions sur la naissance et les premières aventures de Roland; nous les empruntons aux *Reali di Francia*, vieux roman italien, qui renferme la généalogie fabuleuse des princes de la maison de France.

Berthe, sœur cadette de Charlemagne, s'était éprise d'amour pour le jeune Milon d'Anglante, brave chevalier qui, par son bisaïeul Beuves d'Hanstone, était allié à la famille de l'empereur. La grossesse de Berthe se déclara bientôt, et Charlemagne irrité, enferma les deux amants dans une forteresse, bien décidé à les faire périr. Le duc Naymes favorisa leur évasion. Après de nombreuses fatigues et en proie à la plus profonde misère, Milon et Berthe arrivèrent dans les environs de Sutri, à quelques lieues de Rome; là, ils se réfugièrent dans une caverne; Berthe y accoucha d'un fils, qui, dès sa naissance, roula jusqu'à l'entrée de la grotte; il dut à cette circonstance son nom de *Rolant* ou *Roulant* (1).

Le jeune Roland grandissait auprès de sa mère, tandis que Milon voyageait en Afrique, dans la Perse et dans l'Inde, où il se signalait par de merveilleux exploits. L'auteur d'un roman espagnol assure que Milon ne quitta point sa femme et qu'il demeura auprès d'elle jusqu'au moment où tous deux reparurent à la cour de France. Lorsque Charlemagne vint à Rome pour ceindre la couronne des Césars, il s'arrêta dans la ville de Sutri. Le petit Roland eut occasion de le voir dîner, et voilà qu'un beau jour il s'avisa de prendre sur la table même de l'empereur un plat chargé

(1) Un troubadour a même placé Roland parmi les saints. Dans une complainte sur la mort du marquis Pons de Mataplana, Guillaume de Berguedan s'écrie:

En paradis el luoc megllior,
Lai o'l bon rei de Fransa es,
Prop de Rollan sai que l'a mes.

En paradis en la meilleure place,
Là où est le bon roi de France,
Je sais qu'il (Dieu) l'a mis près de Roland.

Un poème italien, postérieur à l'*Orlando furioso*, donne aussi à Roland le titre de saint. Voyez: *Di Orlando santo, vita e morte con venti mila cristiani uccisi in Roncisvalle, cavata dal catalogo de' santi, di Giulio Cornelio Gratiano.* Trévise, 1597; Venise, 1639, in-12.

(1) Les chroniques de Saint-Denis donnent une autre étymologie à ce nom de Roland: « Selon la signification des noms, *Roulant*, si vaut dire autant comme *roule de science* (*roles escritz et plein de science*), pour ce qu'il seurmonta tous les rois et tous les princes en sapience. » — *Rec. des historiens des Gaules et de la France,* TOM. V, liv. 5.

de viandes qu'il porta aussitôt à sa mère. Il recommença trois fois ce manége. Charlemagne étonné, fit suivre cet enfant ; tout se découvrit : on sut que Berthe était sa mère. Le bon empereur Charles voulut revoir sa sœur ; il la pressa dans ses bras, adopta Roland pour son fils et lui donna les titres de comte d'Anglante et de marquis de Brava. Ici commence la noble carrière de Roland. D'autres romanciers ont décrit ses luttes acharnées contre les Sarrasins, ses triomphes et sa glorieuse mort à Roncevaux. « Roland, dit la chronique de Turpin, prince preux et vaillant, estoit yssu d'ancienne noblesse comme trouvons par le tiltre de ses parents, et combien qu'il fust noble quant à la vertu des siens parents, encor estoit-il plus ennobly par ses gestes et faicts, par lesquelz il demeure maintenant sur les estoilles. Aultre n'estoit plus noble que lui par générosité temporelle, valeur et excellence. Il estoit tousjours le premier par la haultesse de ses bonnes meurs et conditions, et fréquentoit les sainctz temples divins, car il estoit bon et vrai chrestien. Il récréoit souvent par ses chantz et modulations, cytoyens et bourgeoys, et estoit la vraye médecine pour guarir les playes de son pays en le gardant des ennemys. C'estoit l'espérance du clergié, tuteur et saulvegarde des veuves, et le pain et nourrissement des pouvres souffreteux. Large estoit en donnant ses aulmosnes, abondant et prodigue à ses hostelliers. Tant donna pour l'amour de Dieu aux temples vénérables, esglises et sainctz lieux, que les richesses par lui données le précédèrent en paradis pour lui apprester lieu et place. Il retenoit tous bons enseignements dedans son cœur et estoit plein de bonnes doctrines comme l'arche de livres et volumes : tellement que chascun povait par luy apprendre tout bien et honneur. Saige estoit à donner bon conseil, piteux de couraige, et cler et serain en son parler. Il estoit à tous peuples doux, et amoureux et louanges. Duquel tout honneur militoit, lequel mourut pour la saincte foy catholique, quoy il est maintenant au ciel quant à l'esprit et gist le corps en terre quant à la sépulture. »

§ IV. *Souvenirs de Roland par la Topographie.*

Partout des souvenirs sur Roland existent dans la mémoire des peuples ; on en parle comme de l'époque des fées et des formidables géants. Le voyageur qui parcourt les Pyrénées peut voir cette immense *Brèche de Roland*, où les rochers suspendus paraissent brisés par une force prodigieuse ; le paladin, disent les montagnards, sépara ces masses de granit avec sa bonne épée Durandal. Quand le cor du guerrier retentissait à vingt lieues à la ronde dans les échos des Pyrénées, son bras de fer pouvait bien fendre des montagnes.

La Provence a sa grotte de Roland, pleine de stalactites, de phénomènes naturels, antique séjour des fées et des masques, comme le racontent les vieilles légendes provençales. En Bretagne, il y a le *saut de Roland;* une distance de trois cents pieds sépare deux groupes de rocs énormes ; le paladin, dit la tradition, franchit cet intervalle à deux reprises, en invoquant Dieu et la Vierge; mais une troisième fois, il songeait à sa dame et il périt au fond de l'abîme (1).

On montre encore en Belgique une cloche suspendue au beffroi de Gand : elle a été fondue en 1317, et porte le nom du neveu de Charlemagne, car l'héroïque renommée du paladin était présente à tous comme une sauve-garde pour l'Église. En Allemagne, des statues gigantesques de Roland décorent les places publiques de plusieurs cités ; et peut-être faut-il rappeler ici que dans ces peuplades du nord, on confondit Roland avec Witikind, le héros de la Germanie, le vaillant défenseur de l'indépendance saxonne.

Ainsi partout se retrouve le nom de Roland. Les chroniques l'indiquèrent à peine ; des chants de geste grandirent cette renommée et racontèrent de mille manières la vie du paladin ; elle fut active et indomptable dans une branche des romans chevaleresques, pieuse et pénitente dans une autre ; presque dans toutes, Roland est le grand convertisseur des infidèles. Après ces traditions, vient la légende poétique de l'Italie, commencée dans les *Reali di Francia*, célébrée ensuite par Pulci, Bojardo et l'Arioste. Cette légende dénature le type de Roland ; elle lui enlève son cachet homérique, elle le met en rapport avec l'esprit un peu fade de la renaissance. Roland n'est plus le paladin des chants de geste ; il est amoureux comme l'Italien, fou et exalté comme un habitant de Florence ou de Naples, jaloux de sa maîtresse. Aucun des commentateurs du Bojardo et de l'Arioste, M. Panizzi lui-même, n'a compris ces caractères saillants qui divisent les traditions et les chants de geste des légendes italiennes ; tous se sont trop attachés aux petites choses, à d'incessantes et fastidieuses redites, à des vulgarités répandues depuis trois siècles. Beaucoup d'érudition élève les idées, mais la science des mots les rapetisse.

A. Mazuy.

(1) Voir la légende sur le *saut de Roland*, tom. iv, page 195 du *Magasin Universel*.

L'EMPEREUR CONTREBANDIER.

Lorsque Fox vint à Paris, à l'époque de l'exposition française qui eut lieu en 1802, sur l'esplanade des Invalides, ce qui l'étonna surtout, ce fut le bas prix de certains objets de coutellerie. Il acheta douze douzaines de rasoirs de la fabrique de Thiers, près Clermont, à un franc pièce. L'empereur rendait en estime à la qualité des rasoirs anglais, ce que Fox donnait au bas prix des nôtres. Lui, qui avait prononcé des peines si sévères contre la contrebande ; lui, qui avait entrepris de fermer le continent au commerce anglais, qui faisait brûler tous les ans, pour des sommes immenses, des produits des manufactures anglaises pris en mer ou saisis par la douane, faisait faire la contrebande pour se procurer des rasoirs et du savon anglais; il ne concevait pas qu'on pût se faire la barbe avec des rasoirs et du savon français. Les rasoirs pour l'empereur étaient achetés à Birmingham moyennant cinquante francs la paire ; du moins ils lui étaient comptés à ce prix ; on les aurait aujourd'hui, chez nous, plus beaux et aussi bons pour six francs.

PHYSIQUE.

Nouvel Hygromètre.

L'attention des naturalistes et des physiciens allemands est dirigée en ce moment vers une découverte

curieuse du professeur Stiefel, bien connu en Allemagne pour ses recherches en histoire naturelle. Il a trouvé un moyen certain pour connaître avec exactitude les moindres variations dans l'humidité ou la sécheresse de l'atmosphère. Il se sert du fruit du géranium, dont les *barbes* se replient sur elles-mêmes ou se développent selon l'état de l'air. Ces sortes d'*involutions* et d'évolutions sont tellement régulières et invariables qu'en fixant le fruit sur une plaque de verre ou de métal avec graduation quelconque, on peut mesurer l'état de l'air d'une partie d'une chambre à l'autre avec la plus grande exactitude. Le professeur qui est le plus grand astrologue de l'Allemagne méridionale, forme depuis plusieurs années des tableaux des variations de l'atmosphère d'après une méthode suggérée par Goëthe ; mais il ne se hasarde pas à prédire la pluie ou le beau temps pour plus de vingt-quatre heures. Par l'observation, on peut, dit-il, trouver la *règle*, mais point les *exceptions*. On connaissait déjà les propriétés hygrométriques des barbes des graminées, mais personne n'avait encore pensé à en tirer parti pour l'observation.

TOUR DES TÊTES, A ZERBI (*Afrique*).

L'île de Zerbi, ou île des Lotophages, dans la Méditerranée, sur la côte du royaume de Tunis, est séparée du continent par un canal qui n'a, sur quelques points, pas plus de dix toises de largeur. Au centre de l'île s'élève un arc de triomphe assez bien conservé ; il fut construit en l'honneur de l'empereur Antonin et de son collègue Verus. Dans l'île de Zerbi, on voit le triste monument dont nous publions aujourd'hui la gravure ; c'est une espèce de pyramide d'environ trente pieds, bâtie avec les têtes des Espagnols qui périrent dans le combat qu'ils soutinrent en 1558, sous la conduite de Médina Cœli et d'André Doria, contre les Ottomans, dont Cara Moustapha commandait l'armée. La population de l'île de Zerbi, assez considérable, est dispersée dans plusieurs villages ou hameaux, à peu de distance les uns des autres. Le grand marché est établi près du port, vers lequel se trouve un vieux château nommé Ménâqs ou Ménaquès, dénomination qui se rapproche de celle de Meninx que portait anciennement l'île. Les Zerbins parlent deux langues : l'arabe et le chillon ; ils passent pour avares à Tripoli et à Tunis, et on les traite de schismatiques comme sectaires d'Aly. Du reste, ils sont de nos jours fort doux et fort hospitaliers.



Tour des Têtes, à Zerbi.

LE FAISAN DORE.





LE FAISAN DORÉ.

Il y avait autrefois... prenez garde, ce n'est pas un conte de fée que je veux vous raconter, mais bien une histoire, une histoire d'historien, une histoire que vous trouverez dans Pline, le naturaliste, dans Hérodote et dans une foule d'autres écrivains de l'antiquité. Je reprends donc. Il y avait une fois, dans une contrée de l'Arabie-Heureuse, un être mystérieux, seul de son espèce sur la terre, immortel, quoique mourant tous les cent ans, le plus beau des êtres créés. Sa robe était plus douce que la soie, plus brillante que l'or, plus étincelante que les rubis et les émeraudes qui reflètent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cette robe couvrait un corps tellement pur qu'il n'était né ni de père, ni de mère, tellement chaste qu'il n'avait pas de sexe, tellement délicat qu'il n'était composé que des parties élémentaires les plus fines émanées des rayons du soleil. Quand cet être, modèle de toutes les perfections, faisait entendre sa voix mélodieuse, on oubliait sa beauté pour ne s'occuper que de ses chants ; s'il parlait, c'était pour faire aimer la sagesse ou pour prédire l'avenir. Il habitait la terre ; mais partout où il portait ses pas, la nature, en souriant, déposait une douce rosée dans le calice des fleurs pour le désaltérer, écartait les épines des arbres aromatiques dont il mangeait les fruits, et remplissait l'air des plus doux parfums de l'Arabie. Quelquefois aussi il aimait à s'élever dans les cieux, pour s'approcher du soleil, qu'il croyait son père ; alors les zéphirs soutenaient ses ailes dorées, et les nuages fuyaient derrière l'horizon.

Tout doit mourir dans la nature, et cet être qui prêchait la sagesse aux hommes, n'eût pas voulu, par son exemple, donner un démenti à la sagesse divine. Cent ans, il conservait toutes les grâces et toute la force de la jeunesse ; puis, lorsque le soleil avait accompli sa révolution séculaire, lorsque, relativement à la terre, il était revenu au même signe céleste, alors cette créature divine élevait un bûcher avec les bois aromatiques les plus précieux, y montait et faisait entendre un chant mélancolique qui semait la douleur jusque dans l'âme des bêtes. Puis un rayon de soleil descendait sur le bûcher qui s'embrasait, et l'on n'entendait plus que le pétillement des flammes qui s'élançaient vers le ciel ; il ne restait plus ensuite de tant de perfections, qu'un léger monceau de cendres.

Mais dans ces cendres, était un petit ver qui ne tardait pas à devenir un œuf éclatant de blancheur. Lorsque, pendant quelque temps, il avait reçu les tièdes influences de l'astre du jour, sa coquille se rompait, et le phénix en sortait resplendissant de jeunesse et de beauté, pour faire encore, pendant cent ans, l'admiration des hommes assez heureux pour le voir.

Quoique immortel, le phénix n'a vécu que dans les temps fabuleux; plus tard, lorsque l'histoire est venue, son existence devint un peu hypothétique, et, plus tard encore, lorsque la critique se mêla à l'histoire, l'oiseau miraculeux fut tué sans ressource, comme les sphinx et le condor qui habitaient les mêmes parties de la terre.

Mais non, je me trompe, car le condor du Gulistan (1) et le phénix de l'Arabie-Heureuse, n'ont fait que changer de pays. Le premier a été retrouvé dans les Cordilières de l'Amérique méridionale, par M. de Humbold, et le phénix, à la Chine, par M. Cuvier qui l'a parfaitement reconnu dans le faisan doré. Vous dire comment le premier n'enlève plus d'éléphant, comment le second est devenu mortel et n'est plus brûlé qu'à la broche, et seulement quand le cuisinier est négligent ; vous dire comment ils ont pu tous deux se retrouver dans des pays aussi éloignés de leur patrie, et tout-à-fait inconnus de leur temps, c'est ce que je ne puis faire, ni, je crois, ces messieurs non plus ; mais cela ne fait rien à la chose, et il suffit qu'ils les aient reconnus, ce qui était bien facile, comme vous pouvez en juger maintenant par le phénix, donc :

Le faisan doré, faisan de la Chine, ou faisan tricolor (*phasianus pictus*, LINN.), est un des oiseaux les plus remarquables par la beauté de son plumage. Son ventre est d'un rouge de feu ; une belle huppe, couleur d'or, pend de sa tête par derrière, et se redresse en s'étalant, quand l'animal éprouve une vive émotion d'amour ou de colère ; il a l'iris, le bec, les pieds et les ongles jaunes ; son cou est paré d'une grande collerette orangée, maillée de noir ; le haut du dos est vert ; le bas et le croupion jaunes ; les ailes sont rousses, avec une belle tache bleue ; sa queue, brune, tachetée de gris, est très longue, étagée, et ses pennes, ployées chacune en deux plans, se recouvrent comme les tuiles d'un toit.

La femelle, comme celle de tous les faisans, ne ressemble nullement au mâle. Sa queue est plus courte; elle manque de collerette, et son plumage est diversement varié de gris ou de brun.

Comme je l'ai dit, le faisan doré est originaire de la Chine, mais là, comme ici, c'est un oiseau de bassecour, au moins pour les voyageurs, d'où il résulte que ses mœurs ne sont pas connues, à l'état sauvage. Buffon pensait que ce n'est qu'une variété du faisan commun, et voici ce qu'il en dit : « On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis long-temps, qui même ont formé deux races distinctes, et qui cependant se reconnaissent encore ; car elles s'allient, se mêlent et produisent ensemble ; mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets, ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races. »

La femelle aurait quelque chose de très singulier, qui ne se rencontre ni dans la poule, ni, je crois, dans aucun autre oiseau ; c'est encore Buffon que nous allons laisser parler. « Quelquefois elle devient, avec le temps, aussi belle que le mâle. On en a vu en Angleterre, chez milady Essex, qui, dans l'espace de six ans, avait graduellement changé sa couleur ignoble de bécasse, en la belle couleur du mâle, duquel elle ne se distinguait plus que par les yeux et par la longueur de la queue. Des personnes intelligentes, qui ont été

(1) Les Espagnols, lors de la conquête, ont donné à l'oiseau nommé par les Indiens, *ouyra-ouassou*, le nom de *cuntur* ou *condor*, parce qu'ils ont cru, selon Garcilazzo de la Vega, auteur contemporain de la conquête, qu'il était le même que le *ruch* ou roc des Orientaux, si célèbre dans l'antiquité de ces peuples et dans les contes arabes. Ce roc était très commun dans les environs de Tarnazar, dans les Indes orientales.

à portée d'observer ces oiseaux, m'ont assuré que ce changement de couleur avait lieu dans la plupart des femelles; qu'il commençait quand elles avaient quatre ans, temps où le mâle commençait aussi à prendre du dégoût pour elles et à les maltraiter; qu'il leur venait alors de ces plumes longues et étroites, qui, dans le mâle, accompagnent les plumes de la queue. En un mot, que plus elles avançaient en âge, plus elles devenaient semblables au mâle, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux. M. Edwards assure qu'on a vu, pareillement, chez le duc de Leeds, une faisane commune, dont le plumage était devenu semblable à celui du faisan mâle, et il ajoute que de tels changements de couleurs n'ont jamais lieu que dans des oiseaux élevés en domesticité. »

Quand il s'agissait d'un animal étranger, dont Buffon ne pouvait juger que par des échantillons informes, ou par des descriptions plus informes encore, rédigées par des voyageurs qui n'avaient pas les premières notions d'histoire naturelle, il n'est pas étonnant qu'il ait commis des erreurs; mais le faisan doré est un oiseau qui existait déjà de son temps dans toutes les faisanderies, qu'il a vues mille fois, qu'il a pu observer par ses propres yeux. Que devons-nous donc penser de cette singulière métamorphose de la femelle en mâle ? Sans prétendre m'établir le juge de cet homme si justement célèbre, voici quelle est mon opinion à cet égard.

Le faisan doré est un oiseau qui met plusieurs années à devenir parfaitement adulte, et ce n'est qu'au bout de trois ans accomplis qu'il commence à prendre ces belles couleurs qui l'ont fait comparer au phénix; or, il est très probable que les personnes citées par Buffon, ont pris pour femelles des mâles qui portaient encore la livrée de la jeunesse. Cependant, il est très possible que, par un jeu de la nature qui n'est pas sans exemple, une femelle ait revêtu la livrée d'un mâle, au moins en partie; mais ce fait isolé ne prouverait rien, et devrait être regardé simplement comme une monstruosité produite par hasard.

Cet oiseau vit, comme le coq et la poule, de graines de toutes espèces, d'insectes, et même de viande, car j'en ai nourri deux pendant plusieurs années avec du marc de suif ou pain de cretons. Il est polygame, et un mâle peut servir à cinq ou six femelles. Celles-ci commencent à pondre dès leur seconde année, et, si on les laisse couver, elles font ordinairement douze à quinze œufs plus rougeâtres que ceux du faisan commun, et ressemblant un peu à ceux de la pintade. Mais ordinairement, pour multiplier davantage l'espèce, ou pour tirer parti des œufs qui se vendent assez cher, on les enlève à mesure qu'elles les pondent, et dans ce cas, elles en font de trente à quarante dans le cours de la belle saison. On les fait couver par une vieille poule qui élève très bien les petits si on leur donne, surtout pendant les premiers jours, une nourriture convenable. Cette nourriture consiste en œufs de fourmis, ou, à défaut, en blancs d'œufs cuits à dur, et hachés avec un peu de mie de pain et de cœur de bœuf. On supprime cette nourriture dès que les faisandeaux sont bien accoutumés à reconnaître et à saisir le petit millet.

Si l'on veut réussir parfaitement dans une éducation de faisans, il faut rigoureusement observer trois choses: 1° les abriter du plus petit froid; 2° les abriter également de la plus légère humidité; 3° leur donner, autant qu'il est possible, de l'air et de la lumière. Si l'on observe bien ces trois conditions indispensables, on réussira quels que soient les moyens que l'on emploie pour les remplir.

La vie ordinaire d'un faisan est de sept à huit ans; cependant Buffon cite un individu qui a conservé un mâle pendant quinze ans. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que le faisan doré est aussi délicat à manger que le commun, qu'il est plus robuste, plus facile à élever, et que, cependant on n'a jamais cherché à le multiplier en France que comme objet de curiosité. BOITARD.

HISTOIRE DE LA PETITE VÉROLE.

Son Histoire. — L'Inoculation et la Vaccine.

JENNER.

La nature n'a pas seulement exposé les êtres animés à une infinité de causes désorganisatrices qui, en altérant leur force vitale, hâtent le moment de leur fin, elle a encore répandu dans l'univers de grands agents de destruction, dont l'action, qui ne se fait sentir que par intermittence, anéantit du même coup des milliers d'existences. Ces fléaux que l'on a trop souvent confondus sous le nom vague de peste, exerçaient principalement leurs ravages, durant la période du moyen-âge. Livrée à un empirisme aveugle, la médecine tentait de vains efforts pour arracher quelques victimes aux atteintes du mal; les malheureuses populations étaient décimées avec une effrayante rapidité, et l'on attribua dès-lors ces calamités à la colère céleste, tandis qu'elles avaient pour causes, sinon premières, du moins accélératrices, l'ignorance et les préjugés d'une prétendue science. Parmi ces contagions terribles, une surtout par sa présence continue dans les lieux qu'elle avait une fois envahis par son action progressive et meurtrière, s'était rendue l'effroi de toutes les contrées, c'était la variole ou petite vérole. A la fin du siècle dernier, répandue dans toutes les parties du monde, cette affreuse maladie laissait rarement une famille échapper à ses coups mortels, ou si l'infortuné qu'elle avait infecté résistait aux atteintes du mal, affligé de quelque infirmité ou complètement défiguré, il portait toute sa vie les traces du fléau auquel il avait failli succomber. Cependant cette petite vérole, si générale, si universelle, sévissant partout et souvent avec une incroyable intensité, douze siècles s'étaient à peine écoulés depuis que complètement inconnue elle avait si tristement révélé pour la première fois sa présence en Europe. L'antiquité n'en avait jamais soupçonné l'existence comme nous le font voir les écrits de ces médecins grecs et latins, où parmi ces descriptions si exactes et en même temps si poétiques des maladies des anciens, rien n'indique, rien ne rappelle notre variole.

Marius, évêque d'Avranches, chroniqueur du sixième siècle, nous dit que ce fut en 570 et en 580 que se montra dans les Gaules et dans l'Italie, à deux reprises différentes ce mal qu'il appelle lui-même variola, soit à cause des boutons, varices qui couvraient le corps du malade, soit à cause de l'aspect que donnaient à la peau les suites de cette éruption de pustules,

aspect qui était alors dit varia. Dagobert et Clodobert, les fils de Chilpéric et de Frédégonde, succombèrent aux atteintes de cette contagion, plus tard la femme de Gontran, Austregilde, tomba aussi victime de sa fureur ; jeune encore, cette reine se vit emportée en quelques jours ; elle se crut empoisonnée et accusa ceux qui l'avaient entourée de leurs soins ; atroce calomnie que la douleur et le désespoir arrachent à une princesse plus ignorante que cruelle. Le barbare Gontran, pour venger la mort de son épouse, fit enterrer vifs Nicolas et Donat, médecins infortunés qu'Austregilde avait désignés comme ses assassins.

Jusqu'au septième siècle, nulle chronique, nulles annales ne font plus mention de la variole ; l'invasion des Sarrasins en Europe nous rapporta bientôt cette maladie, si bien oubliée alors que quelques auteurs en ont rapporté à cette époque, la première apparition. Plus avancés que les chrétiens d'alors dans la culture des sciences, les Arabes ne se contentèrent pas de gémir de ses ravages, ils étudièrent la nature de la contagion et les moyens d'y remédier : un des plus célèbres médecins orientaux qui aient existé, le persan Aboubekr Mohammed Rhazes, publia sur la variole une savante dissertation qui est restée, malgré tous les progrès que l'art de guérir a faits depuis cette époque, un des travaux les plus profonds entrepris sur cette matière ; mais tous ces efforts de la médecine furent infructueux, et la petite vérole, marchant à grands pas, envahissait peu-à-peu toute l'Europe. Aux premiers germes du mal répandus par l'invasion des Sarrasins s'en vinrent joindre de nouveaux rapportés par les croisés, et au XIII[e] siècle, depuis les rives de la mer du Nord jusqu'à celles de la Méditerranée, tout avait été infecté de la présence du fléau ; déjà les différentes nations lui avaient imposé divers noms : en Italie on l'appelait variola, en Espagne, las viruelas, en Allemagne, pocken, en Angleterre, pox, en France, picote, et ce dernier nom s'est encore conservé dans quelques-



(Jenner.)

unes de nos provinces méridionales. La découverte de l'Amérique, en 1492, offrit à la contagion un plus vaste champ à ses fureurs ; à mesure que le commerce et les relations des Européens s'étendaient on voyait en même temps la variole reculer les limites entre lesquelles elle sévissait, enfin les feux ardents des tropiques, pas plus que les frimats des pôles, ne purent arrêter le mal dévastateur, et jusqu'au Groenland, à la Sibérie, au Kamchatska, tout eut à déplorer des victimes.

C'était à l'Orient que nous devions le funeste don de la petite vérole, c'est aussi à lui que nous sommes redevables du premier moyen qui en ait véritablement rendu les atteintes moins terribles. Il y avait long-temps qu'en Asie, comme dans différentes parties de l'Afrique se pratiquait l'inoculation, c'est-à-dire que lorsque la maladie avait attaqué quelqu'un, et qu'au lieu de se déclarer avec toute sa violence habituelle, elle était moins dangereuse dans son cours, alors on prenait à l'aide d'une aiguille, ou d'un corps mince et pointu, du pus du malade, et, de cette aiguille ainsi imprégnée on piquait quelque partie du corps de celui qu'on voulait préserver ; la variole se déclarait, mais bénigne, sans danger, avec un degré d'intensité égal à celui qu'elle avait du premier malade, et comme le mal n'attaque jamais ou presque jamais deux fois le même individu, on se trouvait ainsi préservé d'une plus maligne atteinte. Au commencement du dix-septième siècle, un Français, Aubry de la Motraye, apprit, en Circassie, cet ingénieux moyen de conjurer la maladie ; mais celle qui dota réellement l'Europe de l'inoculation, ce fut lady Wortley Montague, femme aussi célèbre par son énergie que par son mérite littéraire : elle fit essayer le préservatif sur son propre fils, âgé de cinq ans, le succès fut assez complet ; de retour de Constantinople, elle répandit par son exemple, en Angleterre, cette découverte qui n'en était pas une ; la réussite couronna la plupart des essais qui furent tentés. En France, malgré l'opposition

que rencontra d'abord au sein même de la faculté ce nouveau procédé médical, grâce aux efforts des La Condamine, des Helvétius, des Antoine Petit, il fut adopté dans les écoles et les hôpitaux, mis en usage dans les familles, tandis qu'en Hollande un Boerhave, en Suisse un Haller et un Bernouilli, en Amérique un Franklin, en propageaient l'emploi.

Mais le mal n'était pas encore détruit; on ne payait plus au monstre un si terrible tribut, mais on lui en payait encore un, quoique léger. Un homme eut la pensée d'en affranchir complètement le monde, et de faire disparaître pour ainsi dire de dessus notre globe un de ses tyrans les plus puissants. Cet homme, c'était Édouard Jenner, né le 17 mai 1749, à Berkeley, dans le comté de Glocester. Jenner était un chirurgien qui s'appliquait avec succès à des recherches d'anatomie et de zoologie, quand quelques observations recueillies sur la variole décidèrent de ce qui devait faire sa gloire et le placer au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

C'était une opinion répandue dans plusieurs comtés d'Angleterre et même dans certaines autres parties de l'Europe, notamment en France, que ceux qui en trayant des vaches avaient contracté des pustules aux mains étaient exempts de la petite vérole. Cette opinion avait déjà attiré l'attention de quelques médecins, mais elle devint surtout l'objet habituel des recherches et des travaux de Jenner; il se livra à de nombreuses séries d'observations sur le virus variolique, bref, il ne tarda pas à se convaincre que ces pustules communiquées par la vache, autrement cette vaccine était un sûr préservatif contre les atteintes de la terrible maladie; cette certitude une fois acquise, il publia son immortel ouvrage intitulé : *Recherches sur les causes et les effets des variolæ vaccinæ*, c'était en 1798. Le succès de cet écrit fut immense, traduit dans toutes les langues, partout il fut accueilli avec une faveur sans doute bien méritée. La vaccine, c'est-à-dire l'emploi du virus de la vache, fut prôné par tout ce que la science comptait d'hommes distingués; la France et les contrées du Nord recueillirent des premières cet héritage que leur léguait le génie de Jenner. En vain quelques esprits craintifs ou rétrogrades cherchèrent par des raisons plus ou moins spécieuses à déprécier cette belle découverte, les prosélytes n'en furent pas moins nombreux, et combattant jusqu'à sa mort pour établir d'une manière irréfragable l'efficacité de son moyen préservateur, Jenner mourut le 26 janvier 1823, honoré de l'estime générale, admis dans le sein de presque toutes les sociétés savantes des deux mondes, béni par tous les peuples. La patrie lui érigea des monuments, après lui avoir voté durant sa vie des remerciements et des récompenses.

Plus de trente ans se sont écoulés depuis que l'univers est en possession de la belle découverte de la vaccine, et le nombre de cas d'individus vaccinés atteints néanmoins de la maladie s'est sans cesse augmenté. La vertu du vaccin ne serait-elle que temporaire et devrions-nous nous faire revacciner tous les quinze ou vingt ans? C'est ce que la médecine actuelle est appelée à décider; mais en serait-il ainsi, ce serait encore acheter bien bon marché des souffrances, des infirmités, et souvent même la mort. Les détracteurs de la vaccine n'en seraient pas pour cela ni de meilleure foi, ni plus raisonnables. ALFRED MAURY.

IRLANDE. — LA GROTTE DES GÉANTS.

Les cinq royaumes qui partageaient anciennement l'Irlande forment aujourd'hui quatre grandes provinces qui ont conservé les noms de quatre de ces royaumes, savoir: le Leinster, le Munster, le Connaught et l'Ulster. Nous allons les parcourir rapidement et décrire ce qu'elles renferment de plus curieux.

Dans la province de Leinster vivait à Olly Brook ce Robert Adair, si fameux dans un grand nombre de chansons en Écosse et en Irlande; on rapporte sur son compte la petite anecdote suivante : Un Écossais ayant entendu parler des prouesses bacchiques de Robert Adair, arriva d'Édimbourg tout exprès pour lui proposer un défi à la bouteille. A peine débarqué à Dublin, il demanda à tout le monde : *Ken ye on Robert Adair :* connaissez-vous un nommé Robert Adair? On lui indiqua bientôt sa demeure. Il se rendit chez lui, demanda à lui parler et lui fit part de son projet. Robert Adair était alors à table; il lui offrit de vider aussitôt le différend; mais l'Écossais ne voulut rien accepter chez lui; il dit que tout était préparé à l'auberge de Bray. Les deux champions se rendirent sur le champ de bataille; après la dixième bouteille, l'Écossais tomba sous la table; Robert Adair en fit venir une onzième, et en présence des garçons il l'avala sans prendre haleine; puis, remontant à cheval, il s'en retourna tranquillement à sa maison. L'aventure de l'Écossais fit beaucoup de bruit à Édimbourg; chacun s'approchait de lui en ricanant : *Ken ye on Robert Adair*? lui demandait-on; *J ken the dil*, je connais le diable, répondait-il : « En écrivain impartial, dit un voyageur moderne, et comme il faut rendre justice à tout le monde, je suis convaincu que si de nos jours la bataille avait encore lieu, l'Écossais sortirait vainqueur de la lutte. ».

Près de Glandalough, on voit les plus anciens restes de la dévotion de nos aïeux; l'antiquité de ces débris remonte aux premiers âges du christianisme. Saint Kevin ou Cavan y fonda un monastère sur les ruines d'un établissement des Druides qui cherchaient toujours, comme on le sait, les lieux les plus sauvages pour leur culte. Ce fut long-temps un évêché, maintenant réuni à celui de Dublin. On admire encore les beaux débris de sept églises, et une de ces tours rondes dont on ne connaît point l'origine et qui sont communes en Irlande; toutes se ressemblent; elles ont une porte à quinze ou vingt pieds du sol, généralement tournée à l'est, quelques fenêtres étroites, et pas le moindre vestige d'escalier dans l'intérieur, si ce n'est des pierres d'attente qui supportaient peut-être différents planchers. Ces tours, dont la hauteur varie de 60 à 100 pieds, se trouvent toujours dans le voisinage d'une église ou d'une célèbre abbaye. Les Irlandais ont la plus grande vénération pour les ruines de Glandalough, ils y viennent de très loin en pèlerinage; c'est que, selon une légende, tous les maux y obtiennent guérison; avez-vous mal au bras, il suffit de le passer au milieu d'un trou pratiqué dans une pierre; il y a aussi un endroit où l'on pose la tête, un autre où l'on se frotte le dos. Le lit de saint Cavan, long de six pieds, est creusé dans le roc; on n'y parvient qu'avec peine, en suivant la pente rapide de la

montagne, au-dessus du lac, et les habitants affirment que la personne assez résolue pour se glisser jusque-là et pour s'étendre dans l'étrange lit du saint, est sûre de mourir plus que centenaire.

Bantry, dans la province de Munster, est une pauvre petite ville située au fond d'une superbe baie, entourée d'un pays stérile, montagneux et plein de rochers, au milieu desquels cependant on rencontre de délicieux points de vue. Entre Glangariff et *Bear haven* (port de l'Ours) on aperçoit une cascade très élevée qui tombe presque perpendiculairement d'une hauteur prodigieuse de la montagne nommée *the hungry hill*, la montagne affamée. L'île Whiddy renferme de vieilles murailles que l'on avait érigées lorsque les habitants s'occupaient de la salaison des sardines qui fréquentaient autrefois ces parages; on a remarqué qu'elles ont cessé d'y paraître après le combat naval qui s'y donna entre les Français et les Anglais sous le règne de Guillaume III. Le saut du prêtre, *He priest leap*, est une haute montagne à quelques lieues de Bantry; la tradition de la contrée rapporte qu'un saint prêtre venant de Kerry à Bantry, pour visiter un malade, apprit au sommet de la montagne qu'il était sur le point de mourir. Craignant dès-lors d'arriver trop tard, il se mit en prière, et se précipita à la distance de cent pieds. On montre encore près de la ville un rocher sur lequel il tomba, et le peuple se prosterne devant l'empreinte de ses genoux, de ses doigts et de son nez.

La beauté du lac de Killarney amène sur ses bords un grand nombre de curieux désœuvrés dont l'Angleterre abonde; ce lac mérite au surplus la réputation dont il jouit; il est entouré de monts escarpés, dont l'un, le Mangerton, a sur sa cime un réservoir d'une immense profondeur, d'où jaillit, après de fortes pluies, une belle cascade, tandis que le roc appelé le *nid des Aigles*, parce qu'il leur sert de retraite, fait retentir des échos nombreux qui donnent au son du cor l'éclat et le bruit de cent instruments, et à la décharge d'une arme à feu le roulement prolongé de la foudre. Il reçoit de tous côtés le tribut de vingt petites rivières qui traversent, ici, des champs et des prairies, là, des bois touffus et des bosquets impénétrables aux rayons du soleil, ou forment des chutes écumeuses dont la plus remarquable est la cascade O'Sullivan qui s'échappe avec un fracas épouvantable d'un berceau de verdure, à 70 pieds de hauteur.

Les ruines vénérables de l'abbaye, dans la presqu'île de Mucoruss, inspirent un sentiment d'horreur religieuse qu'on se plaît à entretenir; l'if, qui est placé au milieu du cloître, le couvre entièrement de ses branches, et laisse passer à peine quelques rayons de lumière, sur les tombes et sur les ossements qui l'environnent. Les habitants sont persuadés que le mortel téméraire qui oserait le couper, ou même le percer périrait infailliblement dans l'année; ils ont la dévotion la plus fervente pour le saint du lieu, et ils y viennent faire des pélerinages et des pénitences, qui consistent à tourner un certain nombre de fois autour du bâtiment, en récitant des prières. Ils enterrent aussi leurs morts dans cet endroit, et les y apportent quelquefois d'une distance prodigieuse; ils les mettent au sud et à l'est de l'église; le nord est communément réputé le côté du diable, l'ouest est réservé pour les enfants morts sans baptême, pour les soldats et pour les étrangers; ils regardent comme une impiété scandaleuse de transporter les débris des cercueils, et deux larges voûtes du monastère en sont totalement remplies.

Le fleuve le plus considérable de l'Irlande, c'est le Shannon; les habitants ont pour lui une vénération singulière dont il semble digne; on n'est jamais réputé bien Irlandais qu'après y avoir été plongé. Les côtes sont bordées de rochers élevés et de caves profondes, dans lesquelles les vagues viennent se briser avec fureur. On voit à quelques milles, sur un rocher presque entièrement isolé, des restes de fortifications, et même les traces d'une petite ville; dans l'intérieur, on distingue les rues et les fondations des maisons. Par leurs formes étroites, elles ne semblent pas avoir été plus larges que les cabanes ordinaires, quoique l'enceinte fortifiée soit assez considérable.

La province de Connaught renferme mille curiosités naturelles. Une grande forteresse ronde porte le nom de Palais-de-Dondorlass : c'est là, dit-on, que Goora, roi de Connaught, faisait sa résidence; ce palais n'est pas éloigné d'une ville célèbre, qu'on appelait Ardrahan. Elle n'est plus maintenant qu'un village, mais on affirme qu'elle a été immense; dans le fait, si la largeur d'un chemin qui conduit à une ville peut donner une idée de son étendue, Ardrahan devait être une des plus vastes cités de l'univers. Ce chemin s'appelle en irlandais : *Bothar lean da nae mias*: le chemin sur lequel on a suivi les plats. L'histoire qui, dit-on, a donné lieu à ce nom, est assez curieuse. Saint-Macduagh s'était retiré sur la montagne avec un moine pour s'y mettre en prières; au bout de deux jours, le moine commença à murmurer, et dit au pieux Macduagh : « N'en déplaise à votre sainteté, vous m'avez conduit sur cette montagne déserte pour mourir de faim; je sais que le roi donne aujourd'hui un grand repas, et j'aimerais bien m'y trouver. — Oh! homme de peu de foi, répliqua le saint, pensez-vous que je vous aie conduit ici pour vous faire périr! » Et sur le champ il se mit à prier avec plus d'ardeur que jamais. Tout-à-coup le moine fut charmé de voir devant lui un dîner excellent. Cependant, le roi et sa cour, après une partie de chasse, revenant très affamés au logis, eurent la douleur d'apercevoir les plats de leur table s'envoler! Ils firent dans ce moment ce qui paraît fort raisonnable, et ce que tout le monde aurait fait à leur place : cuisiniers, valets, palfreniers, laissant toute autre affaire, accompagnèrent le roi et les seigneurs qui, soit à pied, soit à cheval, suivaient au grand galop les plats fugitifs. Le dîner arriva cependant un quart d'heure avant eux, et le moine, qui commençait à se délecter, examina avec effroi cette foule qui le menaçait et vociférait contre lui. Il fit de nouvelles plaintes au saint, disant qu'il eût encore mieux valu ne pas lui donner à manger que de le faire assommer par les gens de la cour : « Oh! homme de peu de foi, répéta le saint, laissez-les venir » Ils vinrent en effet; lorsqu'ils furent à trente pas de la table, le saint les mit dans une situation fort désagréable; il fixa leurs pieds dans le roc, et les obligea d'assister au dîner du moine. Depuis ce temps, la route s'est appelée et s'appelle encore : *Le chemin sur lequel on a suivi les plats.*

Non loin de là, on avait bâti, au quinzième siècle, un château formidable; il opposa, assure-t-on, une longue résistance aux soldats de Cromwell, qui commençaient déjà à se retirer, lorsque le pauvre gouver-

neur, joyeux de cette retraite, parut à une fenêtre ; un coup d'arquebuse l'étendit mort, et le château ne tarda pas à se rendre. Les pays de Conorama et de Connaught sont presque totalement séparés du reste de l'Irlande par deux grands lacs. Les armées n'ont jamais pénétré dans l'intérieur du pays, qui a été de tout temps l'asile des déserteurs et des contrebandiers ; il sert, même à présent, de retraite à de pauvres paysans qui, descendus de leurs montagnes, vont s'engager de l'autre côté des lacs, et lorsqu'on les a vêtus et payés, un beau matin ils repassent l'eau, et l'on n'entend plus parler d'eux.

Aux environs de Westport est située cette fameuse montagne au sommet de laquelle saint Patrice fit venir tous les diables et toutes les bêtes venimeuses, afin de les précipiter dans le trou qu'on y voit encore. *Croagh Patrick* est formée en cône et ressemble à un volcan ; il se pourrait que le trou de saint Patrice en eût été la bouche. Le pays est couvert de ruines d'abbayes et de fontaines sacrées ; on y montre une large pierre en vénération parmi les habitants ; ils prétendent que saint Patrice l'a usée à force de s'y mettre à genoux.

La grotte et le chemin des Géants se trouvent dans la province d'Ulster, au-dessous d'un vieux château dans lequel les chèvres seules peuvent se permettre d'entrer ; le passage pour les mortels est une arche, large d'un pied, sans balustrade, et sur un précipice effrayant. Ce qui frappe le plus à l'aspect de la grotte des Géants, ce sont les rochers perpendiculaires, de quatre à cinq cents pieds d'élévation, qui surgissent du sein de la mer. On distingue aisément les différentes couches qui les composent : tantôt c'est une pierre rougeâtre, tantôt de la basalte ; puis des pierres à chaux blanches comme la neige et mêlées de pierres à feu ; en plusieurs endroits, les pierres sont rangées en colonnes régulières, ayant quelque ressemblance avec un jeu d'orgue. Le chemin des Géants, *Giants Causway*, est une partie séparée de la montagne ; à la marée basse, on peut le parcourir assez loin. Le phénomène le plus remarquable des piliers qui le supportent, c'est qu'ils ne sont pas d'une seule pièce, mais en pierres détachées, dont la supérieure est toujours convexe, et s'ajuste parfaitement avec celle qui la suit, dont la forme est concave. Dans la même direction, à dix ou douze lieues sur la côte d'Écosse, l'île de Staffa, dont nous avons déjà fait mention dans notre quatrième volume (1), est composée de piliers pareils et non moins dignes d'attention.

(1) Voir le *Magasin Universel*, T. IV, p. 153.



(La Grotte des Géants.)

BÉNARÈS. — INDOUSTAN.



Monument, près Bénarès.

BÉNARÈS.

Les monuments d'architecture et de sculpture, dispersés dans l'Indoustan, ne sont ni moins imposants, ni moins nombreux que ceux qui couvrent les deux rives du Nil, depuis Memphis jusqu'au-delà des cataractes, et il s'en trouve qui ne le cèdent peut-être pas en antiquité à ces vénérables vestiges de la grandeur des Pharaons. Cette assertion a trouvé des contradicteurs; plus d'un savant a élevé des doutes touchant la haute antiquité qu'on avait attribuée jusqu'à présent à plusieurs monuments des arts et du culte des Indous. De telles discussions ont provoqué et provoqueront encore des recherches curieuses et profondes. Quel qu'en soit le résultat, on ne pourra du moins contester aux édifices des Indous et à ceux des musulmans, aussi bien qu'aux statues et bas-reliefs qui les embellissent, la majesté des masses, l'originalité, la variété, quelquefois même l'élégance des formes. Les belles, régulières, mais timides constructions européennes de Madras et de Calcutta, offrent un contraste frappant avec celles des Indous. Par le style à la fois élégant et sévère de ses édifices nouveaux, Calcutta présente l'aspect d'une ville grecque transportée par un art magique sur les bords du Gange, et l'on oublierait aisément que cette ville est construite sur un sol autrefois consacré à *Kâli*, déesse de la mort chez les Indous, si le triste obélisque élevé sur le *Trou-Noir* où cent vingt-trois Anglais furent plongés vivants, et périrent dans les horreurs d'une lente agonie, ne semblait rappeler la destination première de l'emplacement de Calcutta, et donner un salutaire, mais effroyable avis à ses dominateurs. Cette capitale moderne du Bengale surpasse-t-elle l'ancienne en grandeur et en magnificence? Des ruines seules attestent aujourd'hui l'existence de Gour; c'est aux spectateurs à juger si l'on pourra au moins leur comparer celles qui attesteront aussi, dans la suite du temps, l'existence du chef-lieu de la puissance britannique dans les Indes-Orientales.

Les tristes témoignages de la civilisation et de la barbarie sont bien moins nombreux dans le Bengale que dans le Béhar. La province de Béhar, contigüe au Bengale, paraît avoir été le berceau, ou au moins le chef-lieu de la religion des Indous, et son nom qui désigne, en sanscrit, une pagode, un temple, ajoute un nouveau degré à cette conjecture ; peut-être aussi est-ce dans le Béhar que se sont arrêtées et même fixées les hordes de Tartares descendues de l'Imaüs, car il est difficile de contester une origine tartare aux antiques sectateurs de Brahma. C'est ici qu'il faudrait invoquer le témoignage des Brahmanes de la ville de Bénarès. Malgré l'anéantissement de l'empire Indou, malgré l'avilissement des rajahs et la décadence de l'université brahmanique de Bénarès, cette ville doit encore exciter l'intérêt de tous ceux qui recherchent avec empressement les connaissances des Indiens et les mystérieux trésors de leur littérature. Comment n'être pas pénétré d'un respect religieux en contemplant ces pagodes, en parcourant ces écoles, autrefois le rendez-vous des sages de l'orient, à l'aspect enfin de ce fleuve majestueux et sacré, objet d'un culte particulier pour une des plus antiques, des plus nombreuses nations de l'Asie, comme le Nil l'était pour les Égyptiens et pour plusieurs autres peuples d'Afrique.

Bénarès est une ville fort remarquable, et d'autant plus curieuse à examiner qu'on n'en rencontre point dont le caractère oriental soit si complet. Aucun Européen ne réside dans l'intérieur des murs, et les rues sont trop étroites pour les voitures ; des palanquins ont même beaucoup de peine à y passer. Les maisons, en général, sont hautes ; il n'y en a pas qui aient moins de deux étages, la plupart en ont trois, et plusieurs en ont cinq et six, particularité très rare dans l'Indoustan. Les rues sont beaucoup plus basses que le rez-de-chaussée des maisons qui, presque toutes, ont des arcades sous lesquelles ouvrent les boutiques. Les temples nombreux à Bénarès sont, pour la plupart, petits et situés comme des châsses aux angles des rues, ou le long des maisons. Leur forme n'est cependant pas disgracieuse, et il y en a plusieurs entièrement couverts de charmantes sculptures d'un fini extrême, représentant des fleurs, des animaux, des branches de palmier, et pouvant rivaliser d'élégance et de richesse avec les meilleurs morceaux de l'architecture grecque ou gothique. Les habitations des particuliers, de même que les édifices publics, sont construits en pierres ; mais les Indous de Bénarès semblent aimer avec passion à les badigeonner en rouge-foncé, et même à en revêtir les parties les plus visibles. Les saints taureaux consacrés à Siva, les uns très jeunes, les autres décrépits de vieillesse, mais tous aussi doux, aussi familiers que des chiens, se promènent paresseusement du matin au soir dans les rues étroites de Bénarès, ou s'y couchent de travers ; c'est à peine s'il est permis de les déranger pour passer outre. Lorsqu'on les frappe en pareille occasion, il faut que ce soit de la manière la plus légère, et malheur à l'étranger profane qui braverait les préjugés des fanatiques habitants ! Les singes consacrés à Haninat, et les guenons, dont une a autrefois conquis l'île de Ceylan au profit de Rama, n'abondent pas moins dans certains quartiers de la ville, grimpant sur les toits, sur tous les temples, mettant insolemment leur tête et leurs pattes dans les boutiques des fruitières et des confiseurs. A chaque coin on rencontre des maisons de fakir, incrustées d'idoles, et d'où s'échappe sans cesse un bruit confus d'instruments de musique, tandis que des mendiants religieux des différentes sectes indoues exposent aux regards des passants toutes les difformités imaginables.

Voilà le spectacle, voilà le bruit qui accueillent un étranger lorsqu'il entre « dans cette très sainte cité de l'Indoustan, fondée, non pas sur la terre commune, mais sur la pointe du trident de Siva, » lieu tellement béni, que quiconque y meurt, de quelque secte qu'il soit, est sûr de son salut éternel, pourvu qu'il se montre charitable envers les pauvres brahmines. C'est en effet la réputation de sainteté dont jouit Bénarès qui en fait le rendez-vous des mendiants ; sans parler de la multitude innombrable des pèlerins qui affluent de toutes les parties de l'Inde, aussi bien que du Thibet et de l'empire Birman, une infinité d'individus, au déclin de leur vie, y viennent se purifier de leurs péchés, et dépenser des sommes immenses en de folles aumônes. Bénarès est une cité industrieuse autant que sainte ; principal entrepôt des châles du nord et des diamants du sud, elle renferme également

des manufactures considérables de soie, de coton et de laine; tous les colifichets de luxe et de mode qui se fabriquent en Europe et qui deviennent chaque jour plus populaires dans l'Inde, passent par Bénarès pour arriver dans les provinces plus ou moins éloignées du Gange. La population de la ville, d'après un recensement que tout indique devoir être exact, s'élève à environ six cent mille âmes; pour ne pas trouver ce chiffre exagéré, il faut voir quelle énorme étendue de terrain la ville occupe et comme les habitations y sont entassées les unes sur les autres; malgré ses nombreux habitants elle n'est pas malsaine, car outre les fréquentes ablutions et la tempérance des fidèles, la cité est bâtie sur une rive rocailleuse qui s'incline en pente douce vers le fleuve, et favorise ainsi l'écoulement des eaux.

« J'eus occasion, écrit l'évêque anglais Hébert, de visiter la demeure d'un des plus riches habitants; c'était une belle construction qui avait l'avantage fort rare à Bénarès, d'être située sur une petite place, de sorte qu'on pouvait se reculer suffisamment pour en admirer l'architecture. L'aspect général était à peu près celui de certains palais de Venise. Nous pénétrâmes dans l'intérieur par un élégant portail, et en le traversant, nous y remarquâmes, en face l'une de l'autre, deux crèches profondes ornées avec goût, dans lesquelles il y avait des idoles, dieux domestiques de la famille. La cour était couverte de rosiers avec un bassin au centre. Nous fûmes reçus par le propriétaire du logis qui nous mena visiter ce qu'on appelle les grands appartements; ils n'étaient néanmoins ni vastes, ni nombreux; celui qui occupait le premier étage au-dessus du portail, me frappa par son extrême commodité. Au milieu, il y avait une estrade carrée, recouverte d'un tapis qui servait de divan; quatre belles arcades gothiques étaient surchargées de décors, et, de leur sommet, jaillissait à la minute, dès qu'on en manifestait le désir, une limpide fontaine dont l'eau s'écoulait à travers les dalles sculptées à jour du plancher. Nous allâmes voir avec notre hôte, la pagode de sa famille qui était peu distante de la maison, et enrichie, quoique fort petite, de toutes les sculptures, peintures et dorures imaginables. Le principal autel était celui de Siva, dont l'emblème s'entrevoyait à peine dans l'obscurité du sanctuaire intérieur; en face, et sous la coupole centrale, était le taureau sacré, magnifiquement doré et peint dans une attitude d'adoration, et la tête ceinte d'une couronne. »

L'édifice qui porte le nom de Vishvasegar est une des plus saintes pagodes de l'Indoustan. La cour par laquelle on arrive à l'entrée, est comme celle d'une ferme, encombrée de gros taureaux qui se laissent familièrement toucher, et qui mettent leur museau dans la main de tous les fidèles pour y prendre les grains que ceux-ci ne manquent jamais de leur apporter. L'intérieur de la pagode n'est pas moins plein de dévôts qui exposent à l'envi leurs plaies hideuses, et dont les cris continuels assourdissent les étrangers. Le saint lieu est toutefois entretenu dans une propreté rigoureuse, car les prêtres ne semblent à peu près ne faire rien autre chose que jeter de l'eau sur les images et sur le pavé. Près de cette pagode est une fontaine surmontée d'une petite tour; son eau qui est amenée du Gange par un conduit souterrain, passe pour être plus sainte que celle du Gange même. Tous les pèlerins qui se rendent à Bénarès sont tenus d'en boire et de s'y baigner. Un autre édifice très intéressant, est un ancien observatoire fondé avant la conquête musulmane, et encore intact, quoiqu'on ne s'en serve plus depuis long-temps. Il contient plusieurs cours entourées de petites cellules, où logeaient les astronomes avec leurs élèves, et au centre, se trouve une grosse tour carrée, sur le sommet de laquelle on voit une aiguille haute de vingt pieds, et un cadran qui a trente pieds de diamètre. Ces différentes machines sont loin d'être exactes, mais elles prouvent avec combien de zèle la science de l'astronomie fut jadis cultivée dans ces régions.

A un mille de Bénarès, est un magnifique temple jain. Les jains sont des sectaires que les Indous détestent, et qui cependant adorent comme eux le Gange, et comme eux révèrent Bénarès. Leur nombre n'est pas considérable, et ils se divisent eux-mêmes en deux sectes qui s'abhorrent l'une l'autre. Ceux qui résident dans la ville sont de très riches marchands pour la plupart, jaloux de leurs mystères religieux, au point qu'il n'y avait pas d'exemple que jamais des étrangers eussent été admis dans leur sanctuaire : « Nous obtînmes cependant la permission d'y pénétrer, dit le voyageur anglais Skinner; après avoir gravi un certain nombre de marches et visité plusieurs ruelles, les plus étroites que j'avais encore vues, nous parvînmes à la porte d'une maison haute et vaste, mais sombre, au faîte de laquelle brillait une petite coupole dorée; nous y fûmes reçus par le grand-prêtre en personne, qui passe pour une incarnation de la divinité, et qui nous introduisit successivement dans cinq petites chambres; au bout de chacune de ces chambres il y avait un autel, et au centre, une large écuelle remplie de riz et de beurre que les fidèles y avaient déposés comme offrandes. Dans plusieurs des pièces, nous vîmes des gens assis à terre sur leurs talons, et les mains jointes comme s'ils priaient ou qu'ils fussent plongés dans de pieuses contemplations. Sur chacun des cinq autels, était un grand bas-relief de marbre qui, dans la première pièce représentait cinq figures d'hommes, dix dans la seconde, quinze dans la troisième, vingt dans la quatrième, et dans la dernière vingt-cinq. Tous ces personnages étaient accroupis, et dans chaque bas-relief, il y en avait un plus grand que les autres qui ressemblait à un nègre. Celui-là, nous dit-on, était Dieu, tandis que les autres reproduisaient seulement les différents corps qu'il avait pris à différentes époques lorsqu'il s'était incarné pour instruire l'espèce humaine. »

Les sutteis (sacrifices de veuves qui se brûlent sur le bûcher de leurs époux) sont moins fréquents à Bénarès que dans beaucoup d'autres parties de l'Inde; mais, par compensation, une foule de gens s'y suicident en se jetant à l'eau. Chaque année, des milliers de pèlerins viennent à Bénarès pour y terminer leurs jours de cette façon. Ils achètent deux grandes cruches entre lesquelles ils s'attachent, et qui peuvent, tant qu'elles demeurent vides, supporter à la surface le poids de leurs corps. Ainsi équipés, ils parviennent à la nage jusqu'au milieu du courant, et laissant alors les cruches se remplir, ils disparaissent en un clin d'œil. Maintes fois les autorités ont voulu prohiber cet usage barbare; la seule chose qu'elles

aient obtenue, a été que les victimes volontaires prissent la peine d'aller se noyer au-dessous de la ville. La vie des femmes, dans ces contrées, est à peine comptée pour quelque chose. A ce propos, il est une anecdocte qui mérite d'être rapportée. Par suite d'une contestation qui s'éleva entre deux individus au sujet de la possession d'un petit bout de terrain, un des plaideurs, celui au désavantage de qui le procès avait été jugé, vieillard de soixante-dix ans et plus, amena sa femme au champ dont il s'agissait; il la fit entrer dans une petite hutte en paille, puis il la brûla, elle et la hutte, afin que ce crime jetât une espèce de malédiction sur le sol, que l'esprit de la défunte y revînt après sa mort, et que son heureux antagoniste ne retirât nul profit de sa victoire.

Le fort de Chunar, à quelques lieues de Bénarès, renferme un endroit très curieux : « Notre guide tirant de sa poche une grosse clé, dit l'évêque Hébert, s'en servit pour ouvrir une pesante porte de fer au milieu d'une antique muraille, et nous dit que nous allions voir le sanctuaire le plus révéré de l'Inde. Otant son chapeau, il nous introduisit dans une petite cour carrée qu'ombrageait un arbre séculaire ; à l'une des branches était suspendue une petite clochette d'argent ; dessous il y avait une large plaque de marbre noir, et en face sur le mur, une rose grossièrement sculptée au milieu d'un triangle. Aucune image de la divinité n'était visible ; mais quelques soldats indigènes qui nous avaient suivis tombèrent à genoux, baisèrent la poussière autour du marbre, et s'y frottèrent le front. L'officier qui nous conduisait nous assura, que d'après la croyance des Indous, le Tout-Puissant restait neuf heures de chaque jour assis en personne, quoique invisiblement sur le marbre en



(Tête dite l'Apollon Giustiniani.)

question; et qu'il allait passer trois autres heures à Bénarès. Aussi, les troupes indiennes de la garnison pensent-elles que, si Chunar est jamais pris par l'ennemi, ce devra être entre six et neuf heures du matin. »

TÊTE D'APOLLON ANTIQUE,

DITE L'APOLLON GIUSTINIANI.

Cette tête qui faisait l'ornement de la galerie Giustiniani, jouit d'une juste célébrité européenne sous le nom de l'*Apollon de Giustiniani;* elle est maintenant dans le cabinet de M. le comte Pourtalès. Il paraît que déjà les Romains ne conservaient plus la statue entière, mais la tête seule, et qu'ils en appréciaient le mérite; ils l'avaient exposée dans un sanctuaire à l'admiration des artistes et au culte des croyants. Nous avons un exemple de cet usage dans la superbe tête d'Esculape trouvée à Milo, et faisant actuellement partie du Musée Blacas; cette tête appartenait primitivement à une statue, mais fut plus tard, quoique simple fragment, placée comme objet précieux sous le rapport de l'art, dans une chapelle d'Esculape, et accompagnée d'une inscription qui la désignait comme don votif, et révélait en même temps le nom de la divinité et celui du donateur. Il est très probable qu'on agit de même à l'égard de la tête de l'Apollon Giustiniani, puisqu'on n'a trouvé aucun autre fragment appartenant à la statue, et puisque la manière dont le cou est scié, s'oppose formellement à l'idée d'un buste.

A l'inflexion et au refoulement du cou, dit M. Panofka, ainsi qu'à la direction des yeux, il est permis de juger que la figure était assise. Nous devons d'au-

tant plus en regretter la perte que le travail de la tête est d'un style demeuré très rare parmi les nombreux monuments de l'art grec. Assigner l'époque d'un pareil ouvrage est une tâche trop difficile quand la tête seule est conservée. Il est plus aisé d'y reconnaître la noblesse de l'expression, la grandeur et la majesté des traits, ainsi que l'habileté de ciseau qui lui donnent un caractère singulier et grand tout à la fois. Les cheveux gardent une trace évidente de coloration, ce qui conduit à présumer qu'une couleur légère et fugitive, appliquée sur les chairs, a été effacée par l'action du temps. Si le sculpteur a prononcé si vivement les sourcils et les grands contours, c'est que la couleur devait adoucir les angles, et fondre ensemble tous les plans sous une couche blanchâtre, dont le ton et l'épaisseur corrigeaient l'âpreté de l'outil.

LA DAME DE LAVAL.

Histoire du quinzième siècle. (Voir p. 63.)

II.

Nous sommes au lendemain. La dame de Laval n'était plus à la cour ; depuis quelque temps elle s'était retirée dans son hôtel, à Paris. Ce jour-là, elle était agenouillée dans son oratoire, et tenait à la main un chapelet à gros grains d'argent. Après avoir fait à Dieu une fervente prière, elle se leva, marcha vers une table, ouvrit une cassette d'acier, et en sortit un grand nombre de joyaux, bracelets et colliers; elle leva les yeux au ciel, essuya quelques larmes, et dit d'un ton lamentable : « Allons, il ne m'aime plus! Qu'une femme est à plaindre, quand elle n'a plus la consolation de sa faute, quand l'amour de celui à qui elle a tout sacrifié ne compense plus les pleurs qu'elle donne à son déshonneur. » Une idée plus douce et plus suave s'offrit à elle, car ses yeux s'illuminèrent de cette lueur tendre et indécise que donne la mélancolie, puis elle ajouta : « La résignation est une vertu que Dieu peut exiger, quand le malheur est la suite du crime... soyons calme... peut-être pense-t-il encore à moi? Oh! non..... il est roi, lui, il me reste encore quelque souvenir de son amour passé, ces bijoux avec ses armes! Je ne veux plus paraître à la cour ; non... non, un habit de deuil ou de cendre, est ce qui convient à une femme coupable! mais ces bijoux me suivront dans mon exil ; ce n'est plus la parure de la coquetterie orgueilleuse, c'est celle d'un amour qui ne peut s'éteindre!..» Sa voix devint plus terrible, et elle s'écria avec frayeur en voyant le portrait du comte de Châteaubriant : « Grâce, grâce, messire, je suis bien malheureuse! »

Tout-à-coup la cour de l'hôtel trembla sous le pas des chevaux. La comtesse se leva subitement, et s'élança vers la fenêtre. L'espoir avait encore brillé pour elle! « Ce n'est pas lui, dit-elle, mais ne perdons point toute confiance..... car messire de Saint-Guernon est sans doute chargé d'un message du roi. Il ne m'a donc pas tout-à-fait oubliée, puisqu'il se rappelle encore que Saint-Guernon était mon page favori! »

La porte de l'oratoire s'ouvrit aussitôt, et le page Saint-Guernon entra et se mit à genoux aux pieds de la dame de Laval, pour lui remettre le message dont le roi l'avait chargé.

La comtesse ouvrit la lettre avec précipitation, et y lut ces mots :

« Tout doit être fini entre nous... vous ne pouvez plus reparaître à la cour ; votre faute ferait de vous le jouet des courtisans, maintenant que ma faveur ne leur impose plus silence. Oubliez-moi, noble dame... et ne pleurez point... les pleurs sont inutiles... c'est à regret que je vous le dis... veuillez remettre à messire de Saint-Guernon les bijoux que je vous ai donnés... Le comte de Châteaubriant est à Saint-Germain depuis quelque temps... Je veillerai sur vous, et Dieu vous garde. »

Le roi François 1er.

La dame de Laval se livra d'abord au délire de la douleur. Au milieu de ses sanglots, elle parlait ainsi : « Jadis, il me disait que Dieu voulait réunir nos deux cœurs faits pour s'aimer, et maintenant, il me dit : votre faute. » Et le comte de Châteaubriant, que dira-t-il?...... Oh! mais il va me tuer ; je le connais... il voudra du sang pour son honneur! mon Dieu, personne pour me défendre!

La comtesse resta muette et immobile, quand ses yeux n'eurent plus de larmes : elle appuya douloureusement sa tête sur ses deux mains... Elle ne pleurait plus ; non, mais les ressorts de son corps semblaient détendus... elle vivait encore, parce que son cœur était chaud, parce que son pouls battait... mais un moment, son âme avait cessé de vivre... Tout-à-coup elle sembla renaître, regarda le page avec des yeux hagards, et cria : « Il veut donc m'arracher la vie! » Un moment avait tout changé en elle. Elle se leva avec dignité, referma le coffret d'acier, et en mit la clé dans son sein, disant, la comtesse de Châteaubriant se croit en droit et justice, et refuse de se soumettre aux ordres de Sa Majesté. » Elle ajouta, en elle-même : il n'y a qu'une femme qui puisse lui avoir suggéré cette idée!.. Mademoiselle d'Heilly est si intrigante, si ambitieuse!.. Puis, voyant que messire de Saint-Guernon était encore à la même place...

— Eh bien! messire, lui dit-elle, n'ai-je point parlé?.. Faites ainsi que j'ai dit.

— Le page se signa avec grâce, et répondit : Belle et noble dame, l'ordre est exprès... douze archers sont en ce moment dans la cour de l'hôtel... madame la comtesse m'épargnera sans doute le soin d'employer la force... Au moindre signe...

— C'est bien, dit la comtesse avec fermeté... car elle avait compris que toute résistance était inutile... je vais obéir au roi... mais quand Sa Majesté vous a fait appeler, semblait-elle émue?

— Le roi, répondit le page, se promenait avec agitation, quand je suis entré ; mais il était calme en me parlant.

— Il m'aime encore, dit la comtesse, à voix basse. Bientôt à l'expression de sa figure on vit qu'une idée heureuse lui était survenue. Elle sortit de l'oratoire, emportant le coffret d'acier, et dit au page : N'ayez aucune méfiance, messire ; je jure Dieu, que je vais exécuter les ordres du roi... Alors elle se rendit à l'atelier de messire Claudius, l'alchimiste, dans la cour de l'hôtel, et lui dit, sans aucune émotion : Messire, vous allez être utile à une noble dame... mettez-vous à l'œuvre... faites briller la flamme dans vos fourneaux!

L'alchimiste Claudius fit comme il lui était enjoint.

— Maintenant, reprit la dame de Laval, prenez ce collier d'or, aux armes du roi François 1er.

Avant de le livrer au feu, elle le baisa plusieurs fois... Faites disparaître le travail de l'ouvrier... que tous ces joyaux ne soient plus qu'un monceau d'or.

L'alchimiste excita la flamme, et bientôt d'énormes lingots remplacèrent l'œuvre du ciseleur. La comtesse regardait tout en silence et sans larmes; leur source était tarie. Quand elle se dirigea vers son oratoire pour porter le coffre à messire de Saint-Guernon, elle chancelait; elle fit tous ses efforts pour ne point tomber.

— Dites au roi François 1er que tout est dans ce coffre, dit-elle enfin avec un effort sublime.

Le page s'inclina respectueusement, et sortit. La comtesse tomba épuisée sur les dalles de l'oratoire.

— La comtesse a-t-elle pleuré? demanda le roi au page, qui arrivait de Paris.

— La noble dame paraît bien malheureuse, sire...

Ce jour-là, le roi ne vit point mademoiselle d'Heilly!

LE CINCLE.

Nos jeunes hommes de lettres, nos peintres, nos artistes vont quelquefois chercher bien loin et à grands frais ce qu'ils ont à côté d'eux, c'est-à-dire une nature romantique, des sites pittoresques, des montagnes, des rochers, des torrents écumeux, en un mot, tout ce qui touche à l'âme, ressuscite les émotions et enfante l'enthousiasme; eh bien! moi, j'ai trouvé tout cela, non en Suisse, non en Savoie, mais dans les montagnes de l'Auvergne. Là, j'ai vu ce qu'on chercherait vainement ailleurs, une contrée immense encore toute noircie par le feu que jadis elle vomissait de ses entrailles. Là, je suis descendu dans de nombreux cratères de volcans; j'ai franchi des montagnes de laves, j'ai fouillé dans les cendres volcaniques, et j'ai trouvé des restes de ces géants monstrueux, de ces mamouths, de ces rhinocéros, de ces hippopotames, de ces énormes tigres, qui furent les premiers habitants de notre pays. Là, j'ai vu l'eau bouillante jaillir du sein de la terre et se mêler à l'eau glacée d'une fontaine qui coulait à côté. Là, j'ai visité de ténébreuses cavernes, recélant dans leur profondeur les dépouilles de l'homme fossile mêlées à celles des ours, des hyènes et des lions. J'ai entendu mugir les torrents se précipitant de chute en chute, et, dans leur fureur, roulant avec leurs ondes des quartiers de rochers que cent hommes n'auraient pas ébranlés; j'ai vu les pics des monts se perdre dans les nues, et l'aigle planer au-dessus d'eux. Ces scènes étaient sublimes et terribles; mais j'en ai vu aussi de gracieuses et de riantes, sous le chaume des pittoresques habitations où je recevais l'hospitalité. Qu'allez-vous donc chercher en Suisse et en Savoie, en Italie, vous, surtout, qui n'avez pas le cœur blasé, et qui êtes capables encore d'éprouver de douces émotions? Écoutez, et vous verrez que pour l'homme qui sait lire dans le grand livre de la nature, il n'est pas besoin de s'expatrier, ni de chercher des *émotions monstres* (passez-moi ce terme), pour trouver des jouissances.

Dans mes herborisations, je m'étais égaré, en suivant, dans une profonde vallée, le cours capricieux d'une petite rivière. A travers ses ondes limpides, je voyais l'écrevisse à la marche insidieuse, se retrancher dans les racines des aulnes, et braver de ce fort la voracité de ses ennemis. La truite aux écailles nacrées, reflétant les couleurs de l'arc-en-ciel, tantôt se promenait lentement sur le sable doré, tantôt s'élançant avec la rapidité de l'éclair, remontait une cascade écumeuse et perpendiculaire, ou, d'un bond inattendu, saisissait dans l'air la demoiselle aux ailes de gaze. Quelquefois j'apercevais la loutre vorace se glisser furtivement entre les roseaux, et de là, guetter comme un chat, le martin-pêcheur sur le point de plonger pour s'emparer de sa modeste proie.

Ce spectacle m'amusait, et pour en jouir, je m'étais assis au pied d'une petite roche mousseuse; le cytise aux longues grappes jaunes et pendantes me couvrait de son ombre, tandis que des touffes fleuries de spirées et d'églantiers sauvages me masquaient aux yeux des animaux qui jouaient dans les ondes. Tout-à-coup un oiseau que je voyais pour la première fois, vint se poser sur le bord opposé à celui où j'étais. Sa grosseur et ses formes générales étaient celles d'un merle, mais ses ailes et sa queue étaient beaucoup plus courtes. C'était le merle d'eau de Buffon, le cincle des naturalistes (*cinclus aquaticus*, Temm.). Voici comment ils caractérisent ce genre, qui ne renferme que deux espèces : bec emplumé et arrondi à la base, grêle, droit, caréné en-dessus, un peu comprimé vers le bout, finement dentelé vers les bords, incliné à la pointe de sa partie supérieure; genoux nus; troisième et quatrième remiges les plus longues; tarses plus longs que le doigt du milieu.

Celui que je vis était d'un brun foncé, teint de cendré en-dessus; il avait la gorge, le devant du cou et la poitrine d'un blanc pur, le ventre roux, le bec noirâtre, l'iris gris de perle, et les pieds jaunâtres. Après avoir jeté dans les environs un coup-d'œil scrutateur pour s'assurer qu'aucun danger ne le menaçait, il commença à s'approcher de l'eau en marchant d'un pas grave, puis il y entra, et je vis l'eau lui monter à mesure qu'il avançait, d'abord aux tarses, puis à la cuisse, puis aux ailes, ensuite sur le dos, et enfin par-dessus la tête. Je ne puis vous dire quel fut mon étonnement, lorsque, à travers la parfaite transparence des ondes, je l'aperçus se promener tranquillement, en marchant et non en nageant, sur le sable au fond de la rivière, et chasser ainsi aux petits insectes aquatiques, principalement aux larves de libellules et d'éphémères, dont il fait sa principale nourriture.

De temps en temps il revenait au bord pour respirer, et, comme une fois il vint sortir de l'eau tout près de moi, je pus encore observer chez lui une singularité qui ne me frappa pas moins que sa manière de pêcher. Il avait les deux narines recouvertes d'une sorte de petit opercule membraneux qu'il ouvrait pour respirer en sortant de l'eau, et qu'il refermait hermétiquement avant d'y rentrer. Je ne connaissais rien de semblable dans l'organisation des autres animaux, si ce n'est dans celle des lamentins et des stellères, cétacés voisins des phoques, quant aux formes, et vivant dans les grandes rivières ou près des rives de la mer, en Amérique.

Au bout d'un quart-d'heure, quand le cincle eut fini sa petite pêche, il gagna le bord en courant, prit son vol, et partit en rasant la surface de l'eau, et en suivant les sinuosités de la petite rivière, à peu près à la manière des martins-pêcheurs. Je me levai et le

suivis des yeux. A deux cents pas de là on avait barré la rivière, avec des masses de roches, pour élever ses eaux de huit à dix pieds, de manière à pouvoir en diriger une partie vers une usine qui était dans les environs. En cet endroit elle formait une belle cascade, et tombait en une nappe non interrompue, et d'un effet superbe. Le cincle dirigea son vol droit vers cette cascade, se plongea dedans aux trois-quarts de la hauteur de sa chute, perça la nappe d'eau et disparut.

Je ne pouvais m'imaginer ce qu'il était devenu, et un moment je crus que l'eau l'avait entraîné dans le gouffre où elle se précipitait. Mais quand je fus auprès de la chute, je commençai à deviner comment la chose s'était passée. En effet, la force du courant de a rivière faisait que la nappe d'eau, lancée pour ainsi dire de haut en bas, décrivait une courbe en tombant, et laissait entre elle et le rocher un grand espace vide et presque sec. C'était là, derrière cette cascade qu'était son nid, dans un trou, et, pour en sortir comme pour y rentrer, il était obligé de percer le rideau limpide qui tombait en bouillonnant devant lui. Cette manœuvre exigeait de la part de l'oiseau certaine combinaison qui suppose une sorte de raisonnement. Par exemple, si en se rendant à son nid, il eût percé la nappe d'eau directement en face du trou, il est certain qu'en la traversant étant toujours un peu entraîné par elle, il fût arrivé trop bas, et alors ce n'est que très difficilement qu'il eût pu remonter à son nid, faute d'un espace suffisant pour reprendre son vol; aussi avait-il la précaution de percer la cascade à un pied environ au-dessus du trou, vis-à-vis duquel il tombait précisément, après avoir été entraîné de cinq à six pouces.

Quoique certain d'être mouillé, car la cascade formait une sorte de voûte qui avait à peine trois pieds de largeur, je me glissai derrière la nappe d'eau, et je parvins jusqu'auprès du nid, en posant les pieds sur des saillies de rocher et en m'accrochant à quelques lianes comme je le pus. Ce nid était très artistement fait. Comme le trou était assez grand, l'oiseau en avait d'abord tapissé les parois avec une épaisse couche de mousse; puis l'intérieur, arrondi comme une sphère creuse, était matelassé avec des brins d'herbe sèche et fine, et enfin, six œufs d'un blanc pur reposaient sur un peu de duvet.

J'aurais pu, si je l'avais voulu, m'emparer de la femelle qui couvait, mais je me contentai, avant de la faire partir, d'observer ses couleurs; elle était d'un cendré-brun en dessus, d'un roux-jaunâtre sous le ventre, et du reste elle ressemblait au mâle.

Quoique je sortisse de là mouillé jusqu'à la peau, je puis affirmer que la petite découverte que je venais de faire en histoire naturelle, découverte qui probablement n'était neuve que pour moi, me fit éprouver un plaisir plus vif et plus réel que n'en éprouvent nos voyageurs lorsqu'ils parcourent, selon l'usage, les grandes routes de la Suisse et de l'Italie, pour, en arrivant, nous raconter des aventures d'auberges et les effets dramatiques d'émotions de commande.

BOITARD.



(Le cincle ou merle d'eau.)

ÉTATS-UNIS. — LA VILLE DE WASHINGTON.



Le capitole à Washington.

États-Unis.—LE CAPITOLE A WASHINGTON.

Entre le Maryland et la Virginie se trouve un territoire appartenant à toute l'Union, et connu sous le nom de *District fédéral* ou de *Columbia*; c'est la plus petite des divisions politiques et administratives de la confédération américaine. Au centre, s'élève la cité qui porte le grand nom de Washington (1); le siége du gouvernement central y a été transféré en l'année 1801. Cette ville, construite sur les bords du Potomak et de l'Eastern Branch, s'étend à près de 4 milles sur chacune de ces rivières; on reconnaît généralement que c'est une des plus heureuses situations de l'Amérique pour la salubrité de l'air et la beauté du pays. Cependant, sous le point de vue politique, Washington est la ville de l'Union la moins favorablement placée; seule elle ne compte aujourd'hui que dix-huit à vingt mille habitants, et Georgetown, qui en est comme le faubourg, renferme à peine huit mille âmes.

Le plan tracé par un français, le major l'Enfant, réunit à un très haut degré la commodité, la régularité, le charme de la perspective et la libre circulation de l'air. Avant de rien commencer on avait déterminé la position des divers édifices publics, tels qu'on les construit aujourd'hui, sur le terrain le plus avantageux; tous dominent des vues agréables, et leur situation les rend susceptibles des accessoires que pourrait exiger par la suite l'utilité ou l'embellissement. La vaste enceinte de Washington, tracée pour une ville dix fois plus peuplée, ses rues tirées au cordeau et larges de quatre-vingts à cent pieds; ses habitations, séparées dans quelques quartiers par de grands espaces vides, ou par des champs que sillonne la charrue, feraient prendre plutôt pour une colonie naissante que pour la capitale d'un état populeux et florissant. Le Capitole est un immense et somptueux édifice surmonté de trois dômes, et bâti avec une pierre de taille à gros grains, dont la teinte légèrement jaune n'a rien de désagréable à l'œil. Il renferme deux salles spacieuses destinées pour les séances de la chambre des représentants et du sénat, une autre pour les assemblées de la cour suprême des États-Unis, et une quatrième pour la bibliothèque nationale. Le Capitole fut incendié en 1814 par les Anglais qui se conduisirent comme des Vandales lorsqu'ils prirent Washington; mais aujourd'hui il est sorti de ses cendres plus riche et plus vaste qu'à cette époque.

L'arsenal de la marine est un des plus beaux établissements de Washington. Au milieu de la cour principale une colonne rostrale a été érigée en l'honneur des marins américains morts dans un combat glorieux devant Alger. Les Anglais cherchèrent à la détruire; elle porte encore les traces des coups de sabre dont ils l'ont frappée; les Américains n'en ont effacé aucune, mais ils ont gravé sur la base du monument cette phrase sévère: « Mutilé par les Anglais, en 1814! »

---

(1) Voir l'article que nous avons publié sur Georges Washington, dans le *Magasin Universel*, T. IV, p. 156.

LA DAME DE LAVAL.

Histoire du seizième siècle. (Voir p. 127.

III.

..... C'est bien ici, drôles..... à l'ouvrage..... s'il vous plaît, et sans tarder: vous êtes payés pour être prompts..... Jéhan, jette au balcon de la dame de Laval ce maudit grappin de chanvre..... montez l'un après l'autre et ne vous laissez point choir.

Ainsi parlait un homme à la haute stature à ses compagnons masqués et enveloppés de larges manteaux. Il semblait être le chef de la troupe, ou plutôt, semblait un grand seigneur, au milieu de ses valets; car, tandis que les autres mettaient tout en œuvre pour arriver jusqu'à la comtesse de Châteaubriant, il se promenait tranquillement dans la rue, éclairée seulement par la lueur d'un réverbère, dont les vitres fêlées donnaient jour au vent qui menaçait de l'éteindre.

— Comme Dieu! dit à voix basse l'homme qui avait jeté l'échelle de cordes, et qui était déjà arrivé sur le balcon. Voici de la besogne de moins..... la comtesse est cette nuit dans cette chambre, nous n'aurons pas la peine de tuer quelqu'un pour aller jusqu'à elle...

— Ce que tu dis là est d'un bon chrétien, dit une voix.....

— Dis plutôt... c'est d'un peureux... répartit une autre voix brusque et creuse!

— Paix!.... braillards..... cria l'homme à la haute taille, en frappant le sol de son bâton ferré; puis, se tournant vers deux hommes de la troupe, il leur dit tout bas: Vous, j'espère que vous n'avez point oublié vos instruments...... car nous en aurons besoin cette nuit.....

— Elle dort! cria l'homme qui était monté le premier... ne faites point de bruit... fasse Dieu qu'elle ait le sommeil dur..... car les femmes, c'est ennuyeux... ça crie... un homme, au moins, se défend sans hurler.....

— « Si elle se réveillait, qu'on lui mette un bâillon, risque à l'étouffer, » dit le chef, en aidant à se relever un des hommes qui s'était laissé tomber de l'échelle.

Les hommes masqués étaient entrés dans la chambre de la comtesse..... deux seulement étaient restés près de l'échelle de cordes... et l'homme au bâton ferré regardait avec attention dans les angles des maisons, dans la crainte de quelque surprise... Ils entendirent un moment des cris étouffés, mais le silence ne tarda pas à se rétablir, et ils virent une ombre blanche sur le balcon. C'était la dame de Laval que les assassins avaient bâillonnée et portaient, avec précaution, évanouie et sans souffle. Ils furent bientôt descendus... Ils étaient haletants et avaient presque peur... Quel était donc l'homme au bâton ferré? Car, lorsqu'un des hommes qui portaient la comtesse eut osé lui caresser le menton de sa main, il tressaillit aussitôt. Un bras vigoureux s'était appesanti sur son épaule comme pour la briser, et une voix sombre avait murmuré: « Si quelqu'un de vous oubliait que cette femme est la noble dame de Laval, il me le paierait cher... »

Une litière était à la porte de l'hôtel..... La prévoyance des assassins n'avait rien négligé. Les hommes masqués déposèrent la comtesse sur les coussins soyeux, et se mirent en route en toute hâte, car la voix d'un crieur avait retenti... et les mains tourmentèrent les poignards dans l'ombre... « Si l'on nous demande ce que nous portons là, que dirons-nous? demanda l'un des porteurs. — Nous dirons que nous reconduisons, en galants cavaliers, une noble dame à son hôtel.—Et si l'on ne croit pas, nous frapperons, » ajouta l'homme au bâton ferré.

Ils arrivèrent bientôt à une maison, vieille et lézardée, du quartier Saint-Jacques, et l'un des porteurs lut à demi-voix l'écriteau éclairé par le réverbère : « Jéhan Vitry, à la vigne du Seigneur. »

— C'est ici, dit le chef en frappant légèrement à la porte du tavernier..... Le brave homme a eu l'esprit de nous garder de la lumière. »

Jéhan Vitry parut sur le seuil de la porte avec une torche de résine, qui servit quelque peu à guider la marche des assassins dans un escalier étroit et sinueux; puis il ouvrit aux nouveaux venus une chambre, plus longue que large, mais dont l'intérieur lugubre fit frissonner les assassins. Elle était tapissée de draperies noires ; une croix noire aussi était là, triste symbole de la mort et de la prière. Alors deux hommes de la troupe s'assirent paisiblement, tirèrent de leur poche un portefeuille de cuir jaune, qui renfermait toutes sortes d'instruments de chirurgie. Ces hommes lièrent la comtesse sur un siége élevé, après l'avoir dépouillée de ses vêtements..... Des vases remplis de cendre furent placés auprès de la malheureuse, et les chirurgiens allaient se mettre à l'œuvre, quand l'homme au bâton ferré les arrêta, disant : « Vous voyez bien qu'elle est évanouie ; quel plaisir aurait le comte de Châteaubriant, si elle mourait sans connaître le bras qui l'a frappée?... Il faut qu'elle voie cette chambre avec ses tentures funéraires ; il faut que le souvenir de son crime vienne se poser devant elle à l'heure de la mort!... car elle l'a peut-être oublié... Allons!... faites-la revenir à elle. »

La comtesse reprit bientôt l'usage de ses sens. Elle ouvrit les yeux ; mais, à la vue de ce qui l'entourait, elle resta dans cette morne fixité que donne le désespoir et la certitude de la mort. Jéhan Vitry, le tavernier, était là debout, tenant à la main sa torche de résine... Les chirurgiens ouvrirent les veines à la dame de Laval, que plusieurs hommes enchaînaient à son siége... On dit que pour la première fois, Jéhan Vitry fit laide grimace devant un crime..... Voyant qu'elle n'avait plus que quelques secondes à vivre, le comte de Châteaubriant, car l'homme au bâton ferré, c'était lui, prit la torche des mains de Jéhan, s'avança vers elle, ôta son masque, et éclairant lui-même son visage, prononça ces mots d'une voix terrible . « Françoise de Foix, fille de Phœbus de Foix, comtesse de Châteaubriant, dame de Laval, regarde ton époux sourire à ton agonie ; c'est ainsi que se venge le comte de Châteaubriant. Puissent tous les maris punir ainsi leurs femmes infidèles ! »

Au nom de son époux, la dame de Laval ouvrit les yeux ; un mouvement convulsif erra dans tous ses membres, et elle s'éteignit.....

Le bruit se répandit bientôt que la comtesse était disparue. La police fut mise sur pied. Après de longues recherches, on trouva le corps de la dame de Laval enterré dans le jardin de Jéhan Vitry. Le peuple indigné brisa les vitres de la boutique, et le tavernier fut pendu sur la place de Grève. Il fit quelques révélations... car le comte de Châteaubriant, après un entretien où le roi alla jusqu'à tirer son poignard, eut à sortir du royaume, et à renoncer à tout service dans les troupes de François I[er].

L'amour du roi, pour mademoiselle d'Heilly, dura peu de temps. Le souvenir de la dame de Laval le poursuivit au milieu des baisers de la nouvelle favorite.

THÉOPHILE CHAIGNEAU.

Pourquoi ne pas l'avouer? le petit peuple, quand on ne l'étudie que dans l'histoire, inspire une sorte d'effroi auquel se mêle souvent le mépris. C'est qu'il n'apparaît dans les livres que réduit au désespoir par des siècles de douleur, ou bien enflammé de haine par des sophistes. On ne le montre que lorsqu'on devrait le cacher. Ah! pour connaître réellement les dernières classes de la société, il faudrait quelquefois vivre avec elles. Loin de les entraîner dans l'arène de la politique, qu'on les suive dans les détails de leur vie privée, alors on les aimera trop pour les compromettre. Oui, pénétrons dans la demeure du pauvre : c'est là qu'en proie à tous les maux, il les épuise sans en être jamais abattu. Mais c'est surtout pour mourir qu'il a un courage tout à la fois simple et sublime ; pour lui, c'est sa dernière heure de peine ; c'est son travail qui finit. Cependant on repousse l'homme du petit peuple, on ne supporte pas même sa vue ; pour se laisser attendrir, qu'au moins avec moi on daigne jeter un regard sur toutes les misères qui l'attendent. A peine est-il né qu'il est attaqué dans tous ses sens ; hors la mère qui le veille et le nourrit en pleurant, nul n'a pitié de ses précoces douleurs : ce serait lui ravir son premier apprentissage. Exténué avant d'avoir vécu, il n'a pas franchi l'enfance que déjà il est garrotté au métier, gage de son triste avenir. Plus à plaindre que jamais, il n'y a pas de jour où, victime sans défense, il ne supporte les emportements de ceux qui l'enseignent. Enfin, de routine, il en sait assez pour se suffire à lui-même. Mais il a si long-temps souffert qu'il a besoin d'aimer. Son cœur s'attache, et pour la première fois, il sent qu'il peut être heureux. Aussitôt il est appelé à la défense de sa patrie ; bientôt de nouvelles humiliations l'attendent, et sur le champ de bataille, il n'a place qu'où l'on tombe sans même être aperçu. Mutilé, ou du moins privé de l'habitude du travail, il revient dans ses foyers et retrouve celle qu'il aime. L'homme du petit peuple devient père de famille ; ses privations s'en augmentent ; mais si les jours sont durs, les nuits l'en consolent : c'est la moitié de la vie qu'il gagne. Tout-à-coup le métier qui le nourrit devient stérile ; il en apprendra un autre ; non, n'ayant jamais cultivé son intelligence, il ne sait que par imitation. Alors il n'est pas d'emploi qui le rebute, et, de porte en porte, il frappe pour être admis. Mais avant que la pitié s'éveille, des mois entiers s'écoulent. Cependant, sa femme et ses enfants, épiant son retour, lui demandent où est le pain qu'il apporte ; il ne leur répond pas; mais, se glissant dans l'ombre, il implore la pitié publique. On l'arrête ; il est cou-

pable : telle est la loi de la civilisation. Enfin les temps deviennent plus heureux, et il retrouve dans son travail le lucre quotidien. Mais, usé par la détresse et vieilli avant l'âge, il se traîne pour être admis un instant dans ces asiles où la désolation, depuis des siècles, ne s'arrête pas. Le danger est si imminent que la porte s'ouvre devant lui, et il s'étend sur un grabat encore tiède : c'est le dernier reste de chaleur qu'a laissée celui qui l'a précédé ; c'est ainsi que dans ces lieux on trouve de la place. En vain la science et la charité chrétienne essaient de le sauver. Il n'a plus les soins de sa femme ni la tendresse de ses enfants ; ceux-ci, qui doublent le poids de leur travail pour adoucir son sort, ne le voient qu'en passant. Il touche à sa dernière heure : alors d'une voix éteinte, il appelle ses enfants, les cherche, soupire et meurt ; à la pointe du jour ils accourent ; leur père est remplacé ; où est-il ? On ne sait. Coupées et mutilées, les dépouilles du pauvre restent sans forme humaine, et, jetées dans le même abîme, s'y perdent sans le combler. Ainsi se clot la vie de l'homme du petit peuple, de celui qu'on regarde comme heureux, parce qu'il a joui par moment de l'indépendance qu'assure un métier (1).

ÉTUDES BOTANIQUES.

Suite de l'article sur les feuilles. (Voir page 102.)

C'est particulièrement dans les feuilles que l'irritabilité des végétaux est prouvée par des faits nombreux, et cette irritabilité est la cause de la contraction et du mouvement. Dans plusieurs acacies, et particulièrement dans la sensitive, ces phénomènes ont beaucoup été observés. Un simple contact, une secousse, la chaleur, le froid, une goutte de liqueur acide ou alcaline, enfin tous les agents chimiques ont une action plus ou moins prononcée sur elle. Dans son plus grand degré d'irritation, les folioles s'appliquent les unes sur les autres par leur face supérieure, et le pétiole commun s'abaisse le long de la tige ; mais si l'on ne touche la plante que légèrement, l'irritabilité se manifeste avec moins d'énergie. M. Desfontaines, allant un jour dîner chez une dame, à la campagne, eut l'idée de lui porter un pot de sensitive. Dès qu'il fut en voiture, la plante, secouée par le mouvement du cabriolet, ferma aussitôt ses folioles ; mais, peu à peu, elle s'y accoutuma, les ouvrit et ne les ferma plus. Vainement, M. Desfontaines touchait les feuilles, secouait les rameaux, la plante restait avec ses folioles ouvertes et ne paraissait pas s'apercevoir de ces attaques ; elle n'avait plus de sensibilité. Le célèbre botaniste était désolé, car son petit présent perdait toute sa valeur; en perdant cette irritabilité qui rend la sensitive si curieuse, il ne restait plus qu'une plante chétive, sans aucun mérite, ni par ses fleurs, ni par son feuillage, découpé cependant avec assez de délicatesse. Quand il fut arrivé, il déposa tristement le pot sur le mur d'appui d'une terrasse, où il resta oublié pendant une demi-heure. Le hasard ayant ensuite conduit la dame et le naturaliste en cet endroit, ce dernier fut tout aussi étonné que la maîtresse de la maison de voir que la sensitive avait repris toute son irritabilité.



Cinquième planche des Études botaniques.)

Le mouvement des plantes n'est pas toujours le résultat d'un contact avec les corps extérieurs; il résulte quelquefois d'une cause intérieure et inconnue. Les feuilles du sainfoin oscillant (*hedysarum gyrans*), plante du Bengale, sont composées de trois folioles

(1) *L'Observateur au* XIX*e siècle*, par Saint-Prosper.— 3 vol. in-8.

comme le trèfle ; la foliole terminale est très grande et les deux latérales très petites. Ces deux dernières s'élèvent et s'abaissent continuellement en tournant sur leurs charnières par un mouvement de torsion, et ce mouvement est tellement rapide, qu'on peut compter jusqu'à cinquante oscillations par minute. La foliole du milieu se tient immobile et dans une position horizontale pendant le jour; mais, lorsque la nuit s'approche, elle se couche sur la tige et reste dans cette attitude jusqu'au jour. Les deux autres petites feuilles n'en continuent pas moins leurs oscillations.

La dionée attrape-mouche (*dionœa muscipula*), offre un autre genre d'irritabilité, peut-être plus singulier encore. Ses feuilles sont composées de deux lobes réunis par une charnière qui règne le long de la ligne médiane. Si un insecte touche la surface supérieure de ces lobes, ils se rapprochent subitement, saisissent l'animal, et ne le lâchent que lorsqu'il est mort percé par les aiguillons dont les feuilles sont hérissées.

Les rossolis à feuilles rondes et à longues feuilles, dont les fleurs blanches se font remarquer dans les marais de Meudon et de Montmorenci, ont leurs feuilles munies de longues soies sur leurs bords. Si un insecte se pose sur leur limbe, elles se contractent, se ferment à la manière d'une bourse de jetons, et l'imprudente mouche meurt prisonnière.

L'extrémité des feuilles des népenthes figure un vase muni de son couvercle, et rempli d'une liqueur qui suinte de ses parois. Le couvercle tantôt s'ouvre, tantôt se ferme, selon que le temps se met au beau ou à la pluie. Mais, laissons là cette digression, et revenons à la description de la feuille.

5°. Disposition respective des feuilles. Elles sont *géminées*, fig. 43, lorsque deux sont placées sur la même coupe sans être opposées; *éparses*, disposées sans ordre; *distiques*, alternes, mais très régulièrement, et rapprochées de manière à ce que toutes les feuilles du même côté se recouvrent en se rapprochant; en *spirale*, disposées sur une ligne tournée en spirale autour de la tige, et ayant au moins cinq feuilles par tour; *fasciculées*, plusieurs réunies à la même insertion et formant une espèce de petit faisceau ; *imbriquées*, appliquées les unes sur les autres comme les tuiles d'un toit; *couronnantes*, quand elles naissent en touffe au sommet de la tige ; *en rosette*, en touffe formant la rosette ; *alternes*, seules sur la même coupe et rangées de manière à ce qu'elles soient toujours l'une d'un côté et l'autre de l'autre ; *opposées*, fig. 44, placées sur la même coupe, vis-à-vis l'une de l'autre. Ces deux dernières dispositions sont les plus ordinaires.

Les feuilles opposées sont quelquefois *verticillées*, fig. 45, plus de deux disposées en anneau autour de la tige, et le verticille se dit *terné*, *quaterné*, *quiné*, etc., à trois, quatre, cinq feuilles, etc. Elles peuvent encore être *à paires croisées*, chaque paire placée audessous de l'autre et la croisant à angle droit, de manière à former une croix si elles étaient rapprochées les unes sur les autres; *à paire spirale*, placées comme les précédentes, mais ne se croisant pas à angle droit, formant, si elles étaient rapprochées, un X plus ou moins ouvert, de manière que les différentes paires paraissent attachées sur une ligne tournant autour de la tige, trois, quatre, cinq, six paires ou davantage sur chaque tour ou spirale.

6°. Direction. En raison des directions qu'elles affectent, les feuilles peuvent être : *squarreuses*, recourbées ou rapprochées avec raideur ; *apprimées* ou *appressées*, fortement appliquées contre la tige ; *dressées*, relevées perpendiculairement à l'horizon ; *redressées*, s'éloignant de la tige par la base, puis se redressant ; *étalées*, le sommet s'éloignant horizontalement de la base ; *courbées*, courbées de bas en haut ; *recourbées*, courbées de haut en bas ; *réfléchies*, courbées subitement en formant un angle de haut en bas ; *infléchies*, courbées subitement en formant un angle de bas en haut ; *révolutées*, roulées sur la surface inférieure; *involutées*, roulées sur la surface supérieure; *reclinées*, dressées et réfléchies brusquement au sommet; *obliques*, un côté de la feuille relevé et l'autre côté incliné vers la terre ; *inverses*, la surface inférieure dessus, l'autre dessous ; *humifuses*, étalées en tous sens; *submergées*, naissant dans l'eau, et alors elles peuvent être *nageantes*, plongées entre deux eaux ; *flottantes*, étendues sur la surface des eaux.

Nous avons dit, dans un article précédent, que les tiges ne sont pas d'une composition tellement homogène, qu'elles ne puissent, ainsi que les branches et les rameaux, se convertir en racines. Les feuilles submergées offrent un phénomène bien plus extraordinaire, dans quelques espèces, et particulièrement dans une renoncule aquatique. Toutes les feuilles qui naissent par hasard hors de l'eau, ont leur limbe muni de parenchyme comme à l'ordinaire ; toutes celles qui naissent dans l'eau n'ont pas la moindre apparence de ce parenchyme, et les nervures s'allongent en forme de racines chevelues.

7°. Consistance. On les dit : *grasses*, succulentes, charnues ; *membraneuses*, très minces ; *scarieuses*, membraneuses, sèches ; *coriaces*, sèches, membraneuses, se déchirant difficilement; *spongieuses*, d'un tissu lâche et compressible.

8°. Pubescence. On la caractérise avec les mêmes termes que nous avons enseignés à l'article du limbe.

9°. Durée. On dit les feuilles *persistantes*, lorsqu'elles ne tombent pas tous les ans, et que par conséquent elles sont *adhérentes ; décidues* ou *tombantes*, lorsqu'elles se dessèchent et tombent chaque année en automne ; *caduques*, lorsqu'elles tombent peu de temps après leur apparition ; *marcescentes*, lorsqu'elles se dessèchent sur la plante et qu'elles ne sont chassées que par une nouvelle foliation.

Beaucoup de végétaux offrent un phénomène fort singulier, auquel Linnée a donné le nom de *sommeil des plantes*. Quand la nuit approche, les folioles de l'acacie s'abaissent et restent pendantes vers la terre jusqu'au point du jour ; alors elles s'étendent horizontalement, puis elles se redressent à mesure que le soleil monte sur l'horizon, et enfin, vers le milieu du jour, elles sont redressées vers le ciel. Le phénomène se passe d'une manière absolument contraire dans le baguenaudier : ses feuilles s'élèvent aussitôt que la nuit a remplacé le jour. Pendant l'obscurité, le pétiole principal de l'acacie pudique s'incline sur la tige, les pétioles secondaires se rapprochent, et les folioles s'appliquent les unes sur les autres comme les tuiles d'un toit, en dirigeant leurs pointes vers le ciel. Aux approches de la nuit, les folioles de la casse du maryland s'abaissent en tournant sur leur articulation de manière que les folioles de chaque paire s'appliquent

l'une sur l'autre, non par la face inférieure, mais par la supérieure. Enfin, un grand nombre de plantes, principalement dans la famille des légumineuses, contractent leurs feuilles pendant la nuit, de différentes manières.

On a cru que le sommeil des plantes devait être attribué à la lumière agissant d'une manière mécanique sur leurs organes; mais les expériences de M. de Candolle ont prouvé qu'il n'en était rien. Il plaça plusieurs plantes dans un lieu ténébreux où nulle lumière du jour ne pouvait pénétrer; il les éclaira fortement au moyen de flambeaux, et il en obtint ce résultat: quelques-unes se trompèrent sur les heures du jour: elles ouvrirent leurs folioles pendant la nuit et les fermèrent pendant que le soleil était sur l'horizon; d'autres persistèrent dans leurs habitudes, veillèrent et sommeillèrent à leurs heures accoutumées. Nous reviendrons sur le sommeil des plantes lorsque nous traiterons de la corolle.

DE L'INFLORESCENCE.

On donne le nom d'*inflorescence* à la disposition qu'affectent les fleurs sur le végétal qui les porte. On en distingue deux sortes: l'*inflorescence simple*, c'est-à-dire la disposition de chaque fleur vue isolément; la seconde l'*inflorescence composée*, ou disposition des fleurs prises en totalité.

1°. INFLORESCENCE SIMPLE. Sous le rapport de leur insertion les fleurs sont: *radicales*, naissant sur le collet de la racine; *caulinaires*, sur la tige; *raméales*, sur les rameaux; *foliaires*. sur les feuilles; *pétiolaires*, sur les pétioles.

Sous le rapport de leur attache, les fleurs sont: *pédonculées*, portées sur un pédoncule ou petit pied; *sessiles*, sans pédoncule ou support particulier.

Sous celui de leur disposition générale, elles peuvent être: *axillaires*, à l'aisselle d'une feuille ou d'un rameau; *extraxillaires*, hors de l'aisselle; *superaxillaires*, au-dessus de l'aisselle des feuilles; *oppositifoliées*, sur un point diamétralement opposé à une feuille.

Considérées par rapport à leur disposition respective, elles sont; *solitaires* ou seules sur chaque place de rameau; *géminées*, deux à deux; *ternées*, trois à trois; *aggrégées*, rassemblées en paquets; *alternes*, opposées, mais une basse et une haute; *opposées*, l'une d'un côté et l'autre de l'autre, à la même hauteur; *éparses*, placées sans ordre; *unilatérales*, toutes rejetées d'un côté; *distiques*, en deux séries opposées.

On les étudie encore sous le rapport de leur direction, et on les dit: *dressées*, toutes dressées vers le ciel; *nutantes*, plus ou moins penchées vers la terre; *pendantes*, pendant perpendiculairement vers la terre

Ce dernier caractère est fort remarquable, et l'on ne peut douter, en voyant des fleurs prendre cette singulière attitude, que c'est un moyen employé par la nature pour défendre les organes délicats renfermés dans la fleur, des atteintes de la pluie. Aux yeux de l'observateur, il est évident que la nature a employé beaucoup d'autres moyens pour parvenir au même but, et nous nous proposons de dévoiler ces petits secrets à mesure que nous décrirons les variétés de forme du calice et de la corolle; nous nous bornerons à dire ici que les fleurs nutantes et penchées sont beaucoup plus communes dans les climats humides et pluvieux que dans les pays chauds et secs. Si vous cueillez une de ces fleurs pour l'examiner, vous la verrez toujours composée d'une corolle en cloche, imitant fort bien un dôme sous lequel sont cachés ou abrités les étamines et les pistils. La pluie tombe sur ce dôme, coule le long de ses parois extérieures, et ne peut en aucune manière atteindre les organes de la fécondation et les faire avorter, ce qui arriverait infailliblement si une seule goutte d'eau se trouvait en contact avec le *pollen* ou poussière jaune que portent les étamines, comme je vous l'expliquerai plus loin.

BOITARD.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Comestible chinois.

M. Favaud, missionnaire en Chine, rapporte que, pendant son séjour dans ce pays, il a souvent vu les chrysalides de vers-à-soie employées comme aliment; il en a lui-même goûté, et a trouvé ce mets de bon goût et très restaurant; il est surtout convenable pour les personnes délicates. Après avoir dévidé la soie du cocon, on passe les chrysalides à la poêle pour les débarrasser de l'humidité, l'enveloppe s'enlève alors facilement, et laisse voir de petites masses jaunes ressemblant à des œufs de carpe. On les frit dans le beurre, le lard, ou l'huile; on les assaisonne avec un peu de bouillon, celui de poulet est préférable, et donne un meilleur goût. Quand tout a bouilli pendant quatre ou cinq minutes, on écrase avec une cuiller de bois, et on remue avec soin pour que rien ne s'attache. Les mandarins, et en général les gens riches, ajoutent des jaunes d'œufs dans la proportion d'un jaune pour cent chrysalides. Au moyen de cette addition tout prend la couleur de la crême, et exhale une odeur exquise. Les pauvres gens se contentent d'y mettre du sel, du poivre et du vinaigre, ou, après les avoir dépouillées, les cuisent dans l'huile.

Chapitre à ajouter à la cuisinière bourgeoise.

M. P...., attaché, il y a une trentaine d'années, à la légation d'Autriche à Londres, éprouva un jour un cruel désenchantement. Les secrétaires et employés de M. O... faisaient tous les jours un somptueux dîner à l'hôtel de l'ambassade. Ils avaient pour cuisinier un nègre qui s'était acquis, à la Jamaïque, une réputation colossale; ce cuisinier fabuleux excellait surtout à apprêter des boulettes de hachis, que les convives savouraient avec extase. Par un malheureux hasard, M. P..... traverse un jour la cuisine pendant qu'on fabriquait le dîner; il voit son grand diable de nègre, coiffé d'un immense bonnet de coton, le ventre entièrement nu, et pétrissant ses boulettes; il prenait du hachis fort délicatement avec ses doigts, et le façonnait tant bien que mal; il l'aspergeait d'un peu de farine, et puis, à l'aide de ses deux mains, il roulait ces boulettes informes sur son gros ventre, qu'il avait préalablement frotté d'huile. Le secrétaire d'ambassade partit le lendemain pour Saint-Pétersbourg.

ÉLÉGIE A LA MANIÈRE ANTIQUE.

LE POÈTE MENDIANT.

Pasteurs, donnez quelques fruits de Pomone,
Un peu d'eau pure et de généreux vin,
Car le poète a des droits à l'aumône,
Et son malheur n'implore pas en vain.

Approchez-vous : J'ai perdu la lumière,
Je sens fléchir les forces de ma voix,
Mon pied chancelle au bout de la carrière,
Et mon bâton s'est brisé sous mon poids.

La dure épine a percé ma chaussure,
Et boit mon sang qui bientôt va tarir :
Au nom des dieux ! secourez ma blessure,
Que j'aille, hélas ! un peu plus loin mourir.

A mon printemps, de puissance infinie,
Mon luth vainqueur partout donnait des lois.
Jamais son chant, guidé par le génie,
N'allait en vain frapper au seuil des rois.

Mes pieds lavés, je chantais les batailles,
Et les malheurs qu'adopte la pitié :
Le prince, ému jusqu'au fond des entrailles,
Me prodiguait les soins de l'amitié.

Quand les ingrats désertent ma vieillesse ;
Même le chaume est sourd à mes ennuis,
Et, sans secours, le monde entier délaisse
Ma peine errante et les jours et les nuits.

Oh ! si j'avais un peu de frais laitage,
Sous cet ormeau, je porterais mes pas ;
Mais, je ne puis me traîner davantage,
Et le destin marque ici mon trépas.

Adieu ma lyre !... ô trop funestes charmes,
Adieu !!... vaincu de misère et d'affront,
J'expire ! et nul ne doit venir en larmes,
D'un peu de terre au moins couvrir mon front.

Il meurt, en proie à sa douleur amère ;
Après un mois, passe un chantre à son tour :
Il voit un corps rongé par un vautour,
Et, sur un luth, lit le grand nom d'Homère.

MOLLEVAUT *de l'Institut*.



(Homère.)

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur. 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

SUISSE. — LE VALAIS.



Une vue de Sion.



SUISSE.

LE VALAIS. — SION.

Rien n'est plus extraordinaire que la forme du Valais, considérée dans son ensemble. C'est une longue et étroite vallée, enfermée des deux côtés entre des montagnes d'une prodigieuse hauteur, et telle est la raideur et la continuité de ce formidable boulevard, que l'œil ne discerne qu'avec peine, au premier aspect, plusieurs vallons qui aboutissent à la vallée principale. Du sommet du mont Furka, où commence cette séparation des Alpes en deux chaînes parallèles, jusqu'au pont Saint-Maurice, où leurs bases se rapprochent et ne laissent qu'une ouverture à peine suffisante aux eaux du Rhône, le Valais se prolonge l'espace de trente-six lieues sur une largeur presque partout égale d'une lieue ; et l'on conçoit que, vue du sommet des Alpes, cette vallée ne se présenterait que comme une sombre gorge abîmée entre des rocs épouvantables, et souvent ravagée par des torrents. Le Rhône, qui naît au mont Furka, et qui recueille, en traversant le Valais, toutes les eaux versées par les Alpes, semble redoubler de fureur à chaque torrent qu'il reçoit, à chaque digue qu'il emporte ; et tantôt précipitant ses flots à travers les roches accumulées, tantôt inondant des plaines sans défense, il ne sème sur son passage que des ruines.

L'aspect même des Alpes, qui forment des deux côtés du Valais une barrière impénétrable, la structure de cette imposante barrière, mérite surtout l'attention de l'observateur. Ces deux chaînes suivent une ligne si régulière, leurs sommités se soutiennent à une hauteur si constamment égale, et les crevasses de leurs larges flancs se correspondent avec tant de justesse, qu'il est impossible de méconnaître, à l'uniformité d'une pareille construction, le dessein de la nature et l'empreinte de sa main puissante. C'est ici qu'apparaissent dans toute leur grandeur originelle, dit M. Raoul Rochette, les premières assises du continent que nous habitons ; ici se montrent les forts liens qui en unissent les terres, les barrières qui en règlent les vents, les réservoirs qui en fécondent le sol ; ici je trouve, si je puis m'exprimer ainsi, la charpente de l'Europe. « Plus je contemple les Alpes du Valais, continue le même écrivain, plus je me persuade que c'est là la base principale sur laquelle la nature a voulu élever notre continent. La forme même de la profonde crevasse qui les sépare, semble une partie nécessaire du plan de cette étonnante architecture. Plus éloignées l'une de l'autre, ces deux chaînes n'auraient pu se prêter mutuellement l'appui dont leur vieillesse aurait besoin ; confondues en une seule masse, elles se seraient peu-à-peu affaiblies de tous les éléments que la vétusté en détache ; au lieu que la vallée intermédiaire reçoit et garde tous leurs débris ; à mesure que leurs sommets s'effacent sous la main du temps, leurs bases incessamment couvertes de ruines nouvelles, s'étendent et se fortifient ; ainsi la forme change, la hauteur décroît, sans que la masse s'altère ou diminue. »

Les annales récentes du Valais sont remplies des désastres occasionnés par des éboulements inopinés, par des chutes de montagnes entières. Le Saint-Bernard, le Simplon, le Jorat, se sont vus, à diverses reprises, abandonnés des éléments qui entraient dans leur formation. Deux des pics des Diablerets se sont abîmés au fond de riants vallons, condamnés dès lors à une affreuse stérilité. En des temps plus éloignés de nous, cette partie des Alpes a éprouvé les mêmes accidents, et le plus vieux de nos historiens, Grégoire de Tours, a retracé l'une de ces catastrophes dont il fut le contemporain. Mais à ces époques que la tradition ne peut atteindre, ou dont le souvenir s'est effacé, que d'événements semblables ont dû bouleverser l'ordonnance primitive des Alpes ! La nudité sauvage du revers septentrional, la stérilité dont il est frappé, tout atteste dans cette région des Alpes, l'action incessante de la destruction des siècles.

Sion, l'antique séjour des Séduniens, siége d'un évêché long-temps célèbre dans la chrétienté, est maintenant la capitale de la république et canton du Valais. Cette ville offre une des situations les plus remarquables qui soient peut-être au monde, au pied de deux éminences isolées l'une de l'autre, d'un aspect sauvage, d'une forme bizarre, et surmontées de vieilles tours ou d'édifices en ruine, qui contrastent avec la richesse et la fraîcheur du paysage qui les entoure. La cité est neuve, et assez bien bâtie, triste avantage, puisqu'elle le doit à un incendie qui dévora, il y a plusieurs années, une partie de ses anciens édifices, et à une inondation du Rhône, qui détruisit à peu près ce que le feu avait épargné. Sion se relevait à peine sur de nouveaux fondements, quand la guerre vint encore une fois la menacer de sa ruine ; le patriotisme de ses habitants succomba dans la cause la plus juste, et cette ville fut prise et pillée par une armée française, en 1799. Les traces de tous ces désastres impriment à Sion un caractère plus touchant que ne ferait sans doute une situation florissante.

Il ne reste plus du château de Tourbillon, ancienne résidence de l'évêque, que des murailles à moitié détruites. L'éminence qui en est voisine, porte une chapelle également maltraitée par le temps. On cherche vainement dans le plus ancien de ces châteaux, la collection des portraits des évêques de Sion ; ils ont péri, à un petit nombre près, dans l'incendie dont nous avons parlé. Sion ne renferme, dans son état actuel, aucun édifice qui mérite d'être cité ; le moyen-âge y a passé, comme ces torrents des Alpes qui ne laissent après eux que des ruines. Il n'y reste non plus aucun monument de la domination française, mais on y trouve encore quelques vestiges de la langue et de la puissance des Romains, et on lit sur la muraille de la cathédrale, des inscriptions presque entièrement effacées, qui témoignent la reconnaissance des Séduniens envers l'empereur Auguste, leur patron. Il serait curieux, mais bien inutile sans doute, de rechercher combien de patrons a eu un peuple pauvre, caché dans les Alpes, depuis cet Auguste, maître du monde, jusqu'à l'évêque qui se contente à présent de quinze mille francs de revenu.

Il n'existe point d'histoire suivie et complète du Valais ; cependant, peu de pays ont mieux mérité d'en avoir une ; il est vrai qu'on ne voit à aucune époque des temps modernes le nom de Valaisan figurer dans les conquêtes et dans les traités. Si les Valaisans, braves uniquement contre leurs tyrans, et souvent vainqueurs dans une guerre juste et sainte, ne

furent jamais nommés dans les acclamations et dans les larmes de l'Europe, c'est par là surtout qu'ils ont droit à notre estime, et on doit chérir davantage les honorables monuments de cette valeur innocente, que le bronze ou le marbre de tant d'insolents trophées. Au milieu des éternels conflits de la juridiction féodale, le Valais eut long-temps à se féliciter d'appartenir à un évêque; car, dans ces âges appelés barbares, la religion protégeait mieux les droits des peuples, que ne le peuvent faire, dans les temps modernes, toutes les constitutions. La souveraineté temporelle de l'évêque de Sion, se fondait sur un diplôme de Charlemagne qu'on nommait la *Caroline*, acte faux, comme ceux de ces donations fameuses que l'église crut long-temps devoir à la libéralité du même prince. Une autre prétention de cet évêque, laquelle n'était sans doute pas plus légitime, c'était d'avoir succédé au pouvoir des gouverneurs romains, et par une singulière confusion d'idées, il s'intitulait *comte et préfet du Valais*, en même temps qu'*évêque de Sion.* Quoi qu'il en soit, les bienfaits de son gouvernement couvrirent l'insuffisance de ses droits; des vertus très réelles empêchèrent de remarquer des prétentions très ridicules. Mais les évêques de Sion abusèrent de leur pouvoir; alors aussi on discuta leurs titres, qui se trouvèrent les plus faibles, et leur autorité se perdit du moment qu'elle fut contestée. Les habitants du Haut-Valais, hommes si pauvres qu'on ne pouvait rien leur prendre que leur liberté, mais d'un caractère indomptable comme leurs montagnes, furent les premiers à revendiquer l'indépendance de leur pays contre leur évêque fortifié du parti des nobles; ils se formèrent en petites républiques nommées *dizains;* de là s'ensuivit une lutte opiniâtre dont les succès variés remplirent le cours du quatorzième siècle, et dont le résultat fut l'établissement de la fédération valaisane, sur le modèle et avec l'assistance de la fédération helvétique.

Il est fâcheux que les détails de la longue et sanglante lutte entre la noblesse et le peuple du Haut-Valais, ne nous aient pas été transmis par quelque plume contemporaine; car les tableaux, partout ailleurs si uniformes de la guerre civile, offrent ici des particularités uniques. Nous voulons parler de ce singulier genre d'ostracisme qu'on appelait *la mazza* ou *la masse.* Lorsque quelques personnages importants excitaient la jalousie du peuple, on prenait une massue grossièrement façonnée en tête humaine. D'abord élevée et promenée dans l'ombre, chacun des adversaires de l'homme puissant y enfonçait furtivement un clou; puis quand le nombre de ces clous s'était accru au point d'assurer à ses ennemis la pluralité des suffrages, alors la *masse*, hideux symbole des ressentiments populaires, était enlevée au milieu d'un bruit formidable, et dressée à la porte de celui dont elle menaçait l'existence ou le pouvoir. « A ce signe redouté de la disgrâce publique, écrit M. Raoul Rochette, les amis se taisaient, les parents se cachaient dans la foule. Le plus violent des démagogues se constituait ordinairement l'avocat de la *masse;* ses griefs, exposés avec cette éloquence sauvage du geste et de la voix, qui manque rarement son effet sur une multitude nombreuse, n'attendaient pas long-temps l'arrêt de mort ou du bannissement du coupable. Condamné sans examen, il fallait qu'il se soumît sans délai, et alors son château était détruit; s'il essayait de résister, son château pris d'assaut, n'en était pas moins détruit. De cette façon, les Valaisans se délivrèrent successivement des ennemis de leur indépendance, des Raron, des Châtillon, des Supersax; et lorsqu'après plus d'un siècle de vengeance, et à la prière des cantons helvétiques, ils consentirent enfin à ensevelir cette redoutable masse, ils semblaient assister, dit un historien, à l'enterrement de leur liberté même »

Le village de Saint-Gingolph forme la limite entre le Valais et la Savoie; un petit ruisseau qui tombe des monts voisins, partage ce village en deux moitiés presque égales, dont l'une est valaisane et l'autre savoyarde. La monarchie et la république ne se sont jamais trouvées si rapprochées, il ne faut qu'une enjambée pour passer de l'une à l'autre. Du reste, ces deux moitiés de village qui appartiennent à des institutions si différentes, ne forment qu'une même commune, paisiblement régie par les mêmes lois municipales, et dont les habitants, tous catholiques, se réunissent dans une même église, située en pays savoyard. Saint-Maurice n'a de remarquable que son pont sur le Rhône (1), ouvrage présumé des Romains, dont la porte ouvre et ferme de ce côté l'entrée du Valais. Cette ville quoique petite est ancienne; elle a joui de quelque célébrité à diverses époques du moyen-âge; les légendes du martyre de la légion thébaine, les offrandes et les reliques qu'avait accumulées dans son abbaye la piété des princes, y attiraient autrefois des foules de pèlerins; aujourd'hui ces pieuses richesses ont beaucoup perdu de leur valeur, même dans ce pays; il ne passe plus guère à Saint-Maurice que des curieux et des marchands.

ÉTUDES BOTANIQUES.

Suite de l'article sur l'inflorescence. (*Voir p.* 135.)

2°. Inflorescence composée. Toutes les dispositions qu'affectent les fleurs, peuvent se réduire à celles-ci. A, le *chaton;* — B, l'*épi;* — C, la *grappe;* — D, la *panicule;* — E, le *thyrse;* — F, le *corymbe;* — G, la *cime;* — H, le *faisceau;* — I, l'*ombelle;* — J, le *verticille;* — K, le *céphalanthe;* — L, la *calathide;* — M, le *strobile* ou *cône;* — N, le *sertule;* — O, le *spadice;* — P, la *glomérule.*

— A. Le *chaton, fig.* 1. Il consiste en un assemblage de petites feuilles ou *écailles florales*, fixées autour d'un axe ordinairement plus ou moins allongé, grêle, ordinairement pendant, chacune d'elles recouvrant un ou plusieurs organes du même sexe, fixés sur sa base interne à une distance notable de l'axe commun, de manière que chaque écaille arrachée emporte avec elle les mêmes organes. Vous en voyez des exemples dans le noisetier, le saule, le peuplier.

Le chaton n'a jamais qu'un sexe : il est *mâle* quand il ne porte que des étamines; *femelle* quand il ne porte que des pistils.

— B. L'*épi, fig.* 2, consiste en un assemblage

(1) Voyez les articles publiés sur la Suisse, dans le *Magasin Universel*, T. I, II, III, IV, V, et plus particulièrement la vue du pont Saint-Maurice, T. III, p. 209.

allongé de fleurs sessiles ou courtement pédicellées, attachées autour d'un axe commun nommé *rafle*, simple ou non manifestement ramifié.

Comme le chaton, il peut être mâle ou femelle; mais souvent aussi il est hermaphrodite et a les deux sexes, des étamines et des pistils.

— C. La *grappe*, *fig.* 3. C'est un assemblage ordinairement oblong, de fleurs ou de fruits, disposés en divers petits groupes ou fascicules qui sont formés par une ramification composée et courte de leur axe ou support commun. Il faut remarquer que Linnée donne quelquefois le nom de grappe à des épis pendants composés de fleurs lâches.

— D. La *panicule*, *fig.* 4. On désigne ainsi un assemblage de fleurs, composé de pédicelles ramifiés à la base, allongés, écartés ou très rameux. Par exemple l'avoine. On dit quelquefois un panicule.

— E. Le *thyrse*, *fig.* 5, ressemble un peu à la panicule; il est de forme ovale, selon Mirbel; en épi rameux, cylindrique et contourné, selon les anciens botanistes; en grappe à pédicelles rameux, avec ceux du milieu plus longs que ceux du bas et du sommet, selon de Candolle, et cette dernière définition a prévalu. Exemple, le lilas commun.

— F. Le *corymbe*, *fig.* 6. Disposition de fleurs telle que le pédoncule commun porte des pédoncules secondaires qui, partant de points différents, élèvent les fleurs à peu près à la même hauteur.

Les corymbes très irréguliers et très lâches dégénèrent en panicule.

— G. La *cime*, *fig.* 7, est une espèce d'ombelle irrégulière, dont les pédoncules partent d'un centre commun, mais dont les autres ramifications sont irrégulièrement rameuses, et arrivent à la même hauteur; par exemple, le sureau.

— H. Le *faisceau*, *fig.* 9. C'est un groupe de fleurs



Sixième planche des études botaniques.

droites, rapprochées, s'élevant parallèlement à la même hauteur. Cette disposition, dont l'œillet barbu offre un exemple, n'a pas de caractères bien déterminés.

— I. L'*ombelle*, *fig.* 8. Dans cette disposition des fleurs, tous les pédoncules, égaux entre eux, partent, en divergeant, d'un même point de la tige, se partagent en pédicelles qui partent également tous d'un même point, en sorte que l'ensemble des fleurs représente une surface bombée comme un parasol étendu.

Une ombelle est *simple*, quand les pédoncules ne se subdivisent pas; *composée* quand chaque pédoncule se subdivise à son sommet en une petite ombelle ou *ombellule*. L'ombelle est *involucrée*, lorsqu'elle porte à sa base une feuille lui formant une sorte de collerette nommée *involucre;* elle est *involucellée* quand les ombelles sont munies chacune d'une involucelle ou petit involucre.

— J. Le *verticille*, *fig.* 10. On appelle ainsi la disposition qu'affectent les fleurs quand elles sont attachées en anneau et d'étage en étage autour de leur support.

Le verticille est *faux* quand il est formé seulement par les fleurs qui se jettent sur les côtés et forment l'anneau, tandis que les pédoncules sont opposés; *vrai*, quand les pédoncules sont insérés en anneau autour de la tige.

— K. Le *céphalanthe*, *fig.* 11, est un assemblage plus ou moins globuleux et terminal de fleurs serrées les unes contre les autres, sans pédoncules particuliers manifestes.

— L. La *calathide*, *fig.* 12, est l'assemblage des fleurs composées, qui sont sessiles ou presque sessiles sur une *clinanthe* ou réceptacle commun, environné d'un involucre ou réceptacle commun, nommé *périphoranthe* par Richard.

— M. Le *strobile* ou *cône*, *fig.* 13, est un assemblage arrondi ou ovoïdal d'écailles coriaces ou li-

gneuses, imbriquées en tous sens d'une manière plus ou moins serrée, autour d'un axe commun allongé et couvert par elles ; chacune d'elles porte sur sa base interne les organes d'un seul sexe. Le strobile ne diffère guère du chaton que par la nature des écailles. Exemple, le pin.

— N. Le *sertule*, *fig.* 14. Richard appelle ainsi l'assemblage de plusieurs pédicelles uniflores, naissant tous du même point, à peu près comme l'ombellule ; par exemple, les fleurs de la primevère oreille-d'ours.

— O. Le *spadice*, *fig.* 15. Assemblage de fleurs d'un seul sexe, nues, distinctes et sessiles, sur un pédoncule commun, ordinairement renfermées dans une *spathe* ou feuille roulée en cornet ; par exemple, l'*arum* ou pied de veau.

— P. La *glomérule*, *fig.* 16, consiste en un assemblage de fleurs nombreuses, sessiles ou presque sessiles, formant de petits groupes serrés et globuleux, disposés le long de la tige ; par exemple, la blite à tête.

Comme on le voit, il s'en faut de beaucoup que les inflorescences soient rigoureusement déterminées, malgré tous les efforts des botanistes. Cela vient de ce qu'ils tâchent de limiter, de resserrer la nature dans des cadres qu'elle n'a pas tracés ; aussi, il arrive souvent qu'elle glisse à travers leurs échafaudages scientifiques, comme l'anguille qui échappe aux mains du pêcheur maladroit.

DU PÉDONCULE.

Nous avons déjà dit que l'on appelait ainsi le petit pied qui sert de support à la fleur. On observe s'il naît de la tige, des rameaux, ou de la racine, et dans ce dernier cas, on lui donne le plus souvent le nom de *hampe*. On regarde s'il est *simple*, sans divisions ; *composé*, divisé en plusieurs ramifications : et dans ce cas on dit *primaire* ou *commun*, le support principal des divisions ; *secondaire*, *tertiaire*, etc., la première, seconde ramification, etc. ; *propre* ou *pédicelle*, la dernière ramification portant immédiatement la fleur. On dit que le pédoncule est *dichotome* lorsqu'il est divisé et subdivisé par bifurcations, en sorte qu'on n'y distingue point de pédoncule principal.

On le dit *bractéé* ou *bracteux*, muni de bractées ; *cirrhé* ou *cirrhifère*, quand il se termine par une *vrille* ou *cirrhe*.

Le *spadix* ou *spadice*, *fig.* 15, est une espèce de pédoncule particulier à quelques plantes monocotylédones, toujours accompagné d'une feuille ou d'une membrane quelquefois colorée, nommée *spathe*, comme je l'ai dit plus haut.

DE LA FLEUR.

La fleur est cette partie éphémère du végétal, consistant dans les organes de la fécondation, avec ou sans enveloppe, et rarement dans l'enveloppe seulement. La fleur est *complète* quand elle se compose, 1° d'un *pistil ;* 2° d'*étamines ;* 3° d'une *corolle ;* 4° d'un *calice*. Elle est *incomplète* quand il lui manque une ou plusieurs de ces parties.

Prenons un lis par exemple, *fig.* 17 ; nous observerons d'abord au centre de la fleur une petite colonne *a*, posée sur un renflement oval, et terminée par une tête arrondie ; cet organe est l'organe femelle, nommé *pistil*. Nous voyons, autour du pistil, six filets grêles terminés chacun par une sorte de sac rempli de poussière jaune, *b*, *b*, ce sont les organes femelles ou étamines. Le tout avant l'épanouissement de la fleur, est enveloppé dans six feuilles blanches, *c*, *c*, nommées *pétales*, et formant à elles seules la corolle. Mais le *calice*, *fig.* 18, *d*, *d*, que vous voyez former dans la rose une seconde enveloppe, toujours extérieure, verte et foliacée, manque dans le lis ; aussi cette dernière fleur est-elle *incomplète*, tandis qu'elle est complète dans la rose.

Nous avons déjà parlé de l'irritabilité dans les feuilles ; nous la retrouverons avec non moins d'énergie dans un grand nombre de fleurs, et je vais vous en citer quelques exemples. Si, avec la pointe d'une aiguille, vous touchez la base d'une étamine d'épine-vinette, arbrisseau très commun dans les haies, vous voyez aussitôt cette étamine frémir, se redresser, puis s'appliquer sur le pistil ; celles qui sont à côté exécutent le même mouvement, puis la corolle se ferme, et le calice vient enfermer le tout. Quand la piqûre a été un peu forte, la fleur au-dessus, ou même celles de la grappe entière se ferment les unes après les autres.

Les étamines de la rue, d'un cactier, et de quelques autres plantes, se comportent comme celles de l'épine-vinette, quand on les pique. Dans la parnassie, le mouvement semble être volontaire ; à une certaine époque de la floraison, une étamine se rapproche brusquement du pistil et épanche son *pollen* ou poussière fécondante sur le stigmate, puis, lorsqu'elle est épuisée, elle se retire ; alors une autre vient prendre sa place et agit de même, et enfin toutes, les unes après les autres, viennent ainsi contribuer à la fécondation.

Quelques fleurs, en raison de leur irritabilité, ouvrent et ferment leurs corolles dans de certaines circonstances. Les unes sont *hygrométriques* et se ferment à l'approche de la pluie : par exemple, le souci pluvial, et quelques laiterons ; d'autres épanouissent leur corolle à une heure déterminée du jour, et la referment à une autre heure déterminée. Linnée, frappé de cette singularité, en a dressé un tableau auquel il a donné le nom d'horloge de Flore ; mais comme ce tableau a été composé à Upsal, par 60 degrés de latitude nord, il s'en suit qu'il doit y avoir une différence d'une heure dans le moment de l'épanouissement des mêmes plantes à Paris. Voici un extrait de ce tableau, que je prends dans le *Manuel des Fleurs emblématiques*, charmant ouvrage de Me Leneveux.

Horloge de Flore.

Minuit. — Le CACTIER A GRANDE FLEUR ; il ferme sa corolle à minuit, et l'ouvre entre neuf et dix heures du matin.

Une heure. — Le LAITERON DE LAPONIE ; il se ferme à une heure du matin, et s'ouvre à sept.

Deux heures. — Le SALSIFIS JAUNE ; il s'ouvre à deux heures du matin, et se referme à neuf ou dix.

Trois heures. — La GRANDE PICRIDIE ; elle s'ouvre à trois heures du matin, et se referme entre midi et deux heures.

Quatre heures. — La CRÉPIDE DES TOITS ; elle s'ouvre à quatre heures du matin, et se referme entre dix heures et midi.

Cinq heures. — L'HÉMÉROCALLE FAUVE ; elle s'ouvre à cinq heures du matin, et se referme à sept ou huit du soir.

Six heures. — L'ÉPERVIÈRE FRUTIQUEUSE s'ouvre à six heures du matin, et se referme à cinq heures du soir.

Sept heures. — Le SOUCI PLUVIAL s'ouvre à sept heures du matin, et se ferme entre trois et quatre heures du soir.

Huit heures. — Le MOURON ROUGE ouvre sa jolie petite fleur à huit heures du matin, et la ferme à trois du soir.

Neuf heures. — Le SOUCI DES CHAMPS ouvre sa fleur à neuf heures du matin, et la referme entre midi et trois heures.

Dix heures. — La FICOÏDE NAPOLITAINE s'ouvre à dix heures et se ferme à trois.

Onze heures.— L'ORNITHOGALE DAME D'ONZE HEURES s'ouvre à onze heures et se ferme à trois.

Midi. — La FICOÏDE GLACIALE s'ouvre à midi, et se ferme entre trois et quatre heures du soir.

Une heure. — L'OEILLET PROLIFÈRE se ferme à une heure après midi, et s'ouvre à huit heures du matin.

Deux heures. — L'ÉPERVIÈRE PILOSELLE se ferme à deux heures, et s'ouvre à huit heures.

Trois heures. — Le PISSENLIT TARAXACOÏDE se ferme à trois heures du soir, et s'ouvre entre quatre et cinq heures du matin.

— *Quatre heures.* L'ALYSSE ALYSSOÏDE se ferme à quatre heures du soir, et s'ouvre entre six et huit heures du matin.

Cinq heures. — La BELLE DE NUIT s'ouvre à cinq heures du soir, et se ferme entre neuf et dix du matin.

Six heures. — Le GÉRANIUM TRISTE ouvre ses fleurs odorantes à six heures du soir, et les referme entre dix et onze heures du matin.

Sept heures. — Le PAVOT A TIGE NUE ferme ses fleurs à sept heures, et les ouvre à cinq du matin.

Huit heures. — Le LISERON DROIT se ferme à huit heures, et s'ouvre entre cinq et six.

Neuf heures. — Le LISERON LINÉAIRE se ferme à neuf heures du soir, et s'ouvre à huit heures du matin.

Dix heures. — L'IPOMÉE POURPRE s'ouvre à dix heures du soir, et se ferme entre neuf et dix du matin.

Onze heures. — Le SILÉNÉ FLEUR DE NUIT ouvre sa fleur à onze heures du soir et la ferme entre sept et huit heures du matin.

Certaines plantes montrent encore leur irritabilité d'une manière plus extraordinaire, et nous en citerons quelques faits généraux dans le prochain article.

BOITARD.

Hygiène populaire.

On peut s'assurer de la bonne qualité des champignons qu'on destine à l'usage de la table, en en faisant bouillir un ou deux avec un oignon blanc : si celui-ci prend une teinte verte, le champignon est vénéneux.

Inventions. — Recettes utiles.

Un Anglais donne le procédé suivant pour la conservation des bottes et souliers, « Je n'ai acheté, dit-il, que trois paires de bottes et pas de souliers pendant les dix années qui viennent de s'écouler, et j'espère bien ne pas en acheter pendant les six années prochaines. »

Voici son secret. Il fait fondre une livre de cire et une demi-livre de résine dans un pot sur le feu ; quand tout est fondu et mêlé, il chauffe ses bottes et y applique le mélange tout chaud avec un pinceau jusqu'à ce que ni le cuir de la semelle ni celui de dessus n'en puissent plus absorber ; et pour donner aux bottes le luisant qu'elles ont perdu, il fait dissoudre une once de cire dans une once d'huile de térébenthine, à quoi on ajoute une cuillerée de noir de fumée. Un jour ou deux après que les bottes ont été imprégnées par le mélange d'huile et de cire, on les frotte avec la dissolution de cire, mais pas devant le feu, et elles redeviennent luisantes.

Après la révolution de juillet, les hauts dignitaires de l'état s'empressèrent d'abandonner une partie de leur traitement en faveur des victimes des trois jours. Le directeur d'un journal, ami du nouveau pouvoir, se rendant au Luxembourg, y rencontra l'un des grands officiers de la chambre des pairs qui s'approcha aussitôt de lui : « Faites-moi donc le plaisir, lui dit-il, d'annoncer dans votre plus prochain numéro, que j'ai abandonné dix mille francs de mon traitement pour les blessés de juillet. » Le traitement du noble pair était de cent mille francs, non compris le logement, le chauffage et l'éclairage. « Mais, figurez-vous que je n'y perdrai rien, ajouta-t-il ; j'y gagnerai. Jusqu'à présent, j'ai donné pour vingt mille francs de concerts pendant l'hiver ; je n'en donnerai pas du tout, donc je gagnerai dix mille francs. »

LES TURCS OU TATARS DE KAZAN.

De tous les peuples de l'Asie que la Russie à réunis à son empire dans l'espace de quatre siècles, nul n'a été pour elle une conquête aussi glorieuse et aussi utile que les Tatars ou plutôt que les Turcs de Kazan. Chez aucune nation de cette partie du monde on ne rencontre plus de ces qualités précieuses et réelles qui font la force et la solidité d'un état. La civilisation de ces Turcs n'est cependant point une civilisation empruntée, elle leur appartient en propre, et elle porte avec elle un cachet particulier ; il est même certain qu'à l'époque où ils furent subjugués par les Moscovites, c'est-à-dire en 1552, ils étaient beaucoup plus avancés qu'eux dans les arts utiles et domestiques. Cette activité commerciale qui a toujours fait un des principaux caractères de la nation, loin de se ralentir, a sans cesse pris un nouvel accroissement ; aujourd'hui l'industrie est chez elle dans l'état le plus florissant. A ces goûts laborieux et occupés, les Tatars joignent de nombreuses vertus naturelles. Ils sont sobres, chastes, sages, prudents et hospitaliers ; tout en étant extrêmement attachés aux principes comme aux pratiques de l'islamisme, ils se montrent fort tolérants envers les chrétiens. Les femmes jouissent chez eux d'une liberté beaucoup plus grande que n'en a ordinairement le sexe féminin chez les musulmans ; elles se montrent aux yeux des étrangers sans

que les hommes paraissent en concevoir le moindre sentiment de jalousie. La famille est parmi ces Turcs une véritable monarchie patriarcale. Là, le pouvoir absolu appartient au père qui n'en use jamais qu'avec modération et sagesse. Quoique la polygamie soit permise par le Coran, le Tatar prend rarement plus d'une compagne, ou s'il en choisit une seconde, c'est uniquement quand la première ne peut plus lui donner de postérité, sa plus jeune est alors placée dans sa couche ; les honneurs et le respect appartiennent toujours à la plus âgée.

Les Tatars de Kazan ont conservé dans leurs costumes et leurs habitations le goût et les manières orientales, tout en les assujétissant aux changements qu'une différence notable de climat et de température devait nécessiter. Leurs maisons, la plupart construites en bois, sont garnies d'élégants tapis et de moëlleux sofas. Des poêles et des cheminées y distribuent une chaleur égale et douce, et là, comme dans toutes les parties de la Russie, l'industrie de l'homme a triomphé de la rigueur du froid.

L'habillement de ces peuples est, comme nous le rappelions tout à l'heure, essentiellement oriental. Les hommes portent une tunique de laine qu'ils attachent au moyen d'une ceinture, par-dessus ils endossent une robe large et flottante, dont les replis gracieux et habilement amenés, donnent au Tatar un air de noble simplicité ; ils se rasent ordinairement la tête, et portent des bottines pour chaussure. Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes; il est en général moins large et plus court; la ceinture, au lieu de ceindre la tunique, sert à retenir les plis de la robe. Leur coiffure est un bonnet souvent de forme conique, orné de coraux, de copecks et de verroteries; de ce bonnet pend une large pièce d'étoffe ou de drap qui descend jusqu'au bas des reins et sert de voile. Ces Turques savent disposer ce singulier accoutrement avec un goût et une élégance toute particulière, mais la coquetterie est chez elles presqu'une qualité, puisqu'elle n'a jamais porté atteinte à la pureté de leurs mœurs.

Les Tatars de Kazan sont en général bien faits, quoique d'une taille peu au-dessus de la moyenne ; leurs yeux noirs et perçants, leur air mâle et guerrier, qui n'exclut cependant ni la douceur ni la bienveillance dans les traits, ajoutent encore à la noblesse et à la grâce de leur costume ; plusieurs même laissent croître leur barbe, ce qui achève de leur donner un aspect imposant.

Ces peuples, quoique soumis aux Russes, ont gardé presque tous leurs priviléges, sans doute à cause de leur esprit guerrier et indépendant, qui demandait à être ménagé par un vainqueur. Ils ont conservé l'usage de la langue de leurs pères, le turc, et ils le parlent encore avec une grande pureté. A la connaissance de leur idiôme, ils joignent fréquemment celle de différents arts, principalement de la musique ; ils possèdent une sorte de harpe nommée gousli, d'où ils tirent des sons fort harmonieux ; il n'est pas rare non plus de rencontrer, parmi eux, des hommes assez familiarisés avec le russe et le boukhare-persan.

Kazan, ville complètement russe, est comme le point de jonction des civilisations européenne et asiatique. Siége d'un gouvernement et d'une université célèbre, rivale de Moscou par l'élégance de ses fêtes et le luxe de ses tables, rendez-vous de toute la haute société de la Russie, elle ne contribue pas faiblement à entretenir l'état de prospérité des Turcs-Moscovites.

A. Maury.



Tatars de Kazan.

TEMPLE SOUTERRAIN D'ELORA DANS L'INDE.



TEMPLE SOUTERRAIN D'ÉLORA.

Élora ou Ilour est situé à un quart de lieue des grottes sacrées, auxquelles il doit probablement son existence ; c'est l'asile des pèlerins indous qui viennent en foule visiter les temples du voisinage. Les excavations d'Élora, distribuées en plusieurs étages, couvrent l'espace d'une lieue et demie ; ce sont des temples, des chapelles, des corridors innombrables creusés à grand'peine avec le marteau et le ciseau ; le tout orné de figures en bas-reliefs, dont le nombre est absolument incalculable. Une grande quantité de ces figures a souffert des injures du temps, un plus grand nombre a été mutilé par les musulmans fanatiques, qui ont détruit tant de monuments indous, grecs, persans et égyptiens. Qui pourrait calculer les édifices sacrifiés à l'orgueil des mosquées, les ouvrages proscrits ou rendus superflus par le Coran? Les plafonds de ces grottes sont pour la plupart couverts de peintures et d'ornements méconnaissables par l'énorme enduit de fumée qui s'y est attaché ; car la profonde et religieuse vénération des Indous pour ces temples souterrains, ne les empêche pas d'y préparer leurs aliments ; ils ne croient pas outrager la divinité en la rendant témoin des occupations domestiques, ni profaner son asile en le partageant avec elle.

Les renseignements sur l'origine et l'antiquité des souterrains d'Élora, se bornent à deux traditions transmises, l'une par un musulman, l'autre par un brahmane. Si l'on s'en rapporte au brahmane, les excavations d'Élora datent de 7950 ans ; elles sont l'ouvrage du rajah Ilon qui, affligé d'une maladie vermiculaire, se rendit pour s'en délivrer aux eaux de la piscine de Siva, fameuses par leurs vertus épuratives. Vichnou, cédant aux instigations réitérées de l'agent de la mort, avait réduit le bassin de ces eaux, large ordinairement de cent soixante-dix pieds, à la grandeur du sabot d'une vache. Ilon plongea un vêtement dans cette eau, il s'en servit pour s'essuyer le visage et les mains, et il fut à l'instant guéri. Alors il creusa une citerne purificatoire, s'y baigna, et tout son corps fut complètement nettoyé. Un si grand bienfait le détermina à regarder cette place comme sacrée, et il y fit construire plusieurs temples. Le récit du musulman est beaucoup moins merveilleux, et conséquemment plus vraisemblable. « La ville d'Élora, dit-il, fut bâtie par le rajah Ilon, qui creusa aussi les temples souterrains qu'on admire encore aujourd'hui ; ce rajah florissait il y a environ neuf cents ans. Ainsi la date de neuf à dix siècles paraît plus probable que celle de 7950 dont parle le brahmane.

De tout temps les dévots indous ont eu la coutume d'éviter les souillures des villes, les distractions du monde, et de se retirer dans les plus profondes solitudes ; leur véritable but était de se montrer à leurs disciples avec le recueillement et le mystère capables d'exalter l'imagination et d'inspirer le respect. Encourager des résolutions aussi pieuses, en faciliter l'édifiante exécution, a été l'objet du zèle des princes indous, qui ont rivalisé entre eux de magnificence dans la construction des temples et dans l'excavation des retraites souterraines. Telle paraît avoir été la double destination des cavernes sacrées d'Élora, et de toutes celles qui se trouvent dispersées le long des côtes de Coromandel et de Malabar, dans une largeur d'environ cent cinquante lieues.

La vue du temple de Jaganatha, l'une des premières que les brahmanes font remarquer aux étrangers, doit en effet les frapper d'étonnement, soit qu'ils considèrent l'étendue des travaux qu'a exigés l'excavation d'un rocher de granit rouge, soit qu'ils examinent, avec l'attention qu'elles méritent, la forme des piliers taillés dans ce même roc, et les innombrables sculptures qui les couvrent. Que doivent-ils penser? quelle doit être leur surprise quand on leur dit que toute la montagne dans l'espace de près de deux lieues, est entièrement remplie de semblables excavations plus grandes et mieux décorées encore que celles-ci ? A l'entrée du sanctuaire, à droite et à gauche de l'escalier par lequel on y monte, on voit deux statues debout, nommées Soud et Boud ; le premier était père du second. Jaganatha, assis sur ses talons, et les mains posées sur ses genoux, occupe le fond du sanctuaire qui semble confié à la garde de deux femmes, petites-filles de Brahma, célèbres surtout par le produit très extraordinaire de leur fécondité, car elles enfantèrent cent espèces d'armes et de mains dont Rama se servit dans son expédition contre Ceylan. L'intérieur du temple est orné de figures semblables à celles du sanctuaire, mais seulement d'une moindre dimension ; elles paraissent être nues, et n'avoir d'autre ornement de tête ou d'autre coiffure que leurs cheveux bouclés. Le brahmane qui montre ce temple a une légende suivant laquelle ces grottes furent creusées par le charpentier de Rama.

Un étroit passage conduit du temple de Jaganatha à celui de Paraçou, cette sanguinaire incarnation de Vichnou qui pensa exterminer une tribu entière. Après avoir inondé l'Inde de flots de sang, Paraçou voulut offrir un sacrifice, et ne trouva pas un brahmane disposé à seconder ses pieuses intentions ; Paraçou monta sur les montagnes du Koken, et aperçut quatorze corps morts poussés par la mer sur le rivage voisin ; il les rappela à la vie, leur conféra l'ordination brahmanique, et ceux-ci l'aidèrent à offrir son sacrifice. Ces quatorze ressuscités furent la souche d'une tribu mahratte. Telle est la circonstance qui sans doute a valu un temple particulier à Paraçou ; quoique moins considérable que la plupart des autres ce temple ne leur cède, ni pour la beauté du travail, ni pour la conservation.

Une belle entrée, taillée dans le roc, conduit dans la magnifique grotte d'Indra, ou plutôt dans cette suite de grottes consacrées au gouverneur des cieux, maître des nuages, la première des divinités secondaires, célèbre surtout par ses intentions malveillantes et par sa basse jalousie, puisque sa principale occupation est de donner de mauvais conseils aux méchants en colère, et de voler les victimes offertes en sacrifice ; de manière que c'est à la crainte seule qu'il doit les hommages que lui rendent les Indous, et le temple qu'ils lui ont consacré. Dans l'étage supérieur, on aperçoit une figure gigantesque d'Indra, assise sur un éléphant, son animal favori, et même sa monture ordinaire ; une autre statue représente Indrain, son épouse, assise sur un lion. Les sculptures qui décorent cette magnifique grotte sont si multipliées, qu'il n'y a pas moyen d'en donner une description détaillée, et l'on ne sait réellement ce que l'on doit le plus admirer,

ou du fini précieux des détails, ou de la beauté imposante de l'ensemble.

Voici l'excavation Nilkaut Madiou, c'est-à-dire du grand dieu au gosier bleu. C'est une des épithètes de Siva, dont le cou contracta la couleur gros-bleu, après qu'il eut avalé le poison produit quand les bons et les mauvais génies barattèrent l'Océan avec le mont Mérou, qu'ils faisaient tourner sur une tortue au moyen du serpent sans fin, dont les anneaux enveloppaient cette montagne. Après avoir fait sortir de l'Océan la lune, la déesse du bonheur, la liqueur de l'immortalité, disent les brahmanes, les bons et les mauvais génies continuèrent d'imprimer le même mouvement à la montagne, et il jaillit de l'Océan agité outre mesure un poison très violent; la vapeur de ce poison se répandit dans le monde entier. Par l'effet de son odeur infecte, les trois régions de l'univers furent confondues jusqu'au moment où, d'après un seul mot de Brahma, Siva s'empressa d'avaler l'horrible liqueur, afin de sauver le genre humain; elle s'arrêta dans la gorge de ce dieu de forme magique, et depuis ce temps, sa gorge resta teinte en bleu. On trouve sur la muraille une figure de Souami, le général des armées célestes, le dieu de la guerre; du côté opposé, on voit celle de Ganésa qui dupa si complètement Souami; ingénieuse allégorie, par laquelle les Indous ont voulu indiquer que la prudence était bien supérieure à la force. La statue de Ganésa a perdu sa trompe; on sait que ce dieu est représenté avec une tête d'éléphant (1).

« Les grottes d'Élora, dit M. Langlès, ont une étonnante ressemblance avec les catacombes étrusques voisines de Tarquinia, en Italie, et surtout avec les hypogées de Thèbes; on serait même tenté de croire que ces tombeaux des souverains et des habitants de l'antique capitale de l'Égypte, ont servi de modèle aux architectes d'Élora; les différences qu'on peut remarquer dans les distributions intérieures, ainsi que l'absence des puits dans les grottes de l'Inde, doivent être attribuées à la destination distincte de ces monuments. En Égypte, ils devaient servir d'asile aux morts; les Indous les avaient consacrés au culte des dieux et aux pieux exercices de ceux qui se dévouaient au service des temples. On ne peut guère contester aux Égyptiens l'avantage d'une prodigieuse antériorité à l'égard des Indiens dans la civilisation; il ne faudrait même pas remonter à des époques très reculées pour découvrir celle où une partie de leurs connaissances et de leurs arts a été portée dans l'Inde. Cette utile importation a dû s'effectuer par la médiation des Abyssins, dont les anciennes relations avec l'intérieur du Deccan, sont aujourd'hui bien connues; parmi les Abyssins voyageurs, on a dû trouver des artistes, ou au moins des espèces d'architectes beaucoup plus habiles sans doute que ceux de l'Inde; en outre, ces Abyssins paraissent avoir eu quelque idée vague des Grecs; car on reconnaît dans les grottes d'Élora, des lignes, des ornements, des statues même qui offrent des traces du style grec. Qui s'attendrait, par exemple à voir des feuilles d'acanthe mal figurées et renversées autour d'un pilier indou, de manière que cette base donne l'idée d'un chapiteau corinthien? Cette circonstance ne décèle-t-elle pas d'ignorants et serviles copistes de l'intérieur des mosquées d'Égypte et des églises d'Abyssinie, lesquelles offrent pour la plupart, l'emploi le plus absurde des vestiges de l'architecture grecque avec les ornements de l'architecture musulmane? Selon toute apparence, les Abyssins ont porté dans l'Inde l'idée des monuments à la fois gigantesques et barbares qu'ils avaient vus dans leur patrie et dans la Haute-Égypte; ces conceptions, pour ainsi dire supérieures aux forces de l'homme, furent accueillies avec enthousiasme par des princes jaloux de signaler leur piété envers les dieux, et de transmettre à la postérité la plus reculée le souvenir de leur puissance par des monuments capables d'en donner une idée exagérée. Les anciens brahmanes n'avaient pas moins d'aversion que les anciens derviches pour les distractions mondaines et pour la corruption des cités; ils recherchaient la simplicité, la pureté des asiles les plus solitaires, scrupules dont les uns et les autres se sont affranchis depuis long-temps. On regardait alors comme un acte méritoire d'adoucir les austérités et de favoriser les dévotes intentions des brahmanes; les souverains imaginèrent donc qu'il était de leur devoir, et surtout se firent un honneur de leur procurer des retraites empreintes de la grandeur et de la magnificence des fondateurs, et sanctifiées par les images les plus révérées du culte indou. »

(1) Voir sur Ganésa le *Magasin Universel*, T. V, p. 304.

LA MÉSANGE A MOUSTACHE.

Parmi les légers habitants des forêts, il n'en est pas dont les mœurs soient plus singulières, plus intéressantes que celles des mésanges (*parus*). La nature a donné à ces charmants petits oiseaux, outre la beauté du plumage et la grâce des mouvements, une intelligence qui ne le cède pas à celle des grands animaux. La plupart vivent et voyagent en famille, et se prodiguent mutuellement les preuves d'une tendre affection; j'en citerai une preuve. Un jour, j'achetai à des enfants deux mésanges bleues (*parus cœruleus*, L.), qu'ils venaient de prendre au piége, afin de voir jusqu'où l'intelligence de ces petits oiseaux pouvait aller. J'en attachai une par la patte, avec un morceau de gros fil, et je la fixai à la branche d'un arbre de la forêt. Ses camarades, qui s'étaient peu éloignées, ne tardèrent pas à entendre ses cris et à venir à son secours. Elles l'entourèrent avec inquiétude, et s'aperçurent bien vite du lien qui la tenait captive. Aussitôt, avec leur bec, petit mais très fort, elles se mirent à l'œuvre, non pour couper le fil comme je l'aurais cru, mais pour le dénouer. C'était un plaisir de les voir travailler tour-à-tour, faire assaut de bonne volonté et d'adresse, et les maladroites céder leur place à celles qui avaient plus d'intelligence. Enfin, à force de persévérance et d'efforts, le fil fut dénoué, et un cri général de triomphe et de joie m'annonça la délivrance de la prisonnière, qui prit aussitôt son vol et fut suivie de toutes les autres.

Déjà d'arbre en arbre elle s'était éloignée du lieu de la scène, lorsque je jugeai à propos de les faire revenir. Je n'eus besoin pour cela que de faire crier celle que je tenais, et je les vis aussitôt accourir. Je remarquai avec intérêt que celle même qui n'était

libre que depuis un instant, fut la première à venir au secours.

J'attachai la seconde mésange comme j'avais fait la première, mais j'eus la précaution de faire au fil cinq ou six nœuds les uns sur les autres. Néanmoins, ses petites camarades se mirent à l'œuvre avec la même ardeur, et bec et pattes y allaient. Plusieurs fois je m'approchai bruyamment de l'arbre pour interrompre leur travail et les effrayer; mais je ne parvins pas à les chasser tout-à-fait. Elles allaient se cacher dans le feuillage ou derrière les branches des arbres voisins, et de là elles m'observaient en attendant mon départ, avec une impatience que trahissaient leurs cris. Enfin, après les avoir inquiétées pendant quelque temps, je me retirai, et rien n'est curieux comme l'adresse qu'elles mirent à défaire les nœuds les uns après les autres. Quand elles eurent rendu à la liberté la petite captive, toutes prirent un vol assez élevé, et je ne les revis plus.

Les chasseurs connaissent très bien l'affection que les mésanges ont les unes pour les autres, et ils mettent ce sentiment à profit pour s'emparer de la bande entière quand ils sont parvenus à en prendre une. Pour cela, ils lui mettent à la patte une ficelle engluée, et ils sont sûrs que toutes viendront s'y prendre les unes après les autres.

Les mésanges se reconnaissent à leur bec menu, court, conique, nu ou garni de quelques petits poils à la base, et à leurs narines cachées par les plumes. Elles forment une petite famille assez tranchée dans l'ordre des passereaux. Leur plumage est généralement peint d'agréables couleurs où dominent le bleu, le noir et le jaune. Elles vivent d'insectes, de chenilles, de semences et de petits fruits, et pour chercher leur pâture, elles voltigent de branche en branche avec beaucoup de vivacité, grimpant, sautant et se suspendant par les pattes dans une position tout-à-fait renversée.



La Mésange à moustache.

Quoique d'une très petite taille, les mésanges ont beaucoup de courage et sont même un peu querelleuses. Aperçoivent-elles une chouette ou un autre oiseau de proie nocturne, aussitôt elles donnent aux autres petits oiseaux le signal de l'attaque; elles entourent l'oiseau nocturne en faisant entendre des cris perçants et non interrompus; elles le harcèlent de toutes parts, se précipitent sur lui, et osent même l'attaquer à coups de bec; toujours elles parviennent à le mettre en fuite, et elles le forcent à gagner au plus vite sa retraite ténébreuse.

Lorsqu'elles couvent, elles défendent leur nid avec encore plus de courage, et savent en chasser les coucous, les pies-grièches, et même les petits oiseaux de proie, tels que la cresserelle. J'ai vu plusieurs fois une mésange charbonnière, grosse comme le pouce, donner la chasse à une buse et la poursuivre avec un acharnement extraordinaire, sans que celle-ci, sans doute effrayée par la pétulance et les cris de son faible adversaire, ait jamais essayé de se retourner pour se défendre.

Quoique les mésanges ne soient pas carnassières, elles le deviennent quelquefois par occasion. Si on les renferme dans une volière avec des linottes, des chardonnerets et autres petites espèces, rarement elles manquent de les attaquer, de les tuer et de leur manger la cervelle après leur avoir percé le crâne; on dit même qu'elles en agissent ainsi en liberté, mais je ne le pense pas. Quoique très petit, leur bec est

très fort, et, par son moyen, elles viennent parfaitement à bout de percer la coquille de la noix la plus dure pour en manger l'amande qu'elles aiment beaucoup.

Pendant la belle saison, les mésanges habitent les bois et les bocages solitaires; mais, dès les premiers froids, elles se rapprochent des habitations, et parcourent les jardins pour chercher leur nourriture. Elles nichent dans les trous de muraille, dans les troncs d'arbres, et font un grand nombre d'œufs, de huit à quatorze ou quinze, dit-on. Quelques-unes font leur nid avec beaucoup d'art, et parmi ces dernières, on remarque surtout la mésange à moustache (*parus biarmicus*, Lin.).

Cet oiseau charmant est d'un roux vif, à tête d'un bleu cendré et à poitrine blanche. Le mâle a sur chaque joue une moustache longue, pointue, d'un beau noir et d'un effet agréable, mais singulier. Ses rémiges sont blanches au milieu, terminées de noir, et sa queue est étagée. La femelle manque de moustache et de bleu à la tête.

Cette espèce, commune dans le nord, est assez rare en France, si ce n'est dans quelques localités de nos départements septentrionaux. Elle habite les joncs, les roseaux, les buissons près des eaux, ou sur les ilots, et construit très artistement son nid. Elle lui donne la forme d'une bouteille à large goulot, ou plutôt d'une bourse, et elle le suspend à des roseaux ou des joncs flexibles, qu'elle rapproche et qu'elle lie ensemble au moyen de brins d'herbe sèche, longs et déliés. L'extérieur du nid est tissé avec de semblables brins entrecroisés très adroitement. L'intérieur est matelassé avec du coton de saule et de peuplier, et enfin, elle dépose sur un lit de plumes six à huit œufs rougeâtres tachés de brun. Elle prend beaucoup de soin de sa petite famille, et vit avec elle jusqu'au printemps suivant, moment où chaque couple se sépare pour aller établir un nouveau ménage. Plus sauvage ou du moins plus solitaire que les autres mésanges, rarement elle s'approche des habitations, si ce n'est pendant les froids rigoureux. Moins vive et moins courageuse, elle est aussi moins méchante, et je ne crois pas qu'elle ait jamais attaqué d'autres petits oiseaux.

Le naturaliste Cuvier a divisé les mésanges en trois petits groupes, qui sont : 1° Les *mésanges* proprement dites, à bec menu, court, conique ; 2° les *moustaches*, à bec dont la mandibule supérieure se recourbe un peu sur l'autre à l'extrémité, et 3° les *rémiz*, dont le bec est grêle, plus pointu qu'aux vraies mésanges.

Le nomenclateur Temminck, qui, ainsi que tous les autres nomenclateurs, prend souvent la méthode arbitraire pour la marche de la nature, a aussi établi trois sections dans le genre *parus*, mais sur des caractères purement artificiels, quoique assez constants. La première comprend les *sylvains*, dont la première rémige est de moyenne longueur. Ce sont les vraies mésanges, qui vivent dans les bois et dans les buissons, et nichent dans les trous naturels des grands arbres. La deuxième, les *riverains*, qui ont la première rémige nulle ou presque nulle ; et c'est à cette section qu'appartient la moustache. La troisième enfin, dont le bec est un peu droit et pointu, est le *rémiz*.

Nous terminerons cet article en regrettant que la science, surtout en ornithologie, soit étouffée de plus en plus sous une synonymie effrayante, et cela est le malheureux résultat de l'amour propre des collectionneurs qui, pour se donner de l'importance, ne pouvant enrichir l'histoire naturelle par des faits, croient l'enrichir par des mots. M. Temminck est moins qu'un autre à l'abri de ce reproche, et cependant M. Temminck était placé pour devenir naturaliste, et le disputer, peut-être, à nos savants professeurs du muséum d'Histoire naturelle. Boitard.

Au moment même où j'écris, des banquiers, qui prêtent à 75 p. 0/0 à tous les gouvernements, parlent patriotisme et désintéressement, et, pour relever par une subite considération la quotidienne usure de leur caisse, ne se marient pas sans faire dans les Gazettes part entière aux pauvres. Les demoiselles de nos théâtres inventent des romans décents; les vieilles amoureuses de nos coulisses dissertent in-8° sur les rigoureuses privations de la chasteté; les agents de change commandent de l'éloquence première qualité contre tout dépositaire infidèle ; des athées qui persiflent le Christ, en soirée, font imprimer à gros frais des livres compacts sur la morale chrétienne ; des fabricants d'esprit public, émérites de l'empire, prescrivent tout haut le dévouement à la patrie, que naguère ils ont vendue tout bas ; d'anciennes supériorités républicaines ou impériales exploitant l'histoire, débitent, jusqu'à la troisième édition, l'éloge des vertus qu'ils connaissent à fond, mais que, faute de temps, il n'ont jamais pu pratiquer dans le tourbillon des affaires ; Amphibus, consumant en des jeux de hasard chaque nuit de sa vie, réclame en présence du monde entier la fermeture des repaires dont il est commensal obligé. Tel autre, élu méticuleux, verse le mépris sur qui vend sa conscience politique, et le lendemain est dénoncé officiellement nouveau directeur-général. Nous marchons tous déployant dans le monde une enseigne, sans cesse contradictoire avec notre âge, nos antécédents, notre manière d'être ; bref, nos actions et nos doctrines n'osent jamais se regarder en face. Il est vrai qu'il perce dans notre allure un manque d'habitude si complet, une maladresse si comique, que si jamais le ridicule devait reverdir par une nouvelle restauration, l'heure en sonnerait aujourd'hui. Mais nous sommes tellement identifiés avec le grotesque de notre existence factice, que le naturel et le vrai nous blessent seuls ; puis nous possédons au plus haut degré le flegme de l'intérêt; nous sentons que si l'un de nous riait, l'envie en prendrait peut-être aux autres ; et qui sait si cela ne compromettrait pas sans retour commerce et marchandises?

Il y a encore une autre raison pour que le ridicule ne fleurisse pas parmi nous, c'est qu'il est plus avantageux maintenant de calomnier les hommes que de faire rire à leurs dépens.

Je reconnais deux sortes de ridicule : l'un tient à l'ignorance totale des manières du monde, ou à un défaut complet de grâces; une longue habitude de la société peut quelquefois vous en délivrer. L'autre sorte de ridicule est inhérente à la conformation particulière de l'esprit ; c'est un vice d'organisation qui dénature la pensée, comme des yeux louches la physionomie.

(*L'Observateur au* xixe *siècle*, par St-Prosper.)

PARALLÈLE ENTRE DESAIX ET KLÉBER.

« De tous les généraux que j'ai eus sous moi, écrit Napoléon, Desaix et Kléber ont été ceux qui avaient le plus de talent. Kléber n'aimait la gloire qu'autant qu'elle lui procurait des richesses, et méprisait toute autre chose. Desaix ne rêvait que la guerre et la gloire. Les richesses et les plaisirs n'étaient rien pour lui ; il ne leur accordait pas même une seule pensée. C'était un petit homme, d'un air sombre, à peu près d'un pouce moins grand que moi, toujours vêtu avec négligence, quelquefois même déchiré, méprisant les jouissances et même les commodités de la vie. Plusieurs fois, lorsqu'il était en Égypte, je lui fis présent d'un équipage de campagne complet, mais il le perdait aussitôt. Enveloppé dans son manteau, Desaix se jetait sur un canon, et dormait aussi à son aise que s'il eût été couché sur l'édredon. La mollesse n'avait pour lui aucun charme. Droit et honnête dans tous ses procédés, les Arabes l'avaient surnommé le *Sultan juste*.

« Kléber était le talent de la nature : le talent de Desaix était celui de l'éducation et du travail.

« Le génie de Kléber ne jaillissait que par moments, quand il était réveillé par l'importance de l'occasion, et il se rendormait au sein de la mollesse et des plaisirs. Le talent de Desaix était de tous les instants ; il ne vivait, ne respirait que l'ambition noble et la véritable gloire : c'était un caractère tout-à-fait antique. » Napoléon disait que sa mort était la plus grande perte qu'il ait pu faire; leur conformité d'éducation et de principes eût fait qu'ils se seraient toujours entendus. Desaix se serait contenté du second rang, et fût toujours demeuré dévoué et fidèle. S'il n'eût pas été tué à Marengo, le premier consul lui eût donné l'armée d'Allemagne, au lieu de la continuer à Moreau. Du reste, une circonstance bien extraordinaire dans la destinée de ces deux lieutenants de Napoléon, c'est que le même jour et à la même heure où Kléber périssait assassiné au Caire, Desaix tombait, à Marengo, d'un coup de canon. »

DES RELIGIONS AU JAPON.

Le Sintoïsme.—Le Bouddhisme.—Pélerinage de Nara.

Malgré l'immense laps de temps qui s'est écoulé depuis que, sortis de la Chine, des colons sont venus s'établir dans les îles du Japon, les Japonais ont conservé des traits nombreux de ce type chinois si invariable et si distinctif. Pour ne nous occuper que du point de vue religieux, nous voyons presque les trois mêmes religions se partager la foi des insulaires et des habitants du continent. La doctrine de Confucius, Kong-Tseu, recrute ses adeptes parmi la classe la plus éclairée de ces deux pays ; le sintoïsme semble n'être qu'une altération de la religion du Tao ; enfin le bouddhisme, importé de l'Inde, compte au Japon, comme à la Chine, d'innombrables fidèles. La secte Jou-Kiao, ou du grand philosophe chinois, est plutôt une école de morale qu'une religion (1). Quant aux deux autres, elles nous occuperont seules dans cet article.

Le sintoïsme, ou culte des sins ou Kamis, c'est-à-dire des esprits, est la religion de l'état, c'est celle que professent l'empereur ou Koubo et les autorités civiles et militaires ; elle a pour ministre suprême le grand daïrt, qui exerce dans tout le Japon la puissance spirituelle ; il est entouré, de la part de tous les croyants, du respect le plus profond, et reçoit de tous des hommages analogues à ceux que les Thibetains rendent au grand Lama. Le nombre des kamis ou esprits qu'adorent les sintoïstes, est incalculable, attendu que le daïrt peut chaque jour en grossir le nombre, en décorant de ce titre les hommes qui, durant leur vie, se sont fait remarquer par une piété exemplaire. Les kamis habitent les astres, l'air, les mers, les montagnes ; chacun d'eux a son paradis particulier, où il reçoit ceux qui n'ont cessé de lui offrir des hommages et d'invoquer son assistance, car chaque sintoïste a son kami particulier, son génie tutélaire qui veille sur lui, et porte aux pieds de l'éternel ses prières et ses offrandes. On ne peut se figurer la quantité prodigieuse de temples et de chapelles que la dévotion japonaise a élevés à ces divinités bienfaisantes ; rien de plus magnifique que ces mias ou pagodes ; il en est de soutenues par cent colonnes de bois de cèdre de cent pieds d'élévation. On voit dans toutes une quantité de statues colossales de différentes tailles ; leur nombre s'élève même dans une, à trois mille trois cent trente-trois. C'est toujours sur le penchant des collines, au milieu des bocages, à l'extrémité d'avenues de cyprès, que sont bâtis les monuments de la piété des adorateurs des kamis. Depuis que le bouddhisme a pénétré au Japon, le sintoïsme lui a emprunté un grand nombre de dogmes, la plupart aussi ridicules que les pratiques qu'ils ordonnent sont puériles. La religion des esprits promettait à l'homme une vie douce, accompagnée de jouissances ; elle n'exigeait de ses fidèles qu'un culte facile sans rites fixes, ni cérémonies, où chacun se conformait plutôt aux inspirations de sa piété, qu'à une règle fixe et inexorable. Menaçante et presque sanguinaire, imposant les plus cruelles privations dans l'espoir d'incertaines récompenses, la religion de Bouddha ou de Fo, fit néanmoins au Japon de nombreux prosélytes. Là, comme en Chine, les bonzes trouvèrent des dupes faciles ; celles-ci portant dans leur foi aveugle l'ardeur qui distingue les Japonais des sujets du fils du ciel, souillèrent de leurs fureurs fanatiques les pompes de leur culte. C'est ainsi que l'on voit nombre de dévots bouddhistes, à certains jours de l'année, courir de place en place pour ramasser des aumônes, adresser aux passants des discours et des exhortations, puis s'armant de faulx, à l'effet, disent-ils, de faucher les chardons et les épines qui croissent dans l'autre monde, montent sur une barque neuve pour de là se précipiter dans les flots. Afin de rendre leur mort plus certaine, ils s'attachent, soit aux membres, soit à quelque autre partie du corps, des pierres énormes; ils sont ainsi entraînés plus vite au fond des eaux où ils s'imaginent rencontrer leur dieu Kanoun. Pendant ces horribles sacrifices, les familles des martyrs, assises sur le rivage, encouragent

(1) Voir, T. V, p. 157 de ce recueil, l'article Confucius.

ceux que la crainte de la mort pourrait retenir sur la barque; elles poussent des cris de joie, et se prosternent pour recevoir les bénédictions de ceux qu'elles croient assurés de la félicité future.

Les bouddhistes, qui ne se donnent pas la mort, ne s'en imposent que des pénitences plus rigoureuses. Nous n'entrerons dans aucun détail à cet égard ; qu'il suffise à nos lecteurs de savoir que jamais l'esprit de l'homme n'a été si ingénieux à créer des supplices et des douleurs.

Disons cependant quelques mots du fameux pélerinage de Nara, ville située à environ huit lieues de Méaco. La route qu'il faut parcourir aux pèlerins est d'environ soixante-quinze lieues ; mais ils prennent des chemins si rudes, au milieu des bois et des déserts, qu'à peine font-ils une lieue par jour. Ils marchent nu-pieds, portant leurs provisions. Mais leur fardeau n'est pas considérable, car on ne mange, pendant ce voyage, que deux fois par jour, autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, et l'on boit seulement trois verres d'eau. Malheur à celui qui n'a pas la force de supporter d'aussi rudes épreuves, il est abandonné sans pitié, et meurt sans consolation et sans amis. A huit lieues de Nara, on commence à monter ; on rencontre bientôt des bonzes nommés goguis, à la merci desquels les dévots sont alors livrés. Ces goguis ont un aspect repoussant, leur air est aussi farouche que leur voix ; ils mènent une vie des plus austères ; les crédules Japonais redoutent en eux des êtres presque surnaturels, en commerce habituel avec les démons, et l'agilité avec laquelle ces ermites bouddhistes franchissent les précipices, la témérité qu'ils affichent devant le danger, ne contribuent pas peu à entretenir cette réputation de puissance surhumaine que les pèlerins leur accordent. L'autorité qu'ils prennent sur ces derniers est entièrement absolue. Après leur avoir prescrit le jeûne, le silence et les règles du pélerinage, ils les avertissent que la mort sera désormais la peine des moindres fautes. S'ils en commettent une seule, le coupable est aussitôt suspendu par les mains au premier arbre. Dans cette situation, bientôt les forces lui manquent ; il roule de précipice en précipice, et nul ne doit s'attendrir sur le sort de la victime, sous peine de partager son supplice. Ensuite les pèlerins doivent demeurer vingt-quatre heures les mains en croix, la bouche collée sur les genoux, c'est dans cette posture que chaque pèlerin fait sa confession, le moindre mouvement est puni de rudes coups de bâtons. Enfin l'on arrive au sommet d'une montagne qui est le terme du pélerinage. Là, les goguis ont dressé une longue barre de fer, soutenant une balance ; chacun des dévots entre tour-à-tour dans un des plateaux : un contre-poids est placé dans l'autre. Dans cette horrible situation, le pénitent doit confesser à haute voix ses fautes. Malheur à celui qui par son hésitation semble vouloir dissimuler quelques-uns de ses péchés, l'impitoyable goguis secoue aussitôt la barre, et, en punition de son sacrilége, l'infortuné est précipité au fond de l'abîme. Après cette épouvantable épreuve, les pèlerins sont admis à la faveur, si chèrement achetée, de présenter leurs hommages aux pieds d'une statue d'une de leurs divinités, en or massif, et après plusieurs autres pratiques de dévotion, ils reviennent chez eux, célébrer par une fête leur délivrance miraculeuse.

Telles sont les horreurs dont le bouddhisme a ensanglanté et ensanglante encore le Japon. Vainement, pendant plus d'un siècle, le christianisme, apporté par les Portugais, a cherché à étendre dans ce pays sa salutaire influence ; d'horribles persécutions exercées contre les chrétiens, ont appris aux Européens que la foi japonaise était aussi cruelle envers ses serviteurs qu'intolérante et barbare envers ses adversaires.

A. Maury.



Dévots Japonais se précipitant dans la mer.

LA MYGALE DE LE BLOND.



Animal de grandeur naturelle.



LA MYGALE DE LE BLOND.

« Puisque les détails de mes chasses dans les campagnes brûlantes du Brésil vous intéressent, je continuerai à vous en entretenir. Mais ne vous attendez pas à recevoir toujours de moi des faits étudiés sur de grands animaux, tels que les fourmiliers et autres, dont je vous ai déjà parlé, car mes observations se portent sur tous, et souvent le plus petit insecte devient pour le naturaliste un objet du plus grand intérêt. Aujourd'hui, cependant, je vais vous parler d'un géant, mais géant seulement comparativement à sa classe, car son corps n'a pas plus de deux pouces et demi de longueur, et, avec ses pattes étendues, il ne couvre guère que neuf à dix pouces de terrain. Vous trouverez ces proportions gigantesques quand vous saurez qu'il s'agit d'une araignée, de celle que les naturalistes nomment mygale de Le Blond (*mygale Blondii*, WALCK.), et qui se trouve non-seulement au Brésil, mais encore à Cayenne, à Saint-Domingue, à la Martinique, et dans quelques autres îles de l'embouchure de l'Orénoque. A Saint-Domingue, on lui donne le nom d'*araignée-crabe;* au Brésil, celui d'*araa caranguexeira;* à la Guiane, celui d'*araignée des buissons.* Le dessin que je vous envoie (la gravure ci-dessus), en représente une dans ses proportions naturelles, mais il y en a d'un peu plus grandes.

J'étais sorti de l'habitation avec un nègre chasseur, et nous longions un bois dont la lisière servait de limite à une plantation de maïs. J'entendis tout-à-coup un bourdonnement qui me fit porter les yeux vers un buisson, et je vis un de ces jolis petits oiseaux nommé Bengali, se débattre dans un piége où il était venu se prendre étourdiment. Je m'approchai avec empressement pour m'en emparer, et ce ne fut pas sans surprise que je le vis embarrassé dans une toile d'araignée, de petite étendue, à la vérité, mais composée de fils assez gros, très forts, et entrelacés lâchement, quoique avec beaucoup d'art.

Au moment où j'allais m'emparer de l'oiseau, une araignée monstrueuse s'élança de dessous le buisson, et en deux ou trois bonds, s'approcha de la toile comme pour me disputer sa proie. J'avoue que je ressentis un mouvement d'horreur instinctif, en voyant ce hideux animal, entièrement couvert d'un poil brun et hérissé, s'approcher en ouvrant ses grosses mandibules armées chacune d'un crochet long, acéré, distillant par un canal percé près de sa pointe un venin douloureux, et même mortel pour les petits animaux. Cependant elle s'arrêta net quand elle vit le bâton dont je la menaçais, et je pus l'observer à mon aise. Elle était d'un brun-rougeâtre uniforme, avec deux tranches rougeâtres, allongées et pointues sur le quatrième article des pattes, formées par l'absence de poils; ses mâchoires étaient prolongées en pointe du côté interne; le digital des palpes, dans le mâle, est pourvu d'un conjoncteur ovale, cylindrique ou resserré dans son milieu, figurant un cure-oreille, comme j'ai pu m'en assurer par la suite. Voici les dimensions de cet animal : la longueur totale du corselet et de l'abdomen était de deux pouces six lignes, et de trois pouces y compris les mandibules, qui étaient articulées horizontalement et à mouvement vertical; la longueur du corselet était égale à sa longueur, et avait un pouce trois lignes; ses palpes avaient deux pouces; ses pattes les plus longues avaient quatre pouces quatre lignes et demie, et les plus courtes, trois pouces sept lignes. Ses yeux, au nombre de huit, étaient ramassés sur une gibbosité très arrondie, formant un carré long transverse; ceux des deux côtés étaient ovales et rougeâtres, les intermédiaires plus gros, arrondis et noirs.

J'allais tuer ce vilain animal, lorsque le nègre me retint le bras. Il intercéda pour la mygale, en faveur, me dit-il, de l'habitude qu'elle avait de chasser et de dévorer les Kakerlaks, insectes dévastateurs des pays chauds. Sa hardiesse à s'approcher de nous vous étonne, me dit-il, mais elle la doit à ce que, dans ce pays, elle est respectée par tous les habitants, à cause de la guerre continuelle qu'elle fait aux insectes nuisibles, et même aux crapauds et autres reptiles qu'elle attaque et détruit dans leur première jeunesse. Elle entre librement dans nos habitations, et quelquefois elle poursuit les kakerlaks jusque dans nos lits, pendant notre sommeil. Jamais elle ne pique l'homme, à moins qu'elle n'en soit attaquée la première et qu'elle ne trouve pas un moyen de fuir. Alors elle contracte les palpes, fait semblant d'être morte, et ne mord que lorsqu'on la prend. Mais cette morsure est peu dangereuse, et il est rare que ses suites les plus funestes aillent jusqu'à une fièvre de quelques heures et un peu d'enflure.

La mygale, continua-t-il, est commune dans les plantations de maïs, dans l'*os barreiros*, dans les bambous et dans les bois. Tantôt elle habite un trou qu'elle sait se creuser dans la terre, et qu'elle tapisse d'une soie jaunâtre; d'autres fois elle se contente de se retirer le jour dans les fentes de rochers, ou dans des troncs d'arbres morts, renversés par le temps ou les orages. Là, elle se tient en embuscade tant que le soleil est sur l'horizon, et elle s'élance sur les insectes et autres petits animaux dont elle se nourrit. Si sa victime est assez forte pour faire quelque résistance, elle la mord et fait glisser dans ses veines un poison qui la tue en quelques instants; ou bien, elle l'enlace, la garrotte avec des fils de soie, jusqu'à ce qu'elle l'ait emmaillottée au point de lui ôter la possibilité de faire le moindre mouvement, et elle la dévore à son aise.

Quand la nuit est venue, elle sort de sa retraite pour se mettre en chasse jusqu'au jour. Elle commence par visiter les toiles qu'elle a tendues aux environs, puis elle bat la campagne, et s'éloigne souvent à une grande distance de son domicile, où elle rentre à la pointe du jour. Elle grimpe sur les arbres avec beaucoup d'agilité, cherche les nids d'oiseaux-mouches et de colibris, surprend la mère dans son nid, la dévore ainsi que ses petits, ou suce les œufs s'ils ne sont pas éclos.

Malgré sa férocité, elle a beaucoup de tendresse pour sa jeune famille. Elle pond un assez grand nombre d'œufs qu'elle enveloppe dans un cocon de soie de la grosseur d'un œuf de pigeon. Elle ne porte pas avec elle ce précieux dépôt, comme font quelques autres araignées; mais elle le cache en lieu sûr, veille sur lui avec une vigilance qui n'est jamais en défaut, et le défend avec fureur si un ennemi l'attaque. Quand les petits sont éclos, elle en prend soin pendant quelques jours, et ne les abandonne que

lorsqu'ils sont assez forts pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

Il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi bonne épouse que tendre mère. Quand elle a satisfait aux vœux de la nature, elle cherche par toute sorte de ruses à surprendre son mâle, et si celui-ci ne prend promptement la fuite, elle l'enlace avec des fils de soie; puis, quand elle l'a mis hors d'état de se défendre, elle le mange sans y faire de façon. »

(*Extrait de ma correspondance.*) BOITARD.

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

On éprouve un indéfinissable sentiment de tristesse et de douleur au souvenir des dernières années de Napoléon, du grand capitaine jeté dans cette île maudite, où comme il le répétait souvent lui-même, on ne voit ni soleil ni lune pendant la plus grande partie de l'année : « Tout est gradation dans le monde, disait l'empereur; l'île d'Elbe, trouvée si mauvaise il y a un an, est un lieu de délices comparé à Sainte-Hélène. Quant à Sainte-Hélène, elle peut défier tous les regrets à venir. »

Le bill qui a traîné Napoléon sur le roc de Sainte-Hélène, est un acte de proscription semblable à ceux de Sylla, et pire encore. Les Romains poursuivirent Annibal jusqu'au fond de la Bithinie. Flaminius obtint du roi Prusias la mort de ce grand homme, s'écriait Napoléon, et pourtant à Rome Flaminius fut accusé d'avoir ainsi agi pour satisfaire sa haine personnelle. En vain, allégua-t-il qu'Annibal, encore dans la vigueur de l'âge, pouvait être dangereux, que sa mort était nécessaire; mille voix répondirent que ce qui était ingénéreux et injuste ne peut jamais être avantageux à une grande nation; que de tels prétextes justifiaient les assassinats, les empoisonnements, et toute espèce de crimes. Les générations qui suivirent reprochèrent cette lâcheté à leurs ancêtres; elles auraient payé bien cher pour effacer une telle tache de leur histoire. Mais les Romains ne violèrent jamais l'hospitalité; Sylla trouva un asile dans la maison de Marius; Flaminius, avant de proscrire Annibal, ne le reçut pas à bord de son vaisseau, et ne déclara point qu'il avait des ordres de le bien recevoir.

Si jamais, dans les révolutions des siècles, continuait l'empereur, un roi d'Angleterre vient à comparaître devant le redoutable tribunal de sa nation, ses défenseurs insisteront sur l'auguste caractère de roi, le respect dû au trône, à une tête couronnée, à l'oint du seigneur! Mais ses adversaires ne seront-ils pas en droit de répondre : Un de ses ancêtres proscrivit son hôte au temps de paix; n'osant pas le mettre à mort en présence d'un peuple qui avait ses lois positives et ses formes régulières et publiques; il fit exposer sa victime sur le point le plus insalubre d'un roc situé au milieu de l'Océan, dans un autre hémisphère. Cet hôte y périt, tourmenté par le climat, [par les besoins et les injures de toute espèce. Eh bien! cet hôte était aussi un grand souverain, élevé sur le pavois par trente-six millions d'habitants; il fut maître de presque toutes les capitales de l'Europe; il vit à sa cour les plus grands rois, il fut généreux envers tous; il fut pendant vingt ans l'arbitre des nations; sa famille était alliée à toutes les familles souveraines, même à celle de l'Angleterre. Il fut deux fois l'oint du seigneur, il fut deux fois consacré par la religion!

Le gouvernement anglais considérant l'empereur, même arbitrairement, comme prisonnier de guerre, aurait pu adopter vis-à-vis de lui, les principes des sauvages qui donnent la mort à leurs prisonniers. Ce droit, disent les auteurs du *Mémorial*, eût été plus humain, plus conforme à la justice, que celui de le porter sur cet affreux rocher; la mort qui lui eût été donnée à bord du *Bellérophon*, en rade à Plymouth, eût été un bienfait en comparaison. Nous avons parcouru les contrées les plus infortunées de l'Europe, aucune ne saurait être comparée à cet aride rocher; privé de tout ce qui peut rendre la vie supportable, il est propre à renouveler à chaque instant les angoisses de la mort. « A quel infâme traitement ils nous ont réservés, s'écriait Napoléon, après avoir récapitulé toutes les indignités qu'on lui faisait souffrir. A l'injustice, à la violence, ils joignent l'outrage, les supplices prolongés! Si je leur étais si nuisible, que ne se défaisaient-ils de moi? Quelques balles dans la tête ou dans le cœur eussent suffi; il y eût eu du moins quelque énergie dans ce crime! Si ce n'était vous autres, et vos femmes surtout, je ne voudrais recevoir ici que la ration d'un simple soldat. Comment les souverains de l'Europe peuvent-ils laisser polluer en moi ce caractère sacré de la souveraineté? Ne voient-ils pas qu'ils se tuent de leurs propres mains à Sainte-Hélène? Je suis entré vainqueur dans leurs capitales; si j'y eusse apporté les mêmes sentiments, que seraient-ils devenus? Ils m'ont tous appelé leur frère, et je l'étais devenu par le choix des peuples, la sanction de la victoire, le caractère de la religion, les alliances de la politique et du sang. Croient-ils donc le bon sens des peuples insensible à leur morale, et qu'en attendent-ils? Toutefois, faites vos plaintes, messieurs; que l'Europe les connaisse et s'en indigne; les miennes sont au-dessous de ma dignité et de mon caractère : *j'ordonne ou je me tais.* Sans doute, il est bien des individus dans une condition physique pire encore que la mienne; mais cela ne nous ôte pas le droit de juger la nôtre, ni les traitements infâmes qu'on nous fait subir. Les mauvais procédés du gouvernement anglais ne se sont point bornés à nous envoyer ici; ils se sont étendus jusqu'au choix des individus auxquels on a remis nos personnes et nos besoins. Pour moi, je souffrirais moins si j'étais sûr qu'un jour quelqu'un le divulguera à l'univers, de manière à entacher d'infâmie ceux qui en sont coupables. »

Quelquefois l'empereur s'efforçait d'adoucir par des réflexions moins amères les souffrances et les douleurs de sa position : « Notre situation sur ce rocher, disait-il, peut avoir des attraits, l'exil a des avantages. Nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle, le monde nous contemple, des millions d'hommes nous pleurent, la patrie soupire, la gloire est en deuil; nous luttons ici contre l'oppression des dieux, et les vœux des nations sont pour nous. Si je ne considérais que moi, peut-être aurais-je à me réjouir; les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire! L'adversité manquait à ma carrière. Si je fusse mort sur le trône, au milieu des nuages de toute ma puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens;

aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra me juger à nu. » Napoléon examinait ensuite les différentes chances qui pouvaient amener sa sortie de Sainte-Hélène : « Si l'on est sage en Europe, répétait-il au général Bertrand, si l'ordre s'établit partout, alors nous ne vaudrons plus ni l'argent ni les soins que nous coûtons ici ; on se débarrassera de nous. Mais cela peut se prolonger encore quelques années, trois, quatre ou cinq ans. Autrement, et à part les événements fortuits qu'il n'est pas donné à l'intelligence humaine de prévoir, je ne vois guère que deux grandes chances bien incertaines pour sortir d'ici : le besoin que pourraient avoir de moi les rois contre les peuples débordés, ou celui que pourraient avoir les peuples soulevés aux prises avec les rois ; car, dans cette immense lutte du présent contre le passé, je suis l'arbitre et le médiateur naturel ; j'avais aspiré à en être le juge suprême ; toute mon administration au dedans, toute ma diplomatie au dehors roulaient vers ce grand but. L'issue eût été plus facile et plus prompte, mais le destin en a décidé autrement. »

Le séjour de Napoléon à Sainte-Hélène n'est en quelque sorte qu'une longue agonie ; en tracer l'historique, c'est donc faire l'histoire de ses derniers moments, c'est raconter sa mort. Le 26 mars 1821, la maladie de l'empereur prit un caractère grave ; le docteur Antomarchi n'osa plus s'en rapporter à ses lumières, mais le malade ne voulait pas de médecin anglais ; une consultation devenait indispensable. « Une consultation ! à quoi servirait-elle, s'écria le glorieux captif ; vous jouez tous à l'aveugle. Un autre médecin ne verrait pas plus que vous ce qui se passe dans mon corps ; s'il prétendait mieux y lire, ce serait un charlatan qui me ferait perdre le peu de confiance que je conserve encore pour les enfants d'Hippocrate. D'ailleurs, qui consulterais-je ? des Anglais qui recevraient les inspirations d'Hudson ? Je n'en veux pas, je vous l'ai déjà dit ; j'aime mieux que l'iniquité s'achève ; la flétrissure équivaut à toutes mes angoisses. » Cependant l'empereur consentit à recevoir le docteur Arnott, chirurgien du 20e régiment.

La maladie faisait des progrès rapides ; Napoléon se refusait à prendre tout remède : « Les soins me sont inutiles, disait-il ; ce qui arrive est écrit, notre heure est marquée, nul d'entre nous ne peut prendre sur le temps une part que lui refuse la nature. Et puis, comment me résigner à tous ces médicaments, cela est peut être au-dessus de mes forces ; c'est une chose inouïe que mon aversion pour les remèdes. Je courais les dangers avec indifférence, je voyais la mort sans émotion, et je ne peux, quelque effort que je fasse, approcher de mes lèvres un vase qui contienne la plus légère préparation. » S'adressant ensuite à la comtesse Bertrand : « Comment faites-vous pour prendre toutes ces pilules, toutes ces drogues que vous prescrit sans cesse le docteur ? — Je les prends sans y penser, répondit-elle, et je conseille à votre majesté d'en faire autant. » Il secoua la tête, adressa la même question au général Montholon, à ses valets de chambre qui avaient tous été plus ou moins malades ; il reçut de chacun d'eux la même réponse : « Je suis donc ici le seul rebelle à la médecine, s'écria-t-il ; je ne veux plus l'être ! »



Tombeau de Sainte-Hélène.

Pendant ce temps un officier d'ordonnance anglais, chargé de constater la présence de Napoléon, était obligé de faire chaque jour son rapport au gouverneur, et d'attester qu'il l'avait vu ; mais l'empereur gardait le lit depuis le 17 mars, l'officier n'avait pu remplir cette partie de sa mission. Hudson s'imagina qu'il était trahi. Il vint à Longwood avec sa suite, fit le tour de l'habitation, n'aperçut rien, s'emporta et menaça l'officier des peines les plus sévères s'il ne s'assurait de la présence du *général Bonaparte*. L'officier était fort embarrassé ; il s'adressa au général Montholon et à M. Marchand, qui, touchés de sa position, lui ménagèrent les moyens de sortir de peine, et de calmer les fureurs d'Hudson Lowe. Il fallait éviter que Napoléon aperçût l'agent du gouverneur, faire en sorte qu'il ne se doutât pas même de sa présence. La chose n'était pas facile, ils y réussirent cependant. La chambre à coucher de l'empereur se trouvait au niveau du sol, et les fenêtres étaient assez basses pour qu'on vît tout ce qui s'y passait ; tandis que le général Montholon et le docteur Antomarchi se tinrent à côté du malade, le valet de chambre entr'ouvrit légèrement le rideau, comme s'il

eût voulu regarder dans le jardin ; l'officier qui était posté en dehors de la fenêtre, vit et put faire son rapport. Mais le gouverneur ne fut pas satisfait ; il ne rêvait que fuite, évasion, et ne passait pas un jour sans chercher à surprendre le seuil de son prisonnier. Enfin, le 31 mars il déclara que si, dans la journée, ou au plus tard le lendemain, son agent n'avait pas la faculté de voir le *général Bonaparte*, il arriverait avec son état major et forcerait l'entrée, sans avoir égard pour les suites fâcheuses que son irruption pourrait avoir. Le général Montholon chercha à le détourner de ce dessein ; il lui représenta les égards qu'on devait à l'infortune, le trouble, le désordre où son apparition inattendue jetterait l'empereur ; Hudson ne voulut rien entendre ; il s'inquiétait fort peu que Napoléon vécût, qu'il mourût ; son devoir était de s'assurer de sa personne, il le remplirait. Les généraux Bertrand et Montholon cherchèrent un autre moyen de conjurer l'orage ; ils représentèrent à Napoléon que son état exigeait des soins, des ménagements, une pratique éclairée, en un mot qu'il devait appeler auprès de lui un second médecin. Le docteur anglais Arnott fut définitivement choisi ; le gouverneur le rendit responsable de la présence de l'empereur, et il fut obligé de faire chaque jour un rapport à l'officier d'ordonnance que celui-ci était obligé de transmettre à Hudson Lowe.

Le 5 mai, quelques heures avant la mort de Napoléon, se passa la plus déchirante des scènes dont fut accompagnée sa longue agonie. La comtesse Bertrand qui, malgré ses souffrances, n'avait pas voulu quitter un instant le lit de l'auguste malade, fit appeler d'abord sa fille Hortense, et ensuite ses trois fils, pour leur faire voir une dernière fois celui qui avait été leur bienfaiteur. Rien ne saurait exprimer l'émotion qui saisit ces enfants à ce spectacle de mort. Il y avait environ cinquante jours qu'ils n'avaient été admis auprès de Napoléon, et leurs yeux pleins de larmes cherchaient avec effroi sur son visage pâle et défiguré l'expression de bonté et de grandeur qu'ils avaient l'habitude d'y trouver ; d'un mouvement commun ils s'élancent vers le lit, saisissent les deux mains de l'empereur et les inondent de leurs larmes. Sans doute le souvenir de cette scène est restée dans leurs cœurs ; ils se rappelleront toujours qu'ils ont contemplé le corps de Napoléon au moment où son âme allait en sortir ; ce ne fut, parmi les assistants, qu'un même gémissement, une même angoisse, un même pressentiment de l'instant fatal que chaque minute approchait ; à six heures moins onze minutes, l'empereur cessa de vivre.

On trouva dans les papiers de Napoléon un codicille dont le premier article était ainsi conçu : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. Les exécuteurs testamentaires notifièrent cette pièce au gouverneur qui se récria sur cette prétention et déclara qu'elle était inadmissible. On chercha à désarmer sa haine, on essaya les représentations, les prières, tout fut inutile ; le corps de Napoléon devait rester à Sainte-Hélène, et il y resterait. Les exécuteurs testamentaires invoquaient l'humanité, le respect qu'on doit aux morts ; mais le droit s'évanouit devant la force ; on ne put que recourir aux ressources des faibles, protester et obéir. On le fit, on choisit un lieu dont l'empereur, qui pourtant ne l'avait vu qu'une fois, parlait toujours avec satisfaction, celui où jaillissait une eau bienfaisante qui avait souvent adouci les maux qu'il endurait. Hudson y consentit ; il avait l'ordre de retenir les dépouilles de Bonaparte, mais il lui était indifférent qu'elles fussent dans tel ou tel endroit de l'île ; montant aussitôt à cheval, il accourut à la tête de son état major pour s'assurer par lui-même que l'empereur avait bien rendu le dernier soupir. Napoléon fut exposé dans sa petite chambre à coucher qu'on avait convertie en chambre ardente.

Les funérailles eurent lieu le 8 mai. Le gouverneur arriva, le contre-amiral suivit, et bientôt toutes les autorités civiles et militaires se trouvèrent réunies à Longwood. La journée était magnifique, la population couvrait les avenues, la musique couronnait les hauteurs ; jamais spectacle aussi triste, aussi solennel n'avait été étalé dans ces lieux. A midi et demi, le cercueil, couvert d'un drap de velours violet et du manteau que Napoléon portait à Marengo, fut placé sur un char. Le cortége se mit en marche conformément au programme arrêté par Hudson Lowe. Arrivé au lieu de la sépulture, la foule se précipita sur les saules dont la présence de l'empereur avait déjà fait un objet de vénération ; chacun voulait avoir des branches ou des feuilles de ces arbres qui devaient ombrager la tombe du grand homme ; en un instant les saules furent dépouillés jusqu'à la hauteur où la main peut atteindre. Hudson était pâle de colère ; il s'en vengea en interdisant l'accès du tombeau qu'il fit entourer d'une barricade, et auprès duquel il plaça deux factionnaires.

La tombe de l'empereur Napoléon est à environ une lieue de Longwood ; elle est de forme quadrangulaire, plus large dans le haut que dans le bas ; sa profondeur est d'à peu près douze pieds ; le cercueil est placé sur deux fortes pièces de bois, et isolé dans tout son pourtour. Il est là, le puissant capitaine, en attendant qu'un pouvoir réparateur fasse conduire ses dépouilles en France, au sein de ce pays qui lui doit tant de lauriers, tant de triomphes et tant de gloire !

Chapelle, le joyeux ami de Bachaumont, et son spirituel compagnon de voyage, s'était adonné à la passion du vin, passion malheureuse qui lui fit faire plus d'une fois des extravagances inexcusables. Telle est la célèbre aventure d'Auteuil, si mal à propos révoquée en doute par Voltaire, mais qui est attestée par Racine dans les mémoires sur la vie de son père.

Le mauvais état de la santé de Molière lui rendait indispensable l'air de la campagne. C'était pour en jouir à son aise qu'il louait dans le village d'Auteuil une petite maison dont Chapelle disposait, ainsi que de la table de son ami qui ne pouvait plus en faire les honneurs. L'aventure qu'il s'agit de rapporter fut la suite d'un souper fait dans cette maison d'Auteuil. Les convives étaient Chapelle, Despréaux, trois hommes de plaisir, et le comédien Baron, fort jeune encore. Molière était allé se coucher, à cause d'une légère indisposition. Une partie du repas fut telle qu'elle devait être entre des gens d'esprit et de bonne humeur. Quand le vin leur eut une fois échauffé la tête,

ils tombèrent insensiblement sur la morale. Les misères de la vie fixèrent long-temps leurs réflexions, et quelqu'un ayant cité la maxime des anciens : *Que le premier bonheur est de ne point naître, et le second de mourir promptement*, ils la prirent tous pour un conseil salutaire, et sur le champ, ils résolurent d'aller se noyer. La rivière était proche, ils y courent. Baron, effrayé, crie au secours et va réveiller Molière. On vole après eux, on les retire de l'eau. Ce service excite leur colère ; ils poursuivent leurs bienfaiteurs l'épée à la main. Molière se présente, questionne ses amis, feint d'applaudir à leur projet. Il se plaint ensuite de leur manque d'amitié : « Que leur avait-il fait pour qu'ils voulussent se noyer sans lui ? » L'injustice était criante, Chapelle en convint, et tous ensemble l'invitèrent à se noyer avec eux : « Tout à l'heure, répliqua Molière ; une si belle action doit-elle s'ensevelir dans les ténèbres de la nuit ? Demain, au grand jour, nous irons, en présence de tout le monde, nous jeter dans l'eau, la tête la première. » L'héroïsme du nouveau projet enleva tous les suffrages, et comme on le pense bien, le lendemain ils ne songèrent plus aux misères de la vie, mais à se divertir sur nouveaux frais.

Naturellement gai, Chapelle ne se livrait au sérieux que lorsqu'il était ivre. Dans un souper qu'il fit tête à tête avec un maréchal de France, le vin leur rappela par degrés diverses idées philosophiques et morales, et réveilla chez eux des sentiments de christianisme. Ils réfléchirent profondément sur les malheurs attachés à la condition humaine ; ils convinrent que rien n'est plus dangereux que de vivre sans religion, mais ils trouvèrent qu'il était impossible de vivre un grand nombre d'années dans le monde, en bon et vrai chrétien. Ils finirent par envier le bonheur des martyrs. Quelques moments de souffrance leur ont valu le ciel : « Eh bien, dit Chapelle, allons en Turquie prêcher la foi. Nous serons conduits devant un bacha ; je lui répondrai comme il convient ; vous répondrez comme moi, M. le maréchal ; on m'empalera, vous serez empalé ; nous voilà saints. — Comment, s'écrie le maréchal en colère, est-ce à vous, petit compagnon, à me donner l'exemple ? C'est moi qui parlerai le premier au bacha, je serai martyrisé le premier, moi, maréchal de France, et duc et pair. — Quand il s'agit de la foi, réplique Chapelle en bégayant, je me moque du maréchal de France, et du duc et pair. » Le maréchal lui jette son assiette à la tête. Chapelle se précipite sur le maréchal ; ils renversent tables, siéges, buffets, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les séparer.

Voici l'exemple d'une tendresse de cœur assez singulière. Chapelle allait souvent dîner chez une dame de beaucoup d'esprit et de noble origine. Une fois qu'ils avaient tenu table assez long-temps, la femme de chambre survint, et fut bien étonnée de voir sa maîtresse en pleurs et Chapelle accablé de tristesse. A ses questions sur la cause de ce qu'elle voyait, Chapelle répondit en soupirant qu'ils pleuraient la mort du poète Pindare, victime infortunée de l'ignorance des médecins, qui l'avaient tué par des remèdes contraires à la maladie. Là dessus, ample éloge du poète, détails immenses de ses belles qualités et de ses talents poétiques. La bonne femme de chambre, pénétrée jusqu'au fond du cœur, joignit ses larmes à celles de sa maîtresse, et tous trois continuèrent à regretter avec larmes et sanglots, qu'un si grand homme eût péri si malheureusement. On sait que Pindare, le prince des poètes lyriques grecs, vivait près de cinq siècles avant Jésus-Christ !

Les écarts que le vin causait fréquemment à Chapelle, affligeaient ses véritables amis. Quelques jours après une aventure d'éclat, Despréaux rencontra Chapelle dans la rue ; lui voyant l'air un peu confus, il crut enfin le moment de sa conversion arrivé. La franchise la plus cordiale dicta sur le champ à Despréaux tout ce qui pouvait faire rentrer Chapelle en lui-même. Celui-ci, touché jusqu'aux larmes, s'écrie que c'en est fait et qu'il veut se corriger. Despréaux l'embrasse avec joie : « Je sens, continue Chapelle, combien tu as raison. Achève, mon cher ami, de me persuader, mais entrons ici, nous parlerons plus à notre aise. » Il l'entraîne dans un cabaret voisin. On apporte une bouteille ; ils boivent traits sur traits. Despréaux parle ; Chapelle applaudit. La bouteille se vide, elle est suivie de quelques autres. Enfin, Despréaux représentant à son ami le tort qu'il se faisait par sa honteuse passion pour le vin, et Chapelle le remerciant et protestant sans cesse de ne plus boire, mais tous deux buvant toujours, ils s'enivrèrent si bien, qu'il fallut les reporter chez eux. Après ce coup d'essai, Despréaux jura solennellement de ne plus travailler à la conversion de Chapelle, qui mourut sans que son amour pour le vin eût souffert aucune diminution.

MÉCANIQUE APPLIQUÉE. — MACHINE ROTATIVE.

Dans le jeu des machines à vapeur ordinaires, le mouvement du piston est alternatif et rectiligne, et il faut un mécanisme quelquefois assez compliqué pour convertir ce mouvement alternatif en mouvement circulaire et continu. C'est pourquoi les physiciens s'évertuent maintenant à trouver une machine qui donne tout d'abord ce mouvement circulaire continu indispensable dans les grands travaux de l'industrie. Une de ces machines, inventée en Amérique par Avery, vient d'être introduite en Écosse, et le succès a été si complet, qu'on s'est mis sur-le-champ à en construire de semblables. M. Herphun, cultivateur de East Lothian, en a appliqué une à sa machine à battre les grains ; et d'après un rapport de M. Ruthven, mécanicien-ingénieur, une seule de ces machines sert à faire mouvoir tous les instruments de fabrication de ses ateliers de construction ; elle marche souvent dix-huit heures sur vingt-quatre sans s'arrêter, et ne dépense que 12 à 15 shellings (de 30 à 36 fr.) de charbon *par semaine*. Beaucoup de nos machines en brûlent autant par jour pour un service semblable.

Un médecin allemand, le docteur Bampold, s'est amusé, dans un ouvrage qu'il vient de publier sur le choléra, en Bavière, à résumer toutes les théories qui ont été établies en Allemagne et ailleurs sur le caractère de cette maladie, et tous les modes de traite-

ments qui ont été proposés. Il résulte de cette récapitulation qu'il a été mis en avant au moins soixante opinions différentes sur le caractère du choléra. Les Allemands se sont distingués par les noms savants que quelques-uns de leurs médecins ont donnés à la maladie. C'est ainsi que le docteur Berthold l'a qualifiée de *plasticitas sui generis*, et le docteur Hermann de *paralysation de l'activité nerveuse*. Au reste, tandis que les uns ont cherché la cause et le siége de la maladie dans les nerfs, d'autres ont cru les trouver dans le cerveau, dans l'épine dorsale, dans le sang, dans l'estomac, dans le canal intestinal, dans le cœur, dans les poumons, dans la peau, etc.

Les uns ont regardé le choléra comme une paralysie, d'autres comme une asphyxie, un empoisonnement, une carbonisation, un engorgement, une dissolution, etc. Le docteur Hannemahn a accusé le choléra d'être un être vivant de nature meurtrière qui s'attache à la peau, aux cheveux et ailleurs, et qu'il faut tuer par des doses alléopathiques de camphre.

Les modes de traitement qui ont été proposés sont encore plus nombreux que les théories, et il n'est pas de drogues dans les pharmacies, un seul médicament qui n'ait été employé au secours de l'art, indépendamment du galvanisme, de l'électricité, de l'électropuncture et de l'acupuncture, en tout cent médicaments principaux et autant de traitements divers, que l'on peut ranger sous trois chefs principaux, savoir : la méthode débilitante, la méthode altérante et la méthode excitante. Lequel est le meilleur? c'est ce qui reste à décider. En attendant, on meurt. O médecine!

PEINTURE D'UN VASE ANTIQUE.

Hercule portant le sanglier à Eurysthée.

La gravure que nous donnons ici offre un de ces sujets sur l'interprétation desquels il ne peut exister de dissidences parmi les archéologues. Sans beaucoup de frais d'érudition, on reconnaît dans le personnage qui porte le sanglier, le héros thébain, et dans l'homme caché dans un vase, le roi Eurysthée. Les mains tendues de ce dernier accusent sa frayeur, et forment un contraste frappant avec le calme d'Hercule qui porte vivante la bête sauvage d'Érymanthe. Le fils d'Alcmène a une épée par dessus sa tunique brodée ; l'arc et le carquois sont suspendus sur son dos; sa protectrice habituelle, Minerve, est armée du casque, de l'égide et de la lance ; ce qu'il y a de plus particulier dans son costume, c'est une ceinture qui, après avoir fermé sa tunique, descend en deux larges bandelettes jusqu'au bas de ce vêtement. Sa main élevée et sa tête retournée vers le groupe principal, témoignent la surprise que lui causent, et la bravoure d'Hercule, et la frayeur d'Eurysthée. Du côté d'Eurysthée, on voit également s'éloigner une femme ; quel nom faut-il lui donner? Celui de Héra, qui protégea, à l'heure de l'accouchement d'Alcmène, Eurysthée de préférence à Hercule, pourrait lui convenir.

Les fouilles de l'Étrurie ont augmenté de beaucoup le nombre des monuments relatifs à ce sujet mystique ; il se trouve sur une multitude de vases ; dans toutes ces peintures les personnages sont les mêmes ; c'est ce qui nous a engagés à les faire connaître à nos lecteurs.



Peinture d'un vase antique trouvé en Etrurie.

FRANCE.—SAINT-MALO.



Vue du port de Saint-Malo.



SAINT-MALO.

Saint-Malo est bâti sur l'île d'Aron qui ne tient au continent que par une chaussée baignée deux fois le jour par les eaux de la mer ; cette chaussée, extrêmement forte, est défendue par des ouvrages avancés, ainsi que par d'immenses troncs d'arbres fichés sur la grève pour amortir la violence des flots. Cependant on est obligé de la réparer fréquemment, et les dégâts sont quelquefois très considérables. Il y a quelques années, elle fut emportée par les vagues à une marée d'équinoxe ; depuis long-temps on n'avait vu la mer aussi furieuse, elle arracha du mur des pierres énormes qu'elle jeta à une grande distance, et le parapet n'est même point encore complètement rétabli.

Le port de Saint-Malo est vaste, sûr, commode, mais d'un accès difficile, à cause des nombreux récifs qui en défendent l'entrée. Comme ce port est dans le fond d'un golfe étroit, la mer s'y engouffre avec rapidité, et dans les grandes marées, les eaux s'y élèvent à quarante-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer. Les plus gros vaisseaux peuvent y pénétrer s'ils sont construits de manière à pouvoir échouer sur le sable, car ils restent à sec dans les basses marées. A l'ouest de Saint-Malo, se trouve la rade, protégée par sept forts, dont le plus remarquable est la Conchée, ouvrage du célèbre Vauban. L'île de Césambre est à deux lieues en mer; elle a un petit port formé d'immenses pierres réunies par des moines qui y avaient autrefois un couvent; on voit encore les ruines de leur abbaye ainsi que les débris de l'ancienne chapelle et de la cellule de saint Brandan, qui s'y établit avec Saint-Malo, dans le septième siècle. Cette cellule était située près d'une masse de rochers qui élèvent au-dessus de l'île leur cime sourcilleuse. L'île de Césambre n'est occupée aujourd'hui que par un poste de douaniers; il paraît qu'elle a été unie au continent, mais on ne sait à quelle époque l'espace qui existe entre elle et Saint-Malo fut envahi par les eaux de l'Océan.

L'histoire de Saint-Malo ne présente pendant dix siècles, que le spectacle d'une population luttant sans cesse contre les ducs de Bretagne et les rois de France. Cette ville doit son origine à l'ancienne cité d'Aleth, dit M. Girault. Chassés de la terre ferme par les incursions des Normands, quelques Bretons cherchèrent, comme les Lombards en Italie, un asile sur des rochers. Ils voulaient être libres, et crurent l'être, lorsqu'ils ne dépendirent plus que de la mer et d'eux-mêmes. Toujours armés pour se défendre, soit du côté de l'Océan, soit du côté de la terre, les Malouins contractèrent de bonne heure les habitudes hardies qui les portèrent à entreprendre des courses lointaines et nombreuses. En 1477, le comte de Richemont, fuyant les princes de la maison d'Yorck, alors rois d'Angleterre, s'était réfugié en Bretagne. Le monarque anglais essaya de l'enlever de cet asile sous le prétexte spécieux de lui faire épouser sa fille ; déjà le comte de Richemont était monté sur un navire anglais qui était venu le chercher à Saint-Malo. Des avis prudents lui ayant fait connaître le péril qu'il courait en allant se livrer aux ennemis naturels de sa famille, le comte de Richemont rentra dans la cité. En vain l'agent anglais le réclama. Les Malouins répondirent que l'asile de Saint-Malo était inviolable et que nul suppliant n'en serait arraché.

Les habitants d'Aleth avaient donné à Saint-Malo la seigneurie temporelle et spirituelle de leur ville ; depuis ce temps les évêques en étaient seigneurs et comtes ; cependant il paraît que le chapitre empiéta sur les droits épiscopaux, et finit par partager la souveraineté. Tous les soirs les clés étaient portées chez son doyen, le gouverneur n'avait pas le droit de les retenir; en revanche, le chapitre était astreint à certaines obligations que nous n'énumèrerons pas ici. Il en est une pourtant dont nous ferons mention à cause de sa singularité ; le chapitre devait entretenir, à ses dépens, vingt-quatre chiens, pour garder l'entrée de la ville. Du reste, continue M. Girault, ces chiens qui étaient un objet de terreur pour les étrangers, et qui ont été chantés dans maints vaudevilles, sont supprimés aujourd'hui ; de sorte qu'on peut sans crainte aborder Saint-Malo. Les Malouins sont très braves, et leur marine a rendu de grands services à l'état ; plusieurs fois leurs corsaires ont ruiné le commerce anglais ; en 1662, ils équipèrent à leurs frais une flotte de trente vaisseaux qui contribua à réduire La Rochelle. Dans la même année, sous la conduite de Duguay-Trouin, ils attaquèrent et prirent Rio-Janeiro, brûlèrent dans son port soixante vaisseaux, et firent éprouver aux Portugais une perte de vingt millions. En 1663, les négociants de Saint-Malo, indignés de la demande que les puissances étrangères faisaient à Louis XIV d'employer ses troupes pour forcer Philippe V à abandonner l'Espagne, réunirent les bénéfices qu'ils venaient de réaliser dans le commerce des colonies espagnoles, et ils apportèrent au roi trente-deux millions en or, lorsque les finances étaient épuisées par une longue suite d'événements malheureux. Pour se venger des pertes que les Malouins causaient journellement au commerce d'Angleterre, les Anglais formèrent le projet de détruire Saint-Malo. Ils parurent devant ses murailles au mois de novembre 1663, avec une flotte nombreuse ; le 26 ils s'emparèrent d'un fort, et commencèrent contre la ville un bombardement terrible ; une machine infernale, qui, placée sur un vaisseau, arrivait à pleines voiles sur la ville, fut détournée par un coup de vent, et jetée sur un rocher où elle échoua ; son explosion fit périr celui qui l'avait inventée, et quarante marins dont il était accompagné; il y avait douze tonneaux de poudre afin de pousser cet artifice qui produisit une rumeur si effroyable, que la terre aux environs en trembla, des cheminées tombèrent à plus de deux lieues de Saint-Malo, les maisons furent découvertes ; mais là, se borna l'effet de cette infernale invention.

Le port de Saint-Malo fut autrefois affecté au commerce de la mer du Sud ; les habitants qui se livrèrent à ce commerce acquirent en peu de temps des richesses immenses, et c'est de là que se sont formées ces fortunes considérables, qui, avant de se disséminer, ont imprimé à Saint-Malo un caractère d'opulence que la ville porte encore. Sous Louis XIV, elle parvint au plus haut point de splendeur ; elle fut le berceau de la compagnie des Indes. Les murs de Saint-Malo sont d'une extrême force et d'une grande beauté ; ils ont été construits sur les dessins du maréchal de Vauban qui eût voulu transporter toutes les habitations à Saint-Servan, et ne laisser à Saint-Malo qu'une

citadelle qui aurait été imprenable. Ces murs sont élevés sur le roc, flanqués de tours et de bastions, et garnis d'une artillerie formidable ; ils forment une vaste promenade d'où l'on jouit d'une vue magnifique ; d'un côté, on aperçoit la campagne, Saint-Servan et le port ; sur un autre point, la rade ; vers le nord, la pleine mer et les forts avancés. L'œil peut même de là se porter très loin, et plusieurs personnes assurent que l'on voit jusqu'à Jersey.

Le château fait partie des fortifications; quoique très ancien, il a mérité d'être conservé dans le nouveau plan ; il fut élevé par les ordres de la reine Anne. On dit qu'elle y enferma quelques chanoines à l'occasion de démêlés qu'elle eut avec eux et avec l'évêque qui avait lancé l'excommunication sur l'entrepreneur et les ouvriers. Ces démêlés eurent pour cause divers droits de régale que la princesse réclamait ; ce fut alors qu'elle fit élever une tour, sur laquelle on lisait cette inscription : *Qui qu'en grogne, ainsi sera ; c'est mon plaisir* (1). Cette partie des fortifications a retenu le nom de Quiquengrogne. On remarque aussi la tour appelée la Générale, par laquelle les Malouins s'introduisirent dans le château pendant la Ligue ; enfin, on montre la tour où le procureur-général La Chalotais fut renfermé ainsi que son fils. Les armateurs de Saint-Malo expédient pour l'Inde et pour les colonies ; mais les opérations principales sont dirigées vers la pêche de la morue, à Terre-Neuve. Les deux villes de Saint-Malo et de Saint-Servan expédient à cette pêche quatre-vingts à cent bâtiments de toutes grandeurs, lesquels sont montés par des milliers de jeunes marins, qui, exercés aux fatigues de la mer, offrent successivement au commerce et à l'état, des matelots dont les capitaines de tous les ports savent apprécier le mérite.

Nous ne terminerons pas cet article, sans dire que Saint-Malo a noblement fourni son contingent d'illustrations à la France ; et Duguay-Trouin, et Maupertuis, et l'abbé de La Mennais, et le docteur Broussais ! N'est-ce pas dans l'arrondissement de Saint-Malo, à Combourg, qu'est né le plus illustre des écrivains modernes, M. le vicomte de Châteaubriant ?

Rien de plus à la mode en France que l'égalité ; c'est le patron sur lequel se taillent toutes les phrases à succès. Mais introduite dans nos idées, l'égalité n'a pas encore accès dans nos mœurs. Au milieu de la société, on se défend avec ses dignités, ses places et sa fortune ; on repousse qui veut nous approcher de trop près. Autrefois des distances incommensurables existaient ; la politesse les rapprochait : il y avait des exceptions pour le génie et la gloire. Maintenant la morgue, faute d'être éclairée, est brutale ; aussi les jeunes gens, qui ne se meuvent qu'avec leurs idées, éprouvent-ils un déchirement perpétuel; ils en frémissent de rage, jusqu'au jour où, devenus chefs de famille, ils trouvent dans leur intérieur plus qu'ils ne demandent aux autres. Leur choix est fixé ; au lieu de se répandre il se renferment ; ils donnent et reçoivent le bonheur ; ils se perfectionnent; ils sont hommes faits.

Sous l'empire, il n'y avait pas que mouvement, mais invasion perpétuelle. A peine commençait-on à raisonner ses propres sentiments qu'on leur était arraché de vive force. On n'était ni fils, ni époux ; on n'entrait dans la vie que pour la traverser ; le temps manquait pour tout, hors pour mourir avec courage. Dès l'instant aussi où la défaite a éclaté, chacun a couru reprendre sa forme primitive. Saignante de blessures, c'est dans la vie de famille que s'est réfugiée la civilisation; elle en a reçu un tempérament nouveau ; et c'est alors que pleine de force, elle a lutté contre la Restauration : c'était le combat de la jeunesse qui se faisait arme de tout contre la vieillesse, qui, en dernier lieu, ne savait plus se servir de rien.

St-Prosper.

LE CRIQUET VOYAGEUR.

« Je voyageais depuis cinq jours à la plus grande ardeur du soleil, dans les sables brûlants de l'Afrique, et déjà la fatigue jetait le découragement dans mon âme, car il faut être né sous ce ciel enflammé pour en supporter les rigueurs. Déjà ma petite provision de riz et de dattes commençait à diminuer d'une manière effrayante, et il nous restait encore trois jours de marche pour arriver à Sokna, ville limitrophe placée sur les frontières des états de Tripoli, au nord, de ceux du Fezzan, au midi, et aussi dans une jolie vallée placée à l'est du Sahara, ou grand désert. Le janissaire qui m'accompagnait en qualité de protecteur, de guide, de domestique, et le tout à raison d'une piastre par jour, lut mon inquiétude sur ma figure, et en devina la cause. « Seigneur Roumi, me dit-il en mauvais franc, tranquillise-toi sur nos provisions, car dans une heure nous arriverons à la porte d'un riche santon, dont le plus grand plaisir est d'exercer l'hospitalité et de bien traiter les étrangers. Là, le lakbi et les provisions de bouche ne nous manqueront pas. Quant à moi, je n'ai pas la moindre inquiétude. » Et le bourreau, pour me prouver sa tranquillité, enfonça la main dans le petit sac de cuir où étaient nos vivres, en tira la dernière poignée de dattes qui nous restait, et se mit à les manger deux à deux, fort paisiblement.

L'effronterie du drôle, loin de calmer mon inquiétude, l'augmentait beaucoup ; mais, en ma qualité de *roumi*, mot que l'on pourrait traduire par ceux d'*Européen détesté*, je devais me conduire avec prudence tant que j'étais pour ainsi dire sous la dépendance du janissaire, et je jugeai à propos de ne rien dire.

Cependant il ne m'avait pas trompé, car après une heure de marche, nous nous trouvâmes à la porte de l'habitation d'Ali-ben-Bekir, santon célèbre dans tout le pays pour sa sainteté et son hospitalité. En effet, dès qu'il nous aperçut, il sortit de son habitation, vint au devant de nous, et, après avoir causé un instant en arabe avec mon janissaire, il m'invita courtoisement à entrer chez lui.

Je ne vous dirai rien de la manière dont j'y fus accueilli et traité ; je ne vous ferai pas la description du splendide dîner qu'il me donna à l'heure de lassow (à quatre heures du soir), mais je vous ferai part d'un fait qui faillit avoir pour moi les suites les plus désagréables. Après le couscoussou et le mouton accommodé au suif de bœuf, on servit deux plats que je ne

(1) Voyez sur un monument du même genre, dans le Bourbonnais, l'article publié dans le *Magasin Universel*, T. IV, p. 176.

reconnus pas ; l'un était un rôti que je pris pour une épaule d'agneau, l'autre une friture que je crus être d'un légume à moi inconnu ; le tout était accompagné de petits gâteaux d'une pâte molle et roussâtre, que je trouvai fort bons, ainsi que le reste. Un instant après, on nous servit du même légume en salade, à la saumure, et bouilli au vinaigre. De cette dernière manière, il avait assez bien conservé sa forme ; j'en pris un morceau entier, je l'examinai avec attention, mon estomac frémit, la pâleur me monta au visage, mon cœur bondit, et une sueur froide me découla du front. Hélas ! hélas ! je venais de reconnaître à ce prétendu légume, des pattes, des ailes, des cornes et une tête munie de fortes mandibules... C'était une sauterelle. La friture, la salade, le bouilli, et jusqu'aux petits pains, tout était composé de sauterelles grillées, bouillies, frites ou séchées, et pétries en gâteaux, selon l'usage de ce peuple barbare. Mon hôte s'aperçut de l'horrible dégoût que m'inspiraient ces mets quand j'en eus connu la nature. « Vous n'aimez peut-être pas les sauterelles, me dit-il, eh bien ! retournez à l'épaule de chien ; » et il me montrait cet excellent rôti dont j'avais mangé les trois-quarts.

A ces mots, n'y tenant plus, je me levai et m'enfuis dans le jardin où je serais probablement mort d'une indigestion, si l'on ne m'eût bourré l'estomac d'eau chaude. Je partis le lendemain, bien déterminé à refuser à l'avenir l'hospitalité arabe.

Il me reste maintenant à vous faire part de ce que j'ai appris de la sauterelle, dont les Arabes, les Tatars, les Égyptiens, et tous les peuples de la Barbarie, font un commerce considérable comme d'une excellente substance alimentaire, qu'ils conservent séchée, ou dans la saumure, et dont ils inondent tous les marchés du nord-est de l'Afrique. Plusieurs espèces, appartenant au genre criquet, sont mangées par eux ;



Le criquet voyageur.

mais celle qu'ils préfèrent à toutes, est celle du CRIQUET DE PASSAGE OU VOYAGEUR (*acrydium migratorium*, LAT.). C'est un des plus grands de tous ; il est vert ou brun ; ses jambes postérieures, plus grandes que son corps, sont rousses ; ses ailes de dessus sont rousses, tachetées de noir ; il a une carène aiguë, noirâtre, coupée par une ligne, sur le corselet, et ce dernier a de chaque côté, sous les yeux, une tache noirâtre ; ses mandibules sont de la même couleur extérieurement. J'ai quelquefois trouvé cet insecte aux environs de Paris ; mais il y est plus petit et infiniment moins commun qu'en Afrique.

Les criquets diffèrent des autres genres voisins, par leur tête ovoïde et leurs antennes filiformes ou terminées en bouton ; par leur abdomen non vésiculeux ; par leurs jambes postérieures plus longues que leur corps. Leurs caractères génériques sont : antennes insérées entre les yeux, rapprochées, souvent cylindriques ; une pelotte au bout des tarses ; ailes, souvent agréablement colorées de rouge ou de bleu ; corselet quelquefois muni d'appendices ou de crêtes singulières.

Quelques espèces, nommées par les voyageurs *sauterelles de passage*, et souvent mentionnées dans l'Écriture comme un fléau de Dieu, se réunissent en troupes dont le nombre est au-dessus de tout calcul. Elles s'élèvent dans les airs en forme de nuages assez grands pour obscurcir les rayons du soleil, émigrent ainsi, et entreprennent des voyages de plusieurs centaines de lieues. Elles dévastent tous les pays où elles passent, et partout où elles s'arrêtent, la plus riante campagne est changée en un instant en un désert affreux et stérile ; il ne reste pas la moindre apparence de verdure, et l'effroyable quantité de leurs cadavres dont elles couvrent la terre, peut encore jeter dans l'air le germe de maladies pestilentielles.

Leurs dévastations ont lieu particulièrement en Russie, en Pologne et en Hongrie, pour l'Europe. Elles s'étendent quelquefois jusque dans le cœur de la France, et je me rappelle en avoir vu un terrible exemple dans ma jeunesse. C'était, je crois, en 1804 ou 1805, dans le département de Saône-et-Loire. Au commencement de juillet, on vit tout-à-coup, sur toute la rive de la Saône, des nuées de sauterelles qui s'élevèrent comme des nuées du département de l'Ain; elles traversèrent la Saône et les prairies qui la bordent, et vinrent tomber sur les vignes, les chenevières, etc., etc., où, en moins de quelques heures, elles ne laissaient pas une feuille, pas un brin de verdure. Elles se jetaient dans les jardins, et jusque dans les maisons des cultivateurs où elles dévoraient jusqu'au pain.

Les habitants furent tellement épouvantés des dégâts affreux qu'elles commettaient, qu'après avoir employé inutilement tous les moyens humains pour en détruire le nombre, ils eurent recours aux prières; aux processions et à l'exorcisme. Le mal n'en continuait pas moins, et lorsqu'une nuée de ces animaux était passée, une autre nuée revenait achever de dépouiller entièrement la campagne. Enfin, survint une pluie froide qui les fit périr, et pour que l'air ne fût pas infecté de leurs cadavres, on les rassemblait en monceau, et on les brûlait. Quatre mois après leur disparition, j'en trouvai encore accrochées aux branches épineuses des groseilliers, des tas desséchés plus gros que le corps d'un enfant.

Il est remarquable que toutes appartenaient à une espèce ayant les ailes inférieures rouges, et cette espèce n'est pas la plus commune qu'il y ait dans ce pays-là. D'où venaient-elles donc? On rechercha leurs œufs pour les brûler, mais on en trouva peu, et ils étaient agglomérés comme nous le montrons dans cette gravure, et placés dans la terre à une petite profondeur. L'année suivante, on n'en vit pas plus que de coutume.

Boitard.

LA TROMPE.

La *trompe* a conquis enfin droit de cité, droit de haute bourgeoisie dans nos murs; elle a été naturalisée par la partie artiste du monde fashionable, et l'on en peut parler aujourd'hui sans avoir le pied à l'étrier[1], loin des aboiements convulsifs d'une meute ardente, des hennissements impatients des chevaux, et de la parole emportée des piqueurs.

Expressive, chaleureuse, d'un effet puissant sur la bête, la *trompe*, presqu'aussi simple que le cor, a plus de physionomie, plus de franchise dans son allure. Toutes ses notes se forment par les lèvres, et se marquent avec la langue, tandis que dans le cor, le son est formé à la fois par les lèvres et par la main, qui, en laissant plus ou moins d'ouverture dans le pavillon, modifie les notes ou les change en entier. — On peut très bien donner du cor et ne pas savoir sonner une fanfare. — La *trompe* se tient d'une seule main, son pavillon est toujours libre, et laisse au cavalier la facilité de diriger son cheval; elle offre, au reste, d'assez grandes difficultés. — Pour en bien sonner, *il faut des lèvres* et de l'habitude. C'est une erreur de penser que la trompe fatigue beaucoup; la lassitude est relative à l'habileté du chasseur. Toutes les notes n'existent pas sur la trompe, aussi ne peut-on sonner tous les airs. Ce qu'on appelle *ton de chasse* est une chose toute de métier, une allure tremblotante, difficile à saisir, et qui échappe souvent aux maîtres.

Les Anglais ne chassent à peu près que le renard. Ils sonnent beaucoup et se servent exclusivement de la *trompe*. — Il y a la *trompe royale*, la *trompe demi-royale*, et la *trompe à beaucoup de tours*. La *trompe royale* est douce mais embarrassante pour percer le bois, elle ne se tient pas solidement sur l'épaule, elle est trop développée; la *trompe demi-royale* est celle employée pour les chasses, posée sur le haut du bras, elle permet de percer le taillis, et d'ailleurs elle est fort douce. Quant à la *trompe à plusieurs tours*, elle est petite, ne peut se porter que suspendue, et est assez dure.

Sur un des points éloignés de nos villes, quand une *trompe* s'éveille dans le calme d'une de ces soirées chaudes de juillet, son chant éclatant et inaccoutumé emprunte un charme nouveau au contraste du voisinage de la cité, et si ses chants se multiplient dans les échos excentriques des arches d'un pont, ils poétisent et colorent tout ce qui se mêle à eux. — Entendue de près, à moins d'une excessive habileté d'exécution, la *trompe* a des accents âpres, un son de cuivre qui fatigue et en paralyse toute l'harmonie; jetés dans l'espace, au contraire, et dépouillés de cet éclat qui n'est pas dans sa nature, mais seulement l'effet de la fuite précipitée des notes, les sons se développent, prennent de l'extension, et nous parviennent harmonieux et pleins de charme, effet naturel des échos qui affaiblissent successivement les accords qu'ils se transmettent, à peu près comme dans une grande galerie les glaces rapetissent et finissent par réduire à rien les choses qu'elles réflètent entre elles. Similitude au reste assez étrange entre deux choses également insaisissables, le son et le reflet. — Chaque bête a sa fanfare; les fanfares diffèrent selon le moment de la chasse. Ainsi le *quêter* est lent et se sonne très distinctement; le *bien-aller* se sonne quand les meutes sont en bonnes voies, il est plus rapide, il est plus vif... — Les chiens bien dressés connaissent les différents sons et même le sonner des piqueurs. Le chasseur sait par les *trompes si la bête bat l'eau*, si *elle a débûché*, si *elle court la plaine*, arrive enfin le hallali brillant..., la mort. Chacun alors sonne sa *fanfare*, car tous les équipages en ont une faite pour eux, et le *bonsoir* s'échange en masse, puis on se sépare.

Regrets, amertumes, colères, joies brillantes, tout se retrace sous des lèvres habiles, dans les accents tour-à-tour tristes ou irritants de la trompe, et quand une de ces fanfares de fantaisie traîne son harmonie le long des clairières et nous parvient modifiée par l'espace, l'âme retrouve dans ces accords mélancoliques et touchants qui semblent ne pas appartenir à la terre, quelque chose de doux comme serait l'image mystérieuse d'un amour profane qu'on revêtirait du nom Marie, cette reine des amours du ciel.

Évariste Marandon de Montyel.

JOSÉPHINE BEAUHARNAIS,

Première femme de Napoléon.

Joséphine avait une connaissance accomplie de toutes les nuances du caractère de l'empereur, et un

tact admirable pour la mettre en pratique. « Jamais il ne lui est arrivé, par exemple, disait Napoléon, de rien demander pour Eugène, d'avoir jamais même remercié pour ce que je faisais pour lui ; d'avoir même montré plus de soins ou de complaisance le jour des grandes faveurs, tant elle avait à cœur de se montrer persuadée et de me convaincre que tout cela n'était pas son affaire à elle, mais bien la mienne à moi, qui pouvais et devais y rechercher des avantages. Nul doute qu'elle n'ait eu plus d'une fois la pensée que j'en viendrais un jour à l'adopter pour successeur. »

L'empereur se disait convaincu qu'il avait été ce qu'elle aimait le mieux ; et ajoutait, en riant, qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût quitté un rendez-vous d'amour pour venir auprès de lui. Elle n'eût pas manqué un voyage, quelque pénible qu'il fût, pour tout au monde. Ni fatigues, ni privations, ne pouvaient la rebuter ; elle employait l'importunité, la ruse même pour le suivre. Montais-je en voiture au milieu de la nuit pour la course la plus lointaine ; à ma grande surprise, j'y trouvais Joséphine tout établie, bien qu'elle n'eût pas dû être du voyage. — Mais il vous est impossible de venir ; je vais trop loin ; vous auriez trop à souffrir — Pas le moindrement, répondait Joséphine. — Et puis il faut que je parte à l'instant. — Aussi, me voilà toute prête. — Mais il faut un grand attirail. — Aucun, disait-elle, tout est préparé. Et la plupart du temps il fallait bien que je cédasse.

« En somme, concluait l'empereur, Joséphine avait donné le bonheur à son mari, et s'était montrée son amie la plus tendre ; professant à tout moment et en toute occasion la soumission, le dévouement, la complaisance la plus absolue. Aussi, lui ai-je toujours conservé les plus tendres souvenirs et la plus vive reconnaissance. »

LE NARVAL.

Je crois déjà vous avoir parlé du phénix ; aujourd'hui je vais vous entretenir d'un animal tout aussi merveilleux, et dont l'existence est tout aussi bien prouvée. Ouvrez les poëtes italiens, vous verrez la belle reine de Cathay voyager sur une blanche licorne à la corne d'ivoire ; vous retrouverez cet animal dans nos vieilles poésies françaises ; vous le retrouverez en Allemagne, en Angleterre, et dans tous les royaumes poétisants de l'Europe. En Asie, vous le reconnaîtrez aisément dans le *cartazonon* des Persans, sorte d'âne sauvage dont le front est armé d'une longue corne. Et si vous faites une excursion dans l'antiquité, c'est là que les licornes ne vous manqueront pas. D'abord vous aurez à choisir entre : 1° L'*orix* d'*Afrique* qui a en même temps le pied fourchu, le poil à contre sens (Aristote) ; une grande taille comparable à celle du bœuf (Hérodote); ou même atteignant celle du rhinocéros (Oppien) ; et les formes générales d'un cerf ou d'une chèvre (Pline) ; 2° l'*âne des Indes* ou *monocéros* proprement dit, dont les pieds sont semblables à ceux d'un lion (Philostorge), ou d'un éléphant (Pline), d'où ces auteurs concluent judicieusement que la licorne est un bœuf, ou un cheval n'ayant qu'une corne au milieu du front, doux comme un agneau, et très propre à servir de monture aux princesses, selon les uns ; féroce, indomptable, carnassier, faisant une guerre impitoyable à tous les autres animaux pour les dévorer, selon les autres.

Et si vous jetez les yeux sur d'anciennes armoiries, vous trouverez à la licorne les formes légères et gracieuses d'une levrette, ou celles d'un cheval marin. Il résulte nécessairement de ceci que la licorne était connue de tous les peuples, que tous en ayant parlé ou donné la figure, ce ne peut être un animal fabuleux, car nulle tradition n'est appuyée sur autant de faits. Ensuite, depuis la plus haute antiquité, on a vu des cornes de licorne, comme on en voit aujourd'hui. Les Danois en faisaient un grand commerce, et les propriétés merveilleuses qu'on leur attribuait en médecine, les faisaient acheter à un très haut prix. On les regardait comme des productions rares et précieuses ; on les montrait comme des choses de curiosité ; on les garnissait de riches ornements, et on les conservait dans les trésors des églises et des princes.

S'il vous faut encore des preuves de l'existence de la licorne, je peux vous citer l'opinion de plusieurs personnes qui croient qu'on trouverait encore cet animal, si on le cherchait dans les parties les plus cachées de l'Afrique, par exemple en Éthiopie, et pour vous prouver ce que j'avance ici, je vous renverrai tout simplement à un article d'un précédent numéro de ce *Magasin*.

— Voici ce que me disait l'autre jour un de mes amis, fort bon littérateur, en me montrant une corne de monocéros qu'il conservait dans son cabinet. En ma qualité de naturaliste, je ne pouvais guère être d'accord avec lui, aussi lui répondis-je :

D'abord, mon cher, les rapports anatomiques qui existent d'une manière invariable dans l'organisation des animaux, démontre mathématiquement que les chevaux et tous les autres mammifères solipèdes n'ont et ne peuvent avoir de cornes ; votre licorne ne peut donc être un cheval ni un être analogue. Voyons maintenant si votre belle princesse de Cathay voyageait sur un bœuf, une gazelle ou autre ruminant à pieds fendus. Tous ces animaux ont la boîte osseuse du crâne composée de deux os frontaux, l'un à droite, l'autre à gauche, et ces os sont juxta-posés, mais non soudés. Il en résulte qu'ils ont nécessairement deux cornes, une de chaque côté, ou qu'ils n'en ont pas du tout, car il est impossible qu'une corne soit posée sur la suture, à cheval sur les deux os. En anatomie, le fait n'est pas admissible, à moins que vous ne supposiez que la licorne ait porté sa corne d'un côté de la tête. Dans ce cas, il faudrait encore supposer que l'autre côté était dépourvu par avortement, et qu'il en portait le germe non développé.

— Et ceci n'est pas sans exemple, me répondit mon ami.

— Je ne connais rien de semblable dans la nature ; mais comme cela n'est pas impossible, cherchons une autre preuve. La corne du monocéros ou de la licorne, dont il est ici question, ne peut en aucune manière avoir été placée sur le front d'un animal, car ce n'est pas une corne, mais une dent.

— Comment cela ?

— C'est une chose fort simple. Une corne composée d'une matière analogue aux poils, à la plume, à l'épiderme de la peau dont elle est un prolongement ; enfin elle est en *corne*. Une dent, au contraire, est un os véritable, ayant les mêmes principes chimiques ;

elle est en outre revêtue d'un émail particulier, ou d'ivoire. Or, votre prétendue corne de monocéros est bien une véritable dent.

—Mais, alors, me dit mon ami, d'où pourrait provenir cette singulière et monstrueuse dent?

— Elle appartenait à une sorte de cétacé, analogue à la famille nombreuse des dauphins, et que les naturalistes ont nommé narval (*monodon monoceros*). Cet animal ressemble aux marsouins par les formes générales de son corps, et par sa tête sphérique ; il est privé de nageoire dorsale, et sa taille atteint quinze à vingt pieds. Mais ce qui le distingue de tous les autres cétacés, ce sont deux défenses qui naissent en avant de sa mâchoire supérieure, dans deux alvéoles, qui se dirigent horizontalement en avant, et atteignent jusqu'à huit ou dix pieds de longueur. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'il est fort rare que ces deux dents se développent également ; presque toujours une des deux reste à l'état de rudiment, et cachée dans l'alvéole.

Le narval paraît être confiné sous les cercles polaires, dans les régions du nord les plus froides, telles que les mers du Groënland et du Spitzberg. Aussi, jusqu'au dix-septième siècle, n'était-il guère connu que par les Norwégiens et les Danois qui fréquentaient ces parages éloignés. Ils jugeaient cet animal par sa défense, croyaient qu'il était très féroce, et qu'il ne se nourrissait que de cadavres ; pour cette raison, il était interdit chez eux de manger sa chair, et ils lui donnèrent le nom de *nar-hual* ou *nar-wal*, qui, en islandais, signifie baleine mangeuse de cadavres (*nar*, cadavre, et *hual* ou *whal* baleine).

Il n'en est pas moins vrai que le narval n'a pas d'autres dents que sa défense blanche et en spirale ; sa bouche est fort petite et ne lui permet de se nourrir que de mollusques, tels que poulpes, sèches, méduses et autres animaux pélasgiens. Sa défense, si elle lui est utile à quelque chose, ne peut lui servir qu'à se défendre contre ses ennemis, et il paraît en faire très peu d'usage, car elle est constamment couverte de mousse, de drap marin, et d'une quantité de petits coquillages qui s'y attachent. Sa pointe seule paraît éprouver quelque frottement, car on la trouve ordinairement émoussée. Peut-être se sert-il de ce singulier instrument pour détacher de dessus les rochers les mollusques et autres animaux dont il fait sa nourriture. Comme la plupart des dauphins, il vit en troupe quelquefois assez nombreuse ; tous ses mouvements ont de la vivacité, et il nage avec une vitesse prodigieuse.

On dit qu'il frappe quelquefois les vaisseaux avec une si grande force que sa défense pénètre dans le bâtiment et reste prise dans les bordages, malgré tous les efforts que fait l'animal pour l'en retirer. Dans ce cas, il ne lui reste plus qu'à la rompre, s'il veut éviter la mort, et il n'y parvient pas toujours.

Beaucoup de voyageurs se sont plu à raconter les combats terribles que le narval livre à la baleine, dont il sort constamment vainqueur, parce qu'il a l'adresse de chercher les parties faibles du géant des mers pour y enfoncer sa redoutable corne. Les descriptions sont pleines d'intérêt et fort amusantes ; il est fâcheux qu'en bonne critique on soit obligé de les reléguer à côté des beaux contes qu'on nous a légués sur la licorne et autres animaux fabuleux.

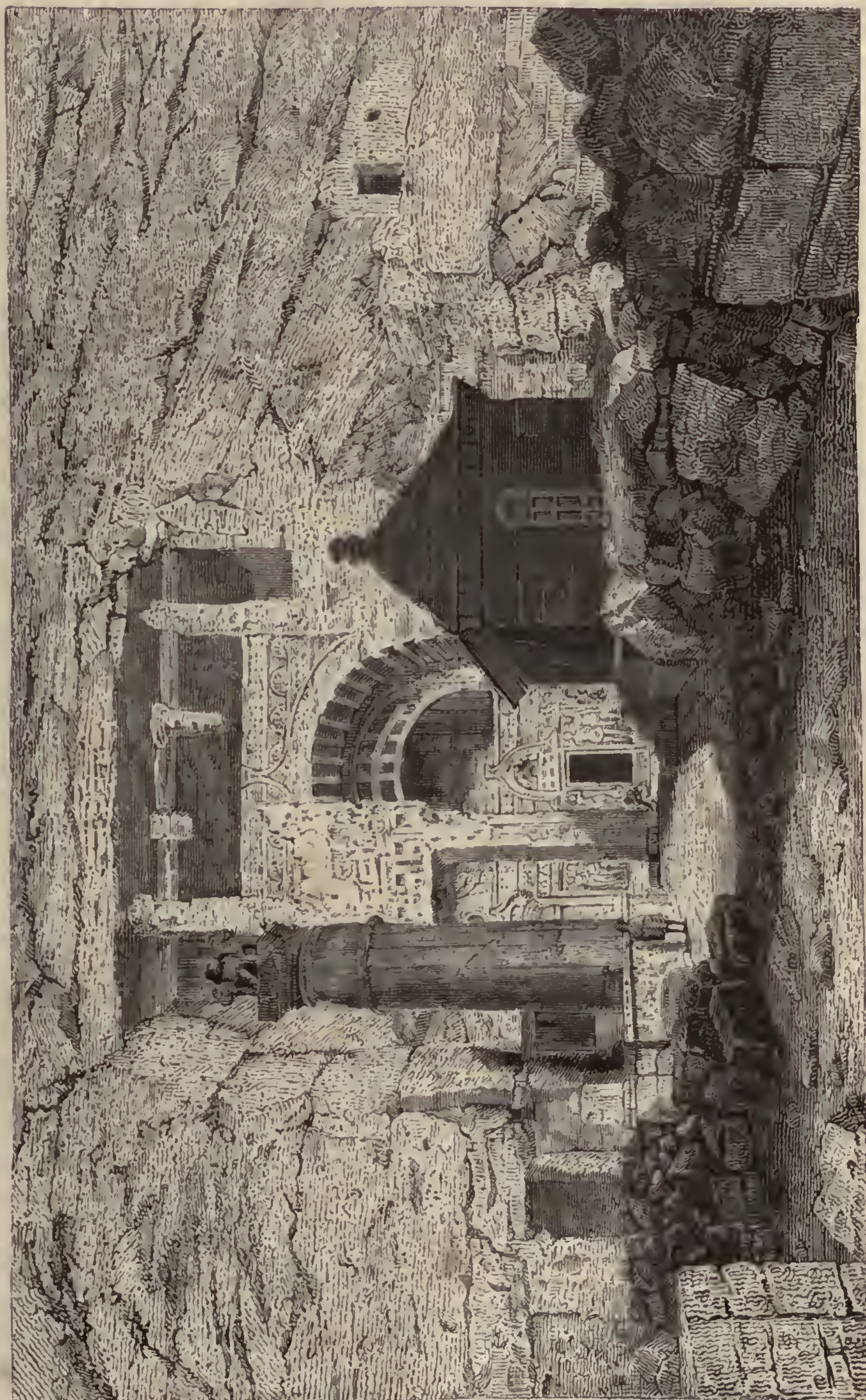
BOITARD.



Le narval.

Paris, Imprimerie de Chasseignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

GROTTE DE KARLI. — INDOSTAN.





LES CAVERNES DE L'INDOSTAN.

Grottes de Karli, de Kenneri.

La côte de Malabar et une partie de celle de Coromandel, l'île de Ceylan sont couvertes de cavernes ou plutôt de temples souterrains qui, par leur construction singulière et le grand nombre d'inscriptions et d'antiquités qu'elles renferment, ont fixé dans ces derniers temps l'attention des archéologues et des orientalistes. Plusieurs ont été visitées et décrites avec soin par les voyageurs qui, depuis plus d'un demi-siècle, ont parcouru les différentes contrées de l'Indostan, et c'est de leurs relations que nous tirons les détails que nous présentons à nos lecteurs sur les trois grottes qui méritent le plus d'être connues en Europe, et furent le plus souvent explorées.

La première caverne qui est elle-même un ensemble de cavernes communiquant entre elles, est appelée la caverne de Karli (voy. la planche ci-dessus). On y arrive par une montée fort raide, taillée dans le roc ; d'abord rien ne se découvre à la vue qui puisse annoncer la présence de la grotte ; de vastes plantations en masquent complétement la vue. Ce n'est qu'à la distance d'environ cinq cents pieds qu'on en aperçoit l'entrée. Les excavations ont été pratiquées sur plusieurs lignes, et un grand nombre de piliers en supportent les voûtes. Le tout comprend un espace de cent vingt-six pieds de longueur, sur quarante-six de largeur. En tête, est un vestibule dont les murs sont chargés de bas-reliefs représentant des éléphants, des hommes, des femmes, et le dieu Brahma. En plusieurs endroits, on voit cette divinité, assise, les jambes croisées, dans la posture habituelle des Chingulais ; dans d'autres endroits il est debout, entouré de figures en adoration. Dans une de ces représentations, deux personnages assis sur le lotus, la plante sacrée des Indiens, éventent le dieu suprême, tandis que d'autres tiennent une couronne suspendue sur sa tête. En général, dans toutes les grottes qui composent la caverne de Karli, on remarque un grand nombre d'inscriptions en caractères inconnus, dont plusieurs sont encore recouvertes de la couche de chaux, dont les parois intérieures des excavations ont été enduites.

Aujourd'hui que les brahmes sont en possession de ces premiers temples du bouddhisme persécuté à sa naissance, ces grottes se sont vues abandonnées des pieux fidèles Samanéens. Des esprits dangereux, au dire des timides Indous, en ont fait leur demeure, et en rendent l'accès dangereux au voyageur qu'y attirerait une coupable curiosité. Toutefois, les Bouamines ont construit une pagode, en face du grand vestibule de la grotte, peut-être pour écarter l'influence fâcheuse des esprits. Tout à côté, s'élève un pilier de vingt-quatre pieds de haut et de huit de diamètre, sur lequel on lit une inscription que la science épigraphique n'a pu encore parvenir à déchiffrer. Le chapiteau de cette colonne est surmonté de quatre lions, dont les formes rappellent les lions chinois. Le pilier qui servait de pendant à celui-ci, a été enlevé pour faire place à la pagode dont nous venons de parler.

Au nord de cette vaste caverne, s'étend une rangée de cavernes moins profondes, sur un espace d'environ cinq cents pieds. Elles sont d'une forme rectangulaire, et semblent avoir été destinées à loger les prêtres qui desservaient le temple. Dans l'une d'elles, on remarque une figure de Bouddha, dans une autre une inscription en caractères inconnus, comme toutes celles qu'on rencontre à Karli.

Les cavernes de l'île de Salcette, située dans la mer d'Oman, dans la province d'Aureng-Abad, bien que moins spacieuses que celles de Karli, sont plus riches en ornements et en sculptures habilement exécutées. Celles de Kenneri surtout se distinguent par la hardiesse avec laquelle elles ont été creusées dans le roc. Situées sur la cime d'une des plus hautes montagnes de la chaîne qui partage l'île en deux parties égales, l'œil n'est pas obligé, comme à Karli, de les chercher à travers d'épaisses forêts. Dans un vaste vestibule, on voit deux statues de Bouddha, hautes de vingt pieds, et colorées en rouge par les Portugais, qui, ayant métamorphosé en églises catholiques ces pagodes abandonnées des Samanéens, crurent ainsi masquer l'image du faux dieu. Une tradition indoue veut que les cavernes de Kenneri aient servi de refuge au fils d'un roi gentou, cherchant à échapper à des ennemis qui voulaient lui imposer leurs croyances. Il y a dans cette tradition des souvenirs de la grande lutte qu'eut à soutenir le bouddhisme contre le brahmanisme, et qui se termina par la défaite du premier qui, proscrit par le vainqueur, alla soumettre à ses dogmes et à ses rites, le Thibet, la Chine et le Japon.

Enfin, nous rappellerons qu'à six lieues nord d'Aureng-Abad, on rencontre les belles grottes d'Élora, ou comme l'on dit encore d'Ilour, dont nous avons déjà donné la description dans un numéro précédent, à laquelle nous renverrons le lecteur.

A quelle époque remonte la construction de ces cavernes? Dans quel but ont-elles été taillées? Telles sont les deux questions qui se placent d'elles-mêmes à la suite de ces descriptions. Pour ce qui est de la première, nous remarquerons que si la main de l'homme a agrandi et embelli la plupart de ces cavernes, la nature s'était déjà chargée de les creuser. Si nous consultions les brahmes, ils nous assureraient que ces travaux des Indous remontent à une époque extraordinairement ancienne ; mais nous devons nous méfier de cette propension de tous les peuples de l'Asie à s'attribuer une antiquité reculée à eux et à tout ce qui leur appartient. Il restera donc toujours difficile d'assigner même le siècle où ces cavernes ont été pratiquées tant dans l'Inde qu'à Ceylan. Quant à leur emploi, nous avons déjà dit qu'en certains endroits, notamment à Karli, elles avaient tenu lieu de temples aux premiers bouddhistes ; nul doute encore qu'elles n'aient aussi servi d'asiles aux nombreux dévôts qui se retiraient du monde, et allaient chercher dans la solitude, comme les prémices du bonheur éternel que leur promettaient les vedas. Les monarques indous, pour favoriser leurs pieux desseins, ont dû multiplier le nombre de ces retraites, afin de s'attirer la benédiction du ciel. Mais ces grottes ont donné lieu à de singuliers et curieux rapprochements. Certaines cavités près de Schyraz, les hypogées de Thèbes, les demeures des Troglodytes, les cavernes celtiques de l'Anjou et du Maine présentent les plus frappantes analogies ; il n'y a pas loin des dolmen et des pierres

fiches de la Bretagne et du nord de la France, aux daghopes de Karli et d'Élora; on a même retrouvé à Salcette des essais de sculpture qui rappellent les premières tentatives de l'art grec. Y aurait-il entre l'Inde et les nations qui peuplèrent naguère l'Éthiopie, l'Égypte, la Grèce, la Perse et la Gaule une étroite parenté? Ce rapprochement ne serait pas le seul qui tendît à le faire croire, peut-être nos érudits résoudront-ils un jour le problème; en attendant, chaque jour découvre un élément nouveau de sa solution!

A. Maury.

POMPÉI. — MAISON DE PANSA.

(*Vue de la Boulangerie.*)

La ville de Pompéï ne fut jamais le théâtre d'aucun de ces grands événements politiques qui semblent avoir seuls le droit de vivre dans la mémoire des hommes; aussi, serait-elle aujourd'hui presque ignorée sans la terrible catastrophe dont elle fut la victime. Mais le souvenir de son désastre, sa singulière destinée, les monuments précieux que depuis tant de siècles elle conserve comme en dépôt pour l'instruction de notre âge, répandent désormais un si vif intérêt sur son nom, qu'il n'est aucun détail de son histoire qui puisse nous être indifférent.

Pompéï était située dans la Campanie, au fond du golfe appelé le Cratère, formé par le cap de Misène et l'Athéneum ou promontoire de Minerve. Elle était assise au bord de la mer, dont elle est aujourd'hui éloignée; mais en fouillant, on a retrouvé dans plusieurs endroits des coquilles et le sable du rivage; d'ailleurs, on ne peut douter, d'après ce que dit Strabon, qu'elle n'ait été un port comme Herculanum et Stabia; de toutes les villes de la côte, elle était pourtant la seule qui eût l'avantage d'être placée à l'embouchure d'un petit fleuve navigable qui servait au transport des marchandises dans l'intérieur du pays. Ce fleuve était le *Sarnus*, aujourd'hui simple ruisseau, qui, sous le nom de *Sarno*, coule assez loin de son ancien lit, et va se jeter dans la mer, du côté de Stabia; il passait alors le long de la ville. Pline dit, en parlant de Pompéï, qu'on y traverse le *Sarnus*. Cette ville, d'après sa position et les renseignements que donnent les découvertes actuelles, ne devait avoir que trois voies principales; elle était bâtie sur une élévation isolée, formée par la lave, et qu'on peut même regarder comme une ancienne bouche de volcan, semblable à plusieurs autres que l'on voit au pied du Vésuve, car ce pays a été bouleversé par les feux souterrains antérieurement à toutes les époques connues.

Ainsi donc, assise sur un vaste rocher, au bord d'une mer célèbre par la beauté de ses rivages, à l'entrée d'une plaine fertile, dans le voisinage d'un fleuve navigable, Pompéï offrait à la fois une position militaire, une place de commerce et un lieu de délices; aussi, ses environs, jusqu'au sommet du Vésuve, étaient couverts d'habitations et de maisons de plaisance. La côte, jusqu'à Naples, était tellement ornée de villages, de jardins et d'édifices que le rivage du golfe offrait l'image d'une seule ville, et le concours prodigieux d'étrangers qui fréquentaient ces lieux, devait, en y répandant un mouvement continuel, donner de la vie à ce tableau, et lui prêter de nouveaux charmes. Mais si les avantages que Pompéï retirait de sa position étaient grands, ils étaient achetés au prix d'un fléau commun à toutes les villes de cette côte, et qui afflige encore de temps à autre les cités modernes qui les ont remplacées. Ce sont les fréquents tremblements de terre. Sénèque nous a conservé le souvenir de l'un d'eux qui précéda de seize années la grande éruption; il eut lieu le 16 février de l'an 63; il renversa une grande partie de la ville de Pompéï, et il endommagea considérablement celle d'Herculanum; un troupeau de six cents moutons fut étouffé, et plusieurs personnes perdirent la raison. L'année suivante, il en survint un autre. Ces secousses, présages ordinaires d'une éruption prochaine, durent se répéter de loin en loin, jusqu'au 23 août 79, jour auquel arriva la première éruption connue du Vésuve. Pline, le jeune, qui en fut témoin, et presque victime, en a laissé une description dans deux lettres à Tacite, dont nous transcrivons les passages suivants:

« Mon oncle (Pline l'ancien) était à Misène, où il commandait la flotte. Le vingt-troisième jour d'août, environ trois heures après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaire. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, mon oncle se lève et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortait; l'événement a découvert depuis que c'était du Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre, car, après s'être élevé fort haut, en forme de tronc, il étendait des espèces de branches. Je m'imagine qu'un vent souterrain le poussait d'abord avec impétuosité et le soutenait; mais, soit que l'impression diminuât peu à peu, soit que le nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il donna l'ordre d'appareiller sa frégate légère, et me laissa la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier, et par hasard il m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte qui était à Rétina, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément au pied du Vésuve, et on ne pouvait se sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Mon oncle ne changea pas de dessein, et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple curiosité. Il fait venir des galères, et part dans le dessein de voir quels secours on pouvait donner non-seulement à Rétina, mais à tous les autres bourgs de cette côte.

« Il se presse d'arriver à l'endroit d'où tout le monde prend la fuite et où le péril semblait plus grand; mais, avec une telle liberté d'esprit qu'à mesure qu'il apercevait quelque figure étrange dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà sur ses vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchaient. Déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux brûlés ou pulvérisés par la violence du feu. Déjà la mer

semblait refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il était couvert, lorsque, après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote qui lui conseillait de gagner la pleine mer : « La fortune favorise le courage; tournons du côté de Pomponianus. » Pomponianus était à Stabia, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais qui s'approchait toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendait pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage, et, pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain.

« Cependant on voyait luire de plusieurs endroits du mont Vésuve de grandes flammes et des embrasements dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, leur disait que ce qu'ils voyaient brûler, c'était des villages que les paysans alarmés avaient abandonnés, et qui étaient demeurés sans secours. Ensuite, il se coucha et dormit d'un profond sommeil. La cour par où l'on entrait dans son appartement, commençait à se remplir si fort de cendre, que pour peu qu'il eût resté plus long-temps, il ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille, et il va rejoindre Pomponianus, ainsi que les autres qui avaient veillé. Tous délibèrent s'ils se



Maison de Pansa à Pompéï.

renfermeront dans la maison, ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements, et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, puis remises à leur place. Hors de la ville, la chute des pierres était à craindre, quoiqu'elles fussent légères et desséchées par le feu. Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs; ce fut toute la précaution qu'ils prirent. Le jour recommençait ailleurs; mais où ils se trouvaient continuait la plus sombre et la plus affreuse nuit, qui n'était un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux. On trouva bon de s'approcher du rivage et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter; mais elle était encore très agitée par un vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau, et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Soudain, des flammes qui parurent plus grandes et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève appuyé par deux valets, et dans le moment il tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua, d'autant plus aisément qu'il avait la poitrine faible. Lorsqu'on commença à revoir la lumière, ce qui n'arriva que trois jours après, on retrouva au même endroit son corps entier, et dans la position plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort...»

Ici Pline interrompt son récit qu'il reprend dans une autre lettre, à la prière de Tacite : « Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Pendant plusieurs jours un tremblement de terre s'était fait sentir, et nous avait d'autant moins étonnés, que les bourgades et même les villes de la Campanie y sont sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que

tout était, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre ; il était sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une lumière faible comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés avec de si fortes secousses qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans la ville. Nous nous en éloignons, le peuple épouvanté nous suit en foule. A peine sortis de la ville, nous nous arrêtons, et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous, étaient à chaque instant si agitées, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en aucune place. La mer semblait se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux, et se trouvait couvert de différents poissons demeurés à sec sur le sable. Une nuée noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs. Presque aussitôt la nue tombe à terre, et nous fait perdre de vue le promontoire de Misène. La cendre commençait à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité ; on eût cru être dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes. Vous eussiez entendu les plaintes des femmes, les gémissements des enfants, les cris des hommes ; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix ; plusieurs imploraient le secours des dieux : plusieurs croyaient qu'il n'y en avait plus, et comptaient que cette nuit était la dernière, et la nuit éternelle dans laquelle le monde devait être enseveli. Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait ; il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendre recommence plus forte et plus épaisse ; nous étions réduits à nous lever de minute en minute pour secouer nos habits. Enfin cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu-à-peu, et se perdit tout-à-fait comme un nuage ; bientôt après parut le jour, et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. »

D'après la description de ce terrible événement, tel qu'il se manifesta à Stabia et à Micène, villes comparativement éloignées du foyer de cette calamité, qu'on juge de la situation où durent se trouver les infortunés habitants de Pompéï et d'Herculanum qui en étaient si voisins ! Les feux souterrains du volcan, dans leur effort pour s'ouvrir un passage, firent sauter le sommet de la montagne, qui roula en lave brûlante jusqu'à la mer, ou qui fut dispersé en éclats pierreux, en poussière et en cendre si subtile que les vents la portèrent jusqu'en Égypte. La ville de Pompéï ne fut point détruite par des torrents de lave, mais elle fut ensevelie, à quinze ou vingt pieds de profondeur sous un amas de cendre et de pierres ponces qui tombèrent en ondées successives, comme le prouvent les différentes couches dont elle est recouverte. Si elles étaient tombées en masse, le dernier des habitants aurait péri, tandis qu'on voit, par le petit nombre des squelettes qui ont été retrouvés sous les ruines, que presque tous eurent le temps de se sauver. Cette pluie de matières volcaniques fut lancée dans un état liquide ; elle n'excéda nulle part la hauteur du premier étage, et cependant les étages supérieurs dont on rencontre des vestiges dans les escaliers, ont disparu de la plupart des édifices : soit que le poids des pierres et de la cendre accumulée sur les toits et sur les terrasses ait entraîné la chute des parties supérieures, soit que tout ce qui s'élevait au-dessus du rez-de-chaussée ait été détruit par le temps. On a cru remarquer à différents signes, qu'après la destruction de la ville, plusieurs des habitants qui avaient survécu, vinrent fouiller dans leurs anciennes demeures, pour en retirer leurs effets les plus précieux. Ces tentatives ne durent avoir que peu de succès. Les ruines de Pompéï furent enfin abandonnées, et pendant plusieurs siècles, il ne resta pas même un vestige qui pût faire soupçonner au voyageur la place où cette ville avait existé. Herculanum, enseveli à soixante pieds de profondeur, disparut comme Pompéï, pour être retrouvé de la même manière, et à peu près vers le même temps.

Plus de seize cents ans s'étaient écoulés, avant qu'on s'avisât de faire aucune recherche sur les villes englouties durant la grande irruption de 79. A la fin du dix-septième siècle, des ouvriers creusant un puits sur l'emplacement d'Herculanum, découvrirent quelques statues et des morceaux de marbre ; mais ce n'est qu'en 1736 qu'on fit de véritables recherches, et que le nom de la ville fut bien constaté. Les premières fouilles de Pompéï commencèrent en 1755, après qu'un laboureur eut rencontré, en remuant la terre, une statue de bronze. Depuis cette époque, les travaux ont été suivis avec une grande activité. Les deux théâtres, le temple d'Isis, celui d'Esculape et le temple grec, la vaste porte extérieure et quelques tombeaux étaient déjà découverts, lorsque les Français occupèrent le royaume de Naples. C'est par leurs soins que furent déblayés la plus grande partie de la rue des Tombeaux, le Forum et la Basilique ; ils commencèrent aussi le dégagement de l'Amphithéâtre et celui des murailles qui forment l'enceinte de la ville. Au milieu de la rue des Tombeaux, on a retrouvé le squelette d'un vieillard qui fut étouffé sans doute par la pluie de cendre au moment où il fuyait, emportant son petit trésor soigneusement enveloppé dans une étoffe de lin ; cette enveloppe est demeurée intacte ; elle contenait quatre cent dix médailles que l'on eût dit frappées de la veille. Le malheureux, que la mort arrêta ainsi dans sa fuite, s'est trouvé dans les cendres à dix pieds au-dessus du sol de la rue, ce qui prouve l'abondance et la rapidité de cette pluie de cendre qui avait déjà enseveli la ville sous une couche aussi épaisse, au moment où il faisait des efforts pour se sauver. Dans un petit monument qui touche à la porte d'Herculanum, en dehors de la ville, on a retiré le corps d'une sentinelle dont la main tenait encore une lance, et qui avait mieux aimé mourir à son poste que de le quitter. Ce fait mérite d'être ajouté à tous ceux qui caractérisent la rigueur de la discipline romaine.

Environnée de tous côtés par des rues, la maison de Pansa formait ce que les anciens appelaient une île. Il paraît cependant qu'elle n'était pas occupée par un seul personnage, ou du moins, si Pansa (comme on peut l'inférer de l'inscription placée sur un des jambages de la porte d'entrée) en était le propriétaire, il avait, outre des boutiques, mis en location diverses parties qui n'ont aucune communication avec l'intérieur. Au-dessus des pilastres corinthiens qui décoraient la porte, existe une corniche très saillante ;

cette décoration, avec plus ou moins de richesse, se trouve à presque toutes les entrées des maisons de Pompéï. Nous publions une vue de la Boulangerie de la maison de Pansa; les moulins sur le premier plan sont en pierre volcanique noire, grossièrement piquée; la partie supérieure, évidée en cône des deux côtés, était mobile et tournait sur la partie fixe. Ce mouvement s'exécutait au moyen d'un levier qu'on passait dans les entailles pratiquées sur le côté, et qu'on assujettissait avec une cheville. Le grain se versait par le haut; la farine et le son reçus dans le bas, probablement dans une toile disposée à cet effet, étaient ensuite blutés par des machines analogues à celles dont nous nous servons, mais qui ont été entièrement détruites. Le four, construit en briques, est disposé comme ceux de nos boulangeries.

LE SPHEX DES SABLES.

J'ai connu un homme assez malheureux pour être blasé sur tout; il avait de la fortune, mais elle ne lui servait à rien, car il manquait de désirs. Il avait voulu faire du bien; l'ingratitude des hommes avait desséché la bienfaisance dans son cœur; la musique ne vibrait plus qu'à son oreille; les arts, la peinture ne parlaient plus qu'à ses yeux. Il ne croyait ni à la littérature, ni à l'histoire, encore moins à la science. Enfin, il n'avait que trente ans, et déjà une femme jolie et aimable n'était plus pour lui que la femelle de l'animal bimane qu'on appelle un *homme*. Édouard, tel était le nom de ce malheureux, vint me voir dans ma maisonnette de Wissoux. — Mon cher ami, me dit-il, c'est une visite d'adieu que je vous fais; je vous quitte ce soir, et demain je n'existerai plus.

Je connaissais parfaitement son caractère, et je savais, de plus, qu'Édouard n'avait foi en aucune religion; je me donnai donc bien de garde d'attaquer sa résolution par des raisonnements; et néanmoins je ne voulais pas l'abandonner à sa fatale folie.

Nous étions au mois de juin, et la matinée était superbe. — Mon ami, lui dis-je, puisque je vous vois pour la dernière fois, il faut que vous m'accordiez une grâce; me la promettez-vous? — Tout ce que vous voudrez, hors de vivre jusqu'après demain. — D'accord. — Toute la grâce que je vous demande consiste à lire avec moi une page du grand livre de la nature, livre que vous n'avez jamais consulté. — Où est ce livre? — Venez.

Je le pris par la main, et je le conduisis dans mon jardin, où nous nous assîmes sur un banc de pierre, en face d'une allée sablée. Il y avait à peine une minute que nous étions là, lorsqu'un insecte élégant, aux vives couleurs et au corsage fluet, vint voltiger autour de nous. Je le montrai à Édouard. Voyez, lui dis-je, c'est un insecte de l'ordre des hyménoptères, parce qu'il a quatre ailes nues, membraneuses et transparentes, il appartient à la famille des fouisseurs, et au genre des *sphex*. Vous reconnaîtrez son genre à ces caractères : premier segment du corselet en forme d'arc, rétréci en avant, en forme d'article ou de nœud; pieds postérieurs une fois au moins aussi longs que la tête et le tronc pris ensemble; pédicule de l'abdomen très long; mandibules dentées; mâchoire et lèvres fort longues, fléchies en-dessous. Quant à son espèce, c'est le sphex des sables (*sphex sabulosa*, Latr.), et il se distingue de ses congénères par ceci : Il est noir; son abdomen a le premier anneau noir, le second (la base exceptée) et le troisième fauves; les autres sont d'un noir-bleuâtre. Le devant de sa tête est couvert d'un duvet soyeux et argenté dans les mâles, qui ont en outre une ligne noire le long des second et troisième anneaux de l'abdomen.

— Que m'importe tout cela, me dit Édouard. Croyez-vous qu'une prétendue science de descriptions, de mots et de synonymie, puisse intéresser un homme raisonnable? — Vous avez raison, répondis-je, et nous gardâmes le silence.

Pendant ce temps-là, le sphex paraissait dans une grande agitation. Il allait et venait avec agilité, comme s'il eût cherché quelque chose sur le sable, et toujours en faisant vibrer ses antennes avec une vivacité qui donne à ces animaux une physionomie particulière et très remarquable. Enfin, après avoir cherché long-temps une place convenable, il s'arrêta entre deux fraisiers, dans un endroit où la surface de la terre, battue par la pluie, était unie et plombée. Alors, avec ses petites pattes, il se mit à creuser avec une activité et un empressement qui annonçaient l'exécution d'un important projet. Bientôt il eut fait un trou rond, large de deux lignes et demie, assez profond pour y enfoncer la tête et la moitié antérieure du corps. Jusque-là, il s'était contenté de disséminer autour de lui la terre qu'il retirait du trou, en la lançant à cinq ou six pouces de distance avec ses pattes de derrière; mais lorsqu'il eut creusé à un pouce environ de profondeur, cette terre s'amoncela autour du trou, parce qu'il ne pouvait plus l'atteindre avec ses pattes; il changea de manœuvre. De temps à autre il sortait de son terrier; il croisait et entrelaçait ses quatre pattes antérieures de manière à en former comme une sorte de hotte ou de panier qu'il chargeait de terre avec ses mandibules, puis il prenait son vol et s'élevait à deux ou trois pieds du sol, en s'éloignant; tout-à-coup il ouvrait les pattes, lançait et dispersait la terre au loin, puis revenait prendre une nouvelle charge qu'il allait jeter dans un autre endroit, mais toujours assez loin du trou. Quelquefois il se trouvait une petite pierre trop lourde pour qu'il pût l'emporter en volant, alors nouveau Sisiphe, il la roulait avec effort en la poussant du front et des pattes jusqu'à ce qu'elle fût au moins à trois ou quatre pieds du terrier; arrivé là, il la cachait dans une touffe d'herbe ou sous la feuille d'un fraisier, puis, après s'être reposé un instant, il se remettait au travail avec une nouvelle ardeur.

Édouard, qui était sorti de sa sombre méditation pour regarder la petite manœuvre de l'insecte, me demanda, mais avec distraction : — Que fait-il? — Il prépare, lui répondis-je, une habitation pour ses enfants, et il disperse au loin les matériaux, dont l'amas le dénoncerait à ses ennemis.

Quand le sphex eut achevé son trou, c'est-à-dire quand il eut poussé sa mine à trois pouces de profondeur, il s'envola et alla se poser à trois pas de là. Nous le vîmes se glisser sous une feuille de chou, puis, profitant d'une petite pente du terrain, en sortir en traînant après lui une grosse chenille à peau nue, qu'il avait préalablement tuée avec son aiguillon. Il s'agissait pour lui de traverser avec ce cadavre, beaucoup plus gros que lui, l'allée sablée qui formait un

peu le dos d'âne. Tantôt il poussait la chenille devant lui, tantôt il la traînait en marchant à reculons; mais on voyait que la charge était lourde, car vingt fois il fut obligé de s'arrêter pour se reposer. Enfin, il parvint jusqu'au bas du dos d'âne; mais là, comme la montée était assez raide, tous ses efforts devinrent impuissants, et nous crûmes un instant que, harassé de fatigue, il allait renoncer au travail et abandonner sa proie. Il n'en fut rien. Cependant il étendit le cadavre, il se mit à cheval dessus, puis, se haussant sur ses deux pattes postérieures et sur les deux antérieures, il passa les pattes du milieu sous le corps de la chenille qu'il embrassa, le haussa sous sa poitrine, puis se mit à marcher à quatre pattes en portant son fardeau qui se balançait sous lui absolument comme ces lourdes pièces de bois que l'on suspend avec des chaînes sous des essieux pour les transporter.

Grâce à cette méthode, il parvint au terrier et y enfonça la chenille avec beaucoup d'adresse. Comme il resta quelque temps sans reparaître, Édouard me dit encore : — Que fait-il? — Il dépose ses œufs sur le corps de la chenille, et lorsqu'ils écloront, ses petits y trouveront la nourriture qui convient à leur enfance. — C'est singulier, dit Édouard avec un ton de voix m'annonçant qu'il s'intéressait à cette petite scène.

Au bout d'un instant, le sphex sortit et se mit à chercher aux environs. Il trouva une petite pierre qu'il apporta et qu'il posa sur le trou pour en boucher l'ouverture, mais comme il vit qu'elle était un peu trop grande pour s'y ajuster avec précision, il la jeta au loin et en chercha une autre. Celle-ci se trouva trop petite; une troisième, une quatrième ne s'ajustaient pas mieux, et il les rejetait l'une après l'autre. Enfin, il en trouva une qui s'adaptait parfaitement à l'ouverture; il l'y plaça définitivement, puis il sema çà et là quelques petits morceaux de terre, et des grains de sable, de manière à imiter les accidents d'un terrain qui n'aurait pas été remué, et il parvint si bien par ce moyen, à masquer son travail aux yeux, qu'une heure après, quand nous revînmes à la même place, il nous fut impossible de retrouver le trou.

— J'ignorais, dit Édouard, qu'un si petit animal pût avoir autant d'intelligence. Un géomètre, ou un architecte n'eût pas mieux fait.

— Les ichneumons, insectes de la même famille que ce sphex, ont plus d'intelligence que lui, car ils savent l'anatomie en naissant. Ils déposent leurs œufs dans le corps des chenilles, et les enfoncent au moyen d'une tarière qu'ils ont au bout de l'abdomen. Les œufs éclosent, et les larves se nourrissent de la substance de l'insecte, qui ne périt pas parce qu'elles savent très bien reconnaître les parties qui ne sont pas essentielles à sa vie, et qu'elles ne touchent pas aux autres. Quand elles ont pris tout leur accroissement, elles mangent sans scrupules ces parties, tuent ainsi la chenille, lui déchirent la peau pour en sortir, et s'enterrent pour se chrysalider. Vous, Édouard, pourriez-vous me dire qui a pu apprendre l'anatomie à ces larves naissantes?

Édouard, au lieu de me répondre, me fit, pendant quatre jours qu'il resta chez moi, une foule de questions sur les mœurs admirables des insectes; puis il partit pour Paris. Un mois après, il m'écrivit pour m'annoncer qu'il était membre de la société entomologique, et qu'il travaillait beaucoup pour se rendre digne de ce titre. Un autre mois après, il m'écrivit encore pour m'inviter à sa noce.

BOITARD.



Le Sphex des sables.

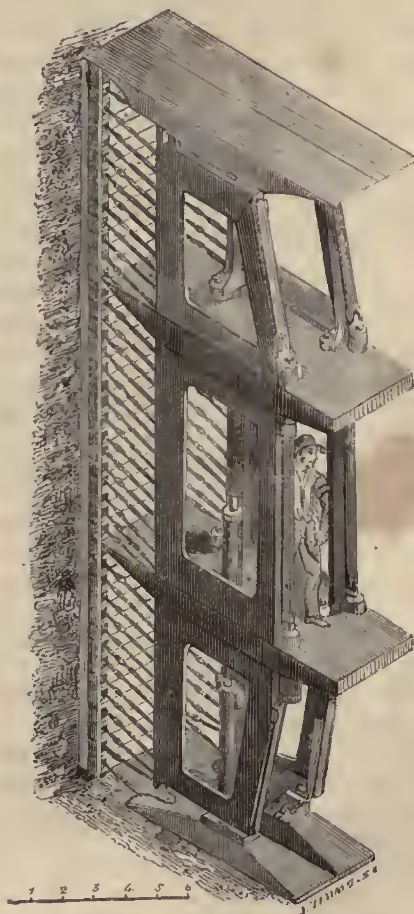
TUNNEL SOUS LA TAMISE.



N. 1. Section transversale du lit de la Tamise et coupe du tunnel de Rotherhite à Wapping.



N. 2. Ouvriers travaillant dans le bouclier.



N. 4. 12e partie du bouclier, soit un châssis.





TUNNEL OU PONT SOUS LA TAMISE.

On ne saurait assez s'extasier sur les prodiges de l'industrie et du commerce anglais. Ce que l'industrie crée de plus extraordinaire, ce ne sont pas ses produits, tout admirables qu'ils soient ; ce sont ses moyens, c'est la simplicité et la puissance de ses procédés ; ce sont ces mécaniques si ingénieuses, on pourrait dire si intelligentes, auxquelles on transmet toute l'adresse que la Providence a placée dans les doigts de l'homme, toute la force qu'elle a déposée dans ses muscles, sans rien de cette mauvaise volonté, de ce faux jugement, qui se mêlent toujours à l'emploi de ses facultés, et le rendent imparfait; ce sont cette réunion de capitaux, cette aggrégation de talents, cette tendance vers un même but d'intérêts qui composent une puissance inconnue dans les sociétés anciennes, et à laquelle rien ne résiste dans les sociétés modernes. En Angleterre, tout est le résultat de l'esprit d'association, depuis la route qui conduit au plus petit hameau, jusqu'aux docks qui reçoivent les vaisseaux de toutes les mers, depuis l'éclairage des rues jusqu'à la construction des villes.

Le commerce anglais, dans son état actuel, est une des plus étonnantes merveilles d'une civilisation parvenue au point le plus élevé qu'elle puisse atteindre. Ses établissements de terre et de mer, l'importance et l'activité de ses transactions, le nombre de bras qu'il entretient, le mouvement qu'il imprime aux capitaux, les découvertes qu'il amène, ses résultats enfin, sous quelque rapport qu'on les considère, se placent au-dessus de tout ce qui a jamais existé dans ce genre ; et lors même qu'il sera ramené à des proportions moins gigantesques, son souvenir restera dans la mémoire des nations, et ses efforts, ses succès seront rangés parmi les leviers les plus puissants qui aient jamais servi à faire révolution dans les idées et la position matérielle de la société. L'activité du commerce de Londres est, comme on sait, véritablement merveilleuse ; c'est pour en faciliter les transactions entre deux vastes quartiers, Rotherhite et Wapping, que l'entreprise du tunnel a été projetée. Les travaux du tunnel sont d'une nature extraordinaire ; ils ont pour objet la réunion des deux rives de la Tamise, au moyen d'un double passage voûté, pratiqué sous le fleuve (*voy. la pl.* 1). Un ingénieur français, M. Brunel, a conçu et osé tenter cette entreprise ; et, grâce à un génie ardent, fécond en ressources, et supérieur aux obstacles qu'il rencontrait à chaque pas qu'il faisait à travers un sol dont il lui était impossible de deviner la capricieuse variété, il est parvenu à exécuter plus de la moitié de son hardi projet. L'achèvement en eût été depuis long-temps complet, si les actionnaires, découragés, ne s'étaient refusés à l'avance des fonds nécessaires. Les travaux ont été repris en 1837 ; l'art, non moins que l'intérêt des commerçants de Londres, réclame la continuation active de cette immense entreprise, dans laquelle les difficultés les plus grandes sont surmontées, et dont le succès ne peut être mis en doute.

Le tunnel, ce pont d'invention nouvelle, consistera en deux arches construites en briques ; et, afin que les voitures n'éprouvent aucun embarras dans le trajet qu'elles auront à parcourir, celles qui iront du midi au nord passeront d'un côté, et celles venant du nord prendront l'autre. Les deux passages seront pavés et garnis sur les côtés d'une chaussée réservée aux piétons. Dans l'espace qui les sépare, de petites arches serviront de lien de communication, et permettront aux personnes de traverser d'un chemin à l'autre. Le double passage souterrain sera, dans toute sa longueur, éclairé par le gaz, au moyen de lanternes placées dans chacune des petites arches (*voy. la pl.* 5). On rendra faciles les abords du tunnel, au moyen de chemins de descente pratiqués circulairement, et s'inclinant par degrés presque insensibles, puisque l'inclinaison ne sera que de quatre pieds sur cent. L'un de ces chemins de descente, de moindre dimension, sera destiné aux piétons ; l'autre, plus large, servira aux voitures.

C'est en 1799 qu'il fut, pour la première fois, question d'ouvrir un passage sous le fleuve, à Gravesend ; ce projet fut abandonné, et en 1804, on commença à en exécuter un autre qui avait pour but la traversée souterraine de Rotherhite à Limehouse ; déjà on était parvenu à construire une petite galerie horizontale de mille pieds de longueur, lorsque arriva une irruption du fleuve ; la continuation des travaux fut reconnue impraticable. En 1823, M. Brunel développa son plan ; on apprécia les avantages que le nouvel ingénieur présentait, les garanties qu'il paraissait offrir, les facilités qu'il devait rencontrer, et l'heureux choix de la position qu'il indiquait, car c'était peut-être le seul endroit, entre le pont de Londres et Greenwich, où un passage de cette nature pouvait être tenté, sans nuire à quelques-uns des établissements commerciaux situés sur les deux rives de la Tamise.

Tandis qu'on faisait des démarches auprès du parlement pour être autorisé à recueillir les fonds nécessaires, le comité des souscripteurs désigna des agents chargés de sonder le lit du fleuve sur trois lignes parallèles. Dans leur rapport du 4 avril 1824, il est déclaré qu'on a trouvé partout une couche épaisse d'argile bleue, d'une ténacité suffisante pour répondre de la solidité d'une construction. Dès lors, M. Brunel agrandit les dimensions de son premier plan. Il fit confectionner sur la surface même du sol, et sur vingt-quatre pilotis, une tour en briques de cinquante pieds de diamètre, ayant quarante-deux pieds de hauteur et trois d'épaisseur. Au-dessus de cette tour, il établit une machine à vapeur pour l'épuisement des eaux et le déblaiement des terres ; ensuite on descendit la vaste tour, qui, par le seul effet de son propre poids, put passer au travers d'un lit de sable mouvant. Après avoir surmonté bien des obstacles résultant de la mobilité incessante du lit de la rivière, la tour pénétra à une profondeur de soixante-cinq pieds ; alors on en forma une autre de vingt-cinq pieds seulement de diamètre, pour être placée au fond de la première et servir de puisard ; mais à quatre-vingts pieds de profondeur, le terrain se défonça subitement, et refoula une quantité immense d'eau et de sable ; ce débordement qui eut un aspect épouvantable, fut néanmoins arrêté, et le puisard solidement établi.

La tour et le puisard complètement terminés, on commença l'excavation des galeries sur une échelle de trente-huit pieds de largeur et de vingt-six pieds six

pouces de hauteur, présentant un espace de huit cent cinquante pieds carrés. C'est par le moyen d'un appareil ingénieux, désigné sous le nom de bouclier, que cette excavation a été faite, et que la maçonnerie a été construite telle qu'on la voit, ayant une double arcade avec chaussées et trottoirs, déjà posés au-delà du milieu du fleuve. Le bouclier se compose de douze grands châssis, appuyés l'un contre l'autre, comme autant de livres sur une tablette; chacun de ces châssis a vingt-deux pieds de haut, et environ trois pieds de largeur ; ils sont divisés dans leur hauteur en trois compartiments ou étages, offrant ainsi trente-six cases ou cellules pour les ouvriers, particulièrement pour les mineurs qui découpent le terrain en avant d'eux, en même temps qu'ils en préviennent l'éboulement avec de petites planches fortement assujetties contre le sol. Derrière eux, des maçons bâtissent aussitôt le mur de revêtement (*voy. les pl.* 2, 3 et 4). Le bouclier fut placé dans sa première position au fond de la tour, le 1er janvier 1826, et la construction de la double galerie fut commencée sous un lit d'argile; le 25 du même mois, cette couche protectrice parut se rompre tout-à-coup, laissant le bouclier exposé à une infiltration considérable, provenant d'un lit de gravier. Cependant le 11 mars, le bouclier fut descendu sous un autre lit d'argile, et la maçonnerie poussée avec une telle vigueur, que le 30 avril 1827, c'est-à-dire en seize mois et demi, cinq cent cinquante pieds de terrain avaient été déblayés, et les galeries immédiatement construites. Le mois suivant, une terrible irruption de la rivière eut lieu; à peine surmontée, un second envahissement des eaux, plus formidable que le premier, donna des craintes sur l'heureux achèvement de cette grande entreprise. L'eau et le sable épuisés, après des efforts inouïs, il fut possible de rentrer dans le tunnel; on trouva qu'il n'avait nullement souffert, ce qui démontra l'efficacité des moyens employés par M. Brunel, et contribua à inspirer la plus haute confiance.

Nous donnons aujourd'hui cinq dessins du tunnel, recueillis à Londres même ; ils représentent :

N° 1. La section transversale du lit de la Tamise et la coupe du tunnel, montrant l'étendue de la construction déjà exécutée jusqu'à sept cent cinquante pieds, depuis la tour fondée à Rotherhite vers Wapping, présentant une succession d'arches qui séparent les deux galeries. On peut ainsi juger de ce qui reste à faire pour l'achèvement de ce merveilleux travail.

N° 2. Les ouvriers, mineurs et maçons, travaillant dans le bouclier, dont nous avons parlé ci-dessus.

N° 3. Coupe transversale du tunnel, servant à démontrer l'épaisseur et les dimensions de la maçonnerie, complètement construite en briques, liées par un ciment que l'humidité fait durcir.

N° 4. Un des châssis, faisant connaître la forme et la position des petites planches d'étai, posées de front et en avant de chaque châssis, et fortement maintenues en place par de petites vis de pression. Le nombre de petites planches dépasse cinq cents, et celui des vis mille. On ôte une ou deux petites planches à la fois, lorsqu'il faut creuser le terrain, et on les replace avant d'en retirer d'autres; le tout forme un panneau solidement appuyé contre le sol.

N° 5. Vue de la galerie de l'ouest, telle qu'elle se trouve maintenant.

PESTE DE MARSEILLE (1720).

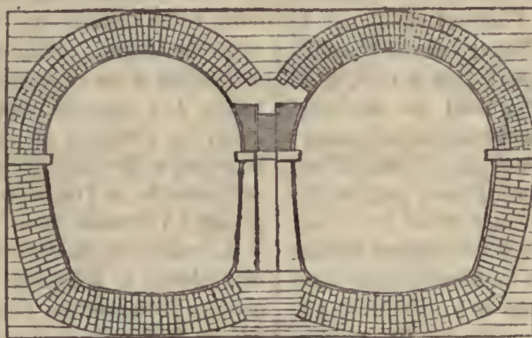
A l'extrémité du royaume de France, Marseille, en 1720, s'élevait riche de son commerce; son enceinte, aux murs noirs, prenait au fort Saint-Jean, œuvre de Louis XIV, passait par l'esplanade de la Tourette, soutenue par trois tours romaines, antique, comme le siége de Marseille par César. A l'angle de ces murailles se montrait l'église de la Major, baignée par les flots de la mer; la Major, construite sur les ruines du temple de Diane Syriaque, divinité des Phocéens. De là, les murailles se rattachaient à la porte de la Joliette (du nom de Jules César); elles liaient leur enceinte de pierre à la tour de Sainte-Paule, noble souvenir pour les femmes marseillaises qui défendirent héroïquement leur cité. La porte d'Aix ensuite protégeait quelques aquéducs municipaux du moyen-âge; l'enceinte s'étendait jusqu'à la porte des Fainéants, où les vieux bourgeois marseillais venaient s'étendre sous quelques arbres, débris de la Pinède de Bernard-du-Bois. A droite, la porte d'Aubagne, qui avoisinait l'Arsenal; les murs tourellés suivaient la rue Sainte pour se lier à l'abbaye Saint-Victor, lieu vénérable et fortifié, avec ses belles et noires tours carrées du septième et du huitième siècle, ses meurtrières et ses mangonneaux, ses portes de fer et ses souterrains qui rappelaient les temps primitifs du christianisme. Dans cette enceinte, était le port à fer-à-cheval, merveilleusement abrité jusqu'à la Cannebière, vieux marais assaini par l'activité des Marseillais. Au dehors de la cité, mille maisons d'habitation comme à Athènes et à Lacédémone pour respirer l'air balsamique du genêt et du thym; des hameaux parsemés sur tout le territoire; les Aygalades, beau vallon d'eau et d'ombrage dans une terre presque africaine; Sainte-Marthe, protectrice de l'amour.

Dans l'ordre des dignités, écrit M. Capefigue l'évêché tenait le premier rang; il était alors aux mains de Henri-François de Castelmoron de Belsunce, d'une famille noble du Périgord; élevé par les jésuites, il avait conservé l'esprit d'ordre et d'obéissance qui caractérisait cette puissante agrégation. M. de Belsunce était un esprit religieux, hautement préoccupé de l'immense mission de l'épiscopat et de cette admirable loi chrétienne qui commande le dévouement et l'abnégation pour tout ce qui souffre. L'évêque de Marseille, avec son autorité ecclésiastique, dirigeait tous les ordres religieux, les minimes, les jésuites, les oratoriens, milices saintes qui devaient rendre tant de service dans la catastrophe. Le gouverneur Viguier, première dignité municipale de la ville, était Alphonse de Fortia de Pilles, gouverneur presque héréditaire des îles, du château d'If et et de Marseille, brave famille de gentilshommes, originaire des races d'Aragon réfugiées en Provence. Les principaux conseillers avaient nom : Estelle, Moustier, Audimar et Dieudé; parmi les intendants de la santé, on comptait Rose et Rolland, dignes négociants qui avaient visité les rivages levantins; tous deux connaissaient les affreux ravages de la peste.

Par une belle journée de mai (le 25), date néfaste dans les annales de Marseille, la cloche de la consigne sonna l'arrivée d'un navire; il portait le nom de *Grand-Saint-Antoine*, capitaine Chataud; il était

parti de Seyde le 31 janvier ; son voyage s'était fait par échelle ; à Cagliari, il avait été repoussé à coups de canon; le gouverneur napolitain, dans un de ces rêves de sang qui pèsent sur l'imagination ardente, avait vu la peste dévorant la Sardaigne ; ordre fut donné de tirer sur les navires qui approcheraient de la côte. Le *Saint-Antoine* vint alors à sa destination qui était Marseille ; le capitaine était parti avant que la peste régnât en Syrie ; mais le journal du bord annonçait que deux hommes étaient morts pendant la traversée ; étaient-ils infectés de peste? avaient-ils succombé à une affection ordinaire, à une fièvre de fatigue et de route? C'est à cette dernière opinion que s'étaient arrêtés les chirurgiens du bord. Un troisième matelot mourut le jour même de l'arrivée, et le médecin du lazaret déclara qu'il n'y avait pas soupçon de maladie contagieuse. Quelques jours après, le chirurgien qui avait soigné le matelot mourut subitement ; d'autres accidents se manifestèrent. Au milieu des incertitudes publiques, une déclaration jeta la terreur parmi les échevins ; un des chirurgiens de la ville vint déclarer qu'il avait traité à la place du Linche un marin qui était mort avec tous les symptômes de la peste orientale. La place du Linche était située près du Lazaret, vieille place qui avait emprunté son nom à un des échevins du temps de la Ligue ; les traditions de Marseille disaient que c'était à la place du Linche que les sorciers, masques et diablotins célébraient leur sabbat à minuit, et c'était aussi à cette place du Linche que commençait l'horrible contagion ! Le lendemain la sœur du marin succomba ; les échevins ordonnèrent que la maison serait entourée et séquestrée.

On était alors au 15 juillet, à cette époque de soleil ardent qui brûle les arides rochers de la Provence ; la Méditerranée était limpide comme un lac ; ses eaux étaient faiblement ondulées par l'écume blanche qui vient mourir près du sable brillant de mille cailloux et de ces jolis coquillages, beaux colliers des femmes de Sicile qui s'endorment en chantant, la tête appuyée sur les cratères de l'Etna. Les premières craintes des magistrats de Marseille s'étaient calmées ; on n'avait constaté aucun nouvel accident de peste, déjà même on adressait quelques reproches aux âmes pusillanimes qui avaient jeté la terreur dans la ville, et empêché par ce moyen les transactions commerciales. Dans la nuit du 25 au 26 juillet, après une journée étouffante, un orage épouvantable éclata, avec ce terrible mélange d'ouragan, de foudre, de pluie, de grêle, et ce vaste ébranlement des eaux qui semble tour-à-tour ouvrir et fermer les abîmes de la création. Le lendemain, dès l'aurore, des valets de ville haletants, des médecins de service, accoururent à l'Hôtel-de-Ville déclarer que, dans la rue de l'Échelle, ruelle comme perdue dans la vieille Marseille de Jules César, douze personnes avaient été vivement saisies par tous les symptômes de la peste. Le conseil municipal ne laisse point ébruiter cette triste nouvelle ; il ordonne qu'on cerne la rue, les cadavres sont enlevés pendant la nuit ; le digne échevin, M. Moustier, va sur les lieux, fait visiter les malades. Il n'y a presque plus de doute, la peste est à Marseille ; on recherche, on visite ; elle paraît se concentrer dans la rue de l'Échelle. Hélas, cette barrière est bientôt franchie, de nombreux malades se déclarent dans la plupart des quartiers de la ville ; le soleil du 26 juillet éclaire une fatale journée !



N. 3. Maçonnerie des deux galeries du tunnel.

L'organisation de Marseille, puissante et riche cité, n'admettait presque pas d'impôts ; les habitants étaient exemptés de toute redevance, et les droits au profit de la ville étaient si minimes, qu'il se trouvait juste onze cents livres dans la caisse municipale ; ne fallait-il pas pourvoir aux horribles nécessités de la situation? Comme toutes les villes franches et commerciales, Marseille servait d'abri à une multitude de mendiants qui se réfugiaient sous ses priviléges ; ses corporations de portefaix, de métiers étaient parfaitement organisées ; mais, dès la première nouvelle de la peste, le travail avait cessé. Lieu d'entrepôt et de commerce, Marseille n'avait pas de réserve ; elle était sûre toujours d'avoir à sa disposition les farines de Barbarie, les blés de la Sicile, toutes les denrées d'Espagne, du levant et de l'Amérique. Mais lorsque le drapeau noir, symbole d'une cité en contagion, fut arboré sur la tour du fort Saint-Jean, les arrivages au port diminuèrent ; on fuyait cette cité en proie à la peste dévorante. Déjà les villes se barricadaient ; Aix, l'égoïste ennemi de Marseille, fermait ses lourdes portes ; Arles repoussait les fugitifs, tandis que les riches habitants de la ville se répandaient dans ces bastides qui ornaient le territoire, comme les villa de Toscane avec leurs vignes chargées de grappes d'or suspendues à l'olivier.

L'administration municipale se montrait admirable d'ordre et de prudence ; elle avait employé, mais

sans y ajouter une foi absolue, le remède qu'indiquait le médecin Sicard. Par la soirée brûlante du 1er août, Marseille parut subitement illuminée de mille feux qui élevaient leurs flammes pour purifier l'air; on aurait dit l'incendie rougeâtre d'un bois de pins, dans une nuit sombre. Tous les habitants étaient allés quérir sur la montagne des fagots de bois, les grands arbres avaient retenti sous les coups de hache de la multitude; on avait tout jeté au feu afin de chasser les miasmes; le peuple, ivre d'espérance, entourait ces feux par des rondes bruyantes. Le 3 août, le réveil fut terrible; les malades s'accrurent, et le conseil municipal se vit forcé à des mesures plus efficaces; des corps-de-garde furent posés dans les rues les plus fortement envahies par l'invasion; toutes les compagnies bourgeoises de la ville devaient avoir cinquante hommes sous les armes; les chirurgiens étaient mis aux gages du conseil; on empruntait cinq cent mille francs remboursables après la contagion; on nommait des commissaires dans les quartiers, à l'effet de distribuer des aumônes et des secours. Parmi ces commissaires se trouva le brave chevalier Rose, dont le nom se mêla au souvenir de tous les sacrifices pour la cité.

Cependant la contagion augmentait ses ravages. Le 16 août, jour de la fête de saint Roch, plus de sept cents personnes trouvent la mort, et les malades s'accroissent à ce point, que l'hôpital établi par le chevalier Rose, dans la Rive-Neuve, devient insuffisant. Les pestiférés sont déjà épars dans la ville, quelques-uns sont transportés sur le seuil des maisons; Marseille a cet aspect sombre des contagions affreuses; on y voit partout des physionomies pâles et maladives, des yeux ternes et égarés. Si vous avez quelquefois parcouru la cité qu'un grand fléau envahit, vous avez dû y respirer un air lourd, une atmosphère épaisse et brûlante. Soit que les vents soufflent comme dans l'Écriture, et retentissent comme la trompette de l'apocalypse, soit que des nuages de deuil s'ammoncèlent et se condensent pour l'orage, vous lisez au front de chacun le cruel danger qui menace un peuple; l'ange noir jette son voile de feu sur la cité, et dans sa course rapide, il lance des flèches de mort contre la ville maudite. Telle était alors Marseille. Voyez ce port, naguère si florissant, vous trouvez les galères à l'écart, et barricadées comme dans une forteresse; un petit nombre de navires se maintenaient à une distance assez éloignée du rivage pour n'en recevoir aucune communication. Dans les deux citadelles de Saint-Jean et de Saint-Nicolas, les soldats avaient dressé les ponts-levis de fer; des malades au milieu des rues, sur toutes les portes, couchés souvent contre les bornes; des tentes élevées à la plaine St-Michel, à La Tourette. Sur le Cours même, la promenade municipale des habitants, on apercevait déjà des cadavres au coin des belles fontaines, bassins de marbre de la Grèce, sous les arbres où gazouillent le vieux moineau et la cigale comme sur l'olivier d'Athènes.

La peste parvint à son dernier degré de ravage à la fin d'août; les registres des paroisses ne pouvaient plus contenir le nom des morts qui se multipliaient en tous les quartiers; il n'y avait plus ni les secours, ni l'abri des hospices, ni ces hommes à la figure hâve destinés à l'ensevelissement des pestiférés; on les nommait corbeaux dans les vieux usages de la ville, pour exprimer leur lugubre emploi. Ce fut alors que sous le pieux évêque de Belsunce, les corps religieux s'offrirent pour le service des malades, la sépulture des cadavres et la distribution des secours avec le dévouement que la catastrophe pouvait exiger. En tête, se trouvaient les capucins, corporation humble, ordre mendiant, confrérie dévouée à toutes les misères; c'étaient des hommes couverts de bure, la tête rasée sous un chaperon grossier, comme les serfs du moyen-âge. Leurs statuts leur imposaient de vivre d'aumônes, de se consacrer aux services pénibles comme de vigoureux athlètes. Les capucins portaient secours aux incendies, et quand le lugubre tocsin se faisait entendre, ils accouraient sur le lieu du désastre; les jeunes hommes étaient dressés aux exercices du corps; fallait-il parcourir les poutres enflammées, jeter de l'eau sur ces flammes pétillantes, les pauvres capucins étaient là. Les carmes s'adonnaient à la médecine pour soigner gratuitement le peuple; car ils étaient peuple; ils inventaient des eaux merveilleuses; les meilleurs chirurgiens sortaient des carmes. Les gentilshommes musqués se moquaient du peu de soin que ces religieux prenaient d'eux-mêmes, de leur air simple, de leurs formes athlétiques; mais que voulez-vous? Les capucins ne pouvaient se pommader à côté du lit des malades; ils ne pouvaient mettre des mouches quand ils ensevelissaient les morts dans une épidémie, et leurs robes de bure ne pouvaient se transformer en soyeuses étoffes, quand ils parcouraient les maisons incendiées et les campagnes inondées par les débordements. Les capucins étaient les religieux de la multitude; ils sortaient du peuple et le servaient. Les capucins se dévouèrent dans cette terrible catastrophe de Marseille, et l'on n'en compta que trois qui échappèrent à l'horrible fléau.

Au milieu de ce dévouement charitable de tous les monastères à Marseille, un seul ferma ses portes pour se préserver du fléau. A l'extrémité de la rue Sainte, construite sur les débris des tombes funéraires des premiers chrétiens, s'élevait la vieille abbaye de Saint-Victor; ses murailles dataient de l'époque sarrazine; elles étaient hautes, crénelées; on ne pénétrait dans l'intérieur du monastère qu'en traversant une double porte sur laquelle se trouvait sculptée l'image de saint Victor, le brave centurion romain, perçant d'outre en outre un dragon de sa longue lance. Tous les religieux de cette antique abbaye étaient nés de noble race; ils appartenaient à des lignées de gentilshommes depuis dix générations, d'après preuves authentiques. Quand un fils de race n'avait pas de cœur pour le métier des armes, on le faisait comte de Saint-Victor, et celui qui n'avait pas revêtu l'armure des chevaliers, prenait le camail et la croix de l'ordre. Il y avait donc bien des lâches derrière ces murailles, à l'abri de ces créneaux! Tandis que le vénérable évêque de Marseille parcourait la ville, portant des secours aux nécessiteux, les comtes de Saint-Victor, qui n'étaient pas de sa juridiction, fermèrent leurs portes à tous les accents du désespoir; ils étaient dans une forteresse plus imprenable que les citadelles de Saint-Jean et de Saint-Nicolas. Aussi, quand le fléau eut cessé, Marseille garda longtemps mémoire de la lâcheté des comtes de Saint-Victor.

Le deuil continuait à couvrir la ville d'un crêpe

funèbre ; le 31 août fut le jour terrible où la mortalité frappa dans sa plus affreuse intensité ; elle dura jusqu'au 30 septembre ; c'étaient des milliers de morts par jour. Dirons-nous le spectacle hideux qu'offrait l'esplanade de La Tourette sous les feux brûlants d'une température du tropique ? Le sol était couvert de corps à plusieurs pieds sur terre, et comme ils étaient là depuis plusieurs jours, ils semblaient se mouvoir aux rayons du soleil. Marseille était ainsi menacée d'une réaction de la mort contre la vie ; du sein de ce marais infect allait s'élever peut-être une maladie plus cruellement contagieuse. Il faut un grand dévouement ; le chevalier Rose se présente ; il demande au bailli de Langeron, nommé gouverneur de Marseille, dans la crise, des galériens pour l'aider dans cette triste expédition ; il marche à leur tête vers La Tourette, visite tous les lieux, et en sondant les murs de Marseille, il aperçoit quelques tours romaines creuses et voûtées ; il les désigne comme la sépulture des cadavres. Le voilà à l'œuvre ; il ordonne aux forçats de se couvrir les mains et le visage de vinaigre ; il s'avance à cheval et chaperonné. A un signal donné, les forçats commencent le lugubre travail ; l'esplanade de La Tourette fut débarrassée en deux heures. On se rendit ainsi les maîtres de la mort, grâce à l'héroïque dévouement du chevalier Rose.

Il fallait aussi relever le moral de la population ; une cérémonie religieuse, au sein des multitudes, fortifiait le courage, apprenait à mourir. Depuis le commencement de l'épidémie, toutes les églises avaient été fermées au peuple; on craignait que les communications des masses entre elles ne favorisassent le développement du mal. Le vénérable évêque de Marseille ordonna que des autels seraient élevés sur les places publiques pour y célébrer les saints mystères ; l'aspect de la cité frappée d'épidémie, était trop lugubre, et les médecins avaient recommandé de retremper la force de la population ; eux-mêmes s'étaient dévoués avec un courage au-dessus de tout éloge ; l'aspect des terreurs de la ville les avait péniblement frappés. Ils déclarèrent que le moral de la population était plus fortement atteint que le physique ; on devait débarrasser les rues, établir des hôpitaux, et une fois maître des causes de la contagion, on en arrêterait plus facilement les progrès. L'autorité municipale déploya une fermeté et une activité de gouvernement qui étonnent quand on les compare à ce qui s'est produit dans les temps modernes. C'est à partir de cette époque que la maladie diminue ; le fléau se calme avec les vents d'automne ; l'espérance renaît, et bientôt une solennité imposante vient raffermir les cœurs.

Les cloches s'étaient mises en branle dès l'aurore, pour dire à la population que le grand jour de miséricorde était arrivé ; l'évêque Belsunce, revêtu de ses habits pontificaux, s'était rendu dans l'église des Accoules, et du haut de l'immense clocher, il éleva la croix sur la ville désolée, appelant d'une voix lamentable la pitié du sauveur. En même temps les échevins faisaient vœu à Dieu de consacrer chaque année deux mille livres de rente pour doter de pauvres filles orphelines de la miséricorde. Ainsi le christianisme avait changé les mœurs. Dans la vieille Marseille gauloise, aux époques de peste, on sacrifiait une victime humaine pour apaiser le courroux des dieux ; Marseille chrétienne, convertie par saint Victor et sainte Marthe, dotait des filles malheureuses, dans ses vœux de pénitence !

« Un préjugé bien répandu, et cependant démenti par l'histoire, disait l'empereur Napoléon, c'est que Mahomet était ennemi des sciences, des arts et de la littérature. On a beaucoup cité le mot du calife Omar, lorsqu'il fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie. » Si cette bibliothèque renferme ce qui se trouve dans le Koran, elle est inutile ; si elle contient autre chose, elle est dangereuse. » Un pareil fait, et beaucoup d'autres de cette nature, ne doivent point faire oublier ce que l'on doit aux califes arabes. Ils étendirent constamment la sphère des connaissances humaines, et embellirent la société par les charmes de leur littérature. Il est possible néanmoins que, dans l'origine, les successeurs de Mahomet aient craint que les Arabes ne se laissassent amollir par les arts et les sciences, qui étaient portés à un si haut point dans l'Égypte, la Syrie et le Bas-Empire. Ils avaient sous les yeux la décadence de l'empire de Constantin, due en partie à de perpétuelles discussions scolastiques et théologiques. Peut-être ce spectacle les avait-il indisposés contre la plupart des bibliothèques qui, dans le fait, contenaient en majorité des livres de cette nature. Quoi qu'il en soit, les Arabes ont été pendant cinq cents ans la nation la plus éclairée du monde. C'est à eux que nous devons notre système de numération, les orgues, les cadrans solaires, les pendules et les montres. Rien de plus élégant, de plus ingénieux, de plus moral que la littérature persane, et, en général, tout ce qui est sorti de la plume des littérateurs de Bagdad et de Bassora.

« Les empires ont moins de durée en Asie que dans l'Europe, ce qu'on peut attribuer aux circonstances géographiques. L'Asie est environnée d'immenses déserts, d'où s'élancent tous les trois ou quatre siècles, des peuplades guerrières qui culbutent les plus vastes empires. De là, sont sortis les Ottomans, et dans la suite les Tamerlan et les Gengiskan.

» Il paraît que les législateurs souverains de ces peuplades se sont toujours attachés à leur conserver des mœurs nationales et une physionomie originaire. C'est ainsi qu'ils empêchèrent que le janissaire d'Égypte ne devînt arabe, que le janissaire d'Andrinople ne devînt grec. Le principe adopté par eux de s'opposer à toute espèce d'innovation dans les habitudes et les mœurs, leur fit proscrire les sciences et les arts. Mais il ne faut attribuer cette mesure ni aux préceptes de Mahomet, ni à la religion du Koran, ni au naturel arabe. »

Lorsque la mort menace de venir rompre une union où pendant de longues années toutes les habitudes du bonheur sont venues se confondre, il ne faut plus rien attendre du courage ; à peine suffit-il pour accoutumer à un malheur inattendu. Mais se voir ravir celle pour qui l'on donnerait mille fois sa vie, voilà qui surpasse toutes les forces ! Cette femme qui, pâle et abattue, s'éteint sur un lit, elle a partagé vos affections les plus secrètes, elle a séché vos larmes, elle a souri à toutes vos joies, elle a pris part à tous vos maux, plus d'une fois elle vous les a fait

oublier : seule, elle savait bien votre cœur. Elle souffre... c'est sur vous que ses yeux se reposent; c'est pour vous qu'ils s'ouvrent, se raniment et luttent d'un dernier effort. Ses idées se mêlent, se confondent ; elle a peine à les suivre. Mais les jours qu'elle a passés avec vous, elle les garde dans sa mémoire ; ils sont tous à leur place. Si, par intervalles, elle prononce à demi-voix quelques mots entrecoupés, ce n'est pas pour se plaindre, c'est de vous qu'elle s'occupé ; vos souvenirs l'enveloppent, la raniment et la remontent dans la vie. Des douleurs plus atroces la déchirent, elle en surmonte la torture et c'est silencieuse qu'elle se désespère : vous avez besoin d'être rassuré. De minute en minute, elle ressent l'amertume d'une séparation qui l'envahit sans qu'elle puisse la comprendre ; elle la reçoit néanmoins avec calme et douceur ; ses habitudes sont toujours les mêmes. Vaincue par tant d'efforts, ses larmes coulent ; elle s'efforce de les arrêter, ou les essuie sans qu'on s'en aperçoive..... Puis elle songe à ses filles... Qui les veillera? Il n'y a que le cœur d'une mère qui s'entende à les élever. Ses fils ! à peine sont-ils à plaindre ; un père leur reste. Les amis se succèdent auprès de la mère de famille ; ils lui glissent ces paroles de consolation qu'on a trop prodiguées aux autres, pour y croire soi-même. Elle leur sourit ; c'est pour eux la dernière expression de sa gratitude ; elle est contente de les avoir vus; elle ne se sent à l'aise que lorsqu'elle est rendue tout entière aux soins de son mari : elle veut en jouir toute seule pour en jouir mieux. Le jour s'écoule ; il a son mouvement obligé ; il étourdit, s'il ne distrait pas. Mais la nuit arrive ; c'est alors que l'époux épuise toutes les angoisses de son sort. Assis au chevet de celle qu'il a tant aimée, il s'arrête suspendu aux progrès de son mal ; il lutte pour les reculer... Il ne peut rien contre eux ; immobile au milieu du silence qui pèse autour de lui, il entend sonner ces heures qui se traînent si lourdement. Un léger bruit frappe son oreille ; il se lève doucement, si doucement qu'il semble ne pas se mouvoir : sa femme a soupiré. Il s'approche de plus près, il l'embrasse et la serre de son regard. Quel changement ! Toutes les facultés de la vie tombent et disparaissent. Il s'arrête anéanti à la même place ; il n'appartient plus au présent..... Un léger cri le réveille : c'est la voix, la voix si chérie de sa compagne ; il est à côté d'elle. A demi-levée sur son séant, elle cherche quelque chose qui lui manque, c'est la main de son époux; elle la saisit et la presse comme pour ne plus s'en détacher : c'est le dernier élan qui précède le dernier adieu. Il pleure et sanglote ; il a compris sa position ; mais il la repousse et appelle à son secours tout ce qu'il a de plus aimant dans le cœur : c'est par cette puissance qu'il veut la retenir ; elle lui échappe et passe à travers sa dernière espérance. Le jour revient, on lui amène ses enfants ; elle fait signe pour qu'ils l'environnent ; on dirait qu'elle les compte ; enfin, d'un dernier regard, elle contemple son mari ; une sorte d'épanouissement rayonne sur ses traits : elle est morte.

St-Prosper.



N. 5. Vue de la galerie de l'ouest du tunnel.

LA FULGORE PORTE-LANTERNE.





LA FULGORE PORTE-LANTERNE.

Vous avez vu un bal à l'Opéra, à Paris ; il faut que je vous parle d'un bal de nuit dans une savane de l'Amérique méridionale. Il était neuf heures du soir, et la nuit était noire à ne pas voir à deux pas devant soi. Léandre vint me prendre comme nous en étions convenus, et nous partîmes. Or, vous saurez que Léandre était le nègre chasseur que l'on m'avait donné dans l'habitation, pour m'accompagner dans mes excursions botaniques, et me servir de domestique. Et, si vous me demandez pourquoi un nègre peut s'appeler Léandre, au lieu d'Oronoko ou autre chose semblable, je vous répondrai que c'est positivement par la même raison que votre chien se nomme César, ou Médor, etc. J'ai connu aux Antilles une respectable madame Pierrette Choupille, qui était servie par Thisbé, Anaïs et Nelly, ses négresses, et par Pyrame, Hercule et Adonis, ses nègres.

Nous partîmes donc, Léandre et moi, pour aller à un bal donné par un de ses compatriotes africains, qui venait de se racheter d'esclavage. Pour ne pas sortir de mon sujet, je ne vous parlerai ni de la danse du bâton exécutée par des jeunes nègres fort alertes, ni des danses d'une décence plus qu'équivoque, auxquelles se plaisaient les jeunes filles au noir de jais, et cela avec une naïveté d'innocence qu'un Européen sera toujours tenté de prendre pour la naïveté du vice ; mais je vous dirai comment leurs cheveux laineux étaient parés de bijoux mille fois plus brillants que le diamant. Figurez-vous d'abord qu'après avoir marché un quart-d'heure dans une profonde obscurité, je commençai à découvrir dans le lointain un point lumineux que j'aurais pu prendre pour un de ces météores que le peuple nomme feu follet ou feu Saint-Elme, s'il n'eût été fixe, car sa lumière bleuâtre n'avait rien de commun avec l'éclat d'une lampe, ou d'une bougie ; c'était là le terme de ma promenade. En approchant, je vis que ce singulier fanal consistait en une bouteille de verre blanc, suspendue à l'entrée d'un vaste hangar en bambous ; la lumière s'échappait à travers le verre sans que je pusse deviner ce qui la produisait. Nous soulevâmes une natte de joncs servant de porte, et nous entrâmes dans la salle de bal, où régnait une bruyante et franche gaîté.

Cette salle n'était éclairée ni par des bouts de chandelle, comme un bal de perruquier, ni par de l'huile à l'épaisse fumée, ni par de la bougie, encore moins par du gaz empesté, mais bien par un grand nombre de bouteilles semblables à celles dont je vous ai parlé, et qui étaient suspendues de distance en distance contre les nattes servant de tapisserie. Il en résultait un jour doux et bleuâtre, sans conséquence pour le noir d'ébène des jeunes négresses, mais qui eût jeté un reflet singulier sur le teint blanc-rosé d'une Parisienne. Ce qui produisait un effet singulièrement pittoresque, c'était la coiffure des femmes, consistant en fleurs entrelacées et couvertes de points larges et brillants projetant une lumière vive et rouge qui lui était propre.

Je m'informai à Léandre de ce que pouvaient être ces ornements brillants d'un éclat si étrange ; pour toute réponse, il prit une fleur des champs sur la tête d'une jolie négresse, et me l'apporta. Je vis qu'on avait placé sur ses feuilles, sur son calice et ses pétales, plusieurs insectes dont l'abdomen était lumineux comme celui de nos vers brillants, mais avec un éclat beaucoup plus vif. Je reconnus aisément que ces petits animaux appartenaient au genre des lampyres, et se rapprochaient beaucoup de la luciole (*lampyris italica*), si commune en Italie.

Il me restait à savoir ce que contenaient nos lustres économiques. Léandre en tira un gros insecte d'une forme si bizarre, qu'il mérite une description. C'était la fulgore porte-lanterne (*fulgora lanternaria*, Latr.) appartenant à l'ordre des hémiptères, et à la famille des cigales. Ses antennes n'ont que trois articles, et sont insérées sous les yeux ; elle a, outre ses yeux ordinaires, deux petits yeux lisses, écartés, pas très distincts ; le corselet ou thorax, a deux segments apparents, dont le premier a le bord postérieur droit : le second ou postérieur, est triangulaire ; son front se prolonge en une sorte de museau droit, bossu, arrondi au bout, ressemblant un peu au mufle de certains animaux ; ses élytres sont variées de couleurs assez agréables, et ses ailes inférieures portent un grand œil qui distingue très bien cet insecte de ses congénères.

Mademoiselle de Mérian est une des premières qui ait donné une bonne figure de cet animal, et qui ait parlé de sa propriété phosphorique. La lumière qu'il répand sort de son mufle que l'on a comparé à une lanterne ; elle est assez forte pour que l'on puisse lire aisément, à sa seule clarté, l'écriture la plus fine. Les habitants, comme vous avez vu, savent en tirer parti, en renfermant dans des bocaux un ou plusieurs de ces insectes, qu'ils vont chercher dans les forêts, sur les plus grands arbres. Du reste, on ne sait rien de leurs mœurs, si ce n'est qu'ils se nourrissent de feuilles.

Après être resté une heure parmi les joyeux amis de Léandre ; après avoir admiré le spectacle singulier des lucioles, qui, s'envolant d'une tête pour aller se poser sur l'autre, décrivaient dans l'air mille traits de feu, miniatures de ces étoiles filantes qui parcourent le ciel pendant une belle nuit d'été, je me disposai à retourner à l'habitation avec mon guide. Alors il m'attacha une fulgore à chaque jambe, un peu au-dessous du genou, et il s'en attacha également deux. Il me dit que cela servirait non-seulement à nous faire distinguer les mauvais pas de notre chemin, mais encore à écarter ou au moins à nous montrer les serpents à sonnettes à la piqûre mortelle. — Jamais, ajouta-t-il, nous ne traversons ces savanes pendant la nuit, sans cette précaution. — Pourtant en venant nous ne l'avons pas prise. — Parce que je voulais vous réserver le plaisir de la surprise. — Je trouvai sa galanterie médiocrement de bon goût, quand il m'eut appris que la prairie où nous marchions abondait en serpents vénimeux ; mais néanmoins je la lui pardonnai.

Cet article est extrait, comme beaucoup d'autres que j'ai déjà mis sous les yeux des lecteurs, de la correspondance d'un de mes amis ; mais je dois, en bonne conscience, y ajouter un commentaire, et le voici : Tous les entomologistes qui ont écrit sur la fulgore porte-lanterne, depuis mademoiselle de Mérian jusqu'à Latreille, se sont accordés à dire qu'elle était lumineuse ; aujourd'hui on met en doute cette

propriété phosphorique, et moi-même je n'oserais affirmer que cet insecte la possède, malgré cet extrait de ma correspondance, car on sait le proverbe vulgaire : « Il a beau mentir, celui qui vient de loin. »

BOITARD.

LUXEMBOURG.

La ville haute. — Les villes basses du Grund et du Paffenthal. — Le faubourg de Clausen.

La ville de Luxembourg était originairement un château dont on fait remonter la construction, sur des conjectures assez faibles, il est vrai, au règne de l'empereur Gallien ; quoi qu'il en soit, on ne peut douter que la fondation de Luxembourg n'appartienne à des temps très reculés. Rien de plus magnifique que l'aspect de cette ville antique et le luxe merveilleux de ses fortifications, depuis le haut des rochers sur lesquels elle est assise, jusqu'au sommet des côteaux qui lui sont opposés.

Ce fut en 963 que Sigefroi, premier comte de Luxembourg, acquit les ruines du château appelé Lützelbourg, et par corruption on dit aujourd'hui Luxembourg. Sigefroi répara les ruines de ce château, et les flanqua de sept tours crénelées ; bientôt une population industrieuse se groupa autour de la demeure seigneuriale. Les villes basses du Grund et du Paffenthal se formèrent comme par magie, ainsi que la première enceinte de la ville haute ; la seconde enceinte ne fut bâtie que plus d'un demi-siècle après. On peut dire que le Luxembourg, dont la possession est maintenant une source de débats, de discussions, et sera peut-être un prétexte de guerre, appartient à plusieurs des grandes puissances de l'Europe ; les empereurs d'Allemagne ont des droits à revendiquer, car Venceslas, Charles-Quint, Charles VI, ont tour-à-tour agrandi la ville. L'Espagne peut dire que lorsqu'en 1671, le comte de Monterei gouvernait en son nom les Pays-Bas, il s'occupa d'améliorer la position de guerre du Luxembourg; et la France, sous Louis XIV, à cette glorieuse époque de nos annales, ne fit-elle pas construire la plupart des forts extérieurs, et les casernes du Saint-Esprit, de Vauban, du Rham ! La forteresse de Luxembourg qui devient chaque jour plus importante, est regardée comme la plus formidable de l'Europe.

On évalue à six mille trois cents âmes la population de la ville haute, sans la garnison qui est de quatre à cinq mille hommes en temps de paix, et, en temps de guerre, de douze à quinze mille. La plupart des rues de la ville haute sont bien percées ; au centre se trouve une place d'armes, plantée d'un double rang de maronniers sauvages. Parmi les édifices publics, on remarque principalement l'Hôtel-de-Ville, où siége depuis peu l'administration municipale, et l'hôtel du gouvernement; le vaste couvent du petit séminaire qui est contigu à celui du Collége royal, se trouve converti en caserne de maréchaussée. Le beau bâtiment du Grevenhaus est occupé par l'administration militaire des vivres, non loin de l'Arsenal, dans lequel il y a des fusils pour plus de dix mille hommes, et les pièces d'artillerie nécessaires à la défense de la cité. L'église Saint-Pierre est la plus remarquable de la ville; on y voit un petit tableau représentant Cunigonde, fille de Sigefroi, mariée à Henri, duc de Bavière, au moment où elle se justifie par l'épreuve du fer chaud, d'avoir trahi son époux. A gauche, en entrant, est un splendide monument entouré de cinq pleureuses; il a été érigé en l'honneur du roi Jean, l'aveugle. Les dépouilles de ce roi qui voyagent depuis cinq siècles de tombeaux en tombeaux, furent presque entièrement consumées dans un incendie. On raconte que vers 1744, lorsque les soldats d'un des régiments de la Bohême qui se rendait dans les Pays-Bas, apprirent que le monument du roi Jean était à Luxembourg, ils demandèrent à le voir, et tous arrachèrent un fragment de la pierre sépulcrale qu'ils emportèrent comme des reliques.

Au pied des rochers sur lesquels la ville haute est assise, se trouvent les deux villes basses, le Paffenthal et le Grund. C'est le maréchal de Vauban qui traça, en 1684, les fortifications pour les renfermer telles qu'on les voit aujourd'hui, sauf les changements qui y ont été faits par les ingénieurs de la confédération germanique. Entre ces deux villes basses, s'étend le faubourg de Clausen. Placé en face de la porte d'Eich, le voyageur admirera toujours l'importante enceinte de murailles au-dessus desquelles se déploie la ville haute, et le riche coup-d'œil de l'hôpital militaire au milieu des chétives maisons. La ville basse du Paffenthal, située au nord, compte à peu-près dix-sept cents âmes ; la ville du Grund, construite au midi, en contient dix-neuf cents ; presque toutes les habitations de la première furent dévorées par un incendie, en 1705; celles de la seconde éprouvèrent le même sort en 1807, par la terrible explosion d'un magasin à poudre, près de la porte de Thionville. Sur d'immenses rochers qui dominent la ville du Grund sont bâties les casernes du Rham, défendues d'un côté par des murs élevés, et de l'autre par des précipices.

Le faubourg de Clausen renferme environ mille habitants ; ils possèdent les belles ruines du château que le comte de Mansfeld, gouverneur de la ville et du duché de Luxembourg, y fit construire, en 1565. Au seizième siècle, ce faubourg était le Panthéon des antiquités romaines du pays ; il y en a encore quelques-unes incrustées dans les murs. L'empereur Charles-Quint fit démolir, en 1541, le faubourg de Clausen, ainsi que l'abbaye qui était située sur le vieux Munster ; l'antique château de Lützelbourg fut aussi démoli pour avoir favorisé la défense de la place; mais ces précautions furent inutiles. L'armée française vint mettre le siége devant la ville, et s'en rendit maître ; le duc de Nassau la reprit, et les Français y entrèrent de nouveau l'année suivante. En 1544, Charles-Quint l'emporta d'assaut.

La province de Luxembourg a été long-temps gouvernée par des comtes particuliers. Sigefroi, fils de Wideric, comte des Ardennes, fut le premier comte de Luxembourg ; il mourut le 14 août 998, selon le nécrologe de saint Maximin.

En 1415, Élisabeth de Gorlitz, veuve du duc Antoine, prit les rênes du gouvernement de Luxembourg, après la mort de son époux ; femme impérieuse, elle indisposa les esprits contre elle, et causa un soulèvement dans le duché. Peu de temps après,

elle fit cession de ses droits au duché de Luxembourg à Philippe, duc de Bourgogne, lui laissant la difficile mission de s'entendre avec le duc de Brabant, pour toutes les prétentions qu'il élevait contre elle. Retirée à Dijon, elle conclut, en 1431, de nouveaux arrangements avec les ducs de Brabant et de Bourgogne, et reprend le gouvernement de Luxembourg. Soudain un concurrent se présente, c'est le duc de Saxe, Guillaume. Elisabeth de Gorlitz lui oppose le duc de Bourgogne, qu'elle nomme *mambour* ou gouverneur de la province. Les bourgeois de la ville de Luxembourg, gagnés par les émissaires du duc de Saxe, se soulèvent contre Élisabeth, et l'obligent de se réfugier une seconde fois à Dijon. Le duc de Bourgogne part de cette ville le 9 septembre 1443, accompagné d'Élisabeth, et suivi d'une cour brillante ; il va se mettre à la tête des troupes dirigées contre les habitants du Luxembourg. Les Bourguignons prennent la cité par escalade, dans la nuit du 21 au 22 novembre, et le 11 décembre suivant, ils obligent la citadelle à capituler. Le 29 du même mois, traité de paix entre le duc de Saxe et le duc de Bourgogne. Le premier renonce à toutes ses prétentions sur le duché de Luxembourg ; il ordonne aux états du pays de reconnaître pour leur seigneur et maître le duc de Bourgogne, et les absout des serments qu'ils pourraient avoir prêtés à d'autres. Elisabeth de Gorlitz confirme ce traité par la cession qu'elle fait à Philippe, de tous ses droits au duché de Luxembourg, au comté de Chini et à l'avouerie d'Alsace ; puis elle



Luxembourg, vue prise sur le haut pont.

se retire à Trèves où elle meurt le 3 août 1451, chargée de dettes et de la haine de ses peuples.

C'est ainsi que le Luxembourg perdit ses souverains particuliers. Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, étant mort en 1477, Marie, sa fille unique et son héritière, porta le Luxembourg dans la maison d'Autriche, par son mariage avec l'archiduc Maximilien. Michel Behrens.

Un malheur affreux vous frappe, mais vous avez été juste avec vos inférieurs, noble et grand avec vos égaux ; vous avez porté des secours et des consolations à ceux qui en avaient besoin. Vous avez fait le bien, c'était votre inclination ; alors les souvenirs de votre vie passée s'emparent de votre mémoire et la remplissent malgré vous. En éprouvant l'ingratitude de celui-ci, vous vous rappelez que naguère vous avez sauvé ses jours. Celui-là vous calomnie, mais vous l'avez défendu contre la clameur publique ; cet autre vous outrage, mais jadis, pour lui être utile, vous avez oublié votre élévation, vous vous êtes incliné vers lui. Tout change autour de vous, tout devient hostile, et cependant vous vous sentez paisible. Le mépris des hommes vous poursuit, il ne vous entame pas ; c'était pour les autres que fructifiait autrefois votre bonheur ; vous ne le receviez que pour le distribuer. Dès lors, vous donniez des arrhes à l'adversité ; elle est venue, vous étiez en mesure. Les jugements d'ici-bas changent et varient ; l'estime qui vous avait abandonné, la justice qui vous avait été refusée, vous reviennent enfin ; vous rentrez dans la société, décoré par votre malheur même. C'était le dernier genre de supériorité qui vous attendait : vous avez pris place dans l'élite.

Chacun doit recevoir avec courage et reconnais-

sance le malheur que Dieu lui envoie. C'est la dette d'honneur, il faut l'acquitter sans regarder au montant. Il y a plus, jusqu'aux témoins. le malheur engage tout. Nous ne sommes pas qu'habitants d'un même pays ; nous ne faisons pas que parler la même langue ; nous sommes plus que citoyens et frères, nous sommes chrétiens. En s'isolant en soi, on amasse des jours ; mais vivre, c'est devenir créature sociale ; c'est en accepter la destinée ; c'est en remplir les devoirs. Des ennemis acharnés poursuivent l'innocent ; jetons-nous dans la mêlée ; nous possédons le don de parler et d'écrire, faisons appel à l'univers. Le pauvre qui nous approche ne peut nourrir tous ses enfants : entrons dans sa chaumière, prenons par la main celui qui est de trop ; il est le nôtre. Tel enfin est malheureux, c'est sa faute ; il repousse le repentir, il faut l'y ramener ; alors pour mieux réussir, rendez-vous séducteur. Soutenir celui qui chancelle, c'est œuvre vulgaire ; mais demander sa part dans l'adversité d'autrui, la réclamer d'autorité, enfin captiver le malheur pour le purifier, c'est aller plus loin que le devoir ; c'est en recueillir les délices.

(*L'Observateur au XIXe siècle*, par Saint-Prosper.)

ÉTUDES BOTANIQUES.

Suite de l'article sur la fleur (*voir p.* 140).

A l'époque de la fécondation, les étamines des saxifrages, des rues, de la sparmanie d'Afrique, du ciste hélianthème, se conduisent comme celles de la parnassie, en se rapprochant du pistil par un mouvement spontané, au moment de lancer leur pollen. Dans le géranium, le filet de l'étamine se courbe pour poser le *pollen*, ou poussière fécondante, sur le *stigmate* qui couronne le pistil. Dans d'autres fleurs, tantôt les étamines s'approchent toutes à la fois, tantôt en partie. Au moment de l'épanouissement de la fleur, les filets des étamines des orties, des mûriers, des kalmia, de la pariétaire, se redressent avec force et par un mouvement brusque. Dans l'épilobe et dans d'autres plantes, telles que les nigelles, les passiflores, le pistil se courbe pour venir chercher les étamines. Le stigmate de la tulipe se dilate d'une manière remarquable lors de l'émission du pollen ; le chaton des arum acquiert alors une chaleur considérable qui, quelquefois, est de huit ou dix degrés plus élevée que celle de l'atmosphère qui l'environne ; il se fait sur toute sa surface un changement aussi subit que singulier : de vert-clair qu'il était, il devient noir ou violet.

Nous avons dit qu'une fleur peut être *mâle* ou n'ayant que des étamines ; *femelle* ou n'ayant que des pistils ; *hermaphrodite*, ayant des étamines et des pistils. Mais il arrive quelquefois que, par avortement, elle n'a ni l'un ni l'autre ; dans ce cas, on dit qu'elle est *neutre*.

Du pistil, *fig.* 1. Le petit renflement de la base de cet organe est l'*ovaire a*, renfermant le rudiment des graines, ou *ovules* ; le filet qui s'élève sur l'*ovaire b*, est le *style*, et le petit renflement *c*, qui termine celui-ci, est le *stigmate*. Quelquefois un pistil peut manquer de style, et alors le stigmate est posé directement sur l'ovaire.

Il est fort important, surtout pour la classification linnéenne, d'observer combien de pistils a une fleur. On la dit : *monogyne*, quand elle n'en a qu'un, *digyne, trigyne, tétragyne, pentagyne, hexagyne, heptagyne, octagyne, décagyne*, lorsqu'elle en a un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. On n'en connaît pas qui en ait onze ; *dodécagyne* quand elle en a douze, et *polygyne* quand elle en a davantage.

Il est essentiel aussi d'étudier ses différentes parties, et c'est ce que nous allons faire.

1° L'*ovaire*. On examine sa connexion avec le calice, et on le dit *supère* ou *libre*, lorsqu'il n'a aucune adhérence avec le calice de la fleur, qu'il y est libre et seulement attaché par sa base ; *demi-infère, semi-inférieur*, faisant corps avec le calice par sa partie inférieure, sa partie supérieure étant libre ; *infère, inférieur, adhérent*, lorsqu'il fait corps avec le calice, de manière à paraître placé dessous, comme par exemple dans la rose ; il est *central* lorsqu'il occupe le centre de la fleur ; *excentral* lorsqu'il se trouve un peu sur un des côtés.

On le dit : *uniloculaire*, lorsque sa cavité intérieure, n'ayant aucune cloison, n'offre par conséquent qu'une loge ; *biloculaire, triloculaire, pluriloculaire*, à deux, trois, ou plusieurs loges ; *multiloculaire*, à un grand nombre de loges. Quand l'ovaire ne porte pas de style, on le dit *acéphale* ; il peut être *monostyle, distyle*, etc. ; *polystile*, portant un, deux, etc., ou plusieurs styles.

2° Le *style*. Il est *unique*, quand il n'y en a qu'un pour un ou plusieurs ovaires ; *multiple*, lorsqu'il y en a plusieurs pour un seul ovaire. Quelquefois il porte plusieurs stigmates, et il est *distigmate, tristigmate*, etc. ; *monostigmate*, s'il n'en a qu'un. On observe sa situation, et on le dit : *terminal*, situé au sommet d'un ovaire droit ; *latéral*, sur le sommet latéral d'un ovaire ; *basilaire*, sur un sommet tellement incliné qu'il se confond avec la base de l'ovaire ; il est *inclus*, ne dépassant pas l'orifice de la corolle ; *saillant*, lorsqu'il dépasse l'orifice de la corolle et ses divisions ; *simple*, sans division ; *fendu*, divisé longitudinalement à sa partie supérieure ; alors il peut être : *bifide, trifide*, etc., *multifide*, à deux, trois, etc., ou plusieurs divisions. Il est *dichotome*, quand, étant fourchu, les deux branches de la fourche sont elles-mêmes subdivisées en deux.

3° Le *stigmate*. Cet organe, toujours placé au sommet du pistil, est d'une étude fort importante ; on le considère sous le rapport : (a) du nombre, (b) de sa situation, (c) de sa substance, (d) de sa forme, (e) de son sommet, (f) de son bord, (g) de sa division, (h) de ses appendices, (i) de sa direction, (j) de sa superficie, (k) de sa coloration.

(a) *Nombre*. Toutes les fleurs qui ont plusieurs ovaires n'ont jamais qu'un style, ou un stigmate pour chacun d'eux. On dit le stigmate *unique, double, triple*, etc., *multiple*, lorsque le style en porte un, deux, trois, etc., ou plusieurs.

(b) *Situation*. Il est : *latéral*, placé sur le côté du style ou de l'ovaire ; *adverse*, tourné vers la circonférence de la fleur ; *inverse*, lorsqu'il y en a plusieurs et que chacun d'eux regarde le centre de la fleur ; *antérieur*, quand, dans une fleur irrégulière, il regarde la partie antérieure de la corolle ; *sessile*, quand le style manque.

(c) *Substance*. Il est : *charnu*, épais charnu, ferme,

succulent; *pétaliforme*, *fig.* 2, ressemblant à un pétale, comme dans l'iris.

(d) *Forme*. Il peut être : *globuleux*, *capité* ou en tête ; *hémisphérique*, comme la moitié d'une boule ; *claviforme*, *fig.* 3, en forme de massue, etc., et enfin affecter toutes les formes d'une feuille épaisse, auquel cas on se sert des mêmes termes pour les décrire.

(e) *Sommet*. On le dit : *unciné*, recourbé ; *hameçonné*, recourbé en hameçon ; *aigu*, *obtus*, *tronqué*, *émargé* ou échancré ; *semi-luné*, quand l'échancrure a la forme d'un croissant.

(f) *Bord ou pourtour*. Quelquefois il est *denté*; *denticulé*, ou à petites dents ; *crénelé*, ayant des crénelures arrondies ; *cilié*, garni de lanières fines, ou de poils.

(g) *Division*. il peut être *simple* ou *divisé*, et dans ce dernier cas : *lacinié*, *fig.* 4, divisé en lanières ; *bifide*, en deux lanières étroites ; *trifide*, *quadrifide*, *multifide*, en trois, quatre ou plusieurs lanières étroites ; *bilobé*, *trilobé*, etc., quand les lanières sont courtes, larges, et prennent alors le nom de *lobes* ; *bilamellé*, composé de deux lames ; *engaînant*, *vaginant*, quand une des deux lames enveloppe l'autre.

(h) *Appendices*. Il peut être muni d'un anneau de poils, d'un anneau glanduleux, d'une *urcéole*, ou d'un rebord membraneux.

(i) *Direction*. *Dressé*, long et parallèle à l'axe de la fleur ; *oblique*, lorsque sa direction s'écarte de celle de la fleur ; *tors*, contourné en spirale ; *infléchi*, courbé en-dedans ; *révoluté*, courbé sur lui-même en dehors.

(j) *Superficie*. Il peut être *glabre* ou sans poils ; *velu*, couvert de poils doux et serrés, comme du velours ; *pubescent*, ayant des poils, et, dans ce cas, on le dit : *penicillaire* ou *penicilliforme*, à poils réunis en forme de pinceau ou de houppe ; *aspergiliforme*, à poils ramassés vers sa partie supérieure, en forme de goupillon ; *plumeux*, quand les poils sont disposés sur ses côtés comme les barbes d'une plume. Le stigmate peut encore être granuleux, couvert de pupilles en forme de petits grains ; *visqueux*, enduit d'une liqueur gluante ; *sillonné*, rayé par des sillons.

(k) *coloration*. On détermine sa couleur lorsqu'elle offre une teinte particulière.

Le pistil joue le rôle le plus important dans l'acte de la fécondation. Son stigmate est proprement l'orifice de l'organe femelle ; quelle que soit la forme qu'il affecte, on aperçoit toujours une espèce de petite cicatrice souvent entourée de papilles ou de petits mamelons, sans doute destinés à retenir la poussière fécondante. On remarque aussi qu'il est couvert d'humidité, et l'on en conçoit facilement les causes, quand on sait que les vésicules qui constituent le pollen ont la singulière propriété d'éclater au moindre contact avec l'eau, et de laisser couler la liqueur fécondante qui y est contenue. Quand le stigmate n'est pas sessile, le style qui le porte est une espèce de conduit percé dans le centre par un ou plusieurs canaux très déliés, chargés de transmettre à l'ovaire la liqueur versée par le pollen et reçue par le stigmate. Dès cet instant seulement, les embryons de graine s'animent, se développent, et, par la maturité, deviennent propres à reproduire l'espèce.

Ceci connu, il est aisé de concevoir pourquoi les pluies abondantes, pendant la floraison, ou des gelées blanches, à la même époque, font avorter les récoltes. En effet, le pollen, mouillé avant d'avoir été porté sur le stigmate, éclate, et la liqueur fécondante se disperse inutilement. Quant à la gelée, pour peu qu'elle atteigne le stigmate, qui est un organe très délicat et toujours humide, ce qui donne prise au froid, elle le détruit, le noircit, ou au moins l'oblitère, et la fécondation ne peut plus s'opérer, quoique souvent toutes les autres parties de la fleur restent intactes.

L'ovaire a la plus grande analogie avec l'ovaire des animaux, et comme lui, renferme des ovules qui y sont attachées par un cordon ombilical. Aussitôt après la fécondation il remplit l'office de matrice. La paroi de sa cavité intérieure élabore les sucs nutritifs destinés à développer les embryons, et les leur transmet par les vaisseaux du cordon ombilical.

Il arrive assez souvent que, par surabondance de nourriture, les pistils et les étamines d'une fleur se métamorphosent en pétales, et dans ce cas, la fécondation ne pouvant plus avoir lieu, la fleur devient stérile. Mais ce qu'elle a perdu d'un côté, elle le gagne par la beauté de sa corolle devenue *double* ou *pleine*, pour me servir de l'expression des jardiniers. Telle est la rose cent feuilles.

DE L'ÉTAMINE, *fig.* 5. C'est, comme je l'ai dit, l'organe mâle de la fleur. Elle est ordinairement composée d'un *filet*, *b*, et d'un petit sac terminal nommé *anthère*, *a*.

Le *filet*, ordinairement en forme de petit pédicelle, se dit *inanthéré*, *fig.* 6, quand il ne porte point d'anthère. Il peut être : *cylindrique* ; *plane* ou plat ; *pétaliforme*, *fig.* 7, mince, large, coloré, comme un pétale, et dans ce cas, ses formes se décrivent avec les mêmes termes que ceux employés pour le limbe d'une feuille. Il peut encore être : *toruleux*, *fig.* 6, noueux, ayant d'intervalle en intervalle, des renflements comme les nœuds d'une corde ; *geniculé*, formant un coude brusque ; *spiralé*, *fig.* 8, contourné en tire-bouchon ; *colonnaire*, élevé verticalement en forme de petite colonne ; *engaînant*, *fig.* 9, tubuleux et formant une gaine autour du pistil ; *annulaire* *fig.* 10, formant l'anneau ; *corolliforme*, *fig.* 11, ayant la forme et la couleur d'une corolle ; *cucullifère*, portant des appendices en forme de cornets ; *proéminent*, lorsqu'il s'allonge sensiblement au-dessus de l'anthère.

Quand les filets sont soudés entre eux en un seul faisceau, on dit les étamines *monadelphes*, *fig.* 9 ; en deux faisceaux, *diadelphes*, *fig.* 12 ; en plusieurs faisceaux, *polyadelphes*, *fig.* 13.

L'*anthère*, *fig.* 5, *a*, ou petit sac contenant le pollen, peut être *sessile*, *fig.* 15, ou sans filet ; *adnée*, *fig.* 16, lorsqu'elle est fixée au filet dans toute sa longueur ; *basifixe*, *fig.* 17, fixée par sa base ; *medifixe*, *fig.* 18, fixée par le milieu ; *introrse* ou *adverse*, attachée de manière à ce que la suture de ses valves regarde le pistil ; *extrorse* ou *inverse*, lorsque la suture des valves regarde la circonférence de la fleur ; *mobile*, attachée par un seul point qui fait l'office de charnière ; *vacillante*, attachée par le milieu, et mobile ; *pivotante*, tournant sur son attache comme sur un pivot.

Elle peut être : *difforme*, irrégulière ; *didyme*, *fig.* 19, à deux lobes arrondis et réunis par un point, etc., et, dans le plus grand nombre de cas, on

la décrit avec les mêmes termes que ceux employés pour la feuille. Si elle est *lobée* ou divisée en lobes, il faut observer et décrire le *connectif* des lobes, *fig.* 20, *a*, c'est-à-dire cette partie charnue qui leur sert de lien.

Considérée sous le rapport de ses loges, on la dit : *uniloculaire*, *biloculaire*, etc., à une, deux loges, etc. ; *stérile*, quand les loges ne renferment point de pollen ; *fertile*, quand elle en contient ; si les loges sont vides après l'*anthèse*, c'est-à-dire après l'émission du pollen, l'anthère est *déflorée*.

Les étamines, en comprenant ensemble toutes leurs parties, sont étudiées sous le rapport : 1° de leur insertion ; 2° de leur nombre ; 3° de leur connexion ; 4° de leur proportion ; 5° de leur disposition ; 6° de leur longueur comparative ; 7° de leur direction.

1° *Insertion*. Elle est *médiate*, quand les étamines sont soudées à la corolle par leurs filets ; *immédiate*, lorsque les étamines sont attachées sous l'ovaire, sans adhérence avec la corolle. Si l'on considère l'insertion sous le rapport du pistil, on les dit *hypogynes*, lorsque leurs filets prennent naissance au-dessous de l'ovaire, ou sur le même plan que sa base, mais non sur l'enveloppe florale ; *périgynes*, quand leurs filets prennent naissance autour de l'ovaire, sur une des enveloppes florales ; *épigynes*, lorsqu'elles sont attachées sur le pistil.

2° *Nombre*. Sous ce rapport elles sont *définies*, quand il y en a de une à douze ; *indéfinies*, quand il y en a plus de douze, et qu'on ne les compte plus. Jusqu'à douze, le nombre des étamines est invariable dans chaque espèce, de manière que Linnée a fondé là-dessus les premières classes de son système des sexes ; ainsi l'on dit une fleur : *monandre*, *driandre*, *triandre*, *tetrandre*, *pentandre*, *hexandre*, *heptandre*, *octandre*, *ennéandre*, *décandre*, à une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix étamines ; on n'en connaît pas qui en ait onze. On dit *dodécandre*, celle qui en a douze ; *icosandre*, celle qui en a de douze à vingt, après quoi on ne les compte plus, et on dit la fleur *polyandre*.

3° *Connexion*. Les étamines sont *distinctes*, quand elles ne sont réunies ni par leurs filets ni par leurs anthères ; *conjointes*, réunies par leurs filets, et dans ce cas, on se sert du mot *adelphe* (en grec, frère), pour indiquer que plusieurs anthères sont placées sur le même support. Ainsi, comme nous l'avons dit plus haut, on dira les étamines *monadelphes*, *diadelphes*, *polyadelphes*, *fig.* 11, 12, 13, quand leurs filets sont soudés en un seul faisceau, en deux ou en plusieurs. Linnée a établi trois classes fondées sur ce caractère. Quand les étamines sont soudées par leurs anthères, on les dit *syngénèses*, *fig.* 14.

4° *Proportion*. Ce caractère a aussi servi à établir des classes, et doit être étudié. Les étamines sont *didynames*, *fig.* 21, au nombre de quatre dont deux plus courtes ; *tetradynames*, *fig.* 22, au nombre de six dont deux plus courtes.

5° *Disposition*. Elles sont *oppositives* ou opposées ; *interpositives* ou alternes, *distantes*, *rapprochées*, *ramassées*, etc.

6° *Longueur*. Comparées à la corolle ou au calice, elles sont : *saillantes* lorsqu'elles dépassent sensiblement l'orifice de la corolle ; *incluses*, lorsqu'elles sont renfermées dans la corolle, et ne paraissent pas au-dehors.

7° *Direction*. On les dit *infléchies*, se courbant vers le centre de la fleur ; *refléchies*, courbées en dehors ; *unilatérales*, se portant toutes du même côté.

BOITARD.



7e planche des études botaniques.

AMERIQUE SEPTENTRIONALE.—CHUTE DU NIAGARA.





CHUTE DU NIAGARA.

La cataracte du Niagara, dans l'Amérique septentrionale, entre le Haut-Canada et New-Yorck, passe pour la plus belle de l'univers. Au moment de se précipiter, le cours d'eau quitte brusquement la direction nord-ouest, et sa largeur se réduit d'une lieue à un quart de lieue. La hauteur perpendiculaire de la chute est de cent quarante-quatre pieds, et l'on croit que l'eau descend au moins à soixante pieds dans l'abîme. La cataracte est divisée en deux parties par l'île d'Iris ou Goat-Island, couverte de beaux arbres; la partie occidentale, la plus considérable, se courbe en fer à cheval; l'autre est encore partagée par un petit ilot. Le bruit de la chute est entendu d'une distance de vingt lieues; on sent la terre trembler dans les environs, et le nuage de vapeur qui s'élève au-dessus du précipice, peut se voir de vingt-cinq lieues; cette vapeur tombe, en hiver, sur les branches des arbres voisins et s'y congèle en produisant des décorations cristallines véritablement admirables: « Mille arcs-en-ciel, dit M. de Châteaubriand, se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme la fumée d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et les carcajoux se suspendent, par leurs longues queues, au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. » L'aspect le plus étonnant se présente en hiver, lorsque les eaux, malgré leur mouvement effroyable, ressentent l'influence des gelées; alors d'énormes colonnes de glace s'élèvent du fond du précipice, tandis que d'autres morceaux de glace pendent d'en haut comme autant de tuyaux d'orgue. Depuis la fin de décembre 1828, l'aspect de la chute du Niagara a complètement changé par l'éboulement d'une immense portion du rocher d'où se précipitent les flots. Cette récente destruction, opérée par les efforts d'une masse énorme d'eau qui tombe d'une si grande hauteur, se renouvellera encore sans doute, de même qu'elle s'est déjà produite plusieurs fois; on sait que la cascade a reculé d'environ trois ou quatre lieues, et il y a trois siècles, elle était vis-à-vis de la ville de Lewistown.

LE CARNAVAL DEPUIS LE DÉLUGE.

Nil sub sole novum. — Rien de nouveau sous le soleil.

Les fêtes publiques que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *Carnaval*, sont aussi anciennes que le monde. C'est sous le ciel de l'Egypte qu'elles prirent naissance.

Chez les Égyptiens et ensuite chez les Grecs, on avait l'habitude de se déguiser et de se masquer pendant la célébration des fêtes religieuses, afin de représenter sous une forme humaine l'image des dieux, des déesses et des héros. De là l'origine des travestissements et des masques.

Ce qui est étrange, en effet, c'est que le carnaval est d'*origine sacrée*. C'est pour fêter la divinité que les prêtres égyptiens venus de l'Éthiopie dans la Moyenne-Égypte, le donnèrent au peuple et sanctifièrent ses cérémonies. Le carnaval se nommait alors *cherubs*, et avait lieu à l'équinoxe d'automne.

Les *cherubs*, ou la fête du bœuf, ne se faisaient pas dans toute l'Égypte de la même manière; cela tenait aux noms divers que l'on donnait à Jupiter. Aussi, il s'appelait, suivant les lieux, Isis, Osiris, Mnéris, Onphis et Apis. Ce dernier était le plus généralement honoré. Voici comment on célébrait sa fête: lorsque l'équinoxe d'automne approchait, les prêtres égyptiens faisaient chercher par toute l'Égypte le bœuf le plus beau, le plus fort et le *plus gras*. Quand l'animal était trouvé, on le faisait descendre jusqu'à Alexandrie, et là on le plaçait dans une enceinte réservée, et on l'entourait de soins et d'hommages. Des jeunes filles non vêtues avaient seules le droit de le servir. Les prêtres venaient l'adorer matin et soir.

Quelques jours avant la fête, des artistes choisis parmi les prêtres doraient ses cornes, le paraient d'étoffes de soie et d'or, et peignaient sur son corps des ornements symboliques et des signes hiéroglyphiques; cela ressemble à la coutume, employée depuis, d'enharnacher plaisamment le *bœuf laboureur* des Grecs et des Romains, et le *bœuf gras* des fêtes du moyen-âge et du carnaval moderne. Cette opération terminée, on faisait sortir l'animal de son enceinte, et on le promenait pendant sept jours dans toutes les rues de la ville, ayant un jeune enfant sur le dos. Des hommes, des femmes et des enfants déguisés, masqués et montés sur des chameaux, sur des chevaux, ou sur des ânes, chantaient des hymnes à sa louange. Les femmes qui l'avaient servi dans son enceinte, le suivaient dans le même costume que précédemment; des officiers et des soldats formaient la haie en marchant de chaque côté du cortége. Alors les réjouissances publiques, les divertissements, les mascarades commençaient dans toutes les parties de l'Égypte, et duraient jusqu'à la mort du nouveau dieu, qui arrivait toujours le septième soir après la célébration de sa fête. Quand cet instant fatal était venu, les prêtres conduisaient pompeusement le divin quadrupède jusque sur le rivages du Nil, et là, en présence de la foule assemblée, au milieu des chants, des danses et des festins, ils le noyaient dans les eaux du fleuve, en récitant des prières et en levant les yeux au ciel. Les traditions ajoutent qu'ils le faisaient ensuite conduire chez eux pour l'embaumer; mais comme jusqu'à ce jour on n'a pas encore retrouvé de *momies de bœufs* dans les anciens temples de la Nubie, de l'Éthiopie et de l'Égypte, il est très probable que les prêtres en faisaient un tout autre usage. Le lendemain, les fêtes cessaient, le peuple quittait ses costumes et ses masques; les servantes du bœuf reprenaient des vêtements plus décents, et retournaient à leurs occupations ordinaires; le silence, le calme, le repos, succédaient au bruit, aux jeux, aux plaisirs de la veille; l'Égypte se reposait de ses fatigues jusqu'aux *cherubs* de l'équinoxe prochain. Le lendemain de ce septième jour était donc pour les Égyptiens le *mercredi des cendres* de notre carnaval.

Lorsque les prêtres perdirent de leur autorité, les peuples cessèrent de croire aux mystères d'Osiris et

d'Isis ; lorsque Sésostris, s'affranchissant de la tutelle théocratique, étendit son empire depuis le Gange jusqu'au Danube ; lorsque les Pharaons, continuant la mission réformatrice de Sésostris, eurent interdit à tous leurs sujets de solenniser les jours de fêtes instituées par les prêtres, les *cherubs* devinrent profanes, et s'éteignirent avec Psamménite, le dernier des Pharaons, pour se transformer et briller d'un plus vif éclat sous le nom de *bacchanales*, chez d'autres peuples civilisés par Cécrops, l'Égyptien (1582 avant Jésus-Christ), les Hellènes et les Grecs.

Les *bacchanales* se célébraient comme les *cherubs* égyptiens, à l'équinoxe d'automne, et ne duraient que trois jours. Pour la première fois, un dieu Bacchus, se trouva représenté sous une forme humaine, monté sur un âne, ou assis dans un charriot traîné par des taureaux blancs, mais toujours précédé d'un bœuf richement paré. Il y eut un changement de nom ; on appela ces cérémonies *mystères* de Cérès et de Bacchus, au lieu de *mystères* d'Osiris et d'Isis. Les mêmes usages observés dans le choix et dans les processions du bœuf Apis furent conservés dans la célébration des bacchanales. On voyait le héros de la fête, Bacchus, la tête entourée de lierre, de pampres et de raisins, la face barbouillée de lie, et monté sur un âne ; près de lui son vieux compagnon Silène, le polichinelle du carnaval grec, vidant avec délice une coupe pleine de vin ; puis cet autre type égyptien, à la face noircie, au corps souple, aux vêtements de toutes couleurs. Enfin, dans toutes les rues, sur toutes les places, se trouvaient des hommes, des femmes, des enfants déguisés et masqués, chantant et dansant comme les Égyptiens travestis des *cherubs* d'Alexandrie.

Pendant la célébration de ces fêtes, les poètes se disputaient le prix de la poésie ; on entendait en comité les pièces de théâtre qui devaient être livrées à la représentation ; il y avait même des auteurs qui faisaient des pièces, seulement pour les jouer pendant les bacchanales. On donnait en spectacle le *mystère* de Bacchus, tué par les Titans, descendu aux enfers, et ensuite ressuscité. Les traditions égyptiennes ont été si scrupuleusement suivies par les Grecs, qu'à Chio et à Ténédos cette mort était représentée par le sacrifice simulé d'un homme travesti, tout comme cela se faisait en Égypte, dans les cherubs, où l'on voyait Osiris mis à mort par Tiphon.

Les *bacchanales* ne tardèrent pas à devenir comme les *cherubs* égyptiens des fêtes purement profanes, des orgies publiques, des divertissements infâmes. Lorsque les archontes décennaux se démirent de leurs fonctions et plongèrent la république dans l'anarchie, lorsque le lien religieux disparut, et que le pouvoir théocratique fut obligé de courber la tête devant la philosophie de Thales, de Milet, et de Pythagore, devant les sages institutions de Solon, le carnaval grec devint quelque chose de monstrueux. A l'aide des travestissements et des masques on souilla la Grèce d'infamies. La nuit fut choisie pour la célébration des bacchanales. La société grecque était arrivée à l'apogée de sa gloire ; elle s'éteignit alors comme un grand météore. Les Étrusques et les Romains en recueillirent les débris.

Les bacchanales nocturnes de la Grèce furent célébrées en Italie, dans l'Étrurie pendant plusieurs siècles ; mais un événement arrivé à Rome cent quatre-vingt-six ans avant notre ère, força le sénat à les défendre sous les peines les plus graves. Il fallait cependant des fêtes au peuple. Un carnaval nouveau fut organisé dans les temples. On choisit pour le célébrer le moment le plus triste de l'année ; ce fut du 15 au 21 décembre. Saturne, cet ancien patron des Latins, remplaça Bacchus, et ses *mystères* reçurent le nom de *saturnales*. Ces réjouissances publiques furent créées pour inspirer au peuple de grandes et nobles pensées. Pendant les sept jours du carnaval romain, la joie devenait universelle ; dans toute l'Italie, on conserva les processions du *bœuf Apis* et du *bœuf laboureur* des Grecs, dans lesquelles on vit déjà apparaître en germe parmi les mimes qui formaient le cortége, le *polichinelle* et l'*arlequin* de nos jours. Le premier (*Maccus*), était masqué ; il portait aux deux coins de la bouche des grelots, et sur la tête un bonnet phrygien.

Le second (*Planipèdes*), ne portait ni cothurne, ni brodequins, sa tête était rasée et sa face noircie. Son costume formé de pièces de plusieurs couleurs, lui serrait la taille et lui donnait beaucoup de grâce et de légèreté dans les mouvements. Il dansait presque toujours, et affectait une grande finesse dans les farces qu'il jouait devant le peuple.

Pendant les saturnales, on fermait les tribunaux et les écoles, on ouvrait les cirques, et l'on promenait par les villes des charriots pavoisés et des animaux travestis ; on faisait grâce aux criminels ; on s'envoyait des présents ; les maîtres servaient les valets, et les valets commandaient aux maîtres ; les riches se dépouillaient en faveur des pauvres ; le peuple régnait.

Du temps des premiers empereurs romains, les saturnales étaient devenues aussi bourgeoises que le sont aujourd'hui nos fêtes du carnaval. Le peuple conservait les anciens travestissements, et les nobles patriciens, pour se distinguer des masses, allaient dans des bals magnifiques, s'enveloppant le corps d'une robe longue et noire, à l'extrémité de laquelle se trouvait un capuchon (*cucullus*) cousu à un grand collet qui couvrait les épaules et qu'on appelait *lucerna*. C'est sur ce modèle qu'ont été faites depuis les robes des *dominos* vénitiens.

Après l'âge d'or de la philosophie et de la littérature, le monde romain devait s'anéantir à son tour, ou plutôt se transformer.

L'établissement du christianisme ne mit pas fin tout d'abord à la célébration des saturnales anciennes. Saint Augustin, saint Cyprien, saint Thomas, et le concile de Laodicée furent obligés de défendre les travestissements ; ils donnèrent aux masques le nom de *visages de démons*. Toutefois, au milieu du septième siècle, les saturnales reprirent le dessus et reçurent un caractère religieux dans l'institution des *fêtes de la Nativité*, des *Innocents*, de l'*Ane* et des *Fous*.

Tous les symboles du carnaval égyptien, grec et romain furent conservés dans la célébration de cette dernière fête, qui se faisait depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie. Le bœuf et l'âne reçurent une nouvelle sanctification ; on les honora comme la représentation matérielle de la force et de l'humilité. Théophile Raynaud nous apprend que le peuple chantait aux processions la *prose du Bœuf* et la *prose de l'Ane*. Ces

fêtes chrétiennes prirent aussi naissance dans les temples; des laïques et des prêtres déguisés et masqués commençaient par élire le héros de la fête, le *pape des fous*. Cet homme, affublé d'une chasuble et couronné de raisins, était promené triomphalement pendant trois ou sept jours dans les rues de la ville, monté sur un âne et précédé du *bœuf gras*. Ce cortége, composé d'hommes et de femmes vêtus de costumes extraordinaires, moitié païen, moitié chrétien, se rendait en chantant et en buvant dans la cathédrale du lieu. Là, ces nouveaux *bacchants* exécutaient des danses et mangeaient des viandes sur l'autel.

L'austérité qui présida à la célébration de ces fêtes disparut avec la foi des fidèles; la licence, le désordre et l'orgie se répandirent partout. Au quatorzième siècle, le carnaval chrétien était devenu profane, après l'abaissement du pouvoir spirituel par le pouvoir temporel, personnifiés l'un et l'autre par Benoît VIII et Philippe-le-Bel. Au quinzième siècle, la Sorbonne et le concile de Sens taxèrent ces fêtes de paganisme et d'idolâtrie. Au seizième siècle, la *fête des Fous* quitta la France pour se rendre à Venise et à Rome, pour se transformer encore une fois et revivre sous le nom de *carnavale*.

Ces deux mots réunis *carna*, *vale*, adieu à la viande, furent choisis par les Italiens, pour désigner ces réjouissances nouvelles qui remplacèrent la *fête de la Nativité*, de *l'Ane* et des *Fous*.

Le *carnavale* romain exhuma ces deux anciens types des saturnales de l'antiquité, ces deux symboles de la



Cathédrale de Fribourg en Brisgau.

bouffonnerie spirituelle et de la satire individualisée! *Maccus* et *Planipèdes* reparurent plus coquets, plus vifs, plus animés, plus caustiques, sous le nom de *pulcinelli* et d'*harlequino*. Le *carnavale* ne dura que huit jours, mais il fut précédé d'autres cérémonies qui lui servirent de prologue. L'ancienne fête chrétienne de la Nativité subsiste encore; mais seulement comme introduction aux réjouissances du *carnavale*. Le jour de Noël et les suivants, le peuple de Rome et de l'Italie abandonne ses travaux pour prier. Des neuvaines ont lieu dans des églises privilégiées; des hommes, des femmes et des enfants s'y rendent en procession pour y adorer les statues et les images d'*il sacro bambino* (du saint enfant). Mais le *carnavale* commence; des sons de trompe se font entendre par tous les coins de la ville; des échafauds se dressent dans les rues et sur les places pour voir défiler le cortége du *bœuf gras*; les théâtres sont ouverts, les boutiques fermées, les maisons désertes. Des milliers de costumes, et surtout des *pulcinelli* et des *harlequini*, envahissent les rues, les maisons, les établissements publics, en riant, en chantant, en buvant, en dansant. L'orgie, mais l'orgie spirituelle et gaie envahit toute l'Italie et règne sans frein jusqu'au jour, jusqu'à ce fatal mercredi où les enfants parcourent la ville, en criant: *E morto carnavale!* le carnaval est mort.

Le goût de ces fêtes romaines et vénitiennes ne tarda pas à se répandre en France; mais comment pouvoir les pratiquer dans ce pays sans cesse agité par les guerres de religion et les querelles de partis,

par la Saint-Barthélemy et par la Ligue, par Jacques Clément, Jean Chastel et Ravaillac? La révolution opérée par Richelieu contre la noblesse rétablit le calme, Louis XIV monte sur le trône, et la saturnale italienne passe les Alpes sous son nouveau nom de *carnaval*.

(*Le Siècle.*) E. Bareste.

(La suite prochainement.)

CATHÉDRALE DE FRIBOURG EN BRISGAU.

Fribourg, capitale du Brisgau, une des principales villes du grand duché de Bade, est assis au pied de la Forêt-Noire. Le pays qui l'entoure est sans contredit le plus pittoresque, le plus fertile et le plus industrieux du midi de l'Allemagne. Devant la ville se déroule une plaine de plusieurs lieues carrées, et du sein de cette plaine surgissent de toutes parts d'élégantes cités, des villages où respirent l'aisance et le bonheur; délicieux jardin que d'un côté borde le Rhin, que de l'autre protège le Kayserstuhl, cette montagne que son origine volcanique recommande si fortement à l'attention du géologue. Tout au bout de l'horizon, bien au-delà du fleuve, vous apercevez la chaîne des Vosges, digne pendant de la Forêt-Noire. Derrière la ville, se dresse le Schlossberg, dont les flancs sont aujourd'hui couverts de vignes. Seulement, du milieu de toute cette culture, vous voyez de temps à autre s'élever quelques sombres débris du vieux temps, tristes témoins qui semblent être restés là pour rappeler incessamment aux enfants de la montagne et de la vallée de lugubres et douloureux souvenirs. Près du Schlossberg, mais plus en arrière, est la haute et belle montagne du Johannisberg (1), puis le Rosskopf plus haut encore; vis-à-vis se présente majestueusement le Schinberg et le Schaninsland, et dans le fond le Feldberg, qu'on pourrait appeler le géant de la Forêt-Noire. Entre ces montagnes serpente le Dreisam qui, après avoir baigné la ville de Fribourg, court arroser la vallée de Kirchgarten.

Peu de villes se présentent mieux que Fribourg; elle vous apparaît riante et majestueuse, avec sa charmante église de Saint-Louis, ses belles casernes, son séminaire, son université, et surtout le fameux clocher de sa cathédrale qui s'élance avec fierté du milieu de tous ces édifices.

Le premier soin de l'étranger qui arrive à Fribourg est d'aller voir la cathédrale, qui est sans contredit la plus belle de l'Allemagne, et serait le chef-d'œuvre de l'architecture gothique si celle de Strasbourg n'existait pas. Elle est aussi ancienne que la ville même; commencée sous Conrad, duc de Zœhringen, qui régna de 1122 à 1152, elle fut terminée sous Conrad 1er, comte de Fribourg, mort en 1272. On mit donc un siècle et demi à la bâtir. Quant à ce qu'elle coûta d'argent, ce furent les citoyens, bien plus que les ducs de Zœhringen et les comtes de Fribourg, qui le payèrent; il y en eut même qui engagèrent pour cela leurs maisons. Aussi les Fribourgeois peuvent-ils hardiment dire : *Notre cathédrale*.

En 1146, l'édifice encore inachevé, fut témoin d'une de ces scènes religieuses dont le temps est à jamais passé, mais qui ne cessent, quand nous les relisons, de nous frapper et de nous émouvoir par leur incontestable poésie. Saint Bernard vint y faire entendre ses irrésistibles accents, et bénir ceux qui, subjugués par sa parole, s'en allaient grossir le nombre des libérateurs du Saint-Sépulcre.

(1) Voir le *Magasin Universel*, t. v, p. 281.

La tour fut terminée vers le milieu du treizième siècle, c'est-à-dire avant que l'on commençât la cathédrale de Strasbourg; sa hauteur est de trois cent cinquante-six pieds.

Tout l'édifice est bâti en grès rouge. Il a, comme toutes les églises, la forme d'une croix, et regarde l'orient. La partie la plus ancienne est du style byzantin, et le corps de l'église du style gothique, réunion curieuse et intéressante pour celui qui veut étudier l'art. La hauteur de la nef est de quatre-vingt-quatorze pieds; elle a cent soixante-quinze pieds de long sur vingt-sept de large. Les murs ont six pieds d'épaisseur. La partie inférieure de la tour est carrée; des colonnes de huit pieds de diamètre et de treize pieds de hauteur lui servent d'appui, ainsi que d'encadrement au portail qui passe pour un chef-d'œuvre; il est orné d'une superbe statue de la Vierge placée entre ses deux battants, et d'une suite de sculptures représentant la vie de notre Seigneur; en-dessus des faces latérales, sont figurés l'ascension du Christ et le couronnement de la vierge Marie, patronne de la cathédrale. Un peu plus haut que le portail, est une galerie qui fait tout le tour, et que l'on prendrait pour une dentelle. Arrivée là, la tour prend la forme d'un dodécagone, et se tranforme ensuite en une pyramide octogone qui se termine en pointe. Tout cela est d'une délicatesse, d'un fini vraiment admirables.

Le chœur de cette magnifique église est d'une hauteur prodigieuse; il est fermé de cinq côtés; la voûte fait l'admiration des connaisseurs. Parmi les six autels de la cathédrale, on distingue surtout le grand autel, qu'orne une suite d'excellents tableaux de Jean Baldung, surnommé, en Souabe, Grien de Gmünd. Ils représentent l'assomption de la Vierge, le crucifiement, et les douze apôtres; tous sont du commencement du seizième siècle. On voit aussi dans la chapelle de l'université deux forts beaux tableaux de Jean Holbein.

Chaque maison dans la capitale n'offrant que des individus, il en résulte qu'au milieu du plus prodigieux mouvement règne l'isolement le plus complet; on vieillit à côté de l'un et de l'autre sans jamais s'apercevoir, et entre les portes du même palier, s'élève un continent de distance. Mais, en retour, l'habitant de Paris, considéré sous cet aspect, est l'homme le plus libre et le plus indépendant. Dans sa retraite, où ne pénètre que celui qu'il invite, aucune inégalité ne l'atteint. Ne connaissant ni l'envie, ni la crainte, il développe ses facultés en paix, et ne travaille que pour acquérir de l'argent que le plaisir lui dissipe. Mais d'un autre côté, échappant à toute l'influence de l'opinion publique, il s'impose peu de devoirs, et ignore toute règle d'une austère morale. L'habitant de la capitale, pour être peint au vrai, est une créature bonne et naturelle, s'abandonnant à des impressions douces et aimables, et qui, de jouissances en jouissances, glisse du berceau à la tombe.

LE CACHALOT.

La brise du matin gonflait nos voiles, et notre vaisseau fendait les ondes avec la rapidité de la flèche. Le soleil montra bientôt son front resplendissant au-dessus des abîmes de l'Océan, et je me hâtai de monter sur le pont pour jouir d'un admirable spectacle que je n'avais pas encore vu depuis la traversée, à cause des brumes, qui, presque constamment, s'élèvaient du sein de eaux pendant la nuit. Je trouvai M. Lemonnier, notre capitaine, M. Philippe, le contre-maître, M. Jeannin, notre maître canonnier, et quelques hommes de l'équipage, groupés à l'avant du bâtiment, et occupés très attentivement à considérer un objet qui flottait à une très grande distance de nous. Le capitaine me le montra et me demanda en souriant ce que je pensais que cela pouvait être. Après avoir considéré pendant long-temps cette masse noirâtre et alors immobile, je crus reconnaître un vaisseau démâté, errant à l'aventure sur le vaste Océan. Déjà je me confirmais dans cette opinion, quand je vis cette masse s'agiter, fendre les ondes avec vitesse, plonger, reparaître à la surface, et lancer à plus de trente pieds de hauteur une colonne d'eau blanche et écumeuse ; dès lors mon opinion était fixée. C'est une baleine, m'écriai-je avec joie, car j'étais enchanté de juger par mes yeux d'un monstre avec lequel ma nourrice avait si souvent endormi mon enfance. — Vous vous trompez, me répondit le capitaine, mais de peu de chose, car c'est un cachalot. Ce monstrueux animal atteint la taille des plus grandes baleines, et celui que nous voyons, autant qu'une vieille expérience me permet d'en juger, n'a pas moins de soixante-et-dix pieds de longueur. Il appartient à l'ordre des cétacés, animaux que nos pères confondaient avec les poissons, quoiqu'ils respirent par des poumons, et non par des branchies ou ouïes, de l'air en nature au lieu d'eau. Il résulte de leur organisation générale, de leurs petits qu'ils font vivants, des mamelles avec lesquelles ils les allaitent, de la tendresse qu'ils ont pour eux, et de toutes leurs habitudes, qu'ils se rapprochent beaucoup plus des quadrupèdes que des poissons, et qu'ils forment une assez nombreuse division dans la classe des mammifères. D'ailleurs, il ne leur manque que des pattes pour leur ressembler tout-à-fait, et même quelques espèces en ont les rudiments plus ou moins complets cachés sous la peau. Cette nageoire que plusieurs ont sur le dos n'est en aucune manière comparable aux nageoires des poissons, car elle n'est soutenue par aucun os, manque de mobilité, et ne consiste qu'en un pli de la peau rempli de graisse, ou plutôt de lard. Leur peau lisse, sans poils ni écailles, recouvre une épaisse couche de ce lard, et c'est pour en tirer de l'huile que les navigateurs s'exposent quelquefois à poursuivre ces animaux, jusque dans les glaces des cercles polaires.

Tous les cétacés ont sur la tête un trou nommé *évent*, fort étroit, par lequel ils chassent avec force l'eau qui entre par leur énorme gueule, lorsqu'ils l'ouvrent pour saisir et dévorer leur proie ; l'eau en jaillit en manière de jet d'eau, ce qui leur fait donner par les marins le nom de *souffleurs*.

Les cachalots ont la tête tellement grosse, qu'elle fait plus du tiers de la longueur du corps ; ils n'ont ni dents, ni fanons à la mâchoire supérieure qui est très large, très renflée en avant, et creusée, en-dessous, d'un sillon dans lequel vient s'ajuster la mâchoire inférieure. Celle-ci est étroite, allongée, et armée de chaque côté d'une rangée de dents cylindriques ou coniques. Les cavités de leur énorme tête, à l'exception du cerveau, sont remplies d'une huile qui se fige en refroidissant, et que l'on nomme blanc de baleine, ou assez ridiculement, *sperma-ceti*.

Pendant que le capitaine me donnait ces détails, le vaisseau avançait rapidement du côté du monstre, et je pus bientôt le distinguer parfaitement. En cet instant, il était immobile et semblait dormir. M. Philippe, notre contre-maître, avait fait deux ou trois voyages dans le nord, sur des baleiniers ; M. Jeannin prétendait aussi être expert dans la pêche de la baleine ; de manière qu'il leur vient dans la tête la malencontreuse idée d'attaquer le monstre. Ils demandèrent au capitaine la permission de mettre en mer le canot, pour exécuter leur dangereux projet. Comme nous étions de quelques jours en avance, dans notre traversée, et que, selon ces messieurs, la prise du cachalot n'occasionnerait que cinq ou six heures de retard, le capitaine, après avoir fait quelques objections, leur accorda la permission qu'ils demandaient, et il eut de plus la précaution, fort heureuse, comme vous allez le voir, de faire également mettre la chaloupe à la mer après l'avoir garnie des plus vigoureux rameurs, pour porter du secours au canot en cas de besoin.

Lorsque nos matelots apprirent ce qui allait se passer, ce fut à qui demanderait la permission de monter le canot, et moi-même, pauvre marin d'eau douce, poussé par je ne sais quel mauvais génie, j'eus la désastreuse idée de montrer mon courage dans l'attaque d'un monstre marin. Un vieux harpon rouillé et émoussé fut tiré du fond de cale, et emmanché, tant bien que mal, au bout d'un bâton à croc ; des sabres d'abordage furent attachés au bout de perches pour remplacer les lances des baleiniers, six cents brasses de cordages furent lovées dans le canot ; M. Philippe se posta sur le devant pour remplir l'office de harponneur ; M. Jeannin s'empara du gouvernail ; on me mit entre les mains, ainsi qu'à un autre vigoureux marin, une de nos lances improvisées ; six matelots prirent les rames, et nous partîmes pour notre hasardeuse entreprise.

Nous gardions le plus profond silence, et nos hommes faisaient le moins de bruit possible avec leurs rames. Je l'avoue sans honte, à mesure que nous approchions de ce monstre énorme, à mesure que je distinguais ses yeux brillants et sa tête prodigieuse, je sentais mon ardeur belliqueuse s'apaiser progressivement. Tout-à-coup il fit un petit mouvement comme s'il nous eût aperçus, et nous nous arrêtâmes aussitôt ; mais il ne nous remarquait pas, et c'était simplement une envie de bâiller qui lui prenait. Dieu ! que devins-je, quand je vis s'ouvrir devant moi une gueule de vingt-cinq pieds de grandeur au moins, garnie inférieurement de dents grosses comme mon bras, longues d'un demi-pied, et pointues comme des épieux. C'est alors que toute mon audace s'évapora subitement, et qu'en moi-même je maudis ce puéril amour-propre qui m'avait porté à faire parade de mon courage.

Le monstre cependant ferma cette épouvantable gueule dans laquelle il aurait pu loger à la fois le canot et ceux qui le montaient. Il fit un léger mouvement de la queue, lança une petite colonne d'eau par son évent, et se rendormit tranquillement.

Alors nous recommençâmes à en approcher silencieusement ; notre canot le touchait presque, lorsque M. Philippe, mesurant son coup à deux ou trois reprises, lui lança son harpon avec toute la force dont il était capable, et l'atteignit un peu au-dessous de l'œil, entre la nageoire et la gueule. Le monstre, au même instant, fit un bond furieux ; j'aperçus la moitié de son corps au moins s'élever au-dessus de l'eau, comme une tour menaçant de s'écrouler sur nos têtes, puis je ne vis plus rien, mais j'éprouvai une violente secousse, et je me sentis emporter dans les profonds abîmes de l'Océan avec une effroyable rapidité. Je crus apercevoir, à travers les ondes, la gueule ouverte du cachalot, et une douleur vive que je sentis au côté, ne me permit pas de douter que j'éprouvais l'atteinte de ses horribles dents. Tout ceci se passa aussi vite que l'éclair, et je perdis connaissance avant même d'avoir eu le temps de recommander mon âme à Dieu.

Quand je revins à moi, je me trouvai couché de mon long, non dans la gueule du cachalot, comme je le croyais en ouvrant les yeux, mais dans la chaloupe où les matelots me donnaient des soins après m'avoir repêché. Je trouvai à côté de moi tous mes compagnons d'infortune, qui, plus accoutumés à la mer, n'avaient pas perdu la tête, et avaient bravement regagné la chaloupe à la nage. Jusque-là, l'inquiétude que donnait mon évanouissement n'avait pas permis à l'équipage de la chaloupe de témoigner ostensiblement ce qu'il pensait de notre mésaventure; mais lorsqu'ils m'eurent rappelé à la vie, ils lâchèrent la bride à leur grossière gaîté, et tout le monde riait à s'en tenir les côtés, excepté moi et l'habile harponneur, M. Philippe, auquel les quolibets ne manquèrent pas, malgré sa qualité de contre-maître. Il n'avait réussi qu'à blesser légèrement le cachalot, mais assez cependant pour le mettre en fureur ; l'animal s'était élancé sur notre canot, l'avait renversé, puis il avait pris la fuite vers la haute mer, sans même emporter notre harpon, ce qui aurait un peu sauvé l'honneur de notre pêcheur de baleine.

Ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de retourner notre canot qui ne montrait que sa quille hors de l'eau. Cela fait, nous le remorquâmes jusqu'au vaisseau, où il nous fallut encore essuyer les mauvaises plaisanteries de nos camarades.

En changeant de linge, je fis serment, à part moi, de ne jamais retourner à la pêche de baleine ni de cachalot, et j'ai tenu fidèlement ce serment jusqu'à ce jour. Quant à M. Philippe, depuis cette aventure, il n'est plus connu dans la marine marchande que sous le nom de Philippe-le-Harponneur. (*Extrait de ma correspondance.*) BOITARD.



Le cachalot.

IRLANDE. — DUBLIN.



Vue de la Douane, à Dublin.



IRLANDE. — DUBLIN.

L'Irlande renferme un des peuples les plus misérables du monde, et celui de tous qui fait le moins d'efforts convenables pour échapper à sa misère ; un des plus attachés aux pratiques de sa religion, et un des moins éclairés sur son véritable esprit ; un des plus spirituels et des plus simples ; des plus braves et des plus enclins à des vengeances cruelles ; des plus exercés aux privations et des moins sobres ; des plus persistants dans ses résolutions et des plus légers dans ses desseins ; des plus susceptibles de se livrer au travail et des plus paresseux. On peut dire de lui qu'il a toujours un défaut comme correctif d'une qualité ; son caractère est un composé de naïveté et de finesse. Les Irlandais se plient facilement à la discipline militaire ; la misère pousse dans les rangs de l'armée une foule de jeunes hommes qui deviennent d'excellents soldats ; c'est l'Irlande qui fournit presque exclusivement au recrutement de la Grande-Bretagne. On lui doit aussi dans une proportion très forte des officiers distingués dans tous les grades. La disposition à la carrière des armes est donc un des points de vue les plus avantageux sous lesquels on peut considérer les Irlandais. Comprimé par une subordination qui en empêche les écarts, l'esprit national de ce peuple se montre vraiment élevé et digne d'éloges sans restriction.

La capitale de l'Irlande située dans la province de Leinster, l'une des quatre divisions de ce royaume, est une grande et magnifique cité. Que l'on se représente à l'extrémité d'une baie qu'on pourrait comparer à celle de Naples, si le ciel de l'Irlande ressemblait à celui de l'Italie, une vaste cité divisée en deux parties égales par une rivière ; que l'on élève par la pensée, au nord et à l'ouest de cette ville, un terrain en pente douce, et que l'on imagine au sud la vue délicieuse de hautes montagnes, on aura une idée de la beauté de situation de Dublin. Sa forme quadrangulaire occupe sur chaque face une longueur d'une lieue ; dix-sept mille maisons en remplissent l'enceinte. La capitale de l'Irlande est décorée de belles constructions. La douane, bâtiment splendide à quatre façades, dont la principale est surmontée d'une jolie coupole ornée de la statue du commerce ; l'église Saint-Werburg, remarquable pour la légèreté de son portail et de sa flèche élevée de cent cinquante pieds. La Bourse, ouverte en 1779, et dont les frais de construction furent couverts par le produit d'une loterie, présente dans sa principale façade trois portes ouvertes sur un péristyle surmonté par un dôme que soutiennent douze colonnes, et formant une promenade circulaire. Vis-à-vis de l'entrée du nord, une statue de Georges III, en bronze, repose sur un piédestal en marbre blanc. Le palais de justice, appelé les Quatre-Cours, est d'une étendue, d'une architecture majestueuses ; son dôme domine la ville entière. Le palais du lord lieutenant ne répond pas à la beauté de ces édifices ; on voit que c'est une vieille forteresse dont on a changé la destination ; mais l'intérieur est d'une grande magnificence. D'autres constructions sont encore remarquables sous divers rapports ; la cathédrale de Saint-Patrick est un des plus anciens bâtiments de la ville ; elle fut érigée par l'archevêque Comyn en 1190, décorée d'un clocher en 1370, et surmontée d'une flèche en 1750.

Le gazon de Saint-Étienne, *Saint Stephen's green*, est la plus grande place de Dublin ; elle a près d'une demi-lieue de circonférence ; c'est une belle promenade composée d'une pelouse entourée d'un double rang d'arbres, dont le centre est orné d'une statue équestre de Georges II. Nous ne passerons pas sous silence le vaste domaine royal, appelé le parc du Phénix, nom qu'il prend d'une colonne de marbre surmontée de l'image de cet oiseau fabuleux ; on y a élevé un monument au duc de Wellington. Nous mentionnerons aussi la colonne érigée à la gloire de Nelson devant le bel hôtel des Postes. A l'extrémité occidentale de la ville, on voit l'hôpital royal de Kilmainham, fondé par Charles II, pour les invalides de l'armée irlandaise, sur le plan de celui de Chelsea. Un établissement non moins remarquable, du moins par son origine, est l'hospice des aliénés, fondé par le doyen Swift, si connu comme auteur des voyages de Gulliver, et dans lequel on a dit faussement qu'il trouva un asile lorsqu'il perdit la raison.

Les constructions qui intéressaient la prospérité commerciale de Dublin, n'ont pas été exécutées avec moins de persévérance et de soins que celles qui avaient pour but son embellissement. Ainsi, on admire un grand canal qui, de cette ville aboutit à la rivière du Shannon, et qui unit la navigation de la mer d'Irlande à celle de l'Océan-Atlantique ; un mur de trente pieds d'épaisseur sur dix d'élévation audessus de la marée haute, construit à l'entrée de la baie pour empêcher la réunion de deux bancs de sable, connus sous le nom de Taureau du Nord et Taureau du Sud, *Nort Bull* et *South Bull ;* la Casoon, bâtiment circulaire qui semble sortir du sein des flots ; le nouveau bassin construit pour recevoir les paquebots qui arrivent journellement de l'Angleterre ; d'autres qui peuvent contenir plusieurs milliers de navires ; enfin, dans toute l'étendue de la ville, la rivière resserrée par des quais, prouvent que rien d'utile n'y a été épargné.

Dublin a porté différents noms. Ptolémée lui donne celui d'*Eblana portus ;* elle prit ensuite celui d'*Auliana*, du nom de la fille d'Alpinus qui se noya dans le Liffey ; plus tard on la nomma *Dublana* ou *Dubleana*, qui signifie le noir lac de la mer ; dans l'idiome gaélic, elle fut nommée *Bala-na-Cleib*, c'est-à-dire la ville du gué des claies, parce que ses habitants se servaient, pour pêcher, de *claies*, instruments encore en usage sur diverses côtes des îles britanniques, et sur la plupart de celles de la France. Du temps de Ptolémée, cette ville n'était autre chose qu'un amas de misérables huttes de pêcheurs, puisqu'au douzième siècle, quoiqu'elle fût la plus belle cité du royaume de Leinster, et qu'elle renfermât quelques constructions en pierre, elle était si peu considérable que Henri II, qui s'en était emparé, la donna pour étrennes à ses sujets de Bristol. Elle ne prit de l'accroissement qu'un siècle plus tard ; sous le règne d'Élisabeth, il s'y fit plusieurs embellissements ; Charles Ier l'agrandit ; mais les guerres civiles la ruinèrent à tel point que vers le commencement du dix-huitième siècle, on la citait comme l'une des villes les moins importantes de l'Europe. Ce n'est que depuis un demi-siècle que son

commerce l'a placée au rang qu'elle occupe aujourd'hui.

L'Irlande est peuplée de pauvres ; l'aisance est un état d'exception qui se borne à un nombre de familles très petit, en comparaison de celles qui vivent dans un complet dénuement ; le seul allégement que rencontre une détresse portée plus loin qu'elle ne l'est dans quelque contrée que ce soit, c'est qu'elle est devenue la condition commune, l'état obligé de toute la nation. L'Irlande n'a pas, comme l'Angleterre, une taxe pour les pauvres ; la charité publique a seule le soin de pourvoir aux besoins qu'elle peut satisfaire ; des privations font le reste. Les choses cependant sont venues à un tel point qu'elles ne sauraient exister ainsi encore long-temps. Si la population indigente, en Irlande, est nombreuse, les terrains incultes sont immenses, dit M. d'Haussez ; si l'on appliquait des bras sans emploi à la culture d'un sol aujourd'hui sans valeur ; si l'on s'occupait de recueillir des secours pour suppléer à l'insuffisance du produit du travail, bien des misères se trouveraient soulagées. Si, avant d'établir la taxe des pauvres, où, en raison de la disproportion des ressources avec les besoins, elle rencontrerait de nombreux et graves obstacles, on faisait l'application d'un système d'activité travailleuse, on en obtiendrait un avantage d'autant plus grand, que par nécessité et par habitude, les Irlandais sont plus sobres que le peuple d'Angleterre. Quelques pommes de terre ajoutées à la nourriture d'une pauvre famille irlandaise suffiraient pour lui créer une sorte d'aisance, et la culture d'un coin de terre négligé, la familiariserait avec le travail.

VOLCANS DE L'ILE HAOUAI.

Le groupe des îles Haouaï ou Sandwich, forme l'un des archipels les plus importants de la Polynésie (Océanie orientale). L'examen géologique de leur sol semble faire croire que ce fut primitivement une chaîne de volcans qui surgirent d'un banc de coraux ; le terrain ne présente en effet que des laves, des rochers calcinés, recouverts seulement par quelques terres d'alluvion. Les montagnes sont arides et n'offrent presque aucune trace de végétation ; les plaines paraissent être aussi formées de déjections volcaniques et de détritus de coquillages et de coraux. A une profondeur de deux ou trois pieds, sous cette première couche, on rencontre une autre couche de tuf madréporique très poreux à sa base, dans lequel viennent se dessaler les eaux de la mer, qui sortent ensuite limpides et très douces. L'aspect des îles, et notamment de la principale de l'archipel, vient encore corroborer ces premières preuves d'une origine récente et plutonienne ; peu de contrées offrent une nature plus tourmentée, et conservent plus d'empreintes des bouleversements dont elle a été, dont elle est encore le théâtre.

Cependant, là ne s'arrêtent pas les témoignages de la formation volcanique de l'archipel, plusieurs îles en gardent encore des traces pour ainsi dire plus vivantes, et plusieurs volcans en pleine activité renouvellent journellement la surface du sol.

Le plus célèbre de tous, est celui que l'on connaît sous le nom de Kiro-Ea, il se trouve dans la grande Haouaï, l'Owhyhée des navigateurs de l'autre siècle, et où Cook perdit la vie. Ce volcan est situé à vingt ou trente lieues du village de Waï-Aken, célèbre par le séjour du commodore Byron, et est habité actuellement par des missionnaires protestants. On y arrive par un chemin agréable et facile, bordé de cocotiers, de bananiers, de pandanus, qui conduit dans un joli bois d'aleurites (1), à la sortie duquel on voit déjà une lave noire et lisse comme le marbre. Bientôt après, des colonnes de fumée révèlent l'approche du volcan, et à mesure que l'on est moins distant du, ou plutôt des cratères, elles deviennent plus longues et plus élevées. Enfin, on parvient jusqu'à la bouche même d'où s'échappent le feu et la fumée, par un précipice de cent cinquante pieds, taillé dans le roc et tout couvert d'arbrisseaux et de buissons. Un roulement sourd et continuel, des colonnes d'une flamme blafarde annoncent la proximité du volcan. Un magnifique spectacle se présente alors aux yeux du voyageur qui a osé pénétrer dans ces régions terribles. Une plaine de sept à huit milles de circonférence, étale, au milieu d'un terrain bouleversé et onduleux, une soixantaine de cratères coniques, dont plusieurs sont sans cesse en activité, et d'une profondeur de plus de treize cents pieds s'élèvent des pitons de bitume et de soufre tout couverts de fissures dont l'œil n'ose sonder la profondeur.

La teinte noire de ce tableau d'une étonnante convulsion terrestre, n'est interrompue que par quelques coulées de soufre, dont les nuances jaunes et vertes produisent sur les flancs de plusieurs cratères les plus singuliers effets de lumière. Les parois d'autres excavations sont quelquefois d'un rouge brun qui se marie fort bien avec le coloris formé du sol voisin. Ce qui recommande le volcan de Kiro-Ea à l'attention des naturalistes, c'est qu'au lieu de se trouver au sommet du cône, comme la plupart de ceux qui l'entourent, ou qui se rencontrent dans d'autres contrées, il est situé dans un enfoncement profond dans lequel on descend par des terrasses à peu près disposées en gradins. Cette disposition est due très probablement à un affaissement du cône primitif. On peut descendre par une pente verticale d'environ quatre cents pas jusqu'à l'ancien niveau du volcan. Pour arriver au plan inférieur, le chemin est tortueux et frayé sur des entassements de laves et des rochers prêts à s'écrouler. C'est par cette route difficile qui mène dans une gorge noire à parois de basalte, d'où l'on découvre à peine le ciel, que descendirent le commodore Byron, les missionnaires et plusieurs officiers de la marine française. On peut encore approcher d'un des volcans en activité, par un autre chemin d'une lave plus brûlante, mais tant est élevée la température du sol qu'on peut tenir dessus la main, et que les longs pieux destinés à soutenir le terrain prennent souvent feu à l'extrémité qui s'engage dans les crevasses.

Rien ne saurait dépeindre le spectacle tout à la fois imposant et affreux que présentent ces vallées presque infernales, surtout par une belle nuit et par un ciel bien étoilé.

La lave s'est frayé un chemin dans le cratère, elle coule en dessous de couches superficielles durcies, et

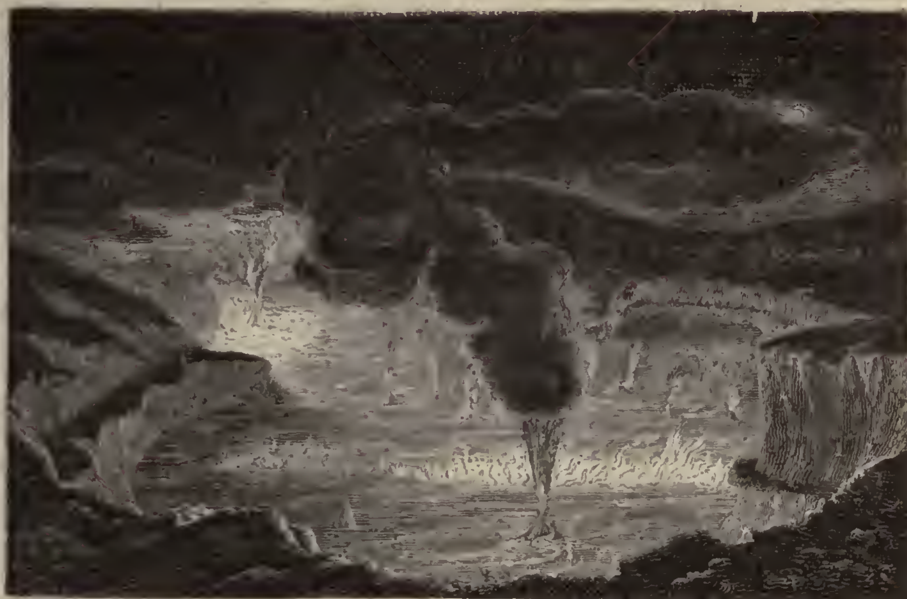
(1) Les aleurites sont des arbres dont le fruit fournit une huile qui sert au tatouage.

qui toutefois, dans leur concrétion, ont conservé leurs ondulations et leurs accidents. Ces boyaux, qui servent comme de canaux aux déjections volcaniques, ont généralement huit à dix pieds de largeur, et la voûte inférieure forme une courbe à laquelle adhèrent sous toutes les formes d'innombrables stalactites présentant les configurations les plus bizarres.

Une chaussée de cent cinquante toises environ sépare le Kiro-Ea du Kiro-Ea-Iti ou petit Kiro-Ea, autre volcan éteint depuis long-temps. Le terrain de la plaine dans laquelle il est situé est tellement chaud que les bûcherons y apportent leurs viandes et les y font cuire, en les enveloppant de feuilles de fougère, et en les enterrant pendant quelques heures.

Ces volcans ne sont pas les seuls de l'île, on trouve encore celui de Pouna-Hohoa, non moins curieux que les précédents. Il est de formation récente, et ses deux grandes crevasses d'où s'échappent des flammes et des laves brûlantes, ne s'ouvrirent guère qu'il y a douze ans. Enfin, à la pointe septentrionale de Kaï-Roua, on trouve le Mouna-Houa-Raraï, dont l'éruption a donné naissance à un promontoire.

Ces volcans, par leurs fréquentes irruptions, par leur aspect menaçant et les ravages qu'ils exercent dans l'île Haouaï, ont dû nécessairement frapper l'esprit des insulaires, et devenir pour eux la source de fables bâties par l'ignorance et accréditées par la peur. Selon les traditions et les croyances de l'île, le Kiro-Ea remonte à la formation du monde, c'est-à-dire à la naissance de l'archipel. Dans son cratère et les plaines qui l'entourent, habite la terrible déesse Pélé et les autres dieux ignivômes qui se plaisent à nager dans les laves brûlantes et les tourbillons de flamme au son de la musique tonnante des éruptions. Cette déesse,



Volcans de Haouaï.

Pélé, disent les Sandwichiens, se transporte par les conduits souterrains de la lave ; c'est elle qui poursuivit de sa fureur Bou-o-Kahavari, puissant chef du district de Pouna, où se trouvent les volcans dont nous venons de parler. Cette poursuite que ce prince d'Haouaï eut à soutenir de la part de la terrible divinité, n'est que le mythe d'une irruption sans doute ancienne qui ravagea toute l'île. Pélé avait conçu contre Kahavari un vif ressentiment, car ce chef l'avait vaincue au jeu hazoua, espèce de montagnes russes, dans lequel le lutteur qui arrive le premier au but sur un traîneau, est proclamé victorieux. Cependant Kahavari échappa à grand'peine à la vengeance de la déesse, en se jetant dans une pirogue et gagnant l'île d'Ohaou. En vain, Pélé hors d'elle-même, lança contre son ennemi un énorme quartier de rocher ; elle ne l'atteignit point. Pélé et Kahavari sont deux volcans, dont le premier est celui de Kiro-Ea, le second est actuellement éteint, et cette fable n'est que l'histoire allégorique des éruptions terribles auxquelles les deux cratères donnèrent naissance à l'envi.

On sacrifiait à Pélé des victimes humaines, et l'on voit encore à peu de distance du Kiro-Ea-Iti, les ruines d'un temple ou Heïau, où se faisaient ces horribles holocaustes. Ce temple fut jadis le lieu d'un pèlerinage célèbre et la demeure d'un prophète Kamaka-Ake-Akona, qui vivait sous le règne de Tamea-Mea, et qui s'est acquis dans les îles de Sandwich une haute réputation de sainteté.

Ce roi, Tamea-Mea, qui est un des monarques les plus illustres des îles Sandwich, arrêta un jour une éruption du Mouna-Houa-Raraï qui avait dévasté tout le canton. La lave faisait de rapides progrès, et menaçait d'engloutir sous ses flots brûlants toutes les plaines d'alentour. Prières, exorcismes, offrandes,

tout avait été impuissant pour arrêter le fleuve de feu, lorsque, coupant une boucle de ses cheveux qui était Tabou (1), Tamea-Mea la prit et la jeta dans la lave, deux jours après elle s'arrêta, et le roi d'Haouaï sembla avoir été plus puissant que tous les moyens que l'on avait employés pour conjurer la fureur des divinités volcaniques. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les volcans des Sandwich, ce que nous avons dit suffit pour donner une idée d'une des œuvres les plus étonnantes de la nature, et de tout ce que l'archipel Haouaï peut offrir d'intérêt au voyageur avide d'émotions fortes et de spectacles nouveaux.

A. Maury.

(1) Le Tabou, ce mot qui signifie, en langue polynésienne, interdiction complète, rigoureuse, défense du contact et de la vue, se dit d'une chose sacrée qu'on ne peut toucher sans encourir la peine de mort. Le Tabou se mettait sur une personne, un animal, une terre, un arbre, un bras de mer, il peut être temporaire, et levé par la divinité, c'est-à-dire par les prêtres, cette institution religieuse est commune à la plupart des archipels de la polynésie.

LE CARNAVAL DEPUIS LE DÉLUGE.

(Fin, *voir p.* 195.)

Alors l'usage de se travestir devint une fureur. Aux théâtres, aux bals, aux soirées, on ne voyait que des ballets dansés par des personnages travestis. A la cour on s'empare des costumes symboliques du *carnaval*. Polichinelle et arlequin s'introduisent au château de Versailles, en parlant italien, pour ne point démentir leur origine, et en exécutant des pas nouveaux. Les courtisans du grand roi, déguisés et masqués, se montrent au peuple dans leurs carrosses découverts, se promenant sur les quais et sur les boulevards; et sous le règne de Louis XV, ils commencent les célèbres orgies de la Courtille; sous Louis XVI, le carnaval des vilains ou les *carêmes-prenants* deviennent moins pâles et moins laids. Les guenilles qui servaient de déguisements aux Parisiens pendant ces jours de réjouissances, passent dans les campagnes, et le peuple des villes commence à porter des masques et des costumes caractérisés. A la fin du dix-septième siècle, on régla les entrées des masques, les cérémonies du bœuf gras, la formation des troupes travesties, les promenades du jour, les plaisirs de la nuit, et jusqu'aux paroles qu'on s'adressait en se rencontrant. Chaque année, ces fêtes devenaient de plus en plus populaires, lorsque la révolution les interdit tout-à-coup. Pendant quinze années, la France se passa de carnaval; mais, le 23 février 1805, elles furent rétablies par ordre de Napoléon. Le préfet rendit une ordonnance par laquelle les bouchers seuls avaient le droit de promener le bœuf gras pendant trois jours dans les rues de Paris. La même ordonnance fixa l'ordre du cortége, désigna le nombre des individus et le caractère de leurs costumes.

A cette nouvelle la joie fut grande en France; chacun prit un costume, et le carnaval de cette année fut le plus beau et le plus joyeux qu'on eût jamais vu. Le bœuf gras, richement harnaché, portait, sur un superbe fauteuil de velours rouge, un jeune enfant déguisé en Cupidon, qui représentait, comme chez les Égyptiens et chez les Grecs, l'image d'Horus assis sur le taureau céleste; des garçons bouchers déguisés en sauvages et armés de massues, l'entouraient et formaient le cortége. Quelques années plus tard, l'enfant fit une chute un jour de mardi-gras, et depuis lors le bœuf ne porte plus personne sur son dos, il est seulement suivi d'un char où se trouvent assis l'Amour et les trois Grâces conduits par le Temps.

Depuis 1805 jusqu'en 1830, le carnaval français perdit peu-à-peu beaucoup de sa gaieté, de sa joie bouffonne et de son caractère antique. Ses deux symboles historiques, polichinelle et arlequin, furent relégués dans les carrefours. On ne comprenait plus alors l'esprit caustique de l'un et la verve pétillante de l'autre. Depuis la révolution de juillet, le carnaval s'est réfugié chez Julien et chez Musard, pour y vivre, peut-être pour y mourir. Les types primitifs ont disparu complètement, et comme les costumes sont toujours l'expression d'une époque, on adopta de préférence à tout autre le costume de............ paillasse.

A l'heure qu'il est, le carnaval n'existe plus que par l'orgie; les travestissements n'ont plus aucune originalité; ils n'expriment rien, ne s'adressent à rien; ils sont riches, beaux, bien faits, bien portés, mais ils n'ont aucune espèce de sens. Le carnaval n'est plus qu'un divertissement physique; son côté moral est complètement effacé. On s'amuse encore sous le masque, mais on n'a plus d'esprit. Le carnaval, lui aussi s'est matérialisé; il fallait bien qu'il fût de son temps.

(*Le Siècle.*) E. Bareste.

VERA-CRUZ ET LE CHATEAU DE SAINT-JEAN D'ULLOA.

Le château de Saint-Jean d'Ulloa sur lequel la marine française, par un des faits d'armes les plus brillants, vient d'arborer le drapeau tricolore, est la plus vaste fortification que les Espagnols eussent construite sur le continent américain. Complètement entouré par la mer, il s'élève en face de Vera-Cruz, sur le bas-fond de la Gallega. Au centre de l'espace qu'il occupe, il y avait autrefois un petit îlot, sur lequel le premier Espagnol qui ait débarqué au Mexique, Juan de Grijalva, qui précéda Cortez d'un an, mit pied à terre avant d'aborder le continent, et lui donna le nom que l'intrépidité de la marine française vient de rendre impérissable. Y ayant trouvé les restes de deux malheureuses victimes qui venaient d'être immolées aux dieux, il demanda aux indigènes pourquoi ils sacrifiaient des hommes. On lui répondit que c'était par ordre des rois d'Acolhua (nom d'une des parties du plateau mexicain), et de ce mot il fit celui d'Ullua ou Ulloa, supposant que c'était ainsi que s'appelait l'îlot.

Le château commande la ville, dont il n'est qu'à une demi-portée de canon, et qui n'offre de ce côté que deux petites redoutes. Il domine encore mieux le port, car tous les navires sont obligés de se tenir entre le fort et la ville, et les bâtiments de guerre s'amarrent à des anneaux de bronze fixés dans les murailles du fort. Le château de Saint-Jean-d'Ulloa offre ce luxe de solidité que les Espagnols avaient déployé dans leurs constructions civiles et militaires du Nouveau-Monde, et qui atteste quelle était autrefois la

grandeur de ce peuple aujourd'hui tombé si bas. La science des ingénieurs espagnols, alors les plus savants de l'Europe, avait cru le rendre inexpugnable. Il comprend de vastes magasins, et pour lui assurer une abondante provision d'eau douce, on y a établi à grands frais d'immenses citernes qui fournissent à la garnison une boisson plus salubre que celle que les habitants de la Vera-Cruz tirent des mares stagnantes dont leur ville est cernée.

L'opinion populaire, au Mexique, est que le château d'Ulloa a coûté au trésor espagnol quarante millions de piastres (deux cent millions de francs). On conçoit, en effet, que pour fonder sous l'eau plusieurs fronts de fortifications qui pussent résister à une mer quelquefois épouvantable, et pour les protéger par des enrochements, puis pour bâtir toute une citadelle dans le style espagnol, qui rappelle celui des Romains, en des parages où la journée d'un maçon vaut jusqu'à quinze francs, il ait fallu des sommes énormes. La réputation du fort d'Ulloa est colossale dans toute l'Amérique espagnole. De l'embouchure du Rio-Bravo del Norte, près de la Louisiane, jusqu'au cap Horn, il passait pour une merveille, pour un colosse contre lequel toutes les flottes de l'Europe s'acharneraient en vain. Et il a suffi de quatre heures à une escadrille française de trois frégates pour soumettre ce monument de la science, de la force et de l'orgueil d'une grande nation! Témoignage éclatant de l'habileté et de la bravoure réfléchie de nos officiers, ainsi que de l'héroïsme de nos matelots, preuve manifeste que désormais la France ne craindrait au besoin personne sur les mers; mais aussi démonstration irrécusable des humiliations dont sont bientôt abreuvés les peuples les plus puissants et les plus fiers lorsqu'ils restent stationnaires pendant que tout le monde marche autour d'eux.

Quel que soit cependant le renom de puissance dont jouit le château d'Ulloa, son aspect n'a rien d'imposant. L'îlot dont il embrasse toute l'étendue, et qu'il déborde même, était à fleur d'eau. Les murailles sortent à pic du sein des flots, et n'atteignent qu'une médiocre hauteur, car elles n'ont pas besoin d'être élevées pour que leurs canons dominent soit les batteries des navires qui seraient tentés de l'attaquer, soit la plage, qui est elle-même fort déprimée. Le niveau des murailles, hérissées d'embrasures, était seulement dépassé par deux tours qui ont été l'une et l'autre renversées par notre artillerie: celle qu'on nommait le Cavalier (*Caballero*), et la tour des Signaux, d'où l'on voyait venir les bâtiments du large, et qui portait le phare. L'ensemble de la côte est sans grandeur. A gauche du château, à une lieue environ, le navigateur qui arrive aperçoit un autre îlot allongé, inculte et désert, celui de *Sacrificios*, qui doit son nom aux sacrifices humains dont il était aussi le théâtre sous le règne des empereurs Aztèques, adorateurs du dieu sanguinaire Mexitli, dont Montezuma fut le dernier. A gauche, au-delà de l'île de *Sacrificios*, et à droite à perte de vue, s'étend une plage sablonneuse sur laquelle l'œil distingue çà et là quelques pieds de ces cactus (*nopals*) qui jouent un si grand rôle dans la végétation du Mexique, et de loin en loin quelques troncs d'arbres dépouillés que la vague y a déposés, et qui proviennent sans doute de ces interminables trains de bois que l'Ohio et le Mississipi, dans leurs grandes crues périodiques, amènent à la mer. Derrière le château, se montre la ville avec ses dômes et ses clochers.

A quelques lieues en arrière de Vera-Cruz, commence le premier échelon des montagnes qui se projettent en bleu foncé sur le bel azur du ciel des régions équinoxiales. Depuis quinze ans surtout, ce panorama est triste et inanimé. Le fort paraît inhabité, quoiqu'il fût, avant d'être pris par notre escadre, en fort bon état, parce que les Espagnols édifient pour des siècles. A peine, dans le port, cinq à six goëlettes et trois ou quatre bricks ou trois-mâts, épars autour des carcasses de ci-devant navires de guerre, comme l'*Asia* et le *Guerrero* désarmés, démantelés et transformés en pontons de galériens, ou même à demi-submergés parmi les récifs. Au milieu du port, dans la direction du château, un môle que la mer a détruit aux trois-quarts, et que les autorités du Mexique indépendant n'ont jamais réparé.

Les murailles dont la ville est entourée cachent la circulation des rues, qui d'ailleurs sont presque désertes. A part une ou deux sentinelles qui se promènent à pas lents, qui se montrent par des embrasures du fort, les seuls être vivants qu'on aperçoive sont d'immenses volées de vautours s'abattant sur les dômes des églises de la Vera-Cruz, et que les habitants laissent croître et multiplier, parce que ces oiseaux carnivores nettoient les rues des immondices et des débris d'animaux qui, sans eux, s'y amoncèleraient; car ils sont les seuls qui s'occupent de la police de la voirie. Le voyageur se sentirait profondément désappointé; il croirait que le pilote s'est fourvoyé et l'a conduit ailleurs qu'au Mexique, dans cet admirable pays où la renommée dit que le sol est si riche et la nature si majestueuse, s'il n'apercevait à sa droite le pic superbe du volcan d'Orizaza, dressant sa cime neigeuse, et déployant ses flancs couverts de forêts, qui apparaît comme un contre-fort, avancé vers la mer, de ce vaste plateau mexicain, véritable terre promise.

La ville de Vera-Cruz dont nous sommes les maîtres par le fait seul de l'occupation du château d'Ulloa, était, avant l'indépendance, le seul port ouvert au commerce du Mexique, sur l'Atlantique. C'est là que Cortez était débarqué le 21 avril 1519, lorsqu'à la tête de cinq cents hommes, il entreprenait la conquête de l'empire de Montezuma que défendait une armée innombrable et brave. Les Espagnols qui s'entendaient dans l'art d'organiser des colonies, et qui ont laissé sous ce rapport des modèles qu'aucun des peuples qui leur ont ravi le premier rang n'ont encore égalés, avaient pensé que leur système commercial fort restrictif, il faut le dire, exigeait que toutes les affaires du Mexique avec l'Europe et l'Asie fussent faites par deux ports, Vera-Cruz sur la côte orientale, et Acapulco sur l'autre revers du plateau mexicain. Ces réglements qui étaient devenus funestes du moment où le Mexique avait eu besoin de rapports fréquents avec l'ancien hémisphère, avaient valu à Vera-Cruz des établissements et des créations dont aucun autre port mexicain ne jouit encore; car les autorités du Mexique affranchi n'ont su que détruire; elles ont été impuissantes à fonder.

Vera-Cruz est le seul port du Mexique qui soit lié avec l'intérieur du pays par une route carrossable.

De 1800 à 1810 le *Consulado* de Vera-Cruz, institution municipale dont les attributions embrassaient avec quelques soins de police celles d'une chambre et d'un tribunal de commerce, avait, sur ses revenus et par les souscriptions qu'il avait réunies, construit de Vera-Cruz au sommet des montagnes, une route non moins belle que celle du Simplon et aussi longue. Pour se rendre de tous les autres ports à Mexico, il faut gravir, par des sentiers où deux mulets ne peuvent passer de front, une hauteur égale à celle du Mont-Blanc. La route de Vera-Cruz, au contraire, offre, ou du moins offrait du temps des Espagnols, une voie superbe, dont le milieu était occupé tantôt par un pavé de trente pieds de large, en échantillons réguliers du basalte des montagnes, tantôt par une chaussée maçonnée. Comme les voies romaines, elle semblait braver les ravages du temps. Mais pendant la guerre de l'indépendance, pour barrer le passage aux convois qui venaient d'Espagne au secours des troupes de la métropole, on l'a rompue sur plusieurs points, particulièrement dans les rampes les plus difficiles. Depuis lors, le pays n'étant jamais sorti de l'anarchie et des révolutions, personne ne s'est inquiété de les remettre en état. La puissante végétation des tropiques joignant ses efforts au vandalisme de la guerre civile, a ajouté aux dégradations de ce bel ouvrage. Çà et là, des arbres semblables au *mala ficus* du poète, ont surgi du milieu de la chaussée, et les muletiers, seuls aujourd'hui qui avec un mauvais service de diligence, fréquentent cette route, n'ont pas eu l'idée de les couper par le pied quand ils étaient jeunes encore, et les ont laissés grandir.

(*Journal des Débats*.)

(La suite prochainement.)

L'ARCHEVÊQUE DE COLOGNE.

Les différents survenus entre le gouvernement prussien et l'archevêque de Cologne, monseigneur Clément-Auguste Droste de Vischering, ont naguère occupé l'Europe entière. C'est là une affaire trop grave, trop affligeante, pour que, réunis à tous les gens de bien, à toutes les âmes pieuses, nous ne fassions pas des vœux sincères en faveur d'une prompte et indispensable solution. Espérons que des esprits éclairés, de nobles et salutaires influences, mettront un terme à un si déplorable conflit. Nous reproduisons aujourd'hui les traits du prélat qui subit la captivité avec une résignation véritablement admirable; ce portrait de monseigneur Droste de Vischering, d'une ressemblance parfaite, nous a été adressé de Cologne même, et nous sommes heureux de pouvoir l'offrir à nos lecteurs.



Mgr. C. A. Droste de Vischering.

Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

LE BUBALE.





LE BUBALE.

Par une faveur toute particulière du prophète, comme disait le renégat Méhemet, mon janissaire (ou, si vous aimez mieux, mon domestique et mon guide), le ciel d'Afrique s'était voilé de quelques nuages qui tempéraient la brûlante ardeur du soleil. « Vite, vite, ajouta-t-il, montons à cheval, seigneurs français, quittons ces ruines de *Lébéda* (l'ancienne Tarable, à douze lieues de Tripoli) où il revient des esprits noirs et rouges; piquons des deux, et, avant l'heure du campement, nous tuerons dans les vallées de Gouriana un *taureau-cerf*, dont les filets grillés sur les charbons nous fourniront un excellent souper. »

Et toute la troupe joyeuse des voyageurs applaudit à la proposition de Méhemet. Les ânes furent chargés de leur bât; les herrys (ou chameaux coureurs) furent montés par nos nègres du Bournou; nos janissaires enfourchèrent leurs chevaux barbes; nous autres savants, ou soi-disant tels, nous galopâmes en avant sur nos arabes de pur sang, et en quelques heures nous gagnâmes le pied des montagnes Bleues (Gouriana).

Avec Méhemet j'avais un peu devancé notre petite caravane, et mon œil parcourait avec complaisance un paysage pittoresque, dont aucun européen ne peut se faire une idée juste s'il n'a visité nos possessions d'Alger. Là, ce ne sont plus ces ormes monotones, ces chênes, ces sapins, ou, par hasard, ces peupliers d'Italie se dessinant sur un ciel gris ou nébuleux : ce sont des dattiers, pères nourriciers des habitants du désert, des mimosas gommeux, des cactus-figuiers d'Inde, des indigotiers, des yuccas, et mille autres végétaux au port étrange, qui balancent leur tête, plus ou moins élevée, dans une atmosphère d'un rouge safrané. Là, le modeste voyageur qui frappe de son bâton poudreux le buisson d'acacie épineuse, n'en voit pas sortir à la hâte le timide lapin ou le lièvre encore plus peureux; mais il entend le grognement sourd de la hyène, ou le ronflement de la panthère prête à entrer en fureur. Quelquefois aussi ce n'est ni le lion lâche et timide (quoi qu'en disent nos naturalistes), ni le léopard à la peau tachetée, qui s'élancent d'un bosquet de chamérops épineux, mais bien une innocente gazelle à la taille svelte et aux mœurs innocentes.

Et Méhemet me racontait toutes ces choses, lorsque tout-à-coup il arrêta son cheval, baissa la voix, et me montra du doigt, dans une vallée déserte, à un demi-quart de lieue de nous, une troupe d'animaux paissant tranquillement l'herbe verte d'un wadday (oasis).

— Ce sont, me dit-il, des taureaux-cerfs (*buselaphus*), ou, pour les nommer comme les Arabes, des vaches-biches (*bubula-cervina*). En attendant nos camarades, je vais vous mettre au courant des habitudes de ces animaux, et, par ce moyen, vous êtes sûr de devenir le roi de la chasse. — Comment cela ? — Voici : La vache-biche ou de Barbarie, que vos savants d'Europe nomment BUBALE (*antilope bubalis*, Cuv.), n'est ni une vache, ni un cerf, comme l'ont dit les anciens, mais un ruminant à corne creuse, appartenant à la famille des antilopes. Cependant, il a, comme les cerfs, des larmiers sous les yeux, la taille assez légère, et la course rapide; mais ses cornes ne tombent pas : elles sont annelées, à double courbure, et ont la pointe tournée en arrière. Sa tête est étroite, très allongée; ses yeux sont placés très haut, presque contre les oreilles, ce qui lui donne une physionomie très singulière. Cet animal a les épaules élevées, de manière qu'elles forment une espèce de bosse sur le garrot. La queue est à peu près longue d'un pied, et garnie d'un bouquet de crin noir à l'extrémité. Sa grandeur égale à peu près celle d'un cerf, mais elle est moins légère, et son pelage est fauve.

Comme toutes les gazelles, cet animal est doux, timide, et vit en troupe assez nombreuse, ainsi que tous les êtres faibles. Son intelligence est fort bornée, et pourtant il ne manque pas de ruse, soit pour prévenir la surprise du chasseur, soit pour lui échapper dans sa fuite. Comme sa course n'est pas aussi soutenue que celle des autres gazelles, et qu'il se fatigue beaucoup plus promptement, il devient assez souvent la proie des chacals, qui lui font une guerre presque continuelle, et qui le poursuivent pendant des nuits entières, jusqu'à ce qu'ils l'aient excédé de fatigue. Dans ce cas, le bubale cherche l'eau, s'y plonge, et ce bain fatal lui raidit tellement les jambes qu'il ne peut plus échapper à la poursuite de ses cruels ennemis.

Il a encore cela de commun avec les autres espèces de gazelles, dont la nature a peuplé les vastes déserts de l'Afrique, qu'il est, pour ainsi dire, la manne providentielle fournissant la nourriture aux lions, aux panthères, aux léopards et aux autres grands carnassiers de cette partie du monde. Ceux-ci s'embusquent le matin, un peu avant la pointe du jour, dans les roseaux et les hautes herbes qui couvrent les bords des rares fontaines ou puits, comme disent les Arabes, semés de loin en loin dans ces brûlantes solitudes. Là, ils attendent leur proie dans le silence et l'immobilité, avec une patience admirable, et souvent ils passent ainsi, dans la même attitude, cinq ou six jours de suite. Malheur à l'antilope qui s'approche alors, pendant la chaleur du midi, de cette onde fraîche et attrayante. Le lion, dès qu'il la voit, ou même au seul bruit de sa marche, s'apprête, s'élance à vingt ou même trente pas, tombe comme la foudre sur sa victime, la terrasse, la tue et la dévore. Mais, s'il manque sa proie du premier bond, il ne la poursuit pas, et, tout honteux de sa maladresse, il se retire dans son fort, la queue et l'oreille basses.

J'ai habité le cap de Bonne-Espérance, ajouta Méhemet, et j'ai vu là un exemple singulier, mais terrible, du désappointement d'un lion. J'étais chez un Hollandais, qui avait son habitation à soixante et dix lieues du cap, vers le nord. Nous fûmes un soir pour chasser, à l'affût, auprès d'un petit marais où beaucoup d'animaux timides avaient l'habitude de venir se désaltérer. J'étais resté à cent pas à peu près derrière mon hôte, qui s'avançait tranquillement à travers les roseaux, son fusil sur l'épaule. Je l'entendis tout-à-coup pousser un cri terrible, et je vis en même temps un énorme lion qui, trompé par le bruit de sa marche, l'avait pris sans doute pour une gazelle et d'un bond s'était élancé sur lui. Le féroce animal avait saisi le Hollandais au bras gauche, et l'ayant sans doute reconnu au même

instant pour un homme, il fut tellement surpris qu'il resta immobile sans pousser plus loin son attaque, mais aussi sans lâcher le bras qu'il tenait. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, pour éviter les regards effrayés de mon malheureux compagnon, je le voyais très distinctement fermer ses paupières fauves. Tous deux restèrent assez long-temps dans cette épouvantable attitude pour me permettre de m'approcher à vingt pas d'eux. Mon fusil était chargé de plusieurs chevrotines, et mon compagnon me masquait une grande partie du lion; que pouvais-je faire? Si j'eusse tiré, bien certainement je les aurais tués tous les deux.

Dans cette terrible position, le Hollandais ne perdit pas la tête. Comme, dans le choc, son fusil était tombé, il avait le bras droit libre. Il glissa doucement sa main dans sa poche, en tira son couteau, l'ouvrit, mesura lentement son coup, puis, rapide comme l'éclair, il le plongea tout entier dans la poitrine du monstre. Celui-ci fut renversé mourant, mais il entraîna dans sa chute le courageux chasseur. Il y eut pendant une demi-minute une effroyable lutte d'agonie, et quand j'arrivai, tous deux étaient morts.

A peine Méhemet finissait-il son triste récit, qu'un affreux rugissement se fit entendre dans la forêt voisine, et nos chevaux, nos ânes et nos chameaux s'arrêtèrent net saisis d'épouvante. Les bubales que nous observions se réunirent aussitôt en troupe serrée et s'élancèrent dans la plaine en fuyant à toutes jambes. Notre goût pour la chasse se refroidit soudainement, et, comme si nous nous étions donné le mot, sans délibération, nous tournâmes tous le dos à la forêt où nous devions chasser, camper et manger nos biftecks de taureau-cerf. Le même soir, nous arrivâmes à Tripoli de Barbarie, d'où nous partîmes le lendemain pour nous rendre à Alger.

(*Extrait de ma correspondance.*) BOITARD.

ARCHÉOLOGIE.

Ruines gallo-romaines.—ASPRES.

La ville gallo-romaine (*Mons-Seleucus*), incendiée du cinquième au sixième siècle, paraît avoir été plus tard inondée : quelques localités des Hautes-Alpes offrent des traces de formation de lacs qui ont submergé plusieurs bassins, et dont la population a été forcée de s'établir ailleurs. A Mons-Seleucus, sur la pleine de Sellos, bois-taillis de la commune, les champs sont encore formés, on y voit des traces de culture, les murs de séparation des propriétés sont à fleur de terre et en pierres sèches roulées; sur la même direction, vers le nord-est, dans la commune d'Aspres, on voit d'anciens plateaux cultivés et parallèles à ceux de Mons-Seleucus... Dans les fouilles de 1804, on vit tout le détail des ménages romains sous le Bas-Empire. Dans celles de 1838, on découvrit une grande usine avec 14 amphores de plus de 7 pieds d'élévation, bien proportionnées et de formes gracieuses; plusieurs étaient fendues ou rapiécées avec du plomb laminé. M. Mas en fit extraire une, de 12 quintaux, qu'il fit placer dans sa cour. Au milieu de ces 14 amphores, il y avait un chenal en pierre froide qui y conduisait le liquide. Les murs des bâtiments sont bien conservés, mais irréguliers et de petits blocs d'appareil romain. Les glacis du rez-de-chaussée des maisons sont rouges ou plus ou moins polis.

Dans les fouilles de 1838, on a vu que les murs vraiment romains sont d'une toute autre solidité. Mons-Seleucus était entourée de remparts en pierres brutes, unies avec du mauvais ciment, ou simplement avec de la terre. Deux châteaux forts, placés sur les deux points dominant la ville, servaient à sa défense. Le ciment en est plus dur que la pierre. On y trouve plusieurs coins de pierre froide de 25 centimètres. Plusieurs excavations à Mons-Seleucus sont remplies de débris de briques à rebord; les autres objets sont des pioches plates ou à deux bouts, des haches, des marteaux en forme d'arc; le tout en fer très oxidé; un bras de statue en bronze, tenant une tortue, plusieurs lames de couteaux, des fibules ou agrafes, un couteau avec manche en ivoire, des moules des boutons en pierre qu'on recouvrait d'étoffe, des coquilles de poisson. Les médailles trouvées surpassent le nombre de 4,000, et jamais on n'en a trouvé d'agglomérées. Il y en a de presque tous les empereurs, mais surtout de Gallien, Claude-le-Gothique, et des Constantins. L'autel votif est de belle forme, avec cette inscription : VICT. AVE. DD. VICTOR VITALIS F. L. M. On n'a trouvé jusqu'ici aucune trace de christianisme.

CIRQUE DE CARACALLA OU DE ROMULUS.

Bas-relief qu'on y a trouvé.

En sortant de Rome, par la porte Capene, et en prenant la voie Appienne, on trouve, non loin de cette route célèbre, une vaste ruine long-temps considérée comme les restes du cirque de Caracalla; mais que, depuis 1825, on a reconnue avoir appartenu à un autre cirque consacré, l'an 311 de notre ère, à Romulus, fils de Maxence, qui avait été deux fois consul, et qui, après sa mort, reçut les honneurs de l'apothéose. Dès-lors, le nom de Caracalla a été remplacé par celui de Romulus. Les cirques différaient des amphithéâtres, ou doubles théâtres, en ce que ceux-ci étaient seulement destinés aux combats de gladiateurs et aux représentations théâtrales, tandis que les premiers servaient aux jeux célébrés dans les fêtes et les cérémonies sacrées. Les plus beaux restes d'amphithéâtres qu'on possède, sont : le Colysée, à Rome, et les arènes à Nismes; le cirque de Romulus est la seule ruine de cirque qui puisse faire concevoir de ces bâtiments une idée exacte. Il comprend un espace de quinze cent soixante pieds de longueur, sur deux cent quarante de largeur. La porte principale se trouvait au milieu du petit côté rectangle; à côté de cette porte, mais dans l'intérieur du bâtiment, étaient les remises, carceres, d'où partaient les chars qui disputaient le prix de la course. On remarque encore dans le mur des débris de grands pots de terre qui semblent y avoir été placés pour alléger la construction. L'arène, destinée aux jouteurs, était divisée en deux parties dans toute sa longueur, par un mur haut de six pieds et large de douze; c'était ce qu'on appelait la Spina. Elle était ornée de sta-

tues, de petits temples, d'obélisques, et aux deux extrémités se trouvaient les metœ ou bornes, petites tourelles en forme de quilles. C'était sans doute à cette Spina qu'appartenait le magnifique obélisque égyptien qui a été trouvé près de là, et qui orne aujourd'hui la place Navona, à Rome. Ce superbe monolithe, haut de cinquante et un pieds, a été habilement posé sur un rocher qui occupe le milieu de l'ancien Circus agonalis. Le cirque de Romulus a cela de remarquable qu'il ne présente aucune trace de ce fossé de dix pieds de largeur sur dix de profondeur, nommé Euripus, et qui était destiné à mettre les spectateurs à l'abri des atteintes des bêtes féroces qu'un plaisir barbare déchaînait dans ces enceintes contre d'autres animaux, ou même contre des hommes. Ce cirque, comme tous les établissements de ce genre, n'était pas couvert; il est probable qu'on tendait d'une des extrémités à l'autre une vaste toile, ainsi que cela se pratiquait dans les théâtres. Ce genre de couverture auquel par la suite les Romains mirent un si grand luxe, rendait plus faciles les courants d'air, et ne permettait pas à l'atmosphère d'arriver à ce degré de chaleur étouffante de nos salles de spectacle.

Lors des fouilles qui furent exécutées à plusieurs reprises dans l'emplacement du cirque qui nous occupe, outre l'obélisque de la place Navona, on y trouva un grand nombre de statues, de bas-reliefs et d'inscriptions. Parmi ces curieux monuments de l'art antique, nous citerons particulièrement un bas-relief dont le sujet a autant excité la curiosité des archéologues que leur admiration. On y voit une femme assise donnant à manger à deux ânes ou à deux mulets. Elle est vêtue d'une grande robe, et porte sur la tête, autant que l'état de dégradation de cette partie du bas-relief permet d'en juger, une couronne d'épis. Quelle est cette femme? Est-ce une déesse, est-ce une prêtresse de quelque divinité? Les deux opinions ont été également soutenues. Aux yeux de certains antiquaires, c'est Cérès, symbole de l'agriculture, donnant à manger aux animaux qui lui sont consacrés. Il est vrai que l'âne n'était pas l'animal par excellence que le paganisme offrait à la déesse des moissons, c'était une truie pleine ou un bélier. Mais des recherches nous ont appris que l'âne et le cheval lui furent aussi consacrés; parce que, raconte la fable, elle se métamorphosa en jument pour échapper à la poursuite de son frère Neptune. Vains efforts, car le dieu libertin se transforma en coursier, et la rendit mère du cheval Arion. Cette liaison du culte du cheval avec celui de Cérès se retrouve chez les Phigaliens qui, sous le nom de Cérès la noire, adoraient une déesse à la tête d'une cavale et à la crinière de dragon. Avec plus de vraisemblance, des savants ont voulu voir, dans cette femme, la vestale Anémuria, ancienne prêtresse de Cérès; elle dressa, dit-on, pour les courses du cirque, des ânes venus de l'Arabie, comme l'on en vit quelquefois paraître, surtout à partir de l'époque des Antonins. Un auteur anonyme d'une description de la ville de Rome, d'où nous puisons ces renseignements, prétend même que ce bas-relief indiquait la place que les Vestales devaient occuper au théâtre; car, à l'exemple des prêtresses de Cérès chamyne, elles pouvaient, depuis le règne de Néron, assister aux jeux publics.



Bas-relief du cirque de Romulus.

Quelque fondées que soient ces deux hypothèses, ce ne sont jamais que des hypothèses, des hypothèses d'antiquaires, et l'on sait depuis long-temps le degré de confiance qu'on doit leur accorder.

Mais, ne dût-on considérer dans ce bas-relief que l'habileté du ciseau qui l'a produit, on ne saurait s'empêcher d'y reconnaître l'œuvre d'une main romaine qui s'était formée dans l'imitation difficile de l'art grec dans toute sa pureté.

LA COURTILLE.

Si la gaieté du peuple, la grosse gaieté est la bonne, comme le dit Beaumarchais, la Courtille est assurément la plus joyeuse des régions connues. L'Eldorado tant vanté, le fameux pays de Cocagne et l'île Friande, dans laquelle, selon Fénélon, les alouettes tombaient toutes rôties, sans que pour cela les habitants fussent incommodés par la chaleur, ne sont rien, mis en regard de la Courtille. Si Rabelais eût connu la Courtille, il en eût certainement fait la patrie de Gargantua; si, par un effet de la métempsycose, Sancho Pança revenait sur cette terre, il serait nécessairement habitant de la Courtille et l'un des notables du lieu.

Autrefois, dit M. Briffaut, on ne voyait là qu'un amas de cabarets sales, informes, dégoûtants; ils se pressaient contre les murs de Paris pour échapper aux droits de toute espèce qui frappaient les victuailles et les boissons. Au-delà des premières maisons du faubourg du Temple, s'étendaient d'ailleurs de vastes espaces incultes, abandonnés, marécageux et déserts. Aussi, la Courtille, ou plutôt les Porcherons, étaient l'asile d'une population crapuleuse, se vautrant dans la fange d'une orgie infecte qui soulevait le cœur, sans rien dire à l'esprit. Les cabarets du grand populaire florissaient aux deux extrémités du cours de la Seine, dans Paris, à la Rapée et au Gros-Caillou. Quant aux ignobles Porcherons, leur population habituelle pouvait être divisée en deux catégories; elle se composait de voleurs et de filles perdues. Cependant le bruit qu'on faisait aux Porcherons vint retentir jusqu'à la Rapée et jusqu'au Gros-Caillou. La barrière du Maine édifiait aussi ses illustres guinguettes; la foule des buveurs, capricieuse et inconstante, suivit ces deux directions nouvelles. On parlait avec enthousiasme de certaines enseignes; on vantait la qualité du breuvage; on célébrait la modicité de son prix; enfin on portait bien haut la réputation de la cuisine. Les gibelottes des Porcherons avaient une renommée que rien ne pouvait balancer; ce quartier, que les chats fuyaient comme une terre cruelle, était, dans tous les faubourgs de Paris, en succulente odeur; tous les regards se tournaient vers lui.

On vit donc affluer à la Courtille, car le nom de Porcherons fut supprimé, une multitude plus élégante que celle qui avait fondé cette colonie bachique; les ouvrières jeunes, l'élite de la halle, l'aristocratie des ports et des marchés, les jolies ravaudeuses, et les gardes-françaises, ces grands *vainqueurs de cœurs*, comme les désigne la tradition de ce temps. Vadé vint ensuite; ses vers et ses chants immortalisèrent la Courtille; rien ne manqua plus à sa gloire et à son éclat. Une ère de prospérité toujours croissante, et qui est, de nos jours encore, en marche continue, commença pour elle. Le monde populaire de la capitale de la France est tenu de faire le pèlerinage de la Courtille. Un savetier, homme laborieux et rangé, qui ne voulait pas perdre un seul jour de la semaine, avait imaginé un singulier expédient pour bien mettre à profit le dimanche. Il avait remarqué que chaque pinte de vin coûtait à la Courtille trois sous de moins qu'elle ne coûtait à Paris. Dès le matin, il s'installait dans un cabaret, *extra muros*, et là, avec une religieuse assiduité, il buvait huit pintes. Le soir, lorsqu'il rentrait dans son grenier, il répétait à tous les passants: « Aujourd'hui, j'ai gagné vingt-quatre sous. »

La Courtille a toujours formé une nation à part. Au milieu des flux nomades qui se succèdent dans les asiles qu'elle offre aux buveurs, il existe un noyau primitif qui a conservé les mœurs, les habitudes, l'allure et le langage traditionnels. Vadé le reconnaîtrait encore. La révolution, celle qui a si profondément modifié notre société française, a passé par là, non pas sans rien changer, mais sans opérer aucune secousse violente. Le progrès n'a marché que lentement sur cette pente qui forme la base du plateau de Belleville; le faubourg du Temple et les terrains qui l'environnaient, semblèrent long-temps se refuser au mouvement qui civilisait Paris; on retrouvait toujours entre la barrière et la ville, ces vastes solitudes que les récits de la rue remplissaient de dangers trop souvent réels. La nuit, les lueurs de quelques rares lanternes, la clarté douteuse de quelques réverbères, rendaient faciles les attaques nocturnes; on avait souvent entendu des cris, des injures échangées, d'horribles imprécations, des querelles, des disputes, des rixes; puis, de véritables combats et de longues exclamations de douleur. Le guet lui-même ne se hasardait qu'avec frayeur dans ces lieux maudits.

L'industrie a changé toute cette physionomie, elle lui a conservé ce qu'elle avait de riant, elle lui a enlevé ce qu'elle avait de redoutable, elle a adouci ce qu'elle avait d'odieux; espérons qu'elle achèvera l'œuvre et qu'elle parviendra à effacer ce qu'il y a encore de repoussant aux portes de la Courtille actuelle. Le faubourg du Temple vit s'élever dans son enceinte de nombreuses manufactures qui donnèrent bientôt à cette partie de la ville l'aspect animé dont elle manquait: le canal Saint-Martin coula au pied de la colline; le commerce établit ses entrepôts et ses magasins sur les deux rives. La Courtille ne pouvait rester étrangère à cette vivifiante situation; elle fit tomber une à une ses échoppes, ses baraques et ses hangars; à leur place, des maisons aérées, spacieuses, furent construites; les tables des buveurs se dressèrent dans de vastes jardins, et s'il reste à la Courtille et dans ses environs quelques vestiges d'autrefois, ils disparaissent graduellement, incapables qu'ils sont de lutter avec les édifices qui les regardent, les entourent et les écrasent.

On peut dire que le peuple de la Courtille a horreur de la marche normale; il danse ou il trébuche; sa vie se partage entre le bal et l'ivresse. Là, les orchestres sont en permanence; dès l'après-midi jusqu'au milieu de la nuit, la musique résonne sans interruption. On aura quelque peine à le croire, il y a quelques orchestres recommandables, souvent composés de huit ou dix musiciens, ils exécutent les quadrilles les plus frais. La danse occupe le milieu de la salle, la place d'honneur : la galerie est composée de buveurs attablés. On se pique peu de décence, et l'on voit fleurir, dans ces réjouissances, cette lascive pantomime dansée que l'on a surnommée le fandango des barrières; les propos sont à l'avenant. En gravissant la côte de la Courtille, on est vraiment étonné du coup-d'œil homérique qui s'offre à la vue. A côté des

comptoirs chargés de vaisseaux immenses, à côté des vases gigantesques, on voit des quartiers de bœufs, des veaux et des moutons entiers appendus comme des dépouilles opimes. Les broches sont chargées de viandes, les tables sont couvertes de mets, les fourneaux sont ardents; des amas de charcuterie, des piles de fruits, des pyramides de pains, et une batterie de cuisine colossale, complètent cet ensemble; toute une race d'êtres dévorants est occupée à broyer ces provisions qui ressemblent aux préparatifs d'un repas de géants.

Le dimanche, le peuple laborieux ne dédaigne pas les plaisirs de la Courtille; le lundi, dont quelques corps de métiers ont fait leur jour de repos, les choses sont encore présentables; mais les autres jours ne sont dépensés que par l'ivrognerie et par la paresse, ou par des vices plus dangereux. Alors on ne peut se défendre d'une vive répugnance en traversant ces groupes. La police est du reste fort bien faite dans cet endroit si rempli de turbulence et de discordes soudaines, la gendarmerie est toujours présente; un poste est établi à la barrière, et de nombreuses patrouilles se promènent sans relâche. La Courtille resplendit jusqu'à minuit, on ne se sépare qu'en chantant et en faisant retentir le faubourg du Temple de cris d'adieux avinés.

Il y a une époque de l'année où la Courtille voit venir à elle toute la jeune aristocratie des plaisirs parisiens; c'est pendant le carnaval, à la fin de ses jours de délire. Cela a lieu au moment de la descente à jamais immortelle, et qui fait du carnaval de la Courtille le rival heureux du carnaval de Venise.

ARRAS. — HOTEL-DE-VILLE, BEFFROI.

Des anciens monuments remarquables que possédait Arras, l'hôtel-de-ville est le seul qui ait été conservé jusqu'à nos jours; conçu dans un style d'architecture gothique, sa construction remonte au seizième siècle. Jusqu'à la fin du quinzième siècle, l'ancienne maison de ville (*Halle échevinale*) était située sur une petite place, près de l'ancienne église Saint-Géry; mais sa distribution était si peu appropriée à son objet, et le bâtiment lui-même se trouvait dans un tel état de dégradation et de vétusté, qu'alors les magistrats et les bourgeois d'Arras formèrent le projet d'élever un édifice plus digne de la capitale d'une province. Dans ce but, une assemblée générale fut convoquée, et après s'être aidée des lumières du célèbre entrepreneur Jacques Caron, on s'arrêta à l'idée d'un bâtiment spacieux, commode et surmonté d'un beffroi qui dominerait toute la ville. La difficulté la plus embarrassante qui entravait l'exécution de ce projet fut le manque d'argent. Le fatal édit de 1481 avait ruiné Arras, et le vol et la dévastation des troupes allemandes victorieuses n'avaient fait qu'augmenter dans cette ville la pénurie générale. Peu de moyens étaient donc à choisir pour parvenir à faire face aux dépenses de l'édifice projeté. A cette fin, on vendit les maisons qui appartenaient encore à la ville, et celle des dix offices établis pour la mesure et l'aunage des étoffes et soieries; cette décision, qui froissait les intérêts de plusieurs corps d'ouvriers, fut mal accueillie par eux; ils se rassemblèrent, et, sous la direction du plus hardi, ils marchèrent sur la demeure du magistrat; averti à temps, celui-ci envoya contre eux quelques poignées de soldats qui parvinrent à dissiper le rassemblement en s'emparant du principal mutin, et l'abandonnant à la sévérité de la justice. On s'occupa alors du choix de l'emplacement sur lequel serait élevé le monument. La partie de la place qui se trouve sur le prolongement de la rue Saint-Géry fut choisi, et en effet, cet endroit était très convenable à cause de sa position élevée et de la proximité des habitations des différentes autorités; mais des étaux de bouchers occupaient alors cet emplacement, et la puissance des magistrats, ni celle des bourgeois ne s'étendait jusqu'à pouvoir s'en emparer; il fallut en écrire au prince.

Philippe, archiduc d'Autriche, venait d'atteindre sa vingtième année. Appelé depuis peu par le traité de Senlis au gouvernement de l'Artois, il était de son intérêt d'accueillir favorablement la demande des bourgeois d'Arras et de se ménager ainsi leur amitié; aussi, par lettres écrites le 25 janvier 1501, leur accorda-t-il la permission de poser les bases de la halle échevinale aux lieux et places des étaux des bouchers.

Les fonds votés d'abord n'ayant pas suffi pour couvrir les premiers frais, on affecta à cet objet les produits seigneuriaux, les quarts forains, les droits de nouvelle bourgeoisie, le prix des offices qui pourraient être vendus, et enfin les amendes et autres droits casuels. Cette mesure facilita les moyens de poursuivre ces travaux. Ce fut en 1508 que la construction de la maison de ville fut terminée.

La tour de son beffroi, travaillée avec beaucoup de hardiesse et de délicatesse, est conçue aussi dans le style de l'architecture gothique; elle est carrée à sa base, s'arrondit en s'élevant avec élégance et est terminée par une couronne en pierre de taille, comme le reste de l'édifice, supportant les armes de la ville, représentées par un lion dressé sur ses deux pattes et tenant une girouette à l'extrémité de laquelle se trouvent les insignes du gouvernement, assez variables en France. Les fondements du beffroi furent assis par les Français, en 1492; il fut achevé par les Espagnols en 1554, démoli en partie en 1836. Par crainte d'accident, on s'occupe actuellement à le relever de ses ruines.

Les vers suivants, consignés dans plusieurs manuscrits, se voyaient naguère encore gravés dans la chambre des guetteurs:

L'an mil cinq cent cinquante quatre
Par un second jour de juillet,
Jean de la Motte et Pierre Goulâtre
Firent en ce lieu le premier guet,
Étant nouveau le beffroi fait
Par un nommé Jacques Caron,
Maître en cet art, l'un des parfaits,
Car il avait fort grand renom.

Le 3 octobre 1541, on convint avec Jacques Halot, habile horloger d'Arras, d'ajouter une horloge à ce beffroi, avec des touches pour y jouer des airs de musique à plusieurs parties (*carillon*).

On y plaça plus tard la belle et grosse cloche connue sous le nom de *Joyeuse*; elle était auparavant dans le clocher de l'église Saint-Géry, et portait le nom de

Ban-Clocque ou *Clocque-à-Ban ;* elle pesait environ 18,000 livres. Félée en 1464, durant le séjour de Louis XI à Arras, et refondue peu de temps après, on y grava, en lettres gothiques, les vers suivants :

Desiderata vocor, milleno facta sub anno,
Quadringenteno, sexageno quoque quarto,
Rex Ludovicus cùm primùm venerat istuc ;
Sed libertates confirmans Atrebatenses
Bannitis villæ regressum non dedit ille,
Burgundos que Brabantigenas ducente Philippo
Artesii comite cum pluribus, et dominante,
Præsul erat Petrus de Ranchicourtque vocatus.

Dimenche Magret et Jean Boiset m'ont fait par bon conseil.

La refonte de cette cloche eut encore lieu en 1728, et l'on y mit cette inscription :

Primitùs Ban-Clocque, ceu Clocque-à-Ban, deinde desiderata dicta, tandem à populo jam dudum læta vocor, gallicè Joyeuse, quæ quondam casu fracta, anno 1464 *renovata fui. Me iterùm fortuito fissum feliciter redintegrari curdrunt major et scabini urbis Atrebati, anno* 1728, *regnante Ludovico XV.*

Le beffroi et l'hôtel-de-ville d'Arras ont perdu une partie de leurs ornements ; l'on chercherait en vain les vitraux coloriés, ainsi que plusieurs des niches primitives. La tribune (*la Bretèque*) où se faisaient les proclamations publiques, et d'où les chartes et ordonnances étaient lues au peuple, et la triple rangée de fenêtres qui coupait la monotonie du toit, de toutes ces choses, les unes ont été détruites, les autres maladroitement refaites; et cependant, malgré les restaurations, les dégradations et les enjolivements que ce monument a dû subir, on distingue encore, dans ses diverses parties, l'ogive qui se courbe en pointe pour donner la forme aux voûtes et aux fenêtres ; les enroulements serpentant le long des nervures de la façade, les galeries aux compartiments variés, les colonnettes et les clochetons, les animaux grimpant à la tour, enfin tous les caractères qui se reproduisent constamment dans les cathédrales du moyen-âge et même jusqu'aux niches ; mais d'une composition, d'un *faire* tellement chrétien, que l'artiste a dû plutôt les laisser vides que d'y placer d'autres figures que celles de saints.

Il est une seconde façade à l'hôtel-de-ville ; elle tient à celle que nous venons de faire connaître et la prolonge vers la rue Saint-Géry. Postérieure à la première (1576), elle est revêtue de cette forme architecturale qu'on a nommée, à juste titre, style de la renaissance ; car, après les siècles de croyance pure et ardente, il vint un moment où la foi s'affaiblissant, l'artiste n'y puisa plus ses inspirations, et faute de pouvoir innover, il tourna ses regards vers l'héritage laissé par les anciens ; il prit aux Romains leurs formes, aux Grecs leurs ornements, et fit, du tout, un ensemble qui depuis n'a fait que s'appauvrir pour se simplifier, que se rapetisser pour se mettre à la portée des positions et des fortunes. T....... +



Hôtel-de-ville et beffroi à Arras.

ESPAGNE. — SEGOVIE.



Aquéduc romain de Ségovie.



SÉGOVIE (1)

La configuration de la Péninsule représentait à l'imagination de Strabon une peau de bœuf; si l'on voulait trouver une ressemblance pour Ségovie, située sur le plateau allongé d'un vaste rocher, ce serait la forme d'un navire, dont la poupe regarderait l'orient et la proue l'occident, et n'attendant que l'inondation des deux vallées creusées sous ses flancs pour être à flots et voguer.

Encore une cité espagnole qui revendique pour son fondateur le robuste fils d'Alcmène, lequel, soit dit en passant, devait être un architecte bien occupé, un maçon bien expéditif, à en juger par le nombre de bicoques ou de métropoles qu'on voit mettre sur son compte. Les crédules Ségoviens n'hésitent pas surtout à faire honneur au demi-dieu qui séparait les montagnes, de la construction de leur magnifique aquéduc, chargé d'en rapprocher ici deux autres, séparés par un intervalle de 3000 pas; mais évidemment ce monument ne porte point une semblable date; il est des Romains, et paraît remonter au temps de Trajan. La double rangée de ses cent soixante-dix-sept arches superposées, à l'endroit où elles sont traversées par la principale rue de la ville, s'élève à la hauteur de quatre-vingt-dix pieds au-dessus du sol, et les piliers sont formés de grosses pierres de taille brutes, sans apparence de ciment. Ce merveilleux édifice, quoique négligé, menacé même d'un certain danger par les végétaux qui s'introduisent profondément dans ses moindres interstices, continue néanmoins de remplir l'objet auquel il fut destiné, et de présenter, après dix-huit siècles, ses immenses lignes d'architecture presque sans dégradations.

Une pourtant, une seule existe, et plus considérable même que l'élévation du monument ne permet à l'œil d'en juger, comme le prouve le trait suivant, que nous rapportons sans le garantir. Un hardi Castillan avait fait le pari de parcourir à cheval, d'un bout à l'autre, l'étroite et haute surface horizontale de l'aquéduc, lorsque, arrivé au milieu de sa course aérienne, une large brèche, dont il n'avait pu calculer l'étendue d'en bas, l'arrête court. Alors l'intrépide cavalier, reculant de quelques pas, bande les yeux de sa monture, pique de nouveau, franchit le terrible éboulement, non sans trébucher, mais sans tomber, et atteint enfin l'extrémité opposée, sain et sauf, aux applaudissements de la ville entière.

Ségovie possède une *casa de la moneda*, hôtel des monnaies, ayant cela de particulier que leur fabrication tout entière y a lieu par des procédés hydrauliques, lesquels, au reste, en s'exécutant plus promptement, sont loin de rendre les espèces plus belles. Un autre monument célèbre de cette ville est l'Alcazar (2) des princes maures, dont quelques-uns des appartements sont encore décorés de mosaïques et de dorures très fraîches. Avant d'être converti en prison d'état, il fut habité par les monarques espagnols, entre autres Ferdinand et Isabelle, qui l'affectionnaient beaucoup, ainsi qu'Alphonse-le-Sage, qui y a composé ses fameuses tables astronomiques, appelées *Tables alphonsines*. La cathédrale de Ségovie est encore un beau monument; mais, malgré son aspect gothique, elle appartient plutôt à la renaissance. Sa façade principale est située au couchant et présente deux ordres d'architecture. Le premier consiste en deux colonnes de chaque côté avec des niches dans les entrecolonnements; le second n'a qu'une seule colonne de chaque côté, et au milieu est la statue de saint Frutos. Tout l'extérieur de la cathédrale est orné de pyramides en style ogival et d'une coupole qui correspond au milieu du passage entre le maître-autel et le chœur.

(1) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant un extrait des *excursions* en Espagne par M. Ch. Magnien, ce charmant ouvrage, enrichi des plus jolies vignettes anglaises, se trouve chez MM. Veith et Hauser, 11, boulevard des Italiens.

(2) Voir l'Alcazar, T. V, page 373.

ROME.

Oui, Rome vit encor... De la reine du monde
La barbarie, en vain, a, d'une fange immonde
Sali vingt fois la pourpre et les flancs entr'ouverts :
C'est toujours le grand tout, et la ville éternelle,
La chose la plus grave et la plus solennelle,
La chose de tout l'univers !

A Rome, tout est prêt pour recevoir la terre,
Tout souvenir d'airain parle une langue austère,
Tout est sans bornes : ciel, lignes et monuments ;
Les horizons, ici, se perdent dans l'espace ;
Ils sont comme la voie où l'éternité passe,
Sans compter l'heure et les moments.

Allez au Capitole, aux pompes de Saint-Pierre,
Aux tombeaux des martyrs, vers ces géants de pierre,
Qui du Forum antique ombragent le chemin ;
Partout vous aurez place au milieu de la foule,
Car cet auguste sol, qu'avec respect l'on foule,
Peut contenir le genre humain.

Le présent... Il n'est point dans cette ville sainte ;
Interrogez les voix de son immense enceinte,
Chaque écho vous répond : AVENIR et TRÉPAS.
En ce siècle orgueilleux où tout type s'efface,
Où tout peuple, à grand bruit, se torture la face,
Rome seule ne change pas.

Là, deux mondes toujours sont debout sur la scène ;
La chaire et le rostrum, le prétoire et la cène,
Le pape et les Césars, Jupiter et le Christ ;
Mais le peuple en son culte, et l'église en ses fêtes,
Semblent garder encor les amours toutes faites
Du mythologisme proscrit.

Ah! qui pourrait compter, ou qui pourrait connaître
Tous les faits accomplis, et tous les faits à naître
En ce pays chargé de lustres. de malheurs ?
Qui pourrait, dans ses yeux, enfermer cette histoire,
Tous ces muets témoins de deuil ou de victoire,
D'allégresse et de douleurs ?

Qui pourrait voir sans fièvre une aurore embrasée,
D'une couronne d'or ceindre le Colysée,
Ou la lune dormir sur ces mornes débris,
Ou le ciel embaumé de la douce Italie,
Jouer comme un enfant sur la tête embellie
De tant d'ineffables abris?

Et ces moines, gardiens des antiques coutumes,
A travers la cité promenant les costumes,
Qui de larges contours enveloppent leur corps;
Et le seuil rayonnant des temples catholiques,
Et cette herbe qui croît autour des basiliques,
Exhalant de tristes accords?

Ce peuple original de Rome-Trastavère,
Par ses plaisirs, ses mœurs, par sa pose sévère,
Sans cesse rappelant les Latins d'autrefois;
Ces femmes à l'œil noir, à l'ardente paupière,
Aux longs cheveux de bronze, à la gorge de pierre,
Souples et fortes à la fois?

Le souffle du Seigneur peut éteindre ma vie;
Maintenant, elle est vaste, elle est pleine et ravie;
A Rome elle a vécu vingt siècles dans vingt jours.
Pèlerin, c'est assez... couche-toi sur ta lyre,
Et que tes derniers chants d'amour ou de délire
Montent aux célestes séjours!

Le Chev. Joseph Bard.

ÉTUDES BOTANIQUES.

(*Huitième article. Voir page* 190.)

DE LA COROLLE.

La corolle est constamment la partie la plus brillante d'un végétal, et c'est à sa beauté, à l'éclat et à la variété de ses couleurs qu'il faut attribuer ce charme entraînant qui nous fait aimer les fleurs. Très souvent la corolle offre un autre attrait : celui de la douce odeur qu'elle exhale; mais le genre de plaisir qu'elle procure, sous ce dernier rapport, n'est pas toujours sans danger. A la lumière, comme dans l'obscurité, elle exhale du gaz acide carbonique et jamais de l'oxigène; aussi pourrait-on s'asphyxier avec des fleurs très odorantes, telles que celles de la tubéreuse, de l'oranger, etc., tout aussi bien qu'avec du charbon. Les fleurs même qui n'exhalent aucune odeur sensible peuvent être dangereuses, comme j'en ai fait moi-même l'expérience. Dans une de mes herborisations, je couchai un jour dans un cabinet très peu spacieux, où j'avais déposé une quantité d'*aulx des ours*, en pleine floraison, plante assez peu commune que j'avais récoltée dans un bois voisin. A minuit, je fus réveillé par un mal de tête violent, suivi, bientôt après, de maux de cœur. Heureusement pour moi que je devinai la cause du mal; je me levai, je jetai mes aulx par la fenêtre que je laissai ouverte pendant un quart d'heure, et ma maladie fut aussitôt guérie. Je ne doute pas que l'on ne m'eût trouvé le lendemain asphyxié, si je n'eusse pas connu la cause de l'accident qui m'arrivait. C'est aussi à cette cause qu'il faut attribuer les maux de tête auxquels sont sujettes les personnes assez imprudentes pour conserver la nuit des fleurs dans leur appartement.

La corolle est destinée par la nature à protéger les organes de la fécondation; en cela, elle joue le même rôle que le sein des animaux, en garantissant l'embryon des injures de l'air et des accidents qui le détruiraient avant sa naissance. Voilà sa première utilité et la mieux établie. Si l'on se demande pourquoi la nature a varié de mille manières la forme des corolles, pour atteindre toujours le même but, les botanistes se trouvent réduits à répondre par des hypothèses.

J'ai dit que la moindre goutte de pluie, en faisant éclater le pollen des étamines, empêche la fécondation; il a donc fallu pour l'abriter varier la forme de la fleur en raison des climats, des localités, des saisons pendant lesquelles a lieu la floraison, etc. C'est pour cette raison que la corolle affecte diverses formes que nous allons d'abord étudier, après quoi nous chercherons à découvrir l'utilité de chacune de ces formes.

Les botanistes ont beaucoup varié sur l'acception du mot *corolle*. Toutes les fois qu'il n'y a qu'une enveloppe florale à la fleur, comme par exemple dans la tulipe, plusieurs auteurs lui donnent le nom de calice, qu'elle soit colorée ou non; d'autres l'appellent *périanthe simple;* d'autres lui donnent arbitrairement le nom de calice ou celui de corolle, selon qu'ils croient lui trouver plus d'analogie avec l'un qu'avec l'autre; enfin, d'autres considérant que le calice et la corolle sont soudés l'un sur l'autre, l'appellent *périgone*. Quand il y a deux enveloppes florales, on n'hésite plus, et l'intérieure est celle qui prend le nom de corolle.

La première chose à observer, c'est son insertion. La corolle est *hypogyne*, lorsqu'elle prend naissance sous l'ovaire; *périgyne*, lorsqu'elle prend naissance sur la paroi interne du calice; *épigyne*, lorsqu'elle prend naissance au sommet de l'ovaire.

Elle est *monopétale*, lorsqu'elle est formée d'une seule pièce, comme dans le liseron; *polypétale*, lorsqu'elle est composée de plusieurs pièces ou pétales, comme dans la rose. Dans l'un et l'autre cas, elle peut être *régulière*, quand tous les pétales ont la même forme et les mêmes dimensions, ou quand les bords de son limbe s'éloignent également d'un centre qui est l'ovaire; *irrégulière*, quand les pétales varient de forme ou de dimension, ou que les bords de son limbe ne sont pas à la même distance du centre, ou enfin que sa base se prolonge en éperon.

§. 1. COROLLE MONOPÉTALE RÉGULIÈRE. Elle peut être : *tubulée*, *pl.* 8, *fig.* 1, lorsque sa base consiste en un tube; *tubuleuse*, *fig.* 2, lorsque le tube est plus long que le diamètre du limbe; *campanulée* ou *campaniforme*, *fig.* 3, lorsqu'elle a la forme d'une clochette; *globuleuse*, *fig.* 4, lorsqu'elle a la forme d'un petit globe; *ovoïde*, ayant la forme d'un œuf; *urcéolée*, *fig.* 5, renflée à la base et se rétrécissant vers le sommet, à peu près comme une urne; *claviforme*, *fig.* 6, de même que la précédente, mais beaucoup plus allongée, comme une massue; *infondibuliforme*, *fig.* 7, conique à sa partie supérieure, et se rétrécissant en tube comme un entonnoir; *hypocratériforme*,

fig. 1, à limbe s'évasant subitement à partir du tube, et ayant les bords légèrement relevés en forme de soucoupe; *cyatiforme* ou en *godet*, *fig.* 8, à tube cylindrique, un peu dilaté vers la partie supérieure et le limbe droit; *rotacée* ou *en roue*, *fig.* 9, à tube très court et limbe ouvert et plane; *étoilée*, *fig.* 10, petite, en roue, à divisions très aiguës, ce qui lui donne la forme d'une étoile.

On étudie aussi, séparément, le *tube*, *fig.* 2, *a*, la *gorge*, *fig.* 2, *b*, et le *limbe*, *fig.* 2, *c*.

Le tube est toujours rectiligne, car s'il avait une courbure quelconque la corolle cesserait d'être régulière; il peut être *grêle*, *ventru*, en *massue*, en *prisme*, etc.; *appendiculé* intérieurement, ou ayant un *nectaire*.

La *gorge* n'est rien autre chose que l'orifice ou l'entrée du tube. Elle peut être *angulée*, et alors on la dit: *trigone*, *tetragone*, *pentagone*, etc.; *simple* ou *nue*, sans appendices; *resserrée*, moins large que le tube; *close*, fermée par des écailles ou autres appendices, etc.

Le *limbe* est la partie supérieure de la corolle, à partir du tube. Il peut être: *fendu*, *fig*, 10, à découpures étroites, et dans ce cas on le dit *bifide*, *trifide*, *quadrifide*, etc., à deux, trois, quatre découpures; *lobé*, *fig.* 1, ayant des découpures larges, nommées *lobes*, et dans ce cas, on le dit *bilobé*, *trilobé*, etc. Il ne faut pas confondre les lobes, quelque profonds qu'ils soient, avec les pétales. Le limbe peut encore être: *nectarifère*, muni de glandes, écailles, ou tout autre appendice, car, dans une fleur, tout ce qui n'est pas pistil, étamines, pétale, ou foliole calicinale, est appelé *nectaire*.

§. 2. COROLLE MONOPÉTALE IRRÉGULIÈRE. Sous le rapport de ses formes générales, on la dit: *ligulée*, *fig.* 12, quand le limbe s'allonge d'un seul côté et forme une languette plus ou moins longue, ou large, par exemple, les demi-fleurons des fleurs radiées; *labiée*, *fig.* 11, quand son limbe forme deux divisions, une supérieure nommée *lèvre supérieure*, *a*, et une inférieure nommée *lèvre inférieure*, *b*. Quelquefois la corolle labiée peut manquer de lèvre supérieure, alors elle est *unilabiée;* elle peut encore être *ringente*, ou *en gueule*, *fig.* 13, lorsque les deux lèvres écartées ont un peu de ressemblance avec la gueule d'un animal, par exemple, la sauge; en *mufle*, en *masque*, ou *personnée*, *fig.* 14, lorsque les deux lèvres sont fermées par une saillie interne de la gorge nommée le *palais*, *a*, par exemple, le muflier des jardins. La corolle labiée peut encore être *résupinée*, *renversée*, quand la lèvre inférieure est beaucoup plus longue que la supérieure et en affecte la forme ordinaire, par exemple, le basilic.



8e planche des études botaniques.

On étudie également les deux lèvres, et on les décrit en employant les termes que nous avons enseignés pour la feuille.

Il en est de même pour le tube qui peut être *arqué*, *presque droit*, *ventru*, *bossu*, etc. Il est quelquefois muni d'une espèce de cornet plus ou moins allongé nommé éperon.

§. 3. COROLLE MONOPÉTALE ANOMALE. On nomme ainsi les corolles dont les formes ne peuvent se rapporter à aucune de celles que nous venons de décrire.

§. 4. COROLLE POLYPÉTALE RÉGULIÈRE. Une corolle est *polypétale* quand elle est composée de plusieurs pétales, et *régulière* quand les pétales qui la composent sont tous de même longueur, de même forme, et à la même distance d'un axe commun. Dans ce cas une fleur peut être: *cruciforme* ou *crucifiée*, *fig.* 15, composée de quatre pétales à onglets (base) longs, et à lames ou limbes ouverts et disposés en croix, par exemple, le chou. Si l'onglet est très court et que la lame des pétales soit ouverte dès leur insertion, la fleur est rosacée au lieu d'être cruciforme; *rosacée*, *en roue*, *roselée*, *fig.* 16, composée de trois à cinq pétales au plus, divergents, disposés en

rosace, et attachés par de courts onglets, par exemple, le pommier, le fraisier; *caryophyllée*, composée de cinq pétales, dont les onglets fort longs, sont environnés et cachés par le calice, par exemple, l'œillet.

§. 5. COROLLE POLYPÉTALE IRRÉGULIÈRE. Il y en a de diverses sortes; mais les botanistes n'en ont déterminé que deux, savoir : la corolle *papilionnacée*, et a corolle *orchidée*.

1° La corolle *papilionnacée*, *fig*. 17, est composée de cinq pétales qui ont reçu des noms particuliers. Le supérieur, ordinairement grand, redressé, est *l'étendard* ou le *pavillon*, *a*, les deux latéraux, souvent rapprochés par leur face interne, se nomment les *ailes*, *b*, *b*; les deux inférieurs, quelquefois soudés par un de leurs bords, et formant à eux deux une cavité plus ou moins profonde, dans laquelle sont cachés les organes de la fécondation, forment ce qu'on appelle la *carène*, *c*, par exemple, la fleur de pois.

2° La *corolle orchidee*, *fig*. 18, se compose de six pétales, dont cinq supérieurs et un inférieur. Ce dernier, nommé *labelle*, *tablier*, *a*, et par Linnée *nectaire*, est ordinairement plus large que les autres et affecte quelquefois les formes les plus bizarres. Souvent, il ressemble à s'y méprendre, à une mouche, une abeille, une araignée ou autre insecte; d'autres fois, il imite un dragon, un homme pendu, etc. Deux pétales placés latéralement, en forme d'ailes, se nomment *lanières*, *b*, *b*, et trois supérieurs, redressés, *c*, portent le même nom, pour les botanistes qui ne les regardent pas comme formant le calice, exemple, les orchis.

3° A cette section appartiennent encore toutes les fleurs polypétales *anomales*, c'est-à-dire ne pouvant se rapporter à aucune de celles que nous venons de décrire, par exemple, la violette, l'ancolie, l'aconit, la dauphinelle ou pied d'alouette, etc., etc.

Reprenons maintenant la physiologie de la corolle. Pour atteindre le but que la nature se proposait, c'est-à-dire la conservation des espèces, il a fallu abriter les étamines des pluies continuelles du printemps et de l'automne, sans quoi, plus de fécondation, et, par suite, plus de moyen de reproduction, surtout dans les plantes annuelles qui ne se multiplient que de graines. Deux ou trois années pluvieuses qui se succèderaient auraient anéanti plusieurs espèces. C'est donc pour prévenir ce désordre que la nature a varié la forme des fleurs de mille différentes manières, selon les circonstances où elles se trouvent, les saisons qui les voient naître, et les climats qu'elles habitent.

Étudions d'abord les fonctions des corolles irrégulières. Toutes les fleurs réunies en grappes allongées, telles que la plupart des labiées, les personnées, les orchidées, quelques solanées, etc., fleurissent pendant un très long laps de temps. Voyez la digitale, si commune dans nos bois : les boutons qui couvrent sa tige dans presque toute sa longueur sont tournés du même côté; le coup de vent qui accompagne l'orage leur fait nécessairement tourner le dos à la pluie; ils commencent à éclore par ceux d'en bas, demain d'autres leur succèderont, après demain d'autres remplaceront ceux-ci, et ainsi de suite pendant l'espace d'un mois et quelquefois plus long-temps; les étamines sont cachées sous un dôme formé par la corolle. Toutes les fleurs que j'ai citées, et la plus grande partie des irrégulières, affectent ordinairement cette manière d'étaler leur parure et fleurissent de même, c'est-à-dire, les unes après les autres et pendant un assez long espace de temps. Il est rare que pendant cette longue floraison il n'y ait pas quelques jours nébuleux, et, si cela n'était prévu, toutes les fleurs écloses pendant ces jours humides, en avortant, ne donneraient plus de graines. Mais la nature a donné aux étamines un toit pour les abriter, et ce toit est la corolle.

La partie principalement chargée de garantir les anthères est la lèvre supérieure, contre laquelle les étamines sont généralement appliquées; aussi, la voyez-vous toujours s'avancer en dehors plus qu'aucune autre partie, et cela dans toutes les corolles irrégulières, de quelque famille qu'elles soient. Dans les orchidées, les lobes supérieurs de la corolle sont rapprochés, souvent appliqués les uns sur les autres, et forment une espèce de petite voûte ou de casque sous lequel les anthères sont à couvert. Dans beaucoup de fleurs monopétales, telles que les vipérines, la division supérieure s'avance presque le double de celles inférieures. Dans les bouillons-blancs, cette division est partagée en deux lobes qui, quoique plus petits, s'inclinent sur les étamines fort courtes, et ne cessent de protéger les organes de la fécondation que lorsque l'acte en est consommé. Mille plantes font preuve de ce que j'avance.

Quoique la plus grande partie des labiées aient une lèvre supérieure, il en est cependant quelques-unes qui n'en ont pas du tout, tels sont, par exemple, les basilics; mais toutes ces plantes ne croissent spontanément que dans les pays chauds, où les pluies sont extrêmement rares à l'époque de leur floraison, et même où il ne pleut jamais. Les espèces très rares qui, dans nos climats, manquent de lèvre supérieure, ne sont jamais en grappes allongées, fleurissent toutes ensemble spontanément, et la fécondation ne s'opère que pendant le seul jour de chaleur qui a vu toutes les fleurs de la plante s'épanouir à la fois, en été, saison pendant laquelle les beaux jours se succèdent sans interruption.

Dans les papilionnacées, l'étendard ou pétale supérieur, est creusé en voûte en-dedans, et forme le dos d'âne à l'extérieur; les étamines sont couchées avec l'embryon au fond de la nacelle ou carène. Il est certain que quelques gouttes de pluie qui seraient portées par le vent dans la carène, y séjourneraient faute d'une issue pour s'écouler, et gâteraient non-seulement les anthères, mais encore le germe délicat. Aussi, la fleur est-elle attachée à la plante par un pédoncule assez long, qui lui laisse la faculté de changer de direction lorsqu'un vent léger annonce la pluie; les ailes font l'office de voile, et la fleur, tournant sur son pédoncule comme une girouette, présente toujours à l'orage le dos de l'étendard, qui, par ce moyen, abrite la carène dépositaire des organes de la reproduction.

Quelques papilionnacées, tel que le mélilot, ont leurs fleurs attachées sur un pédoncule assez court, trop raide pour leur permettre de changer de direction; les ailes, dans ce cas, ont changé d'emploi; elles sont appliquées exactement contre l'étendard, qui lui-même est très allongé, incliné parallèlement à la carène, et soutenu par les ailes; il la couvre et

devient un toit impénétrable, qui protége les organes contre l'humidité.

BOITARD.

SAUMUR.

Description et histoire de la ville.

Parcourez bien des contrées, visitez nombre de sites, et de sites renommés, et vous n'en rencontrerez presque aucun qui présente un aspect d'une beauté plus constante, et produisant à la vue un effet plus incessamment délicieux que les bords de la Loire; rien n'offre un plus magnifique coup-d'œil que cette admirable digue de la levée qui longe le grand fleuve d'Orléans à Angers. Les villes de l'Orléanais, de la Touraine, de l'Anjou, échelonnées sur les rives par leurs assiettes variées, par leurs constructions différentes, font, de distance en distance, diversion aux paysages champêtres entre lesquels une vaste nappe d'eau coule avec majesté. Parmi les vieilles cités provinciales dont la tournure gothique nous transporte en imagination aux temps de la féodalité, j'aime surtout Saumur : son château, son port imposant, l'élégante position de la ville sur la Loire, tout cela lui a donné à mes yeux un charme qu'elle avait déjà pour ma pensée, riche comme elle est de souvenirs historiques, de traditions nationales; chez elle, ces œuvres de l'art et de la nature semblent avoir conservé l'empreinte des générations qui se sont succédé sur le sol des Celtes, des Romains, des Francs, François et Français.

Cette promenade que je fis naguère dans cette ville, si intéressante à tant de titres, amis Lecteurs, recommençons-la ensemble, et cherchons à nous justifier l'admiration que j'ai conçue pour Saumur et pour sa contrée :

Voyons d'abord les églises, tandis qu'elles éveillent davantage notre attention; pèlerins curieux et amateurs des siècles passés, elles nous feront remplir ce pieux commandement répété par plus d'un chroniqueur de l'Anjou : *Primùm Deo*, *secundò hominibus*. Notre-Dame-de-Nantilly est un des plus anciens édifices religieux de la ville, et ce qui en fait pour nous un morceau digne de remarque, ce sont les immenses tapisseries tendues le long de sa muraille, tableaux aussi bizarres dans leur exécution qu'intéressants dans leur composition. Plusieurs de ces chefs-d'œuvre des Gobelins et des Aubussons du quatorzième et du quinzième siècle sont consacrés à la représentation de la vie de la vierge; si le dessin des personnages est singulièrement raide dans ses lignes, et si les attitudes sont passablement guindées, il y a dans les détails bien du gracieux et de la vérité. A côté de ces scènes pieuses, on voit le siége de Jérusalem par Titus, confus assemblage de bras, de chevaux et d'hommes armés, où je n'ai guère remarqué qu'un soldat romain placé sur le premier plan du tableau; l'espèce de mousquet qu'il porte, sorte de grand tube à mèche, est un de ces échantillons des anachronismes causés par le caprice plutôt que par l'ignorance des peintres, et dont plusieurs œuvres capitales de l'école italienne n'ont même pas été à l'abri.

Il y avait autrefois dans l'église de Notre-Dame-de-Nantilly un tombeau que j'y ai vainement cherché, c'est celui de Thiephaine-la-Magine qui avait nourri Marie d'Anjou, femme de Charles VII et de René d'Anjou. La statue de la haute et puissante nourrice était représentée couchée, tenant dans ses bras les deux augustes poupons; un poëte du temps lui avait composé cette épitaphe qui se lisait sur le marbre :

Ci gist la nourrice Thiephaine
La Magine, qui ot grant paine
A nourrir de tel, en enfance
Mary d'Anjou, royne de France
Et apres son frere René
Duc d'Anjou et depuis nommé
Comme encore roi de Sicile,
Qui a voulu en cette ville
Pour grant amour de nourriture
Faire sa sépulture.

Après Notre-Dame-de-Nantilly, il faut visiter Saint-Pierre, dont l'architecture remonte au douzième ou treizième siècle, c'est en étudiant les détails architectoniques de son intérieur que l'on comprendra la grande transformation qui s'était opérée à cette époque. Saint-Pierre est par le style de sa construction une transition entre le style byzantin et le style purement ogival; malheureusement le mauvais goût des architectes chargés d'en restaurer la façade a affublé d'un portail à colonnes ioniques cette belle œuvre du moyen-âge, anachronisme non moins choquant et mille fois plus impardonnable que celui des tapisseries de l'église de Nantilly.

Saint-Nicolas, quoique d'aussi vieille date que Saint-Pierre, a tellement été défiguré dans le quinzième et le seizième siècle, par des superpositions d'un autre style et d'une autre école, qu'il est difficile d'y retrouver le faire de nos aïeux.

Jaloux de donner à Saumur actuel une antiquité qu'elle n'a pas, certains antiquaires Angevins ont prétendu retrouver dans l'église St-Jean, ce temple élevé à Dieu par Pepin, sous l'invocation du précurseur, et autour duquel se groupèrent quelques maisons qui formèrent bientôt la ville Johannis. Saint-Jean actuel n'a rien qui décèle une noblesse si reculée; assez élégante dans sa disposition, elle doit, sous le rapport du goût, être préférée à Saint-Nicolas que ses apsides tournées vers l'occident rendent, d'un autre côté, une curieuse anomalie aux yeux des archéologues.

Nous avons passé en revue tous les édifices religieux, jetons un coup-d'œil sur les monuments civils et militaires : à leur tête se place le château, assis sur une roche de formation crayeuse, et flanqué jadis de tourelles actuellement presque toutes abattues. *Salvus murus*, Saufmur, mur imprenable, tel fut le nom qu'on donna jadis à cette redoutable forteresse, et qui fut ensuite imposé à la ville. C'est saint Louis qui a, dit-on, bâti ce château; depuis, Charles VII l'habita, et c'est, à l'heure qu'il est, un dépôt d'armes et de munitions; c'est encore là que résida Duplessis Mornay, plus illustre par la Henriade que par ses propres exploits; partisan zélé de la réforme, ce guerrier, homme d'état, placé à Saumur par Henri IV, y établit une académie protestante, et sous sa courte administration, cette ville s'éleva à un rang au-dessous duquel elle est constamment restée depuis.

L'hôtel-de-ville est un joli petit édifice que le voyageur n'oubliera pas de visiter, M. de Caumont, le savant antiquaire normand, le croit bâti vers le temps de Louis XI. Dans l'intérieur est un musée qui se recommande plus par la variété des objets de curiosité qu'il renferme que par leur grand nombre, j'y ai admiré la parfaite conservation d'une trompette de bronze, antique, haute de cinq pieds environ ; cet instrument des anciens ne fait pas supposer aux maîtres du monde moins de vigueur dans les poignets que de puissance dans le larynx.

Saumur a eu ses vicissitudes de toute espèce, elle a passé par presque tous les états de grandeur auxquels il est permis à une ville de son importance de prétendre. D'abord ce n'était qu'un simple château, le Truncus, qui défendait un passage sur la Loire, et quelques maisons éparpillées sur la rive, la villa Johannis. En 1026, Foulques Nera s'emparait de ce point militaire, et de ce moment Saumur devenait une des principales villes de l'Anjou. Réunie au domaine royal, sous Philippe-de-Valois, elle n'en serait jamais sortie sans plusieurs aliénations qui la firent passer des mains de François, duc de Guise, à celles de Charles IX, puis enfin à celles d'Henri de Bourbon, devenu ensuite Henri IV, et dès-lors elle fit définitivement partie du royaume de France. Les malheureuses guerres de la Vendée rendirent à Saumur une importance militaire que sa position géographique semblait lui avoir complètement refusée. Assiégée par l'armée royaliste, elle céda à l'héroïque témérité d'Henri de Larochejacquelain, un instant elle devint même le centre des opérations du corps de Cathelineau, qui, dans les murs mêmes de la ville enlevée par son talent guerrier, se vit, de simple voiturier qu'il était, proclamé général en chef de l'insurrection vendéenne ; mais ce rôle militaire que Saumur avait été appelée à jouer, comme à l'improviste, ne fut pas de longue durée, et quelques mois après avoir vu flotter sur ses murs le drapeau blanc, elle n'était même plus un asile pour un ou deux bataillons royalistes poursuivis et dispersés.

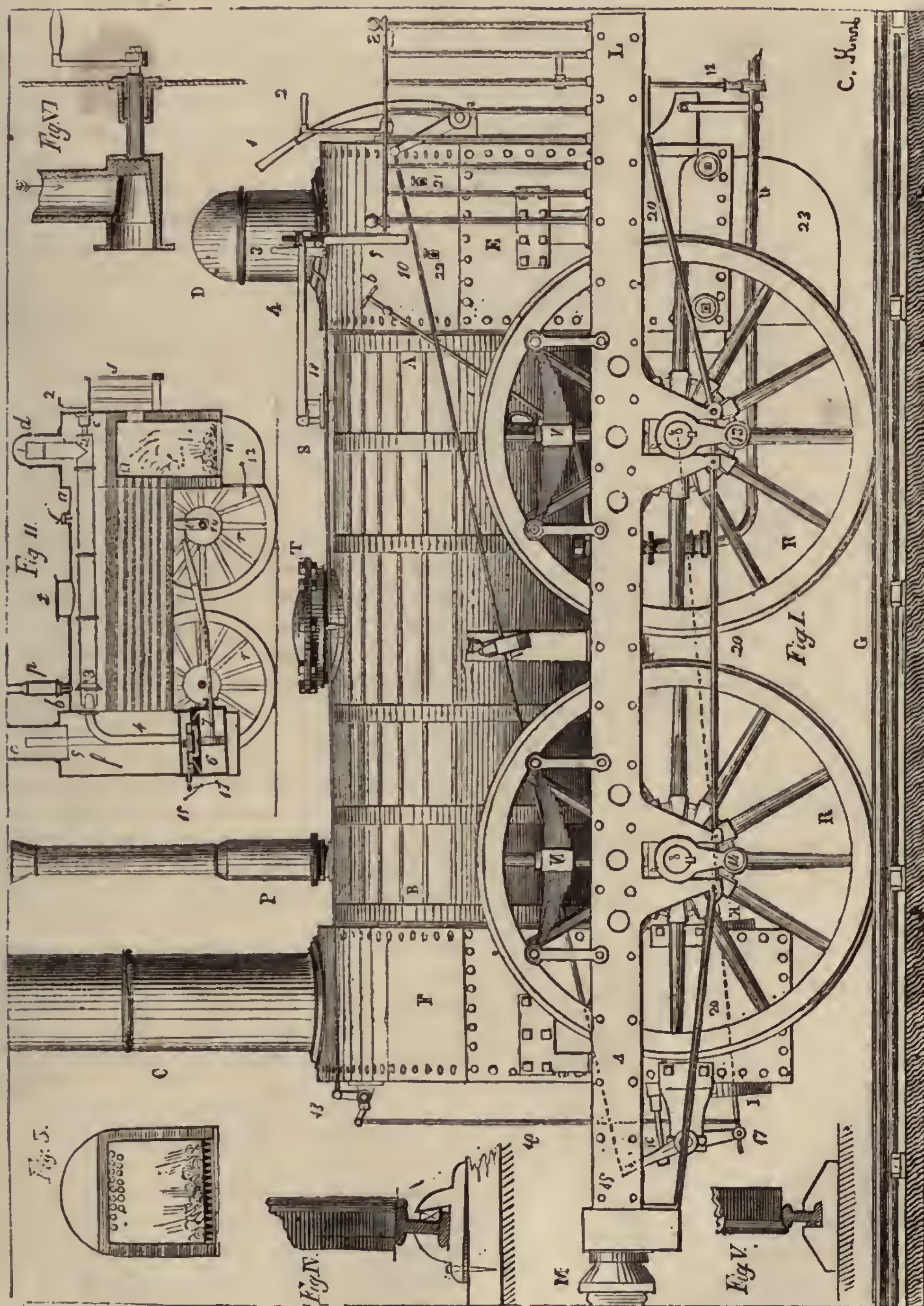
Telle est l'histoire de Saumur ; mais j'en aurais oublié sinon le fait le plus important relativement à l'histoire générale, au moins à la ville en particulier, si je ne disais un mot des deux magnifiques ponts, les plus beaux ornements de la vieille cité angevine. Jadis un modeste bac était la seule communication établie entre les deux rives du grand fleuve, les moines de l'abbaye de Saint-Florent en touchaient le revenu, revenu qu'ils cherchaient à grossir le plus possible en rançonnant le voyageur. Fatigués d'être à la merci de la rapacité monacale, les Saumurois empruntèrent un beau jour quelques marcs d'argent à Tonro, ville voisine et amie, et en peu de temps des ponts de bois furent construits sur les deux bras de la Loire, au détriment des religieux. Grandes récriminations de l'abbé de Saint-Florent, mais tout fut inutile, les ponts étaient faits ; les habitants jouirent en paix de l'exemption que leur avait value leur industrie, jusqu'à ce que, bien des années après, pour dédommager les moines, Henri II leur donna la possession de ces ponts, à la charge toutefois de les reconstruire peu à peu, en pierre. Les Saumurois furent dispensés du droit de péage, et plusieurs siècles s'écoulèrent durant lesquels l'abbaye Saint-Florent perçut sur le passant son droit seigneurial. Enfin, en 1752, les vieux monuments de la querelle fameuse, cédèrent la place à deux magnifiques ponts en pierre dus au génie constructeur de l'ingénieur de Cessart, et terminés par M. Lecreulx. Véritables chefs-d'œuvre de ce genre, qui ne le cèdent ni au pont Saint-Esprit dans la hardiesse et la fermeté de l'exécution, ni à ceux de Neuilly et de Bordeaux, en majesté et en élégance.

A. Maury.



Une vue de Saumur.

LOCOMOTIVE DU CHEMIN DE FER DE SAINT-GERMAIN.



MACHINES A VAPEUR POUR VOITURES (1).

LOCOMOTIVES.

C'est en France qu'on a fait, pour la première fois, l'application de la puissance de la vapeur au mouvement des voitures. En 1770, un ingénieur français, nommé Cugnot, construisit une voiture à vapeur complète, d'une assez grande force, qui existe encore aujourd'hui au conservatoire des Arts-et-Métiers. Son mécanisme, quoique très ingénieux, est loin cependant de remplir toutes les conditions nécessaires pour qu'elle puisse fonctionner sur les routes ordinaires; les moyens surtout de direction sont très imparfaits. Dans un des essais auxquels elle fut soumise, ayant acquis beaucoup de vitesse, on ne put l'empêcher d'aller frapper contre un pan de mur qui fut renversé par la force du choc. Quoique Cugnot ne réussit pas, il n'en fit pas moins preuve d'une grande habileté. Le problème de l'application de la vapeur au transport sur les routes ordinaires, présente des difficultés telles qu'aujourd'hui même, on n'est pas encore parvenu à les vaincre d'une manière complète. Ces difficultés sont moindres sur les chemins de fer, qui cependant n'ont porté, qu'en 1804, la première machine locomotive, qui fut construite par MM. Vivian et Fréwithick. La persuasion où l'on était que l'adhésion seule des roues sur les rails n'était pas suffisante pour remorquer de fortes charges, fit d'abord beaucoup compliquer le mécanisme, dans le but d'empêcher les roues de glisser. Ce ne fut qu'en 1814, que M. Backett détruisit cette idée fausse par des expériences directes, et dès lors seulement les mécaniciens furent amenés dans la véritable voie des perfectionnements; aussi, la construction des machines locomotives fit-elle de rapides progrès. On supprima tous les engrenages, l'action de la vapeur fut régularisée par l'emploi de deux pistons; enfin on apporta de véritables améliorations dans les formes des chaudières et la disposition des foyers.

En 1829, le chemin de fer de Liverpool à Manchester étant terminé, la compagnie propriétaire de ce chemin, ouvrit un concours pour le choix de la meilleure voiture à vapeur. Cinq constructeurs se présentèrent, et leurs voitures furent soumises à des épreuves comparatives, dont le résultat dépassa toutes les espérances. Plusieurs d'entre elles, en effet, avancèrent avec la vitesse énorme de douze lieues à l'heure, en continuant à se manœuvrer avec la plus grande facilité. Le prix fut remporté par la *Fusée*, de M. Robert Stephenson, auquel on confia la construction de toutes les voitures nécessaires au service de ce chemin.

C'est une machine locomotive de ce mécanicien que nous allons décrire; elle est surtout remarquable par la disposition de la chaudière que tous les autres constructeurs ont adoptée pour ce genre de machines, dont la plus grande difficulté consiste dans le mode de production de la vapeur.

Nous devons dire que cette disposition est due à M. Séguin, qui l'avait déjà à cette époque employée en France.

(1) Extrait d'un article très remarquable sur les machines à vapeur, par M. Thomas, de l'école centrale des Arts et Manufactures; *Encyclopédie du* XIX*e siècle*, Paris, rue de Seine, n. 16.

Explication des figures.

Les fig. 1 et 2 sont la coupe et l'élévation longitudinale de la locomotive; la chaleur est développée dans l'espace rectangulaire (n°2), entièrement entouré d'eau, excepté à l'endroit de la porte, qui sert à jeter le combustible sur la grille; l'air nécessaire arrive par l'ouverture (12) disposée de manière à ce que le mouvement même de la voiture favorise son entrée. La fumée, immédiatement après le foyer, se divise dans une centaine de tubes en cuivre, (13) de 0m,05 de diamètre, qui vont aboutir à l'extrémité de la chaudière, en passant au milieu de l'eau qu'elle contient; elle lui abandonne une partie de sa chaleur, et se rend dans la cheminée C, par laquelle elle s'écoule dans l'atmosphère. La vapeur qui se développe autour du foyer ainsi qu'autour des tubes, s'élève à la partie supérieure de la chaudière qui, sur le devant, est surmontée d'un dôme D, dans lequel se trouve le tuyau (1, 2, 3 et 4), qui la conduit à la machine proprement dite, placée à l'autre extrémité; pour éviter le refroidissement de ce tuyau, on le fait passer dans la chaudière même, au-dessus du niveau de l'eau. La machine se compose de deux cylindres parallèles et égaux entre eux, dont un seul (6 et 7), peut être vu dans la fig. 2; dans chacun d'eux se meut un piston (7) qui donne le mouvement à une bielle attachée directement à son extrémité; l'essieu de la roue R est deux fois coudé, et présente à l'action des bielles deux manivelles (9), formant entre elles un angle droit; de telle sorte que lorsqu'un des pistons est à l'extrémité de sa course, l'autre est au milieu, ce qui rend leurs efforts continus. Les roues R font corps avec lui, et sont entraînées dans son mouvement de rotation; leur adhérence sur les rails (fig. 4 et 5), détermine l'avancement de la voiture, qui peut même en remorquer plusieurs autres à sa suite.

Deux excentriques communiquent, au moyen de leurs tiges (20) et des leviers coudés (17), le mouvement aux tiroirs qui distribuent la vapeur dans les cylindres (1, et 6, 7). Après que la vapeur a agi sur les pistons, on la fait s'échapper par le tuyau (5) dans la cheminée dont elle augmente la force de tirage; pour produire cet effet, on rétrécit l'extrémité du tuyau (5), afin qu'elle sorte avec plus de vitesse.

Le réservoir qui contient l'eau nécessaire à l'alimentation de la chaudière, est porté, ainsi que le combustible, dans un wagon attaché derrière la voiture; il communique avec la pompe d'alimentation par un tuyau sur lequel se trouve le robinet (12), qui sert à régler le volume d'eau aspirée. Le chauffeur est placé sur une espèce de balcon (S), entre le wagon de service dont nous venons de parler, et la machine qu'il doit chauffer et diriger. La manivelle (2) lui sert a déterminer, au moyen d'un robinet qu'elle fait mouvoir, la quantité de vapeur qui doit entrer dans le tuyau (1, 2, 3 et 4), fig. 2, pour aller aux cylindres. En tirant la tige (13), il interrompt l'action des excentriques sur les leviers (17), ce qui lui permet de manœuvrer lui-même les tiroirs, en agissant sur le levier (1), qui communique avec eux par la

tige (7), et par conséquent d'arrêter et de faire avancer ou reculer à volonté la voiture.

Le niveau de l'eau dans la chaudière est indiqué par un tube indicateur en verre, ne différant pas de ceux employés souvent dans les chaudières ordinaires.

La pression maximum est de 4 1/2 atmosphères; lorsqu'elle monte plus haut, une soupape (18) pressée par des ressorts, au lieu de poids, se soulève et donne un échappement à la vapeur qui va se perdre dans l'air par le tube P. C'est la seule soupape de sûreté dont soit munie la chaudière. Il y en a bien une autre sur le devant; mais comme on laisse au chauffeur le soin de déterminer la tension du ressort qui la presse, elle n'est réellement qu'une soupape ordinaire servant à l'évacuation de la vapeur, lorsque la machine s'arrête, car il n'y a pas de robinet à cet usage. Ce système de chaudière ne présente aucune crainte d'explosion dangereuse; dans le cas où la pression deviendrait trop forte, une des parois planes se déchirerait ou plutôt se déformerait seulement sans violence. T, est le trou d'homme qui sert à la nettoyer; en-dessous, il y a un autre trou diamétralement opposé qui sert à l'écoulement des eaux pendant le nettoyage.

La plupart des machines locomotives sont faites sur le système de celle que nous venons de décrire, avec de très légères modifications. Leur consommation en combustible est très grande par rapport à leur force, et elle revient d'autant plus chère qu'on est obligé de brûler du coke. Jusqu'à présent on n'a tenté aucun essai dans le but de la diminuer; on y parviendrait d'une manière sûre en utilisant la force de la détente de la vapeur, dont l'emploi ne nous paraît offrir aucun inconvénient. Il y a encore plusieurs autres moyens, mais nous n'entrerons point dans tous ces détails.

Il n'y a pour ainsi dire pas de limites à la vitesse qu'on peut donner aux voitures à vapeur sur les chemins de fer. On l'a quelquefois poussée, pendant de courts instants, à la vérité, jusqu'à trente lieues à l'heure. Nous ne pensons pas qu'on puisse constamment les faire fonctionner avec cette immense rapidité, mais nous sommes persuadés que l'on adoptera pour le transport des voyageurs, d'ici à quelques années, une vitesse de vingt et même vingt-cinq lieues à l'heure. Il est facile de disposer les machines pour que les pistons et autres pièces frottantes ne fatiguent pas plus et même moins qu'actuellement, en faisant seulement huit à dix lieues. Une plus grande détérioration des rails pourrait être objectée comme s'opposant à cette rapidité; mais aucune expérience ne prouve qu'elle aurait lieu; peut-être, au contraire, il y aurait moins d'usure, parce que les chocs latéraux des wagons seraient beaucoup diminués. Au lieu de dévier à chaque instant de leur direction comme ils le font à une vitesse de dix lieues à l'heure, il est probable qu'en allant plus vite, ils suivraient constamment une ligne droite entre les deux rails, dont ils ne viendraient pas frapper tour à tour les bords intérieurs. Il en sera des voitures locomotives comme des bateaux à vapeur. Les premiers n'avançaient qu'avec une vitesse de une et demie à deux lieues à l'heure; maintenant ceux destinés au transport des voyageurs dépassent souvent cinq lieues dans l'eau morte, et l'on tend de jour en jour à les faire marcher plus vite, sans être arrêté par la considération de la dépense en combustible qui augmente comme le carré de la vitesse, tandis que sur les chemins de fer l'accroissement de vitesse n'occasionne aucune augmentation sensible de dépense. La fig. 3 montre la disposition des tubes horizontaux, dans lesquels la chaleur passe pour échauffer l'eau contenue dans la chaudière, qui doit produire la vapeur. La fig. 6 représente le levier ou clé, au moyen de laquelle le conducteur peut tourner le robinet (voyez n° 2, fig. 1re et 2e).

Les fig. 4 et 5 donnent les coupes de différentes dispositions des rails employés pour la construction des chemins de fer.

LE LAC DE COME.

L'origine de Côme, en italien, *Como*, petite ville de quinze à seize mille habitants, remonte à une haute antiquité, comme presque toutes celles des villes d'Italie. Caton, le censeur, dit qu'elle fut d'abord habitée par les Orobiens. Pline ajoute qu'il ne sait pas d'où venaient les Orobiens; d'autres auteurs ont voulu les faire descendre des Grecs. Rien n'est plus facile que de faire des conjectures sur l'étymologie des mots. La ville de Côme est située à la partie méridionale du lac, auquel on donne aujourd'hui le même nom. Les anciens l'appelaient *Larius*. Les bords de ce lac furent habités par les Étrusques, les Orobiens et les Gaulois. Ces derniers furent vaincus par les Romains qui y envoyèrent une colonie romaine et une grecque. De cette époque dérivent vraisemblablement les noms grecs donnés à divers endroits sur le lac.

Le lac de Côme est très étroit, ce qui fait paraître les montagnes qui le dominent des deux côtés beaucoup plus hautes qu'elles ne le sont en réalité. Sur les bords s'élève la *Pliniana*, séjour charmant, connu depuis tant de siècles. On a souvent dit que ce lieu fut une des maisons de plaisance de Pline, le jeune; mais c'est une erreur. Le nom de *Pliniana* n'a été donné à cet endroit que parce qu'il offre un phénomène qui fit l'admiration des deux Pline. C'est une fontaine intermittente décrite par Pline, le jeune, dans une lettre à son ami Licinius. La meilleure description qu'on puisse en donner est la lettre même de Pline; cette lettre est d'autant plus intéressante qu'on ne peut raisonnablement, après tant de siècles écoulés, attribuer ce phénomène qu'aux vents, ainsi que le fait Pline. Deux vents soufflent toujours à la même heure sur le lac de Côme; on donne le nom de *Breva* à celui du sud-ouest, qui souffle depuis midi jusqu'au soir, et on appelle *Tivano* celui du nord-est, qui se fait sentir depuis minuit jusqu'au lendemain matin. Voici comment s'exprime Pline, le jeune, nous traduisons littéralement :

« Une fontaine prend sa source dans la montagne, coule entre des rochers, passe dans une petite salle, ouvrage de l'art, s'y arrête quelque temps, et tombe enfin dans le lac de Côme. Ce qui rend cette fontaine merveilleuse, c'est qu'elle a un flux et un reflux, qu'elle hausse et baisse régulièrement trois fois par jour. Ce jeu de la nature est sensible aux yeux, et

on ne peut le voir sans un plaisir extrême. Asséyez-vous sur les bords de cette fontaine, et bientôt vous verrez que l'eau monte peu-à-peu, ou qu'insensiblement elle se retire. Quelque vent, renfermé dans le sein de la terre, ouvrirait-il ou fermerait-il la source de cette fontaine, selon qu'en y pénétrant il arrête l'épanchement des eaux, ou que, repoussé par elles, il se dissipe à peu près comme il arrive dans une bouteille dont l'ouverture est étroite? Quoique vous la renversiez, l'eau qui en sort ne coule pas également, comme si l'air qui fait effort pour y entrer la retenait; elle ne tombe que par élans saccadés; la même cause, qui fait croître et décroître, ferait-elle le mouvement réglé de la fontaine? Ne serait-ce point aussi, que comme les fleuves, emportés par leur pente vers la mer, sont forcés quelquefois de remonter, par des vents ou par un reflux qui s'opposent à leurs cours; de même, il se rencontre quelque obstacle intérieur qui successivement arrête, et renvoie l'eau de cette fontaine? » La curiosité est satisfaite quand on a vu la *Pliniana*, et ce qui est encore plus rare, elle n'a pas été trompée.

Sur une agréable hauteur, à la pointe de Torno, on découvre les ruines d'un ancien monastère (car tous les bords du lac de Côme sont couverts de chapelles, d'églises et de couvents). Les moines de Torno étaient de l'ordre des *umiliati*, ordre livré au travail des mains, et dont les couvents, nombreux en Lombardie, et autour du lac de Côme, étaient des manufactures de laine; les ouvriers y vivaient, sous certaines



Lac de Côme.

règles avec leurs femmes et leurs enfants. Il paraît que la manufacture de Torno fut si florissante, que la discipline des *umiliati* vint à s'altérer avec l'accroissement de la richesse, et qu'il fallut supprimer ce monastère en l'année 1571. A Gravedona se déploie l'ancien palais des ducs d'Alvitto; l'effet de ce palais de marbre, de la plus noble architecture, est très beau du lac; c'est là, dit-on, qu'il fut question de réunir le concile œcuménique, assemblé depuis à Trente; grande consultation chrétienne, dont le souvenir religieux eût offert un nouveau contraste avec les souvenirs littéraires, politiques ou guerriers du lac de Côme.

Un peu plus loin, on aperçoit les ruines du château fort de Musso, vieille fortification creusée à pic dans le roc, par le vaillant Trivulce, et défendue depuis avec une rare audace, par le fameux Médicis, dont le tombeau est à la cathédrale de Milan. Coupable, ainsi qu'un autre capitaine nommé Pozzino, du meurtre d'Hector Visconti, ordonné par François Sforce, celui-ci voulut à son tour se débarrasser de tels instruments. Pozzino fut tué. Médicis avait reçu l'ordre de se rendre au château de Musso; soupçonnant dans le trajet l'intention de Sforce, il ouvrit la lettre dont il était porteur, et se convainquit du sort qui l'attendait. Aussitôt il remplaça cette lettre par une autre qui enjoignait au gouverneur de lui remettre provisoirement le commandement du fort; et de ce roc, il brava toutes les attaques de Sforce, par terre et par eau; il devint la terreur des ducs de Milan, s'empara de la Valteline, et ne consentit à la paix qu'après avoir ob-

tenu, avec le paiement de trente-cinq mille sequins, la souveraineté, pour lui et ses descendants, de Lecco, et en échange de la forteresse qu'il occupait, la possession de Meleguano, autre forteresse entre Milan et Lodi. Le crime, chez de pareils hommes, afflige profondément; il gêne l'admiration qu'inspire leur prodigieux courage.

Enfin, au bourg de Vico, en rentrant à Côme, est la villa Odelscachi, la plus vaste des nombreuses villas qui couvrent les bords du lac, demeure presque royale, mais triste, quoique décorée fraîchement et avec magnificence. C'est à Vico, à la maison dite la Gallia, qu'étaient le musée et la galerie de Paul Jove, voluptueux asile de ce prélat courtisan, écrivain vénal, diffamatoire, à la *penna d'oro*, qui passa sa vie près des princes et au sein de son musée.

VERA-CRUZ ET LE CHATEAU DE SAINT-JEAN D'ULLOA.

(*Voir page* 206.)

Vera-Cruz est une ville considérable, les rues en sont larges, tirées au cordeau et bien bâties. On y trouve plusieurs églises monumentales, un bel hôtel du gouvernement et de grandes casernes. En été, la chaleur y est dévorante, et rien ne la tempère; car la race espagnole, qui a une invincible horreur des arbres, n'a pas songé à en planter dans les rues, ou à en distribuer en avenues autour du mur d'enceinte. Il y a trente ans, la prospérité de Vera-Cruz était prodigieuse. On y comptait une population fixe de 20,000 âmes, sans compter 4,000 gens de mer, 7 à 8,000 muletiers employés à transporter au plateau les marchandises d'Europe, et au port les produits du plateau, 4,500 hommes étrangers, voyageurs et militaires, en tout 35,000 habitants. Alors ses exportations et ses importations atteignaient 200 millions; 400 à 500 ouvriers arrivaient à son port. A l'époque de l'indépendance, Vera-Cruz eut beaucoup à souffrir.

Les Espagnols restèrent les maîtres du château d'Ulloa plusieurs années, après avoir voulu évacuer la terre ferme. Tout le commerce s'était réfugié au petit port voisin d'Alvarado. Lorsque les Espagnols se lassèrent d'occuper St-Jean d'Ulloa, la vie revint à Vera-Cruz, et aujourd'hui c'est de beaucoup le port le plus considérable du Mexique. Mais la liberté n'a pas été féconde pour les provinces mexicaines; elles se sont soumises à des expériences politiques qui les ont ruinées, mais dont les Mexicains ne doivent pas être les seuls à supporter la responsabilité. Ils voulaient s'organiser en monarchie, et le plan célèbre d'Iguala auquel ils s'étaeint ralliés avec transport appelait Ferdinand VII à occuper le trône constitutionnel de l'empire mexicain, ou à défaut de Ferdinand VII, l'un des infants ses frères.

Ferdinand VII ne voulut de cette couronne ni pour lui ni pour les siens. Après l'impuissant effort de don Augustin Iturbide, pour fonder une dynastie impériale au profit de sa famille, ils ont écouté les imprudents et perfides donneurs d'avis qui leur conseillaient de copier la constitution républicaine et fédérative des États-Unis. Ils ont donc dépécé la Nouvelle-Espagne en états libres et souverains, avec un district fédéral et deux chambres. Eux qui, par leurs qualités comme par leurs défauts, sont les antipodes des Anglo-Américains, ils se sont laissé persuader de calquer servilement le régime de l'Union. Quel a été le résultat de cet essai fatal qu'ils ont vainement voulu amender par une tentative récente de centralisation? L'aspect de morne désolation de Vera-Cruz le dit hautement à l'étranger qui débarque.

Le port de Vera Cruz est le meilleur ou plutôt le moins mauvais de toute la côte orientale du Mexique. Il peut recevoir des vaisseaux de ligne. Mais il est resserré, et les abords en sont dangereux. Les pilotes de Cortez le comparèrent à une poche percée. L'île de *Sacrificios* et les bas-fonds d'*Arecife del Medio*, *Isla Verde*, *Anegada de Dentro*, *Blanquilla* et *Gallega* forment avec la terre ferme une sorte d'anse ouverte d'un côté au vent du nord-ouest, qui est le vent des tempêtes, et offrant un passage libre du côté opposé, si bien qu'un bâtiment qui perdrait ses ancres par le nord-ouest serait poussé indéfiniment jusqu'à Campêche. Il est même arrivé, à la fin du siècle dernier, dans un ouragan d'une violence extraordinaire, que le vaisseau de ligne *la Castilla*, amarré par neuf câbles au bastion du château d'Ulloa, arracha les anneaux de bronze fixés au mur du bastion et alla échouer sur la côte dans le port même. C'est dans ce vaisseau que, par une incroyable fatalité, se perdit le grand quart de cercle qui avait servi aux observations astronomiques de l'infortuné Chappe, et que l'Académie des sciences de Paris avait redemandé pour en faire vérifier les divisions. Les autres ports du Mexique sur l'Atlantique, bien différents en cela du magnifique port d'Acapulco, sur la mer Pacifique, n'ont pas un meilleur mouillage et manquent de profondeur à ce point qu'un navire de guerre n'y saurait entrer.

Si Vera-Cruz a cessé d'être un port florissant, tout en demeurant le premier port du Mexique, il n'a pas cessé d'être la métropole de la fièvre jaune. Ce fléau des ports de l'Amérique équinoxiale semble depuis long-temps avoir choisi Vera-Cruz pour son quartier-général. La plaine dans laquelle est située Vera-Cruz est parsemée de très petites dunes (*meganos*) pressées les unes contre les autres. On dirait, au premier abord, une région sablonneuse comme les déserts de l'Afrique. Mais au milieu des dunes, à leur pied, existent de grandes étendues de terrains marécageux couverts de mangliers et d'autres broussailles. Les exhalaisons de ces eaux bourbeuses et dormantes remplissent l'air de miasmes empestés. Les *meganos*, qui accumulent la chaleur, comme l'a remarqué M. de Humboldt, convertissent Vera-Cruz et les environs en une sorte de fournaise, et développent ainsi tous les germes de la maladie. Rassurons-nous cependant, nos braves marins n'ont plus de grands dangers à courir. Une fois que les vents du nord ont commencé à souffler, c'est-à-dire en novembre, la fièvre jaune, si elle ne disparaît pas complètement, ne fait plus que très peu de ravages, et elle ne se remet à sévir que lorsque les vents du nord se sont tus, c'est-à-dire à la fin d'avril. Suivant l'illustre auteur de l'*Essai sur la Nouvelle-Espagne*, dans l'hôpital de St-Sébastien à Vera-Cruz, en 1803, la mortalité qui avait été considérable de mai à septembre, fut tout-à-fait nulle en décembre et il n'y eut qu'une victime en janvier et deux en février. (*Journal des Débats.*)

(La suite prochainement.)

LE MARABOU.

Selon mon habitude, je donnerai ici un extrait de ma correspondance ; ma paresse y gagnera quelque chose, et probablement le lecteur n'y perdra rien.

« Nous touchâmes à la côte occidentale de l'Afrique, et comme, outre que notre équipage était très fatigué, nous avions besoin de renouveler notre eau ; nous fûmes jeter l'ancre à l'embouchure d'une petite rivière, à cinquante lieues environ au midi du Sénégal. Je profitai avec empressement de cette occasion pour explorer la côte, dans l'espérance d'y recueillir quelques objets d'histoire naturelle. Nous étions à un quart de lieue d'un pauvre village de nègres, et, chaque jour, les habitants venaient faire avec nos gens un commerce d'échanges assez actif. Pour ne pas tomber dans le rebattu, je ne vous peindrai ni ces malheureux, ni leurs misérables huttes, mais je vous conterai comment je suis devenu possesseur d'une charmante parure de marabous. Vous savez que nos dames, à Paris, nomment ainsi des aigrettes légères, d'un blanc éclatant, le disputant pour la grâce, si ce n'est pour la richesse, aux plus belles plumes d'autruche. Je savais bien que ces plumes duvéteuses appartenaient à un oiseau ayant le même nom que le leur ; mais j'ignorais quel était cet oiseau, son pays, et à quelle partie de son corps on arrachait cette parure. Voici comment j'appris tous ces détails.

Je vis un jour un vieux nègre qui avait jugé à propos de parer sa tête noire et crépue avec trois ou quatre de ces plumes qu'il avait fichées dans sa chevelure laineuse. Je m'approchai aussitôt de lui, et je fus assez heureux pour que cet homme comprît parfaitement le français, que, du reste, il parlait assez pour se faire entendre. Il avait appris notre langue, me dit-il, au Sénégal, où il était resté long-temps en qualité de domestique, au service d'une religieuse, excellente et digne femme qu'il nommait, autant que je peux m'en souvenir, la sœur Javoué.

Je lui demandai où il avait trouvé ces plumes, et il me répondit que c'était dans le nid d'un oiseau dont il me fit une longue description, à laquelle je ne compris rien du tout. Il m'offrit de me conduire près d'un marais que ces animaux fréquentaient beaucoup ; je le pris au mot, et après m'être armé d'un bon fusil double, je partis seul avec lui, ce qui n'est pas une imprudence aussi grande que vous pourriez le croire, grâce à la lâcheté ordinaire des nègres de cette partie de l'Afrique. Je vis avec quelque étonnement, mais sans frayeur, qu'il reprenait le chemin du village. Quand nous en fûmes à deux portées de fusil, nous tournâmes à gauche, et nous nous dirigeâmes vers un vaste marais tout près de là, et qui bordait même quelques habitations. Chemin faisant, je lui demandai pourquoi cet oiseau se nommait *marabou*. Ce nom, me répondit-il, lui a été donné par les Maures du Sénégal, parce qu'ils ont cru trouver dans sa pose et dans la gravité de son attitude, quelque chose d'analogue avec la tournure d'un marabou, sorte de moine mahométan, très vénéré dans tout le nord de l'Afrique. Cette vénération du prêtre a rejailli sur l'oiseau, qui, du reste, la mérite, car il fait continuellement la chasse aux crapauds, aux serpents, aux insectes nuisibles, et il contribue à la salubrité de l'air en purgeant le pays des charognes et autres immondices qui, sans cela, s'amoncèleraient autour de nos villages.

A ces mots, le nègre s'arrêta brusquement, me fit signe de garder le silence, et, avec son doigt, me montra un de ces oiseaux arrêté sur le bord du marais. D'abord, j'eus beaucoup de peine à l'apercevoir, parce qu'il conservait une immobilité si parfaite, qu'il ressemblait plutôt à une souche de bois mort qu'à un animal. Nous nous glissâmes derrière quelques buissons d'acacie, et nous parvînmes à nous en approcher à cinquante pas tout au plus, sans qu'il nous aperçût. Je pus alors l'observer à mon aise, et m'assurer que c'était la cigogne à sac, de Cuvier. Avant d'aller plus loin, il faut que je vous fasse une observation : On connaît très bien deux cigognes, dont l'une est de l'Inde, et l'autre d'Afrique. La première est la *ciconia dubia*, de Gmelin, la *ciconia argala*, de Latham ; elle se trouve aux Indes et dans les îles malaisiennes ; la seconde est le marabou ou cigogne à sac, dont il est ici question ; c'est par erreur que Cuvier lui a donné les noms d'*argala* et de *dubia*, qui ne conviennent qu'à la première, puisque c'est à elle que Latham et Gmelin les ont appliqués. Qu'aurait dû faire Temminck, qui est venu après Cuvier, et qui connaissait les deux espèces? Il aurait dû, ce me semble, restituer à la cigogne de l'Inde son nom d'*argala*, et désigner celle d'Afrique par celui de *marabou*. Pas du tout, il a consacré l'erreur de Cuvier, en nommant cette dernière *argala*, et en appelant *marabou* celle de l'Inde. Quant à moi, qui ne suis pas un savant, tant que nos jolies dames nommeront *marabou* les plumes qui parent leur tête, je laisserai ce nom à l'oiseau qui les leur fournit.

Je reconnus donc aussitôt le marabou. Il était entièrement blanc, à manteau d'un noir-bronzé ; sa tête et son cou n'étaient recouverts que par un duvet gris, et sous son cou pendait une espèce de sac membraneux, ressemblant à un gros saucisson. Son bec énorme, plus grand proportionnellement que celui des autres oiseaux de son genre, était jaunâtre ; quant à ses longues pattes, il me serait difficile de dire de quelle couleur elles étaient ; voici pourquoi. Quand cet animal est dans l'attitude du repos, il ne se tient que sur une patte, mais avec l'autre, il a la singulière habitude de se saisir le talon, et de s'en faire un point d'appui. Il résulte de cette étrange posture que, lorsqu'il satisfait certains besoins, ses excréments, au lieu de tomber par terre, coulent le long de ses pattes, se dessèchent dessus, et leur forment un épais enduit qui est fort peu agréable à voir.

Le marabou jouissant, de la part des nègres, de la même franchise que la cigogne dans le nord de la France, est, comme cette dernière, devenu très familier. Sûr de ne courir aucun danger, il s'approche volontiers des habitations pour s'emparer sans cérémonie de tout ce qui est à sa convenance, et c'est presque dire de tout ce qu'il peut attraper. Rats, mulots, jeunes volailles, etc., lui conviennent également, et même quelquefois, grâce à l'énormité de son bec, et à la rapidité avec laquelle il darde son long cou, il parvient à saisir au vol les petits oiseaux assez maladroits pour passer à sa portée. Il avale sa proie d'un seul coup, sans essayer de la dépecer, à moins qu'elle ne soit d'une grosseur qui ne lui permette pas de l'engloutir, et sa voracité est telle qu'il ne cesse de manger que lorsqu'il s'est entièrement rempli à ne

plus pouvoir remuer. Lorsque la digestion lui permet de faire quelque mouvement, il gagne le bord de l'eau d'un pas grave; il boit, se saisit un talon, retire sa grosse tête entre ses deux épaules, et s'endort nonchalamment jusqu'à ce que la faim le force à se mettre à la recherche d'un nouveau repas. Il reste ordinairement dans une immobilité complète pendant des heures entières, et semble jouir avec délice de sa paresse.

Ces oiseaux vivent en troupes assez nombreuses, mais cependant ils ne se serrent en phalange que le soir pour aller chercher un lieu de repos, et le matin pour se rapprocher des lieux habités, des marais, ou de l'embouchure des grandes rivières. Tout le reste du jour ils se dispersent un à un, ou deux à deux, pour ne pas se gêner mutuellement dans leur chasse. Ils suivent volontiers le long des grèves pour s'emparer des poissons morts et des autres immondices que les eaux rejettent de leur sein.

J'aurais bien voulu savoir comment et où ils nichent, mais comme nous n'étions pas dans la saison de leurs amours, je ne pus avoir sur ce sujet que des renseignements assez insignifiants. Toutefois, le vieux nègre m'assura que cet oiseau faisait son nid, non sur les arbres, mais par terre, à proximité des eaux, sous un buisson fourré ou même dans les joncs. Il en garnit l'intérieur avec un duvet très chaud que le mâle et la femelle s'arrachent sous le ventre.

Lorsque j'eus observé l'oiseau pendant un quart-d'heure, je lui lâchai mon coup de fusil, et je fus assez heureux pour lui casser une aile. Mon compagnon fut très scandalisé de mon action qu'il traitait d'impie, ce qui ne m'empêcha pas, de mon autre coup, d'en abattre raide mort, un second qui venait voler en tournoyant autour du blessé. Ce ne fut pas sans difficulté que je vins à bout de m'emparer de ce dernier, car, lorsqu'il me vit approcher, il s'accroupit sur le ventre, plia son cou sur son dos, et il me présentait, de quelque côté que je voulusse l'approcher, la pointe de son bec redoutable. Je fus obligé de l'assommer à coups de crosse, car mon nègre m'assura que s'il m'eût saisi une jambe ou toute autre partie du corps, il eût certainement enlevé le morceau.

La détonation de mon arme à feu fit élever dans les airs toute la troupe des marabous qui était dispersée autour du marais, et ils se mirent à tournoyer en criant comme une volée de mouettes. Le vieux nègre, fort inquiet, me conseilla de décamper au plus vite avec ma chasse, si je voulais échapper à l'indignation qu'éprouveraient les habitants du village, s'ils venaient à connaître l'énormité de mon action. Je profitai de son avis, et je gagnai au plus vite le vaisseau, en emportant ma chasse, sans même prendre le temps de la considérer. C'est ce que je pus faire de mieux, car les nègres se rassemblèrent avec rumeur, et ayant appris je ne sais comment, de quoi il était question, trois des principaux d'entre eux vinrent le lendemain porter plainte au capitaine, et il m'en coûta deux bouteilles de rhum pour les apaiser.

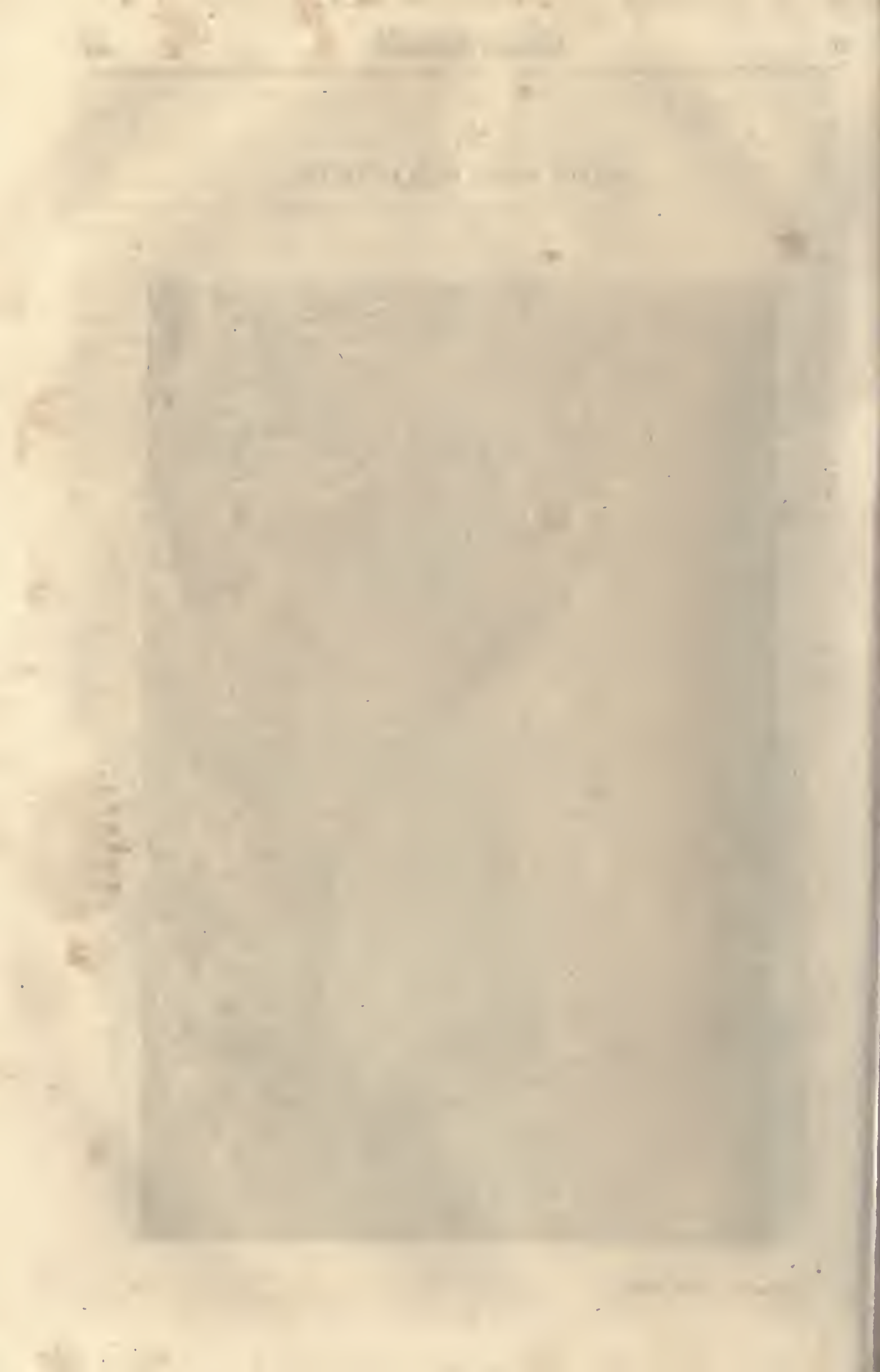
Il me reste à vous dire où je pris, sur ces oiseaux, les belles plumes dont se parent nos dames, et je vais tâcher de vous le dire décemment. Je les pris autour de cette partie du corps qui est placée entre leur ventre et leur croupion ; mais n'allez pas dire cette dernière particularité à votre femme, car c'est à elle que je destine ma belle parure de marabou. » BOITARD.



Le marabou.

VILLAGE D'EDEN DANS LE LIBAN.





VILLAGE D'EDEN.

Le village d'Éden, au sommet des monts Liban, est comme une aire d'aigle, placée entre le ciel et la terre, telle qu'une sentinelle perdue observant les cèdres éternels, dont on voit la sombre masse sur un coteau voisin. Une ancienne tradition rapporte que le jardin d'Éden était en ces lieux. A la cime des montagnes verdoyantes paissent de nombreux troupeaux, et de temps en temps la voix des bergers se fait entendre, comme si elle partait du haut des cieux. La salubrité du climat d'Éden est remarquable pendant la plus grande partie de l'année ; la température y est si élevée en hiver, que les habitants sont obligés de descendre au village de Zarti. Éden est le Bagnères du Liban ; si l'accès en était aussi facile que celui des Pyrénées, quelle multitude de curieux et de malades couvriraient ses champs pittoresques !

Les nombreux monastères du voisinage offrent un refuge et consolent de la vie monotone des montagnes, par la société de quelques religieux, par l'usage de leurs bibliothèques, par l'hospitalité de leurs réfectoires. Le pays est aussi remarquable par l'immense quantité de ses mûriers que l'Egypte l'est par ses palmiers. La forme des chaumières, avec leurs toits carrés, remonte probablement à une époque reculée dans l'histoire du monde ; on étend de la terre sur le toit plat, et on la durcit au moyen d'un rouleau de pierre, afin que les pluies, si fréquentes dans ces régions, ne pénètrent pas dans les salles. Aussi l'herbe croît facilement sur cette surface, et le psalmiste y fait allusion, comme ne valant rien : « Qu'ils soient semblables à l'herbe qui, sur le toit des maisons, se flétrit avant sa maturité! s'écrie le roi David.» Le sol des montagnes, si riches pour le botaniste, est couvert d'une quantité innombrable de plantes odoriférantes; au coucher du soleil, l'air est embaumé de leur parfum.

Lorsque je passai à Éden, écrit un voyageur anglais, on y préparait des funérailles. Environ trente cheiks étaient assis, formant un vaste cercle ; ils s'acheminèrent vers le haut de la colline, pour assister à l'enterrement de quelque grand personnage ; c'était un des druses. L'un d'eux, à la figure la plus vénérable, la barbe blanche comme la neige, resta debout pendant quelques minutes ; il parla à l'assemblée avec l'apparence d'une émotion pleine de dignité. Il me parut l'image d'Abraham s'entretenant avec les enfants de Heth. Quoique presque tous ces cheiks fussent des druses reconnaissables par leurs vêtements à grandes raies, cependant beaucoup de chrétiens se joignirent au convoi. La maison de deuil paraît être, dans tous les pays, consacrée à l'esprit de conciliation ; les antipathies religieuses y sont, si non éteintes, du moins suspendues, et des personnes qui n'auraient pas voulu se trouver dans la même église, se réunissent volontiers autour du même tombeau !

TRIBUNAUX ÉTRANGERS.

SÉNAT OU COUR SUPRÊME DE MONTÉNÉGRO.

Mœurs judiciaires du pays. — Allocution du vladika. — Plainte. — Répliques et débats dans une affaire d'enlèvement, de meurtre et de guerre civile. — Arrêt. — Serment. — Réconciliation des deux parties.

La ville de Célinie est le siége du gouvernement et le centre de l'administration du Monténégro ; c'est là que s'assemble le sénat, qui remplit dans le pays les fonctions politiques et judiciaires. Il se compose de seize membres, vieillards à la chevelure blanche, au maintien digne et imposant.

Le 15 octobre dernier, ils étaient réunis dans la salle de leurs délibérations, assis sur de petits bancs en bois, rangés autour d'un vaste brasier. Au-dessus de leurs têtes flottaient les bannières des différents cantons.

Dans un groupe qui se distinguait par une bannière rouge, où étaient inscrits en lettres d'or les mots de *Savo Markou Petrowitch*, on remarquait un vieillard dont les grands yeux noirs, un large front tout plissé et une figure criblée de cicatrices trahissaient l'âme ardente et la vie agitée. Un surtout en drap blanc enveloppait ou plutôt emprisonnait sa taille jusqu'aux genoux, en laissant apercevoir un pantalon de drap de même couleur qui fuyait dans des espèces de guêtres, couvrant, au moyen d'agrafes, toute la jambe jusqu'à la cheville. Les chaussettes en coton blanc, les gros souliers attachés avec des courroies et un bonnet rond en drap rouge complétaient ce costume. Une large ceinture en cuir serrait la taille de cet homme au-dessus des hanches, et soutenait un pistolet et un large sabre. Son cou était découvert (car les Monténégrins ne portent pas de chemise) ; un fusil pendait sur son épaule droite, et sa gauche supportait une espèce de manteau nommé *struka*. Plus loin, se tenait un jeune homme ayant, au lieu d'un bonnet, un turban sur sa tête et deux pistolets à sa ceinture. Sur son bras gauche s'appuyait une femme âgée, la tête enveloppée dans un linge et la taille dans un manteau pareil à celui des hommes.

A la tête du groupe réuni sous la bannière noire, et portant en lettres d'argent les noms de Gijko Milov Martinovitch, se trouvait une femme dont la figure, belle quoique pâle, exprimait la tristesse et l'abattement ; ses yeux se tournaient de temps en temps vers une jeune fille qui versait des larmes abondantes. Les hommes qui entouraient ces deux femmes, sur lesquelles tous les yeux étaient fixés, paraissaient vivement affligés, tandis que leurs adversaires affectaient un sourire sardonique.

Une nouvelle détonation de mousqueterie partie du dehors annonça l'arrivée d'un homme qu'on attendait avec impatience. Grand, bien fait, il a le front élevé, la figure pâle, ombragée par une longue chevelure noire ; il fut salué dès qu'il parut, d'un cri prolongé de : « Béni soit le saint Vladika ! » (Blogoslav sveti Vladika).

La présence de Pierre Radoje, qui, en sa qualité de chef temporel et spirituel du Monténégro, gouverne depuis 1833 ce pays, ne laissait aucun doute

sur la gravité de l'affaire qui allait se juger ; il s'assit sur un banc en pierre couvert d'une espèce de tapis, fit un signe de croix, et parla ainsi :

« Mes enfants, que Dieu vous bénisse, et que vos semblables vous aiment et vous chérissent ! Notre pays n'est pas grand, et il n'a pas d'autres défenseurs que les montagnes qui l'entourent et les braves qui l'habitent; mais si le Seigneur a élevé leurs sommets de manière à en former une chaîne forte et inébranlable, le Satan qui s'est introduit au milieu de vous, sous le masque du crime et de la vengeance, vous divise, vous arme les uns contre les autres, et vous pousse à vous exterminer. Que ceux d'entre vous à qui nous adressons ce reproche, se hâtent de déposer leur haine et leur animosité dans notre cœur paternel, qui ne connaît que la voix de la justice, et qui aimera toujours mieux bénir vos communautés que frapper un seul parmi vous ! »

Qui êtes-vous ? demanda après cette allocution le vladika, au vieillard qui venait de se porter partie plaignante.

— Savo Markov Petrovitch Niegusch, répondit-il ; ce qui voulait dire : Fils de Marko, de la famille de Petrovitch, appartenant à la communauté de Niegusch.

— Votre âge ?

— Soixante ans.

— Votre profession ?

— Chasseur, et soldat chaque fois que ce bras et ce fusil peuvent être utiles ou nécessaires à mon pays.

— De quoi vous plaignez-vous?

— D'un crime qui m'a frappé dans ce que j'ai eu de plus cher au monde, et dont j'ai voulu me venger au risque de mes jours. Cette femme que vous voyez au milieu de mes ennemis, c'est ma fille. Jusqu'à l'âge de vingt ans, elle n'a connu d'autre volonté que celle de Dieu et la mienne. Douce, laborieuse, obéissante, elle allait accomplir mon bonheur en s'unissant à un jeune et brave garçon de notre communauté, à qui elle avait été fiancée depuis sa plus tendre enfance, lorsqu'un événement imprévu amena dans ma maison Gijko-Milov Martinovitch. J'ai reçu chez moi ce malheureux avec plaisir, car, poursuivi par les Turcs, nos ennemis communs, il avait droit à mon assistance et à mon hospitalité. L'infâme ! il m'en a payé par une trahison. Il devint l'amant de ma fille ! J'ai chassé le coupable ! Le temps devait ramener la tranquillité dans ma maison. Le bonheur de Mryna était l'unique objet de mes pensées. Elle-même paraissait payer de retour l'amour de son fiancé, lorsque le jour qui devait accomplir cette union tant différée, Gijko assaillit à main armée ma demeure, enleva ma fille, et tua mon fils qui venait de s'interposer entre moi et le séducteur.

La voix du vieillard était faible et émue. Il porta ses yeux remplis de larmes sur la foule, et continua ainsi :

Ce qui s'est passé en moi depuis, vous le comprendrez facilement. Mon cœur ne connaissait plus qu'un désir, qu'un vœu, celui de me venger. Mon sang bouillonnait dans mes veines chaque fois que je regardais les vêtements ensanglantés de mon enfant. Je me consumais de chagrin et de rage, traînant ce corps débile à travers les broussailles, grimpant sur les rochers, parcourant les chemins, épiant, guettant, cherchant à assouvir ma haine. Deux mois se passèrent ainsi, losqu'un jour j'ai vu mon neveu, ce brave Marco (montrant le jeune homme qui était à ses côtés), arriver à la maison, portant encore une tête ruisselante de sang. Ma poitrine se dilata à cette vue, car c'était la tête du vieux Milo Martinovitch, père du meurtrier de mon fils, du ravisseur de ma fille, et de l'ennemi de ma famille.

Ces dernières paroles, accompagnées d'un geste convulsif, provoquèrent dans l'auditoire des marques d'étonnement et de compassion. Le vladika voulut interroger la partie adverse, mais les cris nombreux de *laissez parler Savo ; Savo parle bien*, etc., engagèrent le vieillard à poursuivre ainsi :

« A peine vengé, j'ai dû à mon tour me garantir de la vengeance de Gijko qui m'avait menacé publiquement. Notre haine, développée à l'abri de mille précautions que nous prîmes pour nous frapper l'un ou l'autre, se communiqua à nos parents, à nos amis. Ne pouvant nous détruire ni par force, ni par ruse, nous livrâmes notre procès au sort d'une guerre franche, cruelle, implacable. Ce que cette guerre m'a coûté, Dieu seul le sait ! Là, où s'élevaient jadis mes granges et ma maison, je ne trouve aujourd'hui qu'un amas de débris et de cendres. Eh bien ! cela me réjouit, car Gijko n'est plus...

Les sanglots, comprimés jusqu'alors par la femme de cette victime, couvrirent la voix du vieillard. La foule échauffée par le discours de Savo, n'en fut pas moins accessible à la voix de la douleur, et l'attendrissement devint général, lorsqu'un des parents de Gijko essaya d'en réhabiliter la mémoire, en retraçant, avec cette verve et cette facilité qui distinguent les Monténégrins, et les services qu'il avait rendus au pays, et son excellente conduite envers sa femme et ses amis, et sa mort sur le champ de bataille.

Lorsque les deux parties eurent été entendues, la parole fut donnée à Iwan Obrenbe Gowich, chef d'une communauté neutre, qui exposa comment cette dernière, spectatrice attentive d'une lutte qui divisait les deux autres, s'y était enfin interposée pour rétablir l'ordre et engager les combattants à venir faire régler leurs différends devant le sénat. « Sans anticiper sur la décision de ce tribunal, a-t-il ajouté, je serais d'avis que l'on comparât les pertes qu'ont réellement éprouvées les deux parties, et qu'on tentât de réconcilier en dédommageant la plus maltraitée aux dépens de l'autre.

Cet avis ayant été approuvé par tous les sénateurs, l'un d'eux se leva pour rappeler à ses collègues qu'un tarif établi depuis un temps immémorial dans cette sorte de compositions, fixait le prix de chaque tête à cent trente-deux ducats, quatre zwanzger et un para (1,584 fr.) ; que l'on adjugeait la moitié pour membres emportés ou blessures graves, et que d'autres dommages et dégâts devaient être estimés en proportion.

Dans les débats qui s'engagèrent sur ce point, les parties intéressées présentèrent avec un sang-froid imperturbable tous les moyens qui leur paraissaient utiles à leur cause. Cette éloquente, mais triste polémique, captiva vivement l'attention des assistants.

Le calcul fait démontra que la famille de Gijko avait à payer à celle de Savo la somme de 4,850 fr. Les sénateurs approuvèrent ce compte par vote à vive voix, et séance tenante, l'arrêt fut rédigé en

double par le secrétaire du vladika, signé par ce dernier, et remis à chacune des deux parties.

Malgré la franchise et la loyauté qui distinguent les Monténégrins, parmi les Slaves cis-karpatiens, le vieux Savo déclara vouloir sanctionner, par un serment solennel, l'oubli du passé, et la foi dans un avenir meilleur. Cette cérémonie eut lieu à l'église; hommes, femmes, enfants, composant le parti de Savo, se tinrent assis sur les dalles; puis un homme, le plus âgé du parti adverse, s'avança le crucifix à la main, et, après l'avoir baisé, il prononça d'une voix ferme et assurée des imprécations terribles, auxquelles le parti de Savo répondait avec recueillement : *Amen.*

Après le serment, les deux partis se rangèrent l'un contre l'autre, les hommes en face des hommes, les femmes en face des femmes, les enfants en face des enfants, et de manière à rapprocher le plus possible les âges, les tempéraments, les caractères. Un juge choisi parmi les sénateurs parcourut alors les deux rangs, et enlevant aux hommes leurs sabres, leurs pistolets, leurs fusils, il en fit un seul tas; puis tout le monde s'embrassa. Les hommes reprirent ensuite de la main du juge les armes échangées en signe de concorde, et la foule s'écoula joyeusement pour prendre part au banquet préparé en plein air, aux frais des deux parties réconciliées. (*Le Droit.*)

LES BOTOCOUDOS.

Mœurs de ces sauvages. — Leur religion. — Leur langue.

Les Botocoudos forment une peuplade importante du Brésil, connue autrefois sous le nom d'Aymorès; elle habite entre le Rio-Doce et le Rio Pardo, depuis le 13° jusqu'au 19° 1/2° de latitude australe. C'est au singulier usage où sont ces sauvages de s'introduire dans l'épaisseur de la lèvre des disques de bois, qu'ils doivent ce surnom de Botocoudos qui leur a été donné par les Portugais. Dans la langue de ces derniers, batoque ou botoque veut dire un bondon, et ce mot a été appliqué à l'ornement de bouche de la horde brésilienne, par la ressemblance qu'il a en effet avec le bondon d'un tonneau. Au reste, cette dénomination de Botocoudos n'est point adoptée par les Indiens auxquels on l'applique, ils la regardent, au contraire, comme injurieuse, et se désignent entre eux par le nom de creemun, craemun endgereckmoung.



Botocoudos.

Ces sauvages ont la poitrine et les épaules larges, le cou fort long, les yeux grands, le nez épaté, l'os des joues très élevé, les pieds petits, et les jambes fort menues. Cette dernière circonstance tient en grande partie à l'habitude où ils sont de comprimer, dès la naissance, les jambes des enfants, attachant une idée de beauté à cette imperfection de leur constitution physique. En général, le type de leur visage présente l'analogie la plus frappante avec celui de la race mongole, analogie qu'ils ont eux-mêmes avouée presque à leur insu, en prenant des Chinois pour des Indiens des mêmes tribus qu'eux. La couleur de leur peau offre les teintes les plus nuancées; quoique habituellement d'un brun-rougeâtre, elle varie du ton le plus clair au plus foncé, tire souvent sur le jaunâtre, enfin, parfois, par une ressemblance bien remarquable avec la race blanche, une couche rosée colore les joues. Un fait plus rare, mais qui excite davantage la surprise, c'est que certaines femmes ont les yeux bleus, et que cette couleur même de la prunelle est regardée par les Botocoudos comme un type remarquable de beauté.

Moins occupés de leur parure que les autres Indiens, ces sauvages ont pourtant encore conservé l'usage de s'arracher les cils et les sourcils, de se raser les cheveux, de manière à ne laisser qu'une espèce de calotte au sommet de la tête, de s'appliquer sur le corps avec la teinture de rocou ou de genipayer, de grossières peintures qui donnent à leur aspect quelque chose de farouche et de repoussant. Dans certaines circonstances ils décorent leur front d'un diadème de plumes et d'ornements analogues. Mais cet amour de la parure disparaît à mesure que les Botocoudos s'éloignent davantage de l'état sauvage et d'abrutissement où ils étaient il y a plus d'un siècle.

Nous avons déjà parlé des disques de bois, garimato, qu'ils introduisent dans leurs lèvres, ajoutons qu'ils allongent également leurs oreilles au moyen de larges plaques, houma, de manière à ce que l'extrémité des lobes tombe jusque sur leurs épaules.

Errantes dans les solitudes et les forêts du Brésil, ces hordes indiennes vivent de chasse, et cherchent chaque jour une nourriture qui devient de plus en plus rare et difficile à se procurer. Bientôt, dépeuplée de gibier, la contrée leur refuse la subsistance obtenue à si grandes peines, et les force à aller chercher ailleurs de quoi combattre la faim et les privations qui les menacent. Parfois on rencontre la famille nomade botocoudo, transportant ainsi, d'un désert à un autre, sa demeure et les quelques objets qu'elle possède. Le père marche en tête, chargé de son arc et de ses flèches; vient ensuite la femme traînant à sa suite ses enfants et portant les plus jeunes sur son dos. Un énorme sac ou filet, rempli des ustensiles de ménage et des provisions de cire, d'étoupes et des parures réservées pour les jours de fête, augmente encore son fardeau. Rien ne saurait rendre l'impression de tristesse peinte sur le visage de la famille indienne. On sent, en la voyant, que le prétendu état de nature n'est pas le bonheur, et que le sauvage, plus encore que l'homme civilisé, a bien des angoisses et des misères dans la vie.

On ne saurait avoir une idée de l'adresse étonnante avec laquelle le Botocoudo lance son dard meurtrier; rarement le roseau acéré ne donne pas la mort à l'animal qu'il a visé. Suivant la nature du gibier, la distance à laquelle il se présente du chasseur, les dimensions du trait varient. Par une prévoyance instantanée, la proie est toujours assurée pour son ennemi; mammifères, oiseaux, poissons, insectes même, tout sert à assouvir la faim vorace de l'Indien. Il n'est pas jusqu'aux larves dégoûtantes du barrigoudo qu'il ne dévore quand la nécessité l'y contraint. Aucune partie de l'animal n'est rejetée comme rebelle au goût et repoussante pour le palais. La peau, les intestins sont savourés comme les morceaux les plus délicats. Dans sa gloutonnerie immonde le Botocoudo s'embarrasse peu de conserver pour le lendemain de quoi se mettre à l'abri d'une chasse improductive et de la famine qui souvent, pendant plusieurs jours, lui refuse jusqu'aux aliments les plus grossiers.

Quelques feuilles de palmier inclinées de manière à former un toit, voilà toute leur habitation. S'ils doivent y passer quelques jours, alors des lianes assujétissent la cabane de feuillage, et une couche composée d'écorce de quatelè (*lecythis ollaria*), est le seul meuble de leur rancho; c'est ainsi qu'on appelle leurs habitations éphémères.

La guerre joue un grand rôle dans la vie de ces naturels du Brésil. Tantôt c'est dans des combats singuliers, soutenus à cause d'offenses particulières, qu'ils déploient leur habileté à manier la massue, leur résignation à endurer les coups que leur porte un adversaire rigoureux. Tantôt des luttes plus sérieuses s'engagent entre deux tribus rivales ou qui ont quelques graves sujets de dissensions. D'autres fois enfin, dirigeant contre les colons des expéditions plus habilement concertées, ils vont porter la terreur chez les tyrans du nouveau monde.

Leurs combats singuliers sont d'un genre particulier; armés de longues gaules, les deux antagonistes s'avancent l'un contre l'autre. L'offensé prend la parole, et dans un discours énergique, récapitule les torts qu'il croit avoir à reprocher à son adversaire; puis il s'élance alors avec colère sur ce dernier, et le frappe avec violence de son arme ligneuse. L'offenseur doit souffrir, sans opposer de résistance, la cruelle fustigation; mais bientôt il devient agresseur à son tour; il énumère ses griefs, il répond aux accusations qui lui sont adressées, et lance au premier des coups furieux qui, retenu par la même obligation, ne doit tenter aucune sorte de défense. Plus tard, la lutte devient plus égale, les deux combattants parent et portent réciproquement les coups. Les femmes prennent parti pour leurs maris et le combat ne finit que par l'éclatante défaite d'un des deux antagonistes.

Les colons ont trouvé dans les Botocoudos des adversaires dangereux et intrépides. Aussi, si une guerre s'engage entre ces naturels et les Portugais brésiliens, alors le carnage est affreux, et le Botocoudo, inférieur par l'insuffisance de ses armes et son ignorance de la science militaire, trouve sous le fusil européen une mort inévitable et terrible. Armé d'une espingole chargée à gros plomb, défendu par une épaisse casaque rembourrée, le gibao de armas, portant à sa ceinture le facao, la serpe inhumaine, le soldat brave avec confiance un ennemi qui n'a que la flèche pour frapper; il l'immole sans pitié par d'horribles représailles, car il sait que l'Indien ne fait point de prisonniers.

La férocité de ces sauvages des bords du Rio Doce s'est cependant adoucie; jadis ils dévoraient des victimes humaines, et accompagnaient de fêtes solennelles ces horribles repas. Ces scènes de cannibales sont devenues aujourd'hui si peu fréquentes, que certains voyageurs ont été jusqu'à nier que cette détestable coutume ait appartenu aux Botocoudos; mais l'examen plus approfondi de leurs mœurs, a révélé le fait, en en constatant la rareté.

Sans respect pour les morts, sans vertus particulières, la religion n'est pour eux qu'une superstition grossière, dont une suite de puérilités forme le culte. Leur dieu suprême est le soleil, ou comme ils l'appellent Tarou; c'est le principe bienfaisant dont la salutaire influence fertilise la terre et l'enrichit de ses fruits. La lune est au contraire le principe mauvais, qui engendre la foudre et les éclairs, et qui, laissant échapper ses feux sur notre planète, embrase la végétation qui l'embellit. A ce dualisme qui se retrouve chez tant de peuples, il faut ajouter la croyance aux esprits, fille plus directe de la superstition. Telle est la crainte que les janchons ou esprits malfaisants inspirent aux intrépides Botocoudos, qu'à peine osent-ils se hasarder la nuit dans les bois. La peur glace leurs membres, et les rêves de l'imagination produisent ce que ne saurait faire la réalité quelque redoutable qu'elle soit.

La langue de ces peuplades américaines est un ensemble de sons nasaux et barbares auxquels viennent se joindre nombre de voyelles aspirées. Les consonnes y sont souvent confondues. On y retrouve l'onomatopée, indice des langues primitives, et les diminutifs ou augmentatifs employés pour indiquer le plus ou moins d'intensité d'action. Leur poésie est aussi pau-

vre que leur langue; ce sont quelques chants de guerre ou de deuil qu'accompagne une musique monotone, dont le caractère triste renchérit encore sur la froide régularité du motif.

Les Botocoudos sont divisés en tribus de quarante et cinquante personnes; chacune a un chef ou capitao. Les hommes se marient jeunes, et échappent ainsi de bonne heure à l'autorité paternelle. La polygamie n'est guère en usage que parmi les chefs.

Tel est sommairement le tableau de l'état actuel de ces hordes intéressantes de l'Amérique méridionale, et qui forment, avec les Tupinambos et les Guaycouxous, les restes de cette antique nationalité brésilienne, tombée sous le plomb civilisateur de l'Européen.

VERA-CRUZ ET LE CHATEAU DE SAINT-JEAN D'ULLOA.

(*Fin. V. p.* 230.)

Mexico est à cent lieues environ de Vera-Cruz. On s'y rend en gravissant la pente de la Cordilière, par la route de *Consulado*, qui, malgré les dégradations qu'elle a subies, n'est pas seulement la plus praticable entre le plateau et la mer, mais qui, je le répète, est la seule. A la Vigas on est sur le plateau. On se trouve alors à 2,400 mètres au-dessus de la mer. De Pérote à Mexico on passe par la ville de *la Puebla de los Angeles*, cité de 70,000 âmes, dont les habitants sont persuadés que leur cathédrale a été bâtie par les anges. Entre la Puebla et le bassin de Mexico, il faut traverser Rio Frio, et franchir un col de 3,300 mètres La partie du pays qui est la plus rapprochée de notre escadre victorieuse est sans contredit la plus intéressante. Dans l'espace d'un jour on peut aller du littoral, où règnent en été des chaleurs suffocantes, à la région des neiges éternelles.

A mesure qu'on remonte de Vera-Cruz vers Pérote, on voit à chaque pas changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, les mœurs des habitants et la culture à laquelle ils se livrent. C'est une revue rapide de tous les végétaux depuis le café, la canne à sucre et le productif bananier jusqu'aux arbres de nos climats, à l'agave, sorte d'aloès, qui, de temps immémorial, remplace pour les habitants du plateau la vigne européenne, quoique la vigne réussisse chez eux, et depuis notre règne végétal jusqu'au sapin du nord et au lichen des terres polaires. Nulle part on ne voit réunie en un aussi petit espace une pareille variété, une semblable richesse. Là sont des cotons célèbres par leur finesse et par leur blancheur; là vient un cacaoyer d'espèce supérieure. Au pied de la Cordilière, dans les forêts toujours vertes de Papantla et de Nautla, qui ombragent d'antiques monuments du culte mexicain, croît la liane, dont le fruit est l'odoriférante vanille. Près des villages indiens de Colipa et de Misantla se trouve la belle convolvulacée, dont la racine tubéreuse produit le jalap. Plus loin, vers l'ouest, on élève sur les cactus la célèbre cochenille d'Oaxa. Les champs semés en froment, et rendant trois ou quatre fois plus que nos meilleures terres d'Europe, succèdent aux champs de maïs et aux vergers d'orangers, et ceux-ci aux plantations sucrières. Parvenu à la hauteur d'environ 1,200 mètres, on rencontre le chêne mexicain, dont la présence rassure le voyageur débarqué à la Vera-Cruz, et lui apprend qu'il a dépassé les limites du domaine de la fièvre jaune. Et ce sol mexicain, ainsi privilégié, recèle dans son sein des mines d'argent les plus belles du monde entier.

La ville de Xalapa, bâtie à 1,300 mètres au-dessus de la mer, dans la région dite tempérée, où règne un printemps perpétuel, ressemble à un paradis terrestre. Autour d'elle toutes les cultures se touchent et sont confondues. Là, sur le même oranger, on voit en même temps la fleur, le fruit vert et la pomme d'or. En deux étapes un régiment franchirait la distance de Vera-Cruz à Xalapa, et, grâce à la route ouverte par le *Consulado*, il n'existe entre ces deux points que deux passages difficiles, l'un à *Puente del Rey*, appelé maintenant *Puente nacional*, l'autre à *Plan del Rio*, et, sur l'un et l'autre de ces points, il n'existe que des fortifications passagères à enlever d'un coup de main. (*Journal des Débats*).

LE KAMTCHATKA.

Rien ne s'accrédite plus vite que les erreurs en histoire et en géographie. Que de pays dont on s'est fait un tableau inexact, sur la foi d'un voyageur ignorant ou léger! Que de notions imparfaites les livres nous fournissent sur nombre de peuples de notre globe. Le Kamtchatka en est une preuve bien frappante. Ce mot ne rappelle-t-il pas l'empire des neiges et des glaciers, le séjour habituel du froid le plus intense et le plus insupportable? Que dirait quelqu'un de ceux qui croient avec ferveur en les auteurs de géographies, en vingt-cinq leçons, ou de cosmographie élémentaire, que l'on nous passe l'expression, s'ils savaient qu'il n'en est rien ou à peu près rien. Que de magnifiques pâturages où l'herbe ondoie à longs flots, comme dans les savanes de la Louisiane, et dans lesquels il ne manque que du bétail, couvrent le sol volcanique de la presqu'île sibérienne; non pas que nous voulions dire que la température soit aussi élevée à Botcherelsk, ou en quelques autres villes du Kamtchatka, qu'à Calcutta, ni même à Péking. Elle est froide, sans doute, mais le thermomètre ne descend guère plus bas que dans nos hivers les plus rigoureux. Seulement la durée de cette saison y est beaucoup plus longue que dans les climats plus méridionaux. Les vents de l'ouest qui soufflent aussi souvent dans ces contrées, contribuent encore à prolonger cette période d'arrêt dans la végétation.

Nous avons dit que le bétail manquait au Kamtchatka. C'est en effet une des causes qui ont dû retarder le plus le progrès de l'agriculture dans ce pays; le commerce des fourrures fait en grande partie sa richesse. Là, l'ours, le renard, la zibeline ou soble, fournissent un poil chaud et épais. La pêche pourrait devenir une des sources de prospérité dans la contrée, si elle était faite par des hommes industrieux, et si des lois en réglaient l'échange des produits. Limandes, cabillauds, anguilles, soles, lamproies, abondent dans les rivières nombreuses qui traversent la presqu'île, et qui vont mêler leurs eaux bourbeuses dans l'Océan. Les principales sont le Kamtchatka, l'avatcha et le bolchaïa-Reka. La première a environ

cent trente-cinq lieues de long. Un grand nombre de ces rivières ne gèlent jamais à cause de la rapidité de leurs eaux. Souvent le saumon et le hareng remontent ces ondes qu'alimente la fonte des neiges, et il est alors facile de les pêcher. Telle est la quantité des derniers qui, dans le but de frayer, se retirent à l'embouchure des fleuves qu'on peut presque les prendre à la main, et en emplir des boisseaux en quelques instants.

L'humidité du climat et l'inconstance de la température ne sont guère favorables à une végétation bien active. Le mélèze et le bouleau sont les deux seuls arbres qui y poussent aisément. L'écorce du dernier accommodée avec du caviar, fournit un mets assez agréable, en même temps que de la sève on compose une boisson assez tonique. Les plantes médicinales sont là plus abondantes que dans le reste de l'Asie septentrionale, et de nombreux plants d'orties fournissent un fil qui peut, sans trop de désavantages, remplacer celui du chanvre et du lin.

Le Kamtchatka est traversé dans toute sa longueur par une double chaîne de montagnes. L'occidentale est composée de roches anciennes; l'orientale, de roches volcaniques qui se prolongent dans l'Océan, pour aller former les Kouriles. Plusieurs de ces pics sont des cratères encore en pleine activité. On évalue à dix-sept le nombre de ceux qui ne sont pas éteints. Ce sont de véritables fourneaux élevés au-dessus de la crevasse qui traverse l'intérieur de toute la contrée. Le plus célèbre de tous est le Klioutchevskaïa-Chapka qui passe pour être aussi élevé que le pic de Ténériffe. Par un temps clair, on l'aperçoit de soixante-dix lieues en mer. Une énorme masse de glaces couvre ses flancs, et un fait remarquable, c'est que c'est le seul glacier qu'on connaisse en Sibérie. Une bande de rochers escarpés en entoure la cime. C'est à travers cette ceinture rocheuse que s'échappe la lave brûlante du cratère. Parfois la glace arrête le fleuve de feu, mais bientôt celui-ci la brise en faisant entendre un bruit épouvantable. La bouche du volcan a environ un quart de lieue d'étendue, constamment il s'en échappe des flammes, des vapeurs blanches et des fumées épaisses. Ces déjections volcaniques se présentent sous la forme de grosses boules de feu qui se transforment ensuite en anneaux et disparaissent dans l'atmosphère. En 1821, une éruption si terrible se déclara, que le cône de la Petite-d'Alaït, une des Kouriles, s'écroula des deux tiers de sa hauteur.

Après le Klioutchevskaïa, on remarque le Sveloutch, le Kasnaïa-Sopka et le Kamtchatskaïa. Toutes ces montagnes présentent des flancs abruptes et une nature tourmentée ; la végétation y est rare. Dans la chaîne occidentale, les hauteurs moins élevées sont unies par des pentes douces très boisées.

Tel est le tableau physique du Kamtchatka. Un petit nombre de villes ont été construites sur ce sol plus inculte que rebelle ; ce sont plutôt des villages et des hameaux que de véritables villes. Avatcha ou Petropavlofsk, compte à peine cinq cents habitants. Son port, d'où partent les barques des baleiniers, fait toute son importance. Botcherelsk n'est qu'un amas de cabanes qui n'a d'autre célébrité que sa poste aux chiens; enfin, Verkhné-Kamtchatka ne présente qu'un hôpital militaire autour duquel se groupent quelques mauvais réduits.

Dans un prochain article, nous examinerons le peuple qui habite cette contrée, si long-temps mal connue.

A. Maury.



Vue du volcan de Kamtchatskaïa.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

L'ERMITE ENDORMI, DE VIEN.





L'ERMITE ENDORMI, DE VIEN.

Vien, le régénérateur de la peinture en France, né à Montpellier en 1716, annonça de bonne heure sa vocation. A peine dans sa dixième année, il copia si habilement l'estampe du serpent d'airain, d'après Lebrun, qu'on se décida à le placer chez un peintre de portraits; on y remarquait ses progrès rapides, lorsque sa famille le fit entrer tout-à-coup chez un procureur, puis dans une manufacture de faïence; on bouleversait ainsi ses primitives études. Enfin, ayant appris d'un artiste distingué de sa ville natale, les premiers principes de la peinture à l'huile, il partit pour Paris où il obtint, six mois après, une médaille d'encouragement. Dépourvu de fortune, il fit alternativement des esquisses pour les marchands du pont Notre-Dame, et des *académies* pour les concours. Son zèle infatigable ne demeura pas sans récompense; une première médaille d'abord, et, l'année suivante, un premier prix de peinture, attirèrent sur lui l'attention.

Déjà supérieur à ses rivaux, Vien partit pour Rome, aux frais du trésor royal; trop enthousiaste de son art pour rester un seul moment oisif, il fit, durant la traversée, une superbe esquisse du massacre des Innocents; et à peine arrivé à Rome, il y composa divers tableaux d'une grande dimension, avec une célérité d'autant plus remarquable qu'elle ne lui fit jamais sacrifier la correction. Admirateur passionné de l'antique, il ne négligea point, pour s'y livrer, ce qu'il appelait les leçons du modèle vivant, et ce fut en combinant avec une juste mesure ces deux genres d'études qu'il se prépara à devenir le premier peintre d'histoire de son époque. Nous ne le suivrons pas dans ses excursions à Florence, à Naples, à Venise et dans toutes les villes d'Italie où il y avait des chefs-d'œuvre. A peine de retour à Paris, il fut reçu à l'académie de peinture et de sculpture, d'abord en qualité d'agréé, suivant l'usage, ensuite comme académicien, et six semaines après comme professeur. Vien exposa bientôt son *saint Denis prêchant dans les Gaules;* placé dans l'église Saint-Roch, où il est encore, ce grand tableau partagea, avec celui de la *Peste des Ardents*, par Doyen, les suffrages des connaisseurs. Dans le public et dans les journaux, ce fut même le sujet d'une controverse animée. Quelques jeunes gens s'enflammèrent pour le rival de Vien; d'autres préférèrent à la hardiesse de Doyen, la savante, l'harmonieuse composition du peintre de saint Denis. Diderot, que sa prédilection connue pour tout ce qui était outré dans les arts n'avait pas rendu entièrement injuste envers le talent de Vien, s'exprime en ces termes sur les deux tableaux :

« Les compositions sont comme le caractère des deux hommes. Vien est large, sage comme le Dominiquin. De belles têtes, un dessin correct, de beaux pieds, de belles mains, des draperies jetées, des expressions simples et naturelles; rien de tourmenté, rien de recherché, ni dans les détails, ni dans l'ordonnance. C'est le plus beau repos; plus on le regarde, plus on se plaît à le regarder. Il tient à la fois du Dominiquin et de Lesueur. Vien vous enchaîne et vous laisse tout le temps de l'examiner. Doyen, d'un effet plus piquant pour l'œil, semble lui dire de se dépêcher de peur que l'impression d'un objet venant détruire l'impression d'un autre, avant d'avoir embrassé le tout, le charme ne s'évanouisse. Vien a toutes les parties qui caractérisent un grand faiseur; rien n'y est négligé; c'est pour des jeunes gens une source de bonnes études. Si j'étais leur professeur, je leur dirais : Allez à Saint-Roch, regardez la prédication de saint Denis, laissez-vous en pénétrer, mais passez vite devant le tableau des Ardents; c'est un jet sublime de tête que vous n'êtes pas en état d'imiter. » Nous sommes entrés dans ce détail au sujet de la prédication de saint Denis, parce qu'elle est non-seulement l'un des meilleurs tableaux de Vien, mais encore celui de tous qui caractérise le mieux son talent.

Peu de temps après le succès de ce grand ouvrage, l'auteur obtint les récompenses les plus flatteuses. Élu recteur de l'académie de Peinture, puis membre de celle d'Architecture, chargé ensuite de diriger en France les élèves protégés par le roi, il se vit appelé, en 1771, à la direction de l'école de Rome où il fut accueilli avec une haute distinction. Le roi lui envoya presque aussitôt le cordon de Saint-Michel, en le dispensant de remplir les formalités prescrites pour la réception. Les soins assidus qu'il donna aux exercices de ses pensionnaires, et l'idée qu'il eut d'exposer tous les ans, à Rome, dans une galerie publique, les travaux de ces jeunes gens, eurent, ainsi que ses propres exemples, la plus heureuse influence sur le retour de l'école française aux vrais principes de la peinture. Revenu à Paris, en 1781, Vien continua de travailler comme s'il n'eût rien perdu de sa jeunesse, et plusieurs de ses ouvrages furent honorablement remarqués aux expositions publiques du Louvre. Le roi le nomma son premier peintre, en 1788, mais bientôt la révolution lui fit perdre ses places et ses honoraires; il ne lui resta plus, pour soutenir sa famille, que le fruit de ses épargnes, et cette ressource était à la veille de lui manquer, quand le premier consul l'appela au sénat conservateur, où, peu de temps après, il reçut le titre de comte et de commandant de la Légion-d'Honneur. Vien mourut à Paris, le 27 mars 1809, à l'âge de quatre-vingt-treize ans; six mois avant sa mort il s'occupait encore de peinture, et plus particulièrement de sujets gracieux; c'est de son atelier que sont sortis la plupart des peintres dont s'énorgueillit le dix-neuvième siècle; il fut le maître de David et de Vincent, qui, à leur tour, eurent pour élèves Girodet, Gros et Gérard.

En récapitulant les productions de Vien, sans compter les dessins et les ébauches, on a trouvé un total de cent soixante-dix-neuf tableaux, parmi lesquels on remarque l'*Ermite endormi*, dont nous reproduisons la gravure, conforme à celle de Miger. L'*Ermite endormi*, ouvrage de la jeunesse de Vien, fut exécuté à Rome, d'après nature. On admire la sagesse et la correction du dessin, l'entente des lumières, la fermeté et la fraîcheur du pinceau, et le bel accord des couleurs. Les élèves de Vien, dans quelques parties, ont sans doute surpassé leur maître; mais ils n'ont dû ces avantages qu'à la pratique de ses leçons et à la méditation de ses bons ouvrages; c'est ce que David écrivait lui-même dans une lettre datée de Rome, et dans laquelle nous trouvons ce témoignage irrécusable : « Il faut, qu'avant de finir, écrivait-il à Vien, je vous dise combien votre mémoire est chère aux habitants de Rome. C'est surtout quand M. Lagrénée a exposé son tableau que j'en ai

été témoin. Combien ils m'en disent tous les jours sur votre compte, et qu'ils savent bien apprécier le rang que vous tenez dans la peinture ! Mais, c'est moi qui le sais mieux, ayant reçu vos leçons ; car s'il y a quelque chose de passable dans mes tableaux, c'est, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, qu'ils sont faits dans votre goût. Adieu, mon cher maître. »

MOEURS CORSES.

Un meurtre impuni était la cause de beaucoup d'autres meurtres ; les offensés, bravés par un ennemi qui étalait avec orgueil le sang dont il était souillé, se faisaient eux-mêmes cette justice qui leur était refusée par le gouvernement. On leur rendait bientôt la pareille, et ils la rendaient ensuite à leur tour ; de telle sorte qu'un homicide impuni en entraînait après lui trente ou quarante autres qui désolaient autant de familles.

Un homme qui occupait un emploi supérieur dans l'administration de l'armée française en Corse, durant la guerre de 1738, qui parcourut plusieurs fois l'île en tous les sens et vécut pendant plus de deux années parmi les habitants, écrivit à son tour une histoire peu connue et qui mérite de l'être davantage. Ce témoin oculaire peint de vives couleurs les passions vindicatives du Corse, l'éducation de ces enfants élevés dans la haine d'un ennemi et dans la soif du sang, la fureur de ces femmes qui, au risque de perdre un frère, un ami, un amant, les poussent à la vengeance, en leur disant : *Non sieté uomo, se non ne fate la vendetta.* Le même historien rend aux Corses le témoignage que leur passion pour la vengeance ne leur faisait jamais commettre une lâcheté, et livrer leur plus mortel ennemi à la justice pour le faire pendre ou rompre, s'il était dans le cas de subir une semblable peine. J'ai vu, dit-il, offrir des sommes considérables à des gens pauvres et misérables pour leur faire révéler la retraite de certains bandits contre lesquels ils avaient une *inimicizia di sangue;* ils rejetaient cette proposition comme un affront. J'ai employé moi-même, en plusieurs cas semblables, toute ma rhétorique pour les persuader (sous l'appât d'une forte récompense) de nous fournir les moyens d'arrêter certains criminels dont on voulait purger le pays, en leur promettant un inviolable secret ; ils me répondaient qu'ils ne l'auraient pas fait quand il se serait agi de la fortune la plus considérable.

Un fait plus curieux, plus caractéristique encore, est raconté par un historien digne de foi. A l'époque où nos troupes étaient dans l'île, les auxiliaires de la république de Gênes, et par conséquent les ennemis des Corses, deux déserteurs du régiment de Flandre s'enfoncent dans les bois pour y chercher un asile. M. de Nozières, leur colonel, qui était ce jour même d'une partie de chasse, fut conduit par le hasard sur leurs pas. Les deux déserteurs, l'ayant aperçu, se jetèrent dans un marais couvert d'arbustes. Malheureusement ils avaient été vus par un berger du voisinage dont les gestes indiquèrent le lieu de leur retraite. Conduits à Ajaccio, et condamnés à la peine de mort, ils furent passés par les armes. Cependant, le pâtre qui avait reçu quatre louis pour récompense de sa dénonciation, raconta l'aventure, à laquelle d'ailleurs on donna toute la publicité possible à Ajaccio pour inspirer aux soldats une crainte salutaire, et leur persuader qu'ils ne seraient point favorisés dans leur désertion par les naturels du pays. L'indignation de la famille du berger fut grande en apprenant un tel acte de lâcheté. Ses parents s'assemblent et décident qu'ils ne doivent pas laisser vivre un homme qui a déshonoré sa nation et sa famille en recevant le prix du sang.

Cette espèce de sentence prononcée, ils se mettent à sa poursuite, le saisissent, l'amènent sous les murs d'Ajaccio, et, après l'avoir confié quelques instants aux soins d'un religieux qu'ils avaient fait venir pour le confesser, ils le fusillèrent à la manière des Français, en même temps qu'on fusillait les deux déserteurs. Après l'exécution, les quatre louis furent remis au confesseur, chargé de les rendre aux officiers qui les lui avaient donnés. *Nous croirions,* lui dirent-ils, *souiller nos mains et nos âmes que de garder cet argent d'iniquité ; il ne faut point qu'il serve à personne de notre nation.*

Certes, de pareils traits n'appartiennent pas à l'histoire d'un peuple vulgaire, et, en même temps qu'ils décèlent une sorte de grandeur d'âme qui n'est pas, sans doute, exempte de quelque férocité, ils viennent à l'appui de l'opinion que nous avons émise, que la vengeance corse est moins la satisfaction d'un instinct de perfidie qu'une application erronée du principe par lequel ils se croient autorisés à se rendre justice à eux-mêmes. Le fait que nous venons de raconter peut même être considéré comme l'application d'un principe plus général, le droit de faire justice partout où les lois ne la font pas.

Diodore de Sicile, et après lui Filippini, ont observé cette nuance du caractère des Corses, méconnu plus tard, mais qui n'a pas échappé à de récentes observations. « Au milieu de leur profonde ignorance, les Corses, dit Filippini, ont un respect religieux pour la justice, surtout lorsqu'elle est administrée avec impartialité et sans acception de personnes. » A trois cents ans de distance, un administrateur qui a été récemment sous-préfet, en Corse, M. de Beaumont, écrivait : « Si après l'avoir attentivement écouté (le Corse), on lui prouve qu'il a tort, il se soumet ; car il respecte la loi dès qu'elle se montre clairement aux yeux. » Un ancien conseiller à la Cour royale de Corse, L. Réalier-Dumas, affirme aussi qu'un magistrat impartial ne court aucun danger en Corse : « Il sera sollicité, obsédé, peut-être menacé, dit-il ; mais s'il ne fait que son devoir, il n'a rien à redouter. J'avais siégé pendant quatre ans à la Cour criminelle, lorsque j'ai parcouru la Corse. Je l'ai traversée dans tous les sens, presque toujours seul et sans armes ; vingt fois j'ai passé au milieu de gens que j'avais condamnés par contumace, et jamais il ne m'est rien arrivé. Dans un des pays les plus dangereux, à Olmetto, je me trouvais chez M. de Pianelli ; je vois venir à moi un homme suivi de plusieurs autres. « J'ai perdu, dit-il, un procès qui m'a ruiné, et c'est vous qui me l'avez fait perdre... N'importe, vous n'avez écouté que votre conscience, vous êtes un honnête homme. Mes parents et moi nous venons vous offrir de vous accompagner. »

(*La Revue française.*)

(La suite prochainement.)

A

B

Caractères cunéiformes.

A.

Alphabet d'après **M. E. BURNOUF.**

—

Numéros.	Valeur.
1	a
2	â
3	i
4	î
5	u
6	û
7	ô
8	k
9	kh
10	q
11	g
12	gh
13	z
14	t
15	d
16	dh
17	n
18	p
19	f
20	b
21	m
22	y
23	r
24	l
25	l
26	v̄
27	ç
28	ch
29	h
30	h?

B.

Alphabet d'après M. LASSEN.

—

Numéros.	Valeur.	
	Voyelles.	
1	a initial.	
2	â	
3	i	
4	î	
5	u	
6	û?	
	Diphthongues.	
7	ê	
8	ô	
	Consonnes.	
9	k	gutturales.
10	kh	
11	q	
12	g	
13	gh	
14	tch	palatales.
15	dj	
16	t	dentales.
17	th	
18	d	
19	dh	
20	t'	
21	p	labiales.
22	f	
23	b	
24	m	nasales.
25	n	
26	m	
27	n	
28	ng	
29	ç	sifflantes.
30	ch	
31	ch	
32	t̄h	
33	z	
34	h	
35	r	semi-voyelles.
36	v initial	
37	w	
38	y	
	Lettres incertaines.	
39	gh	
40	dj	
41	gh	

Antiquités de la Perse.

ÉCRITURE CUNÉIFORME.

TRAVAUX DE M. E. BURNOUF.

Inscriptions recueillies à Hamadan, l'ancien Ecbatane, et dont l'alphabet est semblable à celui des inscriptions de Persépolis.

Il n'y a qu'une trentaine d'années qu'on a commencé à déchiffrer cet étrange alphabet, l'un de ceux qu'on a nommés *cunéiformes*, parce que chacune des lettres qui le composent est formée de plusieurs incisions ayant la forme de coin, et représentant exactement l'entaillure du ciseau. Ce genre d'écriture se trouve gravé sur les majestueux débris de Persépolis, et sur les gigantesques ruines de Babylone; les briques de Babylone en sont couvertes; il accompagne les monuments figurés, dont il contient probablement l'explication. Quand on l'aura complètement déchiffré, il est vraisemblable qu'on pénétrera quelques secrets de la religion et de la science chaldéennes. Quand on aura lu ce qui est écrit sur les briques du temple de Bélus, dans lequel on s'accorde à reconnaître la tour de Babel, on saura ce que pensaient ceux qui l'ont élevée.

On a déjà reconnu l'existence de trois de ces alphabets, composés des mêmes éléments, ou mieux du même élément unique, le coin, et ne différant entre eux que par un degré plus ou moins grand de complications dans les figures des lettres qui forment le coin, en se répétant et se plaçant dans des positions diverses. De ces alphabets, il n'en est qu'un seul qu'on puisse se flatter de déchiffrer aujourd'hui; mais comme les mêmes inscriptions sont souvent répétées dans les trois systèmes alphabétiques, on peut raisonnablement espérer que la lecture de l'un amènera la lecture des autres, comme l'inscription de Rosette a mis sur la voie de l'interprétation des hiéroglyphes.

Or, l'alphabet cunéiforme qu'on avait commencé à déchiffrer, et dont M. Burnouf vient de donner une explication beaucoup plus complète et beaucoup plus satisfaisante que toutes celles qui l'avaient précédée, c'est précisément l'alphabet des monuments de Persépolis; la langue à laquelle on l'a appliqué sur les monuments, est nécessairement la langue qu'on parlait en Perse, quand ils y furent construits. Dès-lors, on conçoit quel avantage donnaient à M. Burnouf, pour en essayer la lecture, ses travaux sur la langue de Zoroastre. Après avoir, pour ainsi dire, découvert celle-ci, il était plus que personne en mesure de s'aider de cette découverte pour en faire une autre, celle de la valeur des caractères inconnus employés dans les inscriptions, car, dans la route de la science, aucun pas n'est perdu, et le but que l'on touche est toujours un point de départ pour aller plus loin.

Pour apprécier le progrès que M. Burnouf a fait faire à la connaissance de l'alphabet persépolitain, il est nécessaire de retracer sommairement les efforts tentés avant lui dans la même voie.

Le premier pas ne fut pas heureux. M. Lichtenstein publia, en 1803, un système de déchiffrement complet. Rien n'y manquait, tout était expliqué sans hésitation et sans difficulté. Malheureusement il était parti de l'idée que les caractères qu'il interprétait étaient disposés de droite à gauche, comme les caractères hébreux, et ils vont de gauche à droite comme les nôtres. Cette seule erreur rendait inutile tout son travail. Que dirait-on d'un homme qui, pour déchiffrer une écriture difficile, lirait tous les mots à rebours? Le bon savant n'en était pas moins sûr de son fait, et expliquait imperturbablement ses inscriptions sans avoir rencontré juste pour une lettre.

Quelques savants moins aventureux, le respectable évêque de Copenhague, M. Munther et M. Tychsen, avaient fait quelques tâtonnements plus judicieux, mais bien peu décisifs, quand M. Grotefend vint ouvrir la carrière par un de ces traits de sagacité heureuse de divination hardie, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire des découvertes humaines; vrais coups de tête de la science qui réussissent quelquefois. M. Grotefend aborda les inscriptions de Persépolis, sans en connaître ni la langue ni l'alphabet, et il parvint à emporter du premier coup l'interprétation à un point qu'on n'a guère dépassé avant M. Burnouf.

Voici comment il s'y prit. Il se dit: Quelle que soit la langue que je ne connais pas, quels que soient les caractères que je ne connais pas davantage, sur quoi peut rouler le sens de l'inscription qui est devant moi? On avait trouvé sur des monuments plus modernes des inscriptions en langue pelhvie qui portaient: tel roi, fils de tel roi. M. Grotefend se dit: pourquoi la même chose ne se trouverait-elle pas dans mes inscriptions cunéiformes? Et le bonheur voulut qu'il rencontrât juste dans cette supposition. Sans cela, on chercherait peut-être encore la clé de l'alphabet persépolitain. Puis il se dit encore: Si c'est un roi de Perse, fils d'un autre roi de Perse, ce peut être Cambyse, fils de Cyrus. Mais il écarta très vite cette supposition par une réflexion judicieuse: Dans ce cas, deux des mots inconnus auraient commencé par le même caractère. Cela n'étant point, l'inscription ne pouvait se rapporter à Cambyse, fils de Cyrus; mais elle pouvait se rapporter à Xerxès, fils de Darius. La fortune voulut qu'il en fût ainsi; et, grâce à ce mélange d'audace, de pénétration et de bonheur, M. Grotefend se trouva en possession d'un certain nombre de lettres, celles qui composaient les deux noms propres de Xerxés et de Darius. Il pensa bien que l'inscription était écrite en langue zende; mais n'ayant d'autre ressource qu'un petit vocabulaire très incomplet d'Anquetil-Duperson, il ne put préciser la valeur que de quelques lettres. Toutefois le premier coup était porté, et tôt ou tard, on devait rectifier et compléter l'ingénieuse découverte de M. Grotefend.

Cependant la rectification et le complément se firent attendre. En 1823, un homme dont les connaissances variées et l'esprit original ne seront suffisamment appréciés qu'après la publication de ses œuvres posthumes, Saint-Martin reprit l'explication de l'inscription lue par Grotefend. Malgré sa pénétration singulière, le savant français ne laissa pas la question beaucoup plus avancée qu'il ne la trouva; il avait redressé quelques erreurs de M. Grotefend, mais il en avait commis d'autres qui lui étaient propres. Ce qui manquait à tous deux pour la solution du problème, c'était une connaissance exacte de la

langue des inscriptions. Aussi, le danois Rask, qui savait plus de zend que Grotefend et Saint-Martin, a-t-il beaucoup avancé la question en découvrant l'M et l'N dont on faisait avant lui des voyelles; par là, les mots prirent plus de corps, et les désinences surtout l'accusèrent. Enfin, M. Burnouf, maître de la langue zende, initié aux lois de son organisme, au secret de ses désinences, a découvert une valeur nouvelle à 12 caractères; il a pu donner, de deux inscriptions, une transcription et une traduction, qui ont pour elles dans l'ensemble un grand caractère de vraisemblance.

Il ne saurait y avoir de contestation que sur un très petit nombre de lettres, M. Lassen, qui s'occupait en même temps, à Bonn, des mêmes recherches, est arrivé, de son côté, à des résultats qui, différents sur quelques points, s'accordent cependant avec ceux de M. Burnouf, pour le plus grand nombre de cas. Tout prouve qu'on est maître de cet alphabet mystérieux de Persépolis, et qu'on peut déjà rêver la lecture de ceux d'Assyrie et de Babylone.

J.-J. Ampère.

SUR LES GOUTTIÈRES, OU GARGOUILLES HISTORIÉES DU MOYEN-AGE.

A cette époque, plusieurs de nos villes conservaient, parmi les emblêmes du culte, l'image d'un dragon à la queue menaçante, au corps écailleux; cette même allégorie taillée en pierre, se dressa sur les cathédrales, s'y suspendit en gouttière, s'y incrusta sous les portails, souvenir éternel et frappant du mal et de l'erreur qui régnaient sur la terre avant la venue du Christ réparateur.

DANSE MACABRE.

Il paraît résulter des recherches qui ont été faites, que l'usage de peindre sur les murs des cloîtres et des églises une suite d'images de la mort, entraînant, en dansant, des personnages de toutes les conditions existait avant le quatorzième siècle. Selon les uns, l'idée de ces peintures fut suggérée par des mascarades; selon d'autres, par la grande dépopulation qu'occasionnaient les différentes pestes qui ravagèrent l'Europe. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que le désolant spectacle de mortalité que présenta presque constamment le moyen-âge, dut être directement ou indirectement l'origine de ces danses, et il importe peu de savoir si l'on commença par la pantomime où par la peinture. D'après Fabricius, ces représentations prirent le nom de *Danse Macabre*, du poète Macaber, qui, le premier, traita ce sujet bizarre dans des vers allemands, traduits en latin, par P. Desroy, de Troyes, en 1460.

(*Extrait de la Revue des deux Mondes.*)

Dans ce qui concerne les femmes, les législateurs ont peut être commis une grande erreur. Au lieu de leur constituer des droits, ils ne leur ont imposé que des devoirs. La puissance naturelle des femmes est toujours cependant restée la même, avec cette différence que d'auxiliaires elles sont devenues ennemies obligées. Leur force s'est encore accrue des passions des hommes qu'elles ont fait tourner à leur profit. Ainsi établies dans le monde, elles ont donné la loi, et c'est au défaut de la justice que le pouvoir leur est venu.

Les femmes connaissent si bien leur position sociale, que chez elles on cultive toujours avec soin les qualités qui leur doivent assurer l'empire. Dès l'enfance, on leur imprime la douceur, la délicatesse; on leur enseigne la finesse et la dissimulation; et tout cela mène droit au pouvoir.

Considérées en masse, les femmes conduisent le monde. Cependant il faut le dire, nous échappons souvent à leur pouvoir individuel, non par nos qualités, mais bien par leurs défauts. Ainsi leur coquetterie nous guérit de notre amour.

Saint-Prosper.

RIO-JANEIRO.

Bâtie au fond de la baie de Ganabara, en 1567, par les ordres de la reine Catherine, Saint-Sébastien de Rio-Janeiro est devenue comme une autre Lisbonne, où sont allées s'exiler la puissance et la splendeur du Portugal. Le génie de Pombal semblait avoir pressenti qu'il fallait assurer à la nationalité portugaise, à la famille royale de Bragance, qui en était le type et le palladium, un asile contre l'envahissement de l'Angleterre, contre les armes victorieuses de la France. Long-temps réduit à la condition d'un gros bourg, dont les environs marécageux rendaient les communications difficiles avec l'intérieur, le fort de Calabouço et les maisons clair-semées qui l'entouraient, se changèrent en un vaste entrepôt des denrées du Nouveau-Monde, en une cité populeuse et commerçante, qui devait accueillir un monarque dans ses murs, et se trouver élevée au niveau d'une ville de premier ordre. Les boulets que lui envoyèrent le capitaine Du Clerc et ensuite l'illustre Duguay-Trouin, effleurèrent à peine les toitures de ses maisons, sans porter à la colonie un dommage durable; l'administration de Carvalho vint réparer bien vite les sept millions de perte que la ville avait éprouvée. Luiz Vasconcellos, par un gouvernement sage et ami des arts, embellit la cité naissante. De nombreux édifices consacrés au culte ornèrent les rues à peine tracées. Un gigantesque aquéduc, qui rappelait par ses proportions ceux que les Romains ont laissés comme monuments de leur génie constructeur, amena dans Rio-Janeiro une onde pure, dont elle avait été jusqu'alors privée. Rien n'est plus grandiose et élégant que cet aquéduc de la Carioca qui forme un des édifices les plus nationaux du Brésil, et qui a tant contribué à la renommée de sa capitale.

Saint-Sébastien est un archevêché, et sa cathédrale, appelée église des Carmes-déchaussés, se trouve sur la place du Palais-Royal. Moins vaste que ce temple, la chapelle royale, outre qu'elle attire l'attention par son vaisseau gracieux à l'extérieur, et d'une grande richesse d'ornements à l'intérieur, rappelle encore des souvenirs historiques. C'est là que Jean VI venait assister à l'office divin, c'est là que

l'on entendait une musique religieuse, supérieure à toutes celles de nos chapelles européennes.

A côté de ces monuments sacrés, nous placerons pour la magnificence des décorations, Saint-François-de-Paul avec ses nombreux ex-voto, Saint-François-d'Assise aux dorures un peu trop prodiguées, l'église de la Candelaria, aux tours élevées, et qui est sans contredit la plus grande église du Brésil.

Mais la merveille de Rio-Janeiro, c'est San-Bento, ce couvent, dont la situation si pittoresque en fait plutôt une maison de plaisance que la demeure d'une communauté religieuse. L'extérieur en est d'une noble simplicité; on a réservé toute la richesse pour l'intérieur. Les salles et les corridors sont boisés en jaracanda, sculptés en relief, une teinte aux nuances violettes et aux reflets dorés, ajoute au poli naturel de la boiserie. Des peintures dues à de vieux pinceaux brésiliens, retracent les principales scènes de la vie de saint Benoît; ses reliques sont religieusement conservées dans une chapelle non moins riche de dorures et d'ornements analogues. Malheureusement les dernières révolutions qui ont bouleversé le Brésil, ont transformé en caserne ce couvent somptueux, et il est à craindre que l'éclat de l'ameublement ne s'efface sous le vandalisme des soldats américains.

Santo-Antonio et Santa-Theresa sont les édifices du même genre les plus remarquables après San-Bento. La situation de Santa-Theresa est peut-être plus admirable encore que celle de San-Bento. L'édifice n'est pas entouré de murailles, et sa blanche façade qu'on aperçoit du bord de la mer, s'élève d'une pelouse verdoyante qu'entourent de leurs buissons odorants les haies vives qu'on a plantées.

Au-dessous du séjour des vingt-et-une recluses de Sainte-Thérèse, sur un cap, s'élève la jolie église de Notre-Dame-da-Gloria, dont la construction pittoresque donne à la contrée qui l'avoisine un aspect vraiment original (voy. la planche). Êtes-vous monté sur le perron de ce temple, devant vous se déploient ce magnifique Océan, ces montagnes des Orgues qui encadrent les bords d'un lac aux ondes calmes et aux rives variées.

Si des édifices religieux nous passons aux monuments civils, nous voyons la douane, le théâtre, égal en étendue à celui de la Scala, à Milan, la Bourse, due à un architecte français, M. Grandjean de Montigny. Destinée à des événements moins importants et surtout moins tristes cette œuvre d'un de nos compatriotes a vu de bonne heure ses salles abandonnées, à cause des tristes souvenirs qu'elles rappelaient aux Américains. C'est là que se livrèrent ces scènes sanglantes de désordre, quand Jean VI, prêt à quitter le Brésil, vit le pays réclamer le bénéfice d'institutions libérales pour lesquelles il était à peine préparé.

Nous ne ferons que citer le Passeio publico, ou jardin public, dont les terrasses rappellent celles de Constantinople par la vue magnifique dont on en jouit, et où deux fontaines élégantes rafraîchissent l'air épais d'un climat intertropical.

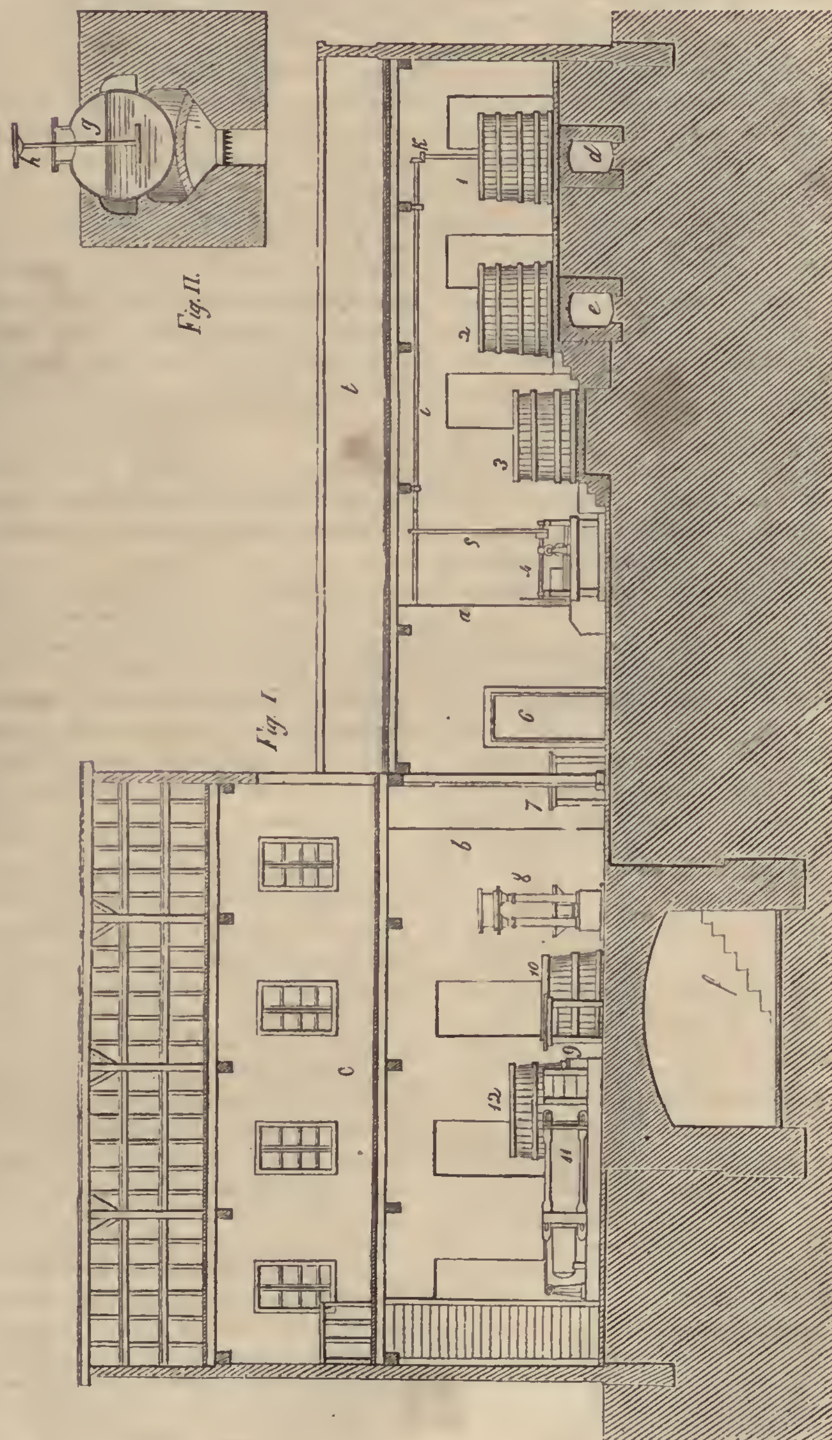
Les rues de Rio, et particulièrement celle de l'Alfandega, sont fort animées. La variété des races d'hommes jointe à celle des costumes, suffirait seule pour rompre la monotonie bruyante des villes commerçantes; mais Rio échappe à ce défaut, elle a su demeurer à la fois la ville de l'homme occupé et celle de l'oisif. La pureté du ciel, la magnificence des points de vue, sont là pour consoler celui que le bourdonnement des marchands fatigue, que le calcul de bourse et de changes ennuie; l'idéal se confond dans la cité brésilienne, presque avec la réalité.

A. Maury.



Eglise de la Gloria, à Rio-Janeiro.

PLAN D'UNE FABRIQUE DE BOUGIES STEARIQUES.



DE LA FABRICATION DES BOUGIES STÉARIQUES.

Les recherches des chimistes ont doté la France d'une nouvelle industrie qui prend tous les jours de l'extension, et qui commence même à se répandre dans toutes les parties de l'Europe; ce fait seul prouve combien elle est digne d'intérêt, et combien aussi sont grands les avantages qu'on en retire. Nous voulons parler de la fabrication des bougies stéariques que tout le monde connaît, sous le nom de bougies du Phénix, de l'Étoile, de la Comète, du Soleil, etc... Elles offrent, avec une grande modicité de prix, la blancheur et le sonnant des plus belles cires, et c'est vraiment la routine seule, opposée à tout ce qui est nouveau, qui est encore l'unique obstacle à une grande consommation. Un grand intérêt que présente cette fabrication, c'est que la matière première des bougies est le suif, mais le suif débarrassé de toute sa partie liquide, qui le rend si sale au toucher, si désagréable à l'œil; voilà donc un nouveau débouché avantageux ouvert à un produit extrêmement abondant dans beaucoup de contrées.

Nous allons voir par quelles suites d'opérations très intéressantes, on est parvenu à isoler du suif une matière, l'*acide stéarique*, qui lui ressemble si peu.

Les chimistes ont reconnu que les matières grasses pouvaient toutes donner naissance à de véritables acides, lorsqu'on les traitait par une base quelconque, de la potasse ou de la chaux, par exemple, et qu'on pouvait les enlever à cette dernière combinaison, au moyen d'un acide plus énergique; voilà le principe sur lequel s'appuie toute la fabrication des bougies, principe dont l'application a donné lieu à de si heureux résultats.

Voici comment on opère en grand :

On place à peu près mille livres de suif dans une cuve en bois (n° 1), avec une quantité d'eau suffisante; on chauffe au moyen d'un tuyau qui amène la vapeur dans le fond. Quand le suif est bien fondu, on ajoute, peu-à-peu, cent cinquante livres de chaux bien délayée, on recouvre alors la cuve, et l'on chauffe à peu près trois à quatre heures. La chaux forme un savon, une combinaison avec trois acides qu'elle met en liberté, et qui, unis à une base animale, la *glycérine*, formaient le suif. Ces trois acides sont les acides *stéarique*, *marganique* et *oléique*, qui forment, comme nous l'avons dit, un savon très dur avec la chaux. Quant à la glycérine, que la chaux a remplacée, et qui forme 12 °/₀ à peu près du suif employé, elle est soluble dans l'eau, on en est donc débarrassé.

Il ne nous reste donc plus que ce savon très dur formé avec la chaux, et les trois acides qu'il faut maintenant rendre libres. On concasse ce savon, et on le place dans une seconde cuve (n° 2), avec deux cents livres d'acide sulfurique étendu dans vingt fois son volume d'eau. On chauffe; le savon est décomposé, l'acide sulfurique se combine avec la chaux pour former du sulfate de chaux, ou plâtre, qui, vu sa pesanteur, se précipite au fond de la cuve; les trois acides gras viennent surnager comme une huile, on les décante dans la cuve (n° 3), toujours chauffée à la vapeur; on les lave avec de l'eau acidulée, puis avec de l'eau pure.

Les acides soutirés sont placés dans des moules où on les laisse refroidir; on obtient des masses jaunâtres dont l'aspect huileux est dû à l'acide oléique, le seul qui soit liquide à la température ordinaire, et qui forme à peu près la moitié du produit. Il s'agit donc maintenant d'extraire cet acide pour obtenir les acides stéarique et marganique dans toute leur pureté. On y parvient en réduisant en pulpe le pain d'acides, au moyen d'un couteau mécanique (n° 4) très ingénieux et qu'il serait trop long de décrire ici; on enveloppe cette pulpe dans une serge, de manière à former des pains très peu épais qu'on place sur le plateau d'une presse hydraulique ordinaire (n° 8) qui les comprime fortement. La plus grande partie de l'acide oléique liquide part, mais il est nécessaire pour l'extraire entièrement de presser à chaud, pour que l'acide, rendu plus fluide, s'échappe plus facilement. La presse à chaud (n° 11), que l'on emploie, est fondée sur le même principe que l'autre, seulement elle est couchée horizontalement, et les parois qui soutiennent les pains, sont chauffées à la vapeur. Après ce pressage qui est extrêmement rapide, les pains que l'on retire sont d'une éclatante blancheur; on les dissout de nouveau dans une cuve (n° 12), où les acides sont lavés avec de l'eau acidulée pour enlever les traces de chaux qu'ils renferment encore. Après un nouveau lavage dans la cuve (n° 10), on moule de nouveau, et les pains refroidis sont propres à la fabrication de la bougie.

Ordinairement on mêle 10 °/₀ de cire aux acides pour les empêcher de cristalliser lorsqu'on les coule dans les moules qui leur donnent leur forme définitive.

Avant de livrer les bougies au commerce, on les expose pendant quelque temps à l'air pour les blanchir; on les polit ensuite, et enfin, elles sont propres à la consommation.

C. Knab, *ingénieur*.

Le génie du célèbre Benjamin West, qui fut président de l'académie royale de Londres, se révéla dès l'enfance et d'une manière assez extraordinaire pour mériter d'être racontée.

Dans le mois de juin 1745, sa sœur vint passer quelque temps chez sa mère avec son enfant. Un jour que la petite venait de s'endormir dans son berceau, madame West invita sa fille à aller cueillir des fleurs dans le jardin, et confia jusqu'à son retour l'enfant aux soins du jeune Benjamin, lui recommandant de bien chasser les moustiques qui pourraient troubler le sommeil de son précieux dépôt. Immobile au pied du berceau, son éventail de plumes à la main, le petit garçon osait à peine respirer. Le plus doux sourire errait sur les lèvres de l'enfant endormi; sa beauté en devint ravissante; le jeune West la contemplait avec un plaisir qu'il n'avait jamais éprouvé jusqu'alors. Sur une table, auprès de lui, se trouvaient par hasard du papier et de l'encre rouge et noire, il s'en saisit avec une agitation toujours croissante, et, d'une main tremblante d'émotion, essaie d'esquisser le portrait de la charmante petite fille. A cette époque il

n'avait aucune idée du dessin, et n'avait jamais aperçu ni portraits ni gravures quelconques, il était âgé alors de sept ans. Entendant approcher sa mère, il essaya de cacher ce qu'il avait fait; il était confus, tremblant. Sa mère exigea l'aveu de ce qui causait son trouble; il obéit, et présenta le papier qu'il avait osé prendre sans permission, en priant qu'on lui pardonnât sa faute. Madame West reconnut sur-le-champ les traits de sa petite-fille, elle serra son fils dans ses bras, et loin de le gronder comme le pauvre enfant le craignait, elle le combla de caresses. Ainsi encouragé, il assura à sa mère que si elle voulait bien le lui permettre, il dessinerait les jolies fleurs qu'elle tenait à la main. Son génie venait de s'éveiller, et il sentit que dorénavant il serait capable d'imiter tout ce qui pourrait lui plaire. Ce petit incident arriva en Amérique, près de Springfield, dans la Pensilvanie, où West est né. *Saturday Magazine.*

Arbre d'une grandeur extraordinaire en Istrie.

Les voyageurs ont jusqu'à ce jour cité comme une merveille, un tilleul de Russie dont l'ombrage peut servir d'abri à trois mille deux cents personnes. L'Istrie, dont les forêts étendues fournissent de très beaux bois de construction à l'arsenal de Venise, offre un phénomène bien plus extraordinaire encore; c'est un noyer que l'on trouve dans un petit village du district de *Pinguente*. Les rameaux de cet arbre magnifique ont un développement circulaire de seize pas vénitiens de diamètre (80 pieds). La circonférence en est par conséquent d'environ cinquante pas, et la superficie de l'ombre, en supposant le soleil au méridien, est de deux cents pas carrés, c'est-à-dire cinq mille pieds carrés.

Un homme occupant moins d'un pied carré de superficie, plus de cinq mille personnes pourraient donc reposer à l'ombre de ce noyer colossal. La *Vicinia*, c'est-à-dire le conseil de cette commune, tient ordinairement ses séances sous son ombrage. On y rend la justice en plein air; aussi ce noyer est-il l'objet d'une sorte de vénération pour les habitants du bourg, qui en tire vanité, et d'une admiration jalouse pour leurs voisins.

MOEURS CORSES.

Suite et fin. (V. p. 244.)

Le même M. Réalier-Dumas raconte ce qui suit : « J'étais un soir à Ventiserri, chez M. Batessi; nous allions nous mettre à table, lorsqu'un homme entre armé de pied en cap, et lui dit : A dater d'aujourd'hui, notre famille est en inimitié avec la vôtre; vous avez huit jours pour avertir vos parents, après quoi tenez-vous sur vos gardes, nous serons sur les nôtres.»

Le neuvième jour, on enleva quelques bestiaux appartenant à M. Batessi.

La vengeance corse s'exerce non-seulement d'individu à individu, mais de famille à famille, et même de canton à canton, sur les propriétés comme sur les personnes. Elle a quelque chose du duel, quelque chose de la guerre civile : il y a le défi, les embuscades, les délais, les trêves, les traités de paix. Un Corse qui est en *vendetta* contre un autre, croirait se déshonorer de le tuer sans le prévenir; ce serait une infâme trahison à ses yeux comme aux yeux de ses compatriotes. Voici un fait raconté par M. Réalier-Dumas :

Un habitant de la campagne retournait de Bastia à son village. Il est surpris par le mauvais temps; la nuit survient; il s'égare. Enfin, à la lueur des éclairs, il croit apercevoir une maison; il y court, il y frappe, c'était celle de son plus cruel ennemi. Entre, lui dit cet homme, et partage mon souper et mon lit; demain, si le temps le permet, tu continueras ta route. Le repas fait, ils couchent ensemble, et le lendemain le voyageur retourne tranquillement à sa maison. Quelques jours après, il fut assassiné par le même homme qui lui avait si généreusement donné l'hospitalité.

Ceux qui ont attribué la vengeance corse à un penchant inné à la férocité, n'étaient donc pas dans le vrai. Mais on a plus tôt fait de s'en tenir à une première apparence que de chercher à pénétrer au fond des choses; on a plus tôt fait de répéter une opinion banale que de tâcher d'expliquer la nature d'un sentiment qui peut être le produit de plusieurs sentiments dont il n'est pas facile de démêler la complication. Ainsi, par exemple, une fausse susceptibilité d'honneur a causé des *vendette* en Corse, comme elle a causé des duels ailleurs. Un Corse est convaincu qu'il est déshonoré aux yeux de ses compatriotes s'il ne tire pas vengeance d'une injure impunie par la loi; il assassine pour conserver l'honneur.

L'auteur d'un écrit *sur les mœurs et les coutumes des Corses*, publié en 1798, G. Feydel, raconte ceci : Deux hommes ont une dispute sur une place publique; l'un reproche à l'autre de n'avoir pas encore vengé la mort de son frère. Des municipaux, témoins de la querelle, conduisirent en prison, non pas celui qui faisait le reproche, mais celui qui l'essuyait. Les mœurs sont ainsi faites : voilà pour le point d'honneur. Quant au sentiment de la justice, voici un mot terrible du paysan Franchi, lors de l'acquittement du fils de Bonaldi, juge de paix, qui l'avait blessé d'un coup de pistolet : « Les jurés l'ont absous, moi je le condamne. » Ce fait, cité par M. Valery, nous ramène à notre voyageur, dont nous nous sommes éloignés trop long-temps, et que nous retrouvons pour ne le plus quitter; mais il nous a semblé important de bien exprimer le trait principal de la physionomie corse; car c'est faute de cette explication qu'on a commis envers ce peuple des erreurs qu'il est juste de rectifier.

Nous ne saurions nous dispenser de rapporter encore le fait suivant, raconté par M. Valery, et qui corrobore d'un nouveau témoignage le témoignage que nous avons déjà recueilli de M. Réalier-Dumas : « Un président de chambre, à Bastia, M. Desclaux, s'était égaré à la chasse aux environs de cette ville; le jour était avancé et sombre, lorsqu'il fut rencontré par un homme armé jusqu'aux dents, à la barbe épaisse et au visage sinistre; il fallut bien toutefois qu'il lui demandât sa route. Cet homme parlait facilement le français, et mit beaucoup d'obligeance à bien conduire M. Desclaux. Arrivé à la vue de Bastia : Voici votre chemin, lui dit-il, mais permettez-moi de

ne point vous accompagner plus loin ; peut-être pourriez-vous ne pas user envers moi de la même générosité que j'ai montrée envers vous ; je suis un tel, le bandit que vous avez fait condamner à mort.» Comme M. Desclaux paraissait ému : « Je ne vous en veux point, répartit son guide, vous avez fait votre devoir; mais ma vengeance est pour les faux témoins tels et tels qui m'ont fait condamner. » Et, montrant sa carabine : « Soyez sûr qu'ils me le paieront. » A ces mots, le bandit s'éloigna et disparut dans un makis. »

On sait que le mot *bandit* n'a point en Corse la signification qu'on lui donne chez nous ; là, il a conservé le premier sens du mot italien *bandito* (banni, proscrit) ; c'est un contumace que la justice poursuit, et qui mène une vie de sauvage. M. Valery fait dans son chapitre 30, une description fort pittoresque d'un de ces hommes, avec lequel il eut une conversation très instructive pour la connaissance des mœurs du pays.

Il y a un trait connu qui atteste l'extrême fermeté dont il n'est pas rare de trouver des exemples parmi les Corses : c'est celui de ce Viterbi, condamné à mort, et qui, en attendant l'issue de son pourvoi en cassation, resta dix-huit jours sans manger, et rédigea le journal de ses sensations physiques et de son affaiblissement graduel.

M. Valery rapporte une lettre de Viterbi à sa femme, écrite la veille de sa mort. Dans cette lettre, extrêmement curieuse, Viterbi fait toutes les recommandations nécessaires pour ses funérailles ; il en règle l'ordre ; il nomme les personnes qui doivent y assister, et il leur assigne leur rang ; il veut que chacun de ses parents et de ses plus intimes amis, en jetant une pelletée de terre sur le cercueil, dise à haute voix : *Giuro di non dimenticarmi mai della maniera con cui è morto il mio parente et il mio amico Lucantonio Viterbi.* Il ordonne à sa femme de faire prononcer à ses filles un serment de haine contre ses persécuteurs, et de rassembler chaque année sa famille dans le cimetière, le jour anniversaire de sa mort, afin de perpétuer la mémoire de l'infâme conduite de ses ennemis. Il finit par cette phrase : « Pensez souvent » à votre bon mari ; inculquez à vos filles des senti» ments d'honneur et de modestie ; union entre elles, » intimité étroite avec les véritables et fidèles pa» rents ; loyauté et franchise avec les amis ; paix » avec les indifférents ; affection pour tous, pitié et » sensibilité pour les malheureux ; haine à mort aux « ennemis. » Cette énergie de sentiment, cette parole ardente, cette force morale chez un homme dont le cœur cesse de battre, dont la vie s'éteint faute d'aliments, offrent un remarquable exemple de ce que peut la vigueur de caractère ; M. Valery a bien fait d'en conserver l'authentique témoignage.

(*La Revue française.*)



VIRGILE.

Un littérateur a dit : « M. Mollevaut est le premier des poètes, dont la France se glorifie, qui ait traduit en prose et en vers les *Églogues*, les *Géorgiques* et l'*Énéide* de Virgile. Sa nouvelle édition ne renfermera pas un seul vers de plus que l'original, en sorte que 12,918 vers des *œuvres entières de Virgile*, seront représentés par 12,918 vers français, et cette difficulté vaincue ne nuit ni à la fidélité, ni à l'élégance du style : Un pareil phénomène n'existe pas dans le monde littéraire. »

Nous donnons à nos lecteurs un fragment de ce beau travail, pour leur faire connaître son utilité et son importance.

Tempestas.

ÆNEIS, LIBER I, VERSUS 38.

Vix e conspectu siculæ telluris in altum
Vela dabant læti, et spumas salis ære ruebant,
Quum Juno, æternum servans sub pectore vulnus,
Hæc secum : Mene incœpto desistere victam !
Nec posse Italiâ Teucrorum avertere regem !
Quippe vetor fatis ! Pallasne exurere classem
Argivûm, atque ipsos potuit submergere ponto,
Unius ob noxam et furias Ajacis Oïlei ?
Ipsa, Jovis rapidum jaculata è nubibus ignem,
Disjecitque rates, evertitque æquora ventis ;
Illum exspirantem transfixo pectore flammas
Turbine corripuit, scopuloque infixit acuto :
Ast ego, quæ divûm incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux, unâ cum gente tot annos
Bella gero ! Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem ?
Talia flammato secum dea corde volutans,
Nimborum in patriam, loca fœta furentibus austris,
Æoliam venit. Hic vasto rex Æolus antro
Luctantes ventos tempestatesque sonoras
Imperio premit, ac vinclis et carcere frenat.
Illi indignantes magno cum murmure montis
Circum claustra fremunt. Celsâ sedet Æolus arce,
Sceptra tenens ; mollitque animos, et temperat iras.
Ni faciat, maria ac terras cœlumque profundum
Quippe ferant rapidi secum, verrantque per auras ;
Sed pater omnipotens speluncis abdidit atris,
Hoc metuens : molemque et montes insuper altos
Imposuit ; regemque dedit, qui fœdere certo
Et premere et laxas sciret dare jussus habenas.
Ad quem tum Juno supplex his vocibus usa est :
Æole (namque tibi divûm pater atque hominum rex
Et mulcere dedit fluctus et tollere vento),
Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans, victosque penates :
Incute vim ventis, submersasque obrue puppes ;
Aut age diversos, et disjice corpora ponto.
Sunt mihi bis septem præstanti corpore nymphæ
Quarum, quæ formâ pulcherrima, Deiopeam
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo ;
Omnes ut tecum, meritis pro talibus, annos
Exigat, et pulchrâ faciat te prole parentem.
Æolus hæc contrà : Tuus, o regina, quid optes
Explorare labor ; mihi jussa capessere fas est.
Tu mihi, quodcumque hoc regni, tu sceptra Jovemque
Concilias ; tu das epulis accumbere divûm,
Nimborumque facis tempestatumque potentem.
Hæc ubi dicta, cavum conversâ cuspide montem
Impulit in latus : ac venti, velut agmine facto,
Quâ data porta, ruunt, et terras turbine perflant.
Incubuêre mari, totumque à sedibus imis
Unà Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
Africus, et vastos volvunt ad littora fluctus :
Insequitur clamorque virûm, stridorque rudentum.
Eripiunt subitò nubes cœlumque diemque
Teucrorum ex oculis ; ponto nox incubat atra.
Intonuêre poli, et crebris micat ignibus æther,
Præsentemque viris intentant omnia mortem.

58 vers.

La Tempête.

ÉNÉIDE, LIVRE 1, VERS 38.

A peine les Troyens ont quitté la Sicile,
Sous l'airain de leur flotte ouvert l'onde indocile,
Que, gardant pour jamais sa douleur dans le sein,
Junon dit : « Moi, vaincue ! abjurer mon dessein !
Ne pouvoir d'un Troyen affranchir l'Hespérie !
O sort ! tu le défends !.. et Pallas, en furie,
Brûle les nefs des Grecs, livrés tous au trépas,
Pour les forfaits d'Ajax, qu'ils ne partageaient pas !...
Elle-même des dieux prend le rapide foudre,
Bouleverse les mers, met les vaisseaux en poudre,
Enlève et lance Ajax, percé d'un trait brûlant,
Et sur des rocs aigus l'attache tout sanglant :
Et moi, des Immortels, moi qui marche la reine,
Moi, sœur de Jupiter, épouse souveraine,
Je lutte si long-temps contre ces vils mortels !
Oh ! qui voudrait encore encenser mes autels ? »
Au fond du cœur, Junon, roulant ces flots de rage,
Vers la sombre Eolie, où s'enfante l'orage,
S'élance : Eole enchaîne, en leurs antres tremblants,
La tempête sonore et les vents turbulents :
Autour de leur barrière, indignés, ils frémissent,
Et du mont caverneux les profondeurs gémissent.
Leur roi, sur un rocher, de son sceptre vainqueur,
Amollit leur orgueil, tempère leur fureur :
Sans lui, le ciel, les eaux, la terre confondue,
Rouleraient, emportés dans leur course éperdue :
Mais du dieu tout-puissant, sur leurs vastes prisons,
La crainte fit peser l'énorme poids des monts,
Et leur impose un roi, dont les mains souveraines
Savent et relâcher et retenir les rênes.
Junon le suppliant de ses discours adroits :
« Vous, à qui Jupiter accorde tant de droits,
Vous, qui soulevez l'onde et calmez sa furie,
Un peuple que je hais transporte en Étrurie
Ses pénates vaincus et sa Troie en lambeaux :
Plongez leurs mâts rompus en d'humides tombeaux,
Et dispersez leurs corps sur la vague écumante :
Deux fois sept déités ornent ma cour charmante ;
Déiope, la plus belle, est à vous pour toujours ;
L'hymen va désormais l'enchaîner à vos jours,
Et ce noble bienfait à votre amour prospère
Assure des enfants aussi beaux que leur père. »
« Ordonnez, dit Éole, un mot doit m'asservir ;
Votre esclave à vos pieds ne prétend que servir :
C'est à vous que je dois ma faveur couronnée,
Vous qui m'offrez des dieux la table fortunée,
Et courbez l'aquilon sous mon sceptre puissant. »
Il a dit, et déjà son dard, en frémissant,
Ouvre les flancs du mont : les vents se précipitent ;
Leurs bataillons tonnants au ravage s'excitent ;
L'orageux Africus, l'ardent Auster qui fond
Arrachent l'Océan à l'abîme profond,
Et l'on entend rouler l'onde sur les rivages,
Les clameurs des guerriers et les cris des cordages.
La nuit dérobe aux yeux et le ciel et les eaux,
S'allonge sur les mers, pèse sur les vaisseaux,
Et les foudres grondants, et les éclairs rapides,
Tout présente la mort aux nochers intrépides.

58 vers.

SOUVENIRS DE SAINTE-HÉLÈNE.

« Si Moscou n'eût pas été livré aux flammes, disait l'empereur, j'aurais donné le spectacle singulier d'une armée hivernant paisiblement au milieu d'une nation ennemie qui la presse de toutes parts : c'eût été le vaisseau pris par les glaces. Vous vous seriez trouvés en France privés plusieurs mois de mes nouvelles ; mais vous fussiez demeurés tranquilles, vous eussiez été sages ; Cambacérès, comme de coutume, eût mené les affaires en mon nom, et tout eût été son train comme si j'eusse été présent. L'hiver, en Russie, eût pesé sur tout le monde. Mais au printemps, chacun se fût réveillé à la fois, et l'on sait que les Français sont aussi lestes qu'aucuns.

« Au premier retour de la belle saison, j'eusse donc marché aux ennemis ; je les eusse battus ; j'eusse été maître de leur empire. Mais Alexandre, croyez-le bien, ne m'eût pas amené jusque-là ; il eût passé auparavant par toutes les conditions que j'eusse dictées : et alors la France eût enfin commencé à pouvoir jouir. Et vraiment, cela a tenu à bien peu de chose ; car j'avais été pour combattre des hommes en armes, et non la nature en courroux. J'ai défait des armées, mais je n'ai pu vaincre les flammes, la gelée, l'engourdissement, la mort ! Le destin a dû être plus fort que moi. Et pourtant, quel malheur pour la France, pour l'Europe !

« La paix dans Moscou accomplissait et terminait mes expéditions de guerre. C'était pour la grande cause, la fin des hasards et le commencement de la sécurité. Un nouvel horizon, de nouveaux travaux allaient se dérouler, tous pleins du bien-être et de la prospérité de tous. Le système européen se trouvait fondé ; il n'était plus question que de l'organiser.

« Satisfait sur ces grands points et tranquille partout, j'aurais eu aussi mon *congrès* et ma *sainte-alliance*. Ce sont des idées qu'on m'a volées. Dans cette réunion de tous les souverains, nous eussions traité de nos intérêts en famille, et compté de clerc à maître avec les peuples.

« La cause du siècle était gagnée, la révolution accomplie; il ne s'agissait plus que de la raccommoder avec ce qu'elle n'avait pas détruit. Or, cet ouvrage m'appartenait ; je l'avais préparé de longue main aux dépens de ma popularité peut-être. N'importe, je devenais l'arche de l'ancienne et de la nouvelle alliance, le médiateur entre l'ancien et le nouvel ordre de choses. J'avais les principes et la confiance de l'un, je m'étais identifié avec l'autre ; j'appartenais à tous les deux ; j'aurais fait en conscience la part de chacun.

Ma gloire eût été dans mon équité ! »

Trois grandes révolutions ont déjà éclaté chez les peuples modernes. La première a tenu à des croyances religieuses ; la seconde à des opinions politiques ; enfin la troisième, c'est-à-dire celle qui a lieu dans ce moment, s'augmente des conquêtes que fait chaque jour l'industrie qui d'ailleurs lui a donné naissance. Et comme cette révolution, la dernière que doit subir l'Europe, a surtout besoin de paix et de tranquillité, elle n'égorgera ni rois, ni peuples. Soumissionnant la civilisation, elle la prendra à l'entreprise ; ses fonds sont déjà faits. C'est ainsi, qu'après avoir rendu tout vénal, elle achètera tout.

LE SCYLLARE ÉQUINOXIAL.

Il est une classe entière d'animaux fort singulière, dont peu de naturalistes se sont occupés spécialement, et dont l'histoire, quoique fort intéressante, est presque entièrement ignorée du public ; c'est la classe des crustacés, si bien représentée chez nous par l'écrevisse de nos ruisseaux.

Les crustacés ont une grande analogie avec les insectes, parmi lesquels les anciens naturalistes les avaient placés. Comme eux ils ont le corps articulé et recouvert d'une croûte plus ou moins dure, servant d'attache aux muscles, et remplaçant le squelette intérieur des autres animaux ; mais cette croûte, au lieu d'être d'une substance cornée, a pour base une matière pierreuse, calcaire, et elle a la singulière propriété de rougir quand on la fait cuire. Du reste, les crustacés respirent par des branchies et non par des stigmates, leurs petits sortent tout formés de l'œuf, et non sous forme de larve, d'où il résulte qu'ils n'éprouvent aucune métamorphose.

Ces curieux animaux ont un très grand nombre de pattes, qui, toutes prennent des formes singulières en raison de la place qu'elles occupent et des fonctions qu'elles ont à remplir. Celles que l'on voit sous la queue sont destinées à tenir les œufs de la femelle pendant le temps de l'incubation, et même les petits, après leur naissance, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour pourvoir eux-mêmes à leur sûreté et à leurs besoins. Aussi, ces pattes, ordinairement au nombre de cinq paires, sont-elles divisées en un certain nombre de petits filets minces et flexibles, qui sont autant de sortes de doigts avec lesquels l'animal retient ses enfants toujours très nombreux. Les pattes qui sont placées sous le corps, sont le plus souvent au nombre de dix, cinq de chaque côté, mais quatre paires seulement sont destinées à la locomotion, et elles sont articulées de manière que l'animal peut, à volonté, et avec la même facilité, marcher ou courir en avant, en arrière et de côté ; la cinquième paire, celle qui est le plus rapprochée de la tête, lui forme ordinairement deux armes redoutables qui lui servent à l'attaque et à la défense. Elles se terminent toujours par une pince, quelquefois d'une grandeur énorme, et assez puissante pour écraser la main d'un imprudent observateur qui se la laisserait prendre. Les homards et les grands crabes de nos côtes en offrent de redoutables exemples. En avant de ces pattes, il en existe d'autres paires, mais beaucoup plus courtes, quoique non moins fortes, auxquelles les naturalistes donnent le nom de *pattes-mâchoires*, parce qu'elles servent aux crustacés, non-seulement à saisir et à retenir leur nourriture, mais encore à la déchirer, et à la broyer avant de la faire passer dans la bouche.

Les pattes des crustacés présentent un phénomène fort extraordinaire, quoique, cependant, il ne soit pas sans exemple parmi les autres animaux. Si un crabe ou tout autre crustacé, se trouve pris par la patte, ce qui peut arriver souvent dans les pierres et les racines qu'habitent ces animaux, il fait d'abord tous les

efforts imaginables pour la retirer ; s'il n'en vient pas à bout, il ne lui reste plus qu'à se faire l'amputation pour se dégager. Il se fait cette douloureuse opération d'une manière fort curieuse, mais inexplicable jusqu'à ce jour. On le voit d'abord s'agiter le corps d'un léger tremblement qui augmente peu-à-peu, et devient comme une sorte de trémoussement doux, mais général. Tout d'un coup le membre se détache net à sa première articulation, sans néanmoins que l'animal ait tiré dessus par le moindre effort. Ceci est si vrai que si un crabe a été blessé à la patte, il se délivre de même du membre malade, quoique ce membre soit libre et que l'animal ne puisse par conséquent tirer dessus.

Autre singularité : Comme je l'ai dit, les crustacés ont la faculté de courir de côté et en arrière. Dans ce cas, si la nature n'y avait pourvu, ils seraient exposés, ainsi que les autres animaux, à se heurter contre tous les corps environnants, faute de les voir. Il n'en est rien, car leurs yeux, par un mécanisme particulier, peuvent se diriger à la volonté de l'animal, aussi bien derrière lui que devant et sur les côtés ; pour cela ils sont portés sur une tige plus ou moins longue, et mobile dans tous les sens, comme la corne d'un limaçon.

Avec leur forme bizarre, les crustacés ont encore des mœurs tout aussi curieuses. Tous sont carnassiers, et vivent de cadavres sur lesquels ils se jettent avec une grande voracité. Quelques espèces ayant la partie postérieure du corps fort molle, savent se faire un habit, ou plutôt une maison ambulante, avec la coquille d'un mollusque dont ils s'emparent après avoir mangé le légitime propriétaire. De tous petits crabes font mieux, ils s'introduisent dans la coquille des moules, lorsque celle-ci entr'ouvre ses valves ; ils se logent commodément entre les plis du manteau de la moule, vivent en bon voisin avec elle, et ne sortent de cet asile que pour aller de temps à autre pourvoir à leur nourriture. Il en est qui sont parasites d'une autre manière ; ils s'attachent, se cramponnent sur la peau des baleines et autres grands cétacés, la percent et sucent le sang et la graisse qui servent à les alimenter.

Les crustacés ayant le corps entièrement enveloppé dans une croûte pierreuse, ne peuvent grandir et se développer insensiblement à la manière des autres animaux ; aussi prennent-ils chaque année, en une heure de temps, tout l'accroissement qu'ils doivent prendre dans le cours de cette même année. Pour cela, ils quittent leur vieille enveloppe, et s'en reforment une nouvelle qui se solidifie en deux ou trois jours. Mais cette opération est toujours pour eux une crise douloureuse, et quelquefois mortelle.

Quelques-uns sont parés de couleurs assez brillantes ; tel est le SCYLLARE ÉQUINOXIAL (*scyllarus æquinoxialis*, LATR.), que nous représentons ici, et qui se pêche aux Antilles. Il a communément un pied de longueur, et son corps est agréablement varié de jaune, de rouge et d'orange. Du reste, il a beaucoup d'analogie avec le scyllare large que l'on prend dans la Méditerranée, et que les pêcheurs connaissent sous les noms d'*orchetta* et *squille large*.

Presque tous les crustacés sont mangeables et fournissent même à nos tables un mets assez recherché.

BOITARD.



Le scyllare.

SALON DE 1839.



La Sainte-Cécile de M. Leloir.



SALON DE 1839.

SUJETS RELIGIEUX.

Grand prix de Rome, il y a à peine quelques années, M. Flandrin, à chaque nouvel envoi, se fit remarquer par le sentiment de son faire et la sévérité de ses études. On voyait en lui l'étoffe d'un grand peintre, mais rien encore d'assez important n'était sorti de son pinceau, lorsqu'en septembre dernier arriva de lui une toile vaste, représentant *le Christ au milieu des enfants*, qui se trouve, à cette heure, au salon. C'est par elle que va commencer notre critique. Pour toute personne au fait de la composition, un sujet pareil offre des difficultés énormes, difficultés d'ensemble, difficultés de détail ; c'est un de ceux que le talent complet peut seul embrasser, et il est tel qu'il doit en advenir, ou une œuvre importante, ou une œuvre médiocre; pas de milieu. M. Flandrin l'a compris ainsi, aussi s'attaquant franchement à la difficulté, il a jeté la figure du Christ, debout sur le premier plan, de manière à montrer au spectateur toutes ses lignes. Puis, derrière, et de droite à gauche, échelonnant tous les disciples sur une ligne savamment brisée, il a de cette sorte mis en vue les personnages principaux de la scène ; ensuite, leur rattachant les pères et les mères qui offrent les enfants, et les faisant approcher du Christ, il a pour ainsi dire isolé cette figure qui, quoique pressée de toute part, est visible pour tous. Et l'harmonie de cet ensemble est si grande, que cette harmonie est détruite si l'on fait abstraction d'un seul personnage. Aux détails maintenant. Le peintre, pour la figure principale, avait deux écueils à éviter : ou bien il la jetait dans un moule déjà connu, et alors adieu, à toute individualité, ou bien il la faisait vulgaire. Hâtons-nous de le dire, il a su lui imprimer un tel cachet d'originalité qu'elle lui appartient en propre. C'est une de ces têtes pâles sur lesquelles se lit la souffrance. Faiblement inclinée, elle offre un front large, d'un modelé magnifique ; les yeux bleus se portent avec amour sur la foule, et la bouche sourit tristement. La tunique laisse deviner des formes élégantes, et les extrémités d'une pureté exquise, ne donnent aucune prise à la critique. Vraiment pour bien comprendre les sentiments de l'entourage, il faut étudier à fond cette figure; il faut en saisir l'étrange morbidesse. Alors, arrivé ainsi à juger l'immense charité qui la dévore, on se rendra d'abord compte de la physionomie de chaque disciple. Chez l'un, c'est l'étonnement, chez l'autre, l'hésitation, car il ne sait s'il est réellement Dieu, celui qui se montre aussi affable, et chez le plus grand nombre, c'est une foi complète. L'entraînement est plus grand parmi la foule, les petits enfants tendent les bras avec un amour touchant, les deux mères agenouillées émeuvent jusqu'aux larmes, tant elles intercèdent. Tout, en un mot, dans cette scène, rappelle le sens exquis d'un homme ayant convenablement compris son sujet, et de plus, comme s'il eût joué avec lui, M. Flandrin a jeté sur la toile de ces effets qui enlèvent. Ainsi l'enfant sur la tête duquel repose la main gauche du Christ, semble dire au public qu'il est à l'abri de tout danger ; la jeune mère portant son fils emmailloté, offre un piquant incroyable, et sur les bords d'une fontaine, à gauche, se dessine une autre femme accroupie, qui, par sa tristesse, semble dire qu'elle n'a pu être mère ou qu'elle l'a été. Si nous passons au faire, nous le trouverons quasi irréprochable : la peinture large, énergique parfois, est surtout d'une limpidité étrange. Chez les femmes et les enfants les tons clairs, argentins se fondent harmonieusement ; plus fermes et plus chauds chez les hommes, ils offrent cependant beaucoup de netteté ; on pourrait toutefois demander plus de vigueur à la forme. Malgré cela, cette dernière est bien sentie, le jet des draperies le prouve ; tout mouvement a son effet, et tout pli a sa cause. Là, surtout, a éclaté la science du jeune maître.

A côté de ce tableau, se voit le *saint Luc* de M. Ziégler. La Vierge et l'enfant Jésus apparaissent à l'évangéliste, qui s'empresse de reproduire cette scène sur la toile. Le saint, à demi-agenouillé, montre une frayeur indicible de voir la vision s'évanouir. Le cou étendu, les yeux sur son œuvre, de la main gauche tenant un godet, de la droite le pinceau, il est complètement absorbé par son travail, et les moindres muscles, les pieds, les mains, indiquent son attention. D'un dessin des plus élégants, parfois même sévère, cette figure est de plus peinte à la Titien. La tête surtout se fait remarquer par une richesse de tons inouis. On pourrait reprocher à l'artiste la lourdeur de la robe, la grosseur des attaches des mains et le peu de vérité anatomique du cou ; mais l'enthousiasme de cet homme vous saisit tellement, qu'on fait peu d'attention à ces défauts. La partie supérieure du tableau est plus répréhensible ; la Vierge, réellement laide, se trouve dans des flots de vapeur rose. Ici, M. Ziégler s'est évidemment rappelé le ciel de Murillo ; mais, chose étrange, pour lui, si grand coloriste, les tons convenables ont fait défaut. Disons, en finissant, que malgré cela, cette œuvre est digne du maître qui, absorbé par le plafond de la Madeleine, fit l'an dernier, comme en jouant, un admirable chef-d'œuvre, le *Daniel dans la fosse aux lions*.

Sous le n° 858, M. Gigoux a donné une Madeleine méditant sur les Écritures. Aimant beaucoup le talent de ce peintre, nous avons étudié son œuvre avec soin, aussi croyons-nous devoir lui dire, qu'à notre avis, il se trouve dans une fausse voie, en s'adonnant à la peinture religieuse. La preuve en est dans sa Madeleine qui, jolie femme au possible, chaude de tons, riche d'effets, laisse trop sentir la courtisane voluptueuse, et, par son sourire incrédule, ou plutôt moqueur, enlève à ses yeux le sentiment de conviction qu'ils devraient avoir. Cette toile semble avoir été faite pour un boudoir, et non pour un oratoire. Nous ne dirons pas ainsi du *Godefroi de Bouillon*, de M. Madrazo, n° 1425. Le héros chrétien est agenouillé devant deux anges qui lui annoncent sa mission. On voit là dedans un début, à l'hésitation des lignes, à la mollesse de certaines parties. Eh bien, la figure du personnage principal est si bien sentie, que l'œil s'attache à ce tableau.

On peut en dire autant de la *Descente de Croix*, de M. Jollivet, n° 1097, où se fait de plus remarquer une assez grande énergie ; mais comme si l'artiste eût douté de la puissance de son faire, il a cherché l'effet à chaque pas, d'abord, par ses contrastes, puis par la disposition des ses lignes, en sorte qu'on pourrait dire qu'il

a pris la confusion pour le mouvement. Sa couleur grasse, riche même, plaît parfois assez à l'œil, mais nous ne parlerons pas de sa composition ; elle rappelle trop des descentes de croix du Dominiquin et de Rubens. Mentionnant la *Charité*, de M. Champmartin, et un pareil sujet traité par M. Decaisne, pour dire qu'ils sont restés bien loin d'André del Sarte, nous arriverons au *saint Jérôme*, de M. Muller, n° 1571, œuvre d'un jeune homme de vingt ans, qui prend l'art au sérieux ; il nous a presque rappelé le faire de Ribeira. C'est la même fougue, la même crudité de tons. Vraiment, ou nous nous trompons fort, ou nous avons eu sous les yeux un des essais d'un artiste qui arrivera un jour. Nous dirons aussi cela de la *Vierge et de l'enfant Jésus*, de M. Auguste Deschamps. Comme l'espace nous manque, nous ne pouvons analyser cette œuvre, et nous nous contenterons de parler de l'habileté du coloris, et surtout de la naïveté d'expression, dont l'artiste a fait preuve.

Nous ne pourrons jamais assez le répéter, dans tout tableau religieux, l'inspiration est la première des qualités requises; c'est ce qu'a compris M. A. Leloir, en traitant sa *sainte Cécile*, dont nous donnons la gravure. La *sainte Cécile*, devant le spectateur, fait reposer sa main droite sur un orgue, tandis que la gauche se lève délicatement vers le ciel. Ce mouvement étrange en apparence, est pourtant motivé par les sensations qu'elle éprouve à l'audition d'un concert céleste. Il y a deux ans, M. Delaroche traita le même sujet, on lui accorda la beauté de la forme, mais on critiqua fort sa pensée, sa sainte ayant paru dénuée de tout sentiment, et c'est ce sentiment qui fait le charme de la composition de M. Leloir. Quant à la forme, nous dirons que ses lignes simples, gracieuses même, servent à poétiser la figure, à laquelle nous désirerions toutefois un peu plus de vigueur. L'étude approfondie nous a fait espérer un nouveau succès pour le salon prochain.

A. de Lamothe-Langon.

LETTRES INÉDITES DE VOLTAIRE.

Nous devons à l'obligeance d'un homme distingué, communication de six lettres inédites de Voltaire, lettres spirituelles écrites, avec ce laisser-aller de bonne compagnie, ce style plein de charme qui distinguent à un si haut degré tout ce qui est sorti de la plume de cet illustre écrivain ; et, comme l'a dit M. Auger, il n'est pas de lecture plus variée, plus amusante, que la correspondance de Voltaire ; les mêmes qualités de l'esprit qui, dans la poésie fugitive, le mettent au-dessus de toute comparaison, lui assurent une égale supériorité dans le genre épistolaire. On ne peut prodiguer avec plus d'aisance et de grâce, plus de traits fins et piquants, plus de saillies malignes ou plaisantes, parler aux autres et d'eux et de soi-même avec une convenance plus délicate.

La découverte de nouvelles lettres inédites de Voltaire nous a paru un événement assez important pour nous engager à leur donner place dans les colonnes du *Magasin Universel*. On a bien voulu nous confier les originaux, en entier de la main de Voltaire, adressés à M. Bertrand, pasteur de l'église française, à Berne ; tous sont dans nos mains, signés V^e^, signature habituelle de Voltaire, dans sa correspondance familière ; trois de ces lettres sont de plus revêtues de son cachet, en cire rouge.

Voltaire écrivit ces lettres en 1756, époque où il habitait alternativement *Monrion*, sur le territoire de Lausanne, et les *Délices*, sur celui de Genève ; aussi, sont-elles datées de *Monrion* et des *Délices*. Notre intention est d'en publier une ou deux chaque mois. On reconnaît que la lettre suivante fut écrite après le tremblement de terre du Portugal, et tandis que Voltaire s'occupait de son *poème sur le désastre de Lisbonne*.

Aux Délices, 7 *mars* 1756.

En arrivant, mon cher et humain philosophe, à mes petites Délices, j'ai été instruit des plaintes injustes que forme ici un libraire. Je conçois que tout libraire doit aspirer à vous imprimer, mais que ceux de votre pays doivent avoir la préférence. Ensuite on vous imprimera partout. J'attends avec la plus grande impatience votre dissertation sur les tremblements de terre. Vous connaissez si bien les montagnes que vous devez connaître aussi les cavernes. Vous nous instruirez sur tous les recoins de notre habitation et principalement sur le grand architecte qui l'a bâtie. Je reviendrai le plus tôt que je pourrai à mon petit hermitage de Monrion, après quoi, je compte venir vous apporter à Berne, et soumettre à votre jugement et à celui de M. Le Banneret de Freydenreik, mes rêveries dont vous avez voulu voir l'ébauche. Vous verrez que j'aurai profité de vos sages et judicieuses réflexions. Il est vrai que des vers ne sont que des vers ; c'est-à-dire des bagatelles difficiles, dans lesquelles on ne s'exprime pas toujours comme on voudrait. Je vous supplie de ne montrer à personne ces misères. Votre prose me dégoûte un peu de la poésie. Il est honteux à mon âge de songer à des rimes. Je ne dois penser qu'à vivre obscur et tranquille, et à mourir avec confiance dans la bonté infinie de notre commun maître dont vous parlez si noblement. Je vous embrasse bien tendrement.

V^e^.

Je reçois dans ce moment cette brochure sur les tremblements de terre. Je me flatte avec raison que vous nous donnerez des conjectures plus satisfaisantes.

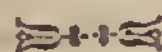
Cette dissertation me ramène encore au tout est bien (1).

Je sais que dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs,
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre.
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre,
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.

(1) Nous n'avons pas besoin de dire que ces fragments de poésie, qui étaient inédits en 1756, lorsque Voltaire écrivait cette lettre, ne le sont pas aujourd'hui, puisqu'ils se trouvent à la fin du poème sur le *Désastre de Lisbonne*.

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion,
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison, etc.

Voilà à peu près comme je voudrais finir, mais il est bien difficile de dire en vers tout ce qu'on voudrait. Ayez la bonté de communiquer cette esquisse à votre respectable ami. Voici de beaux jours, je ne m'en porte pas mieux. Conservez votre santé, et aimez-moi. Ve.



Nous empruntons la nouvelle suivante aux *Mélanges de Littérature et d'Histoire*, récent ouvrage de M. Audibert, l'écrivain dont nos lecteurs auront pu apprécier le style élégant et facile, par les fragments d'entretiens que nous avons publiés sur Talma, fragments qui ont valu à M. Audibert tant d'honorables suffrages, tant d'éloges mérités.

Le nouveau travail de M. Audibert est éminemment digne de l'auteur d'*Histoire et Roman;* profond penseur, écrivain chaleureux, plein de verve, en traçant la vie du cardinal de Retz et le Tableau Historique du règne de Louis XI, M. Audibert étale un luxe merveilleux de gracieuses images, d'appréciations fines, de détails attrayants, lorsqu'il raconte les nouvelles du marchand de Zamora, du lac de la Fée, du Divorce, brillantes fleurs qui, semées avec un art infini dans les *Mélanges de Littérature et d'Histoire*, font un heureux contraste avec les couleurs un peu sévères que l'historien avait dû employer.

Voici, du reste, une de ces nouvelles empruntée aux poétiques légendes irlandaises.

LE LAC DE LA FÉE.

Vers l'une des extrémités de l'Irlande, de cette île à la physionomie pittoresque, on aperçoit le lac de Killarney. Il y a des siècles, à la même place, l'œil découvrait une immense vallée. Comment le lac a-t-il remplacé les arbres à beau feuillage et la fraîche verdure des prés ?

Voici le prodige :

Au milieu de cette vallée, un filet d'eau jaillissait d'un creux peu profond, se faisait jour ensuite à travers un sable d'or, coulait pendant quelque temps sur une pente douce pour venir tomber dans un bassin du marbre le plus blanc, où, calme et paisible, cette eau semblait dormir. Elle y arrivait nuit et jour, et pourtant pas une goutte ne dépassait les bords. Par où donc fuyait-elle ? Personne ne pouvait le dire ; mais ce que l'on disait, ce que l'on croyait savoir, c'est qu'une pareille source qui, sans relâche, versait son eau dans un bassin qui ne se vidait jamais, était enchantée.

On la visitait par curiosité. Les jeunes filles venaient aussi des villages voisins pour y puiser une onde claire comme le cristal des grottes où s'ébattent les sylphides; mais elles s'empressaient de la recouvrir avec une large pierre consacrée à cet usage, tant leur inspirait de respect et de terreur une vieille tradition. Quoique fort lourde en apparence, cette pierre pouvait être facilement soulevée par les plus faibles bras. Jamais le soleil, à son lever, ne devait, de ses rayons, effleurer les eaux du bassin, sinon la vallée serait frappée d'une catastrophe épouvantable ; c'était là une menace de fée. Cette fée, capricieuse, fantasque et colère, s'était un jour désaltérée à la source, et la touchant de sa baguette, elle l'avait placée sous le maléfice de ses enchantements.

Parmi les nombreuses filles qui, d'un pas joyeux, accouraient à la source de la fée, en chantant les airs mélodieux du pays, on distinguait Norah, la blanche Norah, dont les cheveux blonds flottaient en boucles sous une couronne de fleurs des champs. Les jeunes gens l'admiraient ; ses compagnes l'aimaient tant qu'elles lui pardonnaient sa beauté. La maison où elle était née, qu'elle habitait encore avec de vieux parents, dont elle faisait l'orgueil, quoique simple, n'en était pas moins la plus élégante de tout le village. Cette élégance lui venait, non assurément de la richesse, mais d'une propreté due aux soins de Norah ; il n'est pas jusqu'au chèvre-feuille croissant autour de la porte, qui ne semblât plus vert, dont les fleurs ne parussent plus fraîches, parce que Norah les cultivait de ses jolies mains.

Elle se serait bien gardée, avant de s'éloigner de la source enchantée, de ne pas replacer la pierre. Puis, toujours chantant, dansant, riant, elle rentrait sans apporter avec elle le moindre chagrin, le moindre souci qui pût un seul instant éloigner d'elle le sommeil.

Tant de bonheur, tant d'innocence, ne pouvaient long-temps durer; l'amour allait venir. Il arriva avec un jeune soldat à l'armure d'acier, aimant les combats et se plaisant à les redire. Il n'eut qu'à paraître pour charmer Norah. Le cœur de la jeune fille ne put se défendre ; il fallut le livrer. Et lorsque le soir, au coucher du soleil, l'heure d'aller à la source sonnait, ce n'était plus seule que Norah s'y rendait. D'abord Owall la suivit de loin, puis de plus près, puis enfin, il se trouva tout à côté d'elle. Quelquefois ils s'asseyaient sur la route pour se reposer ; Owall, d'une voix émue, disait alors :

« Quand passe Norah avec son air modeste et doux, chaque bouche devient muette ; aucun regard n'ose s'élever jusqu'à elle ; la surprise fait taire la bouche ; le respect intimide le regard.

« Un murmure flatteur l'accompagne. Sans apprêt, sans orgueil, elle s'embellit encore de sa simplicité. On dirait une créature descendue du ciel, qui, ayant pris une forme terrestre, a conservé tout le charme de son origine.

« Quelles sont fraîches et gracieuses les paquerettes dans l'herbe ; mais une seule donne l'idée de toutes les autres ; tandis que les plus belles filles voltigeraient par milliers dans la vallée, sans qu'on pût deviner, à les voir, la beauté de Norah ! »

Ses vieux parents n'approuvèrent pas cet amour. Les histoires du jeune soldat, dans lesquelles se retraçaient les fatigues des camps et le péril des batailles, étaient sans charme pour eux ; Norah, au contraire, aimait à les entendre. Ils réprimandèrent leur fille, lui défendirent d'écouter celui qui les racontait, et lui prescrivirent même de l'éloigner loin d'elle.

Tout en larmes, elle promit d'obéir.

Pour éviter la rencontre de son amant, ce soir-là elle prit un chemin détourné, en se rendant à la

source de la vallée. Elle s'assit sur la pierre, après l'avoir ôtée du bassin; ses pleurs coulèrent en abondance. L'heure passa sans qu'elle s'en aperçût, le jour faiblissait, et déjà du haut du ciel les étoiles laissaient tomber leur clarté.

Son amant se montra tout-à-coup. « Ah ! ne venez pas ici ! s'écria-t-elle, ne venez pas, je ne dois plus vous voir. Que ne suis-je retournée au village! Je n'aurais pas eu à trembler de votre présence; mais je pleurais. C'est vous qui m'avez appris à pleurer, Owall !

— Ne parlez pas ainsi, Norah ; venez ; reprenons ensemble la route du village.

— Jamais, jamais ! répondit-elle avec vivacité. Moi, qui ai toujours religieusement gardé ma promesse, je la viole en ce moment, et c'est vous qui en êtes cause. J'avais juré à mon père de ne plus vous voir, et pourtant vous voilà ! »

En disant ces derniers mots, elle marchait agitée; Owall ne la quittait pas, il avait pris ses mains qu'il tenait jointes dans les siennes, en essayant de la calmer. « Votre faute, si c'en est une de me voir, est involontaire, dit-il, avec un ton plein de tendresse et de respect; vos parents ignorent notre rencontre, et si par hasard ils en sont informés, soyez sans effroi : il y a tant d'indulgence dans le cœur d'un père ! Et pourquoi ne se laisserait-il pas fléchir ? Pourquoi ne consentirait-il pas à notre union ? Serait-ce la crainte de ne plus vous avoir auprès d'eux, de vous perdre ? Mais je demeurerai ici, avec vous, avec lui ; je travaillerai pour vous tous. Que ne ferais-je pas pour vous, Norah, si chère à mon âme ? Mais, hélas ! déjà il faut nous séparer ; vous voilà près de la maison. Accordez-moi donc un sourire ; qu'il m'accompagne et me charme jusqu'à l'instant où je pourrai en demander un autre ! Y consentez-vous, Norah ? C'est un adieu, ne me le refusez pas. »

Il ne fut pas refusé.

En ce moment, Norah ouvrit la porte ; elle tourna la tête vers Owall, lui accorda ce sourire vivement désiré, et, rouge et tremblante, elle se retira dans sa chambre, où le sommeil vint la chercher au milieu des plus douces pensées. Elle croyait, dans ses rêves, avoir obtenu le consentement de son père; son imagination allait aussi vite que son cœur. Déjà Norah se voyait au pied des autels, où, après avoir fait hautement, à la face du ciel, l'aveu de son amour, elle n'avait plus besoin désormais de le cacher au monde.

Après avoir été bercée toute la nuit de ces images riantes, elle se réveille, et tout-à-coup un cri de terreur s'échappe de sa poitrine. Elle s'élance hors du lit. « La source ! la source ! J'ai oublié de remettre la pierre. Mais le jour paraît à peine, j'arriverai à temps. » Elle était déjà dans la vallée, où elle courait haletante, criant toujours : « La source ! la source ! » En ce moment, elle aperçut une teinte d'or sur le sommet des montagnes. « Est-ce l'aube, se demanda-t-elle, ou bien est-ce le soleil ? Non, non, cela ne peut pas être : j'arriverai à temps ! »

Ayant fait quelques pas encore, elle demeure tout-à-coup immobile. L'une de ses mains se porte à son front et s'y attache en signe de désespoir; l'autre main, étendue, montrait au loin la source. L'on aurait dit, à voir la jeune fille ainsi frappée de stupeur, une statue, mais qui par un prodige inouï, portorait sur sa figure de marbre l'expression d'une douleur vivante. Hélas ! c'était bien le soleil, et ce jour là, il était pur de tout nuage. Ses rayons tombaient sur le bassin qui, cette fois, versait l'eau, et la versait avec abondance, avec une sorte de fureur; elle se répandait dans la vallée comme un torrent. On eût dit que l'eau amassée et captive depuis tant de siècles, s'échappait impatiente de liberté.

Les villageois se précipitaient en foule et en désordre, ne sachant plus de quel côté fuir. Rien ne pouvait tirer la pauvre Norah de son effrayante immobilité ; ni la voix des hommes épouvantés, ni le mugissement des vagues en fureur. Son doigt indiquait toujours la source, mais elle ne paraissait pas comprendre quel danger la menaçait, car les flots atteignaient déjà ses pieds. Son geste avait quelque chose de machinal. Owall, qui accourait en ce moment, s'élance et l'enlève dans ses bras. Revenant à elle : « Sauvez mon père ! sauvez ma mère ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante. Laissez-moi là ; là, pour mourir, et volez à eux ! » Mais Owall, aussi léger, aussi agile avec ce doux fardeau, qu'un chasseur emportant un jeune daim, Owall gravit, d'un pas rapide, l'une des montagnes qui bordaient la vallée, car il n'y avait plus d'autre chemin possible. Vain refuge ! L'onde le suivait en grondant; elle était menaçante et comme poussée par la vengeance. Plus Owall montait, plus les eaux allaient s'élevant. Arrivé au sommet, il s'arrête épuisé, pose à terre son amante, regarde autour de lui.

O spectacle horrible ! La vallée a disparu sous les eaux. Le petit espace où ils se trouvent ne forme plus qu'une île perdue au milieu d'un lac immense comme la mer, et cet espace s'en va toujours diminuant. Il en était de même des autres montagnes; leur sommet présentait aussi des îles éparses sur le lac, mais moins hautes que celle où Owall avait cherché un refuge momentané; elles s'abîmèrent avant la sienne, qui fut la dernière submergée. « O mon seul amour, ma Norah ! dit Owall, en baisant le front pâle de son amante, que ne puis-je t'emporter à travers les airs ! N'y a-t-il donc plus de vie pour nous ? » Et Norah lui répondait : « Mon père ! ma mère ! je les ai tués ! »

Dans les bras l'un de l'autre, les deux amants attendirent leur sort inévitable. Les eaux grossissaient toujours; enfin l'île s'amoindrit peu-à-peu ; ce ne fut plus qu'un point, et puis ce ne fut plus rien.

A l'aspect de ces deux jeunes victimes flottantes, la colère s'éteignit au cœur de la fée, et l'inondation s'arrêta, mais la vallée n'a plus reparu ; elle est restée au fond du lac de Killarney.

On assure qu'à chaque anniversaire de ce funèbre événement, un oiseau noir, inconnu, unique peut-être dans l'univers, vient, avec l'aube, secouer ses ailes à l'endroit où s'engloutirent Owall, le soldat, et Norah, la jeune fille. Il pousse, en tournoyant, des cris plaintifs et doux. Ces cris, au-dessus du lac qui sert de tombe aux deux amants, sont devenus comme une sorte d'épitaphe annuelle et vivante.

LE KAMTCHATKA.

2e article. (*Voir page* 239).

Les Kamtchadals forment avec les Koriaks et les Kouriles la population de la presqu'île du Kamt-

chatka, mais comme les premiers constituent la majeure partie des habitants, et qu'ils sont les seuls que l'on doive considérer comme indigènes, nous ne nous occuperons pas des deux autres nations qui présentent, au reste, dans leurs mœurs, la plus grande analogie avec les Kamtchadals.

Des cheveux noirs, un visage plat, large, écrasé, des yeux enfoncés et irréguliers, semblent dénoter dans ce peuple un des rameaux de cette race mongole, qui s'étend sur une si vaste étendue du monde. Poltrons, vains, timides, grossiers dans leurs habitudes comme dans leurs plaisirs, c'est à peine si ces sauvages de l'Asie avaient su s'élever avant l'arrivée des Russes, à la forme la plus élémentaire de société. Dans chaque ostrog ou habitation, l'autorité du vieillard était la seule reconnue ; encore était-elle loin de celle des Sachems de l'Amérique, et le respect dont les civilisations au berceau entourent la vieillesse, était-il refusé à l'expérience et à l'âge. Le christianisme a trouvé les Kamtchadals tombés dans une dégradation outrageante pour l'humanité, et telle était la profondeur même du mal, que la foi a été presque impuissante devant plusieurs siècles de défaut de culture, et de barbarie. Les idées de bien et de mal étaient chez les peuplades de la presqu'île sibérienne, tellement obscurcies par les superstitions les plus ridicules, qu'à peine les notions primordiales de la morale étaient-elles restées intactes dans des âmes qui semblaient avoir aliéné toute leur puissance et leur liberté au profit des organes des sens, et des sens abrutis d'une race dégénérée !

Leur dieu est un certain Koutkhou, auquel ils attribuent la création de l'univers. Le lecteur n'attendra pas de nous, je pense, des détails bien circonstanciés sur la cosmogonie incohérente qui sert de base à leurs croyances religieuses ; qu'il nous suffise de dire qu'il n'existe pas même d'accord entre eux sur le fait de la naissance de notre monde. Selon les uns, c'est à l'aide de son fils Simskalin que Koutkhou créa la terre ; selon d'autres, c'est du ciel que ce démiurge a apporté, avec sa sœur, la masse terrestre qu'il fixa sur les mers, et dont il laissa ensuite la direction à Outleigui. Cette opinion est aussi celle qu'ont adoptée les Jakoutes dont les superstitions ont, avec celles des Kamtchadals, un assez grand degré de parenté.

Koutkhou, fatigué enfin du séjour des cieux, vint chercher sur la terre une existence tranquille et douce, c'est, bien entendu, le Kamtchatka, qu'il adopta pour son royaume, c'est là qu'il mit au monde son fils Tigil, sa fille Sidouka ; alors les animaux terrestres n'étaient point créés, et les hommes n'avaient point encore goûté les fruits de cette contrée délicieuse pour le Kamtchadal dont nous avons donné la description dans un précédent article, et où les frimats disputent aux déjections volcaniques un terrain tour-à-tour dévoré par la flamme et glacé par les neiges. Sans doute que Koutkhou s'ennuya de son nouvel état, puisqu'il le quitta presque subitement, non pas comme ces divinités des peuples crédules qui disparaissent aux yeux de leurs adorateurs étonnés, sur un char de feu traîné par des dragons ou quelques autres animaux fabuleux (l'imagination des Sibériens n'est pas si riche en inventions mythologiques), mais sur des patins dont le tranchant, en s'enfonçant dans le sol mouvant de la terre, à peine solidifiée, fit surgir ces monts sourcilleux, dont la lave et les cendres viennent renouveler à tout instant la surface aride.

Alors Tigil fit sortir du néant l'homme inconnu dans l'univers ; les arts naquirent, les arts, oui, mais les arts des Kamtchadals qui, faute d'aliments, dévorent la vermine qui les ronge, qui habitent sous terre dans des réduits enfumés, où se pressent l'un sur l'autre, hommes, femmes, enfants, accroupis autour d'un foyer, et poussant, par intervalles, des sons aussi inarticulés que ceux des animaux.

Telle est en résumé la religion Kamtchadale ; quant à un culte, ne leur en demandez pas ; pour eux, honorer la divinité, c'est la craindre. Koutkhou est impuissant, jamais son bras terrible ne s'est appesanti sur celui qui méprise son nom, aussi n'est-il sorte d'imprécations qu'on ne vomisse contre lui ; des paroles de haine et de colère, voilà leurs prières. Leurs autels sont dignes de pareils adorateurs : des pieux plantés en terre, voilà en quoi ils consistent, et si le pêcheur passe près de ces poteaux élevés à la divinité, un morceau de poisson vient en heurter la base. C'est là l'offrande offerte à Koutkhou ou aux divinités subalternes qui se partagent l'empire des choses secondaires ; c'est comme un don qu'on fait malgré soi à une puissance supérieure qui vous importune. Le monde est aussi peuplé pour le Kamtchadal d'esprits, de demi-dieux, d'êtres invisibles qui se dérobent à l'homme dans la solitude des forêts et dans les profondeurs des montagnes. Il craint leur influence maligne, leur courroux redoutable, mais jamais la frayeur ne l'a assujetti aux formes régulières d'un culte.

Le fétichisme s'allie encore chez les Kamtchadals à ces croyances ridicules qui se sont emparées de leur foi. Deux idoles informes décorent les iourtes ou habitations, c'est Khantaï et Ajouchak, pénates du foyer sibérien. L'une est une espèce de sirène, dont l'aspect bizarre amuse plutôt les enfants d'un Ostrog qu'il n'excite leur piété, l'autre est un simple pieu que surmonte une tête de bois.

Le lecteur jugera par ce résumé de la théologie kamtchadale, du degré de culture des esprits qui l'ont adoptée. Pénétrons maintenant dans la vie intérieure des naturels ; nous y trouverons les conséquences nécessaires de leur état social dégénéré. Le far niente est aussi pour l'habitant de cette partie de la Sibérie, le bien suprême, le but vers lequel il doit tendre ; si le Kamtchadal endure les fatigues de la pêche, si les femmes, moins abruties, au reste, que les hommes, vont cueillir dans les forêts l'ortie qui doit servir à tisser leurs étoffes grossières, c'est que la dure nécessité les y contraint. Si chacun doit porter péniblement la poutre qui est destinée à élever les iourtes, c'est que le froid est terrible et qu'il faut s'y soustraire, sinon étendu sur la terre, chacun ne voudrait d'autre toit que le ciel, tout bruni qu'il est par les vapeurs épaisses d'une atmosphère soumise à d'incessants changements, d'autre lit que le sol dur et rocailleux qui recouvre le granit abrupte, ou le micaschiste glacé.

Ces iourtes ou habitations dénoncent, au reste, assez l'indolence naturelle de ceux qui les ont élevées. C'est au fond de la terre que les Kamtchadals dressent leurs cabanes, qu'une couche de gazon re-

couvre et que quelques poutres mal jointes défendent contre les vents et les influences extérieures. Au milieu un large foyer projette dans tous les coins de ce réduit une épaisse fumée, qui s'échappe par le trou même qui sert d'entrée à l'habitation. Près de ces fossés couverts, car on ne saurait leur donner d'autres noms, sont les balaganes ou maisons d'été, dans lesquelles se conservent les provisions, où le pêcheur habite tant que le soleil vient visiter sa demeure, c'est-à-dire durant deux mois.

Le costume des Kamtchadals est celui de la plupart des peuplades de la Sibérie ; ils portent communément deux habits à pans égaux, et garnis de fourrures de peaux de mouton. Un large capuchon est adapté derrière le dos et sert à recouvrir leur tête ; des bottines fourrées garnissent leurs pieds. L'habillement des femmes est peu différent de celui des hommes ; leurs vêtements sont plus longs, leurs bottines montent jusqu'au genou.

La langue des Kamtchadals paraît, au premier abord, plutôt une suite de sons inarticulés qu'un système verbal régulier ; mais étudiée avec plus de soin, on ne tarde pas à reconnaître que, malgré sa pauvreté, elle n'est pas cependant entièrement dépourvue de flexibilité et d'expression. La langue russe lui a donné un grand nombre de ses mots. C'est ainsi, par exemple, que bogbog, veut dire un prêtre, du mot bog, dieu, en russe. Ils appellent les Européens Brichtatin, c'est-à-dire hommes de feu, à cause de leurs armes, et se désignent entre eux par le nom d'itelmen, habitants.

Plongés dans la plus profonde ignorance, leur âge leur est inconnu ; l'usage des métaux leur a été apporté par les Russes. S'ils sont malades, des sorcières exploitent leur crédulité, et mettent à contribution le fruit de leur pêche.

Tels étaient les Kamtchadals, il y a cinquante ans, tels ils sont encore, si l'on peut encore les compter sur la surface du globe ; leur nombre décroît peu-à-peu, leur race disparaît chaque jour. Pourquoi ? C'est que partout où se répand le torrent civilisateur, il transforme ou il anéantit.

A. Maury.



Femme kamtchadale en grande toilette.

AVIS.

L'impression des dernières livraisons du Magasin Universel n'ayant pas satisfait les Directeurs de cette publication, ils ont dû renoncer au tirage par les presses mécaniques, et immédiatement ils ont confié les gravures du Magasin Universel aux *presses à bras* de la maison Lacrampe et Cie, si connue par la perfection de ses tirages. Sans doute, c'est une augmentation notable de dépenses ; mais les directeurs du Magasin Universel ayant fait de cette entreprise une question d'art, plus encore qu'une spéculation, n'ont reculé et ne reculeront devant aucun sacrifice, quelque coûteux qu'il soit.

SALON DE 1839.



Embarcation attaquée par des ours blancs (de M. Biard).



SALON DE 1839.

TABLEAUX DE GENRE.

2e *article* (voir p. 259).

Parmi les peintres de genre, Decamps et Biard tiennent incontestablement la première place. Hommes d'esprit tous deux, tous deux d'une fécondité inépuisable, ils font tant et si bien que leurs œuvres les plus minimes ont toujours grand succès; mais la popularité dont ils jouissent est loin d'être égale. Biard, aux yeux du plus grand nombre, l'emporte sur Decamps; la raison en est simple : Decamps travaille pour lui seul et non pour le public. A ses yeux, traiter un sujet, c'est avoir occasion de jeter sur la toile les sensations diverses qui l'agitent, où il rend non ce qu'il a vu, mais ce qu'il a senti; aussi, se traduisant à chaque pas, donne-t-il à son œuvre un cachet de nouveauté, et si parfois il ne se fait pas assez comprendre, il a du moins l'avantage d'arriver à l'effet par l'étrangeté. De là résulte pour son ensemble, une expression d'originalité, d'un piquant indicible. Sa forme ne se trouve nulle part, nulle part on n'a vu des lignes si énergiques, jamais la lumière n'a été aussi chaude, aussi brillante. Tout sur ses toiles est idéal; on le sent, on le voit; mais on y trouve un charme si singulier qu'on finit par y applaudir. Hâtons-nous de le dire, cependant; pour arriver là le spectateur doit avoir déjà été en communion d'idées avec l'artiste, autrement il ne le verra que sous un faux jour, impossible alors à lui de l'apprécier dignement; et comme la pensée, chez Decamps, est profonde, qu'elle se traduit d'une manière énergique jusqu'au terrible, ou délicate jusqu'à l'idéal, il s'en suit que peu de personnes peuvent le comprendre. Tandis que Biard, gai, bouffon même parfois, arrive bien plus vite à la foule qui, sur ses toiles, se voit avec tout son côté plaisant; Biard doit donc être plus populaire. Mais Decamps, aux yeux des connaisseurs, l'emporte sur lui de beaucoup. Depuis l'éclatant succès de sa *Bataille des Cimbres*, Decamps s'était tenu à l'écart, et cette année il a fourni au salon onze tableaux dont le plus faible étincelle de beautés majeures. Les analyser, ce serait non-seulement entrer dans des détails par trop longs, mais encore vouloir atteindre l'impossible, car nous l'avons dit, les qualités de Decamps se sentent, et sont telles qu'on ne peut les définir que difficilement. Ainsi, par exemple, comment rendre la fougue du *Samson* combattant les Philistins? Armé de l'historique mâchoire d'âne, et entouré d'ennemis, il se démène en vrai furieux, frappant, tuant à tort et à travers, faisant en un mot une boucherie complète. Cette scène de carnage semble avoir été peinte avec amour, tant les détails sont vrais, tant sont fraîches les blessures. Cela joint au mouvement, à la chaleur du faire, produit sur l'âme un effet singulier; on quitte cette toile avec regret, et cependant elle représente un carnage. Rendue par tout autre, la scène des *Crochets* eût été dégoutante; mais Decamps voulant la faire passer, l'a embellie à sa manière, par des flots de lumière, se jouant sur une foule bariolée de la façon la plus charmante; il l'a poétisée ainsi en quelque sorte; et tandis que les derniers plans sont pénibles à voir, tout est riant sur les premiers. C'est que Decamps est poète avant tout; il l'a prouvé encore dans le *Joseph vendu par ses frères*, où, rendant cette scène avec une vérité dramatique, il a étalé aux yeux les beautés les plus secrètes de l'orient. Et ne croyez pas que son talent se borne à un seul genre. Énergique dans le *Samson*, terrible dans les *Crochets*, sévère et gracieux dans le *Joseph*, il se modifie à volonté, et dans les *Souvenirs d'une villa*, prenant aux Flamands les tons les plus vrais et les plus limpides, aux Italiens leur chaleur, aux Espagnols leur sombre, il mêle tout cela, et arrive à un ensemble où l'on trouve un échappé de jour rendu d'une façon diabolique, tout à côté d'une pelouse fraîche comme une vallée suisse. Comme les grands poètes, il a un faire en harmonie avec sa pensée. Sa manière de procéder est insaisissable; les tons gras, constamment nourris, se heurtent sur sa toile sans qu'il y ait confusion; les lignes, d'un aspect étrange, se prolongent à l'infini, et une lumière tantôt douce, tantôt brûlante, passe là-dessus son vernis, en sorte que l'effet surgit à chaque pas. Que dire de la transparence de ses clairs, de ses teintes et surtout de leur solidité? Comment rendre ses personnages? Ayant trouvé le secret du jet de Callot, il atteint toujours le pittoresque, quant à la disposition, et parfois même il lui arrive d'être aussi énergique que Salvator. Mais, semblable à ce grand maître, il trouve que la forme ne pourra jamais rendre sa pensée; alors, donnant un libre essor à sa brosse, il étend follement sa couleur, sans méthode aucune, et il en résulte un mélange bizarre, incompréhensible, agitant l'âme sans que l'œil puisse s'en rendre compte. Dans l'expression de sa pensée, Biard est plus clair, caustique, plaisant, plaisant avant tout; il aime surtout à retracer ces mille scènes dans lesquelles tous, ou à peu près, nous avons joué un rôle oublié le lendemain. Cette année, ses *Suites d'un bal masqué* et la *Poste-restante*, attirent principalement la foule, et à l'aspect de ces deux toiles, un immense éclat de rire s'empare du spectateur. Sur la première, c'est bien la sortie du bal, si folle, si joyeuse, avec ses péripéties grotesques. Chacun peut s'y reconnaître, chacun peut y voir cette pauvre police, sifflée, huée, repoussée, et l'impassible commissaire jeté si pittoresquement. A la poste restante, les déceptions, les aventures se croisent en tous sens. Vraiment tout cela est beau de conception. Mais qu'on étudie le faire avec soin, et on verra qu'abstraction faite de l'idée, il est loin d'être irréprochable. Les tons se heurtent à l'envi, pleins de mollesse, sans aucune teinte, ils doivent choquer et choquent l'œil, en sorte que le relief arrive rarement au vrai. La couleur s'empâte, les clairs manquent presque, la finesse, le moëlleux de la nature font défaut. Cependant, comme avant tout, l'artiste est homme d'esprit, il sait prendre sa revanche. Dans son *Concert de famille*, si peu apprécié, il y a des beautés du premier ordre. Comme toujours l'expression est parfaite, et ici, la couleur abonde. Une petite fille huchée sur une chaise, a bien l'air de martyriser le piano; un chanteur, aux cheveux blancs, chante avec une verve indicible, et les spectateurs ou rient ou bâillent. Et comme l'excès de charge aurait nui à l'effet, Biard s'est fait copiste. Ayant à son aide le sentiment et la couleur, il saura se montrer le rival des Flamands.

Même observation pour le *Repas interrompu des curés*, qui trouvent une souris dans la soupière.

Arrivons à une autre œuvre bien autrement importante : nous voulons parler de son *Embarcation attaquée par des ours blancs*. Si, jusqu'à cette heure, l'artiste s'est montré coquet, gracieux et plaisant, il a dévoilé ici son talent sous une face toute nouvelle, et empressons-nous de le dire, le succès a dépassé nos espérances. Trois personnages sont dans une chaloupe, au milieu des glaces, sans nul espoir de secours; ils se voient attaqués de part et d'autre, par des ours blancs, l'un d'eux est déjà hors de combat, l'autre, jeune et gracieux enfant, vient de porter un coup mortel, et le troisième, plus vigoureux, va aussi en asséner un terrible; mais tout cela est vain, car sur chaque plan, on voit poindre des museaux blancs, effilés, des gueules entr'ouvertes, des dents bien acérées. Sans aucun doute, ces pauvres abandonnés doivent périr. On le voit, la situation est des plus dramatiques, et la science, et la verve du peintre ont réussi à l'assombrir. La frayeur chez ces hommes est si grande, le jeu des muscles la rend si bien, qu'elle fait mal plus on l'étudie ; il vous semble entendre trois cris immenses auxquels répondent une infinité de hurlements. Les chairs fermes, sans aucune mollesse, les physionomies expressives, les contours énergiques se trouvent au-dessus de tout éloge, et l'artiste s'est surpassé dans la couleur locale. L'air est réellement glacial, les montagnes de glace sont encore véritables, et les ours font trembler. Tout, dans cette scène, est dans la nature, on le sent; l'instinct du vrai est inné chez chacun.

A d'autres peintres de genre, maintenant; et d'abord à M. Guet, pour ses *Femmes du canton de Berne, causant à la fontaine*, toile charmante où l'artiste a étalé sa grâce, et disons-le aussi ses défauts. Les femmes, toutes fraîches, toutes jolies, pétillent d'expression ; les accessoires sont traités fort délicatement ; le dessin est généralement pur, les tons ont parfois de la transparence, mais pourquoi cette mollesse d'ensemble, ce manque d'harmonie? Ne peut-on pas l'attribuer à la manière isolée dont l'artiste a soigné chaque figure, sans paraître s'occuper de la physionomie générale. La vie fait quelquefois aussi défaut; cela ne vient-il pas de la lourdeur des tons, de l'empâtement des chairs, qui visent à la froideur.

C'est la froideur qui tue tout tableau de genre, on le voit chez M. Rohen fils. Certes, personne ne lui contestera le précieux du fini, la grâce et l'esprit de ses têtes; et il lui arrive souvent d'être aussi vrai que Biard ; mais il ne s'empare jamais du spectateur parce qu'on voit que sa toile vise partout à l'effet. Ce défaut a été évité par M. Leleux (Adolphe), dans ses *Braconniers Bas-Bretons ;* ils sont deux, l'un, blessé aux jambes, est assis devant le spectateur ; l'autre, vu de dos, occupé à le panser. Peint largement, bien traité, sans aucun subterfuge, ce tableau brille par la vérité. On a devant soi un homme qui souffre, dont les traits le disent, et comme les tons, quoique durs, sont vrais, que le contour est bien senti, M. Leleux a obtenu un beau succès.

Nous aurions encore bien à dire d'autres œuvres charmantes dans ce style, dont l'exposition est remplie. L'espace nous manque pour le détail d'une critique telle comme la nôtre, qui cherche avant tout le faire et l'esprit de l'artiste, et qui doit s'étendre pour juger sainement.

A. DE LAMOTHE-LANGON.

ÉTUDES BOTANIQUES.

Suite de l'article sur la COROLLE.

9e article. (*Voir page* 220).

Si nous examinons les fleurs régulières, nous verrons la nature prendre une marche particulière pour protéger les organes de la fécondation. Les fleurs en cloche, par exemple, n'offrent pas aussi souvent leurs parures en grappes ou en panicules, et cependant la plupart fleurissent les unes après les autres ; tels sont, par exemple, les liserons. Aussi la nature a-t-elle employé un autre moyen que ceux que nous avons dits dans l'article précédent. Dans ceux dont la corolle n'offre pas une clochette profonde ou pendante, au fond de laquelle sont cachés les pistils et les étamines, les pétales ont reçu une espèce de *sentiment* qui les fait se fermer subitement à l'approche d'un orage.

Les campanules sont presque toujours arrangées en longues panicules très lâches, lorsque les fleurs sont nombreuses, et, dans ce cas, le pédoncule qui les porte est grêle, faible, placé de manière que la fleur pendante présente l'ouverture de son limbe à la terre. De cette façon, l'eau glissant sur les parois extérieures de ce petit dôme, ne peut atteindre ni endommager les anthères. La campanule agglomérée fait seule exception à cette règle générale. Ses fleurs, sessiles sont assemblées au sommet de la tige en un paquet serré, et l'ouverture de leur corolle est tournée vers le ciel; aussi est-elle la seule dont toutes les fleurs éclosent et sont fécondées dans le même jour, et ce jour sera constamment un des plus beaux de la saison.

La plus grande partie des fleurs composées sont météoriques, c'est-à-dire que lorsque le ciel menace de la pluie ou d'un orage, les fleurons se resserrent les uns contre les autres, les demi-fleurons qui les entourent couchent leur languette sur les organes des fleurs du centre, et l'involucre se fermant sur tout cela, serre la fleur de manière à intercepter le plus petit passage à l'eau. Beaucoup de plantes, autres que les composées, agissent de la même manière ; d'autres encore, comme l'ornithogale en ombelle, n'ouvrent leur corolle que pendant la chaleur du soleil, et à des heures réglées. Quelques-unes n'ouvrent leurs corolles que pendant la nuit, mais toutes celles-là appartiennent à des pays chauds, et elles ont besoin de dérober leurs organes délicats à l'ardeur du soleil brûlant.

Les plantes qui ne jouissent d'aucune de ces facultés, fleurissent toutes ensemble, à la même époque, quoique souvent placées à des expositions tout-à-fait différentes, dans un jour annoncé par une aurore sans nuage ; les fleurs sont peu nombreuses, et, dans la plus grande partie, la fécondation n'a lieu que sur la fin du printemps ou dans le courant de l'été, époque à laquelle les beaux jours sont stables. Jetez les yeux sur un champ de blé, par exemple, vous verrez que la floraison de ce nombre prodigieux de plantes arrive

dans un seul jour, et que ce jour sera assurément un des plus beaux de la saison.

DU PÉTALE, *fig.* 1. Comme nous l'avons dit, on distingue dans un pétale sa *lance* ou *limbe*, *a*, et son *onglet*, *b*. On se sert, pour décrire le limbe, des mêmes expressions que pour celui d'une feuille, et, quant à l'onglet, on ne prend guère en considération que sa largeur, sa longueur, sa coloration, et les appendices qu'il peut avoir.

Les pétales pris dans leur ensemble, peuvent encore être : *oppositifs*, placés devant les divisions du calice; *interpositifs*, alternant avec les divisions du calice; *infléchis*, courbés vers le centre de la fleur ; *réfléchis*, renversés en arrière ; *involutés*, courbés et roulés par le sommet vers le centre de la fleur; *dressés*, s'élevant parallèlement à l'axe de la fleur ; *incurbants latéralement*, se recouvrant les uns les autres par les côtés; *unilatéraux*, se portant vers un côté de la fleur; *naviculaires*, concaves et allongés en forme de nacelle ; *galéiformes*, *fig.* 2, en forme de casque, creux, voutés et ouverts intérieurement ; *cuculiformes*, *fig.* 3 en forme de cornet de papier ou de capuchon pointu ; *éperonnés*, *fig.* 4, prolongés inférieurement en pointe creuse, semblable à un ergot ; *anomaux* ou *difformes*, irréguliers et n'affectant aucune forme déterminée ; *conjoints*, *fig.* 5, faiblement soudés par la base ou par le sommet.

Sous le rapport du nombre des pétales, on dit la fleur : *opétale*, n'ayant pas de pétales, *monopétale*, *dipétale*, *tripétale*, etc., *polypétale*, à un, deux, trois, quatre, etc., ou plusieurs pétales.

En raison de la durée des pétales, on dit que la corolle est *marcescente* ou *persistante*, quand elle se dessèche sans tomber après la fécondation ; *décidue*, *passagère*, si elle tombe après la fécondation ; *caduque*, *fugace*, tombant au moment de l'épanouissement de la fleur.

DU CALICE. Nous savons que l'on nomme ainsi l'enveloppe inférieure des organes de la fécondation, ou, si l'on aime mieux, du périanthe double. On dit le



9e planche des études botaniques.

calice : *monophylle*, *fig.* 6, quand il est d'une seule pièce ; *polyphylle* *fig.* 7, quand il est composé de plusieurs folioles. Quelques botanistes, dans ces derniers temps, ont substitué le mot *sépale* à celui de *foliole*, d'où il résulte que l'on dit également *monosépale* et monophylle. Le calice peut donc être : *disépale*, *trisépale*, *tétrasépale*, etc., à deux, trois ou quatre folioles, etc.

On le dit *régulier*, *fig.* 6 et 7, quand toutes ses parties sont absolument semblables ; *irréguliers*, *fig.* 8, lorsque ses parties correspondantes diffèrent par la forme ou les dimensions. Du reste, pour le décrire, on se sert des mêmes termes que ceux employés pour la corolle, avec laquelle on le compare pour la longueur.

Il est essentiel de voir s'il est *adhérent*, faisant corps avec l'ovaire ; *libre*, *inadhérent*, ne tenant à l'ovaire en aucune manière ; *semi-adhérent*, lorsqu'il adhère à l'ovaire dans une partie de sa longueur. Sous le rapport de la durée, il est comme la corolle, *caduc*, *décidu*, *persistant* ; mais quand, après la floraison, il persiste et prend de l'accroissement, comme dans l'alkékange, on le dit *accrescent*, *fig.* 9 ; il est *induvial*, s'il persiste en recouvrant le fruit, comme dans la poire, dont il forme la peau.

DES FLEURS HÉTÉROGÈNES.

Je nomme ainsi les fleurs qui, par leur nature, s'éloignent de celles que nous avons décrites ; telles sont : 1° les *fleurs glumacées* ; 2° les *fleurs conjointes* ; 3° les *fleurs spadicées*.

1° FLEURS GLUMACÉES, *fig.* 10. On a donné ce nom aux fleurs des graminées, qui diffèrent tellement des autres qu'on a été forcé de créer un vocabulaire spécial pour les décrire. La fleur glumacée se compose, A, d'une *balle* ; B, de la *glume* ; C, de la *lodicule*.

A. La *balle* est l'enveloppe extérieure servant de calice, placée sur une autre qui renferme les organes de la fécondation. Quelques botanistes l'appellen

glume, mais nous devons lui conserver ici le nom qu'elle porte dans les Flores, et principalement dans la *Flore française*, de De Candolle. Les pièces qui la composent se nomment *valves*, ou *spathelles ;* elles sont d'une substance sèche, membraneuse, dure, paléacée ou de la nature de la paille.

La balle peut être *involucrée*, entourée d'un involucre ; *cupuliforme*, semblable à une petite coupe ; *uniflore, biflore, triflore, multiflore*, à une, deux, trois ou plusieurs fleurs. On examine si elle est plus longue ou plus courte que la glume, et combien elle a de valves ; on la dit *univalve, bivalve*, etc. ; à une, deux valves, etc.

On regarde si les valves sont : *alternes*, lorsque l'une est attachée un peu au-dessus de l'autre, d'où on les distingue en valve *supérieure* et valve *inférieure* ; *unilatérales*, attachées du même côté, à la même hauteur ; *opposées*, attachées vis-à-vis l'une de l'autre, et celle placée du côté de l'axe de l'épi, se nomme *interne*, l'autre, *externe ; conjointes*, opposées et soudées par leurs bords. Quant à leurs formes, on les caractérise comme la feuille ou le pétale ; mais souvent elles ont une *arête* ou *barbe*, *fig.* 10, D ; dans ce cas, elles sont *aristées ;* on les dit *mutiques*, quand elles en manquent.

Les arêtes peuvent être placées sur le dos de la balle, à sa base ou au sommet. On regarde si elles sont plus ou moins longues que la fleur ou l'épi auxquels on les compare. Elles peuvent encore être *genouillées, géniculées*, formant un coude brusque dans une partie de leur longueur ; *articulées*, ayant des articulations ; *torses* ou *tortillées*, tordues ; *nues*, sans poils ni crochets ; *accrochantes*, munies de très petits crochets, dont la pointe regarde le sommet de l'épi ; *apicilaires* ou *terminales*, *fig.* 10, D, attachées au sommet ; *dorsales*, attachées au dos ; *basilaires*, attachées à la base.

Les valves sont *égales* entre elles ; *inégales* ; *herbacées*, de substance analogue à celle de l'herbe ; *membranacées*, membraneuses ; *scarieuses*, d'une nature membraneuse, sèche, sonore sous le tact, ordinairement transparente ; *épaisses*, *coriaces*, *nervées*, relevées de nervures saillantes.

B. DE LA GLUME, *fig.* 10, B. Elle sert d'enveloppe immédiate aux organes de la fécondation, et offre les mêmes caractères que la balle. On compte le nombre de ses valves ; on observe si elles sont adhérentes autour de la graine, si elles sont opposées ou parallèles à l'axe de l'épi, etc.

C. *De la lodicule*, *fig.* 10, C. On nomme ainsi une sorte de nectaire entourant le pistil, manquant dans plusieurs graminées, et composée de très petites écailles charnues nommées *paléoles*. On examine le nombre de paléoles, et on dit la lodicule *unipaléolée*, *bipaléolée*, *tripaléolée*, etc.

Nous connaissons maintenant les parties qui composent la fleur glumacée, il nous reste à étudier la fleur dans son ensemble. On la dit : *complète*, lorsqu'elle est composée d'une balle et d'une glume ; *incomplète*, si elle n'a que la glume. Elle peut être mâle, femelle, ou stérile : on regarde si les fleurs de chacune de ces sortes sont entremêlées sur tout l'épi, sur tout l'épillet : s'il y en a une, deux, trois ou plus, de fertiles mêlées à des stériles, sur un épillet, ou s'il n'en porte que de fertiles ; enfin, on voit si les fleurs sont sessiles ou pédonculées.

Il faut aussi distinguer l'*épi glumacé* de l'épi des autres fleurs. Il se divise en *épi général* ou *composé*, et en *épi partiel* ou *épillet*. L'*épi général* peut être sphérique, cylindrique, pointu, arrondi, grêle, épais, triangulaire, etc., etc. L'épi partiel ou épillet, peut être : pédonculé, sessile, en panicule, en épi serré, etc.

2° FLEURS CONJOINTES. On nomme ainsi les fleurs qui sont réunies plusieurs ensemble dans une enveloppe ou calice commun. Les fleurs conjointes sont nommées *fleurs composées* ou *synanthérées*, lorsque les étamines sont soudées par les anthères ; *fleurs aggrégées*, quand leurs anthères sont libres ; *ficoïdées*, quand les fleurs, ainsi que dans la figue, sont entièrement enveloppées dans un réceptacle succulent et charnu.

(a) *Fleurs composées.* Ces fleurs se composent : 1° D'un *involucre*, *fig.* 11, *b*, enveloppe extérieure, ayant assez généralement la forme d'une petite corbeille composée d'écailles vertes et foliacées ; 2° du *réceptacle commun*, *fig.* 11, *a*, partie ordinairement plate ou un peu bombée, plus ou moins charnue, immédiatement entourée par l'involucre, et portant les fleurs, 3° les *fleurons* *fig.*12, petites corolles monopétales, posées sur le réceptacle, tuberculeuses, en cornet, dont le limbe régulier ne se prolonge pas en languette ; 4° les *demi-fleurons*, *fig.* 13, petites corolles monopétales, posées de même sur le réceptacle, dont le limbe irrégulier, se prolonge d'un seul côté en languette. Étudions chacune de ces parties.

L'*involucre* peut être : *monophylle*, d'une seule pièce ; *polyphylle*, de plusieurs pièces ; *globuleux*, arrondi ; *urcéolé*, en forme d'urne ; *obturbiné*, en toupie renversée ; *campanulé*, en forme de cloche ; *hémisphérique*, en forme de calotte ; *cupulaire*, en forme de godet ; *resserré*, rétréci vers son orifice ; *ouvert*. Il peut encore être *simple*, d'une seule pièce ou de plusieurs, mais disposées sur un seul rang ; *caliculé* ou *double*, muni à l'extérieur d'un rang de bractées qui forment comme un second involucre ; *imbriqué*, quand les folioles qui le composent se recouvrent les unes les autres comme les tuiles d'un toit ; *foliacé*, quand les folioles sont minces, larges, de même nature que les autres feuilles ; *scarieux*, à folioles minces, sèches, souvent transparentes, sonores sous le tact ; *squarreux*, composé de folioles raides, rapprochées, dont la partie supérieure est recourbée en arrière ; *épineux*, à folioles terminées par une pointe ; *lappacé*, *hameçonneux*, lorsque les folioles se courbent à leur extrémité en forme de hameçon.

Le *réceptacle commun.* Il peut être nu, ponctué, glanduleux, charnu, très charnu, peu charnu, conique, convexe, concave, plane, étroit, large, hérissé de paillettes, de poils ou d'écailles. On dit aussi que les paillettes sont très apparentes, peu apparentes, longues, tronquées, toutes choses qui peuvent se décrire sans employer de termes techniques. On les dit encore *alvéolaires* ou formant de petites alvéoles.

Les *fleurons*, *fig.* 12, peuvent être égaux entre eux, ou plus longs les uns que les autres ; ceux extérieurs, ou de la circonférence, plus ou moins longs ; ceux intérieurs, ou du milieu, plus ou moins longs ; s'ils sont

semblables les uns aux autres, à une, deux, trois ou quatre dents ; entiers, grêles, larges. Les fleurs qui n'ont sur leur réceptacle que des fleurons, se nomment *flosculeuses* ou *fleuronnées*.

Les *demi-fleurons*, *fig.* 13, s'étudient sous le rapport de leur nombre, de leur couleur, comparée à celle des fleurons. On regarde s'ils sont étalés, réfléchis. Quel est leur sexe : hermaphrodites, femelles, neutres ou stériles. On dit que la languette est courte, relativement au disque ; que son sommet est entier, échancré, bidenté, tridenté, roulé. Les fleurs qui n'ont que des demi-fleurons se disent *semi-flosculeuses* ; on les dit *radiées*, quand elles ont des fleurons au centre et des demi-fleurons à la circonférence.

Les graines des fleurs composées fournissent d'excellents caractères, aussi les étudie-t-on avec soin. Elles peuvent être *sessiles* ou *pédicellées ; striées* ou rayées, *transversalement*, *longitudinalement ;* plissées, lisses, velues, glabres, tuberculeuses ; régulières irrégulières ; *membraneuses* sur leurs bords ; *cannelées*, en long, en travers, surmontées par une ou plusieurs dents, par une ou plusieurs arêtes fermes, molles ou fugaces ; par une membrane, par une *aigrette*. Celle-ci peut être : *sessile*, *pédicellée ;* nulle sur les graines de la circonférence ; simple, avortée, plumeuse, molle, raide, courte, plus courte ou plus longue que la graine ; composée de poils, d'écailles, de membranes, ou de paillettes, dont on prend le nombre en considération.

(b) Les *fleurs agréggées* se décrivent dans les mêmes termes, quant à l'involucre et au réceptacle. On regarde si la corolle est prolongée ou non prolongée sur la graine en une ou deux oreillettes, obtuse ou aigüe ; ses autres caractères se tirent des formes de la corolle. La scabieuse est une fleur *aggrégée ;* la marguerite, le pissenlit, sont des fleurs *composées*. BOITARD.

SOUVENIRS DE SAINTE-HÉLÈNE.

Le 18 juin 1816, quelqu'un ayant rappelé que ce jour-là était l'anniversaire de la bataille de Waterloo, ce souvenir a produit une impression visible sur l'empereur. « Journée incompréhensible ! a-t-il prononcé avec douleur..... Concours de fatalités inouies !.... Grouchy !.. Ney !.. d'Erlon !.. N'y a-t-il eu que du malheur !.. Ah ! pauvre France !.. » Et il s'est couvert les yeux de sa main. « Et pourtant, disait-il, tout ce qui tenait à l'habileté avait été accompli !.. Tout n'a manqué que quand tout avait réussi !.. »

Dans un autre moment il disait sur le même sujet : « Singulière campagne, où, dans moins d'une semaine, j'ai vu trois fois s'échapper de mes mains le triomphe assuré de la France, et la fixation de ses destinées.

« Sans la désertion d'un traitre, j'anéantissais les ennemis en ouvrant la campagne.

« Je les écrasais à Ligny, si ma gauche eût fait son devoir.

« Je les écrasais encore à Waterloo, si ma droite ne m'eût pas manqué.

« Singulière défaite, où, malgré la plus horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a point souffert, ni celle du vainqueur augmenté. La mémoire de l'un survivra à sa destruction ; la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être dans son triomphe !..

« Ce que peut la fatalité quand elle s'en mêle ! En trois jours j'ai vu trois fois le destin de la France, celui du monde, échapper à mes combinaisons.

« D'abord, sans la trahison d'un général, qui sort de nos rangs et court avertir l'ennemi, je dispersais et détruisais toutes ces bandes, sans qu'elles eussent pu se réunir en corps d'armée.

« Puis, sur ma gauche, sans les hésitations inaccoutumées de Ney, aux Quatre-Bras, j'anéantissais toute l'armée anglaise.

« Enfin, sur ma droite, les manœuvres inouies de Grouchy, au lieu de me garantir une victoire certaine, ont consommé ma perte et précipité la France dans le gouffre. »

Graines d'Amérique reconnues comme poison.

Ces jolies graines d'un si beau rouge, tachetées de noir, apportées des Indes avec tant de soin, et recherchées autrefois comme ornements pour les dames d'Europe, sont reconnues par les Indiens pour être un des poisons les plus violents. Ils prétendent que la moitié d'une de ces graines suffit pour empoisonner un homme. Cette assertion semble exagérée. Mais qu'elles contiennent une qualité pernicieuse, c'est ce dont je n'ai nul doute, ayant été moi-même témoin de l'effet produit par le poison contenu dans une de ces petites graines.

Une pauvre femme à qui on en avait donné pour s'en faire un collier, ne voulant pas faire la dépense de les faire percer, eut l'idée de les tremper dans l'eau chaude afin de les amollir, pour les percer ensuite avec une grosse aiguille. En faisant sa petite opération, elle se blessa au doigt, sa main enfla de suite et devint très douloureuse ; l'enflure gagna le bras, et elle fut long-temps sans pouvoir s'en servir. Le nom botanique de la plante qui produit cette graine est *abrus precatorius*.

SOLIMÈNE ET L'ÉGLISE SAINT-PAUL,

A NAPLES.

Quoique une des plus anciennes de l'Italie, l'école napolitaine avait long-temps manqué d'un caractère vraiment original, qui, en différentiant ses chefs-d'œuvre de ceux de Rome, de Florence, de Venise et de Bologne, leur assigna une place distincte dans le Panthéon des arts. Obéissant tour-à-tour aux impressions produites par des créations étrangères, la peinture avait, pour ainsi dire, subi à Naples, les fluctuations du goût de chaque époque, et sans être dépourvue d'une certaine élégance de dessin, d'une grande vigueur de coloris, d'une heureuse entente des figures, elle pâlissait cependant auprès des œuvres des écoles rivales. François Solimène est un de ceux qui contribuèrent le plus à doter sa patrie d'un genre vraiment national. Né pour être artiste, il triompha des obstacles que son père opposait à une vocation déterminée. Ce père, artiste lui-même, avait connu toutes les misères, toutes les tribulations d'une vie consacrée aux arts;

il avait reconnu dans son fils une heureuse facilité, et voulait qu'il tentât, dans l'étude du droit, un succès qu'il croyait plus sûr, parce qu'il était moins entouré d'écueils. Cette opposition paternelle compromit un instant l'avenir de Solimène. Le jeune François s'était amusé à crayonner quelques esquisses sous les yeux du cardinal Orsini, depuis Benoît XIII; mais jamais les conseils d'un maître n'avaient dirigé son talent naissant. Enfin, il quitta Nocera, sa ville natale, et vint à Naples. Un certain de Maria y avait alors la vogue, Solimène suivit naturellement ses leçons; mais bientôt la pédanterie du peintre à la mode, le dégoûta d'un professeur si indigne de lui. Abandonné à lui-même, il chercha dans l'imitation des chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux, des guides qui pussent imprimer à son pinceau une marche ferme et originale. Lanfranc, Pierre de Cortone, le Calabrais, furent tour-à-tour étudiés par lui. Solimène tombait dans le défaut de l'école qu'avait produite sa patrie; Luca Giordano le sauva de l'écueil où, quelques instants de plus, il pouvait être entraîné malgré lui. Son genre indécis, sa manière confuse fit place à un dessin pur et arrêté. Giordano fut comme le bon ange du jeune peintre qui sentit que ce grand artiste était le maître qu'il cherchait. Héritier de son talent, il le fut encore de ses travaux; Solimène fut chargé de terminer tout ce que Giordano avait laissé d'inachevé. Les peintures qu'il exécuta dans l'église de Gesù Nuovo, dévoilèrent enfin à l'Italie un genre de plus, et Philippe V, en lui commandant son portrait, donna à son talent toute la renommée attachée à un si auguste protecteur.

Nous reproduisons ici des peintures de la sacristie de Saint-Paul, à Naples. Cette église, bâtie sur l'emplacement où un affranchi de Tibère, Julius Tarsus érigea à ses dépens un magnifique temple à Castor et à Pollux, ainsi que l'annonçait l'inscription grecque placée sur la frise de l'entablement de la façade.

Quoique Solimène fut encore jeune quand il exécuta ces fresques, néanmoins on sent déjà qu'il a abandonné cette première manière qu'il tenait de Pierre Cortone qu'il avait mal compris, pour se rapprocher du Preti auquel il était supérieur par la beauté des figures et qu'il égalait pour le coloris. Dans la chute, Simon, le magicien, autre peinture de cette église, on devine déjà celui qui avait puisé dans les compositions grandioses de Lanfranc cette élévation de manière qu'il a portée dans ses dernières œuvres, et qu'il a quelquefois, on doit le dire, poussée jusqu'à l'exagération.

Comme tous les grands esprits, Solimène n'est pas seulement supérieur dans un genre; peintre d'animaux, de fleurs, de paysages, de portraits, l'architecture pittoresque ne lui était pas étrangère. Poète, il a montré dans tous ses ouvrages une connaissance approfondie de la mythologie, et plusieurs de ses tableaux sont presque autant des monuments d'art que d'érudition. Il fut, au reste, réservé à Solimène, de jouir tout entier de son triomphe. En possession d'une fortune considérable, entouré de l'admiration de tous ses élèves, il poussa jusqu'à quatre-vingt-dix ans sa glorieuse carrière, revêtu, pour ainsi dire du pontificat des arts en Italie, et mourut en 1749.

A côté des tableaux du grand artiste, Naples a réuni dans Saint-Paul plusieurs des chefs-d'œuvre qu'elle possède. Marc de Sienne, Henri-le-flamand, le chevalier Massino ont enrichi ce magnifique temple de plusieurs de leurs meilleures compositions. Les antiquaires ont au reste une aussi riche moisson à faire dans cette église que les amateurs de peinture. Près de la petite porte, on voit une ancienne colonne de quatre pieds de diamètre, et de vingt-huit pieds de haut, qui fut trouvée dans le temple de Neptune.

Dans la maison attenante, deux cours sont adossées l'une à l'autre; la première est environnée de colonnes de granit, prises dans l'église qu'a remplacée l'église actuelle. La deuxième présente encore les restes d'un mur de théâtre, où, selon Sénèque et Tacite, l'empereur Néron parut la première fois en public pour y chanter des vers de sa composition.

C'est sur les dessins du père Théatin Grimaldi, que Saint-Paul a été construit; son architecture est simple, mais un goût sûr a présidé à sa construction.

A. Maury.



Peinture de Solimène dans la sacristie de Saint-Paul.

Paris. Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7. Tiré aux presses à bras de Lacrampe et Ce.

SALON DE 1839.



Repas de paysans de l'Oberland-Bernois, par Karll Girardet.



SALON DE 1839.

3e et dernier article.

Nous voici à la *Fontaine de Jouvence*, de M. Clément Boulanger. Hommes et femmes cassés, écloppés par l'âge accourent de toute part et se plongent dans l'eau merveilleuse d'où ils sortent frais et dispos de l'avis de chacun. Çà et là sont jetés plusieurs groupes dont l'aspect paraît charmer un enfant aux ailes classiques, à la pose vraiment cavalière, et au milieu du tout, apparaît une fontaine contournée avec élégance. Telle est la disposition de l'ensemble, habile et gracieuse à la fois. Le peintre, en traitant les derniers plans avec soin, a réservé son savoir-faire pour les premières lignes où s'accomplit la transformation désirée; aussi, y a-t-il semé à profusion de ces figures charmantes dont il a le secret. Mais cela malheureusement en vain, car l'incorrection du contour, la crudité des tons se heurtant sans jamais se fondre, et un manque complet d'harmonie entre les premiers plans et les derniers, annihilent complètement tout ce qu'il y a de bien sur cette toile. Vraiment, c'est dommage, puisqu'avec un sujet pareil, M. Clément Boulanger pouvait donner un digne pendant à sa belle procession de la Gargouille; la forme lui a manqué. C'est la beauté de la forme, qui, cette année, a fait le succès de M. Steuben. Sa jeune fille, à demi-couchée sur un méchant grabat, ayant sur ses genoux la plus élégante de toutes les chèvres blanches, est admirable de faire. Les lignes, d'une pureté exquise, font ressortir un modelé abondant et hardi; les extrémités sont fines et accusées sans mollesse; le tout animé d'une couleur franche, limpide, qui donne à cette figure une étrange morbidesse. Ensuite M. Steuben a rendu si expressif le regard jeté par cette blanche fille, à sa compagne muette, qu'on se sent tout ému, et cette émotion indéfinissable redouble si la vue se porte sur le fond, à gauche, où apparaît un homme légèrement contrefait qui semble avoir soif des caresses prodiguées à la chèvre. On se voit alors initié à une scène d'un drame terrible. L'artiste a frappé juste, il s'est rendu maître du spectateur avant d'avoir nommé la jeune fille Esméralda, l'homme Quasimodo et la chèvre Djali.

C'est que la peinture a aussi ses poètes, ses élus qui, en faisant subir à la pensée des transformations diverses, savent toucher le cœur jusque dans ses moindres fibres; connaissant les diverses faces du vrai, ils les reproduisent à leur aise, et quelle que soit la couleur de leur style, ils arrivent toujours à la communion intellectuelle du spectateur et du peintre. Delacroix est de ceux-là; audacieux, indomptable, il va toujours en avant, uniquement préoccupé de la reproduction de sa pensée énergique; nous allions dire fiévreuse. Pour atteindre à ce but, il sacrifiera à plusieurs dieux à la fois. Aujourd'hui, caressant amoureusement la forme et la foulant aux pieds demain, ou bien interprétant sa pensée avec élégance, et le moment d'après, la rendant d'une manière sèche, aride, mais profonde toujours. Et si jamais il s'aperçoit que le faire peut en diminuer la clarté, il n'hésitera pas à modifier la couleur et la forme de façon à atteindre d'une manière ou d'autre la vérité d'expression. Ainsi a-t-il agi à l'égard de la *Cléopâtre* et de l'*Hamlet* exposés cette année au salon. Y a-t-il dans la première quelque mérite d'exécution? A part la finesse de l'épaule, tout peut être critiqué; par exemple, le bras droit, sur lequel repose la tête, n'est pas attaché, le cou s'emmanche mal avec la tête, et les chairs sont flasques et fatiguées; mais les yeux exercent sur vous une influence magnétique; ils vous disent qu'une pensée profonde fermente sous le crâne, pensée sous les coups de laquelle toujours on succombe, et vous reculez épouvanté de l'énergique résolution de *Cléopâtre*. Dans *Hamlet*, les fossoyeurs sont à l'œuvre; l'un d'eux offre le crâne du pauvre Yorick, au prince qu'accompagne Horatio, et le vent d'automne souffle réellement. Ici, il y a plus de savoir-faire; la figure d'Hamlet est fine, son vêtement bien senti, voilà tout; le reste, surtout le bras du fossoyeur manque de vérité. Le peintre a tout sacrifié à sa figure principale, et il a voulu que cette figure parvînt à toucher; il y a réussi. Passons à un autre poète, à Ary Scheffer, dont l'imagination naïve et profonde à la fois, aime à revêtir une forme indécise, vaporeuse, qui porte tant à la rêverie. Le *roi de Thulé* et le *Christ secouru par un ange*, nous ont rappelé le faire du *Larmoyeux*. C'est la même largeur de tons, le même sentiment de la forme. Dans les *deux Mignons*, rien n'est sacrifié à l'effet, les plus petits détails se sentent, et la couleur n'offre aucun subterfuge; mais la trop grande simplicité des lignes jette sur l'ensemble un vernis de froideur dont l'œil ne peut être que choqué. Passons à la *Marguerite*, à cette jeune fille qu'Ary Scheffer a trouvé le moyen de poétiser après Gœthe. Vêtue de blanc, le chapelet à la main, elle sort de l'église, et Faust la voyant, reste muet d'admiration, et Méphistophélès sourit d'aise. Dans ce tableau, la critique la plus hargneuse ne trouve rien à reprendre, car jamais Ary Scheffer n'a contourné plus correctement une figure, et jamais son coloris n'a été plus savant, plus naturel. Quant à l'expression, disons que ces trois personnages n'ont pu mieux être compris par Gœthe. M. Adolphe Brune a reproduit l'*Envie* sous les traits d'une femme, s'arrachant les cheveux et dont le sein est mordu par un serpent. Cette figure, de l'avis de tous, fait présager de grandes choses; le dessin en est fort, la couleur énergique, et l'habile entente de la lumière donne un relief qui frappe tout le monde. Le torse surtout se trouve magnifiquement modelé. Disons toutefois que l'ensemble manque d'harmonie.

Maintenant laissant de côté, à notre regret, certaines toiles remarquables par de belles qualités, nous arrivons aux sujets historiques. Le nombre en est grand, et bien peu, à bon droit, sortent de la foule. Parmi ces derniers se distingue l'*exorcisme de Charles VI*, que nous devons à M. Biard. Le succès de cette toile doit être attribué à la vérité inouie des détails auxquels l'expression est sacrifiée à chaque pas. Ainsi, le roi agenouillé paraît trop théâtral, Odette de Champdivers, sa bien aimée, ne se trouve nullement émue de cette scène lugubre. En revanche, les deux exorciseurs sont bien sentis. Toutefois, l'un d'eux, en montrant le crucifix au roi, qui lui tourne le dos, est un effet sans cause. M. Émile Signol, dans le *saint Bernard prêchant la croisade*, a montré une grande science pratique. La foule s'y groupe facilement et les masses ont beaucoup d'entrain. Mais

chaque figure étudiée à part occasionne un papillotage dont l'œil est fatigué et qui produit un assemblage des plus criards. Puis, vient la *Peste de Florence*, de M. Picot, où l'on retrouve les qualités et les défauts de la grande école de David. Enfin M. Jacquand, sage, ferme et coloriste comme de coutume dans *Louis XI*, *à Amboise*, et surtout dans la *Bénédiction des fruits*; deux tableaux rappelant toutes les qualités de Delaroche, avec un aussi grand bonheur d'expression.

Grâce à Dieu, les batailles ont peu donné cette année. Le musée de Versailles en regorge, aussi nos peintres tacticiens se reposent-ils, mais comme M. H. Vernet est infatigable, il a reparu sur la brèche escorté de trois immenses toiles, et le public l'a accueilli avec enthousiasme. On a exalté sa verve, le sentiment de son loustic, le chic (pardon du mot), le chic du peloton sous les armes, et cela avec raison. On pourrait à la vérité dire à M. Vernet que la moustache de ses soldats joue un grand rôle dans l'expression ; que non content de les éclopper par la mitraille, il est encore assez disposé à leur enlever des lambeaux de chair quand l'arrangement de son œuvre l'exige ; et qu'il n'a point de vérité dans la couleur. Mais à quoi bon? Pourra-t-on s'empêcher d'applaudir à ses batailles? Par patriotisme aussi, n'est-on point forcé d'admirer les peintres de combats navals et féliciter le meilleur d'entre eux, M. Gudin, sur ses vagues et ses vaisseaux colorés de la teinte d'uniforme? Cela fait, nous demanderons la permission de passer aux paysagistes.

Ils sont, comme on le sait divisés en deux camps. Le premier admire par-dessus tout et s'efforce d'imiter l'allure grave de Poussin et ses accidents de terrain, mathématiquement obtenus; le second va au hazard, copiant tout ce qu'il voit, et n'ayant d'autre souci que de rendre chaque chose dans son vrai. A l'un, nous rattacherons Aligny, Édouard Bertin et Corot, dont les œuvres de cette année sont remarquables par la puissance des études, les belles lignes des fonds, les masses d'arbres savantes, mais qui pèchent quant à la vérité des détails. Et en tête de l'autre, se placeront d'eux-mêmes Flers, André, Jules Dupré, tous vrais, tous coloristes, commme ils le prouvent : Flers dans son *Bas-Meudon*, André par le *Chemin des Landes*, et J. Dupré par toutes ses toiles. A ces jeunes maîtres, et du premier bond, est venu s'adjoindre M. Calame, en première ligne maintenant par sa *Forêt de sapins, prise à la Handeck*. Sur cette toile, les arbres se massent largement avec un contour net et heureusement accentué ; les rochers bien cassés, ont leur couleur locale, et les différents plans, s'échelonnant avec aisance, aident puissamment à la prolongation des lignes. Ce début est un des plus beaux dont on ait souvenance, et sa hardiesse effraie un peu ; car il sera bien difficile à M. Calame d'atteindre plus haut. Terminons en parlant du *Repas des paysans dans l'Oberland-Bernois*, œuvre tenant du tableau de genre et du paysage; du genre, par les figures fines, spirituelles, traitées sans prétention, et du paysage, par une nature rendue avec un rare bonheur. Au reste, nos lecteurs en ont la gravure sous les yeux, et certes, ils seront charmés de la foule se groupant autour du vieillard, qui, la pipe en main, est un modèle de vérité et de simplicité naturelle. Ils reconnaîtront là l'auteur des gracieuses et charmantes vignettes du *Roland furieux* (1).

Le manque d'espace nous force à passer légèrement sur les portraits. M. Decaisne, en donnant celui de M. de Lamartine, a fait preuve d'un sentiment profond du réel, mais la sécheresse du contour nuit beaucoup à l'effet. Champmartin est toujours le peintre de beaucoup d'expression, mais d'une couleur jaune, sans moëlleux, et qui choque la vue. Les trois portraits de M. Châtillon offrent une manière grasse et abondante. Quant au faire, MM. Winterhalter et Louis Boulanger peuvent prétendre, eux aussi, au succès ; le premier par son Louis-Philippe, figure jetée hardiment, pensive, sérieuse, bien étoffée, et le second par le portrait de M. Petrus-Borel. Cette année encore M. Amaury-Duval a fait merveille, grâce à une jeune personne dont il a idéalisé les lignes, et qu'il a animée par ce coloris net et serré qui lui appartient. Aussi, les honneurs du salon ont-ils été pour lui, et il les a partagés avec M. Charpentier, le peintre de madame Dudevant (Georges Sand), et de Maurice Dudevant. Madame Dudevant se tient debout devant le spectateur, vêtue de noir de la tête aux pieds, des fleurs dans les cheveux, et offrant une tête belle, quant aux détails et à l'ensemble; peinte avec chaleur, entraînement, et réfléchie d'une manière profonde, cette œuvre ne pourrait pâlir à côté de certains portraits de Titien.

A. DE LAMOTHE-LANGON.

LES HYPOGÉES DE LA CYRENAIQUE.

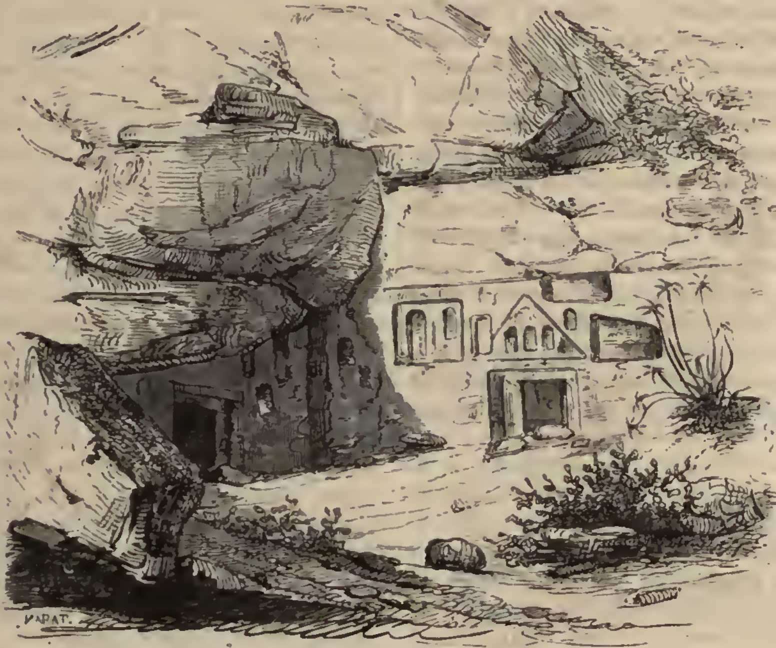
La vieille Égypte a laissé sur tous ses monuments l'empreinte presque ineffaçable de ses croyances. Au milieu des représentations si multipliées d'Osiris, d'Isis, de Nephthys, de Knef, de Phthà, de tant de divinités aux attributs bizarres, aux symboles caractéristiques, le dogme de la transmigration des âmes vient sans cesse s'offrir à la pensée de l'Égyptien. Tout le rappelle, tout redit à l'homme, à Thèbes, à Memphis, à Éléphantine, à Oxyrinchus, que passant sur cette terre issue des cieux, il doit ne songer qu'au retour dans sa céleste patrie. Mais quoi de plus fait pour entretenir présent à sa pensée, cette mystérieuse et poétique croyance, que ces cités des tombeaux, ces nécropoles, éternel emblême de l'éternité de notre vie. Là, le corps a, grâce à un savant entourage de parfums et de bandelettes, conservé ses formes, son attitude, sa physionomie; là, tout respire l'existence, mais une existence nouvelle, inconnue, muette comme la mort, silencieuse comme la tombe; cette vie enfin, dégagée des souillures de notre vie terrestre et dissipée, qui attend le juste après mille ans d'expiation, et le coupable après trois mille ans de souffrance. Incapable de pénétrer la profondeur de la pensée qui avait élevé ces cités funéraires, le peuple en concluait que l'âme de l'homme survivait tant que son enveloppe échappait à la destruction, superstition grossière et ridicule entretenue par la caste sacerdotale, dépositaire des dogmes véritables, et qui gar-

(1) M. Karll Girardet, qui a dessiné la plus grande partie des vignettes du *Roland furieux*, traduction nouvelle de l'Arioste, par M. A. Mazuy, dont les deux premiers volumes sont terminés et renferment 58 gravures sur Chine.

dait pour elle le secret de ces emblèmes incompris par le vulgaire.

Mais une raison religieuse n'avait pas seule présidé à cet usage d'embaumer les morts, de conserver jusqu'à l'image des animaux sacrés. Il y avait encore une raison sanitaire. La peste, cet horrible fléau qui a établi sa demeure au cœur de l'orient, et qui de là s'étend parfois sur les contrées occidentales, était inconnue à l'Egypte des Pharaons. Cette maladie terrible long-temps réputée contagieuse, moissonne presque chaque année une fraction notable de la population du Caire, d'Alexandrie, des contrées d'alentour. Il y a trois mille ans nul ne redoutait cet ennemi impitoyable. Pourquoi? C'est qu'en préservant la dépouille de l'homme de la dissolution, les hypogées empêchaient les miasmes empoisonnés qui s'exhalent de nos cadavres, de vicier un air brûlant et humide à la fois, conservateur de tous les principes morbifiques. Ainsi l'embaumement n'était pas seulement un religieux respect d'un corps habité par l'émanation du dieu infini, sans nom, immuable, incorporel, adoré par les Égyptiens, c'était encore un moyen de préserver le pays de la maladie qui l'a désolé du moment que cet usage a disparu.

Partout où s'était étendue la domination égyptienne, elle avait multiplié ces villes funèbres, entassé les tombeaux. C'est ainsi que la Cyrenaïque possède aussi dès monuments du genre des Syringes de Thèbes. A chaque pas, le voyageur rencontre des débris de ces nécropoles en partie ruinées par le temps. C'est pincipalement aux alentours de Massakhit, de cette ville que la crédulité orientale regardait comme ayant été pétrifiée, prenant les bras et les torses des statues pour le corps des habitants si étrangement métamorphosé, c'est là, dis-je, que se trouvent ces vestiges de construction nécropoliques. Autour de Massakhit (c'est-à-dire la ville des statues), s'étendent plusieurs vallées dont le sol porte empreinte, à chaque pas, de



Deux hypogées funéraires dans la vallée de Koubbeh.

ces demeures affectées aux morts : d'un côté est la vallée de Koubbeh, dont chaque élévation est creusée en tombeaux. Au point le plus enfoncé de la plaine, se dressent huit pilastres à chapiteaux unis, formant une galerie couverte de longs blocs monolithes, adossés contre la colline. Dans l'intérieur de la galerie est une petite ouverture pratiquée dans le rocher, au niveau du sol ; un escalier aide à y pénétrer; dès que les yeux sont plus familiarisés avec l'obscurité de ces lieux, on se trouve dans une grotte dont le plafond s'arrondit en voûte. Un léger murmure annonce qu'il en doit sourdre une source qui s'échappe par un conduit souterrain. Cette eau, qui a la singulière propriété de teindre en noir, se répand dans la vallée qu'elle fertilise.

Dans toutes les autres grottes environnantes, un magnifique tapis de verdure s'étend à l'entrée de chacune, et les ouvertures sont pratiquées dans des falaises irrégulières. Près de Cyrène, les hypogées ont un aspect vraiment monumental ; un art infini a creusé dans la paroi un magnifique sarcophage. Une petite voûte en plein-cintre, ornée de guirlandes, surmonte le tout.

Près de l'ancienne Damis, on admire les grottes sépulcrales, dites Kennissieh. On y parvient par des marches taillées dans les endroits les plus abruptes d'un ravin situé au bord de la mer.

Cyrène elle-même, n'est qu'une vaste nécropole creusée dans le flanc d'une montagne ; partout des tombeaux au style dorique, avec ses colonnes cannelées, ses hiéroglyphes et ses gouttières. Tantôt les hypogées ne sont que de simples carrés pratiqués dans le roc, tantôt ils sont précédés de portiques.

Dans les premiers siècles du christianisme, toutes ces cavernes funéraires servaient de refuge aux ermites qui couraient en foule au désert oublier le monde et se consacrer à Dieu. Dans leur pieux vandalisme ils ont effacé plus d'une image curieuse qui

décorait les demeures sépulcrales; ils ont substitué des emblêmes chrétiens aux emblêmes de la religion de Knef et d'Osiris. Plus tard, l'islamisme, plus vandale encore, envahit ces antiques témoins des révolutions des âges. L'Arabe insouciant, établit sa tente dans ces grottes élevées pour recevoir des tombeaux, il laissa le temps abattre pièce à pièce ces œuvres de l'homme qui défiaient sa puissance; heureux, s'il n'en hâtait pas la destruction. Il abandonna ensuite ces habitations caverneuses pour des lieux plus commodes. Dès lors, les hypogées ne furent plus occupées que par les bandes errantes de malfaiteurs qui détroussent le voyageur et attaquent les caravanes. C'est là, comme des bêtes fauves dans leur tannière, qu'ils guettent leur proie.

Il était nuit, dit M. A. de Saint-Aigland, j'étais escorté par deux Maures et un vieux cheikh arabe; je voulais jouir du spectacle des hypogées à la clarté des flambeaux. Je m'avançais lentement au sud de Massakhit, quand j'entendis une balle siffler à mon oreille; mes guides allaient prendre la fuite, et s'écriaient déjà : Ce sont des brigands, quand le vieux cheikh les retint, et s'élança sur la troupe des malfaiteurs, armé d'un pistolet et d'une excellente lame de damas. Alors il se fit une terrible décharge, je croyais Abdallah, c'était le nom de l'Arabe, mille fois mort, mais il revint sur moi triomphant. Ils ont pris la fuite, me dit-il, c'est que j'étais invulnérable. et il me montra une large feuille de parchemin sur lequel était gravé un verset du Coran. Chien de chrétien, refuse de croire au prophète, après avoir été témoin d'un tel miracle. Alors il cria d'une voix forte la formule sacramentelle : Non, il n'y a de dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. Puis nous nous enfonçâmes dans la caverne dont les échos répétèrent à plusieurs reprises le cri de victoire du vieil Arabe.

O vous, qui voulez visiter les nécropoles de la vieille Égypte, cuirassez votre poitrine d'une formule du Coran. C'est une arme terrible devant laquelle s'évanouit l'audace du bédouin. Aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, la superstition veille aux portes de ces cités funèbres; les noms seuls ont changé : Mahomet, c'est Osiris.

A. MAURY.

LE ROI JEAN ET SON ÉPOQUE (1350-1364).

(5e *article.* — *Voir page* 108.)

La grande tentative pour assurer l'indépendance de la bourgeoisie avait échoué; le régent était entré dans la plénitude de l'autorité royale. Mais la cruauté déployée contre les bons bourgeois de Paris, ces exécutions nocturnes et sanglantes qui jetaient le deuil dans la cité dépouillée de ses priviléges, ne donnaient pas d'argent. Charles, encore dauphin, avait tenté de réunir des états particuliers dans plusieurs provinces de la monarchie. Ces états s'étaient en effet rassemblés; le comte d'Armagnac, commissaire du régent, avait tenu ceux du Languedoc. Il en avait obtenu un don gratuit de ces populations du midi, qui semblaient alors avoir abdiqué leur haut caractère d'indépendance pour une généreuse fidélité féodale. En Auvergne, dans le Dauphiné, il y eut aussi des états provinciaux, *et les communes se taillèrent chacune selon leur aisement.* Tout cela affaiblissait d'autant la puissance des états généraux, et détruisait cette force qui se fut attachée à une véritable représentation nationale.

Depuis la rentrée du régent, à Paris, l'agitation était à son comble. Tout le monde était mécontent, nobles, clercs et bourgeois. Des ordonnances sévères de police jetaient la défiance et la consternation dans les cités. Les monastères ne pouvaient sonner la cloche après le couvre-feu de Notre-Dame, afin de ne pas absorber la voix des sergents d'armes qui faisaient bonne garde. Les chaînes étaient ôtées des bornes dans les rues; la police n'appartenait plus aux bourgeois. Le plus simple soupçon d'union municipale ou de complicité avec le roi de Navarre, suffisait pour faire arrêter les plus notables habitants. Au mois d'octobre 1358, dix-neuf bourgeois furent mis au Châtelet; on les accusait de conspirer pour rappeler le gouvernement du roi de Navarre. Les échevins, capitaines et dixainiers, vinrent en toute hâte au palais du régent, et se plaignirent de la violence qu'on venait de faire à plusieurs d'entre eux. Jean de Culdoë, prévôt des marchands, ne voulut pas se joindre à la députation, dans la crainte de se compromettre. Le régent répondit : « J'irai demain en l'Hôtel-de-Ville, et ferai connaistre les raisons qui me forcent à mettre lesdits en prison; et si, par après, vous pensiez qu'on dût les désemprisoner, ainsi ferai. » Voilà donc que le régent alla en place de Grève, où il y avait beaucoup de monde assemblé; il monta sur les degrés de la croix qui était plantée au milieu de la place : « Je suis sûr et bien informé que les bourgeois jetés au Châtelet sont traîtres et alliés du roi de Navarre. » Alors Jean Damien, jeune homme qui etait en la cour du dauphin, fit une action abominable. Il était le gendre d'un des bourgeois arrêtés; il demanda la parole : « J'ai vu le roi de Navarre, dit-il, pour qu'il m'octroyât la délivrance d'un mien parent, son prisonnier, et je puis assurer que ce que dit monseigneur le régent sur la complicité des bourgeois, est la pure vérité. » Un témoignage aussi extraordinaire et aussi affirmatif fit quelque impression sur la foule, et l'on consentit au jugement; mais les preuves étaient obscures, et les faits si incertains, que le régent fut obligé de céder à l'opinion, et de faire sortir les citoyens captifs.

Le roi de Navarre continuait d'être l'homme de la bourgeoisie. Partout où ses gonfanons se hissaient, la population accourait pour se réunir à lui, et lui offrir ses services. Les chevaliers du Navarrois n'avaient qu'à se présenter devant une cité bourgeoise pour que les portes leur fussent ouvertes. *Noël, Noël*, criait-on, pour Charles de Navarre, *aide et joie!* Amiens et Laon s'allièrent afin de le défendre, et les habitants repoussèrent les troupes du régent. Le roi de Navarre était aussi le chef aimé de ces grandes compagnies qui désolaient les provinces sous le nom d'Anglais, de Basques, de Bretons et de Normands. Ces compagnies élisaient pour capitaine le plus vaillant et le plus hardi; elles ne portaient le gonfanon d'aucun prince, mais des couleurs qu'elles avaient adoptées; pendant la guerre, elles prenaient du service pour qui leur donnait la solde la plus forte, ou des avantages de pilleries ou de butin. Lorsqu'elles paraissaient devant un château ou une ville, on était sûr qu'il n'en restait bientôt plus que les vestiges. Elles

pillaient amis et ennemis. Soit que le roi de Navarre soldât largement ces grandes compagnies, soit qu'elles eussent pour son courage une prédilection marquée, ou bien que, comme roi de Navarre, il eût sur elles une sorte de suzeraineté, presque toutes s'étaient mises à son service. C'était avec leur aide qu'il désolait les environs de Paris, qu'il prenait les villes et soutenait des siéges. Que pouvait opposer le régent à ces hommes? Il était personnellement lâche dans les batailles ; sa chevalerie était peu nombreuse, peu de villes, de communes, ou de bourgeoisie étaient pour lui.

Le régent montrait d'ailleurs, dans le gouvernement, un esprit de réaction funeste. Les états de 1356 avaient demandé le renvoi de presque tous les officiers de la cour du dauphin. En supposant que ces états eussent exercé un droit qui ne leur appartenait pas, il était constant que la plupart des officiers avaient mérité par leurs pilleries les haines populaires ; cependant une charte générale les restitua dans leurs offices. Les murmures des halles furent très vifs, et l'on accueillit fort mal le retour de ces officiers qui avaient si long-temps pressuré le peuple.

Les ravages des grandes compagnies, les terribles luttes avec l'Anglais, faisaient sérieusement songer à la paix avec le roi de Navarre. Les deux reines, Blanche et Jeanne, s'étaient toujours montrées conciliantes; elles avaient un grand ascendant sur le Navarrois : « Beau-frère, accordez-vous avec le régent, lui écrivaient-elles sans cesse. — Et pourquoi, leur répondait le roi de Navarre ; le royaume n'est-il pas à moi? » En effet, les bourgeois lui faisaient secrètement hommage et envoyaient des secours contre Charles de France. Le régent, de son côté, lui portait une haine mortelle; il ne pouvait croire à sa sincérité. Il connaissait ses droits sur le royaume, les prétentions qu'il avait hautement fait valoir, il ne pouvait penser qu'il renonçât tout-à-coup sans essayer la force ou la ruse. Dans ces circonstances, il y eut un simulacre d'états généraux ; les nobles consentirent à servir un mois à leurs dépens ; les clercs firent, en murmurant, l'offre de payer un décime ; quelques députés de Paris, désignés par le prévôt, offrirent six cents gens d'armes et mille soudards. Un raccommodement avec le roi de Navarre étant le premier besoin, Charles s'y détermina, quoiqu'à regret. Il fut convenu qu'on lui remettrait tous les castels et bastilles dont le roi Jean s'était mal à propos saisi, qu'on lui paierait comme indemnité douze mille livres en bonnes terres, et cinq cent mille écus à l'éffigie du roi Jean, ce qui, avec les intérêts, devait faire une rente de cinquante mille écus pendant douze ans.

Ce traité était des plus onéreux ; aussi, le régent espérait-il le faire rejeter par son conseil et les bourgeois. Il retourna donc en toute hâte à Paris, et, dans la chambre du parlement, il convoqua quelques notables habitants, puis il leur dit : « Que pensez-vous du traité? » Et tous lui répondirent qu'il fallait l'accepter.,On rapporta cette réponse au Navarrois. Le roi *mauvais* chargea son plus intime conseiller, Friquet, qui avait été détenu au Châtelet pour crime de trahison, de chevaucher vers Paris avec deux nobles hommes, afin de régler les conditions définitives de l'arrangement, et un grand nombre de bourgeois vinrent à leur rencontre. La présence de Jean Culdoë, le prévôt des marchands, et de Jean Maillard, n'empêchèrent pas les témoignages d'amitié qu'on se donna de part et d'autre. Les envoyés du roi de Navarre furent aussi accueillis par le régent ; on les festoya, et tout cela pour engager le Navarrois à se confier sans crainte, car il devait y avoir une entrevue à Pontoise ; mais quelque chose qu'on pût faire, le roi ne voulut pas se livrer, et demanda des otages ; et il lui en fut donné. Alors seulement l'entrevue eut lieu à Pontoise. Le roi et le régent s'approchèrent le chaperon *hors de la teste* ; ils soupèrent ensemble et burent joyeusement toute la nuit. Il fallait régler sur quelles châtellenies se ferait la rente des douze mille livres. Le roi de Navarre disait : « Beau-frère, baillez-moi les vicomtés de Falaise, de Bayeux et de Vire. » Le régent trouva la demande un peu forte ; il lui répondit : « j'en parlerai à mon conseil et aux bourgeois de la bonne ville de Paris. »

Ces bourgeois de Paris qu'on faisait alors intervenir dans toutes les affaires, n'avaient rien de commun avec cette grande bourgeoisie qui s'était prononcée pour la cause municipale ; le prévôt des marchands choisissait les bourgeois appelés au conseil, de sorte que le régent en restait plus facilement maître. Ils trouvèrent la demande du roi de Navarre exorbitante ; ils lui firent dire : « Nous vous faisons des offres raisonnables ; si vous ne les acceptez pas, que chacun fasse le mieux qu'il pourra. » Le roi de Navarre manda le conseil du régent, et lui dit : « Messers, il est nécessaire de faire cesser les malheurs de ce royaume ; je veux être l'ami du roi Jean et du régent ; je ne veux ni argent, ni terres nouvelles ; mais qu'on me donne celles que mon cousin m'a enlevées. Faites donc assembler le peuple de Pontoise, je veux lui parler. » Et le peuple de Pontoise fut mandé en la salle du château. Charles de Navarre déclara qu'il mettrait un terme aux pilleries, et que, pour montrer son bon vouloir, il allait faire sortir ses garnisons de Navarrois et d'Anglais des castels et bastilles du roi de France ; ce discours fut vivement applaudi. Tout le monde s'émerveillait des bonnes intentions du roi de Navarre ; d'autres doutaient qu'elles fussent vraies, et qu'il n'y eût pas de dessein perfide dans cette apparence de loyauté.

Une fois la bonne volonté du roi de Navarre constatée, le traité ne pouvait souffrir la moindre difficulté ; cependant le régent crut nécessaire de le communiquer aux habitants de Paris, avant de l'arrêter définitivement. Charles lut en place de Grève le traité de paix, et dit : « Je ne veux point que le roi de Navarre entre dans Paris, sans votre gré ; bonnes gens, y donnez-vous votre consentement? » Les halles ratifièrent le traité. Le régent alla au-devant du prince, jusqu'à Saint-Denis, pour l'accueillir et le conduire lui-même dans la bonne ville de Paris que le Navarrois aurait tant voulu tenir ! Il y fit son entrée en grand honneur, et devint bientôt l'homme le plus influent du conseil ; Charles ne se décidait qu'après lui, on disait même qu'ils avaient arrêté entre eux certaines conditions sur les guerres avec l'Anglais et la captivité du roi Jean ; on devait autant que possible prolonger la prison du roi, afin que Charles, dauphin, pût ainsi jouir de la couronne.

A cette époque, le régent reçut de Londres des chartes dans lesquelles le roi Jean annonçait qu'il

avait conclu un traité de trêve et de rançon avec Édouard d'Angleterre. Charles consulta son bon cousin de Navarre, et celui-ci lui conseilla de convoquer les états généraux pour leur soumettre le traité, sachant bien que ce traité serait si dur qu'on pourrait le faire rejeter ; le régent y consentit. C'était le premier exemple d'une invention d'assemblée politique en France, dans l'examen d'un traité de paix. Les états se réunirent le 25 mars ; ils dirent qu'ils aimeraient mieux une guerre plus chère, à endurer de voir le noble royaume de France ainsi amoindri. On assurait que le régent, conseillé par le roi de Navarre, n'était pas très empressé de tirer son père de la captivité, et qu'il avait influé sur la délibération des états. Aussi, lorsque le roi Jean apprit à Londres que les clauses du traité qu'il avait proposées étaient rejetées par les états généraux, il s'écria : « Hélas ! Charles, beau-fils, vous vous confiez au roi de Navarre qui vous déçoit et en décevrait quarante tel que vous êtes. »

Le roi d'Angleterre fut très irrité des retards qu'éprouvait la conclusion de la paix ; il passa sur le continent avec une puissante bataille d'archers et de de lances ; il s'avança jusqu'à Brétigny. A ce moment où il aurait fallu le concours décisif du roi de Navarre et de Charles de France, « il s'esmut entre eux grande haine ; la raison et la cause ne la sait on moult bien. Le roi de Navarre sortit soudainement de Paris, défiant le régent » Édouard manifestait surtout l'intention de se faire couronner roi de France ; les environs de Paris étaient envahis et pillés par les troupes anglaises, et le pays était tellement dévasté que les ennemis ne trouvaient plus nul profit à courir la campagne : « La guerre que vous faites à ce royaume de France, disaient les barons anglais au roi Édouard, est trop peu favorable ; nous usons notre vie en guerroyant ainsi, nous pouvons plus perdre en un jour que nous n'avons gagné en vingt ans. » Édouard hésitait encore, lorsque dans les environs de Ruel un orage terrible éclata ; les tentes furent violemment arrachées par la tempête, les hommes et les chevaux emportés par le torrent ; plus de mille archers périrent et six mille nobles coursiers. Cet événement fit une impression si grande sur l'esprit d'Édouard qu'il reçut les envoyés du régent ; huit jours se passèrent en conférences, et enfin fut signé le grand traité de Brétigny.

Par ce traité, le roi de France cédait à Édouard, Montreuil, les comtés de Ponthieu et de Guines, avec leurs droits et seigneuries ; Jean et son fils renonçaient à toute souveraineté sur les provinces anglaises, tant anciennes, comme la Guyenne, que sur les terres nouvellement conquises, en même temps que le roi Édouard et le prince de Galles abandonnaient le nom et le titre de roi de France. La rançon de Jean était fixée à trois millions d'écus d'or; après l'acquittement des premiers six cents mille francs, Jean devait sortir de Calais, mais il livrerait des otages jusqu'au complet paiement de la somme stipulée. Le traité de Brétigny est un grand progrès dans l'histoire de la diplomatie ; c'est la première rédaction complète d'une convention entre souverainetés indépendantes ; exceptez-en la coutume féodale des otages, on y trouve les stipulations habituelles dans les traités.

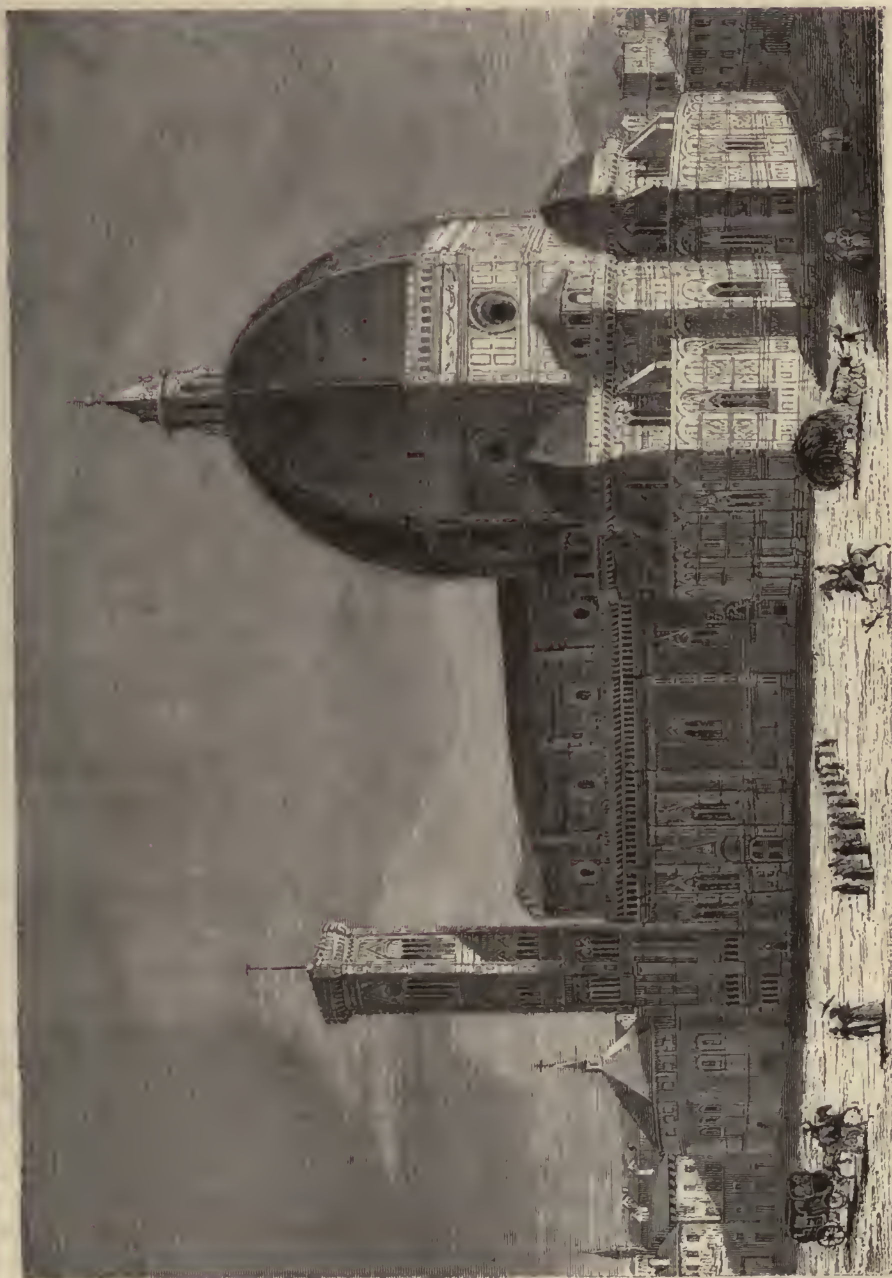
A. Mazuy.



Kamtchadal en habit d'hiver.

(Voyez l'article sur le Kamtchatka, p. 262.)

ITALIE. — FLORENCE.



Vue de la cathédrale, à Florence.



FLORENCE. — ITALIE.

Florence (*Firenze* en italien et *Florentia* en latin). La véritable origine et la fondation de cette ville sont incertaines. Les uns assurent que le dictateur Sylla en traça la première enceinte, d'autres assurent que des habitants de Fiesole, descendant dans la plaine pour y tenir leurs marchés, commencèrent à élever quelques maisonnettes dont le nombre s'accrut bientôt à cause de l'aménité du lieu et des avantages topographiques de la situation. Cependant, le savant M. Lanci paraît avoir prouvé que Florence a été fondée, non du temps du triumvirat, ainsi que l'ont pensé la plus grande partie des historiens, mais bien à l'époque où vivaient les anciens Étrusques, auxquels il en attribue également la fondation. Les Romains la prirent sur les Étrusques et en firent un de leurs plus importants municipes. Survinrent ensuite les cruelles invasions des barbares qui ravagèrent l'Italie d'une manière si affreuse. Il est vrai que Stilcon fit un grand massacre des Goths dans les environs de Fiesole ; mais à quoi leur servit cette éclatante victoire ? A passer d'une tyrannie à l'autre. En effet, aux Goths succédèrent les Lombards, et à l'époque où triomphaient ces derniers, les habitants de Fiesole eux-mêmes contribuèrent à ravager une ville qu'ils regardaient déjà comme une rivale. Le royaume des Lombards fut détruit par les Francs, et Charlemagne étant parti de Rome après son couronnement, passa par Florence qu'il trouva presque entièrement ruinée, et dont les habitants s'étaient réfugiés dans les campagnes voisines pour fuir les persécutions des soldats de Totila ; on était alors en 800. Charlemagne rappela alors les citoyens fugitifs, releva leur ville, punit et détruisit la rivalité des populations voisines, et y établit un gouvernement consulaire qui rendit cette malheureuse ville à une paix qu'elle avait perdue depuis si long-temps. Florence rebâtie fut entourée de murailles, qui bientôt renfermèrent dans leur sein des temples et des palais à l'imitation de Rome. Ce gouvernement bienfaisant dura pendant plus de quatre siècles. La population prit dès-lors un tel accroissement qu'en 1078 il fut nécessaire d'agrandir la ville. Ce besoin se fit sentir encore en 1284, époque où elle fut portée aux dimensions qu'elle conserve encore aujourd'hui, à peu de chose près.

Vers le milieu du treizième siècle, les deux consuls furent remplacés par dix Anciens qui, au bout de quelques années furent réduits à huit. Sous leur gouvernement la république florentine prospéra d'une manière étonnante. Cependant, en 1343, les Florentins eurent à soutenir une guerre désastreuse qui les obligea à demander du secours à Robert, roi de Naples. Ce monarque leur envoya en effet en qualité de capitaine un Gualtieri, qui prenait orgueilleusement le titre de *duc d'Athènes*. Ce soi-disant duc, après avoir délivré les Florentins d'un mal, les fit tomber dans un pire, en s'emparant du pouvoir ; mais il fut bientôt chassé par le peuple qui se souleva, et rétablit l'ancien gouvernement, c'est-à-dire le conseil des Huit. Pendant que ces divers événements se passaient, la famille des Médicis grandissait et se faisait puissante ; elle éveilla la jalousie et la susceptibité républicaines au point d'être contrainte à chercher son salut dans une émigration volontaire. Alexandre VI occupait alors la chaire de Saint-Pierre. L'influence de ce pontife engagea les Florentins à nommer Pierre Soderini, gonfalonier à vie. Ce dernier fut chassé à son tour, en 1512, par Raymond Cardona, général de Ferdinand, roi d'Aragon et de Naples, pour introduire à Florence Jean et Julien de Médicis qui avaient aussi été obligés de s'expatrier. Le gouvernement des Huit reprit sa première vigueur, mais sous l'influence immédiate des Médicis, surtout du tems de Léon X et de Clément VII.

En 1527, époque du malheureux saccagement de Rome, le peuple Florentin se souleva de nouveau et reconquit son ancienne liberté. Le souverain pontife ayant ressaisi la thiare, et s'étant réconcilié avec Charles V, envoya à Florence son neveu Alexandre en qualité de prieur à vie. En 1535, le même empereur confia à Alexandre le titre de duc de Toscane, et pour donner plus de force à cette nomination arbitraire, il lui fit épouser Marguerite d'Autriche. Néanmoins cette suprématie ne fut pas de longue durée. L'ambition du gouverneur et l'irritation produite par le despotisme du nouveau duc, inspirèrent à Laurent de Médicis, dit *Lorenzino* l'idée de délivrer sa patrie de ce tyran. Cette idée à peine conçue fut mise à exécution sans obstacle. Il attira le duc dans son propre palais de la rue Large, sous prétexte de favoriser des amours illicites, et à l'aide d'un de ses fidèles sicaires, il lui ôta la vie, et s'enfuit. Cet événement fut pendant quelques heures ignoré par le peuple. Le sénat s'assembla, et décida que le défunt n'ayant point laissé d'héritier, il fallait confier le gouvernement à Côme, fils de Jean de Médicis, appelé des Bandes-Noires, jeune homme d'environ dix-huit ans, qui vivait dans sa maison de campagne de Trebbia, sous la tutelle de sa mère, appartenant à la famille des Salviati. Ce jeune homme, dont l'âme était aussi grande que le génie, gouverna avec habileté l'état naissant, augmenta le territoire, et, en dépit de plusieurs conjurations, dont il faillit plusieurs fois d'être la victime, parvint à fixer dans sa famille la souveraine puissance. Le pape Pie V lui donna le titre de grand-duc, pour lui témoigner la reconnaissance des services rendus à la chrétienté. Il avait, en effet, armé des galères contre les Turcs, et la naissante religion des chevaliers de Saint-Étienne, fondée par lui-même, se rendit à la fois redoutable et célèbre par ses entreprises maritimes. Côme de Médicis, héritier des immenses richesses et du génie de sa famille, fit élever de superbes palais dans sa capitale, et protégea les arts et les sciences avec une généreuse libéralité. Sous son règne, on voit fleurir une foule d'hommes célèbres qui pouvaient faire croire à la renaissance du siècle de Léon X.

Quoique Florence fut du parti des Guelphes, elle fut souvent travaillée par les Gibelins que défendaient plusieurs des principales familles de cette ville. Aussi, selon le parti qui l'emportait, voyait-on de fréquentes expulsions, spoliations, incendies et massacres. La conjuration des Pazzi contre Julien et Laurent de Médicis, prouve combien était puissante, chez les Florentins, la soif de régner. Après ce dernier prince, le trône fut successivement occupé par François Ier, Ferdinand Ier, Côme II, Ferdinand II, Côme III. Celui-ci, bien différent de son père, se rendit odieux

à ses sujets ; ses contrastes avec sa femme Marguerite d'Orléans, amenèrent une séparation qui accéléra la fin de cette dynastie, d'autant plus qu'il eut le chagrin de voir mourir son fils aîné, Ferdinand, sans postérité. Son second fils, Jean Gaston, qui s'était marié en Allemagne, et qui était aussi séparé de sa femme, succéda à son père ; mais il vécut au milieu des tourments et des maladies, jusqu'en 1737, époque de sa mort. Avec lui s'éteignit l'illustre famille des Médicis.

Après la mort de Jean Gaston, l'empereur nomma don Carlos d'Espagne grand-duc de Toscane ; mais le traité de Vienne de 1735, ayant conféré à ce prince le royaume des Deux-Siciles, les grandes puissances européennes confièrent le gouvernement de la Toscane à François de Lorraine, duc de Bar, qui avait épousé l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Charles VI. De là, eut son origine cette dynastie Austro-Lorraine, qui gouverne encore aujourd'hui ce pays.

Florence-la-Belle, la ville des fleurs, qui, comme l'a dit M. Delécluse, semble reposer sur des coussins de verdure, est située à une petite distance des Apennins, dans une plaine fertile et riante ; elle est entourée d'agréables collines, semées d'une foule de maisons de campagne ou de châteaux. La ville est partagée en deux parties inégales par l'Arno, qu'on traverse sur quatre ponts, dont l'un, celui appelé de la Sainte-Trinité, est digne d'admiration par l'élégance de son architecture.

Florence est d'une forme presque ovale, entourée de murailles et défendue par un château, dit de Saint-Jean-Baptiste. Dans la partie la plus élevée de la ville, qu'on appelle *Belvédère*, il y a un autre château appelé château Saint-Georges, qui communique avec le jardin royal de *Boboli*. Florence est la résidence du grand-duc et de la famille royale qui habite le magnifique palais Pitti, ainsi nommé de son premier propriétaire ; elle est le siége d'un archevêché, des secrétaireries civiles et militaires, de toutes les administrations des finances, des tribunaux, d'un conseil suprême, jugeant en dernier ressort pour toute la Toscane, etc. La plupart des rues de cette ville sont spacieuses et bien pavées. Les édifices y sont vastes et somptueux, et renferment presque tous de précieuses collections de peintures.

L'étranger qui entre dans Florence est d'abord frappé par l'aspect de ses anciens palais, masses imposantes, dont la solidité, la force et le mode de construction ont quelque chose d'insolite. Ces murailles épaisses, cette absence totale d'ornements extérieurs, tout enfin fait naître la pensée que Florence a été bâtie pour la guerre civile. M. de Sismondi l'a parfaitement caractérisée en l'appelant la *Ville-des-Nobles*, la ville de la *force individuelle*, la ville où chaque homme était seigneur et maître dans sa maison.

Dans le treizième siècle, qui, comme chacun sait, fut une époque de troubles et de factions, chaque habitation était défendue par une tour crénelée, et en outre, lorsque le besoin l'exigeait, les nobles de tout un quartier se réunissaient et se concertaient entre eux pour élever des espèces de fortifications mobiles, appelées *serragli*, qui consistaient en barricades ou chevaux de frise, à l'aide desquels ils barraient les rues pour pouvoir se défendre.

Florence renferme dix-sept places, cent soixante-dix statues publiquement exposées, vingt fontaines, six colonnes, deux obélisques, vingt-huit paroisses et environ huit mille maisons. Elle est divisée en trois quartiers, et contient près de quatre-vingt-dix mille âmes de population fixe. Les Juifs jouissent à Florence de certains priviléges. Ils y ont un quartier réservé qui n'est cependant pas assez grand pour les contenir tous. Les autres cultes religieux sont tolérés et protégés, et ils ont chacun leur temple particulier.

Les monuments remarquables sont très nombreux à Florence ; nous citerons la cathédrale (Santa-Maria del Fiore) ; la basilique Saint-Laurent, dont la fondation est très ancienne, puisqu'elle a été consacrée par saint Ambroise ; la chapelle ducale de Saint-Laurent est peut-être ce qu'il y a de plus somptueux dans ce genre, en Italie ; l'église Santa-Croce, construite par Arnolfo di Lapo ; Santa-Maria-Novella, commencée en 1221, et dont la façade est due à Alberti ; l'église d'Or-San-Michele, bâtie par Giotto et Taddeo Gaddi ; l'Annunziata, construite sur les dessins de Brunellesco ; Santa-Maria-Maddalena de Pazzi, etc. Nous mentionnerons encore l'académie des Beaux-Arts, le musée d'Histoire naturelle, le palais vieux, (palazzo Vecchio), la loge des Lances (1), le palais Pitti, l'hôpital Santa-Maria-Nuova, le théâtre de la Pergola, etc., etc.

Santa-Maria del Fiore, l'église cathédrale de Florence est un édifice qui l'emporte de beaucoup sur tous ceux qu'on y admire. Le décret qui confia à Arnolfo di Lapo, la construction de ce magnifique temple, nous apprend que l'église portait le nom de Santa-Reparata, et qu'il fut changé en celui qu'il porte aujourd'hui, à l'époque de la fameuse conjuration des Pazzi, dont nous parlerons ci-après. L'église est située sur une place dont l'étendue ajoute encore du prix à l'édifice, en permettant d'en apprécier mieux l'ensemble. Les travaux de construction durèrent plus de cent soixante ans, et après le premier architecte Arnolfo, Giotto, Taddeo Gaddi, Orgagna et Brunellesco travaillèrent successivement à ce somptueux bâtiment. Brunellesco éleva la coupole ; Bacio d'Agnolo y plaça la lanterne, et André Verocchio, la croix. La largeur intérieure de l'église est de soixante-sept brasses ; la longueur de deux cent cinquante-sept. La coupole, à partir du pavé de l'église jusqu'à la lanterne, exclusivement, a cent cinquante brasses de hauteur ; le petit temple de la lanterne, trente-six ; la boule, quatre, et la croix, huit. L'ensemble du monument embrasse une étendue de deux mille cent dix-huit brasses carrées. Les murs de cette cathédrale sont extérieurement revêtus d'incrustations de marbre ; mais ce qu'il y a de plus admirable, et qui fait en quelque sorte oublier le reste, c'est la coupole, ouvrage d'autant plus extraordinaire, qu'il est double, qu'il fut élevé sans cintres, sans noyau, sans armature et avec le seul secours d'un échafaud très ingénieusement inventé par Brunellesco, qui avait imaginé cette grande machine, et qui conduisit son ouvrage à terme par des procédés pour lesquels la tradition de son art le laissait sans ressources. Michel-Ange lui-même était pénétré de tant d'admiration pour cette coupole, que lorsqu'il partit pour aller faire le dôme de Saint-Pierre, à Rome, il alla prendre congé de

(1) Voir la vue du *Palais-vieux* et de la *Loge des Lances*, T. I., p. 201.

celui de Sainte-Marie, et lui dit : Adieu, mon ami, je vais faire ton pareil, mais non pas ton égal. C'est là du moins ce que les Florentins se plaisent à raconter pour donner un peu plus de lustre encore à ce beau monument. Cette église renferme un grand nombre de bonnes peintures, et contient en outre le tombeau de Brunellesco, et son portrait en bourgeois de Florence. A côté, reposent les cendres de Giotto, le restaurateur de la peinture; on voit aussi le tombeau de Marsile Ficino, chef de l'académie platonicienne, fondée par Côme de Médicis, et le beau monument élevé à Pierre Farnèse, général florentin.

Dans les douzième et treizième siècles, les églises furent souvent le théâtre de scènes sanglantes. La conjuration des Pazzi est un de ces épisodes qui font naître les réflexions les plus pénibles. On était en 1478, Julien et Laurent de Médicis gouvernaient Florence. François de Pazzi, secondé par quelques autres grandes familles, conçut l'horrible projet de les assassiner, et ne recula point devant le double forfait de meurtre et de sacrilége. Santa-Maria del Fiore fut choisie pour le lieu de l'exécution, et l'on convint d'agir au moment où le prêtre célèbrerait la communion. Les conjurés se rendirent en effet à l'église. Le cardinal, leur complice, et Laurent de Médicis y étaient déjà, mais il manquait une victime. François de Pazzi et Bernard Bandini, qui devaient frapper Julien, allèrent le trouver dans son palais, et le déterminèrent à l'accompagner au temple. L'instant fixé arrive, François de Pazzi se précipite sur Julien, et le frappe avec tant de fureur et d'aveuglement qu'il se fait lui-même une large blessure à la jambe. Dans le même temps, Laurent est attaqué par deux autres meurtriers; il se défend avec courage,



Vue de Florence.

et parvient à se sauver dans la sacristie. Les conjurés voyant leur coup manqué, cherchent leur salut dans la fuite; mais leur retraite fut bientôt découverte, et ils périrent d'une mort ignominieuse. Leurs cadavres furent traînés dans les rues de la ville, et le cardinal ne dut son salut qu'à l'empressement que mirent tous les prêtres du temple à le préserver de la fureur populaire. Ils le retinrent au milieu d'eux jusqu'à ce que le tumulte occasionné par ces scènes déplorables fut calmé. Machiavel raconte en détail ce funeste événement; c'est à lui que nous avons emprunté le court extrait que nous offrons à nos lecteurs.

Auprès de Sainte-Marie del Fiore, s'élève une superbe tour carrée, dite le Campanile, de deux cent cinquante-huit pieds de hauteur, tout incrustée de marbres de diverses couleurs et enrichie de statues et de bas-reliefs exécutés par les meilleurs artistes du temps. Elle fut construite, en 1334, par Taddeo Gaddi, d'après les dessins du célèbre Giotto, son maître. La destinée de Giotto eut quelque chose d'extraordinaire, car il quitta la charrue pour travailler dans l'atelier de Cimabue, qu'il ne tarda pas à laisser bien loin derrière lui. Cet homme, d'origine si commune, s'éleva par son talent, jusqu'à devenir l'ami du Dante et de Pétrarque; il mourut à Florence au milieu des richesses et des honneurs, et chargé d'années.

Sur la même place, on remarque le Baptistère ou église Saint-Jean, édifice octogone, d'origine fort ancienne, qu'on pense avoir été autrefois un temple de Mars. En 1293, le corps des marchands le fit incrus-

ter de marbre, extérieurement, à ses frais. L'église est ornée, dans l'intérieur, de seize colonnes de granit, qui soutiennent une terrasse dont les parapets et la voûte sont remplis de mosaïques parfaitement exécutées. Elle renferme en outre un magnifique monument de Balthasar Coscia, où Jean XXIII, souverain pontife, qui, pour rendre la paix à l'Église, abdiqua la thiare, et mourut à Florence, où il avait vécu en simple particulier. Ce monument est l'œuvre de Donatello. Le Baptistère est orné de trois portes de bronze magnifique ; celle du côté du sud, est d'André Pisano ; les deux autres sont de la main de Laurent Ghiberti, jeune homme de vingt-quatre ans, qui, dans le concours ouvert pour tous les artistes de l'Italie, l'emporta même sur Brunellesco et Donatello. Ces deux portes représentent divers faits de l'ancien et du nouveau Testament. Le travail en est si beau que Michel-Ange avait coutume de dire : « Quelles étaient dignes de fermer le paradis. » Des deux côtés de la porte du milieu, on voit deux colonnes de porphyre qui furent données aux Florentins par les Pisans, lorsque ces derniers revinrent de la conquête des îles Baléares.

Pourquoi Napoléon ne voulait pas abdiquer après Waterloo.

« Il ne s'agit pas à présent de moi, disait l'empereur, il s'agit de la France. On veut que j'abdique ! A-t-on calculé les suites inévitables de cette combinaison ? C'est autour de moi, autour de mon nom que se groupe l'armée ; m'enlever à elle, c'est la dissoudre. Si j'abdique aujourd'hui, vous n'aurez plus d'armée dans deux jours....... Cette armée n'entend pas toutes vos subtilités. Croit-on que des axiômes métaphysiques, des déclarations de droits, des discours de tribune arrêteront une débandade ?.. Me repousser quand je débarquais à Cannes, je l'aurais conçu ; m'abandonner aujourd'hui, je ne le conçois pas... Ce n'est pas quand les ennemis sont à vingt-cinq lieues qu'on renverse un gouvernement avec impunité. Pense-t-on que des phrases donneront le change aux étrangers ? Si on m'eût renversé il y a quinze jours, c'eût été du courage..... Mais je fais partie maintenant de ce que l'étranger attaque, je fais donc partie de ce que la France doit défendre... En me livrant elle se livre elle-même, elle avoue sa faiblesse, elle se reconnaît vaincue, elle encourage l'audace du vainqueur. Ce n'est pas la liberté qui me dépose, c'est Waterloo, c'est la peur, une peur dont vos ennemis profiteront. »

ÉTUDES BOTANIQUES.

10e *et dernier article* (voir page 268).

Les fleurs ont encore quelques organes particuliers qui n'appartiennent ni aux enveloppes ni aux organes de la fécondation, et dont on ignore encore l'usage. Tels sont : 1° le nectaire ; 2° l'éperon ; 3° la couronne ; 4° l'écaille ; 5° l'urcéole ; 6° le capuchon ; toutes ces parties étaient des nectaires pour Linnée.

1° Les *nectaires*, selon les botanistes modernes, sont des corps glanduleux placés sur le réceptacle ou sur l'ovaire, et distillant des sucs particuliers. On les étudie sous les rapports de la position, de la forme et de la durée.

2° L'*éperon* est une sorte de corne ou de prolongement tubuleux qui se dirige du côté du pédicule, consistant en une forte bosselure, ordinairement creuse, de l'un des téguments floraux. Cependant, cette expansion des téguments prend quelquefois un nom particulier. Celui de *péraphylle*, quand ce n'est qu'une simple bosse, une expansion ou un appendice, n'ayant pas la forme d'une corne ; de *pérapétale*, quand c'est un appendice de la corolle.

3° La *couronne* est une partie ressemblant à une corolle et placée en dedans de celle-ci, comme, par exemple, dans les narcisses.

4° L'*écaille*. On nomme ainsi, en général, toute glande non nectarifère, ou tout appendice insolite dans les fleurs.

5° L'*urcéole* consiste en une petite vessie membraneuse ou cartilagineuse, qui, dans les carex, entoure l'ovaire, et est percée au sommet pour laisser passer le style.

6° Le *capuchon* est un évasement particulier des filets des étamines, qui, dans les asclépiades, sont soudés et recouvrent l'ovaire comme un capuchon. Ces filets, bizarrement soudés, prennent différents noms, selon leurs formes : 1° *sac*, l'ensemble des filets ; *cornes*, les cornes par lesquelles le capuchon se termine ; *bec*, pointe dressée des cornes ; *aile*, appendice dorsal et comprimé des cornes ; 2° *languettes*, les appendices qui partent du bas du capuchon, alternatifs avec les cornes et étalés sur la corolle ; 3° *écusson*, disque circulaire entourant le capuchon, et remplaçant souvent les languettes.

DU FRUIT.

Le fruit, dans tous les végétaux, n'est rien autre chose que l'ovaire fécondé, ayant acquis tout son développement, ou, si l'on aime mieux, sa maturité. Il se compose du péricarpe et de la graine.

Le *péricarpe* est l'enveloppe générale des graines, ou plutôt, tout ce qui, dans le fruit, n'est pas la graine. On distingue dans le péricarpe : 1° l'*épicarpe*, la peau du fruit, ou la partie membraneuse qui entoure le fruit et y représente l'épiderme ; 2° le *sarcocarpe*, la chair du fruit, ou la partie plus ou moins charnue qui se trouve sous l'épicarpe ; 3° l'*endocarpe*, la peau interne du fruit, ou la membrane, de consistance très diverse, qui forme ses loges ; 4° les *loges* sont les espaces vides qui se trouvent dans le fruit destiné à loger les graines ; 5° la *coque* est une sorte de loge qui s'ouvre avec élasticité à cause d'une espèce de ressort membraneux situé à sa base ; 6° les *valves*, pièces distinctes de certains péricarpes et susceptibles de se séparer sans déchirement à la maturité ; 7° la *suture*, ligne qui marque la jonction des valves ; 8° la *cloison*, lame plus ou moins épaisse, qui sépare en plusieurs loges la cavité du péricarpe ; 9° le *placenta* ou *tophosperme*, partie plus ou moins intimement soudée avec l'endocarpe, et où les graines sont attachées ; 10° les *crochets*, espèce de pointe courbe qui, dans les acanthacées, naissent sur le placenta, et retiennent les graines sans leur servir de support ; 11° le *cordon ombilical*, *funicule*, ou *podosperme*, filet qui part du placenta et soutient la graine ; 12° l'*arille*, expansion du cordon ombilical, qui enveloppe ou recouvre plus

ou moins complètement la graine; 13° la *pellicule*, membrane très mince qui enveloppe en entier certaines graines et porte les poils dont elles semblent chargées; 14° la *pulpe*, matière pulpeuse qui se trouve dans l'intérieur des loges de certains fruits, et qui entoure ou enduit les graines.

La *graine* est la partie du fruit renfermée dans le péricarpe, et qui ayant été fécondée, renferme le rudiment d'une nouvelle plante. La graine se compose de l'*amande*, et de ses *tuniques* ou *téguments propres*.

L'amande est l'ensemble des organes renfermés dans les téguments. Elle se compose : 1° de l'*embryon* ou rudiment d'une nouvelle plante; 2° du *périsperme*, partie de l'amande charnue, féculente ou cornée, ne présentant pas d'organisation vasculaire, n'adhérant presque jamais avec l'embryon, et manquant dans plusieurs graines.

Les tuniques comprennent : 1° la *lorique* ou *test*, pellicule ordinairement lisse et écailleuse qui fait la surface externe de la graine, et qui, par conséquent, recouvre le *tegmen*; 2° le *tegmen* ou *endoplèvre*, est la pellicule qui recouvre immédiatement l'amande; 3° le *hile*, *ombilic* ou *cicatricule*, cicatrice indiquant le point par lequel le funicule ou cordon ombilical, attachait la graine à la plante-mère; 4° le *prostype*, prolongement des vaisseaux du cordon ombilical dans l'intérieur des tuniques séminales. On distingue dans le prostype la *raphe* et la *chalaze*. La raphe est la partie du prostype comprise depuis sa naissance jusqu'à son extrémité; la chalaze ou ombilic interne est l'extrémité souvent renflée du prostype.

Nous allons donner maintenant un tableau des fruits, non pas de tous ceux qui ont été proposés par les auteurs, mais seulement des vingt-deux sortes qui ont été consacrées par l'application qu'on en a faite dans des flores ou des monographies.

TABLEAU DES FRUITS.

SECTION I.

Bractées prenant à la maturité l'apparence d'un péricarpe ou d'une partie du fruit.

1. ÉPI. Bractées écailleuses, formant un double calice renfermant la graine, et entourant un axe commun simple ou ramifié.

2. CONE OU STROBILE. Ecailles formées par des bractées coriaces ou ligneuses, imbriquées autour d'un axe commun qu'elles cachent : le pin, sapin, etc.

3. Le CHATON. Ecailles formées par des bractées sèches mais foliacées, peu ou point imbriquées, laissant souvent apercevoir l'axe qu'elles entourent : le saule, le bouleau.

SECTION II.

Pseudospermes, graines nues, c'est-à-dire dont le péricarpe est peu ou point apparent.

A. LES MONOSPERMES OU A UNE SEULE LOGE.

4. CARIOPSE, pl. 10, *fig.* 1. Fruit sec, dont le péricarpe est tellement adhérent avec le tégument de la semence, qu'il se confond avec lui : le blé.

5. AKÈNE, *fig.* 2. Un seul fruit à péricarpe membraneux, qui, quoique adhérent à la graine, en est cependant distinct : les composées.

6. POLAKÈNE, *fig.* 3. Deux fruits réunis, à péricarpe membraneux, qui, quoique adhérent à la graine, en est cependant distinct : les ombellifères.

7. UTRICULE, *fig.* 4. Fruit non adhérent avec le calice; péricarpe peu apparent; un cordon ombilical distinct : les amaranthes.

B. LES OLIGOSPERMES, OU A PEU DE SEMENCES, MAIS PLUS D'UNE.

8. SAMARE, *fig.* 5. Enveloppe coriace, membraneuse, très comprimée, foliacée sur les bords, divisée en une ou deux loges qui ne s'ouvrent point : graine d'orme.

9. NOIX, *fig.* 6. Fruit dur, presque ligneux ou osseux, à peu de loges, et ne s'ouvrant pas avant la germination : gland, mais non pas le fruit du noyer.

SECTION III.

Capsulaire; fruit dont le péricarpe est une capsule.

A. UNIVALVES.

10. FOLLICULE, *fig.* 7. Capsule allongée à une seule loge, s'ouvrant par une fente longitudinale : asclépias.

B. BIVALVES; FRUITS GLOBULEUX OU OVALES.

11. PYXIDE, *fig.* 8. Fruit s'ouvrant par une suture transversale; valves placées l'une sur l'autre : le pourpier.

12. COQUE, *fig.* 9. Fruit globuleux, deux lobes élastiques se séparant à la maturité : euphorbe.

C. Bivalves; fruits allongés, presque cylindriques, ou plats et élargis.

13. SILIQUE, *fig.* 10. Deux sutures longitudinales aussi prononcées l'une que l'autre, attachant les deux valves; fruits quatre fois plus longs que larges : chou, rave.

14. SILICULE, *fig.* 11. Deux sutures longitudinales, aussi prononcées l'une que l'autre; fruit n'étant pas quatre fois plus long que large : bourse à pasteur.

15. GOUSSE, *fig.* 12. Deux sutures longitudinales, celle où les graines sont attachées beaucoup plus prononcée que celle qui lui est opposée : haricot, pois.

D. MULTIVALVES.

16. CAPSULE, *fig.* 13. Fruits qui s'ouvrant d'eux-mêmes, n'entrent dans aucune des sortes précédentes : tulipe.

SECTION IV.

Charnu; fruit dont le péricarpe est charnu.

A. UN SEUL NOYAU OSSEUX.

17. DRUPE, *fig.* 14. Un seul noyau osseux ou pierreux : cerise, pêche.

B. PLUSIEURS GRAINES OU NOYAUX.

18. NUCULAINE, *fig.* 15. Fruit renfermant plusieurs noyaux osseux et distincts, ayant la forme des drupes, et n'étant pas couronné par les lobes du calice : sapotilier.

* GRAINES NON PLACÉES AU MILIEU DU FRUIT.

19. PÉPONIDE, *fig.* 16. Loges des graines écartées de l'axe du fruit, placées près de la circonférence : courge, melon.

** GRAINES PLACÉES AU MILIEU DU FRUIT, PLACÉES DANS UNE CAPSULE A PLUSIEURS LOGES.

20. POMME, *fig.* 17. Fruit couronné par les lobes persistants du calice : poire, pomme.

*** GRAINES PLACÉES AU MILIEU DU FRUIT, MÉLANGÉES AVEC LA PULPE.

21. BAIE, *fig.* 18. Fruit n'offrant pas de loges distinctes, n'étant pas réunies sur un réceptacle commun : raisin, groseille.

22. SYNCARPE, *fig.* 19 et 20. Fruits n'offrant pas de loges distinctes, réunis sur un réceptacle commun : mure, ronce.

DE LA VIE ET DE LA MORT DES VÉGÉTAUX.

La vie consiste tout entière dans cette force qui fait résister les animaux et les plantes, pendant plus ou moins long-temps, aux lois des affinités chimiques et physiques. Ses phénomènes généraux sont : 1° l'*irritabilité*, dont nous avons déjà suffisamment parlé; 2° la *nutrition*; 3° la *propagation*.

La nutrition tire tous ses matériaux de la terre, de l'air et de l'eau. Cette dernière tient en dissolution une certaine quantité d'oxide, de sels, de matières

organiques, qui, absorbés par la plante, sont charriés dans ses tissus avec la sève ; une partie s'assimile avec eux ; l'autre s'échappe par la transpiration. L'air fournit à la nourriture des plantes de l'hydrogène et de l'azote en petite quantité, mais une grande abondance d'acide carbonique. La terre fournit aux végétaux du soufre, de la silice, de l'alumine, des oxides de fer et de manganèse, etc.

C'est par *succion* que les plantes absorbent les fluides dont elles se nourrissent, et cette succion paraît avoir une force prodigieuse, principalement dans les racines et les feuilles. Halles, Mirbel et d'autres botanistes se sont assurés que la force d'aspiration d'un cep de vigne est égal à la pression d'une colonne de mercure de 28 pouces de hauteur, ou de celle d'une colonne d'eau d'environ trente-trois pieds ; ainsi elle est plus considérable que la pression de l'atmosphère ; cinq fois plus grande que celle qui pousse le sang dans la grande artère crurale d'un cheval.

Les fluides nourriciers sont charriés dans tout le végétal par les gros vaisseaux du bois, et principalement par ceux qui sont le plus près de l'étui médullaire. Par les pores de ces vaisseaux, ils se répandent du centre à la circonférence. Lorsque la végétation commence, la sève s'accumule dans les parties les plus jeunes du bois ou des tiges, s'y élabore, et forme les sucs propres et le cambium.

Il y a trois sortes de déperdition dans les plantes : 1° les déjections consistant en des sucs plus ou moins épais, des résines, des huiles, de la manne, de la cire, du sucre, etc. ; elles sont rejetées au-dehors par la force de la végétation ; 2° l'expiration ou respiration des plantes. Cette respiration se compose d'acide carbonique et d'oxigène ; 3° la transpiration formée par une certaine quantité d'eau réduite en vapeur. Les gouttes d'eau que l'on aperçoit le matin sur les feuilles de plusieurs plantes, du chou, par exemple, ne sont pas toujours de la rosée, mais bien le résultat de la transpiration. Il est prouvé qu'une plante de soleil, à masse égale et à temps égaux, transpire dix-sept fois plus qu'un homme.

La propagation par graine résulte de la fécondation, opération mystérieuse par laquelle une plante *transmet la force vitale* à l'embryon renfermé dans l'œuf végétal.

De la mort. Dans tous les êtres la vie cesse dès que la matière rentre sous les lois connues de la chimie et de la physique. La mort arrive par des maladies, par la vieillesse, et nous ne nous occuperons ici que de cette dernière cause. Les plantes annuelles meurent de vieillesse dès qu'elles ont produit leurs graines ; les plantes vivaces meurent de même, mais leurs racines se renouvellent chaque année, ou vivent plusieurs années. Les plantes ligneuses ne meurent de vieillesse qu'après un certain temps, dévolu par la nature à chaque espèce. Quelques plantes monocotylédones meurent après avoir fructifié, mais ne donnent leurs fruits qu'après plusieurs années.

Dans les plantes herbacées, le cambium ne se renouvelle pas, et s'épuise dans le cours d'une seule végétation ; les vaisseaux nourriciers s'engorgent, perdent leur souplesse ; l'irritabilité cesse ainsi que l'absorption, de là, plus de nutrition, et la mort.

Dans les plantes ligneuses, la mort de vieillesse est plus difficile à expliquer ; aussi quelques botanistes célèbres la nient-ils, et je me rangerais assez volontiers à leur opinion. En effet, la seule partie qui entretienne la vie dans les arbres, est la couche annuelle et herbacée fournie par le cambium. Cette couche étant par conséquent toujours jeune, doit jouir toujours de la plénitude de sa force vitale. Il ne peut y avoir ni engorgement de vaisseaux, ni endurcissement de fibres ; ils conservent toute leur irritabilité, et, par suite, les fonctions de la vitalité ne peuvent être interrompues que par des causes accidentelles. Aussi a-t-on des exemples d'arbres qui doivent exister depuis la plus haute antiquité ; et, si l'on s'en rapporte au calcul du célèbre Adanson, plusieurs baobabs qu'il a mesurés au Sénégal et dans les îles de la Madeleine, n'ont pas moins de cinq à six mille ans.

BOITARD.



10e et dernière planche des études botaniques.

ECOSSE. — ABBAYE DE MELROSE.



Vue des ruines de l'abbaye de Melrose.



L'ABBAYE DE MELROSE.

I.

Honneur au passé! Respect aux vieux monuments de la foi de nos pères! Gloire aux ruines que le temps épargne encore!

Ne soyons pas sacriléges envers des souvenirs pieux! Pourquoi le présent ne s'occuperait-il que de l'avenir? Pourquoi la jeunesse des choses, qui est si fugitive, attirerait-elle seule nos idolâtries? Pourquoi l'homme d'aujourd'hui mépriserait-il les générations humaines qui se sont éteintes hier, tandis que le soleil divin féconde avec indifférence la terre où nous faisons naître nos moissons parmi les cendres de nos ancêtres?

Ah! ce siècle, il faut le dire à sa louange, conserve du moins quelque vénération pour de saintes traditions dont pourtant il ne veut plus. La plupart de ses enfants, et ce ne sont pas les moins illustres, ont enseigné de bonne heure aux peuples le culte de l'histoire et l'admiration légitime de l'antiquité. Nous avons vu même les fronts les plus impies se découvrir devant des temples chrétiens, immenses sépulcres de pierre dont Jésus s'était envolé, comme autrefois de son tombeau vide.

Hélas! quelle sera la transfiguration nouvelle de la vérité? nul ne le sait déjà. Personne ne nous révèle le sens des mystères que nous cherchons à comprendre, et pendant que nous ignorons le nom que nous devrons adorer un jour, nous nous contentons à présent d'une tolérance stérile; mais ceux qui nous ont précédés, nos pères, étaient peut-être plus mauvais que nous : ils blasphémaient le Dieu des églises catholiques en renversant ses autels.

II.

« Détruisez les nids, et les corbeaux n'existeront plus. » Voilà ce que criait jadis, par la bouche de John Knox, ce protestantisme fatal qui devint, dans quelques pays, une religion d'Érostrates. Ah! parcourez l'Écosse, patrie de Walter Scott, le dernier des ménestrels; à chaque pas le voyageur moderne rencontre une ruine qui atteste les prédications funestes du réformateur qui prêchait le vandalisme au nom de l'Évangile.

N'est-ce pas ici la fameuse abbaye de Melrose, dont les augustes débris s'élèvent au milieu d'un cimetière? Et d'abord ces débris sont si grands et si beaux qu'ils ravissent l'âme en des extases infinies, et qu'on se surprend à les admirer, tels qu'ils sont, comme un monument complet, sans aucun regret de leur passé. Mais bientôt une voix solennelle, celle de l'horloge du monastère même, interrompt vos rêveries; l'homme a toujours si peu de temps à consacrer aux pensées supérieures que son esprit redescend tout à coup sur la terre et qu'il se hâte de se distraire du souvenir de ce qui n'est plus, au spectacle des restes imparfaits qui survivent.

Melrose! des mains profanes ont mutilé ton édifice incomparable. Jamais l'architecture et la sculpture gothiques n'avaient atteint un tel degré de magnificence et de perfection. Ces pierres, avec lesquelles on avait construit ton église, conservent encore toute leur dureté, malgré l'injure des siècles. Oui, les ornements les plus déliés auraient subsisté éternellement, tels qu'au jour de leur création, tant que n'eût pas commencé l'œuvre des exterminateurs. Mais on distingue à peine maintenant sur les murs les armoiries écrasées des rois d'Écosse et des abbés de ce monastère. Et puis, çà et là, des pans entiers de ses murs manquent abattus. De ce côté, c'est le clocher découronné de la moitié de la hauteur de sa flèche; de cet autre, dans une niche, voici une vierge qui tient dans ses bras un enfant Jésus dont la tête est absente.

O noble enfant Jésus! Du moins l'anathème des moines de Melrose a poursuivi jusque dans sa postérité actuelle le dévastateur maudit qui t'a frappé! L'infâme calviniste Thomson est odieux sur les bords de la Tweed, et tu n'as pas été assez vengé par la paralysie sous laquelle tu l'as fait succomber; il a fallu aussi, comme exemple sans doute, que ses descendants fussent héréditairement affligés du surnom caractéristique de Stumpy (*le Manchot*), et les familles honorables refusent de s'allier à cette race exécrée. Les vierges détournent leurs regards; les enfants fuient ainsi qu'à l'aspect du bourreau.

III.

L'antique abbaye de Melrose fut fondée, en 1136, par le roi d'Écosse, David Ier. Elle fut dédiée à sainte Marie, et des moines de l'ordre de Cîteaux, venus de Beauvais, restèrent jusqu'à la réforme dans cet établissement religieux.

Les moines de Melrose ne se contentaient pas, pour honorer le créateur, des prières qui sortent du bout des lèvres, ni de la science vaine qui dort sous la poussière des livres; ils excellaient dans les arts mécaniques et industriels, et préparèrent ainsi, dans des temps d'ignorance et de barbarie, les bienfaits de la civilisation actuelle. Honneur à leurs efforts!

Honneur surtout au roi David! C'est en vain que les historiens d'un autre âge ont cru réfuter les éloges des nombreux couvents qui l'ont canonisé; c'est en vain que la plume des protestants s'est attaquée à la mémoire de ce saint qu'ils ont dit *funeste à la couronne*. Le roi David, aimé de ses peuples et politique éclairé, défendait ses sujets, à l'aide de ces pieuses citadelles, contre les invasions fréquentes des Anglais, alors ennemis de l'Écosse. D'ailleurs les monastères étaient, aux époques de paix, des ateliers de travail et des refuges contre la misère; bien plus, un corps d'ordonnances et de lois, témoignage irrécusable de haute sagesse, suffirait, aux yeux des hommes les plus prévenus, pour mériter au monarque catholique la bénédiction de tous les siècles.

IV.

Sur l'emplacement où vous voyez ici l'église de Melrose-Abbey, laquelle figure une croix de saint Jean, existait antérieurement un temple auquel se rattachaient des traditions superstitieuses. C'est là, dit-on, que se rassemblaient souvent, la nuit, des nécromanciens qui venaient à ce rendez-vous de toutes les parties de l'Écosse, montés sur un balai à travers les vapeurs de l'air. Non loin se trouve l'Eildon-Hill, montagne partagée en trois sommets coniques par un

coup de baguette du puissant magicien Michel Scott, dont la sépulture a été disputée par plusieurs contrées, comme il est arrivé à sept villes pour le berceau d'Homère. Mais il est hors de doute que ce tombeau célèbre se montrait, naguère encore, au milieu des caveaux souterrains de Melrose, et que les livres de magie reposaient, avec un sceau, sur le squelette de ce vieillard des temps fabuleux.

Oh! quelle était la simplicité de nos premiers ancêtres! Simon-le-Mage, dit Glycas, faisait marcher son ombre devant lui, et il affirmait au peuple que c'était un esprit particulier qui l'accompagnait. Car le vulgaire croyait que, quand les savants d'une certaine classe ont fait assez de progrès dans leurs études mystiques, ils sont obligés de se soumettre à une épreuve suprême pour entrer en relations suivies avec le diable. De la sorte, ils traversent une grande salle caverneuse où Satan les poursuit, l'un après l'autre, pour s'en emparer, à moins que celui qui se trouve le dernier ne coûre assez vite pour que le malin ne puisse saisir que son ombre. En ce cas, la personne du sage ne produit plus aucune ombre au soleil, et ceux qui ont ainsi perdu *leur ombre* sont reconnus facilement pour être les magiciens les plus dignes de confiance. Avoir vaincu le diable!

Mais le prieur de Melrose, celui-là même qui dans une disette générale multiplia le blé dans les greniers de l'abbaye au point de nourrir quatre mille pauvres pendant trois mois, le moine Weldève, convainquit un jour ces sorciers de fraude et d'impuissance, et dès-lors ils ne reparurent plus sur les places publiques.

V.

L'église seule de Melrose, malgré son état de dégradation, couvre encore un espace de deux cent cinquante huit pieds de long sur une largeur de cent trente-sept, et embrasse dans son ensemble une circonférence de neuf cent quarante-trois pieds. La grande tour ou le clocher peut bien avoir gardé quatre-vingt-huit pieds de haut, mais on ne sait s'il est en ce moment la moitié de ce qu'il fut jadis.

Huit croisées de la plus longue nef existent encore, ornées latéralement de têtes de moines ou de religieuses, et surmontées de pinacles d'une sculpture parfaite. Ces croisées, dans leurs vastes proportions, sont d'une légèreté, d'une magnificence et d'une élégance surprenantes; à la plus grande, celle de l'occident, qui a trente-six pieds de haut sur seize de large, se rattache une anecdote singulière. On prétend qu'au milieu de ses aiguilles d'arcs-boutants et de piliers sculptés, celui de ces piliers qui tourne en spirale et qui fixe l'attention par la délicatesse du ciseau et par la hardiesse de son élancement, fut l'ouvrage d'un apprenti. L'architecte, son maître, avait parcouru l'Europe entière, afin de chercher un modèle pour ce pilier qui lui restait à faire, et dans lequel il voulait se surpasser lui-même. En son absence, un des apprentis exécuta le chef-d'œuvre qui existe aujourd'hui. Hélas! à son retour le maître tua son élève par jalousie.

On a peine à concevoir qu'une pierre si dure ait pu être taillée avec la perfection exquise de tous les admirables détails de ce monument; mais rien n'a jamais égalé la patience des ouvriers de la foi catholique. Le temple de Diane, à Éphèse, ne couvrait qu'un acre de terrain et passait pour une merveille du monde. Qu'auraient donc dit les architectes païens à la vue de l'abbaye de Melrose!

Quelle audace dans la pensée! quelle précision dans l'exécution! il faut renoncer à décrire; chaque grain de la masse de cet édifice paraît avoir été taillé avec le soin qu'un lapidaire consacre à un diamant. Ce vaisseau somptueux pourrait être comparé à une riche corbeille de fleurs. Ces colonnes sont, pour ainsi dire, des gerbes réunies en faisceau; les arcades sont des guirlandes qui s'entrelacent en festons flexibles et variés; et puis, à l'extérieur, ce sont des décorations bizarres, des fantaisies charmantes. Tout un poème-héroï-comique sur l'humanité est écrit en symboles de pierre dans ces galeries de sculptures.

Ici, ce sont des cariatides burlesques représentant des moines, les uns accablés sous le fardeau qu'ils soutiennent et exprimant leurs fatigues par leurs grimaces, car les architectes immolaient volontiers à la risée publique, par ces satyriques images, les moines d'un ordre rival. Là, ce sont des rosaces, des couronnes, des têtes de chérubins, des corps de syrènes, une truie jouant de la cornemuse, un renard tenant deux colombes dans sa gueule, des groupes de soldats, des formes diverses qui figurent les sept péchés capitaux, avec tout l'attirail de leurs pompes et de leurs misères. Mais chaque visage est doué d'une physionomie expressive, et il est impossible de mieux animer la matière que ne l'a fait le sculpteur habile, avec toute la puissance de ses croyances naïves.

VI.

Il ne sera peut-être pas inutile de donner ici quelques renseignements sur l'art auquel nous devons ces imposantes basiliques qui captivent encore l'admiration d'une postérité incrédule.

Le premier âge de l'architecture chrétienne en Angleterre a duré depuis la conquête des Saxons jusqu'à la conquête des Normands, en 1066. L'architecture de cette époque était *saxonne*; l'arche demi-circulaire en est le trait caractéristique. De 1066 à 1200, sous Richard Ier, l'architecture se mit du côté de la victoire; elle fut normande, et le type appartenait à la France. Les archéologues anglais, jaloux de leur nationalité, prétendent que, de 1200 à 1300, l'architecture de leur pays avait pris un caractère à elle; ils appellent les monuments de ce siècle des monuments de l'*architecture anglaise commençante*. De 1300 à 1460, cette architecture admet des ornements et se perfectionne; c'est le *style anglais orné*. Enfin depuis Édouard III jusqu'à Henri VIII, de 1460 à 1537, les églises appartiennent au style dit *anglais fleur*. Les perfectionnements et les créations s'arrêtent où finit la foi.

VII.

Walter Scott a chanté l'abbaye de Melrose dans ses poëmes et dans ses romans. Cette illustration de la poésie ne nuira pas à l'immortalité du superbe édifice.

O lecteurs du *Monastère!* n'allez pas près d'Abbotsford chercher les ruines que le romancier écossais a célébrées sous le pseudonyme de Kennaquhair: vous n'y rencontrerez que Melrose-Abbey.

Mais allez, *au clair de la lune*, comme William Deloraine dans le *Lai du Ménestrel*, pénétrer sous ces voûtes, non pour y surprendre les secrets du nécromancien Michel Scott, mais pour y interroger toutes les choses qui parlent éloquemment au cœur et à l'intelligence.

VIII.

A cette heure, on établit des échafaudages pour restaurer l'abbaye de Melrose. C'est un soin pieux, mais vain.

Dieu veuille du moins qu'il n'arrive pas une seconde fois, pour la plus belle ruine de l'Ecosse, le fatal accident dont Holyrood-Abbey fut la victime! Dernièrement les magistrats d'Édimbourg jugèrent à propos de couvrir cet édifice d'une nouvelle toiture; mais elle se trouva trop lourde pour des murailles vieilles de six siècles. L'abbaye s'affaissa, s'écroula sous cette toiture imprudente, et les ruines à présent sont complètes. LASSAILLY.

(*Paris-Londres.*)

FRANCFORT SUR LE MEIN.

Entre les villes qui, par leur importance et leur position, ont été appelées à jouer un rôle dans l'histoire germanique, Francfort est sans contredit une des premières cités populeuses et marchandes; elle est comme le centre de toutes les affaires commerciales de l'Allemagne; ses foires célèbres attirent annuellement dans son sein des milliers d'étrangers. Siége de la diète, cette prérogative la place à côté des premières capitales de la confédération, de Vienne et de Berlin. Aussi, peu de villes présentent-elles un type plus germanique; là, les habitants ont conservé un admirable cachet de cette vieille nationalité teutonne, avec sa lourde activité et sa passive indépendance. Francfort est encore une cité franche du moyen-âge avec ses bourgeois, ses corporations, ses maîtrises: c'est un des débris les mieux conservés, nous ne dirons pas de l'édifice féodal, mais de cette liberté comme l'entendaient nos pères, octroyée par les princes pour équilibrer le pouvoir des barons. A



Vue de Francfort sur le Mein.

Dieu ne plaise cependant que nous voulions dire qu'immobile au milieu du torrent civilisateur, Francfort ait fermé ses murs à toute œuvre nouvelle, à toute institution de récente date. Non, elle a même pris part à la grande révolution de l'Allemagne; elle s'est prononcée pour Luther contre Rome; mais en progressant avec le monde, elle a conservé les vieilles formes; dès lors sa physionomie n'a pas changé.

L'étymologie du mot Francfort (frank et furt, passage, gué), semble faire croire que cette ville doit son origine à quelques maisons construites sur le Mein, à l'endroit d'un passage sur cette rivière. Aucun fait historique ne vient au reste confirmer cette supposition. Ce n'est qu'en 794 que l'on voit figurer le nom de Francfort dans les chroniqueurs; Charlemagne y avait alors une maison de plaisance; en 804, il y tint un concile, et Charles-le-Chauve vint au monde dans ses murs. Louis-le-Sage la fit entourer d'une enceinte de remparts, qui fut successivement agrandie jusqu'en 1300, époque à laquelle la ville

avait déjà atteint l'étendue qu'elle a aujourd'hui. Après le traité de Verdun, en 843, Francfort devint la capitale de l'Austrasie; Louis-le-Germanique y transporta les foires des Austrasiens auxquelles furent substituées par la suite les deux grandes foires d'automne et de printemps. Au moyen-âge, c'était déjà une cité où les empereurs tenaient leur cour, et à qui son importance faisait conférer le titre de chambre impériale, ainsi que l'on continua de l'appeler jusqu'au seizième siècle. L'empereur Guillaume lui assura le privilége de n'être jamais distraite de l'empire, enfin Charles IV, en la faisant, en 1356, dépositaire de la fameuse bulle d'or, la créa ville impériale, et décida que désormais ce serait dans ses murs qu'aurait lieu l'élection des successeurs de Charlemagne. Cette bulle que l'on conserve encore aujourd'hui dans les archives de l'Hôtel-de-Ville de Francfort, et qui consiste en quarante-trois feuilles de parchemin, déterminait les fonctions et prérogatives des électeurs tant ecclésiastiques que séculiers, et les formalités qui devaient s'observer à l'élection d'un empereur. Tel était le respect scrupuleux que l'on avait pour l'original d'une des plus vieilles constitutions de l'Europe, qu'en 1642, l'électeur de Mayence eut la plus grande peine à obtenir qu'on renouvelât les cordons de soie presque usés, auxquels était attaché le sceau de la bulle, et qu'il n'en vint à bout qu'à la condition que la chose se passerait en présence d'un grand nombre de témoins.

En 1555, Charles-Quint autorisa Francfort à faire battre monnaie; enfin la paix de Westphalie lui confirma tous les priviléges et immunités que lui avaient successivement concédés les monarques germains. Jusqu'en 1803, cette ville conserva son indépendance, mais les armées triomphantes de la France, ayant anéanti la vieille souveraineté allemande, cette ville se vit tout-à-coup dépouillée d'une nationalité de plus de dix siècles. Érigée d'abord en principauté, elle passa ensuite, en 1806, dans les états de l'électeur de Mayence, prince primat de la confédération du Rhin. Le congrès de Vienne vint rendre à Francfort ses vieilles lois et ses institutions aristocratiques. Toutefois une nouvelle constitution lui fut accordée en 1816, mais c'était plutôt un souvenir du passé, que l'œuvre perfectionnée qu'on pouvait attendre après une révolution qui paraissait avoir remué toute l'Europe. Un sénat ayant à sa tête deux bourguemestres, élus par lui chaque année, est investi du pouvoir exécutif; le corps législatif a le contrôle de ses actes et la surveillance de l'administration.

Nous avons dit que Francfort avait pris une part active à la réforme; cette ville en effet qui fut une des premières à adhérer à la ligue de Smalcade, fut ensanglantée plusieurs années par des discussions religieuses qui ne trouvèrent leur fin que quand la grande majorité des habitants eut embrassé le protestantisme. Aujourd'hui, quoique la plus grande portion, évaluée à quarante-cinq mille âmes, suive la confession d'Augsbourg, néanmoins le culte catholique et les autres communions évangéliques comptent aussi un certain nombre de fidèles. Tous les habitants chrétiens pourvoient aux frais respectifs de leurs religions et jouissent des droits de citoyen. Quant aux juifs, fort nombreux dans la ville, et qui tiennent encore dans leurs mains une grande partie du commerce, on exerce encore à leur égard une partie des rigueurs dont le moyen-âge ne nous a fourni que trop d'exemples, et l'on a poussé l'injustice des réglements envers eux, jusqu'à fixer à dix-sept le nombre d'unions qu'ils peuvent contracter entre eux.

Comme ville, Francfort est assez bien bâtie, mais la plupart de ses maisons sont massives; on admire ses belles places dites : la place d'Armes, le Lichfrauenberg et le Romerberg, ses rues de Liel et Wallgraben. Elle compte plusieurs palais au nombre desquels nous citerons celui de la Diète, l'Hôtel-de-Ville et le Saalhof, ancienne habitation des Carlovingiens. L'église de Saint-Barthélemy se recommande à la curiosité des voyageurs, non pas tant par la belle copie de l'ascension de la vierge de Rubens qui décore le maître-autel, que parce que c'était autrefois dans ce magnifique vaisseau que l'empereur était sacré. Un magnifique pont de quatre cents pieds de long jeté sur le Mein, réunit la ville au faubourg de Sachsenhausen, et forme un des plus beaux ornements de la ville. Mais Francfort n'est pas seulement une cité commerçante et industrieuse, qui envoie dans toute l'Allemagne ses étoffes et ses toiles de coton, et dont les fabriques de faïence sont en très haute renommée, c'est encore une ville savante et polie, un de ces nombreux foyers d'instruction dont les feux croisés couvrent toute la confédération. Sa bibliothèque, riche de cent mille volumes, montre orgueilleusement aux yeux des bibliophiles une bible imprimée par Faust, en 1462. Ce nom rappelle une des gloires de Francfort; c'est elle qui a donné le jour à ce génie étonnant chez lequel la profondeur de l'esprit, l'étendue des connaissances surent s'allier à la plus merveilleuse des imaginations, à Goëthe, dont la statue va, tout-à-l'heure, dans Francfort, conserver les traits à la postérité admiratrice de ses écrits. Enfin, parmi les beaux morceaux de l'art que le goût de quelques amateurs a réunis dans cette ville, nous citerons le chef-d'œuvre de Darmecker, Ariadne consolée par Bacchus de l'infidélité de Thésée.

A. Maury.

INSTITUTIONS JUDICIAIRES

DE L'ANGLETERRE.

Westminster-Hall. — Jugement d'un pair. — Procès et exécution de lord Ferrers, 1760.

I.

Le comte Ferrers, descendant de l'une des plus illustres familles de l'Angleterre, car il comptait le comte d'Essex au nombre de ses aïeux, et membre de la chambre des lords, avait depuis long-temps déjà contracté l'habitude de s'enivrer presque journellement, lorsqu'il épousa la fille de sir William Merewith. Malheureusement pour lui, et surtout pour sa femme, le mariage ne le corrigea point de cet ignoble vice, auquel il s'adonna, comme par le passé, sans aucune retenue. Même à jeûn, il était tellement emporté, soupçonneux, vindicatif et méchant, que généralement on le croyait fou. Quand l'ivresse lui ôtait le peu de raison qu'il possédait encore, il devenait terrible; il semblait toujours prêt à se porter aux derniers excès de la violence et de la cruauté. Craignant

pour sa vie, à chaque instant menacée, la comtesse Ferrers sollicita et obtint du Parlement un bill de séparation de corps. Sur la demande du comte lui-même, un ancien domestique de sa famille, nommé Johnson, fut alors chargé de percevoir les revenus de tous ses biens.

Deux années s'écoulèrent. Furieux de ne pouvoir corrompre ce fidèle serviteur, et lui retirer, pour le punir de sa probité, une ferme lucrative qui lui avait été promise et cédée à bail, lord Ferrers résolut de se venger de lui en l'assassinant. Cette résolution une fois prise, il l'exécuta presque aussitôt avec une présence d'esprit et un sang-froid extraordinaires. Le dimanche 13 janvier de l'année 1760, il fit dire à Johnson de venir le trouver le vendredi suivant, afin de mettre des papiers en ordre et de régler des comptes.

Le jour fixé, à l'heure indiquée, le malheureux intendant se rendit en effet à Slauton, dans le comté de Leicester, où demeurait son maître. Il n'avait aucune crainte, aucun soupçon. Depuis quelque temps, le comte, pour l'attirer plus sûrement dans le piége qu'il lui tendait, affectait de paraître complètement changé à son égard, et lui donnait même en public des preuves nombreuses d'estime et d'affection. Tout était préparé d'avance. Miss Clifford, la gouvernante des enfants, avait reçu l'ordre d'aller passer la journée chez son père, et de ne revenir qu'à cinq heures et demie du soir. Les autres domestiques étaient également sortis, chargés de diverses commissions éloignées. Trois femmes employées au service de la cuisine restaient seules à la maison.

Il y avait environ une heure que lord Ferrers avait enfermé Johnson dans une pièce écartée de son appartement, lorsqu'une de ces femmes entendant du bruit s'avança jusqu'à la porte pour voir ou pour écouter.

— Signez ce papier, s'écriait le comte d'une voix irritée.

— Jamais un honnête homme n'a avoué qu'il était un fripon, répondit Johnson avec calme, mais avec fermeté.

— Signez, signez, ou vous allez mourir, répliqua le comte de plus en plus menaçant.

— Vous voulez donc m'assassiner, milord? Oh! non, cela n'est pas possible, dit Johnson, sérieusement alarmé.

— Tu te trompes, misérable, cria le comte..... A genoux tout de suite, prie Dieu pour ton âme; il faut mourir.

Au même instant, la femme qui écoutait à la porte entendit un coup de pistolet, puis un grand cri. Plus morte que vive, elle se sauva dans sa chambre sans oser raconter à ses compagnes l'horrible secret que sa curiosité venait de lui faire découvrir.

Johnson, bien que mortellement blessé, vivait encore. Touché de compassion pour les douleurs qu'il éprouvait, ainsi qu'il l'avoua par la suite, et n'osant pas l'achever, lord Ferrers ordonna aux deux femmes demeurées à la cuisine, de le transporter sur un lit, d'aller prévenir sa famille et d'aller chercher un chirurgien. Puis il se fit servir plusieurs bouteilles de son meilleur vin, et se mit à boire. La fille de sa victime accourut sur-le-champ. A sa vue, il déposa son verre à demi-vide, et lui avoua froidement qu'il avait assassiné son père d'un coup de pistolet. *Avec préméditation*, ajouta-t-il. M. Kirland, le chirurgien, étant arrivé quelques instants après, il renouvela les mêmes aveux en sa présence, et quand il eut examiné avec lui la blessure, sans manifester la plus légère émotion, quand il eut désigné lui-même à son attention et touché pour ainsi dire du doigt l'endroit où la balle avait dû pénétrer :

« Kirland, dit-il, je crois que Johnson a eu plus de peur que de mal. Mon intention était de le laisser raide mort, et voyant qu'il n'était pas tombé du premier coup, je me proposais de redoubler; mais ses plaintes et ses cris m'en détournèrent, l'humanité reprit ses droits et vint s'opposer à ma résolution. Je vous prie d'avoir soin de lui, car maintenant que je *lui ai fait grâce* de la vie, il y aurait de la cruauté à ne pas le soulager. »

Un instant après il ajouta :

« Si vous parlez jamais de cette affaire, gardez-vous bien, quoique je souhaite qu'on puisse le secourir, de dire que *je me suis repenti de ce qui s'est passé*, *je n'en suis point du tout fâché*, je ne l'ai pas fait sans réflexion; *c'était un acte prémédité*. J'avais quelque temps auparavant chargé un pistolet exprès, étant bien déterminé de le tuer, car c'est un coquin qui mérite son sort. Puisqu'il n'est pas mort, je vous prie de ne point souffrir qu'on m'arrête; d'ailleurs, je vous en préviens, je brûlerais la cervelle à quiconque entreprendrait de me saisir. S'il vient à mourir, j'irai moi-même me constituer prisonnier à la Chambre des pairs. Je suis en état de me justifier, peut-être ne me croiront-ils pas; mais j'aurai du moins satisfait à ma conscience. Au reste, ne vous avisez pas de partir demain matin sans me voir; il faut que je sache positivement s'il en reviendra ou non. Je me lèverai à toute heure, fût-ce à quatre heures du matin. »

Dans l'intérêt de son malade, dans le sien propre, et surtout dans la crainte que le coupable n'échappât par le suicide ou par la fuite à la juste punition de son crime, M. Kirland n'hésita pas, pour gagner du temps, à faire au comte des promesses qu'intérieurement il était bien disposé à ne pas tenir, et à lui donner des espérances qui malheureusement, il ne le prévoyait que trop, ne devaient pas se réaliser. Bien qu'il n'eût pas cessé de boire depuis le moment de l'assassinat jusqu'à l'heure du souper, le comte n'en conservait pas moins le plus grand sang-froid et toute sa raison : ses questions sur l'état et les suites de la blessure le prouvent évidemment. Persuadé que Johnson ne mourrait point, il répéta et compléta pendant le souper ses précédens aveux. « Je suis étonné, dit-il, que la *balle soit restée dans le corps*, car j'avais *essayé* le pistolet, et j'avais *percé* une planche d'un pouce et demi d'épaisseur. Comment se fait-il, demandait-il à M. Kirland, que la balle n'ait pas traversé Johnson d'outre en outre? Je l'avais pourtant bien ajusté. » Et en même temps, se levant de table, il se mettait dans la position d'un homme qui s'apprête à tirer un coup de pistolet. En vain miss Clifford, la gouvernante des enfants, proposa-t-elle de faire transporter Johnson dans sa maison, située à un mille environ : Je m'y oppose! s'écria le comte; *je veux avoir ce fripon chez moi pour le tourmenter.* »

Après le souper, il fallut que M. Kirland acceptât la moitié d'une bouteille de vin de Porto. La bouteille

vidée, on monta auprès du malade. Soit que l'énorme quantité de vin qu'il avait bue l'eût enfin enivré, soit que sa colère fût revenue subitement, l'assassin accabla sa victime des plus grossières injures; ce vieillard, si cruellement blessé par lui et expirant, il le menaça de lui casser la tête, s'il n'avouait en présence de tous ceux qui se trouvaient là qu'il était un fripon; il se disposait même à l'arracher de son lit et à le jeter sur le plancher, quand l'infortuné, averti par un regard de M. Kirland, se hâta de dire d'une voix mourante : « Je confesse que je suis un fripon. »

Satisfait en apparence de cette déclaration, le comte se décida enfin à aller se coucher. « M. Kirland, s'écria-t-il avec violence en se retirant, puis-je compter sur vous? Êtes-vous sûr qu'il n'y ait point de danger?»

Aucun, répondit le chirurgien, allez vous reposer.

Le lendemain, à sept heures du matin, Johnson rendit le dernier soupir dans sa maison, où M. Kirland l'avait fait transporter avec les plus grandes précautions, pendant la nuit.

« M. Kirland ne tarde pas davantage, disait le procureur-général, en terminant ce récit des faits. Il se met à la tête de quelques personnes bien armées, et retourne à Slauton pour arrêter l'assassin. Il sortait de son lit quand ils arrivèrent; il tenait ses jarretières à la main et s'avançait vers ses écuries, où des chevaux étaient préparés pour sa fuite. Dès qu'il reconnut qu'on venait se saisir de sa personne, il rentra dans sa maison, où il soutint d'abord un siége de quatre à cinq heures. Puis, voyant que toute résistance était inutile, il parut à la fenêtre d'un grenier et demanda ce qu'on lui voulait.

« On lui répondit que M. Johnson était mort et qu'on venait l'arrêter.

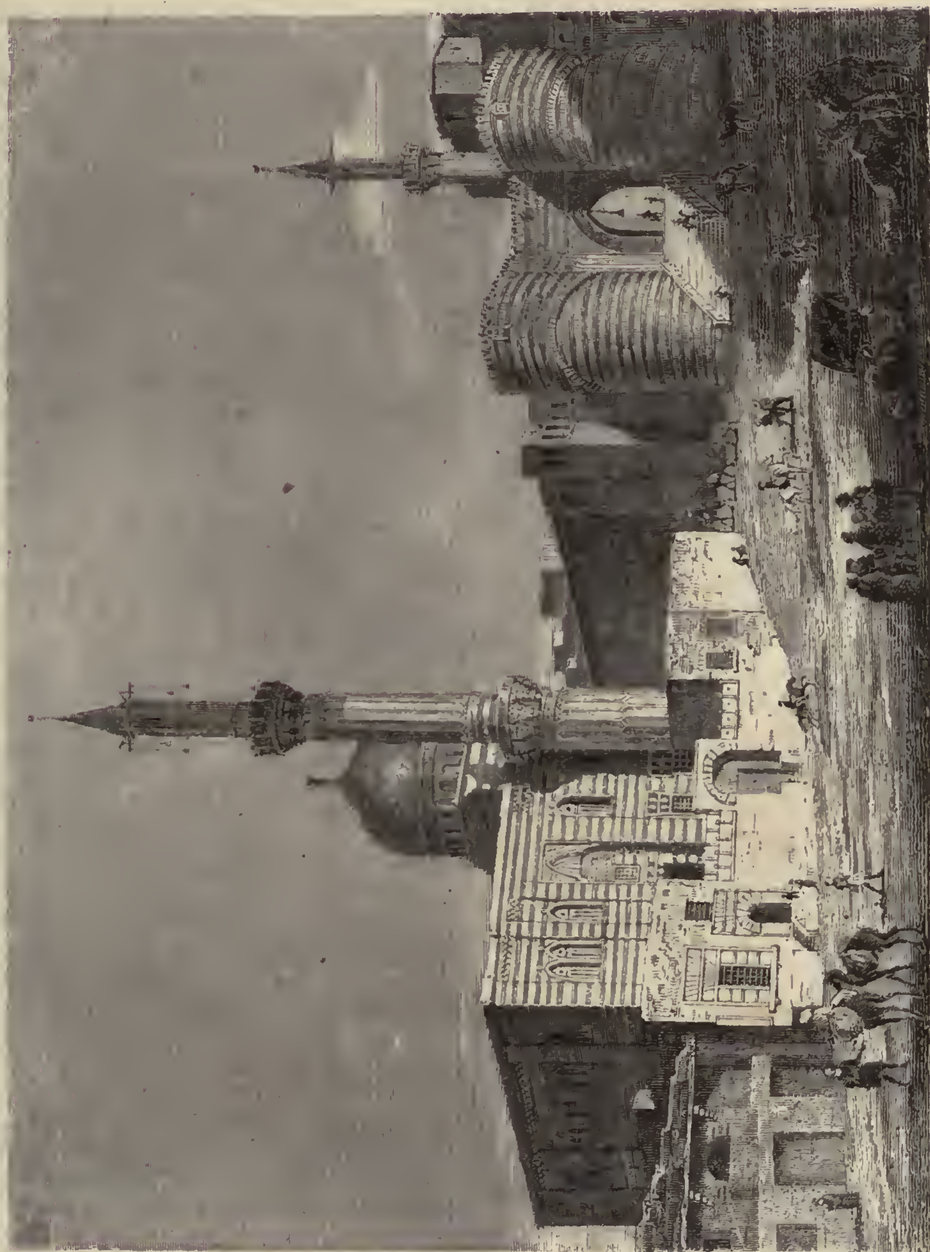
« Il prétendit que M. Johnson n'était pas mort et qu'il ne le croirait point à moins que M. Kirland ne l'en assurât lui-même. Alors il referma la fenêtre, et on ne le vit plus jusqu'au moment où, croyant avoir trouvé une occasion favorable, il tenta de s'échapper du côté du jardin. Mais il fut aperçu par un nommé Culler, charbonnier. Cet homme intrépide s'élança sur lui; quoiqu'armé d'un mousqueton, de deux pistolets et d'un poignard, il se laissa saisir sans opposer aucune résistance. Dès qu'il se vit arrêté, il déclara qu'il se faisait gloire de son crime, ajoutant toujours que son intention avait été de tuer Johnson. On l'amena chez M. Kinsen, où il resta jusqu'à ce que l'officier de justice, chargé d'examiner le cadavre du défunt, eût terminé son rapport. Quelques jours après, le geôlier de la prison du comté de Leicester le conduisit lui-même à Londres, et le remit à l'huissier de la verge noire, qui l'emprisonna à la *Tour*. »

(La suite prochainement.)



Sujet tiré de l'Arioste, chant XVI. Gravure du Roland non employée.

EGYPTE. — LE CAIRE.



Vue de la citadelle et de la grande mosquée au Caire.



DES MONUMENTS DU CAIRE ET DE L'ARCHITECTURE EN GÉNÉRAL.

Premier article.

Quand une société fractionnée par les passions individuelles sûbit sans unité, sans but commun, une phase de rénovation ou de décadence; lorsqu'elle n'est plus ou n'est pas encore animée d'un principe dominant qui se lise sur ses traits et se révèle par ses ouvrages, alors les villes sorties de ses mains manquent de physionomie comme elle-même : on n'y trouve qu'un mélange confus de formes empruntées à des temps et à des lieux divers, et elles n'expriment que l'état de fluctuation au sein duquel elles se sont développées.

Mais pendant les époques d'organisation régulière, quand les actes répondant aux théories et que des déchirements intérieurs ne troublent pas l'harmonie des facultés sociales, l'architecture devient un des signes auxquels on reconnait comment le peuple conçoit et pratique la vie. La maison particulière explique ses mœurs et ses usages privés, l'édifice public témoigne de ses habitudes politiques, le temple est en quelque sorte sa profession de foi religieuse : par l'ensemble des maisons, des édifices et des temples, le peuple se qualifie. L'état moral de la société étant donné comme formule, la cité en est la forme corrélative, la traduction monumentale ; de telle sorte que si l'on passe alternativement de l'œuvre au principe générateur, et de ce principe à ses effets, la ville et la population se peuvent réciproquement étudier et contrôler l'une par l'autre.

Pour prendre un exemple dans le pays même que nous parcourons, cette métropole primitive dont chaque pierre représente une idée païenne, dont chaque fût de colonne développe tout un système théogonique, Thèbes n'apparait-elle pas au milieu du désert comme un immense symbole du panthéisme païen, et n'accuse-t-elle pas aujourd'hui la physionomie morale de l'ancienne Égypte plus fidèlement que tous les documents de l'histoire? Les monuments d'Athènes et de Rome n'ont-ils pas aussi leurs significations religieuses et politiques? Qui n'a remarqué comme la société du moyen-âge se retrouve tout entière, croyances, mœurs et lois, dans ses maisons, ses castels et ses églises? Et de nos jours même, dans ce siècle de crises et de bouleversements, ne rencontre-t-on pas les mêmes conformités, moins frappantes, il est vrai, mais encore saisissables au milieu du désordre des civilisations? Moscou, par le mélange de ses palais et de ses chaumières, révélait tout d'abord à notre grande armée l'inégalité sans gradation qui régnait dans la société russe.

La capitale de l'Angleterre, cette ville d'une apparence si magnifique, dont les maisons toujours alignées et élevées au même niveau présentent pourtant au-dedans tous les degrés de l'opulence et de la misère; Londres est la véritable image de la situation politique de ses habitants : égalité fictive proclamée comme droit par la constitution, et démentie comme fait par l'état réel du pays.

On a dit que les Turcs n'étaient que campés en Europe, et en effet, leurs demeures à Constantinople ressemblent aux baraques d'un camp. Pourquoi Paris, enfin, offre-t-il dans sa construction l'amalgame de tant de genres, les contrastes de tant de formes, sinon parce qu'il est l'arène où se débattent toutes les idées, le théâtre où se produisent les systèmes de tous les siècles et de tous les pays de l'occident.

Or, le Caire où la réforme a introduit beaucoup d'innovations dans les affaires publiques, n'a encore subi aucune révolution morale, et nulle autre ville n'est plus en rapport avec le caractère de sa population, nulle autre n'a conservé plus intactes les influences qui ont présidé à sa naissance et à son développement.

Et d'abord, comme la vie domestique, chez les mahométans, doit toujours rester secrète et cachée, les maisons du Caire, ainsi que celles de toutes les villes orientales. tournent le dos à la rue, et n'y présentent d'autres ornements que des treillis de fenêtres carrés ou cylindriques, élégantes volières accrochées à des murs de prisons; mais du côté opposé, elles étalent une décoration dont aucun autre pays n'a su reproduire la richesse et le prestige. Les légers péristyles sur lesquels s'ouvrent les salles, les hangars qui les préservent des ardeurs du soleil, les jets d'eau bruissant dans les chambres ouvertes, les fresques tapissant les parois, au-dedans et au-dehors, de fleurs, de fruits et de verdure, comme si le jardin tout entier se réfléchissait sur chaque muraille ; toute cette féerie réalise, aux yeux de l'Européen, les descriptions des *Mille et une Nuits*, et lui montre, dans toute sa bizarrerie, le goût, ou, pour mieux dire, la fantaisie arabe (1).

Pénètre-t-il dans l'intérieur des appartements, il y apprend jusqu'aux moindres détails des usages du pays. A voir ces lourds vitrages qui, au lieu de tourner sur des gonds comme nos croisées, se meuvent péniblement dans des rainures verticales, il est évident que les dames égyptiennes n'ont pas l'habitude de se mettre à la fenêtre. Point de cheminées, donc on ne brûle pas de bois en Égypte; pas de meubles, parce que les esclaves en tiennent lieu ; pas de lits parce qu'on dort sur le divan qui règne autour de chaque pièce. Le demi-jour ménagé par des glaces dépolies et des rideaux d'indienne, la fraîcheur entretenue par des eaux jaillissantes, l'odeur des parfums, les nattes, les tapis, les coussins, tout révèle les doux loisirs qui partagent la vie orientale entre les voluptés du harem et les jouissances rêveuses de la *chibouque*.

Ces peuples, primitivement nomades, ne pratiquèrent, pendant long-temps, d'autre architecture que celle de leurs tentes, et l'on reconnaît que la vie des cités ayant à peine modifié leurs besoins et leurs goûts, ils ont transporté dans leurs maisons de briques l'ameublement des pavillons qu'ils dressaient jadis au désert. L'alcôve, invention hébraïque ou arabe, dont les Français ont adopté depuis peu de temps l'usage et le nom, est aussi une imitation de la tente qu'on retrouve souvent dans les palais du Caire.

Mais, chose étrange ! les Orientaux qui, dans l'économie de leur costume, disposent les étoffes d'une manière si pittoresque, ne savent pas draper élégamment leurs demeures ; et au milieu de ces riches tentures, dans ces habitations si féminines qui ne semblent destinées qu'à l'anticipation des plaisirs sensuels de l'Eden, on voit que les femmes ne prennent pas la moindre part à l'arrangement et au décor de leur lo-

(1) Bien entendu, nous ne parlons ici que des maisons des gens riches.

gis ; car toutes ces draperies qui, certes, entre leurs mains, deviendraient onduleuses et gracieusement flottantes, attestent par une sévère régularité, que la tyrannie musulmane interdit au sexe jusqu'à ses attributions les moins contestables.

L'islamisme ayant proscrit du toit domestique cet échange continuel de repas, de fêtes et de visites, propre à la civilisation européenne, le besoin de se rapprocher a multiplié les lieux de réunion, tels que les cafés, où les hommes vont entendre les musiciens et les conteurs ; les bains, qui deviennent pour les femmes le prétexte des absences et le moyen des intrigues ; les okels, où le commerce de l'Égypte rassemble de tous les points du monde les denrées et les voyageurs ; et ces établissements publics, comptés par centaines au Caire, ne prêtent pas à moins d'interprétations que les maisons des particuliers. Mais les constructions les plus nombreuses et les plus remarquables de cette ville, sont ses quatre cents mosquées. C'est dans l'édifice religieux que le génie arabe déploie toute sa verve et toute sa fécondité ; c'est là surtout que l'islamisme parle aux yeux et se traduit par des formes. Pour juger le caractère de l'architecture mahométane, pour comprendre la signification morale de son style, il est nécessaire de la comparer dans son origine et dans ses progrès au temple de Jésus. Voyons donc d'abord comment le culte chrétiens conçut et développa ses éléments architectoniques.

Contraint, par la persécution, de renoncer à toute manifestation extérieure, le christianisme était resté pendant plusieurs siècles étranger à tous les arts. Quand il sortit des cryptes et des tombeaux pour s'asseoir, avec Constantin, sur le trône, devenu persécuteur à son tour, il prit à tâche de renverser les monuments du paganisme; mais seulement parce qu'ils appartenaient à une religion ennemie, et non pas à cause des impressions résultant de la disposition de leurs lignes.

Exclusivement occupés de l'édifice qu'ils construisaient dans le monde moral, les chrétiens du Bas-Empire attachaient si peu d'importance aux formes de l'art matériel, qu'à l'époque dont nous parlons, lorsqu'ils purent arborer leur bannière et signaler aux nations le triomphe de leur foi, ils bâtirent leurs églises sur le plan des constructions romaines, non pas des temples, mais de ces basiliques où l'on rendait la justice et où l'on traitait les affaires. Les temples mêmes, comme le remarque Fleury, étaient voués au Dieu crucifié, quand leurs dispositions intérieures les rendaient propres aux usages liturgiques. Il faut observer d'ailleurs, sans que cette seconde cause implique contradiction de la première, que les néophytes grecs et romains n'entrevirent d'abord le dogme nouveau qu'à travers les lueurs mourantes de l'antique mythologie, et que même un certain matérialisme, inhérent aux hommes de l'orient et du midi, survécut en eux aux erreurs abjurées. Conservant donc dans leur pensée une teinte du paganisme, un reflet d'idolâtrie, ils furent d'autant plus disposés à reproduire les formes architecturales que leur respect religieux avait déjà consacrées.

Pour approprier le style du temple chrétien à l'esprit du christianisme, il fallait des races portées par leur propre tendance vers la spiritualité, des races neuves qu'aucun souvenir ne pût influencer ni dans leur croyance, ni dans leur manière de la manifester. Quand ces peuples prédestinés eurent achevé la conquête et le partage du monde, ils y trouvèrent l'architecture gréco-romaine déjà modifiée par le mahométisme, et, s'emparant des innovations arabes pour les agrandir et les empreindre de leur propre cachet, ils bâtirent alors ces églises qui ressemblent à plusieurs mosquées superposées les unes sur les autres, et dont les immenses voûtes, si favorables aux effets de l'harmonie et à la pompe du culte, ne conviennent pas moins au recueillement et à la prière.

Ainsi se constitua l'architecture chrétienne. Celle des musulmans procéda par des voies inverses.

(La suite prochainement.)

PALÉOGRAPHIE. — LES HIÉROGLYPHES.

Premier article (1).

La science hiéroglyphique n'est pas encore arrivée à cet état de perfection où nous ne désespérons pas cependant de la voir portée un jour. Elle a déjà fait un pas immense et décisif par les travaux de l'illustre Champollion ; et quand on considère les progrès qu'elle a faits depuis une vingtaine d'années, on est en droit de compter encore sur de nouveaux progrès.

Pour faire connaître l'état dans lequel Champollion trouva cette science lorsqu'il commença à s'occuper d'hiéroglyphes et celui où il l'a laissée, nous citerons ici ce qu'il en a dit lui-même dans le discours qu'il prononça à l'ouverture de son cours d'archéologie égyptienne au collége de France, discours qui forme l'introduction de sa grammaire égyptienne posthume, p. 7 :

« Dès le dix-septième siècle, quelques cabinets renfermaient déjà un certain nombre d'objets d'art égyptien de différents genres, envoyés en Europe par des agents consulaires comme de simples objets de curiosité. La plupart de ces monuments provenaient de fouilles exécutées sur l'emplacement de Memphis ; c'étaient des amulettes, un petit nombre de bronze, beaucoup de petites figurines en terre émaillée, images funéraires sorties en abondance des hypogées de Sakkara ; enfin quelques momies communes fort peu remarquables sous le rapport de la décoration ou de la richesse des peintures. Plus tard on posséda des lambeaux de manuscrits égyptiens sur toile, des bandelettes couvertes de caractères sacrés, et des cercueils de momies en pierre dure, chargés de longues inscriptions hiéroglyphiques.

« Ces divers objets appelèrent enfin l'attention des savants sur le système d'écriture des anciens Égyptiens. Les rares documents épars dans les auteurs grecs et latins relatifs à la nature des signes graphiques employés par cette nation, excitaient encore plus la curiosité. On commença dès cette époque à rechercher les monuments figurés de l'Égypte ; on étudia les obélisques de Rome, récemment exhumés ou relevés par la munificence des pontifes, et l'ar-

(1) Nous empruntons les lignes suivantes à l'*Encyclopédie nouvelle*, chez Gosselin, éditeur, rue Saint-Germain-des-Prés; elles sont extraites d'un très savant article de M. G. Pauthier, sur les écritures anciennes et modernes des peuples de l'orient et de l'occident.

Alphabet égyptien de Champollion le jeune.

	S. grecs.	Signes démotiques.	Signes hiéroglyphiques.
1	Α	[illegible]	[illegible]
2	Β	[illegible]	[illegible]
3	Γ	[illegible]	[illegible]
4	Δ	[illegible]	[illegible]
5	Ε	[illegible]	[illegible]
6	Ζ	[illegible]	[illegible]
7	Θ	[illegible]	[illegible]
8	Η	[illegible]	[illegible]
9	Ι	[illegible]	[illegible]
10	Κ	[illegible]	[illegible]
11	Λ	[illegible]	[illegible]
12	Μ	[illegible]	[illegible]
13	Ν	[illegible]	[illegible]
14	Ξ	[illegible]	[illegible]
15	Ο	[illegible]	[illegible]
16	Π	[illegible]	[illegible]
17	Ρ	[illegible]	[illegible]
18	Σ	[illegible]	[illegible]
19	Σ	[illegible]	[illegible]
20	Τ	[illegible]	[illegible]
21	Υ	[illegible]	[illegible]
22	Φ	[illegible]	[illegible]
23	Χ	[illegible]	[illegible]
24	Ψ	[illegible]	[illegible]
25	Ω	[illegible]	[illegible]
26		[illegible]	[illegible]
27	TO-	ΔO [illegible]	

chéologie s'enrichit ainsi d'une nouvelle branche, qui toutefois demeura long-temps stérile par la fausse direction que les érudits imprimèrent à leurs recherches.

« Une critique rigoureusement épurée ne présidait point encore à l'étude des textes classiques sous le double rapport de l'histoire et de l'archéologie. On ne saisit point alors les importantes distinctions formellement établies par les auteurs anciens entre les différents systèmes d'écritures usités chez les Égyptiens. On généralisa trop ce que ces auteurs n'avaient affirmé que d'une certaine classe de signes seulement; et dès-lors les études égyptiennes dévièrent de plus en plus du but véritable; car, partant de faux aperçus, on mettait en fait que l'écriture égyptienne, dite hiéroglyphique, ne *représentait nullement le son des mots* de la langue parlée; que tout caractère hiéroglyphique était le *signe particulier d'une idée distincte;* enfin que cette écriture ne procédait à la représentation des idées que par des symboles et des emblèmes.

« De tels principes auxquels des érudits de nos jours n'ont point encore renoncé, ouvraient à l'imagination un champ bien vaste, ou plutôt une carrière sans limites. Le jésuite Kircher s'y jeta, et, ne gardant aucune réserve, abusa de la bonne foi de ses contemporains, en publiant, sous le titre d'*OEdipus Ægyptiacus*, de prétendues traductions des légendes hiéroglyphiques sculptées sur les obélisques de Rome, traductions auxquelles il ne croyait point lui-même, car souvent il osa les étayer sur des citations d'auteurs qui n'existèrent jamais. Du reste, ni l'archéologie ni l'histoire ne pouvaient recueillir aucun fruit des travaux de Kircher. Qu'attendre, en effet, d'un homme affichant la prétention de déchiffrer les textes hiéroglyphiques *à priori*, sans aucune espèce de méthode ni de preuves ! d'un interprète qui présentait comme la teneur fidèle d'inscriptions égyptiennes, des phrases incohérentes, remplies du mysticisme à la fois le plus obscur et le plus ridicule ! »

Cependant l'étude de la langue *copte*, que Kircher fut le premier à faire naître en Europe, par la publication de son livre intitulé *Lingua ægyptiaca restituta*, fonda les éléments premiers de la véritable interprétation des hiéroglyphes. Saumaise montra le premier l'avantage que la philologie pouvait retirer des notions renfermées dans les textes coptes, en expliquant par leur moyen un bon nombre d'anciens mots égyptiens cités dans les écrivains grecs. Les travaux de Wilkins, de Lacroze, et ceux de Jablonsky, réunis dans son *Pantheon Ægyptiorum*, éclaircirent plusieurs points de la mythologie égyptienne, et préparèrent les voies à de nouvelles recherches, sans faire

aucun pas véritable dans l'interprétation des hiéroglyphes. La dernière moitié du dix-huitième siècle vit se renouveler quelques tentatives du même genre, et tout aussi infructueuses pour l'explication raisonnée des monuments figurés de l'Égypte, qui, de temps à autre, arrivèrent en Europe par l'effet des relations commerciales avec le Levant. Cependant la publication du grand ouvrage de Zoëga, sur les obélisques, réduisit la question à ses véritables termes. Ce savant danois, profondément versé dans la connaissance de la langue copte, arriva le premier à soupçonner vaguement l'existence de l'*élément phonétique* dans le système de l'écriture hiéroglyphique, mais sans lui donner aucune extension. La science en était là, lorsque la glorieuse et mémorable expédition d'Égypte amena la découverte d'un monument qui devait lui faire subir une révolution véritable. C'était une pierre de granit noir, de forme rectangulaire, dont la surface bien polie offrait trois inscriptions en trois caractères différents. L'inscription supérieure, détruite ou fracturée en grande partie, est en *écriture hiéroglyphique;* le texte intermédiaire appartient à une *écriture égyptienne cursive;* et une inscription en langue et en caractères grecs occupe la troisième et dernière division de la pierre. La traduction de ce dernier texte, contenant un décret du corps sacerdotal de l'Égypte, réuni à Memphis pour décerner de grands honneurs au roi Ptolémée Epiphane, donnait la pleine certitude que les deux inscriptions égyptiennes supérieures contenaient l'expression fidèle du même décret en langue égyptienne et en deux écritures égyptiennes distinctes : l'*écriture sacrée* ou *hiéroglyphique*, et l'*écriture vulgaire* ou *démotique*.

MM. Silvestre de Sacy et Ackerblad, qui étudièrent ce monument, parvinrent, avec le secours de la version grecque de l'inscription, à déchiffrer les noms propres grecs cités dans l'inscription en *caractères démotiques*, et le dernier de ces savants orientalistes déduisit de l'analyse de ces noms, un court alphabet égyptien *démotique* ou populaire. Mais le texte en caractères *hiéroglyphiques* n'avait encore été l'objet d'aucune étude fructueuse, lorsque le docteur Young, apportant dans l'examen comparatif des trois textes du monument de Rosette, un esprit de méthode éminemment exercé aux plus hautes spéculations des sciences physiques et mathématiques, reconnut, par une comparaison toute matérielle, dans les portions encore existantes de l'inscription *démotique* et de l'inscription *hiéroglyphique*, les groupes de caractères répondant aux mots employés dans l'inscription grecque. Ce travail établit enfin quelques notions certaines sur les procédés propres aux diverses branches du système graphique égyptien et sur leurs liaisons respectives. Il fournit des preuves matérielles à l'assertion des anciens relativement à l'emploi des caractères figuratifs et symboliques dans l'écriture hiéroglyphique ; mais la nature intime de cette écriture, le nombre, l'essence et les combinaisons de ses éléments fondamentaux, restèrent encore incertains dans le vague des hypothèses.

Ce travail, du docteur Young, fut publié, en 1819, dans un supplément de l'*Encyclopédie britannique*. Tout l'honneur que ce savant doit légitimement en retirer est d'avoir le premier déclaré que les cartouches, ou encadrements elliptiques, dans le texte hiéroglyphique de l'inscription de Rosette, correspondaient, signe pour signe, aux noms propres grecs, et particulièrement à celui de Ptolémée, et aux groupes du même nom, dans le texte intermédiaire en écriture égyptienne démotique ou vulgaire, groupes qui avaient déjà été reconnus et décomposés par MM. de Sacy et Ackerblad. Il a donc le premier reconnu une valeur phonétique aux signes hiéroglyphiques égyptiens, mais seulement dans les noms propres entourés d'encadrements elliptiques. Toutefois il ne paraît pas même avoir soupçonné que l'élément phonétique se trouvait également dans l'écriture hiéroglyphique, destinée à représenter les idées et les objets ; puisqu'au contraire il soutint, en 1819, que l'écriture démotique et celle des papyrus hiératiques appartenaient, comme l'écriture primitive, l'hiéroglyphique, à un système composé de caractères idéographiques purs, et qu'il n'y avait que les noms propres étrangers qui pouvaient être transcrits avec des signes idéographiques, détournés de leur acception ordinaire pour être employés phonétiquement. Ce qui avait pour résultat d'établir que des valeurs phonétiques n'avaient été attribuées aux signes hiéroglyphiques qu'à une époque tout-à-fait moderne comparativement à celle des anciens monuments graphiques.

La lecture des hiéroglyphes n'était donc guère plus avancée qu'avant la découverte du docteur Young. Ce savant, il est vrai, était parvenu à établir avant Champollion la valeur phonétique de onze caractères hiéroglyphiques employés dans l'expression des noms propres ; mais cela ne pourrait suffire pour attribuer au docteur Young la découverte complète de ce mode graphique important, reconnu par Champollion dans les textes hiéroglyphiques ordinaires. Que Champollion, prenant la science hiéroglyphique dans l'état où elle se trouvait alors, c'est-à-dire dans l'enfance, en profitant de cette aperception du savant anglais, n'ait fait que généraliser le principe de l'emploi des signes hiéroglyphiques avec une valeur phonétique, non pas seulement pour représenter les articulations des noms propres étrangers, mais encore celles de la langue parlée égyptienne dans un très grand nombre de cas ; ou qu'il soit parvenu à ce grand résultat par ses propres études : le fait importe peu. La gloire des grandes découvertes n'appartient pas tant à ceux qui les ont soupçonnées qu'à ceux qui en tirent toutes les conséquences qu'elles renferment, qui les fécondent de leurs méditations persévérantes et de leur génie, qui les font passer dans le domaine de la science, qui en reconnaissent et en démontrent les lois.

D'ailleurs, comme l'a judicieusement observé un homme éminent, qui sait répandre tant de lumières sur toutes les questions qu'il entreprend de traiter (1), de Guignes, le père, versé dans la connaissance de la langue chinoise, avait déjà dit, dans un mémoire imprimé en 1766, que les cartouches des inscriptions égyptiennes renfermaient tous des noms propres, et que la nature des hiéroglyphes était constamment phonétique (2). Th. Young n'a donc la priorité que

(1) M. Arago, dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* pour l'année 1836, p. 245.

(2) Cela est vrai en ce sens que de Guignes, le père, voyait dans les hiéroglyphes égyptiens, comme dans les caractères chinois, des groupes de lettres phéniciennes formés par les divers linéaments des signes figuratifs ou phonétiques. Cette

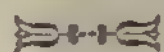
sur un seul point : « C'est à lui que remonte la pre-
» mière tentative qui a été faite pour décomposer en
» lettres les groupes des cartouches, pour donner une
» valeur phonétique aux groupes composant, dans la
» pierre de Rosette, le nom de Ptolémée. »

Avant de Guignes lui-même, qui ne regardait pas son opinion comme une découverte, saint Clément, d'Alexandrie, avait déjà, comme nous le verrons ci-après, expliqué nettement la nature des signes hiéroglyphiques et leur emploi accidentel comme éléments phonétiques.

Nous avons cru d'autant plus devoir insister sur ce point, que l'orgueil anglais, pour s'approprier les découvertes des étrangers, et surtout des Français, pousse quelquefois la passion et l'aveuglement à un point tel, surtout dans les basses régions de la littérature, que les personnes qui ne lisent pas habituellement les productions anglaises ne peuvent s'en former aucune idée. Autant les plagiats littéraires et scientifiques doivent être flétris et couverts d'ignominie partout où on les rencontre (car l'improbité littéraire et scientifique n'est pas moins ignominieuse que l'improbité sociale), autant il est moral et juste de rendre à chacun le légitime hommage que les travaux et les productions de son intelligence ont pu lui mériter.

Ceux de Champollion ont démontré (c'est lui-même qui le proclame avec un juste orgueil), « que
» le système graphique égyptien tout entier employa
» simultanément des signes d'idées et des signes de
» sons » (le même fait a lieu dans l'écriture figurative des Chinois) ; « que les caractères phonétiques,
» de même nature que les lettres de notre alphabet,
» loin de se borner à la seule expression des noms
» propres étrangers, formaient au contraire la partie
» la plus considérable des textes égyptiens hiérogly-
» phiques, hiératiques et démotiques, et y représen-
» taient, en se combinant entre eux, les sons et les
» articulations des mots propres à la langue égyp-
» tienne parlée. »

Ce point fondamental fut démontré et développé pour la première fois par Champollion, en 1824, après des tentatives plus ou moins heureuses, exposées en 1822, dans sa lettre à M. Dacier ; et il a reçu son complément de démonstration dans sa *Grammaire égyptienne* posthume, dont il a déjà paru plusieurs parties. G. PAUTHIER.



L'ENCHANTEUR MERLIN.

Merlin est un personnage fameux par les prophéties qu'on lui attribue, mais dont il est fort douteux qu'il soit le véritable auteur. Il était né au cinquième siècle, dans les montagnes de l'Écosse ; et sans doute il avait des connaissances bien supérieures à celles de son temps, puisque sa mémoire est restée en vénération parmi le peuple, qui s'est plu à entourer son berceau de merveilles, et s'est habitué à regarder comme un des jeux de sa puissance les énormes pierres, débris imposants de quelque monument gigantesque, qui se trouvent près de Salisbury ; on

idée bizarre, et dont l'absurdité n'est plus à démontrer, dans laquelle de Guignes persista malgré les critiques de de Deshauteraies, l'éloigna de la véritable voie d'interprétation, qu'il était sur le point d'atteindre s'il y avait été conduit par une connaissance véritable de la formation des caractères chinois.

assurait que Merlin avait lui-même apporté ces pierres du fond de l'Irlande. Les anciennes chroniques disent que Merlin était le fruit du commerce mystérieux d'un incube et d'une religieuse, fille du roi d'Écosse : le savant Naudé a employé une partie du seizième chapitre de l'*apologie pour les grands hommes accusés de magie*, à démontrer que ce récit était fabuleux ; mais ce qui était peut-être utile au temps de Naudé, paraît aujourd'hui superflu et ridicule.

Si l'on en croit Léland, Merlin était très versé dans les secrets de la nature ; il possédait à fond les mathématiques, et il l'emportait de beaucoup sur tous ses contemporains par la pénétration de son esprit ; il fut honoré de la confiance de plusieurs princes auxquels il se rendit cher par la sagesse de ses conseils et par sa prudente expérience qui lui faisait prévoir et annoncer le résultat de leurs entreprises. Une explication si naturelle de la haute fortune de Merlin ne pouvait plaire dans les siècles d'ignorance, et l'on aima mieux en trouver la cause dans un pacte qu'il avait juré avec le diable. Ainsi, la plupart des écrivains qui nous ont transmis l'histoire fabuleuse de Merlin, parlent de lui comme d'un grand magicien et d'un habile enchanteur. Quelques autres, au contraire, ont vu en lui un saint et un prophète visiblement inspiré du ciel ; et il fallait que Geoffroi de Monmouth et Alain, de Lille, deux des hommes les plus éclairés de leur temps, eussent une opinion très favorable des *prophéties* de Merlin, puisque le premier les a traduites en latin, et que l'autre a cru devoir chercher à les mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, en les enrichissant d'un commentaire.

C'est qu'en vérité un commentaire était utile pour expliquer des prophéties, telles que les deux suivantes qui sont citées par M. Mazuy, dans ses notes sur le ROLAND FURIEUX (note 2 du chant III) : *De l'oiseau qui naistra d'un arbre et de la beste qui naistra aux déserts de Babylone.* « Il naistra ung oiseau d'ung arbre, et celui oiseau sera si grand comme ung cheval ; il volera si démesurément qu'un carreau d'arbalète et nul autre engin ne pourra se comparer à lui. Et sachez qu'il sera vu par tous les lieux du monde où il portera son bec ouvert, et déglutira tous les autres oiseaux vifs. Et si savoir voulez quand ce sera, je vous dis apertement que ce sera quinze ans avant que notre seigneur Jésus-Christ vienne juger le monde. Celui oiseau fera la justice dans les oiseaux qui auront mangé les autres, et quand il les aura tous engloutis et qu'il ne trouvera plus quoi manger il se occira de courroux. Et à celui temps sortira une beste du désert de Babylone, laquelle beste aura un corps dessus sa teste aussi aigu comme un glaive. Cette beste aura nom cartangles, et s'en ira par tous les déserts, tuant les mauvaises bestes qui vont dévourant les autres. Et sachez qu'icelle beste ne occira, sinon celles qui sont carnassières, et n'osera toucher aux autres. » *Du poisson qui naistra au fleuve Jourdain.* « Naistra aussi ung poisson au fleuve Jourdain, à celui temps que la beste se mettra parmi le désert partout le monde, et sortira celui poisson du fleuve Jourdain. Le poisson aura nom Amergle, et aura de long cent cinquante pieds, et de largeur trente-six pieds, et d'épaisseur quinze. Et la beste sera si grande comme est

ung oliphant. Et l'oiseau aura nòm pharagus, et cestui nom lui mettra ung chasseur de Babylone, qui, à celui temps, sera un des plus forts hommes du monde. » On avouera que les commentaires d'Alain, de Lille, étaient véritablement indispensables pour l'intelligeance de pareilles prophéties.

Merlin joue un grand rôle par ses enchantements dans cette classe de romans qui ont pour héros le roi Artus et les chevaliers de la Table-Ronde. Artus eut de longues guerres à soutenir contre ceux des barons qui n'approuvèrent point son élection; mais il les dompta, singulièrement aidé de l'assistance de Merlin qui lui donna une enseigne merveilleuse pour faire porter devant lui dans toutes ses batailles. C'était un dragon d'airain posé au bout d'une lance, qui semblait jeter feu et flamme par la bouche et dont la queue était d'une longueur démesurée. Artus eut aussi de sanglants combats avec les Sesnes, dans lesquels il fut aidé du roi Ban, du roi Boort, du roi Léodagan; mais principalement des cinq braves chevaliers, Galachin, Gauvain, Agravain, Garcheit et Gahereit. Il fit aussi la guerre dans les Gaules où il vainquit les Romains. Dans toutes ces expéditions, le sage Merlin ne cessa de l'aider de toutes les ressources de son art, épuisant pour lui nombre de métamorphoses, et se montrant tantôt sous la forme d'un valet, tantôt sous celle d'un cerf à cinq cornes, tantôt sous celle d'un nain hideux, tantôt sous celle d'un joueur de harpe. Enfin, Merlin disparut pour toujours de l'Angleterre, sur quoi Gauvain et d'autres chevaliers se mirent en quête pour le chercher en différentes contrées; mais ce fut inutilement.

« Merlin, dit M. Mazuy, avait enseigné la magie à la fée Morgain ou Morgane, sœur d'Artus, et à Viviane, nommée la *Dame du Lac;* devenu amoureux de la fée Viviane, celle-ci voulant, disait-elle, se mettre à l'abri contre la colère de sa famille, demanda au savant magicien deux enchantements pour endormir ses parents ou les tenir enfermés aussi souvent et aussi long-temps qu'il lui plairait. Merlin accéda aux désirs de sa jeune amante, et dès ce moment Viviane ne songea plus qu'à le trahir. Lorsque l'enchanteur venait la visiter au milieu de la nuit, Viviane l'endormait aussitôt, et par ce moyen, elle se conserva chaste et pure; mais un jour, il lui prit fantaisie d'enfermer Merlin dans une forêt, selon certains manuscrits; d'autres disent dans une caverne, dans un tombeau, et Merlin y trouva la mort. Cependant son esprit subsistait toujours; de temps en temps on entendait distinctement sa voix, et messire Gauvain, l'ouït parfaitement au travers d'une haie d'aubépines, dans la forêt de Brocéliande, en Basse-Bretagne. »

L'Arioste, dans le *Roland furieux*, n'a pas manqué de parler de Merlin, et il a supposé que Bradamante s'était trouvée dans la grotte de cet enchanteur lorsque le perfide Pinabel eut trahi la vaillante fille d'Aymon.



Bradamante à la tombe de Merlin.

ANGLETERRE. — COMTÉ DE NOTTINGHAM.



Vue de l'église de Newark.

ÉGLISE DE NEWARK. — COMTÉ DE NOTTINGHAM.

Peu d'édifices paroissiaux, en Angleterre, ont de plus grands droits à l'attention du voyageur que l'église de Newark ; elle offre un aspect vénérable et majestueux ; elle est particulièrement digne de l'admiration de l'antiquaire, à cause des différents styles d'architecture ogivale dont on a fait usage en Angleterre, à diverses époques, et que l'on remarque dans la construction, ou dans la réparation de ce monument. Des preuves que les Romains eurent, sur ce côté de la Trent, une station militaire considérable, abondent dans les pièces de monnaie, les armes et les fragments de leurs ouvrages, que l'on découvre fréquemment dans ce voisinage ; mais quand la Grande-Bretagne fut abandonnée de ses conquérants et de ses protecteurs, ce district devint terriblement exposé aux déprédations des Pictes et des Ecossais, de même qu'aux disputes des Saxons avec les Bretons, et même entre eux ; c'est pourquoi, quand Egberd eut seul la souveraineté du royaume, il se trouva tant de territoires incultes et dépeuplés. Il éleva un château au milieu des ruines, et lui donna le nom de *New-Wark*, il le regardait comme la clé de ses domaines, au nord de la Trent.

Dans l'automne de 1216, le roi Jean, en se retirant précipitamment devant les troupes des barons, perdit une grande partie de son armée et de son bagage dans les washes de Lincolnshire, et fut trop heureux de trouver un asile et des rafraîchissements chez les moines cisterciens de l'abbaye de Swineshead ; mais, selon l'autorité dramatique de Shakespeare, ayant été empoisonné par un moine, il mourut dans un accès de délire.

Cependant, nous trouvons dans les faits historiques, que ce malheureux monarque partit à cheval de l'abbaye, mais qu'affaibli par une sévère attaque de dissenterie, on fut obligé de le transporter dans une litière, d'abord à Sléaford, et le jour suivant à son château de Newark, où il mourut dans les plus grands tourments, tant spirituels que corporels.

Charles Ier, pendant la guerre civile, établit son gouvernement, et frappa monnaie à Newark, et, au moyen de ses troupes, il tint une grande partie des comtés de Nottingham et de Lincoln, sous sa sujétion. A cette époque, la ville soutint trois siéges ; pendant le dernier, elle souffrit les plus grandes misères, non-seulement par les calamités de la guerre, mais par les horreurs et les dévastations de la peste.

L'église dédiée à sainte Marie-Madeleine a l'air d'une cathédrale. Elle est composée d'une nef, de deux chapelles latérales formant la croix, d'un chœur et de plusieurs chapelles souterraines ; sa tour, dont la base est d'architecture normande, de même que les piliers de la nef, est élégante ; elle est surmontée d'une flèche haute et majestueuse, très soigneusement ornée de sculptures gothiques et de statues. La grande fenêtre qui est à l'est, au-dessus de la sainte table, est du style gothique anglais le plus riche, où l'on a conservé aux fenêtres des restes de belles peintures antiques sur verre. La contre-table est du célèbre peintre Hilton, qui la présenta à la ville, dont son père était natif ; ce tableau représente la résurrection du Lazare ; il est admirablement exécuté.

INSTITUTIONS JUDICIAIRES DE L'ANGLETERRE.

Westminster-Hall. Jugement d'un pair. — Procès et exécution de lord Ferrers, 1760. (V. p. 294.)

II.

Les lords d'Angleterre, désignés sous le nom commun et général de *peers of the realm*, pairs du royaume, bien que divisés en cinq classes, en ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons, jouissent, entre autres priviléges, du droit d'être jugés par leurs pairs, mais seulement dans le cas de haute trahison et de félonie, ou de non révélation de l'un ou de l'autre de ces deux crimes ; dans tous les autres cas, ils sont justiciables du jury ordinaire comme de simples particuliers. « Cela doit être ainsi, dit Blackstone, toujours empressé à soutenir les lois existantes, et si les grands, sans cesse exposés à l'envie de la multitude, étaient jugés par le peuple, ils pourraient rencontrer dans leurs juges des préventions dangereuses ; ce serait d'ailleurs les priver du privilége dont jouit la classe même la plus base, celui d'être jugés par leurs égaux, privilége que garantit à tous le *Magna Charta*, c. 29. » Mais une telle inégalité est-elle juste ? Pourquoi toutes ces autres inégalités d'où elle dérive ? Pourquoi donc cette aristocratie opposée au peuple ? Ce sont là des questions qui se présentent tout naturellement à l'esprit, mais que l'auteur des *Commentaires* se garde bien de s'adresser. Toutefois, reconnaissons-le, en parcourant l'immense collection des *State trials* ou l'histoire d'Angleterre, on trouverait à peine un exemple d'un pair qui, réellement coupable du crime dont on l'accusait, eût retiré le plus léger avantage de n'avoir pas été jugé par un jury de *commoners*.

Lors donc qu'un grand jury de *francs tenanciers*, remplissant tout à la fois les fonctions de nos chambres du conseil et de nos chambres de mises en accusation, a rendu un *true bill* contre un pair d'Angleterre prévenu de haute trahison, de félonie ou de non révélation de l'un de ces crimes, c'est-à-dire a déclaré qu'il y avait lieu à accusation, le roi nomme aussitôt *lord high steward*, lord grand-sénéchal, *pro hac vice*, l'un des membres de la chambre des lords, en général le lord grand-chancelier. Cette nomination est faite par une commission sous le grand-sceau, laquelle relate la déclaration du grand jury, et autorise le grand-sénéchal à recevoir l'accusation et à la faire examiner et juger *secundum legem et consuetudinem Angliæ*. L'affaire est alors régulièrement évoquée par un *writ de certiorari* émané de la Cour de chancellerie, et enjoignant à la cour inférieure, qui en eût connu, de la renvoyer devant la cour nouvellement créée qui doit en connaître et qui prend le nom de haute cour criminelle du Parlement pendant l'intervalle d'une session à une autre, ou de cour du lord grand-sénéchal durant une session. Un autre *writ* ordonne au lieutenant de la *Tour*, auquel a été remis le prisonnier, de l'amener à la barre de cette cour chaque fois qu'il en sera requis. Enfin, le lord grand-sénéchal fait disposer en cour de justice la salle

des Pas-Perdus de Westminster, et donne l'ordre à un sergent d'armes de convoquer tous les lords pour procéder, le jour qu'il a lui-même déterminé, à l'examen du procès et juger le pair accusé.

Toutes les formalités que nous venons d'énumérer aussi brièvement que possible ayant été remplies, Robert, lord Henley, lord Keeper, c'est-à-dire garde du grand sceau, créé lord grand-sénéchal à l'effet de recevoir l'accusation intentée par un grand jury contre Lawrence, comte Ferrers, avait fixé le jour de l'ouverture des débats au 16 avril de l'année 1760. Ce procès causait en Angleterre une vive et profonde sensation. La cruauté, et surtout l'horrible sang-froid de l'accusé, qui, loin de s'en repentir, s'enorgueillissait de son crime, soulevait contre lui l'indignation de toutes les classes de la société. Le peuple, impatient de venger la mort d'un homme du peuple, et de voir pendre un *noble lord*, réclamait justice à grands cris. Le 16 avril, avant le jour, une foule immense de curieux encombrait déjà tous les abords de Westminster et les rues voisines. Quelques-uns des billets d'entrée qui avaient été distribués au nombre de quatre mille par le grand-sénéchal aux plus nobles et aux plus riches familles du royaume, se vendirent à la porte de la salle jusqu'à cinq cents et même six cents francs.

L'intérieur de Westminster-Hall avait été transformé, non plus en salle de banquet telle que nous l'avons décrite dans notre précédent article, mais en cour de justice. Un témoin oculaire nous en a laissé la description suivante : « Le fond était occupé par deux grandes loges destinées à la famille royale et aux ministres étrangers. En tête de ces deux loges s'élevait le trône du roi, surmonté d'un dais. Un amphithéâtre continu, distribué en six gradins, remplissait les deux tiers de la salle. L'arène de cet amphithéâtre était le tribunal où devait siéger le lord grand-sénéchal, assis au pied du trône, et entouré des grands juges et des lords spirituels et temporels. En face du trône, une barre séparait de l'enceinte des pairs le *banc de l'accusé*. Au bas de cette barre, on avait ménagé deux autres bancs, l'un, destiné au procureur-général accusateur et au solliciteur-général de la chambre, l'autre, à la famille de l'accusé et à ses conseils. Plus avant dans le parquet, le greffier se tenait à un bureau avec toutes les procédures.

La salle, le trône, les bancs, le parquet même étaient revêtus d'étoffes de diverses qualités, mais d'une même couleur, rouge de feu. On évaluait à cent mille livres la dépense de cette décoration. Dès sept heures du matin, l'assemblée se forma. Il serait difficile d'en imaginer une plus brillante ; elle réunissait en *femmes* toute la haute noblesse des trois royaumes, dont une partie se trouvait à Londres, et dont l'autre y était accourue pour assister à ce grand jugement : aucune de ces dames n'avait négligé sa parure ni oublié ses pierreries.

Avant l'ouverture de l'audience, il arriva un événement fort extraordinaire et qui mérite d'être raconté. Un curieux n'ayant pas pu se procurer de billet d'entrée, avait imaginé de monter dans les gouttières, et de s'établir à l'une des fenêtres qui éclairaient la salle à la droite du trône. Comme il se penchait pour voir, une barre sur laquelle il s'appuyait cassa tout-à-coup, et il tomba de la hauteur de plus de cinquante pieds au milieu des spectateurs qui remplissaient les gradins placés sous la fenêtre. Par une espèce de miracle, personne ne fut tué ni blessé, et les huissiers de service ne se sentirent pas le courage de chasser le curieux d'une place qu'il avait si péniblement gagnée.

Les pairs partirent de leur chambre à onze heures du matin.

Ils marchaient dans l'ordre suivant :

Les gentilshommes de la suite du grand-sénéchal, deux à deux ;

Les greffiers de la chambre des Pairs et le greffier du Parlement ;

Le greffier de la couronne en la cour de chancellerie portant la commission du roi adressée au grand-sénéchal, et le greffier de la couronne du banc du roi ;

Les juges, deux à deux.

Les maîtres de la Chancellerie, deux à deux ;

Les fils aînés des pairs, deux à deux.

Les pairs mineurs, deux à deux ;

Les hérauts d'armes ;

Quatre sergents d'armes avec leurs masses, deux à deux ;

Le premier huissier de la Chambre des pairs ;

Les pairs, deux à deux, les plus jeunes en tête ;

Quatre sergents d'armes avec leurs masses ;

Le sergent d'armes du grand sceau et le porte-bourse ;

Le roi d'armes et l'huissier de la verge noire portant sa baguette blanche devant le grand-sénéchal ;

Enfin *Robert*, lord *Henley*, garde du grand sceau d'Angleterre, grand-sénéchal marchant seul.

Tous les pairs portaient leurs longues robes de velours cramoisi bordées d'hermine ; tous, chaque fois qu'ils passèrent durant le cours des débats devant le trône royal, s'arrêtèrent, s'inclinèrent et saluèrent, comme si le roi était présent.

Lorsqu'ils eurent pris leur place et que le grand-sénéchal se fut assis sur le sac de laine, le greffier de la couronne près la cour de la chancellerie, un genou en terre, présenta la commission au grand-sénéchal qui la remit au greffier de la couronne du banc du roi, pour en faire lecture.

La suite prochainement.

LE DAUPHIN DE RISSO.

Il y avait autrefois, sur les bords du lac Lucrin, une petite maisonnette habitée par deux pauvres gens vivant du travail de leurs mains. S'ils n'étaient pas riches, en compensation ils étaient heureux, car toute leur ambition, tous leurs désirs se bornaient à donner à leur enfant chéri, âgé de dix à douze ans, l'éducation qu'ils avaient eux-mêmes reçue de leurs parents. En conséquence, ils l'envoyaient tous les jours à l'école, chez un pédagogue qui demeurait de l'autre côté du lac, et, pour y arriver, l'enfant était obligé de faire un long circuit, qui lui faisait perdre beaucoup de temps.

Probablement que dans l'antiquité, il y avait des gamins comme aujourd'hui, quoique je ne puisse pas

vous dire positivement comment on les appelait, parce que Pline, d'où je tire cette histoire, n'en dit rien. Quoi qu'il en soit, l'enfant dont il est question ici, était un gamin, car il faisait tous les jours l'école buissonnière, et, au lieu d'aller quotidiennement recevoir la férule chez son pédagogue, il s'amusait le plus souvent à jouer sur le bord de l'eau. Un jour, à ce que dit Élien, l'enfant trouva sur le rivage du lac, un dauphin que des pêcheurs avaient blessé, et qui était expirant. Les gamins et les enfants gâtés n'ont qu'une chose bonne, c'est le cœur. C'en était assez pour que celui-ci se laissât toucher des souffrances du pauvre animal : un enfant bien élevé et de bonne maison l'eût tiré de l'eau, et assommé pour en faire de l'huile ; le nôtre fit autrement ; il lava ses plaies avec de l'eau douce, fit manger à la pauvre bête le déjeûner qu'il portait à l'école, la remit à flot, puis partit pour aller chez son pédagogue, où il arriva trop tard, et reçut la férule.

Le lendemain, en repassant sur le bord du lac, il retrouva, à la même place, le dauphin qui se portait mieux, et auquel il donna encore ses soins et son déjeûner ; le surlendemain ce fut la même chose, et pendant quinze jours de suite, l'enfant et le dauphin se retrouvaient au même lieu et à la même heure. Revenons maintenant à la suite de l'histoire comme Pline la rapporte.

L'animal reconnaissant, comme étaient tous les dauphins dans ce temps-là, s'attacha d'une vive amitié à son petit bienfaiteur ; il jouait avec lui, le caressait, et essayait même de sortir de l'eau ; mais comme il ne le pouvait pas, l'enfant quittait ses habits et entrait dans l'élément de son ami. Tout cela allait fort bien, à une chose près, c'est que manquant tous les jours l'heure de l'école, le gamin recevait aussi tous les jours la férule, et ce dernier jeu finit par lui déplaire. Alors il commença à négliger son ami, et il se bornait même à lui dire bonjour en passant.



Le dauphin de Risso.

Les dauphins ont une vaste capacité cérébrale, d'où M. Frédéric Cuvier concluait qu'ils ont une vaste intelligence, quoiqu'on ne s'en soit pas aperçu depuis Pline. L'animal devina la cause qui diminuait la longueur des visites de son petit camarade. En conséquence, un jour qu'ils s'étaient un peu oubliés tous les deux dans leurs jeux, il prit l'enfant sur son dos et le traversa à la nage, de l'autre côté du lac, ce qui fit regagner le temps perdu. Le soir, il vint le reprendre et le reporta de même jusque près de la cabane des parents du gamin. Chaque jour il lui faisait faire le même trajet, et il obéissait à sa voix mieux que n'aurait pu faire le chien le mieux dressé et le plus docile.

Mais hélas ! les plus belles choses ont un pire destin, comme dit Malherbe, et l'impitoyable mort frappe en aveugle sur ce qui est bon comme sur ce qui est mauvais. L'enfant prit une fièvre maligne, et succomba au bout de quelques jours. Je vous laisse à penser le désespoir de ses malheureux parents... Cependant ils n'en moururent pas, et le pauvre dauphin en mourut !!! Pendant quelque temps, il vint chaque matin sur le bord du lac pour chercher son ami ; puis, ne l'y trouvant plus, il mourut de chagrin, le même jour que l'enfant. On les enterra tous deux dans le même tombeau.

M. F. Cuvier dit : « Les auteurs qui nous rapportent, sur les dauphins, des actions si extraordinaires,

sont des hommes *graves*, qui croient à ce qu'ils disent, etc. » Et à ce propos, ce naturaliste cite le dauphin d'Arion, celui dans le corps duquel Apollon cacha sa divinité ; celui d'Hippone qui jouait avec les nageurs, et qui les portait sur son dos, etc., etc. (*de l'histoire naturelle des cétacés*, par F. Cuvier, p. 97 et suiv. Paris, 1836.)

Quant à moi, j'avoue naïvement que je regarde tout ce qu'Élien, Pline, Pausanias, et d'autres auteurs anciens nous racontent de ces animaux, comme des absurdités qui ne valaient pas la peine, je ne dis pas d'être réfutées, mais même d'être citées. Et, à ce propos, voici quelque chose de très singulier : c'est que si vous lisez attentivement la description que ces auteurs nous font de leur dauphin, vous ne pourrez pas douter, pour peu que vous soyez naturaliste, que ce prétendu dauphin n'était rien autre chose qu'un requin, le plus féroce et le plus brutal de tous les poissons carnassiers.

Or, les dauphins ne sont pas des poissons, mais des mammifères, respirant par des poumons et non par des ouïes, faisant des petits vivants et non des œufs, n'ayant jamais une seule écaille sur la peau, mais quelquefois des poils, et enfin ressemblant en tout à nos quadrupèdes terrestres, à l'exception des pattes qui sont ordinairement cachées sous la peau et se terminent en une main plate, membraneuse, et imitant une nageoire. Du reste, ces animaux, sans avoir la force et la brutalité du requin, en ont la voracité, et, quoi qu'en dise M. Cuvier, leur intelligence ne l'emporte nullement sur celle des poissons. Les naturalistes les divisent en dauphins proprement dits, à museau long et à gueule armée de dents redoutables, et en marsouins, à tête arrondie, presque sphérique et sans museau.

Celui que nous représentons ici est le dauphin de Risso (*Phocœna Rissonnus*, F. Cuvier), que nos naturalistes rangent avec raison parmi les marsouins. Il se trouve dans la Méditerranée et atteint neuf à dix pieds de longueur. Les femelles sont d'un brun uniforme, et les mâles d'un blanc-bleuâtre ; les uns et les autres ont des lignes plus foncées, semées irrégulièrement sur toutes les parties supérieures du corps, et ressemblant, au premier coup-d'œil, à des égratignures produites par des épines. Les mâles ont des taches irrégulières d'un brun-foncé sous la moitié postérieure du corps; deux lignes brunes garnissent le dessus et le dessous de la bouche, et un cercle de la même couleur entoure l'œil. Boitard.

LETTRES INÉDITES

DE VOLTAIRE.

(*Deuxième Lettre, voir page* 260)

A monrion, 10 février 1756.

le projet de monsieur formey suppose mon cher philosofe, quelque chose de plus que du courage. s'il veut faire lui seul une enciclopédie ; c'est beaucoup pour un seul homme. s'il veut retrancher de cet ouvrage les matématiques et les arts, qui en sont le fondement, c'est le réduire à rien, c'est faire un dictionaire de choses triviales. joignez à la singularité de ce projet la mauvaise grace de se servir du travail d'autrui, le risque de le gater, le soupçon d'avoir fait cette manœuvre par intérest, et vous m'avouerez alors que ses amis devraient le détourner d'un tel dessein. le grand nombre de savants qui travaillent à l'enciclopédie sélévera contre luy. ils en auront d'autant plus de droit que lui-même se joignit à eux dans les commencements, et se proposa pour les aider dans plusieurs articles de philosofie. il envoya ses articles, on les luy paya noblement et on sen servit peu. vous voyez combien de raisons doivent concourir à lui faire abandonner son idée. si vous êtes son ami, je pense que vous luy rendriez un vrai service de le détourner d'une telle entreprise. sans me citer et sans alléguer les raisons que je vous apporte.

le projet de faire un opera de ma tragédie de mérope n'est pas si étrange. j'ay été tout étonné de recevoir un gros paquet du Roy de prusse; il contenait ma tragédie de mérope qu'il s'est donné la peine de tourner en vers liriques. et il m'avertit qu'il faisait cet ouvrage en travaillant a son traitté. voyla une anecdote assez singuliere.

j'ai lieu de croire, mon cher monsieur, que votre discours sur lisbonne, est imprimé actuellement à rouen. la personne à qui je l'ay confié m'aprend qu'elle l'a donné à un libraire de ce pays là. j'espere vous en envoier bientot des exemplaires.

mon sermon en vers ne vaut pas le votre en prose ; et je ne le crois pas fait pour l'impression. cependant si vous voulez vous en amuser avec m. le baneret de freydenreik et n'en donner aucune copie j'aurai l'honneur de vous l'envoier.

je conviens que le role de la France n'est pas brillant à présent. *non illi imperium pelagi sævum que tridentem.*

conservez votre amitié à votre tres tendre serviteur et malade. V*.

Le document suivant a été publié par le *Droit*, journal des tribunaux, et reproduit par les divers organes de la presse ; son importance nous engage à le consigner dans les colonnes du *Magasin Universel.*

SENTENCE DE JÉSUS-CHRIST.

Sentence rendue par Ponce Pilate, gouverneur-régent de la Basse-Galilée, portant que Jésus de Nazareth subira le supplice de la croix.

« L'an dix-sept de l'empire de Tibère-César, et le vingt-cinquième jour du mois de mars, en la cité sainte de Jérusalem, Anne et Caïphe étant prêtres et sacrificateurs du peuple de Dieu ;

Ponce Pilate, gouverneur de la Basse-Galilée, assis sur le siége présidial du prétoire.

Condamne Jésus de Nazareth à mourir sur une croix entre deux larrons, les grands et notoires témoignages du peuple disant :

1° Jésus est séducteur.

2° Il est séditieux.

3° Il est ennemi de la loi.

4° Il se dit faussement fils de Dieu

5° Il se dit faussement roi d'Israël.

6° Il est entré dans le temple suivi d'une multitude portant des palmes à la main.

Ordonne au premier centurion Quirilus Cornelius de le conduire au lieu du supplice.

Défend à toutes personnes, pauvres ou riches, d'empêcher la mort de Jésus.

Les témoins qui ont signé la sentence contre Jésus sont :

1° Daniel Robani, Pharisien.

2° Joannas Zorobatel.

3° Raphaël Robani.

4° Capet, homme public.

Jésus sortira de la ville de Jérusalem par la porte Struénée. »

Cette sentence est gravée sur une lame d'airain ; sur le côté sont écrits ces mots :

« Pareille lame est envoyée à chaque tribu. »

Elle a été trouvée dans un vase antique de marbre blanc, en faisant des fouilles en la ville d'Aquila, au royaume de Naples, en 1280, et a été découverte par les commissaires des arts, à la suite des armées françaises.

Lors de l'expédition de Naples, elle était dans la sacristie des Chartreux, près Naples, renfermée dans une boîte de bois d'ébène. Le vase est dans la chapelle de Caserte.

La traduction qu'on vient de lire, a été faite par les membres de la commission des arts. L'original est en hébreu.

Les chartreux, par leurs prières, obtinrent que cette lame ne leur fût pas enlevée ; on leur tint compte ainsi des grands sacrifices qu'ils avaient faits pour l'armée.

M. Denon avait fait faire une lame du même modèle, sur laquelle il avait fait graver cette sentence. A la vente de son cabinet, elle a été achetée par lord Howard, moyennant 2,890 fr.

DE L'ÉTAT DU CHRISTIANISME,

Des lettres et des arts en Abyssinie.

Ce fut sous le règne de Constantin que l'Ethiopie reçut le christianisme ; deux princes de ce pays, Abreha et Atzbeha, ayant embrassé la foi, toute la nation ne tarda pas à suivre leur exemple. Deux siècles plus tard, l'alliance de Justinien avec le roi d'Axum, en appelant les Éthiopiens à coopérer à la défense de la religion nouvelle, porta un coup mortel à leur orthodoxie. Des missionnaires habiles envoyés par l'impératrice Théodora, fit facilement adopter à un peuple simple la doctrine d'Eutyches. L'Abyssinie devint monophysite, presque à son insu ; plus tard elle se trouva complètement éloignée du reste du monde chrétien, et fut dès-lors définitivement séparée de la grande unité catholique.

On conçoit facilement que privée des lumières de l'occident, l'Éthiopie devait voir son culte déchoir de sa pureté et de sa grandeur primitive, et obscurci par les superstitions qu'enfante l'ignorance. Aujourd'hui, à peine reconnaît-on quelques signes de parenté entre les églises de Rome et de Gondar. Les jacobites abyssins semblent même, au premier coup-d'œil, plus éloignés encore du christianisme que de l'islamisme, tout anti-chrétien qu'il est ; c'est ce qui ressortira de ce court aperçu.

Les Abyssins ne reconnaissent que les trois premiers conciles œcuméniques, ils n'admettent en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine. Sur le mode dont l'esprit-saint s'est servi pour opérer l'union de la divinité à la nature humaine, ils ne sont pas d'accord, et leur différence d'idées à cet égard produit chez eux trois sectes dont les éternelles disputes se sont mêlées plus d'une fois aux discordes politiques. Ils donnent le baptême par immersion, quarante jours ou quatre-vingts jours après la naissance, suivant le sexe de l'enfant. On n'anticipe sur ce laps de temps que dans les cas urgents.

Les Abyssins communient sous les deux espèces ; la consécration du pain et du vin est appelée chez eux Melawat ou changement, mais ils ne paraissent pas croire à la présence réelle. Ils n'admettent point non plus le purgatoire, ils disent que l'âme descend en enfer dès qu'elle quitte le corps, et que de temps en temps l'Archange-Michel va chercher, pour les admettre dans le paradis, ceux que leurs bonnes actions, pendant leur vie, ou après leur mort, les expiations de leurs parents et des prêtres, ont rendus dignes de la miséricorde céleste.

Le clergé est très nombreux ; il se divise en deux grandes classes : les prêtres séculiers et les moines. Les premiers reconnaissent pour chef un évêque, nommé Abouna, et choisi dans les couvents coptes de l'Égypte. Cet abouna, par l'ignorance complète où il est de la langue du pays, est sans influence politique aucune. Il est difficile d'exercer les fonctions épiscopales d'une manière plus vénale que ce patriarche jacobite ; il confère les ordres à prix d'argent et est livré aux vices les plus honteux. Le clergé n'est guère plus respectable que son chef, malgré la grande considération dont il jouit en apparence dans le pays. Au reste, cet état de démoralisation des prêtres est une conséquence nécessaire de la facilité avec laquelle on arrive au sacerdoce. Il suffit de savoir réciter quelques prières et de lire l'évangile de saint Jean, pour qu'on soit jugé capable d'être admis dans le clergé.

Les moines ont pour chef l'Etchegué ; ils font vœu de chasteté, et vivent dans le cénobitisme. A l'exception d'un petit nombre, ils ne sont ni plus honorables dans leur conduite, ni de meilleure foi que les prêtres, et ils entretiennent plutôt la superstition que la piété des Abyssins.

Il n'appartient pas au sujet de cet article de nous étendre sur les croyances ridicules qui ont, dans l'esprit des Abyssins, pris la place des dogmes enseignés par le christianisme ; qu'il nous suffise de dire que l'exercice des sacrements est presque entièrement négligé par les prêtres, et que le peuple a beaucoup plus de foi aux amulettes et aux boudas ou sorciers, qu'à la puissance des cérémonies de leur église.

Les lettres et les sciences sont, en Ethiopie, dans un état voisin d'une complète ignorance. Toute l'instruction que l'on donne aux enfants, consiste à leur faire apprendre par cœur l'évangile selon saint Jean, quelques épîtres de saint Paul, des psaumes et des prières ; ensuite si l'écolier se sent quelques dispositions, il passe plusieurs années à charger sa mémoire

du dictionnaire de la langue éthiopienne. L'absence de l'imprimerie rend les livres extrêmement rares et s'oppose sensiblement aux progrès des lumières. Ils ne connaissent d'autres ouvrages que la bible et quelques chroniques historiques.

Cependant un petit nombre d'hommes sont parvenus, par le contact avec les occidentaux, à acquérir dans les lettres et dans les sciences des connaissances qui les font regarder, en Ethiopie, comme des savants. Nous produisons ici le portrait d'un de ces hommes, nommé Dofter Esther, c'est-à-dire le docteur Esther, et dont Salt parle beaucoup dans son voyage en Abyssinie. Outre que l'on jugera par la gravure du type de figure abyssin, qu'il représente parfaitement, on aura encore une idée du costume que portent les membres de la classe la plus élevée de cette contrée.

La poésie des habitants de cette partie de l'Afrique ne s'exerce que sur des sujets religieux ou quelques événements tragiques dont ils consacrent le souvenir par des espèces d'élégies que récitent les guerriers ou les voyageurs pour charmer les ennuis d'une longue marche. Leur musique ne dénote qu'une connaissance bien grossière des lois de l'harmonie, c'est une mélodie plaintive et monotone. Entre les arts, la peinture est celui de tous qui paraît le plus avancé en Abyssinie. Comme tous les peuples dont l'état se rapproche de l'état sauvage, ils aiment les couleurs vives, les images éclatantes. Les sujets qu'ils représentent de préférence sont presque toujours des figures de saints qu'ils ont reçus des Grecs, ou des batailles dans lesquelles ils ont été vainqueurs. Ils peignent toutes les figures de face, à moins qu'ils ne veulent représenter un juif, alors ils dessinent son visage de profil; usage bizarre dont on n'a pu encore découvrir l'origine.

Les Abyssins aiment aussi les représentations dramatiques; mais leurs pièces rappellent encore les mimes et les atellanes des anciens. Une pantomime animée est le fond de l'action théâtrale, dont un bouffon fait tous les frais.

Les arts utiles sont encore moins cultivés en Abyssinie que ceux qui n'ont d'autre but que de plaire à l'esprit ou aux sens. Les produits de l'agriculture sont en très petit nombre. L'industrie manufacturière se borne à quelques étoffes de coton qui s'échangent en guise de monnaie, et à la fabrication des meubles et des ustensiles usuels. Chaque ville a un marché qui se tient une fois la semaine, en sorte que toutes les provisions s'achètent pour une semaine.

Des missionnaires venus de l'Europe ont cherché, en ramenant les Abyssins à un christianisme plus pur, à introduire en même temps chez eux la civilisation. Un instant le catholicisme eut l'espoir de rattacher au giron de la cour de Rome cette brebis égarée du troupeau chrétien; les édits sévères, la politique d'un roi vint bientôt anéantir toutes les espérances. Depuis une trentaine d'années, le protestantisme a tenté de nouveau la tâche difficile d'une révolution religieuse dans l'Abyssinie. Plus d'analogies dans les dogmes des jacobites et de la réforme, semblent rendre plus facile cette conversion, mais le succès n'a encore que peu couronné le zèle et le dévouement des missionnaires anglais. A. Maury.



Dofter Esther.

Paris. Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7. Tiré aux presses à bras de Lacrampe et Cᵉ.

ARCHITECTURE. — MONUMENTS DE L'ÉGYPTE.



Une vue des terrasses des maisons à Alexandrie.
(*Voyez la vue d'Alexandrie* T. V, p. 145.)



DES MONUMENTS DU CAIRE ET DE L'ARCHITECTURE EN GÉNÉRAL.

Deuxième article (voir p. 299).

Vainqueur au début de sa carrière, l'islamisme put donner immédiatement satisfaction à tous ses penchants, à toutes ses antipathies, et, comme il savait tirer parti, pour son propre compte, des perceptions des sens, il comprit d'abord l'expression symbolique de l'art païen, et déclara la guerre aux temples plus encore peut-être qu'aux religions elles-mêmes. La destruction des images entraîna également la ruine des édifices qui les renfermaient. En reconnaissant Moïse et Jésus comme des prophètes dont il continuait la mission, en apportant à l'Évangile et au Pentateuque la sanction de sa parole, Mahomet condamna l'application qu'on avait faite avant lui de ces lois divines, et surtout les cultes iconolâtres auxquels elles avaient donné lieu. Ce fût donc d'après ses commandements et ses exemples que le calife Omar renversa quarante mille temples chrétiens, juifs ou païens, n'épargnant que les églises de Jérusalem, par respect pour la capitulation qui lui avait livré cette ville, trois fois sacrée aux yeux des musulmans. Excepté ces constructions et la Kaaba de la Mecque, élevée, suivant les traditions arabes, par Abraham et son fils Ismaël, tous les édifices religieux qui se trouvèrent sur le passage des Sarrasins, dans les premiers siècles de l'hégire, tombèrent, emportés par le torrent de la conquête, et ce ne fut qu'après avoir assis sa domination sur des bases larges et solides que le mahométisme, contractant des habitudes de tolérance, consentit à épargner les temples étrangers.

A peine les musulmans avaient-ils commencé à détruire les monuments des cultes rivaux, que pénétrés, comme nous l'avons dit, de l'influence que les formes matérielles pouvaient exercer sur les idées, ils fondèrent un nouveau système d'architecture. On n'avait admis jusqu'alors, dans la construction, d'autres lignes que le plein-cintre, la parabole et la ligne droite. L'islamisme, modifiant les traditions artistiques des infidèles, adopta un élément plus en harmonie avec son dogme, l'ogive, dont la courbe élancée et le sommet aigu symbolisent avec l'essor de la pensée humaine vers le paradis céleste; au décor emprunté de la statuaire et de la représentation des créatures animées, il substitua ces rinceaux légers qu'on appelle encore ajourd'hui du nom d'arabesques; il remplaça l'entablement hellénique par une balustrade, assouplit la courbure du dôme romain, et enfin érigea le minaret, magnifique transformation de la colonne grecque qu'il exhaussa en étages décroissants, pour faire entendre du haut de cette tribune aérienne, la voix du prêtre appelant le peuple à la prière.

Ces formes diverses caractérisèrent la mosquée et la classèrent entre l'église et le temple païen, comme dans l'ordre moral, la loi de Mahomet s'était classée entre le spiritualisme des chrétiens et le sensualisme des gentils.

En effet, chez les idolâtres, le temple est tout massif; il assied carrément ses murs pleins et solides; la perspective de ses lignes droites et inflexibles ramène toujours le regard à l'horizon; et, quand le faîte s'élève vers des régions plus hautes, c'est par un dôme dont la génératrice monte verticalement du sol, se recourbe en cintre et retourne au sol pour y cramponner l'édifice. La religion, qui a satisfait le plus largement aux appétits charnels de l'homme, et qui a placé le séjour de ses félicités futures dans les entrailles de la terre, devait reproduire par son architecture ce caractère de matérialisme.

L'église, au contraire, non pas telle qu'elle fut construite à Rome et en orient, sous l'influence païenne qui survivait encore, mais telle qu'on l'admira depuis en Angleterre, en Allemagne et en France, exagérant la physionomie spiritualiste des constructions sarrasines, traduction fidèle du dogme qu'elle célèbre, l'église, par ses murailles découpées et amaigries, ses clochers taillés à jour, ses flèches hautes et effilées, semble se dépouiller de sa substance matérielle et s'élever vers les cieux comme une forme éthérée : tours, clochetons, aiguilles, pyramides, l'édifice tout entier monte avec la prière du chrétien vers les hauteurs mystérieuses où trône le Dieu pur esprit.

Ainsi que l'église, la mosquée présente dans quelques parties, la matière exténuée, spiritualisée, pour ainsi dire, et, par les spirales hardies de ses minarets, elle sollicite l'empyrée! mais aussi, par ses dômes et par ses murailles souvent renforcées d'épaisses rudérations, elle semble, comme le temple païen, s'attacher fortement au terrain qui la porte. Bien plus, en considérant isolément chacun des détails de l'édifice, on y reconnait cette double tendance.

La base du minaret est une maçonnerie massive, et sa moitié supérieure, une tourelle svelte et brodée. Le dôme, dans sa coupe verticale, affecte la forme d'une accolade dont les deux branches se courbent vers la terre, tandis que leur intersection se dirige en pointe vers le ciel, figurant ainsi la relation qui soumet les choses d'ici bas aux célestes décrets, et désignant pour but, à l'adoration des fidèles, cette unité divine où doivent converger tous les élans de la pensée humaine. Soit qu'on l'analyse, soit qu'on l'observe dans son ensemble, la mosquée tient donc à la fois de l'église et du temple, et réunit au style de l'art païen le caractère de l'architecture chrétienne.

Toutefois, ce ne fut que par de longs efforts, comme on peut s'en convaincre en comparant entre eux les nombreux monuments du Caire, que l'art musulman parvint à acquérir un cachet aussi expressif.

La plus ancienne mosquée d'Égypte, celle qu'Amrou bâtit à la place de sa tente, est évidemment une imitation du parvis qui précédait le corps principal des basiliques (1). Composée d'environ quatre cents colonnes qui entourent, sur deux, trois et cinq rangs, une cour découverte, elle présente un coup-d'œil admirable, surtout quand on prend son point de vue obliquement aux longues files des galeries. Les voûtes

(1) On trouvait d'abord, dit Fleury, un portail, ou premier vestibule, par où l'on entrait dans un péristyle, c'est-à-dire une cour carrée, environnée de galeries couvertes, soutenues de colonnes, comme dans les cloîtres des monastères. Au milieu de cette cour, était une ou plusieurs fontaines pour se laver les mains ou le visage, avant la prière. (Mœurs des chrétiens.)

ogivales des nefs, qui datent d'une époque postérieure à la fondation de l'édifice, paraissent l'avoir déprécié aux yeux des voyageurs européens; mais, dans son ordonnance encore intacte, on ne retrouve pas moins le type d'un grand nombre de constructions musulmanes et le germe du style mauresque, engendré au sein de l'art byzantin. S'il est naturel qu'étranger à l'architecture, le lieutenant d'Omar ait pris pour modèle le propylée de l'église qu'il venait de détruire, on conçoit aussi qu'il n'en ait pas imité le vaisseau. Dans ce premier siècle de l'hégire, la foi des musulmans n'était pas, comme celle des chrétiens, à l'épreuve de toute influence; Amrou put craindre que leur pensée, arrêtée par le toit d'un temple, ne retombât dans l'idolâtrie, et il voulut que, du sein même du sanctuaire, la vue du ciel rappelât sans cesse à leurs espérances le séjour promis aux élus.

La même disposition règne dans une mosquée voisine, celle de Thouloun, avec cette différence pourtant, qu'au lieu d'une forêt de colonnes, les galeries n'ont qu'un rang de piliers à quatre pans, et bordés, sur chaque arète, d'une colonnette dégagée. Ce monument du neuvième siècle, respecté jusqu'à ce jour dans tous les détails de sa structure, se fait remarquer par plusieurs innovations propres au goût arabe, et surtout par l'ogive, gracieuse imitation de la tente. Ses murs, ornés d'une balustrade qui remplaçait la corniche des Grecs et des Romains, sont percés de petites fenêtres ogivales, et, du côté de la cour, des arcs de la même forme surmontent les entrecolonnements, tandis que le toit plat du péristyle semble prouver que le tiers-point était alors une invention toute récente, et qu'on ne savait pas encore l'adapter aux voussures.

Le minaret de Thouloun, formé de deux tours superposées lourdemement l'une sur l'autre, marque aussi, dans ce genre de construction, les premiers pas de l'architecture musulmane. Comme le propylée des basiliques avait servi de modèle aux mosquées, les clochers élevés dès le septième siècle sur les églises, durent suggérer aux mahométans l'idée de ces tourelles qui rendent si pittoresques les panoramas de leurs villes; mais ici l'islamisme surpassa le culte chrétien, autant que la voix humaine l'emporte en expression et en mélodie sur le bourdonnement de l'airain. Le minaret arabe n'a pas moins d'élégance que le clocher gothique, et nos plus brillants carillons ne sauraient égaler en harmonie le concert qu'on entend tous les jours au Caire, quand, du haut de ces mille colonnes, les muézins chantent en chœur : « Venez, peuples! à l'asile de tranquillité et d'intégrité! venez à l'asile du salut!.. »

De toutes les variations que l'art de bâtir subit chez les Arabes, et qui se trouvent reproduites par tant d'exemples dans la capitale de l'Égypte, il résulte aux bords du Nil, aussi bien qu'en Espagne, que les monuments les plus remarquables de ces peuples appartiennent au quatorzième siècle. Il y avait deux ans que les Grenadins avaient achevé le palais de l'Alhambra, lorsque le sultan Hasan fit élever au pied de la citadelle du Caire, en 1356, la mosquée qu'on peut regarder comme le plus beau temple de l'islamisme.

Cet édifice, si pittoresque dans son ordonnance anguleuse et dans la richesse de ses ornements, ferait le désespoir des architectonographes, s'ils prétendaient le décrire avec exactitude. Plus de piliers, plus de colonnades, et, au lieu de galeries-péristyles, une suite de salles, communiquant l'une à l'autre par de larges arcades qui ménagent partout une perspective imprévue, grandiose, magnifique; puis, au centre du monument, comme pour rappeler encore le plan d'Amrou, une petite cour carrée et découverte où s'élève, au-dessus d'une piscine, un léger pavillon à dôme piriforme. Il faut renoncer à dire le luxe des mosaïques, la profusion des couleurs sur le pavé, sur les murs et sur les voûtes; la délicatesse des placages de bois et de bronze qui décorent les portes et les tribunes; l'éclat de cette frise bleue, verte, rouge et dorée qui, partant de la chambre où l'on conserve le livre de la loi, entoure toute la mosquée de sentences sacrées, comme si les trésors de vérité renfermés dans le sanctuaire, s'en échappaient pour apparaître en caractères célestes aux yeux des croyants.

On ne réussirait pas mieux à rendre l'effet extérieur du temple, dont l'irrégularité disparaît dans la grandeur des proportions, et dont tous les détails ressortent par d'habiles contrastes. Un accident, qui ne peut être attribué qu'à l'affaiblissement du sol, la chute d'un minaret à peine achevé, dérangea les premières dispositions de l'architecte, en le forçant, pour trouver un terrain plus solide, à couder son plan et à en établir la moitié antérieure sur une direction anormale. Il ne biaisa, toutefois, que les flancs de l'édifice, sans briser le grand axe, qu'il parvint à maintenir en droiture, et sans rompre la symétrie de la façade postérieure, qui présente une large tour carrée, couverte d'un dôme ovoïde, et flanquée de deux minarets. On ne sait qu'admirer davantage, de l'immensité du vaisseau, de la hardiesse de la coupole, ou de la grâce d'une de ces deux tourelles, élevée, en forme héxagonale, de trois étages au-dessus de la corniche du sanctuaire, et terminée par une cloche ou une grenade renversée. Mais le portail d'entrée, situé à l'un des angles opposés, est peut-être ce que l'imagination arabe a produit de plus merveilleux en placage et en sculpture après les appartements de l'Alhambra.

On peut comparer les combinaisons inextricables, et pourtant symétriques, des arabesques, à la complexité du calcul algébrique, conduisant l'intelligence humaine à un but, par des moyens que la mémoire ne saurait se rappeler, et dont le raisonnement ne parvient pas à se rendre compte. De cette analogie, il est naturel d'inférer que l'algèbre, cette autre création des Arabes, exerça une influence notable sur leur architecture. Tant qu'il n'avait d'autre guide qu'Euclide et Archimède, l'art de bâtir subordonnait ses plans aux ressources de la géométrie pure; tous les temples étaient des parallèlipipèdes, leurs frontons des triangles, leurs ornements des métopes carrées, et plus tard, à Rome, leurs dômes des càlottes hémisphériques. Mais, quand une carrière nouvelle s'ouvrit à la science des formules, alors aussi des formes plus compliquées et plus hardies entrèrent dans la structure et dans la décoration des monuments; la pratique suivit les progrès de la théorie, et l'architecture des Sarrasins sembla refléter, non-seulement leur foi religieuse, mais encore leurs découvertes scientifiques.

Certes, il serait aussi utile qu'intéressant pour nos jeunes architectes d'étudier ce développement de l'art dans les mosquées du Caire, de découvrir dans les unes l'origine d'une innovation et d'en retrouver le perfectionnement dans les autres; de voir l'ogive arquer d'abord les architraves, puis ensuite les plafonds, puis les coupoles, le minaret grandir en s'enrichissant de nouvelles broderies, l'ordonnance générale se modifier de jour en jour, les variétés de l'ornementation se multiplier sans cesse. Disons plus : aujourd'hui qu'on abuse des modèles grecs et romains en y conformant tous les édifices, quelle qu'en soit la destination, nos artistes trouveraient dans l'irrégularité des constructions arabes, si gracieuses de proportions, si riches de décors, plus d'inspirations que ne peuvent leur en suggérer les plus beaux chefs-d'œuvre du paganisme. Et si décidément notre société est trop désunie par l'égoïsme, trop privée d'enthousiasme religieux et de foi politique pour que le génie de l'architecture s'y déploie en créations nouvelles; s'il faut nous contenter de copies plus ou moins serviles et décolorées, les plans et surtout les détails des mosquées égyptiennes, reproduits dans nos temples et dans nos théâtres, auraient du moins aux yeux de nos populations le mérite de la nouveauté.

Il nous semble également que, dans leurs études sur l'histoire moderne, les écrivains n'apprécient pas assez les documents de toute nature que pourraient leur fournir l'Égypte et la Syrie ; car ces contrées furent le foyer des lumières et des erreurs qui succédèrent en Europe à la civilisation déchue des Romains ; et la puissance de l'habitude, toujours souveraine chez les orientaux, ayant maintenu jusqu'à présent leurs anciennes pratiques, le moyen-âge se retrouve chez eux sous mille formes. Sans parler ici des étuves des hôpitaux, des juiveries, de l'astrologie, de la magie et de tous ces usages de nos aïeux, perpétués au Caire, on reconnaît encore, dans cette ville, les institutions qui ont dû servir de modèles à nos universités. Les principaux édifices religieux s'appellent indifféremment, en Égypte, du nom de *Gamd* (mosquée), ou du nom de *Medrecet* (collége), parce qu'ils renferment toujours des salles spacieuses où se complétait l'éducation commencée dans les écoles annexées aux fontaines publiques.

La mosquée d'El-Azhar ou des Fleurs, fondée au dixième siècle en même temps que le Grand-Caire, et la plus ancienne après celle d'Amrou et de Thouloun, logeait et nourrissait, non pas quelques centaines d'élèves comme l'église de Notre-Dame de Paris, mais bien douze mille étudians venus de toutes les contrées de l'orient pour suivre des cours de poésie, de médecine, d'astronomie, de droit et de théologie ; et aujourd'hui, quoique l'enseignement européen des nouvelles écoles ait généralement remplacé les chaires arabes, ce collége réunit encore un auditoire assez nombreux pour dónner l'idée de son ancienne splendeur. Les terres, affectées à l'entretien de ces universités et aux aumônes qu'elles distribuaient, formèrent les grandes propriétés du clergé égyptien ; mais, indépendamment de cet emploi, les revenus légués aux mosquées par la piété des particuliers ou des princes s'appliquent encore à une destination singulière et propre à caractériser l'esprit du mahométisme. Ils constituent des pensions alimentaires aux oiseaux et aux chiens errants. Un grand nombre de minarets, et entre autres celui de Thouloun, portent, à leur sommet un vaisseau rempli de grains autour duquel viennent voltiger des nuées de tourterelles, gracieux ornement pour le temple, et, pour les fidèles, leçon vivante d'hospitalité et de bienfaisance. Il y a, selon nous, un but essentiellement religieux dans cette providence humaine qui semble aider Dieu en secourant jusqu'aux moindres de ses créatures, et l'on conçoit l'ascendant de Mahomet sur l'esprit des peuples, quand on voit son église distribuer le pain aux pauvres, la pâture aux oiseaux, l'instruction à l'homme. LUCIEN DAVÉSIÉS.

(*Revue Universelle.*)

HIÉROGLYPHES.

Deuxième article * (voir p. 300).

Aucun peuple ne nous a laissé tant d'incriptions que les Égyptiens ; tous leurs monuments en sont couverts, et ces monuments sont très nombreux. L'Égypte est comme un musée de ruines en assez bon état, et quelquefois parfaitement entières. Les procédés de construction employés par les Égyptiens ont assuré cette durée aux monuments, et dans l'Égypte même, les ouvrages d'architecture qui sont d'origine grecque ou romaine se font distinguer par un état de destruction plus avancé, quoiqu'ils soient postérieurs de plusieurs siècles à des ouvrages égyptiens ; et c'est sur les temples, sur les palais, dans les tombeaux ou sur des monuments isolés, qu'on trouve un nombre infini d'inscriptions en caractères hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques ou populaires. On donne à cette dernière espèce d'écriture le nom d'*enchoriale*, c'est-à-dire *du pays* (de Ἐγχώριος qui est du pays même, national) : c'est par ce mot qu'elle est désignée dans le texte grec de l'inscription de Rosette. — Les Égyptiens exécutaient rarement une figure, une représentation quelconque, sans en écrire à côté ou le nom ou le sujet. On trouve constamment ce nom auprès de chaque divinité, de chaque personnage, de chaque individu. Dans chaque scène, chaque tableau peint ou sculpté, une inscription plus ou moins étendue, en explique le motif. Pour en retirer les notions qui peuvent enrichir l'histoire, on doit chercher à pénétrer le sens de ces textes et légendes, et d'abord à reconnaître le genre d'écriture qui s'y trouve employé. — Ces écritures sont de trois sortes :

1° *Hiéroglyphique*, ou composée de signes qui sont la figure fidèle d'animaux, de plantes, d'astres, de l'homme et de ses divers membres, ou bien d'objets divers, produits de l'industrie humaine. Le nombre des signes de cette écriture est de 800 environ, et ils se distribuent en trois classes : I., signes *figuratifs*, ou exprimant l'idée de l'objet même qu'ils représentent ; II., signes *symboliques*, dont l'objet qu'ils représen-

* Cet article est extrait du *Traité d'Archéologie*, par M. Champollion-Figeac; il fait partie de la *Bibliothèque Populaire*, Place Saint-André-des-Arcs, N. 30.

tent a des rapports plus ou moins éloignés, selon l'opinion des Égyptiens, avec l'idée qu'ils expriment ; III., signes *alphabétiques*, ou exprimant le son et la voix de la langue parlée. Ces signes expriment ces sons ou ces voix d'aprés un principe général qui explique aussi leur grand nombre, et ce principe est qu'un signe alphabétique égyptien représente le son ou la voix par lequel commence, dans la langue parlée, le nom de la chose même représentée par ce signe : ainsi le lion représente L., parce que le nom du lion était *labo ;* la main est un T, parce que le nom de la main était *tot*, etc. On pourrait donc écrire, avec un alphabet hiéroglyphique, toutes les langues connues, en suivant ce même principe ; mais l'écriture hiéroglyphique égyptienne avait de plus les signes *figuratifs* et les signes *symboliques ;* et, dans toute inscription de ce genre, les signes *phonétiques* ou *alphabétiques* en forment au moins les deux tiers. De plus, et dans une même inscription répétée plusieurs fois, les mots écrits dans un exemplaire en signes figuratifs ou symboliques sont écrits dans un autre exemplaire en signes phonétiques, et l'on voit comment la découverte de l'alphabet des signes phonétiques a été la véritable *clef des hiéroglyphes.*

2° *Hiératique*, composée de signes dont le trait n'exige pas la connaissance du dessin, et qui ne sont qu'une tachygraphie des signes hiéroglyphiques mêmes : ainsi, chaque signe hiéroglyphique figuratif, symbolique ou alphabétique a son *abrégé* hiératique, et cet abrégé a la même valeur absolue que le signe même dont il est une réduction. Il suffit donc de connaître le tableau comparatif des uns avec les autres, en remarquant toutefois que les signes figuratifs et symboliques sont plus rares dans l'écriture hiératique que dans l'écriture hiéroglyphique, et que ces signes sont remplacés dans la première par le nom même, écrit en caractères alphabétiques, de l'objet représenté par les signes symboliques, les formes naturelles pouvant être complètement figurées dans une écriture par figures, et ne pouvant pas l'être toujours dans l'écriture par des traits écrits et qui n'affectent point la forme des objets naturels.

3° *Démotique*, composée d'un certain nombre de signes pris de l'écriture hiératique même, mais d'où les signes figuratifs sont exclus en général, et ne conservant que quelques signes symboliques pour les objets relatifs à la religion seulement. Les signes alphabétiques dominent dans cette troisième espèce d'écriture. Elle sera donc la plus facile à interpréter lorsque tous les signes qui la composent auront été recueillis et que leur valeur sera complètement connue. On voit donc que les Égyptiens, à proprement parler, n'avaient qu'un seul système graphique, composé de trois espèces de signes, le second et le troisième étant régulièrement déduits du premier, et tous trois réglés par la même constitution. L'écriture *hiéroglyphique* est employée dans les monuments de toute espèce, sur les temples comme sur les figures les plus communes, et sur les briques mêmes destinées pour les constructions. Sur les plus anciens monuments, cette écriture est absolument la même que sur l'ouvrage égyptien récent, et il n'y a pas beaucoup d'exemples, hors de l'Égypte, d'un système graphique toujours le même pendant plus de deux mille ans. Mais le système graphique égyptien était entièrement lié, non-seulement avec les institutions du pays, mais encore avec la langue parlée, et la grammaire de cette langue n'exigeait et ne subit en effet aucune modification fondamentale. L'état constant de l'écriture égyptienne n'offre donc à la palæographie aucun principe utile pour juger de l'antiquité relative d'un monument ; on connaît, il est vrai, quelques inscriptions d'un aspect d'antériorité qui frappe les personnes habituées à leur étude approfondie, et cet aspect dérive tout entier du tracé des signes ; mais il faut encore poursuivre cet examen pour en déduire des règles éprouvées. L'époque d'un monument ne peut donc être bien connue que, 1° par l'état de l'art, conclu du monument même, quand ce monument est de quelque importance ; 2° par les dates et les données historiques qui s'y trouvent écrites. L'art égyptien atteignit à toute sa perfection durant le règne de la dix-huitième dynastie, et se conserva pendant quelques siècles jusqu'à Sésostris, chef de la dix-neuvième, c'est-à-dire du quinzième au dix-huitième siècle avant l'ère chrétienne. Les monuments antérieurs à cette période ne sont pas aussi parfaits, Les monuments postérieurs portent déjà quelques traces de décadence, et cet état de choses constitue trois époques que l'habitude des monuments fait bientôt reconnaître. Plus tard, l'influence des Grecs et des Romains altéra encore le principe de l'art égyptien, et le tracé des signes hiéroglyphiques témoigne de cette influence aussi bien que les monuments de l'architecture et de la sculpture égyptienne. L'écriture *hiératique*, employée plus ordinairement pour les manuscrits, se retrouve aussi sur des caisses de momies et sur quelques autres monuments, mais particulièrement sur des pierres isolées, grossièrement aplanies ; on y a tracé au pinceau des inscriptions quelquefois assez longues. On trouve aussi sur des édifices des inscriptions de ce genre, écrites ou gravées par des curieux ou des voyageurs anciens. Mais l'emploi le plus utile pour nous de cette seconde espèce de caractères égyptiens est dans les papyrus historiques et les registres de comptabilité des temples. On en a tiré les plus précieux renseignements pour la chronologie et le système numérique des Égyptiens.

L'écriture *démotique* était réservée aux usages généraux et populaires de la nation ; les décrets et autres actes publics, les contrats, quelques stèles funéraires, les transactions particulières, se faisaient en écriture démotique. Le texte intermédiaire de l'inscription de Rosette est de ce genre.

Ce qui intéresse le plus dans l'étude d'une inscription égyptienne, ce sont les indications historiques. On les trouve dans les noms des rois ou des grands fonctionnaires, et dans les dates qu'elles contiennent. Les noms des souverains sont toujours enfermés dans un encadrement elliptique appelé *cartouche*. Un cartouche contient ou le *prénom* royal consacré par l'autorité publique et la religion pour chaque prince, ou bien son *nom propre*. Le prénom se trouve le plus ordinairement, et comme, sur le grand nombre de ceux qu'on a recueillis, il n'en existe pas deux de semblables, quoiqu'on en trouve de très analogues, chacun de ces cartouches-prénoms appartient à un seul prince qu'il désigne spécialement. L'étude approfondie de ces cartouches ayant conduit à rattacher individuelle-

ment ces cartouches-prénoms aux princes qui les portèrent et à en dresser un tableau fondé et confirmé par les monuments, ce cartouche-prénom, quoique isolé, est devenu ainsi un indice historique très important, le monument pouvant être attribué, avec toute certitude, au règne du prince désigné par le cartouche, et au règne du prince qui fut le moins ancien des deux ou de plusieurs qui sont quelquefois rappelés sur le même monument. On doit donc donner la plus grande attention à ces cartouches; leur existence ajoute du prix à toute inscription qui en compte un ou plusieurs dans son texte. Souvent le cartouche-*nom propre* est à la suite du cartouche-*prénom :* un groupe de deux signes, composé du chénalopex (*oie d'Égypte*) et du disque du soleil, les sépare, et dans ce cas, la *légende royale* est complète. Ce groupe, qui se lit *résé* (*fils du soleil*), est un titre commun à tous les rois de l'Égypte : on a ainsi la désignation entière de chacun d'eux; par exemple, *soleil-gardien de la région inférieure, approuvé par Phré* (cartouche-prénom), *le fils du soleil* (groupe de deux signes), *Ramsès* (cartouche-nom propre), telle est la légende royale de Sésostris ou Ramsès VI. Le premier signe du cartouche-*prénom* est toujours le disque du soleil, et ce signe, comme tous les autres cartouches de ce genre, est figuratif ou *symbolique.* Dans les cartouches-*noms propres*, au contraire, les signes sont ou entièrement *alphabétiques*, ou alphabétiques et figuratifs mêlés ensemble. Les noms des dieux égyptiens entrant dans la formation des noms propres des princes et des particuliers, on mettait souvent dans les cartouches la figure même du dieu à la place de la *syllabe* vocale qui, étant son nom, entrait dans le nom propre écrit dans le cartouche-prénom où l'on reconnaît toujours des signes alphabétiques.

Les dates qui se trouvent avec les légendes royales sont aussi d'une grande importance pour l'histoire, et les monuments qui portent quelque indication numérique sont beaucoup plus rares que ceux qui n'en ont pas. Ces indications numériques sont ou l'âge du défunt sur une stèle funéraire, ou le nombre des divers objets consacrés qu'il a offerts aux dieux, ou bien la date d'un événement mentionné dans l'inscription. Les dates proprement dites sont les plus intéressantes à recueillir; elles sont exprimées en chiffres hiéroglyphiques qui, spéciaux pour chacun des nombres 1, 10, 100, 1000 et 10,000, suffirent aux Égyptiens pour exprimer les quantités moindres que ce dernier nombre.

Ces indications chronologiques sont donc ce qu'on doit chercher d'abord dans une inscription égyptienne. D'après ce qui précède, on les reconnaîtra facilement dans les textes hiéroglyphiques; et quant aux textes hiératiques ou démotiques, les cartouches y sont également figurés, non pas complètement, mais seulement par deux signes qui placent le nom propre d'un roi comme un mot français entre deux parenthèses, et le signe de la gauche a, de plus, après lui, une ligne droite qui répond à la base même du cartouche complètement tracé. Les signes numériques, hiératiques et démotiques sont de beaucoup plus nombreux que les signes hiéroglyphiques; et comme ils se trouvent rarement dans le texte d'une inscription, nous nous abstenons de les reproduire ici. A ces notions sur la palæographie égyptienne, nous ajouterons, 1° que l'écriture hiéroglyphique procède indifféremment de droite à gauche, de gauche à droite, ou en lignes perpendiculaires. L'inscription commence du côté vers lequel sont tournées les têtes d'animaux qui y sont figurées, et dans les lignes perpendiculaires même, cet ordre est constamment suivi pour un texte entier, ou les diverses parties de ce texte. Une ligne isolée d'hiéroglyphes, la dédicace d'un temple ou d'un autre monument, par exemple, procède aussi quelquefois une moitié de gauche à droite, et l'autre moitié dans le sens contraire; mais, dans ce cas, on distingue, au milieu même de cette inscription, un signe qui n'a pas de direction propre ou naturelle, telle que la croix ansée, un obélisque, etc.; et c'est de ce signe que les deux moitiés de l'inscription prennent chacune la direction opposée; 2° que l'écriture hiératique et la démotique procèdent constamment de droite à gauche, comme l'arabe et autres écritures orientales.

CHAMPOLLION-FIGEAC.

EXPLICATION

DE LA PLANCHE DES HIÉROGLYPHES.

A.

Signes *figuratifs* purs.

1. Soleil.	9. Glaive.
2. Lune.	10. Arc.
3. Montagne.	11. Flèche.
4. Arbre.	12. Lumière.
5. Cheval.	13. Nuit.
6. Chien.	14. Chemin.
7. Tortue.	15. Cadavre.
8. Ver.	

B.

Signes *symboliques* ou *idéo-phonétiques*.

1. *Personnage barbu.* Radical Déterminatif des noms de dieux; le même personnage porte quelquefois la coiffure habituelle du dieu en ses insignes ordinaires.

2. *Femme assise.* R. D. des déesses. Quelquefois on trouve ajoutés à cette figure les insignes caractéristiques de la déesse.

3. *Homme.* R. D. des noms propres et des noms communs, de professions, de parentés, etc.

4. *Femme.* R. D. des noms de femmes, de professions, de degrés de parenté, etc.

5. *Moitié postérieure d'une peau de bœuf ou d'autre quadrupède.* R. D. de tous les noms de quadrupèdes, à défaut de déterminatifs figuratifs.

6. *Oie, canard.* R. D. des noms d'oiseaux de toute espèce.

7. *Reptile.* R. D. de tous les noms de reptiles.

8. *Poisson.* R. D. des poissons.

9. *Arbre.* R. D. des différentes espèces d'arbres.

10. *Plante.* R. D. des noms de plantes, d'herbes, de fleurs.

11. *Grains* ou *minerai.* R. D. des métaux, des pierres précieuses, etc.

12. R. D. des membres ou parties du corps humain.

13. *Étoile.* R. D. des étoiles, des constellations, etc., etc.

14. *Soleil.* R. D. des divisions du temps.

15. *Dent, angle.* R. D. des noms de localités.

16. *Eau.* R. D. des noms de fluides.

17. *Autel sur lequel brûle du feu.* R. D. des noms relatifs au feu.

18. *Pierre.* R. D. des pierres.

19. *Maison, habitation.* R. D. des noms d'édifices, d'habitations, etc.

20. *Moineau.* R. D. des choses impures, nuisibles, etc.

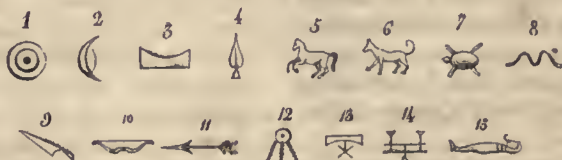
21. *Plume.* R. D. des noms relatifs à l'art d'écrire.

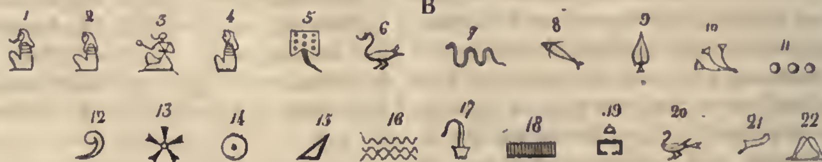
22. *Deux jambes.* R. D. des actions et du mouvement.

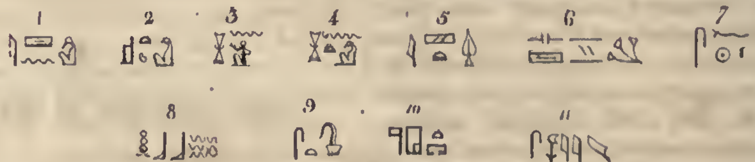
C.

Quelques exemples de la manière dont les radicaux figuratifs ou signes déterminatifs de genre, entrent dans la formation des composés *idéo-phonétiques.*

1. *Amn, Amon.* — DIEU.
2. *Icé.* — DÉESSE, = déesse-Isis.
3. *Çn, con.* — HOMME, = frère.
4. *Çnt, cône-t.* — FEMME, = sœur.
5. *Ocht.* — ARBRE, = *perséa.*
6. *Schnin.* — FLEUR OU PLANTE, = lotus.
7. *Sf* pour *saf.* — SOLEIL, = hier.
8. *Hbb, hebb.* — EAU, = *source.*
9. *St, sote.* — FEU, = flamme.
10. *Rp, rpe.* — HABITATION, = *temple* ou demeure d'un Dieu.
11. *Skaï.* — PLUME, = *écriture.*







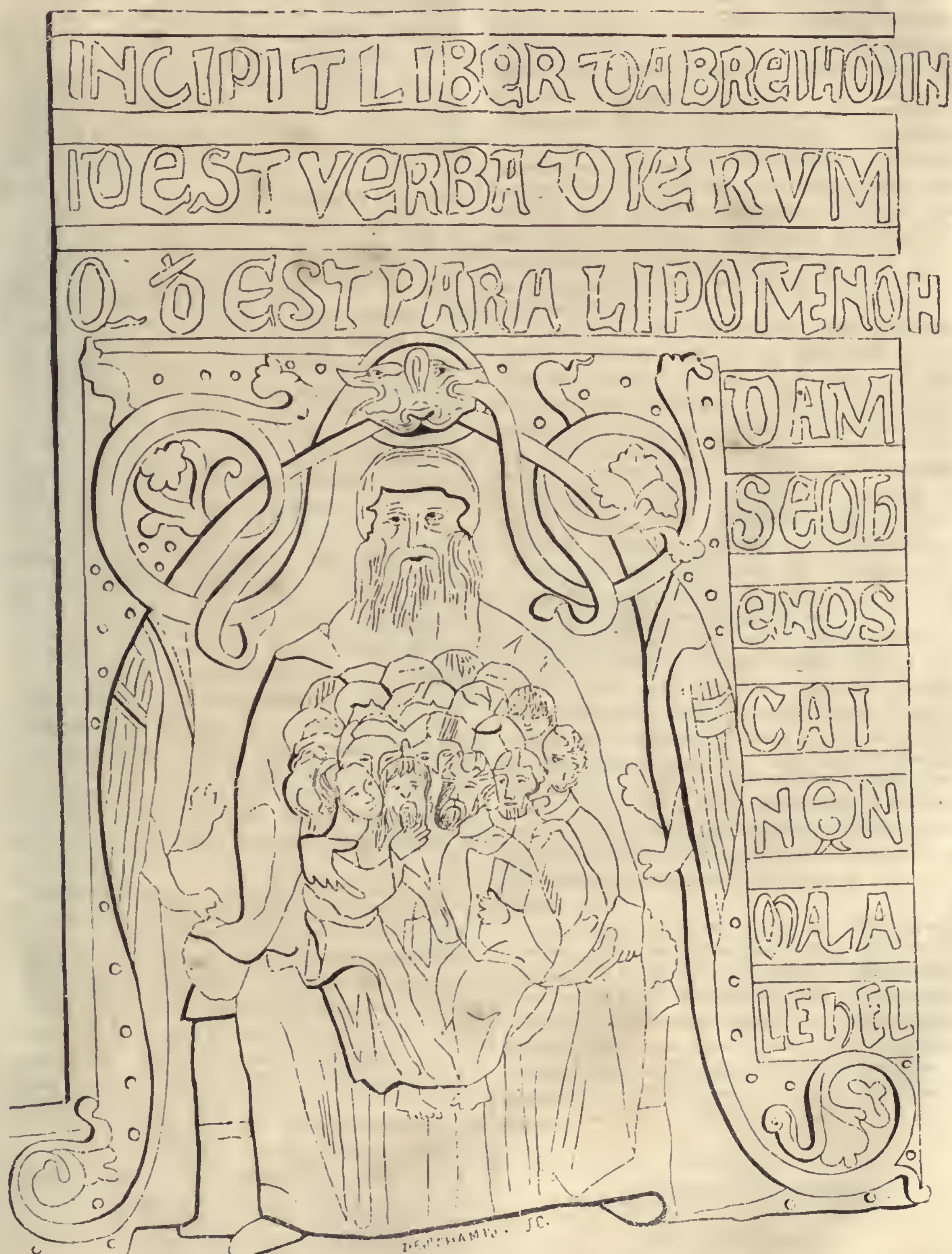
A. — 1 à 15. — Signes *figuratifs* purs.

B. — 1 à 22. — *Symboliques* ou *idéo-phonétiques.*

C. — 1 à 11. — Exemples de l'emploi des signes.

BIBLE DE SOUVIGNY,

Actuellement à la bibliothèque de Moulins.



Lettre A, titre et premier verset des Paralipomènes.



BIBLE DE MOULINS.

La bibliothèque de la ville de Moulins n'est pas, il s'en faut de beaucoup, une des plus riches de France, comme collection scientifique et littéraire ; elle est au moins une des mieux tenues et des plus élégamment disposées, et elle possède un véritable trésor de calligraphie, que beaucoup d'établissements plus considérables pourraient lui envier. Ce trésor est une bible manuscrite, sur vélin de très grande dimension, et qui est peut-être une des plus anciennes qui existent, après celle d'Alcuin, dont M. Speyr-Passavant a donné la description.

Le spécimen que nous reproduisons en tête de cet article, donnera une idée, incomplète d'ailleurs, de l'ornementation calligraphique de ce manuscrit. Ce spécimen se compose du titre et des premiers versets du premier livre des *Paralipomènes*.

La lettre, historiée dans le style byzantin, est l'A qui commence le mot *Adam*. Deux oiseaux fantastiques, dont les têtes se confondent au sommet de la lettre et donnent naissance à de capricieux entre-lacs, forment les deux panses du caractère. Au centre de l'espèce de niche produite par cette ingénieuse combinaison, se détache sur un fond d'or, la figure du père des humains, assis sur un escabeau, et tenant sur ses genoux sa nombreuse postérité.

Nous n'avons pu reproduire ici que le trait dans toute sa rigidité et sa sécheresse byzantine; mais pour juger de la richesse de cette belle miniature, il faudrait la voir décorée de tout le luxe de couleurs, or, argent, vermillon, azur, qui la relève, et dont plus de six siècles n'ont pu ternir encore l'éclat primitif. Ainsi, les lettres majuscules et onciales, qui composent le titre et le commencement du chapitre, sont retracées tantôt en rouge sur un fond bleu, tantôt en bleu sur un fond d'argent, tantôt en vert sur un fond d'or, etc., etc. Les bandes ou lames sur lesquelles sont alignées les lettres, sont séparées par des cordons relevés d'or, d'argent, de vermillon, de vert émeraude, de manière à produire les oppositions les plus vives.

Malheureusement, cette bible n'est pas complète ; il y manque quelques feuillets au commencement et à la fin, et plusieurs des miniatures, sans doute des plus remarquables, en ont été outrageusement détachées. Elle se compose aujourd'hui de trois cent quatre-vingt-douze feuillets de 20 pouces 6 lignes de haut, sur 14 pouces 6 lignes de large. Elle est, par conséquent, d'une dimension plus grande que la bible d'Alcuin, dont les feuillets n'ont que 19 pouces de haut sur 14 de large.

Voici la description qui en a été donnée dans le grand ouvrage sur l'*ancien Bourbonnais*, de MM. Achille Allier, Ad. Michel, et L. Batissier (1).

« Cet énorme volume a été écrit du onzième au douzième siècle. Il est orné d'une très grande quantité de lettres enluminées, qui se composent, en général, d'entre-lacs, au milieu desquels se jouent des animaux fantastiques, et de quelques grandes vignettes représentant des sujets tirés de l'ancien Testament. Toutes les peintures appartiennent au style byzantin ; elles sont exécutées avec une habileté de main remarquable pour l'époque, et avec toute la richesse d'imagination qui caractérise ce style. Entre-lacs, animaux, sujets religieux et sujets profanes, tout cela est admirable de couleur, et fait dans un bon sentiment de dessin. Les fonds d'or et d'argent brillent encore du plus vif éclat, et l'azur et le vermillon dont on a fait un fréquent usage sont d'une rare conservation.

« Le texte est écrit en minuscules capétiennes ; quelques mots sont en capitales rustiques écourtées. Les *explixit* sont en lettres capitales rustiques, très dégagées, très sveltes et mélangées d'onciales. Les titres sont en capitales romaines, qui rappellent les belles inscriptions latines, mêlées également d'onciales, comme dans tous les manuscrits de transition vers l'écriture gothique.

» Les fermoirs et les ornements ciselés de la couverture étaient disposés sur une peau de truie, qui recouvrait des ais de bois. Ces fermoirs, si bien composés, sont exactement du même style que les miniatures, et peuvent être regardés comme un des plus beaux ouvrages de ce genre. »

Cette bible appartenait aux religieux bénédictins de Souvigny, qui la conservaient avec beaucoup de soin et de respect; car une tradition de leur couvent voulait qu'elle eût été portée au concile de Constance, en 1415, et à celui de Bâle, en 1431, comme la copie qui dût inspirer le plus de confiance, pour servir à la vérification des saintes écritures.

Les mutilations qu'elle a subies datent de l'ère révolutionnaire (1792), époque à laquelle elle fut enlevée de Souvigny et transportée à Moulins. Là, elle resta long-temps confondue dans les greniers qui servaient alors d'archives publiques avec les débris des blibliothèques conventuelles. Il paraît qu'elle fixa peu les regards des agents qui, de ces débris, furent chargés de former le noyau de la bibliothèque de Moulins ; car elle a long-temps traîné ignominieusement sur le plancher, foulée aux pieds et servant, en raison de son épaisseur, d'escabelle aux garçons de bibliothèque.

Aujourd'hui que sa couverture brisée et mangée par les vers, a été renouvelée et recouverte d'un velours cramoisi qui fait très bien ressortir la richesse de ses fermoirs antiques, elle est renfermée dans une caisse avec tous les soins qu'elle mérite, et les employés de la bibliothèque sont fiers, à juste titre, de pouvoir étaler ce joyau bibliographique sous les yeux des visiteurs curieux et connaisseurs, que sa réputation ne manque pas de leur attirer. A. M.

(1) Cet ouvrage, dont M. Desrosiers, imprimeur-libraire à Moulins, est éditeur, vient d'être achevé. Il se compose de deux forts volumes in-folio et d'un atlas de 188 planches : c'est la publication la plus monumentale qui ait jamais été entreprise et exécutée en province.

INSTITUTIONS JUDICIAIRES

DE L'ANGLETERRE.

Westminster-Hall. Jugement d'un pair. — Procès et exécution de lord Ferrers, 1760 (v. p. 307).

En ce moment un sergent cria trois fois : *Oyez ! oyez ! oyez !* puis il ajouta : « Le roi notre souve-

rain seigneur enjoint et ordonne à toute personne de faire silence, sous peine de prison. »

« Mylords, dit le grand-sénéchal en se levant, vous êtes priés d'écouter la commission du roi en la manière accoutumée ; il est enjoint à toute autre personne de se tenir debout, la tête nue, pendant qu'on en fera lecture. »

Tous les assistants, même les pairs, se levèrent et se découvrirent.

Après la lecture de la commission du roi et du bill d'accusation, l'huissier remit au grand-sénéchal une baguette de coudrier, marque de sa dignité, qu'il devait tenir à la main jusqu'à la fin du procès. Puis les pairs présents ayant tous répondu à l'appel de leur nom, lord Ferrers, venu de la Tour dans son équipage et avec sa livrée, fut amené à la barre. Vêtu de noir de la tête aux pieds, il était précédé de l'huissier de la verge noire, escorté de deux sergents portant chacun une hache d'armes dont le taillant se trouvait tourné en dehors, et suivi d'une troupe de hallebardiers. Il ne paraissait nullement ému, et promena des regards indifférents sur le nombreux et brillant auditoire accouru à son jugement comme à un spectacle. Le grand-sénéchal, en le prévenant qu'il était accusé du crime d'assassinat, lui prouva qu'il devait s'estimer *très heureux* d'être jugé par ses pairs en plein parlement. « Quelle plus grande consolation, lui dit-il, peut-on désirer dans la fâcheuse circonstance où vous vous trouvez, que celle d'être jugé par une compagnie de juges, à la sagacité, à la pénétration desquels aucune circonstance essentielle ne saurait échapper, d'une équité éprouvée et au-dessus de la partialité comme de la séduction !

« Cette réflexion, mylord, si vous vous sentez innocent, doit vous affranchir du trouble que pourrait vous causer l'appareil imposant de cette procédure. Quelque grave que soit l'accusation, qu'elle ne vous donne aucune inquiétude. Conservez la tranquillité d'esprit nécessaire pour profiter de tous les moyens de défense que vous offrent les lois.

« Afin de vous mettre en état de le faire, mylord, on vous a déjà remis une copie de la plainte et l'on vous a nommé un conseil. Vous n'avez donc rien à désirer pour rendre votre défense la plus avantageuse qu'il vous sera possible. Vous ne trouverez dans vos juges qu'équité, prudence et impartialité.

« Avant de finir, je dois, par l'ordre de la chambre, vous avertir, mylord, ainsi que toutes les personnes qui auront à parler à la cour, qu'il est nécessaire de s'adresser aux pairs en général, et non à un seul en particulier. »

Ce discours terminé, l'accusé fut cité et *arraigned*, suivant la forme ordinaire, par le greffier de la couronne du banc du roi. Enfin, la proclamation d'usage ayant été faite par le sergent d'armes, le procureur-général ouvrit les débats en exposant les faits et les charges de l'accusation.

Ces débats, les bornes d'un article dans lesquelles nous sommes forcés de nous renfermer, ne nous permettent pas d'en rendre compte. Du reste, bien qu'ils durèrent trois jours entiers, ils n'offrirent en réalité, rien de nouveau, ni d'intéressant ; ils furent, quant à la forme, entièrement semblables à tous les débats criminels ordinaires, devant le jury des *commoners*. Le premier jour, après l'espèce de réquisitoire du procureur-général, on entendit les témoins à charge qui déposèrent des faits que nos lecteurs connaissent déjà, M. Killand, miss Clifford, les domestiques du comte et les hommes qui l'avaient arrêté ; puis les témoins à décharge, que la famille de l'accusé se fit assigner pour prouver qu'il était *fou*. Car tel fut le système de défense. Le lendemain de l'ouverture de l'audience, lord Ferrers demanda à la cour la permission de faire lire par le greffier une sorte de lettre qu'il adressait à ses juges, mais qu'avait mise au net son procureur, et dans laquelle il suppliait « leurs seigneuries d'examiner que son emportement, sa fureur, sa folie, comme on voudrait l'appeler, était l'effet d'un esprit faible et dérangé, ou si elle provenait de la malice de son caractère et de l'oubli habituel de ses devoirs. » Maître de réprimer ma fureur, disait-il encore, je suis responsable de ses suites ; je n'en suis pas responsable, au contraire, dans le cas où ses cruelles explosions auraient été plus puissantes que ma volonté, elles seraient l'effet du dérangement organique de mon cerveau.

Dans une longue réplique, le solliciteur-général s'attacha à démontrer que l'accusé avait pesé les motifs et connu les conséquences de son crime, et qu'il ne pouvait donc être regardé comme atteint d'aliénation mentale au moment où il l'avait commis. « Tout horrible qu'il est, s'écria-t-il en terminant, le crime est encore aggravé par les circonstances qui l'accompagnent. Un vieux et fidèle serviteur attaché à la famille de mylord et à mylord même, assassiné avec préméditation et de sang-froid, tandis que sur un ordre exprès, il remplit un devoir envers son maître, assassiné de la manière la plus réfléchie et la plus barbare, voilà le fait sur lequel vous avez à prononcer. »

Lord Ferrers avait été emmené de la barre ; lorsque leur délibération en la chambre du Parlement fut terminée, les lords rentrèrent dans la grande salle de Westminster. « Mylords, dit le grand-sénéchal, au milieu d'un profond silence, vous avez entendu l'accusation et la défense ; la solennité de cette procédure exige que vous donniez chacun séparement votre avis sur la question de culpabilité, en l'absence du prisonnier, pour l'informer ensuite du résultat de vos opinions. Voulez-vous, mylords, y procéder maintenant? »

Oui, oui, s'écrièrent les pairs.

Le silence devint encore plus profond. Tous les regards des assistants étaient fixés sur le grand-sénéchal, au moment où il prononça les paroles suivantes, et se tournèrent aussitôt sur le plus jeune des pairs, auquel elles s'adressaient.

« Georges, lord Lyttleton, que dit votre seigneurie? Lawrence, comte de Ferrers, est-il coupable, ou non coupable de la félonie ou crime de meurtre dont il est accusé ? »

Lord Lyttleton se leva, se découvrit, et mettant sa main droite sur sa poitrine, répondit d'une voix ferme. « Coupable, sur mon honneur. »

Le silence troublé un instant par un léger bruit qui n'était ni une approbation ni un murmure, se rétablit aussitôt. Tous les pairs, interrogés successivement, firent la même réponse, et lord Ferrers ayant été ramené à la barre, le lord grand-sénéchal lui annonça que ses juges l'avaient unanimement trouvé coupable du crime qui lui était imputé.

Le troisième jour, vendredi 18 avril, l'audience s'ouvrit à l'heure et de la manière accoutumée. L'affluence des curieux, à l'intérieur et à l'extérieur de la salle de justice, était encore plus considérable que les jours précédents. A peine le prisonnier fut-il introduit avec le même appareil, que le lord grand-sénéchal lui demanda s'il n'avait pas quelque chose à dire pour empêcher qu'on ne prononçât contre lui la condamnation portée par la loi.

Lord Ferrers passa un papier au greffier, qui lut ce qui suit :

« Mylords,

« Je ne puis vous témoigner assez de reconnaissance pour l'impartialité avec laquelle vous avez procédé à l'examen de ma cause.

« Je suis très mortifié d'avoir importuné vos seigneuries d'un moyen de défense auquel j'ai toujours été opposé. Je l'ai employé à la sollicitation de ma famille, persuadée qu'il était légitime et fondé. J'espère que vous aurez la bonté, mylords, de me recommander à la clémence de sa majesté.

« Si le cas malheureux où je me trouve est compris dans le dernier acte du parlement, je vous supplie d'exercer en ma faveur le pouvoir que vous possédez de surseoir à l'exécution, afin que j'aie la liberté de voir mes amis et que je me prépare à ce terrible et dernier moment. »

Après lui avoir fait un assez long discours sur la nature de son crime et sur la sagesse infinie du juge tout-puissant qui, par des voies incompréhensibles aux intelligences bornées des hommes, sait allier la justice avec la miséricorde, le lord grand-sénéchal termina en ces termes : « Etroitement renfermé pendant le peu de temps qui vous reste à vivre, en conséquence du dernier acte du parlement, il vous sera permis de converser et de communiquer avec les plus habiles théologiens de l'église anglicane. Leur piété s'attachera à vous consoler, et je vous recommande de tout mon cœur à leurs soins charitables. Maintenant il ne me reste plus qu'à prononcer la terrible sentence de la loi.

« Le jugement est : que vous, Lawrence, comte Ferrers, retournerez à la prison de la Tour, pour de là être conduit au lieu de l'exécution, lundi prochain, 21 du présent mois d'avril, et que quand vous y serez arrivé, vous y serez pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuive, et votre corps sera disséqué.

« Dieu tout-puissant veuille avoir pitié de votre âme ! »

En achevant ces mots, le lord grand-sénéchal rompit sa baguette blanche, et les juges se retirèrent dans le même ordre qu'ils étaient venus.

La suite prochainement.



Femme de l'Yemen.

L'YEMEN OU L'ARABIE-HEUREUSE.

Quoique depuis trois siècles les voyageurs aient mis une infatigable activité à explorer les différentes parties de notre globe, l'Arabie, si anciennement connue, l'Arabie plus rapprochée de nous que l'Amérique, que l'Inde, a vu à peine son sol exploré par quelques Européens. Et cependant quelle terre était plus faite pour éveiller la curiosité de l'antiquaire et de l'orientaliste ? C'était là qu'était l'antique royaume de Saba ; c'est dans ces lieux qu'on récoltait l'encens et ce baume odorant, le plus précieux des parfums ; c'est là que Mahomet avait pris naissance, qu'il avait fondé sa religion ; c'était là peut-être encore que se trouvait la célèbre Ophir, que nos géographes ont successivement transportée dans toutes les contrées du monde, et dont l'or embellissait les palais de la Grèce et de l'Asie.

C'est principalement la partie méridionale de l'Arabie, l'Yemen, qui a été à peine visitée. Deux ou

trois hommes seuls en tête desquels il faut placer Niebuhr, nous ont laissé quelques détails sur cette intéressante contrée. C'est de leurs relations que nous emprunterons ceux que nous présenterons ici.

L'Yemen, appelée Arabie-Heureuse à cause de sa fertilité, comprend deux pays distincts par leur position et leur aspect. Le Djebel, contrée montagneuse ou des pluies régulières, qui tombent depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septembre, entretiennent la fraîcheur et l'énergie de la végétation. Des bocages agréablement situés, où se marient le figuier, le sicomore, le cognassier, l'acacia et le bananier, couronnent la cîme et le penchant de ses monts. La contrée basse ou Tehama, est moins favorisée de la nature. Les plaines y sont moins fertiles, partant les habitants plus pauvres. C'est là que demeurent principalement les Arabes sédentaires, tandis que les nomades ou bédouins, se réfugient dans le Djebel où ils trouvent des moyens de subsistance plus en harmonie avec leur vie errante et désœuvrée.

Presqu'au centre de l'Yemen, s'élève Sana, résidence de l'iman, souverain de la contrée. Ses jolies mosquées, la position du château qui la défend et qui sert de résidence à la famille du souverain, sa situation au pied du mont Nikkom, tout donne à cette ville une allure d'élégance et d'opulence qui n'est habituellement pas celle des cités arabes; une muraille en briques forme son enceinte, assez étroite, au reste, pour qu'on s'étonne qu'elle puisse contenir trente mille âmes.

Nous citerons parmi les villes qui ont après celle-ci le plus d'importance, Damar, célèbre par son université, la seconde de l'Arabie après celle de Zebid. Elle est destinée à l'enseignement des doctrines religieuses de la secte des zeïdites, qui domine dans l'Yemen et dont l'Iman est le chef. Cette secte se rapproche beaucoup de celle des sunnitors; seulement ses membres montrent moins de zèle pour l'observation des pratiques religieuses. Beïsché qui, par sa position, peut être considérée comme la clé du pays. Cette ville est située dans une vallée longue de huit à dix lieues où abondent les ruisseaux et les puits; richesse inappréciable dans une contrée où l'absence d'eau est le fléau qui tourmente sans cesse l'indigène et le voyageur.

Le Djebel comprend en outre plusieurs petits cantons, tels que le Beled-el-Djol, où se trouvent des mines de sel gemme, le Sahan, dont les habitants, la plupart adonnés au brigandage, parlent un dialecte arabe qui se rapproche beaucoup da la langue du Coran, le Beled-el-Cheraf dont les cheikhs prétendent descendre de Mahomet. Tous ces pays ne sont guère connus que de nom, et attendent, pour être décrits, les courageuses tentatives de quelques nouveaux voyageurs.

Dans le Tehama, nous ne citerons que deux villes à l'opulence et à la richesse desquelles le nom a survécu. Aden, que les géographes orientaux nous représentent comme en relation avec l'Inde et la Chine, dévastée ensuite par les Turcs et les Portugais, a vu mourir son commerce, en tombant au pouvoir de l'iman. Moka est encore plus déchue; des vents furieux qui règnent pendant huit mois, écartent les vaisseaux de son port, où l'on compte à peine quelques mauvaises barques, auxquelles des nattes servent de voiles.

Voilà l'Yemen. Son histoire, elle est dans la bouche de ses vieillards, qui, sous la tente dressée le soir et enlevée le matin, racontent à leurs enfants les annales traditionnelles de leurs pères, dans les chants des poëtes qui improvisent encore des vers destinés à graver dans la mémoire les circonstances passées. Le peuple d'Yemen a été toujours ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il sera demain. Lisez les Moallakhat, ces poèmes, jadis suspendus à la voûte de la Kaaba; lisez le livre de Job, où se mêlent à travers les idées bibliques, le coloris du style et les traits des mœurs pastorales de l'Arabie. Voilà les historiens de ces hommes simples qui trouvent, dans la vie monotone et pacifique du désert, un charme que n'aura jamais pour nous la vie tumultueuse et inquiète de nos capitales.

Un savant orientaliste, dont le nom a déjà reçu une si belle illustration dans la science, M. Fulgence Fresnel, qui est allé courageusement terminer l'œuvre des Burkhardt, des Ruppert et des Niebuhr, a su cependant, dans de savantes lettres, recueillir en un corps d'histoire ces traditions de l'Arabie antique. Nous renverrons nos lecteurs à des faits qui sont encore placés trop haut dans l'érudition pour être populaires; nous donnerons seulement quelques détails sur les événements principaux de cette contrée.

Soumis d'abord par Mahomet, l'Yemen tomba ensuite au pouvoir de Saladin, puis il passa sous la domination des sultans mamelouks de l'Égypte. Devenu libre par l'affaiblissement de ces derniers, en 1517, il fut menacé d'une invasion ottomane. Mais en 1630, Amurat IV, reconnut Sejid-Khassen-Ibu Mohammed pour roi de cette contrée, en se réservant toutefois une souveraineté nominale. Les descendants de ce monarque, ont depuis, sous le nom d'imans, conservé l'autorité. Elle est loin toutefois d'être absolue. Le droit de la justice leur est enlevé; il appartient à un tribunal séant à Sana; l'iman n'a pas même la permission de mettre un juif ou un chrétien à mort.

L'armée de l'Yemen recrutée en partie dans un canton nommé Kobaïl, est formée de soldats plus braves que disciplinés. Des ânes servent de monture à la plupart des troupes. On connaît l'agilité des ânes de ce pays, et en outre la vénération dont, avec raison, les musulmans les entourent.

Les habitants sont au nombre d'environ trois millions, en y comprenant vingt mille juifs environ. Ce sont ces derniers qui ont le monopole de la fabrication de la monnaie et qui sont à la tête du commerce. L'aloès, la myrrhe, l'or, l'oliban, le séné et l'ivoire, forment les principaux articles d'exportation. Mais la grande richesse du pays, c'est le café qui rapporte à l'iman près de deux millions par les droits que l'on perçoit sur cette denrée. Le caféier est cultivé sur le versant occidental des montagnes du Djebel. Il atteint dans ces cantons une hauteur de près de trente pieds, tandis que dans nos climats, cet arbre ne s'élève guère au-dessus de six.

Les Arabes qui recueillent le café et qui disent l'avoir reçu de l'Abyssinie, sont ceux dont les mœurs et le costume rappellent davantage celui de ces fiers Wahabites, qui, du fond des déserts rendirent leur nom célèbre jusqu'en Europe, race indépendante qui

secoua tout joug politique et religieux, et qui semble être née des cendres de ces Aadites, de ces géants impies qui, au dire des orientaux, habitèrent jadis dans les déserts d'Ahkof, et qu'un déluge de sable avait engloutis. Niebuhr cite particulièrement l'habillement des femmes. Nous le reproduisons ici. On verra que la coquetterie des belles de l'Yemen n'est pour nous que la simplicité la plus naïve. A. Maury.

Il y a dans l'air, à Paris, quelque chose de mortel pour la force. Ainsi, ce que l'on perd de prime-abord, c'est le caractère : la barrière franchie, il fond et se dissout. Tout homme en se mêlant à nous cesse à l'instant même d'être redoutable; il chancelle devant le plaisir, ou cède au besoin. En province, on vit dans les intérêts généraux de la société ; on s'agite pour eux. A Paris, on ne vit qu'en soi, et l'individualité s'étend si loin qu'on y demeure tout entier; bref, dans la capitale, il n'y a pas de citoyens, mais des habitants.

Il y a deux conditions qui concourent d'une manière indispensable au succès : la pensée qui conçoit et la mesure qui exécute; à bien dire, leur réunion est indispensable. Parmi nous, l'habileté profonde renferme donc tout à la fois l'utilité et la mesure; de telle sorte, qu'après s'être fait place dans le présent, elle s'éternise quelquefois dans l'avenir.

Pitié pour ces hommes, qui, boursouflés d'une force provisoire, s'imaginent qu'entre leurs mains, l'habileté doit être la violence. Enfants gâtés d'une fortune inattendue, ils prennent la règle pour l'exception.

LE PLATYDACTYLE.

Il existe dans la nature des êtres innocents et malheureux, qu'elle a disgraciés d'une manière affreuse, et qu'elle a rendus, sans raison, la haine et l'horreur des hommes et des animaux. Tels sont entre autres tous les sauriens appartenant à la famille des geckos.

Ces lézards ont la tête grosse, plate, large, d'une physionomie hideuse ; leurs yeux sont énormes, saillants, dépourvus de paupières, à pupille linéaire pendant le jour, dilatée et arrondie pendant la nuit, d'où il résulte qu'ils voient également bien dans les ténèbres et à la plus vive lumière. Tout leur corps est couvert de petits tubercules écailleux, ce qui fait paraître leur peau comme grossièrement chagrinée. Mais ce qu'ils ont de plus singulier, ce sont les pattes; elles leur donnent la faculté de grimper, de monter et de descendre sur des plans tout-à-fait verticaux, même contre les corps les plus unis et les plus lisses, tels que les marbres, les feuilles et les troncs d'arbres dont les surfaces sont très polies, et même de s'y tenir accrochés, le ventre en haut et le dos en bas, dans une position absolument renversée. Les habitants des contrées où se trouvent des geckos les voient assez souvent contre le plafond de leurs appartements se promener gravement dans cette attitude, ainsi que pourrait le faire une mouche. Arrivés contre une muraille, ils la descendent tranquillement, la tête en bas et le derrière du corps en haut. Du reste, Aristote avait déjà fait cette observation.

Ils doivent cette faculté à l'organisation de leurs pattes. Les doigts, déprimés et élargis, au nombre de cinq, partent d'une paume de main circulaire, et s'écartent, en divergeant, comme les rayons d'une roue; leur extrémité est armée d'un ongle crochu, très aigu, mobile et rétractile comme celui d'un chat, ce qui est sans autre exemple parmi les reptiles; outre cela, ils sont garnis en-dessous de plis nombreux et transverses, ou de lamelles placées en recouvrement d'une manière régulière, mais variables en raison des espèces, qui s'accrochent aux aspérités les plus insensibles à la vue, ou forment des sortes de ventouses par lesquelles ces lézards s'accrochent aux corps les plus polis.

Les geckos, malgré leurs formes lourdes et massives, n'en ont pas moins, pour la plupart, une grande agilité. Ils changent de lieu avec une si grande prestesse, que l'œil a la plus grande peine à suivre leurs mouvements, puis, tout-à-coup, ils s'arrêtent subitement et restent dans une immobilité absolue. Comme ordinairement les teintes de leur peau semblent emprunter les couleurs des corps sur lesquels ils sont appelés à vivre, et auxquels ils ont la faculté d'adhérer en s'aplatissant, s'y agriffant et s'y collant, pour ainsi dire, ils disparaissent et se soustraient ainsi à la vue, pour peu que quelque chose les inquiète. L'espèce commune, que l'on trouve dans les parties les plus chaudes du midi de la France, ne sort guère de la retraite qu'elle habite, ordinairement dans des décombres, sans avoir eu la précaution préalable de se couvrir entièrement le corps de poussière et d'ordures, ce qui le masque si bien aux yeux, qu'il est fort difficile, quand il est immobile, de le distinguer des corps environnants.

Généralement la peau des geckos est grise ou jaunâtre; mais il est des espèces chez lesquelles des couleurs assez vives se dessinent sur certaines parties du corps; on dit même qu'on y distingue des teintes de bleu, de rouge et de jaune, que l'animal fait paraître et disparaître, selon sa volonté ou ses passions, à peu près comme chez les caméléons. Wagler dit aussi que des voyageurs lui ont assuré que certains geckos de l'Inde deviennent phosphorescents ou lumineux pendant la nuit.

Tous les lézards de cette famille sont de petite taille, et jusqu'à ce jour on n'en connaît qu'un qui atteigne au plus un pied de longueur ; le PLATYDACTYLE HOMOLOCÉPHALE (*plantydactylus homolocephalus*, DUMER.), dont nous donnons ici la gravure, est représenté de grandeur naturelle. Trop faible pour attaquer de grosse proie, ces petits animaux se bornent à chasser aux insectes, aux larves et aux chenilles, dont ils font leur unique nourriture. Ils savent fort bien se mettre en embuscade pour les guetter, les attendre patiemment, et les saisir au passage. Ce n'est que lorsque leur proie leur échappe qu'ils la chassent et la poursuivent jusque dans les cavités les plus obscures, où ceux-ci cherchent leur refuge. Et en effet, la nature a parfaitement construit leur corps pour cet usage : aplati, flexible dans tous les sens, il semble se mouler dans les creux où il n'offre presque aucune saillie.

Les geckos sont un objet d'horreur et de répugnance, pour ainsi dire, innées, dans les lieux où ils vivent, et cependant ils aiment à se rapprocher des

habitations des hommes, peut-être afin d'y trouver en plus grand nombre les insectes qui y sont eux-mêmes attirés par les substances destinées à la nourriture de l'homme. Ils deviennent souvent les victimes de la crainte qu'ils produisent, parce qu'on les suppose imprégnés de venins subtils, qu'ils transmettent par le seul attouchement, ou par leur salive qu'on accuse d'occasionner des éruptions sur la peau, telles que les dartres et la lèpre, et même une sorte d'empoisonnement transmis par les matières destinées à la nourriture de l'homme ou des animaux, par cela seul que les geckos y seraient tombés, y auraient touché, ou parce que les ongles de ces reptiles auraient effleuré la peau en passant pendant la nuit sur le corps des hommes ou de quelques autres animaux endormis. Probablement les geckos doivent les injustes préjugés qui règnent sur leur compte, à leur physionomie qui, dans le fait, n'est rien moins qu'attrayante. A travers les ordures qui leur couvrent le corps, on aperçoit de gros yeux tristes, toujours à découvert, et qui paraissent immobiles par l'absence de paupières ; leur cou paraît déchiré par la présence des fentes des oreilles. Leur hardiesse téméraire, ou plutôt stupide, intimide les ennemis qu'ils attendent sans crainte, leurs mouvements étant brusques s'opèrent sans bruit et avec la célérité la plus surprenante.

Les platydactyles forment une section assez nombreuse dans la famille des geckos. Celui dont il s'agit ici ne s'est trouvé, jusqu'à ce jour, que dans l'île de Java. Il se distingue des autres animaux de sa famille par sa peau recouverte de petits grains écailleux, très serrés les uns contre les autres, égaux, uniformes ; par son corps, muni de membranes sur le côté, et par ses doigts palmés, tous munis d'ongles à l'exception du pouce. Duméril lui attribue pour caractères spécifiques : « Tempes, flancs, membres et queue bordés d'une membrane ; dessus du corps revêtu d'écailles lisses en pavé, parsemées de quelques tubercules sur les côtés du dos. »

Nous observerons comme un fait extrêmement singulier, que, dans son anatomie, cet animal a plusieurs analogies frappantes avec les poissons, dont il fait peut-être le passage avec les reptiles. La plus remarquable de ces analogies est dans la membrane qui lui ceint tous les côtés du corps. Elle n'est pas simplement composée, ainsi que dans les dragonnes, etc., d'un simple repli de la peau, mais de muscles très apparents, qui pourraient faire supposer qu'autrefois ces membranes étaient de véritables nageoires, fortes et mobiles, analogues à celles des raies. Cet animal est brun et fauve en dessus, avec des lignes noires en chevrons, dont le sommet est dirigé en arrière. Un ruban noir, ou brun très foncé, part du bord postérieur de l'œil, et vient aboutir en arrière de l'épaule, après avoir longé le cou ; au-dessous de ce ruban est une tache blanchâtre, ainsi que les lèvres et le dessous du corps.

Quoique ce platydactyle ait les pieds palmés, il vit plus habituellement sur terre que dans l'eau. Cependant il entre souvent dans cette dernière pour donner la chasse aux araignées aquatiques qu'il aime beaucoup ; mais il y reste peu, et il en sort dès qu'il a saisi sa proie. Du reste, ses mœurs sont encore fort peu connues.

BOITARD.



Le Platydactyle.

ESPAGNE. — BURGOS.



Vue de la cathédrale de Burgos.



LA CATHÉDRALE DE BURGOS.

Il n'y a plus aujourd'hui que la vieille Espagne en Espagne. Cette noble terre de l'antique héroïsme, de l'honneur, de la chevalerie galante, hélas! elle est en proie à toutes les discordes civiles, et il faut traverser un vaste incendie pour arriver jusqu'à cette antique gloire. Plus de poésie! plus d'amour! plus de vieilles légendes, plus de saintes ruines; car les ruines d'hier se confondent misérablement avec les ruines d'aujourd'hui.

Témoin Burgos. Long-temps Burgos fut une ville renommée pour son antiquité. La fondation de cette superbe ville se perdait dans la nuit des temps. Elle était la reine des villes du royaume de Castille. L'étranger la venait voir comme en pèlerinage; elle était le rêve de l'antiquaire, l'inquiétude de l'historien, l'inspiration du poète; et maintenant plus personne ne la vient voir, tant la guerre civile jette d'effroi même autour des chefs-d'œuvre les plus florissants!

Et cependant, tout abandonnée qu'elle est maintenant, la vieille cité espagnole possède encore ce magnifique ouvrage, cet idéal chef-d'œuvre de pierre, qu'on appelle la cathédrale de Burgos. La cathédrale de Burgos est bâtie dans le grand goût de l'architecture du treizième siècle; elle dura ainsi trois cents ans, voyant passer comme autant d'ombres fugitives toutes les grandeurs de l'Espagne. Après trois siècles mêlés de barbarie et de civilisation, il fallut reconstruire la nef et le grand autel, et déjà dans cette restauration pleine de goût, le beau seizième siècle, le siècle des arts et d'élégance se fait sentir.

Au reste, ce n'a pas été trop de tous les styles, de tous les âges, de tout le génie des hommes, pour accomplir ce chef-d'œuvre. La façade est tout-à-fait gothique le plus sévère, véritable inspiration chrétienne, et des plus grandes, car rien qu'à voir se dresser cette masse de pierres, le recueillement vous vient à l'âme et au cœur. En ce temps-là l'architecte était un apôtre; il parlait à l'âme et à l'esprit, plus encore qu'il ne parlait aux sens. Ces pierres chrétiennes, ainsi placées les unes sur les autres, sont éloquentes. On voit tout d'abord qu'elles n'ont rien de commun avec ces pierres vulgaires qui abritent nos soucis, nos ambitions, nos espérances et nos terreurs de chaque jour. Là, vous apparaissent, dans toute l'austérité de leurs convictions, les chrétiens de l'église primitive, hommes forts et convaincus, qui ont laissé leur croyance gravée en traits ineffaçables sur les murs de cette citadelle catholique, comme l'encensoir laisse après lui l'odeur de l'encens.

Si vous entrez dans la cathédrale de Burgos, vous trouverez au-dedans le même calme, la même force, la même grandeur, le même recueillement qu'au dehors; partout une douce et limpide clarté, qui n'est point une clarté de la terre. Toutes les profondeurs mystérieuses que recouvre cette voûte élevée dans le ciel, sont tellement disposées, que dans chaque recoin du monument auguste, se peut exhaler la prière, sans que cette prière soit entendue, sinon de Dieu. Quelquefois, et tout d'un coup, le matin, quand de toutes parts, dans les huit chapelles, s'accomplit le saint sacrifice de la messe, le soleil éclate et se brise en mille gerbes d'or; et alors vous voyez cette grande pluie de feu, colorée aux mille couleurs des vitraux, retomber en gerbes brillantes entre ces groupes de hautes colonnes, couvrir les dalles d'une rosée lumineuse; et cependant vous voyez aussi se manifester dans cette lumière subite tombée du ciel, le prêtre qui prie, la vieille femme agenouillée, la jeune fille qui arrive dans l'église, le visage animé du frais incarnat de la santé, et tout ce peuple de fidèles qui se presse autour des galeries de pierre, autour des autels de marbre, autour des balustres d'or. Puis, si vous levez la tête, votre regard s'arrête sur une incroyable profusion d'ornements, dans lesquels l'art chrétien et profane a jeté tous ses caprices. Peinture, lumière, pilastres, inscriptions, volutes, tombeaux armoriés qui semblent surgir de la terre, comme si l'heure do la résurrection éternelle avait sonné.

Ce n'est pas que dans cette profusion d'ornements, l'artiste qui resterait simplement un artiste n'aurait pas beaucoup à reprendre. Étudiées une à une, par exemple, ces statues, qu'on prendrait pour une foule, ne soutiendraient peut-être pas la comparaison avec les statues antiques; mais admirées en masse à la place que chacune d'elles occupe, peuplant le chœur, se cachant derrière les pilastres, surmontant les corniches, reposant sur leurs socles de marbre, dans la lutte, dans le repos, dans la victoire, dans l'agonie, dans la résurrection, dans la prière, tous ces marbres chrétiens concourent puissamment à l'accomplissement du grand dessin de l'architecte, et elles augmentent de beaucoup la solennité de son œuvre.

Et cependant, même en laissant de côté le sentiment chrétien, et en restant tout simplement un artiste, il est impossible de ne pas admirer en toute conscience la plupart des grands détails de cet œuvre excellent. Par exemple, les découpures du chœur sont d'un travail irréprochable, et particulièrement les deux admirables scènes en bas-reliefs, placés en trois rangs l'un sur l'autre. Ces bas-reliefs représentent les plus beaux sujets de l'écriture; le nouveau et l'ancien Testament, une seule fois encore, ont inspiré les grands artistes que possédait l'Espagne, Roderigo et Martin del Aja, ces deux ciseaux qui ont tiré du marbre les bas-reliefs du maître-autel. On reconnaît aussi ces deux grands maîtres dans le groupe païen : l'*Enlèvement* d'*Europe*, qui s'élève fièrement derrière la stalle épiscopale; on dirait un chef-d'œuvre de quelque Puget espagnol. Mais comment mettre ici même le nom de ces monuments qui tiennent à toutes les croyances, à toutes les poésies, à toutes les gloires? Regardez plutôt dans ces deux chapelles latérales ces deux monuments élevés à la mémoire du célèbre connétable de Castille, don Pedro Fernandez de Valasco, et à sa femme dona Mencia Lopez de Mendoza.

Comme aussi il serait bien impossible, même aux plus intrépides faiseurs de nomenclature, de dire seulement le nom des merveilleux tableaux qui remplissent la cathédrale de Burgos. Qui dit une cathédrale, en Espagne, dit, ou plutôt disait, naguère, un amoncellement de toiles peintes, et souvent de chefs-d'œuvre; or, de toutes ces églises ainsi parées, la cathédrale de Burgos est la plus remplie. Dans la chapelle du connétable, il faut se prosterner devant une Madeleine qui est à coup sûr une Madeleine de Léo-

nard de Vinci, sinon de Raphaël. Michel-Ange, du même pinceau qui a produit Cléopâtre, a fait le portrait de la Sainte-Vierge. Matteo Cergo, né à Burgos, a représenté, dans la chapelle de *los Remedios*, la Passion de notre Seigneur.

On y admire encore le *coffre du Cid*, et à ce propos on raconte une légende qui peut prendre sa place parmi les *romanceros*.

Celui qui devait être le Cid, était à peine un soldat de fortune, pauvre comme plus d'un noble Espagnol ne l'avait jamais été, mais cependant déjà riche en bonne renommée, tant ce soldat était hardi et brave. Pour toute fortune il avait ce coffre, mais ce coffre vide, et comme il avait faim, lui et les siens, il voulut remplir son coffre. Voilà donc notre héros qui invite à dîner les juifs les plus riches de Burgos. Le festin fut splendide, véritable fête de jeunes gens qui usent leur dernier crédit. A la fin du repas, l'effronté capitaine fait apporter son coffre, et il dit aux juifs : Ce coffre est plein d'or! Prêtez-moi sur ce dépôt une somme qu'il désigna. Et telle était la haute estime qu'on avait déjà pour cette vaillante probité, que les avares enfants d'Israël prêtèrent au Cid tout ce qu'il voulut sur son coffre qui était plein de sable, et sans l'ouvrir.

Vous pensez bien que cette noble et rare confiance ne fut pas trompée. El Campéador racheta bientôt son coffre, et maintenant, on dit encore communément à Burgos, que dans ce coffre *est caché l'or de la vérité*.

Un architecte anglais, à propos de la cathédrale de Burgos, a fait une grande dissertation pour prouver combien cette église métropolitaine ressemblait à *York-Minster*, qu'il regardait comme le type de l'architecture gothique sacrée. Ses clochers terminés en flèches, et sa vaste tour carrée à huit créneaux, rappellent tout-à-fait l'église anglaise, et, pour complète ressemblance, s'élève, du côté opposé, un bâtiment octogone à huit tourelles pyramidales, terminées en aiguilles, lesquelles aiguilles percent un ornement étoilé à jour. Ce qui gâte un peu l'aspect de la cathédrale de Burgos, ce sont deux gros monstres héraldiques en pierre qui supportent les armes de Castille. Mais heureusement le regard s'arrête très vite ; il monte, enchanté, le long de ces tourelles fines et légères comme des fuseaux, jusqu'à ce qu'il se perde tout-à-fait au milieu de cette foule d'ornements, de statues, de ciselures, de feuillages, de tours effilées qui couronnent le sommet de cet octogone exquis. Une fois à la hauteur, vous êtes tout-à-fait en présence du chef-d'œuvre qui se montre à vous dans toute sa gloire.

Cependant aux pieds de la sainte cathédrale, la foule, indifférente, passe et se promène à cette ombre auguste, indifférente comme est la foule qui ne pense qu'à son pain de chaque jour, et ne se doutant pas, l'insensée, qu'elle heurte du coude une merveille du monde. C'est à peine si, de temps à autre, quelque Espagnol songe à monter au sommet de la grande tour centrale, pour admirer de ces hauteurs tous les royaumes de l'univers. Quel aspect sublime! Burgos, mollement assis sur sa colline verdoyante, le château des anciens rois de Castille humblement prosterné aux pieds de la citadelle, la rivière Alcantara, merveille mouvante qui se perd dans la vallée, immenses campagnes, prés immenses, riants vallons, hameaux, couvents, ruines, clochers, vallons obscurs, et tout cet univers coloré, éblouissant, éclairé par le soleil de l'Espagne. (*L'Univers.*)

Jules Janin.

COLONNES CÉLÈBRES DES ANCIENS ET DES MODERNES.

Entre tous les monuments élevés par les anciens pour immortaliser leur mémoire, la colonne vient se placer en première ligne. Quoi de plus élégant que ce fût élancé qui, d'un stylobate quadrangulaire, s'élève dans les airs, comme pour y proclamer la gloire de celui dont elle perpétue le nom! Quoi de plus gracieux que ce chapiteau aux ornements réguliers et variés tout à la fois, auquel se rattachent les bas-reliefs de la colonne contournés autour comme une guirlande aux mille festons. Oui, l'antiquité en dressant ainsi au milieu de ses cités, ces majestueux monuments, avait bien compris tout ce qu'ils inspiraient à l'âme d'élévation et de nobles pensées ; oui, c'étaient de pareilles constructions qui devaient rendre impérissable le souvenir du peuple-roi.

Le temps a cependant respecté un petit nombre de ces édifices aériens sortis du ciseau des anciens ; heureusement les modernes se sont chargés du soin de ne pas les laisser disparaître du sol de notre continent ; ils ont imité ce que l'art antique avait créé ; ils ont défié la hardiesse des architectes de Rome, d'Alexandrie ; et le succès a couronné leur témérité.

Voici maintenant la description sommaire de ces œuvres colossales du deuxième et du dix-neuvième siècle ; nous laisserons le lecteur prononcer.

A quelque distance au sud du nouveau port d'Alexandrie, on voit une colonne dont le seul fût a vingt mètres quatre cent quatre-vingt-dix-neuf centimètres de haut. Elle est d'un seul morceau de granit. La base porte une inscription grecque dont l'état de dégradation a laissé une vaste carrière aux conjectures des archéologues. Voici, au reste, ce qu'ils s'accordent généralement à y lire.

« Au très sage empereur d'Alexandrie, Dioclétien Auguste ; P....., préfet d'Égypte. »

Quant aux noms du préfet, les uns y lisent Pollion, d'autres, Pontius, Villoison Pomponius, quelques-uns Pompée. C'est sans doute cette dernière explication qui a valu à cette colonne le nom de colonne de Pompée qui lui a été souvent donné. La dédicace l'a aussi fait désigner sous le titre de colonne de Domitien ; enfin, on l'appelle encore colonne de Septime-Sévère, à cause de l'opinion assez généralement répandue qu'elle fut élevée sous cet empereur.

Certains auteurs arabes des onzième et douzième siècles, rapportent que ce monolithe était entouré de plus de quatre cents colonnes de même forme et de moindre diamètre. Un illustre orientaliste, M. Sylvestre de Sacy, a démontré que cette colonne avait appartenu au fameux Serapeum ou Sérapion, vaste édifice consacré à une divinité égyptienne, qui, après la dévastation du muséum de Ptolémée, devint l'asile de la bibliothèque d'Alexandrie.

A voir ce monument, on le prendrait pour une tour destinée à servir de signal aux bâtiments qui

peuvent l'apercevoir de plus de deux lieues en mer. Ce fut de là que, comme d'un lieu sûr, le féroce Caracalla contempla le massacre du peuple d'Alexandrie.

Au milieu de l'ancien Forum Trajani, situé aujourd'hui à plus de vingt pieds au-dessus du sol, s'élève une autre célèbre colonne, dont le nom est infiniment plus populaire que le précédent ; c'est la colonne Trajane, regardée comme un chef-d'œuvre de sculpture. Son piédestal a une hauteur de dix-sept pieds. Jusqu'au règne de Sixte-Quint, il était couvert de décombres et de terre, ce pontife le fit déblayer. On découvrit alors la porte par laquelle, moyennant cent quatre-vingt quatre marches intérieures, on monte sur le chapiteau surmonté d'une statue de saint Pierre ; étrange association où l'Italie se peint tout entière. La hauteur de cette statue étant de vingt-trois pieds, l'élévation totale du monument est de cent quarante. L'extérieur du fût est orné de bas-reliefs représentant la première et la seconde expédition de Trajan, et la victoire qu'il remporta sur Décébale, roi des Daces, l'an 101 de notre ère. On y compte deux mille cinq cents figures d'hommes, toutes différentes, entre une infinité de chevaux, d'armes, de machines de guerre et d'autres choses dont l'étonnante variété fatigue et surprend l'œil qui s'arrête à les contempler.

Rome renferme un autre monument, digne pendant de la colonne Trajane ; c'est la colonne Antonine qui s'élève sur la place Colonne, dont l'emplacement est à peu près celui de l'ancien Forum Antonini ; majestueux monument construit en l'honneur de Marc-Aurèle Antonin, pour les victoires qu'il remporta en Allemagne sur les Marcomans. Le piédestal sur lequel il a été érigé dans des temps modernes, appartenait à une autre colonne élevée à Antonin-le-Pieux, par Marc-Aurèle et Lucius Verus. Ce stylobate est orné de hauts-reliefs et d'une inscription remarquable, parce qu'elle est la seule de toute l'antiquité dont les lettres de bronze aient été conservées. Le fût est entouré de sculptures représentant les exploits de Marc-Aurèle, en Allemagne. On y remarque surtout la figure de Jupiter pluvieux. Cette colonne dorique, composée de vingt-huit blocs de marbre blanc, placés horizontalement les uns sur les autres, a cent quarante-huit pieds et demi de hauteur, et onze de diamètre. Elle porte une statue de saint Paul, dont l'épée attira plus d'une fois la foudre sur cet édifice impérial que ne préservèrent pas sans doute les lauriers qui y sont représentés.

COLONNES



Alexandrine. Vendôme. Trajane. Antonine. Pompée.

Jaloux de ne laisser à Paris rien à désirer de la ville des Césars, le César moderne, cet étonnant génie qui, quinze ans plana sur les destinées de notre pays, et dont le nom est associé désormais à ce qu'il y a de plus glorieux, de plus grand, de plus français, Napoléon voulut qu'une autre colonne Trajane immortalisât nos victoires et embellît notre cité. Mais ce n'est pas au marbre qu'il demanda la matière première de cette gigantesque construction : des canons enlevés à l'ennemi, voilà quelle fut la pierre qui dut servir a élever ce trophée magnifique que surmonte la statue du grand capitaine. La révolution de 1830 a replacé sur la colonne cette image de la puissance et du génie des combats, mais elle n'a plus voulu qu'un costume antique fît oublier que le héros nous appartenait, c'est avec cet habillement dont le souvenir sera perpétué avec son nom, qu'elle a voulu qu'il fût représenté. Du haut du monument élevé à nos exploits, la lorgnette à la main, il semble encore diriger un de ces combats où son œil d'aigle devinait plutôt qu'il ne cherchait les moyens d'assurer la victoire.

Cette colonne érigée sur une place rectangulaire

qui a conservé le nom de César de Vendôme, jadis possesseur de ce terrain, occupe l'emplacement de cette fameuse statue de Louis XIV, modelée par Girardon et sculptée par Keller, brisée dans les troubles révolutionnaires. En 1806, l'empereur fit abattre le magnifique piédestal mutilé qu'on y voyait, et y fit jeter, à trente pieds de profondeur, les fondements d'une colonne qui, sous des proportions plus fortes d'un douzième, reproduisit celles de la colonne Trajane. Le stylobate élevé sur trois gradins, a vingt-et-un pieds de haut. La hauteur totale de l'édifice est de cent trente-trois pieds. Son noyau est de pierre de taille, son revêtement de bronze. On y a pratiqué un escalier à vis de cent soixante-seize marches, par lequel on monte à une galerie régnant au-dessus du chapiteau. Les bas-reliefs du piédestal représentent, sur ses faces, des trophées composés de canons, de mortiers, d'obusiers, de boulets, de drapeaux, de casques et de vêtements militaires. Au-dessus, se dessinent, sur une espèce d'attique, des festons de chêne soutenus à leurs angles par autant d'aigles de bronze chacun de cinq cents livres. Les bas-reliefs qui ceignent vingt-deux fois le fût de la colonne, présentent, dans une suite non interrompue, toutes les actions mémorables de la campagne de 1805. depuis la levée du camp de Boulogne, jusqu'à la bataille d'Austerlitz. Cette série de faits héroïques est sculptée dans deux cents soixante-seize bas-reliefs, dont le sujet est gravé au-dessous, sur le cordon s'élevant en spirale jusqu'au sommet de la colonne. On lit au bas de l'acrotère : « Monument élevé à la gloire de la grande armée, commencé le 15 août 1806, terminé le 15 août 1810, sous la direction de D. V. Denon, MM. J. Lepère et L. Gondouin, architectes. C'est M. Launay.... qui a fondu cette colonne. »

L'Empereur Alexandre, de Russie, qui voulut plus d'une fois rivaliser avec Napoléon, conçut aussi le projet d'élever dans sa capitale une pareille colonne. Cinq ans après sa mort, le 11 septembre 1834, on inaugura, en grande pompe, un monument fait d'un seul bloc de marbre de Finlande, et qui n'a pas moins de quatre-vingt-quatre pieds de haut, sans le piédestal. Cette fois, ce n'est pas la statue d'un empereur qui le surmonte, la Russie n'avait guère que la figure de Pierre-le-Grand qu'elle pût placer au sommet de cet édifice triomphal, c'est un ange qui de sa main gauche porte une croix, et de l'autre montre le ciel. Ange tutélaire de la Moscovie, il est là comme pour montrer le véritable but de la gloire humaine. Au bas on lit cette inscription :

« A Alexandre Ier, la Russie reconnaissante. »

L'orgueil des Césars de la Newa s'est, comme on voit, caché sous les dehors de l'humilité religieuse. Le czar semble ériger un monument à la Russie, et c'est à lui qu'il l'élève.

On jugera par là que la colonne d'Alexandre ne le cède guère, en magnificence, à celle de la place Vendôme, avec cette différence, toutefois, qu'en immortalisant un homme, la dernière consacre la gloire d'un peuple, et que la première perpétue le souvenir de l'esclavage d'une nation reconnaissante pour un maître qui a daigné desserrer ses fers (1).

A. Maury.

(1) Nous avons donné une vue de la colonne alexandrine dans le T. IV. du *Magasin Universel*. p. 129.

Pendant qu'on composait l'article précédent, on a bien voulu nous communiquer les lignes suivantes écrites dernièrement d'Alexandrie.

Au pied des murs d'Alexandrie moderne, commence le désert, en quittant la ville par la porte du levant, au milieu des ruines de l'antique cité macédonienne, battues incessamment par les flots de la mer de sables, s'élève la colonne de Pompée.

C'est un grand et magnifique monument qui sert de phare dans cette confusion de portiques renversés, de colonnes brisées, au milieu de cette végétation d'acanthes de pierre, que le kramsin n'a point flétries depuis plus de mille ans qu'il souffle sur elle son haleine brûlante.

Le fût est couronné par un chapiteau corinthien et repose sur un massif composé de débris antiques; sans doute le chapiteau servait de piédestal à quelque statue, qui, dans les orages politiques, aura été renversée et brisée.

En grimpant sur le socle de la base, l'œil découvre au couchant les aiguilles de Cléopâtre, plus près les bains de cette reine, au-dessus desquels quelques palmiers gracieux balancent leurs panaches verdoyants.

Au loin, des monuments blancs, d'une architecture arabe moderne appellent l'attention ; ce sont les tombeaux que Méhémet Aly a fait élever à ses enfants morts.

Au nord, à l'horizon, la mer Bleue ; au sud, un sable d'or terminent le panorama.

Les ruines d'Alexandrie sont peuplées par de pauvres familles arabes qui font leurs habitations de ces décombres.

Dans le jour, on voit des groupes nombreux assis au pied de la colonne de Pompée à l'ombre qu'elle projette et tournant avec le soleil. Cette population misérable vit d'aumônes et ne vole pas.

LETTRES INÉDITES

DE VOLTAIRE

ADRESSÉES A M. BERNARD, PASTEUR DE L'ÉGLISE FRANÇAISE A BERNE.

(*Troisième Lettre, voir pages* 260 *et* 310.)

a monrion, 28 février 1756.

j'avais, mon cher philosofe, un cruel redoublement de colique quand jay reçu votre lettre. ma consolation est donc que je n'aurai pas la colique dans l'autre monde. vraiment je l'espère bien. et j'en dis un petit mot dans mon sermon. la question ne roule pas sur cet objet d'espérance. elle tombe uniquement sur cet axiome, ou plustot sur cette plaisanterie, *tout est bien à présent, tout est comme il devait etre, et le bonheur général présent resulte des maux présents de chaque être.* or en vérité cela est aussi ridicule que ce beau mot de possidonius, qui disait à la goutte ; *tu ne me feras pas avoüer que tu sois un mal.*

les hommes de tous les temps et de touttes les relli-

gions ont si vivement senti le malheur de la nature humaine, qu'ils ont tous dit que l'œuvre de dieu avait été altérée.

œgiptiens, grecs. perses, romains, tous ont imaginé quelque chose d'approchant de la chutte du premier homme. il faut avouer que l'ouvrage de pope détruit cette vérité, et que mon petit discours y ramène. car si *tout est bien*, si tout a été comme il devait être, il n'y a donc point de nature déchue. mais au contraire, s'il y a du mal dans le monde. ce mal indique la corruption passée et la réparation à venir. voyla la consequence toutte naturelle. vous me direz que je ne tire pas cette conséquence, que je laisse le lecteur dans la tristesse et dans le doute. eh bien ! il n'y a qu'a ajouter le mot d'esperer à celui d'adorer. et mettre

mortels il faut souffrir
se soumettre adorer espérer et mourir

mais le fonds de l'ouvrage reste malheureusement d'une vérité incontestable. le mal est sur la terre. et c'est se moquer de moy que de dire que mille infortunez composent le bonheur. oui il y a du mal, et peu d'hommes voudraient recommencer leur carrière, peut-etre pas un sur cent mille. et quand on me dit que cela ne pouvait etre autrement, on outrage la raison et mes douleurs. un ouvrier qui a de mauvais materiaux et de mauvais instruments est bien reçu à dire je n'ay pu faire autrement : mais mon pauvre pope, mon pauvre bossu, que j'ay connu, que j'ai aimé, qui t'a dit que dieu ne pouvait te former sans bosse? tu te mocques de l'histoire de la pomme : elle est encor (humainement parlant, et faisant toujours abstraction du sacré) elle est plus raisonnable que l'optimisme de leibnits. elle rend raison pourquoy tu es bossu, malado et un peu malin.

On a besoin d'un dieu, qui parle au genre humain. l'optimisme est désespérant. c'est une philosofie cruelle sous un nom consolant. hélas ! si tout est bien quand tout est dans la souffrance, nous pourons donc passer encor dans mille mondes, où l'on soufrira, et où tout sera bien. on ira de malheurs en malheurs, pour être mieux. et si *tout est bien*, comment les leibnitiens admettent ils un mieux ? ce mieux n'est-il pas une preuve que tout n'est pas bien ! eh ! qui ne sait que leibnits n'attendait pas ce mieux. entre nous, mon cher monsieur, et leibnits et shaftsburi, et bollingbroke et pope n'ont songé qu'à avoir de l'esprit. pour moy je soufre et je le dis ; et je vous dis avec la méme vérité que j'ay grande envie d'aller à berne vous remercier de vos bontez et de celles de M. de freydenreik. vous savez touttes les nouvelles, tout est bien en France, madᵉ de pompadour est dévote, et a pris un jésuite pour confesseur.

Vᵉ.



INSTITUTIONS JUDICIAIRES
DE L'ANGLETERRE.

Westminster-Hall. — Jugement d'un pair. — Procès et exécution de lord Ferrers, 1760 (v. p. 323).

III.

Si les pairs d'Angleterre, accusés de haute trahison, de félonie ou de non révélation de l'un de ces crimes, jouissent du privilége d'être jugés par leurs pairs, avec toutes les formalités que nous avons été obligés de resserrer dans un seul article, ils sont exécutés comme les plus vils malfaiteurs, lorsqu'ils sont condamnés pour félonie. Coupables de haute trahison, on les décapite. Assassins ou félons, on les pend. En vain lord Ferrers supplia-t-il le roi de permettre qu'il fût, en considération de sa famille, alliée de la couronne, pendu dans l'intérieur de la Tour. Il ne put obtenir qu'un sursis de quelques jours. Au moment où le mot disséqué frappa son oreille, il pâlit et fit claquer ses dents les unes contre les autres. Mais il réprima aussitôt ce léger mouvement d'émotion, et ne manifesta plus aucun sentiment de crainte, d'inquiétude ou d'impatience. La veille du jour fatal, il demanda un habillement complet d'une étoffe blanche, richement brodée d'or. C'était l'habit qu'il portait le jour de son mariage ; il voulait, dit-il, en être revêtu le jour de sa mort.

Le 5 mai, à neuf heures du matin, les shériffs, accompagnés des officiers de police, se présentèrent à la porte de la Tour, réclamant le condamné. Informé de leur arrivée, lord Ferrers les pria de lui permettre de se rendre à Tyburn, place de l'exécution, dans son propre landaw, au lieu d'y être transféré dans la charrette des suppliciés. Cette prière ayant été accueillie, il monta en effet dans sa voiture, où s'assirent à ses côtés l'un des shériffs et le chapelain de la Tour. Le cortége, composé, outre la voiture du comte, de six autres voitures de deuil remplies de ses amis, de celles des shériffs et du corbillard qui devait conduire le corps à l'amphithéâtre d'anatomie, escorté d'un nombre considérable de constables, d'une compagnie de grenadiers à cheval et d'un détachement d'infanterie, pouvait à peine marcher au pas, tant était grande la foule des curieux dans les rues. Quatre mille nobles avaient assisté au jugement ; le peuple tout entier assistait à l'exécution. Les billets de faveur n'étaient pas nécessaires.

« Avez-vous jamais vu autant de spectateurs à d'autres exécutions ? demanda gaîment lord Ferrers au chapelain de la Tour. »

« Jamais, » répondit celui-ci d'une voix grave.

« Je conçois leur curiosité, répliqua le comte, on ne voit pas tous les jours pendre un pair de la Grande-Bretagne. »

La marche du cortége dura près de trois heures. Ce retard finit par lasser la patience du condamné.

L'appareil du supplice et les regards de la foule sont dix fois plus pénibles que la mort même, s'écria-t-il avec amertume. Je voudrais boire un verre d'eau et de vin.

— Si la voiture s'arrête, la foule va s'amasser autour d'elle, lui dit le chapelain.

— C'est vrai, répondit-il, n'en parlons plus. Au nom du ciel, ne nous arrêtons pas.

En approchant de Tyburn, il aperçut la voiture de sa maîtresse qui l'attendait à peu de distance de l'échafaud. Il voulut d'abord dire à cette femme un dernier adieu ; mais, sur l'observation du shériff que l'émotion d'une pareille entrevue pourrait affaiblir son courage, il renonça à ce projet. Enfin, à midi moins un quart, il arriva au pied de l'échafaud, qui était entièment tendu de noir. Il en monta les degrés avec assurance. « Voulez-vous réciter l'oraison do-

minicale? lui demanda le chapelain. Oui, répliqua-t-il, la prière est bonne. » Alors s'étant mis à genoux sur un coussin noir, il répéta les paroles du chapelain, et s'écria en finissant : « Mon Dieu, pardonnez-moi toutes mes erreurs, pardonnez-moi tous mes péchés ! »

« M. le chapelain, et vous, M. le shériff, dit-il, en se relevant, je vous remercie des égards et de l'intérêt que vous m'avez témoignés. M. le shériff, daignez accepter ma montre comme un gage de ma reconnaissance.

Se retournant ensuite, il donna cinq guinées pour sa peine au valet du bourreau, croyant les donner au bourreau lui-même, qui, devinant sa pensée, s'empressa de les réclamer. Ces deux hommes se disputant avec colère, en appelèrent au témoignage du comte, et ne voulaient pas l'exécuter avant qu'il eût été juge de leur querelle. Mais le shériff mit fin à cette scène scandaleuse, et le condamné fut *lancé dans l'éternité.*

Le corps resta exposé une heure et cinq minutes. On le renferma alors dans une bière recouverte de satin blanc, et les shériffs l'accompagnèrent jusqu'à l'amphithéâtre d'anatomie où ils le livrèrent aux chirurgiens. Après avoir servi plusieurs jours de sujet d'étude, il fut rendu à la famille, et reçut les honneurs de la sépulture.

Un dernier mot pour achever cette esquisse rapide des mœurs anglaises. L'exécution de lord Ferrers avait eu lieu le 5 mai ; le 15 du même mois, son frère puîné, héritier de son titre, siégeait à la chambre des lords. (*Le Droit.*)

Ad. Joanne, avocat.

LE LÉVITE D'ÉPHRAIM.

Sujet tiré de la Bible, liv. des juges, chap. XIX.

« Cette femme donc, comme le jour approchait, s'en revint ; et étant tombée à la porte de la maison de l'homme où était son seigneur, elle y demeura jusqu'au jour.

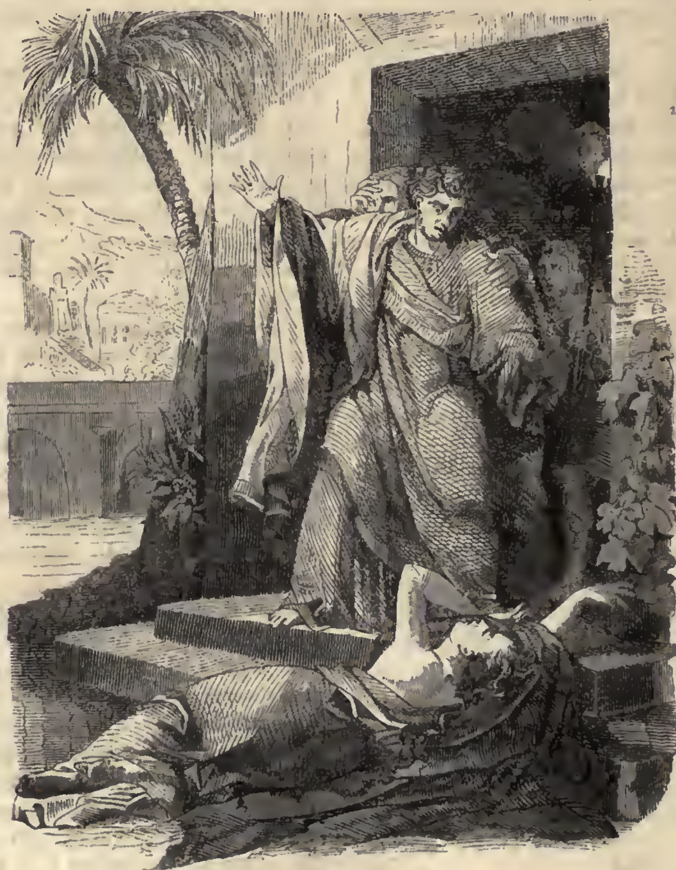
Et son seigneur se leva de bon matin, et ayant ouvert la porte, il sortait pour continuer son chemin ; mais voici, sa femme était tombée à la porte de la maison, et avait les mains sur le seuil.

Et il lui dit : lève-toi, et allons-nous en ; mais elle ne répondait point. Alors il la chargea sur un âne, et se mit en chemin, et s'en alla en son lieu.

Et étant venu en sa maison, il prit un couteau et partagea le corps de sa femme en douze parts, et en envoya dans tous les cantons d'Israël.

Et il arriva que tous ceux qui virent cela dirent : Une telle chose n'a été faite ni vue depuis le jour que les enfants d'Israël sont montés du pays d'Égypte. Pensez à cela ; consultez et prononcez. »

C'est ce sujet si dramatique que M. Couder a traité avec tant de talent; notre gravure ne donne qu'une faible idée de son beau tableau.



Le Lévite d'Éphraïm.

ETATS BARBARESQUES. — MAROC.



Vue générale de Maroc.



PRÉCIS HISTORIQUE SUR MAROC (1).

Il y a vraiment du charme à recréer et à suivre par la pensée la fortune inouie des populations de l'Arabie. Mahomet sème rapidement la révolte dans toutes les tribus, détruit le culte poétique et consolant que la religion primitive vouait aux étoiles, aux songes et aux bons anges, et de chaque Arabe faisant un soldat au conquérant, et un sectateur au prophète, il les entraîne tous à l'occupation du monde, en se déclarant à la fois leur chef de guerre et leur grand prêtre. Dès le commencement du huitième siècle, un calife de Damas, porté par de premières victoires sur les bords de la Méditerranée, est appelé en Espagne par la vengeance et l'apostasie du comte Julien. Il grossit son armée syrienne de Maures africains, et en quatorze mois la Péninsule est conquise. Mais, resserrés dans les Asturies, les Espagnols ont juré sur la lame et sur la croix de leur épée de chercher jusqu'à la mort à reconquérir le royaume que Rodrigue venait de jouer et de perdre pour une jeune fille, sur les bords du Guadaleté, et de ce jour commença cette lutte inégale, lente et terrible, que sept cents ans de combats ont eu peine à terminer. Mais le jour est venu où les Arabes sont repoussés à leur tour. Ils subissent la loi de ce destin inexorable qui, froidement assis au faîte de tous les bonheurs et de toutes les gloires, en précipite aussitôt tout ce qui réussit à y parvenir. Pendant qu'ils perdent l'Aragon, la Catalogne et le comté de Barcelone, le petit-fils de Robert-le-Sage et des ducs de Bourgogne, rend le Portugal aux rois de Castille et de Léon, en gagnant sur les Africains dix-sept batailles rangées. Car, dans toutes les chroniques, toujours il faut retrouver quelque fils de France, quand il est question d'échanger de vaillants coups d'épée. Bientôt, enfin, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, l'Espagne voit après tant de siècles s'éteindre pour toujours la domination des Maures, comme le monde avait vu, sous Charlemagne, se perdre le dernier flot de cet Océan immense que pendant plus de douze cents ans, on avait appelé l'empire romain.

Parmi les restes infortunés de ces brillantes armées mauresques, il se rencontra quelques tribus qui refusèrent de repasser en Afrique ; elles furent d'abord se réfugier dans Grenade, leur patrie d'adoption, la ville qu'elles s'étaient bâtie avec amour, mais on les contraignit bientôt à se jeter dans les montagnes, et encore leurs vainqueurs les supportèrent-ils mal ainsi réfugiés dans les Alpuxarras ; la haine, long-temps comprimée, souleva un jour ses digues, et tout fut englouti : pour ces tribus ce fut un naufrage sans débris.

L'histoire de ces populations arabes emportées sur le continent européen par la double impulsion de la conquête et du fanatisme, puis, refoulées et dispersées sur tout le littoral de l'Afrique, est l'histoire de la population entière des états barbaresques, notamment de celle du royaume de *Maroc*. Celle-ci, en effet, se compose exclusivement des anciens Maures et des Arabes bédouins, qui suivirent les califes, des juifs chassés avec eux de l'Espagne par Ferdinand et Isabelle, et des noirs qui habitent par delà le mont Atlas.

(1) Les Lecteurs du *Magasin* n'ont pas oublié, sans doute, les articles dans lesquels il a été parlé avec détail de l'Algérie, de Tunis, de Tanger et de Maroc. Aujourd'hui, nous résumons dans ce *précis* l'histoire des populations des états barbaresques, comme notre gravure résume nos dessins partiels dans une *vue générale de Maroc*.

Limité au nord par le fleuve Ommirabi, le royaume de *Maroc* s'abrite au midi derrière les chaînes de montagnes, et à l'orient et à l'occident, baigne vainement ses sables arides dans les flots de la rivière de Sus et dans l'Océan oriental. Il est probable que l'aspect misérable que présentent dans la Barbarie les villes, les hommes et les choses, inspire une sorte de pitié mêlée de dégoûts aux Européens qui arrivent avec le souvenir récent de notre luxe et du bien-être de notre vie matérielle. Il est probable encore qu'il se rencontre dans le pays une foule d'étrangers qui ne trouvent rien à admirer dans ce peuple dont l'écorce est si grossière, et chez lequel, au premier coup-d'œil, tout semble respirer l'enfance. Pour ne parler que des choses extérieures, du costume, par exemple, il arrive journellement qu'un de nos consuls, ou un officier de notre marine, se trouve bien plus beau, bien plus imposant dans son uniforme écourté, que les kaïds avec leur longue barbe et leurs vêtements flottants, ou les Numides, entourés de cette pompe sauvage qui les suit à la guerre et jusque dans les moindres actions de leur vie. Nous ne savons pas assez, dans notre orgueil, que le mépris que nous affectons pour ces peuples qui nous semblent déshérités, ils nous le rendent au centuple, et, qu'à leur point de vue, nous-mêmes leur paraissons souvent bien misérables. Au reste, nous ne pouvons guère, de toute façon, que les mal juger. L'artiste ne veut voir que le côté pittoresque, et n'aperçoit pas les plaies ; l'homme positif, au contraire, ne veut voir que la misère, que la saleté hideuse, que la bassesse effrontée, et se refuse à tout autre examen.

Les villes, pour la plupart, ne sont guère que des villages en ruines ; mais une sorte de majesté et d'élégance sauvage les accompagne dans cette misère. Les *adouards* sont des espèces de villages nomades composés de quelques familles arabes qui campent sous leurs tentes, par fois dans un lieu, par fois dans un autre ; c'est tout-à-fait là le peuple primitif, et si quelquefois ces tribus errantes tournent avec regrets leurs yeux vers l'Espagne, et songent à leur ancienne gloire, elles se consolent en répétant avec orgueil que Dieu leur a donné une tente au lieu de palais, un turban au lieu de diadème, une épée au lieu de murailles, et des chants au lieu de lois écrites.

Chez les Arabes de *Maroc*, la maison est bien vraiment leur intérieur ; personne n'y pénètre que la famille. Sans ornements, sans aucune apparence, l'habitation n'a qu'une petite porte basse donnant sur un corridor qui tourne pour empêcher le regard d'arriver au-delà. Ce qu'on dit de l'abjection dans laquelle sont les juifs, quoique très utiles et en très grand nombre dans le pays, est vrai ; mais peut-être c'est-il à la surface plutôt qu'au fond des rapports que ce mépris existe, et quant à leur sujétion, elle est surtout dans des actes extérieurs auxquels ils sont loin d'attacher la même importance que les Européens.

Les Maures sont beaucoup plus gais que ne le ferait supposer leur maintien grave et composé. Durant les marches, on les entend beaucoup rire des histoires qui sont ordinairement racontées ou chantées par l'un

d'eux. Ils partagent notre admiration pour leurs chevaux, mais non pas comme nous pour leur beauté extérieure ; comme nous, ils ne demandent pas : son cheval est-il beau ? Ils demandent : court-il bien ? Leurs jeux militaires rappellent l'exercice élégant du djerid chez les Orientaux. Seulement au lieu de lancer avec adresse une canne légère comme font les mamelucks sous les murs de Constantinople, les cavaliers barbaresques d'occident se servent du fusil ; on le tire au milieu d'une course furieuse qu'on interrompt court pour aller recharger. Les accidents qui surviennent sont de l'effet le plus pittoresque. Les hommes à peu près droits sur leurs chevaux, tant les étriers sont raccourcis, brandissent en l'air de longs fusils, jettent des cris aigus, puis s'arrêtent tout-à-coup au plus fort de la course, pour faire feu ; mais cela avec des fortunes bien diverses : les uns sont entièrement renversés de leurs selles, les chevaux eux-mêmes se renversent quelquefois en arrière sous la pression douloureuse du mors, tandis que les autres cavaliers plus habiles recommencent triomphalement une nouvelle épreuve. Les coups de fusil sont au reste de tous les instants, ainsi que la musique ; point de cérémonie, point de plus simple fête sans ce double accessoire.

L'empereur actuel de *Maroc* a trois capitales : Maroc, Fez et Mecnez. Parmi ses soldats, les houdayas ou gardes noirs, sont ceux sur lesquels il compte le plus. Il donne ses audiences aux étrangers en plein air ; il est seul à cheval, toute sa garde et les personnes présentes sont à pied. On tient au-dessus de sa tête le signe de la puissance qui est un parasol. Le colonel Delarue, qui accomplissait une mission militaire au *Maroc*, il y a trois ans, faillit être lapidé pour avoir eu l'idée fort simple de déployer un parasol dans la plus innocente acception du mot, c'est-à-dire pour se préserver du soleil. Ce fut, aux yeux des populations, trancher de l'empereur, et on le lui fit sentir. Contre l'usage des Maures qui portent la barbe pointue et coupent leurs moustaches très courtes, l'empereur de *Maroc* la laisse croître large et très touffue. Il porte avec orgueil le turban vert qu'un shérif, ou descendant de Mahomet, a seul le droit de porter. En France, le bonnet vert est le dernier sceau de l'infamie dans les bagnes.

ÉVARISTE MARANDON DE MONTYEL.

LES NAVIRES MONSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

Quelque spacieux et splendides que soient aujourd'hui nos paquebots à vapeur, quelque justes que soient leurs prétentions au *comfort* et au luxe, ils le cèdent certainement encore en richesse et en grandeur aux vaisseaux qui furent jadis construits par les rois d'Égypte et par ceux de Sicile. Nous allons offrir à nos lecteurs la description que nous en a laissée un ancien auteur grec.

Ptolémée Philopator fit construire un vaisseau qui avait quatre cent vingt pieds de long sur cinquante-six de large. soixante-douze en hauteur de quille en poupe. Ce monstre flottant avait quatre gouvernails de soixante pieds ; ses plus longues rames (car il y en avait trois étages ou rangées), étaient de cinquante-six pieds, et avaient des manches garnis de plomb, pour être plus facilement maniés par les rameurs. Le navire avait deux poupes et deux proues, avec sept rostres ou éperons, dant chacun s'avançait par-dessus l'éperon inférieur, de manière à ce que le plus élevé fut le plus long. A l'arrière et à l'avant, étaient posées, comme ornements, des figures d'animaux qui n'avaient pas moins de dix-huit pieds de haut. L'intérieur était embelli de peintures délicates, la plupart en grisaille. L'équipage se composait de quatre mille rameurs, de quatre cents esclaves ou domestiques, et de deux mille huit cent vingt marins pour faire la manœuvre, c'est-à-dire qu'il s'y trouvait sept fois plus de monde que sur un de nos vaisseaux de haut bord armé en guerre.

Le même Ptolémée fit encore bâtir un autre vaisseau nommé le *Thalamegos* ou la Chambre à coucher. Les dimensions de celui-ci étaient moins monstrueuses que celles de son aîné, qu'il surpassait seulement en somptueuse magnificence. Il n'avait que trois cent vingt pieds de longs et quarante-cinq de large ; mais sa hauteur, en y comprenant le pavillon, ou petit palais construit sur le pont, était de quatre-vingt-dix pieds. C'était un immense bateau plat, fait pour flotter sur les basses eaux du Nil. L'ensemble avait un aspect majestueux et tout-à-fait royal. Les poupes étaient hérissées d'ornements, de la plus grande beauté. Les deux poupes et les deux proues étaient très élevées, afin, dit-on, de mieux résister au courant. Au milieu du navire se trouvaient des salles à manger et des chambres embellies de tout ce que la richesse peut faire inventer pour satisfaire aux caprices d'une cour voluptueuse. Tout le long des flancs et de l'arrière, régnait une galerie à deux étages, de sorte qu'on avait près de cinq arpents pour se promener. La galerie inférieure était un péristyle à jour ; l'étage au-dessus était comme une vezenda indienne avec des fenêtres. On entrait dans la première par un vestibule d'ivoire et de bois précieux, situé près de la poupe. La grande salle, tout environnée de colonnes, était ornée de lits de pourpre. Cette pièce était complétement lambrissée de cèdres et de cyprès de Milet. Les vingt portes par lesquelles on y entrait étaient de bois de thya incrusté d'ivoire. Les gonds, les anneaux, les verroux, etc., étaient en cuivre poli, au point d'imiter l'or. Les fûts des colonnes de cyprès étaient noblement couronnés de leurs chapiteaux d'or et d'ivoire. Les épistyles ou poutres transversales qui vont d'un chapiteau à l'autre, étaient d'or ou du moins dorées, et, au-dessus, l'architrave était couvert de bas-reliefs d'une coudée de hauteur et du plus admirable travail. Enfin, le plafond, aussi en cyprès, était carré et relevé par des ornements d'or.

Près de la grande salle, on voyait une chambre à sept lits ; un peu plus loin, l'appartement des femmes, consistant en une salle à manger, à neuf couchettes, aussi splendides que la grande salle, et en une chambre à cinq lits, de laquelle un escalier tournant conduisait à une grande pièce à cinq couchettes, et à une chapelle ou temple de Vénus, où l'on admirait une belle statue de la déesse en marbre. En face, la salle du banquet, soutenue par des piliers de marbre le plus fin des Indes, surpassant en beauté tout ce que nous avons décrit, et qui n'était elle-même surpassée que par le salon de Bacchus, dont la richesse mettait au défi la plus éblouissante description. C'est

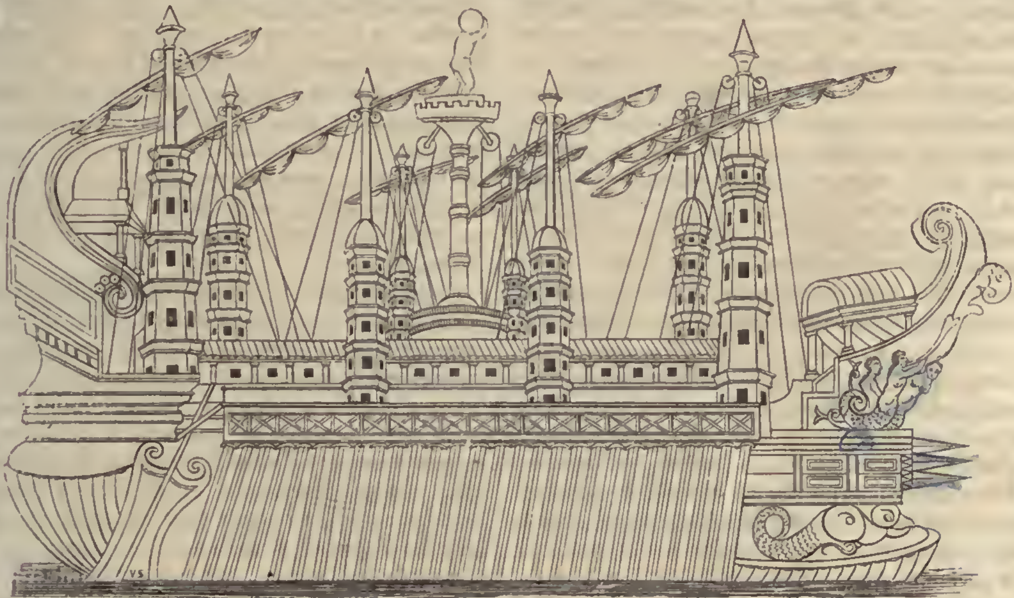
dans cette dernière pièce que, sur la droite, on apercevait des grottes en rocailles parfaitement imitées, qui contenaient les statues de toute la famille royale, en marbre de Paros.

Au-dessus de la grande salle, et par conséquent sur le pont, on avait élevé un magnifique pavillon en forme de tente. A ce pavillon étaient attachées des voiles de pourpre qui servaient à recevoir le vent quand il fallait remonter le Nil. De la petite cour en face, un escalier descendait à la galerie couverte et à une autre pièce décorée toute à l'égyptienne, c'est-à-dire entourée de colonnes alternativement blanches et noires, et dont les chapiteaux ronds étaient bosselés de roses entr'ouvertes, de fleurs de lotus, de feuilles et de fruits de palmier, entrelacées de fleurs de fèves égyptiennes, car c'étaient là les ornements le plus en usage dans l'antique Égypte.

Enfin, il y avait une infinité de chambres plus petites, mais non moins élégantes. Non-seulement les voiles, mais encore les cordages étaient de pourpre ; le mât avait cent vingt pieds de haut. Tel était le *Thalamegos*, vaisseau, comme on voit, digne du pays des pyramides !..

Frédéric I[er] aimait les hommes grands ; son fils aimait les grands hommes. Si Hiéron de Syracuse ne fit pas de grandes choses, du moins il avait une passion pour les choses grandes. La magnificence qu'il déploya pour faire construire des temples et d'autres édifices publics est encore attestée par leurs gigantesques ruines.

Il affectait un goût tout particulier pour l'architecture navale. Nous devons, en toute justice, ajouter qu'il joignait l'utile au grandiose, car la plupart de ses énormes navires étaient employés à transporter des blés. Il y en avait un, entre autres, construit sous la direction du fameux *charpentier* Archimède. Le mont Etna fournit le bois ; il y en avait de quoi bâtir soixante longues galères. Tout en abattant les forêts, Hiéron s'occupait de faire forger le fer nécessaire et de faire venir le goudron, du chanvre, des



Navire monstre de l'antiquité.

cordes, des toiles, etc., de presque tous les ports de l'Europe et de l'Afrique.

Archias, le Corinthien, était, sous Archimède, le surintendant des travaux (Archimède était aussi de Corinthe, ville qui avait le privilége de fournir au monde des architectes de marine). Le roi lui-même visitait le chantier, et, par sa présence, animait les ouvriers. Le navire bâti, il fallait le traîner à la mer. Archimède inventa une machine tout exprès.

Ce léviathan était à trois étages. Les parquets étaient carrelés en très petites tuiles de différentes couleurs, formant des mosaïques d'un travail admirable qui représentaient toute la vie d'Homère et plusieurs scènes de son *Iliade*. Le reste était à l'avenant. Nous ne décrirons pas ici toutes les salles, les temples, les bains et les chambres à travers lesquels l'écrivain grec aime à s'égarer. Disons seulement, pour donner une idée de ce que nous émettons, qu'il y avait un gymnase ou école gymnastique, entourée de jardins dont les plantes étaient arrosées par des fontaines d'eau douce. Les allées étaient recouvertes en berceaux de lierre et de vignes. La salle de Vénus était pavée en agathe ; les portes étaient d'ivoire : le tout était orné de statues, de vases, etc. La bibliothèque était en bois, avec un dôme représentant toutes les constellations visibles et l'état du ciel au moment du départ. Au rez-de-chaussée, dix chevaux habitaient une écurie vaste et bien aérée. On ne dit pas à quoi servaient les chevaux, mais seulement qu'ils étaient soignés par des palfreniers qui logeaient au-dessus et avaient des fourrages en abondance. La citerne était près de la proue ; elle pouvait contenir soixante mille litres ou six cents hectolitres d'eau douce, puis un vivier plein d'eau de mer, pour y conserver des poissons vivants. De chaque côté du vaisseau s'avançaient, au-dessus de la mer, des tourelles contenant les cuisines, fours, bûchers, boulangeries, etc. Le pont supérieur était soutenu par deux rangées de cariatides ou d'atlas. Le tout était couronné de huit tours fortifiées : deux sur chaque gaillard, deux à tribord, deux à babord. Ces tours étaient surmontées de balistes, de catapultes et d'énormes grues, et constamment gardées par quatre jeunes hommes d'armes, deux archers et un ingénieur. Enfin, du milieu du pont, s'élevait le re-

doutable engin d'Archimède, qui pouvait lancer à une stade une pierre du poids de trois quintaux! L'écrivain a oublié de nous dire si l'on emportait beaucoup de boulets de ce calibre, et de nous donner les dimensions de la *Sainte-Barbe*.

Tous les plats-bords étaient hérissés de machines pour lancer des pierres, des javelots, des crochets d'abordage. Les grues des grandes tours étaient de force à saisir une galère ordinaire et à l'enlever hors de l'eau pour la laisser retomber dans l'abîme. Le navire avait huit ancres, dont quatre de bois et quatre de fer. Il lui fallait trois mâts : ceux d'artimon et de misaine furent trouvés dans les forêts de l'Etna ; mais on chercha long-temps de quoi faire le grand mât. A la fin, un porcher breton trouva un arbre assez grand dans les forêts d'Albion : c'était un présage de la future grandeur maritime de la vieille Angleterre.

Cette ville flottante, bien plus grande que l'arche de Noé, fut d'abord nommée la *Syracusaine;* mais ensuite elle prit le nom de l'*Alexandrine*. Une belle barque de Chypre, qui pouvait passer pour un vaisseau ordinaire, servait de chaloupe à l'*Alexandrine* ; une multitude de navires, de bateaux-pêcheurs, etc., lui formaient un cortége, et étaient montés par des équipages qui, en somme, égalaient celui du vaisseau monstre. Toute cette population flottante était soumise à la juridiction du capitaine ou maître pilote, qui rendait la justice d'après les lois de Syracuse. La cargaison principale se composait de soixante mille mesures de blé, sans compter une grande quantité de poissons et de viandes salées, d'huiles et autres denrées.

Hiéron s'étant fait informer de la profondeur des différents ports de la Méditerranée, et n'en trouvant presque aucun qui pût recevoir son *Alexandrine*, l'envoya en Égypte, et en fit présent à Ptolémée, dont les sujets étaient en proie à une affreuse famine.

On conçoit que la douane égyptienne ne fit pas la moindre objection. L'*Alexandrine* fut remorquée dans le port dont elle avait honoré le nom, aux acclamations de tout le peuple.

L'Athénien Archmélos fit un petit poëme à ce sujet; Hiéron, pour l'en recompenser, lui envoya dans le port même du Pirée, mille mesures de froment. Hiéron savait faire les choses.

LE TOULONNAIS.

SORT DES ENFANTS DANS L'INDE.

Rien n'est plus commun dans l'Inde que de vendre et d'acheter les enfants; la misère, la faim, sont la cause principale de ce genre de trafic. Le prix, dans quelques circonstances, et particulièrement dans les temps de disette, n'est pourtant rien moins qu'élevé. En 1833, époque où la famine désolait l'Inde, le prix moyen d'un enfant était de dix livres. L'enfant ainsi vendu, lorsqu'il entre dans une maison aisée, reçoit généralement les soins les plus affectueux; il apprend l'anglais, le calcul, l'équitation, et vit avec les enfants de la famille. Rien n'est épargné pour l'attacher par les liens de la reconnaissance à sa nouvelle famille, et si, quand vient l'âge de raison, il se montre digne des soins qu'on a pris de lui, il devient le dépositaire des secrets de son maître, et gouverne souvent ses affaires sans contrôle. D'où proviennent les soins et les marques d'intérêt donnés à cet enfant? Du désir d'avoir un serviteur fidèle et dévoué. Ce désir entre tellement dans les mœurs indoues, qu'il n'est pas d'exemple d'un enfant abandonné sans qu'aussitôt vingt personnes des plus riches ne se soient adressées aux magistrats pour en obtenir la charge. En 1834, une troupe d'hommes venait à Delhi ; elle fut arrêtée avec trente-cinq enfants qu'elle avait achetés sur la route pour les revendre ; mais, comme la transaction avait eu lieu sur une terre étrangère, et que les lois anglaises assimilent alors ce genre d'industrie à la traite, les vendeurs furent mis en prison et les enfants déclarés libres. Parmi ces derniers, quelques-uns avaient à peine deux et trois ans; le magistrat fit publier un avis par lequel il invitait toutes les personnes qui voulaient s'en charger à se présenter à son bureau. Des listes furent ouvertes, et aussitôt les mahométants et les Indous les plus riches et les plus influents de la ville vinrent y apposer leurs signatures. L'empressement des Indous était pourtant moins vif; mais, lorsque les listes furent closes, l'un d'eux, ayant fait remarquer que les enfants étant Indous, ils allaient changer de religion en entrant dans les familles musulmanes, leur zèle se raviva, et des pétitions dans lesquelles ils demandaient la radiation des musulmans sur les listes, furent adressées au magistrat. Il y eut à ce sujet un débat long et animé, et ce ne fut qu'après de grandes difficultés qu'on parvint à y mettre un terme.

Cette industrie a souvent des résultats funestes, parce qu'elle excite l'avidité d'une foule de gens mal intentionnés, et les porte à dérober les enfants pour en tirer profit. Les voleurs d'enfants sont aussi nombreux et aussi redoutés dans l'Inde, que les filous à la porte des spectacles de Londres. A Delhi, en 1833, un grand nombre d'enfants disparurent, sans que l'on sût, pendant long-temps, où ils étaient passés. En vain les autorités redoublaient de vigilance; chaque jour était témoin d'une nouvelle disparition. Après de longues recherches, une petite fille fut trouvée par son père ; elle apprit qu'étant sortie un soir avec une autre petite fille, pour aller ramasser du bois, elles avaient été abordées par une femme âgée qui leur avait proposé d'acheter leur bois. L'offre fut acceptée ; les deux petites filles suivirent la vieille à sa demeure pour recevoir leur paiement; mais, en entrant dans la maison, la porte se referma subitement sur elles, et on les mit dans une cave où elles restèrent jusqu'au jour du départ de la ville; alors chacune d'elles fut placée dans une grande jarre en terre que l'on chargea sur le dos d'un bœuf. La caravanne se mit aussitôt en route, et l'on franchit les portes de la ville sans difficulté.

Une autre petite fille fut rendue à ses parents à peu près à la même époque; mais celle-ci ne dut sa liberté qu'à l'intelligence dont elle fit preuve en cette circonstance ; elle avait huit ans, et se nommait Goumany. Un soir, en jouant sur le bord de l'eau, elle s'était écartée de ses compagnes, lorsqu'elle fut surprise par un homme qui l'entraîna de force dans un bateau. Cet homme se nommait Buddan ; le bateau mit à la voile, et, après deux jours de voyage, il s'arrêta à Manille où Buddan entra aussitôt en marché avec un riche habitant de la ville, auquel il proposa

la jeune fille qu'il fit passer pour sa sœur. Le marché fut conclu, mais l'acheteur ne voulut donner son argent qu'après que Buddan eût répété, en présence du magistrat, que la jeune Goumany était sa sœur. Buddan y consentit; comptant sur la frayeur qu'il avait inspirée à l'enfant par ses menaces, il se présenta devant l'officier public; la jeune Goumany trouva assez de force pour dire la vérité, et déclarer tout ce qui s'était passé. Buddan fut condamné à la prison et au fouet.

Les voleurs d'enfants n'ont pas besoin de recourir aux manœuvres savantes des adeptes de Paris et de Londres; quelques friandises, un gâteau, le plus simple jouet, suffisent pour faire tomber la victime dans les piéges qu'on lui tend. Dans d'autres circonstances, ils emploient une drogue appelée daluga qui procure un sommeil profond, et qui, prise à forte dose, occasionne la mort. Il y a quelques années, un voleur empoisonna ainsi toute une famille. C'est en général les enfants des classes pauvres que prennent de préférence les voleurs, parce que leur disparition excite toujours moins de recherches que ceux des classes riches. Ces derniers n'en sont pourtant pas moins exposés, à cause des pierres précieuses, des colliers, des bracelets, des anneaux et autres bijoux qu'ils portent au cou, au nez, aux bras, aux jambes et aux orteils.

Un des grands dangers que courent encore les enfants dans l'Inde, c'est celui d'être immolés sur les autels de la déesse Kalee, le génie du mal de la mythologie indienne. En 1831, un jeune berger qui gardait un troupeau, près d'un village situé sur la frontière de la province Jyntea, vit accourir des personnes qui voulurent lui mettre un bâillon dans la bouche. Le jeune garçon poussa des cris, et les habitants du village étant venus à son secours, les malfaiteurs furent arrêtés et conduits devant le magistrat. Alors l'un d'eux déclara que le beau-frère du rajah de Jyntea leur avait donné l'ordre de s'emparer d'un enfant pour l'offrir en sacrifice à la déesse Kalee, afin que celle-ci accordât la fécondité à sa femme. La déesse Kalee exalte toujours l'esprit superstitieux des Indous; c'est toujours elle qu'ils implorent dans les calamités publiques et dans les épidémies. Au lieu d'employer les remèdes prescrits par les médecins, ils égorgent des animaux vivants sur les autels de Kalee. Il est donc à craindre que, malgré la surveillance du gouvernement anglais, le sang des victimes humaines ne coule encore sur les autels de l'odieuse déesse.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE. (1839.)

Cette fois, ce n'est plus dans la place de la Concorde que l'industrie française a été priée d'étaler ses merveilles. Depuis qu'un obélisque, des candelabres gigantesques, un pavé d'asphalte et les statues de nos grandes cités l'embellissent, on a trouvé que c'eût été mauvais goût que d'encadrer tant de magnificences de quatre vilaines masures bâties en quinze jours, telles que nous les voyions en 1834. On a demandé à l'architecture française quelques-uns de ces jolis dessins qu'elle entasse chaque année dans ses cartons de l'école des Beaux-Arts. Deux beaux portiques aux colonnes et au fronton classiques, chargés de peintures allégoriques, et placés en pendant, forment l'entrée et la sortie de la salle de l'exposition, que l'on devine alors, par sa disposition, devoir former les trois côtés d'un rectangle; voilà pour le bâtiment. Nous n'en blâmerons ni n'approuverons l'ordonnance. En se soumettant aux traditions de l'art grec, on a dû se condamner à reproduire ce qu'on a déjà mille fois reproduit. D'un autre côté, le style du moyen-âge ou de la renaissance n'eussent guère convenu au palais de l'industrie de 1839. Ils avaient quelque chose de trop sévère ou de trop coquet. Ainsi, à tout prendre, mieux a-t-il valu en revenir aux formes et aux lignes antiques.

Maintenant que nous sommes en face des inventions, des fabrications de toute sorte que devons-nous dire du premier effet qu'à produit sur nous leur aspect?.... Le désappointement, oui, le désappointement, car nous avions cru trouver ici force machines propres à simplifier le travail de l'homme, à épargner le temps et la peine; force étoffes qui pussent à bon marché vêtir le pauvre et l'ouvrier, force meubles solides et commodes qui nous apporteraient à bas prix, ce comfortable encore si dispendieux. Eh bien, rien de cela, ou presque rien. Nous avons des billards de six mille francs, des buffets chargés d'argenterie, des pièces de vaisselle d'une richesse incroyable, un livre d'heures aux émaux élégants, aux ciselures finement fouillées, évidées, aux dentelles métalliques, se repliant et se contournant dans tous les sens, nous avons des porcelaines magnifiques, enfin, d'admirables inutilités, jusqu'à une armure de cavalier au grand complet.

Tout le luxe de Paris, car c'est Paris, bien plus que les départements, qui a fait les frais de l'exposition, tout le luxe de cette capitale, disons-nous, est venu prendre la place des ouvrages moins chers et moins fastueux qu'on s'attendait à y trouver. C'est un grand bazar élevé dans les Champs-Élysées; dans certains endroits de la salle, l'illusion est complète, on croirait se trouver au Palais-Royal ou au passage Vivienne. C'est l'œil, nous l'avouons, qui est seul séduit; on a voulu imposer par ce splendide étalage et nous faire croire que la France était pays de fabriques et d'industrie, parce qu'elle aimait le faste et l'éclat; c'était erreur, erreur que le curieux pardonne, il est vrai, sans peine, car il y trouve son compte.

Cependant, à force de chercher, nous avons trouvé plusieurs choses qui font vraiment honneur à notre industrie. En général, les machines indiquent que l'acier est mieux corroyé, mieux fondu, que le moullage des fontes est plus pur. S'il n'y a rien de bien neuf, s'il y a beaucoup de larcins faits à l'Angleterre, au moins il faut avouer que ces larcins ne sont pas sans mérite, et qu'à des vols pareils, bien d'autres villes que Lacédémone accorderaient une récompense.

M. Beslay rend un grand service à la bonne réputation des machines à vapeur, bien fortement compromise depuis que les explosions sont devenues si fréquentes. Il est vrai que sa chaudière n'est pas précisément inexplosible, mais il n'y a plus de danger sérieux, c'est le principal. Reste à M. Beslay une autre épreuve bien plus redoutable que celle du jury d'admission; l'application fréquente, il y a là tant de difficultés qui ont déjoué les plus beaux calculs de nos savants.

M. Mouchel a introduit un véritable progrès dans l'étirage à la filière, depuis les tubes d'un pouce de diamètre jusqu'aux fils de laiton, de l'épaisseur d'un cheveu. Il serait à souhaiter que tous les exposants eussent payé leur contingent d'une manière aussi utile que cet habile industriel. Les vicissitudes que la fonderie du Creusot a éprouvées ne l'ont pas empêchée de nous envoyer d'excellents produits ; nous donnerons les mêmes éloges aux usines de M. Jackson, de Saint-Étienne, et de M. Talabot. Nous avons admiré les belles toiles métalliques d'Imphy ; quant à son bronze destiné au doublage des vaisseaux, nous attendons pour nos prononcer que l'expérience en ait démontré l'efficacité.

Les améliorations sont incontestables dans les tissus ; M. Griolet nous a donné un magnifique banc à à filer la laine. La maison Arguillère, dont les gros de Naples ont une si belle renommée, nous a fait voir sa lustrine.

Nous donnerions beaucoup d'éloges au châle cachemire de M. Gaussen, et au cortége oriental qui est représenté dessus, s'il ne coûtait pas dix mille francs. M. Daneirouse a résolu un problême technologique, jusqu'alors resté sans solution. Il est parvenu à tisser des fonds aussi solides que le broché, sans que pour cela le tissu perdît de sa souplesse et de sa légèreté.

La verrerie est splendide ; trop peut-être ! Honneur surtout à Baccarat, cette fabrique a vraiment compris les besoins de l'époque, elle a exposé de charmants objets depuis 30 cent. jusqu'à 2 fr.

Il y a plusieurs modèles nouveaux d'armes, exposées cette année. Décidément les fusils Lefaucheux ont l'avantage sur les fusils Robert ; encore cinq ans, il ne sera plus question ni des uns ni des autres.

Vous admirerez de très beaux pianos, vous entendrez des orgues, les accords fort harmonieux du mélophone. Les exposants se chargent eux-mêmes de vous faire connaître la pureté des sons de ces instruments. Il y a queue pour les entendre. Ces honnêtes industriels ne ressemblent pas mal aux musiciens du charlatan chargés d'attirer les badauds.

Nous ne finirons pas ce rapide coup-d'œil jeté sur les produits de notre industrie quaternale, sans parler de l'étonnante machine à fabriquer le papier, où le chiffon se transforme, pour ainsi dire, sous vos yeux, en un papier blanc et délicat, apporté jusque sous les tranchants du ciseau qui doit les couper sous le format voulu.

Quoique nous nous soyons fait une loi de ne parler que de ce qui est vraiment industrie, il y aurait injustice de notre part à ne pas prononcer le nom de M. Marrel, dont les ciselures semblent plutôt faites pour figurer à l'exposition annuelle du Louvre qu'à celle des Champs-Élysées. Il y a dans cet artiste toutes les traditions de l'art florentin, et la science des rondes-bosses du moyen-âge. Il nous a donné des pièces d'orfèvrerie que n'eût certainement pas désavouées Cellini ; M. Marrel excelle aussi à appliquer des émaux sur le vermeil. Dans tout ce qui est sorti de ses ateliers, il y a une pureté de goût et une finesse d'exécution vraiment inconcevables. Et quand on pense que c'est par lui-même, sans maître, sans guide, que cet artiste est, de simple coutelier, devenu notre plus habile ciseleur, on ne saurait faire trop de vœux pour qu'il fasse des héritiers de son beau talent, et qu'il dote la France d'un genre de supériorité où elle sera sans rivale.

Voilà l'exposition de 1839, on eût voulu y rencontrer plus de véritables produits utiles, mais notre siècle veut du luxe, toujours du luxe ; l'industrie, reflet de ses tendances, se tourne de ce côté.

Espérons cependant que le pauvre aussi aura son tour, que les fabricants penseront à lui, et qu'un jour, à côté de ces meubles splendides, de ces vitraux, de ces porcelaines, nous trouverons de ces ustensiles indispensables vendus pour quelques sous, et le vêtement tout à la fois chaud et durable qui doit le préserver contre les rigueurs de l'hiver. A. Maury.



Entrée principale des bâtiments de l'exposition.

Paris Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7. Tiré aux presses à bras de Lacrampe et Ce.

SYRIE. — L'ORONTE



Fleuve et vallée de l'Oronte.

JONCTION D'UN RUISSEAU TRIBUTAIRE DE L'ORONTE.

Au-dessous d'Antioche, un ruisseau, au limpide cristal, se jette dans l'Oronte, le fleuve célèbre, si souvent chanté par les anciens. Magnifique spectacle que celui de l'Oronte, coulant majestueusement à travers les forêts de myrtes, de sapins et de lauriers! En quittant les immenses rochers, près de Suadeah, on arrive au pied du mont Amanus d'où s'échappe le ruisseau qui mêle son onde paisible aux flots plus bruyants de l'Oronte ; à gauche, s'élève une montagne, appelée la Colonne, au sommet de laquelle on aperçoit les débris d'une somptueuse église et d'un vieux couvent dédié à saint-Simon Stylites, fils d'un berger, et berger lui-même jusqu'à l'âge de treize ans. La vie de saint Simon s'écoula au milieu des montagnes qui avoisinent l'Oronte, et dans le creux des rochers où il jeûnait, dit-on, des semaines entières.

Toute la vallée de l'Oronte est de la plus grande beauté, et sans l'excessive paresse des orientaux, le sol, maintenant dépourvu de culture, deviendrait aussi productif que dans les anciens temps. De toutes parts, on voit des troupeaux sous la conduite de jeunes pasteurs, qui, assis sur la rive ou sous l'épais feuillage des lauriers-roses, jouissent chaque jour d'un spectacle qui pourrait le disputer aux bosquets de la vallée de Tempé, ou aux fameux champs de la poétique Arcadie ; partout la vue la plus délicieuse, le plus gracieux aspect où se confondent l'eau, les bois, les jardins, les montagnes et les forêts d'orangers. La construction du pont de pierre, d'une seule arche, qui traverse le ruisseau tributaire de l'Oronte, remonte à l'antiquité la plus reculée, s'il faut en croire les traditions locales et les assertions des historiens.

Le fragment suivant fait partie du nouvel ouvrage de M. Capefigue, sur *Hugues Capet et la troisième race*. Les travaux historiques de M. Capefigue sont trop haut placés, sa réputation, comme écrivain, est trop incontestable pour qu'il soit utile de faire ici l'éloge de cette publication récente, nouveau triomphe pour l'historien qui a déjà recueilli tant de palmes et moissonné tant de lauriers.

L'AN MIL.

Effroi des populations. — Pensée de la fin du monde. — Prodiges. — Légendes. — Phénomènes. — Reconstruction des églises. — Organisation des monastères. — Esprit de pèlerinage. — Force de l'Eglise et de la papauté.

990 — 1000.

La fatale année prédite par les chroniqueurs approchait avec son cortége lugubre ; on touchait à l'an mil qui devait voir la fin du monde, la chute des générations se refoulant les unes sur les autres dans ce cataclisme. Il s'était répandu une terreur indicible au sein du peuple ; on se pressait dans les églises pour interroger les moindres événements ; il y avait ce frissonnement qui précède les grandes catastrophes ; chacun, les yeux fixés sur l'univers, étudiait les astres ; on suivait les plus petits accidents. La terreur était dans toutes les âmes ; clercs, bourgeois, seigneurs féodaux mêmes, tous avaient la crainte au cœur d'assister à cette fin du monde, aux cris déchirants des générations brisées. Hélas ! la colère de Dieu était grande. Le Christ, aux regards irrités, allait paraître avec les anges en sa gloire ; l'archange Michel, avec sa lance et son bouclier de feu, se montrerait dans la nuée en face de Dieu en trois personnes ; et la Vierge sainte, agenouillée, implorerait le pardon des hommes, car elle aussi, femme souffrante, était bien digne d'appeler la miséricorde de son fils, courroucé par l'orgueil et l'impiété des âmes.

Les clercs et les savants qui étudiaient la marche des saisons dans les astres, avaient aperçu d'épouvantables symptômes de cette fin du monde tant redoutée ; on contait mille phénomènes étranges qui menaçaient la ruine des générations. Les imaginations solitaires et exaltées interprétaient les phénomènes physiques comme un grand trouble apporté à l'ordre éternel et qui annonçait sa destruction : l'orgueil de la science n'avait point encore pénétré la profondeur des abîmes pour expliquer la nature ; les systèmes n'avaient pas remué les idées ; il y avait une terreur naïve qui voyait Dieu partout avec sa colère contre le pécheur : toutes ces imaginations s'exaltaient dans les contemplations des événements inouïs, de ces mille voix étranges qui sifflent avec le vent dans la tempête. On croyait aux miracles, rien ne se faisait dans l'ordre naturel ; on était sans cesse dans les ravissements du ciel ou dans les horreurs de l'enfer ; l'âme ineffable restait dans la contemplation du monde immatériel, indicible puissance qui nous mène tous, enfants que nous sommes, quand l'heure de minuit roule dans le temps, et que nous nous asseyons au milieu des ruines silencieuses. La période du moyen-âge est comme une grande nuit jetée sur le genre humain; les événements, les phénomènes apparaissent comme ces éclairs qui font frissonner l'homme au sein de la nuée épaisse; la superstition forme l'épopée de ces époques où la vie se passait dans les batailles, le désert, ou l'abbaye isolée ; la superstition qui nous mène tous, petits et grands, esprits faibles ou forts, car tous nous avons été remués par les histoires de nos pères, quand les morts soulevaient la tombe, ou que les vieilles fées ricanaient de leurs bouches édentées derrière les tapisseries des châteaux, lorsque les ancêtres d'acier remuaient leur pesante épée! Or, il était advenu avant l'an mil d'étranges phénomènes ; les deux moines, Adhémar de Chabanais et Raoul Glaber ont laissé des témoignages de tout ce qui avait semé la terreur. Voulez-vous savoir quelques-unes de ces légendes de la solitude, quelques-unes de ces histoires qui couraient de manoir à manoir? « Il y avait alors au couvent de la Reome, un frère de mœurs très douces, et qu'on appelait Wulfer. Un dimanche matin, il eut une vision qui ne nous paraît pas difficile à croire. Il se reposait un moment dans l'église pour réciter ses prières après laudes et matines : déjà les frères avaient tous quitté l'église pour retourner dans leurs cellules, quand tout-à-coup elle se trouva remplie tout entière d'hommes vêtus de blanc, et portant de longues robes

de pourpre. Au même temps un présage merveilleux et digne de trouver place ici, se manifesta près du château de Joigny, chez un noble homme nommé Arlebaud. Pendant trois ans, il tomba presque continuellement, dans toute sa maison, des pierres de diverses grandeurs, dont on peut voir encore des monceaux tout autour de sa demeure. Venaient-elles de l'air, ou pénétraient-elles par le toit? c'est ce que personne ne peut dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette pluie, qui ne s'arrêtait ni la nuit ni le jour, ne blessa pas une seule personne, et même ne brisa pas un vase. Plusieurs frères reconnurent parmi ces pierres les limites, ou, comme d'autres les nomment, les *bonnes* (bornes) de leurs champs. On vit dans le ciel, vers l'occident, une étoile que l'on appelle comète. Elle apparut dans le mois de septembre, au commencement de la nuit, et resta visible près de trois mois. Elle brillait d'un tel éclat, qu'elle semblait remplir de sa lumière la plus grande partie du ciel; puis elle disparaissait au chant du coq. Quatre ans avant l'an mil, on vit en mer, près d'un lieu nommé *Berneveaux*, une baleine d'une grosseur monstrueuse, se dirigeant du septentrion à l'occident; elle apparut dans une matinée du mois de novembre, dès la première aurore, comme une île emportée vers les flots, et elle continua jusqu'à la troisième heure du jour de se développer sous les yeux des spectateurs surpris et effrayés à cette vue. » On avait vu également un christ de bois ruisselant de larmes dans l'abbaye des Pucelles ou des Vierges pieuses; chose plus étrange encore, un loup s'était introduit dans la cathédrale d'Orléans; là, saisissant de ses pattes la corde de la grande cloche, il l'avait agitée comme s'il voulait sonner matines; triste prodige, car l'année suivante, toute la cité fut brûlée par un cruel incendie! On remarqua aussi que le mont Vésuve vomit par un plus grand nombre de bouches, des flammes et du soufre, et le chroniqueur Raoul Glaber s'empresse d'expliquer par des notions physiques le phénomène qui étonne ses sens: « Sept ans avant l'an mil, le mont Vésuve, que l'on appelle aussi l'*antre de Vulcain*, vomit par un plus grand nombre de bouches qu'à l'ordinaire des flammes et du soufre, avec une multitude de pierres énormes qu'il lança jusqu'à trois milles de là. Les exhalaisons fétides qui accompagnèrent cette éruption, commencèrent à rendre le pays voisin inhabitable. La première raison que nous en donnerons, continue le moine Glaber, c'est le vide de la nature épuisée dans ce climat par l'ardeur du soleil; et comme c'est là que se porte toute la masse des eaux de l'Océan oriental, le poids immense des flots que cet astre attire par ses rayons, du sein des goufres de la mer, refoule l'air et le force à se réfugier dans les entrailles de la terre, d'où il s'échappe ensuite comme il peut dans l'espace sous la forme d'une vapeur enflammée. Car, de même que l'air est destiné, par sa nature, à circuler dans les régions élevées, de même aussi il subit alternativement les lois des deux éléments qui composent son essence, l'eau et le feu. Il s'enflamme dans les climats brûlants, et se congèle sous une température humide. Cependant presque toutes les villes de l'Italie et de la Gaule furent dévastées par des incendies violents, et Rome elle-même fut presque tout entière la proie des flammes; le feu ne respecta pas non plus la charpente de l'église Saint-Pierre.» Cette singulière théorie physique se rattache à toutes les idées du moyen-âge. A cette époque avait également commencé une horrible famine qui dura cinq ans entiers; on se nourrissait d'animaux immondes, de reptiles; plus de vingt mille pauvres, hommes, femmes et enfants, périrent de faim dans le seul duché de France; tristes symptômes qui annonçaient que la fin du monde n'était pas loin! car enfin ces calamités, ces prodiges, ces maladies n'étaient envoyés que comme des signes avant-coureurs qui invitent les pécheurs à la pénitence. Hélas! quelle ressource pouvait-il rester, si ce n'est la prière, les pèlerinages, les fondations pieuses, qui élevaient l'homme vers Dieu!

Dans cette tristesse générale des esprits, la puissance des idées religieuses s'accrut; il est des époques de désabusement et de douleur qui portent à toutes les exaltations de l'âme; quand on ne tient plus au monde que par la tristesse, il est rare qu'on ne se jette pas dans l'ardeur des croyances et de la foi qui console. Le peuple voyait s'avancer le jour horrible où la terre se briserait heurtée par les astres du ciel; il se précipitait dans les églises pour prier avec ferveur: quel mérite pourrait invoquer le pécheur impénitent devant le sauveur à la face enflammée de colère? Alors il se fit un cri de piété dans tout l'occident; on voulut éviter la fin du monde en le peuplant de cathédrales; la multitude s'efforça d'apaiser la colère de Dieu par ces pompes des saintes constructions. On commença par un mouvement spontané à bâtir des églises, à multiplier les autels; la fin du dixième siècle vit commencer la plus grande partie des cathédrales et des monastères qui exaltent la pensée chrétienne. Jusqu'alors la sévère basilique dominait; on trouvait des temples aux pierres larges et carrées avec leurs *pronaos* et leur baptistère, comme l'école byzantine en avait posé le modèle en Italie et dans les Gaules. A la fin du dixième siècle, des formes nouvelles furent introduites dans la construction des cathédrales; on essaya l'ogive plus hardie, ces forêts de colonnes en fûts; les clochers hauts, les tours qui se mêlent aux nues; des corporations d'ouvriers se formèrent pour la construction de ces magnificences de l'art: quelle œuvre plus méritoire et plus grande que de construire la maison de Dieu! Des populations entières se jetaient au travail avec une indicible ardeur; c'était l'œuvre la plus digne pour racheter les péchés des hommes. La plupart de ces grandes cathédrales que vous voyez encore vous éblouir de leur éclat, avec leurs vitraux coloriés, leurs tombeaux de comtes ou d'évêques sur les dalles de pierres; toutes ces magnifiques productions de l'art furent conçues alors à l'aide de la foi et de la prière; ce fut le produit simple, spontané d'un mouvement chrétien.

Les pieux légendaires furent les premiers architectes; leurs poétiques traditions, les merveilles qu'ils racontaient, devinrent le puissant mobile des grandes constructions chrétiennes: les légendaires avaient récité la vie des saints, épopées qui servirent de base populaires aux constructions ogiviques. Les compagnies d'architectes et de maçons reproduisaient sur la pierre les pieuses histoires que les religieux avaient écrites; ils pétrifièrent leur poésie dans les grandes œuvres d'architecture. Suivez cette proces-

sion de moines à la tête rasée, tout couverts de bure, que reproduit si bien la façade grisâtre de la cathédrale; en avant est l'abbé mitré, la crosse en mains; quelques frères, couronnés de genêts et de fleurs, portent sur leurs épaules la châsse du saint toute travaillée d'or, sous des arcs de feuillage taillés en pierre : ce sont les reliques des martyrs, de saint Denis, le patron des Gaules, de saint Mandé, de saint Cloud; ils sont là éternellement incrustés sur la belle ogive de la porte basse et voûtée : voyez-vous maintenant cette hideuse légion de diables, les uns à formes de singes, les autres sortant leurs têtes grimaçantes du milieu des flammes d'enfer? voyez-vous cette collection de figures bizarres, oiseaux aux becs longs, à l'œil d'une effrayante rondeur; ces monstres qui lèchent leurs pattes, ces serpents qui se traînent et rampent à côté des saints aux traits raides, dessinés autour du Sauveur avec les heures et les signes du zodiaque? Tous ces monuments d'architecture sont puisés dans les légendaires; à toutes les époques, l'imagination n'est qu'une dans les arts; la légende fit l'architecture, la foi fit les artistes; les corporations ne concurent des merveilles que parce qu'elles avaient une croyance profonde en leurs œuvres. Que d'églises furent alors essayées après l'an mil; Paris, Orléans, Chartres, Blois, virent commencer leurs cathédrales!

(*La suite prochainement*).



Vue du château d'Annecy.

PRÉCIS HISTORIQUE SUR ANNECY (*Savoie*).

Que resterait-il à l'historiographe le plus patient et le plus consciencieux, si tous les chroniqueurs des siècles passés venaient soudainement arracher de son travail les lambeaux qui leur appartiennent? Il lui resterait à peine ce qui resterait à l'ouvrier en mosaïque, s'il rendait à chaque carrière le marbre qu'elle aurait fourni; ce qui resterait au glaneur, si, à la fin de la journée, chaque maître de champ venait délier sa gerbe pour en retirer ses épis! Toutefois, nous avons l'espoir que nos lecteurs nous sauront gré de leur éviter ces travaux toujours lents et souvent bien arides. A ceux qui n'ont plus rien à apprendre, comme à ceux qui font leurs premiers pas dans l'étude de l'histoire, nous offrons avec confiance nos *précis* comme des sortes de bornes milliaires qui pourront les aider en tous temps à se reconnaître dans ce laborieux chemin. Nous nous estimerons assez heureux si nous parvenons seulement à sculpter quelques arabesques nouvelles sur des blocs déjà trouvés.

Tous ceux qui ont passé de hautes chaînes de montagnes, reconnaîtront, avec nous, qu'il y a dans ces arbres gigantesques déracinés par l'orage, ou vermoulus par les siècles, dans ces masses que l'ouragan détache du sommet des monts et fait bondir jusqu'à leur base, qu'il y a enfin dans cette image incessante de destruction je ne sais quels accents prophétiques qui révèlent à l'homme la ruine complète et terrible qui doit frapper le monde, et portent l'âme à un recueillement triste et religieux qui a pour elle un attrait irrésistible. Il est impossible de parvenir à *Annecy* sans avoir été soumis à ces émotions. Soit que le voyageur descende par Genève et les montagnes du Carouge, soit qu'il arrive par la vallée de Grésivaudan, ou par les sentiers réputés inaccessibles qui aboutissent au Rhône et à la province de Faucigny, toujours les Alpes exposent à ses regards leurs scènes sauvages et leurs aspects heurtés et grandioses; partout elles lui présentent ces brusques accidents, ces aspérités, et ce chaos de verdure, de rochers en ruines et de pics irréguliers qui les caractérisent.

Il n'est peut-être pas une page importante de l'histoire ancienne et moderne dont la petite ville d'*Annecy* ne réveille le souvenir, et cependant, chose inouie, elle n'a pas encore trouvé un seul historien, et c'est à peine si, dans ses archives appauvries, nous avons pu retrouver quelques fragments de ses institutions municipales. C'est donc dans l'histoire générale de la Savoie que nous devons aller chercher l'histoire à peu près perdue de cette capitale du duché du Génevois.

Deux siècles avant l'ère du Christ, Annibal se rendant d'Espagne en Italie, passa les Alpes; mais ce ne

fut que sous César que la Savoie fut soumise aux Romains. Après avoir fait partie de la Petite-Bourgogne, à la fin du neuvième siècle, la Savoie fit partie de l'empire germanique, et, plus tard, les comtes de Maurienne, s'agrandissant en Suisse et en France, firent une guerre opiniâtre aux dauphins et aux comtes de Genève, jusqu'au moment où la race de ceux-ci s'étant éteinte, leur comté passa aux comtes de Savoie, qui l'érigèrent en duché. Conquise par l'amiral Biron, pour François Ier, la Savoie redevint indépendante après le glorieux revers de Pavie, et éprouvant tour-à-tour les chances fortunées et les revers de la guerre, avec Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et les Espagnols, ce duché se vit annexé à la république française, jusqu'au jour où le traité de Vienne réintégra, en 1815, le roi de Sardaigne dans tous ses états.

Pendant ces luttes éternelles, *Annecy* eut une large part dans la gloire et les revers de la mère patrie. Saccagée, brûlée par les barbares, elle ne se releva de ses ruines que pour être de nouveau anéantie par les flammes en 1412, 1448 et 1559; puis, par une de ces ironies fréquentes du sort contraire, ce fut une autre fois par les flots qu'elle se vit au moment d'être ruinée; la fonte des neiges fut tellement subite, que les habitants ne durent leur salut qu'à l'asile qu'ils trouvèrent dans l'enceinte du château.

Isolé sur un immense talus, s'élançant au milieu de sombres murailles perpendiculaires, ce *château* d'*Annecy*, ancienne résidence des ducs de Savoie-Nemours, paraît s'être élevé sous l'inspiration belliqueuse et inquiète d'un de ces aigles, ou d'un de ces vautours du moyen-âge qui bâtissaient des aires inaccessibles, pour se mettre à l'abri des déprédations ou pour en commettre impunément.

Ces ruines sont vastes et de la plus belle conservation. On comprend, en les parcourant, que des hommes de cœur aient contraint les ennemis les plus puissants à leur accorder des capitulations qui ressemblaient à des victoires, témoin celle que le maréchal de Châtillon fut obligé de signer, lorsqu'en 1630, la ville d'*Annecy* osa résister presque seule aux armes victorieuses de Louis XIII. Les donjons séculaires de cette citadelle apparaissent de tous les points de la vallée, et la dominent avec orgueil comme ses brillants faits-d'armes dominent dans les chroniques tous les faits-d'armes du pays.

La situation de la ville est charmante. Placée au pied de la montagne Sainte-Catherine, qui fait partie de la chaîne des Bauges, elle est incessamment baignée par un des plus beaux lacs de la Savoie. On ne saurait donner une idée de ces amphithéâtres de montagnes dont la base plonge dans une nappe bleuâtre, tantôt par une pente douce et boisée, tantôt par ses escarpements raides, ou accidentés, de la façon la plus pittoresque. Au couchant, par delà la campagne fertile et riante d'*Annecy-le-vieux*, la ville primitive, on découvre les crêtes des montagnes de la Suisse qui se dessinent hardiment sur le ciel, montrant dans leurs enfourchements les amas de leurs neiges éternelles. Sur les bords de ce lac nonchalant et dormeur, qui se soulève à peine au souffle orageux des brises d'ouest, la vigne se marie aux arbres de toutes sortes, et ombrage au-dessous d'elle ou des prairies, ou des récoltes. Cette manière de la cultiver, assez générale en Italie et dans quelques parties du Dauphiné donne à la campagne un aspect incomparable de fertilité et de splendeur.

Deux larges canaux, dans lesquels s'écoule le trop plein du lac, traversent la ville d'*Annecy* dans toute sa longueur, et vont se jeter dans le torrent le Fier qui, tantôt inoffensif et tantôt terrible, laisse paître le bétail sur ses graviers, ou envahissant tout-à-coup la campagne, dévore dans sa course inégale l'une ou l'autre de ses rives, et, à la fois destructeur et bienfaisant, dote une contrée avec les terres dont il a dépouillé la contrée voisine.

On pourrait peut-être étendre à toute la Savoie une remarque que nous croyons juste pour la province du Génevois. Une nature entièrement différente, distingue les habitants de la plaine de ceux des hauteurs. Dans la vallée, le peuple est faible, presque étiolé; tandis que les cultivateurs de la montagne sont forts et agiles, et semblent emprunter quelque chose à la nature de l'air qu'ils respirent, à leurs sentiers escarpés et à leurs rudes travaux. Mais il est vrai que là se borne leur avantage. Routiniers, opiniâtres, défiants, comme l'ignorance, loin d'avoir l'esprit souple et policé des habitants de la plaine, ils ne se montrent crédules que pour ce qui tient à une aveugle superstition.

ÉVARISTE MARANDON DE MONTYEL.

LETTRES INÉDITES

DE VOLTAIRE.

Quatrième lettre. (Voir p. 260, 310 et 334.)

aux delices, 18 mars 1756.

je reçois dans le moment mon cher monsieur votre lettre toutte pleine d'étranges nouvelles qui demandent un peu de confirmation.
le docteur tronchin vint coucher chez moy a monrion sur sa route. mais l'objet de son voiage est encor très incertain pour le public.
voicy une autre nouvelle non moins singulière c'est que je suis invité à aller entendre le 27 de ce mois a berlin l'opera de mérope que le roy de prusse a composé sur ma tragédie. S'il ny avait que de ces evenements là dans le monde, *tout serait bien.* j'ay plus d'envie de venir vous voir à berne que d'aller entendre à berlin de la musique italienne. mandez moy je vous prie quel jour mr le B de freydenreik partira. car je ne veux aller a berne que quand il y sera. dites moy aussi je vous en prie, si vous avez reçu mon paquet. continuez moy vos bontez.

Ve.

ILES MARIANNES. — ILE GOUAHAM.

Description de l'île. — Mœurs et croyances des habitants.

Si vous abordez par la baie d'Oumata, à Gouham, la plus grande des îles des Mariannes, vous jouirez d'un des spectacles les plus délicieux qui soit accordé

au voyageur en Océanie. Une belle végétation qui n'a pourtant pas cet aspect de grandeur et de luxuriance des contrées équatoriales, étale à vos yeux ses trésors d'une incessante variété. De vastes forêts occupent une partie de l'île ; dans l'autre, s'étendent des pacages ou des champs, dont la culture régulière dénonce déjà la main de l'Européen. D'impénétrables halliers, s'échappent le cocotier, le rima, le figuier multipliant, l'aréquier et le cyca que la nature a surtout prodigué dans ces lieux, le cyca, sorte de palmier qui donne une excellente fécule, semblable à celle du sagou.

Jadis les fruits des régions tempérées ou des contrées de l'Amérique, étaient inconnus dans le délicieux terroir de Gouaham ; l'arbre à pain, les melons d'eau, les melons musqués, le doucdouc des Philippines (artocarpus incisa), au fruit en forme de poire, vert à l'extérieur, et dont la pulpe blanche et molle fournit un excellent aliment, mille racines nutritives garantissaient le Mariannais contre les horreurs de la disette. Les Espagnols, en apportant l'ananas, la canne à sucre, la grenade, la goyave ont voulu que rien ne manquât à ce paradis terrestre de la mer du Sud. Ajoutez à cela que le riz, le maïs, l'arrow-root, le tabac, les patates, des plantes léguminenses de toute espèce, depuis les fèves jusqu'à la casse, depuis l'indigo jusqu'au tamarhinde, que le bambou et le curcuma, productions, les unes naturelles au pays, les autres naturalisées, fournissent à l'île les éléments d'un commerce productif et d'une forte industrie.

Nul animal malfaisant, nul reptile venimeux ne met en danger le Mariannais, ou le voyageur qu'attire sur son sol l'étude des mœurs et de la végétation de ces îles. Là, autrefois, à peine le règne animal avait-il quelques représentants, à peine quelques oiseaux, quelques quadrupèdes venaient-ils apporter la vie dans ce magnifique mais silencieux tableau de la nature de Gouaham. Les poules et le megapode Lapérouse, espèce de gallinacé à longues pattes, voilà pour les oiseaux. Les rats, les igouanes, la tortue de mer, le tripan, les chauves-souris, voilà pour les reptiles et les mammifères. Les Espagnols qui avaient grossi la flore des Mariannes, ont aussi beaucoup augmenté le nombre des animaux. Le bœuf, le porc, le chat, l'âne, le cheval y ont heureusement multiplié, grâce à leurs soins. Les souris se sont introduites dans Gouaham sans qu'on les demandât, par bonheur qu'on avait peuplé l'île de leurs implacables ennemis.

Heureux Mariannais, si des maladies cruelles ne venaient pas leur rappeler sur cette terre enchantée qu'ils sont hommes, exposés à toutes les misères de la vie, à toutes les angoisses de la douleur. L'érésypèle, la gale, la syphilis font sur eux d'affreux ravages. Mais le mal le plus terrible, parce qu'en livrant celui qu'il attaque à toutes les tortures physiques, il l'éloigne encore de ses semblables, chez qui l'horreur qu'inspire le mal domine la pitié que la vue de la souffrance d'autrui fait éprouver, c'est la lèpre, l'éléphantiasis qui attaque avec fureur les malheureux indigènes. Alors leurs membres se déforment, des masses énormes de chair flasque et empoisonnée remplacent leurs extrémités. Joignez à cela des plaies toujours saignantes, des pustules enflammées! Quand ces maladies sont arrivées à leur dernier période, l'homme n'a plus l'aspect humain, on dirait un corps informe qui se meut par une puissance inconnue, et si l'usage de la parole leur était ravi, on douterait un instant que l'âme immortelle habitât dans une si effroyable enveloppe!

Détournez les yeux de dessus ce triste spectacle ; l'habitant de Gouaham est heureux, il a conservé, malgré la civilisation qui lui a été apportée, quelque chose de la simplicité des mœurs anciennes. Voyez cette jeune fille sous ce costume demi-européen, elle trahit son origine sauvage. Elle va à la messe, mais son esprit se plaît encore à mille superstitions bizarres qui ont nourri son enfance. Elle a consulté hier le makahna, c'est-à-dire le sorcier, pour savoir si sa mère qui n'est plus, approuvait son amour pour un jeune Espagnol qui abuse de sa simplicité. Le makahna a conservé le crâne de la défunte, et c'est au moyen de ce crâne qu'il évoque l'âme désirée. Ce sorcier a aussi le pouvoir de commander aux éléments, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons, mais les missionnaires ont fait baisser son crédit ; il est un des derniers qui pratiquent son art mystérieux, encore est-ce à l'insu du gouverneur de l'île. Peut-être même aujourd'hui n'existe-t-il plus, et les makahnas ont-ils disparu pour toujours de Gouaham.

A peine rencontre-t-on maintenant quelques autres vestiges de la religion des premiers Mariannais. Au reste leurs croyances étaient celles d'un peuple grossier et ignorant. Ils se regardaient comme les seuls hommes qui fussent dans l'univers ; ils assuraient que la pierre d'un rocher, appelé Fauna, et situé sur la côte occidentale de Gouaham, avait servi à former leur ancêtre. Ils n'avaient point de culte, point de sacrifices, point de prêtres ; seulement ils disaient que Pountan, homme extraordinaire qui vivait dans l'espace, chargea ses sœurs de faire avec ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux le soleil et la lune, de ses sourcils l'arc-en-ciel, Cosmogonie grossière qui eut plus d'un pendant chez d'autres nations et dans d'autres contrées!

A la mort d'un indigène, on mettait une corbeille près de sa tête pour recueillir son esprit ; on le conjurait, puisqu'il quittait son corps, de venir se mettre dans la corbeille pour y faire désormais sa demeure, ou du moins pour s'y reposer quand il voudrait venir voir ses amis. Quelques-uns frottaient les morts d'huiles odoriférantes, et les promenaient par les maisons de leurs parents, pour leur donner la liberté de choisir une habitation qui leur convînt, et un lieu pour se reposer quand ils voudraient venir de l'autre monde rendre visite aux vivants. Alors ils criaient : Hou ! hou !!! et après, ils nommaient le mort dont ils invoquaient l'âme en lui adressant une prière.

Les Mariannais avaient aussi leur paradis et leur enfer. Le premier était un lieu de délices, un magnifique jardin planté de cocotiers, de cannes à sucre et de fruits d'un goût merveilleux. L'enfer ou zazarragouan, était habité par le kaïfi, c'est-à-dire le diable qui, au sein d'une fournaise ardente, rougit et bat les âmes, comme nos forgerons le fer ; leurs peines étaient-elles éternelles? c'est ce qu'on ne saurait assurer! Au reste, la vertu et le vice, les bonnes ou les mauvaises actions n'étaient pour rien dans les félicités où les peines de la vie future ; tout dépendait du genre de mort ; si l'on mourait naturellement, on

était assuré de jouir des délices du paradis; votre mort, au contraire, était-elle violente, on était enfermé dans le zazarragouan. Le catholicisme a aussi fait disparaître les craintes superstitieuses que leur inspiraient les anitis ou âmes des morts, les spectres qui les tourmentaient souvent de leur dangereuse présence, soit durant leurs songes, soit pendant leurs pêches, et pour lesquels ils observaient des jeûnes rigoureux.

Les Mariannais aiment aujourd'hui ce doux farniente dont les Espagnols leur ont trop donné l'exemple; simples et hospitaliers, ils ont pour leurs chefs la plus entière soumission. Plusieurs traits de leur ancienne physionomie nationale ont disparu avec leur langue, car ils parlent actuellement un castillan corrompu.

Avant l'introduction du christianisme, la licence était extrême. Les droits matrimoniaux étant extrêmement favorables aux femmes, les hommes préféraient entretenir des concubines qu'ils achetaient de leurs parents. C'était surtout dans la classe des mangatchangs ou plébéïenne, que ce débordement de mœurs était incroyable. Les mères excitaient leurs filles à la prostitution. On conserve encore aujourd'hui une chanson dont tel était l'objet; les filles, sans être déshonorées, hantaient des lieux de débauche; les gouma oulitaos, c'est-à-dire les maisons de célibataires. Des espèces de sociétés secrètes se formaient dans le but d'entretenir cette soif insatiable de voluptés dont les Mariannais étaient dévorés. C'étaient les oulitaos qui parlaient une langue mystérieuse (fino gouatafon), dont eux seuls pouvaient comprendre le sens. Cook nous rapporte que, de même, les Taïtiens formaient des associations ou arioys pour pourvoir à la variété de leurs lubriques plaisirs.

Chose étrange, malgré cette funeste dissolution, les liens de la famille étaient et sont même encore fort resserrés aux Mariannes; nuls parents ne montraient une affection plus tendre pour leurs enfants. Inconstants et légers, ils étaient cependant d'une scrupuleuse fidélité pour leur parole. Les matouas ou nobles, surtout, avaient des vertus, dignes d'une nation plus morale; mais une vanité, un orgueil incroyables, les effaçaient presque toutes, et intéressés qu'ils étaient à tenir les mangatchangs dans l'abjection, ils ne tentèrent jamais de rappeler le peuple à des sentiments plus conformes à la nature.

Voilà les Mariannais d'autrefois; aujourd'hui la civilisation a promené son niveau sur les habitants de ces îles. Matouas, atchaots, ou demi-nobles, mangatchangs, ces distinctions ont disparu pour faire place à une franche et cordiale égalité. Pourquoi? c'est que le christianisme, les lumières de l'Europe ont également réparti les connaissances chez ces populations hier encore sauvages. Ainsi s'anéantiront les barrières qui séparent les hommes de leurs semblables, elles tomberont d'elles-mêmes là où l'éducation et le savoir accorderont également leurs bienfaits au fils du noble et du pauvre.

A. Maury.



Jeune fille de Gouaham.

ITALIE. — RAVENNES.



Intérieur de l'église de Saint-Vital.



ITALIE.

SAINT-VITAL, DE RAVENNES.

Ravennes est une cité unique dans son genre. — Illustre par son histoire et par ses souvenirs, mêlée à tous les grands événements du bas-empire, véritable Rome de cette époque, placée sur un radieux et beau rivage, aux confins de notre occident, elle reçut avec amour et garda fidèlement l'influence orientale; elle est le reflet le plus certain de Constantinople, le sanctuaire de l'art néo-grec, la reine de l'ère byzantine. Jusqu'ici, l'on a peu écrit sur l'état actuel de cette ville, toute riche qu'elle est par ses édifices antiques d'autant plus précieux, que chaque jour ils deviennent plus rares dans l'âge où nous vivons, toute remarquable qu'elle est par l'urbanité, les mœurs, le caractère de ses habitants, et l'aspect enchanteur des riantes campagnes qui l'environnent. De là, les injurieux dédains ou l'ignorance de la plupart des voyageurs qui, venant visiter l'Italie, oublient d'aller déposer leurs hommages de pèlerin aux pieds de cette gloire insigne, mais malheureuse et négligée, de la plus douce péninsule du monde.

Pendant le cours de mon séjour à Ravennes, j'ai eu constamment pour guide et pour ami, M. Jean Valli, vice-consul de France, en cette résidence, dont le dévouement, les sympathies envers notre pays, méritent tant de gratitude et d'estime. Je ne dois pas oublier de remercier aussi MM. Barbiani, peintre distingué de Ravennes, l'abbé Saviotti, et plusieurs autres personnes non moins recommandables par leur éducation et leur savoir, qui ont bien voulu m'aider de leurs lumières, et rendre mon œuvre aussi agréable que facile. Qu'ils reçoivent tous ici l'expression de ma sincère reconnaissance pour l'hospitalité bienveillante qu'ils m'ont offerte. — On se rappelle mon fragment sur l'école byzantine, publié dans le *Magasin Universel*, comme commentaire au dessin donné de Sainte-Sophie de Constantinople, et l'on sait que je divisais cette école en trois phases. La primaire, du troisième siècle au septième; la période intermédiaire du septième, au milieu du onzième, et enfin, la finale ou renaissance de l'art, de la moitié du onzième siècle au commencement du treizième. Presque tous les monuments de Ravennes appartiennent à la phase primaire de l'art, et sont issus directement de l'architype du type, Sainte-Sophie. Je ne citerai parmi eux que Saint-Vital, fille aînée du temple de Constantinople, élevée et formée à l'image de sa splendide mère, L'art byzantin des premiers siècles chrétiens, consista entièrement dans la mosaïque, dans les tableaux par incrustations de marbres, dans la marqueterie faite à compartiments délicieusement juxta-posés de basalte, de porphyre, d'albâtre oriental, de jaspe, de serpentin, de vert antique, de cipolin, de granit, de marbres de Grèce et d'Afrique. Dans la fin du onzième siècle, et dans le douzième, à la renaissance byzantine, l'on traduisit en relief, c'est-à-dire par la sculpture, toute cette somptueuse ornementation mosaïcale, œuvre d'une patience si intelligente et si artiste. Voici la progression bien constante, ou mieux la marche de l'art chrétien, eu égard à l'ornementation. Son origine est dans la mosaïque basilicale, aux tons fermes, pleins, larges, austères, vigoureux, toujours un peu crûs, mais empreints d'un sentiment profond d'éternité; à la mosaïque succéda la sculpture (après un interrègne artiste), puis vint la fresque monumentale, dans le quinzième siècle, puis le simple tableau mobile, limité dans un cadre, pour rétablissement d'autels et chapelles, et, de nos jours, les mauvaises grisailles, le carton-pierre, les pâtes et toutes les ordures monumentales qui souillent nos grands édifices religieux. On verra d'après cette filiation que l'art basilical, en s'éloignant de son berceau, perdit constamment ce caractère de *durée*, qui faisait sa gloire, ce ton mystérieux qui était sa fin. Les mosaïques étaient à fonds noirs avec personnages coloriés, le plus généralement, et d'ordinaire, les fonds d'or étaient réservés pour la portion concave ou *apsidaire* des sanctuaires. Saint-Marc, de Venise, fait seul exception à cette loi; tout l'intérieur du vaisseau est vêtu de mosaïques sur fonds d'or; mais c'est là un luxe exceptionnel dans un monument bien postérieur à la phase primaire de l'art byzantin; et puis, Venise n'est-elle pas une ville orientale, où tout ce que l'on voit semble rêve ou féerie?

La basilique de Saint-Vital que nous choisissons pour exemple, parmi le peuple d'églises byzantines de Ravennes, des quatrième, cinquième, et sixième siècles, parce qu'elle est la plus significative et la plus complète, fut érigée vers le milieu du sixième siècle, qui est vraiment l'ère monumentale de cette vieille capitale de plusieurs césars du bas-empire d'occident, des exarques, des rois goths, etc. — On en jeta les fondements dans le lieu même où Saint-Vital et autres martyrs moururent au milieu des tortures, pour la foi chrétienne. Cette illustre basilique, construite en grande partie avec les débris et les marbres de l'ancien amphithéâtre romain de la cité, fut consacrée par l'archevêque saint Maximien, en DXLVII. — L'extérieur du monument, comme de tous ceux de l'époque néo-grecque primaire, n'a rien de significatif, on peut même dire qu'il est d'une remarquable indigence. Mais le spectateur est bien dédommagé de cet aspect pauvre, quand une fois il a franchi le seuil du temple. Sous cette coupole grecque, au milieu de ces formes antiques, inconnues, il n'est plus en Europe, il est transporté en orient; il a devant lui à la fois, la basilique et le palais, le théâtre et la cour orientale, il sent toute son âme s'épanouir en d'incroyables rêves et en d'indicibles harmonies.

Le plan de l'édifice offre un octogone régulier, qui constitue deux rangs de loges ou portiques superposés soutenant une coupole circulaire. Autour de cette fabrique, règne un portique moins élevé qu'elle, et décrivant la même figure, percé de deux chapelles sphériques, vers la partie supérieure de l'église, et de deux chapelles semi-circulaires vers sa portion intérieure. Ajoutez à cet ensemble le sanctuaire placé en regard de la porte principale, aujourd'hui condamnée et autrefois précédée d'un anti-temple; la grande chapelle qui fait face à la sacristie, et qui est une reconstruction beaucoup plus moderne que le reste; enfin, la sacristie qui se trouve dans les mêmes conditions, et vous aurez le plan du vaisseau. La sacristie et la chapelle placée en regard d'elle, probablement remplacent des constructions byzantines analogues à celle du sanctuaire : dans cette hypothèse, la basi-

lique, avec ces deux constructions, le chœur et l'anti-temple, présentant une légère saillie, par rapport aux lignes générales du vaisseau, aurait esquissé la croix grecque à branches, ou croisillons faiblement accusés.

L'aire de Saint-Vital peut offrir trente-deux mètres, quatre-vingt-un centimètres de diamètre, d'un mur à l'autre, et seize mètres, quarante-quatre centimètres, d'un pilier à celui qui lui est opposé. Le pavé laisse apercevoir les traces devenues rares de l'ancienne mosaïque à arabesques qui le composait, et est demeurée ensevelie, par suite de l'élévation du sol de la cité. Toutes les murailles sont revêtues, à leur partie inférieure, d'immenses dalles de marbre grec veiné, au-dessus desquelles régnait une frise faite de compartiments des marbres les plus rares et les plus variés, dont il ne reste que des débris. Ces murailles sont interrompues par des pilastres également revêtus de marbres. Deux d'entre eux présentent, au lieu de chapiteaux, un assortiment de marbres choisis, et l'on y observe une guirlande de feuilles, des arabesques de porphyre, de serpentin, d'albâtre et de nacre de perle, et le monogramme qui signifie : IULIANUS, fondateur de l'église (*fig.* 1). — Huit gros pilastres revêtus de dalles de marbres grec veiné et égyptien, et quatorze colonnes de marbre grec également veiné, constituent le rang inférieur du portique qui environne le centre coupolaire de l'édifice. Chaque zône d'arcades est de figure hémisphérique, et voûtée en conque; elle est accusée par deux pilastres, deux colonnes, et par trois petits arcs ouverts sous la loge. Les chapiteaux sont très variés, trapus, démesurément aplatis par rapport au fût; les impostes trapézoïdes ressemblent à un second chapiteau superposé sur le premier, et sur la plupart d'entre elles, l'on remarque le monogramme précité de Julien, et celui de : (*fig.* 2)

ECCLESIUS EPISCOPUS.

L'étage supérieur est, en petit, la répétition des arcs inférieurs; il forme une tribune, et chaque zône est ornée d'une balustrade adaptée après coup. Quelques-unes des colonnettes de ce rang sont ornées d'une petite ancre, ce qui semble indiquer qu'elles proviennent de l'ancien temple de Ravennes, consacré à Neptune. La coupole, jadis ornée à la voûte de mosaïques, et aujourd'hui de fresques modernes, qui sont loin d'être à leur place, est éclairée par huit fenêtres à deux divisions.

La seule partie complètement intacte et primitive de l'édifice, quant à l'ornementation des grandes lignes, c'est le sanctuaire. — C'est là où la noble fille de Sainte-Sophie, de Constantinople, brille de tout son antique éclat. A l'entrée du *presbytère* (entour de l'autel, lieu où se tient le clergé officiant), l'on remarque deux bas-reliefs du plus grand prix, restes de la somptueuse ornementation du temple de Neptune. Les murs latéraux de cette portion de l'édifice, aux deux côtés du maître-autel, sont percés de tribunes à trois arcs, dans leur partie supérieure. Les impostes des colonnettes offrent le monogramme de Julien, et la croix grecque avec le croisillon supérieur un peu allongé, presque l'image d'une croix latine renversée :



Tout ce sanctuaire est revêtu de mosaïques du sixième siècle. Au rebord intérieur de la voûte à quatre pans, qui accuse le *presbytère*, sont quinze médaillons représentant les douze apôtres, saints Gervais et Protais, fils de saint Vital, et le Sauveur au centre. Les murs latéraux, vers les tribunes, au-dessus du premier rang d'arcades qui les soutiennent, offrent les sacrifices de Melchisedech et d'Abel, Moïse en différentes situations, le sacrifice d'Abraham, les prophètes Jérémie et Isaïe, les évangélistes, des anges; la voûte est entièrement ornée d'arabesques. Dans la portion du sanctuaire nommée *tribune*, on voit, à droite, l'empereur Justinien, suivi de courtisans et de soldats, et saint Maximien, évêque; à gauche du spectateur, THEODORA AUGUSTA, femme du prince, avec une foule de matrones. Dans le fond concave de la tribune que nous nommons *abside*, et qui, ici, comme dans toutes les églises byzantines, est en forme de conque, vous observerez le sauveur en pied, assis sur un globe avec deux anges à ses côtés, ayant dans sa longue robe ou tunique, la lettre N (NAZARETHUS); à sa droite, saint Vital qui reçoit la couronne du martyr, et à sa gauche, saint Ecclesius, offrant au Christ le temple érigé par lui (saint Vital). Ces saints sont désignés par les lettres :

S C S * VITALIS — ECCLESIUS * EPIS.

L'on ne peut se figurer l'effet profondément religieux de ces peintures de marbre, de ces poses si majestueuses, si larges, si fermes, de ces figures si graves, si imposantes, de cette mystique histoire si merveilleusement exposée aux yeux des fidèles. Il est à remarquer que les sujets tirés de l'ancienne loi sont plus nombreux que ceux tirés du nouveau Testament. La grande figure de Moïse est, après celle du Christ, celle qui domine toutes les mosaïques byzantines; on retrouve le législateur du Sinaï dans tous les actes de sa vie, et, avec lui Ezéchiel, Jérémie, Isaïe, Élie, etc. — Je ne puis faire passer dans cette rapide description les magnificences de détail du monument; ce que j'en ai dit, suffira pour les archéophiles, car ils sauront ce qu'est l'œuvre, ce qu'est le plan, ce qu'est le caractère de la basilique. — Inutile donc de leur parler d'une foule de travaux antiques et modernes qui concourent à l'ornementation du temple, du tombeau de l'exarque Isaac, des chapelles, de la sacristie qui, comme toutes celles d'Italie, est un objet important de décoration. Dans la douce et belle péninsule, il se pratique dans toutes les églises un usage excellent : elles sont vides de bancs et de chaises, et le monumentaliste peut tout à son aise, jouir de la vue d'ensemble des édifices religieux. — Et puis, chaque chose y est à sa place, et c'est beaucoup. — L'art, en Italie, est toujours à son poste naturel; dans les basiliques et dans les palais, il ne se prostitue pas comme chez nous, en décorations de boutiques et de cafés.

Nous offrons ici à nos lecteurs une croix très curieuse, en métal, ouvrage du septième siècle, qui surmonte le toit du baptistère de l'ancienne église métropolitaine de Ravennes, haute de soixante-trois centimètres, et large de quarante-huit (*fig.* 3).

Je ne puis trop recommander Ravennes aux monumentalistes intelligents. — L'Italie, ce beau pays de marbre, d'or, de parfums, de brises caressantes, où tout est harmonie dans le ciel, les souvenirs, les for-

mes, la nature, les mœurs, les monuments, l'Italie où la vie d'amour et d'art vous entre par tous les pores, n'a rien de plus précieux que cette cité pour l'époque byzantine; Rome même est moins riche qu'elle; car, à Rome, on a détruit ou modernisé tant de vieilles basiliques, que l'on y croirait que le christianisme n'y date que des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. A ceux qui font peu de cas des monuments, et d'une atmosphère byzantine qui vous fait échapper à la terre d'Europe à ce siècle, pour vous transporter en orient, au cœur des premiers âges chrétiens, je dirai : allez au moins à Ravennes jeter une fleur sur le mausolée du Dante, car l'Homère italien mourut à Ravennes, dans les bras de l'hospitalité.

Le chev. JOSEPH BARD, de la Côte-d'Or.



Monogrammes. — Croix en métal du baptistère.

L'AN MIL.

(*Deuxième article*, v. p. 347.)

Ce sentiment de croyance et de foi fut également le mobile de l'organisation monastique; jusqu'alors les monastères ou abbayes n'avaient pas de règles exactement suivies. Les moines se livraient à toutes les licences de la société féodale; les uns chassaient, l'arc en main, dans les forêts séculaires; les meutes des abbés aboyaient jusque sur le parvis de la cathédrale, elles faisaient chœur avec le chant des psaumes et les prières de matines; les autres posaient le casque sur leur front tonsuré, et, l'épée en mains, se présentaient comme l'archevêque Turpin aux batailles; était-ce là l'office de clerc, tels que les saints canons l'avaient prescrit? Quand donc la fin du monde fut annoncée avec des signes, terribles avant-coureurs, alors il se fit un grand retour vers la réforme monastique; de tous côtés partit un cri de réprobation contre la licence des religieux, la voix austère de quelques évêques se fit entendre pour appeler les ordres monastiques à la pénitence. La solitude avait ses débauches, la vie du désert ses fêtes où le vin coulait à pleins bords au milieu de folles filles; il fallait mettre fin au scandale dans la foi.

Le puissant régulateur des ordres religieux avait été saint Benoît; le premier des saints qui porta le nom de Benoît fut le créateur des ordres monastiques en occident, comme Antoine l'avait été en orient. Dans le désert de Sobiaco, à quinze lieues de Rome, saint Benoît conçut la pensée profonde de sa règle, qui répondait si admirablement aux besoins de la terre envahie : il recommanda à ses disciples l'étude et le travail des mains; l'étude pour grandir le domaine de la science et de l'intelligence, quand la barbarie menaçait de tout obscurcir; le travail des mains pour fertiliser ces plaines incultes, ces déserts que l'invasion avait faits; l'Europe était foulée aux pieds des chevaux tartares et sarrasins; la terre était con-

vertie en solitude ; Benoît disait à ses frères : « Travaillez à semer les champs, à multiplier les récoltes, car Dieu a mis l'homme dans cette triste vallée de larmes pour remplir trois conditions : avancer l'intelligence , travailler et prier. » L'ordre de saint Benoît se répandit avec une indicible rapidité ; la parole du grand fondateur retentissait dans l'univers chrétien , elle répondait aux besoins des masses ravagées par le bouleversement du cinquième siècle ; partout où le pèlerin se rendait, en France, en Italie, en Allemagne, il rencontrait les disciples de saint Benoît vivant dans les abbayes et aux oratoires ; ils remuaient les terres, les rochers, défrichaient les forêts. Là, vous trouviez des coteaux de vignes où naguère une forêt vierge entrelaçait ses rameaux sauvages. Par un privilége de la providence , une grande destinée s'était rattachée à ce nom de Benoît ; il y avait eu un saint Benoît qui grandit l'intelligence des ordres monastiques en Angleterre ; puis saint Benoît d'Aniane, de la race méridionale, d'abord échanson de Pepin et de Charlemagne ; le noble courtisan quitta les festins des cours plénières pour se déclarer le réformateur des ordres religieux en France. Quels hommes et quelle puissance de règles que ces fondateurs d'établissements religieux au moyen-âge ! Dans une époque comme la nôtre, où tant d'individualités se posent dans leur égoïsme étroit , combien ne sont pas dignes de notre admiration ces puissants génies qui assouplissaient tellement la volonté humaine, que des milliers de corps n'avaient qu'une âme, qu'une vie commune, laquelle ils soumettaient à la règle, loi impérative de ces corporations ! Les fondateurs d'empire blanchissent leur front pour imposer l'obéissance à la loi ; ici , ces fondateurs d'ordres monastiques façonnaient l'homme à tous les devoirs par la puissance de la discipline, et avec la plus grande abnégation de toute personnalité.

Il y avait en France quelque relâchement dans l'ordre de saint Benoît, quand parut saint Odon, abbé de Cluny ; il appartenait à la race méridionale, et son père tenait les fonctions de chancelier auprès de Guillaume-le-Pieux, duc d'Aquitaine : Odon reçut une éducation intelligente ; la vieille Rome ne lui fut point inconnue ; il récitait Virgile et Horace , et lorsqu'il vint aux écoles de sciences de Paris, il fut remarqué par l'archidiacre Remy , une des lumières de la cathédrale ; sa lecture, ses veilles, il les appliqua à l'étude de la règle de saint Benoît. Il commenta cet admirable modèle des gouvernements et des corporations. Odon renonça au monde pour se retirer en Bourgogne, dans le désert où venaient de s'établir quelques cellules religieuses ; il fut élu abbé de cette petite colonie de cultivateurs actifs ; Odon avait apporté cent volumes des pères et des auteurs de l'antiquité profane ; il recommanda aux frères l'étude et le travail, les deux premières conditions de la vie de saint Benoît ; il bâtit le monastère de Cluny ; Cluny, sainte retraite, colonie agricole que le principe religieux fonda pour apprendre la culture à la Bourgogne couverte de bruyères : bientôt tout fut défriché et planté ; des coteaux virent jaunir la vigne vigoureuse ; des canaux et des rigoles arrosèrent des jardins, et Cluny put fonder dans moins d'un siècle cent cinquante oratoires, fermes-modèles pour la culture jetée sur tout le sol de la France.

Le triomphe de l'esprit monastique se manifesta surtout à la fin du dixième siècle ; quelle retraite plus sainte pouvait-on trouver quand la société était tourmentée par tant de douleurs ! On se précipitait au pied des autels, on embrassait les sanctuaires ; la fondation des églises et des monastères semblait être la pensée commune. La société avait besoin de prières ; les grandes organisations religieuses datent de cette époque ; il fallait donner des règles à ce peuple nouveau qui encombrait les pieuses retraites ; il y eut donc une collection de lois monastiques, lesquelles devinrent par la suite le type de l'organisation communale ; l'église fut le principe de toute liberté. Une époque de déchirements et de douleurs a besoin de la solitude ; l'esprit du désert correspond au désespoir de la vie. La société était tout empreinte de la pensée du repentir, elle courait s'agenouiller ; le peuple priait la Vierge sainte de suspendre la colère du sauveur ; il soupirait dans ces hymnes qui , nuit et jour, retentissaient aux cellules des moines comme un chant de tristesse, comme un frissonnement de l'âme qui allait à Dieu !

La génération du dixième siècle était marquée de deux caractères : ici l'on se groupait dans la solitude pour s'exalter pieusement ; là, on avait besoin de la vie errante, aventureuse, même dans le repentir. Il y avait quelques barons hautains qui , vieillards aux cheveux blancs, renonçaient aux armes pour le cloître ; on rencontrait plus d'un ermite qui , naguère , avait entendu le son du cor et le bruit des batailles ; quand les rides de la vieillesse plissaient son front, il quittait le monde et ses tempêtes. La jeunesse bouillante et pleine de sève n'avait-elle pas un moyen d'exprimer sa piété et d'employer son bras pour le service du Christ ? De cette ardeur du sang , surabondante dans la poitrine du féodal, naquit le goût des pèlerinages lointains ; le pèlerinage au prochain oratoire convenait au bourgeois ou aux pauvres chevaliers glacés par l'âge ; mais quand la passion des périlleuses conquêtes agitait les seigneurs , ils se firent accompagner par une longue suite de braves et dignes suivants ; les pèlerinages devinrent de grandes caravanes qui passaient les Alpes et les sombres Apennins, pour se rendre à Rome et prier sur les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, martyrs ; ces pèlerinages étaient armés déjà, ne fallait-il pas se défendre contre les voleurs et les mécréants qui se tenaient au passage étroit des montagnes ? Quelques-uns de ces pèlerins poussaient plus loin leur pieuse ardeur, ils traversaient les mers orageuses pour se rendre en Palestine ; l'âme se complaît à l'aspect de ce qui parle aux souvenirs. La pensée du pèlerinage poussait à l'exaltation d'une piété chevaleresque ; la vue du tombeau du Christ jetait tous les cœurs dans une rêverie ineffable : lorsqu'une croyance tient à l'esprit, quelle plus saisissante contemplation que celle de la tombe qui contient les dépouilles de ce qu'on adore ! Le goût des pèlerinages convenait à la vie errante du moyen-âge ; faire un acte agréable à Dieu, tout en poursuivant les aventures, n'était-ce pas précisément répondre à la pensée ardente des chevaliers ? On donnait un élément à l'esprit de conquête. Dans le cours de ces voyages lointains, on pouvait trouver terres à saisir et mécréants à dépouiller ; la piété se liait ainsi à l'esprit de la société militaire ;

puis, quand le terrible an mil approchait avec son cortége de calamités et de tristes présages, que pouvait-on faire de plus saint que d'aller en prières à Rome ou à Jérusalem ? Si le grand cataclisme prédit par l'Apocalypse, devait heurter les cités et briser les montagnes, le pieux pèlerin alors mourrait à la face des basiliques de Rome et du tombeau du Christ dans Jérusalem ; l'âme s'élèverait ainsi purifiée vers son créateur.

Cette universelle tendance pour la piété, ce besoin qui poussait la génération vers le pèlerinage ou vers la vie monastique, les deux grandes issues pour les âmes paisibles ou errantes, d'autres causes enfin prises dans la tristesse des temps, grandirent l'influence morale du catholicisme, et avec elle la souveraine puissance des papes. On a cherché vulgairement dans l'ambition des pontifes la cause première de ce pouvoir qu'ils exercèrent sur la société ; la dictature vint tout naturellement aux papes, parce que la génération, pénétrée d'une crainte subite sur la fin du monde qui s'avançait, courait pleine de tristesse embrasser les autels du Christ. La force brutale des barons n'exerça plus la même violence, et le mouvement catholique prit une plus grande énergie encore sur la société. On n'a pas assez rapproché l'an mil avec son caractère religieux et sombre, son indicible tremblement en face de la mort, de l'accroissement immense conquis par la puissance des papes ; le haut pouvoir de Grégoire VII fut le produit de cette indicible terreur qui poussa petits et grands à bâtir des églises, à fonder des monastères, à élever enfin des temples à Dieu, tandis que la portion ardente et belliqueuse de la société se précipitait dans l'existence active des pèlerinages; ce qui avait de la sève éclatait dans la vie aventureuse ; ce qui avait la mort à l'âme priait et s'agenouillait. Le pape devint le chef naturel d'une société qui mettait toutes ses forces à la disposition du catholicisme ; Rome fut la tête de cette génération qui éclata sur le monde par les croisades.

CAPEFIGUE.

SOUVENIRS DE SAINTE-HÉLÈNE.

« Masséna était un grand pillard. Il était toujours de moitié avec les fournisseurs et les commissaires de l'armée. Je lui dis plusieurs fois que, s'il voulait cesser ses spéculations, je lui ferais présent de huit cent mille fr., ou d'un million ; mais il en avait pris tellement l'habitude, qu'il ne pouvait s'empêcher de se mêler de ces sales intrigues pécuniaires. Il était haï pour cela, par les soldats, qui se révoltèrent trois ou quatre fois contre lui. Cependant, eu égard aux circonstances, c'était un homme précieux, et il eût été un grand homme si ses qualités brillantes n'eussent été obscurcies par le vice honteux de l'avarice.

« Masséna, né à Nice, était entré au service de France dans le régiment de Royal-Italien ; il avança rapidement, et devint général de division. A l'armée d'Italie, il servit sous les généraux en chef Dugommier, Dumerbion, Kellermann, et Schérer. Il était fortement constitué, infatigable, nuit et jour à cheval, parmi les rochers et dans les montagnes ; c'était le genre de guerre qu'il entendait spécialement. Il était décidé, brave, intrépide, plein d'ambition et d'amour-propre ; son caractère distinctif était l'opiniâtreté ; il n'était jamais découragé. Il négligeait la discipline, soignait mal l'administration, et, par cette raison, était peu aimé du soldat. Il faisait assez mal les dispositions d'une attaque ; sa conversation était peu intéressante ; mais au premier coup de canon, au milieu des boulets et des dangers, sa pensée acquérait de la force et de la clarté. Était-il battu, il recommençait comme s'il eût été vainqueur. A la fin de la campagne d'Italie, il reçut la commission d'aller porter au directoire les préliminaires de Léoben. Lors de la campagne d'Égypte, il eut le commandement en chef de l'armée d'Helvétie, et sauva la république par le gain de la bataille de Zurich. Depuis il a été maréchal, duc de Rivoli et prince d'Essling. »

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR L'ORIGINE DE QUELQUES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES.

Jean, seizième pape de ce nom, et le cent trentième dans l'ordre de succession, institua la *fête des Morts;* l'an 995, au commencement de la race des capétiens ; sous le règne de ce très bon, très dévôt et très malheureux roi Robert.

Jean, treizième pape de ce nom, a établi l'usage de *baptiser les cloches ;* l'an 985, sous Louis V, dernier règne de la race des Carlovingiens.

Nicolas, cent septième pape, ordonna que *le baptême ne serait point réitéré*, bien qu'il eût été donné par un païen ; l'an 858, règne de Charles-le-Chauve, naissance du régime féodal.

Grégoire, cent troisième pape, institua la *fête de la Toussaint*, célébrée à Rome plus de deux cents ans avant qu'elle le fût dans les Gaules et en Allemagne ; l'an 827, règne de Louis-le-Débonnaire.

Le premier *orgue* qui ait paru en France, fut envoyé par Constantin, à Pepin-le-Bref ; il était alors à Compiègne, et en fit don à l'église de cette ville, élevée sous le vocable de sainte Corneille. Pepin est le premier roi de la race carlovingienne qui ait été sacré par un prélat, de sorte que le sacre des rois fut introduit en France par un usurpateur.

Sergiens, quatre-vingt-septième pape, ordonna que l'on chantât à la messe l'*Agnus Dei;* l'an 687, sous les maires du palais.

Saint Léon, deuxième de ce nom, et quatre-vingt-unième pape, ordonna le *baiser de paix*, à la messe, et, qu'avant de la commencer, on jetât de l'*eau bénite sur le peuple ;* l'an 683, époque de la dernière lueur d'autorité de la race mérovingienne.

Sabinien, soixante-sixième pape, ordonna qu'on tînt des *lampes allumées* dans les églises ; l'an 604, sous le règne du bon roi d'Agobert ; Éloi, orfèvre-trésorier, fit don d'une lampe à la cathédrale.

Saint Grégoire, soixante-troisième pape, ordonna de chanter neuf fois le *Kyrie Eleison*, à la messe ; il institua les *Litanies* et les *Rogations*, long-temps en usage chez les Grecs ; il établit les *processions des Rameaux;* l'an 590, cette époque de guerres et de massacres se résume dans les deux figures sanglantes qui la dominent : Frédégonde et Brunehaut.

Agapète, premier pape de ce nom, a établi la *procession du dimanche*, l'an 534. A ce moment, l'em-

pereur Justinien cédait aux rois francs les droits de l'empire sur les Gaules.

Saint Damasse ajouta le *Gloria Patri* à la fin des psaumes ; ordonna qu'on dirait le *Confiteor avant la messe, le Credo après l'Evangile*, et fit chanter, le premier, *Alleluia, louons Dieu ;* c'était là le premier mot qu'on apprenait aux petits enfants ; l'an 496, sous le règne de Clovis, la même année qu'il se fit chrétien.

Les cloches furent fondues par Pollin, évêque de Nole, en Campanie, et Cohute, pape, en ordonna le son pour avertir les fidèles de l'heure de l'office divin ; l'an 413, époque de l'établissement des nations germaniques et gothiques en France.

Saint Athanase, trente-quatrième pape, ordonna que lorsqu'on chanterait l'Evangile, chacun *se tiendrait debout ;* l'an 410, le 4 août de la même année, les Francs, réunis à Alaric, roi des Visigoths, s'emparaient de Rome et ressaisissaient leur première indépendance.

Saint Denis, vingt-sixième pape, institua les *diocèses* et *les paroisses*.

Saint Calixe, dix-septième pape, institua le jeûne des *Quatre-Temps*, suivant la prophétie de Zacharie.

Saint Alexandre, septième pape, a établi l'usage de l'*eau bénite*, dont le premier exemple vient du Christ ; il ordonna qu'il y en aurait dans les églises et dans les maisons particulières ; l'an 121, sous l'empereur Adrien, l'église lui dut une de ses plus violentes persécutions.

Saint Cyrille défendit le *mariage au clergé ;* l'an 185, sous Tite-Antonin ; domination romaine dans les Gaules.

Le pape Jean VII, a fondé *les cimetières* ; avant ce temps, on enterrait sur les grands chemins ; l'an 163, sous l'empereur Marc-Aurèle.

Saint Anicet, douzième pape, fit *tonsurer les prêtres* ; l'an 158, sous l'empereur Tite-Antonin.

Saint Nigin, dixième pape, institua les *parrains* et *marraines* aux baptêmes des nouveaux nés ; l'an 154, sous Tite-Antonin.

Saint Élesphon, pape, ordonna que le jour de Noël on dirait la *messe à minuit*. Il ordonna aussi le *jeûne du carême*, mais cette institution venait des apôtres ; l'an 138 sous l'empereur Adrien.

Des maisons particulières, inconnues aux païens, servaient de temples aux fidèles dans les premiers siècles apostoliques. Les assemblées se tenaient la nuit, et des lumières étaient alors nécessaires ; de là, vient l'origine des *cierges allumés pendant les offices ;* c'est la plus ancienne des coutumes de l'église. elle remonte au règne de Néron, sous lequel saint Pierre était pape ; plus de trente ans après la mort du Christ, qui eut lieu sous Tibère. ÉV. M. DE M.



Sujet tiré de l'Arioste, chant XVIII. Gravure du Roland non employée.

SICILE. — PALERME.



Vue de la cathédrale, à Palerme.



PALERME.

Palerme était une ville célèbre dans l'antiquité. Thucydide rapporte que les Phéniciens, lors de l'arrivée des colonies grecques en Sicile, dès le premier siècle de la fondation de Rome, se retirèrent à *Panormos*, que les Latins appelèrent depuis *Panormus*. Cette ville a été occupée successivement par les Carthaginois, les Romains, puis par les Grecs du Bas-Empire, les Sarrasins, les princes normands, les Français de la dynastie d'Anjou, les Aragonais, les Espagnols et les Français de la race des Bourbons. Aujourd'hui, cette capitale de la Sicile renferme une population d'à peu près cent trente mille habitants. L'épithète de *felice* (heureuse), lui a été donnée depuis long-temps, à cause de sa beauté, de l'activité florissante de son commerce, de la fertilité du sol, de la sérénité de son ciel, de l'aménité de sa situation, de l'aisance et de la courtoisie de la plupart de ses habitants. Si le vent, appelé *scirocco*, n'y soufflait pas, il n'y aurait sans doute pas au monde de pays plus sain que la Sicile. Son golfe n'est pas moins riant que celui de Naples, et cette couronne pittoresque que forment de loin, autour d'elle, le mont Peregrino, le cap Zafferano et les collines de la Bagaria, semées çà et là de jolies maisons de campagne, donnent à cette ville le plus joli aspect, et en rendent le séjour on ne peut plus agréable. Ses rues sont larges et longues ; deux d'entre elles se coupent à angle droit dans le milieu de la ville qu'elles partagent en quatre parties égales. L'une, appelée *Cassaro*, longue de quatorze cent cinquante pas, large de treize mètres, se prolonge parallèlement au rivage, depuis la porte Antoniana jusqu'à la porte Maqueda ; l'autre, nommée rue Neuve ou de Tolède, a douze cents pas de longueur ; elle est plus large que la précédente, et s'étend depuis la porte Neuve jusqu'à la porte Felice. Ces deux portes sont elles-mêmes assez remarquables : l'une est embellie d'un arc de triomphe, et l'autre se fait remarquer par la noblesse de son architecture.

La place est située précisément au point de rencontre des deux rues que nous venons de citer ; elle est de forme octogone, entourée de belles maisons, dont l'architecture se compose des trois ordres dorique, ionique et corinthien, artistement combinés ; elle est ornée des statues de Charles V, de Philippe II, de Philippe III et de Philippe IV. Hors de la porte Felice, on trouve la belle promenade appelée la Marina, qui introduit dans une autre promenade, dite de Flore. Cette dernière est un vaste jardin public, d'une rare beauté. A peu de distance de là, il y a un riche jardin botanique dans lequel les plantes exotiques croissent et multiplient comme sur leur sol natal.

Le port de Palerme est petit, mais commode, sûr et bien fortifié.

La place du Palais-Royal est très vaste ; elle est ornée, dans le centre, de la statue en bronze de Philippe IV, qu'entourent d'autres statues de moindre dimension représentant les vertus de ce prince. La place Prétoriana se distingue par une fontaine admirable sous le rapport du dessin et des sculptures, quoiqu'il y ait beaucoup de bizarrerie dans la conception. La place Saint-Dominique est ornée des statues en bronze de Charles III et de Marie-Amélie, son épouse, et d'une magnifique colonne qui soutient la statue en bronze de Notre-Dame. La façade de l'église Saint-Dominique forme aussi un des principaux ornements de cette place. La place de Bologni présente aux connaisseurs une belle statue en bronze de Philippe V, qui s'élève dans son milieu.

Les églises de Palerme sont assez nombreuses, et méritent toutes une attention particulière. La cathédrale, dit M. Moret, fondée en 1170, par Gauthier, sous le règne de Guillaume II, est un vaste édifice d'un aspect imposant, mais d'un genre hybride ; c'est un carré long avec croisillons, terminé à chaque extrémité par quatre tours élancées à fenêtres ogivales et à flèche ; au centre, s'élève un dôme d'architecture italienne. Le pont aérien que l'on aperçoit dans la gravure, rallie au corps de bâtiment une cinquième tour détachée d'une autre forme, mais d'une élévation à peu près pareille. La principale façade est latérale ; c'est elle que nous reproduisons. Elle s'ouvre sur une place allongée qui la sépare de la rue Neuve ou de Tolède ; cette entrée est d'un style mélangé, que M. Fargasse désigne, non sans raison, sous l'appellation d'arabo-normand, ainsi que la masse extérieure et les campanilles. L'ensemble, semi-oriental et semi-européen, est grandiose et majestueux ; mais, au premier examen, on reconnaît des retouches, des variétés et même des hostilités de style. L'intérieur est moins splendide et moins beau que l'extérieur, bien qu'il soit aussi fort orné. Sa voûte est soutenue par quatre-vingt colonnes de granit oriental. Le maître-autel est d'une grande richesse, et se distingue par une magnifique colonne de lapis-lazzuli d'une dimension extraordinaire. On remarque aussi dans cette église plusieurs mausolées de marbre blanc et de porphyre qui contiennent les cendres d'anciens monarques. Nous citerons, ainsi que sous les voûtes de l'église souterraine, les tombeaux de Roger, premier roi de la Sicile, des empereurs Henri VI et Frédéric II, de deux impératrices et d'un grand nombre de princes et d'archevêques. Les artistes y admirent un bas-relief sculpté par Villa-Reale, élève de Canova.

L'église Saint-Joseph est située sur la place Viglienа ; elle renferme de hautes colonnes de marbre turquin, des marbres précieux qui embellissent le maître-autel, et une chapelle souterraine dont les ornements sont très riches.

Parmi les monuments religieux qu'érigèrent au dieu des armées qui les faisait triompher, les enfants valeureux de Hauteville, l'étranger remarque avec intérêt l'église de la *Martorana*, l'une des plus curieuses de la Sicile. Elle a été fondée par Georgio Rozio Antichiano, amiral du roi Roger. Il reste quelque incertitude sur l'année précise de sa construction ; les uns la placent à l'année 1113, les autres la fixent à l'année 1143, alors que cette église fut richement dotée. Elle fut consacrée seulement en 1173. Des mosaïques et de superbes peintures distinguent particulièrement cette église, qui s'appelle aussi église de Saint-Siméon.

Nous citerons encore l'église de Saint-Matteo ou dell'Anima, l'église Saint-Giuseppe de'Teatini, la chapelle souterraine, dite Capello del santo Crocifisso, l'église de Jésus, l'église Saint-Dominique, l'église d'Olivella, enfin, l'oratoire du Rosaire, Saint-Phi-

lippe-de-Néri, etc., etc., qui renferment toutes de bonnes peintures, ou des objets d'art très curieux.

Nous recommandons surtout aux voyageurs de descendre dans les catacombes, dont l'entrée est dans l'église des Capucins, hors de la ville. Ces catacombes, creusées dans le roc vif, présentent un spectacle extraordinaire. On y conserve une grande quantité de squelettes, que le jour des Morts on revêt des costumes qu'ils portaient de leur vivant. Ce spectacle, par sa nature, fait naître des sensations douloureuses, mais on n'en trouve d'exemple dans aucun endroit.

Les palais de Palerme sont nombreux et grandioses. Le Palais-Royal, près de la porte Neuve, était autrefois une forteresse défendue par de nombreuses tours, dont il n'en reste plus qu'une qui sert aujourd'hui d'observatoire astronomique. Ce palais est la résidence du lieutenant du roi. Il convient d'y visiter la chapelle de saint Pierre, dont l'architecture ogivale est très majestueuse; elle renferme en outre des marbres précieux, de belles mosaïques et d'autres raretés.

Le palais Sénatorial, devant lequel est la fontaine dont nous avons parlé plus haut, mérite aussi d'être remarqué; il possède deux statues antiques et plusieurs fragments grecs et romains.

Parmi les palais particuliers, nous citerons ceux des princes Brotera, Torremuzza, et des ducs de Gravina et d'Anjou.

Palerme possède cinq hopitaux, une université, un séminaire, trois bibliothèques publiques, etc., etc.

La Pinacothèque, à la fondation de laquelle a si puissamment contribué le prince de Belmonte, mort depuis quelques années; le musée archéologique, riche d'une abondante collection de médailles greco-siciliennes, qui s'augmentent journellement des objets rares qu'on découvre dans les fouilles exécutées sur plusieurs points de l'île, et enfin, la fonderie royale.

Les environs de Palerme ne sont pas moins intéressants. En sortant de la ville par la grand'route qui suit le rivage, nous passons près du Lazaret et nous arrivons bientôt aux pieds du mont Peregrino, appelé par les anciens, Eretas. Cette montagne eut quelque célébrité pendant les guerres puniques, après lesquelles elle tomba dans l'oubli et demeura presque inaccessible. Mais, en 1624, on y découvrit dans une grotte le cadavre de la vierge royale, sainte Rosalie. Cette sainte, fuyant les appas trompeurs et dangereux de la cour de son père, vint se réfugier dans cette grotte où elle mena une vie solitaire et contemplative. Son cadavre ayant été transporté à Palerme, tandis que la peste ravageait cette ville, ce fléau cessa tout-à-coup, ce qui fit déclarer sainte Rosalie protectrice de Palerme. Par suite de cette détermination, la grotte fut métamorphosée en une église, dont l'effet est merveilleux. La route qu'on a pratiquée sur le dos de la montagne a coûté des sommes immenses; elle est appuyée presqu'en entier sur des arches solides en maçonnerie. On a aussi institué une fête annuelle qui se célèbre le 15 juillet, et qui attire à Palerme une foule de curieux. Ce jour là, l'église qui renferme le corps de la sainte, est illuminée par une si grande quantité de cierges, que les yeux ont peine à en soutenir l'éclat.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable encore, ce sont les deux châteaux, de style mauresque, dont l'un appelé la Ziza, s'élève dans le bourg d'Olivazza, et appartient au prince de la Scherra; l'autre, nommé Cuba, est situé sur la route de Monreale, et n'est plus aujourd'hui qu'une caserne de gendarmerie. Ces deux noms de Ziza et Cuba, sont ceux des fils d'un émir, qui les firent construire par leurs Arabes. La situation de ces deux édifices est admirable.

On aperçoit de loin Monreale à cause de sa position élevée; cette ville, assez belle et bien bâtie, compte environ huit mille habitants. Parmi les magnifiques églises dont elle est embellie, il faut surtout observer la cathédrale, dite de Sancta-Maria-Nuova, fondée par Guillaume-le-Bon, en 1174, ainsi que le couvent contigu des Bénédictins, dont les archevêques, *pro tempore*, sont abbés. La grandeur de ce temple, le style de son architecture, la rareté des marbres, ses portes de bronze travaillées par le célèbre artiste Pisan Bonanni, le saint Jérôme, du sculpteur Antoine Gagini, les sarcophages des deux Guillaume-le-Bon et le Méchant, et d'autres ornements précieux, font de cette église un des édifices les plus beaux et les plus somptueux de la Sicile. Giovanni Luigi Lello, en a publié une description très exacte, dont la meilleure édition a paru en 1702. Mais, depuis cette époque, cette église a été enrichie de nouveaux ornements précieux, parmi lesquels nous citerons particulièrement le maître-autel, tout en argent, que l'archevêque Testa, prélat non moins pieux que savant, y fit élever à ses frais sur la fin du siècle passé. Un incendie, arrivé en 1811, causa à cette église de graves dommages, qui, cependant, ont été entièrement réparés, à l'exception de quelques tombes qui furent tout-à-fait détruites. Le monastère des Bénédictins dont nous avons parlé, possède un cloître extrêmement remarquable; on admire. dans son réfectoire, une peinture très estimée, représentant saint Benoît qui distribue du pain aux pauvres. Ce tableau est l'ouvrage de Pietro Novelli, natif de Monreale, peintre qui serait digne d'une plus grande renommée. On y voit encore un autre tableau de l'école de Raphaël, et une bibliothèque choisie qui fut considérablement augmentée par les soins du même archevêque Testa.

Ceux qui voudront de plus grands détails, devront consulter la *topographie de Palerme*, par *Scina*, imprimée en 1818, et l'ouvrage du duc de Serra di Falco, ayant pour titre : *le Antichite della Sicilia.*

L'ILE TIMOR.

L'île Timor est une des plus grandes des Moluques; son étendue est de cent lieues, du nord-est au sud-est, et de vingt lieues de largeur moyenne; sa superficie est évaluée à 1,625 lieues carrées. Elle est habitée par une race d'hommes, bien faits, vigoureux, noirs ou cuivrés, aux cheveux laineux et généralement teints en roux ou en noir. Timor est partagée en soixante-trois royaumes, états presque imperceptibles gouvernés par de petits roitelets tout fiers de leur autorité, et qui se décorent pompeusement des titres les plus fastueux. C'est ainsi que l'un d'eux, le chef de l'état d'Ayouanoubang se fait appeler fort orgueilleusement empereur. De ces radjahs, les uns reconnaissent la supériorité des Portugais, les autres des Hol-

landais. Ces deux peuples possédaient des établissements dans l'île. Les premiers y arrivèrent au dix-septième siècle, et en restèrent maître jusqu'en 1613 ; ils furent chassés de Koupang, ville principale de Timor, par une escadre hollandaise. Les Portugais fondèrent alors à Lifao un établissement qu'ils transportèrent à Dieli. En 1801, les Anglais ravirent leur comptoir aux Hollandais, mais leurs soldats furent massacrés par la population métisse ; ils le reprirent en 1811 et le rendirent en 1814.

C'est principalement sur la côte que s'exerce l'autorité des Portugais et des Hollandais ; à l'intérieur le pouvoir des radjahs malais est plus grand, l'organisation s'y rapproche aussi moins de la féodale.

Dieli et Koupang sont à peu près les deux seules villes de l'île. Dieli, aux Portugais, a un port et un fort, et compte deux mille habitants. Koupang, aux Hollandais, est un beau port franc, bâti dans la partie méridionale de la baie du même nom. Elle est défendue par un fort nommé Concordia. On remarque dans la ville les temples et les tombeaux qu'y ont les Chinois.

La végétation n'est active que dans la partie nord de Timor ; au sud, dans le territoire de Koupang, le sol madréporique et schisteux y est plus ingrat. Si la nature s'est montrée, en plusieurs cantons de l'île, assez avare dans le règne végétal, elle a, en revanche, peuplé les airs des oiseaux les plus délicieux. C'est de là, dit M. de Freycinet, que viennent la jolie colombe kourou-kourou, la colombe-mangé, et le colombar unicolor. On y voit le petit kakatoua blanc, la belle perruche érythroptère, celle à face bleue qui habite aussi l'extrémité sud-est de la Nouvelle-Hollande, et qu'on ne peut conserver long-temps, parce qu'elle succombe facilement aux convulsions. Koupang est la patrie des langroyenos, dont le vol est semblable à celui des hirondelles, et qui ont la faculté de planer des journées entières dans des régions fort élevées, des choucaris verts, des petits drongos, friands de la liqueur qui découle des lataniers, et de diverses espèces de moucherolles ; enfin, de mille autres espèces d'oiseaux qui se plaisent dans les arbrisseaux, dont le feuillage les cacherait aux yeux du voyageur si les couleurs éblouissantes de leur plumage ne les trahissaient, tels sont : les bengalis, le guêpier à longs brins, le poudda et quelques sonimangas. L'industrie des Timoriens consiste dans la construction de pirogues et de sampans ou barques de vingt-cinq à cent tonneaux. Le bois de sandal, la cire des abeilles sauvages sont les principaux articles d'exportation. Il y a près de Dieli, d'Ade et de Mantoto, des mines fort abondantes d'or et de cuivre. Quant aux productions végétales qui fournissent aux besoins des habitants, et qui pourraient entrer dans leurs commerces, ce sont celles de ces contrées. Dans le nord de l'île, le teck, le bambou, le bananier, le cocotier, le latanier, avec les feuilles duquel on fabrique des voiles, le tamarindier, l'attier, le bois de rose, le coton, le tabac, la canne à sucre, l'indigo viennent en abondance. A. Maury.



Jeune fille de Timor portant de l'eau.

UNE VISION.

Fatigué d'un hiver bien long, bien rigoureux, j'avais un tel besoin d'air, de feuillage et de soleil, qu'à l'approche des mois précurseurs de l'été, j'ai couru vite aux champs, où l'air est pur, la feuille précoce et le soleil plus beau ; devant mes pas, devant mes yeux, s'étendait un parc devenu presque ma propriété par l'absence d'un ami. A son départ, il m'en confia le soin, il m'en laissa la jouissance. Ce parc modeste, mais délicieux, n'ayant point de ruines fraîchement bâties, mais les débris réels d'un château du douzième siècle, me paraissait assez plébéien pour n'être pas aussi paresseux dans sa végétation que le royal jardin des Tuileries. Vain espoir ! plaisir trompé ! ses grands arbres, tilleuls, ormeaux et frênes sont encore dépouillés, chose plus triste en avril qu'en décembre ; lorsque la terre n'est plus riante, et que le ciel est sombre, le ciel ne se trouve pas du moins en désharmonie avec la terre ; le regard s'afflige, au contraire, quand il s'arrête, par un jour radieux, sur toutes ces branches, ou plutôt sur tout ce bois sec qu'une étincelante lumière inonde ; on est tenté de dire aux feuilles : Dépêchez-vous, mon-

trez-vous, voilà le printemps. Pour ajouter à ma tristesse, je n'ai pu faire ni recevoir aucune visite. Les habitations voisines sont toutes encore désertes; je me suis promené, mais seul, dans les longues allées. J'étais comme à Paris, quand je m'égare au fond du Marais, quand je me perds dans le silence de la place Royale où Louis XIII, semblable à la statue du *Festin de Pierre,* est aussi ennuyé sur son pâle cheval que le commandeur sur sa lugubre tombe.

Prêt à quitter cette campagne délaissée, on m'annonça le curé. Ses paroissiens avaient beaucoup souffert, et sa présence était en même temps un acte de charité pour eux et de politesse pour moi. C'est un homme à beaux cheveux blancs; la bonne renommée lui vaut l'estime de tout le monde, et même les esprits-forts de l'endroit le respectent à cause de ses vertus; il joint à la naïveté d'un enfant, une instruction solide; sa nature est très impressionnable, et sa tête un peu exaltée. Je le retins: nous fîmes un repas fort simple, mais offert et accepté d'une manière toute cordiale, bien préférable à ces dîners splendides où souvent la vanité verse sur la table d'un jour les dures économies de plus d'une semaine. Au sortir de la table à manger, l'ombre enveloppait déjà le salon: un reste de clarté se mourait au-dehors des croisées sur les frais coteaux perchés çà et là vers les extrémités de l'horizon: ce n'était pas la nuit ce n'était plus le jour. A ce moment de calme mêlé de mystère, où la voix baisse avec la lumière qui s'en va, comme pour la suivre, les entretiens deviennent plus intimes; le nôtre prit ce caractère. Après avoir touché différents sujets sans être captivés par aucun, le bon curé me parla de Paris.

— Félicitez-vous, lui dis-je, d'être éloigné de cette fourmilière où les besoins de la vie sociale, trop multipliés, font à chacun une triste nécessité de les satisfaire à tout prix; où, la boue au cœur, on se prosterne devant un métal divinisé, comme jadis les Israélites au pied d'une idole qui, pour être d'or, n'en était pas moins un veau stupide. Eh! que parlé-je d'Israélites? C'est Babylone rendue au monde, toute resplendissante de ses voluptés; Daniel seul n'a pas encore paru. Ne sortez donc point du calme de vos campagnes, M. le curé, même par curiosité de la pensée; non que je les croie d'une innocence patriarchale, et qu'au banc de vos marguilliers soient assis à mes yeux des Abraham et des Jacob; non que je m'attende à rencontrer des bergers sous des hêtres, occupés à soutenir des combats de chants où Duprez serait vaincu. Ils sont rustres, et peut-être un peu vicieux, vos bergers; mais ils n'ont jamais, dans les replis de leur cœur, de ces crimes à vous chasser de votre confessional, à vous donner l'épouvante d'Hamlet, lorsque le spectre de son père, attaché à ses pas, lui révèle quelle main versa le poison dans la coupe royale.

— Pour un enfant du siècle, pour un homme de progrès, me répondit-il, vous retournez trop en arrière. Sans doute, il fut une époque où les villes et les campagnes étaient si bien séparées que rien ne s'y ressemblait, ni les mœurs, ni le langage; c'étaient deux mondes distincts; mais, aujourd'hui, un fréquent échange entre les champs et les cités fait voyager la corruption; elle n'est guère plus là qu'ici, et bientôt, grâce à ces routes où, sur le fer et dans des nuages de vapeur, les flots humains roulent comme des torrents, dites-moi ce que les champs pourront conserver de leurs vertus primitives? Les forêts seront des faubourgs, nos prairies des places publiques. Déjà mes paroissiens forment une population tellement mêlée que vous auriez peine à distinguer chez elle les vices indigènes ou exotiques, si je puis m'exprimer ainsi. Seul, je suis en position de saisir la différence de ces vices, car les uns, grossiers et naturels, en quelque sorte, tiennent aux passions mauvaises de l'humanité; ils sont connus de longue date, et l'on sait comment se conduire avec eux; les autres, plus raffinés, sont le fruit d'une civilisation avancée, le travail laborieux et habile de l'intelligence méchamment perfectionnée; ceux-là bien souvent me confondent. Je disais dernièrement à monseigneur l'évêque: La candeur des hommes de notre âge ne va plus aux mœurs détériorées de ce temps-ci Certains pécheurs me racontent ce que je n'ai jamais su, jamais vu. Le sacerdoce va devenir bien difficile! Pour mon compte, je me crois tantôt trop sévère, tantôt trop facile; je doute de moi-même, et lorsqu'il m'arrive de me demander si je me suis conduit en bon et digne prêtre, pour peu que ma conscience ne réponde pas avec fermeté, avec certitude, je m'effraie, je me donne les remords que j'ôte aux mourants; ils me les laissent au cœur à mesure qu'ils s'en vont consolés.

L'évêque essaya de relever mon courage; mais je ne tardai pas à faire la cruelle épreuve que ma raison n'a plus assez de force pour me servir de guide; que mon esprit, se laissant effrayer, ne se rappelle pas avec assez d'à propos les règles strictes de l'église. Ce n'était dans cette épreuve, il est vrai, ni une simple faute, juste ciel! ni quelque vie tachée par un vice; c'était le crime appelé pour échapper au souvenir vengeur d'autres crimes; c'était...

Il s'interrompt à ces mots, et ses traits éprouvèrent une altération profonde.

Il excita ma curiosité.

— Je n'ignore pas que votre cœur est un sanctuaire d'où ne sortent plus les secrets qu'on y renferme; sans cela, je vous presserais de me faire une confidence. Et je lui disais cela avec un ton capable de la provoquer; avant de l'avoir reçue, j'avais l'air d'y porter intérêt.

— Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, les accidents qui en ont été la suite, l'état de trouble et d'horreur où je suis encore plongé, je puis tout vous raconter. Comme je me suis armé sans doute de trop de rigueur, pour n'avoir pas songé que la bonté divine est une source abondante de pardons; comme je ne me suis point laissé fléchir assez vite, moi, le prêtre, moi, chargé d'apprendre aux autres que Dieu n'est pas inexorable, ce sera justice de publier quel a été mon châtiment.

« A quelque distance de mon presbytère s'élève une maison de modeste apparence, isolée, dans une position agreste et bâtie avec une élégante simplicité. Un homme, tout-à-fait inconnu dans le pays, l'acheta et vint l'habiter peu de temps après le choléra, époque funèbre et fatale, où, dans plus d'une famille, l'avarice, la haine et la vengeance cachèrent leurs victimes sous les aîles du fléau. On sut à peine dans le village d'où cet homme venait, quel était son nom. Arrivé seul, il vécut seul; un profond mystère l'enveloppait; à son front chargé de rides, à son teint plombé, à sa

maigreur extrême, on l'eût pris pour un vieillard : il en avait l'aspect; seulement son œil ardent décélait plus de jeunesse; dans l'âme de cet homme les grandes passions avaient grondé. Sombre, levé avant le jour, rentrant chez lui quand brillait le soleil, sortant de nouveau le soir quand descendait l'ombre, il fuyait ses semblables. Une pauvre femme lui préparait la plus frugale nourriture; il ne voulait ni ne pouvait peut-être supporter aucune figure humaine. On ne voyait même pas autour de lui un animal domestique avec lequel il sympathisât, et qui, par ses caresses, lui donnât la dernière consolation que recherchent et qu'obtiennent les êtres les plus abandonnés. Quand ses pas l'égaraient dans les bois d'alentour, la moindre rencontre, celle même d'un enfant, lui faisait ombrage; et quand le chant du bûcheron retentissait, c'était pour lui comme un signal de chercher un chemin opposé; il avait peur de la joie.

Personne ne savait les secrets d'un cœur si troublé; nul ne s'expliquait une telle misanthropie. Ces secrets, un seul homme, un seul les a connus, et cet homme, c'est moi. »

Ici, mon attention redoubla. Le curé poursuivit :

« Souvent nous nous rencontrions dans les sentiers écartés; à la vue de mon habit de prêtre il frémissait, il proférait des mots mêlés de haine et d'impiété, et, d'un pas rapide, il disparaissait; je faisais alors un signe de croix, et je lui envoyais ma bénédiction, persuadé qu'elle le recommanderait aux pardons du ciel.

La fin de cette vie étrange arriva. Une nuit, une nuit épaisse, accablante, j'étais couché dans mon lit, lisant les saints Evangiles, à la clarté d'une lampe, et comme bercé par le silence de la nature entière : tout-à-coup j'entendis au-dessous de ma fenêtre une voix empreinte d'un tel caractère qu'elle ne pouvait appartenir qu'à lui seul... qu'à l'homme dont je vous parle; elle articulait des mots entrecoupés de sinistres gémissements. Je sautai à bas du lit, je m'habillai à la hâte, et je descendis au jardin. Une impulsion irrésistible me forçait à marcher. Cette voix, mais plus éloignée, parvint encore à mon oreille, puis elle me parut se perdre et s'affaiblir dans la direction d'une maison devant laquelle je n'avais jamais passé sans prier tout bas. Je suivis instinctivement les derniers sons de la voix; et lorsqu'enfin je touchai le seuil de cette demeure redoutée, le bruit d'une arme à feu en sortit avec éclat. Je tressaillis; j'étais sûr que le malheureux frénétique s'était tué. O moment à jamais funeste! je n'avais que trop deviné! La porte étant ouverte, j'arrivai facilement jusqu'à sa chambre, où je le vis étendu sur le plancher; sa poitrine était déchirée, toute noire de poudre et de fumée. La vieille femme était penchée près de lui, essayant d'étancher sa plaie. Son humanité courageuse et intelligente lui disait d'agir ainsi : tout autre aurait couru chercher du secours, laissant mourir le blessé par la perte de son sang. Au surplus, les secours prompts ou tardifs ne pouvaient le sauver : le coup était mortel; nous l'apprîmes bientôt, hélas!

Après l'avoir placé sur son lit, je lui adressai quelques-unes de ces paroles déposées par Jésus-Christ sur les lèvres du prêtre, pour aller de là au fond des âmes rallumer l'espérance, pour nous ouvrir le ciel quand la terre nous échappe, pour montrer Dieu qui s'avance et nous tend les bras, quand les hommes se retirent et nous abandonnent. Il m'écouta; c'était le seul adoucissement qu'il eût jamais reçu. Je venais de toucher ce cœur torturé, et j'aperçus des larmes ruisseler, peut-être pour la première fois, sur son pâle visage. Je m'assis à ses côtés, j'étais seul, car, quoique je n'augurasse rien des ressources de l'art, je n'avais pas moins envoyé la vieille femme chercher le médecin du village. Avant son retour, le pécheur eût le temps et la force d'achever sa confession tout entière. Mais de quelle horreur ne fus-je pas saisi!... ma langue demeura glacée. Cependant, le malheureux qui sentait venir la mort, essaya de lire, du moins dans mes yeux, un pardon que ma bouche lui refusait; il n'y rencontra que l'épouvante. Oh! détestable action, je le laissai mourir avant que, rendu à moi-même, j'eusse pu l'absoudre. La femme et le docteur, à leur arrivée, me trouvèrent auprès d'un cadavre; je n'étais guère plus animé; leur présence me tira du néant. Je remplis alors les derniers devoirs de mon ministère, et je quittai la maison, emportant une souffrance jusqu'alors épargnée à mon âme. La vue de la mort m'était familière; la dernière confession suprême, était pour moi un événement de tous les jours; mais je n'avais jamais assisté au supplice d'un suicide, et je n'avais jamais appris de si exécrables forfaits.

Je regagnai mon presbytère. La lampe avait continué de brûler, pendant que, près de là, une vie s'était éteinte. Je tombai à genoux, et je me mis à prier avec ferveur pour le repos de cette âme que j'avais laissée échapper sans la bénir, sans appeler sur elle les miséricordes du ciel. Je m'efforçais ensuite, par la lecture de quelques passages de mon bréviaire, de rendre le calme à mes sens; mais je demeurai long-temps dans une agitation fiévreuse que le lit n'apaisa point. Je croyais entendre encore au-dessous de ma croisée le bruit des pas de quelqu'un qui fuyait, de cet homme qui était venu, peut-être, pour verser dans mon sein les secrets de sa vie; mais alors son projet de se tuer m'aurait été connu, ou je l'eusse deviné; alors je l'en aurais détourné, je me serais attaché à lui; en le serrant dans mes bras, j'empêchais l'arme criminelle de se poser sur sa poitrine. Hélas! n'est-ce pas cette crainte qui l'a retenu, qui l'a éloigné si vite de ma porte où une bonne pensée l'avait conduit?

Au milieu de ces réflexions, je m'assoupis; le livre s'échappa de mes mains. La lampe épuisée jetait près de moi une lueur blafarde; mes yeux commençaient à se fermer, mais ils se rouvrirent avec une sorte de convulsion, à l'aspect de la figure sanglante du suicidé. Je le vis debout au pied de mon lit; une terreur subite m'ôta tout mouvement, et mon âme était comme à l'étroit dans ma poitrine; la présence du spectre m'accablait de cette lourdeur de l'air qui pèse si fort à l'approche de l'orage. Pour éviter un objet aussi effroyable, je voulus baisser mes paupières, elles s'y refusèrent. Cependant, après avoir appelé à mon aide tout ce que j'avais de volonté, je tentai de cacher ma tête sous mes draps; le spectre les retint avec ses deux mains osseuses; de tous mes pores une sueur froide couvrit mon corps! Par un effort surnaturel, je parvins à me lever; je me précipitai la face contre terre, je fis le signe de la croix; mais le spectre ne disparut point. Je récitai plus d'une prière; mais il restait toujours, me suivant de son

regard plombé. Je l'avoue dans mon angoisse, le souvenir de quelque superstition profane, impie, traversa ma pensée, et je murmurai, craintif et pâle, d'absurdes paroles qu'une vieille paysane m'avait enseignées dans mon enfance, pour repousser les sortiléges; le spectre ne remua point; je sentis se dresser mes cheveux, mes membres se raidir et mes dents claquer...

Puissance divine! m'écriai-je, suis-je assiégé par l'ennemi des enfants de Dieu?.. Le spectre fit un signe de tête affirmatif. Je voulus crier, non pour demander assistance, je ne devais rien attendre de personne, mais je pensais qu'en lui montrant toute ma frayeur il aurait quelque pitié de moi, comme si les spectres avaient de la pitié! Aussi mes cris furent-ils inutiles. Il ne détourna pas ses regards, et d'une voix cuivrée, telle que le sépulcre seul la connaît, il poussa de lamentables gémissements. Je me sentis saisir d'une horreur sans nom.

Enfin, trouvant dans ma peur même de l'énergie, je voulus m'élancer vers la porte; mais le spectre se mit en travers, et sa seule présence était un obstacle plus invincible qu'une barrière de fer. Je demeurai comme attaché à la même place. Je continuai de prier, lui, continua de se plaindre; c'était comme le râlement d'un agonisant. J'entendis l'horloge du village; j'essayai de tourner ma tête du côté de la fenêtre pour voir poindre l'aurore, je ne pus la remuer. Une effrayante attraction tenait mon cou immobile; une puissance extérieure disposait de tout mon être, et, dans la faiblesse que me causait cette lutte, je ne pouvais même pas me débattre. Le quart-d'heure sonna; il m'avait paru long comme un siècle! Un autre quart, encore un autre. Oh! c'était une éternité d'horreur! Le marteau de la cloche frappa lentement une nouvelle heure, de celles envoyées au loin dans les airs, pour éveiller la contrée; le spectre ne bougea pas. Le jour parut; les rayons du soleil glissèrent par la fenêtre, et, se projetant autour de moi, éclairèrent graduellement les murs de ma chambre. La lumière tomba en plein sur le spectre, et inonda son odieuse face avec une effroyable splendeur; un de ses rayons le traversa: preuve évidente que ce n'était point une créature humaine. Cependant il paraissait conserver l'aspect d'une substance réelle; je voyais chaque nerf, chaque fibre de ce corps décharné et transparent; mais je me demandais aussi comment, s'il n'appartenait point à la terre des vivants, le jour ne le rendait pas au sépulcre d'où les morts ne s'échappent, dit-on, que pendant les ténèbres. Pour moi seul, les lois de l'univers étaient-elles plus violées encore qu'elles ne le sont ordinairement dans ces sortes de prodiges? S'agissait-il de ces grandes catastrophes qui se font précéder par d'horribles présages, par le soleil qui pâlit, par la tombe qui s'émeut? C'était à me confondre! AUDIBERT.

La suite prochainement.



Sujet tiré de l'Arioste, chant XXIII. Gravure du Roland non employée.

ETAT DE GÊNES. — COGORETO.



Cogoreto, où est né Christophe-Colomb.



COGORETO. — (ÉTAT DE GÊNES.)

(*Patrie de Christophe Colomb.*)

De tous les états qui partagent l'Europe, il n'y en a peut-être pas qui ait éprouvé autant de révolutions que celui de Gênes. Connu dans l'histoire plus de deux siècles avant l'ère du Christ, il a été successivement exposé aux entreprises des Romains jusqu'à la chute de leur empire ; des Goths jusqu'à ce que Narzès eût renversé le nouveau royaume qu'ils avaient fondé ; des Lombards sous Rotharis; de Charlemagne et de ses descendants en Italie, et ce n'est qu'au dixième siècle que les Génois furent en état de chasser entièrement les Arabes de leurs côtes : Eh ! bien, ces vicissitudes d'une fortune tantôt adverse et tantôt heureuse, cette lutte opiniâtre et incessante ont été le partage de Christophe Colomb : la vie agitée et glorieuse de ce fils des états de Gênes peut rappeler toute l'histoire de sa mère-patrie.

Au fond du golfe admirable que forme la Méditerranée, en baignant les dernières côtes de la Provence, Nice, Livourne et le reste de la Toscane, un bourg de peu d'importance développe timidement quelques habitations modestes sur ce somptueux littoral. Ce bourg paisible et ignoré, c'est *Cogoreto*, ou Cugureo. Que de villes opulentes voudraient pouvoir acheter, au prix de leurs plus beaux palais, l'illustration que la naissance d'un seul homme assure pour toujours à cette petite bourgade au milieu de laquelle s'élève à peine un clocher ! C'est que *Cogoreto*, long-temps jalousé par Nervi, Savonne, et par Gênes elle-même, l'a enfin emporté sur ses puissantes rivales et aujourd'hui peut seul s'enorgueillir avec droit d'avoir donné naissance à Christophe Colomb. Il ne reste plus aucun doute à cet égard, puisqu'il est certain que l'empereur Othon II avait fait donation à la famille de plusieurs biens, et entre autres du *château de Cogoreto.* Un passage d'une lettre de Christophe Colomb lui-même vient à l'appui de cette vérité : « Je ne « suis pas, écrit-il à la nourrice de Jean de Castille, « le premier amiral de ma famille, à *Cogoreto*, mais « qu'on me donne le nom qu'on voudra ; David a « gardé les brebis, et je suis le serviteur du même « dieu qui l'a fait roi et l'a mis sur le trône de son « peuple. »

Les ennemis de la gloire de ce célèbre navigateur ont cherché cependant à déprécier sa personne, et à prouver qu'il était de la plus basse extraction, en s'appuyant sur l'extrême pauvreté du village où il était né. D'abord, nous ne voyons pas en quoi son génie en eût été moins relevé aux yeux de la postérité, mais toujours est-il que rien n'est moins vrai. La famille de Christophe Colomb était une des plus illustres de Plaisance. Voici ce que Fernand Colomb dit de son père : « Comme la naissance contribue beaucoup à « la gloire des grands hommes, quelques-uns de mes « amis sachant que j'écrivais la vie de l'amiral « Christophe Colomb, mon père, voulaient que je par- « lasse de ses illustres aïeux, et que je le fisse des- « cendre de ce fameux Colomb qui défit Mithridate, « le mena à Rome, prisonnier, et obtint du peuple « la dignité consulaire pour récompenser l'action « qu'il avait faite ; ils voulaient aussi que je nom- « masse ces deux illustres Colomb qui gagnèrent, con- « tre les Vénitiens, la grande bataille dont Sabellicus « parle dans son histoire ; mais je n'ai pas suivi leurs « sentiments, croyant que cela ne contribuerait en « rien à sa gloire, dans l'esprit des personnes qui « n'estiment que le mérite ; on trouve encore à Plai- « sance des personnes considérables de notre famille, « et l'on y voit des tombeaux avec le nom et les « armes des Colomb. » Voici maintenant l'extrait d'une lettre d'un frère de l'amiral que nous avons également trouvée dans les pièces recueillies par la famille ; cette lettre explique comment il fut porté à croire qu'il pourrait découvrir les Indes occidentales: « Christophe ayant passé ses premières années à apprendre les principes des sciences, s'attacha, dans un âge plus avancé, à l'étude de la navigation, et alla à Lisbonne voir un de nos frères qui faisait des cartes marines ; il apprit de lui la cosmographie, et raisonnant avec ceux qui allaient à Saint-Georges-de-la-Mine-de-Portugal, en Afrique, il jugea par leurs discours qu'il y avait des terres inconnues que l'on pouvait découvrir. Les Espagnols n'ont eu aucune ancienne possession dans le Nouveau-Monde avant Christophe Colomb, et il est facile de juger du peu de justesse des raisonnements de Gonsalve d'Oviédo qui a cherché à établir le contraire.

Quelque modeste que soit le port de *Cogoreto*, c'est là, cependant, qu'il faut aller chercher le point de départ de Christophe Colomb. C'est là qu'il sentit naître cette passion pour la mer qui devait le porter plus tard à accomplir ses immortels voyages. Journellement avec les pêcheurs de la côte, puis à Gênes ou à Savonne, séparées par *Cogoreto*, il commença quelques courses de cabotage, et se confirmant, par les relations des pilotes, dans son espoir de découvrir un nouveau monde, il partit en 1492, et dota l'Espagne de la plus riche partie de l'univers en échange de trois caravelles armées qu'il était allé inutilement mendier d'abord dans sa patrie, puis à la cour de Portugal, et qui lui avaient été enfin octroyées par Ferdinand et par Isabelle.

Nous ne suivrons pas Christophe Colomb de *Cogoreto*, où il naquit en 1441, à Valladolid, où il mourut en 1506. Il dut naturellement se rendre chez les Portugais qui étaient alors le peuple dont la navigation était la plus étendue; ils venaient de découvrir les côtes occidentales de l'Afrique. Mais si, au moment où les terres de son pays natal s'abaissaient insensiblement et disparaissaient à ses yeux, sous l'horizon, on lui avait dit qu'il s'en éloignait pour n'y revenir jamais, quelle douloureuse tristesse aurait troublé les joies que lui donnait par anticipation sa juste confiance en son propre génie; et combien de fois peut-être, dans ses expéditions aventureuses, lorsque tant de signes trompeurs lui annonçaient une terre qui, sans cesse, fuyait devant lui, lorsque son équipage se révoltait, ou lorsque plus tard, après un légitime triomphe, il se vit calomnié, chargé de fers, et traversa en prisonnier ces mers qu'il avait conquises; combien de fois n'a-t-il pas regretté dans son âme l'obscurité qui avait protégé sa jeunesse, et combien n'a-t-il pas désiré revoir ces grèves chéries de *Cogoreto*, où il avait connu sa mère, et où peut-être son cœur avait aimé.

On se sentirait heureux de penser que Christophe Co-

lomb est allé tranquillement mourir où il était né, et l'on éprouve je ne sais quelle tristesse à voir une vie aussi agitée, finir sur un sol étranger. Mais c'est le sort commun à tous les grands hommes d'être les élus de l'adversité. Les récits historiques sont unanimes pour nous montrer, à côté de toutes les gloires, souvent de la pauvreté, toujours de l'amertume, et cependant tout noble cœur en est jaloux !

Évariste Marandon de Montyel.

VIE MONASTIQUE AU MOYEN-AGE.

Nous empruntons les lignes suivantes à un article sur les abbayes au moyen-âge que M. P. Leroux a publié dans l'*Encyclopédie nouvelle* (1).

« Nous voulons seulement montrer ici ce que c'était dans l'origine que les abbayes du moyen-âge, et l'esprit qui a présidé à leur fondation. Le meilleur moyen de la faire comprendre serait de décrire une de ces abbayes du VIe siècle, à l'imitation desquelles il s'en fonda ensuite dans toute l'Europe. Nous prendrons pour exemple la description que fait Cassiodore de son monastère de Viviers, dans la Calabre. On sait qu'après avoir été chancelier du roi Théodoric, et avoir occupé les plus hautes fonctions qui restassent encore à la noblesse romaine écrasée sous l'invasion des barbares, Cassiodore, dans sa vieillesse, se retira dans ce monastère, au moment de la chute de l'empire des Goths en Italie. C'était en 538, quelques années après la fondation des monastères de Sublaque et du Mont-Cassin par Saint-Benoit, avec la règle duquel ces institutions de Cassiodore ont d'ailleurs le plus grand rapport.

« La situation du monastère de Viviers, écrit Cassiodore à ses moines, vous invite et vous engage à préparer pour les étrangers et pour les pauvres bien des soulagements. Vous avez des jardins arrosés de plusieurs canaux, et le voisinage du petit fleuve Pellène, qui est fort poissonneux, et qui a cela de commode que vous ne devez pas craindre d'inondation de l'abondance de ses eaux, quoiqu'il en ait assez pour n'être pas à mépriser. On a su le conduire, pour votre commodité, partout où l'on a jugé cela nécessaire. Il suffit pour arroser vos jardins, et pour faire tourner les moulins de votre monastère; il est, pour ainsi dire, entièrement dévoué à tous les services de votre maison. Vous avez aussi la mer au bas du couvent, et vous pouvez y pêcher commodément en plusieurs façons. Vous avez encore des viviers pour y conserver en vie le poisson de votre pêche; car j'ai fait faire, avec l'aide de Dieu, de fort beaux réservoirs, où une grande quantité de poisson peut être renfermée. Je les ai fait creuser dans la concavité de la montagne, de sorte que le poisson qu'on y met, ayant la liberté de s'y promener, d'y prendre sa nourriture ordinaire, et de se cacher dans les creux des rochers, comme auparavant, ne sent pas qu'il est prisonnier. »

Le monastère de Viviers était si vaste que son fondateur lui donna le nom de ville. Il se divisait en deux parties; car, outre les édifices destinés aux cénobites, il y avait sur une petite montagne, appelée Castellesi, des cellules séparées, comme autant d'ermitages, pour ceux qui aimaient le genre de vie des anachorètes. Chacun de ces deux monastères avait son abbé; mais une même clôture les renfermait.

Outre donc la commodité des bâtiments, l'agréable vue, la beauté des jardins, les eaux, les canaux, les réservoirs remplis de poisson de mer, et les moulins dont nous venons de parler, Cassiodore avait fait faire des bains pour l'usage des infirmes et des malades. Il avait pourvu son monastère d'horloges solaires et de clepsydres; on y voyait aussi des lampes perpétuelles, dont les écrivains de ce temps parlent avec admiration, et dont on ne connaît pas bien aujourd'hui la composition. Mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'était la riche bibliothèque, où rien n'avait été épargné ni pour le choix des livres, ni pour la beauté des manuscrits, ni pour les ornements de la couverture et de la reliure.

Il fallait de grands revenus pour l'entretien de ce monastère. Cassiodore eut soin de le doter fort richement; il lui laissa une partie considérable de ses biens. Comme plusieurs vassaux en dépendaient, il ordonna à ses religieux et aux abbés qui les gouvernaient d'avoir un soin extrême d'instruire les paysans qui étaient leurs sujets, de veiller sur leurs actions, de détruire leurs habitudes superstitieuses, et de les assembler souvent dans le monastère pour leur donner une règle de vie.

Quant à la règle des moines eux-mêmes et aux occupations des abbayes, nous en avons des peintures fort détaillées dans plusieurs écrivains de cette époque, et en particulier dans les *Institutions* même de Cassiodore. La vie des moines était partagée entre le chant, la lecture et le travail manuel. Il y avait sept heures différentes destinées à chanter des psaumes pendant la journée, depuis les laudes du matin jusqu'aux nocturnes ou veilles de la nuit. Cassiodore fait assez connaître de quel sentiment les instituteurs de la vie monastique étaient pénétrés en établissant la psalmodie. « Pendant le silence de la nuit, dit-il dans un traité spécial qu'il composa sur le chant ou la musique, la voix des hommes éclate dans le chant, et, par des paroles chantées avec art et mesure, elle nous fait retourner à celui de qui la divine parole nous est venue pour le salut du genre humain. Il ne se forme qu'une seule voix de tant de personnes qui chantent, et nous mêlons notre musique avec les louanges de Dieu que chantent les anges. » Saint-Benoit dit presque les mêmes choses. Pendant la journée on entremêlait quelquefois le chant avec la lecture, faite en commun, des Ecritures ou des Pères, et particulièrement de Cassien. Les moines devaient employer le reste de leur temps soit à l'étude, dont les écrivains profanes n'étaient nullement exclus, soit au travail du corps. Entre tous les travaux des moines, Cassiodore donnait la préférence à celui de transcrire des livres; il n'y a point d'éloges qu'il ne prodigue à cet art : « Que le dessein en est beau, s'écrie-t-il; que l'assiduité à écrire est louable ! Quoi ! prêcher aux hommes de la main seule, faire la guerre au démon par la plume et l'encre ! Satan reçoit autant de blessures qu'un habile copiste écrit de paroles du Seigneur. Sans sortir de sa place, il parcourt les provinces par le moyen de ses ouvrages, qui se répandent en divers

(1) A Paris, chez Charles Gosselin, 9, rue St-Germain-des-Prés.

endroits. Son travail est lu dans les lieux saints; les peuples en entendent la lecture, et ils apprennent par là à se convertir, et à servir Dieu avec un cœur pur.» Outre les écrivains ou copistes, que Cassiodore appelle *antiquaires*, il établit parmi ses moines des correcteurs ou reviseurs, pour relire les manuscrits; et il les prie, dans ses *Institutions*, de ne rien corriger qu'après avoir consulté les gens habiles. Il veut aussi que dans les corrections qu'ils feront, ils imitent la main de l'écrivain du manuscrit, afin que rien n'en gâte la beauté; enfin, pour encourager à ce travail ceux qui en étaient chargés, il leur dit: « Considérez que ce qui vous est confié est l'utilité commune des chrétiens, le trésor de l'église, et la lumière des âmes. » Après l'art d'écrire, Cassiodore n'en estima point de plus conforme à l'état de ses religieux que celui de relier les livres, de les couvrir, et d'en enrichir la couverture, afin que le dehors même répondit à la beauté des écrits qui étaient renfermés au dedans. Quant à ceux des moines qui se trouveraient peu propres à l'étude, Cassiodore leur marque certaines lectures à faire, et les occupe le reste du temps à des travaux corporels. « Si, dit-il, un tempérament froid qui glace le sang dans les veines, comme parle Virgile, empêche quelques-uns des frères de devenir savants dans les lettres sacrées ou dans les sciences humaines, il faut qu'après avoir acquis une science médiocre, ils prennent pour eux ce que dit le même poëte, *que les champs me plaisent, et les ruisseaux qui arrosent les plaines.* En effet, ce n'est pas une occupation contraire à l'état monastique que de cultiver les jardins, de labourer la terre, et de se réjouir de l'abondance des fruits qu'on recueille. Ne lisons-nous pas dans le psaume 127: *Vous vivrez des travaux de vos mains, et ainsi vous serez heureux.* »

On voit que dans ces premières abbayes de l'Europe la vie des moines, bien que dirigée vers la contemplation, avait en même temps pour but la santé, l'activité de l'esprit et une douce quiétude. Leur nourriture devait, d'après la règle, être frugale, mais salubre et suffisante. Il en était de même de leurs vêtements, qui étaient d'ailleurs les vêtements communs de leur époque. Saint-Benoit et ses premiers imitateurs ne paraissent pas avoir voulu plus de mortification qu'ils n'en



Abbaye du Mont-Cassin, fondée par Saint-Benoit.

jugeaient nécessaire pour la vie continente qu'ils avaient adoptée. Du reste, la charité, quand les moines avaient occasion de l'exercer, leur était recommandée comme le premier des devoirs. « Recevez et logez les pèlerins et les voyageurs avant toutes choses, dit Cassiodore à ses frères et aux abbés qui les gouvernaient; faites l'aumône, revêtez les nus, donnez du pain à ceux qui ont faim. » Il ajoute que ceux à qui l'abbaye donnera l'hospitalité devront être nourris avec un soin même recherché, et qu'on leur servira des viandes même délicieuses. Un chapitre entier de son Institution est adressé aux religieux chargés du soin des malades, comme il y en a aussi un dans la Règle de Saint-Benoit. Non-seulement Cassiodore veut que les infirmiers servent avec dévouement les malades, mais il souhaite encore qu'ils se rendent très habiles dans la médecine et la pharmacie, et pour cela il leur prescrit les livres tant grecs que latins qu'ils doivent lire.

Telle était donc la règle et le but de l'institut de Cassiodore. Sans doute les premières abbayes n'étaient pas toutes aussi riches et aussi policées que celle-là; mais on retrouve, dans la Règle de Saint-Benoit, que tous les moines d'occident adoptèrent, et qui devint le code universel de la vie monastique, les deux traits principaux que nous venons de signaler dans les institutions de Cassiodore, savoir la culture des lettres et le travail corporel.

UNE VISION.

Fin. Voir page 365.

« Comme pour me fuir moi-même, je me traînai vers une chaise placée assez loin de mon lit. Le chant matinal du coq, ce chant qui annonce le réveil de la terre vint faire palpiter mon cœur. Je découvris le ciel, la campagne; tout était calme, aucun désordre dans la nature; je tournai la tête derrière moi, espérant être délivré de l'affreuse apparition; elle était toujours là.

Mais je n'avais pas atteint le dernier degré de la terreur. Le spectre se mit à genoux devant moi, dans

l'attitude d'un pécheur implorant, par l'intercession du prêtre, le pardon du très haut. Il ne parlait pas, car il lui était interdit, sans doute, de proférer des paroles humaines; de sa bouche cependant sortait un son guttural assez semblable aux accents imparfaits et douloureux d'un muet qui lutte avec effort pour se faire entendre. Sur son front, on n'apercevait ni le rouge de la honte, ni la pâleur du repentir, car ce front n'avait point d'impression, nulle trace de sentiment; ses yeux même ne disaient rien. Quand l'âme est absente du corps, les yeux n'ont plus qu'une flamme comme celle du brasier; ils sont vides de pensée. Le spectre cherchait à m'attendrir; plus il s'efforçait de n'être pas effrayant, plus il me causait d'effroi. Du milieu de sa poitrine le sang coulait à flots; du sang vrai, du sang des hommes; il me le montrait du doigt; son autre main, étendue de mon côté, faisait le geste que j'emploie pour bénir et absoudre. Est-ce là ce qu'il me demandait? Venait-il du fond des ténèbres, réclamer et obtenir ce que sa mort trop prompte, ou ma réflexion trop lente, ne m'avait pas laissé le temps de lui accorder, pour le malheur de ma conscience! Je crus ainsi le comprendre. Une douleur inexprimable s'empara de moi; une vive compassion s'éveilla dans mon sein; je me levai, je fis un pas vers lui; j'allais réciter ma prière; appeler l'esprit-saint; j'allais..... A ce souvenir, je crois sentir mon âme traversée par la lance de l'archange Michel. J'allais peut-être entendre satan lui-même, bénir le maudit, au front duquel est attaché un anathême qui sera long comme l'éternité. Cette fois, je songeai à m'échapper par la fenêtre; je l'ouvris d'une main tremblante; ma poitrine était oppressée, la vie me quittait, ma dernière heure était venue.

Sainte-Marie, pensai-je, ceci peut-il être une vérité? Sûrement je dors; ce fantôme est l'enfant de mon délire. En ce moment, quelqu'un marcha dans le jardin; j'aperçus le jardinier qui s'en allait à travers les charmilles, distribuant de toutes parts son coup-d'œil d'inspection, ainsi qu'il avait coutume de le faire chaque matin.

Puisque je reconnais cet homme, puisque je le voyais aller et venir, je ne rêvais donc pas. Cependant, j'avais là, près de moi, à deux pas, un fantôme épouvantable, dont les yeux, quoique sans vie, flamboyaient; dont les regards pénétraient jusqu'au fond de mes veines pour y brûler mon sang! Ce n'était pas une hallucination, mais une fatale réalité. Que faire, juste ciel! que faire?.... Une inspiration soudaine m'illumina. Simon! m'écriai-je, Simon, entre dans l'église, prends la grande croix d'argent sur le maître-autel, et apporte-là. Va, cours et reviens vite.

Il ne tarda pas: un instant après, je l'entendis dans mon escalier. Oh! comme mon cœur battait. Il ouvrit la porte; il parut avec le Christ, notre sauveur à tous, avec Jésus, le grand purificateur du monde. A cet aspect, les machinations infernales furent déjouées; ma délivrance s'opéra avec toute la rapidité d'un miracle, et tombant baigné de sueur aux pieds du dieu resté seul devant moi, tout radieux de sa victoire sur l'esprit du mal, la prière déborda de mes lèvres pour soulager mon âme pleine de terreur. »

Le récit du curé produisit sur moi un effet magnétique; je ressemblais, tout ému, tout effrayé, à cette pauvre petite créature à qui l'on raconta le *roi des Aulnes*. Pour me rassurer, et pour ne pas finir comme l'enfant mort de peur, j'appelai la réflexion à mon aide. Elle m'apporta le pénible souvenir de Pascal, qui, sous ses pas, voyait les noirs abîmes entrouverts; en même temps, le maintien du curé me parut si calme, si vénérable, il y avait dans ses regards tant de sérénité, qu'il me sembla plus juste encore de chercher la cause de sa vision dans le suicide même, auquel son imagination rendue ardente par la solitude, prêtait des couleurs sombres et surnaturelles, auquel sa conscience se croyait si bien mêlée, qu'elle faisait, pour le punir, sortir et mouvoir l'un des fantômes de l'enfer. AUDIBERT.

LETTRES INÉDITES
DE VOLTAIRE

ADRESSÉES A M. BERTRAND PASTEUR DE L'ÉGLISE FRANÇAISE.

(*Cinquième Lettre, voir pages* 260, 310, 334 et 350)

a monrion, 26 may 1756.

mon cher monsieur, notre hote du faucon doit me pardoner de ne pas acheter ses tableaux, attendu que les dépenses nécessaires vont avant le superflu, et qu'il faut commencer par avoir du linge et des commodes avant d'avoir des curiositez. je pourai a mon retour a berne consoler notre ami fersen par quelques achats, car assurément je reviendrai vous voir. quant aux six louis d'or je les luy donne du meilleur de mon cœur. je voudrais luy en avoir donné quatre fois davantage et avoir demeuré quatre jours de plus aupres de vous; il est vrai que tous nos gens ayant leur argent a dépenser, independamment de ces six louis, mad^e^ denis ma tresoriere, avait trouvé la somme un peu forte, et que jugeant par la du prix des tableaux, elle a mieux aimé mettre mon argent a des draps et a des serviettes, ainsi en brave œconome elle a donné la préférence à m^r^ panchaud. au reste j'ay écrit un petit mot de consolation *a cet honnete cabaretier* en dépit des vers d'horace *cauponibus atque malignis, perfidus hic caupo.* »

je suis tres inquiet de la santé de M^r^ le banneret. la mienne est pire que jamais. je vous embrasse tendrement

V^e^.

point de nouvelles encor des fous français et des fous anglais. point de bataille navale. et le fort magon est prest de se rendre —

LES HOMMES DU NORD.

Mœurs des Islandais.

Non, notre liberté n'est pas aussi absolue que certains philosophes l'ont imaginé; mille causes indépendantes de l'homme tendent à modifier nos penchants, notre caractère, à déterminer nos actions; rarement nous échappons aux influences qui nous entourent, et la théorie des climats et des tempéraments est arrivée aujourd'hui au dernier degré d'évi-

dence. C'est ainsi que si nous étudions les nations, nous les voyons séparées par les plus notables différences : l'homme de la montagne est loin de l'homme de la plaine, l'homme du midi n'est plus celui du nord. Ce dernier porte empreinte dans son âme la sévérité de la nature qui l'environne. Dans ces forêts immenses où le sapin présente partout son feuillage uniforme, dans ces neiges perpétuellement amoncelées sur la cime des monts, dans ces brouillards épais qui cachent les vallées et brunissent la verdure, l'homme des contrées froides n'a trouvé rien qui pût nourrir les efforts de la pensée, les élans de son imagination. Il a dû leur chercher un aliment hors de ce qu'il voyait ; son intelligence a dû s'élever à des conceptions où le monde extérieur n'avait plus part; de là son idéalisme, son esprit méditatif et profond, dont les philosophes de l'Allemagne ont été la plus véritable et la plus savante expression. Une fois que l'âme s'est créé un autre univers que celui dans lequel elle est née, une fois qu'elle s'est élancée jusqu'à ce qui était inaccessible aux sens, qu'elle a compris ce monde spirituel, intellectuel, où tout pour nous est mystère et étonnement, quand elle s'est reportée aux objets réels, existants, et que, toute pleine de ses séduisantes rêveries, elle a voulu les retrouver dans les phénomènes matériels, quel n'a pas dû être son désappointement? Alors une pensée de douleur s'est emparée d'elle, elle s'est bannie sur cette terre, exilée d'une céleste patrie que la méditation lui avait révélée; de là, la mélancolie de ses chants, de là, cette couleur sombre et triste des poésies des Scaldes et des Minnesingers, ces accords plaintifs qu'Ossian tirait de sa harpe mélodieuse. Mais une admirable loi de la providence attachait à ces contrées sauvages et désolées ces mêmes hommes qui allaient chercher loin d'elle la source de leurs joies et de leurs espérances. Dès lors ils ont cherché à dompter la rigueur d'un sol, auquel leur destinée était enchaînée ; ils ont tenté mille efforts pour en tirer de quoi satisfaire à leurs besoins et à leurs goûts; de là, leurs instincts laborieux. Ainsi, c'est sous ce triple aspect d'âme religieuse, triste et industrieuse, que se présente à nous l'habitant du septentrion.

L'homme du midi, au contraire, s'adresse sans cesse à cette nature qui lui parle un si éloquent langage, il vit tout entier hors de lui-même ; il ne va jamais chercher dans la réflexion le secret d'un avenir que lui promet sa foi. C'est au monde extérieur qu'il demande sa pensée ; son Eden sera voluptueux et terrestre, il y rassemblera toutes les merveilles de l'univers, car il ne conçoit rien de supérieur à la créature, tant la créature lui paraît belle ; la vivacité, la mobilité de ce qui l'entoure se traduisent dans ses traits ; aussi ne sera-t-il pas grave comme l'homme du nord. Matériel dans son idéalité même, joyeux dans son imagination, sa poésie revêtira tout de formes, comme la poésie septentrionale avait substitué partout la pensée. Son bras n'aura pas besoin de lutter contre une terre à laquelle l'être suprême à tout prodigué, il s'accoutumera dès lors à une oisiveté dont l'habitude lui fera une nécessité. Et le regard, le regard qui résume l'âme tout entière par son feu et sa vie, respirera le mouvement et l'amour, c'est-à-dire le rapport de l'être à ce qui est hors de lui, ce regard se complaira dans les pompes du culte, dans les ornements fastueux, les vêtements riches et variés, tandis que l'œil de l'habitant des zônes glacées contractera l'immobilité des objets qui s'y peignent, et n'appellera des images que celles qui le ramènent davantage aux conceptions de la pensée.

Et pour nous convaincre plus encore de cette vérité proclamée la première fois par Montesquieu, analysons les mœurs de l'Islandais, de l'homme type du nord, si je peux m'exprimer ainsi. Nous trouverons d'autant mieux conservée chez lui cette physionomie caractéristique du climat septentrional, que des relations avec l'étranger n'ont pu en altérer l'originalité première.

L'Islandais est un pauvre pêcheur habitant une mauvaise cabane, un bœr, comme on dit dans sa langue, construit par lui-même et divisé en compartiments, ayant chacun leur destination particulière. Un petit enclos entoure cette habitation grossière ; c'est là qu'un peu d'herbe pousse pour la nourriture de ses chevaux et de ses brebis ; c'est le seul tapis de verdure qui, dans la saison où les frimats ne recouvrent pas la terre, vienne distraire son œil fatigué par la longue obscurité des nuits, et la blancheur éclatante des neiges de l'hiver.

Cette demeure où logent l'Islandais et sa famille, ses serviteurs, si par hasard il est assez riche pour en avoir, elle est habituellement isolée au milieu d'une plaine fangeuse ou d'une lande stérile; ou, si plusieurs sont réunies, à peine leur nombre s'élève-t-il au-delà de douze, et cela s'appelle un village. Au milieu de cet amas de maisons mal construites, une cabane s'élève un peu plus haute que les autres ; c'est l'église. C'est là que chaque dimanche le pêcheur court entendre la prédication évangélique et chanter les louanges de l'être qui est aussi son bienfaiteur, car il lui doit la vie, vie misérable sans doute, mais qui a pour lui du charme jusque dans ses misères.

L'église est aussi la demeure du pasteur ; c'est son cabinet de travail, c'est auprès de la chaire et de la table destinée à la sainte cène que son épouse file ou étend son linge. Ailleurs on verrait en cela outrage à la divinité, ou oubli des choses saintes. Mais dans l'Islande, où la moindre cahute vaut plus qu'un palais en Italie, dans l'Islande où le prêtre est si pauvre qu'à peine devinez-vous, sous les haillons qui le recouvrent, que c'est un ministre de l'évangile, il lui est permis de s'écrier comme le psalmiste : Le temple du Seigneur est l'asile de l'innocence, il sera désormais ma demeure.

L'Islandais n'en est pas pour cela moins religieux, peu de peuples, au contraire, ont pour les décrets de la providence une plus admirable résignation. S'il va à Reykiavik, dans cette chétive bourgade de sept cents âmes qui sert de capitale à cette île, il s'arrête à la porte de la ville, et là, il s'agenouille et fait sa prière, il implore les bénédictions du ciel pour les affaires qui l'amènent dans ces murs; cet endroit destiné à ces soins pieux est célèbre. A la porte de nos cités, nous avons des champs de repos, Reykiavik a le champ de la prière, et comme la pensée religieuse de la tombe veille sous nos murs, de même l'oraison simple et pure de l'Islandais veille aux portes de leur ville. Aussi, peu de peuples ont montré un attachement aussi inviolable à la foi de leurs ancêtres. Le christianisme eut de la peine à triompher de la poé-

tique mythologie d'Odin, de la religion des Valkyries et du Vahalla. Mais le Christ a vaincu là comme ailleurs. Et que pouvait-il y avoir de plus conforme aux instincts de l'Islande qu'une foi dégagée des fables matérielles du paganisme, enseignant un dieu, pure essence, qui échappe à nos sens, et que conçoivent seuls le corps et la pensée. Aussi, dans la plaine de Thingvalla, le christianisme fut-il adopté à la majorité des voix.

La réforme s'introduisit plus difficilement; ce pays, au milieu de ses glaces et de ses volcans, n'avait point été témoin des pompes du culte romain, des abus introduits dans le clergé. Il ne pouvait comprendre Luther; d'ailleurs cette croyance était apportée par les Danois, par une nation qu'il avait toujours détestée. Les Islandais résistèrent avec énergie; les évêques Augmond et Arneson étaient à leur tête. Ils succombèrent, Arneson eut la tête tranchée; poète national, il avait donné le second Edda, il n'était pas estimé pour ses mœurs privées, il est vrai, mais les paysans pleurèrent en lui le représentant des vieilles sympathies scandinaves.

Depuis que le Danemarck possède cette île, peu de traits nationaux ont disparu. Disons cependant que l'homme a quitté son antique costume, son vademal, pour revêtir la veste carrée de l'Allemand. Mais l'Islandaise a conservé son joli corsage en drap noir, à manches plates, et plissé par derrière, et son mouchoir, gracieusement attaché autour de sa blonde chevelure que surmonte un morceau de toile empesée qui se recourbe comme le cimier d'un casque. Coiffure singulière mais élégante, que rappelle celle de nos Cauchoises, et qui pourrait, au reste, bien avoir avec celle-ci quelque parenté. On n'a pas oublié d'où sont venus les Northmans, et que du sang scandinave coule encore dans les veines des femmes du Cotentin et du pays de Caux.

Les arts, cette idéalisation de la forme, ne sont guère connus des Islandais. Sans doute que ce peuple est d'une adresse extrême, il exécute avec les matières les plus grossières les objets du travail le plus fini et le plus délicat. Mais ne lui en demandez pas davantage; il ignore la musique et la danse, il n'en a pas même le moindre sentiment.

En revanche, peu de nations sont plus éclairées; chez aucune l'instruction primaire n'est plus répandue. Et cependant vous ne comptez qu'une école en Islande, à Bessestad, à deux lieues de Reykiavik, que l'on a décorée du beau nom d'université. Mais chaque mère montre à lire à ses enfants. Tout le monde apprend, tout le monde a ses livres, sa bible et ses sagas. Quand on a lu tout ce qu'on possède, on échange sa petite bibliothèque contre celle d'un autre; ou, si l'on n'a rien à lire, pour rompre la monotonie des nuits d'hiver, égayer le travail, alors un vieillard récite de mémoire un saga qu'il a appris, que peut-être il a déjà conté, mais qu'on écoute toujours avec bonheur.

Voilà l'Islandais! Né sur un sol ingrat et austère, il y reste cependant, il y vit, ou s'il le quitte pour faire quelque voyage pour aller jusqu'à Copenhague, jusqu'en Allemagne même, il reviendra toujours sur sa terre volcanique, dans ses landes abandonnées qui l'ont vu naître. Cette nature plus belle et plus fertile qu'ont contemplée ses regards, ne lui ont rappelé que davantage sa pauvre et chétive patrie; il y vent mourir! Errant et proscrit Œdipe voulait expirer à Athènes, en face de ce Cytheron témoin de son enfance; l'Islandais veut de même creuser sa tombe dans cette île, dont avec le jour il épousa les misères.

A. Maury.



Dame Islandaise.

Paris. Imprimerie de Chassaignon, rue Git-le-Cœur, 7. Tiré aux presses à bras de Lacrampe et Cᵉ.

ITALIE. — PISE



Place du dôme à Pise.



PISE.

Pise (*Pisa*, *Pisæ*), autrefois l'une des douze cités florissantes de l'Étrurie, est aujourd'hui la seconde de la Toscane. On ne saurait révoquer en doute l'antiquité de sa fondation, car elle est appuyée sur des témoignages non équivoques. Denys d'Halycarnasse et Tite-Live l'ont citée en plus d'un endroit, et Strabon assure qu'elle fut fondée par une colonie de Grecs venus, après la guerre de Troie, de la Pise de Grèce, située sur le fleuve Alphée, dans le Péloponèse. Cette assertion est confirmée par Virgile, qui dit dans le Xe chant de l'Énéïde :

Mille rapit densos acie atque horrentibus hastis ;
Hos parere jubent Alpheæ ab origine Pisæ,
Urbs Etrusca solo.

Alliée de Rome depuis l'an 561, elle était tellement considérée par cette dernière, qu'en 574 elle devint une des colonies romaines les plus considérables, et reçut d'Auguste le nom de Julia-Obsequens. Adrien et Antonin en firent aussi l'objet de leur prédilection, et l'embellirent de temples, de théâtres, d'arcs de triomphe, et d'une foule d'autres monuments dont il ne reste plus que les vestiges. Elle dut sa splendeur passée à sa prépondérance maritime qui était singulièrement favorisée par l'Arno qui y avait alors son embouchure, mais qui en est aujourd'hui éloignée à cause des alluvions déposées par ce fleuve. A la chute de l'empire romain, lors de l'invasion des barbares, Pise ne fut point épargnée ; elle fut saccagée par les Goths, au cinquième siècle, et tomba ensuite sous la domination des rois lombards. Mais lorsque l'Italie entière secoua le joug, Pise leva l'étendard de la liberté, et rivale heureuse de Venise, elle se signala par de grandes entreprises. L'an 1,000, la république pisane était devenue opulente, redoutable et conquérante Les Sarrasins, poursuivis par ses flottes, abandonnaient les côtes de l'Italie ; peu de temps après, les Pisans arboraient leurs bannières victorieuses dans l'île de Sardaigne, et en 1029, ils s'emparèrent de Carthage, après avoir fait son roi prisonnier. Les croisades ajoutèrent encore à la puissance de Pise qui forma d'importants établissements sur la rive africaine. Des marchandises venues de tous les côtés encombraient le porto Pisano, dont quelques tours en ruine font à peine aujourd'hui soupçonner l'existence passée. Cependant le port de Gênes s'élevait, la discorde commençait à agiter son lugubre flambeau dans toute l'Italie, et l'opulente Pise touchait à sa ruine; toute sa grandeur vint échouer contre l'écueil de Méloria, en 1283. Peu à peu elle perdit toutes ses conquêtes, et Pise ne dut enfin sa conservation qu'à l'intervention toujours dangereuse de seigneurs étrangers sous la tyrannie desquels elle végéta pendant de longues années, jusqu'au moment où, pour dernier outrage, elle fut vendue à Jean Galeazzo Visconti, duc de Milan. Ce fut alors que Florence conçut le projet de s'emparer de cette ville, et que Gino Capponi mit devant ses murs un siége très rigoureux qu'elle soutint néanmoins avec intrépidité. Pendant près d'un siècle les Pisans eurent à souffrir toutes sortes de malheurs ; la faminc et la peste se joignirent au fléau dévastateur de la guerre pour l'accabler entièrement. Enfin, sous Côme Ier, Pise jouit de quelque tranquillité. La confiance renaquit lentement parmi les habitants, les études reprirent leur cours, l'agriculture féconda de nouveau les campagnes, et les Médicis firent tous leurs efforts pour cicatriser les plaies de cette ville infortunée. Mais abandonnée tout à la fois par la mer et par la fortune, elle ne put jamais revenir à cet état de prospérité qui l'avait rendue la rivale de Venise ellemême. De tous ses avantages passés, il ne lui est resté que ce qu'on ne pouvait lui ôter : son climat si doux, si bienfaisant, si propre aux valétudinaires qui y accourent en foule dans toutes les saisons pour réchauffer à son soleil vivifiant leurs membres abattus par la maladie.

Pise est bâtie dans une plaine vaste, fertile et salubre, sur les bords de l'Arno et à trois lieues de l'embouchure de ce fleuve. Elle est entourée de murailles qui ont près de deux lieues et demie de circuit, et défendue par deux citadelles, dont l'une, de construction moderne, est située à l'ouest, et l'autre beaucoup plus ancienne, s'élève au sud. Ces murailles étaient jadis fortifiées par de nombreuses tours, ainsi que la plupart des habitations des grands. L'histoire conserve encore le nom de la Tour victorieuse, construite en 1336, par le comte Boniface de la Gherardesca, en commémoration de sa victoire sur les Gualandi, et celui de la tour de la Faim, qui rappelle l'atroce supplice du comte Ugolin et de ses innocents enfants. La ville est divisée par l'Arno, dont le lit large et majestueux, est flanqué de quais magnifiques. On traverse l'Arno sur trois ponts, dont l'un, entièrement construit en marbre blanc, est encore aujourd'hui le théâtre du célèbre jeu du Pont (giuoco del Ponte) qui se célèbre tous les trois ans. Les rues sont larges, bien pavées et munies de trottoirs commodes; mais il n'y en a qu'une qui soit ornée de portiques. Des neuf places publiques que renferme Pise, celle du Dôme est sans contredit la plus remarquable ; car elle est embellie par les quatre principaux monuments dont Pise s'enorgueillit, savoir : la cathédrale, le baptistère, la tour penchée et le campo-sancto, ancien cimetière. Nous commencerons par décrire ces quatre monuments.

La cathédrale, une des plus belles d'Italie, a été commencée en 1063 sur les ruines d'une église autrefois bâtie elle-même sur les débris d'un temple d'Adrien ; elle ne fut achevée qu'en 1118. Son architecture greco-arabe est due à Buschetto, qu'on croit grec d'origine. Ce temple, élevé par la république pisane, alors florissante et victorieuse, renferme le mausolée de l'empereur Henri VIII, fondateur de l'université. Les bas-reliefs de ses majestueuses portes de bronze, représentant les mystères de la Passion, sont l'œuvre de Jean de Bologne ; les nefs latérales sont soutenues par quatre rangs de belles colonnes, au nombre de soixante-quatorze, dont soixante-deux sont de granit oriental et ont très probablement appartenu à quelque monument ancien ; la coupole, d'architecture pesante, est toute couverte en plomb. La façade extérieure est ornée de cinq rangs de colonnes, et le pavé du temple est de marbre blanc et azur.

Le baptistère ou église Saint-Jean, s'élève à peu de distance de la cathédrale. C'est un édifice du douzième siècle, dont l'architecture est due à Dioti Salvi ;

il est de forme ronde et décoré extérieurement par une profusion d'ornements et par plusieurs rangs de colonnes circulaires de styles différents qui soutiennent une vaste coupole couverte en plomb. La voûte de la coupole est sonore et produit un écho remarquable; ce qui du reste arrive à un degré plus ou moins sensible dans toutes les constructions de forme elliptique.

La tour penchée (*campanile*, *torre pendente*) est l'édifice le plus curieux de Pise, et l'une des merveilles de l'Italie. Il est de forme cylindrique, ayant cinquante-six mètres de hauteur sur dix-sept de diamètre, et cerné de sept étages de colonnades d'ordres différents. Ces colonnes sont alternées avec tant de goût qu'on n'aperçoit aucune confusion choquante dans leur disposition. Son inclinaison est si grande qu'un niveau jeté du sommet va toucher à plus de 15 pieds de la base. Cette inclinaison a donné lieu aux dissertations les plus étranges, et, disons le mot, les plus ridicules. Nous ne les rapporterons point ici, et nous nous bornerons à nous ranger de l'opinion de ceux qui ont attribué ce phénomène à l'affaissement du sol, parce que cette solution nous paraît la plus raisonnable, et que d'ailleurs elle a été soutenue par Lalande, Vasari, La Condamine, Bernouilli et surtout par Soufflot, qui devait se connaître en matière d'affaissement, puisque Sainte-Geneviève de Paris, son chef-d'œuvre, fut menacé de s'écrouler par une cause semblable. Quoi qu'il en soit, ce bizarre édifice commencé en 1174, par Guillaume d'Inspruck et Buonnamo, de Pise, et terminé vers la moitié du quatorzième siècle, par Thomas Pisan, est d'une grande solidité, et il ne paraît pas que son architecture ait subi jusqu'à présent la moindre altération. La tour renferme sept cloches qu'on sonne tous les jours avec la plus grande sécurité. C'est du haut de cette tour, où l'on parvient à l'aide d'un escalier commode, que Galilée découvrait la vérité pour l'annoncer à un siècle trop ignorant encore pour la comprendre. Déjà ce grand homme avait découvert les principes de la composition du mouvement, en observant celui de la lampe suspendue à la voûte de la cathédrale de Pise, et ses expériences sur la tour penchée achevèrent de lui révéler le secret de la nature sur la chute des corps, leur gradation de vitesse, et la gravitation en général. Ce souvenir est, selon nous, le plus beau titre de gloire du Campanile de Pise.

Le Campo-Sancto est un vaste cloître de quatre cent cinquante pieds environ de longueur sur cent quarante de largeur; il a la forme d'un parallélogramme, dont le pourtour intérieur est composé de soixante-deux arcades gothiques à plein cintre, soutenues par soixante-six grands pilastres. Les murs de ce cloître sont revêtus d'anciennes peintures malheureusement très endommagées par le temps, et dont les sujets sont empruntés à l'histoire sainte. Spinello Aretino, André et Bernard Orcagna, Buffalmacco, Giotto, etc., avaient employé leurs pinceaux à l'ornement de ce monument, qui est l'un des plus curieux en son genre qu'il y ait en Italie.

Pise contient vingt églises, dont quelques-unes, comme Saint-Matteo, Saint-Frediano, les églises des Barnabites, des Augustins et des Dominicains, sont enrichies de belles peintures et de beaux marbres. Nous mentionnerons aussi Sancta-Maria-della-Spina, ainsi nommée parce qu'elle reçut jadis une relique du plus haut prix, l'une des épines de la couronne de Jésus-Christ. Ce *Tempietto*, comme l'appellent les Pisans, se fait remarquer par une richesse d'ornements et un fini d'exécution extraordinaires.

Pise, ville autrefois si puissante, est aujourd'hui dénuée et déserte. Son enceinte, jadis trop resserrée pour contenir cent cinquante mille habitants, est maintenant trop grande pour sa population actuelle qui s'élève à peine à seize mille âmes. Son commerce a suivi le sort de la décroissance de la population. L'opulence de son heureuse rivale, Livourne, a été pour elle ce que la découverte du cap de Bonne-Espérance fut pour Venise.

Les palais les plus remarquables sont ceux du grand duc, de l'archevêque, de Lanfranchi (ancienne demeure de lord Byron), de Lanfreducci, et des chevaliers de l'ordre de saint Étienne.

L'université de Pise est une des plus anciennes et des plus renommées de l'Italie. Côme I[er] la fit restaurer dans le seizième siècle. Cet établissement possède une riche bibliothèque, un cabinet de physique et un jardin botanique.

A une petite distance de cette ville, près du mont Pisano, on trouve les célèbres bains d'eau minérale de Saint-Julien, dont les Romains faisaient un grand cas, et qui sont aujourd'hui tombés dans l'oubli, quoique leur vertu salutaire soit encore la même.

Nous terminerons cet article en rappelant la ferme de Saint-Rossore, qui est un des établissements agricoles les plus remarquables d'Europe.

LES MANUSCRITS.

Les manuscrits sont l'objet principal de la diplomatique (1). Tous les vieux manuscrits qui existent encore sont écrits sur parchemin ou sur papier. Cette dernière substance se divise : 1° en papier égyptien, fait de la plante de papyrus ; 2° en papier de coton ou de soie (*charta bombycina*), inventé en orient vers l'an 706 de notre ère, et dont l'usage n'a cessé entièrement qu'au milieu du quatorzième siècle ; 3° en papier de toile ; les antiquaires ne sont pas d'accord sur l'époque de l'invention de ce papier, mais la plupart pensent qu'elle date de la première moitié du treizième siècle, parce qu'il existe un diplôme de l'an 1243, écrit sur cette substance.

La plus ancienne mention des plumes à écrire se trouve dans un ouvrage du septième siècle. Parmi les encres, la noire a toujours été plus commune, aussi son origine remonte-t-elle très haut ; mais dans l'antiquité, cette encre ne contenait pas de vitriol comme à présent ; elle était composée de noir à poêle, de suie, de résine et de poix, d'ivoire brûlé, de charbon broyé, etc. On trouve aussi dans les vieux manuscrits de l'encre rouge d'une grande beauté, qu'on em-

(1) La *diplomatique*, qu'il ne faut pas confondre avec la *diplomatie*, est la science ou l'art de juger sainement des diplômes, chartes et titres anciens ; elle comprend la connaissance exacte de la nature des actes, de leurs formules et de leur contexture ; la connaissance des écritures, des formes extérieures ainsi que des coutumes propres à chaque siècle et à chaque nation.

ployait à tracer les lettres initiales, les premières lignes et les titres des chapitres. C'est pour cette raison qu'on appelait ces titres *rubriques*, et les personnes qui les écrivaient *rubricateurs* (rubricatores). L'encre bleue paraît moins souvent dans les anciens manuscrits; les encres verte et jaune y sont tout-à-fait rares. On traçait encore avec des encres d'or et d'argent soit des manuscrits entiers, qui sont d'une rareté extrême, et passent pour de véritables curiosités, soit les initiales des livres et des chapitres.

Quant à leur forme matérielle, on divise les manuscrits en deux classes, savoir : 1° les rouleaux (*volumina*), qui sont les plus anciens, à l'exception cependant, des manuscrits des troubadours qui ont quelquefois cette forme ; 2° les livres reliés ou brochés, c'est-à-dire les *codices* proprement dits.

Les personnes qui exécutaient les manuscrits étaient, chez les anciens, pour la plupart, des esclaves, ou des affranchis (*scribœ librarii*) ; plus tard, les moines s'en occupèrent, particulièrement les Bénédictins, à qui ce travail était imposé par la règle de leur ordre. Des correcteurs et des rubricateurs corrigeaient et ornaient les manuscrits sortis des mains des copistes.

Pour déterminer la date et la valeur des manuscrits, il ne suffit pas de considérer les circonstances indiquées plus haut, on doit surtout examiner le genre et la nature des caractères. Cependant il est plus difficile de découvrir, d'après l'écriture, l'ancienneté d'un manuscrit grec que celle d'un manuscrit latin. Quant aux manuscrits grecs, c'est une règle générale que plus les caractères sont légers, agréables et rapides, plus le livre est ancien, car l'écriture grecque est devenue de siècle en siècle plus raide et plus

Fac-simile tiré de la chronique de Charles VII, par frère Jean Chartier, religieux de Saint-Denis.

lourde. La présence ou l'absence des accents grecs ne décide rien relativement à l'âge des manuscrits. Au reste, on ne trouvera guère de manuscrits grecs plus anciens que le septième siècle, ou tout au plus au sixième.

On a classé les caractères latins, d'après leur grandeur, en majuscules et en minuscules ; et, d'après la forme qui leur a été donnée chez les différents peuples, et à de certaines époques, en caractères romains antiques, mérovingiens, lombards, carlovingiens (*scriptura romana antiqua, merovingica, longobardica, carolingica*, etc.) A ces différents caractères, il faut ajouter les gothiques, dont l'usage date du douzième siècle, et qui sont une espèce de minuscules anguleuses et bizarrement contournées. Pour chacune de ces écritures, on a établi des règles d'après lesquelles on peut découvrir l'ancienneté du manuscrit où elle est employée.

Antérieurement au huitième siècle, on ne trouve guère de ponctuation ; elle manque cependant aussi dans des manuscrits postérieurs à son adoption générale, et même dans quelques-uns de ceux du treizième siècle et des siècles suivants. Les manuscrits sans division, en chapitres ou en autres sections, sont toujours très anciens. La réclame (*custos*) ou la répétition du premier mot d'un cahier au-dessous de la

dernière ligne du cahier précédent, appartient au douzième siècle et aux siècles postérieurs. Moins il y a d'abréviations, moins elles sont considérables et plus le manuscrit est ancien. Dans les manuscrits les plus antiques, les mots ne sont pas séparés, mais se suivent sans interruption aucune dans les lignes. L'usage d'espacer les mots n'est devenu général que depuis le neuvième siècle. La forme des chiffres arabes, dont, au surplus, l'emploi ne commence à devenir général que dans les manuscrits de la première moitié du treizième siècle, peut aussi servir de guide dans l'appréciation de l'âge des écrits. Plusieurs manuscrits contiennent à la fin l'indication de l'époque de leur exécution, *codices* (datés), et même de la personne qui les a faits; mais on doit se garder d'avoir une foi aveugle dans cette sorte de souscriptions, car souvent la date qu'elles renferment est celle de la composition de l'ouvrage, ou bien elles ne se rapportent qu'à une partie du manuscrit, ou encore elles donnent des détails tout-à-fait controuvés.

Depuis la découverte des manuscrits d'Herculanum, on a la certitude qu'aucun des autres manuscrits connus ne remonte au delà du premier siècle de l'ère chrétienne. En 1825, un Français voyageant pour M. Bankes, anglais, a trouvé dans l'île d'Éléphantine (Haute-Égypte), un fragment de l'*Iliade*, sur papyrus, contenant huit à neuf cents vers (à partir du 160e), tracés en belles lettres capitales. On pense que ce manuscrit date de l'époque des Ptolémées, et, s'il en est ainsi, c'est sans doute le plus ancien livre qui existe.

Dans le moyen-âge, on effaçait, on grattait l'écriture des anciens livres en parchemin, et on la remplaçait par de nouveaux textes. Ces livres récrits, dont le nombre n'est pas bien considérable, sont appelés des *palimpsestes* (codices rescripti), mais l'usage de ce procédé avait déjà cessé dans le quatorzième siècle, probablement parce que le papier commençait alors à devenir plus abondant: on les appelait aussi, dit M. de Golbéry, *liber liturarius* ou *raturé* et *charta deletilis* ou *effacé*; on usait apparemment du stylet pour faire disparaître les anciens caractères. Ainsi l'on a détruit une multitude d'ouvrages précieux de l'antiquité; mais, dans l'antiquité même, cet usage s'était établi à raison de la cherté, de la rareté des matières sur lesquelles on écrivait. Cicéron déjà écrit à Trebatius, le jurisconsulte: « Vous m'avez écrit en *palimpseste*. J'approuve l'économie; mais je me demande ce que contenait donc ce papier pour que vous ayez préféré l'effacer à ne point écrire. Etaient-ce peut-être nos formules? Je ne suppose pas en effet que vous effaciez mes lettres pour y mettre les vôtres. »

M. Maï, qui a tiré un si grand parti des palimpsestes, en cite quelques-uns qui avaient été faits sur papier; ils sont fort rares. « Avec de la patience et de l'expérience, dit-il, on vient facilement à bout de la lecture des palimpsestes. Cependant, ils ont beaucoup de pages difficiles, et il convient de les rapprocher avec soin, les feuillets n'ayant pas toujours été griffés dans le même ordre pour la copie nouvelle que pour l'ancienne écriture. Les traces sont bien difficiles à reconnaître, et pour lire certains endroits, il faut un beau soleil, un jour serein. Une difficulté encore, c'est que les mots se suivent sans séparation, sans virgule, et c'est tout au plus si de temps à autre on trouve quelques points. Les cahiers qui composaient ces livres n'étaient point, comme chez nous, composés de feuilles pliées; mais on procédait, comme après l'invention de l'imprimerie, par feuilles assemblées, et, selon le nombre, ces cahiers s'appelaient *duerniones*, *terniones*, etc. On peut voir dans la préface de la *république de Cicéron*, par le célèbre abbé Maï, des détails forts curieux sur les moyens qu'il a employés pour coordonner ces beaux fragments sur lesquels, après avoir poli le parchemin de nouveau, avait été écrit un commentaire de saint Augustin sur les psaumes.

M. Maï donne dans cette introduction des détails curieux sur les palimpsestes d'Italie en général, et notamment sur ceux de Vérone, desquels Niebuhr a tiré les *institutes de Gaius*. Il ne serait pas impossible, selon l'opinion de M. Maï, que plusieurs de ces palimpsestes provinssent du siècle d'Auguste même; il compare les caractères de l'écriture à ceux des inscriptions de Pompeï et d'Herculanum; il prouve que les parchemins ont bien pu avoir cette durée. Il a publié beaucoup de fragments d'autres auteurs, grecs et latins, tous arrachés, par son infatigable travail, à des palimpsestes ignorés jusqu'à lui. Tels sont les fragments d'un traité de Gargilius sur les arbres fruitiers, ceux de Fronto, ceux de Dion-Cassius, dont Niebuhr a tiré ensuite un immense parti pour fixer un point d'histoire relatif au tribunat. »

(*Dict. de la Conversation*.)

LE ROI JEAN ET SON ÉPOQUE.

1350 - 1364.

Sixième article. (Voir p. 278.)

Le traité de Brétigny mettait fin à trop de batailles pour ne pas être environné de toutes les solennités de la cléricature et de la chevalerie. Dix bannerets, portant éperons d'or, se rendirent à Paris par l'ordre d'Édouard et du prince de Galles; l'objet de leur mission était de faire ratifier et confirmer, par le régent, toutes les conditions du traité. Le prévôt fit réunir les bourgeois, et le régent leur lut le traité conclu avec l'Anglais; ils en furent mécontents, mais enfin ils l'adoptèrent comme une nécessité malheureuse. Après cette sanction, Guillaume, de Melun, archevêque de Sens, célébra la messe; et le régent, la main sur le missel et l'autre tendue vers le sanctuaire, jura qu'il observerait fidèlement les conventions arrêtées. Il y eut aussi serment et jurement sur l'évangile de la part du prince de Galles, en présence de six chevaliers de France, porteurs du traité scellé du grand scel du régent. Le roi Jean eut la permission de quitter Londres, et il vint en la compagnie d'Édouard jusqu'à Calais où il fut reçu avec joie. Le 24 octobre, dans une messe solennelle, les deux rois jurèrent sur l'autel qu'ils tiendraient l'un et l'autre toutes les clauses du traité de Brétigny; mais l'art. 12 qui portait une renonciation de Jean à tous ses droits de suzeraineté sur les provinces cédées, et de la part d'Édouard à

toutes ses prétentions sur la couronne de France, ne fut point inséré dans la nouvelle charte écrite par le clerc du roi.

Lorsque les premières conditions du traité eurent été accomplies, et que Jean eut envoyé l'ordre aux châtelains de toutes les bastilles et de tous les castels de les rendre aux officiers du roi d'Angleterre, il put quitter Calais, et vint en sa bonne cour de Paris avec Philippe, son fils, noble enfant qui avait vaillamment combattu à Poitiers ; il avait partagé la longue captivité de son père. Les otages prirent la route de Calais pour se rendre aux prisons d'Angleterre ; car c'était une obligation de la féodalité que de subir la captivité comme caution de son seigneur captif. Le royaume ainsi se pacifiait. Lorsque Jean arriva à Paris, le régent venait de conclure une nouvelle paix avec le roi de Navarre ; les plus ardents défenseurs de la cause populaire furent amnistiés. Parmi les hommes dont le nom fut consigné dans les lettres de rémission, se trouva Robert Le Coq, évêque de Laon, ce zélé partisan des intérêts de la bourgeoisie pendant les états, l'ami du malheureux Marcel. Un des premiers actes de Jean en arrivant à Paris, fut de confirmer par son autorité royale, toutes les ordonnances faites par le régent pendant son absence. Les stipulations pécuniaires pour la rançon du roi Jean, occupaient les esprits ; il était de principe que tous les vassaux faisaient aide pour la rançon du suzerain, mais trois millions d'écus d'or ne pouvaient se trouver facilement parmi la chevalerie. Il fallut recourir à des moyens extraordinaires en dehors des principes féodaux ; les juifs eux-mêmes obtinrent de demeurer dans le royaume, moyennant une bonne rançon d'écus d'or qu'ils payèrent volontiers.

Jean mit le plus grand ordre et la plus grande simplicité en son hôtel. On n'y voyait plus ces brillants varlets des cours plénières, ces nobles hommes richement dotés ; tout était simple, et les chambellans se plaignaient qu'ils ne faisaient plus grands bénéfices sur les draps et la cuisine du roi. Mais il fallait payer la rançon, et comment s'y prendre? Le roi spécula sur la dot de sa fille Isabelle, jeune et belle enfant qui n'avait point quitté la cour de Paris. Dans les bouleversements produits par les efforts de l'indépendance italienne, Galéas était parvenu à la seigneurie de Milan ; c'était le frére de Barnabeo Visconti, ce fameux *signor*, contempteur de l'église ; il avait été excommunié par le pape, et se moquait des bulles et des monitions. L'archevêque de Milan ayant refusé de consacrer un moine sur sa recommandation, Barnabeo lui dit : « Vieux ribaud, fléchis le genou ; sais-tu bien que dans ma terre je suis le seul pape, le seul empereur? » Galéas avait besoin de s'appuyer sur le crédit d'une grande alliance ; il acheta la jeune Isabelle quatre cent mille écus d'or, et l'on pleura beaucoup aux Tournelles de Paris d'être obligé de la livrer à une race de damnés. Mais la rançon ! et toujours la rançon excusait les sacrifices.

Le roi Jean, ainsi obligé de ruiner son royaume, de sacrifier sa famille, s'efforçait de réparer, par des mesures de bonne police, les misères qui pesaient sur le peuple. Ce qui désolait surtout les provinces, c'étaient les grandes compagnies qui, à la suite du licenciement des armées se formaient en corps avec leurs chefs, et dévoraient ce que les guerres n'avaient pas entièrement détruit. Après le traité de Brétigny, parurent les *tard-venus* qui s'emparèrent de plusieurs castels et villes, de Toul, de Verdun, de Besançon, de Beaune. Un corps de chevalerie voulut s'opposer aux pillards, mais ce fut chose inutile ; de nobles barons périrent, et avec eux le duc de Bourbon, et si le marquis de Montferrat ne les eût appelés en Italie, ils auraient menacé Paris. Sur ces entrefaites, Philippe, duc de Bourgogne, le plus riche feudataire mourut à peine âgé de quinze ans, et laissa une opulente succession ; il avait fait une charte testamentaire par laquelle il léguait le duché de Bourgogne à monseigneur le roi Jean. Le monarque s'empressa de réunir la Bourgogne au domaine, mais au bout d'un an, il la donna à Philippe, son quatrième fils. Le roi Jean avait pour Philippe un vif amour, et le noble enfant le méritait. « Il s'est exposé, disait le roi, à tous les périls pour nous ; il était près de nous à l'infortune de Poitiers où il a été blessé. C'est pourquoi nous avons érigé en pairie le duché de Bourgogne, et constitué notre fils Philippe, duc et premier pair de France. »

La suite prochainement.

LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE.

Si la foi musulmane ne s'éteint pas tout-à-fait, au moins faut-il convenir que le zèle et la piété s'attiédissent sensiblement, et que le temps est bien loin où nul vrai croyant ne manquait au pèlerinage que sa foi lui commande. Aujourd'hui, avec quelques pièces de monnaie, on se dispense de ce voyage onéreux, en chargeant un hadji, c'est-à-dire un pèlerin, de faire pour vous des prières au tombeau du prophète, ou si l'on se rend à la ville sainte, les spéculations commerciales occupent beaucoup plus le pèlerin que les pratiques de dévotion. Peu de hadjis, hormis les mendiants, n'arrivent à la Mecque sans être chargés de productions de leur contrée. Les Turcs européens apportent des souliers, de la quincaillerie, de l'ambre et des étoffes brodées ; ceux d'Anatolie, des châles et des soieries, les Indous mahométans, des perles, et ainsi des autres. Plusieurs exercent leur industrie dans le lieu même du pèlerinage, fabriquent des nattes, des paniers, des petits fourneaux d'argile destinés à faire bouillir le café ; exercent le métier de porte-faix, balaient les cours. Ce sont, en général, les musulmans nègres, venus de l'Éthiopie, qui se vouent à ces soins pénibles et avilissants ; les Indiens et les Syriens, auxquels les moyens de subsistance manquent, préfèrent demander l'aumône.

A mesure que le zèle s'est ralenti, les caravanes sont devenues moins nombreuses et moins brillantes. Ainsi cette même caravane de Syrie, dans laquelle, l'an 97 de l'hégire, neuf cents chameaux étaient seulement destinés à porter la garde-robe d'Ibn-Abb-el-Melek, qui comptait cent vingt mille de ces animaux, quand Motasim-Billah, le dernier des Abassides, se rendit à la Mecque, cette même caravane, dis-je, n'est plus qu'une grosse troupe de marchands,

conduite par le pacha de Damas. Et cependant, depuis le temps où les kalifes de Bagdad l'accompagnaient en personne, elle est demeurée la plus considérable. Elle part de Constantinople, recueille les pèlerins du nord de l'Asie, traverse l'Anatolie, et parcourt les déserts de l'Arabie dans l'espace de trente jours. La force armée des gouverneurs l'accompagne de ville en ville. Rarement elle se compose de plus de quatre mille personnes, y compris les soldats fort nombreux. Il est à remarquer qu'elle n'a jamais été honorée de la présence d'un monarque ottoman. Les sultans se sont toujours adroitement relevés de l'obligation d'aller visiter la tombe et le berceau du prophète.

La Perse envoie une caravane toujours escortée par les Arabes adjibs de Bagdad ; mais la plupart des pèlerins viennent par mer.

Une troisième caravane moins régulière que ces deux premières, est celle qui vient de la Barbarie, et est dite des Mogrebins ou des occidentaux. Elle visite toujours Médine, et va quelquefois jusqu'à Jérusalem. Enfin, il y avait autrefois une caravane de l'Yemen, par laquelle arrivaient les Indiens, mais elle a cessé depuis 1803.

En outre de ces pèlerinages réguliers, il y en a d'autres, soit composés de grands corps de bédouins, soit de marchands isolés qui arrivent de tous les points du monde islamiste.

Les hadjis sont presque toujours accompagnés de derviches de toutes les sectes et de toutes les provinces, dont le grand nombre est en état de démence, ou feignent cette maladie. On sait que par une superstition qui leur est commune avec certains peuples chrétiens, les Arabes regardent comme autant d'âmes gagnées pour le ciel, ceux que leur nature imparfaite a privés du plus beau don fait à l'homme, de l'intelligence.

La grande privation pour les pieux musulmans qui entreprennent le voyage du Hedjaz, de la terre sacrée, c'est l'absence d'eau. A chaque endroit du désert, où une source, un ruisseau bienfaisant fournit au hadji son onde salutaire, on trouve un petit château et un grand bassin dans lequel les chameaux s'abreuvent. Ces châteaux sont occupés par quelques hommes qui y tiennent garnison, et sont chargés de garder les provisions qu'on y dépose. C'est près de ces eaux qui appartiennent aux bédouins, que les scheikhs des tribus viennent percevoir sur les caravanes le droit accoutumé.

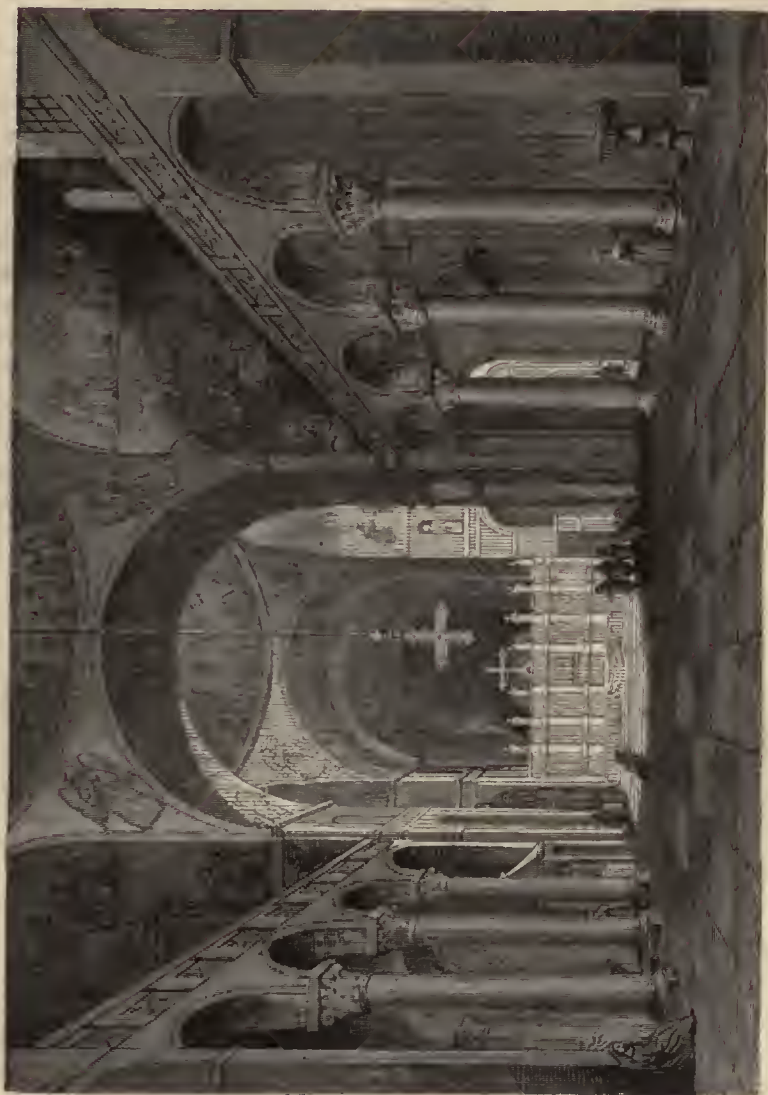
Encore deux ou trois siècles, et peut-être la Mecque sera-t-elle veuve de ses pèlerins qui faisaient sa gloire et sa richesse. Car la puissance des lieux s'affaiblit à mesure que grandit celle des idées. Qu'il est loin de nous, ce temps où chaque endroit de la terre avait sa vertu particulière ! Théâtres d'événements révérés par la piété, la pensée les y éternisait sans cesse. Le miracle qui s'y était opéré se perpétuait par la multitude ; la nature était le seul livre où elle pût lire l'histoire de sa foi ; de là, son ardeur à visiter les lieux saints. Cette ardeur a disparu, parce que l'intelligence humaine n'a pas besoin des yeux pour apprendre comment le christianisme s'est établi, et que le paysan retrouve aussi bien le Christ dans une page de son évangile qu'au sommet du Golgotha.

A. Maury.



Pèlerin turc.

VENISE. — SAINT-MARC.



Vue intérieure de l'église de Saint-Marc.



VENISE.

La basilique de Saint-Marc (1). — *Le grand canal.*

Il n'est point d'imagination italienne qui ne s'exalte à l'aspect des magnificences groupées autour de Saint-Marc. Rome elle-même ne possède peut-être pas un lieu plus propre à exciter l'admiration. Là c'est une gloire antique qui ne repose que sur des ruines ; mais ici c'est une gloire récente qui semble revivre encore sous les voûtes de l'auguste basilique et sous les arcades du palais ducal. C'est ici qu'on peut se former une idée de ce qu'a été la puissance vénitienne ; c'est ici que brillent avec profusion le marbre, les colonnes, les bronzes de l'orient subjugué, et que flottent les étendards qui rappellent la conquête de Candie, de Chypre et de la Morée.

La dépouille mortelle de l'évangéliste qui a associé son nom à toutes les gloires de Venise, fut transportée dans cette ville pendant le huitième siècle, et voici à quelle occasion : Les califes du Caire, dans le but d'embellir leur palais d'Alexandrie, mettaient au pillage les églises des chrétiens et les dépouillaient de tout ce qu'elles renfermaient de précieux. La même profanation menaçait la chapelle dans laquelle reposait le corps de saint Marc. Les prêtres qui avaient la garde de cette précieuse relique, cédèrent aux instances de deux négociants vénitiens qui se proposèrent pour les transporter dans leur patrie. Il n'était pas facile de cacher aux chrétiens d'Alexandrie ce pieux larcin ; il était plus difficile encore de se soustraire à la vigilance des douaniers sarrasins. Néanmoins, ces marchands vénitiens eurent recours à un expédient singulier qui leur réussit à merveille. Le corps de saint Marc fut placé dans une corbeille profonde, et couverte de viandes de porc toutes fraîches ; les infidèles ouvrirent la corbeille, et à l'aspect de cette chair détestée, se hâtèrent de la refermer et de laisser passer outre. Ce fut ainsi que le sacré dépôt arriva heureusement à bord du navire. Après avoir essuyé une horrible tempête, les marchands vénitiens entrèrent enfin dans le port de Venise, où ils furent reçus avec des transports de joie incroyables.

La basilique de saint Marc, aujourd'hui église patriarchale et métropolitaine, est de forme grecque, et ornée avec profusion de marbres orientaux, de bas-reliefs, de sculptures, de bronzes, de dorures, de mosaïques, de cinq cents colonnes de vert-antique, dont les côtés extérieurs, la façade, les parois intérieures, les voûtes et le pavé sont incrustés, de sorte que tout ce qui est visible dans cette église, et qui n'est pas or, mosaïque, bronze ou dorure, est marbre oriental. Les ornements extérieurs sont des ouvrages grecs, byzantins ou nationaux de diverses époques qui marquent les diverses gradations des arts. L'architecture de cet édifice est greco-arabe. Il fut commencé en 976, sous le doge S. Pietro Orseolo Ier, et achevé sous Dominique Silvio, en 1071. Il a soixante-seize mètres et demi de longueur, cinquante-deux mètres de largeur et trois cent trente et demi de circonférence. La façade, dont la hauteur dépasse vingt-cinq mètres, est un mélange bizarre, mais sublime de plusieurs styles. Elle est ornée d'une quantité considérable de colonnes précieuses, tant par la qualité et la variété des marbres, que par le travail qui les distingue, et de neuf grandes mosaïques. Trois archivoltes en marbre, d'un travail exquis, se font remarquer au-dessus de la porte principale ; la grande fenêtre est aussi surmontée d'une archivolte du même travail. On y voit une grande quantité de bas-reliefs sacrés et profanes qui ont été sculptés à des époques différentes ; mais ce qui frappe plus vivement encore la vue, ce sont les quatre chevaux de bronze qu'on remarque au-dessus de la porte principale. En les voyant, on ne peut se défendre de penser au peu de stabilité des choses d'ici bas. Les Romains ayant vaincu les Parthes, transportèrent ces chevaux à Rome, pour en orner l'arc de Néron. De là, ils passèrent à Constantinople, cette ville favorite d'un empereur qui sacrifia à un caprice la force de l'empire, et les Vénitiens, après des guerres opiniâtres et des actions héroïques, s'en emparèrent comme d'un trophée mérité. Plus tard, ils furent traînés à Paris par droit de conquête ; mais, en 1815, ils reprirent leur place sur la façade de Saint-Marc. Si le droit des Vénitiens, à la possession de ces chevaux n'est pas plus légitime que ne l'était celui des Romains et des Français, il est du moins appuyé sur des actions glorieuses. On ne sait rien de positif sur l'origine de ces chevaux. Les uns prétendent que c'est un ouvrage romain exécuté du temps de Néron ; d'autres veulent que ce soit une œuvre grecque, sortie originairement de l'île de Chio. Ils conservent encore les traces de l'ancienne dorure, et pèsent environ dix-sept cent cinquante livres grosses de Venise.

Le plafond du vestibule est couvert en entier de mosaïques, dont la plupart ont été exécutées par les frères Zuccato, Bozza et Banchini, d'après les dessins du Titien, de Pordenone et d'autres habiles artistes. A droite du vestibule, est la chapelle Saint-Zeno, dont l'autel, en bronze, est considéré comme un chef-d'œuvre, ainsi que le monument funèbre du cardinal Jean-Baptiste Zeno, qui s'élève au centre de cette chapelle. Le monument est aussi en bronze. C'est l'ouvrage de l'architecte fondeur Alexandre Leopardi et de P. J. Campanato. Les battants des trois portes, qui, du vestibule donnent accès dans l'église, sont en métal, et ornées de marqueteries en argent, dont les unes ont été exécutées à Venise, et les autres à Constantinople. Le péristyle de Saint-Marc a l'air d'un palais ; mais l'intérieur du temple est plus magnifique encore. Les voûtes, les arcs, les coupoles sont toutes couvertes de mosaïques sur champ d'or. Le bénitier est en porphyre, et est soutenu par un autel antique de sculpture grecque. Des mosaïques, des bas-reliefs et des sculptures ornent la chapelle des fonts-baptismaux, au milieu de laquelle on voit un bassin de marbre, dont le couvercle de bronze, à bas-reliefs, est une œuvre très estimée, des élèves de Sansovino. La chapelle de la Croix est soutenue par six colonnes précieuses, l'une desquelles est de porphyre noir et blanc, morceaux très rares. Cette colonne est considérée avec raison comme la plus belle de toutes celles qui embellissent Saint-Marc. Les objets les plus remarquables de cette magnifique basilique sont : La chapelle de la madone des Mascoli,

(1) Voir l'article Venise et la gravure, T. I, p. 44.

qui contient des statues et des sculptures d'un grand prix; la balustrade de marbre qui sépare l'église du chœur; elle est enrichie de quatorze belles statues et d'une croix en métal très précieuse; les deux pupitres formés de beaux marbres et soutenus par de belles colonnes; les deux petits autels qui s'élèvent auprès des pupitres; les stalles du chœur; l'autel, situé derrière le maître-autel. On y remarque une tribune soutenue par quatre magnifiques colonnes torses d'albâtre oriental, de huit pieds de hauteur. Deux de ces colonnes sont blanches et diaphanes, et passent pour être les seules qu'il y ait au monde; la porte en bronze de la sacristie, et la sacristie elle-même.

Tout ce que nous venons de citer excite avec raison l'admiration générale, qui s'accroît encore à la vue du trésor de Saint-Marc, dans lequel on conserve les objets les plus précieux, soit en reliques, soit en ouvrages et curiosités.

Le clocher de cette basilique a quatre-vingt-dix-neuf mètres de hauteur, et treize à la base, qui est entourée de boutiques. Une foule d'architectes y ont travaillé. Commencé en 911, il était déjà parvenu en 1111, jusqu'à l'emplacement destiné pour les cloches, qui fut lui-même élevé en 1115. Mastro Buono le reconstruisit en 1510, et l'embellit par des colonnes, et des marbres grecs et orientaux. Du haut de ce clocher, on jouit de la plus belle vue. On domine sur la ville, les lagunes, les collines Euganéennes, les Alpes et une bonne partie de la mer Adriatique. La terrasse, qui, du côté de l'est, est adossée au clocher, est aussi riche que superbe; elle est l'ouvrage de Sansovino, auquel on doit aussi les quatre statues de bronze qui brillent au milieu des marbres, des sculptures et des autres ouvrages en bronze, dont ce petit édifice est abondamment pourvu. Sous le règne de la république, cette terrasse était à l'usage des procureurs de Saint-Marc, qui, pendant les sessions du conseil suprême commandaient la garde; elle sert aujourd'hui au tirage de la loterie, aux ventes à l'encan, etc.

Les nombreuses mosaïques qui embellissent Saint-Marc, sont toutes des ouvrages très remarquables, aussi, en donnerons-nous une indication exacte au lecteur.

Façade. — Les voûtes du premier rang renferment cinq grandes mosaïques. Les deux premières, situées à la droite du spectateur, représentent: Le transport du corps de saint Marc, d'Alexandrie à Venise, ouvrage exécuté sur les cartons de pierre Vecchia, en 1560. Celle du milieu représente le jugement dernier, par Pierre Spagna, d'après le dessin d'Antoine Zanchi, et a été exécuté en 1680. Sous la voûte suivante, on remarque les magistrats vénitiens honorant le corps de saint Marc; dessin de Sébastien Rizzi, et mis en œuvre, avec la plus grande habileté, par Léopold dal Pozzo, Allemand, en 1728. Les cartons de cette mosaïque existent au palais Ducal. La dernière voûte est ornée par l'église de Saint-Marc, mosaïque du seizième siècle, et d'auteurs inconnus.

Les mosaïques des voûtes du second rang sont au nombre de quatre, savoir, la première en commençant par la gauche du spectateur : 1° La descente de croix de notre seigneur Jésus-Christ; 2° son entrée aux limbes; 3° la Résurrection; 4° l'Ascension. Ces quatre ouvrages sont de Louis Gaëtan, qui les exécuta d'après les cartons des Maffeo Verona, en 1617.

Vestibule. — Sur la porte du milieu, on voit saint Marc en habits pontificaux; œuvre de François et Valerien Zaccato, dessin du Titien, an 1545.

Au-dessous de celle-ci, sept petites mosaïques qui datent du onzième siècle.

En face de ces dernières est une demi-lune représentant le crucifiement, le sépulcre de Jésus-Christ, par les sus-nommés Zaccato, an 1549.

Dans le haut, à droite et à gauche de la grande porte, il y a deux autres demi-lunes, dont les sujets sont : La résurrection de Lazare et l'inhumation de la Vierge, ouvrages des mêmes Zaccato. On attribue le dessin de ces trois demi-lunes, à Pordenone ou à Salviati.

Les angles supérieurs représentent les quatre évangélistes; les angles inférieurs les huit prophètes, et la frise, des anges et des docteurs. Les Zaccato sont encore les auteurs de ces ouvrages.

Intérieur de l'église. — Au-dessus de la porte du milieu, Jésus-Christ, la Vierge et saint Marc, ouvrage du onzième siècle. Dans l'arc, au-dessus de la porte, les mosaïques, divisées en cinq compartiments, reproduisent plusieurs faits de l'apocalypse.

La grande voûte du vestibule contient : Jésus-Christ et la Vierge au milieu des nuages, saint Jean-Baptiste, des anges et des chérubins qui adorent la croix. Cet ouvrage est attribué à Bozza, et le dessin à Tintoretto; les apôtres et des anges avec des lys à la main, par Bozza, dessins d'Aliense et de Tintoretto; la gloire des élus, par Marini, dessin de Tintoretto; la condamnation des méchants, par le même, dessin de Maffeo Verona.

Chapelle des fonts-baptismaux. — Le baptême de Jésus-Christ, ouvrage des onzième et douzième siècles; chapelle de la *Croix;* le paradis, par Louis Gaëtan, dessin de Pillotti; le crucifiement de saint Pierre, la décollation de saint Paul, la chute de Simon Mago, par le même, dessin de Palma et de Padovanino.

Arc de la voûte, à droite. — Le martyre de saint André, dessin d'Aliense; saint Thomas en présence d'un roi, dessin du Titien; le martyre de saint Jean, dessin de Padovanino; le martyre de saint Jacques, dessin du Titien. Ces quatre ouvrages sont de Louis Gaëtan, et datent de 1602.

Chapelle de la Madone des Mascoli. — L'histoire de la Vierge, ouvrage très distingué, de Michel Giambono, exécuté en 1430. Cet artiste fut le premier qui abandonna la manière sèche et dure des anciens, pour adopter le style des Vivarini.

Chapelle de saint Isidore. — Elle est couverte de mosaïques représentant les actions de saint Marc. En sortant de cette chapelle pour se diriger vers le chœur, on s'arrête à peu de distance des gradins qui y conduisent pour observer les parois et les voûtes, qui présentent une foule de mosaïques fort estimées. Elles furent exécutées par divers artistes et en diverses époques. On remarque surtout, au-dessus de la porte de la chapelle de saint Isidore, l'arbre généalogique de la Vierge, ouvrage admirable et précieux de Vincent Bianchini, sur les dessins de Salviati.

Maître-autel. — Riche encadrement au milieu duquel on voit une grande figure du rédempteur assis.

Sacristie. — Au-dessus de la porte, dans la demi-

lune, la Vierge, œuvre très soignée de L. Rizzio, exécutée en 1530 ; à droite, saint Théodore ; à gauche, saint Georges, par François Zaccato. Les ouvrages qui ornent la voûte, sont de L. Rizzio, de Pierre Albeti et de François Zaccato.

Nous nous sommes un peu étendus sur la basilique de Saint-Marc, parce que l'ensemble et les détails de ce célèbre monument sont si extraordinaires, et que la vue y est tellement éblouie par les immenses richesses qu'elle renferme, que l'observateur ne saurait se reconnaître au milieu de cette profusion sans un guide. Cependant, nous sommes encore loin d'avoir signalé tout ce qu'il y a de remarquable.

LE GRAND CANAL.

En quittant la place Saint-Marc où l'on admire aussi le palais Ducal, la Procuratie-nuove, la Procuratie vecchie, la tour de l'Horloge, la petite église Saint-Basso, nous nous dirigerons vers un lieu qui ne renferme pas moins d'objets dignes de notre admiration, nous voulons parler du grand canal.

Le grand canal est la vie de Venise, c'est son *cours ;* c'est là que tout le monde veut avoir une habitation, et c'est là aussi qu'on accourt pour admirer les morceaux d'architecture les plus rares. A gauche de la Piazetta, commence le grand canal, vulgairement appelé *canalazzo*, dans le lieu où s'élève la douane de mer ou de transit, édifice aussi solide que magnifique, et merveilleusement adapté au site qu'il occupe, par les soins de l'architecte Joseph Benoni, qui le construisit en 1682, et le couronna par un globe qui supporte le simulacre de la fortune. En tournant sur la gauche, on aperçoit la riche et superbe église *Sancta Maria della Salute*. Élevée à grand frais pour accomplir un vœu fait par la république de Venise à l'occasion de la peste de 1630 qui fit dans cette ville plus de quarante-quatre mille victimes. L'architecte Balthazar Longhena, inspiré par ce même génie de grandeur qui caractérisait la république, décora extérieurement ce temple d'un ordre composite, d'un majestueux escalier, et couronna l'ensemble par deux hautes coupoles couvertes en plomb. Tout est chargé d'ornements et embelli par cent vingt-cinq statues. Il est peu d'édifices dans lesquels on ait apporté tant de soins dans l'exécution. L'intérieur présente un octogone circonscrit par un autre. Au sommet du premier, s'élève la principale coupole ; le second renferme six autels secondaires et un maître-autel en face duquel s'ouvre la grande porte d'entrée. Les autels, le chœur et surtout la sacristie contiennent des peintures très remarquables de Titien, Tintoret, Palma, Giordiano, Padavanino, etc. On admire aussi un grand candelabre de bronze de six pieds de hauteur, ouvrage qui passe pour le plus admirable qu'il y ait dans ce genre, toutefois après celui de Padoue.



Vue du grand canal à Venise.

A côté de ce temple, on remarque un autre édifice, construit en 1670 sur les dessins de Longhena, et qui, depuis 1818, fut destiné au séminaire patriarchal. Dans l'oratoire de ce séminaire reposent les cendres de Sansovino ; le cloître contient une collection très intéressante de bas-reliefs, bustes, statues, inscriptions, urnes, etc., etc.

A droite du canal, on rencontre ensuite le palais Fini, architecte, André Fremignen ; puis le palais Corner della Ca Grande, architecte, Jacob Sansovino. Cet édifice, élégant et superbe, sert aujourd'hui de résidence à la délégation provinciale. Un peu plus avant, s'élève le palais Cavalli, dont l'architecture appar-

tient au moyen-âge. Sur la rive gauche, en face de ces derniers palais, le premier édifice qui appelle les regards, est le palais Dario, incrusté de marbres fins, et construit à la manière des Lombards. Les palais Venier et Angarani nous conduisent ensuite à l'académie des Beaux-Arts. Le bâtiment qui a aujourd'hui cette destination, s'appelait autrefois l'école de la Charité. La façade, d'ordre corinthien, a été élevée sur les dessins de Georges Massari. Les peintures renfermées dans cet édifice sont presque toutes de l'école vénitienne, et ont été exécutées par ses meilleurs maîtres. La collection de ces tableaux est d'une grande richesse, et intéresse au plus degré les nombreux amateurs de la peinture.

En continuant à parcourir le grand canal, nous trouverons, un peu au-delà de l'académie royale des Beaux-Arts, le palais Justinien Lolin, bâti sur les dessins de Longhena; le palais Contarini Dagli Sgrigni, architecte Scamozzi; le palais Rezzonico, architecte Longhena; le palais Moro-Lin, architecte, Sébastien Mazzoni, Florentin; les trois palais de la famille Giustiniani, remarquables par leur architecture qui appartient au moyen-âge; le palais Toscari, édifice grandiose, dont Sansovino faisait le plus grand cas. Il fut élevé vers la fin du seizième siècle, et servait ordinairement de demeure aux souverains qui, du temps de la république, venaient visiter Venise; le palais Balbi, architecte Alexandre Vittoria, édifice magnifique, mais peu correct dans ses ornements; le palais Contarini, dont l'architecture a beaucoup de rapport avec la manière des Lombards; les quatre palais de la famille Moncenigo; le palais Pisani, construit au commencement du quinzième siècle; le palais Barbarigo, dans lequel on remarque le groupe de Dédale et Icare, un des premiers ouvrages de Canova; le palais Corner Spinelli, édifice très remarquable et d'un goût exquis; le palais Contarini est d'une architecture du style lombard; le palais Grimani, aujourd'hui siége de la direction des postes, est considéré comme un chef-d'œuvre par sa majesté, sa richesse et son élégance. San Micheli en fut l'architecte; la façade se compose de trois ordres corinthiens, dont le dernier présente quelques imperfections. On attribue ce défaut à la mort de l'architecte qui ne put présider à l'achèvement de son ouvrage; le palais Farsetti, aujourd'hui hôtel de la Grande-Bretagne; le palais Manin, architecte Sansovino; le palais Mangili, aujourd'hui Valmarana, architecte Antoine Visentini; le palais Micheli delle Colonne. Indépendamment du mérite de cet édifice, comme architecture, on y admire encore trois chambres, tendues de tapis, dont les dessins ont été donnés par Raphaël, et un musée d'armes qui contient l'équipement militaire du doge Dominique Micheli, qui marcha à la conquête de la Terre-Sainte; le palais Sangredo, architecture moyen-âge; l'escalier de cet édifice est un ouvrage très estimé d'André Tirali. La Ca Doro, édifice du quatorzième siècle; il n'est pas complet, et se compose de plusieurs styles parmi lesquels domine l'arabe-sarrasin. On a cru jusqu'à ces derniers temps que ce palais tirait son nom de plusieurs ornements dorés qu'on remarque à l'extérieur, mais un document, de découverte récente, a fait connaître qu'il servit autrefois d'habitation à la famille Doro, de laquelle il est très vraisemblable qu'il a pris sa dénomination; le palais Corner, architecte, Dominique Rossi; le palais Pesaro, dû à Longhena, est un bâtiment magnifique, tant par son étendue et sa solidité que par sa richesse; la palais Grimani, architecte, San Micheli; le palais Bataggia, aujourd'hui Capovilla, architecte Longhena; le palais Vendramin Calergi, architecte, Pierre Lombard; le palais Correr, où l'on admire une collection de camées, gravures, médailles, peintures, manuscrits, émaux, ivoires, etc. Le palais Labia, architecte, André Cominelli; le palais Manfrini qui contient d'excellentes peintures, entr'autres une foule d'ouvrages des anciens peintres qui fleurirent à la renaissance, tels que Cimabue, Giotto, Mantegna, etc.; la maison Cicognara, dont le propriétaire était intimement lié avec Canova; le palais Grimani, ouvrage du seizième siècle; on attribue l'architecture de cet édifice à Jean Grimani, patriarche d'Aquilée, et à San Micheli. La cour de ce bâtiment est admirable; tout autour on a disposé une riche collection d'anciennes statues, de petits temples, d'urnes, de bas-reliefs, d'inscriptions, etc., et d'autres ouvrages grecs et romains. Parmi ces divers ouvrages, se distingue la statue colossale de Marcus Agrippa, ouvrage enlevé du vestibule du Panthéon de Rome. Enfin, le palais Corniani d'Algarotti. Dans la cour, on remarque une sybille, ancienne statue grecque, avec piédestal orné de bas-reliefs; on y voit aussi une bibliothèque renfermant toutes les productions théâtrales représentées à Venise, depuis 1636, époque de l'établissement du premier théâtre dans cette ville, jusqu'à nos jours.

Quoique Venise possède quatre cent huit ponts, tant grands que petits, néanmoins il n'existe sur le grand canal que le pont de Rialto, et il est le seul qui serve de communication aux deux groupes principaux d'îles qui composent la ville de Venise. Le pont de Rialto fut élevé en 1588, par l'architecte Antoine da Ponte, sous le doge Pascal Cicogna. Il est bâti en pierre vive, et formé d'une seule arche, dont la hauteur est de plus de dix-huit pieds vénitiens au-dessus de l'eau; il est embelli par deux rangs de boutiques au nombre de douze par chaque rang.

Venise, une des deux capitales du royaume lombardo-vénitien, est située au milieu des lagunes qui portent son nom, au fond du golfe Adriatique, et à deux lieues du continent. Sanazzaro, en comparant Rome et Venise, dit que si la première est l'ouvrage des hommes, la seconde doit être attribuée aux dieux. En effet, elle semble sortir du sein des eaux, et là, où jadis on ne voyait que quelques roseaux épars çà et là dans les marais fangeux, s'élèvent aujourd'hui des temples magnifiques, des palais superbes, des coupoles, des colonnes, des arcs et des tours. Elle est divisée en cent vingt petites îles séparées par une infinité de canaux, et unies entre elles par quatre cent huit ponts, presque tous construits sans symétrie. Le canal appelé le grand canal, semblable à une artère principale à laquelle viennent aboutir toutes les ramifications secondaires, la partage en deux, en suivant une direction qui lui donne la figure d'un S. La longueur de ce canal est de deux mille six cents pas vénitiens, et sa largeur moyenne de quarante.

Dans une ville comme Venise, qui fut une véritable conquête faite sur la mer, les fondateurs furent obligés de suivre les irrégularités du sol, et il leur

fut impossible d'obtenir un certain ordre, et surtout de construire des rues larges et spacieuses comme on en voit dans les villes de terre ferme. La sinuosité des rues, ou, pour parler plus exactement, des canaux qui forment la ville, lui donne une physionomie toute particulière et unique. A Venise, on n'y voit point de voitures ; là, les rues sont des canaux, les charriots des barques, les voitures des gondoles. Ces gondoles sont pour l'étranger un objet d'admiration. Rien n'est plus léger que leur forme. Sur trente pieds de longueur, elles n'en ont guère plus de quatre vers le milieu, et se terminent aux deux extrémités par deux pointes aiguës et élevées. Sur la proue, on voit un fer assez grand qui a la forme d'une scie, de sorte que dans la rapidité de sa course, la gondole semble devoir fendre en deux tout ce qui s'opposerait à son passage. Au milieu, il y a une espèce de cabane soutenue par deux demi-cercles en fer ; des quatre côtés, on voit des rideaux, des fenêtres et des jalousies qu'on peut ouvrir ou fermer, selon son bon plaisir. La gondole est peinte en noir intérieurement et extérieurement, ce qui lui donne l'apparence d'un catafalque mobile. Ce qu'il y a surtout de surprenant, c'est l'agilité et l'adresse avec laquelle les gondoliers dirigent leur barque légère ; ils passent à côté les uns des autres, se croisent et s'évitent avec une telle vitesse, que les étrangers qui ne sont pas accoutumés à ce spectacle, éprouvent, malgré eux, un sentiment d'effroi.

LES MINIATURES (1).

Si l'on disait que *miniature* est synonyme de *rubrique*, cela pourrait paraître extraordinaire, et cependant il est facile de le faire comprendre. Le mot *rubrique* désigne en effet les lettres en rouge dans les livres ; de là vient qu'on donne aussi le nom de *rubrique* à la partie autrefois imprimée en rouge, et depuis en *italique*, dans les missels et autres livres liturgiques. Avant la découverte de l'imprimerie, de nombreux et habiles calligraphes étaient employés à écrire des livres. Pour donner plus de facilité à retrouver le commencement des chapitres, des paragraphes, ou alinéas, ils les commençaient par une lettre de couleur rouge, et ils employaient pour cela du *minium*, qui, comme on sait, est un oxide de plomb. Afin de rendre plus visibles encore ces lettres, on les orna d'arabesques, avec des enroulements et des feuilles comme celles des pampres de vigne. On finit par décorer les livres de sujets peints, qui reçurent le nom de *vignettes* ou de *miniatures*, parce qu'elles tenaient la place des lettres faites avec du *minium*.

Ces peintures, ces compositions, faites avec plus ou moins de talent, suivant le goût du siècle et la capacité de l'auteur, étaient toujours de petite dimension, et d'un travail soigné et minutieux.

Quelques personnes oubliant que ces peintures devaient être nommées *miniatures*, parce qu'elles remplaçaient les lettres faites avec du *minium*, crurent qu'elles devaient recevoir le nom de *mignatures*, parce qu'elles avaient quelque chose de *mignon*. Ce serait une faute d'employer cette manière d'écrire, bien que le mot se prononce souvent ainsi.

On trouve des miniatures dans des manuscrits du cinquième siècle. Le bon goût qu'on y remarque, continue jusqu'au dixième siècle, mais alors il se perd et ne reparaît que vers le milieu du quatorzième siècle, où elles offrent un vrai mérite sous le rapport de l'art.

Les miniatures donnent souvent beaucoup de prix aux manuscrits ; elles nous offrent les costumes, les armes, les meubles, de l'époque où elles ont été faites ; et, comme quelques-unes sont copiées sur des figures beaucoup plus anciennes, elles retracent les images d'objets perdus depuis long-temps, et que nous ne connaîtrions pas sans cela. Plusieurs de ces vignettes ont été gravées dans différents ouvrages, tels que ceux des savants Lambecius, Montfaucon et de Murr. L'abbé Rive en a publié de très curieuses, et maintenant M. Auguste de Bastard publie un ouvrage fait avec grand soin, et dans lequel il donne un nombre considérable de vignettes de différents siècles et de différents pays. M. de Gaignères, gouverneur des petits-fils de Louis XIV, a formé une curieuse collection de costumes, qu'il a donnée à la bibliothèque royale. On y trouve un grand nombre de copies de très belles miniatures ; plusieurs ont été gravées dans les *Monuments de la monarchie française*, par Montfaucon. Cette même collection a été mise à contribution par MM. Beaunier, Le Comte et Hapdé, pour les ouvrages qu'ils ont publiés sur les costumes français. M. Willemin, dans les *monuments inédits*, a aussi donné un grand nombre d'objets tirés de miniatures ou de vignettes d'anciens manuscrits.

Le plus ancien que l'on connaisse avec des miniatures est celui de Virgile, qui existe dans la bibliothèque du Vatican ; elles ont été gravées par Pierre Santo-Bartoli. Parmi les manuscrits de la bibliothèque royale, à Paris, on peut remarquer le manuscrit de Froissard, source, en quelque sorte inépuisable, pour obtenir des renseignements sur un grand nombre de points de notre histoire et de celle d'Angleterre. Le livre des *Tournois*, publié par le roi René, offre aussi les choses les plus curieuses. On ne peut oublier de parler des *Heures d'Anne de Bretagne*, le plus riche et le plus beau manuscrit de ce genre, véritable chef-d'œuvre sous le rapport de l'art. Les vignettes du manuscrit de l'évangile de saint Cuthbert, faites par saint Ethewald, offrent plusieurs points relatifs à l'histoire des arts en Angleterre. La paraphrase poétique de la Génèse, écrite par Coedmon dans le onzième siècle, fait connaître les instruments et les ustensiles dont se servaient les Anglo-Saxons. Ces deux manuscrits font partie de la bibliothèque Cottonienne. Les miniatures qui accompagnent l'*histoire de Richard*, indiquent les différentes coutumes relatives à l'art de la guerre dans le commencement du quinzième siècle ; c'est un des monuments les plus précieux de la bibliothèque harléienne. A la cathédrale de Pise, il existe un livre de chœur sur vélin, que l'on croit du douzième siècle. L'*Exultet* que l'on chante le samedi-saint y est orné de miniatures représentant des figures d'animaux et de plantes.

Comme les autres arts, sans doute, la miniature nous

(1) Cet article remarquable est extrait d'un des volumes du *Dictionnaire de la Conversation*, publié par M. Belin-Mandar, rue Christine.

vient des Grecs et passa par l'Italie; mais on ne peut nier que c'est en France et aussi en Flandre qu'elle fut exercée avec le plus de succès, et qu'elle atteignit à la perfection. En suivant dans les différents âges nos miniaturistes, on les voit faire des progrès à mesure que les ténèbres de l'ignorance se dissipent. Ces progrès deviennent plus sensibles sous le règne de Charles V. Le duc de Berri, frère du roi, aimait les arts et les encourageait; il aimait surtout les manuscrits ornés de miniatures.

Malgré le nombre immense de miniatures qui existent, fort peu offrent le nom de leur auteur, probablement parce que la plupart vivaient dans les cloîtres. Cependant, nous en pourrions citer quelques-uns dont les noms nous sont parvenus, et parmi lesquels on remarque Oderic de Gubio, chanoine de Sienne, vivant en 1233, et cité par le Dante; Guido de Sienne et Simon Memmi, qui vivaient à la même époque; François de Bologne, élève d'Oderic; Cibo, moine du quatorzième siècle; D. Lorenzo, Fra Bernardo, vivant en 1450, et qui reçut le nom de *Buontalenti;* Gherardo, mort en 1470; Barthélemi della Gatta, abbé de Saint-Clément, en 1490; Agosto Decio, Milanais; J.-B. Stefaneschi, religieux; Pierre Cesarei de Pérouse, qui a orné de miniatures plusieurs manuscrits conservés à la cathédrale de Sienne; D. Silvestre, religieux à Florence; le P. Piaggi, Théatin; Fouquet, miniaturiste de Louis XI; Antoine de Compaigne, enlumineur de pincel, enterré à Paris, dans l'église de Saint-Severin. C'est avec son bien et celui de sa femme Oudène qu'a été construit le deuxième pilier au midi de la nef de cette église; peut-être demeurait-il dans la rue de la Boutebrie, qui, à cette époque, portait le nom de rue des *Enlumineurs;* Jules Clovio, mort en 1578, et dont on cite un missel orné de vignettes du meilleur goût, et de dessins d'une exécution parfaite; Jérôme Ficino, vivant en 1550; Jacques Argenta de Ferrare, en 1561; Valentin Lomellino, en 1560; Anne Seghers, en 1550; et Jean Mielich, en 1572.

Lors de la découverte de l'imprimerie, les miniaturistes furent employés à orner les initiales des livres, ou à peindre des vignettes et des fleurons au commencement et à la fin des chapitres; cet usage continua surtout pour les missels et les livres d'heures. Mais bientôt les livres se multiplièrent à tel point, et se répandirent dans un si grand nombre de mains, qu'il aurait été difficile de continuer à les enrichir de cette manière. Aussi, les miniatures furent tout-à-fait abandonnées; seulement, on y jeta, de distance en distance, de petites compositions gravées, qui reçurent et conservèrent le nom de *vignettes*, quoiqu'elles n'offrissent plus aucune ressemblance avec les pampres de la vigne.

Les miniaturistes cherchèrent donc un autre aliment. C'est alors qu'on les vit faire d'abord de petits sujets gracieux, que l'on encadrait, puis des portraits, dont on orna les boîtes, des bonbonnières, des bracelets; plus tard, des tabatières, et enfin des éventails.

DUCHESNE aîné.



Miniature tirée de la chronique de Charles VII.

ITALIE. — SIENNE.



Sacristie de la cathédrale à Sienne.



SIENNE — ITALIE.

Sienne est située sur le penchant d'une montagne, et par conséquent sur un sol fort inégal, dont la nature et la configuration font croire qu'il a dû appartenir à un cratère. Quoi qu'il en soit, il est certain que Sienne repose en partie sur des souterrains. Ces souterrains ont-ils été formés par des accidents naturels, ou ont-ils été creusés par la main des hommes à des époques de guerre? C'est une question que le défaut de preuves ne permet pas de résoudre.

Sienne fut fondée par les Gaulois, après la prise de Rome, et devint colonie romaine sous le règne d'Auguste, époque à laquelle elle reçut le nom de *Sena Julia*, en mémoire de Jules César. A la décadence de l'empire, elle subit plusieurs révolutions, et fut successivement soumise à plusieurs conquérants; enfin, vers la moitié du douzième siècle, elle s'érigea en république indépendante; mais ce fantôme de liberté, loin de cicatriser ses plaies, ne fit que les envenimer davantage. Une démocratie inquiète, turbulente et tyrannique prit la place du despotisme d'un seul. Les habitants de Sienne, sourdement excités par les Florentins, leurs rivaux jaloux, qui espéraient profiter de leurs dissensions, leur déclarèrent une guerre acharnée. D'abord vainqueurs, puis vaincus, ils durent céder aux Florentins qui leur imposèrent un tyran astucieux, sous le nom mensonger de gouverneur. Ce prétendu gouverneur s'appelait Pandolphe Petrucci; il remplit si bien le but des Florentins que Machiavel le désigne comme le type de l'usurpation artificieuse. La mort du tyran réveilla les Siennois, qui se soulevèrent et chassèrent les descendants du despote; mais il leur était plus facile de vaincre que de se gouverner. Aussi de nouvelles dissensions intestines les firent-ils passer successivement sous d'autres maîtres. Les Français et les Espagnols les eurent tour à tour sous leur domination, jusqu'à ce que Philippe II eût cédé Sienne au grand duc, Côme I; dès-lors cette ville suivit la destinée de la Toscane.

Les rues de Sienne sont pavées, les unes de grandes pierres unies, et les autres de briques posées de champ; la disposition de ces rues est telle, que la plupart sont dirigées vers le centre de la ville; on monte ou l'on descend continuellement. Les tours qui s'élèvent au milieu de la ville, et qu'on aperçoit de fort loin, faisaient partie des palais des nobles. Les maisons sont, en général, d'une architecture ogivale; il y en a cependant quelques-unes bâties dans le goût moderne, et qui ne manquent pas d'agrément. Plusieurs de ces maisons qui se trouvent adossées à la montagne, ont des jardins aussi élevés que les croisées, ce qui procure des points de vue très agréables.

On peut dire de Sienne ce qu'on dit de Florence: qu'elle semble bâtie pour la guerre civile. En effet, les bâtiments présentent partout la même sévérité dans le style, et la même solidité dans leur construction. Ici, comme à Florence, les maisons particulières sont crénelées et flanquées de tours.

La place du Campo ou de l'Hôtel-de-Ville, qui a mille cinquante-six pieds de tour, est ovale, pavée avec des briques de champ et des pierres en compartiments, bordée de boutiques et de bâtiments anciens avec de petits portiques dans le genre gothique, et dans un tel enfoncement qu'on la prendrait pour un bassin destiné à des naumachies; onze rues y aboutissent: on y donne toutes les années des fêtes et des jeux qui attirent beaucoup de monde. Sur cette place est une belle fontaine de marbre, avec des bas-reliefs qui représentent les vertus théologales, la création d'Adam et d'Ève, et leur expulsion du paradis terrestre. Près de cette même place, on voit une colonne de granit sur laquelle est une louve qui allaite Remus et Romulus, groupe en bronze doré; on croit que cette colonne appartenait à un temple de Diane A quelques pas de là, est une chapelle de la Vierge, en marbre, ouverte en forme de portique; elle fut fondée à l'occasion de la peste de 1348. La grande tour à laquelle cette chapelle est adossée, passe pour avoir deux cent soixante-dix pieds d'élévation.

Le palais Public ou l'Hôtel-de-Ville, *palazzo degli eccelsi*, ou *de' Signori*, est un grand édifice, isolé de tous côtés, bâti partie en pierres de taille et partie en briques. Il est orné de portiques où l'on peut se promener. L'intérieur se compose de plusieurs salles décorées d'une prodigieuse quantité de peintures relatives à l'histoire de Sienne. L'ancienne salle du Conseil, devenue inutile lorsque la république eut cessé, fut convertie en salle de spectacle; ce théâtre brûla en 1751; on le fit reconstruire.

Le plus beau monument de Sienne, ou, pour parler plus exactement, le seul qui mérite ce nom, est sa superbe cathédrale, édifice ogival digne en tout point de l'ancienne magnificence italienne.

La cathédrale (*le Dôme*), est bâtie sur une petite élévation, et domine une place qui l'entoure de trois côtés. On y monte par des degrés de marbre qui annoncent la grandeur et la magnificence de ce bâtiment; c'est un vaisseau vaste et majestueux, d'architecture gothique, revêtu, tant au-dedans qu'au dehors, de marbres blancs et noirs symétriquement rangés par assises; sa fondation remonte à l'an 1250. Le portail, reconstruit en 1333, a trois portes et un bel ordre de colonnes. La partie supérieure est décorée de statues, de bustes et d'autres ornements. On estime beaucoup les deux colonnes qui supportent le fronton. L'église a trois cent trente pieds de long; son intérieur plairait davantage s'il était plus large. Les piliers, qui tiennent de l'ordre composite, ont beaucoup de légèreté. Les fenêtres, formées d'une multitude de petites colonnes qui avancent les unes sur les autres, ressemblent à des perspectives de théâtre. La voûte est azurée et parsemée d'étoiles d'or. La coupole repose sur des colonnes de marbre; la coupole de la chapelle de la Vierge est dorée, et l'autel incrusté de *lapis-lazzuli;* cet autel est encore orné de bas-reliefs dorés et de colonnes de marbre vert de mer, d'ordre composite. Les sculptures en bois qu'on voit tout autour du chœur, sont des chefs-d'œuvre de travail et de patience. Dans la chapelle de Saint-Jean, entre plusieurs belles statues, on admire celle de ce saint, en bronze, par Donatello. Le pavé de l'église est un des plus beaux ouvrages de ce genre; il représente plusieurs histoires de l'Ancien-Testament, exécutées en marbres blancs, gris et noirs; ce sont des tableaux de clair-obscur et en mosaïque, dessinés avec des caractères de tête non moins admirables que les chefs-d'œuvre de Raphaël.

Une chose assez singulière et qu'on voit dans la cathédrale de Sienne, c'est la suite de tous les bustes des papes jusqu'à Alexandre III, placés dans une espèce de galerie qui règne tout autour de la nef. Il y a dans l'église une chaire avec des bas-reliefs admirables; dans une chapelle, deux belles statues du Bernin, surtout la Madeleine.

Les peintures de la sacristie sont très remarquables; on les a long-temps attribuées à Raphaël, mais il est avéré aujourd'hui qu'elles ont été exécutées par Pinturicchio, et que Raphaël s'est borné à y faire des retouches. La sacristie est appelée *libreria* (bibliothèque), parce qu'elle renferme une collection d'anciens missels ornés de miniatures; on y remarque dans le milieu un groupe des trois grâces, ouvrage de sculpture antique d'un grand mérite.

Sienne a fourni à l'église sept papes, entr'autres Grégoire VII et Alexandre III, qui eut la gloire d'humilier, à Saint-Marc, de Venise, l'orgueil de l'empereur Frédéric Barberousse. Cette ville fut aussi le berceau de Gratien, de Mathiole, des trois Socins, dont l'un fut un des principaux chefs de la secte socinienne, et enfin de sainte Catherine qui y naquit en 1347, d'un père, teinturier de profession.

Le commerce de Sienne était autrefois très considérable; cette ville a quelques manufactures de laines; on y fabrique des rubans qui se portent à la foire de Sinigaglia, des cuirs, des chapeaux et des cordes d'instruments; le marbre de ses carrières, appelé *brocatello*, est très recherché.

Les Siennois sont spirituels, affables, obligeants, mais d'une si grande délicatesse sur le point d'honneur, qu'il est très facile de les blesser.

L'idiôme qu'on parle à Sienne passe, avec raison, pour le plus pur des nombreux dialectes usités en Italie. Leur prononciation est douce et harmonieuse, et ils parlent la langue très correctement. C'est là qu'on trouve véritablement *lingua toscana in bocca romana*, c'est-à-dire la pureté de la diction de Florence, réunie à la douceur de la prononciation des Romains.

La population de Sienne est égale à celle de Pise, qui se compose d'environ seize mille habitants.

PRODUIT COMPARATIF

Des mines d'or et d'argent du monde, et du charbon de terre qui se consomme par an, en Angleterre.

Le charbon de terre qui se consomme chaque année, en Angleterre, s'élève à dix-huit millions de tonneaux, qui coûtent à raison de 1 fr. 25 c. le quintal, 450 millions.

On évalue le produit annuel des mines d'or et d'argent que produit le monde, à	220
Différence *en faveur du charbon de terre :*	230

ORIGINE DE LA GRANDE-CHARTREUSE.

Les plus beaux jours de l'automne sont empreints, pour le voyageur, d'une sorte de tristesse qui est douce, qui a du charme, mais qui n'en est pas moins de la tristesse. Comme l'oiseau qui profite des derniers rayons du soleil et fait éclater ses chansons, le voyageur aussi avance encore gaiement dans sa route, mais il y a déjà pour tous les deux dans ce ciel qui devient à chaque heure plus sombre, dans ces matinées toujours plus tardives, dans cet air du soir plus incisif, tout le deuil et tous les malaises de l'hiver. et les quelques heures tièdes que l'automne leur laissera encore par intervalles, ne serviront bientôt plus qu'à leur rappeler les beaux jours passés, et à rendre ainsi plus cuisantes pour eux les atteintes du mauvais temps.

A l'entrée même du chemin qui, dans la belle saison, me conduirait en peu d'heures au monastère, se montrent deux couvents : l'un est à droite, l'autre à gauche; ils sont placés là comme pour disposer l'âme aux émotions religieuses qui l'attendent; ce sont comme deux bénitiers placés à l'entrée du cloître qui mène au sanctuaire.

La cause miraculeuse de la retraite de saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, a été vivement contestée et aussi vivement soutenue. Sous le règne de Louis XIII, la version surnaturelle trouvait encore le plus grand crédit. témoin un conseiller du roi qui a publié à ce sujet un bon gros livre plein de candeur, qu'on est d'autant plus disposé à regarder comme véridique que la bulle du pape Urbain VIII, en retranchant ce miracle du bréviaire romain, ne menace point d'excommunication les âmes qui y resteraient crédules. Voici donc le merveilleux fait qui advint à Paris, en l'année 1082, la deuxième du pontificat de Clément VIII.

Le chanoine Raimond, grand personnage chargé de dignités, célèbre dans les sciences d'alors, si juste aux yeux des hommes, que lorsqu'il paraissait en public il était comme adoré par le peuple, tomba grièvement malade, fut vainement secouru par les maîtres de la médecine, et par les prières publiques, et mourut. Tout Paris est en deuil; le clergé, l'université et la cour sont en peine pour la pompe de ses funérailles. L'évêque et tout le diocèse célèbrent le service en l'église de Notre-Dame. A l'issue de la messe, comme on allait enterrer le corps. et comme on disait sur lui les prières des morts, après lui avoir découvert la face, l'officiant entonna d'une voix vibrante la leçon qui commence par ces mots: Responde mihi : Réponds-moi. Lors on voit le mort, jusque là étendu dans sa bière, se lever lentement, à la grande terreur des assistants, et il dit à haute voix : Justo dei judicio accusatus sum : Par le juste jugement de Dieu, je suis accusé. On délibère, on doute s'il est mort ou s'il est vivant, on se résout enfin à attendre jusqu'au lendemain. Cependant tout Paris instruit du miracle se porte le jour suivant à Notre-Dame; la bière est de nouveau découverte, on officie et l'on vient chanter les leçons sur le corps au milieu des torches funèbres; quand le prêtre eut dit (sans doute d'une voix moins assurée que la veille) : Responde mihi; le défunt, à la vue de tous, se met sur son

séant, et répond : Justo dei judicio judicatus sum : Par le juste jugement de Dieu je suis jugé. Voilà que de nouveau on délibère ; ce jugement peut être bon ou mauvais. Ce n'est pas encore la fin ; on remet au lendemain. Pour cette dernière fois, il répondit : justo dei judicio damnatus sum : Par le juste jugement de Dieu, je suis damné. Oh ! dès lors on ne délibère plus, on prend le corps et on le traîne à la voirie comme indigne de reposer en terre sainte. Saint Bruno médita dès cette époque sa fuite du monde, et se résolut à tout tenter pour éviter une destinée pareille à celle du chanoine Raimond. Nul homme pouvait-il espérer de vivre plus saintement qu'"il n'avait vécu au milieu de Paris ? N'était-il pas l'exemple des plus belles et des plus simples vertus ? et il est damné ? Damné ! Dieu a damné son prêtre qui, pendant soixante ans, avait chanté ses louanges jour et nuit, avait répandu et fait aimer sa doctrine ; qui donc pouvait se flatter de se sauver dans ce monde !.. Après avoir communiqué ses terreurs à six d'entre ses compagnons, saint Bruno se mit sous la protectrice de saint Jean-Baptiste, l'ange des déserts, et saint Hugues, alors évêque de Grenoble, les conduisit dans les gorges solitaires de Chartreuse où s'élève aujourd'hui le couvent qu'on a appelé du nom de la Montagne...

.... J'arrive vers la *Chartreuse*, des hêtres mélangent tristement leurs branches dépouillées, mortes, aux branches vertes et vivaces des sapins orgueilleux. Le contraste de ces deux natures ainsi mélangées m'annonçait solennellement ce que j'allais trouver en franchissant le seuil de cette enceinte où tout rappelle la mort autant que la vie.



Chartreux dessinés d'après nature.

Les offices de nuit de la *Grande-Chartreuse* sont remplis de grandeur et de majesté. Non plus comme dans nos métropoles, par la pompe et la magnificence, mais par la gravité solennelle dont ils sont empreints. Rien ne saurait rendre l'effet produit par ces chants nocturnes. Quelle différence entre ces psaumes sublimes, vibrant dans la voix pleine de conviction de ces saints religieux, et les prières, pourtant si belles, entonnées par les gagistes de nos lutrins ! C'est tout une autre religion. Le haut des stalles est occupé par les novices vêtus de noir, puis viennent les pères dans leurs robes blanches ; ils semblent tenir ainsi ces jeunes néophytes entre eux et l'autel pour qu'ils ne faiblissent pas, comme on mettrait de jeunes troupes entre leur bannière et des soldats aguerris.

Lorsqu'on se trouve à l'entrée du cloître qui communique au chapitre, à peu près au milieu, on voit à gauche la partie dont la construction remonte à six cents ans ; à droite ce sont les voûtes modernes, et en face se trouve la chapelle du cimetière où saint François-de-Salle a dit la messe ; c'est la plus ancienne chapelle du monastère, la seule que l'ère spoliatrice de 1793 ait oublié de profaner, et où se trouvent encore les ossements, nous allions dire les reli-

ques, des premiers pères morts à la chapelle primitive de saint Bruno, que l'église du couvent reconnaît pour sa sœur aînée. Dans l'immensité de ces cloîtres, on n'entend que le murmure mélancolique de quatre fontaines espacées dans la profondeur de ces solitaires allées ; là, tout est silence bien plus encore que dans aucune autre partie du monastère , et c'est cependant la partie la plus habitée ; c'est là que sont les soixante cellules des chartreux.

Chaque cellule porte une inscription choisie ou composée par le religieux qui l'habite, quelquefois ce sont des pensées d'une heureuse concision, pleines d'énergie, quelquefois des vers qui ne sont pas bons. L'entrée de la cellule N m'a été permise. Le chartreux qui l'avait habitée venait de mourir. Ses robes de laine suspendues au chevet de son modeste lit se balançaient au souffle de l'air comme les dépouilles d'une chrysalide qui vient de prendre son essor.

Le cimetière est petit. D'un côté, sont les tombeaux des généraux de l'ordre , surmontés d'une croix de pierre ; l'autre côté sert à la sépulture des frères. Il y a dans ce cimetière une fosse toujours ouverte, comme la gueule béante d'un gouffre qui attend une proie.

Le pèlerinage que j'accomplis ainsi tout seul , maladif et à pied , dans la plus âpre saison de l'année , est empreint d'un caractère indéfinissable de tristesse et de douceur. J'écoute et vois vraiment avec religion toutes ces choses religieuses. La tourmente qui fatigue inutilement les vitraux , et pénètre en sifflements aigus dans ces immenses corridors sans en troubler le calme, tant le calme en est grand, fait comparer de la façon la plus naturelle la vie tranquille et confiante des Chartreux à notre époque inquiète et sceptique. Dois-je à une illusion qui naît des émotions que j'éprouve, de considérer si différemment, que les joyeux visiteurs de l'été, le couvent de la Grande-Chartreuse ? d'apprécier autrement ses croyances ? de recevoir autrement sa simple hospitalité ? Non, il est plus vrai de dire que plus en harmonie avec l'esprit de ces mélancoliques religieux, mon esprit les a mieux compris. Entièrement seul au milieu d'eux, et ayant oublié dans un long voyage la physionomie de notre société, moi, je ne les ai point vus avec un regard encore ébloui par l'éclat du monde quitté la veille, aussi n'ai-je aperçu nulle part ces figures sombres , inflexibles , désespérées , qu'on croit voir dans ces cloîtres ; des esprits trompés sèment partout cette opinion, devenue aujourd'hui aussi générale qu'elle est fausse... Quelle sévérité, au contraire, quel calme, quelle bonté dans ces yeux et sur tous ces fronts ! sur ces lèvres qui sourient à demi, quelle révélation de la paix du cœur, et combien de félicités intimes se trahissent dans les vibrations de ces voix émues !..

Évariste Marandon de Montyel.

Une Vision , nouvelle , par M. Audibert , insérée tout récemment dans les colonnes du *Magasin universel* (pages 365 et 373), fait partie des *Mélanges de littérature et d'histoire* , publication remarquable de ce remarquable écrivain, et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

LETTRES INÉDITES
DE VOLTAIRE.

Sixième et dernière lettre. (V. p. 260, 310, 334, 350 et 374.)

aux delices, 18 mars 1756.

mon cher philosophe, on est quelque fois bien honteux de remplir ses devoirs. j'ay cru en remplir un en vous envoiant ce gros recueil. mais soyez bien sur que je sens combien un tel hommage est à plusieurs egards indigne d'un homme qui pense si bien. a force d'avoir écrit on finit par souhaitter de n'avoir jamais écrit. on sent la vanité et le neant de tous ces amusements de l'oisiveté. s'il y a dans ce ramas informe quelque chose qui demande grace pour le reste, et qui puisse vous faire passer un demi-quart-d'heure sans ennui , je serai presque consolé d'avoir perdu tant de temps dans ces penibles et frivoles occupations. peut etre l'histoire generale qu'on imprime meritera-t'elle un peu plus vos regards parce que j'ay choisi des matières plus interessantes. je nay point songé dans cet ouvrage a avoir de l'esprit mais a donner a ceux qui en ont de fréquentes occasions de reflechir. ce seront les lecteurs sages qui feront mon livre. et il sera meilleur entre vos mains que dans d'autres. jetais las des historiens qui m'aprenaient que Volfang epousa Eleonor et que jean succeda a pierre. jay voulu voir *quid turpe quid utile quid non.* et vous le verrez bien mieux que moy.

madame de freidenriek est-elle a berne? voulez-vous bien lui presenter mes respects et ceux de toute ma famille que jay rassemblée au bord du lac. ne m'oubliez pas je vous en supplie aupres de M le banneret, si vous luy écrivez.

je crois que le siége du port mahon tire à sa fin, et qu'avant le mois daoust les habitants des îles casserides n'auront plus d'île dans la mediterannée. il est bon que chacun reste chez soy. je vous embrasse tendrement mon cher ami.

V[e]

Dans les cinq dernières lettres que nous avons publiées , nous avons scrupuleusement conservé l'orthographe des originaux, ce qui n'avait pas eu lieu pour la première.

ESSAI SUR LA MNÉMOTECHNIE.

La *mnémotechnie* est la plus ancienne de toutes les sciences. C'est une science primitive qui s'est perpétuée sans interruption. On conçoit en effet que l'art qui consiste à rappeler une série d'idées, à l'aspect d'une seule chose, ou à la simple audition d'un son , soit aussi ancien que la pensée , et en fasse pour ainsi dire partie. Cependant , à des époques souvent fort rapprochées, certaines gens sont tour à tour parvenus à persuader au plus grand nombre que leur

système de mnémonisation était une invention contemporaine. C'est qu'à l'inverse de la vérité qui a si grand'peine à s'accréditer, il semble que l'erreur et la mauvaise foi n'aient qu'à se présenter pour être accueillies; car c'est une chose triste à dire, mais d'une observation exacte, c'est qu'ordinairement la rapidité de la propagation d'une idée est en rapport exact avec sa fausseté. Si l'on exceptait les livres de Paepp, à la fin du seizième siècle, et les publications sérieuses faites de nos jours par un mnémoniste justement renommé, la nomenclature qu'on pourrait faire d'environ quatre cents ouvrages, traitant de *mnémotechnie*, prouverait combien nous sommes fondés à parler ainsi. Ce n'est, en effet, qu'une imitation et un calque servile les uns des autres.

A l'appui de ce que nous disons, que la science qui nous occupe était employée de temps immémorial, nous citerons un fait, sans doute peu soupçonné de la plus grande partie de nos lecteurs : Le premier livre imprimé qui ait paru avec un discours ajouté à chaque page, et occupant une page entière à lui seul, est un traité de mnémotechnie. Ce premier monument de la bibliographie a pour titre : *Ars memorandi notabilis per figuras evangelistarum.* Cet art de se souvenir, d'apprendre par cœur les évangélistes, consiste en trente planches gravées en bois, imprimées sur le papier d'un seul côté, quinze sont remplies par le texte. Les figures représentent le signe distinctif de chaque évangéliste : un aigle, un ange, un lion et un bœuf. Les animaux sont debout sur leurs pattes de derrière, et tout cela est orné de sujets emblématiques, marqués par des numéros et expliqués dans le texte, suivant les évangélistes. Les caractères du discours sont semblables à ceux qu'on trouve dans les tombeaux de nos églises. Ce discours, nous l'avons dit, est entièrement séparé de la gravure; jusqu'alors le texte en faisait partie en la précédant ou en la suivant. Cet ouvrage a été copié plusieurs fois dans le quinzième siècle.

Parmi les auteurs qui donnèrent un nouvel essor à l'étude de la *mnémotechnie*, et acquirent le plus de renom et de fortune, il faut mentionner Grégoire de Feinaigle; il mit en circulation un procédé qui fut généralement adopté; il employait les *localités.* Pour expliquer ce que les mnémonistes entendent par localités, il semblerait assez naturel que nous fissions parler Feinaigle lui-même, et nous le ferions en effet volontiers si nous ne préférions encore la traduction pure et simple d'un passage de Cicéron : L'invention de Grégoire Feinaigle n'était vraiment pas autre chose.

« La mémoire a-t-elle quelque chose d'artificiel ou ne dépend-elle que de la nature. Il y a deux sortes de mémoires : l'une naturelle, l'autre artificielle. Quelquefois la mémoire naturelle, lorsqu'elle est portée à un haut degré, rivalise avec la mémoire artificielle; mais celle-ci accroît et conserve par un ensemble de règles ce que nous devons à la nature. De même que ceux qui connaissent les lettres peuvent écrire ce qu'on leur a dicté et lire ce qu'ils ont écrit, ainsi ceux qui ont appris la mnémonique, peuvent attacher à certains lieux les choses qu'ils ont apprises, et à l'aide de ces lieux, les redire de mémoire. L'art de disposer et de fixer les images est une sorte d'écriture; prendre ensuite la parole, c'est en quelque sorte lire. Si nous avions devant nous un grand nombre de personnes de notre connaissance rangées en ordre, il nous serait égal de les nommer, en commençant par la première, par la dernière, ou par celle du milieu. De même, une fois que les placements sont bien coordonnés, nous pouvons prendre le point de départ au lieu qui nous convient; avertis par les images, nous retrouvons chaque idée au poste qui lui fut assigné. Il est plus avantageux de disposer ses placements dans un endroit désert. La foule et le mouvement confondraient les images et en affaibliraient les traits, tandis que la solitude conserve dans leur entier ces figures représentatives. Mais comme parmi les images il s'en trouve dont l'impression est durable, et se représente facilement à l'esprit, et d'autres qui, faibles, indécises, ne peuvent guère éveiller la mémoire, il faut considérer la cause de cette différence, afin de connaître les localités dont on doit se servir et celles qu'on doit éviter. La nature elle-même nous enseigne ce qu'il convient de faire. Si nous voyons dans la vie des choses insignifiantes, communes, ordinaires, il ne nous arrive pas souvent d'en garder la mémoire, car il n'y a guère que l'étrange ou le nouveau qui nous frappe l'esprit. Si nous voyons, ou si l'on nous raconte un fait éclatant, une action extraordinaire, grande, incroyable, ridicule, nous sommes dans l'habitude de nous en souvenir long-temps. Il faudra donc se former des images du genre de celles qui restent dans la mémoire. Elles auront cet avantage si nous choisissons des similitudes qui nous soient bien connues; si nous prenons des images d'une rare beauté ou d'une laideur singulière. Mais, telle similitude frappe celui-ci, telle autre frappe celui-là. Souvent, quand nous prononçons sur la ressemblance d'un portrait, tout le monde n'est pas de notre avis, parce que chacun a sa manière de voir; il en est de même pour les images, voilà pourquoi il est à propos que chacun prenne celles qui lui conviennent. Nous recommandons cet exercice de la *mnémotechnie*, non pour en venir à savoir quelques vers, mais parce qu'il fortifie cette mémoire des choses, la seule qui serve dans la pratique; rompus à ce travail difficile, nous passerons sans efforts à un procédé plus facile; mais comme en tout enseignement les préceptes de l'art ne peuvent rien sans un exercice assidu, de même dans la mnémonique, les règles n'ont de valeur que, grâce à l'activité de l'esprit, à l'étude, au travail, à l'application (Cicéron, rhétor., à Herennius, LIV. III). »

Il est facile de concevoir comment on passe progressivement de ces notions générales à des applications spéciales. Si par une progression inverse, nous voulions arriver de la science raisonnée à la mnémotechnie instinctive que les hommes de toutes les conditions se font à eux-mêmes journellement, nous prendrions pour intermédiaires le jardin des racines grecques d'Ancelot de Port-Royal; le jésuite Buffier et les vers de Laragois; ce n'est pas là de la mnémotechnie, proprement dite, mais ce sont bien réellement des applications mnémoniques.

L'espace nous manque pour développer ici le dernier point de perfection, où est parvenu de nos jours l'art qui nous occupe; mais pour satisfaire une curiosité que peut-être nos lignes ont fait naître, nous allons en résumer sommairement le mécanisme.

Toute la mnémotechnie moderne se résume dans une seule phrase, et cette phrase la voici : *Sot tu nous mens ; rends les chants que fit Pan.*

On peut donner un sens à ces dix mots, en les supposant adressés à un musicien-archéologue, qui aurait la prétention de reproduire fidèlement les mélodies que la mythologie nous dit sorties de la flûte de Pan ; il n'y parvient pas, et on lui dit : *Sot, tu nous mens, rends les chants que fit Pan.* Pour aider la mémoire,cette phrase peut se solfier sur les premières notes de la danse appelée le galop.

Comme en *mnémotechnie*, il n'y a pas de voyelles, on ne prononce que la première consonne de la phrase citée, et elle se prononce ainsi : *Se te ne me re le che que fe Pe.* Pour écrire, on se contente de la lettre, que nous appellerons, si l'on veut, *lettre-chiffre*, et les voici : *s. t. n. m r. l. ch. k. f. P.* Il nous reste, après avoir fait connaître la phrase mnémotechnique, l'avoir réduite à sa prononciation, et en avoir fait l'orthographe, a en donner la valeur. *Se :* 0. — *te* : 1. — *ne :* 2. — *me :* 3. — *re :* 4. — *le :* 5. — *che* : 6. — *que :* 7. — *fe :* 8. — *Pe :* 9. —

0. se.	1. te.	2. ne.	3. me.	4. re.	5. le.
6. che.	7. que.	8. fe.	9. Pe.		

Ainsi on fera de 1745 : *Ke-re-le* (on rejette le mille, on ne peut pas se tromper de mille ans sur une date). Il faut maintenant trouver un mot qui rappelle *ke-re-le* identiquement, par exemple, *querelle.* Alors pour avoir la date de la bataille de Fontenoy, qui est 1745, on dira : à Fontenoy, le maréchal de Saxe vida la *querelle.* Quant à nous, nous croyons certain que le mot *querelle* se fixera plus sûrement dans la mémoire de celui qui étudiera le règne de Louis XV que le chiffre de 1745.

On pense bien que ce n'est pas par caprice qu'une phrase aussi singulière que sot, tu nous mens, rends, etc., etc., a été choisie ; des motifs adhérents à la science elle-même, ont déterminé à présenter la distribution précédente comme moyen de retenir l'équation entre les chiffres et les articulations. Voici du reste les analogies qui aideront à substituer un chiffre à une articulation : 0, ce chiffre répond à *s*, dont le signe est composé de deux *demi-zéros* qui, par leur addition donnent un *zéro.* 1 est représenté par le *t* qui n'a qu'*un* jambage ; 2 se retrouve dans les *deux* jambages de la lettre *n ;* par la même raison, 3 est dans les trois jambages de l'*m.* D'autres chiffres, comme le 8, se traduisent par consonnances ; pour l'*f* se trouvera lié par euphonie à son équivalent 8, dans le mot *fuite* (*fe-huit*).

Ce que nous venons de faire pour les dates se fait avec des applications spéciales et des procédés relatifs pour tous les genres de travaux.

EVARISTE MARANDON DE MONTYEL.



Figure mnémotechnique du XVe siècle (bœuf de Saint-Marc).

COMTÉ DE LANCASTRE. — SEFTON.



Intérieur de l'église de Sefton.



COMTÉ DE LANCASTRE. ÉGLISE DE SEFTON.

Le seul nom de *Lancastre* réveille dans la pensée une des luttes les plus opiniâtres dont l'histoire ait gardé le souvenir. Moins longues, à la vérité, que ces guerres éclatantes qui décidaient du sort de Rome et de Carthage, ou du sort des Maures et des Espagnols, les funestes divisions des maisons de Lancastre et d'York, peuvent cependant être inscrites sur les plus sombres pages des annales du monde. Elles déchirèrent l'Angleterre pendant tout le quinzième siècle, avec une fureur égale à celle des guerres civiles de Marius et de Sylla, de César et de Pompée. Elles duraient depuis 1399, et l'on comptait trente batailles rangées, la mort de trois rois, d'un prince, de douze ducs, et de la presque totalité de la noblesse, lorsque enfin, en 1485, on vit se conclure l'union tardive de la rose blanche et de la rose rouge.

Le *comté de Lancastre* atteint au nord le Westmoreland et le Cumberland; à l'ouest, à la partie de l'Océan occidental, appelé mer d'Irlande; au sud, il est baigné par la rivière poissonneuse de Mersey, et il est séparé du comté d'York par une chaîne de montagnes que son importance a fait surnommer l'épine dorsale de l'Angleterre. Ces crêtes garantissent le pays des vents de l'est et des accidents qui en sont l'inévitable suite; mais en mettant obstacle au passage des nuages chassés de l'ouest, elles y occasionnent une plus grande quantité de pluie que dans les autres comtés; toutefois, la salubrité de l'air n'en est pas altérée. Presque tout le pays est uni; on y trouve Winandermere, le plus grand lac de l'Angleterre. La chose peut-être la plus remarquable du comté, c'est le canal, creusé par le duc de Bridgewater, pour faciliter l'exportation des charbons de terre, que l'on tire de Worsleymill, près de Manchester, à Liverpool. Il commence sous terre, dans le cœur de la mine, et dans une profondeur de quarante jusqu'à cent dix pieds, sous la superficie inégale de la montagne dans laquelle on a pratiqué une voûte. En y entrant, on peut parcourir trois mille pieds en longueur; mais il n'est pas possible, dans cette navigation souterraine, de se tenir droit dans les bateaux, ni de tourner à volonté; car le canal a six pieds de large, et les barques dont on se sert n'en ont pas moins de quarante de long; il faut naviguer deux heures et demie sous terre avant de voir le jour.

On appelle le Furness une sorte d'île formée par la mer et par le cours de deux rivières; c'est une région sauvage et raboteuse, riche en fer et couverte de bois. Elle renferme un lac considérable nommé Conistone-Meer. L'île étroite et longue de Walney lui sert de rempart contre la mer d'Irlande.

La ville de Lancastre est la capitale de la province. Les habitations primitives furent incendiées, en 1322, par les Écossais; on en montre encore les ruines. Lorsque les habitants purent revenir, ils reconstruisirent leur cité où on la voit aujourd'hui, près d'un canal qui porte son nom, et sur la rive gauche de la Loyne. La ville s'étend en amphithéâtre sur la pente douce d'une belle colline dont le sommet est surmonté d'une église gothique, et d'un antique château construit par les Romains et augmenté dans le moyen-âge. Les environs sont couverts de belles prairies, et la région du sud est envahie par de vastes marais appelés mousses. Ce comté, si peu favorisé de la nature, s'est placé par son industrie au-dessus de tous les autres. Quelques avantages locaux ont suffi pour l'élever au plus haut degré de prospérité. Ses bois ont servi à transformer le fer en acier; la houille répandue en couches épaisses alimente ces grands moteurs de l'industrie modernes les machines à vapeur. La beauté des femmes de Lancastre est depuis un temps immémorial passée en proverbe. Leurs grâces, leur désir de plaire, qu'on assure avoir été *autrefois* plus que de la coquetterie, les avaient fait surnommer, parmi les autres anglaises, du nom de sorcières du Lancashire.

Manchester, après Londres, la ville la plus manufacturière, et la plus peuplée du royaume uni, est dans le *comté de Lancastre*. C'est le centre d'une fabrication incessante dont les produits s'expédient sur tous les points de l'univers qui est bien vraiment le tributaire de cette industrieuse cité. Liverpool, à l'embouchure du Mersey, s'étend sur le bord oriental de la rivière. Sur la rive opposée à Manchester, s'élève une petite église dont la modeste apparence attire à peine le regard, mais c'est là une des plus belles créations dont l'architecture religieuse ait doté les îles Britanniques, si riches cependant en monuments de tous les âges et de toutes les croyances : c'est l'*église de Sefton*.

Merveilles inconnues, ou plutôt laissées dans une inexplicable indifférence, ces voûtes religieuses n'avaient jamais obtenu en France l'accueil que nous leur avons fait; et tandis qu'on voit chaque jour une multitude de constructions insignifiantes trouver des crayons pour les offrir sous tous leurs côtés, et des historiographes pour les décrire pierre à pierre, c'est à peine si les ogives élégantes, les dentelures riches et légères des boiseries, les sculptures hardies et savantes que notre dessin reproduit, ont trouvé, à de lointains intervalles, l'ombre d'une modeste renommée. En est-il donc de la réputation et de la célébrité des monuments comme de la réputation et de la célébrité des hommes? Leur fortune est-elle donc soumise, comme la nôtre, à tous les caprices comme à toutes les injustices?..

DUCTILITÉ DE L'OR ET DE L'ARGENT.

L'*or* est tellement dur qu'il peut se réduire en feuilles à *un trois cent millième* de pouce, et en dorure à un *dix millionième*. L'*argent* se réduit à *un cent soixante-dix millième* de pouce. Sa divisibilité est à celle de l'or comme 170 à 300.

Dans les temps ordinaires, les rapports entre les deux métaux sont basés sur le produit des mines qui donnent, terme moyen, *cinquante-deux livres d'argent* pour *une d'or*.

L'*alliage* de l'argent est ordinairement du cuivre; celui de l'or est de l'argent et du cuivre. On appelle *remède de la monnaie*, la tolérance accordée pour déviation de poids ou de finesse légale. Le bénéfice du gouvernement a conservé, encore aujourd'hui, le nom de *seigneuriage*. Év.

L'ABBAYE D'HAUTECOMBE. LE LAC DU BOURGET.

Après la mort de sa seconde femme, le comte Humbert se mit en volonté de ne plus se marier et de quitter le monde. Un jour donc, il se mit à aller par champs, et arriva près du Mont-du-Chat, en un lieu moult solitaire, où il n'y avait qu'un pauvre et saint hermite, lequel y était venu habiter sur un miracle. C'était une lumière qui s'y montrait à lui resplendissante de jour et de nuit. Quand le comte eut demeuré là un temps, il prit ferme volonté d'y finir ses jours, et s'y adonna à mener une vie fort dévotieuse, regrettant de n'être pas prêtre pour y chanter messe; puis il fit édifier une abbaye à de saints prud'hommes comme lui pour y servir Dieu, établissant abbés, moines et couvent, avec rentes et possessions. Quand les prélats, les ecclésiastiques, les barons et le peuple des seigneuries du comte Humbert virent qu'il s'était décidé à quitter le monde sans laisser aucun successeur, ils furent mal contents, et ils firent une assemblée des trois états à Chambéry. Là, fut ordonné que l'on enverrait une députation au comte pour lui remontrer bon gré malgré son erreur. Les députés vinrent au Bourget; là, se mirent sur le lac, et voguèrent jusqu'à Hautecombe. Le comte les reçut doucement; bien il pensa ce qui les avait amenés, mais il n'en fit pas semblant.

Quand les ambassadeurs des trois états virent qu'il ne leur disait rien, le chef commença ainsi : « Très « haut, très excellent, très redouté seigneur, nous, « vos sujets, sommes venus ici de la part de tous vos « pays pour vous exposer des choses qui touchent « bien grandement à vous et à nous. — Dites ce qu'il vous plaira, répartit le comte qui bien pensait ce qu'ils voulaient dire. Alors le chef de l'ambassade continua ainsi : — « Très redouté et notre droiturier « seigneur, ne vous déplaise, quelle chose faites- « vous ici ? Qui vous a mis la fantaisie en tête de ne « plus vous marier? mieux vaudrait qu'il ne fut « jamais religion, que de laisser votre terre sans hoir « ni successeur. Hélas ! si vous n'avez pas de lignée « qui nous gardera, qui nous défendra, qui nous « gouvernera? Oh ! pays désolé, bien pourras-tu « dire que ton seigneur sera cause de ta destruc- « tion ! » Le comte répondit : — Vous parlez en vain, vous battez l'eau, je suis où dois demeurer et finir mes jours. — « Ainsi ne sera point, redouté « seigneur, répliquèrent ensemble les envoyés, « car vous avez à sortir céans et à vous remarier. « Vous pouvez aussi bien faire votre salut en l'ordre « de mariage qu'en l'ordre monastique ; il vous con- « vient pour avoir lignée, pour maintenir votre pays « en justice et qu'il ne tombe pas en d'étranges « mains, et pourrez ainsi faire beaucoup plus de bien « qu'en restant mille ans avec ces moines. »

Le comte était fort ennuyé, les moines l'étaient aussi ; ils firent grande résistance ; mais à la fin, les prélats, barons, nobles, et le peuple, prirent à part les moines et l'abbé, et leur jurèrent que s'ils ne déterminaient le comte à sortir, ils bouteraient le feu en l'abbaye, et détruiraient leur religion en telle manière, que jamais on n'y chanterait messe. Alors ils firent tant que le comte leur accorda de se marier, pourvu qu'ils lui trouvassent femme convenable.

C'est dans ces termes que les chroniques de Savoie nous apprennent la fondation d'*Hautecombe ;* et comment les trois états y allèrent pour en retirer le comte Humbert, le fondateur, et le forcer à se marier. Depuis le douzième siècle ce royal monastère servit souvent d'habitation et toujours de tombeau aux princes de la maison de Savoie, aussi long-temps qu'ils résidèrent dans leurs états. Il donna à la patrie des historiens, à la chrétienté des papes, et avait porté son illustration à son comble, lorsqu'en 1793, il tomba sous la même dévastation qui enleva saint Louis et Henri IV aux voûtes sépulcrales de Saint-Denis. Une douzaine d'années plus tard, l'abbaye fut transformée en ateliers et en magasin de faïencerie. Les travaux qui s'exécutèrent à ce sujet accumulèrent une grande quantité de décombres vers le chœur de l'église et dans les chapelles, et comme c'était dans ces emplacements que se trouvaient les sépultures, elles furent protégées. Chose étrange, c'est par la profanation qu'elles échappèrent à une profanation plus grande.

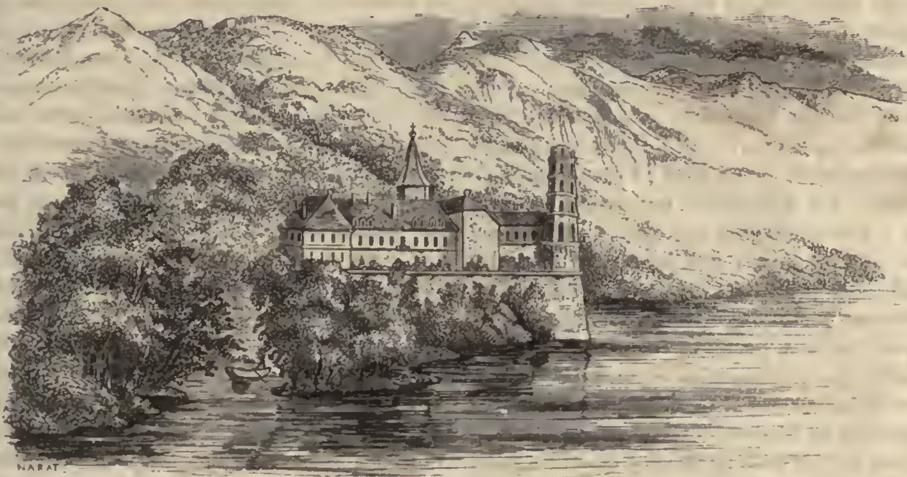
Cette église a conservé la configuration d'une croix ; la nef, dans son état actuel, a la forme d'un carré long, accompagné de deux bas-côtés très étroits. La croisée est surmontée d'une coupole. A droite et à gauche du chœur, et sur le même front, sont deux chapelles. Le grand autel est à la romaine ; le plafond, les médaillons et les vitraux représentent les traits principaux de la vie de saint Bernard, sans doute par gratitude, et parce que ce saint a parlé de l'abbaye d'Hautecombe dans ses épîtres 28 et 142 ; les pendentifs de la coupole sont remplis par les quatre évangélistes. Toute la longueur de la nef abrite vingt-quatre monuments funèbres : ils commencent à Philippe-de-Savoie, prévôt de Bruges, et évêque de Valence, et finissent au roi Charles-Félix, roi de Sardaigne, mort à Turin, en 1831 ; huit de ces monuments possèdent leurs sarcophages.

La partie la plus saillante de l'édifice de l'*abbaye d'Hautecombe*, réunion d'architectures diverses, est une tour de construction gothique, bâtie sur la pointe même du rocher le plus avancé vers le lac ; elle le domine d'une manière pittoresque, et s'y reflète incessamment. Du pied de cette tour, on découvre un paysage de la plus riche variété et de la plus majestueuse étendue. On voit s'élever à sa droite une des plus hautes montagnes de la Savoie, qui a dû à la conformation de sa cime le surnom de *Dent-du-Chat ;* pour la gravir, on suit à pied un sentier raide, devenu assez difficile depuis un incendie qui a dévoré les arbres et les broussailles qui masquaient les précipices, et auxquels le voyageur le plus intrépide ne manquait guère de se cramponner prudemment. De ces hauteurs on découvre les pics élevés qui dominent Chamounix, l'aiguille de Charmoz, celle du midi, le Mont-Blanc, les contours d'une multitude de vallées, les bassins d'Aix, de Chambéry, une partie de la Suisse, du Dauphiné et tout le cours du Rhône. En continuant à longer le lac vers le midi, après la base du Mont-du-Chat, on arrive à l'escarpement audacieux du *château de Bordeaux*, dont l'isolement et l'aspect mélancolique rappellent le rocher de Leucate et le dernier chant de Sapho. En reve-

nant peu à peu vers le nord, l'œil se repose sur un pays découvert et riant, légèrement ondulé, qui s'élève par une pente douce jusqu'à la chaîne escarpée des Bauges, terminée, près de Chambéry, par le pic de Nivolet qui domine le premier plan de l'horizon et qui ne se montre jamais que couronné de nuages au-dessus desquels perce sa tête chenue. Aix-les-Bains, plus près du lac, est presque caché par les mouvements du sol et la végétation puissante qui l'entoure. Enfin, tout-à-fait au nord, la *Tour de Châtillon* termine cette vaste ligne que dessinent les flots bleus de ce lac magique, tandis que tout près se groupent les chataigniers de la *fontaine des Merveilles.* L'eau capricieuse de cette source intermittente s'échappe brusquement à travers les buis et les lierres ; d'abord elle n'offre que quelques flots timides, mais bientôt elle s'enfle et inonde le visiteur trop confiant qui s'en est approché ; cependant, par un caprice contraire, elle ne tarde pas à ralentir sa course, et cesse entièrement de couler.

Le sommet de la tour de l'*abbaye d'Hautecombe* est un des points les plus heureux où l'on puisse se placer, par une belle matinée d'automne, pour observer sur la chaîne des Bauges les différents effets de la lumière sur la neige. On en peut juger comme sur les plus hauts glaciers. Les premières montagnes éclairées, celles qui reçoivent une lumière presque verticale, paraissent parfaitement bleues malgré les neiges dont elles sont couvertes, ce bleu reste clair, transparent ; puis, selon que les rayons arrivent plus ou moins obliques sur les sommets voisins, ils paraissent blancs, ou ils étincellent, et se ternissant peu à peu, ils prennent à une certaine distance une nuance rose ; c'est là le point le plus éloigné où parvient la lumière, celui où elle n'éclaire encore que par reflets ; les autres parties occidentales de la chaîne conservent leur teinte noire et se perdent dans les ombres de l'horizon.

ÉV. M. DE M.



Abbaye d'Hautecombe.

Je définis la bonté, une flexibilité de cœur qui entre dans toutes les peines pour les soulager, dans toutes les jouissances pour les augmenter ; c'est encore une bienfaisance inépuisable qui se dépouille sans cesse pour avoir toujours à donner.

Je connais des tartufes de bonté comme de religion. Les uns ainsi que les autres ont leurs grimaces, c'est pour la foule qu'ils s'agitent et s'escriment ; c'est pour elle qu'ils prodiguent les gestes et les mouvements : il ne faut pas s'y laisser prendre. La bonté, comme la religion, a toujours quelque chose de tranquille et de mesuré. Leurs meilleures œuvres à toutes deux travaillent silencieuses ; elles aiment à se cacher du public : comme toutes les vertus, elles ont leur pudeur. SAINT-PROSPER.

LE ROI JEAN ET SON ÉPOQUE.

7e *et dernier article.* (1350-1364. *Voir p.* 382.)

L'esprit romanesque de la chevalerie domina l'Europe d'une manière complète, éclatante, sous le règne du roi Jean ; malgré les misères publiques, jamais les tournois ne furent plus suivis, les cours plénières plus brillantes. C'était l'époque des grands romans de chevalerie. On ne parlait que des souvenirs de Charlemagne et de ses douze pairs, de ses prouesses en Palestine, du géant Roboastre, de l'enchanteur Merlin, et de toute cette féerie déposée dans les vieilles chroniques de Saint-Denis. L'idée des croisades ne s'était point éteinte dans l'occident ; chaque preux, en son manoir, se faisait lire par son chapelain les grands coups d'épée de Godefroi de Bouillon, les gestes de Tancrède ou de Baudouin. Chacun rêvait la fortune miraculeuse des jours de conquête, ces empires fondés, ces couronnes de Jérusalem, d'Arménie et la pourpre de Constantinople. On se consumait dans de petites guerres où l'on gagnait à peine quelques fiefs, quelques maigres domaines. La pensée d'un pèlerinage aux saints lieux s'était réveillée plus vive, et un voyage d'outre-mer rentrait dans les goûts de la chevalerie guerrière et aventureuse. Pendant sa longue captivité à Londres, Jean s'était habitué à la vie des tournois ; il revit sa vieille et noble chevalerie, et il sourit à une tentative de croisade,

que le pape Innocent IV rêvait encore au moment de sa mort.

Le roi Jean quitta Paris pour se rendre à Avignon où devait se faire l'élection d'un pape nouveau ; sa pensée était de prendre la croix et de débarquer en orient à la tête des gentilshommes de France. Le départ de la croisade étant fixé à l'année suivante, le roi de France eut le temps de retourner en sa cour de Paris, et de s'occuper de l'administration du royaume. Quoique la convocation des états-généraux excitât toujours les répugnances royales, cependant la nécessité d'avoir la rançon fit taire les vieux préjugés de Jean, et il convoqua les états du royaume; cette assemblée ne fut point indiquée à Paris, parce qu'on y craignait de voir se renouveler les grandes scènes de liberté et de désordre des états de 1356. On désigna Amiens comme le lieu le plus propre à la paix des états. Le roi rendit chartes et ordonnances : « Sur plusieurs requêtes à nous faites par aucuns des habitants de nos bonnes villes, nous ordonnons que tout juif de quelconque état qu'il soit, porte une rouelle bien notable, de la grandeur de notre seel, partie de rouge et de blanc, et telle que l'on puisse l'apercevoir sur mantel et autre habit ; et que les juifs soient soumis à la juridiction des juges ordinaires ; personne ne pourra s'obliger par corps envers eux. Quant au fait des Lombards, voulons que tous ceux qui sont engagés à leur égard, en soient quittes et libérés entièrement. » Le guet de Paris, sorte de garde nationale, fut également régularisé par une ordonnance : Savoir faisons que pour la sûreté de notre bonne ville de Paris, des saintes reliques de notre chapelle, des prisonniers estant au Châtelet de Paris, comme des personnes et corps des marchands, et afin de pourvoir aux périls et inconvénients qui, toutes les nuits, pourraient survenir, tant par fortune de feu, roberies, meurtres et larcins, fut ordonné par mûre délibération du conseil, certains guets être faits toutes les nuits par les gens de mestier de ladite ville, et le faisait chacun mestier en trois semaines, une fois seule ; les gens de mestier n'estoient excusés dudit guet que s'ils s'estoient fait saigner le jour même, ou que leur femme gist de mal d'enfant, et lesdits gens du guet furent ainsi distribués : six au guichet du Châtelet, six autour qui allaient et venaient pour voir s'il ne s'échappait de prisonniers ; six en la place aux Chats, six devant la fontaine des Saints-Innocents, six sous les piliers, en Grève, six en la place Baudoyer, et d'autres chevauchant toute la nuit dans les carrefours. Souvent ceux-ci se trouvent en faute, c'est à savoir qu'un chacun va se coucher. C'est pourquoi les clercs du guet feront savoir chaque jour aux mestiers le nom de ceux qui défaudront, et en baillera la nouvelle à notre receveur, afin qu'il fasse raison de l'excuse. »

Le roi s'occupait ainsi des affaires de son royaume, lorsqu'il fut rappelé en sa captivité, et voici comment : Les otages séjournaient à Londres. Princes du sang, nobles, bourgeois, tous s'ennuyaient loin de leur patrie et de leur famille, dans ce pays froid et humide, où ils n'assistaient qu'avec dégoût aux fêtes et tournois de chevalerie ; tous voulaient revoir leurs castels, leurs gais manoirs, leurs gentilles dames et leurs enfants. Le duc d'Orléans, frère du roi, les ducs d'Anjou et de Berry surtout, s'impatientaient de cette captivité longue et ennuyeuse. Le roi Édouard vint les trouver, et leur dit : « Beaux cousins, vous languissez, eh bien, baillez-moi certains revenus et castels en échange de vos personnes. » Les princes y consentirent sans hésiter ; ils auraient tout donné, biens, monastères, péages, revenus, pour s'en retourner au beau pays de France, et ils signèrent, en conséquence, une charte par laquelle ils cédaient à Édouard les seigneuries de Belleville pour lui tenir lieu des otages. Cette charte avait été envoyée à l'approbation du roi Jean qui la confirma de son seel, et la transmit au dauphin ; Charles fut fort mécontent des clauses stipulées ; il communiqua la charte aux gens du conseil et au parlement qui refusèrent leur sanction.

Les otages resteraient-ils dans les mains du roi Édouard ? Soudain, le duc d'Anjou, sans prévenir personne, s'évada de Londres et arriva dans la cour de Paris, où il dit vaguement qu'il expliquerait les causes de sa fuite. Le duc d'Anjou avait ainsi forfait aux plus saintes lois de l'honneur et de la chevalerie. Jean était trop loyal pour laisser son fils en défaut, et comme le jeune prince ne voulait pas retourner à Londres, s'écriant qu'il aimerait mieux mourir que de revoir la Tamise, le roi Jean déclara en parlement qu'il irait à sa place. Quelques-uns assuraient qu'il s'en allait au-delà des mers pour s'amuser, qu'il avait une passion ardente pour la comtesse de Salisbury, maîtresse d'Édouard, laquelle le rappelait au plus tôt à Londres. N'ayant plus rien qui le retint sur le continent, Jean s'embarqua pour l'Angleterre. On le reçut à Londres avec le plus grand honneur ; le lord-maire, les corps de métiers vinrent au devant de lui. Un simple marchand de vin donna une fête splendide aux quatre rois, de France, d'Angleterre, d'Écosse et de Chypre, qui se trouvaient dans la cité, et le roi Jean but si joyeusement qu'il en tomba malade. Quelques chroniqueurs racontent qu'au lit de la mort, Jean reconnut les droits d'Édouard sur la couronne de France, car la dame de Salisbury lui demandait cet octroi. Ce fait n'est pas croyable, à moins que cette reconnaissance n'eût été arrachée à la faiblesse d'un mourant.

Jean expira le 8 avril 1364. Ce jour là, tombaient sous la main du bourreau, dans les halles de Paris, les têtes de vingt-huit bourgeois, qui, malgré les cruelles exécutions des dernières années, avaient arboré les couleurs de l'indépendance et du roi de Navarre.

Éclairage de la ville de Londres.

La consommation de la houille pour le gaz seul de la ville de Londres, est de deux cent cinquante mille tonneaux, de vingt quintaux chaque, par an, qui donnent deux cent quarante millions de pieds cubes de gaz, qui pèsent deux cent soixante quinze millions de livres.

La lumière ainsi produite, égale cent soixante millions de livres de chandelles de six à la livre, qui, à 50 c. la livre, coûteraient quatre-vingt millions de francs. Ev.

BIOGRAPHIE.

FRANÇOIS GÉRARD.

A peine la tombe de Carle Vernet était-elle fermée, que déjà un nouveau deuil est venu attrister les arts. L'auteur de l'*Entrée d'Henri IV, à Paris*, et de la *Bataille d'Austerlitz*, a suivi de bien près l'auteur de la *Bataille de Marengo*. Les grands peintres s'en vont.

Né à Rome, en 1770, d'un père français et d'une mère italienne, François Gérard avait été amené en France à l'âge de douze ans pour recevoir du statuaire Pajou, artiste fort habile et très estimé, les premières notions du dessin. De cette école, il passa dans celle de Brenet, peintre alors en grande réputation, mais dont le nom ne survivra que pour avoir compté David et Gérard au nombre de ses élèves, et bientôt le jeune artiste vint passer maître dans l'atelier de David, où il trouva pour émules Drouais, Girodet, Gros, et M. Fabre de Montpellier.

Les commencements de Gérard furent pénibles. La pauvreté assiégea ses plus belles années, et son génie naissant, que la vieille monarchie aurait encouragé, eut à lutter à la fois contre la vulgarité de l'ère républicaine et contre la misère publique. Son premier maître en peinture, Brenet, lui avait prédit qu'il n'aurait pas de talent, et l'on a souvent répété, à titre de consolation, aux vaincus des concours de l'académie, que Gérard ne s'était pas élevé dans ses études au-dessus d'un second grand prix. Une louable défiance de lui-même, due à ses débuts difficiles, n'a pas peu contribué à la sûreté de son goût et à la maturité précoce de son talent.

On a quelquefois rappelé un dessin du 10 août, esquissé par l'élève, au temps où le maître peignait Marat au bain et le serment du jeu de Paume. Ce fut un tribut payé aux erreurs d'une époque qui serait trop heureuse de n'avoir à expier que des erreurs. L'esprit judicieux de Gérard, ne tarda pas à reconnaître que l'air des révolutions est mortel aux beaux arts.

Ses premiers succès durent lui être doublement précieux, car l'amitié pouvait en réclamer une part. C'était en 1795; Gérard qui n'avait que vingt-trois ans, venait de terminer son beau tableau de Bélisaire. Mais le salon était ouvert depuis plusieurs jours, et les réglements s'opposaient à ce qu'aucun ouvrage fut reçu après l'ouverture du salon. Isabey engagea pourtant Gérard à présenter son tableau, lui promettant d'assurer le succès de sa démarche. Il fit plus : il lui acheta le Bélisaire au prix de trois mille francs, avec la condition qu'il s'imposa lui-même de rendre à Gérard tout ce qu'il recevrait de surplus, dans la vente qu'il se proposait d'en faire.

Par une faveur qui ne s'est pas renouvelée depuis, et dont l'honneur revient en grande partie à Isabey, le tableau fut reçu et exposé dans un coin du salon sur un chevalet; car toutes les places étaient occupées. D'unanimes éloges lui furent accordés; et un prince, d'une maison d'Allemagne, l'acheta moyennant la somme de douze mille francs. Nous croyons qu'il est aujourd'hui dans le musée de Munich. Isabey remplit avec un admirable empressement la condition que son ingénieuse délicatesse avait mise au marché primitif.

De remarquables dessins, pour le Virgile et le Racine de Didot, remplirent une époque où les arts restaient sans protection, et permirent à l'auteur de Bélisaire d'achever un tableau de Psiché et de l'Amour, que l'on admire encore aujourd'hui.

Le Songe d'Ossian qui eut les honneurs de la Malmaison, les Trois Ages, la bataille d'Austerlitz, Homère abandonné dans l'île de Chio, Daphnis et Chloé, l'entrée d'Henri IV, Corinne au Cap de Mysène, Philippe V salué roi d'Espagne, l'Extase de sainte Thérèse, et le Sacre de Charles X ; quelle brillante succession de triomphes sans un revers !

On a discuté plus d'une fois auquel de ses tableaux Gérard devra sa renommée la plus sure. Il est permis d'hésiter, cependant l'opinion publique paraît adopter de préférence l'Entrée d'Henri IV ; mais ce sont là des questions oiseuses.

Peu de critiques ont harcelé la carrière si bien remplie de Gérard. Il les sentait vivement et s'y montrait trop sensible peut-être, mais il savait en profiter, et nul ne rendait mieux que lui justice à ses rivaux. Le roi Louis XVIII félicitait Gros de son admirable coupole de Sainte-Geneviève : *J'ai tâché*, répondit l'illustre peintre, *de faire l'histoire de France en quatre chapitres. — Dites en quatre chants*, interrompit Gérard. Et le monarque, digne appréciateur du talent, approuva cet amendement de bon esprit et de bon goût.

Quelques observateurs ont remarqué avec regret que les tableaux de Gérard tendent à *pousser au noir*, pour employer un terme d'atelier. N'est-il pas à craindre que dans l'état actuel du commerce et de la fabrication des couleurs, plus d'une observation analogue n'assombrisse l'avenir de l'école contemporaine ? L'alliance des arts et de l'industrie n'est trop souvent qu'un vain mot ; c'est l'alliance de notre nation avec la Grande-Bretagne. L'industrie, c'est l'Angleterre ; l'art, c'est la France.

Les premiers obstacles lentement vaincus, Gérard ne vit plus devant lui qu'une carrière de succès constants et qu'une fortune assurée. L'ère de la restauration fut surtout favorable à ce grand peintre, et toutes les récompenses dont elle savait rehausser le prix, se réunirent sur sa tête. Nommé baron, officier de la légion-d'honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, membre de l'Institut de France, professeur à l'École royale des Beaux-Arts, membre de l'Institut de Hollande et des académies de Vienne, Berlin, Munich, Copenhague, Turin, Milan et Saint-Luc de Rome ; quel titre a manqué à son mérite ?

Des graveurs dignes de lui, les Desnoyers, les Toschi, les Massard se sont heureusement rencontrés pour populariser sa renommée. Son atelier a reçu la plupart des souverains de l'Europe, et plus de cent portraits de ses plus illustres contemporains, dus à son habile pinceau, formeront un jour une bien précieuse galerie, si l'on peut les réunir en les couvrant d'or.

Louis XVIII, Napoléon et Joséphine, le roi de Saxe, Moreau et Bernadotte, madame de Staël, Canning, Ducis, Canova, David, Corvisart, Isabey, le maréchal Soult, MM. de Talleyrand, de Lamartine et de Humbold, Talma et mademoiselle Mars ont tous

voulu poser devant lui, et la plupart de leurs portraits sont des chefs-d'œuvre.

Gérard avait été chargé de quatre pendentifs de l'église Sainte-Geneviève. Les études en étaient achevées, quand la révolution de juillet vint changer la destination du monument. Le gouvernement nouveau déclara qu'il tiendrait envers Gérard les engagements de la restauration; mais il voulait que le caractère religieux des pendentifs disparut. Gérard fit en effet quelques changements à ses études; toutefois il n'eut garde d'adopter la pensée de nos gouvernants. Il composa ses pendentifs de manière à ce qu'ils pussent être conservés, même dans le cas où le Panthéon redeviendrait une église catholique.

Ces quatre pendentifs sont dignes de toute la maturité de son génie. Sa vue commençait cependant à s'affaiblir, et de légères atteintes de paralysie s'étaient fait sentir à ses mains. Gérard n'a point eu la douleur de se survivre à lui-même.

Ami éclairé des sciences et des lettres, lié avec tous les hommes distingués de son temps, doué à un degré remarquable du talent de causer et de l'esprit de société, Gérard avait naturellement attiré autour de lui l'élite de tous ceux qui savent goûter les arts, les lettres et les sciences. Son salon était devenu pour l'Europe artiste et lettrée, comme celui de Cuvier pour le monde savant, un centre et un point d'attraction. Ces deux maisons si visitées, dont le moindre écrivain ou l'artiste le plus inconnu savait donner l'adresse exacte à Pétersbourg comme à Rome, se sont fermées avant le temps. Puisse-t-il leur en succéder de semblables dans l'intérêt de la gloire nationale?

Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe du grand artiste que la France vient de perdre, et M. de Beauchesne a rendu hommage à sa mémoire dans le sonnet suivant :

Quand le monde, ô Gérard, apprendra ce cortége,
Ainsi que l'amitié tous les arts pleureront;
Tes jours étaient remplis : si la mort les abrége,
Elle fait reverdir les palmes de ton front.

A ton cerveau brûlant, le dieu qui te protége,
D'une vieillesse amère épargne au moins l'affront.
Tu vas où sont allés Rubens et le Corrége;
Tu vas où le génie et la gloire s'en vont.

Et quand seront passés nos jours de saturnales,
L'avenir consolé, fouillant dans nos annales,
Verra cette auréole à l'entour de ton nom : —

Chloé livrant sa tête aux couronnes du pâtre;
La cité souveraine où triomphe Henri quatre;
Et le rocher désert où meurt Napoléon.

(*La Quotidienne.*)



François Gérard.

SICILE — MESSINE.



Cathédrale et place du dôme à Messine.



CATHÉDRALE ET PLACE DU DOME,

A MESSINE.

La cathédrale de Messine décore de son portail gothique la place del Duomo, l'une des principales de Palerme, et peut-être la plus curieuse, quoiqu'elle soit d'une forme irrégulière; mais les monuments qu'elle renferme, ou qui la circonscrivent, en varient l'aspect, et indiquent par leur style différent, le goût des siècles qui les ont vu construire. On reconnaît dans l'élévation de la façade de l'église, la disposition habituelle des monuments sarrasins. Elle se compose en effet d'un massif divisé en zônes par des bandeaux incrustés de mosaïques et de dessins de couleurs variées. Ces divisions régulières et horizontales de la muraille rappellent les bandeaux de brique, qui, dans la plupart des constructions romaines, séparent la maçonnerie réticulaire ou en réseaux. Trois portes, d'un très ancien gothique, semblent, par leur caractère particulier, avoir été rajoutées sur la première ordonnance plus simple de l'architecture. La principale porte est surchargée d'ornements et d'ogives compliquées, et accompagnées de clochetons très travaillés, placés les uns au-dessus des autres, et renfermant des figures de saints et d'apôtres. Ce mélange de styles et la découverte de quelques médailles du règne de Justinien, trouvées récemment dans les fondations, avaient porté à penser que peut-être cet édifice remontait au règne de cet empereur; mais on sait positivement qu'il a été bâti par le comte Roger, et consacré en l'an 1197. La partie supérieure du portail a été détruite presque entièrement par l'affreux tremblement de terre de 1753; on l'a réparée à peu près dans le même style. La grosse tour qui flanquait le portail, et qui supportait le clocher, a été tronquée par la chute de la campanille et de la flèche qui la surmontait; elle est restée dans cet état. Auprès de la cathédrale, s'élève le palais de Justice, construit sous le règne du roi Ferdinand, à qui la Sicile doit tant de reconnaissance, et qu'elle pleure aujourd'hui comme un père dont elle n'oubliera jamais ni l'auguste bonté, ni les paternels bienfaits. C'est dans le même édifice que se trouve la banque publique; mais la plus belle décoration de la place del Duomo est la fontaine qui en occupe à peu près le milieu. L'abondance de ses eaux et la blancheur du marbre sur lequel elles forment leurs nappes limpides, en relèvent encore la composition et le travail qui ne manquent, l'un et l'autre, ni de goût, ni d'élégance. Le bassin principal auquel on monte par plusieurs degrés, est appuyé de piédestaux sur lesquels sont couchées des figures de fleuves, tels que le Nil, le Tibre, l'Ibère, et autres. Au milieu du bassin, pyramident, avec grâce, deux grandes vasques supportées, celle d'en bas, par des monstres marins, et la plus élevée par quatre nymphes debout et entrelacées. Presque vis-à-vis du portail de la cathédrale, et sur un soubassement et un piédestal, de marbre blanc, s'élève la statue équestre, en bronze, de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Les bas-reliefs qui ornent la base, sont relatifs à la célèbre victoire de Lépante. Tout ce monument est d'ailleurs du dessin le plus imparfait, et de la plus mauvaise exécution. Par-dessus et au-delà des bâtiments qui forment le fond de la place, on voit les constructions élevées de l'ancien château de Mattagriffone, que les Sarrasins, les Normands et les Siciliens, se disputèrent tant de fois, et qui sert aujourd'hui d'asile à des religieux, dont les tremblements de terre avaient ruiné le couvent.

DE LA SALLE.
(*Voyage en Sicile.*)

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

LES GRAVURES SONT INDIQUÉES PAR LE SIGNE *.